ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME HUITIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVES, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

—

1871

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIES

SUR

LES ACTES DES APOTRES

(SUITE)

HOMÉLIE XVIII.

« A ces paroles, ils se sentaient le cœur déchiré, et ils grinçaient des dents contre lui. »

1. On est en droit de s'étonner qu'ils n'aient pas trouvé dans les paroles déjà dites un motif suffisant de le mettre à mort, et que la démence les pousse à chercher encore. C'est ainsi que l'injustice plonge constamment les hommes dans le mal. Comme les princes des prêtres disaient dans leur anxiété : « Que ferons-nous à ces hommes? » *Act.*, IV, 16, ceux dont nous parlons éprouvent un déchirement intérieur. C'était plutôt au saint diacre à concevoir des sentiments d'indignation, puisqu'il n'était coupable d'aucun tort, et qu'il était néanmoins assailli de mauvais traitements et de calomnies. Mais c'est là le meilleur argument contre les sycophantes, tant est vrai ce que je n'ai cessé de vous dire : Faire le mal, c'est souffrir le mal. Pour lui, aucune fausse accusation ne sort de sa bouche, il dit simplement la vérité. Serions-nous donc accablés d'outrages, si notre conscience ne nous reproche rien, nous ne subissons aucune atteinte. Leur intention est bien de le mettre à mort; seulement ils ne le font pas sur l'heure, voulant avoir une apparence de raison pour colorer leur crime. Eh quoi! ne pouvaient-ils pas s'autoriser des reproches qu'ils avaient essuyés? Mais ces reproches ne venaient pas de lui, c'était une accusation formulée par un prophète. Peut-être différaient-ils pour ne point paraître le faire mourir à cause d'un tel outrage, comme ils l'avaient fait à l'égard du Christ, et pouvoir l'accuser d'impiété. Ce que disait Etienne respirait cependant la piété. C'est pour cela qu'après avoir résolu sa mort, ils s'efforcent, dans leur irritation profonde, de ternir sa réputation; car ils craignent qu'il ne survienne encore à son sujet quelque incident étrange. Ils traitent donc Etienne comme ils avaient traité le Christ. Cette parole prononcée par le Sauveur : « Vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance divine, » ils avaient prétendu qu'elle était un blasphème, ils avaient de plus sollicité le témoignage de la foule : ils agissent de même ici. Alors ils déchiraient leurs vêtements, maintenant ils se ferment les oreilles. « Et lui, plein

du Saint-Esprit et fixant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à sa droite, et il dit : Voilà que j'aperçois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Elevant la voix et poussant des clameurs, ils se fermèrent les oreilles, et tous ensemble se précipitèrent sur lui. Et, l'entraînant hors de la ville, ils le lapidaient. »

Courage de saint Etienne dans sa prédication.

Mais, s'il était dans l'erreur, il fallait le renvoyer comme un insensé. Au fond, s'il avait parlé de la sorte, c'était pour les détourner de leur dessein. N'ayant jusque-là rappelé que la mort du Christ, n'ayant rien dit de la résurrection, il profite de ce dernier moment pour proclamer aussi ce dogme. La manière dont le Christ lui apparaît, selon son expression même, devrait avoir pour effet de faire mieux accepter sa parole, puisque le Sauveur avait irrité les Juifs en déclarant qu'il serait assis à la droite de son Père ; Etienne le leur montre debout, témoignage implicite de la résurrection. De tout cela je déduis que la figure du saint brillait déjà de la gloire céleste. Dieu, dans sa bonté pour les hommes, voulait ainsi les sauver par les mêmes moyens qu'ils employaient à perdre son ministre ; mais sa bonté fut stérilisée par leur malice. « Et, l'entraînant hors de la ville, ils le lapidaient. » C'est donc hors de la ville que la mort est de nouveau soufferte, le Christ était mort hors des murs ; et dans la mort même éclate comme alors la confession et la prédication. « Et les témoins déposèrent leurs vêtements au pied d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Etienne, qui invoquait Dieu et disait : Seigneur Jésus-Christ, recevez mon esprit. » Il leur enseigne par là, il leur démontre qu'il ne périt pas. « Et, s'étant mis à genoux, il s'écria d'une voix forte : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Il semble vouloir se justifier par cette parole, et prouver que son langage jusque-là n'avait pas été celui de la colère ; peut-être fait-il une dernière tentative pour les ramener. En effet, leur pardonner ainsi la fureur qui les pousse au meurtre, et montrer que son âme est exempte de toute passion, c'était bien ce qui pouvait le mieux leur faire goûter sa doctrine.

« Saul consentait à la mort d'Etienne. Or, ce jour-là s'éleva une grande persécution contre l'Eglise qui était à Jérusalem. » Cette persécution n'était pas une chose fortuite, à mon avis, elle rentrait dans le plan divin. « Et tous les fidèles furent dispersés dans les régions de la Judée et de Samarie, excepté les apôtres. Voyez-vous comment Dieu permet que la persécution ait encore lieu? Mais voyez aussi comment il dispose les choses. Les disciples ont d'abord excité l'admiration par des miracles, on les a flagellés sans pouvoir leur nuire, ils se sont établis dans les diverses régions, la prédication va gagnant toujours du terrain ; et voilà qu'un grand obstacle se présente. Ce n'est pas une légère persécution, puisqu'elle les réduit tous à prendre la fuite, effrayés qu'ils sont de l'audace croissante de leurs ennemis ; de telle sorte qu'il est évident pour tout le monde que ce sont là de simples mortels, ce qui ressort de leur frayeur et de leur fuite. Ils souffrent la persécution afin que vous ne puissiez pas dans la suite attribuer à la grâce seule leurs grandes actions ; c'est pour cela qu'ils deviennent plus timides, en même temps que les autres se montrent plus audacieux. « Et tous furent dispersés, excepté les apôtres. » Ce n'est donc pas sans raison que je le disais, la persécution était chose providentielle ; sans cela, les disciples ne se seraient pas dispersés. « Quelques hommes pieux eurent soin d'ensevelir Etienne, et célébrèrent ses funérailles avec de grands gémissements. » Ou bien ils n'étaient pas encore parfaits, ou bien ils le pleuraient de la sorte à cause de la noblesse et de la générosité de son cœur. Cette douleur et ces plaintes s'ajoutaient à leur frayeur pour montrer qu'ils étaient hommes.

2. Et qui donc eût pu ne pas gémir en voyant ce doux agneau lapidé et gisant là sans vie? L'Evangéliste fait de lui le plus bel éloge funèbre en disant : « Et, tombant à genoux, il s'écria d'une voix forte... Et ils célébrèrent ses funérailles avec de grands gémissements. » Reprenons en détail les expressions du texte. « Comme il était plein du Saint-Esprit, fixant les yeux au ciel, il vit la gloire de Dieu et Jésus à sa droite ; il dit alors : Voilà que j'aperçois les

cieux ouverts. Et ils se fermèrent les oreilles, et tous ensemble se précipitèrent sur lui. » Quel sujet d'accusation trouvaient-ils néanmoins dans son langage? Peu leur importe; ils s'emparent à leur gré de celui qui venait d'accomplir par la parole de si grands prodiges, de vaincre tous ses adversaires, d'enseigner de si hautes vérités, et puis ils satisfont leur rage. « Or, les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. » Notez avec quelle attention l'auteur rappelle ce qui regarde Paul, pour mieux faire ressortir l'œuvre que Dieu plus tard opérera dans cet homme. Pour le moment, bien loin d'avoir embrassé la foi, il frappe la victime par les mains de mille meurtriers; ce qu'indique clairement cette parole : « Et Paul consentait à sa mort. » La prière du saint n'est pas une prière ordinaire, elle est faite avec une grande ferveur. « Il tombe à genoux. » Aussi sa mort est-elle divine. Jusque-là les âmes étaient confinées dans les limbes. « Tous furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie. » Ils vont maintenant sans crainte au milieu des Samaritains après avoir cependant entendu : « N'allez pas dans la voie des nations. » *Matth.*, x, 5. « Excepté les apôtres, » est-il ajouté; soit que les apôtres eussent voulu rester dans la ville pour tenter encore de convertir les Juifs, soit qu'ils eussent l'intention de donner aux autres l'exemple du courage.

« Quant à Saul, il dévastait l'Eglise, entrant dans les maisons, en arrachant les hommes et les femmes, pour les jeter en prison. » Etrange frénésie! il est seul, et il pénètre dans les maisons, tant il est prêt à sacrifier sa vie pour la loi. « Il entraîne les hommes et les femmes. » Quelle audace, quelle insolence et quelle folie! Tous ceux qui lui tombaient sous la main, il les accablait de mille outrages, comme si la mort d'Etienne l'avait enivré. « Ceux donc qui étaient dispersés passaient en prêchant la bonne parole. Philippe, étant descendu dans la ville de Samarie, annonçait le Christ, et les foules étaient unanimement attentives à ce que Philippe disait; la vue des miracles qu'il accomplissait les engageait encore à l'écouter. Les esprits impurs sortaient du corps de plusieurs d'entre eux, en poussant de grands cris; beaucoup de paralytiques et de boiteux furent également guéris. Et une grande joie se répandit dans cette ville. Or, un homme du nom de Simon, qui auparavant était magicien dans cette même ville, et séduisait le peuple de la Samarie, disant qu'il était quelqu'un de grand, était écouté de tous, depuis le dernier jusqu'au premier; et l'on disait de lui : « Celui-là est la grande vertu de Dieu. » Remarquez, je vous prie, cette nouvelle épreuve, celle qui fut suscitée par Simon. « Et la multitude le suivait, continue l'historien sacré, parce que depuis longtemps il avait troublé leur raison par ses prestiges. Mais, après avoir cru à la parole de Philippe, touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus-Christ, hommes et femmes se faisaient baptiser. Alors Simon crut lui-même, et, ayant été baptisé, il suivait Philippe. Voyant aussi les signes éclatants et les miracles qui s'opéraient, il était dans l'étonnement et l'admiration.

Dès que les apôtres, qui se trouvaient à Jérusalem, eurent appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils y envoyèrent Pierre et Jean. Ceux-ci, après leur arrivée, prièrent pour les nouveaux fidèles, afin qu'ils reçussent l'Esprit saint; car il n'était descendu sur aucun d'eux, et seulement ils avaient été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Ils leur imposaient ensuite les mains, et l'Esprit saint leur était donné. Or, Simon, voyant que les apôtres donnaient l'Esprit saint par l'imposition des mains, leur offrit de l'argent en disant : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, que tous ceux à qui j'imposerai les mains, reçoivent le Saint-Esprit. » — Comment, me demandera-t-on, les Samaritains baptisés n'avaient-ils pas reçu l'Esprit? Ils avaient reçu l'Esprit pour la rémission des péchés, mais non encore pour opérer des miracles. Et voyez de quelle façon Simon s'approche alors pour demander le même pouvoir. La persécution sévissait avec un redoublement de rage; mais Dieu délivra de nouveau ses serviteurs, en les couvrant de la protection des miracles. La mort d'Etienne n'avait pas apaisé la haine des Juifs; et de là vient que les docteurs sont dispersés, pour que la doctrine se répande davantage.

Bientôt vous les retrouvez dans le succès et l'allégresse. « Une grande joie se manifesta dans cette ville ; » ce qui n'excluait pas un grand deuil. C'est ainsi que Dieu ne cesse de faire; il mêle les prospérités aux revers, afin de mieux exciter notre admiration. La maladie dont Simon était atteint datait déjà de loin ; et c'est pour cela qu'un tel remède ne put même l'en délivrer. — Comment l'Apôtre lui donna-t-il le baptême? — Comme le Christ avait choisi Judas. A la vue des miracles, le magicien est frappé de stupeur; mais il n'ose encore demander le pouvoir d'en opérer, sachant que les autres ne l'avaient pas reçu. — Pourquoi ne fut-il pas puni de mort comme le furent Ananie et Sapphire? — Jadis aussi, celui qui ramassait du bois fut seul mis à mort pour l'exemple; aucun autre après cela ne souffrit la même peine. Pierre agit de même ici : il ne sévit pas contre Simon comme il l'avait fait antérieurement; il se borne à lui dire : « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as pensé que le don de Dieu s'acquiert avec de l'argent. »

Pourquoi les nouveaux baptisés n'avaient pas reçu l'Esprit saint.

3. Pour quel motif les personnes baptisées n'avaient-elles pas reçu l'Esprit saint? — Ou bien Philippe n'avait pas osé le donner, réservant cet honneur aux apôtres; ou bien il n'avait pas une telle puissance, n'étant que du nombre des sept, ce qui me paraît plus probable. Je suppose, en effet, que Philippe était l'un des sept diacres, celui qui venait après Etienne. Voilà pourquoi, lorsqu'il baptisait, il ne donnait pas l'Esprit saint, le pouvoir de le donner étant le privilége exclusif des douze apôtres. Ces derniers n'avaient pas fui, remarquez-le bien ; ceux dont la grâce était inférieure avaient seuls été dispersés, parce qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit saint. Ils possédaient le pouvoir de faire des miracles, mais non celui de communiquer l'Esprit. C'était donc là le privilége des apôtres; aussi ne voyons-nous personne en user, si ce n'est ces chefs de l'Eglise. « Simon, voyant que les apôtres donnaient le Saint-Esprit par l'imposition des mains... » L'auteur n'aurait pas tenu ce langage si le don n'avait pas été accompagné de quelque signe extérieur. Paul agit de même au sujet du don des langues. Voyez-vous la perversité de Simon? Il offre de l'argent. Et cependant il n'avait pas vu l'apôtre recevoir de l'argent dans ce but : ce n'est donc point là l'effet de l'ignorance ; c'est une épreuve calculée, ou bien l'acte d'un homme qui veut se préparer des moyens d'accusation. Il n'est pas étonnant qu'on lui dise : « Tu ne saurais avoir part à cette grâce, ni rien prétendre à ce ministère; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. » C'est la seconde fois que le prince des apôtres dévoile le secret des âmes; il arrache à Simon ce que celui-ci croyait tenir caché. « Fais donc pénitence de ton iniquité, et prie le Seigneur pour qu'il te pardonne, si c'est possible, cette pensée de ton cœur. Je te vois, en effet, plein de fiel et chargé des liens de l'iniquité. Simon répondit en ces termes : Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin que rien de ce que vous m'avez dit ne m'arrive. » Quand il eût dû se repentir du fond de son cœur et verser des larmes, il dit un mot en passant. « S'il est possible que ce péché te soit remis. » Cela ne signifie pas que Dieu ne puisse le remettre si le coupable implore le pardon; c'est une manière de parler usitée chez les prophètes, de jeter un doute sur la possibilité du fait, au lieu de dire : Si vous le faites, vous serez pardonné. Ils dénoncent simplement la peine future.

Admirez comment, bien loin de négliger leur œuvre durant la persécution, les apôtres la poursuivent avec ardeur. De même que du temps de Moïse, les miracles sont opposés aux miracles, pour le triomphe de la vérité. En présence même de la magie, les vrais miracles se produisaient avec éclat; il n'eût pas fallu qu'il y eût là de démoniaque, puisque le magicien les avait depuis longtemps captivés par ses enchantements : la multitude des démoniaques et des paralytiques était donc une preuve que c'était là de vains prestiges. Ce n'était pas seulement par les miracles opérés, c'était aussi par la parole, en les entretenant du royaume du Christ, que Philippe les gagnait. Simon se fit donc baptiser et se rangea à sa suite, non par l'impulsion de la foi, mais dans l'espoir de lui devenir semblable. « Dès qu'ils furent arrivés, ils prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent l'Esprit saint; car il

n'était encore descendu sur aucun d'eux. Alors ils leur imposaient les mains, et les nouveaux fidèles recevaient le Saint-Esprit. » Ce n'est pas une chose ordinaire, vous le voyez, c'est l'œuvre d'une grande puissance, de donner l'Esprit saint. Cette puissance ne doit pas être confondue avec la rémission des péchés. « Simon, voyant que les apôtres donnaient le Saint-Esprit par l'imposition des mains, vint leur offrir de l'argent. » Avait-il vu les autres faire la même offre? Philippe, par exemple? S'imagine-t-il que les apôtres ne comprendront pas dans quelles dispositions il s'avance? C'est pour cela que Pierre appelle ce pouvoir un don : « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as pensé que le don de Dieu s'acquérait avec de l'argent. » Comme ils conservent toujours leurs mains pures! « Tu n'as pas de part à cette grâce, tu ne saurais prétendre à ce ministère; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. »

Cet homme agissait donc avec duplicité dans toutes ses démarches, et c'est la simplicité qu'il fallait apporter ici. « Fais donc pénitence. Je te vois plein de fiel, chargé des liens de l'iniquité. » Ces paroles témoignent une grande indignation. Pierre ne le châtie pas néanmoins, de peur que la foi ne paraisse désormais une chose forcée, et que lui-même ne soit accusé de barbarie; il veut d'ailleurs introduire la pénitence; la réprimande, enfin, et la révélation de ce qui se passe dans son cœur doivent suffire à Simon pour reconnaître qu'il est pris. Il paraît bien l'avouer et le déclarer par cette parole : « C'est à vous que je demande de prier pour moi. » Quelque pervers que soit cet homme, une première correction lui fait embrasser la foi, une seconde l'oblige à s'abaisser. « A la vue des miracles qui s'opéraient, il fut frappé de stupeur; » ce qui prouve que toute sa magie n'était qu'un tissu de mensonges. Il n'est pas dit qu'il s'approcha, mais bien qu'il fut stupéfait. Pourquoi ne se montra-t-il pas tout d'abord? C'est qu'il croyait pouvoir demeurer caché, persuadé que tout cela n'était qu'artifice; mais, n'ayant pu se dérober à l'œil des apôtres, il s'approcha. « Les esprits immondes dont plusieurs étaient possédés, sortaient en poussant de grands cris. » Cette manière de délivrer les démoniaques avait quelque chose de frappant et de manifeste : les prestiges des mages avaient un caractère tout opposé, ils aggravaient la chaîne des malheureux. « Beaucoup de paralytiques et de boiteux furent guéris. » Pas d'illusion possible; car il fallait agir et marcher. Tous s'attachaient à lui en disant : « Celui-là est la vertu de Dieu. » Ici s'accomplit cette prédiction du Sauveur : « Beaucoup de faux christs et de faux prophètes viendront en mon nom. » *Marc.*, XIII, 22. — Pourquoi les apôtres ne le reprennent-ils pas immédiatement? — C'est assez pour eux qu'il se condamne lui-même; car c'est encore là de l'enseignement. Ne pouvant pas résister à l'évidence, il dissimule, à l'exemple de ces magiciens qui disaient : « Le doigt de Dieu est là. » *Exod.*, VIII, 19. Pour n'être pas encore repoussé, Simon s'attachait donc à Philippe, et ne s'en éloignait pas.

Heureux fruits produits par la mort de saint Etienne.

4. Examinez, je vous prie, les heureux fruits que Dieu sait tirer de la mort d'Etienne. Les disciples sont dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie, ils prêchent l'Evangile, ils font connaître le Christ, ils opèrent des miracles, peu à peu les habitants reçoivent le don divin. Ici se voit un double prodige : c'est un prodige, en effet, que les uns reçoivent une grâce et qu'un seul en soit privé. « Pierre et Jean, après avoir rendu témoignage et prêché la parole du Seigneur, retournèrent vers Jérusalem, annonçant l'Evangile dans plusieurs bourgades des Samaritains. » L'historien remarque très-à-propos qu'ils ont rendu témoignage; témoignage probablement contre l'imposteur, afin que le peuple ne se laisse plus séduire, qu'il soit désormais à l'abri de l'illusion, et que l'inexpérience ne le fasse pas si souvent tomber dans le piége. « Ils revinrent à Jérusalem. » Pourquoi reviennent-ils dans une ville où règne la tyrannie, où se trouve la source de tous leurs maux, où les attendent leurs ennemis les plus sanguinaires? Ce que font les chefs dans les combats, prenant sur eux la plus lourde part de la lutte, les apôtres le font en cette occasion. Remarquez une fois de plus qu'ils ne se rendent pas les premiers à Samarie, qu'ils y sont précédés par les disciples fuyant la persécution, qu'ils vont seulement



après coup auprès des Samaritains convaincus. « Quand les apôtres, qui étaient à Jérusalem, l'eurent appris, ils envoyèrent Pierre et Jean. » Quel est le but de leur mission? D'arracher les habitants à l'influence de la magie, de les confirmer dans la doctrine qu'ils ont reçue du Christ dès que la foi a brillé dans leur âme. Alors que Simon aurait dû simplement demander de recevoir lui-même l'Esprit saint, peu désireux de son propre bien, il demande le pouvoir de le donner aux autres, quoique les fidèles ne l'aient pas reçu de manière à pouvoir le donner. Son ambition est de s'élever au-dessus de Philippe, qui compte parmi les disciples. « Que ton argent périsse avec toi. » Ce n'est pas une imprécation, c'est une leçon sévère. Cet homme n'ayant pas les sentiments qu'il devait avoir, l'apôtre le condamne dans ces mêmes sentiments. C'est comme s'il disait : Périsse avec ton dessein la basse opinion que tu t'es formée du don de Dieu, en le tenant pour une chose purement humaine ; ce qui est le contraire de la vérité.

S'il s'était présenté avec des dispositions convenables, on l'eût certainement accueilli, du moins il n'eût pas été rejeté comme une peste. Remarquez la double faute que commet celui qui se fait une petite idée d'une grande chose. L'apôtre lui prescrit aussi un double devoir : « Fais pénitence, et prie pour que cette pensée de ton cœur te soit pardonnée, si c'est possible. » Cette pensée devait être bien perverse, bien difficile à corriger, pour qu'on mît en doute la possibilité du pardon. Simon craignit la multitude et n'osa pas nier. S'il n'avait pas été troublé, il n'aurait pas manqué de dire qu'il avait péché par ignorance ou par oubli ; mais il était frappé de stupeur, ébloui d'abord par l'éclat des miracles, et puis confondu de ce qu'on avait révélé les secrets de son âme. Voilà pourquoi, peu de temps après, il s'éloigna de sa patrie pour s'en aller à Rome, pensant que l'apôtre n'irait pas jusque-là. « Ils prêchaient l'Evangile dans plusieurs bourgades des Samaritains. » Voyez-vous comment les voyages mêmes leur étaient une occasion de travail ; ils ne faisaient pas de courses inutiles. Nous devrions aussi voyager comme eux. Mais que dis-je? avons-nous besoin de voyager? Beaucoup ont des terres et des campagnes, et ne s'occupent nullement des habitants, n'en tiennent aucun compte. S'il s'agit de construire des bains, des portiques, des maisons, ou d'accroître les revenus, ils sont pleins de sollicitude ; quant à la culture des âmes, ils n'en ont aucun souci. Et vous-mêmes, si les épines envahissent votre champ, vous les arrachez, vous y mettez le feu, vous ne négligez rien pour en délivrer la terre ; si c'est l'âme de vos agriculteurs que les épines étouffent, vous ne les retranchez pas. Comment se fait-il que vous soyez sans crainte, que vous ne frémissiez pas à la pensée du compte que vous aurez à rendre là-dessus?

Chaque fidèle ne devrait-il pas s'employer à bâtir une église, à procurer un ministre de la parole sainte, se proposer avant tout de n'avoir chez lui que des chrétiens? Et comment le sera, je vous le demande, votre ouvrier des champs, en vous voyant négliger votre salut? — Vous ne pouvez pas opérer des miracles, et convertir par ce moyen les hommes à la foi? — Usez des moyens qui sont en votre pouvoir, de la bienveillance, de la protection, de la douceur, de la bonté, des autres procédés de ce genre. Beaucoup élèvent des places publiques et des bains ; mais des églises, point : tout, plutôt que cela. Je vous adresse donc un conseil en même temps qu'une prière, ou mieux, je vous demande moins une grâce que je ne vous impose une loi, que personne n'ait une campagne où ne se trouve une église. Ne me dites pas : Il en est une tout près, elle est dans le voisinage ; et puis la dépense est grande, tandis que l'avantage n'est presque rien. — Si vous avez à donner aux pauvres, employez votre argent dans ce but. Cette œuvre est plus méritoire que l'autre. Pourvoyez à l'entretien d'un ministre de l'Evangile, d'un diacre, d'une réunion sacerdotale. Faites comme si vous preniez une épouse ou si vous donniez à votre fille un époux : constituez une dot à l'Eglise. Votre campagne alors recevra d'abondantes bénédictions. Quel bien ne vous rapportera-t-elle pas? Est-ce peu de chose, à vos yeux, que votre pressoir soit béni? Est-ce peu de chose que Dieu reçoive une part et les prémices de tous vos revenus? C'est une source de paix pour les habitants

de la campagne. Le prêtre y sera désormais respecté, vos possessions n'en seront que mieux garanties. Des prières continuelles se feront là pour vous, pour vous les hymnes et les réunions saintes, pour vous chaque dimanche l'oblation sacrée. Que faut-il admirer le plus, ou bien que des hommes élèvent de splendides tombeaux pour que les générations futures s'enquièrent de leur nom, ou bien que vous éleviez des églises? Sachez que jusqu'à l'avénement du Christ vous gagnerez une récompense, s'il existe un autel grâce à vous.

5. Dites-moi, si l'empereur vous demandait de construire une maison pour le recevoir, reculeriez-vous devant aucun sacrifice? Eh bien, c'est la royale demeure du Christ que vous bâtissez. Ne regardez pas à la dépense, songez plutôt aux résultats. Tandis que les villageois cultivent vos champs, appliquez-vous à cultiver leurs âmes : ils vous portent le fruit de leur travail, tâchez de les introduire au ciel. Celui qui commence un bien est la cause de tous les biens qui se font ensuite. Les catéchumènes des campagnes voisines vous devront leur instruction et leur salut. Les bains publics et les tavernes sont pour les campagnards une source de mollesse et de corruption; et cependant vous en élevez pour vous faire gloire. Les agoras et les réunions nombreuses les rendent plus insolents. Vous voyez ici tout le contraire. Quelle magnifique chose de contempler un vieillard dont l'attitude rappelle celle d'Abraham, couronné de ses cheveux blancs, remuant la terre, prêt à tout pénible labeur! Quoi de plus agréable qu'une telle campagne? C'est là surtout que la vertu fleurit. Là, plus de mollesse, elle en est bannie; plus d'ivrognerie ni de gourmandise, ces vices en sont également exclus; pas de vaine gloire, elle n'oserait s'y montrer; le désintéressement y donne un nouvel éclat à la bienveillance. Quel bonheur, en sortant de sa maison, d'entrer dans la maison de Dieu, de contempler cet édifice qu'on a soi-même bâti, de goûter ensuite un doux repos, d'assister après ce repos corporel aux hymnes de la nuit et du jour, de recevoir le prêtre à sa table, de jouir de ses entretiens, de recevoir sa bénédiction, de voir enfin les autres se réunir au même lieu! C'est ici le mur de défense, le rempart assuré de vos terres. Voilà bien le champ dont il est dit : « L'arôme d'un champ fertile que le Seigneur a béni. » *Gen.*, XXVII, 27.

Si déjà la campagne vous est précieuse par le calme et le profond délassement qu'elle vous procure, à quoi pourrez-vous la comparer quand elle aura de plus cet avantage? La campagne où se trouve une église est semblable au paradis de Dieu. Là, point de clameurs ni de troubles, point d'inimitiés ni d'hérésies; la concorde y règne avec l'unité de foi. Le calme vous amène à la philosophie, et le prêtre saisit ce moment favorable pour devenir aisément votre médecin. Tout ce que nous vous enseignons dans les villes va bientôt se perdre au milieu des bruits de l'agora; tout ce que vous entendrez à la campagne restera gravé dans votre cœur; vous deviendrez un autre homme grâce à cet ami, il sera le guide et le gardien de vos serviteurs, et par sa présence, et par le soin qu'il aura de les moraliser. Au fond, quelle sera la dépense, dites-moi? Commencez par une maison peu spacieuse; un autre après vous la décorera d'un portique, un autre encore l'agrandira, et le tout sera censé votre œuvre. Vous donnez peu, et vous aurez de la sorte une grande récompense; prenez l'initiative, posez le fondement; faites mieux, donnez-vous mutuellement l'exemple, rivalisez de générosité. Que voyons-nous, au contraire? S'il faut des constructions pour renfermer la paille ou le froment et les autres choses semblables, on n'hésite pas : une construction qui n'intéresse que le salut des âmes, on n'y songe même pas; et les pauvres laboureurs sont obligés de parcourir mille stades, de faire un voyage réel pour aller à l'église. Quel bien n'est-ce pas néanmoins que le prêtre y puisse venir sans peine, se présenter à Dieu, le prier chaque jour pour les familles qui l'entourent, pour les cultivateurs de vos champs? N'attachez-vous aucune importance, dites-moi, à ce que votre nom soit constamment rappelé durant l'oblation sainte, à ce que des prières quotidiennes soient faites pour vos possessions? De quelle utilité cela n'est-il pas pour vous-même et pour le reste?

Au saint sacrifice on était dans l'usage de nommer les bienfaiteurs de l'Eglise.

Il arrive que plusieurs habitent dans le voisi-



nage et qu'ils ont là des procureurs. Aucun d'eux certes ne daignera venir vers vous si vous êtes tombé dans la pauvreté ; mais peut-être invitera-t-il le prêtre et le recevra-t-il à sa table. Comprenez-vous ce qui peut en résulter d'heureux? En attendant, aucune fâcheuse rumeur ne planera sur la campagne, aucune accusation d'homicide ou de vol, nul soupçon de ce genre. Il y a là une autre source de consolations, dans le cas où l'on est visité par la maladie ou par la mort. Les liaisons et les amitiés ne sont jamais alors livrées au hasard et contractées sans prudence ; les réunions sont beaucoup plus suaves que les bruyantes assemblées du siècle. Non-seulement les réunions offrent plus de dignité, mais encore ceux qui sont à la tête obtiennent un plus profond respect par suite de la présence du prêtre. On vous a dit souvent que la ville de Jérusalem était jadis la plus vénérée de toutes les villes du monde; et ce n'est pas sans raison : elle était le centre de la piété. Partout où Dieu reçoit de sincères hommages, le mal est détruit; là où Dieu n'est pas honoré, le bien n'existe plus. Si vous écoutez mon conseil, vous aurez une sécurité complète vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes. Je vous en conjure donc, prenez en main cette œuvre avec une ardeur que rien ne puisse ralentir. Si celui qui sépare les choses précieuses de celles qui n'ont aucune valeur est comme la bouche de Dieu, celui qui se rend utile à tant d'âmes dans le présent et même dans l'avenir jusqu'à l'avénement du Christ, combien ne sera-t-il pas agréable au Seigneur? Que les mains laborieuses soient d'abord étendues dans la prière pour mieux s'appliquer au travail. Le corps lui-même y gagnera plus de vigueur, les champs fructifieront davantage, tous les genres de maux seront par là même expulsés. Il n'est point de parole capable d'exprimer un tel bonheur ; il faut en avoir fait l'expérience. Ne vous arrêtez pas à l'idée que vous n'y trouverez aucun profit ; n'accomplissez pas l'œuvre, j'y consens, si vous n'avez pas la conviction que ce sera là pour vos terres la source d'une grande prospérité, ne faites rien si telles ne sont pas vos dispositions, si vous ne pensez pas que tous vos serviteurs y trouveront leur bien. Et que peut-on concevoir de plus avantageux que d'introduire des âmes dans l'aire céleste?

Hélas ! comment pouvez-vous ignorer ce que c'est que de gagner des âmes ! Ecoutez ce que le Christ disait à Pierre : « Si vous m'aimez, paissez mes brebis. » *Joan.*, XXI, 15. Si, voyant errer à l'aventure les brebis ou les chevaux du souverain, vous les recueilliez et les mettiez à l'abri des embûches en les confiant à la garde d'un pasteur, quelle récompense le souverain ne vous accorderait-il pas? C'est maintenant le troupeau du Christ que vous recueillez, auquel vous donnez un pasteur; et vous penseriez n'avoir rien fait de grand? Mais que dis-je? Dès qu'on encourt un si terrible châtiment quand on scandalise un seul de ses frères, pourrait-on ne pas obtenir une grande récompense, je vous le demande, quand on en sauve tant? Assurément. Quel péché pourrait-il vous rester ensuite? ou, s'il vous en restait, comment ne l'effaceriez-vous pas? D'après le supplice de celui qui scandalise, imaginez le bonheur à venir de celui qui sauve. Si Dieu n'avait pas tant à cœur le salut d'une âme, il n'éprouverait pas un tel courroux contre celui qui la perd. N'ignorant plus ces choses, livrons-nous à ce travail spirituel; que chacun m'appelle, et nous y contribuerons tous à l'envi dans la mesure de nos forces. Y a-t-il là trois possesseurs, qu'ils mettent en commun leurs ressources; n'en ai-je qu'un devant moi, que celui-là tâche de persuader ses voisins. Déployez dans ce but un tel zèle, je vous en supplie, que nous soyons de tout point agréables à Dieu, et que nous obtenions de la sorte les biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« Or l'ange du Seigneur s'adressant à Philippe lui dit : Lève-toi et va vers le midi, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza; c'est une voie déserte. Et Philippe se levant y alla. »

1. Il me paraît qu'il dut recevoir cet ordre pendant qu'il était à Samarie; car de Jérusalem



on va vers le septentrion et non vers le midi; c'est de Samarie qu'on prend cette dernière direction. « C'est une voie déserte. » Cette observation a pour but d'éloigner la crainte que pourrait avoir le disciple de rencontrer les Juifs. Du reste, il ne demande pas la raison de cet ordre; il se lève et part. « Et voilà que, poursuit le texte sacré, un Ethiopien eunuque, homme distingué, puissant à la cour de Candace, reine d'Ethiopie, et gardien de tous ses trésors, qui était venu à Jérusalem pour adorer Dieu, s'en revenait assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe. » Voilà de grands éloges décernés à cet homme : il habitait l'Ethiopie, il était accablé d'affaires, il vivait chez un peuple voué au culte des démons; et, quoique ce ne fût pas un jour de fête, il était venu à Jérusalem pour adorer Dieu. Grand était aussi son zèle, puisqu'il lisait étant assis sur son char. « Or, l'Esprit dit à Philippe : Avance, et rapproche-toi de ce char. Philippe, accourant aussitôt, entendit l'eunuque qui lisait le prophète Isaïe, et il lui dit : Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? Cet homme répondit : Et comment le pourrai-je si quelqu'un ne me l'explique pas? » Nouvelle preuve de sa piété. En quoi consiste-t-elle? A lire, quoiqu'il ne comprenne pas, et puis à demander, lorsqu'il a lu. « Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui. Or, le passage de l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci : Il a été conduit à la mort comme une brebis; et comme un agneau muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche. *Isa.*, LIII, 7-8. Dans ses humiliations son jugement a été effacé. Qui racontera sa génération? car sa vie sera retranchée de la terre. Alors l'eunuque s'interrompant dit à Philippe : De qui, je vous prie, le prophète parle-t-il de la sorte? Est-ce de lui-même ou d'un autre? Et Philippe, ouvrant la bouche et commençant par ce même texte, lui annonça Jésus. »

Remarquez l'ordre de la Providence par rapport à cet étranger : d'abord il lit sans comprendre; il lit ensuite le passage où se trouvent retracées la passion, la résurrection et l'effusion de la grâce. « Après qu'ils eurent marché quelque temps, ils arrivèrent à une fontaine; et l'eunuque dit : Voici de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé? » Quelle résolution! quelle généreuse ardeur! « Et il ordonna qu'on arrêtât son char, et tous deux descendirent dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque. Or, dès qu'ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus. Il poursuivit sa route plein de joie. » Pourquoi, me demanderez-vous, l'Esprit du Seigneur l'enleva-t-il? Parce que Philippe devait passer dans d'autres villes et les évangéliser. Cela donc eut lieu pour lui concilier l'admiration des hommes, pour l'élever au-dessus d'eux, pour imprimer à sa mission un caractère divin. « Et Philippe se trouva dans Azot, et il annonçait l'Evangile à toutes les villes par lesquelles il passait jusqu'à ce qu'il vînt à Césarée. » Il en résulte clairement qu'il était l'un des sept, puisqu'on retrouve plus tard le diacre à Césarée. Ce n'est pas sans motif que l'Esprit le fit disparaître : l'eunuque l'eût autrement prié de venir avec lui, et Philippe l'eût attristé en refusant de le suivre, ce à quoi les circonstances l'obligeaient. Avez-vous remarqué le concours donné par les anges à la prédication, non en prêchant eux-mêmes, mais en appelant les prédicateurs? C'est là certes une chose admirable; ce qui n'arrivait que rarement dans les temps antérieurs, ce dont on peut à peine citer un exemple, se voit ici très-fréquemment. On peut encore considérer ce fait comme une prophétie de la victoire que les apôtres remporteraient sur les étrangers. La parole des fidèles était bien capable d'inspirer à ceux qu'elle instruisait le désir de déployer le même zèle.

L'Ethiopien s'en allait donc plein de joie; il en eût moins éprouvé dans de plus longues leçons. — Mais pourquoi, me demanderez-vous encore, n'a-t-il pas été complétement instruit pendant qu'il était sur son char et dans un lieu solitaire? — Parce que ce n'était pas là le but que Dieu se proposait. Examinons maintenant les expressions du texte : « Et voilà qu'un Ethiopien eunuque, homme distingué, puissant à la cour de Candace, reine d'Ethiopie. » Ce qui veut dire assurément qu'elle occupait le trône. En effet, les femmes régnaient dans les temps anciens, et c'était une loi chez ces peuples. Philippe

lui-même ignore pour quel motif il est venu dans le désert; car ce n'est pas un ange, c'est l'Esprit du Seigneur qui l'a transporté. L'eunuque ne voit rien de tout cela, parce qu'il est encore imparfait, ou bien parce que de telles choses ne s'adressent pas aux hommes charnels et ne sont que pour les hommes spirituels; il n'apprend pas même de Philippe tout ce que celui-ci eût pu lui enseigner.— Et comment se fait-il que l'ange ne se montre pas à lui pour le mener à Philippe? — C'est que probablement, au lieu de se laisser conduire, il fût resté frappé de stupeur. Voyez la sagesse de Philippe; il n'accuse pas, il ne dit pas : Vous êtes dans l'ignorance, je vais vous instruire; il ne dit pas non plus : Je sais parfaitement tout celà; il ne procède pas davantage par la flatterie, il ne s'écrie pas : Heureux êtes-vous de lire ainsi! Sa parole est également éloignée de l'insolence et de l'adulation; c'est l'expression du dévouement et de la bonté. Il fallait bien interroger cet homme et provoquer un saint désir. Le disciple ne dissimule pas qu'il regarde l'étranger comme n'ayant pas l'instruction nécessaire, puisqu'il lui fait cette question : « Pensez-vous comprendre ce que vous lisez? » C'est en même temps lui faire pressentir un trésor caché.

Prudence et zèle de l'eunuque.

2. Et voyez avec quelle prudence l'eunuque se justifie : « Comment le pourrai-je si quelqu'un ne me l'explique pas? » Il ne s'arrête pas à l'extérieur de celui qui l'interroge, il ne lui dit pas : Qui donc êtes-vous? il ne se livre pas à des récriminations, à des paroles arrogantes, il ne prétend pas savoir, il avoue plutôt son ignorance; et c'est pour cela qu'il apprend. Il montre au médecin sa blessure; il comprend que celui-là sait, et que de plus il veut l'instruire. Il le voit exempt de tout faste; car le disciple ne porte pas un riche vêtement. Aussi manifeste-t-il le désir qu'il a d'apprendre et l'attention qu'il prête aux paroles de son interlocuteur; en lui s'accomplissait cette sentence de l'Evangile : « Celui qui cherche trouve. » *Matth.*, VII, 8. « Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui. » Voyez-vous quel zèle? voyez-vous quel pieux désir? Il le prie de monter et de s'asseoir près de lui, ignorant sans doute ce qu'il va lui dire, mais espérant entendre l'explication de quelque prophétie. Il l'honore d'autant plus qu'il le prie, au lieu de se borner à l'inviter. « Philippe étant accouru l'entendit lire. » La course trahit le désir de parler, et la lecture celui de s'instruire. L'Ethiopien lisait à l'heure du jour où le soleil est le plus brûlant. Le passage était celui-ci : « Il a été conduit à la mort comme une brebis. » Un nouveau signe de cette soif d'instruction, c'est qu'il eût entre les mains le plus sublime de tous les prophètes. De là vient que Philippe n'aborde pas brusquement son explication, mais attend avec calme et douceur pour prendre la parole, qu'on l'interroge et même qu'on le prie. C'est ce que fait l'étranger pour la seconde fois : « Dites-moi, je vous prie, de qui parle le prophète. » Il ne savait donc pas, on peut le croire, que les prophètes parlent d'autrui, ou bien, s'il le savait, qu'ils parlent quelquefois d'eux-mêmes tout en ayant l'air de parler d'un autre.

Riches ou pauvres, nous avons à rougir devant cet homme occupé des finances de l'Etat. « Dès qu'ils furent arrivés près d'une fontaine, il dit : Voici de l'eau. » C'est le cri d'une âme ardente. « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé? » Son impatience se démontre de plus en plus. Il ne dit pas cependant : Donnez-moi le baptême; mais il ne se tait pas : sa parole tient à la fois de l'impatience et du respect : « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé? » A ses yeux, la doctrine est indubitable; car le prophète touchait à tout, à l'incarnation, à la passion, à la résurrection, à la sanction, au jugement futur; et tout cela redoublait le désir du néophyte. Rougissez, vous tous qui n'êtes pas encore illuminés. « Et il ordonna qu'on arrêtât son char. » Il s'est prononcé, il a commandé, avant même d'avoir entendu la réponse. « Quand ils furent remontés de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe. » C'est bien : il voyait clairement l'œuvre divine, il ne pouvait pas penser que ce fût là un homme ordinaire. « Et il poursuivait sa route plein de joie. » Cela nous fait entendre qu'il eût éprouvé de la peine s'il avait su ce qui se passait; quoiqu'il ait reçu l'Esprit saint, l'abondance de sa joie ne lui permet pas de voir les choses présentes. « Et Philippe se trouva dans Azot. » Ce

fut un grand bien pour lui ; car ce qu'il avait lu touchant les prophètes, Habacuc, Ezéchiel, et d'autres, il en fait lui-même l'expérimentation, il a franchi dans un instant une grande distance, le voilà tout à coup dans Azot, où doit s'exercer son ministère apostolique.

« Saul, de son côté, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, se rendit auprès du prince des prêtres, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y découvrait des hommes ou des femmes de cette religion, il les amenât enchaînés à Jérusalem. » C'est à propos que l'historien parle ici du zèle de Paul pour la loi de Moïse, puisqu'il va nous le montrer converti dans l'exercice même de ce zèle. Ainsi donc ni la mort d'Etienne ni la dispersion de l'Eglise persécutée n'ont pu le satisfaire ; il va trouver le prince des prêtres. Vous voyez là se réaliser ce que le Christ avait dit à ses disciples : « L'heure est venue où quiconque vous met à mort se persuade rendre hommage à Dieu. » *Joan.*, XVI, 2. Voilà ce que faisait ce jeune homme ; et ses sentiments différaient beaucoup de ceux des Juifs. Ce qui prouve la sincérité de son zèle, c'est qu'il se transporte dans des villes étrangères ; tandis que les Juifs, uniquement désireux de leur gloire personnelle, ne se préoccupent même pas de ce qui se passe à Jérusalem. Pourquoi va-t-il à Damas? C'était une grande ville, une résidence royale ; et il craint qu'elle ne soit à son tour envahie. Et voyez comme son zèle est sincère en même temps qu'emporté, quel respect il montre pour la loi : ce n'est pas au gouverneur civil, c'est au prince des prêtres qu'il s'adresse. Il lui demande des lettres pour rechercher ceux de cette religion, ou de cette voie, comme s'exprime le texte. Voilà comment on désignait alors les fidèles, probablement parce qu'ils faisaient profession de suivre la voie qui conduit au ciel. Pourquoi ne reçoit-il pas le pouvoir de les punir sur place, et les amène-t-il à Jérusalem? Pour leur infliger le châtiment avec plus d'autorité. Remarquez dans quels dangers il se précipite, ce qui n'exclut pas chez lui la défiance et la crainte. C'est sous l'impression de ce sentiment qu'il se fait accompagner dans son voyage ; peut-être ne veut-il pas seul s'engager dans la lutte contre plusieurs, il veut être pleinement assuré, « s'il trouve des hommes et des femmes de cette religion, de pouvoir les amener enchaînés à Jérusalem. » Peut-être encore se propose-t-il de frapper les esprits par ce déploiement de force et d'activité, puisque les autres lui laissent toute la charge de cette lutte. Du reste, vous l'avez déjà vu jetant les fidèles en prison. Ce que les Juifs ne pouvaient pas faire, lui le pouvait à cause de son impétueuse ardeur. « Pendant qu'il poursuivait son chemin, et comme il approchait de Damas, soudain il fut enveloppé d'une lumière céleste ; et, tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

Pourquoi la conversion de saint Paul eut lieu près de Damas.

3. Pourquoi n'est-ce pas à Jérusalem ou bien à Damas que cela se passe? Pour que les autres ne pussent pas altérer le récit du fait, et pour que sa parole à lui, qui s'était mis en route dans ce but, fût jugée plus digne de foi. Aussi parle-t-il de la sorte quand il se défend devant Agrippa. S'il est tout à coup frappé de cécité, c'est qu'une trop abondante lumière produit cet effet, les yeux n'ayant qu'une puissance limitée. De même un bruit soudain et véhément peut frapper de stupeur et de surdité. Le persécuteur est seulement aveugle, et la crainte étouffe en lui la fureur ; il entend donc ces paroles : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » La voix ne lui commande pas de croire, ni rien de pareil ; elle se borne à faire entendre une plainte. Voici quel est au fond le sens de cette parole : Pourquoi te conduire ainsi quand je ne t'ai fait aucun mal, ni petit ni grand? Il répond : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Il professe déjà sa dépendance. Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus, que tu persécutes. » Ne t'imagine pas que tu sois en lutte avec des hommes. Or, ceux qui l'accompagnaient entendirent bien la voix de Paul, mais ne virent personne à qui sa réponse pût s'adresser. A la bonne heure ; il ne leur fut donné d'entendre que ce qu'il y avait de moins sublime. Auraient-ils d'ailleurs entendu la voix céleste qu'ils n'auraient pas embrassé la foi. Mais, voyant Paul qui répondait, ils furent dans l'admiration. « Lève-toi, entre dans la ville, et l'on te dira ce



que tu dois faire. » Notez que Jésus ne lui révèle pas tout au premier instant; il commence par apaiser son âme, et, dans les choses mêmes qu'il lui prescrit, il lui donne l'heureux espoir qu'il recouvrera la vue. « Or, ceux qui l'accompagnaient restaient là frappés de stupeur, entendant une voix, mais ne voyant personne. Et Saul se leva de terre, et, quoiqu'il tînt les yeux ouverts, il ne voyait rien. Le prenant alors par la main, ils le conduisirent à Damas. » Ce sont les dépouilles du diable et ses instruments qu'ils mènent en triomphe, comme cela se fait après la chute d'une citadelle et la prise d'une capitale. Ce qu'il y a de plus merveilleux, ce sont les ennemis eux-mêmes qui le mènent ainsi sous les yeux de tout le monde.

« Et il fut trois jours sans voir, sans boire et sans manger. » Quoi de comparable ? La conquête de Paul nous console de la mort d'Etienne, bien que celle-ci ait en elle-même sa consolation, et parce qu'il est beau de quitter ainsi la terre, et parce que les bourgades converties des Samaritains lui font un magnifique cortége. — Et pourquoi, me demandera-t-on, cela n'a-t-il eu lieu que dans la suite, et non au commencement? — Pour mieux établir la résurrection du Christ. Un homme qui le poursuivait de sa haine, en effet, qui n'acceptait ni le dévouement de sa mort ni la vérité de sa résurrection, et qui de plus s'acharnait contre ses disciples, comment aurait-il cru, je vous le demande, si la puissance du crucifié n'était pas irrésistible? Je suppose que la foi des premiers fut un acte de complaisance; mais que direz-vous de celui-ci? De plus, il ne se présenta pas même immédiatement après la résurrection, pour que sa guerre contre l'Eglise fût plus manifeste. Voilà donc un frénétique qui verse le sang, qui peuple les prisons, et qui tout à coup embrasse l'Evangile. Ce n'était pas assez qu'il n'eût jamais suivi le Christ; il fallait qu'il fût l'implacable adversaire des disciples, le plus implacable de tous, celui dont la fureur ne recula devant aucun moyen. Quand il fut frappé d'aveuglement, il reconnut en même temps l'empire et la miséricorde de celui qu'il persécutait. Pourrait-on dire que ce n'était là qu'une feinte?

Pourquoi la conversion de saint Paul eut lieu après la résurrection du Sauveur.

Non, il ne feignait pas celui qui demandait du sang, qui s'était présenté devant les prêtres, qui se jetait au milieu des périls, et dont la rage s'exerçait même contre les étrangers. C'est après tout cela qu'il reconnaît la puissance de Jésus. — Pourquoi cette lumière l'enveloppe-t-elle avant qu'il soit entré dans la ville, et non dans la ville même? — Parce que beaucoup n'auraient pas cru, auraient même tourné la chose en dérision; tout comme antérieurement en entendant la voix, ils avaient dit : « C'est le tonnerre. » *Joan.*, XII, 29. Sa parole à lui ne pouvait être l'objet d'aucun doute, puisqu'il annonçait un fait personnel. Le voilà donc conduit et lié, quoiqu'il ne porte pas des chaînes matérielles; il est captif, lui qui venait pour traîner les autres en prison.

Pourquoi demeure-t-il sans boire et sans manger? — Il réprouve sa conduite, il fait pénitence, il prie, il implore la miséricorde divine. Si quelqu'un me dit qu'il subit une nécessité, comme Elymas dans la suite, je répondrai qu'il souffre sans doute, mais qu'il reste ce qu'il était. — Comment se fait-il qu'il ne soit pas contraint? — Et quelle chose plus capable de contraindre que le tremblement de terre survenu dans la résurrection, alors que les soldats déclaraient, après tant d'autres miracles, qu'ils l'avaient vu ressusciter? Mais ce n'est pas là une violence, c'est un enseignement. — Pourquoi les Juifs ne croient-ils pas quand on leur raconte de telles choses? — Il est évident que cet homme dit vrai; car il n'eût pas changé de la sorte, si l'événement n'était réel : tous devaient donc y croire. Son témoignage n'est pas inférieur à celui des apôtres touchant la résurrection; il est même plus digne de foi, puisqu'il est appuyé par une conversion aussi soudaine. Paul n'a conversé avec aucun fidèle; c'est à Damas qu'il s'est converti, ou mieux, avant d'entrer dans cette ville. J'interroge le Juif : D'où vient, dites-moi, la conversion de Paul? Il avait vu tant de prodiges, et il ne s'était pas converti; le changement de son maître n'avait pu déterminer le sien : qui donc a pu le persuader, et le remplir même tout à coup de cette sublime ardeur qui lui fait désirer d'être anathème pour le Christ? La vérité des choses est donc bien éclatante. — J'en re-

viens cependant à ma première pensée : en voyant un eunuque lire avec tant d'attention et recevoir la lumière de la foi, sachons du moins rougir. Il était au comble de la puissance, il vivait au milieu des trésors, et le voyage ne peut même interrompre son travail? Que devait être dans sa demeure celui qui s'occupait de la sorte en chemin? Comment devait-il passer ses nuits?

4. Vous tous, puissants du monde, écoutez; imitez ce zèle pieux et modeste. Bien qu'il revînt chez lui, il ne se disait pas en lui-même : Je rentre dans ma patrie, et là je me purifierai. — Paroles insipides, qu'on entend si souvent répéter. Il n'eut besoin ni de signes ni de miracles; sur le seul témoignage du prophète, il crut. Voilà pourquoi Paul déplore ainsi sa vie passée : « Mais Dieu m'a fait miséricorde, parce que j'ai commis le mal par ignorance, n'ayant pas encore la foi..., afin que je fusse le premier en qui Jésus-Christ montrât toute sa patience. » I *Tim.*, I, 13-16. Cet eunuque est vraiment digne d'admiration. Il n'avait pas vu le Christ, il n'avait pas vu de miracles, il voit Jérusalem encore debout, et il croit à la parole de Philippe. Comment en est-il venu là? Son âme veille sur elle-même, il étudie les livres saints, il s'applique à la lecture. Le larron avait vu des miracles, les mages étaient guidés par l'étoile; et lui, sans avoir rien vu de pareil, embrasse la foi, tant il est avantageux de lire les Ecritures. Et Paul ne méditait-il pas la loi? Sans doute; Dieu seulement me paraît l'avoir réservé dans le but dont j'ai parlé plus haut, pour attirer à lui les Juifs par tous les moyens possibles. Et, s'ils avaient eu le sens droit, rien n'eût pu leur être plus profitable. Cela devait les attirer, en effet, plus que les miracles et tout le reste; de même que, pour les esprits grossiers, c'est ce qui les scandalise davantage. Voyez aussi comment le Seigneur opère des miracles après que les apôtres se sont dispersés. Les Juifs les accusent et les jettent en prison : alors éclate le pouvoir miraculeux. Comment cela, le voici : Dieu se manifeste en les délivrant; il se manifeste encore en conduisant Philippe vers l'Ethiopien; la conversion de Paul et la vision d'Etienne attestent également son pouvoir. Voyez en outre de quelle façon il honore Paul, il honore l'eunuque : ici le Christ se dévoile, probablement pour triompher de toute obstination, et parce que la foi n'aurait pas été transmise d'une autre manière.

Familiarisés avec de tels prodiges, rendons-nous dignes de cette faveur. Beaucoup de ceux qui sont entrés dans l'Eglise ne comprennent pas aujourd'hui ce que nous disons; tandis que l'eunuque, malgré les bruits du dehors, voyageant même sur son char, donne toute son attention à l'étude des Ecritures. Il n'en est pas de même de vous; personne qui tienne un livre dans ses mains; on a tout autre chose qu'un livre. — Pourquoi ne fut-il pas éclairé avant d'aller à Jérusalem, et ne le fut-il qu'ensuite? — Il ne fallait pas qu'il vît les apôtres persécutés, parce qu'il était trop faible encore; son changement, du reste, eût offert plus de difficultés avant qu'il eût été formé par le prophète. La même chose aura lieu de nos jours : si vous allez avec empressement à l'école des prophètes, vous n'aurez plus de miracles à demander. Examinons maintenant, si vous voulez le permettre, les expressions mêmes de la prophétie : « Il sera conduit à la mort comme une brebis, et dans ses humiliations son jugement sera effacé. » L'étranger apprend par là que le Sauveur a été crucifié, que sa vie fut exterminée sur la terre, qu'il n'avait pas commis de péché, qu'il avait le pouvoir de sauver les autres, qu'on ne saurait raconter sa génération, que les rochers furent brisés, que le voile se déchira, que les morts sortirent de leurs tombeaux; ou plutôt Philippe lui exposa toutes ces vérités en développant la pensée du prophète. Grande chose que la lecture des livres saints. Cet homme accomplissait la parole de Moïse : « Que vous soyez assis ou dans votre lit, que vous soyez debout ou que vous marchiez, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu. » *Deut.*, VI, 7. Les chemins déserts sont surtout favorables à l'exercice de la pensée, personne n'étant là pour nous distraire. C'est en chemin qu'il croit, et Paul de même, avec cette différence que le Christ seul agit sur celui-ci.

Un tel changement surpassait le pouvoir des apôtres; ils étaient à Jérusalem, aucun d'eux ne se trouvait à Damas; et c'est de là que Paul re-

vint converti. Merveille étonnante! ceux qui étaient à Damas savaient bien qu'il n'était pas ainsi parti de la première ville, qu'il était même muni de lettres pour enchaîner les fidèles. Tel qu'un excellent médecin, c'est au fort de la fièvre que le Christ lui porte secours; il fallait que le persécuteur fût pris dans l'excès de sa rage. Il tombe avec plus d'éclat, il se condamne lui-même comme un grand criminel. Il ne sera pas inutile de résumer ici notre discours. Pourquoi les Ecritures, dites-moi? Pour ce qui vous concerne, tout a disparu. Pourquoi l'Eglise? Enfouissez donc les livres; peut-être votre jugement et votre supplice seront-ils alors moins terribles. En effet, les enfouir dans la boue pour n'avoir pas à les entendre, ne serait pas un outrage aussi grand que celui dont on se rend maintenant coupable. — Où est là l'outrage? — A les enfouir. — Où est-il ici? — A n'y prêter aucune attention. Quel est celui qui commet une insulte plus grave, dites-moi, de deux hommes dont l'un se tait quand on ne lui parle pas, et l'autre ne répond pas quand on l'interroge? Assurément c'est ce dernier. C'est donc aujourd'hui que l'insulte et le mépris vont plus loin, puisque vous n'écoutez pas quand on vous parle. « Ne nous parlez pas, » disaient autrefois les Juifs aux prophètes. Vous faites pire maintenant, vous dites : Cessez de parler, votre parole est inutile. Eux refusaient d'entendre, craignant que la voix des prophètes n'excitât dans leur âme quelque sentiment de piété : vos dédains vous mettent à l'abri d'une telle crainte. Croyez-moi, si vous nous fermiez la bouche avec la main, vous ne nous insulteriez pas d'une manière aussi sensible. Et dans le fait, en écoutant sans obéir ne témoigne-t-on pas plus de mépris qu'en refusant d'entendre?

5. Armons-nous de courage, examinons de plus près la portée de cet affront : Un homme ferme la bouche à celui qui l'insulte, montrant par là qu'il ne peut supporter de telles paroles; un autre n'y prend pas garde, n'y fait aucune attention : quel est celui qui méprise davantage? n'est-ce pas le second? Le premier du moins fait comprendre qu'il a senti le coup; tandis que celui-là ferme la bouche à Dieu même. Ce mot vous fait frémir; il est vrai néanmoins, écoutez : la bouche par laquelle Dieu nous parle est en réalité la bouche de Dieu. De même que cette bouche matérielle est bien celle de notre âme, quoique l'âme n'ait pas de bouche; de même la bouche des prophètes est bien celle de Dieu. Entendez et frémissez. Le diacre de l'Eglise universelle est là debout et s'écrie à plusieurs reprises : « Soyons attentifs. » Cette voix est celle de l'Eglise elle-même, et personne qui daigne l'écouter. Après le diacre, le lecteur commence la prophétie d'Isaïe, et personne encore n'écoute, quoique la prophétie n'ait rien d'humain. Il prononce cette parole : « Voici ce que dit le Seigneur; » et personne n'écoute, encore une fois. Que dis-je? Il y a là des passages effrayants, des paroles qui donnent le frisson; et nul n'y songe. Voici ce qu'on entend sans cesse répéter à ce sujet : Il nous lit toujours la même chose. — C'est là surtout ce qui cause votre perte. Ces textes vous seraient-ils connus, que vous ne devriez pas vous en distraire; car enfin les mêmes spectacles vous sont constamment donnés sur la scène, et vous n'en êtes jamais rassasiés. Osez-vous bien tenir ce langage, alors que vous ne savez pas même les noms des prophètes? N'avez-vous pas honte de prétendre que vous n'écoutez pas parce qu'on vous lit toujours la même chose, vous qui ne sauriez pas nommer les écrivains sacrés, quoique ces noms aient souvent frappé vos oreilles? C'est, du reste, ce que vous déclarez vous-même en vous plaignant de ces continuelles répétitions. Si c'était moi qui vous eusse fait ce reproche, encore devriez-vous vous justifier autrement, au lieu de vous accuser vous-mêmes. Ne faites-vous pas la leçon à vos enfants, je vous le demande? Or, s'ils vous disaient : C'est toujours la même chose, ne vous regarderiez-vous pas comme offensés?

On pourrait changer de lecture, si nous avions profité de celles que nous avons entendues, si nous les avions mises en pratique; et même alors il ne serait pas inutile d'y revenir. Qu'avons-nous de comparable à Timothée? et cependant Paul lui écrivait en ces termes : « Appliquez-vous à la lecture et à l'exhortation. » I *Tim.*, IV, 13. On ne saurait jamais épuiser le sens des Ecri-

tures; c'est une source intarissable. — Je le sais déjà, dit-on, et cela m'échappe. — Voulez-vous me permettre de vous prouver qu'on ne vous répète pas toujours les mêmes choses? Songez combien d'orateurs ont parlé sur les Evangiles, et tous ont dit là-dessus quelque chose de nouveau. Plus on y revient, mieux on les comprend, plus on est inondé de cette pure lumière. Je parle depuis longtemps. Eh bien, dites-moi ce que sont les prophéties, les expositions, les paraboles, les allégories, les types, les symboles, les Evangiles eux-mêmes. Dites-moi seulement ce qu'il y a de plus clair, d'où vient ce nom d'Evangiles. Vous avez souvent entendu qu'ils ne doivent rien renfermer de pénible. Voici néanmoins des sentences capables de nous effrayer : « Leur feu ne s'éteindra jamais, et leur ver ne mourra pas. » *Marc.*, IX, 43. « Il le divisera, et lui donnera sa part avec les hypocrites. » *Matth.*, XXIV, 51. « Il dira : Je ne vous connais pas, éloignez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité. » *Ibid.*, VII, 23. Ne nous trompons donc pas nous-mêmes en supposant que cela n'est dit qu'à la façon des Gentils. Quoi, cela ne nous regarderait pas? Vous êtes des sourds, et vous baissez la tête comme frappés de stupeur. — Des Evangiles ne touchent pas à la conduite, et ne font qu'annoncer du bonheur? — Là se trouvent cependant des préceptes sans nombre, tels que ceux-ci : « Si quelqu'un ne hait pas son père et sa mère, il n'est pas digne de moi. » *Luc.*, XIV, 26. « Je ne suis pas venu porter la paix sur la terre, mais bien le glaive. » *Matth.*, X, 34. « Vous aurez des tribulations dans le monde. » *Joan.*, XVI, 33. C'est beau sans doute; mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler des Evangiles. Voici un évangile véritable : Il vous arrivera tel bien. C'est le langage que les hommes s'adressent ordinairement entre eux. Voici d'autres évangiles : Votre père viendra, ou bien votre mère. On ne vous dit pas : Faites telle chose.

Je vous demande de plus en quoi les Evangiles diffèrent des prophéties, et pourquoi celles-ci ne portent pas le même nom, alors qu'elles expriment les mêmes pensées; ainsi, par exemple : « Le boiteux bondira comme le cerf. » *Isa.*, XXXV, 6. « Le Seigneur donnera sa parole à ceux qui doivent l'annoncer. » *Ps.* LXVII, 12. « Je vous donnerai un nouveau ciel et une terre nouvelle. » *Isa.*, LXV, 17. Pourquoi n'appelle-t-on pas cela des Evangiles? Pourquoi n'est-ce que des prophéties? Si, ne sachant pas même ce que sont les Evangiles, vous négligez avec un tel mépris la lecture des saints Livres, que vous dirai-je? Je vous ferai une autre question : Pour quelle raison quatre Evangiles? Pourquoi pas dix ou vingt? Pourquoi beaucoup d'hommes n'ont-ils pas entrepris de nous donner des Evangiles, pourquoi pas un seul? Pourquoi les disciples ont-ils écrit et non ceux qui ne l'étaient pas? Pourquoi, même absolument, les divines Ecritures? L'ancienne loi dit cependant : « Je vous donnerai un Testament nouveau. » *Jerem.*, XXXI, 31. Où sont ceux qui s'écrient : Toujours les mêmes choses? Si vous pouviez vous persuader qu'un homme, vivrait-il dix mille ans, y trouverait constamment quelque chose de nouveau, vous ne tiendriez pas un pareil langage. Croyez, et je ne vous dirai plus rien là-dessus; si vous découvrez quelque vérité, j'applaudirai; je me résignerai dans le cas contraire. C'est ainsi que nous avons paralysé votre activité, vous expliquant tout sur l'heure, ne refusant pas même quand il l'eût fallu. Vous avez là bien des questions; étudiez, tâchez de les résoudre. Pourquoi des Evangiles et pourquoi pas des prophéties? Pourquoi les Evangiles touchent-ils à la conduite de la vie? Si l'un de vous ne sait pas répondre, qu'un autre vienne à son secours, mettez en commun vos recherches : alors enfin nous nous tairons. Ce que nous vous avons dit ne vous ayant fait aucun bien, beaucoup moins profiteriez-vous de ce que nous ajouterions. Nous travaillons à remplir un tonneau percé : c'est accroître votre supplice. Voilà pourquoi nous nous tairons. Il dépend de vous qu'il n'en soit pas ainsi. Manifestez quelque zèle, et peut-être parlerons-nous de nouveau, afin que vous deveniez de plus en plus agréables à Dieu, et que vous nous soyez un sujet de joie, glorifiant en toute chose le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, louange, honneur, en même temps qu'au Père éternel et au Saint-Esprit, maintenant et

toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Or il y avait à Damas un disciple nommé Ananie; et le Seigneur lui dit dans une vision : Ananie. Et il répondit : Me voici, Seigneur. Et le Seigneur poursuivit : Lève-toi, et va dans la rue qu'on nomme la rue Droite; et cherche dans la maison de Juda un homme appelé Saul, de la ville de Tarse; car il prie. Et Saul aperçut aussi dans une vision un homme appelé Ananie qui entrait, et qui lui imposait les mains pour qu'il recouvrât la vue. »

Pourquoi Dieu n'envoya pas un apôtre convertir saint Paul.

1. Pourquoi Dieu n'envoie-t-il aucun des coryphées du chœur apostolique pour instruire Paul? Parce qu'il devait être instruit par le Christ lui-même, et non par les hommes. Celui dont il est parlé ne l'instruisit pas, en effet, et lui donna seulement le baptême. En même temps qu'il était baptisé, il s'attirait avec abondance la grâce de l'Esprit par la grandeur de son zèle et les élans de sa piété. Ananie figurait parmi les plus éminents des disciples; cela ressort clairement de ce que Dieu lui révèle et lui dit, comme aussi de ce qu'il répond lui-même : « Seigneur, j'ai appris de plusieurs combien de maux cet homme a faits à vos saints dans Jérusalem. » S'il exprime une idée contraire quand c'est Dieu qui lui parle, à plus forte raison l'aurait-il exprimée devant un messager céleste. C'est pour cela que Philippe avant lui, n'ayant à recevoir aucune révélation touchant l'avenir, vit seulement un ange, et que l'Esprit lui commanda de la sorte d'aller vers le char de l'Ethiopien. Dieu commence ici par dissiper la crainte du disciple, comme s'il lui disait : Il prie, il est aveugle; et tu crains? Ce sentiment ne fut pas inconnu de Moïse. Les paroles d'Ananie accusent donc une impression de frayeur et non une absence de foi. Ecoutez-les encore : « Seigneur, j'ai appris de plusieurs que cet homme... » — Que dites-vous? Dieu parle, et vous doutez? — La puissance du Christ ne leur était pas pleinement connue. « Il a même reçu des princes des prêtres le pouvoir d'enchaîner tous ceux qui invoquent votre nom. » Comment le savait-il? Il est probable que les fidèles ne cessaient de s'informer, stimulés qu'ils étaient par la crainte. Du reste, il ne le dit pas avec la pensée que le Christ l'ignore; il se demande plutôt comment peut avoir lieu dans de telles circonstances ce qui lui est annoncé. C'est avec un semblable sentiment que les disciples disaient dans une autre occasion : « Qui pourra donc être sauvé? » *Marc.*, X, 26.

Voyez cependant les choses se disposer pour qu'il ne puisse pas douter de l'avenir : Il est favorisé d'une vision, le Christ affirme, déclarant de plus que le persécuteur prie : n'est-ce pas là dissiper toute crainte? — Mais pourquoi ne pas annoncer formellement l'éclatant miracle qui s'est opéré? — Pour nous apprendre à ne pas proclamer nos bonnes œuvres; et de plus à cause de la crainte même qu'il veut dissiper. Il ne dit pas : On ne refusera pas de te croire. Que dit-il donc? « Lève-toi et marche. » Paul, de son côté, « apercevait dans une vision un homme qui lui imposait les mains. » Dans une vision, parce qu'il était aveugle. Le miracle, tout grand qu'il est, ne ravit pas le disciple, tant la crainte s'est emparée de lui. C'est par lui néanmoins que Dieu rend à Paul la vue dont il l'avait privé. « Or le Seigneur lui dit : Va, car cet homme est un vase d'élection que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations étrangères, les rois et les enfants d'Israël. Et je lui montrerai combien il devra souffrir pour mon nom. » Non-seulement il croira, mais encore il enseignera, et la liberté de sa parole ne connaîtra point d'obstacles. « Devant les nations et les rois. » Oui, les princes comme les sujets seront domptés par la puissance de sa doctrine. « Ananie partit donc, et il entra dans la maison, et, lui imposant les mains, il dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'es apparu dans le chemin par où tu venais, m'envoie pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit saint. » Il l'admet déjà dans l'intimité par le nom qu'il lui donne. « Ce Jésus qui t'es apparu dans le chemin. » C'est une chose que le Christ ne lui avait pas dite, et que le Saint-Esprit lui avait révélée. « Et soudain il tomba de ses yeux comme des écailles, et la vue lui fut immédiatement rendue, et, se levant, il fut baptisé. Et, lorsqu'il eut pris de la nourriture, il se sentit fortifié. » Ananie ne fit que lui

imposer les mains, et des écailles tombèrent aussitôt de ses yeux. C'était là, plusieurs le disent, la cause de sa cécité.

Et pourquoi le mal n'avait-il pas frappé les yeux mêmes? Le prodige n'en était que plus étonnant; car il ne voyait pas, bien qu'il eût les yeux ouverts : c'est ce qu'il éprouvait sous la loi, jusqu'à ce que le nom de Jésus fût invoqué sur lui. « Il reçut immédiatement le baptême. Et lorsqu'il eut pris de la nourriture, il se sentit fortifié. » Il était donc abattu par le voyage, la frayeur, la faim et la tristesse. C'est pour aggraver ce dernier sentiment que Dieu le rendit aveugle jusqu'à la venue d'Ananie. Les écailles dont il est question prouvent que cet aveuglement n'était pas une chose imaginaire. Aussi Paul n'avait-il pas besoin d'autre leçon; les événements l'instruisaient assez. « Or il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et sans retard il prêchait le Christ dans les synagogues, enseignant qu'il est le Fils de Dieu. » Le voilà donc remplissant dans les synagogues l'office de docteur. Il ne rougit pas de son changement, il n'hésite pas à détruire ce qui tout à l'heure faisait sa gloire. Non-seulement il instruit, mais il instruit dans des lieux consacrés par la religion, rappelant ainsi ce qu'il avait d'abord été : un homme qui commet et qui provoque le meurtre. Quel prodige éclatant s'est produit en lui! De là l'étonnement universel qu'il excite, et que l'auteur nous retrace en ajoutant : « Or tous ceux qui l'entendaient étaient hors d'eux-mêmes, et disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait dans Jérusalem tous les hommes invoquant ce nom, et qui est venu ici pour les conduire enchaînés aux princes des prêtres? Mais Saul montrait une force toujours croissante, et confondait les Juifs qui habitaient à Damas, affirmant que Jésus est le Christ. » Connaissant à fond la loi, il les confondait, il les laissait sans parole. En se débarassant d'Etienne, les Juifs pensaient s'être mis à l'abri de telles discussions; et voilà qu'ils ont devant eux un adversaire plus redoutable qu'Etienne.

2. Revenons cependant à ce qui regarde Ananie. Le Seigneur ne lui dit pas : Parle, instruis cet homme. S'il ne le persuadait pas en disant : « Il prie, il a vu quelqu'un lui imposer les mains; » encore moins l'eût-il persuadé en lui tenant ce langage. « Il a vu, dit-il, mais dans une vision. » Il ne refusera donc pas de te croire; ne crains rien, va. — Philippe non plus n'avait pas tout entendu dès le principe. — « Celui-ci est pour moi un vase d'élection. » De telles paroles sont faites pour dissiper toute crainte et pour inspirer toute sécurité : c'est dire que le nouveau disciple sera prêt à tout souffrir pour le Christ. Le mot vase signifie que l'iniquité n'est pas dans la nature même, et celui d'élection témoigne qu'il est désormais agréable à Dieu, vu que nous choisissons ce qui nous est agréable. Il ne faut pas s'imaginer que la réponse d'Ananie implique l'idée d'une erreur possible, soit de la part du Christ, soit dans le Christ lui-même; loin de là : seulement, en entendant le nom de Saul, il est tellement saisi de crainte, son âme est si vivement préoccupée, qu'il n'entend même plus ce qu'on lui dit. Il pouvait néanmoins reprendre confiance, en apprenant que le persécuteur était aveugle. « Il vient ici, dit-il, pour enchaîner tous ceux qui invoquent votre nom. » Voici le sens de ces paroles : Je tremble qu'il ne me conduise à Jérusalem. Pourquoi me jetez-vous à la gueule du lion? Pourquoi me livrez-vous à cet homme? — Il craint ainsi, il tient ce langage, pour que sa vertu ressorte à nos yeux de tout point. Que des Juifs aient parlé de la sorte, ce n'est pas étonnant; mais de la part de celui-ci, et dans un tel accès de frayeur, c'est une preuve éclatante de la puissance de Dieu. « Saul, mon frère. » La frayeur n'est pas entièrement dissipée; mais à la frayeur succède une obéissance plus grande encore. Après cela, de peur que, l'entendant appeler un vase d'élection, vous n'eussiez à dire que tout est ici l'œuvre de Dieu, le Sauveur vous détrompe en ajoutant : « Pour qu'il porte mon nom devant les nations étrangères, les rois, les enfants d'Israël. » Ananie vient d'entendre ce qui lui tenait le plus à cœur, que Saul lutterait contre les Juifs eux-mêmes; aussi n'est-il pas seulement plein de joie, il est encore plein de confiance.

« Je lui montrerai, poursuit le Sauveur, combien il devra souffrir pour mon nom. » A la

prédiction se joint l'exhortation : puisque ce frénétique ennemi doit tout souffrir ensuite, le disciple refuse de le baptiser pour lui rendre la vue. — A merveille, répond-il, laissez-le dans son état de cécité; s'il est doux maintenant, c'est parce qu'il est aveugle. Pourquoi voulez-vous que je lui ouvre les yeux? Est-ce pour qu'il lui soit encore possible de nous enchaîner? — Ne crains pas ce qui peut survenir; car la vue qu'il aura recouvrée, il n'en usera pas contre les fidèles, mais bien pour eux. Voilà ce qu'il faut ajouter à cette parole : « Afin qu'il voie. » Sois donc sans crainte, il ne vous fera aucun mal, c'est lui qui subira de grandes peines. C'est même après avoir beaucoup souffert, chose étonnante, qu'il affrontera les plus grands dangers. — « Saul mon frère, Jésus qui vous est apparu dans le chemin, m'envoie vers vous. » Il ne dit pas : Qui vous a privé de la vue; mais bien : « Qui vous est apparu dans le chemin. » Il mesure ainsi ses paroles, il ne dit rien qui puisse blesser. De même que Pierre disait après avoir guéri le boiteux : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre puissance ou par notre piété que nous avons fait marcher cet homme? » *Act.*, III, 12. De même Ananie dit : « Jésus qui vous est apparu... » Il imposait les mains en parlant de la sorte, et une double cécité était détruite. Les mots suivants : « Après avoir pris de la nourriture, il se sentit fortifié, » montrent que Paul était affaibli par la tristesse que lui causait la privation de la vue, par la crainte et par la faim. En effet, il ne consentit pas à prendre de la nourriture jusqu'à ce qu'il eût reçu les plus grands dons en même temps que le baptême. Ananie ne dit pas non plus : Jésus qui a été crucifié, le Fils de Dieu, l'auteur de tant de miracles. Que dit-il donc? « Qui vous est apparu; » il commence par un fait personnel. Le Christ lui-même n'avait point ajouté de titre à son nom, en disant, par exemple : Je suis celui qui a été crucifié, celui qui est ressuscité. Non; il dit simplement : « Celui que tu persécutes. » Pas même : Qui souffre la persécution, pour ne pas paraître insulter à un ennemi vaincu.

« Qui vous est apparu dans le chemin. » Il n'était pas réellement apparu, il s'était montré par ses œuvres. Voulant encore tempérer la force de son langage, le disciple ajoute aussitôt : « Afin que vous voyez, et que vous soyez rempli de l'Esprit saint. » Il ne vient pas récriminer sur le passé, il vient conférer un don. A mon avis, Saul et Corneille durent recevoir l'Esprit saint aussitôt après avoir entendu de semblables paroles, bien que celui qui les prononçait ne fût pas l'un des douze. Ici rien d'humain, rien ne se fait par l'homme; Dieu est là, et tout se fait par sa puissance. C'est encore une leçon de modestie que Paul reçoit dans cette circonstance, puisqu'on ne le conduit pas aux principaux apôtres; l'action de l'homme disparaît de plus en plus. Il ne reçut pas en ce moment le pouvoir des miracles, qui eût mis en évidence la grandeur de sa foi; il n'en opéra point alors. « Il se mit immédiatement à prêcher le Christ dans les synagogues, enseignant qu'il est le Fils de Dieu. » Il ne parlait pas de sa résurrection ou bien de son existence. Quoi donc? il exposait la sentence même du dogme, « enseignant que le Christ est le Fils de Dieu. » Les auditeurs persistent néanmoins dans leur incrédulité, quand ils auraient dû non-seulement croire, mais encore témoigner la plus grande admiration. Pourquoi les Juifs ne se bornent-ils pas à dire que Paul était un persécuteur, et déclarent-ils qu'il faisait une guerre implacable à ceux qui invoquaient ce nom? Ils attestent d'autant mieux sa frénésie. Le nom de Jésus ne sort pas de leur bouche, la jalousie ne leur permet pas de le prononcer, tant ils sont possédés de cette rage. « C'est pour cela qu'il est venu ici. » Nous ne pouvons pas prétendre qu'il ait eu quelques rapports antérieurs avec les apôtres.

3. Que de témoignages s'accordent à nous montrer Paul comme un ennemi! Et lui, bien loin d'en éprouver de la honte, s'en fait un titre d'honneur. « Saul déployait une énergie toujours croissante et confondait les Juifs, » les réfutait, les laissait sans parole, « affirmant que celui-là est le Christ. » Il enseigne donc, il est déjà docteur. « Plusieurs jours s'étant écoulés de la sorte, les Juifs formèrent un complot dans le but de le mettre à mort. » Ils en reviennent

à ce puissant syllogisme. Ils ne vont plus chercher, ils ne mettent plus en avant des sycophantes, des accusateurs, des faux témoins; non, c'est par eux-mêmes qu'ils veulent maintenant agir. Voyant la chose se développer, ils n'en appelleront pas aux tribunaux. « Mais leurs embûches furent révélées à Saul. Or ils gardaient les portes de la ville le jour et la nuit, pour qu'il ne leur échappât pas. » C'est que ce nouveau fait leur était plus insupportable que tous les prodiges opérés sous leurs yeux, que la conversion même des cinq mille et des trois mille. Voyez-le demander son salut aux conseils de la prudence, n'étant pas protégé par un pouvoir miraculeux; et vous comprendrez la vertu de cet homme, bien que les prodiges ne la fassent pas éclater. « Les disciples alors, le prenant pendant la nuit, le firent descendre le long du mur au moyen d'une corbeille. » C'était en vue d'échapper à tout soupçon. Mais quoi? se désistera-t-il après avoir fui ce danger? En aucune façon; il se transportera dans un lieu où il pourra mieux les attaquer. Beaucoup doutaient qu'il fût réellement croyant; et c'est pour cela que cette fuite ne s'exécuta qu'après un grand nombre de jours. Que dut-il se passer? Il est probable qu'il n'avait pas voulu quitter encore cette ville, malgré les nombreux avertissements qu'il devait recevoir; mais, quand il eut les derniers renseignements, il laissa faire ses disciples; il eut des disciples dès le début. Lui-même parle ainsi de son évasion : « A Damas, celui qui gouvernait la province au nom du roi Arétas, faisait garder les portes de la ville pour me saisir. » II *Cor.*, XI, 32.

Le narrateur sacré, remarquez-le bien, ne prend pas un ton emphatique, ne cherche pas à rehausser la gloire de Paul; il déclare seulement que les Juifs avaient excité le roi contre lui. C'est donc lui seul que les disciples font sortir, et personne autre. Rien de plus à propos : il pouvait ainsi se rendre à Jérusalem pour se présenter aux apôtres; leur intention était surtout qu'il pourvût à sa conservation. Il fait tout le contraire, il brave la fureur de ses ennemis. Tel est le feu de son zèle, telle est l'ardeur de son dévouement. Et voyez comme il observe dès le principe la parole que les apôtres avaient entendue : « Que chacun prenne sa croix et me suive. » *Matth.*, X, 38. La pensée qu'il venait après les autres stimule et redouble sa ferveur. Ainsi se réalisait cette sentence : « Celui à qui il sera plus pardonné, aimera davantage. » *Luc.*, VII, 47. Il aima donc d'autant plus qu'il arrivait plus tard. C'est pour cela qu'il condamnait sa vie précédente, qu'il se stigmatisait souvent lui-même, ne croyant jamais en faire assez pour anéantir sa conduite antérieure. « Il affirmait, » dit l'historien, il enseignait avec autant de fermeté que de prudence. Remarquez encore que les Juifs ne lui disent pas : Mais tu dévastais naguère; pourquoi maintenant as-tu changé? Ils auraient trop rougi; ils se bornent donc à parler entre eux. Paul eût pu leur dire avec plus de raison : C'est vous plutôt qui devriez enseigner ces choses. C'est ainsi qu'il s'exprima devant Agrippa. Imitons-le, je vous en conjure, et soyons prêts à braver tous les dangers. Ce n'était pas la crainte qui le faisait s'enfuir, il voulait se conserver pour la prédication. Si c'eût été un homme timide, il ne serait pas allé à Jérusalem, il n'aurait pas repris aussitôt le ministère de la parole, il se serait montré moins véhément. Non, il n'éprouvait pas de crainte; mais il était prudent, ayant devant les yeux la mort d'Etienne. Mourir pour l'Evangile ne lui paraissait rien de glorieux, à moins qu'il ne dût en résulter un grand bien. Quoique personne n'eût autant que lui le désir de voir le Christ, il n'aspirait pas à cette vision avant d'avoir rempli sa mission envers les hommes. Voilà ce que doit être l'âme d'un chrétien.

Caractère de saint Paul.

4. Le caractère de Paul se manifestait dès le commencement, quand à peine il ouvrait la bouche. On avait pu même l'entrevoir avant sa conversion, car il obéissait à un raisonnement humain, jusque dans ce qu'il faisait en dehors de la science. Si plus tard, après tant d'années écoulées, il consentait à porter encore la chaîne, beaucoup plus le voulait-il au début de son négoce, en venant de quitter le port. Le Christ ne le soustrait pas au danger, il le laisse seulement s'y soustraire, afin de sanctionner en bien des points les conseils de la prudence humaine. Il



veut encore nous apprendre par là que les premiers prédicateurs de l'Evangile étaient des hommes comme nous, que la grâce n'est pas tout en toute chose; on eût pu les regarder autrement comme un bois insensible. De là cette action qu'ils déployaient avec tant de sagesse et sous tant de rapports. Agissons de même à notre tour, et travaillons ainsi au salut de nos frères. Ce n'est pas un dévouement inférieur au martyre que d'être prêt à tout souffrir pour sauver un grand nombre de nos semblables; rien n'est plus agréable à Dieu. Ici je vous dirai de nouveau ce que vous m'avez si souvent entendu dire; je vous le dirai, parce que cela me tient vivement à cœur. Du reste, le Christ agissait de même quand il parlait du pardon des offenses: « Lorsque vous priez, si vous avez un ressentiment contre quelqu'un, pardonnez-lui. » *Matth.*, v, 23. S'adressant à Pierre, il disait également: « Je ne te dis pas de pardonner jusqu'à sept fois, mais bien jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » *Ibid.*, XVIII, 22. Il donna l'exemple en pardonnant tous les attentats dont il fut l'objet.

Un chrétien doit s'occuper du salut de ses frères.

Comme nous ne pouvons pas ignorer que c'est là le but du christianisme, et nous aussi, nous y revenons sans cesse. Rien de plus glacé qu'un chrétien qui ne s'occupe pas du salut des autres. Vous ne pouvez pas, à cet égard, prétexter la pauvreté; celle qui donna deux oboles se lèverait pour vous accuser. Ecoutez aussi la parole de Pierre : « Je n'ai ni or ni argent. » *Act.*, III, 6. Paul était si pauvre que souvent il souffrait la faim et manquait de la nourriture nécessaire. Vous ne pouvez pas non plus objecter l'obscurité de votre naissance; car ils n'étaient pas moins obscurs, ni d'une condition moins humble. Le peu de culture de votre esprit n'est pas même une raison; ils étaient pour la plupart sans lettres. Seriez-vous esclave, et même fugitif, cela n'empêche pas que vous ne fassiez ce qui dépend de vous; tel était Onésime. Or, voyez à quoi l'appelle l'Apôtre, à quelle sublime dignité : « Pour qu'il entre en participation de mes fers. » *Philem.*, I, 10. L'infirmité n'est pas non plus une excuse légitime; Timothée était sujet à de fréquentes infirmités. Ecoutez ce que lui dit son maître : « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. » I *Tim.*, v, 23. Il n'est personne qui ne puisse être utile au prochain, pourvu qu'on veuille agir dans la mesure de ses forces. Considérez les arbres qui ne portent pas de fruits, comme ils sont vigoureux, magnifiques, d'une forme élancée et gracieuse; si nous avons cependant un jardin, nous aimons mieux y voir croître des grenadiers et des oliviers, qui se chargent de fruits. Les premiers sont pour l'agrément et non pour l'utilité, ou du moins, s'ils sont utiles, ils le sont bien peu. Tels sont les hommes qui ne s'occupent que de leurs propres intérêts; mais non, ils ne sont pas tels, ils travaillent uniquement pour leur propre supplice; tandis que ces arbres servent à la construction et à la protection de nos demeures. Les vierges folles avaient pour elles la grâce, la réserve et la chasteté; mais n'étant utiles à personne, elles sont devenues la proie du feu.

Voilà quel est aussi le partage de ceux qui ne soulagent pas la faim du Christ. Remarquez, en effet, qu'ils ne sont accusés d'aucune faute personnelle, ni de fornication, ni de parjure, ni d'aucun autre péché; ils le sont de n'avoir rien fait pour les autres. Est-il chrétien, je vous le demande, celui qui se conduit ainsi? Si vous mêlez du levain à la farine, et que ce levain reste sans agir sur la masse de manière à la transformer, peut-on dire que c'est un levain véritable? Un parfum qui n'imprègne pas ceux qui l'approchent, est-ce également un parfum? Ne dites pas : Il m'est impossible de ramener les autres. — Si vous étiez chrétien, il serait impossible que cela n'eût pas lieu. Les choses qui sont dans la nature n'impliquent pas contradiction : il en est de même de ce que je dis; car il est dans la nature du chrétien de posséder une telle vertu. Si vous accusez le soleil de ne pouvoir pas éclairer, vous lui faites injure; si vous dites que le chrétien ne peut pas être utile, c'est Dieu que vous outragez et que vous accusez de mensonge. Il vaudrait mieux admettre que le soleil ne donne ni lumière ni chaleur, que supposer un chrétien qui n'éclaire pas moralement; la clarté se changerait en ténèbres plutôt que

cela n'arriverait. Ne dites donc pas que la chose est impossible; c'est le contraire qui est impossible. N'outragez pas Dieu. Si nous disposons tout avec ordre dans notre vie, tel en sera le résultat inévitable et comme le fruit naturel. La clarté que répand une vie chrétienne ne saurait demeurer cachée; on ne dérobe pas aux yeux une lampe aussi brillante. Ne nous laissons pas aller à la torpeur; car, de même que le bien de la vertu ne s'arrête pas à celui qui la pratique et passe à ceux qui la voient, de même les ravages de l'iniquité s'exercent sur les autres en même temps que sur nous. Voici, par exemple, un homme de petite condition qui reçoit d'un autre mille mauvais traitements, sans que personne le venge, et qui lui-même ne répond que par des bienfaits : où sont les enseignements, les discours, les exhortations dont la force égale celle de cette conduite? Quelle est la fureur dont elle ne viendra pas à bout?

Formés par de telles leçons, attachons-nous à la pratique de la vertu, puisqu'il n'est pas d'autre moyen de se sauver que de passer la vie présente dans l'exercice des bonnes œuvres. Ainsi mériterons-nous les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Lorsque Paul fut venu à Jérusalem, il essayait de se joindre aux disciples; et tous le craignaient, ne pensant pas qu'il eût embrassé la foi. Barnabé le prit alors et le mena aux apôtres, auxquels il exposa comment il avait vu le Seigneur dans le chemin. »

1. Une question se présente immédiatement à résoudre, d'où vient qu'il est dit dans l'Epître aux Galates : « Je ne fus pas à Jérusalem, je fus en Arabie et à Damas; après trois ans je me rendis à Jérusalem voir Pierre, et je ne vis aucun des autres apôtres; » *Galat.*, I, 17-19; tandis qu'il est dit ici que Barnabé le conduisit aux apôtres. Ou bien Paul veut dire qu'il ne se rendit pas là dans l'intention d'y séjourner; ce qu'il semble indiquer au même endroit par cette parole : « Je ne m'attacherai pas à la chair et au sang; » *ibid.*, 16; je n'allai pas à Jérusalem pour voir les apôtres mes devanciers. Ou bien on pourrait penser que les embûches qui lui furent tendues à Damas ne vinrent qu'après son voyage en Arabie, et que dès lors sa visite à Jérusalem est postérieure à ce voyage. S'il ne se présenta pas aux apôtres, pendant qu'il cherchait à se joindre aux disciples, c'est parce qu'il était disciple lui-même, et non encore docteur. Il n'était donc pas venu pour se présenter à ses devanciers, dont il ne reçut pas les leçons. Peut-être n'a-t-il pas même fait allusion à cette circonstance; et voici quel serait dans ce cas l'ordre des faits : Il alla dans l'Arabie, puis il vint à Damas, pour se rendre ensuite à Jérusalem, d'où il partit pour la Syrie. Si cette hypothèse n'est pas la vraie, les choses se seront ainsi passées : il monta d'abord à Jérusalem, de là il fut envoyé à Damas, ensuite dans la Syrie, puis à Damas encore, enfin à Césarée; et, après une absence de quatorze ans, il vint amenant des frères avec Barnabé. Si ce n'est pas cela, c'est qu'il parle d'une autre époque. En effet, l'historiographe s'efforce d'être aussi bref que possible, et passe rapidement sur les temps. Il ne laisse percer aucune ambition, il ne rapporte pas la vision de Paul, il garde là-dessus le silence.

Ferveur et zèle de saint Paul.

Son récit reprend en ces termes : « Lorsqu'il fut venu à Jérusalem, il essayait de se joindre aux disciples; mais eux le craignaient. » Ici brille de nouveau la ferveur de son zèle, non-seulement par le témoignage qu'auraient pu lui rendre Ananie et ceux qui l'admiraient à Damas, mais encore par sa conduite à Jérusalem. Cela dépassait toute attente humaine. Par modestie il n'aborde pas les apôtres, il veut se confondre avec les disciples. Seulement on n'ose pas se confier à lui. « Barnabé le prit et le mena devant les apôtres, et il leur raconta comment Paul avait vu le Seigneur dans le chemin. » C'était un homme plein de sagesse et de mansuétude que Barnabé. Son nom signifie Enfant de la consolation. Il fut donc l'ami de Paul. Sa douceur et son aménité ressortent de sa démarche présente



et de ce qui se passa par rapport à Jean. Il ne cède pas à la crainte, il raconte comment Paul a vu le Seigneur dans le chemin, il déclare que le Sauveur lui a parlé, il dit avec quelle liberté de langage le nouveau disciple proclamait à Damas le nom du Seigneur Jésus. C'est probablement à Damas même que Barnabé avait connu Paul. Une chose prépare l'autre, les œuvres confirment ces attestations. « Et Saul demeura à Jérusalem, allant et venant avec les disciples, et parlant hautement au nom de Jésus. Il s'adressait de plus aux Gentils et réfutait leurs idées. » Les disciples le craignant et les apôtres ne voulant pas se fier à lui, c'est ainsi qu'il dissipe leurs appréhensions. « Il parlait et disputait avec les Grecs. » Ce dernier mot désigne ceux qui parlaient la langue grecque. C'était sage à lui, car les autres Hébreux ne consentaient pas même à le voir. « Ceux-ci cherchaient même à le faire mourir. » C'était là le signe d'une éclatante et décisive victoire, c'est la preuve aussi de la douleur qu'ils en éprouvaient.

« Les frères, à cette nouvelle, le conduisirent à Césarée. » C'est la prudence qui les fait agir de la sorte : ils craignent avec raison qu'on ne lui fasse subir le sort d'Etienne. Puis ils l'envoyèrent à Tarse. Tout en obéissant aux conseils de la crainte, ils ne négligent pas les intérêts de la prédication, pensant que Saul trouvera la sécurité dans sa patrie. Remarquez encore une fois que tout n'est pas l'œuvre de la grâce, et que Dieu fait une large part à la sagesse et à l'activité de l'homme. S'il en est ainsi de Paul, beaucoup plus en sera-t-il des autres. Dieu permet donc que les faibles n'aient plus aucun prétexte. « Et les Eglises avaient la paix dans toute la Judée et la Samarie; elles prospéraient, marchant dans la crainte du Seigneur, et remplies de la consolation de l'Esprit saint. » L'auteur va parler du départ de Pierre, qui doit aller vers les saints. Pour qu'on ne puisse pas attribuer ce départ à la crainte, il expose auparavant le paisible état des Eglises, montrant ainsi que l'apôtre reste à Jérusalem durant la persécution, et qu'il s'en éloigne seulement quand la paix est rendue aux Eglises, toujours plein de zèle et de fermeté. Parce qu'on avait le calme, il ne supposait pas que sa présence fût sans utilité. Et pourquoi, demanderez-vous, vient-il au milieu des saints dans le temps de la paix et quand Paul était déjà parti? Parce que les fidèles étaient pleins de respect et d'admiration pour les apôtres, qui venaient souvent au milieu d'eux, tandis qu'ils avaient pour l'ancien persécuteur des sentiments de défiance et de répulsion.

2. Voyez-vous comme la paix succède à la guerre? Voyez-vous plutôt les heureux résultats de cette guerre? Elle a dispersé des hommes qui vont partout établir la paix. Dans la ville de Samarie, Simon est confondu; dans la Judée a lieu le châtiment de Sapphire. La paix n'avait donc pas produit le relâchement; c'était une paix féconde en œuvres de consolation. « Or, il arriva que Pierre, visitant successivement toutes les réunions, arriva chez les saints qui demeuraient à Lydda. » Tel qu'un chef d'armée, il parcourait les rangs des fidèles, examinant où régnaient l'union et la vertu, sur quels points sa présence était nécessaire. C'est lui que vous rencontrez en tout lieu, il se trouve le premier. Faut-il élire un apôtre, déclarer aux Juifs que les ministres du Christ ne sont pas dans l'ivresse, redresser le boiteux, instruire le peuple, il se lève avant tous; il dirige les parfaits eux-mêmes, il entre en rapport avec Ananie, l'ombre de son corps guérit les malades. Le péril vient-il à se déclarer, faut-il se livrer aux soins de l'administration, Pierre est toujours là. Dès que le calme se rétablit, il se confond avec les autres, tant il est détaché des distinctions et des honneurs. Etait-il besoin d'opérer des miracles, c'était encore lui qui se mettait en avant; et le voilà qui ne recule ni devant la fatigue, ni devant les voyages. « Or, il trouva là un homme du nom d'Enée, qui était paralytique et gisait dans son lit depuis huit ans; et Pierre lui dit : Enée, Jésus-Christ te rend la santé; lève-toi, remue toi-même ta couche. Et cet homme se leva aussitôt. » Pourquoi l'apôtre n'attend-il pas que le malade ait la foi, et ne lui demande-t-il pas s'il veut être guéri? Parce que le miracle avait surtout pour but de consoler la multitude. Ecoutez aussi quels en furent les précieux fruits : « Et

tous ceux qui habitaient à Lydda et à Sarone le virent, continue l'historien, et se convertirent au Seigneur. » Ce langage est frappant de vérité; l'homme dont il s'agit était bien connu, et la preuve de la réalité du miracle, c'est qu'il enleva lui-même son lit. Non-seulement il était délivré de sa maladie, mais de plus il avait recouvré ses forces premières. Les apôtres n'avaient pas encore donné là des marques de leur puissance; ils eurent donc raison de ne pas exiger la foi de cet homme, ne l'ayant pas davantage exigée du boiteux. Ils marchaient du reste sur les traces du Sauveur, qui n'exigeait pas non plus la foi lors de ses premiers miracles.

C'était autre chose à Jérusalem, comme cela devait être; et la foi faisait qu'on exposait les malades sur les chemins, pour que l'ombre de Pierre en atteignît du moins quelqu'un en passant. Les miracles étaient nombreux dans cette ville; ici c'est le premier. De tels prodiges s'opéraient, tantôt pour la conversion des infidèles, tantôt pour la consolation des croyants. « A Joppé se trouvait, entre les disciples, une femme nommée Tabithe, et que nous appellerions Dorcas. Elle était remplie de bonnes œuvres, et faisait d'abondantes aumônes. Or, il arriva dans ces mêmes jours, qu'étant tombée malade elle mourut; et, après qu'on l'eut lavée, on l'exposa dans le cénacle. Comme Lydda n'est pas éloignée de Joppé, les disciples apprenant que Pierre était dans la première de ces villes, envoyèrent vers lui deux messagers pour le prier de venir sans retard chez eux. » Pour quel motif attendirent-ils qu'elle fût morte, et n'adressèrent-ils pas avant cela leur requête à Pierre? C'est que, dans leur philosophie, ils jugèrent peu convenable d'importuner les apôtres pour un tel objet, et d'interrompre l'œuvre de la prédication. C'est encore la raison pour laquelle l'auteur fait observer que Pierre était dans le voisinage. Cette demande est donc motivée par l'occasion et par la foi de Tabithe; elle n'eût pas été faite autrement. « Pierre se levant donc, vint avec eux; et, quand il fut arrivé, on le conduisit dans le cénacle. » Ils ne le prient plus, ils s'en rapportent à sa décision, et ce sera de son propre mouvement qu'il rendra la vie. Ici va s'accomplir cette parole : « L'aumône délivre de la mort. » *Tob.*, XII, 9. « Et toutes les veuves l'entouraient en pleurant, et lui montrant les tuniques et les autres vêtements que Dorcas leur faisait quand elle était avec elles. » Ils mènent donc Pierre dans la chambre où la morte est exposée, espérant peut-être qu'il donnera une nouvelle leçon de philosophie.

Avez-vous remarqué l'éloge de cette femme? Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne renferme une louange, tant il s'accorde avec le caractère de sa vie : sa vigilance et son activité rappellent en effet l'idée d'une biche. Nous vous l'avons souvent dit, il y a beaucoup de noms significatifs et providentiels. « Elle était remplie de bonnes œuvres, elle faisait d'abondantes aumônes. » Quelle force dans ces expressions! Elle accomplissait donc le bien, et ce double bien, de manière à ce que son âme en fût remplie. Il est évident qu'elle s'appliquait d'abord à la vertu, pour s'adonner ensuite à l'aumône. On parle aussi des vêtements que Dorcas faisait de son vivant. Humilité touchante! Ce n'était pas alors comme de nos jours; les biens étaient mis en commun, l'aumône était vraiment en honneur. « Ayant fait sortir tout le monde, Pierre se mit à genoux et pria; puis, s'étant tourné vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit. » Pourquoi fait-il sortir tout le monde? Pour n'être ni distrait, ni troublé par les larmes. En disant qu'il ploya les genoux, on montre l'intensité de sa prière. « Lui donnant alors la main... » Une chose désigne la vie, une autre désigne la force : c'est la parole d'abord, et puis la main. « Il lui tendit la main et la releva. Appelant alors les saints et les veuves, il la leur remit pleine de vie. Le bruit s'en répandit dans tout Joppé, et beaucoup crurent au Seigneur. Or, il arriva que Pierre demeura plusieurs jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon. »

Réserve et modestie de saint Pierre.

3. Remarquez la réserve et la modestie de Pierre : il n'accepte pas l'hospitalité chez cette femme, ni chez une autre personne de distinction; il habite la maison d'un corroyeur, nous enseignant en tout l'humilité, relevant les petits, rabaissant les grands. Il prouve aussi qu'il avait

entrepris son voyage dans le but d'instruire les fidèles. Il importe maintenant de revenir sur les textes cités. Nous avons vu que Saul « cherchait à se joindre aux disciples. » Loin de se présenter d'un air impérieux, il se montre plein de modestie. L'auteur appelle disciples ceux-là même qui n'appartiennent pas au chœur des douze; ce titre leur était acquis par la perfection de leur vertu, par le type évangélique qui brillait en eux. « Et tous le craignaient. » Vous le voyez, les récents dangers les avaient rendus timides, ils étaient encore sous l'impression de la terreur. « Mais Barnabé le prit et le conduisit aux apôtres, auxquels il raconta ce qui s'était passé. » On peut croire que Barnabé était antérieurement l'ami de Saul; et c'est pour cela qu'il rapporte tout ce qui le concerne. Paul lui-même ne dit rien de tout cela, pour éviter toute ostentation, je suppose, et nous apprendre à ne rien dire à notre avantage, si ce n'est dans le cas d'absolue nécessité. « Il était avec eux, allant et venant à Jérusalem, agissant avec une pleine confiance au nom de Jésus. » Il inspirait ainsi la confiance aux autres; et vous les voyez partout, veillant à sa sûreté, le pressant de partir, quand nulle part il n'est secouru par la puissance divine. Sa force à lui n'en est que plus manifeste. Le voyage qu'il entreprend ne me paraît pas s'être accompli par terre; Paul s'embarque, et c'était par une permission de la Providence, pour qu'il prêchât encore de ce côté. Voilà donc pourquoi les embûches qui l'avaient entouré et son voyage à Jérusalem; il fallait que désormais il n'existât plus de soupçon sur son compte. « Il s'entretenait et disputait avec les hellénistes. Et les Eglises avaient la paix, et elles progressaient, marchant dans la crainte du Seigneur; » ce qui veut dire que les fidèles se multipliaient, en conservant la paix entre eux, la paix véritable. La guerre extérieure qui les avait affligés, justifie bien cette observation. « Et ils étaient remplis de la consolation de l'Esprit saint. » Il les consolait par les miracles et par les œuvres; ajoutez qu'il était présent en chacun d'eux.

« Or, il arriva que Pierre, parcourant toutes les réunions, vint à Lydda. Là, il trouva un homme gisant dans son lit, et il lui dit : Enée, Jésus-Christ te rend la santé. » Ce n'est pas de l'ostentation, c'est de la confiance. Le malade me paraît avoir eu la même confiance dans cette parole, et c'est par là qu'il fut guéri. L'absence de toute ostentation se démontre bien par la suite du texte. Au lieu de parler au nom de Jésus, l'apôtre affirme simplement le miracle qui s'opère. « Les habitants de Lydda témoins de ce fait, se convertirent au Seigneur. » J'avais donc raison de dire que les miracles s'accomplissaient et pour instruire et pour consoler. « Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe. Et dans ces mêmes jours, elle tomba malade et mourut. » Partout des miracles, vous le voyez. Tabithe ne meurt pas tout à coup, elle était malade. Et les disciples n'appellent Pierre que lorsqu'elle a rendu le dernier soupir. « Apprenant qu'il était dans le voisinage, les disciples envoyèrent des messagers pour le prier de passer chez eux sans retard. » Bien qu'ils aient employé des intermédiaires pour l'appeler, il se rend à leur demande, ne regardant pas cela comme un affront : tel est le bien qui résulte des tribulations, elles ont pour effet d'unir nos âmes. Là, pas de cris plaintifs, pas de gémissements. « Après l'avoir lavée, ils l'exposèrent dans le cénacle. » C'est dire qu'on avait observé tout ce qui se pratiquait envers les morts. « Se levant donc, Pierre vint avec eux. Et, quand il fut monté au cénacle, il ploya les genoux et pria; puis, se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. » Dieu ne permet pas que tous les miracles s'accomplissent avec la même facilité; mais celui-ci tournait à l'avantage des spectateurs. Non content de veiller au salut des autres, Pierre tâche de sauver ceux-ci. Lui qui guérissait tant de malades avec son ombre, voilà ce qu'il fait pour ressusciter cette femme. Du reste, la foi des assistants lui venait en aide.

C'est la première personne morte qu'il rend à la vie, en l'appelant par son nom; elle se réveille comme d'un profond sommeil, elle ouvre d'abord les yeux, puis elle s'assied aussitôt qu'elle a vu Pierre, elle recouvre enfin toutes ses forces, quand il lui prend la main. Vous le voyez, le résultat vous le montre, c'est un bien réel et non

un vain bruit que l'apôtre a voulu. C'est pour cela qu'il a fait sortir tout le monde, imitant encore ici son divin Maître. Il ne convient pas qu'un si grand prodige s'accomplisse au milieu des pleurs : où les miracles brillent, ne doivent pas couler les larmes. Ecoutez, je vous prie, bien que rien de semblable n'ait lieu de nos jours, un profond mystère s'accomplit néanmoins dans nos morts. Si, pendant que nous sommes assis, l'empereur mandait à sa cour quelqu'un des nôtres, serait-ce le cas de pleurer et de gémir, je vous le demande? Or, les anges viennent du ciel, envoyés par le Roi suprême, pour appeler en son nom un de ceux qui le servent comme eux; et vous versez des larmes? Ignorez-vous la grandeur de ce mystère, ce qu'il y a là de saisissant et de solennel, combien cela mérite d'exciter nos chants et nos transports?

4. Voulez-vous savoir pourquoi ce n'est pas alors un temps de larmes? Mais la sagesse de Dieu rayonne de tout son éclat, à travers les ombres de ce mystère. L'âme, en effet, quittant une maison de boue, se rend auprès de son Seigneur, et vous êtes dans la désolation? C'est quand un enfant vient au monde, qu'il faudrait agir ainsi; car la mort est une naissance meilleure que la première. L'homme qui meurt, s'avance vers une autre lumière, il est délivré d'une véritable prison, il sort d'un périlleux combat. — Sans doute, me répondrez-vous; mais cela n'est vrai que de l'homme juste. — Que vous fait cette observation, ô homme, quand vous-même n'en tenez aucun compte dans ce cas? Qu'avez-vous à reprendre dans un petit enfant, je vous le demande? Pourquoi donc le pleurez-vous? Pourquoi pleurer également celui qui vient d'être illuminé, son état étant alors celui d'un enfant sans tache? Comment expliquer vos gémissements? Ne savez-vous pas qu'une âme dont la conscience est pure, s'élève en quittant le corps, tel que le soleil monte dans un ciel sans nuages. L'entrée de l'empereur dans une ville ne se fait pas avec autant de calme et de majesté, que celle de cette âme dans l'immortel séjour, où les anges la mènent en triomphe. Imaginez, s'il se peut, quels sont ses transports, son extase, son ravissement et son bonheur. Pourquoi donc vos larmes, encore une fois? N'en versez-vous qu'aux funérailles des pécheurs. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi; je me garderais bien de les interdire, si tel en était l'objet. Ce serait là le deuil des apôtres, ce serait même le deuil du Seigneur : ainsi pleura Jésus sur la ville coupable. Je voudrais que nos douleurs fussent discernées d'après ce principe. Mais, lorsque vous opposez à nos représentations, la force de la coutume et celle des liaisons, vous ne donnez que des prétextes, vous ne touchez pas à la cause de vos pleurs. Pleurez sur le pécheur, et je mêlerai mes larmes aux vôtres. Je pleurerai même plus que vous, sachant à quel horrible supplice il est condamné. Oui, je pleurerai pour une pareille cause. Ce n'est pas vous seul qui devriez pleurer un tel mort, c'est la ville entière, avec tous ceux qui se rencontrent là, comme s'ils étaient eux-mêmes conduits à la mort. Voilà l'unique mort qui soit réellement mauvaise, la mort des pécheurs. Mais tout est bouleversé dans le monde. Ce deuil serait plein de philosophie, renfermerait une profonde doctrine; tandis que l'autre ne vient que de la pusillanimité.

Ah! si nous pleurions tous de la sorte, nous les eussions corrigés de leur vivant. Si vous connaissiez un remède qui vous mettrait à l'abri de la mort corporelle, vous ne manqueriez certes pas de l'employer. Eh bien, si vous déploriez ainsi la mort spirituelle, vous auriez trouvé le secret de vous en délivrer et d'en délivrer les autres. Ce qui se passe maintenant est une chose incompréhensible : nous pourrions empêcher cette mort d'arriver, et nous la laissons faire; puis, quand elle a frappé le coup, nous voilà dans les larmes. Le sort des pécheurs est bien déplorable en réalité. Devant le tribunal du Christ, que ne devront-ils pas entendre, que n'auront-ils pas à souffrir? C'est donc en vain qu'ils ont vécu; je me trompe, c'est pour leur malheur. De tels infortunés nous pouvons bien dire qu'il eût été bon pour eux de n'avoir pas vu le jour. Quel est l'avantage, dites-moi, de passer un temps aussi long à se perdre? Si c'était simplement sans profit, la chose serait moins lamentable. Supposez un mercenaire qui tra-

Déplorable sort des pécheurs.



vaille vingt ans pour rien, ne gémira-t-il pas sur ce temps perdu? ne se regardera-t-il pas comme le dernier des misérables? Or, voici quelqu'un dont la vie tout entière a été perdue, qui n'a pas vécu un seul jour pour lui-même, puisqu'il les a tous consacrés aux délices, à la volupté, à l'avarice, au péché, au démon. Est-ce que nous ne déplorerons pas le sort de cet homme? et surtout ne nous efforcerons-nous pas de l'arracher au danger? Nous pouvons, oui, nous pouvons, si nous le voulons bien, alléger au moins son supplice. En faisant pour lui de fréquentes prières et d'abondantes aumônes, nous obtiendrons que Dieu n'ait pas tant égard à son indignité.

S'il préserva de la mort un grand nombre de personnes à cause de Paul, s'il épargne les uns à cause des autres, pourquoi ne ferait-il pas la même chose en notre faveur? Avec les biens du pécheur, avec les vôtres, à votre choix, secourez les pauvres; versez l'huile, ou même l'eau. Ne peut-il pas faire l'aumône avec ses propres ressources, qu'il la fasse avec les ressources des siens. Ne peut-il pas la faire par lui-même, qu'on la fasse pour lui. Sa femme alors lui tendra la main avec confiance, puisqu'elle aura payé le prix de sa rédemption. Plus il a commis de péchés, plus il a besoin du secours de l'aumône; et non-seulement à cause de cela, mais aussi parce qu'elle n'a plus, de bien s'en faut, la même efficacité. L'œuvre qu'on accomplit par soi-même l'emporte de beaucoup sur celle qu'on accomplit par les autres. Compensons par l'abondance ce qui manque à la vertu. Moins de dépenses et de soins pour les monuments et les cérémonies funèbres; que les veuves soient mieux protégées : c'est le devoir par excellence envers le mort. Dites-leur son nom, demandez-leur à toutes de prier instamment pour lui : voilà le moyen d'apaiser la justice divine; qu'un autre donne l'aumône à sa place, puisqu'il ne saurait plus lui-même la donner. C'est une preuve de la divine miséricorde. Les veuves qui l'entourent en pleurant pourront le soustraire à la mort éternelle, sinon à celle du temps. Beaucoup ont été secourus par les aumônes des autres. S'ils n'ont pas été complétement délivrés, ils ont du moins reçu un grand soulagement. S'il n'en était pas ainsi, comment les petits enfants seraient-ils sauvés? Ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes, tout repose sur leurs parents. Souvent le salut d'un enfant fut l'œuvre d'une mère, mais son œuvre exclusive. Dieu nous a fourni de nombreux moyens de salut; à nous de ne pas les négliger.

Les morts sont secourus par les aumônes.

5. Et qu'en sera-t-il du pauvre, me demanderez-vous? — L'abondance de l'aumône, vous dirai-je une fois de plus, se mesure à la générosité de l'intention, et non à la valeur réelle. Ne donnez pas moins que vous ne pouvez, et vous avez pleinement payé votre dette. — Et si c'est un homme seul, étranger, n'ayant personne? — Pourquoi n'a-t-il personne, dites-moi? Il est précisément puni, parce qu'il a mérité de n'avoir aucun ami véritable, le secours d'aucun homme vertueux. Apprenons de là combien il nous importe d'avoir des amis vertueux, si nous ne sommes pas vertueux nous-mêmes, une femme, un fils, qui puissent nous être de quelque utilité, utilité qui ne sera jamais grande, réelle néanmoins. Si vous avez le soin de prendre une femme pieuse, au lieu de chercher la fortune, vous aurez cette consolation. Vous l'aurez également, si vous laissez après vous un fils, ayant des sentiments religieux, une fille chaste, et si votre unique préoccupation n'a pas été de les enrichir. Du reste, vous serez tel vous-même, si vous montrez ce zèle pour eux. C'est le propre de la vertu d'avoir des amis, une femme, des enfants vertueux. Les oblations pour les morts ne se font pas en vain, ni les prières, ni les aumônes : toutes ces œuvres nous sont tracées par l'Esprit saint, qui veut que nous nous aidions les uns les autres. Voyez, en effet : vous avez fait du bien à cette personne, elle vous en fait à son tour; vous avez méprisé les richesses, aspirant à quelque chose de plus généreux; vous avez été la cause de son salut, elle fera l'aumône à votre place. Ne doutez pas que ses vœux ne soient exaucés dans une certaine mesure. Ce n'est pas inutilement que le diacre s'écrie : Pour ceux qui sont morts dans le Christ, et pour ceux qui portent ici leur mémoire. Ce n'est pas le diacre qui parle ainsi,

c'est l'Esprit saint lui-même, je veux dire son inspiration.

Qu'avez-vous à répondre? Dans les mains du prêtre est l'hostie, toutes les offrandes sont là, autour de l'autel se tiennent les anges et les archanges, le Fils de Dieu est présent, tous les assistants sont pénétrés d'une religion profonde, dans ce silence universel cette voix s'élève; et vous croiriez que c'est en vain? Dès lors, ce serait en vain aussi qu'on prierait pour l'Eglise, pour les prêtres, pour l'univers entier? Gardez-vous bien de le croire; tout s'accomplit dans la foi. Que pensez-vous des offrandes faites aux martyrs, et de l'invocation qu'on leur adresse à cette heure? Tout martyrs qu'ils sont, c'est un grand honneur pour eux d'être mentionnés et nommés quand le Seigneur est présent, quand se renouvelle le mystère de sa mort, le redoutable sacrifice. De même que l'empereur étant assis, on obtient de lui tout ce qu'on désire, tandis que toute prière serait inutile du moment où il s'est levé; de même aujourd'hui, pendant l'oblation des saints mystères, c'est un grand bonheur pour tous et une grande gloire d'être mentionnés à l'autel. On le comprend : alors est proclamée cette chose ineffable, qu'un Dieu s'est immolé pour le salut du monde; et c'est à l'instant même où le prodige s'accomplit, qu'on fait mémoire des malheureux pécheurs. C'est comme lorsque les souverains sont menés en triomphe : à ce triomphe participent tous les compagnons de leur victoire, les prisonniers sont délivrés à raison du même triomphe; ce temps passé, ceux qui n'ont rien obtenu demeurent les mains vides. Il en est de même ici : c'est l'heure du triomphe spirituel. Il est dit par l'Apôtre : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain, vous annoncerez la mort du Seigneur. » I *Cor.*, XI, 26. N'approchons pas au hasard, n'estimons pas que nous ayons sous les yeux une vaine représentation. En faisant mémoire des martyrs, nous donnons encore un autre aliment à la foi : ils attestent que le Christ est toujours vivant, que la mort a été exterminée par sa mort.

Le sachant, reconnaissons combien il nous est facile de donner un soulagement à ceux qui nous ont devancés, par nos aumônes, nos prières et nos oblations, au lieu de verser pour eux des gémissements et des larmes, au lieu de leur élever des monuments. Ainsi pourrons-nous espérer d'obtenir et de leur faire obtenir les biens promis, par la grâce et la charité du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion d'une cohorte appelée l'Italique, plein de religion et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison, faisant beaucoup d'aumônes au peuple, adressant à Dieu de continuelles prières. Et cet homme vit manifestement dans une vision, vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui, et lui dit : Corneille. Et celui-ci le regardant, saisi de crainte, lui répondit : Que voulez-vous, Seigneur? Et l'ange dit : Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu, qui s'est souvenu de vous. »

1. Celui-là n'était pas Juif et ne vivait pas selon la loi; il pratiquait d'avance notre genre de vie. Remarquez d'abord ces deux croyants, l'eunuque de Gaza et le centurion de Césarée, l'un et l'autre constitués en dignité; remarquez la sollicitude dont ils sont l'objet. Ne pensez pas néanmoins que ce soit à cause de leur condition; loin de là, c'est uniquement à cause de leur piété. S'il est fait mention du rang qu'ils occupent, c'est pour mieux faire ressortir leur vertu. Elle est plus admirable, en effet, quand on la pratique au sein des richesses et de la puissance. C'était assurément une grande gloire pour le premier de ne pas interrompre ses lectures pendant qu'il accomplissait un si long voyage, de faire asseoir Philippe à côté de lui sur son char, d'avoir pratiqué tant d'autres vertus : ce n'était pas moins une grande gloire pour le centurion de répandre tant d'aumônes et de prières, de donner l'exemple de la piété dans ce haut rang. Aussi est-ce par ce même rang que l'auteur le fait connaître, et avec juste raison, pour que personne n'ose accuser de mensonge l'histoire sacrée. « De la cohorte appelée l'Italique. » C'était le nom qu'on donnait à une troupe de sol-



dats que nous désignons maintenant par le nom de Nombre. « Plein de religion et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison. » Ces détails sont donnés pour qu'on ne puisse pas croire, encore une fois, que Corneille fût l'objet d'une attention particulière à cause de sa dignité. Lorsqu'il fallait procurer la conversion de Paul, ce n'est pas un ange, c'est le Seigneur lui-même qui se montra; il ne l'envoya pas vers l'un des douze, mais bien vers Ananie. Ici, c'est le coryphée du chœur apostolique qu'il envoie, comme il avait envoyé Philippe vers l'eunuque, condescendant à leur infirmité, et nous enseignant comment il faut agir envers de tels personnages. Le Christ vient souvent à ceux qui sont enchaînés par la souffrance, et qui ne peuvent pas dès lors aller à lui.

Saint Pierre coryphée des apôtres.

Remarquez dans la circonstance actuelle, je vous prie, un nouvel éloge de l'aumône et de la charité, semblable à celui que nous avons vu dans le trait de Tabithe : « Plein de religion et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison. » Ecoutons, nous qui négligeons tant notre domesticité. Voilà un homme qui se préoccupe de l'intérêt moral des soldats, et qui de plus répand ses aumônes dans tout le peuple. Ainsi se démontrent la rectitude de ses idées et la droiture de sa conduite. « Il vit manifestement dans une vision, vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui, et lui dit : Corneille. » Pourquoi donc voit-il un ange? Pour que Pierre ne puisse pas douter; ou plutôt non, ce n'est pas pour l'apôtre, c'est pour les faibles que la vérité s'affirme ainsi. « Vers la neuvième heure, » lorsqu'il goûtait le repos et le calme, lorsqu'il était plongé dans la prière et la componction. « Dès qu'il l'aperçut, saisi de crainte, il dit. » L'ange n'expose pas immédiatement l'objet de son message; il commence par dissiper la frayeur et le trouble du centurion. Ce trouble et cette frayeur, dont l'apparition était la cause, ne dépassaient pas néanmoins certaines bornes, et n'avaient pour objet que de provoquer l'attention. Les paroles de l'ange font disparaître ce sentiment, à raison surtout de l'éloge qu'elles expriment. Ecoutez-les plutôt : « Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu, qui s'est souvenu de vous. Et maintenant envoyez des hommes à Joppé, et faites venir celui qu'on nomme Simon, et dont le surnom est Pierre. » Pour qu'on ne se méprenne pas, à ces indications déjà si claires, il ajoute celle du lieu : « Il demeure chez un corroyeur appelé Simon, dont la maison est près de la mer. » Voyez comme les apôtres, dans leur amour pour la solitude et la tranquillité, recherchaient les endroits les plus retirés des villes. — Et s'il y avait eu là un autre Simon, exerçant aussi le métier de corroyeur? — Voilà pourquoi cette troisième indication, que sa maison était située près de la mer. Or, ces trois choses réunies rendaient toute erreur impossible. L'ange ne dit pas dans quel but cela doit être fait, de peur que le centurion n'y mette moins de zèle; il le laisse avec l'aiguillon du désir et l'impatience d'être éclairé.

« Lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, Corneille appela deux de ses serviteurs et un soldat qui craignait Dieu, parmi ceux placés sous ses ordres. Et, après leur avoir tout raconté, il les fit partir pour Joppé. » L'auteur n'ajoute pas ces mots sans intention; il veut nous montrer que les serviteurs étaient tels que le maître. « Quand il leur eut tout raconté. » Simplicité touchante; il ne dit pas : Appelez-moi Pierre. Il leur expose tout, pour les mettre dans son sentiment, tant sa conduite est guidée par la prudence. Il ne fait pas usage de son autorité; c'est pour cela qu'il s'explique de la sorte. Telle était sa modestie; et cependant on ne pouvait pas avoir une haute opinion d'un homme séjournant chez un corroyeur. « Le lendemain, pendant qu'ils étaient en route et comme ils approchaient de la ville, Pierre monta au haut de la maison, vers la sixième heure, pour prier. » C'est ainsi que l'Esprit fait coïncider les circonstances et soumet le temps à ses desseins. « Pierre monta donc au haut de la maison, vers la sixième heure, pour prier. » Il cherchait le calme, il se retirait à l'écart, comme dans le cénacle. « Sentant la faim, il voulut prendre de la nourriture. Pendant qu'on la lui préparait, un ravissement s'empara de son âme, et il vit le ciel ouvert. » Qu'est-ce que ce ravissement de l'âme? C'est une

contemplation spirituelle qui lui survint, et ce fut comme si l'âme était sortie du corps. « Et il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel vers la terre; là se trouvaient toute sorte de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux, de tout ce qui peuple la terre et l'air. Et une voix se fit entendre et lui dit : Lève-toi, Pierre, tue et mange. Or, Pierre répondit : Non, Seigneur; car je n'ai jamais rien mangé de commun et d'immonde. La voix reprit : N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. Or, cela se renouvela jusqu'à trois fois, et la nappe aussitôt rentra dans le ciel. »

2. Que signifie cette vision? Il y a là une image du monde entier. L'homme était un incirconcis, il n'avait rien de commun avec les Juifs. Comme tous devaient accuser Pierre avec passion d'avoir transgressé la loi, il se préparait naturellement une défense en disant : « Je n'ai jamais mangé. » Ce n'est pas qu'il éprouvât quelque crainte; assurément non : il obéissait en parlant de la sorte à l'impulsion de l'Esprit, et cette résistance devait répondre plus tard aux accusations dont le poursuivraient ses compatriotes, qui tenaient à ce que la loi fût observée. D'autre part, Pierre était envoyé vers les Gentils; et c'est pour le mettre également à l'abri de leurs accusations que ce fait eut lieu par une dispensation divine. Pour qu'on ne pût pas y voir un effet de son imagination, l'apôtre dit : « Non, Seigneur; car je n'ai jamais rien mangé de commun ou d'immonde. Et la voix lui répondit : N'appelle pas immonde ce que Dieu a purifié. » C'est à lui que cela s'adresse en apparence; mais en réalité cela regarde entièrement les Juifs. En effet, si le maître est ainsi réprimandé, combien ne le sont-ils pas davantage? La nappe dont il est parlé représente la terre, et les animaux figurent les Gentils. Cette parole : « Tue et mange, » signifie qu'eux aussi doivent être admis; et la triple répétition du fait symbolise le baptême. « Non, Seigneur; car je n'ai jamais rien mangé de commun ou d'immonde. »

Et pourquoi Pierre contredit-il? me demanderez-vous peut-être. Pour qu'on ne puisse pas dire que Dieu voulait le tenter, comme il tenta jadis Abraham, quand il lui commanda d'immoler son fils, et comme le Christ lui-même tentait Philippe, quand il lui faisait cette question : « Combien de pains avez-vous? » Evidemment le Christ voulait éprouver son disciple, et non s'informer auprès de lui. Moïse cependant avait établi dans sa loi les principes les plus clairs pour distinguer les animaux purs et les animaux impurs, tant dans la mer que sur la terre. L'apôtre ne comprenait pas encore le sens de cette vision. « Or, tandis que Pierre se demandait avec hésitation ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes envoyés par Corneille, cherchant la maison de Simon, se présentèrent devant la porte. Et, ayant appelé, ils demandèrent si là ne demeurait pas Simon, surnommé Pierre. » C'est donc pendant que Pierre est dans l'étonnement et l'incertitude que viennent ces hommes pour dissiper cette obscurité. Le Seigneur avait bien permis aussi que l'époux de la Vierge fût dans le doute avant de lui envoyer l'archange. Une âme que l'inquiétude a fatiguée reçoit avec plus de bonheur la lumière. Le doute, de Pierre n'était pas ancien, il n'avait pas duré longtemps; c'était au moment du repas. « Comme Pierre réfléchissait sur la vision, l'Esprit lui dit : Voici des hommes qui te cherchent. Lève-toi donc, descends et ne crains pas d'aller avec eux; car je les ai envoyés. » C'est un autre moyen de justification que Pierre pourra faire valoir auprès de ses disciples : ils sauront qu'il avait douté, et de plus qu'il avait appris à ne pas douter. « Car je les ai moi-même envoyés. » Notez quelle est la puissance de l'Esprit. Ce que Dieu fait, l'Esprit est censé le faire. Il n'en est pas ainsi de l'ange; après avoir dit : « Vos prières et vos aumônes..., » il ajoute : « Envoyez, » montrant qu'il remplit lui-même une mission; tandis que l'Esprit dit avec une autorité suprême : « Je les ai envoyés. »

Le Sauveur éprouve Philippe.

L'auteur continue : « Or Pierre, descendant vers ces hommes, leur dit : Me voici, je suis celui que vous cherchez. Quelle est la cause qui vous amène? Ils répondirent : Corneille le centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a reçu d'un ange, d'un esprit pur, l'ordre de vous



appeler chez lui et d'écouter vos paroles. » Ils font l'éloge du centurion, pour mieux l'incliner à croire qu'un ange lui soit apparu. « Pierre les fit donc entrer et les reçut dans sa demeure. » Ainsi commence la conversion des Gentils, par un homme pieux, que ses œuvres ont fait juger digne d'une telle initiative. Si l'événement ainsi ménagé est pour les Juifs un sujet de scandale, que n'auraient-ils pas dit, supposé que cela ne fût pas arrivé? « Il les introduisit et les reçut dans sa demeure. » Quelle sécurité! Il les met d'abord à l'abri de tout danger, et puis il les admet dans son intimité avec une entière confiance. « Le lendemain, Pierre se levant partit avec eux, et quelques-uns des frères de Joppé l'accompagnèrent. Le jour suivant, ils entrèrent à Césarée. » C'était un homme éminent, et qui de plus se trouvait dans une ville célèbre. De là vient que la Providence conduit tout par rapport à lui; et la Judée est le point de départ de la transformation qui se prépare. Il est à remarquer aussi que la vision de Pierre n'a pas lieu pendant son sommeil, qu'il veille, que la chose se passe en plein jour, vers la neuvième heure, et qu'il est dès lors en pleine possession de lui-même.

Revenons maintenant sur les textes cités. « L'ange lui dit: Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu, qui s'est souvenu de vous. » Cela prouve clairement que l'ange fit entendre une parole distincte, et que par suite Corneille le vit. Si la voix n'avait pas frappé son oreille, il n'aurait pas eu cette vue. Ainsi tout concourait à fixer son attention. « Faites appeler Simon, surnommé Pierre. » Il l'assure déjà que cette démarche aura pour résultat un bien; mais quel sera ce bien, il ne le dit pas encore. Pierre ne dit pas tout non plus. Partout il y a quelque réticence, dont l'effet doit être de stimuler les auditeurs. C'est de la même manière que Philippe est appelé seul dans le désert. « Pierre monta au haut de la maison, vers la neuvième heure, pour prier. Et son âme fut saisie d'un ravissement; il vit alors comme une nappe. » La faim ne le pousse pas à se précipiter sur cette nappe. Pour qu'il n'hésite pas cependant davantage, la voix lui dit : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » Probablement il était à genoux quand il eut cette vision; et je suis persuadé qu'il l'eut dans l'intérêt de sa mission apostolique. Ce qui montre que c'était là quelque chose de divin, c'est d'abord que l'objet de la vision descendait du ciel, et puisqu'il était lui-même dans l'extase; ajoutez encore que la voix vient d'en-haut, qu'elle se fait trois fois entendre, que le ciel est ouvert et que ce qui en était descendu y remonte : autant de signes certains que c'était là l'œuvre de Dieu.

3. Pourquoi ce fait étrange? En faveur de ceux qui devaient l'entendre raconter; car l'apôtre avait ouï cette parole : « Vous n'irez pas dans la voie des nations. » *Matth.*, x, 5. Il ne faut pas en être surpris. Si Paul jugea nécessaires la circoncision et le sacrifice, à plus forte raison de tels prodiges l'étaient-ils dans les premiers temps de la prédication, dans cet état de faiblesse et d'enfance. « Et voilà que les hommes envoyés par Corneille se tinrent devant la porte; et, ayant appelé, ils demandèrent si là demeurait Simon, surnommé Pierre. » La maison est de pauvre apparence, ils vont droit au but, et ne s'informent pas auprès des voisins. « Comme Pierre méditait sur cette vision, l'Esprit lui dit : Lève-toi, descends, va sans hésitation aucune; car je les ai moi-même envoyés. » Observez qu'il ne dit pas : C'est pour cela que tu as eu cette vision; mais bien : « Je les ai moi-même envoyés, » nous apprenant par là comment il faut obéir et ne pas demander la cause de ce qui nous est ordonné. C'était assez pour l'apôtre d'être assuré qu'il avait entendu l'Esprit lui dire : Fais ceci, dis cela. Il n'avait pas à demander autre chose. « Or Pierre étant descendu leur dit : Me voici, je suis celui que vous cherchez. » Pourquoi ne les introduit-il pas immédiatement, et leur fait-il une question préalable? Il voit que ce sont des soldats; aussi ne fait-il la question qu'après avoir déclaré qui il est; c'est alors seulement qu'il leur demande le but de leur voyage: on ne pourra donc pas croire qu'il les interroge dans l'espoir de se cacher. Il s'informe si la chose est pressante, prêt à partir aussitôt; ou bien, si elle ne l'est pas, il les accueillera dans sa demeure. Pourquoi lui disent-ils : « Le centurion

vous appelle chez lui? » Parce que tel était l'ordre qu'il leur avait donné. Il est probable qu'ils tâchent de justifier sa conduite en ajoutant : Ne le condamnez pas; s'il vous envoie des messagers, ce n'est certes pas qu'il vous méprise, c'est qu'il a reçu l'ordre d'agir ainsi. « Corneille les attendait, après avoir convoqué ses parents et ses amis intimes. » Il faisait bien; car il n'eût pas été juste de laisser de côté les parents et les amis. D'ailleurs, étant là présents ils devaient entendre la parole sacrée dans des conditions plus favorables. Avez-vous remarqué, dans ce discours et dans le précédent, la puissance de l'aumône? Elle délivrait d'abord de la mort temporelle, et maintenant c'est de la mort éternelle qu'elle va délivrer; elle ouvre les portes du ciel. Observez encore le mérite de la foi de Corneille : elle fait qu'un ange est envoyé, que l'Esprit exerce son action, que le coryphée des apôtres intervient, qu'une admirable vision a lieu; rien ne manque à l'œuvre de Dieu. Que de centurions alors, que de tribuns, que de monarques même; et pas un n'obtint la même faveur.

Ecoutez vous tous qui portez les armes et qui marchez à côté des souverains. « Il était plein de religion et craignant Dieu; » chose encore plus remarquable, il était tel « avec toute sa maison. » Il ne se bornait pas à diriger sa propre vie, il veillait à ce qu'il en fût de même de sa famille, tant son zèle était grand. Pour nous, au contraire, nous ne négligeons rien pour que nos serviteurs nous craignent, nous ne faisons rien pour qu'ils soient pieux. Bien différent était cet homme, c'est avec toute sa maison qu'il servait Dieu; il était en quelque sorte le père, non-seulement de ceux qui l'entouraient, mais encore des soldats qui servaient sous ses ordres. Ecoutez ce que les messagers disent de plus, allant au-devant d'une difficulté qui se fût présentée d'elle-même : « Il a le témoignage de toute la nation. » On n'avait plus à se récrier alors : Mais à quoi bon, s'il est incirconcis? Les Juifs eux-mêmes lui rendent donc témoignage. Concluons que rien n'égale l'aumône, que rien n'est aussi puissant, pourvu qu'elle émane d'une source pure; car celle qu'on ferait avec un bien mal acquis serait comme une fontaine qui donne une eau bourbeuse; tandis que l'aumône faite d'un bien légitimement acquis est comme un ruisseau frais et limpide, coulant au milieu des jardins, agréable à la vue et non moins doux au tact, nous faisant éprouver une délicieuse impression au fort de la chaleur. Oui, voilà ce qu'est l'aumône. Auprès de cette source ne croissent pas des arbres matériels, tels que les pins et les cyprès; elle nourrit des plantes d'une beauté supérieure et d'un plus riche rapport, l'amour de Dieu, le respect de l'homme, la gloire du Créateur, la bienveillance des créatures, la rémission des péchés, une sécurité profonde, le mépris des biens temporels, la générosité pour les pauvres, sève substantielle de la charité. Rien ne nourrit cette vertu comme l'exercice constant de la miséricorde. Elle pousse alors de vigoureux rameaux. Il y a là une source supérieure à celle qui coulait dans le paradis; car elle ne se divise pas en quatre branches, elle s'élance jusqu'au ciel : elle donne naissance à ce fleuve qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Dès que la mort y tombe, elle est absorbée comme une étincelle qui tombe dans l'eau. Une goutte suffit pour produire partout les plus grands biens. Elle éteint le fleuve de feu comme si ce n'était qu'une étincelle : elle suffoque le ver rongeur comme un néant. Qui la possède n'a pas à redouter le grincement de dents. Une goutte de cette eau venant à tomber sur les chaînes, les dissout; dans les fournaises les plus ardentes, elle les éteint absolument.

Comment la charité se développe.

4. De même que cette source du paradis coulait sans interruption, et ne s'arrêtait jamais, puisque c'était une source; de même il faut que notre charité déborde avec une abondance toujours croissante, et d'une manière spéciale sur les plus malheureux, sous peine de n'être plus une source. Elle réjouit celui qui reçoit; pour mériter de porter son nom, elle doit couler sans cesse et non répandre un flot passager. Voulez-vous que la divine miséricorde s'épanche sur vous comme d'une source intarissable, ayez une source en vous. Si vous laissez un libre cours à cette dernière, la divine source versera des flots tellement abondants qu'ils triompheront de tous les abîmes. Dieu ne demande qu'une occa-



sion qui lui soit fournie par nous-mêmes, et soudain il déverse dans notre cœur tous ses trésors. Quand on donne, on s'enrichit, quand on prodigue on devient opulent. La source est intarissable; pure et limpide en est l'eau. Ne l'obstruez pas, et vous n'arrêterez pas la source céleste. Ne laissez pas croître sur ses bords un arbre inutile, qui l'absorberait sans fruit. Les richesses affluent-elles autour de vous, ne plantez pas là des saules. Telle est la volupté : elle absorbe beaucoup, et non-seulement elle ne produit rien, mais encore elle stérilise. Non, ni saule, ni pin, ni rien de semblable, aucun arbre improductif et dévorant. Tel est le soin des parures, belles à l'œil, inutiles à la vie. Remplissez mieux vos sillons; répandez une féconde semence, sans y regarder et sans compter, dans les mains des pauvres. Il n'est pas de terre plus fertile; bien petite est la capacité de la main, et cependant l'arbre dont elle a reçu le germe s'élèvera jusqu'au ciel et ne sera jamais ébranlé. Voilà une plantation véritable. Ce qui germe sur la terre peut subsister aujourd'hui, mais aura disparu dans cent ans. Pourquoi plantez-vous des arbres dont vous ne recueillerez pas les fruits, puisque la mort sera venue vous enlever auparavant? C'est quand vous ne serez plus qu'ils vous donneront des fruits. Si vous plantez, que ce ne soit pas en donnant toute satisfaction à la gourmandise; ce serait planter pour l'ignominie : plantez dans les privations et dans l'abstinence, pour que les fruits vous soient réservés dans le ciel. Procurez du soulagement à l'âme du pauvre plongé dans la douleur, afin de ne pas élever d'obstacle sur la voie que vous avez à parcourir. Voyez-vous comment les arbres qu'on arrose outre mesure pourrissent par les racines, et comment ceux qu'on arrose avec modération, grandissent et se fortifient? Ne remplissez pas votre estomac de boissons, si vous ne voulez pas détruire le germe du bien; donnez à boire à celui qui a soif, et vous en aurez la récompense. Le soleil ne fait pas périr les plantes modérément arrosées, mais bien celles qui le sont trop : telle est la nature de cet astre. L'excès est un mal partout; retranchons-le donc, pour arriver au but de nos désirs.

Les sources jaillissent, dit-on, des lieux les plus élevés. Que notre âme monte à de sublimes hauteurs, et l'aumône s'épanchera d'elle-même. Une âme élevée sera nécessairement charitable, une âme charitable ne peut manquer d'être une âme élevée. Celui qui méprise les richesses est au-dessus de la racine des maux. Les sources naissent le plus souvent dans les déserts : dérobons notre âme au tumulte du monde, et l'aumône en jaillira. Plus on veille à la pureté d'une source, plus elle devient abondante : il en est de même de nous, plus nous donnons avec pureté d'âme, plus nous recueillons de biens. Celui qui possède une source ne saurait redouter la pénurie; si nous avons en nous cette source qui est la charité, nous n'avons rien à craindre. Qu'il faille étancher la soif, arroser la terre, bâtir une maison, la source sert à tout. Rien n'est meilleur qu'une telle boisson; elle ne produit jamais l'ivresse : mieux vaut avoir une telle source que des ruisseaux d'or. Il n'est pas de terre aurifère qu'on puisse comparer à l'âme possédant l'or pur de la charité. Ce trésor nous accompagne, non dans le palais des rois, mais dans le palais céleste. C'est l'ornement de l'Eglise de Dieu; de cet or est formé le glaive de l'Esprit, ce glaive qui tranche la tête du dragon. De cette source sortent les pierreries dont rayonne la couronne du Roi. Ne négligeons donc pas de semblables richesses; faisons l'aumône avec ampleur, afin d'acquérir des titres à l'amour de Dieu, par la grâce et la bonté de son Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur soient pleinement rendus, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« Le lendemain, Pierre se levant partit avec eux, et quelques-uns des frères vinrent avec lui de Joppé à Césarée. Or Corneille les attendait, ayant convoqué ses parents et ses amis intimes. »

1. Après avoir bien accueilli les messagers dans sa demeure, l'apôtre sort avec eux. A merveille! il les traite d'abord avec bonté, parce qu'ils sont



accablés de fatigue, il les admet dans sa familiarité, puis il part avec eux. « Le lendemain, Pierre se levant partit avec eux, et quelques-uns des frères. » Il ne part donc pas seul, plusieurs fidèles viennent avec lui; et c'est une disposition providentielle, ils pourront ensuite servir de témoins, lorsque Pierre sera dans l'obligation de se défendre. « Or Corneille les attendait, ayant convoqué ses parents et ses amis les plus intimes. » C'était la conduite d'un véritable ami, d'un véritable serviteur de Dieu, de les appeler avant tous les autres à participer à de tels biens. C'est à bon droit qu'il convoque des hommes qui ont mérité sa confiance, et qu'il leur communique ce que d'autres auraient probablement entendu sans fruit. Ces parents et ces amis me semblent, en effet, avoir été formés par ses leçons. « Dès que Pierre fut entré, Corneille vint à lui, et, se prosternant à ses pieds, lui rendit hommage. Mais Pierre, le relevant, lui dit : Levez-vous; car je ne suis moi-même qu'un homme. » Par une telle action, il montre son humilité, il instruit les spectateurs, il témoigne à Dieu sa reconnaissance, il laisse éclater aussi la piété qui l'anime, bien qu'en ce moment il exécute un ordre. Quelle est la parole de Pierre? « Levez-vous; car je ne suis moi-même qu'un homme. » Voyez comme il leur apprend avant toute chose à n'avoir de lui aucune haute idée. « Et, s'entretenant avec lui, il entra; et dans la maison il trouva beaucoup de personnes réunies; il leur dit alors : Vous savez combien c'est repoussant pour un Juif de se mettre en rapport avec un étranger. » Le voilà donc qui commence à parler de la bonté divine, en manifestant les bienfaits qu'elle a répandus sur eux.

Il ne faut pas seulement admirer ici qu'il leur adresse un tel langage; sa modestie rapprochée d'un langage aussi sublime ne doit pas moins nous frapper. Il ne dit pas, en effet : Nous qui ne devrions entrer en relation avec personne, nous venons cependant à vous. Que dit-il donc : « Vous savez (et c'est Dieu même qui l'ordonne) qu'un Juif ne saurait sans prévariquer se mettre en rapport avec un étranger. » Après cela, pour ne pas s'attribuer le mérite de sa démarche, il ajoute : « Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme impur ou profane. » Il ne faut pas qu'on puisse croire, encore une fois, qu'il se décerne un éloge. « C'est pourquoi je suis venu sans opposer de résistance, dès que vous m'avez mandé.» Il ne veut pas qu'ils s'imaginent que sa condescendance à l'égard d'un homme puissant va jusqu'à lui faire transgresser la loi; il veut qu'ils attribuent tout à Dieu : aussi déclare-t-il que de tels rapports ne sont pas permis. « Je vous demande donc dans quel but vous m'avez fait venir. » S'il interroge, ce n'est pas qu'il ignore. Pierre avait tout appris dans la vision, et de plus les soldats l'ont instruit; ce qu'il se propose, c'est d'obtenir d'abord leur confession et de les engager dans les liens de la foi. Que répond Corneille? Il ne répond pas : Les soldats nous l'ont dit. Voyez plutôt avec quelle douceur et avec quelle modestie il parle : « Depuis quatre jours et jusqu'à cette heure j'étais à jeûner, à la neuvième heure je priais dans ma maison; et voilà qu'un homme vêtu d'une robe éclatante se présente devant moi, et me dit : Corneille, ta prière a été exaucée, et tes aumônes sont montées en présence de Dieu, qui s'est souvenu de toi. » « A la neuvième heure je priais. » Que signifie cette parole? Mon opinion est que le centurion s'était fixé des jours et des heures pour les exercices d'une vie plus fervente. De là ce premier mot : « Depuis quatre jours. » Quelle grande chose que la prière ! Quand cet homme a fait assez de progrès dans la piété, il reçoit la visite d'un ange. Voilà le premier jour, le deuxième est celui du départ des envoyés, le troisième celui de leur retour, et nous touchons au quatrième; c'est au deuxième donc qu'appartient l'apparition.

« Et voilà qu'un homme s'est présenté devant moi avec une robe éclatante. » Il ne dit pas même un ange, tant il est éloigné de toute ostentation. « Et il m'a dit : Corneille, ta prière a été exaucée, et tes aumônes sont montées en présence de Dieu, qui s'est souvenu de toi. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre; il demeure dans la maison de Simon le corroyeur près de la mer; il te parlera dès qu'il sera venu. J'ai donc aussitôt envoyé vers vous, et vous avez bien fait de venir. Maintenant nous sommes tous ici devant Dieu pour écouter tout

ce que vous aurez à nous dire de sa part. » C'est pour obtenir cette explication que Pierre avait dit : « Dans quel but m'avez-vous mandé? » L'auteur continue : « Pierre, ouvrant la bouche, parla ainsi : En vérité, j'ai reconnu que Dieu ne fait point acception de personnes, et dans toute nation celui qui le craint et pratique la justice est agréable à ses yeux, » qu'il soit circoncis ou incirconcis. Paul le déclare de la même façon : « Dieu ne fait point acception de personnes. » *Rom.*, II, 11. « Maintenant nous voici donc tous devant Dieu. » Quelle foi, quelle piété ! Il sait que la parole de Pierre n'est pas celle d'un homme; « Dieu me l'a montré, » dit-il. C'est pour cela qu'il ajoute : « Nous sommes là pour écouter tout ce que vous aurez à nous dire par l'ordre de Dieu. » Quoi donc, un habitant de la Perse n'aurait-il pas également accès auprès de Dieu? S'il s'en montre digne, il sera reçu de même, il obtiendra la foi. L'eunuque venu d'Ethiopie ne fut pas dédaigné. — Et que direz-vous, me demandera-t-on, des hommes religieux qui ont été réprouvés? — Cela ne saurait être, aucun homme religieux n'est dédaigné. Non, il n'est pas possible qu'avec de semblables dispositions on ne soit pas accueilli. « Dans toute nation, celui qui craint Dieu et pratique la justice. » La justice s'entend ici de toute vertu.

Aucun homme religieux n'est dédaigné.

2. Il est aisé de voir que l'apôtre prévient dans l'âme du centurion toute pensée d'orgueil, puisque « chez une nation quelconque celui qui craint Dieu » recevra le même accueil. C'est comme s'il disait : Il ne rejette personne, il admet tous ceux qui croient. Pour montrer ensuite à tous qu'ils ne sont pas rejetés, Pierre ajoute : « Dieu a envoyé son Verbe aux enfants d'Israël, leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. » Oui, c'est en faveur des personnes présentes et pour les bien persuader, qu'il s'exprime de la sorte. C'est pour cela qu'il avait mis Corneille en demeure de parler. « Dieu a envoyé son Verbe aux enfants d'Israël. » Vous le voyez, il sauvegarde encore leur prérogative. Il les prend ensuite pour témoins : « Vous savez la parole qui s'est accomplie dans toute la Judée, en commençant par la Galilée, à partir du baptême prêché par Jean. » La suite confirme cette assertion : « Comment Dieu a oint de son Esprit et de sa force Jésus de Nazareth. » Il ne leur demande pas s'ils ont connu Jésus, sachant bien qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de le voir; il leur expose ses œuvres : « Qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable. » Il rappelle par là les ravages exercés par cet esprit pervers jusque dans le corps de ses victimes. « Parce que Dieu était avec lui. » Il prend un ton plus humble, non sans motif, je présume, mais pour attester que le Christ était véritablement homme. « Et nous sommes les témoins de tout ce qu'il a fait dans la contrée des Juifs ainsi qu'à Jérusalem. » Vous pourriez l'attester comme nous, semble-t-il dire. « Ils l'ont fait mourir, le suspendant à la croix. » Il proclame donc le mystère de la passion. « Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais à des témoins prédestinés à cela par lui-même, à nous, qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il était ressuscité d'entre les morts. » C'est la preuve la plus évidente de la résurrection. « Et il nous a commandé de prêcher au peuple, et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. » Rien de plus propre à montrer qu'ils sont dignes de foi. L'apôtre invoque cependant une autorité en disant : « Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. » Cette prédiction se rapporte à ce qui doit avoir lieu dans la suite, et Pierre la corrobore en la citant à-propos.

Reportons-nous à ce qui a été dit plus haut de Corneille. « Il envoya des hommes à Joppé pour faire venir Pierre. » Il ne douta pas qu'il ne vînt, et c'est pour cela qu'il envoya. « En s'entretenant avec lui, il entra dans la maison. » De quoi s'entretenait-il? Probablement des choses qui précèdent. « Et, tombant à ses pieds, il lui rendit hommage. » Le discours est partout exempt d'adulation, vous le remarquerez sans doute, et plein d'humilité. Voilà comment aussi se montra digne l'eunuque dont nous avons parlé. « Il pria Philippe de monter et de s'asseoir à côté de lui sur son char; » il ignorait néanmoins quel était cet homme, n'ayant rien entendu de lui qu'un

mot concernant le prophète. Et bientôt il tomba lui-même à ses pieds. Quelles mœurs simples et modestes! Considérez maintenant comment Pierre signale dans sa venue quelque chose de divin. « Vous savez qu'il n'est pas permis, » s'empresse-t-il de dire. Et pourquoi ne parle-t-il pas avant tout de la nappe symbolique? Parce qu'il est extrêmement éloigné de toute recherche personnelle. Il avoue qu'il est envoyé de Dieu; mais les circonstances de cette mission, il ne les révèle que par nécessité. « Vous savez qu'il n'est pas permis à un Juif d'entrer en rapport avec un étranger. » Déjà vous pouvez remarquer sa modestie. « Vous savez; » en s'exprimant de la sorte, il fait appel à leur sentiment. Que dit alors Corneille? « Nous sommes ici devant Dieu pour écouter tout ce que vous nous enseignerez par son ordre. » Devant Dieu, non en présence de l'homme; ce qui nous fait comprendre dans quelles dispositions il faut approcher des serviteurs de Dieu. Quelle âme vigilante, comme elle se montre digne des faveurs qu'elle reçoit! « Ouvrant alors la bouche, Pierre dit: En vérité, j'ai reconnu que Dieu ne fait pas acception de personnes. » Il se justifie devant les Juifs qui sont là présents. Comme il va livrer aux étrangers la divine parole, c'est une précaution qu'il prend. Quoi donc, est-ce que Dieu faisait auparavant acception de personnes? Loin de nous cette pensée; il a toujours été le même. « Quiconque craint Dieu et pratique la justice, est agréable à ses yeux. » C'est le sens de cette parole de Paul: « Quand les nations qui n'ont pas la loi se conforment aux préceptes de la loi... » *Rom.*, II, 14. C'est le dogme qu'il établit, en même temps que la règle de conduite.

Si le Seigneur n'a pas dédaigné les mages, ni l'Ethiopien, ni le larron, ni la courtisane, moins encore dédaignera-t-il ceux qui pratiquent la justice et veulent le bien. — Mais qu'arrivera-t-il si des hommes modérés et doux n'acceptent pas la foi? — Vous énoncez vous-même la cause de leur exclusiòn: ils refusent de croire. On peut dire aussi que l'homme modéré dont il est parlé dans le texte n'est pas précisément celui qui pratique la douceur, mais bien celui qui pratique la justice; et celui-là se rend en tout agréable à Dieu, il le craint comme il convient de le craindre. Or, Dieu seul sait quel est cet homme. Voyez comment celui-ci lui plut: à peine eut-il entendu, qu'il obéit. — Supposez qu'un ange vienne encore aujourd'hui, me dira-t-on, et nul ne refusera de croire. — Il se produit de nos jours des miracles beaucoup plus grands que dans les premiers siècles; que d'hommes cependant restent dans l'incrédulité! L'apôtre expose ensuite la doctrine, sans porter atteinte à la dignité des Juifs. « Dieu, dit-il, a envoyé son Verbe aux enfants d'Israël, annonçant la paix; et celui-là est le Seigneur de tous. » Il parle d'abord de sa puissance, et dans les termes les plus élevés, comme il le pouvait, certes, puisqu'il traitait avec une âme d'une grande élévation elle-même et qui recevait avec ardeur tout ce qui lui était transmis. Il le montre ensuite comme le Seigneur universel, comme le prédicateur de la paix, qui dès lors est venu pour exercer sa miséricorde et non sa justice.

3. Il enseigne que le Verbe a premièrement paru chez les Juifs; ce qu'il démontre ensuite par les œuvres qu'il a opérées dans toute la Judée. « Vous savez ce qui s'est passé dans toute la contrée des Juifs (et, chose étonnante), en commençant par la Galilée, à partir du baptême prêché par Jean. » Après avoir proclamé les œuvres éclatantes du Sauveur, il déclare sans crainte quelle est sa patrie: « Jésus de Nazareth. » Il sait bien que le nom de cette patrie était un obstacle de plus. « Comment Dieu l'a oint de son Esprit et de sa force. » Il va le prouver; qu'on écoute ce qui suit, et le doute ne sera pas possible: « Il a passé en faisant le bien, et en guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable. » Les œuvres que Jésus accomplit servent à faire voir la grandeur de sa vertu: il faut qu'elle ait été bien grande, en effet, pour qu'il ait triomphé du prince des démons. Voici la cause de cette victoire: « Parce que Dieu était avec lui. » Les Juifs tenaient aussi le même langage: « Nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire; car nul ne pourrait faire de tels miracles, si Dieu n'était avec lui. » *Joan.*, III, 2. Après avoir montré que Jésus était l'envoyé de Dieu, il ajoute qu'il a été

mis à mort; et de la sorte il écarte toute fausse imagination. Vous le voyez, nulle part les disciples ne dissimulent la croix; ils vont même jusqu'à rappeler les circonstances. « Ils l'ont fait mourir, en le suspendant à un bois infâme. Et Dieu a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais à des témoins prédestinés à cela par Dieu même. » C'était leur maître cependant qui les avait choisis; mais il attribue ce choix à Dieu, et de là le mot : « Prédestinés. » Remarquez le signe par lequel il établit la résurrection : c'est l'action de manger. Pourquoi Jésus ne fait-il aucun miracle après qu'il est ressuscité, et se contente-t-il de manger et de boire? Parce que sa résurrection même était un miracle étonnant, et que rien n'en démontrait mieux la réalité que de manger et de boire. « Pour rendre témoignage, » est-il dit. Terrible parole que celle-là; on ne pourra plus prétexter l'ignorance. L'Apôtre ne dit pas : Il est le Fils de Dieu. Il dit une chose bien plus propre à les effrayer : « C'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. » Puis vient l'imposante autorité des prophètes, que les Juifs avaient en si grande vénération. « Tous les prophètes lui rendent témoignage. » A l'impression de la terreur il fait succéder l'espoir du pardon, sur la foi des prophètes encore, et non directement sur celle de Jésus : de telle sorte qu'il semble attribuer à celui-ci les menaces, à ceux-là les promesses.

Vous tous qui avez reçu ce pardon avec le don de la foi, dès que vous aurez appris l'importance d'une telle grâce, ayez soin, je vous en conjure, de ne pas outrager votre bienfaiteur. S'il nous a pardonné, ce n'est pas apparemment pour que nous devenions pires, c'est plutôt pour que nous avancions dans le chemin de la vertu. Que personne donc ne dise que Dieu est la cause de nos désordres, parce qu'il ne nous frappe pas, parce qu'il ne nous inflige pas le supplice. S'il arrivait qu'un magistrat renvoyât absous un homicide, serait-il censé, je vous le demande, l'auteur des meurtres que ce dernier pourrait commettre après un tel pardon? Non, n'est-ce pas? Comment alors, quand nous osons attaquer Dieu par des paroles sacriléges, ne sommes-nous pas saisis de crainte et d'horreur? Que ne dit-on pas néanmoins? Quelle mesure garde-t-on dans son langage? — C'est lui qui l'a permis! Il eût dû punir les coupables au lieu de les honorer; les châtier comme ils le méritaient, au lieu de leur donner des dignités et des couronnes : c'est lui qui les rend criminels en récompensant ainsi leurs premiers crimes. — Qu'il ne se trouve personne parmi nous, je vous en supplie, qui profère de semblables paroles. Mieux vaudrait mille fois descendre dans le sein de la terre que les faire parvenir à l'oreille de Dieu. Les Juifs aussi disaient au Seigneur : « Toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; » puis encore : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » *Matth.*, XXVII, 40. Ce qu'on entend aujourd'hui est même plus grave. Ne soyons pas la cause qu'on l'appelle un docteur d'iniquité; n'assumons pas la responsabilité de tels blasphèmes, selon ce qu'il nous a dit : « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. » *Rom.*, II, 24. Faisons en sorte qu'on dise le contraire, en menant une vie digne de notre vocation, en nous approchant du baptême qui nous fait enfants de Dieu. Elle est grande, en effet, la vertu du baptême, puisqu'il nous transforme en d'autres êtres aussitôt que nous le recevons, puisqu'il dépouille l'homme de sa faible humanité. Donnez aux Gentils une haute idée de cette puissance de l'Esprit par votre transformation même.

Dieu n'est pas la cause de nos désordres.

Pourquoi renvoyez-vous votre conversion à la dernière heure de votre vie, tel qu'un fugitif, tel qu'un homme dévoué au mal, comme si vous ne deviez pas vivre pour Dieu? Pourquoi vous conduisez-vous et pensez-vous comme si vous aviez un maître inhumain et sans pitié? Quoi de plus insipide, quoi de plus misérable que ceux qui reçoivent le baptême à cette extrémité? Dieu vous a fait son ami, il vous a comblé de biens, pour que vous lui donniez à votre tour les témoignages d'une amitié véritable. Dites-moi, si quelqu'un que vous auriez outragé de mille manières, que vous auriez abreuvé d'affronts, vous tenant un jour sous sa main, ne vous punissait de vos injustices qu'en vous traitant avec honneur, en vous faisant part de sa fortune, en vous mettant au rang de ses amis,

en se plaisant à vous nommer son enfant, ne lui donneriez-vous pas des larmes dans le cas où il viendrait à mourir? Ne sentiriez-vous pas cette perte? Ne diriez-vous pas : Je voudrais qu'il eût vécu, ne serait-ce que pour avoir la possibilité de lui témoigner ma reconnaissance, de le payer de retour, de n'être pas accusé d'ingratitude envers un tel bienfaiteur? — Voilà ce que vous êtes pour l'homme; et, lorsqu'il s'agit de Dieu, vous prenez vos dispositions pour quitter la terre sans avoir prouvé votre reconnaissance à l'auteur de tant de dons! Allez donc à lui tandis que vous pouvez espérer faire quelque chose pour reconnaître ses bienfaits. Pourquoi fuyez-vous de la sorte? — Je comprends, me direz-vous; mais je n'ai pas la force de me modérer. — Accuseriez-vous Dieu de nous commander l'impossible? Ah! si tout est bouleversé dans le monde, si nous y voyons régner la corruption, c'est que personne ne s'applique à vivre selon Dieu. Les catéchumènes, n'ayant pas d'autre souci que de retarder, ne s'occupent nullement de la bonne direction de la vie; les initiés ne montrent pas plus de zèle, soit qu'ils aient reçu le baptême quand ils étaient encore enfants, soit qu'ils aient été baptisés après bien des retards dans une grave maladie; ceux-là mêmes qui l'ont été se portant bien, ne témoignent que peu de zèle, ils ont éteint ce beau feu dont ils furent d'abord enflammés. Mais enfin est-ce que je vous interdis la gestion de vos affaires? Est-ce que je brise les liens du mariage? Je vous défends la fornication. Ai-je blâmé l'usage de vos biens? Je n'ai blâmé que l'avarice et la rapine. Est-ce que je vous oblige à tout donner? Je ne vous ai demandé pour les pauvres qu'une légère partie de vos revenus, disant avec l'Apôtre : « Que votre abondance vienne au secours de leur pénurie; » II *Cor.*, VIII, 14; et je n'ai pas même pu l'obtenir. Ai-je voulu vous forcer à jeûner? Je condamne l'ivresse et la gourmandise. Nous retranchons ce qui fait votre ignominie, ce que vous-même déclarez digne d'horreur et de répulsion, sans égard à la géhenne. Vous ai-je défendu de vous réjouir? Non, pourvu que ce soit d'une manière honnête et pure.

4. Pourquoi craignez-vous? D'où viennent vos incertitudes et vos terreurs? Dans le mariage, dans de légitimes possessions, dans l'usage modéré des biens terrestres, où donc est l'occasion de péché? Mais voilà que les pouvoirs humains commandent le contraire, et ils sont obéis. Ils n'exigent pas seulement de ce qui surabonde; ils disent : Donnez tout; et vous avez beau mettre en avant votre indigence, ils ne se désistent pas pour cela. Le Christ ne tient pas ce langage; il dit : Fais-moi part de ce que tu possèdes, et je te mets au premier rang. Eux parlent ainsi : Si tu veux arriver aux distinctions, laisse-là père, mère, parents et serviteurs; viens à la cour pour y subir tous les genres de labeurs et de misères, toutes les humiliations et tous les tourments de la servitude. — Le Christ reprend : Reste dans ta maison, avec ta femme et tes enfants, fais régner là l'ordre et l'harmonie, si bien que ta vie s'écoule dans le calme et la sécurité. — Sans doute, me répondrez-vous; mais ceux-là me promettent des richesses? — Et celui-ci vous promet un royaume, et les richesses par surcroît, puisqu'il a dit : « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et toutes ces choses vous seront données ensuite. » *Matth.*, VI, 33. Le monde ne vous donne aucun gage gratuit; c'est par là que le Christ commence : « J'ai été jeune, dit le Prophète royal, et je suis devenu vieux : je n'ai jamais vu le juste dans l'abandon, ni sa race mendiant le pain. » *Psalm.* XXXVI, 25. Embrassons donc avant tout la vertu, posons la base, n'ayons pas d'autre préoccupation, et vous verrez quels biens en seront la conséquence. Est-ce que vous servez le monde sans travail, vous si lâche dans le service de Dieu? — Je l'avoue, cela ne me coûte rien, ceci m'est extrêmement pénible. — Que dites-vous? Non, il n'en est pas ainsi. Si nous voulons être sincères, nous verrons là des labeurs incessants, une accablante fatigue; ici le travail rendu facile par la bonne volonté. Parmi les soldats, il en est qui s'acquittent mal de leur devoir, il en est qui le remplissent d'une manière remarquable : les uns, on les oublie; les autres, on les imite. Combien d'hommes, après avoir été baptisés, sont devenus des anges!

Différence entre les ordres du Christ et ceux du monde.



Redoutez les incertitudes de l'avenir. La mort viendra comme le voleur qui se cache dans les ténèbres; elle nous envahira pendant le sommeil, elle surprendra ceux qui vivent dans la négligence. Si Dieu ne nous permet pas de soulever le voile de l'avenir, c'est pour que cette attente nous tienne toujours attachés à la vertu. — Mais il est plein de clémence, me direz-vous. — Jusques à quand irez-vous répétant cet insipide et ridicule prétexte? Et moi, je déclare non-seulement qu'il est clément, mais encore que sa clémence est sans bornes, et qu'il a tout disposé dans notre vie d'une manière avantageuse. Combien ne voyez-vous pas d'hommes cependant qui sont affligés d'une lèpre incurable? combien qui sont frappés de cécité depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ou qui sont devenus aveugles dans un âge plus ou moins avancé? combien qui vivent dans la pauvreté, dans les prisons, au fond des mines, où ils trouvent souvent leur tombeau? combien d'autres sont moissonnés par la guerre? Sont-ce là des preuves de bonté, je vous le demande? Dieu ne pouvait-il pas empêcher ces malheurs s'il l'avait voulu? Il les a permis. — Sans nul doute, me répondrez-vous; mais vous-même, dites-moi pourquoi tant d'autres ne sont pas aveugles dès leur enfance. — Je ne vous le dirai pas que vous ne m'ayez promis de recevoir le baptême, et de vivre dans la pratique du bien après l'avoir reçu. Il ne vous appartient pas d'aborder cette doctrine, et la parole sainte n'est pas un vain amusement. Si je résolvais cette question, une autre se présenterait aussitôt; car l'Ecriture est un profond abîme.

On ne doit pas différer le baptême.

Accoutumez-vous donc, non à poser des questions pour avoir le plaisir de les entendre résoudre, mais à garder un silence prudent; sans cela, les questions n'auraient pas de terme : une première solution les ferait naître en foule. Par conséquent, apprenons plutôt à le chercher qu'à résoudre de nouvelles questions. Les résoudrions-nous d'ailleurs, que ce ne serait jamais d'une manière complète. Selon le raisonnement humain, la vraie solution est dans la foi, et consiste à savoir que Dieu fait toute chose avec justice, avec bonté, pour un but utile, et de plus à reconnaître que nous ne pouvons comprendre sa pensée. Voilà l'unique solution, il n'en est pas de meilleure. Et quel doit être le résultat d'une solution? N'est-ce pas au fond de n'avoir plus à s'occuper de la difficulté résolue? Si vous demeurez bien persuadé que la divine Providence dirige tout, permettant certaines choses pour des raisons qui lui sont connues, accomplissant elle-même les autres, vous n'avez plus rien à demander; tout le bénéfice de la solution vous est acquis. Résumons-nous. Voyant que tant d'hommes sont dans la peine, et que ce ne saurait être sans la permission de Dieu, usez de la santé du corps pour acquérir la santé de l'âme. Peut-être me direz-vous : A quoi bon m'imposer tant de labeurs et d'ennuis, quand je puis tout résoudre sans aucune fatigue? — Voilà qui n'est certes pas évident. Non-seulement vous n'obtenez pas la solution sans un travail pénible, mais il arrive que vous mourez sans avoir rien résolu. Du reste, en serait-il autrement, qu'un tel langage serait toujours intolérable.

Dieu vous pousse au combat, il a mis sous vos yeux des armes d'or; et puis, lorsqu'il faut les saisir et les manier, vous préférez vivre sans gloire et ne rien faire pour le bien. Supposez que vous êtes au milieu de la guerre, que le roi est présent, que vous voyez vos concitoyens, les uns se précipiter sur les phalanges ennemies, donner la mort, frapper à coups redoublés, les autres accepter un combat singulier, d'autres encore monter à cheval pour s'élancer avec plus de vigueur, et tous recevoir les éloges du roi, s'attirer l'admiration publique, provoquer les applaudissements et remporter des couronnes; tandis que plusieurs, craignant les blessures, se tiennent au dernier rang : supposez encore que la guerre est finie, et qu'alors on appelle les premiers pour les combler de louanges et de présents, le nom des seconds restant dans un profond oubli, eux-mêmes ne devant leur salut qu'à la vaillance de leurs frères : de quel côté, je vous prie, voulez-vous être? Serez-vous plus froid que la pierre, plus insensible que la matière inanimée, ne choisirez-vous pas mille fois d'être du nombre des premiers? — Oui, je le veux, je le désire. — Faudrait-il tomber en

combattant, n'est-ce pas le parti que vous devriez embrasser avec courage? Ne voyez-vous pas de quel renom et de quelle gloire sont entourés ceux qui meurent dans les batailles? Et cependant le prince ne peut rien pour eux quand ils sont morts. Dans la lutte que je vous propose, rien de pareil; vous aurez une gloire sans tache, si vous portez là-haut de nobles cicatrices. Puissions-nous tous les montrer, même en dehors des persécutions, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Comme Pierre parlait encore, l'Esprit saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre, furent extrêmement étonnés de voir que la grâce du Saint-Esprit s'était répandue sur les Gentils; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. »

1. Voyez l'économie de la Providence. Dieu n'attend pas que le discours soit fini, ni que le baptême soit donné par les soins de Pierre; ces hommes ont manifesté d'admirables sentiments, ils ont reçu le germe de la doctrine, ils croient que les péchés sont absolument remis par le baptême : c'en est assez, l'Esprit descend. Les choses se passent ainsi, parce que Dieu veut fournir d'avance à Pierre un grand moyen de justification. Mais encore pour qui prend-il cette mesure? Pour les Juifs, qui ne le voyaient qu'avec une profonde peine. Aussi l'action de Dieu se fait-elle sentir partout et toujours. Pierre n'est là que comme par occasion, leur enseignant que les apôtres doivent aller désormais vers les nations, que tout cela doit avoir lieu à cause d'elles. N'en soyez pas étonnés. Tant de controverses s'élevèrent après de telles manifestations, soit à Césarée, soit à Jérusalem; que ne serait-il pas arrivé, si ces manifestations ne s'étaient pas produites? De là ce qu'elles ont de frappant. Observez comment Pierre saisit la circonstance pour se justifier; sa réponse vous est signalée dans le récit de l'Evangéliste : « Alors Pierre répondit : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit saint comme nous? » On sent qu'il en vient à ses fins; il laisse éclater son impatience; cette pensée était depuis longtemps dans son cœur. « Peut-on refuser l'eau du baptême? » s'est-il écrié. C'est presque un mouvement d'indignation contre ceux qui l'empêchaient et qui soutenaient que cela ne devait pas se faire. C'est bien ce qui devait s'accomplir, semble-t-il dire, ce baptême dont nous sommes nous-mêmes baptisés. « Il donna ordre de les baptiser au nom de Jésus-Christ. » S'étant justifié, il fait donner le baptême, et c'est par les choses mêmes qu'il instruit ses auditeurs, tant celle-ci était odieuse aux Juifs. C'est pour cela qu'il a commencé par sa propre défense, bien que les actes parlent assez haut; et l'ordre vient ensuite. « Alors ils le prièrent de rester avec eux quelques jours; » ce qui fait qu'il se montre plein de confiance et qu'il reste en effet.

« Or les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les Gentils avaient aussi reçu la parole de Dieu. Pierre étant après cela remonté à Jérusalem, les fidèles circoncis disputaient contre lui, disant : Pourquoi êtes-vous entré chez les incirconcis et avez-vous mangé avec eux? » Après ce qui s'était passé, « les fidèles circoncis disputaient; » non les apôtres. Que signifie ce mot, « disputaient? » Il nous montre à quel point ils étaient scandalisés. Et voyez ce qu'ils objectent. Ils ne disent pas : Pourquoi les avez-vous évangélisés? Non; mais : « Pourquoi avez-vous mangé avec eux? » Pierre ne s'arrête pas à cette insipide parole; car elle mérite bien cette qualification. Il en vient à la grande en disant : Dès qu'ils avaient reçu l'Esprit, pouvions-nous ne pas le leur accorder? — Mais comment n'en a-t-on pas agi de même envers les Samaritains, les a-t-on même traités d'une manière tout opposée, après le baptême comme auparavant? — Ils ne s'étaient pas scandalisés de cette conduite; bien plus, ils avaient envoyé dans ce but. Leur accusation ne porte pas ici sur le même objet : ils savent bien que c'est l'œuvre de la grâce divine. Voici leur question : « Pourquoi avez-vous mangé avec eux? »

Reproches adressés par les fidèles circoncis à saint Pierre.



Il y avait d'ailleurs une incommensurable différence entre les Samaritains et les Gentils. On peut dire encore que Dieu permet une telle accusation pour l'instruction de ceux qui la formulent; car ce n'est pas sans motif que Pierre leur raconte ce fait. Et voyez quelle simplicité, quelle modestie dans son langage : « Or Pierre, commençant, leur exposa par ordre ce qui s'était passé, et s'exprima de la sorte : J'étais en prière dans la ville de Joppé. » Il ne dit pas dans quel but, ni à quelle occasion. « Et j'eus dans un ravissement de mon âme une vision : c'était une vaste nappe qui descendait du ciel, suspendue par les quatre coins, et qui vint jusqu'à moi. J'y plongeai mes regards, et je vis des animaux terrestres à quatre pieds, des bêtes sauvages, des reptiles, et des oiseaux du ciel. J'entendis alors une voix qui me disait : Lève-toi, Pierre, tue et mange. »

Que prétend-il donc ? C'était assez, semble-t-il dire, d'avoir vu la nappe pour connaître la vérité; mais de plus la voix s'est fait entendre. « Et je répondis : Non, Seigneur; car jamais rien de commun ou d'immonde n'est entré dans ma bouche. » Vous l'entendez, il déclare qu'il a a fait tout ce qui dépendait de lui, qu'il a protesté n'avoir jamais mangé des choses impures. C'était répondre à ce qu'ils disaient : « Vous êtes entré dans leur maison et vous avez mangé avec eux. » Il n'avait pas donné ces explications à Corneille, qui n'en avait aucun besoin. La voix se faisant entendre de nouveau du haut du ciel, m'a dit : « Ce que Dieu lui-même a purifié ne l'appelle pas impur. » Cela s'est renouvelé trois fois; et toutes ces choses sont rentrées dans le ciel. Et voilà que trois hommes se présentèrent aussitôt dans la maison où j'étais, envoyés de Césarée vers moi. Il raconte simplement ce qui est nécessaire, taisant à dessein le reste, mais au fond insinuant ceci par cela. Remarquez de quelle façon il établit sa défense, ne voulant pas user de son autorité de docteur; car il savait bien que, plus sa parole serait modeste, plus il gagnerait le cœur de ceux qui l'entendaient. « Jamais, dit-il, rien de commun ou d'immonde n'est entré dans ma bouche. » Ainsi se justifiait pleinement l'économie du plan divin. « Et voilà que trois hommes se présentèrent aussitôt dans la maison où j'étais. Or l'Esprit me dit d'aller avec eux sans hésiter un instant. »

2. C'est donc l'Esprit qui commande. « Avec moi vinrent les six frères que voilà. » Se peut-il une humilité plus grande que celle de Pierre, ayant ainsi recours au témoignage des simples fidèles ? « Avec moi vinrent les six frères que voilà, et nous entrâmes dans la maison de cet homme. Alors il nous raconta comment un ange lui était apparu debout dans cette même maison, et lui disant : Envoie des hommes à Joppé, et fais venir Simon surnommé Pierre, qui te dira des paroles par lesquelles tu seras sauvé toi et toute ta famille. » Il ne rapporte pas ce que l'ange avait dit à Corneille : « Tes prières et tes aumônes sont montées en présence de Dieu, qui s'est souvenu de toi. » Il ne veut pas heurter ceux qui l'écoutent; il se borne à cette simple affirmation : « Qui te dira des paroles par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute ta famille. » Son empressement s'explique, vous le voyez, par la cause que j'ai signalée. Il ne dit rien de la vertu du centurion. Lors donc que l'Esprit l'envoyait, qu'il avait l'ordre de Dieu même, qu'un ange l'appelait, le pressait de partir, tranchait les difficultés de l'affaire, quelle conduite avait-il à tenir ? Il n'invoque aucune de ces raisons, il n'en appelle qu'à l'événement, qui du reste était par lui-même une preuve convaincante. — Pourquoi dès lors, me demanderez-vous, n'est-ce pas la seule chose qui soit arrivée ? — « C'est Dieu qui permet ce surcroît de lumière, voulant démontrer ainsi que le commencement ne dépendait pas de l'apôtre. » Si ce dernier était parti de son propre mouvement, sans aucun de ces préliminaires, les auditeurs eussent été profondément choqués. Il les gagne à son sentiment dès le principe quand il leur dit : « Ils ont reçu l'Esprit saint comme nous; » puis encore : « Comme j'avais commencé de parler, l'Esprit saint descendit sur eux ainsi qu'il descendit sur nous à l'origine. » Il ne s'arrête pas là, il rappelle la parole du Seigneur. « Je me souvins alors de cette parole que le Seigneur avait dite : Jean a baptisé dans l'eau; pour vous, c'est dans l'Esprit saint que vous serez

baptisés. » *Matth.*, III, 11. Il n'est donc rien arrivé d'étrange, tout est conforme à la prédiction.

Il n'était pas besoin de baptême, m'objectera-t-on ; c'était un baptême parfait que la descente de l'Esprit saint dans leur âme.—Aussi ne dit-il pas : J'ordonnai d'abord qu'ils fussent baptisés. Quoi donc ? « Quelqu'un pourrait-il empêcher qu'on donne à ceux-ci l'eau du baptême ? » C'est montrer qu'il s'est abstenu de toute initiative.—Ce que nous possédions, ils l'ont reçu à leur tour. « Par conséquent, si Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, qui avons cru dans le Seigneur Jésus, qui étais-je, moi, pour tenter de m'opposer à Dieu ? » C'est pour achever de leur fermer la bouche, qu'il parle de cette même grâce reçue. Ainsi donc, Dieu ne permet pas qu'ils reçoivent moins ceux qui ont cru de la même manière. Il les a traités comme nous, les premiers fidèles du Sauveur ; et c'est pour cela qu'il les a purifiés. Pierre ne se sépare pas des autres dans la forme de son allocution, afin de la mitiger. Pourquoi vous indigneriez-vous, semble-t-il dire, quand je déclare que nous sommes tous dans la même condition ? « Ayant entendu ces choses, ils gardèrent le silence, puis ils glorifièrent Dieu, en disant : Dieu a donc ouvert aux Gentils la voie de la pénitence pour les conduire à la vie. » C'est le discours de Pierre, cette fidèle narration des faits accomplis, qui a produit tous ces heureux résultats. Voilà les fidèles glorifiant Dieu de ce qu'il a fait part aux étrangers des mérites de la pénitence, tant ce qu'ils viennent d'entendre les a radoucis. La porte est définitivement ouverte à toutes les nations.

Si vous le voulez bien, revenons sur les textes cités. Il n'a pas été dit que Pierre disputait, mais seulement « les frères circoncis. » Pour lui, il n'était pas dans l'ignorance de ce qui se préparait. C'était une chose digne d'admiration que la manière dont les Gentils avaient embrassé la foi, et les fidèles en l'apprenant n'éprouvent aucune fâcheuse impression : c'est lorsqu'ils voient de plus que Dieu leur a donné l'Esprit saint, lorsque Pierre raconte sa vision, et déclare avoir appris de Dieu à ne regarder aucun homme comme impur, qu'ils sont péniblement impressionnés. Quant à Pierre, je l'ai dit, il le savait d'avance. Aussi avait-il accommodé sa parole aux Gentils, afin de montrer qu'ils cessaient de l'être du moment où la foi s'était manifestée. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils eussent reçu l'Esprit saint avant le baptême ; car c'est une chose qui s'est renouvelée de notre temps. Pierre montre encore par là qu'ils ont été baptisés dans des conditions exceptionnelles. Il multiplie les raisons pour empêcher ses auditeurs de réclamer, et les obliger à regarder les nouveaux fidèles comme leurs égaux.

« Ils le prièrent de rester, » poursuit le texte. Voyez comme les Juifs sont défiants envers lui, et quel zèle ils témoignent pour la loi. Ils ne révèrent pas la dignité de Pierre, ni les miracles opérés, ni cette grande œuvre, ni le succès de la prédication ; ils disputent sur de légers incidents. Et cependant, si rien de cela n'avait eu lieu, le résultat n'aurait pas été le même. Mais Pierre ne se justifie pas ainsi ; il est trop prudent pour cela. Disons mieux, ce n'est pas sa prudence qui parle, c'est l'Esprit même de Dieu ; et dans sa défense, l'Apôtre attribue tout à Dieu, rien à lui-même. Il ne se borne pas à leur dire : Lui-même a jeté mon âme dans le ravissement, tandis que je m'adonnais simplement à la prière ; la vision est venue de lui, et la résistance de moi ; il a parlé de nouveau, et je n'ai pas encore obéi ; l'Esprit m'ordonna de partir, et je me mis en route sans empressement. Dieu m'avait donc envoyé, je l'ai dit, et toutefois je ne me hâtai pas de donner le baptême : c'est donc lui qui a tout fait ; le baptême est son œuvre, et non la mienne. — Il n'ajoute pas : Après toutes ces choses ne fallait-il pas enfin recourir à l'eau ?—Non ; rien ne manque, dirait-on ; il s'écrie : « Qui étais-je, moi, pour tenter de m'opposer à Dieu ? » Justification étrange ! Il ne dit pas : Les faits vous étant ainsi connus, tenez-vous en repos. Quelle est donc sa conduite ? Il essuie d'abord leur emportement, puis il répond à l'accusation : « Qui étais-je, moi, pour tenter de m'opposer à Dieu ? » C'est une défense dont la force est irrésistible. Il n'y a rien à dire à ceci : Je ne pouvais pas m'opposer. Aussi les auditeurs restent-ils saisis de crainte, et finissent par glorifier Dieu.

3. Nous devons le glorifier nous-mêmes quand il arrive un bonheur à notre prochain, et gardons-nous de murmurer contre nos frères, comme le font trop souvent les nouveaux initiés, quand ils en voient initier d'autres qui meurent aussitôt. Il faut même rendre gloire à Dieu de ce qu'il ne leur accorde pas une prolongation de vie. Vous avez, si vous voulez en profiter, un plus grand don ; et ce don n'est pas précisément l'illumination, dont ils ont été gratifiés tout comme vous ; c'est le temps qui vous est laissé pour accomplir de bonnes œuvres. Ils ont reçu la robe blanche, mais non la possibilité de se produire avec un tel ornement : au contraire, Dieu vous a donné toute liberté d'user avec honneur des armes spirituelles, et de vous perfectionner dans ce noble exercice. Votre frère est parti, n'ayant droit qu'à la récompense de la foi : vous demeurez dans l'arène, et par vos actions vous pouvez acquérir de nombreuses couronnes; vous pouvez l'emporter en éclat sur lui comme le soleil l'emporte sur la plus petite des étoiles, le général, ou le roi lui-même, sur le dernier des soldats. N'accusez donc que vous, ou plutôt, au lieu de vous livrer à des accusations inutiles, travaillez sans cesse à vous corriger : il ne suffit pas de condamner sa conduite, il faut renouveler le combat. Avez-vous été terrassé, avez-vous reçu de graves atteintes, relevez-vous, ranimez votre courage : vous êtes encore dans la lice, le spectacle n'est pas terminé. Combien n'en connaissez-vous pas qui s'étaient d'abord laissé battre, et qui sont ensuite revenus disputer la victoire? L'essentiel est que vous ne succombiez pas volontairement. Vous déclarez heureux celui qui a quitté la terre ; félicitez-vous plutôt de votre propre bonheur. Il est à l'abri du péché sans doute; mais vous, si vous le voulez, vous ferez une grande provision de mérites, tout en effaçant vos péchés, ce qui ne lui est plus possible. Il nous est toujours permis de revenir au bien. Nombreux sont les remèdes de la pénitence; que personne donc ne tombe dans le découragement. On ne doit désespérer que de celui qui désespère de lui-même : c'est lui qui se ferme la voie du salut.

Nombreux sont les remèdes de la pénitence.

Ce n'est pas chose aussi funeste de tomber au fond de l'abîme du mal, que d'y rester ensuite; l'impie n'est pas précisément celui qui se plonge dans cet abîme, c'est celui qui méprise quand il est au fond. Est-ce bien quand vous devriez avoir la plus vive sollicitude, que vous concevez ce froid mépris? Il est vrai que vous êtes tombé sous des coups sans nombre; mais il n'est pas de blessure dans notre âme qui ne puisse être guérie. Il en est beaucoup dans le corps; il n'en est aucune dans l'âme. Et cependant nous ne négligeons rien pour guérir les premières, tandis que nous n'avons aucun souci des secondes. Ne savez-vous pas que peu d'instants suffirent au larron pour acquérir une gloire immortelle? En fallut-il davantage aux martyrs pour gagner le suprême bonheur? — Nous ne sommes plus au temps du martyre.— Si nous le voulons, c'est toujours le temps des luttes, comme je l'ai souvent répété. « Ceux qui veulent mener une vie pieuse dans le Christ Jésus, dit l'Apôtre, souffriront la persécution. » II *Tim.*, III, 12. Oui, ceux qui vivent dans la pratique de la piété seront persécutés, sinon par les hommes, du moins par les démons; et c'est ici sans contredit la persécution la plus cruelle. Avant tout on est persécuté par sa propre incurie quand on ne veille pas sur soi-même. Or, pensez-vous que ce soit une légère persécution de vivre avec cet ennemi domestique? C'est le mal le plus affreux, plus affreux que la persécution même. Telle qu'un écoulement permanent, l'incurie détrempe l'âme. Entre l'incurie et la persécution, il y a la même différence qu'entre l'hiver et l'été.

Pour vous convaincre que c'est ici la plus fatale des persécutions, songez qu'elle répand dans l'âme un léthargique sommeil, qu'elle détruit toute énergie morale, qu'elle excite toutes les passions, fournissant des armes au faste, à la volupté, à la colère, à la vaine gloire, à la jalousie. Cette tourbe ne s'agite pas durant la persécution; la crainte alors étouffe ces divers mouvements de l'âme, comme le fouet fait taire un chien qui nous importune de ses aboiements. Qui cherche la gloire ou le plaisir pendant que la persécution se déchaîne? Personne assurément; on tremble, la crainte pénètre partout,

faisant régner le calme, disposant les âmes à la piété, leur préparant comme un port tranquille. Je me souviens d'avoir entendu dire par nos pères — et puissions-nous n'avoir rien de semblable à raconter de notre temps, puisque nous sommes réduits à ne pas désirer l'épreuve! — qu'autrefois, quand sévissaient les persécutions, on voyait des hommes vraiment chrétiens. Nul ne se préoccupait de sa fortune, de sa femme, de ses enfants, de sa maison ou de sa patrie; leur unique soin à tous était de sauver leur âme. Les uns se cachaient dans les monuments et les tombes, les autres s'enfonçaient dans les déserts. Et ce n'était pas les hommes seuls; des femmes tendres et délicates fuyaient aussi, se cachaient, continuellement en butte à la faim. Vous imaginez-vous une femme cachée dans un tombeau, attendant là qu'une servante puisse lui porter quelque nourriture, craignant à tout instant d'être découverte, renfermée comme dans une fournaise, et s'occupant alors de luxe ou de plaisirs? Ne voyez-vous pas que la persécution est maintenant plus terrible, toutes les passions conjurées se précipitant sur notre âme comme autant de bêtes féroces? C'est quand nous croyons être à l'abri des persécutions, que la persécution est dans toute sa force. Ce qu'il y a de plus dangereux dans cette guerre, c'est que nous y voyons la paix; et de la sorte nous ne prenons pas les armes, nous restons dans l'inaction, nul ne se prémunit, nul ne tremble.

Si vous ne me croyez pas, demandez aux persécuteurs eux-mêmes quand est-ce que l'état du christianisme était le plus florissant, quand est-ce que les chrétiens avaient la gloire la plus pure. Ils étaient moins nombreux à cette époque; mais combien n'étaient-ils pas plus riches en vertus? A quoi bon, dites-moi, entasser la paille, quand on pourrait acquérir des diamants? Ce n'est pas la multitude, c'est la splendeur de la vertu qui fait la véritable grandeur. Elie était seul, et le monde n'était pas digne de cet homme. Le monde comprend cependant des milliers d'individus; mais ces milliers sont comme s'ils n'existaient pas, puisqu'ils ne valent pas un seul homme. « Mieux vaut un homme faisant la volonté du Seigneur que mille transgresseurs de ses lois. » *Eccli.*, XVI, 3. Un sage insinue la même chose quand il dit : « Ne désirez pas un grand nombre d'enfants inutiles. » *Ibid.*, V, 1. Des chrétiens comme nous en voyons tant provoqueraient moins de blasphèmes s'ils ne l'étaient pas. Que me fait la multitude? C'est un plus grand aliment pour le feu. Votre corps même vous en fournit un exemple : peu de nourriture avec la santé est préférable à des mets abondants avec le malaise. Cette surabondance n'est que l'aliment de la maladie. Quelque chose de pareil se voit dans la guerre : dix soldats expérimentés et courageux valent plus qu'une foule sans courage et sans expérience; outre qu'elle ne fait rien, elle embarrasse les autres et les empêche d'agir. On le voit encore dans un navire : deux matelots rompus à la mer rendent plus de services qu'une tourbe ignorante; celle-ci ne servirait qu'à faire périr le vaisseau.

4. Si je tiens ce langage, ce n'est pas que votre multitude m'inspire de la répulsion, c'est que je voudrais vous voir tous dignes d'éloges, et non rassurés par cette multitude même. Ils sont de beaucoup les plus nombreux ceux qui tombent dans la géhenne; mais le royaume n'en est pas moins supérieur, malgré le petit nombre de ceux qui l'obtiennent. Le peuple égalait les grains de sable de la mer, et c'est un seul qui le sauva. Le seul Moïse eut plus de pouvoir que tous ensemble; le seul Josué se montra plus fort que six cent mille. Ne nous occupons pas seulement d'augmenter le nombre, occupons-nous encore et surtout d'agrandir la dignité de chacun. Que ceci s'accomplisse, et cela s'accomplira bientôt. On ne songe pas d'abord à faire une maison spacieuse, il faut en premier lieu qu'elle soit solide et durable; on n'en jette pas les fondements pour être ensuite un objet de risée. Que la solidité donc passe dans nos aspirations avant l'étendue. Le bien entraîne après soi le nombre, et le nombre sans le bien n'est qu'une grande inutilité. Ayons dans l'Eglise des hommes remarquables par leur vertu, la foule ne tardera pas à le devenir elle-même; si ceux-là ne s'y trouvent pas, celle-ci demeurera toujours dans ses ténèbres. Combien pensez-vous qu'il y ait dans notre ville de personnes devant arriver au

Saint Jean-Chrysostome croit qu'un très-petit nombre de son peuple sera sauvé.

salut? Il m'en coûte de le dire; je le dirai cependant. Dans cette foule immense, il n'en est pas cent qui seront sauvés; et encore ne suis-je pas sûr de ce nombre. Quelle corruption dans la jeunesse, et dans la vieillesse quelle apathie! Personne qui s'occupe d'élever les enfants comme ils doivent l'être; personne, voyant un sage vieillard, ne s'applique à l'imiter. Les bons exemples disparaissent; aussi dans les jeunes gens plus rien qui mérite l'admiration.

Ne me dites pas : Nous sommes le grand nombre. — C'est une parole dénuée de sens. Elle pourrait être admise s'il fallait satisfaire les hommes; elle n'est rien quand il s'agit de Dieu, qui n'a nul besoin de nous. Elle est même insipide à l'égard des hommes; écoutez plutôt : Que n'aura pas à souffrir un maître entouré de nombreux domestiques, s'ils sont pervers? Celui qui n'en a point juge pénible de n'être pas servi; mais celui qui n'en a que de mauvais court avec eux à sa perte, et le malheur est tout autrement grand. Il serait d'ailleurs bien plus difficile d'être toujours en lutte avec autrui que de servir soi-même. Je ne le dis pas pour qu'on n'admire plus la prodigieuse extension de l'Eglise, je le dis pour que nous travaillions avec zèle à rendre cette multitude digne de lui appartenir, pour que chacun y contribue de son côté, en attirant au bien, non-seulement les parents, les amis ou les voisins, comme je le dis sans cesse, mais encore les étrangers. Voyez néanmoins ce qui se passe : La prière a commencé; jeunes gens et vieillards gisent là tous également saisis d'une froideur mortelle. La jeunesse, que j'appellerai plutôt un égout, se livre au rire, aux grossières plaisanteries, aux conversations frivoles. Je l'ai moi-même entendue. Ces hommes insultent les autres, quoique se tenant à genoux comme eux. Quand vous serez là, témoin de ces choses, que vous soyez jeune ou vieux, reprenez-les avec force, ne craignez pas, et, s'ils méprisent vos représentations, appelez le diacre, élevez la voix, faites tout ce qui dépendra de vous; s'ils osent vous résister en face, les auxiliaires ne vous manqueront pas. Quel est le fidèle assez peu raisonnable qui, vous voyant leur adresser d'aussi justes reproches, ne prendra pas parti pour vous? En vous retirant vous emporterez la récompense de votre prière.

Dans la maison du maître, les serviteurs qui ne souffrent pas qu'un objet ne soit à sa place, sont ceux que nous estimons les plus dévoués. Si vous aperceviez un vase d'argent qu'on aurait jeté dehors par mégarde, ne le rapporteriez-vous pas dans la maison, dites-moi, quand même vous ne seriez nullement chargé de ce soin? Si c'est un vêtement qu'on aurait jeté de la même manière, vous auriez beau n'avoir pas qualité pour cela, avoir même des sentiments de haine pour celui que ce soin regarderait, ne le releveriez-vous pas néanmoins par égard pour le maître? Agissez de même ici. Vous avez devant vous des vases; ils sont dispersés, remettez-les en ordre. Venez à moi, j'y consens; demandez-moi de vous éclairer. Je ne puis pas tout voir par moi-même, usez de générosité. Voyez quelle perversité règne dans le monde. Avais-je tort de vous dire que nous offrons l'aspect d'un tas de paille, d'une mer bouleversée? Je ne parle plus de ceux qui sont coupables de tels désordres, mais bien de ceux qui viennent avec une telle apathie, avec une telle somnolence, qu'ils n'essaient même pas de les corriger. J'en vois d'autres qui se tiennent debout et causent ensemble pendant que la prière se fait, pendant que les vrais fidèles se tiennent là respectueux, soit quand on prie, soit quand le prêtre donne la bénédiction. O témérité! d'où nous viendra le salut? comment pourrons-nous apaiser la colère divine? Si vous allez aux amusements du monde, vous verrez les chœurs organisés d'une façon irréprochable, et rien n'y fait défaut. De même que, dans une lyre dont les diverses parties sont parfaitement en ordre, de cet ordre résulte une agréable symphonie; de même ici, du parfait accord de toutes les âmes devrait résulter l'harmonie la plus parfaite. Nous ne formons tous qu'une Eglise, membres unis et coordonnés sous un chef unique : nous formons tous un seul et même corps. Qu'un membre quelconque soit dans l'abandon, et tout se corrompt et se dégrade. Le désordre de l'un se communique bientôt aux autres, et l'ordre général en est ébranlé. Ce qu'il y a de terrible, c'est que vous ne venez

pas ici compléter un amusement, un chœur de danse; le désaccord va beaucoup plus loin. Ignorez-vous que vous êtes en présence des anges, que vous chantez avec eux les hymnes sacrées? Et c'est là pour vous un objet de plaisanterie! N'est-il pas étonnant que la foudre n'éclate pas, non-seulement sur les coupables, mais encore sur nous tous? Le châtiment ne serait pas au-dessus du crime. Devant nous est le Roi, passant en revue son armée; et sous les yeux de tels spectateurs, vous vous livrez au rire, encore une fois, vous n'imposez pas silence aux autres!

Mais jusques à quand ferons-nous entendre ces récriminations et ces plaintes? N'eût-il pas fallu considérer ces hommes comme autant de fléaux, comme des êtres corrompus et corrupteurs, couverts de mille souillures, et dès lors les chasser du lieu saint? Quand est-ce qu'ils cesseront de rire ceux qui rient à ce redoutable instant? Quand est-ce qu'ils s'abstiendront de la frivolité ceux qui ne savent pas même être sérieux durant l'oblation du sacrifice? N'ont-ils donc aucun respect pour l'assemblée, aucune crainte de Dieu? N'était-ce pas assez de notre négligence spirituelle, des divagations de notre esprit quand nous prions? Fallait-il de plus donner l'exemple de ces rires insultants et contagieux? Sommes-nous ici dans un théâtre? Ah! je suis persuadé que le théâtre est la source d'une pareille impiété; car il a pour effet de rendre les hommes impudents et désordonnés. Ce que nous édifions avec tant de peine, c'est là qu'on le détruit. Ce n'est pas assez dire; c'est là qu'on puise tous les genres d'impureté. Nos efforts ressemblent à ceux du maître d'un champ qui travaille sans cesse à le purifier, mais en vain, parce qu'il est sans cesse inondé d'une boue fétide : plus vous travaillez à l'assainir, plus y descend l'eau bourbeuse. La même chose arrive ici. Après que nous avons purifié ceux que le théâtre avait plongés dans l'ordure, eux-mêmes vont s'y plonger encore et plus avant, comme si leur vie n'avait d'autre but que de nous procurer des fatigues; et nous les voyons revenir infectés de nouveau dans leurs habitudes, dans leur extérieur, dans leurs paroles, dans leurs amusements et leur paresse. Nous nous remettons à l'œuvre avec énergie, pour avoir à la recommencer ensuite : telle est l'horrible tâche qui nous est imposée. Aussi est-ce à Dieu que je vous livre. A partir de ce moment, vous qui n'avez pas subi la contagion, vous encourrez un jugement sévère, une sentence de mort, je vous l'atteste, si vous n'avertissez pas, si vous ne corrigez pas vos frères qui se conduisent ainsi, qui se permettent ces entretiens scandaleux. Les reprendre vaut mieux que prier. Suspendez votre prière, et réprimandez-les : vous leur aurez fait du bien, sans rien perdre pour vous-même. De la sorte, nous pourrons tous acquérir le salut et le royaume des cieux. Puissions-nous avoir ce bonheur par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« Or ceux qui avaient été dispersés par la persécution déchaînée à l'occasion d'Etienne, passèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre, à Antioche, ne prêchant la parole à personne, si ce n'est aux Juifs. »

1. Ce n'est pas un léger mobile que la persécution pour les progrès de la parole sainte. « Quand on aime Dieu, dit l'Apôtre, tout coopère au bien. » *Rom.*, VIII, 28. Ayant à cœur de fonder l'Eglise, les premiers docteurs n'avaient rien de mieux à faire qu'à se disperser. Et voyez jusqu'où s'étend alors leur prédication : « Ils passèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre, à Antioche, ne prêchant la parole à personne, si ce n'est aux Juifs. » Voyez aussi comme tout arrive providentiellement à l'égard de Corneille. La dispersion achève d'ailleurs de justifier le Christ et de condamner les Juifs. C'est donc lorsqu'on a fait mourir Etienne, lorsque Paul a deux fois couru les derniers risques, lorsque les apôtres ont été flagellés et chassés à plusieurs reprises, c'est alors que les nations étrangères et les Samaritains sont admis. Paul le proclame de toutes ses forces : « Il fallait avant tout vous annoncer la

parole de Dieu ; mais puisque vous la repoussez et que vous vous jugez indignes, voici que nous nous tournons vers les nations. » *Act.*, XIII, 46. Donc ils vont partout, ils parlent aux Gentils. « Il y en avait plusieurs d'entre eux, hommes de Chypre et de Cyrène, qui, étant entrés dans Antioche, parlaient aux Grecs, leur faisant connaître le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux, et beaucoup crurent et se convertirent à Jésus-Christ. » C'en est fait, les Grecs entendent l'Evangile. Quelques-uns savaient donc parler la langue grecque, et, dans le fait, elle était assez connue à Antioche. « Et la main du Seigneur était avec eux, » est-il dit ; ce qui signifie qu'ils opéraient des miracles. « Le bruit de cet événement parvint aux oreilles de l'Eglise qui était à Jérusalem, et dès lors Barnabé reçut mission de se rendre à Antioche. » Pourquoi, lorsqu'une si grande ville accueillait la parole sainte, les apôtres se contentèrent-ils d'envoyer Barnabé, et ne vinrent-ils pas eux-mêmes ? C'est à cause des Juifs.

Ce n'est pas une chose de peu d'importance qui s'accomplit lorsque Paul arrive dans cette même ville ; ce n'est pas en vain, ce n'est pas sans une disposition particulière de la Providence qu'on veut l'éloigner : il ne fallait pas qu'elle restât enfermée dans Jérusalem cette grande voix de la prédication, cette trompette céleste. Voyez-vous comment le Christ fait servir la perversité des hommes à l'accomplissement de ses volontés, au triomphe du bien, et la haine des Juifs contre Paul à l'édification de l'Eglise chez les Gentils ? Voyez aussi comment Barnabé lui-même, cet autre saint, sans égard à ses propres intérêts, se hâte d'aller à Tarse. « Lequel étant venu et voyant le succès de la grâce divine, fut rempli de joie, et les exhorta tous à persévérer dans la résolution qu'ils avaient prise d'être au Seigneur ; car c'était un homme bon, plein de l'Esprit saint et de foi. Et une grande foule se convertit au Seigneur. Puis Barnabé partit pour Tarse, afin d'en amener Saul. L'ayant trouvé, il le conduisit à Antioche. » Oui, c'était un homme excellent, d'une simplicité parfaite, et de plus un intime ami de Paul. C'est pour cela qu'il vint à l'athlète, au général, au combattant unique, au lion. Les expressions me manquent ; tout ce que je pourrais dire resterait au-dessous du mérite de Paul. Il vient à ce chien incomparable, à cet intrépide chasseur qui tuera même les lions, à ce puissant taureau, à cette lampe qui rayonnera sur le monde, à cette bouche qui parlera au genre humain tout entier. Si les disciples reçurent dans cette ville d'Antioche le nom de chrétiens, c'est vraiment parce que Paul y fit un si long séjour. « Or, il arriva qu'ils demeurèrent toute une année dans cette Eglise, et qu'ils enseignèrent une grande multitude ; de telle sorte que ce fut à Antioche qu'on nomma pour la première fois les disciples chrétiens. » Ce n'est pas une médiocre gloire pour cette ville. Elle peut opposer à toutes les autres ce bonheur qu'elle eut avant toutes d'entendre les accents de cette grande voix, et d'être comme le second berceau du christianisme. Comprenez-vous à quel comble d'honneur et d'illustration fut élevée cette ville ? Et c'est là l'œuvre de Paul. Où les trois mille, les cinq mille, une foule immense avaient cru, rien de pareil ne s'était accompli : on les appelait là les partisans de cette nouvelle croyance, ici on les nomme chrétiens.

Le Christ fait servir la perversité des hommes à l'accomplissement de ses volontés.

« Dans ces jours, des prophètes descendirent de Jérusalem à Antioche. » Comme il fallait que là germât aussi le fruit de l'aumône, Dieu permet que des prophètes y soient envoyés. Considérez, je vous prie, que les nouveaux fidèles n'ont pour docteur aucun homme célèbre ; ce sont des Cypriotes et des Cyrénéens qui les ont instruits. Il est vrai que Paul vint les joindre, lui qui devait tant l'emporter sur eux, bien qu'il eût eu pour maîtres Ananie et Barnabé ; mais c'était le Christ qui l'avait formé lui-même. « L'un de ces prophètes nommé Agabus, se levant alors, prédit une grande famine qui devait s'étendre dans le monde entier, et qui réellement eut lieu sous Claude César. » Il importait que cette prédiction fût faite, et l'événement la confirme d'une manière éclatante. C'est pour qu'on n'attribuât pas ce fléau à l'établissement du christianisme, à la fuite des démons, que l'Esprit saint le fait annoncer : ainsi le Christ avait prédit lui-même bien des événements futurs. Cette famine n'était pas du reste dans le

cours ordinaire des choses, il faut y voir un châtiment des persécutions exercées contre les apôtres. Dieu les avait supportées avec patience pendant quelque temps ; mais, comme on s'obstina, survint la famine, prélude des maux affreux qui allaient fondre sur les Juifs. — Si la famine avait pour but de châtier ce peuple, il ne fallait pas qu'elle sévît contre les autres. De quel tort s'étaient rendus coupables les Grecs, par exemple, pour avoir part à ce terrible châtiment? — Supposez que ce ne soit pas à cause des Juifs, et vous direz alors qu'il faut leur décerner des éloges, parce qu'ils ont fait tout ce qui dépendait d'eux, parce qu'ils exerçaient une vengeance légitime, en mettant à mort, en persécutant les fidèles par tous les moyens possibles. Remarquez d'ailleurs le moment où la famine se déclare : c'est quand des Gentils ont été déjà reçus dans l'Eglise.

2. Mais si la famine était un châtiment, me dira-t-on, les disciples devaient en être exemptés. — Et pourquoi, je vous le demande? Le Christ ne leur avait-il pas dit : « Vous aurez des tribulations à souffrir dans le monde? » *Joan.*, XVI, 33. — Vous qui parlez ainsi, vous ajouterez sans doute qu'ils n'auraient pas dû subir la flagellation. — Reconnaissez que la famine fut pour eux une cause de salut, une occasion d'exercer la miséricorde, une source de biens, comme elle aurait pu le devenir pour vous-mêmes, si vous l'aviez voulu : c'est la volonté qui vous a manqué. Elle fut prédite pour que les fidèles fussent mieux disposés à l'aumône, à raison des malheurs qui pesaient sur ceux de Jérusalem, affranchis jusque-là d'une telle souffrance. On envoya Paul et Barnabé pour en faire la distribution. « Les disciples donnèrent chacun selon ses ressources. » Voyez-vous comme le fruit de leur conversion se fait aussitôt sentir, non-seulement autour d'eux, mais encore au loin? Ceci me paraît se rapporter à ce que Paul dit ailleurs : « En nous donnant la main à Barnabé et à moi, ils nous admirent dans leur société ; ils nous recommandèrent d'avoir soin des pauvres. » *Galat.*, II, 9-10. Tels furent les avantages de la famine. Au lieu de s'abandonner aux lamentations et de verser des larmes, comme nous le faisons dans les épreuves de la vie, les disciples entreprennent une œuvre sublime et dévouée : ils prêchent avec encore plus d'assurance la parole de Dieu. Ils ne disent pas : Nous, des Cyrénéens et des Cypriotes, nous abordons cette grande et splendide cité. Non ; pleins de confiance dans la divine grâce, les uns s'emploient au ministère de l'enseignement, et les autres ne dédaignent pas de recevoir leurs leçons. Vous le voyez, tout s'accomplit par le concours des petits et des humbles, la prédication s'étend, les fidèles de Jérusalem pensent comme les autres, le monde entier nous apparaît déjà comme une seule famille. Apprennent-ils que la parole est accueillie par les Samaritains, ils envoient Pierre et Jean ; aussitôt que leur parviennent les nouvelles d'Antioche, ils envoient Barnabé. La distance était considérable, et de plus il ne fallait pas que les apôtres s'éloignassent de la ville sainte, ni qu'ils eussent l'air de fuir et de délaisser leur troupeau. Ils se séparèrent, mais nécessairement alors, quand l'état des Juifs fut jugé par eux entièrement incurable, quand la guerre fut imminente, la ruine sur le point d'éclater, quand enfin allait s'exécuter la sentence ; car ils étaient restés là jusqu'à l'époque où Paul se rendit à Rome. Au reste, ce n'est pas la crainte de la guerre qui les fit partir ; et comment les accuser d'une pareille crainte, puisqu'ils allaient vers les futurs assiégeants? Ajoutons que la guerre n'eut lieu qu'après la mort des apôtres, et qu'alors s'accomplit cette parole de Paul : « A la fin sur eux est tombée la colère. » I *Thess.*, II, 16. C'est donc lorsque les prédicateurs étaient le moins connus, que la grâce brillait davantage, opérant de grandes choses par de faibles instruments.

Reprenons notre texte : « Il les exhortait tous à demeurer dans le Seigneur, parce que c'était un homme bon. » Bon me paraît signifier ici simple et droit, sans dissimulation, désirant ardemment le salut du prochain. Non-seulement c'était un homme bon, il était en outre plein de l'Esprit saint et plein de foi. C'est pour cela qu'il en appelle aux sentiments de leur cœur, c'est-à-dire qu'il leur donne de grands éloges. Aussi voyez comme cette ville, tel qu'un sol fécond, reçoit la parole sainte et produit des fruits abon-

dants. Pourquoi Barnabé va-t-il chercher Saul à Tarse et l'amène-t-il ici? Cela n'a pas lieu sans cause; de magnifiques espérances brillaient de ce côté, la ville d'ailleurs était beaucoup plus grande, une foule nombreuse se trouvait déjà réunie. Voyez-vous comme la grâce est le principe de tout, et non précisément Paul? Les petits ont commencé l'œuvre, et c'est quand elle a jeté quelque éclat qu'on envoie Barnabé. Pour quel motif les apôtres ne l'envoyèrent-ils pas plus tôt? Ils avaient à s'occuper de bien des choses, et de plus ils ne voulaient pas donner aux Juifs une occasion de les accuser d'admettre les Gentils. Comme ils étaient nécessairement mêlés avec eux, comme ils avaient à soutenir de nombreuses discussions, ils pouvaient déjà s'appuyer sur la conversion de Corneille. Alors fut également prononcée cette parole : A nous d'aller vers les nations, eux s'adresseront aux circoncis.

Les commencements du christianisme furent très-petits.

Remarquez une fois encore l'occurrence providentielle de la famine pour favoriser cette fusion avec les Gentils, dès qu'on sut à Jérusalem qu'elle avait commencé. Voilà des hommes d'autant plus aptes à prêcher qu'ils ne supportaient pas le malheur avec tristesse, comme nous le faisons, et qui parlaient alors avec une plus grande assurance, éloignés qu'ils étaient de ceux qui les entravaient, et se trouvant au milieu d'un peuple que les Juifs n'intimidaient pas : c'était là un nouvel élément de succès. Ils passèrent même jusqu'en Chypre, où leur liberté devait être plus grande, ainsi que leur sécurité. « Ils ne prêchaient la parole à personne, est-il dit, si ce n'est aux Juifs. » Ce n'est pas qu'ils craignissent les hommes, cette crainte était bien au-dessous d'eux; ils agissaient ainsi par tolérance et par égard pour la loi. « Or, dans la ville d'Antioche se trouvaient des Cypriotes et des Cyrénéens. » Ceux-là surtout ne se préoccupaient nullement des Juifs. « Ils parlaient aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. » L'auteur appelle Grecs ceux qui probablement ne connaissaient pas la langue hébraïque. « Lorsque Barnabé fut arrivé et qu'il eut vu le succès de la grâce divine, » non le travail des hommes, « il les exhortait à demeurer dans le Seigneur. » Les éloges et l'approbation qu'il donnait à la foule, lui communiquaient sans doute une plus grande force de persuasion. Et pourquoi les disciples ne se contentent-ils pas d'écrire à Paul, et lui dépêchent-ils Barnabé? Ils ne savaient pas encore quelle était la vertu de l'homme; et de là vient que Barnabé seul se rendit auprès de lui. La multitude étant si considérable, et personne ne s'opposant à la prédication, la foi n'eut pas de peine à germer; ce qui s'explique surtout par l'absence de toute épreuve et par la parole entraînante de Paul, qui là n'était pas forcé de prendre la fuite. Ce ne sont pas heureusement les prédicateurs qui annoncent la famine, pour ne pas produire une fâcheuse impression; ce sont les prophètes. Une chose mérite encore notre admiration, comment les habitants d'Antioche ne ressentent aucune peine de ce qu'on semble les dédaigner, et se montrent satisfaits de leurs instituteurs : cela prouve combien tous brûlaient d'amour pour la parole elle-même. Sans attendre que la famine eût éclaté, chacun d'eux envoya selon ses ressources.

3. Observez que les apôtres abandonnent à d'autres un tel soin, tandis qu'il incombe ici à Paul et Barnabé. Cette disposition n'est pas sans importance; de plus, on était alors au commencement, il fallait d'autant mieux éviter tout sujet de scandale. On n'agit plus de même aujourd'hui, quoique la faim sévisse d'une manière plus cruelle qu'alors. Un malheur commun n'est pas aussi sensible qu'une calamité particulière, et les pauvres sentent plus vivement leurs privations en voyant l'abondance régner partout. La famine était générale, et ceux qui donnaient étaient pauvres eux-mêmes; « ils donnaient selon leurs facultés, » est-il dit. Il y a maintenant double famine comme aussi double abondance; on éprouve la faim, une faim terrible, non d'entendre la parole de Dieu, mais de recevoir par l'aumône l'aliment de chaque jour. A cette époque, et les pauvres de la Judée, et ceux qui d'Antioche envoyaient de l'argent, trouvaient en cela leur avantage, les seconds encore plus que les premiers. Aujourd'hui nous souffrons tous la faim, nous et les pauvres : eux, parce qu'ils manquent de la nourriture nécessaire; nous, parce que nous avons un extrême besoin



de la divine bonté. C'est ici la nourriture la plus indispensable. Quand on la reçoit, on ne subit aucun des inconvénients qui résultent de la satiété, on n'éprouve aucune perte. Rien n'est beau, rien n'est vigoureux comme une âme qui se nourrit ainsi : elle est au-dessus de toute faiblesse, de tout besoin, de toute influence, de toute maladie; il est impossible de la saisir. Pareille à un corps de diamant que le fer ne saurait entamer, ni aucune autre chose, l'âme affermie par l'exercice de l'aumône brave impunément tous les assauts. A quoi serait-elle donc jamais accessible? A la pauvreté? Nullement, puisqu'elle est établie dans les trésors du Roi. Aux voleurs, aux brigands? Il n'en est pas qui puissent percer les murs qui la protégent. Aux vers? Ce trésor n'est pas moins supérieur à leurs atteintes. A la crainte, à l'envie? Elles ne l'atteignent pas non plus. Aux sycophantes, aux embûches? Pas davantage; je l'ai dit, c'est un trésor absolument inaccessible.

Mais il serait honteux pour moi de vous montrer seulement les biens qui se trouvent dans l'aumône, et de ne vous rien dire des vices opposés. Elle est à l'abri de l'envie, vous venez de l'entendre; de plus, elle recueille d'incessantes bénédictions de la part de ceux qui la reçoivent. De même que les hommes sans pitié provoquent l'aversion de ceux qui n'ont rien à souffrir d'eux, comme de leurs victimes, la sympathie leur suscitant partout des accusateurs; de même les hommes qui répandent de nombreux bienfaits sont loués par ceux-là mêmes qui ne profitent pas de leur générosité. Pourquoi me borner à dire qu'ils sont à l'abri de l'envie? J'ajoute qu'ils n'ont rien à craindre ni des manœuvres insidieuses, ni de la violence déclarée. Je ne dis pas encore assez; le bien dont ils font un tel usage, loin de diminuer, augmente et se multiplie. Qui fut jamais plus couvert de souillures, plus chargé d'iniquités qu'un Nabuchodonosor? Cet homme était au comble de l'impiété; il avait vu des signes éclatants, des miracles sans nombre, et rien n'avait pu le changer : il jeta les serviteurs de Dieu dans la fournaise, sauf à les honorer plus tard. Que lui dit cependant le prophète? « Roi, veuillez agréer mon conseil : rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités en prenant pitié des pauvres, peut-être alors y aura-t-il un pardon pour vos crimes. » *Dan.*, IV, 24. Il n'hésite pas en parlant de la sorte, il est parfaitement sûr de ce qu'il dit; il veut augmenter la terreur du monarque par un doute apparent, et lui mieux persuader aussi combien son conseil est nécessaire. S'il avait affirmé d'une manière absolue, il n'aurait pas au même point stimulé le zèle.

Et nous-mêmes, nous n'excitons jamais mieux quelqu'un qu'en lui disant : Exhortez donc cet homme; peut-être vous écoutera-t-il. Nous ne donnons pas le succès comme certain; car du doute naît la crainte, et de la crainte une plus grande ardeur. De là vient que le prophète ne s'exprime pas avec une entière assurance. — Que dites-vous? Est-il donc un pardon pour de pareilles impiétés? — Oui certes. Il est un remède souverain pour une blessure quelconque. Quoi de plus triste que l'état de publicain? C'est l'occasion de toute iniquité; et voilà que Zachée se relève pleinement de cette dégradation. Voyez comme le Christ manifeste la même vérité, quand il confie à l'un des siens la bourse commune, dans laquelle les offrandes étaient recueillies. Paul dit aussi : « Seulement ayons soin de nous souvenir des pauvres. » *Galat.*, II, 10. Il en est souvent question dans les Ecritures. « Le prix de l'âme d'un homme, est-il écrit, est dans ses propres richesses. » *Prov.*, XIII, 8. Le Christ dit encore : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi. » *Matth.*, XIX, 21. Telle est la vraie perfection. Or, l'aumône ne s'exerce pas uniquement par les dons, elle s'exerce aussi par les œuvres. Nous pouvons protéger, par exemple, nous pouvons tendre la main; et la protection effective a sauvé plus d'hommes que le don matériel de l'argent.

4. Courage donc, et mettons en œuvre ici-bas tous les genres d'aumône. Pouvez-vous l'exercer en donnant, ne balancez pas. Pouvez-vous l'exercer par la parole et l'action, ne dites pas que les ressources vous manquent. Ce serait ne rien dire; car cette assistance est ce qu'il y a de plus grand, et c'est comme si vous aviez donné de l'or. Pou- Différentes formes de l'aumône.

vez-vous aider le prochain par vos services, n'y faites pas défaut. Si vous êtes médecin, donnez vos soins aux malades : c'est une grande chose aussi. Etes-vous capable d'éclairer les autres par vos conseils, voilà le moyen le plus noble et le plus parfait de secourir ses frères et de se faire du bien à soi-même : ce n'est plus la famine alors, c'est la mort la plus funeste que vous chassez devant vous. Tel fut le ministère que les apôtres remplirent avec tant de générosité, c'est pour cela qu'ils remirent à des inférieurs la dispensation des aumônes, se réservant de secourir les hommes par l'enseignement. Regarderiez-vous comme une légère aumône, de soustraire à sa douleur une âme dans l'angoisse, placée sur les limites du désespoir, dévorée par les ardeurs de la fièvre? Si c'est un ami, par exemple, dont l'avarice se soit emparé, ayez pitié de cet homme. Il va bientôt être suffoqué, éteignez la flamme. — Et s'il ne m'écoute pas? — Faites ce qui dépend de vous, ne vous laissez pas seulement aller à l'indolence. Vous le voyez portant de lourdes chaînes, et l'amour de l'or n'est pas la moins lourde de toutes; allez à lui, tâchez de l'éclairer, de le ranimer, de l'arracher à l'esclavage. S'il ne veut pas, ce sera sa faute. Voyez-vous un pauvre nu, un étranger sans asile, et celui-là n'a ni demeure ni vêtement dans le ciel, qui ne suit pas le droit chemin sur la terre, donnez-lui l'hospitalité, couvrez-le des habits de la vertu, faites qu'il acquière droit de cité dans la patrie céleste. — Comment, me direz-vous, si je suis nu moi-même? — Commencez alors par vous vêtir; vous savez bien que c'est la première chose à faire, du moment où vous avez conscience de votre nudité. La nature même de cette nudité détermine pour qui la connaît celle du vêtement à prendre.

Que de femmes couvertes de soie, et dépouillées de toute vertu! Que les maris s'occupent avant tout de leur donner ce vêtement nécessaire. — Mais elles n'en veulent pas, elles n'admettent que l'autre. — Inspirez-leur d'abord le désir de la parure spirituelle, montrez-leur clairement qu'elles sont nues, parlez-leur du jugement à venir, et concluez de la sorte : Il nous faut d'autres vêtements que ceux dont vous êtes engouées. — Si vous avez le courage de m'entendre, je vous dirai ce que c'est que la nudité. Dans la saison rigoureuse, l'homme nu tremble de tous ses membres, il se contracte et se raidit, il serre convulsivement ses bras; mais durant l'été ce n'est plus la même chose. Si je vous fais voir maintenant que les hommes ou les femmes riches sont dans une nudité d'autant plus grande que leurs vêtements sont plus beaux, ne repoussez pas ma parole. Dites-moi, quand nous prenons ici pour sujet les tourments de la géhenne, est-ce que les riches ne frissonnent et ne tremblent pas beaucoup plus que les pauvres durant l'hiver? est-ce qu'ils ne gémissent pas davantage, réduits qu'ils sont à se condamner? Je vous le demande encore, lorsqu'ils approchent de quelqu'un et lui disent : Priez pour moi, ce cri n'est-il pas le même que celui de l'indigence? Mais nous avons beau vous donner ces explications, cette nudité ne vous est pas maintenant évidente; elle vous le sera plus tard. Comment, de quelle façon? Ce sera lorsque, dépouillés de ces vêtements de soie et de ces pierres précieuses, tous apparaîtront avec les seuls vêtements du vice ou de la vertu; lorsque les pauvres seront là tout rayonnants de gloire, et que les riches, dans une honteuse nudité, seront traînés aux supplices. Quel luxe plus effréné que celui du riche vêtu de pourpre? Quel plus profond dénûment que celui de Lazare? Lequel des deux cependant en vint à tenir le langage de la mendicité? Lequel des deux parut dans l'abondance? Qu'un homme habite une maison toute couverte de tapis, lui-même étant entièrement nu, quel avantage y trouvera-t-il? Ainsi en est-il des femmes : elles surchargent de mille ornements la maison de l'âme, je veux dire le corps; et la mère de famille gît là dépouillée de tout.

Suivez-moi des yeux de l'esprit, et je vous montrerai cette nudité intérieure. Quel est le vêtement de l'âme? La vertu sans nul doute. Quelle est sa nudité? Le vice. Dépouillez de ses habits un homme ayant quelque dignité, il rougit, il se cache et disparaît : regardez une âme dépouillée des vêtements qui lui sont propres, elle ne rougit pas moins. Combien n'en est-il pas, à votre avis, qui sont maintenant couvertes



de honte, et qui volontiers rentreraient dans le sein de la terre, comme pour s'en faire un vêtement, en écoutant nos paroles? Celles dont la conscience est tranquille, sont au contraire dans la joie, tressaillent de bonheur, parce que dans ces mêmes paroles elles trouvent un sujet de gloire. Apprenez ce qui nous est raconté de la bienheureuse Thècle : elle donna tout son or pour avoir la satisfaction de voir l'Apôtre. Et vous, pour voir le Christ, vous ne donneriez pas même une obole : vous admirez son action, sauf à ne pas l'imiter. N'avez-vous pas entendu combien les miséricordieux sont proclamés heureux dans l'Evangile? « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » *Matth.*, v, 7. De quelle utilité sont les riches habits? Jusques à quand soupirerons-nous après une telle pompe? Revêtons-nous de la grâce du Christ, ne demandons notre éclat qu'à cette parure; et nous serons loués ici-bas, nous obtiendrons de plus les biens célestes, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Or, en ce même temps le roi Hérode étendit les mains pour persécuter quelques-uns des membres de l'Eglise. Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Et, voyant que cela plaisait aux Juifs, il résolut de faire arrêter Pierre. C'étaient les jours des Azymes. »

1. Quel est ce temps dont l'Evangéliste parle en commençant? Celui qui venait immédiatement après. C'est ainsi qu'il faut l'entendre dans ce texte, bien qu'il en soit autrement ailleurs. Lorsque Matthieu dit, par exemple : « En ces jours-là Jean vint prêcher, » *Matth.*, III, 1, il ne désigne pas les jours qui suivent, mais bien ceux où s'accomplit l'événement qu'il va raconter. Tel est l'usage des Ecritures : parfois la narration ne laisse pas de lacune; parfois elle se transporte à des faits éloignés comme s'il n'existait pas d'intervalle. C'est avec raison qu'il est dit : « Le roi Hérode : » car ce n'est plus celui qui est nommé à l'occasion du Christ. Voici donc surgir une autre épreuve. Observez de quelle façon les choses se compliquent, ainsi que je vous le disais dès le principe, comme le calme et la tribulation concourent au même but. Ce ne sont plus les Juifs, ce n'est plus le conseil de la nation, c'est un roi maintenant qui persécute les disciples. Plus grand est le pouvoir, plus redoutable sera la guerre, surtout parce qu'il cherche à plaire aux Juifs. « Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » C'est sans but et comme au hasard. Si quelqu'un nous demande pourquoi Dieu le permit, nous répondrons que ce fut pour les Juifs eux-mêmes : d'abord, pour leur bien montrer que la mort n'était pas un obstacle à la victoire, comme on l'avait vu dans le martyre d'Etienne; puis, pour leur inspirer la pensée de revenir de leur frénésie après en avoir suivi l'impulsion; enfin, pour qu'il fût évident que ces choses mêmes arrivaient parce qu'il les avait permises. « Voyant que cela plaisait aux Juifs, il résolut aussi d'arrêter Pierre. » Etrange et multiple fureur! devait-il donc se les rendre favorables par des meurtres inutiles et sans motif? « C'était le jour des Azymes. » Vaines prétentions que celles des Juifs? Bien loin d'empêcher de tels crimes, ils les commettaient durant ces jours sacrés.

Le roi Hérode persécute les disciples du Sauveur.

« Après l'avoir saisi, il le jeta dans une prison, le confiant à quatre troupes de soldats, composées de quatre hommes chacune. » Là se trouvent mêlées la rage et la peur. Vous l'avez vu, « il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » Avez-vous aussi remarqué le courage des disciples? Pour qu'on ne prétendît pas qu'ils affrontaient la mort sans crainte en l'affrontant sans péril, vu que Dieu les en délivrait, Dieu permit qu'ils fussent réellement immolés, les coryphées surtout, apprenant de la sorte aux meurtriers que ce moyen même n'arrêterait ni n'entraverait le ministère. « Pierre était donc gardé dans la prison, et les prières de l'Eglise s'élevaient constamment à Dieu pour lui. » C'est pour la tête que la lutte était alors engagée. La crainte que leur avait causée la mort de l'un leur

Courage des apôtres.



était également causée par l'emprisonnement de l'autre. « Mais, la nuit qui précéda le jour où Hérode devait le livrer à la mort, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et des gardiens veillaient à la porte de la prison. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut, et la lumière brilla dans cette demeure. Poussant alors Pierre par le côté, l'ange l'éveilla et lui dit : Lève-toi promptement. Les chaînes aussitôt tombèrent de ses mains. » Vous le voyez, il est délivré cette nuit-là même. « Et la lumière brilla dans la prison, » afin que l'apôtre ne crût pas avoir un fantôme devant lui. Personne autre ne vit cependant cette lumière. Quoique la chose se passât ainsi, Pierre s'imaginait encore être le jouet d'une illusion, tant le fait était inattendu : quelle n'eût pas été la force de cette persuasion dans le cas contraire? Il était donc bien prêt à mourir; et cela, parce que rien n'avait été tenté pour le délivrer, malgré la longueur de sa détention. — Et pourquoi, me demandera-t-on, Dieu ne permit-il pas qu'il tombât définitivement entre les mains d'Hérode, pourquoi l'en délivra-t-il alors? — Le délivrer auparavant eût été frapper ces hommes de stupeur; et ceci s'accomplissait pour leur bien. On n'aurait pas cru qu'ils étaient hommes, si tout dans leur vie avait porté un caractère divin. Que ne fit pas Dieu pour Etienne? Ne fit-il pas briller son visage comme celui d'un ange? Quelle lacune pourrait-on signaler ici?

« Et l'ange lui dit : Prends ta ceinture et mets ta chaussure à tes pieds. » Autant de circonstances qui rendent impossible l'idée d'une supercherie; celui qui méditerait une effraction ne songerait guère ni à la chaussure ni à la ceinture. « Il fit ainsi, et l'ange dit encore : Prends ton vêtement et suis-moi. Et Pierre étant sorti le suivait, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'ange fût réel; car il pensait avoir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer placée du côté de la ville, et qui d'elle-même s'ouvrit devant eux. » Voilà le deuxième miracle. Lorsque l'ange eut disparu, Pierre revint à lui-même. « Une fois dehors, ils traversèrent un quartier de la ville, et l'ange alors s'éloigna de lui. Pierre, revenu donc à lui-même, se dit : Maintenant je vois que le Seigneur a vraiment envoyé son ange, et qu'il m'a délivré des mains d'Hérode et de toute l'attente des Juifs. » « Maintenant je vois, » dit-il, et non alors. Pourquoi la chose se passe-t-elle ainsi? Pourquoi Pierre n'a-t-il pas le sentiment de ce qui lui arrive, bien qu'il eût senti le bonheur de cette liberté quand tous étaient délivrés? Dieu veut d'abord briser ses chaînes, et puis l'apôtre se rendra compte des faits accomplis. Du reste, la preuve qu'il ne cherchait pas à fuir, c'est que les chaînes étaient tombées de ses mains. « Et, réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés et priaient. Or, comme il frappait à la porte, une jeune fille nommée Rhodé s'avança pour écouter. Et, dès qu'elle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit pas la porte. » Pierre ne se présente donc pas tout à coup, il prend la précaution d'annoncer aux siens la bonne nouvelle. « Elle courut dire que Pierre était à la porte. Mais eux lui répondirent : Vous avez perdu l'esprit. Elle assurait que la chose était réelle. »

2. Vous le voyez, il n'est pas jusqu'aux servantes qui ne fussent remplies de piété. L'excès de la joie faisait oublier à celle-ci d'ouvrir la porte; et les membres de la réunion ne croyaient pas à ce qu'elle disait. « Elle affirmait qu'il en était ainsi. C'est un ange, répondirent-ils. Et Pierre continuait à frapper. Lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent hors d'eux-mêmes. Leur faisant signe de la main pour obtenir le silence, il leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison, et il dit : Annoncez-le à Jacques et aux frères. Et sortant il dirigea ses pas ailleurs. » Reprenons la suite de la narration : « En ce même temps, le roi Hérode étendit les mains pour persécuter quelques-uns des membres de l'Eglise. » Tel qu'une bête féroce, il se jette indistinctement sur tous. C'est bien là ce que le Christ avait prédit : « Le calice que je dois boire, vous le boirez aussi; vous recevrez le baptême que j'aurai moi-même reçu. » *Marc.*, x, 39. « Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » — Et pourquoi, me demandera-t-on,

ne fit-il pas mourir alors Pierre? — L'auteur sacré nous en donne la raison : « C'était le jour des Azymes; » et le tyran voulait que la mort de l'apôtre eût plus de retentissement. Les Juifs s'abstenaient du meurtre à cause de l'opinion émise par Gamaliel; ils n'avaient pas d'ailleurs de motifs pour s'y livrer; mais ils tâchaient d'arriver au même résultat par les autres. Jacques est ici désigné comme « frère de Jean, » pour qu'on ne le confondît pas avec Jacques, frère du Seigneur. Les affaires importantes roulaient toujours sur les trois, et plus spécialement sur Pierre et Jacques. Ainsi se trouvaient surtout condamnés les ennemis de l'Evangile. En effet, il était évident désormais que la prédication dépassait le pouvoir de l'homme, et cette prophétie s'accomplissait : « Nous avons été considérés comme des brebis qu'on égorge. » *Psalm.* XLIII, 22. « Voyant que cela plaisait aux Juifs, il résolut aussi de faire arrêter Pierre. » Oui, le meurtre plaisait, et l'injustice avec le meurtre.

Grande était la folie d'Hérode : il se faisait l'esclave de leurs aveugles passions. Alors qu'il aurait dû s'opposer à cette fureur, les empêcher de se perdre, il les excitait, bourreau de ces malades plutôt que leur médecin; et cependant il avait de nombreux exemples devant les yeux, de son aïeul et de son père : celui-là s'était attiré mille maux à cause du massacre des enfants; celui-ci, par le meurtre de Jean, avait provoqué une guerre cruelle. « Après l'avoir saisi, il le jeta dans une prison. » Il craignait que la mort de Jacques n'inspirât à Pierre la pensée de s'enfuir, il s'en assura donc en le renfermant dans un cachot. Mais plus on serre le captif de près, plus merveilleux sera le spectacle. Tout cela devait tourner à l'avantage de Pierre, en faisant éclater sa force et sa vertu. « Des prières s'élevaient sans interruption. » La prière était un témoignage d'amour. Tous cherchaient le père, un père plein de douceur. « Des prières s'élevaient sans interruption. » Comprenez quels étaient les sentiments des fidèles pour leurs instituteurs. Ils ne s'abandonnaient pas au trouble, à la consternation, ils se tournaient vers la prière, ils se réfugiaient dans cet exercice si fatal aux ennemis. Aucun d'eux ne disait : Je ne suis rien, et j'oserais prier pour lui! Comme ils agissaient par charité, de telles pensées ne se présentaient pas à leur âme.

Voulez-vous savoir le résultat obtenu par les Juifs, bien involontairement sans doute? Ils contribuèrent à la gloire des uns et à l'ardeur des autres. Remarquez, en effet, que les épreuves ont lieu pendant une solennité, comme pour rendre les victimes plus illustres. « Or, la nuit qui précéda le jour où Hérode devait le livrer à la mort, Pierre dormait. » Il était donc bien au-dessus de toute inquiétude et de toute frayeur. Durant cette nuit-là même qui devait être suivie de son supplice, il dormait, s'en remettant entièrement à Dieu. Ajoutez cette circonstance : il dormait « entre deux soldats, lié de deux chaînes. » C'est ainsi qu'il était gardé dans son sommeil par des soldats et des chaînes. Quel soin jaloux, quel luxe de précautions! « Et voilà qu'un ange du Seigneur se présenta devant lui et lui dit : Lève-toi promptement. » Les gardiens s'étaient endormis; aussi ne s'aperçurent-ils de rien. La lumière brilla, pour que Pierre vît et comprît mieux, pour qu'il ne pensât pas être le jouet d'une illusion; et, pour le stimuler davantage, l'ange le frappa au côté. Il ne se borne pas à lui dire : « Lève-toi; » il ajoute : « Promptement; » tant l'apôtre dormait d'un profond sommeil. « Or, il s'imaginait avoir une vision, » poursuit l'auteur sacré. « Il traversa la première et la seconde garde. » Que les hérétiques se présentent ici, qu'ils nous disent comment il put passer. Ils n'auront pas d'explication plausible. Si l'ange lui commande de plus de se ceindre et de se chausser, c'est pour mieux détruire toute idée d'illusion, pour achever de dissiper le sommeil, pour établir enfin la réalité de la chose. Aussitôt les chaînes tombent des mains du prisonnier, et il entend cette parole : « Lève-toi promptement. » Evidemment ce n'est pas pour troubler l'âme de Pierre, c'est pour prévenir tout retard qu'elle est prononcée. « Il n'osait croire que tout cela fût une réalité; il s'imaginait avoir une vision. » Cela s'explique par l'étrangeté même de l'événement.

3. Comprenez-vous, en effet, la grandeur du prodige, combien il devait frapper celui qui le

voyait et lui paraître incroyable? Si Pierre a tant de peine à secouer l'hallucination, bien qu'il se soit ceint et chaussé, que n'aurait pas éprouvé un autre à sa place? « Après avoir traversé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer; et sortant, ils parcoururent un quartier de la ville; aussitôt l'ange s'éloigna de lui. » Ce qui s'était accompli dans la prison était plus admirable; le reste se rapproche du cours ordinaire de la vie. Tout obstacle ayant disparu, l'ange disparut à son tour. Il n'eût pas quitté Pierre lorsque tant d'obstacles l'entouraient, dans la stupeur dont il était frappé. « Maintenant je vois que le Seigneur a vraiment envoyé son ange, qu'il m'a délivré des mains d'Hérode et soustrait à toute l'attente du peuple juif. » Maintenant, mais non quand j'étais dans les chaînes. « Et, réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean. » Réfléchissant, à quoi donc? A sa situation présente. On pourrait dire aussi qu'il pensait à ne pas s'éloigner sans avoir exprimé sa reconnaissance à son bienfaiteur. C'est avec de telles pensées qu'il se rendit à la maison de Marie. Quel est ce Jean dont il est ici parlé? Peut-être celui qui était toujours avec les disciples; et c'est pour cela qu'on ajoute son surnom. C'est donc un grand bien que la tribulation, et ceux qui priaient durant la nuit y trouvaient les plus précieux avantages, un surcroît de vigilance et d'ardeur. Avez-vous observé les heureux résultats de la mort sanglante d'Etienne, et ceux de la captivité de Pierre? Ce n'est pas en frappant leurs persécuteurs que Dieu signale la grandeur de l'Evangile; c'est plutôt en les épargnant qu'il fait ressortir que les tribulations elles-mêmes sont quelque chose de grand, afin de nous apprendre à ne pas trop désirer d'en être délivrés, à ne pas appeler la vengeance.

La tribulation est un grand bien.

Considérez à quel point les simples servantes étaient désormais tenues sur un pied d'égalité dans la famille. « Dans l'excès de sa joie, celle-ci n'ouvrit pas la porte. » Au fond, cela eut lieu pour que la présence subite de l'apôtre ne leur causât pas un trop grand saisissement, et ne les empêchât ainsi de croire; leur esprit devait se familiariser avec cette pensée. Ce que nous avons coutume de faire dans la surprise, la servante le fit aussi : elle s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle; et pouvaient-ils en recevoir une plus agréable pour eux? Cependant ils lui dirent : « Vous perdez l'esprit. Elle, de son côté, persistait à dire que Pierre était là. Eux lui disaient : C'est un ange. » Ceci confirme la croyance que chacun de nous a son ange protecteur. Et d'où leur vint l'idée que c'était un ange? La circonstance même du temps la leur suggéra. « Mais Pierre continuait à frapper, et quand ils eurent ouvert, ils le virent et furent hors d'eux-mêmes. Et lui, leur faisant signe de la main » pour obtenir le silence, parvint à se faire entendre. Il était devenu beaucoup plus cher aux disciples, non-seulement parce qu'il venait d'échapper à la mort, mais encore parce qu'il était là devant eux et qu'il s'était hâté d'accourir. Tout se manifeste aux amis, les étrangers viennent même à l'apprendre, inutilement, il est vrai, parce qu'ils refusent d'y croire. La même chose était arrivée par rapport au Christ. « Annoncez-le à Jacques et aux frères. » Remarquez avec quelle attention il fuit la vaine gloire : c'est aux frères seulement, et non à tout le monde sans distinction, qu'ils doivent communiquer le fait. « Puis il dirigea ses pas ailleurs. » Il ne voulait pas tenter Dieu, ni se jeter de lui-même dans les épreuves; les disciples se bornaient à faire ce qui leur était ordonné. « Entrez dans le temple, fut-il dit un jour, et parlez au peuple. » *Act.*, v, 20. A peine eurent-ils entendu qu'ils obéirent. Ici l'ange ne renouvelle pas cette injonction; en se retirant lui-même en silence, en faisant sortir Pierre pendant la nuit, il lui donne la liberté de chercher la solitude.

S'il en est ainsi, c'est pour nous apprendre que beaucoup de choses s'accomplissent selon le cours ordinaire de la vie, c'est encore pour que l'apôtre ne tombe pas de nouveau. Il ne fallait pas non plus que les disciples réunis pussent dire après son départ, comme ils l'avaient dit avant, que c'était là son ange; aussi le virent-ils, et cette supposition ne fut plus possible. Un ange d'ailleurs n'eût pas frappé à la porte et ne se fût pas dirigé vers un autre endroit. Une circonstance achève de les convaincre, c'est que cela n'a pas eu lieu pendant le jour. Libres, ils s'appli-

quaient à la prière, et l'apôtre enchaîné dormait. S'il avait d'abord eu conscience de la vérité, sa terreur aurait été si grande qu'il ne se serait souvenu de rien; mais, comme il s'imaginait voir un rêve, son âme n'était pas troublée. « Ils vinrent à la porte de fer; » une barrière assez forte déjà par elle-même. « Traversant donc la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer. » — Et pourquoi, me demandera-t-on, les apôtres n'agissaient-ils pas ainsi par eux-mêmes? — Pourquoi? C'est un honneur que Dieu leur fait en les délivrant par le ministère des anges. — Pour quelle raison alors n'en a-t-il pas été de même à l'égard de Paul? — Parce que dans cette circonstance Dieu voulait appeler à la foi le gardien de la prison, tandis qu'il suffisait ici que l'apôtre recouvrât sa liberté; ajoutez que les voies de la Providence ne sont pas toujours les mêmes. Paul chantait des hymnes, Pierre dormait. Ne tenons pas cachés les divins miracles; ne cessons de les publier, et pour notre bien, et pour l'édification des autres. S'il est admirable celui qui se laisse enchaîner, celui-là l'est encore plus qui ne consent pas à s'éloigner avant d'être venu tout annoncer aux siens. « Annoncez-le à Jacques et aux frères. » — Dans quel but cette recommandation? — Dans le but de leur causer une grande joie et de faire cesser leur inquiétude; il se propose encore d'informer les chefs par les disciples, et non les disciples par les chefs, tant il a soin de la portion la plus humble.

Donc rien de plus avantageux que la tribulation, pourvu qu'elle ne dépasse pas certaines bornes. Vous représentez-vous le bonheur et les transports de ces premiers fidèles? Oseraient-elles maintenant se montrer les femmes qui donnent au sommeil la nuit entière? Où sont également ces hommes qui ne bougent pas de leur lit? Contemplez la vigilance des anciens : ils louaient Dieu de concert avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs servantes, devenus qu'ils étaient par la tribulation plus purs que le ciel. Aujourd'hui, si nous apercevons le moindre danger, nous voilà dans la consternation. Rien de plus éclatant que cette primitive Eglise. Ranimons-nous à cette vue, imitons de tels exemples. Non, la nuit n'est pas faite pour que nous la passions tout entière dans l'inaction et le sommeil. C'est ce que nous attestent les veilles des artisans, des hommes adonnés au négoce, les veilles surtout de l'Eglise de Dieu. Levez-vous comme elle durant la nuit, et contemplez le chœur des étoiles, le silence des éléments, cette profonde paix de la nature, admirez la sagesse et l'amour du Seigneur. En ce moment l'âme est plus pure, plus légère et plus dégagée; elle s'élance à des hauteurs plus sublimes. L'obscurité et ce vaste silence nous portent à la componction. Si vous regardez le firmament, où scintillent de toute part comme des yeux innombrables, ce spectacle vous inonde de joie, parce qu'il vous élève à la connaissance du Créateur. Si vous songez que dans ce même temps les hommes qui consacrent le jour à l'agitation, au plaisir, aux clameurs, aux danses, au calcul, à l'injustice, à la haine, à toute sorte d'iniquités, sont comme réduits à l'état de cadavres, vous condamnerez toute prétention dans un être aussi faible que l'homme. Le sommeil est survenu et l'a subjugué; c'est l'image de la mort, l'image de la consommation finale. Si vous reportez les yeux sur un groupe d'habitations, vous n'entendrez pas une voix; si vous pénétrez par la pensée dans l'intérieur de chacune, vous verrez tous les habitants qui semblent reposer dans le tombeau. Tout cela certes est fait pour stimuler une âme et pour lui rappeler la fin des choses.

4. Ma parole s'adresse sans distinction aux hommes comme aux femmes. Fléchissez les genoux, livrez-vous aux gémissements, suppliez le Seigneur de vous être propice : les prières de la nuit lui sont spécialement agréables, il écoute ces soupirs que vous poussez dans le temps du repos. Souvenez-vous de ce que disait le Roi-prophète : « J'ai travaillé dans les gémissements, chaque nuit je laverai ma couche, j'arroserai mon lit de mes larmes. » *Psalm.* VI, 7. Votre luxe, quelque grand qu'il soit, ne l'emporte pas sur celui de ce monarque; quelque riche que vous soyez, vous n'êtes pas plus riche que David. Voici comment il s'exprime encore : « Au milieu de la nuit je me levais pour vous louer sur les jugements de votre justice. » *Psalm.* CXVIII, 62.

Exhortation morale.

La vaine gloire ne saurait alors vous assaillir; et comment le pourrait-elle quand tout le monde dort, quand personne n'est témoin de votre prière? Vous n'êtes pas non plus envahi par la négligence et la torpeur; cela serait-il possible lorsque de si magnifiques choses donnent à votre âme un si généreux essor? Après de telles veilles, suave est le sommeil, admirables sont les révélations. Homme, agissez ainsi, ne laissez pas ce soin à votre femme seule. Que votre maison soit une église où les deux sexes se trouvent réunis. N'y aurait-il pas d'autre homme que vous, votre femme n'aurait-elle pas de compagne, ce n'est pas une raison de croire que cela ne puisse avoir lieu. « Où deux personnes sont réunies en mon nom, a dit le Christ, je suis là au milieu d'elles. » *Matth.*, XVIII, 20. Dès que le Christ est au milieu, grande est la multitude; car avec le Christ doivent être nécessairement les anges, les archanges et les autres puissances supérieures. Souvenez-vous aussi que le Prophète a dit : « Mieux vaut un seul accomplissant la volonté du Seigneur que mille qui la transgressent. » *Eccli.*, XVI, 3. Rien de plus faible qu'une réunion de pécheurs; rien de plus fort qu'un homme vivant selon la loi divine.

Avez-vous des enfants, obligez-les à veiller avec vous; et que votre maison offre durant la nuit l'aspect d'une église. Sont-ils encore trop petits, et dès lors incapables de veiller, qu'ils prennent part à quelques prières, et puis laissez-les reposer. Vous, ne manquez pas du moins de vous lever, contractez cette heureuse habitude. Pas de trésor comparable à celui où vont s'entasser de semblables prières. Ecoutez la parole du Prophète : « Si je me suis souvenu de vous dans mon lit, ma pensée se reportera sur vous le matin. » *Psalm.* LXII, 7. — J'ai beaucoup travaillé le jour, me direz-vous peut-être, et je ne saurais veiller. — Vaines excuses, inutiles prétextes. Quel que soit votre labeur, il n'égale pas celui de l'ouvrier qui façonne l'airain, dont le bras se fatigue sans cesse à frapper avec un lourd marteau sur le métal incandescent, dont tout le corps s'imprègne de fumée, et qui néanmoins poursuit sa rude tâche la majeure partie de la nuit. Femmes, vous ne pouvez pas ignorer vous-mêmes, si vous avez eu besoin parfois de vous rendre à la campagne ou de prolonger vos veilles, que ces mêmes ouvriers savent employer la nuit entière à leur travail. Pour vous, ayez une officine spirituelle, où vous façonnerez, non plus des vases matériels, mais votre âme elle-même, à laquelle ne peuvent se comparer ni l'airain ni l'or passant par les mains de l'ouvrier. Placez sur le métier de la confession cette âme défigurée par les péchés, frappez à bras déployés, ne lui ménagez pas les reproches, allumez le feu de l'Esprit. Vous exercez un art d'une nature bien plus exquise. Vous ne fabriquez pas des vases d'or, je viens de le dire, un objet matériel quelconque; vous agissez directement sur un être de beaucoup supérieur, sur une âme immortelle, et vous la débarrassez des illusions ou de la rouille du temps. Ayez, vous aussi, votre lampe, celle dont le Prophète a dit : « Que votre loi soit la lampe qui guide mes pas. » *Psalm.* CXVIII, 105. Chauffez votre âme au feu de la prière, et, lorsque vous la verrez assez incandescente, prenez-la, donnez-lui la forme que vous voudrez.

Non, en vérité, le feu n'enlève pas la rouille matérielle avec autant d'efficacité que les pieuses veilles enlèvent la rouille des péchés. Si nous n'avons égard à aucun autre exemple, considérons du moins celui des gardes de nuit : pour accomplir une loi faite par les hommes, ils s'en vont, bravant la rigueur des saisons, crier dans toutes les rues de la ville, souvent pénétrés par la pluie, raidis par le froid, et cela, pour sauvegarder votre vie et vos biens. Quoi! cet homme montre une telle vigilance pour votre argent, et vous n'en avez aucune pour votre âme? Je ne vous oblige pas à circuler en plein air comme lui, à pousser des cris pénibles; c'est dans un paisible réduit, dans votre chambre même que vous devez ployer les genoux et prier le Seigneur. Pourquoi le Christ a-t-il lui-même passé la nuit sur la montagne? N'est-ce pas pour nous donner l'exemple? Les plantes respirent pendant la nuit, et notre âme reçoit encore mieux la rosée céleste. Ce que le soleil a brûlé dans le jour, la fraîcheur de la nuit le ranime. Les larmes versées dans les ténèbres sont plus fécondes que la rosée, elles éteignent tous les genres de con-



cupiscence, elles tempèrent l'ardeur des passions, elles nous mettent à l'abri de toute atteinte dangereuse. L'âme privée de cette rosée sera brûlée pendant le jour. Que nul de vous ne devienne la victime de ce feu. Puissions-nous tous, rafraîchis et ranimés par la divine miséricorde, nous dégager du fardeau de nos péchés, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« Le jour ayant paru, ce ne fut pas un léger trouble parmi les soldats, de savoir ce qu'était devenu Pierre. Hérode l'ayant fait chercher et n'ayant pu le trouver, fit mettre en jugement les gardes, et puis donna l'ordre de les emmener au supplice. Et quittant la Judée, il se rendit à Césarée, où il demeura. »

1. Beaucoup se demandent avec inquiétude comment Dieu permit d'abord que les enfants fussent massacrés à cause de lui, et que les soldats soient maintenant mis à mort à cause de Pierre, quand il pouvait si facilement les sauver avec l'apôtre. Mais, supposé que l'ange les eût fait sortir en même temps que le prisonnier, on n'eût pas manqué de dire qu'ils avaient pris la fuite. — Pourquoi dès lors n'avoir pas autrement disposé les choses? Quel malheur n'en est-il pas résulté? — Si nous avions présent à la pensée que les victimes d'une persécution inique n'en éprouvent réellement aucun mal, nous ne ferions pas de semblables questions. Il fallait demander aussi pourquoi Jacques ne fut pas soustrait aux mains du tyran. Etait-ce donc le moment du jugement définitif, pour que chacun reçût selon son mérite? Ce n'est pas l'apôtre non plus qui fut la cause de cette mort. Hérode ne pouvait pas supporter d'avoir été pris pour dupe, comme son aïeul l'avait été par les mages; à son ressentiment s'ajoutaient les moqueries du monde. Il importe ici de bien peser les expressions de l'historien sacré : « Le jour ayant paru, ce ne fut pas un léger trouble parmi les soldats de savoir ce qu'était devenu Pierre. Or Hérode, l'ayant fait chercher et ne l'ayant pas trouvé, fit mettre en jugement les gardes, et puis donna l'ordre de les emmener au supplice; » et cela, bien qu'en les interrogeant il eût recueilli de leur bouche que les chaînes étaient restées là, que le prisonnier s'était donné le temps de prendre ses sandales, que jusqu'à cette nuit il se trouvait au milieu d'eux. Qu'avaient-ils tenu caché? Pourquoi ne s'étaient-ils pas enfuis avec lui? Le monarque aurait dû plutôt être saisi d'étonnement et d'admiration. La mort des gardes atteste donc en même temps la réalité du miracle et la scélératesse du tyran.

La narration ne tait aucune de ces choses, elle les mentionne avec soin pour notre instruction. Elle poursuit : « Et, quittant la Judée, Hérode se rendit à Césarée, où il demeura. Il était alors irrité contre les Tyriens et les Sidoniens; mais eux, d'un commun accord, vinrent vers lui; et, ayant gagné Blaste, qui était chambellan du roi, ils demandèrent la paix, parce que leur pays tirait sa subsistance des terres de ce même roi. Au jour marqué, Hérode, revêtu de ses habits royaux, s'assit sur son trône et les harangua. Or, le peuple s'écriait : C'est la voix d'un Dieu et non celle d'un homme. En ce moment, l'ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu; et voilà qu'il mourut dévoré par les vers. Et la parole de Dieu croissait et se répandait de plus en plus. » Ce n'est pas là un fait de peu d'importance. La justice divine frappe donc Hérode aussitôt; et, n'eût-elle pas vengé Pierre, qu'elle aurait encore puni l'orgueilleuse parole du persécuteur. — Mais, si le peuple l'acclamait, me direz-vous, que pouvait-il y faire? — Il agréa ces acclamations, il crut mériter une telle louange. C'est une grande leçon, pour les hommes surtout qu'on exalte sans motif. Tous étaient dignes d'un châtiment sans doute; lui seul néanmoins en est atteint. Ce n'était pas le temps du jugement, je le répète; le supplice tombe sur le plus criminel, et les autres sont épargnés pour qu'ils puissent profiter de cet exemple. « Et la parole de Dieu croissait et se répandait de plus en plus, » à la suite de cet événement. Remarquez-vous ici les voies de la Providence? « Or, Bar-

nabé et Saul revinrent de Jérusalem après avoir rempli leur mission, emmenant avec eux Jean, qu'on surnommait Marc. Il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, Barnabé et Siméon, autrement appelé Niger, et Lucius de Cyrène, et Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. » Voilà donc que Barnabé est encore nommé le premier; jusque-là Paul n'était pas célèbre et n'avait accompli aucun prodige.

« Or, pendant qu'ils offraient leur ministère au Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Barnabé et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés. Alors, jeûnant encore et priant, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. » Quel est le ministère dont ils s'acquittaient? Celui de la prédication. « Séparez-moi Barnabé et Saul. » Que signifie cette première expression? Réserve-les pour une œuvre, pour un apostolat. Ils reçoivent une nouvelle imposition des mains, vous le voyez, de la part de Lucius le Cyrénéen et de Manahem, disons mieux, du Saint-Esprit lui-même; car plus humbles sont les personnes, plus se montre avec éclat la grâce de Dieu. Voilà donc Paul élevé au rang des apôtres, pouvant désormais prêcher avec autorité. Comment donc lui-même a-t-il dit : « Ce n'est pas de la part des hommes, ni par les hommes? » *Galat.*, I, 1. Il veut déclarer par là : d'abord, que l'homme ne l'a pas appelé, ne l'a pas attiré; et puis, qu'il n'a pas reçu mission d'un autre que de l'Esprit saint. Aussi l'historien ajoute : « Ceux-ci donc, étant envoyés par l'Esprit, descendirent à Séleucie; de là ils firent voile vers Chypre. » Reprenons les textes cités : « Le jour étant venu, ce ne fut pas un léger trouble parmi les soldats au sujet de Pierre... Après avoir mis en jugement les gardes, il donna l'ordre de les emmener au supplice. » Hérode était comme frappé d'aliénation, au point de sévir indistinctement et sans justice. Je me prends à soutenir la cause des soldats. Le prisonnier portait une double chaîne, les gardiens étaient dans la prison même, les portes étaient fermées, les murs n'ont aucune brèche, tous les accusés s'accordent à dire que cet homme n'a pas été enlevé; pourquoi dès lors les condamnez-vous? S'ils avaient voulu le délivrer, ou bien ils l'auraient fait avant cette heure, ou bien ils seraient partis avec lui. — Ils ont reçu de l'argent. — Comment leur en eût donné celui qui n'avait pas eu même de quoi faire l'aumône à un pauvre? De plus, les chaînes n'avaient été ni brisées ni défaites. Il fallait donc voir là l'action de Dieu, et non celle de l'homme. Après cela, comme l'auteur allait toucher à l'histoire, les noms propres paraissent dans son récit, pour mieux en établir la vérité. « Et, ayant gagné Blaste, le chambellan du roi, ils demandèrent la paix. » C'est la famine qui les y forçait. « Au jour marqué, Hérode, s'étant assis sur son trône, les harangua... En ce moment, l'ange du Seigneur le frappa; et voilà qu'il mourut dévoré par les vers. »

2. Josèphe confirme ce trait, en disant que le roi tomba dangereusement malade. Le grand nombre l'ignorait, et l'apôtre le raconte. Cette ignorance pouvait même produire un bien, parce qu'on attribuait la maladie d'Hérode à la mort de Jacques et au meurtre des soldats. Il est à remarquer que le monarque s'était abstenu d'un semblable appareil dans la première et dans la seconde exécution : il avait gardé le silence. Incertain et confus, on peut le croire, il avait quitté la Judée pour se rendre à Césarée. Pour moi, je suppose qu'il parut devant ces étrangers pour tâcher de les séduire en se justifiant; mais ses paroles flatteuses envers les uns déguisaient mal sa haine contre les autres. Voyez combien cet homme était vaniteux! Il parlait pour obtenir les applaudissements de la foule. Josèphe nous apprend qu'il portait un vêtement splendide et dont l'argent formait le tissu. Considérez encore la bassesse de ses auditeurs et la sagesse des apôtres. Celui qu'une nation entière adulait, ces derniers le dédaignent. Sa mort leur donne un instant de répit, la vengeance qui le frappe est la source des plus grands biens. S'il fut ainsi traité parce qu'il avait gardé le silence quand on disait : « C'est la voix d'un Dieu et non celle d'un homme, » comment n'eût pas été châtié le Christ, supposé qu'il ne fût pas Dieu, pour avoir dit lui-même : « Ma parole n'est pas de moi..., mes ministres combattraient pour ma défense, »

Joan., XIV, 10; XVIII, 36, et tant d'autres choses dans le même sens? Hérode meurt dans un état repoussant et misérable, ne laissant rien après lui. Remarquez aussi comme il subissait l'influence de Blaste, et de plus avec quelle facilité ce vil serviteur passe de la colère à l'indulgence, dépourvu de tout noble sentiment, toujours esclave de la faveur populaire.

Considérez après cela la manière dont l'Esprit saint manifeste son autorité : « Pendant qu'ils remplissaient leur ministère envers le Seigneur et qu'ils pratiquaient le jeûne, l'Esprit saint leur dit : Séparez-moi Barnabé et Saul. » Qui donc, n'ayant pas une telle puissance, eût osé parler ainsi? Il en résulte que les disciples ne demeurèrent pas ensemble. Il les voyait armés d'une plus grande vertu, et pouvant dès lors suffire à de plus nombreuses entreprises. Mais par quel moyen leur parla-t-il? Apparemment par les prophètes; car l'auteur avait dit auparavant que là se trouvaient aussi des prophètes, qui jeûnaient en accomplissant les devoirs du ministère, ce qui vous montre de quel avantage est la sobriété. C'est dans Antioche que Paul reçoit l'imposition des mains, c'est là qu'il prêche. Pourquoi l'Esprit dit-il : « Séparez-moi, » et non : Séparez pour le Seigneur? Pour bien établir qu'il a la même puissance et la même autorité. Voyez-vous quelle grande chose c'est que le jeûne? Il manifeste que tout est opéré par l'Esprit. Oui, le jeûne est un grand bien, un bien qui ne connaît pas de bornes. Faut-il imposer les mains, les disciples jeûnent; c'est encore pendant qu'ils jeûnent qu'ils entendent les paroles de l'Esprit saint. Mais le jeûne ne consiste pas seulement à s'abstenir de nourriture, c'est jeûner aussi que de s'abstenir des délices. Et tel est le seul jeûne que je vous prescris : mangez, pourvu que vous vous éloigniez des plaisirs dangereux. Cherchons une nourriture saine, et non la corruption; cherchons le vrai plaisir, et non celui qui nous rend malades, malades de l'âme et du corps : ne confondons pas avec le plaisir véritable une volupté féconde en douleurs. L'un est suave, l'autre est funeste; l'un est la joie, l'autre est la souffrance; l'un est conforme, l'autre est contraire à la nature. Dites-moi, si quelqu'un vous donnait à boire un breuvage empoisonné, ne regarderiez-vous pas cela comme contraire à la nature? Ne repousseriez-vous pas de même le bois ou la pierre qu'on voudrait vous faire manger? Et vous auriez raison, parce que c'est contre nature, encore une fois. Telle est aussi la volupté. La perturbation et le tumulte qui règnent dans une ville assiégée, quand les ennemis l'escaladent, règnent également dans une âme quand elle est en butte aux envahissements du vin et du plaisir. « A qui les malédictions, à qui les bouleversements, à qui les tortures et les déceptions, à qui la sentence? N'est-ce pas à ceux qui passent leur temps à boire du vin? Quel est celui dont les yeux se chargent d'humeurs? » *Prov.*, XXIII, 29-30.

Quoique nous disions, néanmoins, nous ne convertirons pas les hommes adonnés aux délices, à moins que nous n'attaquions une autre maladie. Et d'abord, que notre parole s'élève contre les femmes. Rien de plus honteux qu'une femme esclave de la volupté, rien de plus repoussant qu'une femme ivre : l'harmonie de ses traits est alors altérée, ses yeux ont perdu leur éclat et leur douceur, c'est comme lorsqu'un épais nuage éteint les rayons du soleil. On voit là tous les caractères de la servitude et de l'ignominie. Qu'elle est repoussante, encore une fois, quand elle exhale l'odeur du vin avec celle des viandes en décomposition, pliant sous le fardeau, incapable de se tenir debout, d'une rougeur excessive, chancelant en quelque sorte dans les ténèbres! Telle n'est pas la femme qui s'abstient de ce qui flatte les sens : elle commande le respect, elle porte l'empreinte de la sagesse, et la tempérance rehausse sa beauté; car l'heureuse disposition de l'âme se reflète toujours sur le corps. Représentez-vous une jeune fille très-belle, mais qui soit en même temps turbulente, loquace, toujours prête à lancer des propos injurieux, passionnée pour la boisson et le luxe : n'est-elle pas plus odieuse à la vue que la femme la plus difforme? Celle, au contraire, dont la pudeur est l'ornement, qui sait se taire, rougir, parler avec modestie, s'imposer quelques jeûnes, vous apparaît revêtue d'une double beauté, elle a plus de grâce, la chasteté lui donne une splen-

Rien de plus honteux qu'une femme voluptueuse.



deur supérieure. Parlerons-nous des hommes, maintenant? Quoi de plus dégradant chez eux que l'habitude de l'ivresse? Dans cet état l'homme excite la pitié de ses domestiques et le rire de ses ennemis, il est la honte de ses amis, tout le monde le condamne; c'est une bête plutôt qu'un homme : la gloutonnerie n'appartient qu'aux tigres, aux lions, aux ours. Eux sont dans leur droit, n'ayant pas une âme raisonnable. Encore ne sont-ils pas à l'abri des effets les plus désastreux, quand ils dépassent les bornes qui leur sont fixées par la nature. Combien plus ne doit-il pas en être ainsi de nous? C'est pour cela que Dieu nous a fait un estomac d'une faible capacité : c'est pour nous enseigner que nous devons avant tout nous occuper de notre âme.

3. Portons les yeux sur la constitution même de notre corps, et nous verrons combien est restreint le domaine de la sensualité. Notre bouche et notre langue sont destinées aux saints cantiques, et le gosier donne la voix. La nature nous a donc imposé des limites, pour que nous n'allions pas nous jeter dans de graves difficultés comme en dépit de nous-mêmes. Si la volupté n'entraînait pas des fatigues et des maladies, peut-être serait-elle tolérable; mais non, vous ne pouvez pas franchir les limites sans porter la peine de cette transgression. Est-ce le plaisir qui vous attire, mon bien-aimé? Vous le trouverez dans la tempérance. Est-ce la santé que vous cherchez, l'absence de tout malaise, la liberté de l'esprit, la force du tempérament, la sérénité de l'âme, l'éveil de toutes vos facultés? Vous les y trouverez de même. Tous les biens sont là. Dans la sensualité, vous trouverez tout le contraire, le malaise, les infirmités, l'esclavage, la dépense. — Mais alors, me dira-t-on, pourquoi nous y portons-nous tous avec tant d'ardeur? — C'est que nous sommes déjà malades. A votre tour, expliquez-moi, je vous prie, pourquoi les malades désirent ce qui leur est nuisible. N'est-ce pas même un signe de la maladie? Pourquoi tel homme se traîne-t-il au lieu de marcher? N'est-ce pas à cause de sa négligence et parce qu'il ne veut pas recourir au médecin? Il est des choses qui donnent un plaisir passager et produisent de continuelles souffrances; il en est d'autres qui nous imposent une douleur momentanée et nous procurent une éternelle joie. L'homme assez lâche, assez mou pour ne pas sacrifier les délices du temps à celles de l'éternité, se laissera bientôt prendre. Dites-moi, d'où vint le malheur d'Esaü? Comment préféra-t-il la volupté présente au bonheur futur? Cela vint de sa mollesse. — Et la mollesse elle-même, me demanderez-vous, d'où vient-elle? — De nous; et ce qui le prouve d'une manière évidente, c'est que nous ne manquons ni de patience ni d'énergie quand nous le voulons bien. Quand la nécessité nous presse, ou même par esprit de contention quelquefois, nous voyons bien ce qui nous est utile.

Sur le point de vous laisser subjuguer par la volupté, songez donc à la rapidité du plaisir et à la gravité du dommage, dommage qui consiste tout simplement à se perdre soi-même en perdant ce qu'on avait; songez à ces funestes conséquences, et vous mépriserez la volupté. Combien voulez-vous que je vous énumère de ces malheureuses victimes de l'ivresse? Noé tomba dans la nudité, et vous savez quels maux en résultèrent. Par gourmandise, Esaü vendit son droit d'aînesse et alla jusqu'à vouloir tuer son frère. « Le peuple d'Israël s'assit pour manger et boire, puis ils se levèrent pour jouer. » *Exod.*, XXXII, 6. De là ce conseil : « En prenant même ta nourriture, souviens-toi du Seigneur ton Dieu. » *Deut.*, VI, 12. Ils ont roulé dans un précipice, tous ceux qui sont tombés dans les délices. « La veuve, est-il écrit, qui vit dans la mollesse, quoique vivante, est déjà frappée de mort. » I *Tim.*, V, 6. Il est dit ailleurs : « Engraissé, plein d'embonpoint, mon bien-aimé a donné des signes de révolte. » *Deut.*, XXXII, 15. L'Apôtre dit encore : « Ne flattez pas la chair, n'en ayez pas trop de soin dans vos convoitises. » *Rom.*, XIII, 14. Je ne vous fais pas une loi du jeûne, et qui donc m'écouterait? mais je retranche les délices, je condamne les plaisirs immodérés, et cela, pour votre avantage. Comme un torrent impétueux, le plaisir déchaîné bouleverse tout; rien ne l'arrête, il faut qu'il vous jette hors du royaume. Que vous dirai-je de plus? Aimez-vous tant les délices? donnez donc

aux pauvres, invitez le Christ, et votre plaisir ne cessera pas quand vous aurez quitté la table. Dans votre état actuel vous n'avez pas un plaisir réel, et c'est un bien pour vous; car les choses présentes n'offrent aucune consistance : vous l'aurez alors. Vous l'obtiendrez en nourrissant votre âme, en lui donnant les aliments qui sont conformes à sa nature, en ne la laissant pas mourir de faim.

C'est le temps de la guerre, c'est l'heure du combat; et vous vous endormez dans les délices? Ne voyez-vous pas ceux même qui portent le sceptre vivre de peu quand ils sont à la tête des armées? « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang; » *Ephes.*, VI, 12; et vous vous préparez au combat par une nourriture délicate? Votre antagoniste est là grinçant des dents; et la mollesse vous plonge dans l'inaction, et la table vous absorbe? Je n'ignore pas que je tiens en vain ce langage, pas pour tous, cependant. « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » *Luc.*, VIII, 8. Le Christ est consumé par la faim, tandis que les mets absorbés causent votre torture : c'est trop des deux côtés. Quel mal ne produisent pas les délices? Elles s'excluent réciproquement : aussi ne puis-je pas comprendre comment elles ont reçu ce nom; à moins que ce ne soit au même titre que la gloire, qui souvent est de l'infamie, et que les richesses, qui sont une véritable pauvreté. Si nous nous engraissons de la sorte, serait-ce donc parce que nous devons être immolés? A quoi bon préparer aux vers une table aussi somptueuse? Pourquoi préparer un plus grand amas de nourriture, une source de putrides exhalaisons? Pourquoi vous rendre incapable d'accomplir quoi que ce soit? Voulez-vous que votre œil ait toute sa force visuelle? maintenez la santé de votre corps. Dans la lyre, une corde épaisse et souillée rend un son discordant, celle qui est pure et bien tendue concourt seule à l'harmonie. Faut-il donc que vous ensevelissiez votre âme, que vous rendiez chaque jour sa prison et plus forte et plus sombre? Pourquoi cette noire fumée? Ce sont bien de lourdes vapeurs, en effet, qui s'élèvent de toute part. Si nul autre ne le peut, que les athlètes du moins vous apprennent que le corps est plus robuste à mesure qu'il est plus dégagé. Ainsi l'âme est plus énergique quand elle s'adonne à la philosophie. On pourrait la comparer encore à celui qui guide le char, ou même aux coursiers qui le traînent. Et, dans le fait, tels que des hommes obèses et mous, des chevaux trop gras sont peu propres à la course et donnent beaucoup de peine au cocher. Celui dont le cheval est obéissant et vigoureux obtient la palme, aux applaudissements de tous. Mais quand on est obligé de le traîner soi-même, quand il tombe à chaque instant sans qu'on puisse parvenir à le relever à moins d'employer l'aiguillon, quelque expérimenté que l'on soit, on perd nécessairement la victoire.

Si nous sentons notre âme blessée par le corps, ne la négligeons pas; tâchons plutôt de la rendre plus libre et plus pure, donnons à son aile plus de légèreté, relâchons du moins ses liens, alimentons-la par la parole et la tempérance, de telle sorte que le corps ne soit pas affaibli, qu'il ne souffre pas, qu'il soit même sain et robuste. En disposant ainsi la marche de notre vie, nous pourrons atteindre au faîte de la vertu et gagner les biens de l'éternité, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

« Eux donc, ayant reçu mission de l'Esprit saint, se rendirent à Séleucie, et de là firent voile vers Chypre. Et, quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Et Jean était avec eux pour les seconder. »

1. Aussitôt qu'ils ont reçu l'imposition des mains, ils partent ensemble et se dirigent vers l'île de Chypre, parce que là n'existait aucune opposition, et que la parole s'y trouvait déjà répandue. Dans la ville d'Antioche, les prédicateurs étaient nombreux; la Phénicie d'ailleurs n'est pas éloignée de la Palestine, tandis que l'île de Chypre en est assez loin. Puis, comme c'est l'Esprit saint qui les pousse, comme ils ont reçu

de lui la mission aussi bien que l'ordination, ne demandez pas pourquoi. « Etant arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. » Voyez-vous avec quelle attention ils commencent par annoncer la parole à ce peuple, afin de ne pas le jeter de plus en plus dans l'obstination. Ceux-là parlent aux Juifs seuls, ceux-ci se rendent aux synagogues. « Après avoir parcouru l'île tout entière jusqu'à Paphos, ils y rencontrèrent un Juif magicien et faux prophète, nommé Bar-Jésu, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme d'une grande prudence. Celui-ci fit venir Barnabé et Saul, désirant entendre la parole de Dieu. Mais Elymas le magicien (car c'est ce que signifie ce nom) leur faisait opposition, cherchant à détourner le proconsul d'embrasser la foi. » Voilà donc un autre Juif magicien, comme Simon. Remarquez qu'il ne s'indignait guère quand les disciples prêchaient aux autres, et que son indignation éclate seulement quand ils abordent le proconsul. Ce qu'il y a d'admirable dans ce dernier, c'est que, séduit par les prestiges de cet homme, il ait voulu cependant entendre les apôtres. Ainsi avaient fait les Samaritains; et de la comparaison résulte la victoire, la magie est terrassée. Partout la vaine gloire et l'amour du pouvoir sont une source de maux. « Alors Saul, qui n'est autre que Paul, rempli de l'Esprit saint, fixant les yeux sur Elymas, lui dit : Homme plein de ruse et de perfidie, enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas de pervertir les voies droites du Seigneur? Et maintenant voici que la main du Seigneur est sur toi, et tu seras aveugle, tu ne verras pas le soleil de quelque temps. » Le nom de cet apôtre fut changé après son ordination, comme l'avait été celui de Pierre.

Comment il faut réprimer les opiniâtres et les impudents.

Dans ce qu'il dit ne voyez pas un tissu d'injures, c'est une sévère objurgation. Voilà comment il faut réprimer les opiniâtres et les impudents. « Homme plein de ruse et de perfidie, enfant du diable, ennemi de toute justice. » C'est mettre à découvert ce que l'imposteur avait dans l'âme, alors qu'il perdait le proconsul sous prétexte de le sauver. « Ne cesseras-tu pas de pervertir les voies du Seigneur? » En vérité, tes attaques ne sont pas dirigées contre nous; tu pervertis les voies du Seigneur, qui sont droites. — La véhémence de ce langage inspire la conviction. « Et maintenant voici que la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle. » Le signe par lequel il avait lui-même été ramené, il l'emploie pour ramener ce nouvel adversaire. Le mot « pour un temps, » marque le désir de la conversion et nie la soif de la vengeance. S'il avait prétendu châtier, il aurait infligé la cécité perpétuelle; mais non, pour gagner le proconsul, il limite la correction. « Et soudain les ténèbres tombèrent sur lui, il perdit la vue; errant çà et là, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Le proconsul alors, voyant ce miracle, embrassa la foi, pénétré d'admiration pour la doctrine du Seigneur. » Rien de plus juste; cette punition devait éclairer celui qui s'était laissé tromper par de vains prestiges. Ainsi furent jadis instruits par les pustules les magiciens de l'Egypte. Il est à considérer que le proconsul étant converti, les apôtres ne prolongent pas leur séjour, dans l'espoir d'y recueillir des louanges et des honneurs; ils se remettent aussitôt à l'œuvre, ils traversent de nouveau la mer pour aller dans d'autres régions. « Lorsque Paul et ceux qui étaient avec lui furent partis de l'île de Chypre, ils vinrent à Perge en Pamphylie. Or Jean, se séparant d'eux, retourna à Jérusalem. Pour eux, traversant Perge, ils arrivèrent à Antioche de Pisidie; et, étant entrés le jour du sabbat dans la synagogue, ils s'assirent. » Ils se rendent de nouveau dans la synagogue selon la coutume des Juifs, afin de n'être pas persécutés et chassés : c'est par là qu'ils venaient à bout de leurs entreprises. « Après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue envoyèrent vers eux en disant : Frères, si vous avez une exhortation à faire au peuple, parlez. » Nous apprendrons désormais ce qui regarde Paul, après avoir assez longuement entendu parler de Pierre.

Ce qui précède rappelle toutefois notre attention. « Quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu : » Salamine était la métropole de l'île de Chypre. Antioche les avait retenus un an. Ils devaient quitter cette



ville, et ne pas toujours y rester; il fallait aux nouveaux fidèles la parole des premiers docteurs. Vous avez dû remarquer qu'ils ne s'étaient pas arrêtés à Séleucie; c'est qu'ils n'ignoraient pas que les habitants de cette ville avaient beaucoup profité du voisinage d'Antioche. Aussi les apôtres n'ont-ils fait que passer, se hâtant d'aller à des œuvres plus urgentes. Dès qu'ils sont arrivés à la métropole de l'île, ils vont droit au proconsul pour tâcher de le convertir. C'était, ajoute l'auteur, « un homme plein de prudence. » Or, que ce ne soit pas là une vaine flatterie, les faits mêmes vous le montrent : il n'a pas besoin de beaucoup de discours pour être éclairé, il a voulu entendre lui-même le prédicateur. L'écrivain nomme ensuite les villes parcourues, nous faisant comprendre de la sorte qu'il était nécessaire de confirmer dans la foi des hommes récemment imbus de la céleste doctrine : c'est pour cela qu'ils les visitent souvent. Vous aurez aussi remarqué sans doute que Paul ne dit rien au magicien, tant que celui-ci ne l'oblige pas à parler; les apôtres annoncent simplement la parole évangélique. Voyant que tous écoutaient cet enseignement, le magicien n'avait qu'un but, d'empêcher le proconsul de croire. Pourquoi Paul n'opère-t-il pas ici quelque autre miracle? C'est qu'il n'en est pas d'égal à cette défaite d'un ennemi.

2. Examinez encore : à la suite des reproches vient le châtiment. Ce châtiment est équitable, on le montre au patient quand on lui dit : « Homme plein de ruse, » en qui rien n'est exempt d'artifice et de tromperie. « Plein de ruse, » ce mot peint bien la dissimulation de l'imposteur. « Enfant du diable, » puisqu'il en accomplit les œuvres. « Ennemi de toute justice, » c'est toute justice que les apôtres viennent enseigner. En s'exprimant de la sorte, l'apôtre me paraît stigmatiser aussi la vie de cet homme. Pour faire voir que de telles expressions ne sont pas dictées par la colère, l'auteur a dit auparavant que Paul était « rempli de l'Esprit saint, » c'est-à-dire, de la vertu de l'Esprit saint. « Et maintenant voici que la main du Seigneur est sur toi, » non pour se venger, mais pour te guérir. Ce n'est pas moi qui frappe, c'est la main de Dieu. — Voyez comme il s'efface. — « Et tu seras aveugle, tu ne verras pas le soleil de quelque temps. » Il lui parle ainsi pour l'engager à faire pénitence. Jamais les apôtres n'eussent voulu trouver un sujet de gloire dans les malheurs d'autrui, alors même que ces malheurs tombaient sur des ennemis. Ils se réjouissaient uniquement de leurs propres infortunes, et certes à bon droit; il n'en était plus de même de celle des autres, pour qu'on ne crût pas qu'ils agissaient par la contrainte et la terreur. Un signe non équivoque de la cécité du magicien, c'est qu'il cherche quelqu'un qui le conduise. A la vue de ce signe, le proconsul embrasse immédiatement la foi. C'est qu'il est hors de lui-même; il voit qu'ici ce ne sont plus des paroles, mais bien des effets, qui ne sauraient tromper. Quel amour pour la doctrine dans un homme investi d'un si grand pouvoir! Paul ne dit pas au magicien : Tu ne cesses d'égarer le proconsul. Non; il lui dit, éloignant tout soupçon de flatterie : « Ne cesseras-tu pas de pervertir les voies du Seigneur? » ce qui du reste est plus fort.

Pourquoi Jean se sépara-t-il d'eux? L'auteur le dit expressément : « Jean se séparant d'eux retourna à Jérusalem. » C'est qu'ils entreprenaient un plus long voyage; et les périls qu'ils allaient affronter ne devaient pas être partagés par ce disciple. Non contents d'être venus à Perge, ils passent à travers d'autres cités, se hâtant d'arriver à la métropole, qui était Antioche. Notez la précision du récit. « Ils s'assirent dans la synagogue le jour du sabbat, » se disposant à prendre la parole. Ils ne la prennent pas toutefois de leur propre mouvement, ils attendent qu'on les invite et qu'on les interpelle comme des étrangers. S'ils ne s'y étaient pas arrêtés, ils auraient manqué l'occasion d'annoncer l'Evangile. Voici la première fois que Paul va prêcher. Remarquez sa prudence : où la parole était déjà parvenue, il passe outre; il s'arrête dans les villes qui ne l'ont pas encore entendue. Lui-même le déclare dans une de ses épîtres : « J'ai pris soin d'annoncer l'Evangile où le Christ n'avait pas été nommé. » *Rom.*, xv, 20. C'est la preuve d'un grand courage. Dès le début ce fut un homme vraiment admirable. Crucifié, mis en

face des ennemis, il savait quelle grâce lui était donnée, et son zèle rivalisait avec la grâce. Il ne s'irrita pas contre Jean, n'étant pas à ses ordres; l'œuvre l'absorbait tout entier. Il ne trembla pas, il ne craignit rien, bien qu'il fût entouré par la foule. Observez que la Providence ne permet pas que Paul prêche à Jérusalem; c'était assez qu'on sût qu'il avait embrassé la foi, on n'aurait pas voulu l'entendre comme prédicateur : il va dans des contrées où son nom n'est pas connu. D'abord il confond le magicien et le dévoile tel qu'il est, ce que le miracle confirme aussitôt. Ce miracle symbolise en même temps l'aveuglement de cette âme. Le châtiment passager qu'elle subit a pour but de la faire se reconnaître. Paul entre avec raison dans la synagogue un jour de sabbat, quand tous étaient réunis. « Après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue envoyèrent vers eux, en disant : Frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, parlez. » En ce moment ils donnent toute permission, ils ne manifestent aucune jalousie; après, il n'en sera plus de même. — Si telle était votre intention, mieux valait exhorter vous-mêmes.

Mais que ne font pas et l'amour du pouvoir et le désir de la vaine gloire? Comme ils bouleversent et ruinent tout! Sous cette influence, on s'attaque à son propre salut comme à celui de ses semblables, on est frappé d'aveuglement, au point d'avoir besoin d'un guide. Et plût à Dieu qu'ils reconnaissent ce besoin, qu'ils aient recours à des maîtres; malheureusement ils n'en veulent pas, ils ne s'en reposent que sur eux-mêmes. Cette cupidité ne laisse à personne la faculté de voir : c'est un épais nuage qui s'abat sur nous et nous ôte la vue. Quel moyen de justification aurons-nous, si nous ne triomphons d'un autre vice que par celui-là, et non par la divine grâce? Ainsi, des hommes en même temps voluptueux et cupides ont réprimé la luxure par l'avarice. Et d'autres ont méprisé l'argent pour satisfaire la luxure. Il en est à qui la vaine gloire dont ils sont épris a fait vaincre ces deux vices, qui dépensaient l'argent sans mesure et qui pratiquaient la continence sans profit. Il en est, au contraire, qui ont fait taire en eux le désir impétueux de la vaine gloire, qui se sont déshonorés de toute façon pour le plaisir et l'argent. Il en est enfin qui n'ont pas reculé devant les pertes les plus graves pour satisfaire leur ressentiment, en qui la colère a détruit toute autre pensée que celle d'arriver à leur but. Et ce qu'a pu la passion, la crainte de Dieu ne le peut pas en nous! Et que dis-je, la passion? Le respect humain obtient souvent ce que la crainte de Dieu n'obtient pas. Nous faisons beaucoup de bonnes actions et nous commettons beaucoup de péchés par égard pour les hommes; mais nous n'avons aucun égard pour Dieu. Combien qui dépensèrent leurs richesses par un sentiment de honte? Combien qui cherchèrent les honneurs sans avantage pour eux-mêmes, pour rendre de funestes services à des amis? Combien de péchés commis sous l'empire d'une telle affection?

3. Si donc l'amour et la crainte des hommes ont le pouvoir de nous faire accomplir de bonnes ou de mauvaises actions, c'est à tort que nous prétendons ne pouvoir pas dompter la passion. Nous le pouvons, si nous le voulons bien; et le vouloir, c'est une rigoureuse obligation pour tous. Pourquoi ne viendriez-vous pas à bout de la vaine gloire, dites-moi, lorsque tant d'autres ayant la même âme, le même corps, la même forme, la même vie que vous avez, ont vaincu cette passion? Pensez à Dieu, pensez à la gloire céleste, mettez les choses du temps en présence des choses éternelles, et vous aurez bientôt repoussé la gloire d'ici-bas. Si vous désirez tant la gloire, cherchez du moins la gloire réelle. Quelle est cette gloire qui produit l'infamie? Quelle est cette gloire qui vous fait courir après des honneurs infimes et qui vous en impose même la nécessité? L'honneur véritable est dans la libre possession des biens supérieurs. Dès lors, si vous aimez la gloire, aimez de préférence celle qui vient de Dieu. Aimant celle-là, vous mépriserez l'autre et vous verrez ce qu'elle a de vil : tant que vous ne porterez pas les yeux vers la première, vous ne les ouvrirez pas sur la seconde, vous ne comprendrez pas combien elle est honteuse et ridicule. Un homme qui s'est laissé captiver par une femme perverse, difforme, repoussante, ne saurait apercevoir sa laideur tant qu'il l'aime, la passion obscurcissant sa raison.

Il en est de même ici; tant que la passion nous possède, nous sommes incapables de voir combien c'est un grand mal. — Comment donc, me demandera-t-on peut-être, nous en affranchirons-nous? — Songez à ceux qui dépensèrent d'immenses richesses, sans que cela leur fût d'aucune utilité. Songez aux morts qui parvinrent à la gloire, mais à cette gloire qui n'a rien de stable, qui tombe et disparaît : souvenez-vous que c'est un nom, et rien de plus.

Qu'est-ce que la gloire, dites-le-moi? donnez-m'en une définition quelconque. — C'est d'être pour tous un objet d'admiration, me répondrez-vous. — A tort ou à raison? Si c'est à tort, ce n'est plus de l'admiration, c'est plutôt une accusation, une adulation, une calomnie même : si c'est à bon droit, la chose n'est pas possible; car le vulgaire ne saurait porter un jugement éclairé, il admire ceux qui se font les instruments de ses convoitises. Regardez, si vous voulez bien, les hommes qui ont donné tout leur avoir à des courtisanes, à des cochers, à des danseurs. — Ce n'est pas de ceux-là que nous parlons, me répliquerez-vous, c'est des hommes droits et justes, qui sont aptes à faire un grand bien. — Plût à Dieu que telle fût leur volonté et qu'ils la missent immédiatement en pratique; pour le moment, ce n'est pas là ce qu'ils font. Quel est celui qui de nos jours exalte l'homme droit et juste? Le contraire a constamment lieu. Quelle pitoyable illusion au juste, s'il poursuit dans le bien qu'il fait la gloire que décerne la foule. Il agit comme le ferait un peintre habile dans son art, qui, faisant le portrait du monarque, chercherait l'approbation des ignorants. Celui qui vise à la gloire humaine, ne tardera pas d'ailleurs à quitter le chemin de la vertu; car il en viendra à faire ce qui convient à ceux dont il réclame les louanges, et non ce qui lui convient. Quel est donc le conseil que je vous donnerais pour l'avenir? De vous appliquer uniquement à Dieu, de vous contenter de ses éloges, de vous proposer en tout son bon plaisir, de pratiquer le bien, de n'avoir aucun souci des choses humaines, puisque c'est là l'écueil du jeûne, de l'oraison, de l'aumône, en un mot, de toutes nos vertus. N'ayons les yeux fixés que sur une chose, sur la gloire qui vient de Dieu, sur ce qu'il approuve, sur ce que pensera de nous le souverain Maître de l'univers; et de la sorte, après avoir passé la vie présente dans l'exercice des bonnes œuvres, nous obtiendrons, avec ceux qui l'aiment, les biens qu'il nous a promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« Et Paul, se levant et faisant signe de la main pour obtenir le silence, dit : Israélites et vous qui craignez Dieu, écoutez. Le Dieu de ce peuple choisit nos pères et glorifia ce même peuple pendant qu'il était étranger dans la terre d'Egypte, d'où il le tira par la force de son bras. »

1. Voyez Barnabé cédant le pas à Paul, comme Jean le cède partout à Pierre. C'est lui cependant qui l'avait ramené de Damas, il le précédait en honneur; mais l'un et l'autre n'avaient en vue que le bien de tous. « Et, se levant, il fit signe de la main pour demander le silence. » C'était une coutume chez les Juifs; et c'est pour cela qu'il prélude de la sorte. Voyez aussi comme il prépare les voies à son discours : il commence par faire leur éloge et par leur témoigner un grand dévouement. C'est le sens de cette parole : « Et vous qui craignez Dieu. » Après cela il entre en matière. Il se garde bien de prononcer le nom de prosélytes, qui désignait un état inférieur. « Le Dieu de ce peuple a choisi nos pères. » Il a soin de déclarer que le Dieu de qui le genre humain relève, est spécialement leur Dieu; il leur rappelle les merveilleux bienfaits qui leur furent jadis accordés, comme du reste l'avait fait Etienne. C'est un moyen qu'ils emploient pour leur annoncer ensuite que ce même Dieu, toujours semblable à lui-même, vient de leur envoyer son Fils. Ce que le Christ disait de la vigne, nous l'entendons encore ici : « Il a glorifié ce peuple pendant qu'il était étranger dans la terre d'Egypte, d'où il le tira par la force de son bras. » Malgré les persécutions, les des- Humilité de Barnabé.

cendants d'Israël se multiplièrent, et des miracles furent opérés en leur faveur. Les prophéties mentionnent constamment ces événements accomplis en Egypte. Observez avec quelle attention l'Apôtre passe sur les calamités, et s'abstient de mettre en avant les sujets de reproche, pour s'étendre sur l'amour de Dieu, laissant le reste à leurs propres réflexions.

« Et, durant quarante ans, il les supporta dans le désert. » Puis vient leur établissement dans la terre promise : « Et, détruisant sept nations dans le pays de Chanaan, il leur en distribua les terres par la voie du sort. » Or, un long espace de temps s'était écoulé, quatre cent quarante ans. « Environ quatre cent quarante ans après, il leur donna des juges, jusqu'au prophète Samuel. » Il signale ici la diversité des secours qui leur sont accordés par la divine sagesse. « Ils demandèrent ensuite un roi. » Jamais il ne parle de leur ingratitude, toujours de l'amour de Dieu pour eux. « Et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, homme vaillant de la tribu de Benjamin, qui régna quarante ans. L'ayant plus tard rejeté, il éleva David sur le trône; et voici le témoignage qu'il rendit à ce dernier : J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui remplira toutes mes volontés. » Et ce qui n'était pas chose de peu d'importance, c'est que le Christ devait naître de la race de David. Jean paraît à son tour rendant son témoignage. « De la postérité de ce roi, selon la promesse, il a fait naître le Sauveur d'Israël, Jésus, dont l'avénement était proclamé par Jean, qui prêchait le baptême de la pénitence à tout le peuple d'Israël. Or, comme Jean achevait sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez; celui-là vient après moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. » Le témoignage de Jean présente donc ce caractère distinctif, qu'il repousse une gloire que tout le monde veut lui décerner. Et l'abnégation qui n'éprouve pas de résistance ne saurait se comparer à celle qui lutte contre le sentiment de tous, et qui de plus s'exprime avec tant de modestie.

« Hommes mes frères, enfants de la race d'Abraham, c'est à vous, comme à tous ceux qui parmi vous craignent Dieu, qu'est envoyée cette parole de salut. Ceux qui habitaient Jérusalem et leurs princes, n'ayant pas connu le Messie ni compris les sentences des prophètes, qu'on lit cependant chaque jour de sabbat, les ont accomplies en le condamnant. Et, sans trouver en lui aucune cause de mort, ils ont obtenu de Pilate qu'il le fît mourir. » Partout les apôtres s'efforcent de montrer aux Juifs que c'est là proprement leur bien, afin qu'ils ne s'éloignent pas de Jésus comme d'un étranger, par la raison qu'ils le crucifièrent. « Ils ne l'ont pas connu ; » c'est un péché d'ignorance. — Paul pousse donc la bonté jusqu'à leur trouver des excuses. Il va plus loin, il ajoute que les choses devaient arriver ainsi. Après cela, pour que personne ne dise : Comment sait-on qu'il est ressuscité ? il déclare que les disciples « en sont les témoins. » Et puis il en appelle encore à l'autorité des Ecritures. « Quand ils eurent accompli tout ce qui était écrit de lui, ils le déposèrent de la croix, et l'ensevelirent. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts le troisième jour, et il a été vu pendant plusieurs jours par ceux qui de la Galilée étaient montés avec lui à Jérusalem, et qui maintenant sont ses témoins auprès du peuple. Nous vous annonçons donc l'accomplissement de la promesse faite à nos pères; car Dieu l'a réalisée pour nous leurs descendants, en ressuscitant Jésus selon cette parole consignée dans le deuxième psaume : Vous êtes mon Fils, et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. Et qu'il ne doive pas, après l'avoir ressuscité, le laisser retourner à la corruption, il le déclare en ces termes : J'accomplirai fidèlement les serments faits à David. *Isa.*, LV, 3. C'est pour cela qu'il dit ailleurs : Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption. *Psalm.* XV, 10. Car David en son temps, après avoir servi les desseins de Dieu, s'est endormi; il a été mis à côté de ses pères, et il a vu la corruption, mais celui-là ne l'a pas vu, que Dieu a ressuscité d'entre les morts. » Le discours de Paul prend désormais plus de véhémence; voici ce que Pierre n'a jamais dit : « Sachez donc, hommes mes frères, que par ce même Jésus nous est annoncée la rémission des péchés, et que par lui quiconque croit, sera justi-

fié de toutes les choses dont vous ne pouviez pas être justifiés dans la loi de Moïse. » Voici maintenant de terribles paroles : « Prenez donc garde que ne vienne sur vous ce qu'ont dit les prophètes : Voyez, contemplez, considérez, admirez, et soyez confondus ; car je vais opérer dans vos jours une œuvre que vous ne croiriez pas ; si quelqu'un vous la racontait. » *Habac.*, I, 5.

2. Observez comme l'Apôtre forme le tissu de son discours, et des événements présents, et des prophéties, et de cette famille dépositaire de la promesse. Mais revenons sur les textes cités. « Hommes mes frères, enfants de la race d'Abraham. » Il les désigne par le nom de leur père. « C'est à vous qu'est envoyée cette parole de salut. » Ce « vous » ne s'adresse pas aux Juifs d'une manière absolue ; c'est une voie qui leur est ouverte pour se séparer des meurtriers du Christ. On le voit clairement par la suite : « Ceux qui habitaient Jérusalem, ne l'ayant pas connu et ne comprenant pas les sentences des prophètes, qui sont lues cependant chaque jour de sabbat, les ont accomplies en le condamnant. » Grave accusation que celle de n'avoir pas respecté ce qu'on ne cesse pas d'entendre. Mais cela ne doit pas étonner ; ce qui nous est rapporté de leur conduite dans l'Egypte et dans le désert suffit certes à démontrer leur obstination et leur ingratitude. — Et comment pouvaient-ils ignorer, me dira-t-on, ce qu'ils venaient d'entendre de la bouche de Jean ? — Les prophètes n'avaient-ils pas assez souvent élevé la voix, sans être mieux écoutés ? Une autre accusation vient ensuite : « N'ayant trouvé en lui aucune cause de mort. » Ce n'est plus là de l'ignorance. Mettons qu'ils ne l'aient pas reconnu pour le Christ, quelle raison avaient-ils de le faire mourir ? « Ils demandèrent à Pilate de l'envoyer à la mort. Or, quand ils eurent exécuté tout ce qui était écrit de lui, ils le déposèrent de la croix et l'ensevelirent. » Comme cela leur tient à cœur ! Paul précise le genre de mort et cite le nom de Pilate ; le jugement subi donne plus de retentissement à la passion du Sauveur, et rend ses ennemis plus inexcusables, puisqu'ils l'ont livré à un étranger. L'Apôtre ne dit pas : Ils portèrent plainte. Non : « Ils demandèrent, » n'ayant, encore une fois, aucun motif, aucun prétexte à faire valoir. Il devient ainsi manifeste qu'ils arrachèrent une faveur, et que le juge ne voulait pas prononcer une condamnation ; ce que Pierre avait dit d'une manière formelle : « Il jugeait qu'il fallait renvoyer l'accusé. » *Act.*, III, 13. Paul avait pour eux une bien vive affection. Vous l'avez vu passer sur l'ingratitude de leurs pères ; mais il leur inspire maintenant une salutaire frayeur. Etienne avait pu leur tenir un autre langage, sur le point d'être immolé, n'ayant pas pour but de les instruire, leur montrant seulement que la loi était désormais abrogée : l'Apôtre n'agit pas de même, il se contente de menacer et d'effrayer.

« Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ; et il a été vu pendant plusieurs jours par ceux qui de la Galilée étaient montés avec lui à Jérusalem. » Il est visible que le prédicateur obéit à l'impulsion de l'Esprit saint ; il revient constamment à la passion et à la sépulture. « Et nous vous annonçons, poursuit-il, l'accomplissement de la promesse faite à nos pères. » C'est comme s'il disait : Ils ont eu la promesse, vous avez la réalité. Après avoir invoqué le témoignage de Jean par ces paroles : « De cette race il a fait naître le Sauveur d'Israël ; et son avénement était proclamé par Jean, qui prêchait le baptême de la pénitence ; » il le fait de plus s'exprimer de la sorte : « Je ne suis pas celui que vous pensez. » Il fait ensuite comparaître les apôtres comme témoins de la résurrection : « Ils sont ses témoins auprès du peuple. » A son appel, David lui-même se lève pour témoigner : « Vous ne souffrirez pas que votre Saint voie la corruption. » Les choses anciennes ne semblent pas avoir isolément assez de consistance, ni les choses nouvelles sans celles-là ; aussi les confirme-t-il dans son discours les unes par les autres. Coupables de la mort du Christ, les Juifs étaient saisis de crainte, la conscience les tenait éloignés ; les apôtres dès lors évitent de leur reprocher ce crime ; c'est un bien de famille qu'ils viennent leur offrir, et non un bien étranger. Sachant à quel point leur était cher le nom de David, Paul le met en avant pour se faire mieux accepter. — C'est le fils de ce monarque qui va régner sur

vous, semble-t-il leur dire, ne repoussez donc pas son autorité. — Que signifie cette parole : « J'accomplirai fidèlement les serments faits à David? » Ils sont inébranlables, ils ne sauraient jamais être effacés.

Saint Paul parle du châtiment qui menace les Juifs.

Mais il ne s'arrête pas à des choses dont ses auditeurs nė doutent pas; il leur parle du châtiment qui les menace; puis, quand il leur a signifié l'abrogation de la loi, il passe à ce qui peut leur être agréable, sans dissimuler ce qui leur est avantageux : je veux dire les grands biens promis à l'obéissance, et les maux non moins grands réservés à l'indocilité. Il fait encore après cela l'éloge de David : « Lorsqu'il eut en son temps servi les desseins de Dieu, David fut déposé à côté de ses pères. » C'est ainsi que Pierre disait : « Qu'il me soit permis de parler avec assurance du patriarche David. » *Act.*, II, 29. Au lieu de dire que le Roi-prophète était mort, l'Apôtre dit : « Il fut déposé à côté de ses pères; » c'est un euphémisme. Il ne va pas louer les bonnes œuvres des Juifs; il relève leurs fautes. Or, déclarer qu'ils avaient demandé et obtenu, c'était une grave accusation. Il rappelle les bienfaits dont Dieu les a comblés : « Il les a choisis, exaltés, nourris. » Ce n'est pas là leur éloge, c'est celui de Dieu. Parmi les hommes, il ne loue que David, parce que le Christ devait naître de sa race. Cet avénement du Messie que Jean proclame en face du Messie lui-même, c'est l'incarnation, c'est la venue du Christ dans la chair. Dans son Evangile, l'homonyme du Précurseur en appelle souvent à celui-ci, à cause de l'autorité qui s'attachait partout à son nom. Voyez aussi qu'il s'efface en quelque sorte pour laisser parler cet illustre témoin.

3. Remarquez-le, l'action providentielle est ici mise à découvert avec le plus grand soin. Ecoutons encore ce que répètent les apôtres pour opérer la persuasion : Il a été crucifié. Et cependant quoi de moins croyable? Il est enseveli par ceux auxquels il a promis le salut; enseveli, il remet les péchés que la loi ne saurait remettre! Paul n'accuse pas la volonté, il affirme l'impuissance : « Les choses dont vous ne pouviez pas être justifiés dans la loi de Moïse, tout croyant en est justifié. » La loi n'a pas cette vertu de justification. « Tout croyant, » entendez-le bien; nulle exception n'est admise. Sans de tels résultats, à quoi bon ces mystères? Il énonce le bienfait qui résume tous les autres, la rémission des péchés : ce que la loi ne pouvait faire, celui qui a souffert l'accomplit par sa mort d'une manière éclatante. C'est donc une belle parole que celle-ci : « Ils sont ses témoins auprès du peuple, » de ce même peuple qui l'a fait mourir. Jamais ils n'auraient rendu ce témoignage, si la force même de Dieu ne les avait soutenus; ils n'auraient pas osé tenir ce langage devant des hommes de sang, devant les meurtriers eux-mêmes. La citation : « Aujourd'hui je t'ai engendré, » s'explique par ce qui suit dans le texte sacré. Mais pourquoi ne se trouve pas là le témoignage qui persuaderait aux Juifs que par Jésus aura lieu la rémission des péchés? — Parce que le but de l'Apôtre est avant tout de leur montrer qu'il était ressuscité; dès qu'ils en conviendraient, ils devaient admettre le reste comme une conséquence nécessaire. On peut dire aussi qu'il voulait exciter en eux le désir d'un tel bien. Donc la mort du Christ n'était pas un abandon, elle était l'accomplissement des prophéties. Paul leur rappelle des faits appartenant à leur histoire, et dont l'oubli les a jetés dans un abîme de maux. C'est ce qu'il leur insinue en terminant : « Voyez, contempteurs, et considérez. » Mais il coupe court à des expressions aussi fortes. « De peur que ne vienne sur vous ce qu'a dit un prophète : Je vais accomplir une œuvre que vous ne croiriez pas si quelqu'un vous la racontait. » Quoique ce soit incroyable, n'en soyez pas surpris; cela était dit d'avance.

On pourrait bien aussi nous adresser ce langage, au sujet de ceux qui nient la résurrection : « Voyez, contempteurs. » En effet, l'état de l'Eglise est déplorable, quand vous vous persuadez que tout est en paix. Ce qu'il y a surtout de grave, c'est que nous ignorons le mal dans lequel nous sommes plongés. — Que dites-vous? Nous avons des temples, des biens, beaucoup d'autres choses, les divins mystères sont célébrés, chaque jour le peuple est là, et nous sommes des contempteurs! — Ce n'est pas ainsi qu'on fera jamais respecter l'Eglise. — Et com-

ment donc? — Par une piété sincère, en rentrant chaque jour dans nos maisons avec un gain spirituel, petit ou grand, en accomplissant la loi divine dans toute son étendue. Quel est celui qui se trouve plus avancé dans le bien après avoir fréquenté pendant un mois nos saintes réunions? Voilà ce qu'il faut chercher; car ce que nous regardons comme une bonne œuvre n'est qu'une triste illusion, si nous n'en retirons aucun avantage. Hélas! au lieu de progresser, aujourd'hui nous allons en arrière. En quoi les mystères auxquels vous assistez vous ont-ils rendus meilleurs? S'ils ne vous étaient pas inutiles, depuis longtemps vous pratiqueriez tous la céleste philosophie, quand deux fois par semaine tant de prophètes, d'apôtres et d'évangélistes vous prodiguent leurs instructions, vous enseignent la doctrine du salut, les préceptes les plus capables de faire régner l'ordre et la pureté dans votre vie. Le soldat qui suit les leçons du gymnase devient plus habile dans son métier; l'athlète qui se rend assidûment à la palestre disputera le prix avec plus de succès; le médecin formé par un bon maître se montrera plus capable dans l'exercice de son art, agrandira chaque jour ses connaissances. Et vous, qu'avez-vous gagné? Je m'adresse à ceux qui dès leur enfance ont fréquenté nos assemblées, et non pendant un an. Cette simple présence, la prenez-vous pour la piété? Elle n'est rien, je vous le répète, si vous n'en retirez aucun fruit; si vous sortez d'ici les mains vides, mieux eût valu rester dans votre maison.

En nous construisant ces églises, nos pères n'ont pas prétendu nous convoquer pour nous montrer les uns aux autres; nous avions assez pour cela de l'agora, des bains et des parades publiques : ils ont voulu mettre en présence les disciples et les docteurs, afin qu'ils devinssent meilleurs les uns par les autres. Ce n'est plus désormais qu'une obligation dont on se débarrasse, une vaine formalité, une pure habitude. La pâque vient, grande agitation, foule immense; je ne dis pas beaucoup d'hommes : est-ce que l'homme est là pour quelque chose? La fête passée, plus d'agitation, un calme également infructueux. Que de veilles, que de chants! et puis quoi de plus? Un mal peut-être; car plusieurs ne suivent ces exercices que par ostentation. De quelle douleur ne pensez-vous pas que je sois saisi, quand tout va se perdre à mes yeux dans un tonneau percé? — Nous connaissons les Ecritures, me direz-vous assurément. — A quoi bon? Si votre conduite en donnait la preuve, là serait le gain, vous auriez profité. On pourrait comparer l'église à l'officine d'un teinturier : si vous n'en emportez aucune empreinte, à quoi vous sert d'y venir si souvent? Vous n'en recevez qu'un plus grand dommage. Qui donc ajoute aux lois qu'il tient de ses pères? Je parle de celui, par exemple, qui fait habituellement mémoire d'une mère, d'une épouse, d'un enfant, par suite de nos instructions, ou même sans avertissement à cet égard, guidé qu'il est par l'usage et la conscience. — Le blâmeriez-vous? me demandera-t-on. — Non certes; j'en éprouve plutôt de la joie. Seulement je voudrais qu'il tirât aussi quelque profit de notre parole, que l'usage n'eût pas plus de pouvoir que nous, qu'il nous fût donné d'introduire un autre usage. Pourquoi m'imposerais-je autrement un vain et stérile labeur, si vous devez toujours demeurer les mêmes, si nos réunions ne vous font aucun bien?

4. Du moins nous prions, me direz-vous encore. — Qu'est cela, vous répondrai-je, sans les œuvres? Ecoutez ce que le Christ disait : « Quiconque me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas dans le royaume des cieux, mais uniquement celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, VII, 21. Plus d'une fois la pensée m'est venue de me taire, quand je voyais que vous ne tiriez aucune utilité de mes entretiens. Peut-être m'arrive-t-il, à cause de l'insatiable avidité qui me possède, d'éprouver ce qu'éprouvent les hommes qui poussent jusqu'à la folie l'amour des biens terrestres. De même qu'ils estiment ne rien avoir, quoiqu'ils accumulent sans cesse; de même, absorbé que je suis par la pensée de votre salut, je compte n'avoir rien fait, tant que vous ne déploierez pas plus de zèle; car mon vœu le plus cher est de vous conduire au faîte de la perfection. Je voudrais qu'il en fût ainsi; je me persuade même que mon amour aurait atteint ce but, n'eût été votre

indolence; et je crains bien de n'être pas dans l'erreur. Vous devez croire, en effet, que nous aurions déjà gardé le silence, si tant d'années avaient produit quelque bien. D'autres instructions ne vous seraient pas nécessaires, quand celles que vous avez reçues jusqu'ici suffiraient pour procurer même l'amélioration de vos frères, en supposant toujours que vous en eussiez profité, eux n'étant pas là pour les entendre. Dès qu'il faut continuellement vous exhorter, c'est une preuve certaine que votre état ne saurait encore nous rassurer de tout point. Qu'espérer et que faire? Nous ne devons pas seulement réprimander. Je vous prie donc et je vous conjure de ne pas songer uniquement à vous réunir dans l'église, mais d'aviser encore au moyen d'emporter d'ici, quand vous rentrez dans vos demeures, des remèdes propres à guérir chacune de vos passions, remèdes que vous aurez puisés dans l'Ecriture, sinon dans nos instructions.

Les remèdes contre les vices se trouvent dans les saintes Ecritures.

Un homme est-il sujet à la colère, qu'il écoute avec attention les Livres saints, et bien certainement il trouvera, soit dans la partie historique, soit dans la partie morale, ce qui convient à son état. Voici quelques sentences tirées de cette dernière : « Un moment de fureur perd celui qui s'y laisse aller; » *Eccli.*, I, 28; « L'homme irascible n'a point de modération; » *Prov.*, XI, 25, et d'autres semblables. A cela se rapporte encore cette sentence : « L'homme qui s'abandonne à l'impétuosité de sa langue sera sans direction. » *Psalm.* CXXXIX, 12. Le Christ dit aussi : « Celui qui sans motif s'irrite contre son frère... » *Matth.*, V, 22. Le Prophète avait dit de plus : « Fâchez-vous, mais ne péchez pas. » *Psalm.* IV, 5. Encore un texte : « Maudite est leur fureur, parce qu'elle est opiniâtre. » *Gen.*, XLIX, 7. L'histoire lui montrera tantôt un Pharaon et tantôt un roi d'Assyrie périssant l'un et l'autre pour s'être abandonnés à leur emportement. L'esclave des richesses entendra de son côté : « Rien de plus pervers que l'avare; car il met en vente son âme elle-même. » *Eccli.*, X, 9. Le Christ lui dira : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent; » *Matth.*, VI, 24; l'Apôtre : « L'avarice est la racine de tous les maux; » I *Tim.*, VI, 10; et le Prophète : « Si les richesses abondent, n'y attachez pas votre cœur. » *Psalm.* LXI, 10. Dans les livres historiques il trouvera Giézi, Judas, les chefs des scribes. N'oublions pas ce mot : « Les présents aveuglent les yeux des sages. » *Exod.*, XXIII, 8, *Deut.*, XVI, 19. Que l'orgueilleux écoute ces paroles : « Dieu résiste aux superbes; » *Jacob.*, IV, 6; et puis : « La base de l'orgueil, c'est le péché; » *Eccli.*, X, 14; enfin : « Quiconque dont le cœur s'élève est impur devant le Seigneur. » *Prov.*, XVI, 5. Dans l'histoire, voyez la chute du diable et celle des autres orgueilleux. Je ne puis pas énumérer tous les vices; qu'il me suffise de dire en général que chaque malade peut choisir dans les divines Ecritures le remède à ses plaies. Si vous ne le prenez pas tout à la fois, commencez aujourd'hui, continuez demain, et toujours ainsi jusqu'à ce que la guérison soit complète. Qu'il s'agisse de la pénitence, de la confession, de l'aumône, de la modération, de la chasteté, d'une vertu quelconque, là des enseignements et des exemples. « Toutes ces choses, en effet, furent écrites pour notre instruction. » *Rom.*, XV, 4.

Puis donc que tout a pour but notre bien et que cette instruction s'étend à tout, portons-y l'application qu'elle commande. Pourquoi nous tromper nous-mêmes, et sans profit aucun? Je crains que nous ne puissions dire, nous aussi : « Nos jours se sont perdus dans la vanité, et nos années ont fui comme une ombre. » *Psalm.* LXVII, 33. Quel est celui que nos exhortations ont détourné des théâtres ou soustrait au culte de l'argent? A qui avons-nous inspiré l'amour de l'aumône? Je voudrais bien le savoir, non par vaine gloire, certes, mais pour puiser un redoublement de zèle dans l'heureux fruit de mes travaux. Comment aurais-je maintenant la force de continuer mon œuvre, quand, après de si larges ondées de doctrine, je ne vois aucun accroissement dans la moisson, les fruits ne sont pas plus abondants? C'est le moment où la gerbe est dans l'aire, le van est là. Or, je crains que tout ne soit paille; je crains que nous ne soyons tous jetés au feu. L'été n'est plus, voici l'hiver; jeunes gens et vieillards, nous sommes pris dans nos vices. Ne me dites pas : Je m'abstiens de la fornication. De quoi cela vous servira-t-il, si

vous êtes avare? Il n'est pas nécessaire que l'oiseau soit entièrement enveloppé, il suffit qu'il ait la patte prise dans le lacet pour que sa perte soit certaine; ses ailes ne lui sont d'aucun secours. Il en est de même de vous : libre du côté de l'impureté, vous portez les chaînes de l'avarice. Vous êtes donc captif, peu importe le genre de captivité. Le jeune homme aurait beau dire aussi qu'il n'est pas avare; s'il est fornicateur, son esclavage n'est pas moins funeste. Tous les vices ne se trouvent pas réunis dans un même âge; chaque période de la vie a les siens : et c'est une attention de la Providence, qui n'a pas voulu nous imposer un trop rude combat et nous rendre en quelque sorte la victoire impossible. Quelle lâcheté dès lors de ne plus vaincre séparément les ennemis qui nous attaquent, de subir une défaite à chaque époque de la vie, et puis de s'enorgueillir comme d'une chose méritoire de ce qui n'est que le bénéfice de l'âge!

Voyez les cochers du cirque : quel zèle ils déploient, à quels exercices, à quels pénibles labeurs ils se soumettent, quel soin ils apportent jusque dans le choix de leurs aliments, afin de n'être pas précipités dans l'arène. Voyez aussi quelle est la puissance de l'art. Un homme plein de force ne vient pas toujours à bout de maîtriser un seul cheval; tandis qu'avec le secours de l'art un adolescent en gouverne deux sans peine et les guide à son gré. On dit que dans les Indes un formidable colosse, l'éléphant, subit avec une docilité parfaite la loi d'un enfant de quinze ans. Où vont ces comparaisons? C'est que, si nous parvenons à dompter les éléphants et les chevaux les plus emportés, bien mieux pouvons-nous dompter nos propres passions. D'où vient cette mollesse qui pèse sur toute notre vie? Nous n'avons pas à cœur l'art divin qui nous ferait remporter la victoire; jamais, dans les moments de trêve, nous ne cherchons ce qui pourrait nous être avantageux. Nous ne montons sur le char que pour entrer en lice; et de là le ridicule dont nous nous couvrons. N'ai-je pas dit souvent : Exerçons-nous avec nos proches avant que vienne l'épreuve? Souvent dans nos maisons des enfants nous mettent hors de nous-mêmes : c'est là que nous devons calmer nos emportements, si nous voulons ensuite nous montrer modérés à l'égard de nos amis. Nous avons des armes diverses, un enseignement suivi pour tout le reste, pour les sciences et les combats : pour la vertu rien de semblable. L'homme des champs n'oserait pas toucher à la vigne s'il n'avait pas appris à la cultiver; un matelot ne s'asseoira pas au gouvernail s'il n'en connaît pas le maniement : et nous, sans expérience aucune, nous prétendons gouverner. Nous devrions garder le silence, et ne nous mêler des intérêts du prochain ni dans les actes ni dans les paroles, jusqu'à ce que nous eussions apprivoisé la bête féroce qui vit en nous.

La colère et la convoitise nous attaquent avec plus de fureur que des bêtes féroces

Est-ce que la colère et la convoitise ne nous attaquent pas avec plus de fureur qu'une bête féroce quelconque? Ne vous transportez pas dans l'agora suivi de ces animaux sauvages, avant de les avoir solidement enchaînés ou d'avoir modifié leur nature. Ne voyez-vous pas ces hommes qui mènent sur la place publique des lions apprivoisés, le gain qu'ils font et l'admiration qu'ils excitent, parce qu'ils ont rendu si doux un animal privé de raison? Mais si le lion donne tout à coup des signes de colère, il frappe d'épouvante tous ceux qui sont dans l'agora, son conducteur lui-même est en péril et peut aisément devenir pour les autres une cause de mort. Commencez, vous aussi, par apprivoiser le lion, et vous pourrez alors le mener avec vous; et ce ne sera pas pour recueillir de l'argent, ce sera pour gagner une récompense à laquelle on ne saurait rien comparer. Rien de comparable, en effet, à la modération; cette vertu fait le bonheur de ceux qui la possèdent et de ceux qui en profitent. Attachons-nous donc à la pratiquer, afin que, après avoir exactement fourni la carrière de la vertu, nous obtenions les biens impérissables, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE XXX.

« Comme ils sortaient, on les priait de revenir le prochain jour de sabbat parler sur les mêmes matières. »

Prudence de saint Paul.

1. Voyez-vous la prudence de Paul? Non-seulement il les frappe d'admiration par sa parole, mais encore il fait naître en eux le désir de l'entendre de nouveau : c'est un germe qu'il dépose dans les âmes, en ne disant pas tout à la fois, en s'imposant des bornes; il se concilie par là leur sympathie et leur bienveillance, au lieu de provoquer leur dégoût par l'excès. Il avait dit : « Par lui vous obtiendrez la rémission des péchés; » mais de quelle manière, c'est ce qu'il n'avait pas exposé. Il revient ensuite à parler de lui-même; et vous savez avec quelle générosité. L'auteur rapporte que beaucoup d'auditeurs le suivirent. Pourquoi ne les baptisa-t-il pas aussitôt? Ce n'était pas encore le moment, il fallait d'abord les instruire pour les rendre stables dans la foi. « Et, quand l'assemblée fut congédiée, beaucoup de Juifs et de prosélytes qui servaient Dieu suivirent Paul et Barnabé; et ceux-ci continuant à leur parler les exhortaient à se maintenir dans la grâce de Dieu. Le sabbat suivant, presque toute la ville se réunit pour écouter la divine parole. Or, les Juifs voyant cette grande foule, furent transportés de jalousie, et contredisaient avec des blasphèmes les paroles de Paul. » Vous le voyez, quand elle frappe, la malice est elle-même frappée. Rien ne contribuait à la gloire des apôtres comme de telles oppositions. En premier lieu, les Juifs leur avaient demandé spontanément de parler; et maintenant ils les contredisent, et de plus ils blasphèment. Quelle aveugle impétuosité! Ce qui méritait leur approbation excite leur colère.

« Alors Paul et Barnabé leur dirent avec assurance : C'est à vous que nous devions premièrement annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la repoussez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici que nous allons vers les Gentils. » C'est donc par les contradictions surtout qu'ils étendaient le règne de l'Evangile. C'est là ce qui les fit se tourner vers les nations, après s'être toutefois mis hors de tout reproche et de toute récrimination auprès de leurs concitoyens. Paul ne dit pas : Vous êtes indignes; il dit : « Vous vous jugez vous-mêmes indignes. » Sa parole n'a de la sorte rien de blessant. « Voici que nous allons vers les Gentils. Tel est le précepte que le Seigneur nous a donné : Je vous ai posés pour être la lumière des nations, pour que vous soyez leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. » *Isa.*, XLIX, 6. De peur que plus tard les Gentils, apprenant le langage tenu par l'Apôtre, n'en fussent attristés, comme ne devant pas leur conversion au zèle des prédicateurs, il invoque le témoignage du prophète. « Je vous ai posés pour être la lumière des nations, pour que vous soyez leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. A cette parole, les Gentils... » Les prosélytes en éprouvèrent sans doute un redoublement d'ardeur, voyant que leurs frères jouiraient du bonheur qu'eux-mêmes goûtaient déjà; mais les Juifs n'en étaient que plus irrités. « A cette parole, les Gentils se réjouirent et glorifièrent la parole du Seigneur; tous ceux qui étaient prédestinés à la vie éternelle embrassèrent la foi, » ceux dont Dieu avait prévu la conversion. Voyez ensuite avec quelle rapidité se répand le divin secours. « Or, la parole du Seigneur se disséminait dans toute la contrée. » Elle était divulguée par la nature des œuvres en même temps que par le zèle des apôtres. Ce zèle était néanmoins plein de feu : voici qu'ils vont accomplir de plus grandes choses, qu'ils se disposent à prendre un plus libre essor, à se transporter au milieu des nations; écoutez encore de quelle manière : « Paul et Barnabé leur dirent avec assurance : C'est à vous premièrement que nous devions annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la repoussez, voici que nous allons vers les nations. »

Ils allaient donc franchir les limites du judaïsme, tout en gardant une certaine mesure dans cet élan de leur foi, et certes avec raison; car si Pierre se défendait à cette occasion, bien plus ceux-ci devaient-ils se tenir en garde, personne ne les ayant appelés de ce côté. En leur déclarant que la prédication devait commencer

par les Juifs, Paul leur montrait bien qu'ils n'en étaient pas exclus; et de plus il leur disait formellement qu'elle leur était nécessaire. « Mais puisque vous la repoussez... » qu'ajoutera-t-il? des malédictions ou des menaces? Non : « Nous allons vers les Gentils. » Quelle modération dans la fermeté! « Or, les Juifs, ayant excité des femmes pieuses et d'une condition honorable, ainsi que les principaux de la cité, allumèrent une persécution contre Paul et Barnabé, et ils les chassèrent de leur pays. » Voyez-vous à quel excès d'audace se portent les ennemis de la prédication, quelle impudence ils inspirent à ces femmes? « Ayant alors secoué contre ces pervers la poussière de leurs pieds, ils vinrent à Iconium. » Ils accomplissaient à la lettre le terrible précepte donné par le Christ : « Si quelqu'un ne vous accueille pas, sortez et secouez la poussière de vos pieds. » *Matth.*, x, 14; *Marc.*, vi, 11. Ce n'est pas sans motif ni de prime abord qu'ils agissent ainsi, c'est après avoir été chassés. Cela du reste ne fut nullement préjudiciable aux disciples; ils n'en furent que plus persévérants dans le ministère de la parole. L'auteur l'indique clairement : « Mais les disciples, dit-il, étaient remplis de joie et de l'Esprit saint. » Les tribulations du maître ne rendent pas le disciple moins confiant, elles augmentent plutôt son ardeur et son courage. « Il arriva à Iconium qu'ils entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs, et ils parlèrent de telle sorte qu'un grand nombre de Juifs et de Gentils embrassèrent la foi. » Les voilà de nouveau dans une synagogue. Ils n'exprimaient donc pas un sentiment de crainte lorsqu'ils disaient : « Nous allons vers les Gentils. » C'était là cependant ôter à leurs concitoyens tout moyen de justification. « Un grand nombre de Juifs et de Gentils embrassèrent la foi. » On doit en conclure qu'ils prêchaient aux seconds comme aux premiers.

« Mais ceux des Juifs qui restèrent incrédules soulevèrent et ameutèrent les esprits des Gentils contre les frères. » Comme si ce n'était pas assez de leur propre fureur, ils appellent les étrangers à leur aide. Pourquoi dès lors les apôtres ne s'éloignèrent-ils pas aussi de cette ville? c'est qu'on ne les expulsait pas, et qu'on se bornait à les combattre. « Ils y demeurèrent donc longtemps, agissant librement dans le Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, et qui leur donnait le pouvoir d'opérer des signes et des prodiges. » C'est ce qui produisait la confiance, et leur noble générosité la produisit encore mieux. Aussi n'avaient-ils pas fréquemment recours aux miracles, parmi lesquels il faut bien compter la foi de leurs auditeurs. La fermeté dont ils donnaient l'exemple n'était donc pas sans effet. « Et toute la ville se divisa : les uns se rangèrent du côté des Juifs, les autres du côté des apôtres. » Une pareille division n'était pas un mince grief contre leurs adversaires. Voilà ce que le Christ avait dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » *Matth.*, x, 34. « Or, comme les Gentils et les Juifs avec leurs chefs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages et les lapider, les apôtres, l'ayant appris, se réfugièrent dans les villes voisines de la Lycaonie, Lystres et Derbé, et dans toute la contrée des environs, et ils y prêchaient l'Evangile. »

Les persécutions servent toujours au triomphe du bien.

2. Les ennemis de la prédication semblent de nouveau vouloir contribuer à l'étendre, après les développements qu'elle a déjà pris, en les chassant de nouveau. Partout les persécutions servent au triomphe du bien : les persécuteurs succombent, les persécutés revêtent un éclat immortel. A Lystres, Paul opère un miracle, en redressant un boiteux auquel il s'adresse d'une voix forte; comment, écoutez : « Il y avait à Lystres un infirme qui se tenait toujours assis, boiteux dès le sein de sa mère, n'ayant jamais marché. Cet homme écoutait Paul parler; et Paul, le regardant et voyant qu'il avait la confiance de pouvoir être sauvé, dit d'une voix forte : Lève-toi droit sur tes pieds. Et l'infirme bondit et se mit à marcher. » Pourquoi l'Apôtre élève-t-il la voix? Pour frapper et persuader la multitude. Remarquez avec quelle attention le boiteux écoute la parole sainte; c'est ce que signifie ce mot « il écoutait. » Quelle philosophie! L'infirmité n'étouffait nullement en lui le désir de s'instruire. « Paul, le regardant, et voyant qu'il avait la confiance de pouvoir être sauvé. » L'ordre suivi par l'Apôtre est bien arrêté, quoi-



que le contraire eût eu lieu pour les autres. On avait d'abord guéri les corps, pour en venir ensuite à la guérison des âmes : ce n'est pas ce qui se passe ici, et Paul me paraît porter avant tout ses regards sur l'âme. « La foule, à la vue de ce que Paul avait fait, se mit à pousser de grands cris, disant en lycaonien : Des dieux revêtus d'une forme humaine sont descendus vers nous. Or ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'est lui surtout qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de leur ville, vint devant la porte avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que tout le peuple, leur offrir des sacrifices. » Leur intention n'était pas d'abord manifeste; car c'est en leur langue qu'ils disaient : « Des dieux revêtus d'une forme humaine sont descendus vers nous. » Aussi les apôtres ne leur disaient-ils rien; mais, quand ils virent les couronnes, ils sortirent en se déchirant les vêtements. « Dès qu'ils l'entendirent, les apôtres Paul et Barnabé, déchirant leurs habits, se jetèrent au milieu de la foule, en s'écriant : Hommes, qu'allez-vous faire ? Nous ne sommes nous-mêmes que des hommes passibles et mortels comme vous. » Vous les voyez partout ennemis de la vaine gloire, non-seulement ne la recherchant pas, mais encore la repoussant quand on la leur offre.

Telle était aussi la parole de Pierre : « Pourquoi vos yeux sont-ils fixés sur nous, comme si nous avions fait marcher cet homme par notre puissance et notre piété? » *Act.*, III, 12. Vous entendez ici le même langage. Joseph disait également à propos des songes ! « N'est-ce pas de Dieu que vient cette interprétation ? » *Genes.*, XL, 8; et de même Daniel : « Cela ne m'a pas été révélé par une sagesse qui me soit personnelle. » *Dan.*, II, 30. Paul revient sans cesse sur cette pensée, comme par exemple, quand il dit : « Qui serait capable d'un tel ministère... ? Ce n'est pas que nous puissions de nous-mêmes avoir une bonne pensée; tout notre pouvoir émane de Dieu seul. » II *Cor.*, II, 16; III, 5. Reprenons les textes cités. Ce n'est pas sans raison que la foule s'attachait aux apôtres; mais de quelle façon ? Elle les priait de lui redire les mêmes choses, et c'est par les œuvres qu'elle témoignait l'ardeur de son désir. Elle ne se bornait pas aux prières, elle y joignait les louanges et les remerciements. Aussi les apôtres « lui parlèrent-ils en l'exhortant à demeurer dans la grâce de Dieu. » Pourquoi les contradictions ne s'élevaient-elles pas alors ? C'est que les conseillers gardaient encore le silence. Ceux-ci n'étaient jamais mus que par la passion. Non contents de contredire, ils blasphémaient; car la perversité ne connaît pas de bornes. Quelle fermeté dans les prédicateurs ! « C'est à vous que nous devions premièrement annoncer la divine parole : mais, puisque vous la repoussez... » Point d'injure. Les prophètes avaient rencontré la même opposition; on refusait de les entendre. « Puisque vous la repoussez, » ce n'est pas sur nous que retombent votre résistance et vos outrages. « Puisque vous vous jugez vous-mêmes indignes, » ajoute Paul, ce qui ne permet pas de voir un acte de religion dans la conduite des Juifs; « puisque vous la repoussez, nous allons vers les Gentils. »

Quelle modération dans ce langage ! Il ne dit pas : Nous vous abandonnons. Non; il leur laisse l'espoir du retour. — Nous ne voulons pas vous faire insulte; nous obéissons simplement à l'ordre qui nous est donné. Les Gentils devaient entendre la parole; mais ce n'est pas à nous, c'est à vous que sera due l'instruction qu'ils vont recevoir par notre ministère. « Le Seigneur nous a donné ce précepte : Je vous ai posés pour être la lumière et le salut des nations; » c'est-à-dire pour transmettre à toutes les nations la science du salut. Voilà ce qu'indique cette parole : « Tous ceux qui étaient prédestinés pour la vie éternelle. » D'où il résulte clairement que leur élection vient de Dieu, mais sans que le mot *prédestination*, ou plutôt *préordination*, suivant le texte, implique une nécessité. « Ceux qu'il a prévus, dit-il ailleurs, il les a prédestinés. » *Rom.*, VIII, 29. Les apôtres ne s'en tenaient plus aux villes, ils se répandaient dans la contrée. En les écoutant, plusieurs des Gentils ne tardèrent pas à s'approcher. « Les Juifs alors excitèrent des femmes pieuses et provoquèrent une persécution. » N'oubliez pas que le

zèle aveugle de ces femmes n'est que leur instrument. « Ils les expulsèrent de leur pays, » de la contrée tout entière, et non de la ville seulement. Une chose plus terrible : « Et les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit saint. » Les maîtres étaient chassés, et cependant ils étaient dans l'allégresse. Vous voyez éclater ici la merveilleuse puissance inhérente à l'Evangile. « Ils ameutèrent les esprits des Gentils contre les frères, » ils les calomniaient, ils soulevaient contre eux des accusations sans nombre, ils maltraitaient de toute manière ces hommes simples et droits.

3. Remarquez comme l'auteur ne cesse de tout rapporter à Dieu. « Ils y demeurèrent longtemps, dit-il, agissant avec assurance dans le Seigneur, qui rendit témoignage à la parole de sa grâce. » Ne voyez pas ici un amoindrissement. Quand l'Apôtre disait : « Il a rendu témoignage sous Ponce-Pilate, » I *Tim.*, VI, 13, c'est la confiance qu'il manifestait; maintenant il parle du peuple. Donc ils n'attendirent pas, ils prévinrent l'attaque, « et se réfugièrent dans les villes de la Lycaonie, Lystres et Derbé, d'où ils se répandirent dans les contrées environnantes. » Ils échappaient de la sorte à la fureur des ennemis. De plus, leur zèle s'exerçait dans les campagnes, et ne se renfermait pas dans l'enceinte des cités. Remarquez aussi la droiture des étrangers et la perversité des Juifs. C'est par leurs actes que les premiers se montraient dignes d'entendre la parole, et les miracles seuls leur arrachaient déjà les plus grands hommages. Pendant que les uns honoraient les apôtres comme des dieux, les autres les chassaient comme des êtres funestes. Non-seulement ceux-là ne s'opposaient pas à la prédication, mais encore ils disaient : « Des dieux revêtus d'une forme humaine sont descendus vers nous; » et les Juifs de se scandaliser. « Ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure. » Je suppose que Barnabé avait un aspect imposant. Ce n'était pas une légère tentation qui naissait de cette ardeur excessive; elle ne servait néanmoins qu'à faire ressortir la vertu des apôtres. Voyez comme toujours ils rapportaient tout à Dieu.

Marchons sur leurs traces; n'estimons pas que rien nous appartienne en propre, puisque la foi même n'est pas de nous. Qu'elle n'ait pas en nous son origine, mais en Dieu, c'est Paul qui le déclare; écoutez : « Et cela ne vient pas de nous, c'est un don de Dieu. » *Ephes.*, II, 8. Rejetons donc les pensées superbes, ne nous enflons pas; car après tout nous sommes des hommes, terre et cendre, ombre et fumée. Et d'où vous vient, dites-moi, cette haute opinion de vous-même? Serait-ce de ce que vous avez fait l'aumône et distribué de l'argent? Eh quoi! Et si Dieu n'avait pas voulu vous faire riche? Songez donc à ceux qui n'ont rien; songez à ceux qui se sont sacrifiés eux-mêmes, et qui se regardaient comme des malheureux, après avoir cependant tout donné. C'est dans votre intérêt que vous avez fait quelques largesses, le Christ s'est immolé pour vous : vous avez payé simplement une dette, le Christ ne vous devait rien. Pensez aux incertitudes de l'avenir, et vous éprouverez de la crainte, au lieu de l'orgueil. N'éteignez pas la vertu sous l'arrogance. Voulez-vous accomplir quelque chose de grand? ne présumez jamais de vos grandes œuvres. Vous êtes vierge? Les vierges dont parle l'Evangile ne l'étaient pas moins; mais la virginité ne leur fut d'aucun avantage, parce qu'elles n'avaient aucun sentiment de charité. Rien n'est comparable à l'humilité : elle est la mère, la racine, l'aliment, la base, le lien de toutes les vertus; sans elle nous ne méritons que le mépris et l'abomination, nous sommes plongés dans l'impureté. Supposez, s'il est possible, que quelqu'un ressuscite les morts, redresse les boiteux, détruise la lèpre, mais avec orgueil : c'est le dernier des misérables et le plus audacieux des impies. N'imaginez pas avoir un bien quelconque en partage. Avez-vous le privilége de l'éloquence et la grâce de l'enseignement? ne croyez pas pour cela être au-dessus des autres. Si vous avez reçu de plus grands dons, c'est un motif d'être plus humble. La miséricorde dont vous avez été l'objet doit être la mesure de votre amour.

Rien de comparable à l'humilité.

Humiliez-vous donc en voyant que Dieu vous a favorisé plus que les autres. Que cette vue vous remplisse d'une salutaire frayeur; car vous y

trouveriez infailliblement votre perte, si vous n'étiez pas vigilant. De quoi vous enorgueillissez-vous? De ce que vous enseignez en paroles? Mais il est aisé de philosopher ainsi. Enseignez-moi par le caractère de votre vie : c'est l'enseignement par excellence. Vous voulez prouver la nécessité de la modestie, et là-dessus vous déroulez un long discours, vous déployez une facile rhétorique. On vous répondra que celui-là vaut plus que vous, qui nous persuade la même vérité par ses œuvres. La parole n'imprime pas les idées dans l'âme comme l'action; vos discours ne produisent aucun bien, et font plutôt du mal, si vous n'y joignez l'exemple. Mieux vaudrait ne pas parler. Pourquoi? Parce que vous me proposez une chose impossible. En effet, voici quelle est alors ma pensée : Si vous ne faites pas ce que vous dites, ce que vous dites avec tant d'éclat, je suis beaucoup plus excusable en ne le faisant pas, moi qui garde le silence. Voilà pourquoi le prophète parle ainsi : « Dieu a dit au pécheur : Comment oses-tu raconter mes justices? » *Ps.* XLIX, 16. C'est un grand fléau qu'un homme enseignant bien par la parole et détruisant son enseignement par sa conduite. C'est dans les églises la source d'un nombre incalculable de maux. Aussi pardonnez-moi, je vous en conjure, si je m'étends longuement sur ce sujet. Il en est beaucoup qui mettent tout en jeu pour arriver à prononcer un grand discours au milieu du peuple; et, s'ils provoquent les applaudissements de la foule, c'est comme s'ils étaient couronnés rois; si l'auditoire ne les accueille que par le silence, c'est pour eux un chagrin qui leur donne un avant-goût de la géhenne. Ce qui ruine encore les Eglises, c'est que vous, au lieu de rechercher des discours de pénitence et de piété, ne courez qu'après les mots qui flattent l'oreille, comme s'il s'agissait d'aller entendre des chanteurs ou des joueurs de flûte, et que nous avons, nous, la déplorable lâcheté de flatter cette sorte de convoitise, que nous devrions exterminer.

L'action plus que la parole imprime les idées dans l'âme.

4. Nous ressemblons à ce père esclave des caprices de son enfant, et qui, lorsque celui-ci est malade, ne lui refuse aucune satisfaction, lui donne des friandises et des boissons froides, sans souci de ce qui pourra lui faire du bien; puis, les médecins venant à le blâmer, croit se justifier en disant : Que faire? je ne puis pas supporter ses pleurs. — Misérable, homme vil et traître, à qui ne convient plus le nom de père, ne valait-il pas mieux, au prix d'une passagère contradiction, le rendre entièrement à la santé, que lui procurer un plaisir cause d'une perpétuelle affliction? Ainsi faisons-nous quand nous courons après une parole recherchée, quand nous mettons tous nos soins à l'harmonie du discours, nous proposant de plaire et non de faire le bien, d'exciter l'admiration et non d'instruire, de procurer un agrément et non d'inspirer la componction, d'obtenir de bruyants éloges et non de corriger les mœurs. Croyez à la sincérité de ma parole, lorsqu'il m'arrive en prêchant d'être applaudi par vous, j'éprouve au moment même un sentiment humain, — et pourquoi ne dirais-je pas la vérité? — je ressens une secrète complaisance, une sorte d'enivrement; mais, dès que je suis rentré dans ma demeure, pensant que vous ne retirez aucun fruit de mes instructions malgré vos louanges, et que votre enthousiasme a peut-être été l'obstacle au bien qui devait s'opérer, je suis dans l'angoisse, je gémis, je verse des larmes, je déplore l'inutilité de mes efforts, et je me dis à moi-même : De quel profit me seront les sueurs que j'ai versées, mes auditeurs n'en trouvant aucun dans mes paroles, parce qu'ils ne l'ont pas voulu? J'ai souvent eu l'intention de porter une loi prohibant les applaudissements, et vous obligeant à recueillir la doctrine dans un profond silence, avec un ordre parfait. Soyez donc calmes, je vous en prie, écoutez mon conseil, et d'un commun accord posons cette loi : que nul ne puisse interrompre par des applaudissements le ministre de la parole sainte. Si l'on veut admirer, qu'on admire en silence, personne ne vous en empêchera; mais portez toute votre attention et tout votre zèle à l'enseignement qui vous est transmis.

Pourquoi donc avez-vous applaudi? C'est ce que j'entends vous défendre; et vous ne m'écoutez même pas à cet égard. La discipline de la philosophie est aussi la source des plus grands biens. Quand les philosophes de la Grèce parlaient, aucun auditeur n'osait applaudir; nous

ne voyons pas non plus que la prédication des apôtres fût jamais accueillie par des acclamations et des applaudissements. Cet ordre sera pour nous un grand avantage. Il ne reste qu'à l'établir : écoutez tous avec calme, et nous dirons tout avec liberté. Vous retireriez-vous après avoir applaudi, retenant ce que vous avez entendu, que cet éloge serait encore inutile. Je ne réclamerais pas cependant, de peur qu'on ne m'accusât d'être d'une humeur sauvage; mais, comme il n'en résulte maintenant aucun gain, que nous y trouvons plutôt un dommage, retranchons cet abus, enlevons cet obstacle, débarrassons l'âme d'une pareille superfétation. Le Christ prêcha sur la montagne; et personne ne dit rien jusqu'à ce qu'il eût fini de parler. Je ne porte aucun préjudice à ceux qui désirent l'approbation ; je fais même qu'ils soient plus admirés. Mieux vaut écouter d'abord en gardant le silence, et puis emporter dans sa mémoire de quoi toujours applaudir, dans sa maison et jusque sur la place publique, que de rentrer chez soi l'esprit vide, ayant tout oublié, ne conservant plus dès lors un motif raisonnable d'applaudir. N'est-on pas un auditeur ridicule, un moqueur même, quand on déclare que le maître a bien parlé, mais sans pouvoir rien répéter de ce qu'il a dit? C'est là du moins de l'adulation. Qu'on l'éprouve lorsqu'on vient d'entendre des joueurs de flûte ou des acteurs, c'est tout naturel; il n'est pas facile de reproduire leurs chants et leurs mélodies; mais, lorsqu'il s'agit des sentences de la philosophie et des principes de la vertu, que chacun peut énoncer sans peine, comment justifier celui qui ne sait pas rendre compte de son admiration? De plus, rien ne convient dans l'église comme le silence et la modestie. Que le tumulte règne au théâtre, dans les bains publics, dans les pompes du monde et l'agora : l'ordre et la tranquillité, le respect et la sagesse doivent régner dans cette école de la céleste doctrine; c'est un port où l'agitation ne saurait pénétrer.

Persuadez-vous bien de cette vérité, je vous le demande et je vous en supplie. Je suis à la recherche de tous les moyens par lesquels je puis être utile à vos âmes. Et celui-là ne me paraît pas le moins important : vous n'en profiterez pas seuls, nous en profiterons nous-mêmes. Il nous préservera de l'abattement comme de l'amour des louanges et de la gloire; il nous mettra dans la nécessité de vous édifier, au lieu de flatter vos oreilles, et de consacrer nos efforts et notre temps à la solidité des pensées, non au brillant des expressions.

Entrez dans l'atelier d'un peintre, et vous y garderez aussitôt un silence complet. Agissez de même dans cette enceinte; et nous aussi, nous peignons, mais uniquement des images royales, jamais le portrait d'un simple particulier, tant nos couleurs sont supérieures. Que faites-vous? quoi, vous applaudissez encore! Ce n'est pas chose facile, je le vois, de corriger un abus introduit par la coutume cependant plus que par la nature. Notre langue est l'instrument de l'écrivain, et l'Esprit saint est l'artiste. Est-ce qu'il y a du tumulte ou du bruit pendant les saints mystères, je vous le demande? Le calme et le silence ne règnent-ils pas pendant qu'on baptise, quand s'accomplit toute autre cérémonie sacrée? C'est la beauté spéciale qui brille au ciel. Ce tumulte nous attire le blâme des Gentils : ils nous accusent de tout faire par ostentation et par orgueil. En supprimant ce désordre, nous contribuerons à détruire l'ambition. Si quelqu'un aime les louanges, qu'il sache les voir dans les heureux fruits que ses instructions auront portés. J'insiste donc pour que nous établissions cette loi, afin que, nous étant conformés en tout au bon plaisir de Dieu, nous obtenions plus tard sa miséricorde, par la grâce et l'amour de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

« A ces paroles les apôtres Paul et Barnabé se déchirèrent les habits et se jetèrent au milieu de la foule, en s'écriant : Hommes, que faites-vous? Nous sommes comme vous des hommes sujets à la souffrance, et qui venons vous apprendre à vous détourner de ces vains simulacres pour vous convertir au Dieu vivant, à l'Auteur du ciel, de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils renferment. »

Véhémence dans la conduite des apôtres.

1. Quelle véhémence dans toute la conduite des apôtres! Ils déchirent leurs vêtements, ils s'élancent, ils élèvent la voix, donnant ainsi les plus grands signes d'émotion, d'horreur et de désolation. En effet, c'eût été la plus désolante des calamités, un désastre irréparable qu'on les eût tenus pour des dieux, qu'ils eussent agrandi le domaine de l'idolâtrie, alors qu'ils étaient venus pour le détruire. Le diable agissait en cela. Mais eux ne demeurent pas dans l'inaction. « Nous sommes comme vous des hommes sujets à la souffrance, » ont-ils dit; et soudain ils arrêtent le mal dans son principe. Ils ne se bornent pas à cette qualification d'hommes; « comme vous, » ont-ils ajouté. Puis, pour ne point paraître honorer les dieux, ils poursuivent en ces termes : « Vous exhortant à quitter ces vains simulacres pour vous convertir au Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment. » *Ps.* CXLV, 6. Ils ne parlent nullement ici des prophètes, ils ne disent pas non plus pour quelle cause le Créateur de l'univers a laissé les nations suivre leurs lois. « Lui qui dans les générations antérieures a laissé tous les peuples marcher dans leurs voies. » Ils affirment le fait, ils n'en donnent pas la raison; tout entiers à ce qui les occupe, ils ne prononcent pas même le nom du Christ. « Mais il n'a pas voulu rester sans témoignage; il a répandu ses bienfaits du haut du ciel, nous donnant les pluies et les saisons favorables, nous accordant la nourriture avec abondance et remplissant de joie nos cœurs. » L'Apôtre n'entend pas aggraver leur faute; il leur apprend à tout rapporter à Dieu. Il avait appris de bonne source qu'il faut moins s'appliquer à célébrer dignement la gloire divine dans ses discours qu'à dire des choses utiles aux auditeurs. Voyez avec quels ménagements il glisse son accusation : Dieu les ayant ainsi traités, ils méritaient bien d'être punis ceux qui profitaient de ses largesses et ne savaient pas même reconnaître qu'il les nourrissait. Il ne le dit pas d'une manière formelle, il l'indique seulement : « Du haut du ciel il nous donne les pluies. » David avait parlé de même : « En récoltant le froment, le vin et l'huile, ils ont été comblés. » *Ps.* IV, 8. Parlant souvent de la création, il se plaît dans ces images. Jérémie parle également de la création d'abord, de la divine prévoyance ensuite, laquelle se manifeste par les pluies ; pénétré de cette doctrine, il voit Dieu « prodiguant à ses créatures la nourriture et la joie. » *Jerem.*, V, 24. Dieu ne donne pas avec parcimonie, il ne donne pas le strict nécessaire ; il donne avec magnificence.

« Ils dirent et à peine purent-ils calmer la foule et l'empêcher de leur sacrifier. » Cette conduite redoubla l'admiration. Remarquez les efforts qu'ils sont obligés de faire pour dissiper cette frénésie. « Survinrent alors des Juifs d'Antioche et d'Iconium qui poussèrent le peuple à lapider Paul, et puis le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. » Vrais enfants du diable, ce n'est pas dans leurs propres villes seulement, c'est dans les villes étrangères qu'ils agissent ainsi ; ils mettent autant de zèle à détruire la prédication que les apôtres en mettent à l'établir. « Ayant excité le peuple à lapider Paul, ils le traînèrent hors de la ville. » Là s'accomplit cette parole : « Ma grâce te suffit; car ma force éclate dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 9. C'est plus que de redresser un boiteux. Les Gentils les regardaient comme des dieux, et leurs propres frères excitaient la multitude et les traînaient hors des murs ; parmi les premiers même, tous apparemment ne les admiraient pas. Voilà donc que dans la même ville ils étaient à la fois un objet d'admiration et de fureur. C'était encore une utile leçon pour les spectateurs de cette double scène. L'Apôtre lui-même déclare qu'il a souffert pour ce motif, quand il tient ce langage : « Pour que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il en entend dire. » *Ibid.*, 6.

« Mais les disciples s'étant assemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville. » Quelle ardeur! quel zèle invincible! quelle âme de feu! Paul rentre donc dans la même ville, montrant par là qu'il n'avait d'abord fui la persécution que pour aller répandre la parole et pour ne pas surexciter la fureur des ennemis. Voilà des choses qui faisaient la gloire des apôtres non moins que les miracles, et qui leur causaient encore plus de joie; nulle part il n'est dit qu'ils se fussent retirés heureux d'avoir opéré des prodiges; tandis qu'ils l'étaient d'avoir subi les outrages pour le nom de Jésus. Lui-même les avait formés à de tels sentiments : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous obéissent. » *Luc.*, x, 20. La vraie joie consiste à souffrir pour le Christ. Du reste, ils revinrent tous dans les mêmes villes où leur vie avait été menacée. « Et le jour suivant, il partit avec Barnabé pour Derbé. Après avoir évangélisé cette ville et fait connaître à plusieurs la vérité, ils retournèrent à Lystres, à Iconium et à Antioche, fortifiant l'âme des disciples, les exhortant à demeurer fermes dans la foi, et leur enseignant qu'il faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu. »

2. Ce qu'ils disaient, ils le montraient par leurs exemples. « Fortifiant, est-il écrit, l'âme des disciples. » Non contents de les fortifier, ils les recevaient dans les rangs des fidèles, et par leurs instructions, ils les prémunissaient contre toute chute. Dieu permettait comme à dessein que les épreuves des apôtres fussent partagées par les disciples, pour leur apprendre dès le commencement la puissance de la prédication et la nécessité des souffrances, pour leur inspirer la générosité, non-seulement à la vue des miracles, mais encore et surtout en face des tribulations. Paul le dira dans la suite : « Vous aurez à soutenir le même combat que vous m'avez vu soutenir ou dont on vous a rendu témoignage. » *Philipp.*, I, 30. Les persécutions succédaient aux persécutions : partout les guerres, les assauts, les lapidations. Quelle doctrine! Comment persuadaient-ils en commençant par annoncer des souffrances? Voici maintenant une consolation : « Et, quand ils eurent établi des prêtres dans chaque Eglise, en priant et jeûnant, ils les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru. » Voyez-vous encore une fois la brûlante piété de l'Apôtre : « Parmi les prières et les jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur. » Le jeûne accompagnait donc l'imposition des mains. Le jeûne vous apparaît là de nouveau comme la purification de nos âmes. « Et, traversant la Pisidie, ils arrivèrent en Pamphylie; et, après avoir porté la parole à Perge, ils descendirent à Attalie. » De peur que la confiance des disciples ne fût ébranlée à la vue des mauvais traitements infligés à ceux qu'on prenait tout à l'heure pour des dieux, les apôtres viennent les trouver et leur parlent. Remarquez ceci : Paul va d'abord à Derbé, leur laissant de la sorte un moment de trêve; puis il se rend à Lystres, à Iconium et à Antioche; il s'éloigne des furieux, il se montre de nouveau quand ils sont calmés. Tout n'est pas évidemment l'œuvre de la grâce, le zèle agit aussi.

Le jeûne purifie nos âmes.

« De là ils naviguèrent vers Antioche, d'où ils étaient partis, se livrant à la divine grâce pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. » Dans quel but sont-ils retournés à Antioche? Pour annoncer ce qui s'était fait ailleurs. Ajoutez qu'une grande question se trouvait par là même résolue, qu'il fallait désormais prêcher avec confiance aux nations étrangères. Ils viennent donc le faire savoir; et il arrive providentiellement qu'ils rencontrent ceux qui ne voulaient pas qu'on entrât en rapport avec les Gentils : maintenant les prédicateurs partiront de Jérusalem avec une complète assurance. On pourrait dire aussi que l'historien a voulu prouver par là combien l'arrogance était étrangère à leur conduite. En venant, ils témoignent à la fois de la confiance qui les a fait porter de leur propre mouvement l'Evangile aux nations, et de leur obéissance, puisqu'ils rendent compte du ministère qu'ils ont rempli : ce n'est donc pas l'orgueil qui les a guidés dans cette œuvre importante. « D'où ils étaient partis, dit l'auteur, livrés à la divine grâce. » Ils avaient obéi sans doute à l'Esprit saint, comme il l'a déclaré; mais ils savaient que la volonté de l'Esprit était la même que celle du Fils, tout comme la puissance et la nature.



« Quand ils furent arrivés, ils assemblèrent l'Eglise, et ils racontèrent les grandes choses que Dieu avait accomplies avec eux, et comment il avait ouvert aux Gentils les portes de la foi. Et ils demeurèrent là pendant assez longtemps avec les disciples. » Leur séjour était bien motivé : cette ville si grande avait besoin de docteurs.

C'est le moment de revenir sur ce qui précède. Les apôtres avaient frappé de stupeur les idolâtres en se déchirant devant eux les habits. Jésus, fils de Navé, fit de même dans un désastre public. Ne regardez donc pas cette action comme indigne d'eux et de leur ministère; ils n'eussent pas autrement arrêté l'élan du peuple, éteint l'incendie. Faudrait-il donc recourir à de pareilles démonstrations, ne nous y refusons pas. Les apôtres réussirent à peine en employant un tel moyen : que serait-il arrivé s'ils ne l'avaient pas employé? On n'eût pas manqué de dire qu'ils étaient pleins d'eux-mêmes, qu'ils cherchaient à briller. Remarquez cependant la modération qu'ils savent garder dans de si vifs reproches, où se manifestent surtout l'étonnement et la surprise. Voici ce qui frappa le plus les idolâtres : « Nous sommes comme vous des hommes sujets à la souffrance, venant vous enseigner à quitter ces vains simulacres pour vous convertir à Dieu. » Nous sommes néanmoins des hommes, supérieurs dès lors à vos idoles, lesquelles ne vivent pas. — Non contents de réfuter, ils enseignent, mais sans parler encore des choses invisibles. « Qui a fait le ciel, la terre et la mer, avec tout ce qu'ils renferment. » Ils se donnent les siècles pour témoins. Quelle rage chez les Juifs! Ils ont l'audace de circonvenir un peuple prêt à rendre aux apôtres de tels honneurs, et finissent par lapider Paul. Ils le traînent hors de la ville, peut-être à cause de la crainte qu'il leur inspirait. « Parmi les prières et les jeûnes, ils le recommandèrent au Seigneur. » Ils nous apprennent de la sorte que dans les épreuves il faut jeûner. Les apôtres ne parlent pas de ce qu'ils ont fait, mais bien de ce que Dieu a fait avec eux; et je suppose qu'ils font allusion aux épreuves. Ce n'est pas sans but, moins encore pour éviter la fatigue, qu'ils y sont venus; l'Esprit saint les a conduits pour fonder la prédication auprès de la gentilité. Et pourquoi, me demandera-t-on, n'ont-ils ordonné de prêtres ni dans l'île de Chypre, ni dans la Samarie? Parce que ce dernier pays était rapproché des apôtres, et que le premier n'était pas loin d'Antioche, où la prédication existait déjà dans toute sa vigueur; tandis que les autres provinces réclamaient un secours immédiat, surtout pour les Gentils, dont l'instruction était plus difficile et plus longue. Eux avaient commencé cette instruction avec autorité, parce qu'ils avaient reçu mission de l'Esprit saint. Et voyez avec quelle ardeur Paul accomplit l'œuvre : il ne demande pas s'il faut parler aux nations étrangères, il parle sur-le-champ. De là ce qu'il disait : « Je n'ai pas été guidé par la chair et le sang. » *Galat.*, I, 16.

Dans les épreuves il faut jeûner.

3. C'est assurément un grand bien que la tribulation, là se démontre une âme noble et généreuse. Que d'hommes ont depuis embrassé la foi, mais aucun avec une pareille gloire? Tous nous avons besoin d'une ferveur pleine d'élan et de constance, d'une âme toujours prête à braver la mort : nous ne pouvons pas conquérir le royaume autrement que par la croix. Ne nous trompons pas nous-mêmes. S'il est incapable de supporter les rudes labeurs de la guerre, le voluptueux, le lâche, l'esclave de l'argent et de la table, moins encore pourra-t-il figurer dans cette guerre. Et ne pensez-vous pas que nous exercions la plus terrible de toutes les milices? « Nous n'avons pas à lutter, dit l'Apôtre, contre des êtres de sang et de chair. » *Ephes.*, VI, 12. Partout l'ennemi nous guette, aux repas, à la promenade, au bain. Il ne connaît pas de trêve, si ce n'est pendant notre sommeil; et je me trompe encore, souvent alors il nous attaque, jetant dans notre âme des pensées impures, nous portant au mal par des images lascives. Et nous, comme si nous n'attachions aucun prix à l'objet du combat qu'il nous livre, nous ne pratiquons ni la sobriété ni la vigilance, nous ne considérons pas la multitude des puissances déchaînées contre nous, nous ne songeons pas au malheur qui nous menace : dans ce cercle d'ennemis, nous nous abandonnons aux délices comme si nous étions

en pleine paix. Croyez-moi, nous avons en face de nous des choses plus effrayantes que celles dont Paul fut assailli. Qu'avons-nous donc à faire? Ce que lui-même fit : il ne conçut pas de haine contre ceux qui l'avaient lapidé; traîné hors des murs, il rentra soudain dans la ville, prêt à faire du bien à ses persécuteurs. Si vous avez supporté des insultes non moins iniques que graves, on peut dire que vous aussi vous avez été lapidé.

Ne dites pas : Je n'ai fait de mal à personne. — A qui Paul avait-il fait du mal pour qu'on le lapidât? Il annonçait le royaume, il retirait les hommes de l'erreur, il les amenait à Dieu : autant de choses qui méritaient des couronnes, des éloges solennels, des biens sans nombre, et non une grêle de pierres, ce qui fut cependant la récompense de son dévouement. Glorieuse victime que celle-là. « On le traîna hors de la ville. » On vous traîne aussi quelquefois; mais ne vous livrez pas à la colère, continuez à prêcher avec douceur. Quelqu'un vous a-t-il fait outrage? Gardez le silence, ou ne répondez que par des bénédictions, si vous le pouvez; et vous-même alors vous avez prêché, vous avez enseigné la modération et la mansuétude. J'ai connu beaucoup d'hommes qui ne ressentaient pas aussi vivement les coups matériels que les blessures faites avec la parole; on le comprend, puisque les uns tombent sur le corps et que les autres atteignent l'âme. Ne gémissons pas, sachons même supporter ceux qui gémissent. Ne voyez-vous pas avec quelle énergie les athlètes supportent la douleur, quand ils reviennent de l'arène la tête ensanglantée, les dents brisées? — Il ne s'agit pas ici de grincements ou de morsures. — Souvenez-vous de Paul. Songez que battu vous avez remporté la victoire, et que l'auteur des coups subit la défaite; tout sera de la sorte guéri. Ce n'est qu'un moment de souffrance; ne vous laissez pas emporter, et l'œuvre est parfaite; ne soyez pas ébranlé, et le mal a complétement disparu. C'est une grande consolation de souffrir quelque chose pour le Christ : vous ne prêchez pas la doctrine de la foi seulement, vous prêchez encore celle de la philosophie. — Mais plus je montrerai de modération, me direz-vous, plus on montrera d'insolence. — Vous vous affligez donc de l'accroissement de récompense qu'on vous procure? — C'est un homme sans retenue, me direz-vous encore. — Vaine excuse de votre pusillanimité; il sera sans retenue peut-être, si vous essayez de vous venger.

Si Dieu avait prévu qu'en vous interdisant la vengeance il ôterait tout frein à la méchanceté des autres, il n'aurait pas fait une telle loi, il aurait dit, au contraire : Venge-toi. Mais non, il sait que la patience vous est mille fois plus avantageuse. Ne vous faites pas une loi qui soit l'opposé de la loi divine; contentez-vous d'obéir. Vous n'êtes apparemment pas plus parfait que l'Auteur de votre être. Il a dit : Supportez les injures. — Et vous dites : Je les rends, dans l'intérêt de celui-là même qui me les a faites. — Vous avez donc plus de sagesse que Dieu? De telles paroles ne peuvent venir que de la passion, de la colère, de l'orgueil; elles s'élèvent contre la loi divine. Ne devons-nous pas nous soumettre à cette loi, lors même qu'il en résulterait pour nous un préjudice? Quand le Seigneur a parlé, gardons-nous bien de dire le contraire. « Une réponse modeste, est-il écrit, dissipe l'emportement. » *Prov.*, xv, 1. Ce n'est pas la contention, c'est la soumission qui produit cet heureux effet. En vous faisant du bien à vous-même, vous en faites à votre ennemi; mais si vous vous causez un dommage, à vous qui deviez le ramener au bien, beaucoup plus le lui causerez-vous. « Médecin, guéris-toi toi-même. » *Luc.*, iv, 23. Vous a-t-on dénigré, répondez par des éloges; vous a-t-on injurié, n'ayez que de douces paroles; a-t-on voulu vous causer un tort, faites du bien : prenez toujours le moyen opposé, si vous avez à cœur le salut de votre frère, si vous ne cherchez pas à satisfaire votre passion. — Mais après avoir si souvent éprouvé ma patience, il n'en est devenu que plus méchant. — Ce n'est pas votre affaire, c'est la sienne.

Manière de supporter les injures.

Voulez-vous savoir ce que le Seigneur a souffert? On renversa ses autels, on mit à mort ses prophètes; et il supporta tout. Ne pouvait-il pas lancer sa foudre? Après qu'on avait immolé les

prophètes envoyés par lui, c'est son propre Fils qu'il envoya. Le plus grand de ses bienfaits coïncide avec l'impiété la plus grande. Soyez, vous aussi, d'autant plus conciliant qu'un homme sera plus irrité contre vous : l'adoucissement doit être dans la proportion même de la frénésie. Oui, la gravité de l'insulte vous indique jusqu'où vous devez porter la douceur. Il en est de cet homme comme d'un malade dans toutes les ardeurs de la fièvre : il ne faut pas le contrarier. Quand une bête fauve entre en fureur, nous fuyons tous : ainsi devons-nous agir à l'égard de celui que la colère transporte. Ne regardez pas cela comme un hommage qu'on lui rend. Prétendons-nous honorer une bête féroce lorsque nous la fuyons? Ce n'est donc pas un honneur que nous faisons à l'homme furieux ; ce serait plutôt une insulte, si ce n'était pas un acte de piété. Ne voyez-vous pas comme les matelots serrent les voiles quand le vent souffle avec impétuosité, pour éviter la perte du navire ; et le cavalier, quand le cheval s'emporte, lui rendre la main, au lieu d'essayer vainement de le contenir en s'exposant lui-même?

4. Voilà des exemples que vous devez imiter. C'est un feu que la colère, c'est une flamme ardente qui ne demande qu'un aliment : ne fournissez pas cet aliment à la flamme, et vous aurez pris le meilleur moyen de l'éteindre. La colère demeure sans effet, elle se perd dans le vide, quand personne n'est là pour l'alimenter. Vous n'avez pas d'excuse ; tandis que cet homme est le jouet de la fureur et ne sait pas ce qu'il fait. Si, le voyant, vous imitez sa conduite, bien loin d'en devenir plus sage, quelle indulgence mériterez-vous? Supposez que, vous rendant à la salle du festin, vous rencontrez dans le vestibule un homme en état d'ivresse ; si vous tombez ensuite dans le même état, n'êtes-vous pas plus inexcusable que lui, l'exemple de sa dégradation ne vous ayant servi de rien? Raisonnons ici de la même manière. Ne croyez pas vous justifier en disant : Je n'ai pas commencé. C'est là précisément votre condamnation, que vous n'ayez pas eu plus de réserve, quand vous aviez un tel spectacle sous les yeux. Autant vaudrait dire : Je n'ai pas le premier donné la mort. Vous n'en méritez que mieux le supplice, puisque la vue d'un meurtrier ne vous a pas rendu plus maître de vous-même. Je reviens à l'exemple déjà donné : Vous voyez donc cet homme ivre vomir, se tordre dans la souffrance, ouvrir des yeux égarés, souiller la table d'immondices et tout le monde s'éloigner de lui ; si vous ne respectez pas après cela les bornes de la tempérance, vous méritez assurément un blâme beaucoup plus rigoureux. Tel est l'homme dans l'accès de la colère : ses veines sont plus enflées que dans les efforts du vomissement, ses yeux jettent des flammes, ses entrailles sont déchirées, il vomit des paroles révoltantes, il tient les plus indigestes propos, sans pouvoir rien achever sous l'empire de la colère ; de même que l'estomac surchargé se soulève dans un désordre complet, de même l'excès de l'emportement ébranle l'âme tout entière, ne lui permettant pas de garder les plus importants secrets, lui faisant tout dire sans distinction, de telle sorte qu'elle couvre de honte, non les auditeurs, mais elle-même. Eloignons-nous donc de ce furieux comme de celui qui vomit. Que faire ensuite? Couvrir de cendre les vomissements, envoyer les chiens pour les faire disparaître, et détourner les yeux.

Je provoque vos nausées sans doute ; mais je voudrais que vous eussiez cette même impression lorsque vous voyez de telles choses, au lieu d'y trouver un plaisir. L'insulteur est vraiment plus abominable que le chien qui revient à son vomissement. S'il s'arrêtait à la première explosion, la comparaison ne serait pas juste ; c'est en récidivant qu'il la justifie. Quoi de plus horrible, quoi de plus dégoûtant que de prendre une telle nourriture? La nature en est révoltée ; l'une de ces choses est contraire à ses lois aussi bien que l'autre. Comment? Il n'est pas dans la nature de se répandre en outrages, c'est même contraire à la nature ; aussi n'est-ce plus un homme qui parle alors, c'est une bête qui hurle, ou bien un fou. Une telle maladie n'est pas moins en dehors de la nature que toute maladie du corps ; et la preuve, c'est qu'en y demeurant on finirait par en être la victime, tandis qu'on ne périt pas en respectant les lois de la nature. J'aimerais mieux supporter la vue d'un homme qui mange des immondices qu'entendre celui qui

parle ainsi. En vérité, ne croirait-on pas voir un pourceau vorace? Et que peut-on concevoir de plus hideux que les paroles qu'on prononce dans l'accès de la rage? Il semble qu'on aurait peur de dire quelque chose de raisonnable, de réservé, de ne pas choquer assez violemment la raison et la décence; et, ce qui fait le plus de mal, on sé déshonore soi-même tout en croyant ruiner l'honneur des autres. Que cela soit vrai, je vais vous le montrer par un exemple. Représentez-vous, non point un simple menteur, mais une courtisane des plus effrontées ou telle autre personne échappée des coulisses, cherchant querelle à quelqu'un; si celui-ci ose lui renvoyer les injures qu'elle lui lancera, pour qui sera surtout la honte? L'une de ces personnes n'a rien entendu qu'elle ne sût déjà, et son ignominie ne pouvait pas s'accroître de la sorte; c'est l'autre qui s'est déshonorée. Supposé même qu'il y ait des actions qui ne soient connues que de l'insulteur, et qu'après avoir gardé le silence là-dessus, il vous jette cette dernière insulte, encore alors la honte retombera sur lui. Cela se comprend sans peine : Il a révélé le mal, il encourt l'infamie d'un abus de confiance; et soudain il verra tout le monde lui reprocher sa lâcheté; chacun tiendra ce langage : S'il avait connaissance d'un meurtre commis, il n'eût pas manqué de le publier. On le fuira d'un commun accord comme si ce n'était pas un homme, on le haïra, on le traitera de bête féroce; tandis qu'on aura de l'indulgence pour l'insulté.

Nous ne détestons pas, en effet, l'homme grièvement blessé; mais nous avons en horreur ceux qui mettent à nu ses blessures. En pareil cas, on outrage donc moins la victime que soi-même, tous les auditeurs et la nature humaine tout entière : c'est frapper un coup sans pouvoir prétexter une utilité quelconque. A ce propos revient la leçon de Paul : « Ne prononcez que des paroles capables d'édifier et de communiquer la grâce à ceux qui vous écoutent. » *Ephes.*, IV, 29. Que notre langue prononce uniquement de sages discours, et nous recueillerons l'estime et l'affection. Mais tout est tellement bouleversé dans le monde que la plupart des hommes se glorifient de ce qui devrait les faire rougir. On entend à chaque instant cette menace : Je vous dirai des choses devant lesquelles vous ne tiendrez pas. Les femmes parlent ainsi, celles-là surtout qui marchent courbées sous le poids de l'âge et de l'ivresse; les êtres les plus vils circulant dans l'agora s'expriment de la même manière. Or, rien de plus honteux, rien de moins digne d'un homme, rien de plus dégradant que de mettre sa force dans l'impudence de sa langue, de s'enorgueillir de son effronterie, à l'exemple des baladins et des mimes, des parasites et des courtisans. Ceux qui y font consister leur gloire, sont plutôt des pourceaux que des hommes. Quand vous devriez rentrer sous terre, quand vous devriez fuir comme un danger capital, comme un déshonneur suprême, le reproche fondé qu'un autre vous ferait à cet égard, c'est vous-même qui faites parade de vos injures. Encore une fois, le préjudice n'est pas pour celui que vous insultez.

Exhortation morale.

Je vous en conjure donc, reconnaissant tout ce qu'il y a de perversité dans une telle ostentation, rentrons en nous-mêmes, corrigeons de plus ceux que possède cette folie, purgeons la cité de pareils entretiens, donnons à notre parole la beauté de la sagesse, ne prononçons plus un mot déplacé, afin que, purifiés de toutes nos fautes, nous puissions mériter la bienveillance et l'amour de Dieu, par la grâce et la charité de son Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Or ils y demeurèrent pendant un temps assez long avec les disciples. Et quelques-uns qui étaient venus de la Judée, enseignaient cette doctrine aux frères : Si vous n'êtes pas circoncis conformément à la loi de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés. »

Le salut des Juifs retourne sans cesse aux Gentils.

1. Le salut va toujours et nécessairement des Juifs aux Gentils. D'abord l'Apôtre répond aux accusations, et tâche en parlant de se faire pardonner son zèle, ce qui prépare mieux les voies à son enseignement; puis, voyant la résistance de



ses compatriotes, il se dirige vers les étrangers. Dans une autre circonstance la même opiniâtreté l'oblige à porter une loi. Comme les ministres de l'Evangile, suivant les instructions qu'ils ont reçues de Dieu, parlent indistinctement à tout le monde, ceux des Juifs qui sont présents se laissent entraîner par la jalousie. Non-seulement ils prêchent la circoncision, mais encore ils la déclarent nécessaire au salut. Il fallait s'opposer à cette doctrine et protester que désormais la circoncision était un obstacle au salut. Vous le voyez, sans cesse de nouvelles épreuves, soit au dedans, soit au dehors. Dieu permet que l'erreur se produise devant Paul, afin qu'il puisse la combattre. L'Apôtre ne dira pas cependant : Eh quoi, ne croit-on pas à ma parole, après avoir vu de tels prodiges? Il cède par égard pour eux. Et tous, même les Samaritains, apprenant ce qui s'est accompli parmi les Gentils, s'en réjouissent. « Un grand débat entre eux et les deux apôtres s'étant élevé, il fut convenu que Paul et Barnabé, avec quelques autres, monteraient à Jérusalem, vers les premiers apôtres et prêtres, pour faire décider cette question. Or les envoyés de l'Eglise, en traversant la Phénicie et la Samarie, racontaient la conversion des Gentils, et remplissaient ainsi de joie l'âme de tous les frères. Quand ils furent arrivés à Jérusalem, ils furent accueillis par cette Eglise, par les apôtres et les prêtres, et ils leur annoncèrent les grandes choses que Dieu avait faites avec eux. » Voyez se dérouler la pensée divine. « Or quelques-uns de la secte des pharisiens qui avaient embrassé la foi se levèrent, disant qu'il fallait les circoncire et leur commander de garder la loi de Moïse. Les apôtres donc et les prêtres se réunirent pour juger cette question. Comme on la discutait avec ardeur, Pierre se leva et leur dit : « Hommes, mes frères, vous savez que dès les premiers jours Dieu m'a choisi parmi vous pour faire entendre sa parole aux Gentils par ma bouche et les amener à la foi. »

Ainsi Pierre avait reçu dès le commencement cette destination, et cependant judaïsait encore. « Vous savez, » dit-il. Là se trouvaient peut-être ceux qui s'étaient auparavant élevés contre lui lors de la conversion de Corneille, et puis l'avaient suivi : il en appelle à leur témoignage. « Dès les premiers jours, Dieu m'a choisi parmi vous. » Que signifie cette dernière parole? Dans notre patrie, ou bien en votre présence. « Par ma bouche. » C'est déclarer hautement qu'il est l'organe de la divinité, qu'il n'y a rien d'humain dans son langage. « Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage. » Il leur présente maintenant un témoignage spirituel. « En leur donnant l'Esprit saint comme à nous. » Il établit en tout l'égalité parfaite. « Le Seigneur n'a fait aucune différence entre eux et nous, ayant purifié leurs cœurs par la foi. » C'est à la foi seule qu'il attribue la participation aux mêmes avantages. C'est une leçon indirecte pour les nouveaux convertis, et plus encore pour les docteurs présents : c'est leur dire que la foi seule est nécessaire, et nullement les œuvres légales ou la circoncision. De tels principes ont pour but, non-seulement de défendre la cause des Gentils, mais aussi de détourner les Juifs de la loi mosaïque. Cela n'est pas encore cependant exprimé d'une manière formelle. « Maintenant donc pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter? Nous croyons que nous serons sauvés par la grâce du Seigneur Jésus, comme eux-mêmes. » Que veut-il dire : « Pourquoi tentez-vous Dieu? » Pourquoi ne croyez-vous pas à la puissance de Dieu? Pourquoi le tentez-vous en supposant qu'il ne saurait sauver les hommes par la foi? Rendre la loi obligatoire, c'est donc de l'infidélité.

Il montre ensuite qu'elle n'a pu rien pour leur salut; il coupe court à toute accusation, en se rejetant sur la loi, et non sur ceux qui la maintiennent. « Que nos pères ni nous n'avons pu supporter. Nous espérons être sauvés par la grâce du Seigneur Jésus, ainsi qu'eux-mêmes. » Quelle force dans ces expressions! Cette même vérité, Paul ne cesse de la présenter aux Romains, comme dans ce passage : « Si c'est par les œuvres qu'Abraham a été justifié, il a sa gloire, mais non auprès de Dieu. » *Rom.*, IV, 2. Voilà donc l'objet que les apôtres se proposent, beaucoup plus que la défense des Gentils. Si Pierre avait parlé de la sorte sans qu'on lui en



eût donné l'occasion, peut-être ne l'aurait-on pas favorablement accueilli; mais, une fois qu'on l'a mis sur ce terrain, il s'exprime avec une entière confiance. Remarquez comme ils profitent constamment des questions soulevées par leurs adversaires. Si ces derniers n'avaient pas fait d'objections dans le cas présent, de telles choses n'auraient pas été dites, ni celles qui viennent après. Les opposants apprennent par là qu'il n'eût pas fallu dédaigner les nations, alors même qu'elles auraient repoussé la parole évangélique.

Revenons encore sur les textes cités. « Dieu m'a choisi parmi vous dès les premiers jours. » Cela remonte à l'origine et ne se produit pas pour les besoins actuels. Ce n'est pas une chose de peu d'importance que l'extension de la foi quand elle était déjà professée par des Juifs. L'apôtre confirme ce qu'il avance et par le temps et par le lieu. Il n'est pas jusqu'au mot choisir qui n'ait une portée nouvelle : c'est un choix que le Seigneur a fait, et non précisément un acte de sa volonté. D'où le savons-nous? Par l'Esprit saint lui-même, dit-il. Il montre ensuite que cette égalité faite aux Gentils n'est pas seulement l'œuvre de la grâce, et qu'elle atteste aussi leur vertu. « Il n'a pas fait de différence, ajoute-t-il, entre eux et nous. » C'est donc aux dispositions du cœur qu'il faut regarder sans cesse; et de là l'à-propos de cette observation : « Dieu qui connaît les cœurs leur a rendu témoignage. » Il avait dit dans une autre occasion : « Vous, Seigneur, qui connaissez les cœurs de tous, manifestez... » *Act.*, I, 24. Que telle soit sa pensée, voyez ce qu'il ajoute : « Il n'a fait aucune différence entre eux et nous. » En rappelant le témoignage qui leur a été rendu, il dit cette grande chose que Paul exprimait ainsi : « Il n'importe nullement d'être circoncis ou d'être incirconcis... pour cimenter l'union des deux peuples en lui-même. » I *Cor.*, VII, 19; *Ephes.*, II, 15. Tous ces enseignements sont en germe dans l'allocution de Pierre. Ce ne sont pas les enfants de la circoncision qu'il compare aux Gentils, ce sont les apôtres : « Nous. » Pour ne point paraître les insulter en ne laissant aucune différence, il dit aussitôt : « Purifiant leurs cœurs par la foi. » Il ôte aux adversaires tout motif de murmure ou de soupçon. Après avoir vengé la parole, il fait voir que le mal n'est pas dans la loi, qu'ils doivent s'en prendre à leur faiblesse.

2. Il finit, remarquez-le bien, de manière à les effrayer. Il ne leur cite pas les prophètes, il n'en appelle qu'aux événements présents, à ce qu'ils ont vu par eux-mêmes. Et c'est à bon droit; il obtient ainsi leur propre témoignage : d'après les faits accomplis, ils confirmeront plus tard la parole. Remarquez aussi la conduite de Pierre : il permet d'abord que la question soit agitée dans l'Eglise, puis il se prononce. Comme il a parlé des étrangers et non des circoncis, ce qui regardait les premiers s'affermissant de plus en plus après avoir été discrètement insinué, et ce qui regardait les seconds, à savoir si l'on doit désormais supprimer la loi, n'étant encore qu'une tentative, observez de quelle façon il agit : il leur montre qu'ils sont en danger, puisque la loi n'a pas pu ce que la foi peut faire, et que, la loi croulant, ils doivent périr avec elle. Il ne leur dit pas : Vous êtes des incrédules; ce qui les eût molestés sans aucun profit, l'affaire devant toujours avoir la même solution. A Jérusalem ne se trouvaient pas des Gentils convertis, tandis qu'il y en avait indubitablement à Antioche. De là vient que les apôtres se transportent dans cette dernière ville, y séjournent même assez longtemps. Or, plusieurs fidèles sortis de la secte des Pharisiens, qui ne s'étaient pas encore dépouillés de tout esprit de domination, prétendirent s'attacher les étrangers ramenés à la foi. Paul connaissait certes la loi de Moïse, et n'était pas cependant dans de telles dispositions; du reste, à son retour, la doctrine était déjà mieux connue. Si rien de semblable n'était prescrit à Jérusalem, moins encore pouvait-on l'imposer ailleurs.

Remarquez-vous comme on se réjouit dans la foi quand on n'a pas d'ambition? Aussi, pas de prétention, aucune sorte de vanité dans leur récit; il s'agit uniquement de justifier l'extension donnée à la prédication : rien de ce qui leur est arrivé de la part des Juifs. Grande était l'obstination des Pharisiens à maintenir la loi sous le règne même de l'Evangile; l'autorité des

apôtres est méconnue par eux. Quelle mansuétude, malgré cela, quelle condescendance dans le langage de ces derniers! C'est au fond ce qui fait accepter avec plaisir une leçon quelconque, c'est ce qui la grave dans les cœurs. Nulle part vous ne voyez percer l'ostentation; les choses elles-mêmes parlent et l'Esprit saint. Quoiqu'ils puissent s'appuyer sur ce double témoignage, les apôtres ne perdent rien de leur douceur. Ils ne viennent pas accuser ceux qui habitaient Antioche; ce n'est là qu'une occasion dont ils tirent parti. Ceux qui furent réprimandés à leur insu ne songeaient qu'à dominer. Ce n'était pas néanmoins les apôtres qui le leur reprochaient; seulement, quand le mal était manifeste, ils leur faisaient par écrit de vives représentations. C'est partout un grand bien que la modération; je dis la modération, et non l'indifférence; la modération, et non la flatterie : choses qu'il ne faut pas confondre. Rien n'exaspérait Paul, rien n'exaspérait Pierre. Pourquoi vous irriter, lorsque vous avez des preuves évidentes? Serait-ce pour les affaiblir? Pas de persuasion possible avec la colère. Quoique nous ayons parlé hier de ce vice, il n'est pas hors de propos d'en parler encore aujourd'hui; peut-être une exhortation réitérée produira-t-elle quelque chose. Un remède capable de guérir une plaie, devient complétement inutile quand on n'en répète pas l'application. Ne pensez pas que je prétende vous condamner en revenant sur les mêmes leçons; si votre condamnation était déjà prononcée dans mon âme, je ne parlerais plus : en parlant, je vous prouve que j'espère vous voir revenir au bien. Que ne nous est-il possible de traiter sans cesse le même sujet! Plût à Dieu qu'il nous fût permis de faire trêve à tout le reste, pour ne nous occuper que des moyens de vaincre nos passions!

Réprimons la colère.

Nous voyons les monarques, vivant au sein des délices et des honneurs, ne s'occuper d'autre chose dans le moment même de leurs repas, comme dans toute autre circonstance, que des mesures à prendre pour triompher de leurs ennemis, tenir chaque jour des conseils, lever des troupes, choisir des chefs, frapper des impôts dans le même but; nous voyons dans le gouvernement des Etats deux choses seules regardées comme nécessaires, la victoire à remporter sur les ennemis, la paix à donner aux peuples qu'on gouverne : et nous, pour qui de telles préoccupations ne sont pas même un rêve, nous avons à cœur d'acheter des terres, d'augmenter le nombre de nos serviteurs, d'agrandir nos richesses, sans relâche et sans dégoût. N'est-il pas contraire à la raison que, lorsqu'il s'agit ensuite de nos intérêts les plus essentiels, de nos seuls intérêts véritables, nous ne supportions pas même d'en entendre parler, bien loin d'en parler nous-mêmes? De quoi donc voulez-vous qu'on vous parle, dites-moi? De repas splendides? Mais c'est un langage de cuisiniers. De richesses? C'est celui des usuriers et des trafiquants. De constructions? C'est affaire d'architectes et de maçons. De terres? Nous laissons cela aux agriculteurs. Pour nous, nous n'avons pas autre chose en vue que de travailler à rendre l'âme riche. Que de tels discours ne vous rebutent donc pas. Reproche-t-on jamais au médecin de parler toujours médecine, aux autres artistes de ramener sans cesse la conversation sur leur art? Si vous aviez déjà dompté vos vices, de telle sorte que vous n'eussiez plus besoin de nos avis, vous auriez peut-être raison de nous accuser d'ostentation ou de vaine gloire; mais non, pas même alors, puisque nos exhortations seraient encore utiles pour prévenir les rechutes. Les médecins ne s'occupent pas uniquement des malades, ils donnent aussi leurs conseils à ceux qui se portent bien, et dans leurs livres se trouvent des instructions ayant pour but la conservation de la santé, tout comme la guérison des maladies. Aurions-nous donc la santé de l'âme, que nous ne devrions pas fuir un semblable enseignement; il importe de ne rien négliger pour la maintenir.

3. Quand nous sommes infirmes, il nous est doublement nécessaire d'entendre la parole sainte, et pour nous délivrer du mal, et pour acquérir de nouvelles forces. Nous traitons maintenant de la guérison, et nous n'en sommes pas encore à la santé. Comment retrancher la funeste maladie qui nous occupe? Comment dissiper cette fièvre brûlante? Examinons d'où elle

provient, attaquons-la dans sa cause. Quelle en est donc la source accoutumée? L'excès de l'orgueil et de l'arrogance. Détruisons cette source, et le mal aura disparu. Mais l'arrogance elle-même, d'où provient-elle? Nous risquons d'avoir à lutter contre un mal plus profond. Suivons sans crainte l'impulsion même du discours, allons jusqu'au bout et tâchons d'enlever la dernière racine. D'où naît l'arrogance, encore une fois? De ce que, négligeant ce qui nous regarde personnellement, nous portons notre attention sur l'agriculture, par exemple, quoique cela ne soit pas notre état, sur la nature des plantes, sur la manipulation de l'or, quoique nous ne soyons pas livrés au négoce; nous nous occupons de vêtements, de parures, de tout, excepté de nous-mêmes : aucune investigation, aucun souci touchant notre propre nature.— Est-ce là, me direz-vous, une chose que personne puisse ignorer? — Beaucoup l'ignorent, je pourrais même dire presque tous. Examinons un peu ce point, si vous le voulez bien. Je vous demande d'abord ce qu'est l'homme, puis en quoi l'homme diffère des animaux et se rapproche des puissances célestes, quelle est sa véritable destinée : pourriez-vous répondre d'une manière satisfaisante à de telles questions? Je n'ose pas le croire. Comme dans une matière quelconque, il y a dans l'homme une aptitude indéfinie; il peut devenir ange ou bête.

Ce langage vous semblerait-il étrange? Mais il se rencontre souvent dans les divines Ecritures, et vous l'avez entendu. Il y est dit de certains hommes, d'abord : « C'est l'ange du Seigneur, et de ses lèvres on attendra le jugement; » *Malach.*, II, 7; ensuite : « J'enverrai mon ange devant ta face. » *Ibid.*, III, 1. D'autres sont nommés « serpents, race de vipères. » *Matth.*, XII, 34. Oui, d'après l'usage qu'il fait de ses facultés, l'homme peut devenir ange tout en restant homme. Je ne dis pas assez; il peut devenir fils de Dieu. Voici la parole du Prophète : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut. » *Psalm.* LXXXI, 6. Il y a plus, c'est de lui qu'il dépend de devenir ange et même fils de Dieu. Un homme, enfin, est le créateur des anges. Cette proposition vous effraie? Ecoutez le Christ vous dire : « A la résurrection le mariage n'aura plus lieu, les hommes seront comme les anges. » *Luc.*, XX, 35-36. Il a dit ailleurs : « Qui peut comprendre, comprenne. » *Matth.*, XIX, 12. En un mot, c'est la vertu qui fait les anges. Or, la vertu dépend de nous. Nous pouvons donc créer des anges, sinon par la force de notre nature, du moins par celle de notre volonté. Serait-on ange par nature, cela ne sert de rien sans la vertu; et nous le voyons par l'exemple du démon, qui d'abord était ange. D'un autre côté, ce n'est pas un malheur d'être homme par nature, pourvu qu'on soit vertueux; Jean était homme, Elie monta au ciel, et beaucoup d'autres y monteront, en dépit de cette qualité d'homme. Le corps n'empêche pas ceux-ci d'habiter ce séjour immortel, et des puissances incorporelles n'ont pu s'y maintenir.

Que personne donc ne s'attriste ou ne s'indigne contre la nature, comme si l'obstacle était là, tandis qu'il n'est que dans la volonté. D'esprit pur qu'il était, le diable est devenu bête féroce : « Le diable notre ennemi tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer; » I *Petr.*, V, 8; et nous, d'êtres matériels que nous étions, nous sommes devenus anges. Supposez un ignorant qui trouve un métal précieux, un diamant, une perle, ou tout autre objet de ce genre, et qui le dédaigne parce qu'il n'en connaît pas le prix; cet homme perd beaucoup : et nous de même, si nous méconnaissons notre nature, nous la mépriserons absolument, au lieu que, l'appréciant comme elle doit l'être, nous la cultiverons avec soin et pour notre plus grand avantage. Nous tirerons de là un manteau royal, une maison royale, les qualités intrinsèques d'un roi, une royauté complète. N'en abusons pas du moins pour notre malheur. Dieu nous a mis un peu au-dessous des anges, par la nécessité de subir la mort; mais ce peu se trouve largement compensé. Rien n'empêche donc que nous ne soyons immédiatement des anges, si nous le voulons. Ayons cette volonté, ayons-la ferme et stable; en nous exerçant nous-mêmes à cette transformation, rendons gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« Et quand ils eurent fait silence, Jacques répondit en disant : Mes frères, écoutez-moi : Siméon a raconté comment Dieu a commencé à regarder les Gentils pour en faire un peuple consacré à son nom. A ceci se rapportent les oracles des prophètes. »

Jacques évêque de Jérusalem.

1. Jacques était évêque de l'Eglise de Jérusalem : aussi parle-t-il le dernier, et de cette manière s'accomplit le mot de l'Ecriture : « La déposition de deux ou de trois témoins suffira pour établir toute vérité. » *Deuter.*, XVII, 6. Dans sa sagesse, cet apôtre appuie la doctrine sur l'autorité des prophètes, soit anciens soit nouveaux; il ne pouvait, comme Paul et Pierre, montrer des œuvres. Ce fut du reste providentiellement que ces œuvres purent être montrées par les apôtres qui ne devaient pas demeurer à Jérusalem, sans que l'évêque de Jérusalem leur devînt contraire, tout en restant indépendant. Quel est le langage de Jacques? « Mes frères, écoutez-moi : Siméon vous a raconté. » Suivant les uns, ce Siméon serait celui donc Luc a parlé; suivant d'autres, ce serait un homonyme. Que ce soit celui-ci ou celui-là, nous n'avons pas à nous en occuper; nous n'avons qu'à prêter l'oreille avec attention aux faits qui nous sont exposés. « Mes frères, » dit Jacques. La simplicité de ce langage est parfaite, elle est admirablement propre à mettre fin à toute discussion. « Comment Dieu a commencé à regarder les Gentils pour en faire un peuple consacré à son nom. A quoi se rapportent les oracles des prophètes. » Siméon n'étant connu que depuis peu de temps, et n'ayant pas l'autorité que l'antiquité seule donne, Jacques invoque celle d'une prophétie antique : « Car il est écrit : Après cela je reviendrai, et je rétablirai le tabernacle de Jacob qui est tombé et je le relèverai, afin que le reste des hommes et toutes les nations, sur lesquelles mon nom a été invoqué, me recherchent, dit le Seigneur, qui fait toutes ces choses. » *Amos.*, IX, 11. Que signifient ces paroles? Jérusalem auraitelle donc été réédifiée? N'a-t-elle pas été plutôt détruite? Ce n'est pas là ce dont parle le prophète. Alors, de quelle reconstruction parle-t-il? De la reconstruction qui suivit la captivité de Babylone. « Dès les siècles les plus reculés, Dieu connaît toutes ses œuvres. » Ce qui établit la vérité de la doctrine précédemment exposée, c'est que rien n'est nouveau, que tout a été réglé dès l'origine. Jacques énonce ensuite son sentiment : « C'est pourquoi je juge qu'il ne faut pas inquiéter ceux des Gentils qui se convertissent à lui, mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Quant à Moïse, dès les temps anciens, il y a dans chaque ville des hommes qui l'annoncent dans les synagogues, où on le lit chaque jour du sabbat. » Comme les Gentils n'avaient pas ouï parler de la loi, Jacques s'exprime de la sorte pour ne paraître pas vouloir l'abroger. D'ailleurs ce n'est pas sur l'autorité de la loi qu'il s'appuie, pour leur imposer ces obligations; il s'appuie sur son autorité personnelle : « Je juge, » dit-il, non d'après la loi, mais d'après moi-même. Aussitôt les apôtres expriment leur sentiment.

« Il plut alors aux apôtres, aux anciens et à l'assemblée tout entière, de choisir parmi eux quelques hommes et d'envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé, Jude surnommé Barsabas et Silas, les premiers entre les frères, écrivant par leur entremise. » Ce n'est pas inconsidérément que ces dispositions sont arrêtées : pour leur concilier toute l'autorité désirable, ils choisissent des messagers dignes de confiance, Paul et ceux que nous venons de nommer. Remarquez le ton pressant de leur message : « Les apôtres, les anciens et les frères, aux frères d'entre les Gentils qui sont dans Antioche, en Syrie, en Cilicie, salut : Ayant appris que plusieurs d'entre nous semaient le trouble parmi vous, bouleversant vos âmes par leurs paroles, vous prescrivant, sans en avoir reçu l'ordre de nous, la pratique de la circoncision et les observances légales. » Il n'en fallait pas davantage pour signaler ce qu'il y avait d'imprudent dans une telle conduite; et, en même temps, il était digne de la modération des apôtres, de ne pas pousser plus loin leurs reproches. « Il nous a plu de nous réunir ensemble, de choisir des hommes, de vous les en-



voyer avec nos très-chers Paul et Barnabé, qui ont exposé leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Evidemment, il n'y avait dans cette mesure rien de tyrannique, tous étaient d'accord sur la nécessité de la prendre, et la lettre où elle était exposée ne fut écrite qu'après mûre délibération. « Des hommes choisis parmi nous. » Si l'on envoie Paul et Barnabé, ce n'est pas pour les blesser; l'éloge que l'on fait de ces deux apôtres le prouve abondamment : « hommes qui ont sacrifié leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous vous avons de plus envoyé Jude et Silas qui vous transmettront de vive voix les mêmes instructions. Il a donc paru bon au Saint-Esprit et à nous. » Puisque l'Esprit saint a dicté cet arrêt, il n'y a pas qu'une autorité humaine. «..... de ne pas vous imposer un fardeau excessif. » Par le mot de fardeau, ils désignent la loi. Les points qui suivent seuls sont acceptés. « Les seules choses nécessaires, consisteront à vous abstenir des viandes immolées aux idoles, des chairs étouffées, de la fornication et du sang; toutes ces choses vous ferez bien de vous en garder. Adieu. » Ce n'est pas une loi nouvelle qui est promulguée; le Christ n'avait jamais traité cette question : ces dispositions sont empruntées à la loi mosaïque. « Et des chairs étouffées. » C'est une répression du meurtre. « Ceux-ci étant donc partis, vinrent à Antioche, et, rassemblant le peuple, lui remirent la lettre. Quand on en eut fait lecture, tous furent dans la consolation et dans la joie. » Voici comment ces consolations leur furent données : Jude et Silas, qui étaient prophètes, consolèrent par leurs nombreux discours, et raffermirent les frères. « Après qu'ils eurent demeuré quelque temps, ils furent renvoyés en paix par les frères vers les apôtres. »

2. Désormais plus de divisions ni de querelles : la paix rétablie solidement parmi les fidèles, les envoyés s'en retournèrent pleins de joie. C'était contre Paul principalement que l'opposition était dirigée; mais dorénavant il parle en toute liberté. Donc nul orgueil dans l'Eglise, mais plutôt une parfaite harmonie. Remarquez en effet : d'abord, Pierre prend la parole; puis c'est Paul, et nul ne s'y oppose; Jacques attend et ne se retire pas, car on reconnaît volontiers sa supériorité. Ni Jean, ni les autres apôtres ne prennent la parole et ne témoignent de l'indignation; ils gardent un silence qui prouve combien ils sont étrangers à tout sentiment de vaine gloire. Mais revenons sur le texte sacré. « Quand ils eurent fait silence, Jacques répondit en disant : Siméon vous a raconté comment Dieu a daigné visiter... » La véhémence avait caractérisé la harangue de Pierre; la douceur caractérise la harangue de Jacques. Ainsi doit-il en être de l'homme revêtu d'une grande puissance; laissant aux autres tout langage impérieux, il doit s'exprimer avec mansuétude. « Siméon vous a raconté, » dit-il; en quoi il exprimait le sentiment des autres aussi bien que le sien propre. Du reste, l'antiquité de ce sentiment est solidement établie : « Pour se faire un peuple consacré à son nom. » Outre qu'il l'a choisi, il l'a choisi pour son nom, c'est à savoir pour sa gloire. Il ne craint pas de se glorifier en prenant pour lui les Gentils; et c'est là sa plus grande gloire. Jacques indique ici quelque profond mystère. Quel est ce mystère? Les Gentils précéderont tous les autres. « Après cela, je reviendrai et je rétablirai le tabernacle de David, qui est tombé. » A bien y réfléchir, on verrait que le royaume de David subsiste encore. Il subsiste et il est universel, puisque l'un de ses descendants règne sur l'univers. A quoi bon les villes et les maisons si elles ne nous appartiennent pas? D'autre part, qu'importe la ruine de Jérusalem, si tous les hommes sont prêts à sacrifier leur vie pour ce monarque? Non-seulement cet empire subsiste, mais il subsistera dans la plus éclatante splendeur, et sur la terre entière, où l'on célèbre sa puissance.

Voilà ce qui est arrivé; voici conséquemment ce qui devait arriver. Dès que le prophète a dit : « Je rétablirai, » il en ajoute la raison : « Afin que le reste des hommes recherche le Seigneur. » Si donc la ville a été bâtie pour celui qui devait sortir du milieu d'eux, il est manifeste qu'elle sera réédifiée pour la conversion des Gentils. De qui veut-il parler en disant : « Le reste des hommes? » De ceux qui restaient alors. L'ordre voulu est observé; ce n'est qu'en second lieu

qu'ils sont introduits. « Ainsi parle le Seigneur, qui fait toutes ces choses. » Non-seulement il parle, mais il fait; d'où il résulte que la vocation des Gentils est bien son œuvre. A la vérité, la question proposée était toute différente, et Pierre l'énonçait clairement en disant : Il ne faut pas qu'ils soient circoncis. Alors pourquoi Jacques s'exprime-t-il en ces termes? Les adversaires de ce sentiment ne prétendaient pas qu'il fallût repousser les Gentils qui croyaient, mais qu'il fallait, en les recevant, leur imposer comme condition l'observation de la loi. Pierre avait parlé sur ce point avec beaucoup de sens; mais, comme l'esprit des auditeurs était encore dans le trouble, Jacques s'efforce de le dissiper. Que l'observation de la loi ne fût point obligatoire, question qu'il était essentiel de définir, Pierre le détermine clairement : que ce fût arrêté dès le principe, Jacques le déclare, tout en insistant sur une chose dont l'Ecriture ne disait rien : de la sorte, après avoir calmé par de sages concessions les esprits inquiets, il les décidait avec non moins de sagesse à se soumettre à ses conditions. « C'est pourquoi j'estime qu'il ne faut pas inquiéter ceux des Gentils qui se convertissent au Seigneur, » qu'il ne faut pas les éloigner. Dieu les ayant appelés, si nous les éloignons par ces exigences, nous nous déclarons contre Dieu. « Ceux qui se convertissent au Seigneur; » expression qui fait entendre la sollicitude de Dieu sur leur compte, et la docilité avec laquelle ils répondent à son appel. Que signifie le mot, « Je juge? » Je déclare en vertu de mon autorité, que la chose est ainsi.

« Toutefois, il faudrait leur écrire qu'ils s'abstiennent des viandes immolées aux idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. » Quoique corporelles, ces observances étaient nécessaires, parce qu'elles avaient la plus haute importance dans l'application. Si l'on eût voulu objecter : Pourquoi ne pas imposer aux Juifs les mêmes prescriptions? Jacques eût ajouté : « Depuis longtemps, quant à Moïse, il y a dans toutes les villes des hommes qui l'annoncent; » de sorte que fréquemment la loi de Moïse retentit aux oreilles de tous. C'est là ce que signifient les mots : « Tous les sabbats, on en fait lecture. » Quelle condescendance! Dès qu'il n'y a rien de grave à redouter, on leur laisse Moïse comme docteur, la grâce qui leur est accordée n'est pour eux d'aucun obstacle; et, tout en éloignant les Gentils de cette sujétion, l'on permet aux Juifs d'écouter le législateur de leur nation en tout ce qu'il dit. Cependant les mêmes raisons en vertu desquelles Moïse est environné d'honneur et donné pour maître aux enfants d'Abraham, font que l'on soustrait les nations à l'autorité de son enseignement. Pourquoi donc les Juifs n'écoutent-ils pas sa voix? A cause de leur esprit d'insubordination. A cette même occasion il leur est démontré qu'il n'y a plus pour eux obligation d'observer la loi. Si nous ne leur en écrivons pas, ce n'est pas qu'ils y soient tenus désormais; c'est plutôt parce qu'on le leur dit suffisamment. Jacques ne dit pas, comme l'écrivait Paul aux Galates : Ne les scandalisons pas, ne les mettons pas en péril de tomber; mais : « Ne les inquiétons pas, » *Galat.*, I, 7. Il n'y avait donc qu'une chose à faire, les laisser dans le calme dont ils jouissaient. Toute difficulté par là se trouvait écartée. Si tout d'abord l'autorité de la loi paraît maintenue en ce qu'on en extrait un petit nombre d'observances, au fond, par cela seul qu'on en extrait seulement un petit nombre, cette autorité est abrogée. Souvent Jacques avait entretenu les Juifs sur ces matières; mais, pour rendre honneur à la loi, pour parler à leurs yeux au nom des apôtres, et non plus au nom de Moïse, il divisa un seul précepte en plusieurs préceptes; et il n'en fallut pas davantage pour les apaiser. Dieu permit que la désunion se produisît à ce sujet, afin que, cette désunion étant guérie, la doctrine n'en eût que plus de solidité. « Alors il parut bon aux apôtres d'envoyer les premiers parmi les frères; » les principaux d'entre eux, non des fidèles sans autorité, « à ceux qui étaient dans Antioche, dans la Syrie et dans la Cilicie, » pays où ce mal avait pris naissance.

3. Aucune parole blessante n'est prononcée contre les fidèles de ces contrées; les apôtres ne songent qu'à ceci, à porter remède au mal. Ce qui devait en résulter, c'était l'aveu des auteurs de la division. Ils ne les traitèrent ni de



séducteurs, ni de gens dangereux, encore que Paul n'hésite pas à s'écrier quand il le faut : « O homme rempli de fourberies de toute sorte ! » *Act.*, XIII, 10. Toute qualification semblable devenait inutile, puisque les coupables étaient revenus de leur erreur. Les apôtres n'écriront pas non plus : Quelques-uns d'entre nous vous ont prescrit l'observation de la loi, mais : « Vous ont troublés par des paroles qui bouleversaient vos âmes. » Aucune expression n'eût été plus précise; nul n'aurait mieux dit. Vos âmes, pareilles à un édifice, étaient solidement assises, et ils les ont bouleversées en voulant les façonner à leur guise, « eux à qui nous n'avions donné dans ce sens aucun ordre... Il a donc plu à nous tous réunis ensemble et de cœur avec nos bien-aimés. » S'ils sont bien-aimés, aucun mépris n'est à craindre de ce côté; s'ils ont fait le sacrifice de leur vie, ils méritent qu'on ajoute foi à leurs paroles. « Nous vous avons envoyé Jude et Silas, qui vous confirmeront de vive voix les mêmes choses. » Il ne convenait pas que la lettre seule arrivât entre leurs mains; on eût pu croire qu'elle avait été arrachée, de façon à ce que certaines choses y eussent été mises pour d'autres. Aussi bien l'éloge de Paul et de ses compagnons fermait la bouche à tout opposant. Ni Paul ni Barnabé ne furent envoyés seuls; on leur adjoignit d'autres fidèles, de peur que leur opinion bien connue ne fît suspecter leur mission ; ni les fidèles de Jérusalem non plus n'y vinrent seuls. Quant à la créance qu'ils méritaient, elle était grande, à s'en rapporter à l'éloge que l'on fait d'eux. Point d'orgueil chez eux ; cette folie leur était inconnue. « Ils ont sacrifié leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Pourquoi est-il dit : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous? » Ne suffisait-il pas de mentionner l'Esprit saint? — Comme on y eût pu voir quelque chose d'humain, ils disent : « A l'Esprit saint; » ils ajoutent : « Et à nous, » pour montrer qu'ils ne doivent pas être estimés sans autorité, bien qu'ils appartiennent à la circoncision. « De ne pas vous imposer un fardeau pour vous excessif. » Ils s'adressent à des âmes faibles et craintives; de là ce langage. Néanmoins, ce n'est pas un langage de ménagement et de condescendance; il ne s'agit pas ici d'une concession, mais d'un droit. Les apôtres savaient ce qu'il fallait respecter, et ce qu'un pareil fardeau devait avoir d'exagéré. Notez la brièveté, la concision, la simplicité de cette lettre ; pas de longs raisonnements, l'exposé de la ligne à suivre, voilà tout; c'était la loi du Saint-Esprit. Souvent, en effet, la loi est qualifiée de fardeau.

« La foule ayant été rassemblée, ils leur donnèrent cette lettre. » Après la lettre, des recommandations verbales; toutes précautions indispensables pour écarter l'ombre du soupçon. « Comme ils étaient prophètes, ils consolaient les frères par leurs discours multipliés. » On voit ici de quelle confiance ils étaient dignes. Paul eût bien pu faire de même ; mais la présence de Jude et Silas était nécessaire. « Quelque temps s'étant écoulé, ils furent renvoyés en paix. » Plus de trouble, plus de division. Vraisemblablement ils serrèrent la main les uns des autres, car Paul disait : « Ils me donnèrent la main, à Barnabé comme à moi, en signe de communion. » *Galat.*, II, 9. Après quoi il concluait en ces mots : « Mais ils ne firent aucune observation. » *Ibid.*, 6. Ils acceptèrent pleinement sa décision, ils l'approuvèrent et l'admirèrent. L'intelligence humaine était capable de s'élever jusque-là; la lumière de l'Esprit saint n'était pas nécessaire pour comprendre que l'on avait commis une faute de réparation difficile; car dans un tel ordre de faits les lumières naturelles suffisent. Quant aux autres observances, elles étaient inutiles pareillement; si les unes étaient bonnes, les autres étaient pleinement superflues. « Toutes ces choses vous ferez bien de vous en garder, » écrivaient les apôtres. C'était assez pour les fidèles des pratiques marquées. A la rigueur, cette décision eût pu se transmettre sans lettre aucune; mais on préféra ce moyen, afin que le texte de la loi demeurât entre leurs mains. Pour les décider à se soumettre à cette décision, on leur tient le langage que l'on a vu; alors les fidèles de s'y soumettre sans protestation aucune.

Que les hérétiques ne soient donc pas pour nous un sujet de scandale. Que d'obstacles dès le commencement de la prédication évangélique?

Je ne parle pas de ceux qui venaient du dehors, ceux-là n'étaient rien ; je parle de ceux qui venaient du dedans. C'est d'abord Ananie, puis les murmures qui s'élèvent, puis Simon le magicien, puis les accusateurs de Pierre au sujet de Corneille, puis la disette, puis cette source de maux dont nous nous occupons. Jamais un bien ne saurait se produire sans qu'il se produise aussi quelque mal. N'ouvrons donc pas au trouble notre âme, parce que certains se scandaliseront : rendons plutôt grâces à Dieu qui veut, par ce moyen, éprouver et purifier notre foi. Non-seulement les chagrins, mais les tentations contribuent à rehausser notre gloire. Si vous n'êtes attaché à la vérité que faute d'adversaire cherchant à vous inculquer l'erreur, vous n'aimerez jamais passionnément la vérité; celui-là l'aimera de cette manière qui la défend en dépit des défections nombreuses qui surviennent. — Seraitce donc là l'occasion des scandales accomplis? — Il n'entre pas dans mon esprit d'en rejeter sur Dieu la responsabilité; loin de moi pareille pensée. Je prétends seulement qu'il se sert de la perversité des uns pour le bien des autres; quant à lui, jamais il n'eût opéré des choses de cette nature. « Accordez-leur qu'ils soient un, » s'écriait le Sauveur. *Joan.*, XVII, 21. Les scandales qui se produisent ne nuisent en rien aux serviteurs de Dieu; tout au contraire, ils leur sont utiles. Est-ce que les tyrans ne contribuent pas malgré eux à la gloire des martyrs qu'ils traînent au supplice? Pourtant, Dieu ne les y pousse pas. Conséquemment, ne soyons pas étonnés du nombre des personnes qui se scandalisent. Si l'on nous emprunte, en les altérant, nos croyances; si on les imite, c'est une preuve qu'il y a dans ces croyances de l'excellent; on ne les emprunterait pas, s'il n'en était pas ainsi. J'espère vous en convaincre à l'instant même.

Jamais le bien ne se produit sans que le mal ne se produise également.

4. Les parfums les plus odorants sont les plus falsifiés; par exemple, celui que produit la feuille de l'amome. Comme ils sont rares, et néanmoins nécessaires, on en donne bien des contrefaçons. Ne craignez pas qu'on aille falsifier une chose sans valeur. La vertu subit, elle aussi, l'outrage de bien des contrefaçons : nul ne tient à passer pour méchant, il aimera mieux passer pour anachorète. Que répondre aux Gentils maintenant? Un Gentil vient et nous dit : Je veux devenir chrétien, mais je ne sais de quel côté me ranger. J'aperçois chez vous bien des divergences, bien des divisions. Quelle opinion embrasser? A quel sentiment donner la préférence? Ecoutez-les tous, tous vous diront : C'est moi qui enseigne la vérité. Lequel d'entre eux croirai-je, moi qui n'ai des Ecritures aucune connaissance? — Tel est le raisonnement que l'on met en avant. Et nous aussi nous aurions sujet de raisonner de la sorte, à un certain point de vue. Je concevrais votre embarras, si nous prétendions faire d'un raisonnement la base de notre foi; mais comme nous prétendons nous en rapporter à l'Ecriture et à des textes clairs et faciles, il ne vous sera pas malaisé de discerner entre les diverses opinions la vérité. Quiconque est d'accord avec l'Ecriture est chrétien; quiconque est en dissentiment avec elle n'est pas chrétien. — Si l'un vient me dire : Voilà de quelle manière je comprends l'Ecriture; si vous ensuite me l'expliquez différemment et lui donnez un sens opposé, que ferai-je en présence de cette multiplicité d'opinions contraires? — Avez-vous du jugement et de l'intelligence? vous demanderai-je. — Comment en aurais-je en cette matière, ne connaissant en aucune façon la religion que vous professez? Je n'aspire qu'à devenir simple disciple, et vous prétendez me transformer en docteur. — Quelle réponse ferons-nous, si l'on nous tient un pareil langage? Comment parviendrons-nous à convaincre un tel adversaire?

D'abord, examinons si ce ne sont pas là des prétextes et des faux-fuyants; demandons à cet homme s'il condamne franchement la religion de ses pères. — Assurément il la condamnera, me dira-t-on; s'il ne la condamnait pas, il ne viendrait pas à nous. — Alors demandons-lui pour quelle raison il la condamne; car il ne la condamne pas sans raison. Manifestement il dira que les dieux de ses pères étaient de simples créatures, et par suite qu'ils n'étaient pas le Dieu increé. — Très-bien. S'il trouve cette vérité dans les religions opposées, et si notre religion lui fournit la croyance contraire, que sera-t-il besoin d'ajouter? Tous nous reconnaissons que le

Christ est Dieu. Reste à voir quels sont parmi nous ceux qui sont d'accord avec ce principe, et ceux qui ne le sont pas. Nous qui soutenons la divinité du Christ, nous tenons un langage digne d'un Dieu; nous prétendons qu'il est tout-puissant, qu'il n'est point esclave, qu'il est pleinement libre, qu'il fait tout par lui-même; tandis que nos adversaires disent le contraire. En outre, je demanderais à mon néophyte s'il entend se rendre compte des choses, ou bien s'il est prêt à se soumettre sans réflexion aucune à ce qui viendra frapper ses oreilles; et pourtant nombreuses seraient les croyances qu'il entendrait exposer. Si vous acceptez sans contrôle ce qu'on vous dira, répondrai-je, vous n'agirez pas comme un homme doit agir; si, au contraire, vous usez de votre raison et de votre discernement, vous comprendrez ce qui est vrai, ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Nous prétendons que le Christ est le Fils de Dieu, et qu'il en est le Fils véritable; nos adversaires le disent, mais ils ne le croient pas. Pour m'exprimer avec plus de clarté, nos adversaires empruntent leurs noms à certains hommes qui sont leurs chefs et les pères de leur erreur; à nous ce n'est point un homme, c'est notre foi qui nous a valu notre nom. — Mais il n'y a, dans ce raisonnement, qu'un prétexte sans valeur. — Lorsque vous achetez un vêtement, pourquoi, s'il vous plaît, vous qui ne connaissez rien à l'art du fabricant de drap, ne parlez-vous pas ainsi : Je ne sais point acheter, on me trompe à coup sûr; au lieu que vous ne négligez rien pour vous rendre compte du marché qu'on vous offre. Vous faites de même, quelque objet qu'il vous faille acheter. Alors, pourquoi dans le cas présent tenir le langage que vous tenez? Vous n'aboutissez donc par ce moyen à rien de sérieux. Je suppose qu'un homme sans croyance aucune s'empare du raisonnement que vous tenez à propos du christianisme, et qu'il s'écrie : Quelle diversité de croyances parmi cette foule humaine! l'un est païen, l'autre juif, l'autre chrétien. Inutile d'embrasser une religion; elles sont toutes opposées les unes aux autres. Je ne suis qu'un disciple, je ne saurais m'ériger en juge, et condamner l'une ou l'autre. — Je prétends que l'on n'a pas le droit de raisonner ainsi. De même que vous avez pu reconnaître la fausseté d'une religion, de même vous pourrez, en venant à nous, discerner de quel côté se trouve la vérité, de quel côté elle ne se trouve pas. Il est facile de parler de cette manière à celui qui approuve toutes les religions; mais pour celui qui en désapprouvé quelques-unes, n'en choisît-il aucune actuellement, il pourra voir avec le temps quelle est celle qui mérite de fixer son choix.

Laissons de côté tous ces prétextes : au fond, ces difficultés n'ont rien de sérieux. Vous montrerai-je que ce n'est après tout qu'un faux-fuyant? Savez-vous bien ce que vous avez à faire, et ce qu'il vous faut éviter? Si vous le savez, pourquoi faites-vous ceci, pourquoi ne faites-vous pas cela? Commencez par pratiquer le bien, puis demandez avec droiture à Dieu la vérité; certainement il vous la découvrira; « car il n'y a pas d'acception de personnes auprès de Dieu; quiconque fait le bien et craint le Seigneur lui est agréable, à quelque nation qu'il appartienne. » *Act.*, x, 34. Il ne saurait arriver que l'homme de bonne foi ne soit pas éclairé. Nous avons, en quelque façon, une règle propre à nous diriger tous; par suite, il n'est pas besoin de réflexions nombreuses, et dès que l'on s'en écarte, il est aisé de s'en apercevoir. D'où vient, direz-vous, que les hommes ne voient pas le vrai? Bien des causes y concourent : des préjugés, des motifs humains. Vous répliquerez que nos adversaires en disent autant de nous. De quel droit, je vous prie? Est-ce que nous sommes sortis de l'Eglise? Est-ce que nous avons des hérésiarques? Est-ce que le nom que nous portons, ce sont des hommes qui nous l'ont donné? Est-ce que nous avons, comme eux, pour père et pour chef, un Marcion, un Manès, un Arius? Si nous portons le nom de quelqu'un, ce n'est pas du moins le nom d'un hérésiarque; c'est le nom des chefs et des gouverneurs de l'Eglise. Nous n'avons sur la terre aucun maître, bien loin de là; nous n'avons qu'un seul Maître, et il est dans les cieux. — Vos adversaires, aussi, parlent de même. — Ils ont beau parler de même, le nom qu'ils portent les accuse et leur ferme la bouche. Il y a eu bien des Grecs, et nul n'a posé de sem-

Hérésies de Marcion, de Manès et d'Arius.



blables questions. Les philosophes en étaient là pareillement, et cela n'empêchait personne de demeurer attaché à l'école qu'il estimait représenter la vérité. Lorsqu'on soulevait ces difficultés, pourquoi n'observait-on pas que les uns et les autres étaient juifs? auxquels, dans ce cas, devrions-nous nous en rapporter? Ils s'en rapportèrent à ce qui méritait leurs suffrages.

Accomplissons, nous aussi, les lois divines; observons en toute chose la volonté du Seigneur, vivons selon son bon plaisir sur la terre; de la sorte, après avoir passé dans le culte de la vertu le temps que nous avons à demeurer ici-bas, nous pourrons être mis en possession des biens promis à ceux qui aiment Dieu, et partager la gloire réservée à ses élus, par la grâce et la charité du Fils unique et de l'Esprit, source de sainteté et de vie, de l'unique et véritable divinité, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« Or, Paul et Barnabé demeuraient à Antioche, enseignant et prêchant avec plusieurs autres la parole du Seigneur. Au bout de quelques jours, Paul dit à Barnabé : Retournons sur nos pas et visitons nos frères dans toutes les villes où nous avons prêché la parole de Dieu, pour voir en quel état ils se trouvent. »

1. Avec quelle humilité ils font part à leurs frères de la doctrine! Déjà Luc nous a fait connaître les caractères divers des autres apôtres, les uns plus doux et plus affables, les autres plus sévères et plus rigides. Les dons divins étant variés, on voit qu'il s'agit ici de dons de cette nature. Parmi ces dons, il en est qui conviennent à tel genre de caractère, il en est d'autres qui conviennent à tel autre : que l'un fût mis au lieu de l'autre, il n'en résulterait aucune utilité. Si, à la surface, on découvre une certaine opposition, il n'en est rien au fond : là tout est harmonie. La Providence l'avait ainsi ordonné, afin qu'à chacun appartînt le rôle qui lui convenait. Ils ne devaient pas évidemment posséder tous la même dignité; si l'un devait commander, les autres devaient lui être soumis; l'ordre providentiel ne permettait pas qu'il en fût autrement. Les Cypriotes n'avaient pas les mêmes mœurs que les habitants d'Antioche et des autres villes; aux premiers il fallait un maître rigoureux, aux seconds un maître de formes plus douces.

« Barnabé voulait prendre avec eux Jean surnommé Marc; mais Paul disait que, les ayant quittés depuis la Pamphylie, et n'étant pas allé avec eux pour cette œuvre, il ne devait pas les accompagner. Il y eut entre eux un débat; en sorte qu'ils se séparèrent l'un de l'autre et que Barnabé, prenant Marc, fit voile pour Chypre; tandis que Paul, ayant choisi Silas, partit confié par les frères à la grâce de Dieu. » Dans les prophètes également apparaissent des sentiments et des caractères divers; Elie était remarquable par sa sévérité, Moïse par sa mansuétude. Ici Paul semble l'emporter en vivacité; néanmoins, sa douceur ne laisse pas que d'être remarquable. Il disait que Marc, s'étant séparé d'eux depuis la Pamphylie, ne devait pas les accompagner. Un capitaine ne voudrait pas pour le servir d'un soldat qui lui serait toujours à charge. Ainsi raisonnait l'Apôtre. Ce fut une leçon pour les autres, en même temps que pour Marc une occasion de s'amender. En conclurons-nous que Barnabé cédait à de mauvais sentiments? Gardons-nous de le faire; il serait même insensé de le croire un instant. Car enfin, de quoi s'agissait-il, sinon d'une chose sans importance? D'ailleurs, il n'en résulta point de mal; ce fut même un bien que cette séparation de deux apôtres capables chacun d'évangéliser des nations entières. Et puis, si cet incident ne fût survenu, malaisément ils eussent consenti à se séparer. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est que Luc n'ait point passé ce fait sous silence. — A devoir se séparer, objecterez-vous, ils eussent dû le faire sans débat préalable. — Ce débat ne fait que mettre davantage en relief ce qu'il y avait de l'homme dans les apôtres. Pour le Christ, il fallait qu'il en fût ainsi; combien plus le fallait-il pour les apôtres! Au surplus, un débat n'a rien de mauvais en soi, surtout quand il roule sur de pareilles matières, et quand il est autorisé par de justes raisons. Si l'un des deux apôtres se fût emporté pour revendiquer un in-

térêt ou une gloire particulière, on le blâmerait avec raison; mais, dès lors que l'un et l'autre ne se proposent que de s'éclairer mutuellement, quel mal y a-t-il à ce qu'ils suivent chacun une voie différente? L'intelligence humaine les inspirait en bien des circonstances; ils n'étaient ni de bois ni de pierre. En cette occasion, Paul expose ses griefs et soutient les droits de ce qu'il estime la vérité. Bien que son humilité le portât à traiter avec déférence Barnabé, qui avait partagé si souvent ses travaux, il ne le respectait pas au point de sacrifier, pour lui être agréable, ce qu'il croyait un devoir.

Lequel des deux était dans le vrai, ce n'est pas à nous de le décider; ce que nous y découvrons, c'est un dessein providentiel; car différemment, certains peuples auraient reçu la visite des apôtres, mais d'autres ne l'auraient pas reçue. S'ils demeurèrent dans Antioche, ils avaient leur motif; ils y publiaient la doctrine évangélique. Pourquoi ? Quelques-uns croyaient déjà, d'autres ne croyaient pas encore. De plus, les nombreux scandales qui se produisaient rendaient leur présence indispensable. En cette conjoncture, il faudrait moins observer le point sur lequel nos deux apôtres se divisèrent, que les points sur lesquels ils furent d'accord. En résumé, leur séparation n'aboutit qu'à produire un bien beaucoup plus considérable. Croirons-nous qu'ils se séparèrent ennemis l'un de l'autre? Loin de nous pareille pensée : dans ses Epîtres, Paul ne cessa de combler Barnabé de louanges. « Un débat s'éleva, » dit l'historien sacré, non une division, une inimitié. Le débat devint tel qu'ils se séparèrent. Et ils eurent raison; car ce que chacun d'eux estimait utile n'eût pas été peut-être ensuite jugé tel, si la séparation n'eût pas eu lieu.

2. A mes yeux, leur séparation fut un acte de profonde sagesse; sans doute ils se dirent l'un à l'autre : Puisque nos volontés sont opposées en ce point, qu'il n'y ait point entre nous de lutte, et divisons-nous les contrées à visiter. Ils furent ainsi guidés par un désir de concession réciproque. C'est parce que Barnabé ne voulait pas contredire le jugement formulé par Paul, qu'il se retira. De son côté, Paul voulait être agréable à son compagnon; de là son consentement à ce projet de séparation. Plût à Dieu qu'il y eût parmi nous de ces séparations, dont la conséquence serait la diffusion du royaume divin! « Paul, ayant choisi Silas, partit, confié par les frères à la grâce de Dieu. » Quel homme admirable, quel grand homme que Paul! Ce débat fut extrêmement utile à Marc. La rigueur de Paul le fit rentrer en lui-même, et la bonté de Barnabé fit qu'il ne fut pas laissé de côté. De sorte que cette opposition apparente n'empêche pas qu'ils n'atteignent l'un et l'autre le même but. A la vue de Paul prêt à s'éloigner de lui, Marc effrayé condamne sa conduite précédente. A la vue de Barnabé le prenant sous sa tutelle, il est profondément touché. Conséquemment, loin de lui être nuisible, le débat des maîtres fut extrêmement profitable au disciple. S'ils eussent agi de cette manière pour leur honneur personnel, Marc en eût été justement blessé; dès qu'ils agissent de la sorte en vue de son salut, et pour établir la légitimité du sentiment favorable au disciple, il n'y a plus rien à dire.

3. Dans sa nouvelle pérégrination, Paul montre sa prudence ordinaire; avant de visiter d'autres villes, il commence par visiter celles qui avaient entendu déjà la parole évangélique. « Il parcourait la Syrie et la Cilicie, affermissant les Eglises. Or, il parvint à Derbé et à Lystres. » Voyager pour voyager, c'est d'un esprit peu sérieux. Prenons exemple sur Paul; commençons par bien former les premières âmes que Dieu nous envoie, afin qu'elles ne deviennent pas un sujet de scandale pour celles qui viendront après. « Visitons nos frères, disait Paul, afin de savoir comment ils se portent. Il était dans l'ignorance sur ce point; ce qui lui fournissait l'occasion de les voir une seconde fois. D'une vigilance, d'une sollicitude incessante, quelques périls qui l'assiégent, il ne se livre jamais au repos. Ce n'était donc point par crainte qu'il était venu à Antioche. Il allait comme un médecin qui va voir ses malades. Quant à la nécessité de les visiter, il l'exprime par ces mots : « Où nous avons annoncé la parole divine. » Barnabé quitta donc l'Apôtre et ne fut plus désormais son compagnon. « Ayant choisi Silas, et confié à la grâce

de Dieu, » dit le texte sacré. Quel en est le sens? Les fidèles prièrent, supplièrent le Seigneur. Grande en toute circonstance est l'efficacité de la prière des fidèles. Désormais Paul voyage par terre, afin d'être utile en route à ceux qui désiraient lui parler. Quand il était pressé, il prenait la voie de mer; ici, c'est tout autrement.

« Et voilà qu'il y avait là un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle et d'un père gentil. Les frères qui étaient à Lystres et à Iconium rendirent à ce disciple un bon témoignage. Paul voulut l'emmener avec lui : le prenant, il le circoncit à cause des Juifs qui étaient en ces lieux; car ils savaient tous que son père était un gentil. » Admirons ici la sagesse de Paul. Lui qui avait si ardemment combattu touchant la circoncision, qui avait mis tout en œuvre, tout soulevé jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ses fins, lorsque la doctrine est solidement établie, circoncit son disciple. Non-seulement il n'empêche pas les autres de le faire, mais lui-même il le fait. Encore une fois, quelle prudence que celle de l'Apôtre! En toute chose il se proposait le bien; jamais il n'entreprenait rien sans en avoir pesé les conséquences. « Paul voulut l'emmener avec lui. » C'est une chose surprenante qu'il ait pris, en effet, Timothée. « A cause des Juifs qui étaient en ces lieux. » Telle fut la raison pour laquelle il le circoncit : les Juifs n'eussent consenti jamais à ouïr la parole d'un incirconcis. Comment? Notez ce qu'il y a d'extraordinaire en ceci : Paul circoncit son disciple pour détruire la circoncision; puisque la doctrine prêchée par eux était la doctrine des apôtres. Ainsi, d'abord une contradiction apparente; puis, résultat de cette contradiction, l'extension du royaume de Dieu. La lutte ne vient pas du dehors; c'est en prenant des mesures opposées quelquefois entre elles que les apôtres élèvent l'Eglise du Christ. Ils enseignaient l'inutilité de la circoncision, et voilà Paul qui circoncit son disciple. « Et ils croissaient chaque jour en nombre. » C'est la circoncision qui produit ces résultats. L'Apôtre ne séjourne pas indéfiniment en cette ville : n'étant venu que pour visiter les fidèles, il va plus loin.

Sagesse et prudence de saint Paul.

« Allant de ville en ville, ils leur donnaient à garder les ordonnances faites par les apôtres et les anciens qui étaient à Jérusalem. Ainsi les Eglises se fortifiaient dans la foi et croissaient en nombre tous les jours. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et le pays de Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie. Laissant donc la Galatie et la Phrygie, ils s'avancèrent dans les régions du milieu. Etant venus en Mysie, ils se disposèrent à passer en Bithynie; mais l'Esprit saint ne le leur permit pas. » Pour quelle raison il ne le leur permit pas, nous n'en savons rien : l'historien se contente d'affirmer le fait de la défense, nous apprenant de cette manière à obéir sans chercher la raison des prescriptions divines. En outre, nous voyons les apôtres agir en maintes circonstances d'une façon purement humaine. « Lorsqu'ils eurent traversé la Mysie, ils descendirent à Troade. Or, pendant la nuit, Paul eut une vision : Un Macédonien se tenait debout devant lui, le priant et disant : Passez en Macédoine et secourez-nous. » Pourquoi cette vision, pourquoi l'Esprit saint ne donne-t-il pas lui-même cet ordre? Il prétendait user de ce moyen pour raviver leur ardeur. Plusieurs fois des visions se sont montrées aux saints durant leur sommeil. Au commencement de sa conversion, Paul ne vit-il pas lui-même en vision un homme entrant et lui imposant les mains? C'est donc un moyen que le Seigneur emploie pour attirer Paul en Macédoine et développer l'œuvre de la prédication évangélique. Pressé de la sorte par le Christ, il ne saurait plus séjourner dans les autres villes. Les habitants de l'Asie devaient jouir longtemps de la parole de Jean; d'ailleurs, ils pouvaient n'en avoir pas besoin. Il fallait donc que Paul se transportât en Macédoine. Il part et se dirige vers le but qui lui a été marqué. « Dès qu'il eut eu cette vision, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, persuadés que Dieu nous appelait à prêcher l'Evangile à ce peuple. Et, partant de Troade, nous allâmes droit à Samothrace, le lendemain à Néapolis, puis à Philippes, qui est une colonie romaine et la première ville de cette partie de la Macédoine. Nous demeurâmes quelques jours en cette ville à délibérer. » Ailleurs également le Christ apparaît à Paul et lui



dit : « Tu dois te présenter devant César. » *Act.*, XXVII, 24. Enumération des lieux dans l'ordre suivant lequel l'Apôtre les a visités; désignation des villes où il a séjourné, voilà ce que fait l'historien. Se bornant à traverser les villes les moins importantes, Paul séjournait dans les plus considérables. C'était un honneur pour une ville d'être une colonie romaine. Revenons sur ce qui précède. L'Apôtre par ces mots : « Visitons les villes où nous avons annoncé la parole de Dieu, » fait accepter par Barnabé son projet de voyage. Toutefois, il entend ne pas y convier celui dont il allait signaler la culpabilité.

4. Nous remarquerons quelque chose de semblable dans les rapports de Dieu et de Moïse. Dieu est irrité, Moïse le supplie. « Encore si son père avait craché sur sa face! — Laissez-moi, et je détruirai ce peuple dans ma colère, » disait le Seigneur. *Num.*, XII, 14; *Exod.*, XXXII, 32. Il en était de même quand Samuel pleurait sur Saül : de grands biens furent obtenus par l'un et par l'autre de ces prophètes. Pareillement, dans le cas présent, Paul se fâche, mais non Barnabé. Cela nous arrive à nous également. Du reste, ce débat a son utilité : la correction de celui qui était en faute; et rien ne rappelle ici un jeu de comédie. S'il en eût été autrement, nous n'aurions pas vu Barnabé céder, lui qui en toute circonstance avait cédé à Paul, qui lui avait témoigné tant de dévouement jusqu'ici, qui était allé le chercher à Tarse, qui l'avait introduit auprès des apôtres, qui avait mis son aumône en commun avec lui, et qui lui avait été parfaitement uni quant à la doctrine. Pareille raison était incapable de susciter du ressentiment dans leur cœur : ils se séparent, mais pour prêcher l'Evangile et pour instruire, grâce à cette séparation, ceux qui avaient besoin de leur parole. C'est le conseil que l'Apôtre donnait en ces termes : « Ne vous lassez jamais de faire le bien. » II *Thess.*, III, 13. Tout en gourmandant les uns, il nous recommande de faire du bien à tous. C'est encore une habitude à laquelle nous nous conformons tous les jours. Il me semblerait que certains fidèles s'indignèrent à cette occasion contre Paul; mais Paul, les prenant en particulier, leur prodigua ses exhortations et ses conseils. Grande est la puissance de la charité, grande la puissance de l'union. Quelque importante que soit votre demande, fussiez-vous indigne d'être écouté pour vous-même, ne craignez rien, vous le serez pour la bonne volonté que vous déployez. « Il traversait les villes. Et voilà qu'il y avait un disciple nommé Timothée. A ce disciple, les frères de Lystres et d'Iconium rendaient bon témoignage. »

Quelle admirable foi que la foi de ce Timothée auquel tous rendaient témoignage! Barnabé s'étant séparé de Paul, un nouveau compagnon digne de lui se rencontre. L'Apôtre disait à ce Timothée : « Je me souviens de vos larmes et de votre foi si franche, qui avait d'abord animé votre aïeule Loïs et votre mère Eunicé. » II *Tim.*, I, 4-5. « Et le prenant, il le circoncit. » Il en indique le motif par ces mots : « A cause des Juifs qui étaient en ces lieux. » Voilà donc pourquoi Timothée est circoncis; ou bien encore l'est-il à cause de son père, qui persistait dans l'idolâtrie. Il n'était donc pas circoncis : preuve de l'abrogation de la loi. Certains auteurs estiment la naissance de Timothée postérieure à la prédication de l'Evangile; mais cela ne paraît pas probable. « Dès votre enfance, lui écrivait l'Apôtre, vous avez connu les lettres sacrées. » Il faut donc s'en tenir à la première explication; à moins que Paul, devant ordonner Timothée évêque, n'ait jugé cette dignité incompatible avec l'incirconcision. Ce qui n'est pas contestable, c'est que la loi ne fût pas alors obligatoire pour les Gentils. Ce n'était pas un point sans importance, puisqu'il en résultait si longtemps après une occasion de scandale. Il y avait un commencement d'abrogation dans l'inobservance de la loi par les Gentils, et dans l'innocuité de cette inobservance, aussi bien que dans leur capacité vis-à-vis de la foi : du reste, ils en demeuraient éloignés très-volontiers. L'intention de Paul étant de prêcher l'Evangile, pour ne pas blesser doublement les Juifs, il circoncit son nouveau disciple; bien que celui-ci n'appartînt à la circoncision qu'à demi, son père étant idolâtre, tandis que sa mère était fidèle. Comme c'était une chose importante pour les Gentils, Paul ne s'arrêta pas à cette particularité; pour faciliter la diffu-

sion de la parole de Dieu, il n'hésita pas à le circoncire.

Le bien est également ici la conséquence d'une mesure qui semblait devoir aboutir à des conséquences contraires. « Et ils croissaient en nombre, » dit l'historien : en sorte que, loin d'être nuisible, cette circoncision produisit d'excellents résultats. « Dès qu'il eut eu cette vision, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, persuadés que Dieu nous appelait à prêcher l'Evangile à ce peuple. » Ce n'est plus un ange qui vient instruire Paul, comme il instruisit Corneille et Philippe, c'est au moyen d'une vision que le Seigneur l'éclaire; c'est par un moyen humain, et non divin. Quand la persuasion doit s'obtenir facilement, le moyen employé se rapproche de l'humanité; quand il faut frapper un grand coup, le moyen à mettre en œuvre doit présenter un caractère divin. Dès qu'il s'agit de hâter la prédication de l'Evangile, un songe suffit; dès qu'il s'agit de décider un apôtre à cette prédication, l'Esprit saint intervient directement. « Lève-toi, dit-il à Pierre, et descends. » Les choses faciles ne requièrent pas l'intervention directe de l'Esprit divin; dans le cas présent, c'était assez d'un songe. Joseph étant disposé de lui-même à croire, un songe l'avertit : pour les autres, il faut une vision. De même pour Corneille, de même pour notre apôtre : « Voilà qu'un Macédonien se tenant debout, me priait et disait. » Il n'y a pas, me commandait, mais : « Me priait, » m'implorait en faveur des âmes qui avaient besoin de l'arrivée salutaire de Paul. Qu'est-ce à dire, « persuadés? » Nous en conclûmes par voie de raisonnement. En effet, Paul fut le seul favorisé de cette vision; l'Esprit saint le détournant de séjourner en ces lieux, et lui-même se trouvant non loin de la Macédoine, ses compagnons rapprochèrent ces circonstances diverses et en tirèrent ces conséquences. C'était encore ce que la traversée leur faisait comprendre; car il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis qu'ils étaient venus dans cette partie de la Macédoine. L'Esprit saint ne leur eût pas autrement indiqué ce but, et la Macédoine elle-même n'eût pas aisément reçu la parole évangélique. Un pareil succès était la preuve de ce qu'il y avait de divin en toute cette affaire. Le livre des Actes ne dit pas que Barnabé ait cédé à un mouvement de vivacité, mais bien : « Un débat entre eux s'éleva. » Si Barnabé ne s'emporta pas, l'Apôtre de son côté ne s'emporta pas davantage.

Différence qui existe entre une vision et un songe.

5. A nous de prendre bien garde à ne pas écouter ce récit avec indifférence; qu'il soit plutôt une occasion de nous instruire et de nous éclairer; car rien n'a été écrit en vain. C'est un grand malheur que l'ignorance de l'Ecriture; alors ce qui doit nous être salutaire nous devient funeste. Si vous usez hors de propos de remèdes efficaces d'ailleurs, ces remèdes compromettront et aggraveront votre état; si vous vous servez imprudemment des armes destinées à défendre votre vie, elles vous donneront la mort. La cause de ce malheur, c'est que nous cherchons tout autre chose que le bien de notre âme, c'est que nous nous occupons de tout autre intérêt que de nos propres intérêts. Nous veillons assurément à la solidité de notre maison; il nous en coûterait de la voir tomber de vétusté, chanceler sur ses fondements, et courir le risque d'être renversée par la tempête. Quant à notre âme, nous en avons un médiocre souci : malgré le peu de solidité de ses fondements, malgré le mauvais état de ses murailles et de sa toiture, nous n'en tenons aucun compte. Sommes-nous possesseurs de troupeaux et de bêtes de trait, nous sommes en quête de ce qui les pourra favoriser, nous recourons aux écuyers et aux vétérinaires, nous ne négligeons aucune précaution, nous prenons soin des édifices destinés à les abriter, nous recommandons à leurs gardiens de les conduire avec prudence, de ne pas les charger outre mesure, de ne pas les exposer aux intempéries des nuits, de ne pas vendre la nourriture qui leur est destinée, d'observer en un mot toutes les lois édictées chez nous en leur faveur. Voilà ce que nous faisons pour des animaux, tandis que nous ne faisons rien pour notre âme. Et que parlé-je des animaux domestiques? Eux, du moins, nous sont de quelque utilité; mais bien des gens gardent des oiseaux qui ne sont utiles qu'à les distraire, et ils se gardent bien de les négliger en quoi que ce soit :

des règlements nombreux ont été rédigés à ce sujet. Par conséquent, nous nous occupons de tout hormis de nous-mêmes, et nous nous couvrons par là d'ignominie. Si l'on nous jette à la face la qualification injurieuse de chien, nous en sommes cruellement blessés; si nous nous faisons la même injure, non en paroles, mais par notre conduite, si nous accordons moins de soins à notre âme qu'à notre chien, nous l'estimons chose indifférente. Quelles ténèbres épaisses planent sur nous! On voit bien des gens veiller à ce que leurs chiens ne dépassent pas en mangeant la limite de leurs besoins, de manière à ce que sous l'aiguillon de la faim leur rapidité, leurs instincts de chasseurs se développent; mais d'eux-mêmes, ils ne s'en occupent pas, ils se gardent bien de s'interdire les plaisirs qui amollissent : en sorte qu'ils tombent dans les excès de l'animalité, tout en imposant aux animaux la mesure de la sagesse. Vraiment, c'est à n'y rien comprendre. — Où voyez-vous ces animaux philosophes dont vous parlez? nous demandera-t-on. — N'est-ce pas de la philosophie véritable que la conduite d'un chien respectant sa proie, bien que la faim l'aiguillonne, et attendant son maître? Rougissez donc de vous-mêmes; et formez votre estomac à une philosophie pareille. Quelle excuse pourriez-vous alléguer? Si des êtres privés de la raison, incapables de parler et de réfléchir, sont susceptibles d'une retenue semblable, combien plus n'en seriez-vous pas susceptibles? Manifestement, ce n'est pas la nature, c'est l'industrie de l'homme qui transforme ainsi les animaux : différemment, tous les chiens devraient se conduire de la même manière. Au moins élevez-vous à la modération de ces animaux.

Pourquoi me forcez-vous à prendre de tels modèles? Il faudrait prendre les exemples à vous proposer dans les cieux; mais, lorsqu'il m'arrive de le faire, vous prétendez qu'ils sont trop haut placés : voilà pourquoi je n'en fais point mention. Parlé-je de Paul, vous répondez qu'il était apôtre; je ne dis donc rien de Paul. Si je vous parle d'un homme ordinaire, vous me répondez : Cet homme a pu s'élever jusque-là. Je ne parle donc même pas d'un homme; je vous parle d'un animal, et d'un animal tel que l'homme l'a fait, afin que vous ne me représentiez pas la force de la nature, et que vous conveniez de la force de la volonté. Que dis-je, de la force de la volonté de l'animal? De l'efficacité de vos soins. Effectivement, la fatigue qu'il ressent, la course qui l'a brisé, la proie qu'il doit à ses propres sueurs ne le touchent en aucune manière; insensible à toutes ces choses il garde sa proie pour son maître et domine les exigences de son appétit. — Oui, me direz-vous, il attend; mais il attend des éloges, il attend une meilleure chère. — Ainsi, la perspective d'un plaisir plus vif inspirerait à l'animal le mépris du plaisir actuel; et vous refuseriez de sacrifier les biens d'ici-bas à l'espérance des biens futurs! L'animal comprend fort bien que, s'il touche à sa proie contre la volonté du maître et hors de propos, il sera privé de toute nourriture, qu'il n'aura pas sa pitance accoutumée, qu'elle sera remplacée par des coups; et vous ne sauriez voir aussi bien! et ce que l'habitude lui a montré, votre raison ne vous le montrerait pas! Imitons donc en ce point ces animaux. Les aigles et les éperviers en font autant, dit-on; parmi les oiseaux ils conservent la supériorité que les chiens ont sur les quadrupèdes : en eux aussi vous admirerez cette même mesure. En voilà bien assez pour nous condamner, en voilà bien assez pour nous confondre. Je dirai quelque chose de plus : Il est des écuyers qui domptent si bien en peu de temps des chevaux sauvages et rétifs, prêts à regimber et à mordre, qu'il y a plaisir à voir ces animaux régler leur allure sur la volonté du cavalier. L'âme a beau déployer ses caprices indomptés, nul ne s'en préoccupe; elle va bondissant, regimbant, se traînant à terre comme un enfant, se déshonorant mille fois, personne ne la charge d'entraves et ne lui donne un frein, personne ne la soumet à l'action de l'écuyer, seul capable de la dompter, à l'action du Christ, veux-je dire. De là ces désordres dont nous sommes témoins. Ainsi vous formez un chien à réprimer les ardeurs de sa faim, vous domptez la férocité du lion, l'ardeur du cheval, vous instruisez les oiseaux à parler, vous exigez d'êtres privés de raison des actes qui

conviennent seulement à des êtres raisonnables, et vous garderiez pour vous les vices qui caractérisent les êtres sans raison! Mais quelle excuse pourriez-vous faire valoir? Aucune, certainement, aucune. Tous les gens de bien, les infidèles comme les fidèles, seront nos accusateurs; car il y a des infidèles qui font le bien, tout comme les chiens et les animaux. Nous serons nos accusateurs aussi à nous-mêmes; car, lorsque nous le voulons, nous faisons le bien; nous ne sommes entraînés que par notre négligence. Parmi les hommes les plus vicieux naturellement, on en a vu devenir des hommes sages, au moment où leur volonté s'est énergiquement prononcée.

Encore une fois, la cause de ce triste état de choses est notre empressement à chercher tout ce qui est bon pour les autres, hormis ce qui l'est pour nous-mêmes. Quand vous bâtissez une splendide maison, vous vous occupez des avantages de votre maison, non de vos propres avantages. Quand vous vous revêtez d'un habit magnifique, vous ornez votre corps, non votre âme; de même, quand vous achetez un excellent cheval. Personne ne s'inquiète du bien de l'âme; et pourtant, si l'âme est bonne, peu importent les autres avantages; au lieu que, si l'âme est mauvaise, les autres avantages ne servent de rien. Peu importe que le lit nuptial soit couvert d'étoffes brochées d'or, que les chœurs soient composés de femmes remarquables par leur beauté, qu'il y ait profusion de roses et de couronnes, que l'époux soit beau, de même que les servantes, que les amis et tous les membres du cortége; si l'épouse est contrefaite, à quoi tout cela lui sert-il? Mais, si elle est belle, en quoi le contraire lui nuirait-il? Elle y gagnerait assurément; car sa beauté serait rehaussée par la difformité des autres, de même que leur beauté fait ressortir davantage sa propre difformité. Ainsi donc, quand l'âme est belle, loin d'avoir besoin d'un autre avantage, sa beauté propre éclipse toute autre beauté. Vous verrez la philosophie briller d'un plus vif éclat au sein de la pauvreté qu'au sein des richesses. Etes-vous riche, on attribuera votre vertu à la richesse, parce que vous n'aurez besoin de rien. Etes-vous pauvre, si vous ne consentez jamais à rien de vil, si votre vertu brille toujours du même éclat, nul ne vous disputera la couronne de la sagesse.

Il faut orner notre âme de préférence à nos demeures et aux objets matériels.

Appliquons-nous donc à l'embellissement de notre âme, si nous aspirons aux richesses véritables. De quoi vous sert-il d'être traîné par des mules grasses, élégantes et belles, si vous-même êtes maigre, difforme et contrefait? De quoi vous servira-t-il d'avoir une couche molle, riche et d'un art remarquable, si votre âme est couverte de haillons hideux et dégoûtants? De quoi vous servira-t-il d'avoir un cheval d'une allure majestueuse, pleine d'élégance et de grâce, et contribuant par l'éclat de son harnachement à l'éclat de la pompe nuptiale, si vous, le cavalier, êtes affreusement boiteux, si vos pieds et vos mains sont disloqués à l'égal des mains et des pieds les plus contrefaits? Seriez-vous bien aise qu'on vous offrît un cheval magnifique à la condition de briser tous vos membres? Votre âme en est là, cependant, et vous n'en prenez nul souci. Je vous en prie, occupons-nous enfin de nous-mêmes. N'allons pas nous déshonorer plus que tous les autres. Lorsqu'on nous insulte, nous en souffrons, nous en gémissons; et, quand nous nous couvrons nous-mêmes d'ignominie, nous sommes insensibles. Revenons enfin à la raison, afin que notre âme devenue l'objet de nos soins et consacrée à la vertu, nous arrivions à la possession des biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

« Le jour du sabbat, nous sortîmes de la ville du côté de la rivière, où était le lieu de la prière; et, nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, servant Dieu, nous écouta : le Seigneur ouvrit son cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. »

1. Voyez-vous Paul judaïser de nouveau? Le temps et la manière ne permettent pas d'en



douter. « Où était ce lieu ordinaire de la prière. » On ne priait pas seulement dans les synagogues; on le faisait encore dehors : un lieu déterminé réunissait les Juifs si grossiers dans leurs idées. « Le jour du sabbat, » jour où, selon toute apparence, ils devaient se rassembler. « Et, nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui se trouvaient en ce lieu. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, servant Dieu, nous écouta : le Seigneur ouvrit son cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. » Rien de plus simple que cette scène. Il s'agit d'une femme de condition obscure, ce que montre le métier qu'elle exerce. Mais en cette femme quelle philosophie! Un double témoignage lui est rendu, premièrement à l'occasion de sa piété envers Dieu, secondement à l'occasion de son hospitalité pour les apôtres. « Quand elle eut reçu le baptême, elle et sa famille, elle nous adressa cette prière en disant : Seigneur, si vous me croyez fidèle à mon Dieu, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous força d'y entrer. » « Quand elle eut reçu le baptême, elle et sa famille. » Admirez la vertu persuasive de cette femme; admirez encore sa prudence, dans la prière qu'elle adresse aux apôtres, l'humilité de son langage, sa parfaite sagesse : « Si vous me croyez fidèle à mon Dieu. » Elle ne pouvait pas s'exprimer d'une façon plus touchante. Comment n'être pas ému par ces paroles? Elle ne se contente pas de prier, de supplier, de les laisser libres d'accepter, elle les force par ses instances d'entrer chez elle; car tel est le sens manifeste du texte sacré. Dès le premier instant, en elle la foi porte ses fruits, elle estime sa vocation un bien de la plus haute importance. A coup sûr, vous m'avez jugée fidèle, puisque vous m'avez admise à de si grands mystères, ce que vous n'auriez point fait si vous m'en aviez jugée indigne. Avant le baptême, elle n'osa pas leur offrir l'hospitalité, elle attendit qu'il lui eût été conféré; preuve de la confiance qu'elle avait mise en cet argument pour se faire écouter. Pourquoi ce refus de Paul et de ses compagnons, pourquoi ces hésitations qui provoquèrent les instances de la nouvelle chrétienne? Pour raviver encore plus son zèle; peut-être aussi pour se conformer aux paroles du Christ : « En quelque ville que vous entriez, demandez quel est le plus digne, et demeurez chez lui. » *Luc.*, x, 8. Ils se proposaient donc en toute chose une fin digne de Dieu.

« Il arriva qu'allant au lieu de la prière, nous rencontrâmes une fille possédée de l'esprit de pythonisse, qui rapportait un grand profit à ses maîtres par son esprit de divination. Cette fille, en nous suivant ainsi que Paul, criait : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. » Pourquoi cet aveu du démon? pourquoi le silence que Paul lui impose? Le démon, en parlant de cette manière, obéissait à son esprit de perversité; Paul à son esprit de sagesse : il ne voulait pas que l'on crût à la véracité de Satan. Si Paul n'eût pas protesté contre ce témoignage, plusieurs fidèles, se guidant d'après l'approbation tacite de l'Apôtre, eussent été induits en erreur : au fond, l'esprit du mal n'exaltait les apôtres que pour consolider son propre empire, et son respect apparent pour la vérité ne tendait qu'à la perte des âmes. Aussi Paul ne l'écoute-t-il pas; il le répudie ouvertement, et ne veut pas de ces prodiges trop aisés. La fille continuant durant plusieurs jours à crier, invoquant les faits à l'appui : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, et vous annoncent la voie du salut; » Paul prescrivit au démon qui la possédait de la quitter. « Paul, le souffrant avec peine, se tourne et dit à l'esprit : Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. Et il sortit à l'heure même. Mais ses maîtres, voyant qu'ils perdaient ainsi l'espoir de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les conduisirent sur la place publique devant les magistrats; et ils les leur présentèrent en disant : Ces hommes sont des Juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des pratiques qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. » Partout à l'origine du mal vous trouvez l'argent. Quelle cruauté dans ces païens! Pour gagner davantage, ils eussent souffert que cette jeune fille fût possédée du démon. « Ils se saisirent de Paul et de

Saint Paul guérit une fille possédée de l'esprit de Python.



Silas, et dirent : Ces hommes troublent notre ville. » Que font-ils pour cela ? D'où vient que vous ne les avez pas accusés plus tôt ? « Parce qu'ils sont Juifs, » répondirent-ils, tant ils s'attachaient à ce nom de réprobation. « Et ils enseignent des pratiques qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. » Ils transforment leur déposition en accusation de crime de lèse-majesté. « En même temps le peuple s'éleva contre eux. » Quelle folie ! On ne réfléchit pas, on n'examine rien ; quand le miracle récemment opéré devait inspirer à tous les habitants de la ville les sentiments du plus profond respect envers l'Apôtre, et leur découvrir, en ses compagnons et en lui des bienfaiteurs et des amis. Si vous voulez des richesses, pourquoi ne pas vous empresser après de semblables trésors ? Est-ce que le pouvoir de mettre les démons en fuite ne nous honore pas plus que la soumission à ces mêmes démons ? Ainsi la cupidité parla plus haut que ne parlèrent les miracles.

« Et les magistrats, ayant fait déchirer leurs vêtements, les condamnèrent à être battus de verges. Et, après qu'on les eut accablés de coups, on les plongea dans un cachot, ordonnant au geôlier de les garder soigneusement. » A Paul donc la prédication et les miracles; à Silas de partager les épreuves de Paul. Que signifient les mots : « Paul le souffrant avec peine ? » Il comprenait la méchanceté du démon, selon la parole qu'il écrivait une autre fois : « Nous n'ignorons pas quels sont ses desseins. » II *Cor.*, II, 11. Pourquoi ses ennemis ne s'écrient-ils pas : Ils ont chassé une divinité, ils ont traité Dieu avec une impiété souveraine ; mais le poursuivent-ils comme coupable de lèse-majesté ? C'est que, dans le premier cas, leur confusion eût été complète. De même, les Juifs disaient au sujet du Christ : « Nous n'avons d'autre roi que César. Quiconque se déclare roi est l'ennemi de César. » *Joan.*, XIX, 12-15. « On les plongea dans un cachot. » Telle était la fureur du peuple. « Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les enferma dans un cachot, et leur mit les ceps aux pieds. » On les jeta donc dans un cachot profond, Dieu le permettant ainsi. Comme un miracle allait s'accomplir, le lieu le plus propre à la divulgation de ce miracle est choisi hors de la ville, loin de tout péril et de tout danger. Remarquez le soin de l'historien à raconter tous ces détails. Le calme dont on jouissait était grand, les nouvelles se répandaient facilement en cette ville de Philippes, d'ailleurs petite. Apprenons ici de notre côté, à ne rougir de rien. Pierre descend chez un corroyeur, Paul chez une marchande de pourpre, foulant l'un et l'autre l'orgueil aux pieds. Donc, prions le Seigneur d'ouvrir notre cœur ; car il ne refuse pas d'ouvrir les cœurs bien disposés. Malheureusement, l'aveuglement possède bien des cœurs ; mais revenons sur ce qui précède.

« Une femme marchande de pourpre. Dieu ouvrit son cœur et la rendit attentive à ce que disait Paul. » Ouvrir les cœurs, c'est l'œuvre de Dieu ; écouter attentivement, c'est notre œuvre à nous. Il se passait donc en ce moment une chose humaine et divine à la fois. « Quand elle eut été baptisée, elle les pria en disant : Si vous me croyez. » Elle est baptisée : le baptême reçu, elle supplie les apôtres avec plus d'ardeur que ne le fit Abraham : et ils acceptent son hospitalité. La seule preuve qu'elle invoque est le baptême auquel elle doit son salut. Elle ne dit pas : Si vous m'avez jugée pieuse, remarquable, mais bien : « Si vous m'avez jugée fidèle au Seigneur. » Etant fidèle au Seigneur, je serai certainement fidèle pour vous, à moins que vous ne me refusiez votre confiance. Elle ne leur dit pas non plus : Chez moi, mais : « Dans ma maison ; » tant elle était heureuse de la leur offrir tout entière. Voilà une femme vraiment fidèle dans toute l'acception du mot. De quel démon est-il parlé ? D'un esprit de pythonisse ; ainsi nommé du lieu qu'il avait habité. Par conséquent, Apollon n'était qu'un démon. L'esprit du mal, se proposant de soulever des persécutions contre les apôtres, poussa la jeune fille à parler et à provoquer ainsi la fureur de leurs ennemis.

2. Quelle scélératesse dans cet esprit impur ! Si tu reconnais qu'ils annoncent la voie du salut, pourquoi ne pas sortir de cette pauvre fille avec empressement ! Ce que se proposait Simon,

quand il disait : « Conférez-moi le pouvoir de donner le Saint-Esprit à ceux auxquels j'imposerai les mains; » *Act.*, VIII, 19; le démon se le propose en ce moment. A la vue de la faveur dont ils étaient entourés, il joue ce rôle dans l'espérance de n'être pas chassé du corps qu'il possède, grâce au témoignage qu'il va rendre. Que si, chez les hommes, « il est triste d'être loué par les pécheurs, » à plus forte raison est-il triste d'être loué par le démon. *Eccle.*, XV, 9. Le Christ qui ne voulut ni du témoignage des hommes, ni du témoignage de Jean, ne voudra certainement pas du témoignage de l'esprit mauvais. La prédication reçoit son autorité de l'Esprit saint et non des hommes. Cependant les ennemis de l'Apôtre, proférant des menaces arrogantes, pensaient bien répandre la frayeur autour d'eux par leurs cris. « Ces hommes que voici, troublent notre ville, » prétendent-ils. Que dites-vous là? Vous croyez au démon, n'est-ce pas? Alors, d'où vient que vous n'acceptez pas maintenant son témoignage? Le démon dit : « Ce sont les serviteurs du Dieu très-haut; » et vous dites, vous : « Ils troublent notre ville. » Le démon dit : « Ils vous annoncent la voie du salut; » et vous dites : « Ils annoncent des pratiques que nous ne pouvons accepter. » Ils ne s'en rapportent même pas à la parole du démon; la voix de leur avarice est la seule qu'ils écoutent. « Ils les traînèrent sur la place publique devant les juges; et tout le peuple s'éleva contre eux. » Paul et Silas ne répondent rien, ils ne se justifient même pas : plus admirables encore par cette conduite. Paul, à la vérité, ne disait-il pas : « Quand je suis faible, alors je suis fort? La grâce me suffit, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité. » II *Cor.*, XII, 9-10. Leur mansuétude ne faisait donc que rehausser leur mérite. On les surveillait avec soin; mais plus la surveillance était rigoureuse, plus le miracle allait être éclatant. Peut-être les magistrats voulaient-ils calmer la fureur de la populace. Devant sa rage, ils crurent lui donner satisfaction en faisant battre de verges les accusés; mais, pour instruire le procès, ils jugèrent bon de les mettre en prison et de faire exercer une surveillance scrupuleuse. « Et il les enferma avec les ceps; » comme qui dirait, avec des nerfs. Combien notre conduite actuelle mérite de larmes! Tandis que les apôtres subissaient des traitements affreux, nous passons nos jours aux théâtres et dans les plaisirs. Nous voulons à tout prix du calme, nous refusons de supporter pour le Christ non-seulement des outrages, mais quelques paroles injurieuses; aussi, courons-nous à notre ruine complète.

Remettons-nous fréquemment, je vous en conjure, ces exemples en mémoire; rappelons-nous ce que les apôtres ont enduré, ce qu'ils ont souffert sans murmure et sans trouble. Tandis qu'ils travaillaient à l'œuvre de Dieu, ils furent atteints par ces épreuves. Ils ne disaient pas : Pourquoi prêcher l'Evangile puisque Dieu ne nous vient point en aide? Ils tiraient même un avantage de cette absence de secours, et ils n'en devenaient que plus fermes, plus énergiques, plus inébranlables. « La tribulation engendre la patience, » est-il écrit. *Rom.*, V, 4. N'ambitionnons pas, je vous en prie, une vie molle et efféminée. De même que les hommes de Dieu trouvaient dans leurs épreuves un double profit, puisqu'ils en devenaient plus courageux, et qu'ils se préparaient une plus belle récompense; de même, nous trouverions un double dommage dans la réalisation de nos vœux, nous deviendrions plus lâches, et nous ne travaillerions qu'à notre perte. Quoi de plus inutile qu'un homme dont la vie tout entière se passe à jouir et à ne rien faire? Cet homme-là n'est bon à rien, il est totalement incapable, non-seulement de livrer de nobles combats, mais de livrer des combats quelconques. C'est une chose bien stérile que l'oisiveté : dans cette vie de plaisirs, vous ne trouverez rien de plus accablant que les plaisirs eux-mêmes, vu le dégoût qu'ils engendrent. N'estimez pas trop haut le plaisir de la bonne chère et de l'oisiveté : tout passe, tout s'évanouit; ces plaisirs-là ne sont pas dignes de nous. Si nous recherchions lequel mène une vie plus agréable, de celui qui la passe dans le travail et les peines, ou de celui qui vit dans les délices, nous trouverions que le premier mérite la préférence. D'abord, le corps de ce dernier est sans dextérité et sans force; les or-

Quoi de plus inutile qu'un homme oisif.



ganes, loin d'être sains et vigoureux, sont maladifs et sans ressort : les choses étant ainsi, le plaisir que donne la santé, on l'y chercherait vainement. Lequel des deux est le plus utile, du cheval qui travaille ou de celui qui se repose! Quel navire préféreriez-vous, celui qui demeure dans le bassin, ou celui qui a fait plusieurs traversées? Et le fer, est-ce celui dont on use, ou celui dont on ne fait rien qui aurait votre préférence? Le premier n'est-il pas brillant comme l'argent? le second n'est-il pas consumé par la rouille, impropre à tout utile emploi, rongé de manière à perdre de sa substance? Pareille chose arrive à l'âme qui est en proie à l'oisiveté : une sorte de rouille la consume, et lui ravit sa force et son éclat. Par quel moyen triompher de cette rouille? Par l'action des tribulations : les tribulations rendront l'âme apte au bien et capable d'œuvres utiles. Comment extirpera-t-elle les vices, privée de toute énergie, et devenue pesante comme le plomb? Comment percera-t-elle son ennemi? Qui donc ne considérerait avec dégoût un homme plongé dans la matière et traînant avec peine une obésité monstrueuse?

L'orateur se déchaîne contre le luxe de la table.

3. Je ne parle pas des hommes qui sont tels par l'effet du tempérament, mais de ceux qui le deviennent par l'abus de la bonne chère. Le soleil vient de paraître, ses rayons inondant l'espace invitent les hommes au travail. Le cultivateur sort, sa bèche sur l'épaule, le forgeron saisit son marteau, les autres ouvriers prennent les outils qui leur sont nécessaires; la femme s'empare de la navette ou de la quenouille : seul, l'homme de plaisir ne songe qu'à son ventre et aux moyens de faire un agréable repas. C'est aux brutes qu'il appartient de se mettre en quête, dès le matin, de leur nourriture, parce qu'elles ne sont guère bonnes qu'à être égorgées. Les bêtes de somme elles-mêmes, après le repos de la nuit, vont reprendre leur travail. L'homme de plaisir quittera sa couche, lorsque le soleil remplira l'agora, lorsque déjà tous ses semblables seront rassasiés de travail; il étendra ses membres comme un animal immonde, après avoir passé dans l'ombre la meilleure partie du jour. Longtemps, il demeure assis sur son lit, ne pouvant arracher son corps aux chaînes des débauches de la veille, qui lui ont pris tous ses moments. Ensuite il s'occupe de sa toilette. Puis il offre un ignoble spectacle : un être apparaît qui n'a rien de l'homme, et qui rappellerait plutôt un monstre à face humaine. Ses yeux sont chassieux, son haleine sent le vice, sa pauvre âme, ensevelie en quelque façon sous le poids des viandes, a toutes les peines du monde à traîner cette montagne de chair. Cet homme vient donc n'importe où; là il s'assied; que fait-il, que dit-il? Mieux vaudrait qu'il passât son temps à dormir, au lieu de le passer à veiller. Des nouvelles fâcheuses sont-elles annoncées, il tremble plus que ne tremblerait une jeune fille; reçoit-il de bonnes nouvelles, il est moins retenu qu'un petit garçon. Une expression de stupidité béate anime son regard. Tous les principes de mal, les passions aussi bien que les hommes, ont facilement prise sur lui : la colère, la convoitise, l'envie, n'ont aucune peine à l'agiter. Et tous de le flatter, tous de l'accabler de prévenances, augmentant ainsi la mollesse de son âme, et chaque jour ajoutant à la gravité de son état. L'adversité vient-elle à fondre sur lui, ce n'est plus que de la poudre et de la cendre; ses vêtements de soie ne lui sont plus d'aucune utilité.

Nous ne parlons pas de cette manière sans motifs, mais pour vous instruire à fuir une vie qui serait inutile et oisive. Les plaisirs et l'oisiveté ne sont pas faits pour le temps; ils sont réservés pour la béatitude et la gloire. Un homme oisif, ses amis, ses parents, les gens de sa maison ne le condamnent-ils pas unanimement et avec justice? Qui donc ne s'écriera pas : Que fait cette masse de chair? C'est bien vainement qu'elle est en ce monde; ou plutôt, c'est pour son propre malheur, pour sa perdition et celle des autres. — Qu'y a-t-il donc d'agréable dans l'oisiveté? car c'est la question à résoudre. Sera-ce l'absence de toute occupation? Mais quoi de plus triste qu'un homme n'ayant rien à faire? Quoi de plus misérable, de plus repoussant? La captivité la plus dure ne serait-elle pas préférable au sort d'un homme condamné à passer son temps assis sur l'agora, considérant d'un œil

distrait les choses d'alentour? L'âme étant destinée par sa nature à une perpétuelle action, est impatiente du repos. Dieu nous a créés pour agir ; il est conforme à sa volonté que nous travaillions, contraire à sa volonté que nous ne travaillions pas. Ne jugeons pas de la règle par la maladie ; expérimentons plutôt la chose par nous-mêmes. Rien de plus pernicieux que l'oisiveté, rien de plus funeste que la paresse : aussi Dieu a-t-il fait du travail pour nous une nécessité. L'oisiveté nuit à tout, même à notre corps. Que l'œil, que la bouche, l'estomac et tout autre organe n'agisse pas, une grave maladie en est la conséquence. Mais l'âme en souffre encore davantage. Aussi bien que l'oisiveté, l'occupation qui n'est pas de saison est funeste. Sans doute celui qui ne mange pas pourra souffrir des dents ; mais, s'il mange des aliments qu'il ne devrait pas manger, il en souffrira tout autant : de même, l'âme perd sa vigueur, soit qu'elle n'agisse pas, soit qu'elle agisse contre la règle voulue. Evitons donc ces deux maux, l'oisiveté d'abord, puis les occupations, qui nous seraient aussi pernicieuses que l'oisiveté. Ces occupations, qui les inspire? L'avarice, le ressentiment, la jalousie, et tout vice pareil. Il faut nous en abstenir, si nous voulons posséder les biens qui nous sont promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVI.

« Or, vers le milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et louaient Dieu ; et les prisonniers les entendaient. Tout à coup un grand tremblement de terre se fit sentir, et les fondements de la prison furent ébranlés ; et soudain toutes les portes furent ouvertes, et toutes les chaînes furent brisées. »

1. Quelles âmes que celles de nos apôtres ! Après avoir été battus de verges, brisés de coups, injuriés ; après avoir couru risque de la vie, quoique enfermés dans un obscur cachot, et retenus par des ceps, ils se mettent peu en peine du sommeil, et ils passent la nuit à veiller. L'épreuve n'est donc pas un mal. Pour nous, étendus sur une couche molle, nous dormons la nuit entière, sans avoir rien à redouter. Peut-être ces hommes de Dieu veillaient-ils parce qu'ils étaient persécutés. Ni la violence du sommeil ne triompha de leur volonté, ni la douleur ne les émut, ni la crainte ne les paralysa ; leur ardeur croissait au contraire en proportion des obstacles, et ils éprouvaient les plus douces jouissances. « Or, vers le milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et louaient Dieu ; et les prisonniers les entendaient. » C'était une chose nouvelle et singulière pour eux. « Tout à coup, un grand tremblement de terre se fit sentir, et les fondements de la prison furent ébranlés ; et soudain toutes les portes furent ouvertes, et toutes les chaînes furent brisées. » Ce tremblement de terre fut tel, que le geôlier lui-même fut réveillé ; chose surprenante, les portes furent toutes ouvertes. Cependant les prisonniers ne le remarquaient pas, autrement ils eussent tous pris la fuite. « Le geôlier s'étant éveillé, à la vue des portes de la prison ouvertes, croyant que tous les prisonniers s'étaient évadés, tira son épée pour s'en percer. Mais Paul lui cria d'une voix éclatante : Ne vous vous faites pas de mal ; car nous sommes tous ici. » Ce fut pour le geôlier une occasion d'admirer la bonté de Paul, de constater son courage, puisque, pouvant fuir, il ne le faisait pas, et qu'il le détournait lui-même de son projet de suicide. « Ayant demandé de la lumière, il entra dans le cachot, et il se prosterna tout tremblant devant Paul et Silas. Puis les menant dehors, il leur dit : Seigneurs, que me faut-il faire pour être sauvé ? » Jugez par là des sentiments qu'il avait conçus au sujet de l'Apôtre. « Et ils lui répondirent : Croyez au Seigneur Jésus-Christ, et vous serez sauvé, votre famille et vous. Et ils lui annoncèrent la parole de Dieu, à lui et à tous ceux qui étaient dans la maison. » Cette communication qu'ils lui font sur-le-champ de la parole évangélique, atteste leur bienveillance à son égard. « Et, les prenant à cette heure de la nuit, il lava leurs plaies, et il fut aussitôt baptisé, lui et toute sa famille. Puis, les ayant me-

Etre éprouvé est un bien.

nés dans sa maison, il dressa la table, et il fut transporté de joie lui et tous les siens, étant remplis de foi en Dieu. » Il lava leurs plaies comme marque d'honneur et de reconnaissance.

« Et, quand le jour eut paru, les magistrats envoyèrent des licteurs pour lui dire : Rendez à ces hommes la liberté. » Sans doute les magistrats avaient été informés du prodige, et ils n'osaient pas les délivrer eux-mêmes. « Le geôlier transmit cette nouvelle à Paul en disant : Les magistrats m'ont envoyé l'ordre de vous mettre en liberté. Sortez donc dès à présent, et allez en paix. Paul lui répondit : Ils ont envoyé dans une prison, sans condamnation préalable, après les avoir fait battre publiquement de verges, des citoyens romains comme nous, et ils prétendraient maintenant nous rendre secrètement la liberté ! Non, non, qu'ils viennent eux-mêmes et qu'ils nous ouvrent les portes de la prison. Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats ; et ils furent saisis de crainte, en apprenant que les captifs étaient citoyens romains. Arrivés à la prison, ils leur en ouvrirent les portes, et ils s'excusèrent, et ils les prièrent de quitter la ville. Quand ils furent sortis de leur cachot, ils allèrent chez Lydie ; et là, ils exhortèrent les frères, et ils partirent. » Ainsi, malgré le message des magistrats, Paul ne sort pas de la prison ; la présence de Lydie et des fidèles n'était pas vraisemblablement étrangère à cette résolution : tout en intimidant les magistrats, afin qu'on n'attribuât pas leur délivrance à des supplications sans dignité, les apôtres se proposaient de ranimer la confiance des frères. Les magistrats, mes bien-aimés, s'étaient rendus coupables d'une triple injustice : c'était des citoyens romains, sans condamnation préalable et d'une façon publique, qu'ils avaient fait conduire en prison. En plusieurs circonstances, vous le voyez, Paul n'hésite pas à revendiquer hautement ses droits. Comparons cette nuit de la prison à nos nuits consacrées à la bonne chère, à l'intempérance, à la débauche, à nos nuits où nous goûtons un sommeil de tout point semblable à la mort, où nous nous livrons parfois à des veilles pires encore que ce sommeil. Tandis que les uns dorment et n'éprouvent aucun sentiment, d'autres veillent pour des motifs misérables, machinant des piéges, songeant à multiplier leurs richesses, à se venger des personnes qui les ont blessés, entretenant des haines, repassant dans leur esprit les paroles injurieuses prononcées durant le jour, ravivant de cette manière la flamme du ressentiment et préparant des maux épouvantables.

Il n'en était pas ainsi du sommeil de Pierre : il dormait, parce que la Providence le voulait ; un ange allait venir, et il convenait que nul ne fût témoin de ce qui allait s'accomplir. Ce qui a lieu dans la circonstance présente n'est pas moins providentiel ; et de cette manière, la mort du geôlier est prévenue. Pourquoi ne fut-il pas opéré d'autre prodige? Parce que ce dernier était de nature à frapper le geôlier et à lui ouvrir les yeux : il eût autrement couru personnellement un grand danger. Or, il n'est pas de prodiges qui puissent nous frapper à l'égal de ce qui touche à notre conservation. Pour qu'on n'attribuât pas le tremblement de terre au hasard, un second prodige survient qui rend témoignage du premier. Ce tremblement de terre a lieu pendant la nuit; car en tout ceci l'ostentation n'était pour rien, le salut du prochain était tout. Aussi bien, le geôlier n'était certainement pas un méchant homme ; c'était pour obéir aux ordres qui lui avaient été donnés, non de son propre mouvement, qu'il les avait enfermés dans un cachot. Pourquoi Paul ne lui cria-t-il pas plus tôt? Dans le trouble où se trouvait le geôlier, il n'aurait pas écouté ses paroles. Quand l'Apôtre le voit prêt à se percer de son épée, il lui crie à haute voix : « Nous sommes tous ici. » Alors le geôlier demande de la lumière, entre dans le cachot et se prosterne devant Paul et Silas, devant ses captifs. « Et il les mena dehors, et leur dit : Seigneurs, que me faut-il faire pour être sauvé? » Que lui répondent-ils? Quant à lui, c'est moins sa propre conservation qui le frappe que le prodige dont il est le témoin.

2. Comprenez-vous bien ce qui fut opéré dans ces deux circonstances? D'un côté, Paul délivre une jeune fille de l'esprit mauvais qui la possédait, et on le jette en prison, parce qu'il l'a

délivrée. De l'autre tout en ouvrant les portes de la prison, il ouvre les portes du cœur du geôlier, il brise les fers dont il est chargé, il allume en lui la lumière de la foi ; car cette lumière brillait au fond de ce cœur. Et le geôlier d'être transporté de joie et de se prosterner. Sans demander ce qui s'est passé, comment cela s'est passé : « Que me faut-il faire, dit-il sur-le-champ, pour être sauvé? — Croyez au Seigneur Jésus-Christ, » lui répond l'Apôtre, « et vous serez sauvés, votre famille et vous. » C'est une perspective toujours séduisante pour les hommes que celle du salut de leur famille. « Et ils lui annoncèrent la parole de Dieu à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison. » Si le geôlier les purifie, il est lui aussi purifié ; il lave leurs plaies, et ses péchés à lui sont lavés : il les nourrit, et il en est nourri. « Et il tressaillait de joie. » Ce qui le faisait tressaillir n'était autre chose que les paroles et les magnifiques espérances qui lui étaient données. Dès que ses péchés lui étaient remis, c'était une preuve que la foi s'était emparée de son cœur. D'ordinaire, un geôlier est un homme dur, inhumain, cruel. Celui-ci traite les apôtres avec les plus touchants égards. Il se réjouit, non pas d'avoir été préservé de la mort, mais de croire en Dieu. « Croyez au Seigneur, » lui disait Paul. L'historien ajoute : « Il crut en Dieu, » pour établir les bonnes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême. Quant à Paul, il s'exprime en ces termes : « Ils nous ont jetés dans une prison, après nous avoir fait battre publiquement de verges, sans condamnation préalable, » afin de faire concourir les magistrats mêmes à sa délivrance, et de ne pas l'accepter comme une pure grâce. Remarquez cette diversité d'action de la divine Providence dans la délivrance de Paul et de Pierre, bien que l'un et l'autre fussent apôtres. « Et ils furent saisis de crainte, » non à cause de l'injustice de leur procédé, mais parce que Paul était citoyen romain. « Et ils les prièrent de sortir de la ville. » Ils le lui demandèrent comme une grâce. Les apôtres vinrent donc dans la maison de Lydie, confirmèrent cette pieuse femme dans ses bonnes résolutions, et puis ils partirent. Il ne convenait pas qu'ils la laissassent dans la peine et l'inquiétude. Ce fut moins pour exécuter la volonté des magistrats qu'ils partirent que pour répandre la parole évangélique. Le miracle qu'ils avaient accompli dans la ville suffisant à la propagation de la foi, ils ne devaient plus y demeurer. Toujours un miracle paraît plus grand et plus admirable lorsque les auteurs sont partis. La foi du geôlier de la prison était une foi éclatante. Quelle frappante conversion que la sienne! Paul est chargé de chaînes, et, quoique chargé de chaînes, il brise les chaînes d'autrui : il brise des chaînes de deux sortes; et les chaînes qui le lient servent à rompre les chaînes qui lient son geôlier. Voilà de véritables coups de la grâce. « Sortez donc maintenant, et allez en paix ; » ne craignez rien, n'ayez plus de sollicitude. Mais ils veulent qu'il soit lui-même à l'abri de tout danger, et qu'on ne vienne pas plus tard le mettre en accusation. Ils ne disent pas : On nous frappe de verges et l'on nous met en prison pour avoir accompli un miracle; on n'y eût pas fait attention. Abordant un ordre d'idées plus capable d'effrayer, ils parlent du défaut de condamnation préalable, de leur qualité de citoyen romain.

Gardons au fond de nos cœurs le souvenir de cette conduite de nos prisonniers plutôt que le souvenir de leur miracle. Que diront les Gentils à la vue de ce captif convertissant son geôlier? Ils répondront : Qu'importe la conversion d'un misérable, d'un homme chargé de crimes, d'intelligence obtuse et facile à éblouir? Ils ajouteront : Qui donc embrasse la foi? Un corroyeur, une marchande de pourpre, un eunuque, un geôlier, des femmes, des esclaves? Quelle sera leur réplique lorsque nous leur citerons les personnages en dignité qui se sont convertis à la foi ; lorsque nous leur parlerons du centurion, du proconsul, en un mot des princes, des empereurs et de tous les grands qui, depuis ces temps, se sont rangés du côté de la croix? Mais je veux leur répondre d'une manière plus concluante : Et bien ! ne parlons que de ces hommes obscurs. Vous me dites : Qu'y a-t-il dans leur conversion d'étonnant? Je vous répondrai : tout dans leur conversion est étonnant. Si la foi qui leur était offerte n'eût concerné que des

points sans importance, il ne faudrait pas s'en étonner. Comme il s'agit de la résurrection, du royaume des cieux, d'une vie conforme aux exigences de la sagesse, faire accepter une doctrine pareille à des hommes du vulgaire est à mes yeux chose plus merveilleuse que ne l'eût été la conversion des sages eux-mêmes. Convertir à une doctrine, quand il n'y a pas de danger, donne le droit de crier à l'ignorance ; mais venir parler à un esclave, puisque esclave il y a, dans ces termes : Ecoutez ma parole, vous courrez désormais de graves périls, vous compterez tous les hommes pour ennemis, vous aurez peut-être à donner votre vie, à subir mille tourments ; convaincre ensuite cet homme, ce n'est plus là de l'ignorance et de la stupidité. Si nos dogmes étaient des dogmes de plaisirs, vous auriez le droit de vous exprimer comme vous faites ; mais, lorsqu'il s'agit de croyances devant lesquelles un philosophe recule, les voir embrasser par un esclave, c'est un spectacle vraiment extraordinaire.

Mettons en scène, si vous le voulez, le corroyeur, et voyons ce que Pierre lui dit. Prenons le gardien de la prison, si vous le préférez. Que lui dit Paul ? — Que le Christ est ressuscité, que les morts doivent ressusciter ; il lui parle du royaume de Dieu, et il n'en fallut pas davantage pour gagner cet homme obscur à sa cause. — Que prétendez-vous ? Croyez-vous donc qu'il ne lui parle pas de la vie qu'il faut tenir, de la modération qu'il faut pratiquer, du détachement où nous devons être vis-à-vis des richesses, de la charité qu'il faut exercer, des biens qu'il faut distribuer aux pauvres ? Or, accepter une telle doctrine c'est le fait d'une grande âme, non d'une âme sans valeur. Je vous accorde que l'on ait accepté les dogmes par ignorance : était-ce de l'ignorance que la pratique d'une aussi parfaite sagesse ? Conséquemment, plus l'homme qui se convertit à la foi sera dépourvu d'intelligence, dès lors qu'il accepte une ligne de conduite que des philosophes ne pourraient faire accepter à des philosophes, le prodige n'en sera que plus étonnant : il sera plus étonnant encore si ces convertis sont des femmes et des esclaves, si ces esclaves et ces femmes mettent en œuvre des règles de morale que Platon et les philosophes les plus fameux n'ont fait pratiquer par personne. Que dis-je, par personne ? ils ne les ont pas eux-mêmes pratiquées. Ce n'est pas le mépris des richesses qu'inculquera ce Platon dont les biens furent si considérables, et qui posséda tant d'anneaux et de vases d'or. Ce n'est pas le mépris de la faveur populaire que Socrate inculqua, malgré ses longues déclamations sur ce point, lui qui cherchait en tout sa propre gloire. Si vous étiez familiarisés avec leurs doctrines, je m'étendrais sur la question présente, et je vous montrerais combien ils étaient peu sérieux, si toutefois il faut s'en rapporter au témoignage de leurs disciples, et comment tous leurs écrits ont été inspirés par la vaine gloire.

3. Mais laissons-les de côté pour nous occuper de nous-mêmes. A ce qui précède nous devons ajouter que l'observation de cette doctrine nouvelle exposerait à de graves dangers. Renoncez donc à cette attitude peu raisonnable ; songeons de préférence à cette nuit, à ces entraves, à ces chants ; tâchons de faire de même, et le ciel, au lieu du cachot, nous ouvrira ses portes. Oui, par la prière nous pouvons ouvrir le ciel même. Par sa prière Elie l'ouvrit et le ferma tour à tour. Dans le ciel aussi se trouve une prison : « Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel. » *Matth.*, XVI, 19. Prions durant la nuit, et ces fers, nous les briserons ; car les prières brisent les chaînes du péché, ce que prouve l'histoire de la veuve, et celle de l'ami qui frappe sans relâche, à une heure avancée de la nuit, à la porte de son ami. L'histoire de Corneille le prouve pareillement : « Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu. » *Act.*, X, 4. Paul nous l'enseigne, lui qui s'écriait : « Quant à la véritable veuve, dans sa solitude elle s'est confiée en Dieu, et elle a prié avec persévérance le jour et la nuit. » I *Tim.*, V, 5. S'il parle en ces termes touchants d'une veuve, d'une faible femme, il faut parler certainement de même des hommes. Je vous l'ai dit maintes fois, je vous le dirai encore maintenant : Arrachez-vous au sommeil pendant la nuit ; vous n'avez pas besoin de multiplier vos prières ; priez une fois, mais avec ferveur ; ce sera suffisant ;

je ne vous en demanderai pas davantage. Si vous ne priez pas au milieu de la nuit, priez du moins dès l'aurore. Prouvez que la nuit a été faite pour l'âme aussi bien que pour le corps. Ne permettez pas qu'elle s'écoule sans fruits pour vous. Accordez au Seigneur sa demande, et vous serez les premiers qui en recueillerez le prix. A qui n'aurons-nous pas recours, lorsque l'adversité vient nous visiter ? Dès que nos demandes sont exaucées, alors nous respirons à notre aise. Or, à qui devez-vous d'être aussitôt écouté favorablement de celui que vous implorez? A qui devez-vous de n'avoir pas besoin de multiplier vos pas, de trouver quelqu'un prêt à vous entendre, et de n'être pas obligés de recourir à des intermédiaires? Quel avantage comparer à celui-là? Dieu fera d'autant plus pour vous que vous compterez moins sur les hommes ; en ami véritable, il nous reproche de ne pas mettre en lui toute notre confiance et de l'implorer par l'intermédiaire d'autrui. Nous agissons de même. à l'égard de ceux qui nous prient; nous les exauçons d'autant plus volontiers qu'ils viennent directement à nous. — Et si j'ai offensé Dieu? — Cessez de l'offenser, pleurez sur vos offenses, venez ensuite à lui, et vous obtiendrez miséricorde. Dites-lui seulement : J'ai péché ; dites-le-lui du plus profond et dans toute la sincérité de votre cœur, et vos péchés seront effacés. Si vous désirez vivement obtenir le pardon, Dieu désire plus vivement encore vous le donner. C'est vous plutôt qui ne le désirez pas, vous qui ne voulez ni vous imposer de veilles, ni répandre d'aumônes. Pour effacer nos fautes, Dieu n'a pas épargné son Fils unique, son propre Fils, celui qui partage le même trône que lui. N'est-il pas évident qu'il désire, plus ardemment que vous, effacer vos péchés?

Donc, plus de torpeur, plus d'hésitations. Notre maître est bon, il est miséricordieux ; offrons-lui seulement l'occasion de nous le prouver. Faisons-le pour ne pas demeurer dans une stérilité complète, encore qu'il n'exige pas cette condition pour nous pardonner. Si nous imaginons toute sorte d'expédients au sujet de nos serviteurs, il a fait encore plus au sujet de notre salut. « Prévenons sa face par l'aveu de nos péchés, » *Psalm.* XCIV, 2, puisqu'il est miséricordieux et bon. Mais, si vous refusez de l'implorer en toute vérité, si vous refusez de lui dire de tout cœur : Pardonnez-moi; si vous le lui dites seulement de bouche, que pourra faire le Seigneur? — Et qu'est-ce que l'implorer en vérité? — L'implorer avec ardeur, avec sincérité. Qu'il en soit de votre prière comme des parfums ; qu'il n'y ait point de frelatée, qu'elle soit sans mélange. L'homme qui prie le Seigneur et l'invoque de cette manière, prie avec persévérance et ne s'arrête que sa prière exaucée. L'homme qui prie du bout des lèvres ne prie point en vérité, quoiqu'il obéisse au précepte. Qui que vous soyez donc, ne dites pas : Je suis un pécheur, efforcez-vous de ne plus mériter cette qualification ; ne le dites pas seulement, mais ayez-en de la douleur. Si vous en avez de la douleur, vous travaillerez à ne plus la mériter ; si vous n'y travaillez pas, vous n'en avez pas de la douleur ; si vous n'en avez pas de la douleur, vous n'agissez pas sérieusement. La personne qui dit : Je suis malade, ne négligera rien pour revenir à la santé. C'est une arme puissante que la prière. « Si vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père ? » *Luc.*, XI, 13. Pourquoi ne voulez-vous pas aller à Dieu? Il vous aime plus que tous les hommes ne vous aiment; sa puissance ne connaît pas de bornes. La puissance ne lui fait pas plus défaut que la volonté. Qu'est-ce donc qui vous arrête? Allons à lui avec confiance; apportons-lui les présents qu'il désire, l'oubli des injures, la douceur, la bonté. Fussiez-vous pécheur, vous aurez le droit de lui demander avec confiance la rémission de vos fautes, dès que vous aurez rempli ces conditions. Fussiez-vous juste, si vous conservez le souvenir des injures, votre justice ne vous servira de rien. Celui qui a pardonné pleinement à son prochain ne peut pas ne pas être pleinement pardonné, Dieu étant manifestement et sans comparaison plus miséricordieux que l'homme. — Que dites-vous? Quoi! si je dis : L'on m'a blessé dans mes droits, j'ai contenu mon ressentiment, je suis venu à bout de ma passion, pour remplir votre précepte, ô mon Dieu ; je serai pardonné? Certainement,

Qu'est-ce qu'implorer le Seigneur en vérité.



vous obtiendrez un entier pardon. Purifions donc notre âme de tout ressentiment. Il n'en faut pas davantage pour que nous soyons exaucés, pour que notre prière devienne fervente et soutenue, pour que nous recueillions les bienfaits de son abondante miséricorde, pour que nous obtenions un jour les biens promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

« Ils passèrent donc par Amphipolis et Apollonie, et ils vinrent à Thessalonique, où était une synagogue des Juifs. Selon sa coutume, Paul y entra, et leur parla durant trois jours de Sabbat, leur découvrant et leur faisant voir, par les Ecritures, qu'il avait fallu que le Christ souffrît et ressuscitât. Le Christ, ajoutait-il, est ce Jésus que je vous annonce. »

1. Traversant rapidement les villes peu importantes, ils se rendent dans les plus considérables; la parole évangélique devant, de ces dernières, se répandre facilement, comme d'une source élevée, dans les villes voisines. Selon sa coutume, Paul entra dans la synagogue des Juifs. Quoiqu'il leur eût dit : « Voilà que nous allons vers les Gentils ; » *Act.*, XIII, 46; il ne les avait pas abandonnés, il travaillait même avec ardeur à les sauver. Ecoutez-le s'écrier : « Mes frères, la disposition de mon cœur et mes prières à Dieu sont toutes pour le salut d'Israël.... Je voudrais que Jésus-Christ me rendît moi-même anathème pour mes frères. » *Rom.*, X, 1 ; IX, 3. Il agissait ainsi en vue des promesses et de la gloire de Dieu, comme pour ne pas offrir aux Gentils un sujet de scandale. « Et durant trois jours de sabbat il leur parlait sur les Ecritures, leur découvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ souffrît et ressuscitât. Le Christ, ajoutait-il, est ce Jésus que je vous annonce. » Toujours, c'est la passion qu'il met sous leurs yeux. Il était loin d'en rougir, il savait combien la doctrine en était salutaire. « Et quelques-uns d'entre eux embrassèrent la foi et se joignirent à Paul et à Silas avec un grand nombre de prosélytes, de gentils et plusieurs femmes illustres. » Le sujet des instructions de l'Apôtre n'est qu'indiqué ; l'historien se met si peu en peine de ce qui n'est pas essentiel, qu'il se garde bien de rapporter en entier les discours prononcés. «Mais les Juifs, pleins d'un faux zèle, prenant avec eux quelques misérables de la lie du peuple, et, s'étant attroupés, troublèrent la ville et environnèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le peuple. Et, ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les magistrats de la cité en criant : Ce sont ceux-là qui troublent la ville ; ils sont venus ici, et Jason les a reçus chez lui. Ils sont, eux tous, rebelles aux décrets de César en disant qu'il y a un autre roi qui est Jésus. » Quelle odieuse accusation ! C'est encore sur le crime de lèse-majesté qu'elle roule. « Ils prétendent qu'il y a un autre roi qui est Jésus. — Et ils émurent le peuple et les magistrats de la ville qui les entendaient. Mais Jason et les autres les ayant satisfaits furent renvoyés. » C'était un homme vraiment admirable que ce Jason ; il affrontait lui-même les périls auxquels il les avait soustraits. « Aussitôt les frères, pendant la nuit, firent partir Paul et Silas pour Bérée. Ils y arrivèrent et entrèrent dans la synagogue des Juifs. Or, les Juifs de Bérée avaient des sentiments plus élevés que les Juifs de Thessalonique ; ils reçurent la parole avec la plus grande avidité, examinant tous les jours les Ecritures pour voir si les choses étaient ainsi. » « Des sentiments plus élevés, » à savoir, plus humains. Remarquez-le bien, ce n'est pas superficiellement, mais avec le plus grand soin qu'ils scrutent les Ecritures ; c'est le sens du terme employé par l'écrivain sacré : Ils voulaient par eux-mêmes dissiper leurs doutes au sujet de la passion ; car la foi avait déjà pris possession de leur cœur. « Et plusieurs d'entre eux, et parmi les Gentils beaucoup de femmes honnêtes et un grand nombre d'hommes crurent en Jésus-Christ. Quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi prêché la parole de Dieu à Bérée, ils vinrent pour émouvoir et soulever la population. Aussitôt les frères firent partir Paul et le dirigèrent

vers la mer ; mais Silas et Timothée demeurèrent à Bérée. » Paul recule et s'avance tour à tour, suivant les motifs que sa raison lui présente. « Et ceux qui conduisaient Paul le menèrent jusqu'à Athènes, et, après avoir reçu l'ordre de dire de sa part à Silas et à Timothée qu'ils vinssent le trouver promptement, ils partirent. »

Revenons sur ce qui précède. « Durant trois jours de sabbat, il leur parlait, leur découvrant dans les Ecritures. » Il choisissait avec à-propos leurs jours de loisir. Le Christ lui aussi discutait souvent d'après l'Ecriture, et il n'opérait pas toujours des miracles. Comme les Juifs attaquaient l'Apôtre à ce sujet, et le traitaient de magicien et d'imposteur, il s'appliquait à se justifier par les Livres saints. Quiconque ne chercherait à démontrer la vérité de sa doctrine que par des miracles, serait à bon droit suspect ; mais celui qui s'appuie sur l'Ecriture est au-dessus de tout soupçon. Bien des fois voyons-nous Paul convertir par son seul enseignement. Lorsqu'il enseignait dans Antioche, la ville tout entière se réunit autour de lui ; tant il y a de force dans l'enseignement ; tant il est vrai que, loin d'être une preuve inférieure en faveur de la vérité, c'est une preuve de la plus haute valeur ! Pour qu'on ne crût pas les prédicateurs de l'Evangile les seuls auteurs de ces conversions, Dieu permit qu'ils fussent obligés de partir. Pour eux, ils n'étaient ni orgueilleusement satisfaits de leurs succès passés, ni saisis de crainte devant les accusations soulevées par leurs ennemis. C'était donc à la Providence seule que devait retourner la gloire des conversions. « Et un grand nombre de prosélytes, et parmi les gentils beaucoup de femmes honnêtes et d'hommes embrassèrent la foi. » Il en était autrement des Juifs. Comment l'Apôtre qui écrivait : « A nous les gentils, à eux les fils de la circoncision, » entrait-il en discussion avec les Juifs ? Par zèle uniquement. Mais, à vouloir discuter avec les Juifs, pourquoi ce langage : « Celui qui leur a confié l'apostolat de la circoncision m'a confié l'apostolat des gentils. » *Galat.*, II, 8-9. De même que les apôtres auxquels il fait allusion ne laissaient pas que de prêcher aux gentils la divine parole, malgré la mission spéciale qu'ils avaient reçue de l'annoncer aux descendants d'Abraham ; de même Paul s'occupait principalement de la conversion des gentils, sans renoncer toutefois à s'occuper de celle des Juifs, afin d'éviter tout soupçon de division.

Pourquoi saint Paul se présentait dans les synagogues.

2. Comment son premier acte, demanderez-vous encore, consistait-il à se présenter dans les synagogues ? C'est que la conversion des Juifs était la préparation à la conversion des gentils ; et ce qu'il disait aux uns allait ainsi jusqu'aux autres. Il comprenait que c'était le meilleur moyen pour amener les gentils à la foi. De là ces paroles : « En tant que je suis l'Apôtre des gentils. » *Rom.*, XI, 13. Toutes ses épîtres contiennent quelques traits à l'adresse des Juifs.

« Qu'il fallait que le Christ souffrît. » S'il fallait qu'il souffrît, il fallait aussi qu'il ressuscitât : la seconde de ces choses était beaucoup plus étonnante que la première. Si Dieu permit que l'innocent mourût, à plus forte raison permit-il qu'il ressuscitât. « Mais les Juifs qui ne croyaient pas, ayant pris avec eux quelques misérables de la lie du peuple, troublèrent la ville. » Les Gentils étaient donc en plus grand nombre. Ils prirent quelques misérables, estimant n'être pas en nombre suffisant, eux les Juifs, pour la sédition, et comprenant du reste combien leur tentative était peu motivée. C'est toujours par le désordre, c'est toujours avec le concours de gens sans aveu qu'ils s'efforcent d'arriver à leurs fins. « Ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason. » Quelle violence ! ils l'arrachent sans droit de son domicile. « Ils sont, eux tous, rebelles aux décrets de César, et ils prétendent qu'il y a un autre roi qui est Jésus. » Comme ils ne pouvaient les accuser ni de tenir des propos contraires aux lois, ni de soulever les habitants de la ville, ils invoquent un autre crime contre eux, le crime de lèse-majesté. Mais que craignez-vous de ce roi, puisqu'il est mort ? Voyez-vous comment les persécutions provoquent toujours le développement du règne de l'Evangile ? « Ces Juifs avaient des sentiments plus élevés que les Juifs de Thessalonique. » Aucune pensée criminelle n'agitait leur esprit. Les uns donc embrassèrent la foi, les autres

s'appliquèrent au contraire à vexer ces derniers. « Un grand nombre d'entre eux et beaucoup de femmes grecques crurent en Jésus-Christ. » Nouvel exemple de la conversion de plusieurs gentils. Ce que nous devons constater, c'est le caractère providentiel du départ des apôtres : la crainte n'y était pour rien ; car, si la crainte les y eût décidés, ils eussent renoncé au ministère de la prédication et cessé d'irriter les Juifs à ce sujet. L'historien dit avec raison des Juifs qu'ils vinrent pour émouvoir et soulever la population ; il donne une juste idée par là de leur rage et de leur indomptable fureur.

« Aussitôt les frères firent partir Paul du côté de la mer. » Dans le cas présent, Paul est le seul qu'ils fassent partir; ils redoutaient qu'il ne lui arrivât malheur, et c'étaient leur principale préoccupation. La grâce ne faisait donc pas tout et laissait un champ vaste à l'action humaine ; tout en les arrachant à la torpeur et à la nonchalance, elle leur faisait sentir l'aiguillon de la sollicitude. Jusqu'à Philippes, Dieu les préserva de tout danger ; mais il ne le fit plus désormais. « Après avoir reçu l'ordre de dire de sa part à Silas et à Timothée qu'ils vinssent le trouver promptement, ils partirent. » Il ne leur donna pas sans motifs cette recommandation ; le concours de ces deux disciples lui était indispensable, bien qu'il fût Paul. Ce fut donc le Seigneur lui-même qui guida leurs pas vers la Macédoine. Quant à la Grèce, elle était assez célèbre. D'ailleurs plusieurs de leurs actes n'étaient point dictés par la nécessité. Le Christ leur avait permis de vivre de l'Evangile ; et Paul vivait du travail de ses mains : le Christ ne l'avait pas envoyé baptiser, et néanmoins il baptisait. Devant aucune tâche on ne le voit reculer. A Pierre la circoncision, à Paul les gentils, c'est-à-dire le champ le plus vaste. « Et, ayant reçu satisfaction de Jason, ils les renvoyèrent. » Par ce sacrifice Jason conquiert la liberté de Paul ; il n'hésite pas à exposer sa vie pour celle de l'Apôtre. « Ils avaient des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique ; » surtout au point de vue de la vertu et de la religion envers Dieu. « Ils reçurent la parole avec le plus vif empressement, examinant tous les jours les Ecritures pour voir si les choses étaient ainsi. » Ils ne sont pas indifférents ; le zèle les emporte. Et cependant Thessalonique était comme ville beaucoup plus considérable ; il s'y faisait un commerce beaucoup plus étendu. Ne nous étonnons pas qu'il y ait dans les grandes cités plus de méchants qu'ailleurs. C'est dans les grandes villes qu'ils doivent se trouver en nombre considérable, parce que les occasions de désordres y sont beaucoup plus fréquentes. Ainsi en est-il du corps ; la maladie est d'autant plus grave que le corps a plus d'embonpoint, qu'il reçoit plus de nourriture. Il arriva donc à Thessalonique ce qui avait eu lieu à Iconium, ce qui se produisit à Bérée.

Paul s'en alla, laissant les Juifs sous le poids de la plus terrible responsabilité : ils répondaient, en effet, de la perte des autres ; ce à quoi Paul faisait allusion quand il écrivait : « Ils nous empêchaient de parler aux gentils. » I *Thessal.*, II, 16. Pourquoi les apôtres ne demeurèrent-ils pas en ce lieu ; pourquoi n'y opérèrent-ils pas de prodiges ? Paul demeura bien là où il fut lapidé ; certainement il eût dû demeurer ici. Pourquoi, s'il vous plaît ? Il n'entrait pas toujours dans les desseins de Dieu que les apôtres accomplissent des miracles, d'autant plus qu'il est beaucoup plus étonnant de triompher sans miracles que d'opérer des prodiges. Alors, comme aujourd'hui, Dieu tenait à triompher de cette manière. C'est pourquoi les apôtres ne se préoccupaient guère de faire des miracles : « Pour nous, s'écrie Paul, nous prêchons le Christ crucifié. » I *Cor.*, I, 23. Voilà ce que nous donnons à ceux qui réclament des miracles ou le pouvoir de la sagesse humaine ; et nous triomphons là où des miracles ne triompheraient pas. Je le répète, c'était là un grand prodige. Quand la prédication évangélique se fut répandue, alors on s'occupa des miracles : le nombre des fidèles s'étant accru, celui des miracles devait s'accroître également. C'est ce qui arriva ; seulement les apôtres les faisaient tantôt en allant, tantôt en revenant. « Ils le firent partir du côté de la mer. » Pour qu'il ne pût pas être facilement arrêté. De leur part ce fut une belle action, et ils se con-

duisirent admirablement à l'égard de Paul, qu'ils s'efforçaient d'arracher aux mains de ses persécuteurs.

3. Quelles prévenances des disciples envers leurs maîtres! Ils n'étaient pas alors comme nous le sommes aujourd'hui, divisés. Chez nous, il y a des grands et il y a des petits; les uns s'enorgueillissent, les autres leur portent envie; et leur envie provient précisément de notre orgueil et de la prétention où nous sommes de ne pas vouloir traiter d'égal à égal avec eux. Ce qui fait le bon état des organes, c'est l'absence de toute enflure; ce qui éloigne toute enflure, c'est le besoin qu'ils ont les uns des autres : la tête a besoin des pieds, les pieds ont besoin de la tête. Voilà ce que Dieu a fait pour nous; mais nous ne voulons pas de son œuvre, encore que nous dussions, en dehors de ce genre de raison, agir avec charité. N'entendez-vous pas les calomnies que profèrent les païens contre nous à ce sujet? Ils s'aiment, disent-ils, mais par intérêt. Les laïques ont besoin de nous; nous aussi nous avons besoin d'eux. Pas de maître sans disciples, pas de prince sans sujets; ni les uns ni les autres n'exerceraient leur mission et ne pourraient l'exercer. De même que les champs ont besoin du cultivateur, et que le cultivateur a besoin des champs; de même en est-il dans le sujet présent. Serait-il bien fondé à réclamer sa récompense le maître qui ne saurait montrer un seul disciple par lui formé? Que feront les disciples, d'un autre côté, si une saine doctrine ne leur est pas enseignée? Nous avons donc besoin les uns des autres, les princes ont besoin de sujets, les chefs de soldats; car la dignité ne leur est conférée qu'en considération de ceux auxquels ils doivent commander. Nul ne peut tout faire par lui-même. Qu'il s'agisse d'imposer les mains ou d'examiner telles résolutions ou tels desseins, la foule et l'assemblée ne font que rehausser la valeur de la décision. Les pauvres, eux aussi, ont besoin des personnes charitables; mais les personnes charitables ont également besoin des pauvres. « Regardez-vous les uns les autres, disait l'Apôtre, pour vous animer à la charité et aux bonnes œuvres. » *Hebr.*, x, 24. Grande est, par conséquent, la puissance de l'Eglise assemblée; ce que les fidèles ne sauraient faire par eux-mêmes, unis aux autres ils peuvent le faire.

De là, l'importance absolue de la prière en commun pour l'univers, pour l'Eglise à laquelle nous appartenons, pour la paix, pour les personnes qu'afflige l'adversité. Paul nous fait cette recommandation dans le passage que voici : « Que la grâce que nous avons reçue pour plusieurs personnes soit reconnue par les remerciements que nos frères adresseront à Dieu pour nous. » II *Cor.*, I, 11. C'est à savoir, que plusieurs jouissent de cette grâce. Souvent aussi réclame-t-il les prières des fidèles. Ecoutez le langage que le Seigneur adressait aux Ninivites : « Comment! je ne ferais pas grâce à une ville qui renferme plus de cent vingt mille habitants! » *Jon.*, IV, 11. « Là où deux ou trois personnes sont rassemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. » *Matth.*, XVIII, 20. Si deux personnes ont une telle puissance, quelle puissance n'auront pas des personnes en nombre considérable? Vous me direz : Qu'importe, si les prières d'une seule personne sont efficaces? Jamais elles n'auront la même efficacité. Pourquoi demeurez-vous seul? Pourquoi ne pas vous unir à d'autres? Pourquoi ne devenez-vous pas l'artisan de la charité? Pourquoi ne formez-vous pas les liens de l'amitié? Vous vous privez de ce qu'il y a de plus méritoire dans la vertu. Si les méchants conjurés redoublent l'indignation divine, l'harmonie entre les bons plaît infiniment au cœur de Dieu. « Vous ne vous joindrez pas à la foule pour le mal, est-il écrit. » *Exod.*, XXIII, 2. « Tous se sont éloignés, tous sont devenus inutiles, » *Psal.* XIII, 3, et se sont livrés à l'iniquité avec une effrayante unanimité. Faites-vous des amis près des gens de votre maison, près de tous vos semblables. Si vous êtes un homme de paix, vous êtes l'enfant de Dieu; à plus forte raison si vous propagez l'amitié. Si vous réconciliez vos frères désunis, vous êtes appelé encore enfant de Dieu; quelle récompense ne mériterez-vous pas si vous les unissez par les liens d'une étroite affection? Travaillons à des œuvres de cette nature, transformons les ennemis en amis; ceux qui ne sont ni les enne-

Efficacité de la prière en commun.

mis ni les amis les uns des autres, rapprochons-les; mais commençons par donner nous-mêmes l'exemple. Si vous ne le faites pas, on vous dira ce que l'on dirait à l'homme qui, en désaccord et en dispute avec sa femme, prétendrait rétablir la paix troublée en d'autres ménages : « Médecin, guérissez-vous vous-même. » *Luc.*, IV, 23.

Mais quelle est donc l'inimitié qui règne chez nous? L'inimitié du corps et de l'âme, du vice et de la vertu. Mettons fin à cette inimitié, faisons cesser cette guerre. Quand notre conscience ne nous accusera plus, alors nous aurons le droit de parler avec confiance à d'autres le langage de la charité. Contre la douceur, c'est l'emportement qui combat; contre le mépris des richesses, c'est la cupidité; contre la bienveillance, c'est la jalousie. Encore une fois, mettons fin à cette guerre, débarrassons-nous de ces inimitiés, dressons des trophées sur leurs débris, et rétablissons la paix dans la cité qui nous appartient. Car nous avons une ville à gouverner, ville accessible aux citoyens comme aux étrangers. A vous d'en éloigner les étrangers, afin de préserver de la corruption les mœurs de ses habitants. Que nulle croyance impie ou équivoque, que nulle doctrine charnelle n'y pénètre. Est-ce que tout ennemi surpris dans une ville étrangère n'est pas traité en espion? Repoussons donc les étrangers, et avec les étrangers les ennemis. Si nous en apercevons quelqu'un, livrons-le aux mains du monarque de cette cité; livrons à l'intelligence souveraine toute pensée dangereuse qui se présenterait sous des dehors rassurants. Il existe dans nos âmes bien des pensées de cette nature; hostiles en réalité, c'est recouvertes d'une toison inoffensive qu'elles se présentent. Voyez les Perses lorsque dépouillant leurs braies, leurs chaussures et leur tiare de barbares, revêtus d'habits semblables aux nôtres, le corps rasé, notre langue sur les lèvres, ils cachent sous cet extérieur les armes préparées contre nous! Mettez-les à la question, vous découvrirez bientôt leur véritable origine. Faites de même à l'égard de vos pensées; retournez-les sous tous leurs aspects, et vous ne tarderez pas à découvrir ce qu'elles ont de barbare. Un exemple vous fera toucher du doigt ces espions que le diable envoie avec la mission de surveiller nos dispositions : prenons l'un d'entre eux, dépouillons-le de son costume d'emprunt, et soumettons-le devant le tribunal au plus sérieux examen : que ce soit, si vous le voulez, l'un de ceux que Paul avait surpris lui-même, « qui n'ont que l'apparence de la sagesse par une fausse piété et une humilité sans ménagement pour le corps, et qui refusent à la chair la nourriture nécessaire. » *Coloss.*, II, 23. Le diable avait formé le dessein de répandre le judaïsme; comme, à vouloir le répandre lui-même, il n'eût point réussi, voici le moyen qu'il employa : Nous devons mépriser le corps, se mit-il à dire. La philosophie consiste à ne pas user de nourriture, à s'en tenir sur ce point à certaines règles; en cela consiste la vraie humilité. De même il cherchait tout récemment à nous conduire par l'hérésie à l'adoration de la créature; et alors il imagina cet artifice. A nous dire : Adorez la créature, il eût été le premier déçu. Il nous dit donc : Dieu est lui-même créé.

Mettons à nu cette proposition, soumettons-la au jugement des hommes capables de discerner le sens des Ecritures que nous ont laissées les apôtres; traduisons-la devant la barre de ces juges; ils reconnaîtront ce qu'il y a d'authentique et ce qu'il y a de peu sérieux. Il est des hommes qui multiplient leurs profits par des voies injustes, pour distribuer des aumônes aux pauvres; ils sont dans l'erreur. Combattons cette erreur; repoussons-la pour n'en être pas nous-mêmes victimes; dérobons-nous aux piéges du démon, afin de pouvoir passer avec sécurité la vie présente et mériter, en demeurant fermes dans la foi, les biens promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

« Tandis que Paul les attendait à Athènes, son esprit était agité en lui-même, voyant cette ville livrée à l'idolâtrie. Il discutait dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes, et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y trouvaient. »

1. C'est une chose digne d'être observée que les Juifs persécutèrent Paul beaucoup plus que ne le persécutèrent les Gentils. Dans Athènes, ces derniers ne lui firent même aucun mal; hormis le petit nombre de ceux qui furent convertis, les autres ne firent que sourire. Quant aux Juifs, ils le persécutèrent avec acharnement, tant ils étaient en fureur contre lui. « Tandis que Paul les attendait à Athènes, dit l'historien, son esprit était agité en lui-même, voyant cette ville livrée à l'idolâtrie. » On comprend son émotion; jamais il n'avait vu pareil nombre d'idoles. « Il discutait dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes, et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y trouvaient. » Il discute encore avec les Juifs, réfutant par là ceux de ses ennemis qui l'accusaient d'avoir abandonné les Juifs pour ne s'occuper que des Gentils. Je m'étonne que les philosophes ne se soient pas moqués de lui, qu'ils ne l'aient pas bafoué dès ses premières paroles, et qu'ils ne lui aient pas dédaigneusement tourné le dos en disant : Mais cet homme-là ne connaît pas un mot de philosophie! En effet, aucune prétention dans le langage de l'Apôtre. Seulement, les Grecs ne comprenaient rien à la doctrine qu'il prêchait. Comment l'eussent-ils comprise, eux qui prétendaient que Dieu était corporel et qui plaçaient dans la volupté la béatitude? « Quelques épicuriens et quelques stoïciens discutaient avec lui; et plusieurs disaient : Quel est donc ce parleur? D'autres ajoutaient : Il semble prêcher de nouveaux dieux; parce qu'il leur prêchait Jésus et la résurrection. » Sans doute que, accoutumés au culte des déesses, ils prenaient la résurrection pour une divinité. « Et, le saisissant, ils le conduisirent à l'aréopage, disant : « Pouvons-nous savoir quelle est cette doctrine que vous annoncez? car vous faites retentir à nos oreilles des choses nouvelles, et nous voudrions savoir ce que c'est. » Ce fut moins pour l'entendre que pour le faire punir qu'ils le menèrent à l'aréopage, où se jugeaient les causes capitales. Observez que la curiosité elle-même devient contre la doctrine évangélique une occasion de persécution. Ceci se passait dans la ville des diseurs par excellence.

« Or, tous les Athéniens, et les étrangers qui demeuraient à Athènes, ne s'occupaient qu'à dire ou à entendre quelque chose de nouveau. Paul donc, debout au milieu de l'aréopage, dit : Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux à l'excès. Passant et voyant les statues de vos dieux, j'ai trouvé un autel qui portait ces mots : Au Dieu inconnu. Ce Dieu donc que vous adorez sans le connaître est celui que je vous annonce. » Il ne leur dit rien de blessant, il semble même faire leur éloge en leur parlant de cette religion qu'ils poussent à l'excès, comme s'ils étaient proches de la piété véritable. « Un autel qui portait cette inscription : Au Dieu inconnu. » Ce Dieu inconnu, selon Paul, était Jésus-Christ, ou pour mieux dire le Dieu de l'univers. « Or, celui que vous adorez sans le connaître, je vous l'annonce aujourd'hui. » Comme il découvre ce qu'il y avait en eux de favorable à sa prédication! Je ne vous apporte rien de singulier ni de nouveau. Puisqu'ils ne cessaient de lui crier : « Quelle est donc cette doctrine nouvelle que vous annoncez? car vous faites retentir des choses nouvelles à nos oreilles; » il combat ce sentiment des Athéniens; après quoi il ajoute : « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, le Seigneur du ciel et de la terre. » Pour qu'on ne voie pas en ce Dieu l'une de leurs nombreuses divinités, il poursuit en ces termes : « Ce Dieu n'habite point dans des temples bâtis de la main des hommes, il n'est point honoré par les mains des mortels, comme s'il avait besoin de quelque chose. » Voyez-vous comment il arrive insensiblement à exposer sa philosophie, comment il confond l'erreur de ces Grecs? « C'est lui qui donne tout : et l'esprit et la vie.

Il a fait naître d'un seul homme toute la race humaine pour habiter sur la face de la terre. » C'est là une œuvre essentiellement divine. Ne peut-on pas en dire autant du Fils? « le Seigneur du ciel et de la terre » que les Grecs avaient divinisés. L'Apôtre énonce la création du monde et celle de l'homme.

« Il a déterminé les temps de la durée des peuples et les limites de leurs demeures, afin qu'ils cherchent Dieu et qu'ils s'efforcent de le toucher, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être; et, comme quelques-uns de vos poètes ont dit : Nous sommes les enfants de Dieu même. » Cette citation est empruntée au poète Aratus. C'est donc à leurs propres actes, à leurs propres paroles qu'il emprunte ses preuves. « Puis donc que nous sommes les enfants de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à l'or, à l'argent, ou aux pierres qui ont reçu de l'art et de la main de l'homme la ressemblance humaine. » Nous le devons précisément pour cela, direz-vous. Assurément non; car ni nos âmes, ni nous-mêmes n'avons cette ressemblance. — Alors pourquoi l'Apôtre ne s'est-il pas exprimé sur-le-champ dans un langage en rapport avec sa philosophie? pourquoi n'a-t-il pas dit : Dieu est par nature incorporel, invisible et sans forme extérieure? — Il était inutile de parler ainsi à des hommes qui ne connaissaient pas encore l'unité de Dieu. Laissant conséquemment de côté cet ordre d'idées, il va droit à son but et il ajoute : « Irrité contre ces temps d'ignorance, Dieu annonce maintenant aux hommes qu'ils fassent tous pénitence, parce qu'il a établi un jour pour juger le monde selon la justice par celui qu'il a destiné à en être le juge, confirmant la foi de tous en le ressuscitant d'entre les morts. » L'Apôtre commence par les arracher à leur torpeur et les remplit d'effroi par les mots « il a établi un jour; » après quoi il leur parle de la résurrection du Christ d'entre les morts. Mais reprenons les choses de plus haut. « Tandis que Paul les attendait à Athènes, son esprit était agité en lui-même. » Ce n'était chez lui ni de l'indignation ni de la colère, mais du zèle et du dévouement comme nous l'avons déjà vu. « Un désaccord se produisit entre eux. » *Act.*, XV, 39.

2. Dieu permettait ainsi que Paul attendît dans Athènes malgré lui ses compagnons. Qu'est-ce à dire, « son esprit était agité? » Il n'avait pas de repos, quoiqu'étranger à tout sentiment de courroux et de fureur. Il ne pouvait considérer ce spectacle avec indifférence, et il frémissait intérieurement. « Il discutait dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes. » Le voilà de nouveau discutant avec les Juifs. L'historien parle encore des prosélytes. Dès l'avénement du Christ, les Juifs étaient répandus dans tout l'univers. En même temps que le moment de l'abrogation de la loi approchait, les hommes étaient instruits sur la religion du vrai Dieu. Quant aux Juifs, ils n'en retiraient guère d'autre avantage que celui d'avoir les Gentils pour témoins des malheurs qui fondaient sur eux. « Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discutaient avec lui. » Soumis comme ils l'étaient à la domination des Romains, les Athéniens ne se gouvernaient plus par leurs propres lois. Qu'est-ce donc qui les engageait à discuter avec l'Apôtre? La discussion ouverte en leur présence et l'estime qu'avaient déjà de Paul ses auditeurs. Mais « l'homme animal ne saisit pas les choses qui viennent de l'esprit de Dieu. » I *Cor.*, XI, 14. Ces philosophes disent donc : « Il me semble que cet homme annonce de nouveaux démons; » tel était le nom qu'ils donnaient à leurs dieux; car les villes des païens regorgeaient d'idoles. « Prenant Paul, ils le conduisirent à l'aréopage, en disant. » Pourquoi précisément à l'aréopage? Pour l'intimider, les causes capitales se jugeant, comme nous l'avons observé déjà, dans l'aréopage. « Pouvons-nous savoir quelle est cette doctrine que vous prêchez? car vous faites retentir à nos oreilles des choses nouvelles. Or, les Athéniens et tous les étrangers qui demeuraient dans Athènes ne s'occupaient qu'à dire ou qu'à entendre quelque chose de nouveau. » Malgré leur incessante curiosité, quoiqu'ils fussent constamment occupés à discourir ou bien à écouter, ils estimaient nouvelle une doctrine, parce qu'ils ne l'avaient jamais entendue.

« Paul donc, se tenant debout au milieu de l'aréopage, dit : Athéniens, il me semble qu'en toute chose vous êtes religieux à l'excès. Passant et regardant les statues. » Il ne dit pas, vos dieux ; il se borne à frayer la voie à sa doctrine : à l'occasion de l'autel qu'il a remarqué, il leur parle de cette religion qu'ils poussent à l'excès. « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme. » Ce seul mot de Paul fait crouler toutes les fables des philosophes. D'après les épicuriens, le hasard avait tout fait, et les atomes étaient le principe de la création. D'après les stoïciens, elle s'expliquait par l'existence éternelle de la matière et un embrasement. Mais, selon l'Apôtre, l'univers comme tout ce qu'il renferme est l'œuvre de Dieu. Doctrine comprise en peu de mots, mais d'une clarté remarquable dans sa brièveté. Il est étrange que ces Grecs aient trouvé nouvelle la doctrine qui faisait de Dieu le créateur de l'univers. Ce que le dernier des enfants du peuple aujourd'hui n'ignore pas, les Athéniens, que dis-je? les philosophes de cette ville l'ignoraient. Si Dieu a tout créé, manifestement il en est le Seigneur. La création, telle est donc la preuve que Paul invoque pour établir le caractère véritable de la nature divine. Or, la qualité de créateur appartient au Fils également. Dans tous leurs écrits, les prophètes font de la création l'œuvre de Dieu même; tandis que les philosophes païens supposaient la matière éternelle, et, tout en admettant un formateur de l'univers, lui en refusaient la souveraineté. Dans le passage qui nous occupe, Paul expose obscurément sa doctrine et réfute celle de ses adversaires. « Ce Dieu n'habite pas dans des temples bâtis de la main des hommes. » S'il habite dans des temples, ce n'est pas dans les vôtres, mais dans l'âme des hommes. Réfutation de la religion comprise grossièrement. Vous demanderez si Dieu n'habitait pas dans le temple de Jérusalem. Il n'y habitait pas; mais il y exerçait sa puissance. — D'où vient alors le culte matériel que lui rendaient les Juifs? — Le culte véritable qui lui était rendu, c'était le culte en esprit; quant au premier, Dieu n'en parlait jamais que de manière à marquer le peu d'estime qu'il en faisait : « Est-ce que je mangerai la chair des taureaux? est-ce que je boirai le sang de vos boucs? » *Psalm.* XLIX, 13.

« Il n'est point honoré par la main des hommes comme s'il avait besoin de quelque chose, » poursuit l'Apôtre. Qu'il n'ait besoin de rien, c'est encore peu; sans doute, c'est un attribut propre à la divinité; mais il faut encore quelque chose de plus. « C'est lui qui donne à tous la vie, la respiration et toute chose. » Deux caractères qui sont exclusivement propres au Dieu véritable, l'indépendance absolue et la causalité universelle. Rapprochez de cette doctrine la doctrine de Platon sur Dieu, la doctrine d'Epicure, et dites-moi si ces doctrines ne vous paraîtront pas des puérilités. « C'est lui qui donne la respiration et la vie. » Les âmes elles-mêmes ont été créées par lui, et non engendrées. Quant à la doctrine touchant la matière, l'Apôtre la réfute en ces termes : « Il a fait naître d'un seul homme toute la race humaine pour habiter sur toute la face de la terre. » Quelle différence entre cette croyance et la croyance de la philosophie païenne! Que deviennent maintenant la matière et les atomes? Créer à la façon de ces philosophes, ce n'est plus la création véritable. Puisque Dieu n'est point honoré par les mains des hommes, c'est donc par l'esprit et par le cœur qu'il prétend être honoré. « Ce Dieu, voilà le Seigneur du ciel et de la terre. » Il n'y a donc pas de divinités particulières. « Ce Dieu a fait le monde et tout ce qu'il renferme. » Une fois qu'est établie la vraie doctrine sur l'origine du monde, Paul déclare alors que Dieu n'habite pas en des temples bâtis par les hommes. S'il est Dieu, tout a été créé par lui, semble-t-il dire; s'il n'a pas tout créé, il n'est pas Dieu. « Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre, » est-il écrit. Quelle supériorité de la doctrine proclamée par l'Apôtre sur les doctrines païennes! et, quoiqu'il les traitât en enfants, réservant pour plus tard les points les plus élevés, quelle beauté dans cette affirmation de l'action créatrice, de l'indépendance et de la souveraineté du vrai Dieu!

Saint Paul nous montre que Dieu est le principe de tous les biens.

3. En disant que Dieu avait fait naître d'un seul homme notre race tout entière, l'Apôtre nous montre en Dieu le principe de tous les



biens. Quelle grandeur comparer à cette grandeur? N'est-il pas vraiment admirable qu'il ait, au moyen d'un seul homme, donné l'existence à tant d'autres? N'est-il pas encore plus admirable que, tous ces hommes, son action les embrasse? « Il donne à tous l'esprit et la vie. » Que signifie la phrase qui suit : « Il a déterminé le temps de la durée des peuples et détermine la limite de leur demeure, afin qu'ils cherchent Dieu et qu'ils s'efforcent de le toucher et de le trouver? » Personne, veut-il dire, n'était obligé de chercher Dieu, ni de s'enquérir de lui; ou bien encore, il a ordonné de chercher Dieu; quoiqu'il ne l'ait pas en tout temps ordonné, mais seulement à maintes époques déterminées. Par où l'Apôtre établit que ceux-là même qui le cherchaient en ce moment ne le trouvaient pas, bien qu'il fût aussi facile de le trouver que de trouver un objet placé sous notre main. Le ciel qui apparaissait en un point, apparaissait également en un autre; s'il existait en un temps, il existait de même en un autre temps. Conséquemment, il était facile en tout temps comme en tout lieu de trouver le Seigneur. La tâche de le chercher nous a été si bien facilitée, que ni les lieux ni les temps n'y peuvent mettre obstacle. Si les hommes eussent eu bonne volonté, il eût suffi pour eux de cette pensée que le ciel les environnait de toute part, à l'abri des vicissitudes du temps. D'où ces paroles de Paul : « Quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, » qu'il soit près de tous. Ainsi, non-seulement il a donné à tout ce qui existe le souffle, la vie et tous les biens; mais de plus, et c'est là le principal de ses bienfaits, il nous a donné les moyens de le connaître en nous donnant les moyens de le trouver et de le saisir. A nous la faute, qui ne nous mettrions pas en peine de le trouver, fût-il même à nos pieds. « Il n'est pas loin de chacun de nous. » Il est donc près de tous les habitants de l'univers : quelle plus grande puissance! Voyez-vous comment il confond ceux qui morcellent la substance divine? Que dis-je? il n'est pas loin; il est tellement près de nous que sans lui nous ne pourrions pas vivre; « car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » C'est comme si, prenant un exemple sensible, il nous tenait ce langage : Vous savez bien, et nul ne saurait l'ignorer, que l'air en tout lieu répandu n'est pas loin de chacun de nous, qu'il nous pénètre; ainsi en est-il du Créateur.

Voilà comment l'Apôtre rapporte tout à Dieu : à lui la providence; à lui la conservation et tout ce qui existe, toutes les créatures ayant reçu de lui l'existence, les facultés dont elles jouissent, et l'énergie qui les empêche de périr. Il n'y a pas : qu'elles sont par lui; mais, ce qui indique une relation beaucoup plus étroite, « en lui. » Ce n'était pas là ce que voulait dire le poète dans le vers cité, « nous sommes les enfants de Dieu même; » il parlait de Jupiter, tandis que Paul parle du Dieu créateur de l'univers : loin d'appliquer à Jupiter ces paroles, l'Apôtre les rapporte à celui qui seul en était digne et à qui seul devait appartenir l'autel consacré par les Athéniens à une divinité dont ils avaient une tout autre idée. Bien des choses ont été faites ou dites concernant le vrai Dieu; mais les Grecs ne les ont pas comprises et les ont appliquées à des dieux différents. De qui donc, je vous le demande, avaient-ils prétendu parler dans l'inscription : Au dieu inconnu? du Créateur ou du démon? Du Créateur assurément, bien qu'ils connussent le démon et qu'ils ne connussent pas le Créateur. De même la formation de l'univers ne peut concerner que Dieu, et non Jupiter, un homme digne par ses impostures et ses crimes du plus profond mépris. Certes ce n'est pas à lui que songeait Paul, gardez-vous de le croire; ce n'est pas lui qu'il avait en vue quand il disait : « Nous sommes ses enfants; » sa pensée avait un tout autre but : nous sommes les enfants de Dieu, c'est à savoir, ses proches, des gens de sa maison; comme qui dirait des êtres habitant près de lui et dans son voisinage. Pour qu'ils ne lui disent pas de nouveau : « Vous faites retentir à nos oreilles des choses que nous n'avons pas encore entendues, » car il n'est rien qui déplaise autant aux hommes; l'Apôtre invoque l'autorité d'un de leurs poètes. Il se garde bien de s'exprimer en termes comme ceux-ci : Vous ne devriez pas, malheureux, impies que vous êtes, croire Dieu semblable à des

matières d'or et d'argent; il emploie des termes beaucoup plus adoucis : « Nous ne devons pas le croire » à son sujet. Au sujet de qui? De Dieu. Nous ne devons pas même avoir cette idée; tournure qui donne du relief à la pensée. Voici l'opinion qui est la véritable : nous soutenons que Dieu n'est point semblable à ces êtres matériels. On dira peut-être : C'est ainsi qu'il glisse la notion d'un Dieu incorporel. Dès qu'il s'agit d'un corps, l'esprit conçoit aussitôt l'idée de la distance.

« Puis donc que nous sommes les enfants de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à l'or, à l'argent et aux pierres auxquelles l'art et l'intelligence de l'homme ont donné quelque figure. » — Nous sommes bien loin de le penser, sera-t-il répondu. — Pourquoi donc alors ce langage? — C'est que Paul s'adressait à la foule, et il eut raison de parler ainsi. Comment Dieu serait-il semblable à des objets auxquels nous-mêmes, par notre âme, ne ressemblons pas? Par ce raisonnement, il les détourne de toute opinion pareille. Non-seulement Dieu ne ressemble aucunement à une œuvre sculpturale de la main de l'homme, mais il ne dépend en aucune manière de l'esprit humain; il est au-dessus de l'esprit de l'homme comme au-dessus de son art. Voici le raisonnement de l'Apôtre : Si, selon vous, l'œuvre due à l'art ou à l'esprit de l'homme est Dieu, si dans la pierre se trouve la substance divine, comment se fait-il que, vivant dans lui, nous ne le trouvions pas? Il leur adresse donc un double reproche, de ne pas avoir trouvé Dieu, et d'avoir cru en de telles divinités. Ils ne sauraient donc s'en rapporter à leur intelligence, livrée à ses propres inspirations. Après avoir montré, de manière à les émouvoir aussi profondément, combien peu ils étaient excusables, Paul ajoute : « Irrité contre ces temps d'ignorance, Dieu annonce maintenant à tous les hommes qu'ils fassent en tout lieu pénitence. » Qu'est-ce à dire? Aucun de ces idolâtres ne sera-t-il donc puni? Aucun du moins de ceux qui feront pénitence. C'est de ceux-là seulement que l'Apôtre s'occupe; car il songe, non à ceux qui sont morts, mais à ceux auxquels il s'adresse. Dieu ne veut pas vous châtier. Il ne leur dit pas : Dieu vous a dédaignés; — il l'a permis; mais bien : Vous l'avez méconnu. « Il a dédaigné; » il ne veut pas vous traiter comme si vous aviez attiré sur vos têtes sa vengeance. Vous l'avez méconnu. Il ne leur dit pas non plus : C'est bien volontairement que vous avez fait le mal; ce qu'il a dit tout à l'heure l'indique suffisamment : « Afin qu'en tout lieu on fasse pénitence. » La terre entière est clairement désignée.

4. C'est ainsi que Paul combat l'opinion des Athéniens sur la pluralité des dieux. « Car il a déterminé le jour où il doit juger l'univers selon la justice. » Encore une fois, sous le nom d'univers, il désigne les hommes. « Par l'homme qu'il a choisi, le ressuscitant d'entre les morts. » Notez cette allusion à la passion du Sauveur, en même temps que la mention faite de sa résurrection. Qu'il s'agisse d'un jugement véritable, la résurrection du Sauveur le prouve : elle est le principe dont ce jugement sera la conséquence. Dès lors qu'il est vraiment ressuscité, il est hors de doute que tout le reste est la vérité. Enfin, que les apôtres aient conquis une foule d'hommes à la foi en la résurrection de Jésus d'entre les morts, c'est un point qui devient également indubitable. Ce langage s'adressait aux Athéniens : il nous serait adressé à nous tous avec le même droit, car tous nous devons faire pénitence, vu que le jour est arrêté où Dieu jugera le monde. Ce qu'il est bon d'observer, c'est la qualité de juge donnée par l'Apôtre au Seigneur, ainsi que la providence sans bornes, la miséricorde, la bonté, la sagesse, la toute-puissance et toutes les perfections dignes du Créateur qu'il lui attribue. Ce qu'il disait venait à l'appui du dogme prêché par lui de la résurrection de Jésus. Faisons donc tous pénitence; car il nous faudra tous comparaître au redoutable tribunal. Si le Christ n'est point ressuscité, alors nous ne serons pas jugés; mais, s'il est ressuscité, le jugement est inévitable. « Il est mort pour ceci, à savoir, pour commander aux vivants et aux morts... Tous, nous sommes appelés à nous présenter à la barre du Christ, afin d'y recevoir la récompense de nos

actes. » *Rom.*, XIV, 9-10; II *Cor.*, V, 10. Ne voyez pas en ces paroles des paroles et pas autre chose; car nous devons tous ressusciter aussi. Le Sauveur ne doit pas juger l'univers d'une façon différente. Les mots : « En le ressuscitant d'entre les morts, » impliquent le corps dans cette résurrection; car le corps avait été principalement atteint et frappé par la mort. Chez les Grecs, un égal mépris environne le dogme de la création et celui du jugement. Leurs idées sont des idées d'enfants, ce sont des extravagances telles qu'en produit l'ivresse.

Quant à nous, qui avons été soigneusement instruits sur tous ces points, appliquons-nous à des œuvres sérieuses, et travaillons à devenir les amis du Christ. Jusques à quand le traiterons-nous en ennemi? Jusques à quand lui témoignerons-nous plus que de l'indifférence? — Que dites-vous là? répliquerez-vous; mais il n'en est rien! — Je ne le dirais pas si votre conduite ne m'y contraignait. Quel avantage procurerait mon silence, dès lors que les faits crient aussi haut? — Alors comment l'aimerons-nous réellement? — Je vous l'ai dit à satiété, je vous le dirai maintenant une fois encore. Il me semble avoir trouvé une manière admirable et merveilleuse de l'aimer comme vous le désirez. Après nous être rendu compte des bienfaits que nous et nos pareils avons reçus également du Seigneur, bienfaits dont le nombre et le prix défient toute expression; après lui en avoir offert nos actions de grâces, songeons tous aux bienfaits qu'il accorde à chacun de nous en particulier, et repassons-les chaque jour dans notre pensée. Comme ce genre de réflexions exerce une influence salutaire, que chacun de nous examine et recherche avec soin s'il ne lui est pas arrivé de tomber entre les mains de ses ennemis, et cependant de n'en avoir point souffert; que ces bienfaits divins soient, pour ainsi parler, gravés dans notre cœur comme dans un livre. Avez-vous, par exemple, commencé quelque voyage avant l'aurore, et n'avez-vous pas couru aucun danger, dans une lutte qu'il vous a fallu soutenir contre des malfaiteurs? En êtes-vous sorti vainqueur? Avez-vous échappé aux dangers d'un mal qui ne laissait aux vôtres aucune espérance?

Par ces réflexions diverses, vous réussirez aisément à vous rendre Dieu propice. Dès que les services rendus par Mardochée à son souverain lui revinrent en mémoire, ce serviteur fut aussitôt élevé au faîte des honneurs. A plus forte raison en sera-t-il ainsi de nous, pourvu du moins que nous remplissions ces deux conditions et que nous recherchions, soit en quoi nous avons offensé Dieu, soit en quoi nous en avons reçu du bien; alors nous aussi nous ouvrirons notre cœur à la reconnaissance, et nous l'exprimerons comme il convient de l'exprimer. Malheureusement personne ne raisonne de cette manière. S'agit-il de péchés, nous disons simplement que nous en avons beaucoup commis, sans nous mettre en peine de les rechercher en particulier : s'agit-il des bienfaits de Dieu, nous reconnaissons que nous en avons beaucoup reçus, sans nous mettre davantage en peine de voir quels sont ces bienfaits, et sans en préciser le lieu, le temps, l'importance. Conduisons-nous désormais en cette matière avec moins de légèreté; si vous pouvez revenir sur le passé, rendez-vous-en un compte exact, comme s'il était question d'un riche trésor. Un autre avantage que vous procurera cette recherche sera de ranimer en vous l'espérance. Quand vous verrez avec quelle sollicitude le Seigneur n'a cessé de veiller sur vous, toute pensée de désespoir s'évanouira dans votre cœur, vous ne croirez jamais à l'abandon du côté de Dieu, et il vous suffira, pour toute preuve de sa bienveillance, de la bonté qu'il vous a témoignée, en vous protégeant, quand vous l'offensiez, au lieu de vous punir.

5. Permettez-moi de vous raconter une histoire qui m'a été racontée à moi-même. Un enfant qui n'avait pas encore atteint sa quinzième année, se trouva dans la campagne avec sa mère. L'air étant malsain et vicié, ils furent tous deux saisis par la fièvre. On était alors en automne. La mère s'empressa de rentrer en ville; quant à l'enfant, sur l'ordre des médecins, il dut demeurer où il était, à cause de la violence du mal. Sur ces entrefaites, il crut dans sa sagesse qu'il viendrait plus facilement à bout de la



fièvre, s'il se gargarisait la gorge sans prendre aucune nourriture. Enfant comme il l'était, il tint sa résolution avec une opiniâtreté dont il eût pu faire meilleur usage. Retourné en ville, il eut la langue paralysée; longtemps il lui fut impossible de parler et d'articuler quoi que ce fût; néanmoins il lisait et il fréquentait assidûment les écoles, mais sans résultat et sans amélioration aucune. Tout espoir était à peu près perdu, et sa mère était en proie à la plus vive douleur. Divers médecins essayèrent divers moyens, toujours en vain : dans sa bonté, Dieu daigna briser enfin les liens qui enchaînaient la langue de cet enfant; il guérit alors et reprit l'usage de la parole. Sa mère racontait à ce propos que son fils, étant tout petit, était affligé d'un mal au nez qu'on appelle polype : les médecins avaient également mis en œuvre, sans résultat aucun, toutes les ressources de leur art; la mère appelait de ses vœux la mort de son enfant, le père qui vivait encore l'y vouait également; enfin tout le monde était dans un profond désespoir. Or, un jour, l'enfant fut saisi par une toux violente, à la suite de laquelle il rejeta le principe du mal qui le rongeait et fut complétement guéri. Quand il est délivré de cette infirmité, voilà qu'une fistule se déclare à son œil; il en découle une humeur âcre et visqueuse qui se coagule en croûtes tellement épaisses, que la pupille en est couverte et que l'enfant se trouve menacé d'une cécité déclarée par tout le monde inévitable. Ce fut de nouveau la bonté divine qui le délivra de cette infirmité. Ces faits, on me les a racontés; ceux que je vais vous exposer, je les ai connus par moi-même.

Tandis que j'étais encore jeune, on craignit une conspiration dans notre cité; des soldats en occupèrent extérieurement les portes, et l'on chercha dans la ville les livres de magie et de charlatanisme qui s'y trouvaient. L'auteur d'un livre de ce genre, en ayant jeté les feuilles déroulées dans le fleuve, fut pris ensuite : on lui demanda ce livre, et, n'ayant pu le livrer, il fut conduit dans les rues de la ville chargé de chaînes. Les preuves et les charges devenant accablantes contre lui, la sentence qu'il méritait lui fut appliquée. Or, en ce même temps, je me dirigeais vers un martyrium, et je traversais avec un de mes amis les jardins qui longent le fleuve. Tout à coup, mon compagnon aperçut le livre qui surnageait; le prenant pour un linge, il descendit sur la rive, reconnut, dès qu'il en fut rapproché, que c'était un livre, et il le prit. Moi, qui estimais cette rencontre une chose fort ordinaire. je m'opposais à ce qu'il le prît et je riais de son opiniâtreté. Eh bien! voyons ce que c'est, fit mon compagnon; et, déroulant une partie du livre, il aperçut les caractères magiques. En ce moment précisément un soldat vint à passer. Aussitôt mon compagnon de cacher le livre et de s'éloigner, glacé de frayeur. Qui donc aurait pu croire que nous eussions retiré du fleuve ce livre, alors que tous les citoyens, même à l'abri du soupçon, étaient saisis de crainte? Nous n'osions pas, d'un côté, nous en défaire, de peur d'être aperçus, et, de l'autre, nous craignions tout autant de le mettre en pièces. Enfin, Dieu aidant, nous nous en débarrassâmes et nous échappâmes ainsi au plus sérieux danger.

Il me serait aisé de vous citer une infinité de traits semblables. Je vous ai raconté ces derniers pour que le souvenir vous en soit profitable, s'il vous arrive de vous trouver en des conjonctures sinon identiques, du moins pareilles. Qu'une pierre lancée contre vous ne vous frappe pas, ne l'oubliez jamais; il n'en faut pas davantage pour nous mériter la bienveillance du Seigneur. Lorsque nous devons la vie à un homme, nous ne songeons jamais à lui sans souffrir de ne pouvoir reconnaître dignement le bien que nous en avons reçu; à plus forte raison en doit-il être de même pour Dieu : d'autant plus que nous en retirons un bénéfice. Voulons-nous éviter une trop grande tristesse, écrions-nous : « Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi ne supporterions-nous pas quelques maux? » *Job*, II, 10. C'était pour instruire les fidèles que Paul rappelait à quels périls il avait été soustrait. Jacob aussi ne perdait pas de vue les épreuves de cette nature qu'il avait traversées; d'où ces paroles : « L'ange qui m'a protégé depuis ma jeunesse. » *Genes.*, XLVIII, 16. Ne nous bornons pas à nous souvenir du fait

de la délivrance; rappelons-nous de plus comment, à quel propos. Le même patriarche nous en donne l'exemple; énonçant les bienfaits qu'il avait particulièrement reçus : « Avec mon bâton, disait-il, j'ai traversé le Jourdain. » *Genes.*, XXXII, 10. De même, les Juifs ne cessaient de rappeler l'histoire de leurs pères, et ils revenaient constamment sur leur délivrance de l'Egypte. C'est un motif de plus pour nous de nous entretenir des faveurs dont nous avons été personnellement honorés, toutes les fois que le chagrin et le malheur nous ont visités; car si Dieu ne nous eût tendu sa main, à coup sûr nous eussions péri. Entretenons-nous tous de ces vérités, repassons chaque jour en notre esprit les bienfaits du Seigneur, témoignons-lui sans relâche notre gratitude, rendons-lui gloire d'une voix unanime, chantons continuellement ses louanges, afin de recevoir le prix magnifique réservé à la reconnaissance, par la grâce et la miséricorde du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

« Lorsqu'ils eurent entendu parler de la résurrection des morts, les uns se prirent à rire, les autres lui dirent : Nous vous entendrons un autre jour sur ce sujet. C'est ainsi que Paul sortit d'au milieu d'eux. »

1. Pourquoi Paul, après avoir amené les Athéniens au point de lui dire : « Nous vous entendrons un autre jour sur ce sujet, » se hâte-t-il de sortir d'Athènes? Pourtant, aucun danger ne le menaçait. Sans doute, il savait qu'il n'y produirait que peu de fruit; en outre, l'Esprit le poussait vers Corinthe. « Quelques hommes s'attachèrent à lui et embrassèrent la foi : parmi ceux-ci se trouvaient Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris, et avec eux plusieurs autres. Paul, ayant ensuite quitté Athènes, vint à Corinthe; et, trouvant un Juif nommé Aquilas, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme, car Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux. Or, comme il exerçait le même métier, il demeurait chez eux et travaillait. Leur métier était de faire des tentes. » Je l'ai déjà dit, l'Esprit le poussait vers Corinthe, où il devait séjourner. Bien qu'épris de toute nouveauté en fait d'éloquence, les Athéniens faisaient peu d'attention au fond des choses. Leur préoccupation unique était non la vérité, mais d'avoir un sujet quelconque de parler : c'est pour cela qu'ils ne s'attachent point à la doctrine de l'Apôtre. Si telles étaient leurs mœurs, observera-t-on, d'où vient qu'ils disent de Paul sur un ton accusateur : « Il paraît prêcher de nouvelles divinités? » N'importe, cette doctrine nouvelle leur présente trop de difficultés. Toutefois, Denys l'Aréopagite et quelques autres embrassèrent la foi. Ceux qui avaient à cœur une vie vraiment vertueuse acceptèrent sans hésiter la prédication évangélique; ceux qui étaient animés de dispositions différentes ne l'acceptèrent pas. Il semble avoir paru suffisant à Paul d'avoir jeté la semence de la foi : déjà la plus grande partie de sa vie était écoulée. Il mourut, en effet, sous Néron. Claude commençait contre les Juifs cette persécution, dont le but caché mais réel était leur conversion : l'empereur voulait délivrer Rome de leur funeste présence. En sorte que, par une mesure providentielle, Paul ayant été conduit à Rome comme prisonnier, il n'eut pas à craindre d'être chassé en sa qualité de Juif, lui qui était confié à la garde d'un soldat.

« Et il demeura chez eux. » Quelle justice il dut trouver chez eux pour accepter leur hospitalité! C'est là où il semblait ne pas devoir demeurer qu'il accepte précisément l'hospitalité qui lui est offerte. N'écrivait-il pas : « Pour trouver sujet de se glorifier, ils veulent paraître semblables à nous? » II *Cor.*, XI, 12. « Et il prêchait tous les jours de sabbat dans la synagogue, et il persuadait les Juifs et les Gentils. Quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, Paul prêchait avec encore plus d'ardeur, témoignant aux Juifs que Jésus était le Christ. » Sans doute que les Juifs l'injuriaient et s'élevaient contre lui. Quant à Paul, il les quitte et les pénètre d'épouvante. « Inutile, leur dit-il, de vous annoncer davantage la parole évangélique. » Cependant il ménage un



peu plus ses expressions. « Les Juifs le contredisant et blasphémant, il secoua ses vêtements et leur dit : Que votre sang soit sur votre tête, pour moi j'en suis innocent; dès ce moment je vais au gentil. Et en sortant, il entra dans la maison d'un homme nommé Juste, qui servait Dieu et dont la maison touchait à la synagogue. Et Crispus, chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille. Et plusieurs d'entre les Corinthiens l'ayant entendu, crurent et furent baptisés. » Quoiqu'il leur ait dit : Dès ce moment je m'éloigne, il ne les abandonne pas complétement. En leur parlant en ces termes, il voulait surtout les arracher à leur torpeur. Il vint donc ensuite chez Juste, dont la maison touchait à la synagogue. Il restait près de ce lieu de réunion des Juifs, afin que ce voisinage pût seconder leur zèle. « Crispus, chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille. » Il n'en fallut pas davantage pour leur ouvrir les yeux. « Or, le Seigneur dit à Paul, dans une vision pendant la nuit : Ne crains pas, mais parle et ne garde pas le silence; car je suis avec toi, et personne ne pourra te faire de mal, parce que j'ai un peuple nombreux dans cette ville. » Que de raisons Dieu emploie pour allumer la persuasion dans son cœur, et comme il met bien en dernier lieu la raison la plus capable de faire sur lui une forte impression! « Car j'ai un peuple nombreux, dit-il, dans cette ville. »

On demandera quel fut le résultat des persécutions des Juifs. Ils ne réussirent qu'à mener Paul devant le proconsul. « Il demeure donc à Corinthe un an et six mois, enseignant chez eux la parole de Dieu. Gallion, étant proconsul d'Achaïe, les Juifs, d'un commun accord, s'élevèrent contre Paul et l'amenèrent à son tribunal en disant : Celui-ci persuade aux hommes d'honorer Dieu contre la loi. » A tout propos vous les voyez intenter à l'Apôtre des accusations devant les pouvoirs publics. Mais ils eurent beau soutenir que Paul enseignait aux hommes à honorer Dieu contre la loi, le proconsul n'y fit aucune attention; il prit plutôt la défense de l'accusé. Ecoutez sa réponse : « S'il s'agissait, ô Juifs, de quelque crime ou de quelque injustice touchant à l'ordre public, je vous écouterais volontiers. » Il y avait dans ce magistrat un vif sentiment de la justice; et sa réponse ne permet pas d'en douter. « Paul étant au moment d'ouvrir la bouche, Gallion dit aux Juifs : S'il s'agissait de quelque crime ou de quelque injustice touchant à l'ordre public, volontiers, ô Juifs, je vous écouterais; mais, comme il n'est question que de mots, de noms et de votre loi, à vous d'aviser, je ne tiens pas à me prononcer en semblables matières. Et il les renvoya de son tribunal. Et tous prenant Sosthène, chef de la synagogue, ils le frappaient devant le tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine. » Nouvelle preuve de la modération du proconsul; il n'estima pas injure à lui personnelle cette conduite si audacieuse des Juifs envers l'un des leurs.

Folie des Athéniens en entendant parler de la résurrection.

2. Mais revenons sur ce qui précède. « Lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns se prirent à rire, les autres disaient : Nous vous entendrons sur ce sujet un autre jour. » Ainsi, tandis que les doctrines les plus élevées retentissaient à leurs oreilles, ils n'y prêtaient aucune attention, et ils se moquaient; ils se riaient de la résurrection, « l'homme animal ne saisissant pas les choses qui viennent de l'Esprit. » I *Cor.*, II, 14. « C'est ainsi que Paul sortit d'au milieu d'eux. » « C'est ainsi; » de quelle manière? Après avoir obtenu l'adhésion des uns, les sarcasmes des autres. « S'éloignant d'Athènes, il vint à Corinthe. Et, trouvant dans cette ville un Juif nommé Aquilas, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec sa femme Priscille, il demeura chez eux et il y travaillait. » Notez comment la loi est peu à peu mise de côté. Cet Aquilas, tout Juif qu'il est, coupe plus tard, à Cenchrée, ses cheveux, et part avec Paul pour la Syrie. Originaire du Pont, il n'avait point hâte de se rendre à Jérusalem ou dans les environs, et il en demeurait éloigné. C'est chez lui que Paul accepte l'hospitalité, et il n'en rougit pas; on dirait qu'il y a trouvé l'hospitalité qui lui convient et une habitation qui lui plaît infiniment plus que ne lui plairait un palais. Que ce langage, mon bien-aimé, n'appelle pas le sourire sur vos lèvres. A l'athlète la palestre convient



mieux que ne lui conviendrait une couche moelleuse ; pour le guerrier, un glaive de fer est préférable à un glaive d'or. « Et il travaillait, » tout en prêchant. Rougissons, nous qui, sans exercer le ministère de la parole évangélique, vivons néanmoins dans l'oisiveté. « Et il discutait dans la synagogue tous les jours de sabbat, et il persuadait les Juifs et les Gentils. Les Juifs contredisant et blasphémant, » il se retira : dans l'espoir de les faire rentrer en eux-mêmes. Voilà pourquoi, quittant son habitation première, il vint habiter près de la synagogue ; évidemment aucun danger ne le menaçait en sa première demeure. « Leur témoignant. » Il ne s'agit plus d'enseignement, mais de témoignage. « Les Juifs contredisant et blasphémant, il secoua ses vêtements et leur dit : Que votre sang soit sur votre tête. » Il s'efforce de les effrayer autant par ses actes que par ses paroles; il s'exprime avec d'autant plus de vivacité qu'il en avait déjà converti un grand nombre. « J'en suis innocent; dès ce moment je vais aux gentils. » Nous sommes donc coupables du sang des fidèles qui nous sont confiés, lorsque nous les traitons avec négligence. Conséquemment, ce que l'Apôtre écrivait ailleurs : « Que l'on ne prétende plus me prendre en défaut, » *Galat.*, VI, 17, il l'écrivait pour effrayer les Galates ; car le châtiment dont ils étaient menacés les terrifiait moins que ce langage ne les piquait. « Et s'en allant, il vint dans la maison de Juste. » Il change de demeure, comme pour leur faire croire qu'il est au moment de passer chez les gentils. « Or, Crispus, le chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille. » Voilà donc la conversion d'une famille entière. Aussitôt, un grand nombre embrassèrent la foi et furent baptisés. Ce Crispus, chef de la synagogue, est celui dont l'Apôtre parlait en son Epître : « Je n'en ai pas baptisé d'autre, hormis Crispus et Gaïus. » I *Cor.*, I, 14. Je croirais volontiers qu'il portait aussi le nom de Sosthène, disciple si dévoué, si fidèle à Paul, qu'il ne le quitta point et qu'il fut maltraité pour lui.

« Or, le Seigneur dit à Paul dans une vision pendant la nuit : Ne crains rien et parle hardiment. » C'est pour cela qu'il séjourna longtemps en ce lieu : si la foule des fidèles lui en inspira la pensée, la faveur avec laquelle le Christ le traitait exerça sur lui une plus profonde influence. Du reste, le danger était beaucoup plus sérieux depuis que le chef de la synagogue et un nombre considérable d'habitants avaient écouté la parole évangélique. « Ne crains pas, » lui dit le Sauveur. Rien n'était plus propre à ranimer son courage que ce reproche fait à sa timidité ; si l'on aime mieux n'y pas voir un reproche de cette nature, du moins était-il ainsi prémuni contre un semblable péril. Le Seigneur ne laissait pas ses disciples constamment en face des épreuves, de crainte que le découragement ne s'emparât de leur âme. Quant à Paul, ce qui l'affligeait au delà de toute mesure, c'était la contradiction opiniâtre et l'incrédulité : les persécutions les plus cruelles lui eussent causé moins de peine. « Ne garde pas le silence ; car un peuple nombreux m'appartient dans cette cité. » Sans doute, tel est le motif de cette apparition du Christ. « Mais Gallion étant proconsul en Achaïe, les Juifs s'élevèrent contre Paul d'un commun accord. » Ainsi, au bout d'un an et six mois, ils se soulèvent, eux qui n'avaient pas le droit de se servir de leurs propres lois. Ce qui faisait sur les Corinthiens la plus forte impression, c'était la persuasion où ils étaient que leur gouverneur ne s'occuperait guère de pareilles affaires. Autre chose était de triompher à la suite d'une accusation intentée, autre chose de savoir que le juge n'attachait à cette accusation aucune importance.

Considérez la prudence avec laquelle en agit Gallion. Au lieu de répondre sur-le-champ : Peu m'importent vos réclamations, il s'exprime en ces termes : « S'il était question, ô Juifs, de quelque crime ou de quelque injustice, je vous écouterais avec patience ; mais, s'il n'est question que de doctrines, de mots et de votre loi, examinez vous-mêmes; moi, je ne veux pas me prononcer en de telles matières. Et il les renvoya de son tribunal. » Magnifique victoire que celle-là ! « Se saisissant de Sosthène, chef de la synagogue, ils le frappaient devant le tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine. » Quelle



confusion pour eux ! « Et Gallion ne s'en mettait pas en peine, » quoique l'insulte retombât sur lui. S'imaginant en avoir reçu le droit, les Juifs frappent Sosthène, et se vengent sur lui de l'affront qui vient de les couvrir de honte. Pourquoi la victime ne les frappa-t-elle pas à son tour? N'en avait-elle pas le droit aussi bien qu'eux? C'est que les fidèles avaient appris la sagesse du Christ. Le chef de la synagogue ne répondit pas aux mauvais traitements par de mauvais traitements, afin que le juge reconnût de quel côté se trouvait la modération. Cette scène ne fut pas sans avantages pour ceux qui en étaient les témoins : la mansuétude des uns, la rage des autres montrèrent que l'autorité du magistrat ne serait pas intervenue hors de propos. Mais ce fut un désordre complet. Gallion ne dit pas : Il ne faut pas que je m'occupe de telles affaires, pour que les Juifs ne redoublent pas leurs mauvais traitements ; mais bien : « Je ne veux pas ; je ne veux pas me prononcer en de telles matières ; » tant il craignait de se compromettre. Pilate aussi disait aux Juifs touchant le Christ : « Prenez-le, et jugez-le suivant votre loi. » *Joan.*, XVIII, 31. C'était donc d'après leur loi que les Juifs, au sentiment du proconsul, auraient dû juger ; mais la rage et la fureur avaient produit en eux une sorte d'ivresse. Paul était sorti d'Athènes, « parce qu'un peuple nombreux était » dans Corinthe converti au Seigneur. On maltraitait le serviteur de Dieu, et il n'ouvrait pas la bouche pour se plaindre.

3. Suivons cet exemple : à nos persécuteurs opposons la douceur, la patience, le silence. Les blessures qui atteignent l'âme sont de beaucoup les plus cruelles, les coups dont elle est frappée sont les plus accablants ; car il est beaucoup moins douloureux d'être atteint en son corps que d'être atteint en son cœur. Si nous frappons nos frères par affection, ils en seront heureux ; si vous les frappez avec des vues injurieuses, vous les atteignez au cœur et vous les blessez au vif ; c'est le cœur alors, je le répète, que vous avez meurtri. Que la douceur pénètre plus profondément que la fureur, nous allons essayer de le démontrer. Il est une démonstration d'une irrécusable autorité, celle des œuvres et de l'expérience ; n'importe, nous y joindrons, quoique nous l'ayons fait bien des fois, la démonstration du raisonnement. Dans une insulte, ce qui nous pique le plus c'est le jugement porté par les assistants : autre chose est d'être publiquement insulté, autre chose de l'être en particulier. Il nous en coûte peu de supporter les insultes qui sont proférées contre nous dans le silence de la solitude, sans témoin aucun, à l'insu de qui que ce soit. Ce n'est pas tant l'insulte elle-même qui froisse ; c'est plutôt la publicité de l'insulte : qu'un homme nous témoigne en public des égards, quand même il nous insulterait en particulier, nous lui saurons très-bon gré de ces égards. Conséquemment, ce qui nous blesse au vif ce n'est pas l'insulte elle-même, c'est l'impression qu'elle produit sur les spectateurs, et la crainte de notre part que nous ne devenions pour eux un sujet de mépris. Et, lorsque les spectateurs nous sont favorables, l'insulte ne retombe-t-elle pas alors sur la tête de celui qui la profère, puisque le jugement des témoins se prononce contre ce dernier? Au demeurant, à qui, je vous le demande, s'adresse le mépris des assistants? à la personne qui insulte, ou bien à la personne insultée? A la personne insultée, s'il faut en croire la passion. Mais, comme nous sommes en ce moment exempts de passion, examinons froidement la vérité, pour n'être pas plus tard aveuglés.

Celui qui insulte est plus méprisable que la personne insultée.

Quelle est donc, en ce cas, la personne que tous nous blâmons d'un commun accord? A coup sûr, la personne qui insulte : cette personne est-elle d'une condition inférieure, nous ajoutons qu'elle a perdu tout sens ; est-elle de condition égale, nous disons qu'elle s'oublie ; est-elle de condition plus élevée, ce n'est même pas alors à nos yeux une excuse. Qui méritera votre approbation, l'homme qui s'agite, s'émeut, s'emporte, oublie tous les sentiments de la nature humaine, ou bien l'homme qui ne sort pas du calme et de la paix d'une philosophie sans nuages? Si le premier n'est même pas un homme, le dernier est plutôt un ange. L'un est impuissant à porter ses propres maux ; l'autre porte en outre les maux d'autrui. L'un n'a pas pu se supporter lui-même ; l'autre a pu suppor-



ter son semblable. L'un est victime d'un complet naufrage, l'autre vogue à pleines voiles sans avoir à redouter les vents contraires : il n'a pas laissé la tempête fondre sur son vaisseau et faire sombrer son âme; profitant de la brise bienfaisante de la mansuétude, il a dirigé sa course vers le port d'une philosophie à l'abri des orages. De même que, sur un vaisseau battu par la tourmente, les matelots ne savent ce qu'ils doivent jeter à la mer de ce qui leur appartient ou des marchandises qui leur ont été confiées; alors tout est indistinctement sacrifié, les choses de prix et les choses qui n'en sont pas; puis, la tempête apaisée, au souvenir des sacrifices qu'ils ont dû faire, ils versent des larmes, et ce souvenir ne leur permet pas de goûter pleinement la sérénité qui leur est rendue; de même, tant que règne l'orage de la colère, on sacrifie tout sans se rendre compte de ce que l'on fait; mais, le calme rétabli, alors on comprend la perte que l'on a faite, on se rend compte du dommage éprouvé, et l'on n'a plus de repos au souvenir du langage par lequel on s'est couvert de honte, et des pertes irréparables qu'a subies, sinon notre fortune, du moins notre renommée de modération et de douceur. Vraiment, ce sont des ténèbres que la colère et la fureur. « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu; » *Psalm.* XIII, 1; ce que dit le Psalmiste de l'insensé s'appliquerait aussi bien à l'homme que la fureur possède. Le furieux a dit, lui aussi : Il n'y a point de Dieu; car « la grandeur de sa colère ne lui permettra pas la réflexion. » *Psalm.* X, 4. Lorsque le sentiment de la piété a pénétré dans une âme, il la domine, il la commande tout entière. Si vous croyez souffrir moins que la personne injuriée, essayez de proférer quelque injure; alors même qu'aucune voix accusatrice ne s'élèverait contre vous, la voix de la conscience, à la barre de laquelle il vous faudrait comparaître, vous poursuivrait partout incessante et implacable. N'est-il pas vrai que, si l'on vous dit que la personne injuriée n'a proféré aucune parole amère, vous en êtes plus péniblement affecté? Comment se fait-il, je vous le demande, que vous vous soyez abaissé à couvrir d'injures un homme d'une douceur et d'une mansuétude aussi remarquables? Ce langage nous le tenons souvent; mais nous ne voyons pas qu'on songe à le mettre en pratique. Quoi! vous, un homme, vous outragez un autre homme; vous, un serviteur, vous injuriez un de vos pareils! Mais pourquoi m'étonner, quand je vois Dieu lui-même insulté chaque jour?

4. Que ce soit là pour vous, que l'injure poursuit, une suprême consolation. On vous insulte, Dieu aussi est insulté; on vous outrage, Dieu aussi est outragé; on vous conspue, Dieu aussi est conspué. Pour souffrir le mal il veut bien être avec nous; mais il n'y est pas quand il s'agit de le faire. Jamais il n'a commis d'outrage envers qui que ce soit; jamais il n'a commis d'insulte ni d'injustice. C'est donc nous qui nous rapprochons de lui, non vous. Supporter les injures, c'est la part de Dieu; injurier contre toute raison, c'est le rôle du démon. Remarquez bien ces deux parts. On a dit au Christ : « Vous êtes possédé du démon; » *Joan.*, VII, 20; un serviteur du grand prêtre alla même jusqu'à le souffleter. Voilà donc quelle est la société choisie par les hommes familiarisés avec l'injure; elle est bien digne d'eux. Si, pour un seul mot, Pierre fut qualifié de Satan, que ne mériteraient pas ces derniers? Ne seront-ils pas traités de Juifs, eux qui agissent à la façon des Juifs, comme les Juifs furent traités de fils du diable parce qu'ils en avaient fait les actions? Qui êtes-vous donc, vous qui proférez des injures? Il est vrai que vous en proférez précisément parce que vous n'êtes rien; car aucun homme digne de ce nom ne s'abaisse jusque-là. Dans les combats singuliers, on se demande : Qui êtes-vous? Il faudrait suivre un ordre inverse et dire : Injuriez tant que vous voudrez, car vous n'êtes rien. Ce n'est pas ainsi que l'on s'exprime parmi nous, et si nous demandions : Qui êtes-vous, vous qui nous injuriez? il nous serait répondu : Quelqu'un qui vaut mieux que vous. C'est le contraire, je le répète, qu'il faudrait répondre; mais la question étant mal posée, la réponse est mal faite; en sorte qu'à nous en revient la faute. Comme si les personnes qui nous injurient étaient considérables, nous nous écrions : Qui

êtes-vous donc, vous qui vous permettez de parler ainsi? Aussi nous répondent-elles, comme nous venons de le dire. Voici comment nous devrions leur parler : Vous nous insultez! insultez tant que vous voudrez, vous n'êtes rien. Pour ceux qui ne tombent pas dans cette faiblesse, ce serait le cas de leur dire : Qui êtes-vous donc, vous qui ne proférez pas l'injure? vous vous êtes élevés de beaucoup au-dessus de la nature humaine. La véritable noblesse, la véritable liberté, c'est de ne se permettre aucune parole basse, eût-on des motifs de la proférer. Combien de scélérats ne mériteraient pas d'être mis à mort? Cependant le juge ne le fait point par lui-même, il a recours à un interrogatoire préalable; et cet interrogatoire, il le fait encore, non par lui-même, mais par autrui. Si un magistrat ne daigne pas interroger lui-même un criminel, et s'il ne lui parle que par intermédiaire, à plus forte raison ne devrions-nous pas injurier nos pareils : à les injurier, nous gagnerons certainement beaucoup moins qu'à comprendre que ces injures retombent sur nous-mêmes.

Voilà une des raisons pour lesquelles nous ne devons pas injurier les méchants. Quant aux bons, une autre raison nous en doit détourner, à savoir qu'ils ne le méritent pas; enfin, en troisième lieu, nous devons nous tenir en garde à ce sujet, parce que injurier c'est toujours un mal. Voyez que de maux en sont la conséquence : non-seulement la personne injuriée souffre de l'injure, mais de plus la personne qui injurie et les personnes présentes en souffrent également. Laisserons-nous pleine liberté aux bêtes féroces et ne nous occuperons-nous plus de rien? C'est une perspective qui nous serait offerte. Les gens qui font leurs délices de l'iniquité étant des hommes, il reste à se réconcilier avec ces monstres d'une nouvelle espèce : lorsque les maîtres se querellent dans une maison, c'est aux serviteurs à les réconcilier; la nature le veut ainsi, bien que cela ne se fasse pas toujours. Ainsi doit-il en être dans le cas dont nous nous occupons. Vous insultez votre prochain? je ne m'en étonne pas; car vous n'êtes pas un homme. L'on a pris l'injure pour quelque chose de noble, on a cru qu'elle convenait admirablement aux grands; c'est plutôt aux esclaves qu'elle convient, de même que la hardiesse du langage convient aux hommes libres. Si faire le mal est l'apanage ordinaire des premiers, souffrir le mal doit être l'apanage des seconds. L'injure ressemble assez à la servante qui aurait dérobé le bien de son maître; on pourrait la comparer encore au voleur qui, une fois entré, cherche d'un regard scrutateur ce qu'il lui serait facile d'enlever, examine tout afin d'assouvir sa soif du bien d'autrui. Recourons, si vous le voulez, à une comparaison différente. Supposez qu'un voleur dérobe des vases d'ignominie et les expose ensuite en public; ce voleur se déshonore plus lui-même en dérobant et en exposant ces vases qu'ils ne l'ont déshonoré. C'est ainsi que les propos injurieux tenus en présence d'un grand nombre de personnes déshonorent moins le prochain que l'homme assez faible pour les proférer et souiller ainsi son cœur et sa langue. Quand nous combattons les méchants, il en est de nous comme de celui qui, plongé dans la boue, serait obligé pour se défendre de se salir lui-même et de couvrir ses mains de fange. Que ces considérations nous éloignent donc, je vous en prie, de cette habitude funeste, que notre langue reste pure de toute injure, afin de passer la vie présente dans la pratique du bien et d'obtenir les trésors promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE XL.

« Paul, étant encore demeuré en cette ville plusieurs jours, dit adieu aux frères, et fit voile vers la Syrie avec Priscille et Aquilas, mais auparavant il fit couper ses cheveux à Cenchrée, à cause d'un vœu qu'il avait fait. »

1. Remarquez cette observation de la loi; remarquez ces liens que leur imposait leur conscience. C'était une observance judaïque que de raser sa tête à la suite d'un vœu. De plus, il au-



rait fallu offrir un sacrifice, ce que l'on n'avait pas fait après les mauvais traitements infligés à Sosthène. Paul devait s'éloigner, et il s'éloigne en toute hâte. On le prie de demeurer à Ephèse, et il refuse. Pourquoi s'arrête-t-il à Antioche? « Etant monté, dit l'historien, après avoir salué l'Eglise, il descendit à Antioche. » Il avait pour cette cité une profonde affection. C'était là que les disciples avaient reçu le nom de chrétiens; c'était là qu'il avait été livré à la grâce de Dieu, là qu'il avait mis le sceau à la doctrine. Il fit donc voile pour la Syrie, et il laissa dans Ephèse ses compagnons qui devaient y prêcher : ayant passé un long temps avec lui, ils avaient beaucoup appris, bien qu'ils n'eussent pas encore brisé tous les liens qui les rattachaient au judaïsme. La femme suit ici l'exemple du mari; comme lui, elle enseigne. Si donc l'Apôtre ne vint point en Asie, ce fut, j'imagine, parce que de plus pressantes raisons l'appelaient ailleurs. Il ne céda pas aux instances qui furent faites pour le décider à demeurer; il avait hâte de partir. En partant, toutefois, il leur laissa la promesse de retourner parmi eux. Comment, le voici : « Et il vint à Ephèse, et il les y laissa. Etant entré dans la synagogue, il y discuta contre les Juifs. Ceux-ci le prièrent de demeurer plus longtemps parmi eux; mais il n'y consentit point. Il leur fit ses adieux et leur dit: Il faut absolument que j'aille célébrer la fête prochaine dans Jérusalem; cependant, si Dieu le permet, je reviendrai vous voir. Et il partit d'Ephèse. Arrivée à Césarée, il monta et salua l'Eglise; puis il descendit à Antioche. Après y avoir séjourné quelque temps, il partit et parcourut de ville en ville la Galilée et la Phrygie, fortifiant tous les disciples. » Il vient revoir les lieux qu'il avait déjà visités.

Pourquoi saint Paul s'arrête à Antioche.

« Or, un Juif, nommé Apollo, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et savant dans les Ecritures, vint à Ephèse. » Voilà donc les savants qui, eux-mêmes, prêchent la doctrine du Sauveur, voilà les disciples eux-mêmes qui vont la porter de ville en ville. Voyez-vous ce développement de l'Evangile? « Cet homme était instruit dans la voie du Seigneur, et il parlait avec un zèle ardent, et il enseignait avec soin ce qui regardait Jésus, ne connaissant encore que le baptême de Jean. Il se mit donc à parler librement dans la synagogue. Quand Priscille et Aquilas l'eurent entendu, ils le prirent et l'instruisirent plus complétement dans la voie du Seigneur. » Si cet Apollo ne connaissait que le baptême de Jean, d'où vient cette ardeur dont l'Esprit le remplissait? l'Esprit saint ne lui avait pas encore été donné. Si le baptême du Christ fut nécessaire à ceux qui vinrent après lui, ce même baptême lui était nécessaire à lui-même. Que répondre? car ce n'est pas sans raison que l'historien sacré s'est exprimé en ces termes. A mon avis, Apollo serait l'un des cent vingt qui furent baptisés avec les apôtres : s'il n'était l'un d'entre eux, il aurait alors été traité avec la même faveur que le centurion Corneille. — Pourtant, il ne reçut pas le baptême avant que la doctrine du Sauveur lui eût été plus complétement exposée. — Je croirais volontiers à l'exactitude de cette assertion, qu'il devait avoir été baptisé : les apôtres n'avaient pas non plus une connaissance exacte de la doctrine évangélique ni de ce qui concernait Jésus. Selon toute vraisemblance, il avait donc reçu déjà le baptême. Les disciples de Jean, malgré le baptême qu'ils avaient reçu de leur maître, n'en recevaient pas moins celui du Sauveur; il est à croire que les autres disciples agissaient de même. « Comme il voulait aller en Achaïe, les frères qui l'y avaient engagé écrivirent aux disciples de le recevoir. Et, lorsqu'il fut arrivé, il servit beaucoup les fidèles qui avaient cru par la grâce; car il confondait publiquement les Juifs, et leur montrait avec force, par les Ecritures, que Jésus était le Christ. »

« Il arriva, pendant qu'Apollo était à Corinthe, que Paul, après avoir parcouru les hautes provinces, vint à Ephèse où il trouva quelques disciples; et il leur dit : Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous croyez? Ils lui répondirent : Nous n'avons même pas appris qu'il y ait un Saint-Esprit. Et il leur dit : Quel baptême avez-vous reçu? Ils dirent : Le baptême de Jean. Et Paul dit : Jean a baptisé le peuple du baptême de la pénitence, lui prescrivant de croire en celui qui viendrait après lui, c'est à savoir,

en Jésus-Christ. Après ces paroles, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et Paul leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient diverses langues, et ils prophétisaient. Et ils étaient environ au nombre de douze. » Ils étaient bien différents d'Apollo, ces disciples qui ne connaissaient même pas l'existence de l'Esprit saint. Donc, les fidèles qui lui ont exposé complétement la voie du Seigneur, conseillent à Apollo son voyage et lui remettent des lettres de recommandation. Il désirait lui-même vivement aller en Achaïe; mais avant que les frères l'y eussent encouragé, avant qu'ils lui eussent donné leurs lettres, il ne bougea pas. « Et lorsqu'il fut arrivé, il servit beaucoup aux fidèles; car il confondait avec force les Juifs publiquement, leur montrant par les Ecritures que Jésus était le Christ. » Preuve de la connaissance approfondie qu'avait Apollo de l'Ecriture: il confondait les Juifs avec une irrésistible autorité; de la sorte, les fidèles étaient plus fermement décidés à soutenir la foi. « Or, il arriva, pendant qu'Apollo était à Corinthe, que Paul, après avoir parcouru les hautes provinces, vint à Ephèse. » Il s'agit des provinces voisines de Césarée et au delà. « Et, y trouvant quelques disciples, il leur dit: Avez-vous reçu le Saint-Esprit, en qui vous croyez? » Qu'ils ne crussent pas au Christ encore, cela résulte de ce qui est dit peu après: « Prescrivant de croire en celui qui devait venir. » L'Apôtre ne dit pas: Le baptême de Jean n'est rien; mais: Il est incomplet. Il ne le dit pas sans raison; c'est pour leur inspirer la résolution de recevoir le baptême au nom de Jésus. Ils y consentirent, et ils reçurent l'Esprit saint par l'imposition des mains de l'Apôtre. « Paul leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux. » Conséquemment, l'Esprit divin descendait sur les fidèles auxquels Paul imposait les mains. Quoiqu'ils reçussént l'Esprit saint, il est à croire qu'il ne descendit pas visiblement, et qu'il manifesta sa présence uniquement par son action et par le don des langues qui leur fut conféré.

2. Revenons sur la partie du texte sacré dont il vous a été fait lecture. « Paul, y est-il dit, fit voile pour la Syrie avec Priscille et Aquilas; » mais arrivé à Ephèse, il les y laissa; soit parce qu'il ne voulait pas les emmener dans toutes ses courses, soit plutôt pour qu'ils enseignassent dans Ephèse la doctrine du Sauveur. Plus tard, ils retournèrent habiter à Corinthe. Paul leur rendit un splendide témoignage, et il les salua dans son Epître aux Romains: d'où j'inférerais qu'ils revinrent à Rome, attirés par leur affection pour ces lieux d'où Néron les avait chassés. « Et, venant à Césarée, après être monté et avoir salué l'Eglise, il descendit à Antioche, y passa quelque temps, puis partit et parcourut de ville en ville la Galatie et la Phrygie. » Sans doute, les fidèles formaient des assemblées en ces contrées, et on ne les persécutait pas dès leur conversion. Quant à Paul, il ranime leur zèle, pour les confirmer dans la foi; il parcourt ces contrées une seconde fois. « Or, un Juif nommé Apollo, savant dans les Ecritures, vint à Ephèse. » C'était un homme zélé; c'est pourquoi il voyageait de côté et d'autre. « Etant venu en Achaïe, il confondait avec force les Juifs en public. » C'est lui que Paul avait en vue quand il écrivait: « Touchant Apollo notre frère. » I *Cor.*, XVI, 12. Les discussions publiques, ouvertes par lui contre les Juifs, prouvaient la hardiesse de sa parole; son éloquence, sa connaissance des saintes Ecritures étaient prouvées par les résultats qu'il obtenait. La hardiesse du langage est peu de chose sans l'éloquence; de même que l'éloquence sans la hardiesse du langage. Ce ne fut donc pas sans motif que Paul laissa dans Ephèse Aquilas: peut-être l'Esprit de Dieu le permit-il, en vue d'Apollo pour lui donner les moyens d'exercer une action plus puissante à Corinthe. Pourquoi ne fait-on rien au compagnon de Paul et s'élève-t-on contre l'Apôtre? C'est que l'on savait son importance, et que son nom était déjà célèbre. « Aquilas et Priscille, prenant Apollo, lui exposèrent plus exactement les voies de Dieu. » La foi, non la jalousie, non la haine, inspire tous leurs actes. Aquilas donc enseigne; que dis-je? lui-même est enseigné. Dans le peu de temps qu'ils demeurèrent avec lui, ils apprirent si bien qu'ils purent ensuite instruire les autres.

« Comme il se proposait de passer en Achaïe, » on écrivit aux disciples de le bien accueillir. L'historien marque nettement le but de ces lettres : « Pour qu'ils le reçussent, » dit-il. D'où savons-nous que ces Ephésiens avaient reçu le baptême de Jean? — Par leur réponse à la question qui leur est faite : « Quel baptême avez-vous reçu ? » leur demande-t-on, ils répondent : « Le baptême de Jean. » Peut-être s'étaient-ils transportés jusqu'à Jérusalem et y avaient-ils été baptisés; mais, quoique baptisés, ils ne connaissaient pas Jésus. L'Apôtre ne leur dit pas : Croyez-vous en Jésus? mais bien : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit? » Il savait qu'ils ne l'avaient pas reçu. S'il le leur demande, c'est afin, que, sachant bien ce qui leur manquait, ils sollicitent la faveur de le recevoir.

Le baptême de Notre-Seigneur l'emportait de beaucoup sur le baptême de saint Jean.

« Et Paul leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux et ils parlèrent diverses langues, et ils prophétisèrent. » Dès qu'ils ont reçu le baptême, ils prophétisent. Il n'en était pas ainsi du baptême de Jean, qui était encore bien imparfait; seulement il les avait préparés à recevoir plus tard de plus grandes grâces. Et vraiment, ce que Jean réclamait, quand il donnait son baptême, c'était que l'on crût en celui qui devait venir après lui. Un enseignement en résulte, c'est que le baptême purifiait complétement de leurs péchés ceux qui le recevaient. Si les fidèles n'en avaient pas été purifiés, ils n'auraient pas reçu le Saint-Esprit, ils n'auraient pas été favorisés à l'instant même de ses dons. Et remarquez, je vous prie, qu'un double don leur est conféré, le don des langues et le don de prophétie. Jean avait donc bien raison d'appeler son baptême le baptême de la pénitence, non le baptême du pardon ; tout en élevant les sentiments de ses disciples, il leur enseignait que son baptême était dépourvu de toute vertu rémissive, et que la rémission des péchés devait être l'effet du baptême qui leur serait plus tard conféré. Comment se faisait-il que les fidèles auxquels le Saint-Esprit avait été donné n'enseignassent pas, quand Apollo, qui ne l'avait pas encore reçu, enseignait? C'est qu'ils n'avaient ni son zèle, ni sa science; Apollo était à la fois savant et zélé. Je n'hésite pas à croire qu'il y avait dans cet homme une grande hardiesse de langage. Cependant, quoiqu'il prêchât sur le Sauveur une doctrine exacte, une doctrine plus complète lui était nécessaire; malgré sa science incomplète, il en était de lui comme de Corneille, et sa faveur attirait sur lui l'Esprit de sainteté.

Peut-être plusieurs d'entre vous en sont-ils à s'écrier en soupirant : Pourquoi n'avons-nous pas aujourd'hui le baptême de Jean ? Un grand nombre, s'il en était ainsi, négligeraient la pratique du bien, et il arriverait que l'on s'adonnerait à la vertu en vue de ce baptême et non en vue du royaume des cieux. Puis, il y aurait beaucoup de faux prophètes, les justes ne brilleraient pas de l'éclat qu'ils doivent avoir, et l'on n'estimerait pas vraiment bienheureuses les âmes qui embrasseraient la foi dans leur simplicité. Bienheureux « ceux qui n'ont pas vu et qui néanmoins ont cru ; » *Joan.*, XX, 29; bienheureux également ceux qui ont cru sans l'intervention des miracles. Dites-moi, est-ce que le Christ n'adressait pas aux Juifs ces paroles sur le ton du reproche? « Si vous ne voyez pas de miracles, vous ne croirez pas? » *Joan.*, IV, 48. Nous n'avons conséquemment rien à craindre de fâcheux, pourvu que nous veillions sur nous-mêmes. Dans le baptême, nous avons le principe de tous les biens; nous y recevons le pardon des péchés, la sainteté, la participation à l'Esprit de Dieu; l'adoption des enfants, l'éternelle vie. Que vous faut-il de plus? des miracles? mais le temps en est passé. La foi, l'espérance, la charité demeurent; cherchez-les, car elles sont plus grandes que les miracles. « Que mettre au-dessus de la charité, que comparer à la charité? dit l'Apôtre. » I *Cor.*, XIII, 13. Aujourd'hui, cette vertu court de grands périls, le nom seul subsiste; la chose elle-même, on la cherche vainement, tant nous sommes profondément divisés entre nous !

3. Que faire donc pour rétablir l'union désirable ? Il est facile de faire des reproches; mais ce n'est là que la moitié de la tâche à remplir. Il faut de plus montrer comment se rétablit l'affection; il faut s'appliquer à rattacher les uns aux autres les membres qui étaient séparés.

La question principale n'est pas de savoir si l'unité caractérise l'Eglise ou la doctrine : ce qu'il y a de déplorable, c'est que, étant unis sur les autres points, nous ne le soyons pas sur les points indispensables ; c'est que, vivant en paix avec le reste du monde, nous ne soyons en désaccord qu'entre nous. Ne considérez pas seulement les luttes qui se produisent chaque jour parmi les fidèles, songez surtout que nous n'avons pas une sincère et inébranlable charité. Nous avons besoin de bandages et de baume. N'oublions pas que la charité doit caractériser les disciples du Christ, et que tout le reste, sans la charité, n'a point de valeur; n'oublions pas non plus qu'avec un peu de bonne volonté, cette vertu est de la facilité la plus grande. — Nous le savons bien, répondrez-vous ; mais le moyen de l'exprimer dans sa conduite? comment y réussirons-nous? Comment aurons-nous les uns pour les autres cette mutuelle charité? — Commençons par écarter les obstacles nuisibles à cette vertu ; la faire régner alors sera tout à fait facile; que personne ne conserve de ressentiment, que personne n'entretienne d'envie, ne se réjouisse du mal; ce sont autant d'obstacles à la charité. S'il y a des obstacles à écarter, il y a des circonstances qui en favorisent le développement. Il est bon d'écarter les uns, mais cela ne suffit pas, et il faut de plus favoriser les autres. Sirach, parlant de ce qui, loin de développer la charité, la combat et la détruit, appelle cela un opprobre, une révélation honteuse, un détestable fléau. Cela est vrai des hommes auxquels pensait l'écrivain sacré, ces hommes étant tout charnels; pour nous, Dieu nous préserve de mériter un reproche semblable!

Nous ne chercherons donc pas là les motifs à vous soumettre pour vous exhorter à la pratique de la charité; nous les chercherons ailleurs. Sans la charité, tout le reste nous est inutile. Que mille biens soient en notre possession, quel avantage en retirerons-nous? Sans amis, de quoi nous serviront les richesses, de quoi les plaisirs? Même, dans l'ordre des biens temporels vous ne trouverez pas de bien préférable à l'amitié, de même que vous ne trouverez pas de mal plus fâcheux que la haine. « La charité, est-il écrit couvre la multitude des péchés; » I *Petr.*, IV, 8; la haine, au contraire, en est à soupçonner toujours ce qui n'existe pas. Ne pas avoir de haine n'est pas assez, il faut de plus aimer. Songez que le Christ nous en a fait un ordre formel, et il ne vous faudra pas d'autre raison. Le malheur lui-même est une occasion et un principe d'amitié. — Mais, observerez-vous, que faire puisque nous ne sommes pas dans l'adversité? Comment deviendrons-nous amis? — N'êtes-vous pas soumis à d'autres titres? Comment donc l'êtes-vous? Comment entretenez-vous ce sentiment? Du moins, que nul d'entre vous n'ait d'ennemi, ce qui n'est pas peu de chose; qu'il ne jalouse personne : comment accuser celui qui ne connaît pas de haine ? Tous nous demeurons sur le même globe, nous nous nourrissons des mêmes fruits. C'est encore peu; nous participons aux mêmes mystères, à la même nourriture spirituelle. Voilà certes autant de droits à l'amitié. — Comment, demanderez-vous, aimerons-nous avec ardeur? — Quel est le principe de l'amour naturel? La beauté corporelle. Travaillons à donner à nos âmes la beauté, et nous nous aimerons les uns les autres : il ne doit pas suffire d'aimer, il nous faudra de plus être aimés. Arrivons donc premièrement à être aimés, et le reste deviendra facile. — Le moyen d'y arriver? — Parons de beauté et de bonté nos âmes, et nous serons sûrement et constamment aimés. Attachez-vous moins à posséder des richesses, des serviteurs, des maisons, qu'à posséder l'affection de vos semblables, et qu'à jouir d'une bonne renommée. « Un nom honorable est préférable à d'immenses richesses. » *Prov.*, XXII, 1. Celui-là demeure, celles-ci passent; on peut en arriver à garder l'un, on ne saurait garder les autres. L'homme dont la réputation est mauvaise la changera malaisément; le nom seul du pauvre honoré sera pour lui une fortune. Supposez un homme possédant dix mille talents, un autre possédant cent amis, ce dernier sera plus riche certainement que le premier. Ne traitons pas cette question à la légère; cherchons en ce point une sorte d'abondance. De quelle manière l'obtiendrons-nous? « Une parole douce, une bouche s'ex-

primant avec grâce multiplient nos amis. » *Eccli.*, VI, 5. Que notre parole soit donc bienveillante, que nos mœurs soient pures. L'homme doué de ces qualités ne saurait rester inconnu.

Liens qui établissent entre les fidèles des relations d'affection.

4. Vous savez combien de liens établissent entre les infidèles des relations d'affection ; il y a les liens de l'adoption, les liens du sang, les liens des alliances. Mais les liens qui ont été établis chez nous sont encore plus forts; la table qui nous réunit est plus respectable. Nous nous assemblons devant cette table ; et, pour la plupart, nous ne nous connaissons même pas. Vous me direz que cela s'explique par notre grand nombre. C'est notre indifférence, et non notre grand nombre qui l'explique. Les premiers fidèles étaient trois mille d'abord, puis cinq mille, et néanmoins ils n'avaient qu'une seule âme. Aujourd'hui, nul d'entre nous ne connaît son frère, et nous osons chercher dans notre multitude une excuse ! L'homme qui compte de nombreux amis est au-dessus de tous les assauts, il surpasse en puissance les tyrans. Les satellites de ces derniers forment autour d'eux une garde moins sûre que les amis autour d'un ami. Cet homme-là surpasse en gloire ces mêmes tyrans. Ce sont des esclaves qui font ici la garde, là ce sont des égaux; ici règnent la crainte et la répugnance; là règnent l'affection et la bonne volonté. Chose admirable, la multiplicité disparaît dans l'unité, l'unité domine la multiplicité. Il en est ici comme d'une cithare dont les sons divers produisent une harmonie régie par l'unité, et dont les cordes raisonnent sous les doigts d'un même musicien. La cithare ici est la charité, les sons de cette cithare sont les paroles que la charité inspire, paroles qui toutes concourent au même accord et à la même harmonie; le musicien est la vertu même de charité, car c'est elle qui fait jaillir ces accents mélodieux. Si ce n'était pas impossible, il me serait doux de vous conduire dans une ville dont les habitants ne formeraient qu'une seule âme, parce que vous y découvririez une harmonie supérieure à l'harmonie des flûtes et des cithares, une harmonie plus suave, plus mélodieuse que les mélodies de la terre.

Cette harmonie charme et les anges et Dieu le Seigneur des anges; cette harmonie ravit l'attention du ciel entier, elle réprime la rage des démons, elle calme les passions et leur fureur. Non-seulement elle calme les fureurs des passions, mais elle ne leur permet même pas de se produire, elle fait régner dans l'âme la plus parfaite sérénité. De même qu'au théâtre tout le monde écoute en silence le chœur des musiciens et que tout bruit en est banni ; de même entre amis, sous l'action de la charité, toutes les passions se calment et s'apaisent comme autant de bêtes féroces qu'on aurait domptées et apprivoisées. C'est tout le contraire là où règnent des sentiments de haine; mais ne parlons pas de la haine : contentons-nous d'exposer les effets de l'amitié. Sort-il de votre bouche quelque propos choquant, au lieu de se déchaîner, contre vous, tous vous excusent ; faites-vous quelque imprudence, vous ne devenez suspect aux regards de personne, et tous vous jugent avec la plus grande générosité; vous arrive-t-il de tomber, de toute part se présentent à vous des mains secourables, de toute part on s'empresse, on s'efforce de vous relever. En vérité, l'amitié est un rempart indestructible, qui défie aussi bien les assauts du démon que les assauts des hommes. Celui qui possède des amis nombreux ne saurait craindre de danger; aucun motif qui le porte à des sentiments de colère, rien que d'agréable, tout lui sourit; ce n'est pour lui que délices, aucun sujet d'envie, aucune injure dont il ait à se souvenir, égale facilité pour conduire les affaires temporelles et les affaires spirituelles. A quoi comparerons-nous cet homme ? A une cité que des murailles entourent de tout côté, tandis que l'homme sans amis est semblable à une cité dépourvue de remparts. C'est une sagesse précieuse que la sagesse féconde en amitiés. Que l'amitié disparaisse, et ce ne sera plus que désordre, ce ne sera plus que ruines.

Mais, si telle est la vertu de ce qui est à peine l'ombre de l'amitié, que sera l'amitié véritable ! Multiplions donc nos amis, je vous en conjure, et que chacun de nous s'applique à cet art. — J'y travaille, direz-vous; mais mon prochain n'en tient aucun compte. — Eh bien ! votre ré-

compense n'en sera que plus grande. — Sans doute, mais la tâche n'en devient que plus difficile. — Comment, s'il vous plaît? Je vous l'assure et je vous le garantis, si dix d'entre vous se réunissaient et s'imposaient la mission de propager le règne de l'amitié, comme les apôtres s'imposaient la mission d'annoncer l'Evangile, comme les prophètes s'imposaient celle d'instruire le peuple, vous vous assureriez une bien belle couronne. Préparons les images de notre roi; c'est à cela qu'on reconnait les sujets dévoués. Pourquoi ne pas mettre la main à une œuvre plus belle que ne le serait la puissance de rappeler les morts à la vie? Ce qui distingue l'empereur, c'est le diadème et la pourpre : quand il n'est point paré de ces ornements impériaux, serait-il vêtu d'habits étincelants d'or, il ne pose pas en empereur. A vous aussi de prendre maintenant la parure qui doit vous distinguer, et vous gagnerez à vous et à d'autres de nombreux amis. Nul de ceux qui seront aimés ne voudrait certainement haïr. Apprenons à connaître les couleurs dont le mélange doit former cette image. Soyons affables, n'attendons pas le prochain. Ne dites pas : Lorsque je vois quelqu'un demeurer en arrière, j'hésite encore plus que lui. Au contraire, dès que vous le remarquerez, allez à lui, et triomphez de ses hésitations. Quoi donc! vous avez devant vous un malade, et vous aggravez son mal.

Avant toute chose, prévenons-nous d'honneur les uns les autres; n'estimez pas vous abaisser en regardant les autres comme étant au-dessus de vous. En prévenant le prochain, vous vous honorez vous-même, vous faites que l'on vous honore aussi davantage. Cédons partout à nos frères la première place. Ne conservons jamais le souvenir du mal qu'on nous a fait; ne nous souvenons que du bien. Il n'est rien de tel pour provoquer l'amitié, qu'une langue bienveillante, une bouche charitable, une âme sans prétention, un cœur dédaigneux de tout faux honneur, de toute vaine gloire. Mettons en pratique ces conseils, et nous défierons les piéges du démon; et, après avoir pratiqué toutes les vertus, nous en arriverons à posséder les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLI.

« Paul, entrant dans la synagogue, parla librement durant trois mois, discutant et les persuadant au sujet du royaume de Dieu. »

1. Partout où va l'Apôtre il entre dans les synagogues et il en sort de la même manière; partout, comme je l'ai déjà dit, il attend que les Juifs l'obligent à se tourner vers les Gentils. Ces derniers étant remplis d'ardeur et le recevant très-volontiers, leur conversion devenait pour les Juifs une occasion de rentrer en eux-mêmes. En outre, Paul se proposait de retirer d'au milieu d'eux les Juifs disposés à devenir ses disciples, pour en former un groupe à part; ce pour quoi d'excellentes raisons étaient loin de lui faire défaut. Comme il leur persuadait la vérité de sa doctrine, il discutait fréquemment avec eux. Parce qu'on vous parle de la liberté de son langage, n'en concluez pas que ce fût de la rudesse : les sujets qu'il traitait se trouvant de l'importance la plus haute comme le royaume des cieux, par exemple, qui donc ne l'eût point écouté? « Mais, comme quelques-uns s'endurcissaient et ne croyaient pas, maudissaient même devant tout le peuple la voie du Seigneur, il se sépara d'eux avec ses disciples et il enseigna tous les jours dans l'école d'un nommé Tyran. Il fit ainsi pendant deux ans; de sorte que tous ceux qui habitaient en Asie, Juifs et Gentils, entendirent la parole du Seigneur Jésus. » Ce qui est appelé la voie du Seigneur, c'est la prédication évangélique. Vraiment elle est la voie qui conduit au royaume céleste. « Dans l'école d'un nommé Tyran, il enseigna deux ans; de sorte que tous ceux qui habitaient en Asie, Juifs et Gentils, entendirent la parole du Seigneur. » Tels furent les résultats de son zèle. Juifs et Grecs l'écoutaient. « Et Dieu fai-

Partout saint Paul attend que les Juifs l'obligent à se tourner vers les Gentils.



sait des miracles extraordinaires par les mains de Paul; et l'on plaçait sur les malades les mouchoirs et le linge qui avaient touché le corps de l'Apôtre, et aussitôt les malades étaient guéris, et les esprits impurs cessaient de les posséder. » On ne se contentait pas de porter les malades de manière à ce qu'ils touchassent Paul; on prenait son linge et on le plaçait sur eux. C'est apparemment en vue de ces circonstances que le Christ n'avait point permis à Paul de partir pour l'Asie.

« Quelques-uns des exorcistes qui parcouraient le pays tentèrent d'invoquer le nom du Seigneur Jésus sur les personnes possédées des esprits mauvais en disant : Je vous adjure au nom de Jésus que prêche Paul. » Le gain, tel était le mobile de leurs actions. Ils se refusaient à croire, et cependant ils se servaient du nom du Sauveur pour chasser les démons. Quel prestige que celui du nom de l'Apôtre! « Ceux qui agissaient ainsi étaient les sept fils d'un Juif, prince des prêtres, nommé Scéva. Mais l'esprit malin, répondant, leur dit : Je connais Jésus, je connais Paul; mais vous, qui êtes-vous donc? Et l'homme en qui était le démon furieux se précipita sur eux, et il les maltraita si bien qu'ils s'enfuirent de cette maison dépouillés et blessés. Les Juifs et les Grecs qui habitaient Ephèse furent instruits de ce fait. » Quoique ces exorcistes eussent agi en secret, leur impuissance n'en fut pas moins divulguée. « La crainte s'empara de tous les cœurs, et ils glorifièrent le nom du Seigneur Jésus. Plusieurs même de ceux qui croyaient venaient, confessant et déclarant ce qu'ils avaient fait. » On comprend ces choses devant une puissance qui obtenait tant des démons eux-mêmes. « Et plusieurs de ceux qui s'étaient livrés à l'étude des arts magiques, apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tous; et, la valeur en ayant été appréciée, elle s'éleva jusqu'à cinquante mille deniers. La parole de Dieu croissait donc et se fortifiait. » Ils brûlèrent leurs livres, parce qu'ils en comprirent l'inutilité : ce sont les démons qui sont contraints à cette mesure. Par conséquent, le nom du Sauveur ne vous servira de rien, si vous ne le prononcez avec foi. Ces faits, le divin Maître les annonçait quand il disait : « Celui qui croit en moi fera de plus grandes choses encore. » *Joan.*, XIV, 12. Ainsi, leurs propres armes se retournèrent contre eux. « Et il enseigna dans l'école d'un nommé Tyran, pendant deux années. » Là où il y avait des fidèles, ils justifiaient merveilleusement ce nom. Les exorcistes juifs estimaient donc peu de chose le nom de Jésus, puisqu'ils y ajoutaient celui de Paul comme pour en rehausser l'éclat.

Ce qui est vraiment surprenant, c'est le refus du démon de s'associer à l'acte des exorcistes, et la vivacité avec laquelle il les confond et dévoile leur artifice. Sa fureur me rappellerait la fureur d'un homme qui, exposé aux plus graves dangers, et interpellé par un être obscur et misérable, saisirait avec empressement cette occasion d'assouvir sur lui sa fureur. Le démon ne méprise pas ici le nom de Jésus : ce n'est qu'après l'avoir confessé que la puissance lui est donnée. Ce qui prouve que la fraude de ces Juifs, et non l'impuissance du nom du Sauveur, fut la cause de cette scène, c'est qu'il n'arrive rien à Paul de pareil. « Et cet homme se précipitant sur eux. » Selon toute vraisemblance, il dut mettre en pièces leurs vêtements, les maltraiter eux-mêmes; c'est là ce qu'indiquent les mots, « se précipitant sur eux, » avec une violence à laquelle on ne put résister. Et ceux-ci : « Il se sépara et s'éloigna d'eux avec ses disciples, » que signifient-ils? Il coupa court à leurs malédictions. En se retirant, il ôtait à leur jalousie toute matière, et il prévenait de plus graves disputes. L'expression, « il agissait en toute liberté, » prouve que Paul était prêt à tout, qu'il parlait dans les termes les plus clairs, et qu'il exposait la doctrine sans voile aucun. Nous apprenons ici qu'il nous faut éloigner des gens qui ont toujours des malédictions à la bouche. Paul ne répondit pas aux malédictions proférées contre lui par d'autres malédictions; il se bornait à discuter chaque jour, et il ralliait à sa cause bien des dissidents, précisément par sa patience à supporter les auteurs de semblables propos. Quand les épreuves du dehors eurent cessé, les épreuves commencèrent du côté des démons. Tel était l'aveuglement des Juifs

qu'ils voyaient les vêtements de Paul accomplir des miracles, et qu'ils demeuraient insensibles. Peut-on imaginer quelque chose de plus extraordinaire? Ils n'en devinrent, eux, que plus endurcis. Un Gentil incrédule qui verrait l'ombre d'un chrétien opérer de semblables prodiges, embrasserait la foi. Conséquemment, l'éloignement de Paul constituait pour les calomniateurs et les ennemis de la doctrine évangélique une défaite manifeste; car c'était cette doctrine qui était désignée sous le nom de voie; outre que par là ni les disciples n'avaient à se retirer, ni les adversaires n'avaient de motif de se livrer au ressentiment, puisqu'ils ne voulaient en aucune façon du salut qui leur était offert. L'Apôtre ne s'excuse plus à leurs yeux, parce que de tout côté la foi régnait chez les Gentils. Pour discuter plus utilement, il choisit un lieu déterminé, là où il y avait une école, lieu plus propice puisqu'on avait accoutumé de s'y réunir.

2. Quelle devait être la puissance des fidèles, quand on voit ce qu'il était donné aux autres d'accomplir! Quel devait être l'aveuglement des malheureux qui, en présence de pareils témoignages de puissance, persistaient dans leur incrédulité! De même que Simon se proposait de faire de la grâce du Saint-Esprit une occasion de lucre, de même en était-il des fils du grand prêtre. Quel aveuglement encore une fois! Et Paul, pourquoi ne les blâme-t-il pas publiquement? Pour ne paraître pas agir ainsi par jalousie : ce fut là toute la raison de sa conduite. Ainsi en fut-il du Christ; seulement alors, comme on était au commencement, il n'y avait pas d'obstacle : quoiqu'il volât, Judas le faisait en toute liberté, tandis que Ananie et Sapphire furent frappés de mort. Bien des Juifs qui combattaient la foi n'eurent aucun mal, tandis qu'Elymas fut frappé de cécité. « Je ne suis pas venu pour juger le monde, disait le divin Maître, mais pour sauver le monde. » *Joan.*, III, 17. Quel calcul abominable! Tout en demeurant dans le judaïsme, les fils du grand prêtre voulaient se servir du nom de Jésus pour augmenter leur pécule; tant il était vrai que leurs actions n'étaient inspirées que par l'intérêt et la vaine gloire! Aussi, remarquez-le bien, ce ne sont pas les bienfaits, ce sont les faits ou les vérités effrayantes par elles-mêmes qui convertissent les hommes. La mort de Sapphire fit régner la terreur dans l'Eglise, et nul n'osa l'imiter. Ici nous voyons les malades guéris par l'application qui leur est faite des linges de l'Apôtre; après quoi, ils viennent et confessent leurs péchés. La fureur avec laquelle le démon agit contre les exorcistes prouve la grande puissance qu'il exerce contre les infidèles. Pourquoi l'esprit malin ne demanda-t-il pas : Quel est donc ce Jésus? et se borna-t-il à des paroles sans utilité pour lui? Il craignait quelque châtiment; il connaissait assez la vertu de ce nom pour ne pas se faire illusion sur les peines réservées à ceux qui ne le respecteraient pas. Pourquoi les Juifs ne lui répondirent-ils pas : Nous y croyons? Ils redoutaient Paul; et cependant il eût été beaucoup plus glorieux pour eux de confesser le Seigneur Jésus. Ce qui était arrivé d'ailleurs à Philippes fut pour eux une leçon. Observez dans ce passage la modération de l'historien qui se contente de raconter les faits sans accuser personne. Les apôtres ne doivent nous paraître après cela que plus dignes d'admiration. Le nom du père de ces Juifs et leur nombre nous sont indiqués; ce qui permettait aux contemporains de contrôler l'exactitude de ces faits. Quel était le motif de leurs pérégrinations? L'amour du gain assurément, et non la propagation de la parole évangélique. Plus tard, ils la prêchèrent dans leurs voyages par leurs propres épreuves. Aussi l'historien ajoute-t-il : « Et cela fut connu de tous les Juifs et de tous les Gentils qui habitaient dans Ephèse. » Cela n'aurait-il pas dû convertir les plus récalcitrants? Mais il n'en fut rien; n'en soyez pas étonnés; la malice résiste à tout moyen de persuasion. Examinons jusqu'à quel point la perversité inspira la conduite des exorcistes. Pour quelle raison n'en fut-il pas de même sous le Christ, nous le rechercherons dans une autre circonstance. Ce qui est incontestable, c'est l'utilité, l'opportunité du fait lui-même.

A mon sens, ces jeunes gens se seraient proposé d'agir ainsi par moquerie; d'où le châtiment qui les frappa; en sorte que nul désormais n'osa profaner ce nom redoutable. Beaucoup de

fidèles furent amenés par cet exemple éclatant à confesser leurs péchés, ils furent pénétrés de frayeur, et Dieu prouva ainsi une fois de plus l'infinité de sa science. Les fidèles prenaient donc la précaution de s'accuser eux-mêmes, de peur d'être interpellés par le démon et de subir le même traitement. Au reste, leurs craintes étaient fondées. Puisque les démons, qui jusque-là leur avaient servi d'auxiliaires, devenaient désormais leurs accusateurs, il ne leur restait plus d'autre espérance que dans une confession appuyée par les œuvres. Malgré les prodiges opérés, que de maux commis en peu de temps! Telle est l'humaine nature; elle oublie promptement les bienfaits reçus. Ne nous est-il pas arrivé à nous aussi la même chose? Ne vous en souvient-il déjà plus? Dieu n'a-t-il pas secoué jusque dans ses fondements, l'année dernière, la ville que nous habitons? Est-ce que tous alors ne sollicitaient pas le baptême? les débauchés, les libertins, les efféminés eux-mêmes, quittant leurs maisons et leurs demeures, n'avaient-ils pas embrassé une vie de religion et de piété? Or, trois jours s'étaient à peine écoulés qu'ils retournaient à leurs anciennes iniquités. Pourquoi? Leur lâcheté seule en fut la cause. Ne nous étonnons pas qu'il en soit ainsi, les dangers une fois passés; car, il en est de même, quand nous avons sous les yeux les images les plus menaçantes. Est-ce que le châtiment de Sodome n'est pas éternellement sous nos yeux? Les voisins de cette ville en devinrent-ils pour cela meilleurs? Il n'en fut rien. Et le fils de Noé, malgré la catastrophe qui fit de la terre une épouvantable solitude, en fut-il moins mauvais? Ne soyons donc pas surpris de l'incrédulité persistante des infidèles témoins de ces miracles; la foi elle-même devient pour eux un motif d'iniquité : c'est ainsi que les Juifs traitaient de possédé le Fils même de Dieu. Il en est de même encore aujourd'hui; car nous voyons des hommes répondre aux bienfaits reçus par l'ingratitude et l'incrédulité, si toutefois, véritables vipères, ils ne se déchaînent pas contre leurs bienfaiteurs. Ce que nous disons en ce moment suffira, nous l'espérons, pour expliquer comment les miracles si nombreux dont il est question ne convertirent pas tous les incrédules.

3. Notre siècle a bien été témoin des choses merveilleuses arrivées au sujet du bienheureux Babylas, de Jérusalem, et de la destruction des temples; tous pourtant ne se sont pas convertis. A quoi bon remonter vers des événements éloignés de nous? Je viens de vous rappeler ce qui a eu lieu l'année dernière; personne n'en a profité; tous sont en peu de temps revenus à leurs premiers errements. Le ciel proclame éternellement l'existence du Seigneur, d'un être qui a créé l'univers; et il y a des hommes qui prétendent que cela n'est pas. Qui donc n'a été frappé l'année précédente de ce qui est arrivé à Théodore? N'importe, aucun résultat sérieux n'a été obtenu, et, après quelque temps passé dans la piété, on en est revenu là d'où l'on était parti. Ainsi en avait-il été des Israélites; ce qui faisait dire au Psalmiste : « Lorsqu'il les frappait, ils le cherchaient, et ils se convertissaient, et ils revenaient à Dieu avec empressement. » *Psalm.* LXXVII, 34. A quoi bon encore insister sur des généralités? Que de personnes tombées en de graves maladies ont promis de s'amender si elles revenaient à la santé, lesquelles sont demeurées ce qu'elles étaient auparavant! Ces changements subits sont une preuve éclatante de notre liberté morale. Si le mal était naturel et nécessaire, il n'y aurait pas de liberté : impossible de changer ce qui arrive par nature et par nécessité. Vous répliquerez que nous le changeons. N'arrive-t-il pas, en effet, que des hommes possédant une excellente vue, en viennent, sous l'empire de la crainte, à ne point voir? C'est que la nature veut que telle loi soit suspendue lorsque telle autre s'exerce : de là vient que, naturellement, la crainte nous rend aveugles. De même, il est conforme à la nature qu'une frayeur plus grande survenant, la frayeur précédente s'évanouisse. — Alors que dire, observera-t-on, si la crainte survenant détruit le sentiment de retenue que la nature nous a donné? — Et si je vous montre que la modération ne prévaut pas toujours en pareil cas, et qu'on a vu des hommes conserver toute leur impudence au fort même de la crainte? cela ne vous pa-

raitra pas naturel. Vous citerai-je des faits anciens ou des faits récents? Que de gens sont demeurés, au sein de la frayeur, le sourire, le sarcasme sur les lèvres, sans rien éprouver de ce que vous dites? Est-ce que Pharaon ne changea pas en un moment et ne retourna pas à son premier endurcissement?

Dans le passage qui nous occupe, les Juifs se contentent de dire aux possédés, tout en sachant bien la portée de ce langage : « Nous vous adjurons au nom de ce Jésus que prêche Paul. » La manière dont ils se justifient prouve qu'ils n'étaient pas dans l'ignorance sur ce point. Ils se contentent de nommer Jésus, sans ajouter, comme ils auraient dû le faire, le Sauveur du monde, qui est ressuscité; mais ils ne voulurent pas confesser sa gloire. De là conséquemment la réplique du démon, qui précipite sur eux le possédé, en disant : « Je connais Jésus; Paul ne m'est pas non plus inconnu. » Comme s'il leur disait : Vous ne croyez pas; vous abusez du nom que vous employez, vous laissez ainsi le temple sans défense, vous vous servez d'armes contre lesquelles il est aisé de me défendre : loin d'être les apôtres du Christ, vous êtes les miens. Grande était la fureur du démon. Les apôtres eussent bien pu intervenir, mais ils ne le firent pas : la puissance qu'ils exerçaient sur les auteurs de choses pareilles leur permettait d'aller jusque-là. Ceci fait d'ailleurs ressortir leur bonté, je veux parler de leur conduite à eux que l'on chassait, et de celle des démons dont ces malheureux étaient les serviteurs. « Je connais Jésus. » A vous de rougir, qui ne le connaissez pas. « Et Paul ne m'est pas inconnu. » On le comprend; il savait qu'il était le hérault de Dieu. Après cela, le possédé se précipite sur eux et met en pièces leurs vêtements. Ne pensez pas toutefois, semble-t-il leur dire, que j'agisse de la sorte par mépris pour eux. Il était, en effet, saisi de crainte. Pourquoi ne se borna-t-il pas à déchirer leurs vêtements sans ajouter ce que nous avons entendu? Tout en assouvissant sa colère, il les eût confirmés dans l'erreur. C'est, je le répète, qu'il redoutait une puissance supérieure; s'il n'eût pas tenu préalablement ce langage, le pouvoir qu'il exerça lui aurait été refusé.

Voilà donc les démons en toute circonstance moins insensibles que les Juifs, et n'osant ni contredire ni accuser les apôtres et le Christ. « Nous savons qui vous êtes, disent-ils un jour... Pourquoi êtes-vous venu nous tourmenter avant le temps?... Je sais qui vous êtes, le Fils de Dieu, » *Matth.*, VIII, 29; *Marc.*, I, 24, s'écrient-ils ailleurs; et, dans les actes : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut; » *Act.*, XVI, 17; et tout à l'heure : « Je connais Jésus, et Paul ne m'est pas inconnu. » Ils redoutaient extrêmement ces saints personnages. Peut-être, en entendant ce récit, quelqu'un d'entre vous désirera-t-il, un pouvoir semblable, de telle façon que les démons n'osent pas le regarder en face; peut-être porte-t-il envie à ces saints d'avoir possédé une pareille puissance. Ecoutez plutôt ces paroles du Christ : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis. » *Luc.*, X, 20. C'est que cette joie, chez la plupart des hommes, a pour motif la vaine gloire. Si vous cherchez avant tout la gloire de Dieu et le bien des âmes, il est une voie plus glorieuse. Il est moins glorieux de rompre les liens du démon que de rompre les liens du péché. Le démon ne nous empêchera pas de mériter le royaume des cieux; il concourt au contraire à nous le procurer, malgré lui, sans doute; mais il y concourt, parce qu'il met à l'abri de bien des chutes celui qu'il possède. Quant au péché, il nous ferme la porte des cieux.

4. Vous me répondrez : Dieu me préserve d'acquérir la sagesse à ce prix! Je ne le souhaite pas davantage, et je désire que vous fassiez tout par amour pour le Christ. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous étiez à ce point affligé, je serais prêt à prier pour votre délivrance. Mais, puisque le démon ne nous ferme pas la porte des cieux, et que le péché nous la ferme, il vaut mieux être délivré du péché que du démon. Appliquons-nous donc à délivrer de ce mal le prochain, et nous-mêmes avant le prochain. Prenons garde de ne pas donner asile au démon; jetons sur nous un œil scrutateur. Oui, le péché doit nous inspirer plus d'effroi que le démon; c'est lui qui vraiment nous humilie. Avez-vous observé, lorsque les possédés ont un moment de

Il vaut mieux être délivré du péché que du démon.



répit, combien ils sont confus et attristés? la honte est peinte sur leur visage, et ils n'osent pas lever les yeux. Quelle simplicité! ils rougissent d'un malheur qu'ils endurent, et nous ne rougissons pas des actes que nous produisons! Ils sont tous confus d'un traitement qu'ils n'ont pas mérité, et nous ne le sommes pas lorsque nous commettons une iniquité! Pourtant, loin de devoir leur inspirer de la confusion, leur état ne mérite qu'indulgence, compassion, pitié, louanges et admiration profonde, si, en butte aux persécutions du démon, ils endurent tout avec actions de grâces. A nous, au contraire, la honte, la risée, l'accusation, les supplices, les châtiments, les derniers des maux, la géhenne enfin : tout hormis l'indulgence, serait notre juste partage. La possession est donc un mal moindre que le péché. De leur triste état, les possédés retirent un double avantage; ils y apprennent la modération et la philosophie, et, leurs péchés une fois expiés, ils retournent à Dieu la conscience purifiée. C'est là un sujet dont nous vous avons fréquemment entretenus, vous montrant que les hommes rudement éprouvés en ce monde gagnent à supporter les épreuves avec patience le pardon et l'allégement de leurs fautes. Quant au péché, c'est un double mal qui en est la conséquence : en premier lieu, nous blessons le Seigneur; en second lieu, nous devenons nous-mèmes plus méchants. Ecoutez bien mes paroles. Le dommage que cause le péché ne consiste pas seulement dans le péché lui-même, il consiste encore dans l'inclination qu'il imprime à l'âme; car il en est ici de l'âme comme du corps.

Un exemple permettra de le saisir clairement. L'homme que la fièvre dévore n'en souffre pas seulement en ce qu'il est privé de la santé; même après son retour à la santé, supposé qu'il parvienne à s'affranchir de sa longue maladie, il lui en restera une faiblesse profonde. Pareille chose arrive à propos du péché; même après que nous en sommes guéris, il nous en reste une grande faiblesse. Qu'un homme en injurie un autre sans en être puni, ne gémissez pas seulement parce qu'il n'aura pas expié sa faute; il vous reste à gémir pour un autre motif. Lequel donc? Parce que son effronterie ne fera qu'augmenter. Chaque péché commis, après qu'il a cessé, n'en laisse pas moins à sa suite un venin qui pénètre l'âme et l'infecte. N'avez-vous pas ouï des malades, une fois guéris, s'écrier néanmoins : Je n'oserai plus boire de l'eau? Pourtant ils sont en santé; mais la maladie leur a laissé ce souvenir. Ceux donc que l'épreuve poursuit rendent grâces à Dieu; nous qui vivons au sein de la prospérité, nous blasphémons contre Dieu, et nous nous livrons à l'emportement. Oui, vous trouverez un plus grand nombre de ces exemples au sein de la fortune et de la santé qu'au sein de la maladie et de l'indigence. Le démon ne cesse de nous poursuivre, semblable à un bourreau furieux et menaçant, semblable à quelque maître d'école qui, la courroie en main, ne permettrait pas le plus léger écart. S'il y en a qui n'aient pas eu la sagesse voulue, du moins en font-ils pénitence. Or, ce n'est pas peu de chose; de même que l'on ne demande compte de leurs actes, ni aux insensés, ni aux fous, ni aux enfants, de même doit-il en être des possédés. Qui serait assez barbare pour les rendre responsables de ce qu'ils ont fait sans le savoir? C'est pourquoi, quand nous péchons, nous nous ravalons bien au-dessous de ces malheureux. — Mais on ne nous voit pas écumer comme eux, tourner les yeux, disloquer nos mains d'une façon effrayante. — Plût au Seigneur que nous offrissions ce spectacle en notre corps, et que nous ne l'offrissions pas en notre âme!

Vous montrerai-je une âme écumante, souillée, les yeux hagards? Regardez les hommes que la colère enivre et emporte; quelle bave comparerez-vous aux paroles immondes qu'ils profèrent? Quelle écume vous inspirera autant de dégoût? Pas plus que les démoniaques, ils ne reconnaissent les personnes présentes. Leur esprit obscurci, leurs yeux hagards ne distinguent ni amis, ni ennemis, ni ceux qu'ils doivent respecter, ni ceux qu'ils doivent mépriser; ils les confondent tous dans la fixité de leur regard? Ne les avez-vous donc pas vus trembler, aussi bien que les gens possédés du démon? — Vous me direz qu'ils ne tombent pas à terre. — Est-ce que leur âme n'est pas là gisant et sans forces



sur le sol? Si elle se tenait debout et ferme, elle n'éprouverait pas ce qu'elle éprouve. Les actes et les discours de ces hommes ivres de fureur ne sont-ils pas vraiment dignes d'une âme rabaissée au-dessous d'elle-même et incapable de se guider? Il est une autre forme de fureur plus redoutable encore. Cette forme, quelle est-elle? Je veux parler de la fureur des hommes qui ne veulent pas renoncer à leurs griefs, et qui entretiennent en eux-mêmes, comme un bourreau familier, le désir de la vengeance. Ils sont les premières victimes de ce désir, pour ne pas parler des maux qu'ils se préparent pour plus tard. N'est-ce pas, en effet, une torture affreuse que d'être sans cesse occupé exclusivement à rechercher les moyens de se venger d'un ennemi? Celui qui en est là ne se punit-il pas tout le premier, ne lutte-t-il pas contre lui-même, ne se consume-t-il pas et ne se dévore-t-il pas de ses propres dents? Vous ne laissez pas cette fournaise se refroidir un instant, vous en ravivez constamment l'ardeur; et, tout en croyant vous venger du prochain, vous ne vous apercevez pas que vous vous desséchez sans cesse au contact de ces flammes ardentes que vous portez en vous, sans goûter un moment de repos, toujours en fureur, toujours dans la tourmente et le trouble.

5. Quelle triste condition qu'une pareille condition! toujours dans la peine, dans la fermentation, dans la rage! Ainsi en est-il effectivement des gens qui conservent le ressentiment. A peine aperçoivent-ils celui dont ils voudraient se venger, que les voilà hors d'eux-mêmes; entendent-ils sa voix, ils tremblent, ils fléchissent; dans leur lit, ils imaginent mille sortes de vengeance; il n'est pas de tortures et de supplices auxquels ils ne soumettent en pensée leur ennemi. Mais, si cet ennemi leur apparaît illustre et glorieux, quel tourment que le leur! Remettez au prochain ses torts, et vous mettrez fin à votre supplice. Pourquoi demeurer vous-mêmes au sein de tortures continuelles, pour en arriver à goûter une fois les plaisirs de la vengeance? pourquoi vous consumer à petit feu? pourquoi retenir captif votre cœur qui soupire après la liberté? Que votre colère, vous dit Paul, ne dure pas jusqu'au soir. La colère est une teigne, une nielle morale qui ronge l'âme. Pourquoi renfermer une bête cruelle dans vos propres entrailles? Il vaudrait mieux que vous eussiez un serpent, une vipère au cœur, que d'y avoir le ressentiment et le désir de la vengeance : du moins ces reptiles ne tarderaient pas à s'éloigner, tandis que la passion demeure, nous déchirant à belles dents, injectant son venin, et produisant une armée de pensées funestes. — J'agis de la sorte, direz-vous, afin que l'on ne me méprise pas et que l'on ne me tourne pas en ridicule. — Eh quoi! malheureux, vous ne voulez pas que votre semblable vous méprise, et vous ne redoutez pas la haine de votre Dieu! Vous ne voulez pas que l'un de vos pareilles vous dédaigne, et vous dédaignez vous-même le Seigneur! Vous ne voulez pas qu'il ne fasse aucune estime de vous, et vous croyez que l'indignation de votre Créateur n'éclatera pas sur vous, quoique vous le tourniez en ridicule, que vous l'accabliez de votre mépris, que vous refusiez d'obéir à ses ordres! Vous n'avez donc pas à craindre du côté de Dieu le ridicule. Savez-vous de quel côté vous viendra le ridicule et le mépris? Du côté de votre vengeance, si vous êtes assez pusillanime pour la poursuivre. Si, au contraire, vous pardonnez, vous ne recueillerez qu'admiration; car vous ferez un acte de vraie grandeur d'âme. — Mais, répliquerez-vous, mon ennemi n'en sait rien. — Qu'importe, pourvu que Dieu le sache? votre récompense n'en sera que plus belle. Donnez à ceux desquels vous espérez ne rien recevoir, nous dit-il. Faisons du bien à ceux qui demeurent insensibles à nos bienfaits; de la sorte, ni leurs éloges, ni leur gratitude ne viendront diminuer la récompense que Dieu nous réserve. N'ayant rien reçu des hommes, nous recevrons davantage de Dieu. Aussi bien, quoi de plus petit, quoi de plus misérable qu'une âme toujours furieuse, toujours altérée de vengeance? C'est une passion d'enfant et de petite femme. Une femme s'emportera contre les objets inanimés; elle ne sera pas contente si elle ne frappe pas le pavé : ainsi en est-il des personnes qui veulent tirer vengeance de celles qui leur auront causé de la peine; elles sont conséquemment ridicules.

C'est donc une puérilité que d'obéir à la colère, et il y a virilité à la dominer. Il en suit que, si nous obéissons aux préceptes de la philosophie, ce n'est pas nous, ce sont les autres qui mériteront d'être tournés en ridicule. Ce n'est pas le fait d'hommes sans caractère que de résister à la passion; ce qui distingue les hommes vraiment méprisables, c'est plutôt de redouter les moqueries des hommes irréligieux, et, pour les éviter, de livrer leur âme à cette passion et d'offenser Dieu par leurs desseins de vengeance : pour ces hommes, réservez à bon droit vos sourires. Evitons cette infirmité. Laissons dire à l'homme qui n'a cessé de chercher à nous désobliger, qu'il n'en a souffert en aucune manière, qu'il n'en souffrira pas davantage, s'il recommence à notre égard ses mauvais procédés : s'il voulait faire notre éloge, il ne saurait trouver de langage plus propre à remplir ce dessein et à mettre en relief notre vertu que le langage mis en avant par lui pour nous blesser au vif. Oh! que je voudrais entendre dire de toute part autour de moi: Quel homme froid et insensible! On ne cesse de l'injurier, et il supporte toutes ces injures; on l'attaque de tout côté, et il ne songe pas à se venger. J'aimerais même que l'on ajoutât : Le voudrait-il, qu'il ne le pourrait pas. J'aurais alors à compter sur les louanges de Dieu et non sur celles des hommes. On dira que nous ne nous vengeons pas, faute de courage. Nous n'avons rien à craindre d'une interprétation pareille de notre conduite. Dieu en connaît les motifs, et notre trésor n'en sera placé que sous meilleure garde. Si nous tenions compte de l'opinion des hommes, il nous faudrait renoncer à la vertu. Considérons ce qui est bon, et non ce que les hommes disent. Je ne voudrais pas, s'écrieront quelques-uns, qu'on me tournât en ridicule, ni qu'on se glorifiât à mon sujet. Quelle folie! D'autres ajoutent : Aucun de ceux qui m'ont blessé n'a eu lieu de s'en réjouir, ce qui signifie : Je m'en suis vengé. D'où sont venus ces propos inconvenants et dangereux qui sèment le désordre dans nos mœurs et dans la société? Ne sont-ils pas opposés complétement à la parole de Dieu? Vous estimez ridicule une chose qui fait de nous les émules de Dieu, le renoncement à la vengeance. Ne sommes-nous pas précisément ridicules, et aux yeux des Gentils et aux yeux des nôtres, à cause du langage que nous tenons ouvertement contre Dieu?

Je vous rapporterai une histoire des temps passés, relative, non à la passion de la colère, mais à un trésor. Un homme possédait un champ qui renfermait un trésor dont le maître ne soupçonnait pas l'existence. Celui-ci vendit le champ. Le nouveau propriétaire, en travaillant la terre pour l'améliorer et préparer des plantations, découvrit le trésor. Informé de la découverte, le vendeur accourut et voulut obliger l'acheteur à lui livrer le trésor, sous prétexte qu'il lui avait vendu le champ, mais non le trésor. L'acheteur répliquait qu'il avait tout acheté ensemble, et le trésor et le champ, et qu'il ne faisait aucun cas de la réclamation du précédent propriétaire. Ils discutèrent ainsi longtemps, l'un réclamant la propriété du trésor, l'autre la lui déniant. Enfin, ils rencontrèrent un tiers, et lui demandèrent à qui le trésor devait appartenir. Ce dernier ne donna droit ni à l'un ni à l'autre; mais il déclara devoir mettre un terme à leurs contestations, attendu qu'il en était lui-même le possesseur. On accepta la déclaration : il prit donc le trésor; mais il fut ensuite en butte à des afflictions sans nombre, par où il apprit à ses dépens que les autres avaient suivi, en y renonçant, une inspiration excellente. Ainsi faut-il faire à propos de la colère. Soutenons, nous, qu'il ne faut pas désirer de vengeance; que les auteurs de l'injure soutiennent, eux, qu'ils doivent une réparation. Peut-être ne verra-t-on en ceci qu'un sujet de sourire : au point où en est arrivé le développement de l'erreur que nous combattons, on se moque des hommes sages, et la multitude des insensés estime insensés le peu de gens qui ne le sont pas. Je vous en conjure donc, demeurons maîtres de nous-mêmes, supportons patiemment les injures du prochain, et, délivrés de ce mal redoutable, nous arriverons à la possession du royaume des cieux, par la grâce et la charité du Fils unique, avec qui gloire, puis-

sance, honneur soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

« Après quoi, Paul, poussé par l'Esprit, résolut d'aller à Jérusalem, en passant par la Macédoine et l'Achaïe, et il dit : Quand j'y aurai été, il me faudra voir Rome. Et, envoyant en Macédoine deux de ses disciples, Timothée et Eraste, il demeura quelque temps en Asie. Mais en ce temps-là il s'éleva un grand trouble au sujet de la voie du Seigneur. »

1. Trouvant son séjour à Ephèse suffisant, Paul décide de poursuivre son chemin. Mais, tandis qu'il demeure encore en cette ville, il envoie Timothée et Eraste en Macédoine. Pourquoi, voulant d'abord passer en Syrie, retourne-t-il en Macédoine? Sans doute afin de montrer qu'il n'agit pas toujours de lui-même. Puis voici qu'il prophétise encore : « Il faut, dit-il, que je voie Rome. » Par là, peut-être, veut-il consoler les disciples en leur annonçant, non pas qu'il demeurera parmi eux, mais du moins qu'il se rapprochera de nouveau; et sa prophétie les soutient et les encourage. Je crois volontiers qu'il écrivit d'Ephèse aux Corinthiens ces paroles : « Je ne veux pas vous laisser ignorer les tribulations que j'ai essuyées en Asie. » II *Cor.*, I, 8. Comme il avait promis de venir à Corinthe, il s'excuse de son retard, et rappelle son affliction, en racontant ce qui se rapporte à Démétrius. C'est bien à lui qu'il fait allusion, quand il parle d'un trouble considérable au sujet de la voie du Seigneur. Nouveau danger, nouvelle agitation. Voyez-vous la gloire de Paul? Malgré des prodiges signalés, il trouvait de nombreux contradicteurs. Ainsi les événements s'enchaînaient les uns aux autres. « Donc un certain Démétrius, orfèvre, faisait de petits temples de Diane, et procurait ainsi un gain considérable aux ouvriers. Là s'assemblant avec les autres artisans du même état, il leur dit : Mes amis, vous savez ce qui nous fait vivre; or, vous le voyez et vous l'entendez dire, non-seulement à Ephèse, mais dans toute l'Asie, ce Paul détourne une multitude considérable, soutenant que les ouvrages de la main des hommes ne sont point des dieux. Eh bien! non-seulement il y a du danger pour notre état, mais il est encore à craindre que le temple de la grande Diane ne tombe dans l'oubli, et que sa majesté, aujourd'hui reconnue de toute l'Asie et du monde entier, ne soit détruite. »

« Il fabriquait en argent de petits temples de Diane. » Et comment pouvaient être ces temples? Peut-être en forme de ciboire. Le culte de Diane était très en honneur à Ephèse, et telle fut la consternation des Ephésiens quand le temple de cette Diane fut livré aux flammes, qu'ils défendirent même de prononcer le nom de l'incendiaire. Voyez comme l'idolâtrie a toujours son principe dans l'amour de l'or : Démétrius et ses amis s'émeuvent à cause des richesses; ils ne regardent pas si la religion est en péril, il y a danger pour la profession qui les enrichit, et c'est assez. Oh! quelle perversité chez cet homme! Il était riche, et, quoiqu'il arrivât, sa position était assurée; on aurait compris à la rigueur l'opposition de ses ouvriers, qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front. Et cependant ceux-ci ne disent rien : seul Démétrius parle; il associe les mécontents à sa haine, et par eux le tumulte grandit. Puis il exagère le danger : « Or, dit-il, notre état est perdu si Paul réussit. » C'est comme s'il disait : N'ayant plus de travail, nous risquons de mourir de faim. Certes, ces paroles étaient faites pour les ramener à de meilleurs sentiments. Mais grossiers et misérables qu'ils sont, voilà qu'ils s'échauffent davantage, ne prenant pas le temps de se dire que, si cet homme peut ce dont on l'accuse, s'il convertit les multitudes et fait trembler les dieux, il faut que son Dieu soit bien grand; ils ne pensent pas non plus qu'ils recevront de sa main des dons plus précieux que ceux qu'ils redoutent de perdre. Déjà il les avait plongés dans l'anxiété par ces paroles : « Les ouvrages de l'homme ne sauraient être des dieux. » Ainsi voilà de quoi s'indignent les Gentils! Cette simple réflexion : « Des choses sorties de la main des hommes, ne sont pas des dieux, » suffit pour les irriter! C'est toujours vers leur art que Démétrius fait converger ses efforts. Il arrive enfin à ce qui peut

les émouvoir davantage : « Notre métier est perdu. » Que nous importe le reste ? Il s'agit avant tout du grand péril dans lequel se trouve le temple de Diane. Il est vrai que, pour donner une couleur désintéressée à son discours, il ajoute que « la terre entière vénère cette divinité. » Mais voyez comme il fait briller davantage la puissance de Paul, en découvrant les mauvaises dispositions de ceux qui l'écoutent? Quelle gloire pour un exilé, pour un faiseur de tentes, d'avoir un tel pouvoir ! Les ennemis eux-mêmes des apôtres ne pouvaient la taire, et on leur disait naguère : « Voici que vous remplissez Jérusalem de vos enseignements; » *Act.*, v, 28; on dit maintenant : « La majesté de la grande Diane est menacée. » — « Ceux qui ont troublé tout l'univers sont devant vous, » *Ibid.*, XVII, 6, avait-on dit autrefois ; et à cette heure : « Notre état court grand risque d'être ruiné. » Les Juifs disaient aussi du Christ : « Voyez, le monde marche à sa suite... Les Romains viendront et détruiront cette ville. » *Joan.*, XII, 19; XI, 48. « Sur quoi, ils furent remplis de colère. » Pourquoi cette colère? A cause de ce qu'on leur disait sur Diane et sur la perte de leurs revenus. Ainsi en est-il souvent dans les réunions publiques; peu de chose suffit pour échauffer les esprits et pour allumer une grande fureur. Agissons donc toujours avec poids et mesure. Qu'ils sont méprisables ceux qui seraient troublés par toute sorte d'événements ! « A ces paroles, ils furent tous remplis de colère, et ils s'écrièrent : Elle est grande la Diane des Ephésiens ! Et la ville entière fut livrée à la confusion : et ils se précipitèrent ensemble vers le théâtre. Puis, s'étant emparés de Gaïus et d'Aristarque, Macédoniens et compagnons de Paul, ils les emmenèrent. »

Ce qui arriva à Jason se renouvelle au sujet de saint Paul.

2. Voilà l'incident de Jason renouvelé au sujet de Paul ; les Juifs se lèvent de nouveau et en masse, sans tenir aucun compte de la renommée ou de la gloire. « Or, Paul voulait aller parmi le peuple; mais les disciples ne le permirent pas. Quelques-uns même des chefs de l'Asie qui l'aimaient, le firent supplier de ne pas se rendre au théâtre. » On pouvait dans un moment d'aveuglement tout redouter de cette multitude désordonnée. Paul, qui n'était pas homme à briguer quand même une vaine réputation, ne résiste pas à ces instances. « Cette foule poussait de confuses clameurs; c'était un pêle-mêle général. » Tel est bien, en effet, le peuple ; il suit le mouvement qui l'entraîne, comme un feu jeté sur la paille. « La plupart ignoraient pourquoi ils s'étaient réunis. Cependant on détacha de la foule un homme nommé Alexandre, et les Juifs se mirent à le poursuivre. » Dieu le voulait ainsi pour enlever aux Juifs tout sujet d'opposition. Cet homme qu'on poursuivait prit la parole; entendez ce qu'il dit : « Alexandre ayant demandé qu'on fît silence par un geste, voulait se justifier devant le peuple. Dès qu'on sut qu'il était Juif, un cri unanime se fit entendre, et ce cri fut répété presque deux heures de temps : Vive la grande Diane des Ephésiens. » Véritable enfantillage qu'une telle conduite; ils ne cessent de crier comme s'ils craignaient que leur culte fût détruit. Paul était à Ephèse depuis deux ans; combien de païens ne s'y trouvait-il pas encore? « Cependant le chef de la ville ayant calmé le peuple, dit : Ephésiens, qui ne sait que notre cité honore d'un culte spécial la grande Diane et la race de Jupiter ? » Ces paroles apaisèrent la foule. « Et la race de Jupiter. » Qu'entend-il par là? On ne le sait pas précisément. Y avait-il un culte particulier en l'honneur de Jupiter? La statue de Diane était-elle regardée comme l'œuvre de Jupiter, et non comme faite de main d'homme? Les Ephésiens avaient-ils une autre idole à qui s'appliquât cette appellation? Toutes ces suppositions sont permises. « Puis donc qu'on ne peut le nier, apaisez-vous, et n'agissez pas inconsidérément. Car ces hommes que vous avez amenés ne sont pas coupables de sacrilége, ni de blasphème contre votre déesse. » C'est donc un pur mensonge; mais il veut calmer le peuple, et c'est pour cela qu'il parle ainsi. « Démétrius et les artisans qui sont avec lui ont-ils à se plaindre de quelqu'un, voici que les jours où l'on rend la justice arrivent, et nous avons des proconsuls ; qu'ils exposent leurs griefs. Si vous avez encore une autre question à résoudre, cela pourra se terminer dans une assemblée légitime. Nous risquerions aujourd'hui d'être traités de séditieux, puisque

nous ne saurions donner une juste raison de ce rassemblement. S'étant ainsi exprimé, il renvoya l'assemblée. » Il parle d'assemblée légitime, parce que d'après la loi il y avait chaque mois trois réunions. Le rassemblement présent était donc illégal. Puis il a recours à l'intimidation, et voilà pourquoi cette menace : « Nous risquerions d'être traités de séditieux. »

Mais reprenons : « Après cela, Paul résolut par l'Esprit de Dieu d'aller à Jérusalem en passant par la Macédoine et l'Achaïe. » Loin de lui les mobiles humains; c'est l'Esprit qui le guide et qui le détermine à s'en aller. Tel est le sens de ce mot : « Il résolut. » Pourquoi se fait-il précéder de Timothée et d'Eraste? Il ne le dit pas; seulement cette décision est aussi comprise dans ce terme : « par l'Esprit. » — « C'est pourquoi, ne pouvant plus longtemps demeurer sans nouvelles, il nous plut de demeurer seul à Athènes. » I *Thessal.*, III, 1. Il envoie devant lui deux de ses disciples pour faire annoncer son arrivée et lui préparer les voies. Pour lui, il demeure encore en Asie, et son séjour prolongé en ce pays se comprend; les philosophes y étaient nombreux. Il les voyait souvent, il les haranguait; car leur superstition était grande. « Or, un certain Démétrius, orfèvre, ayant réuni les ouvriers de sa profession leur dit : Vous savez, mes amis, par ce que vous voyez ou par ce que vous entendez (c'était une chose manifeste), que ce Paul persuade et détourne une grande multitude. » Il n'a donc pas recours à la violence, cet homme qui gagne les cœurs, et c'est ainsi qu'Ephèse doit être persuadée. Démétrius va plus loin, et ceci est bien capable de les toucher : « Il enseigne que les œuvres des hommes ne sont pas des dieux. » Qu'est-ce à dire? Il ruine notre industrie. Mais qui sait? S'ils prennent le temps de se dire que, si un homme seul a un tel pouvoir, ils pourront bien comprendre qu'il le faut écouter. Démétrius le pressent, et il dit : « Diane, que toute l'Asie et le monde entier vénèrent. » Ils pensaient par ces propos s'opposer à l'Esprit divin, vu la légèreté des Gentils. — Notre état, dit-il, est notre fortune. — Si vous tirez tant de profit de votre état, comment un homme obscur a-t-il une telle puissance de persuasion? Comment a-t-il pu prévaloir contre une coutume si invétérée? Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il dit? Non, ce n'est pas ici l'œuvre de Paul, ni d'un homme! Et pour cela, il lui a suffi de cette simple parole : « Ce ne sont point des dieux! » Une religion si facilement surprise devait être dès longtemps condamnée; sérieuse et forte, elle eût offert plus de résistance. « Or, non-seulement nous avons à craindre pour notre art... » Il ajoute ces paroles, et semble faire pressentir une plus grande énormité. « Sur quoi ils furent remplis de fureur et s'écrièrent : Elle est grande la Diane des Ephésiens. » Chaque cité avait ses dieux, et tels étaient les sentiments des Ephésiens, qu'ils croyaient par leurs cris relever le culte de leur divinité et revenir sur ce qui avait été fait.

3. Voyez le désordre de cette multitude! « Paul voulait aller parmi le peuple ameuté; mais ses disciples s'y opposèrent. » Il voulait haranguer la foule; car il recherchait les persécutions, qui lui permettaient de prêcher sa doctrine; les disciples mettaient obstacle à ses désirs. Admirez cette généreuse prévoyance. Dès le principe ils l'avaient conduit à l'écart, de peur qu'il ne reçût un coup mortel, quoiqu'ils l'eussent entendu leur dire qu'il lui fallait aller à Rome. On voit bien après cela pourquoi Paul avait prédit son voyage : il voulait que les disciples ne se troublassent pas de ce qui se passait. Eux n'auraient pas voulu qu'il souffrît le moindre mal. « Et quelques-uns des chefs de l'Asie le conjuraient de ne point entrer au théâtre. » Connaissant son ardeur, ils le supplient et le conjurent : manifestation éclatante de l'amour des fidèles pour lui.

Généreuse prévoyance des disciples à l'égard de saint Paul.

Pourquoi, direz-vous, Alexandre demanda-t-il à se justifier? Etait-il accusé? — Non, sans doute; mais l'occasion se présentait de ruiner les projets des pervers et d'apaiser le peuple, et il la saisissait. Avez-vous vu cette tempête furieuse? Eh bien, le chef de la ville eut une bonne inspiration en s'écriant : « Qui ne connaît la cité d'Ephèse? » Il va d'abord à l'objet de leur crainte, comme s'il disait : N'honorez-vous point cette déesse? Il ne dit pas : Qui ne connaît Diane? mais bien, « notre cité, » pour

mieux dissiper le tumulte. « Nul ne pouvant dire le contraire, vous devez vous calmer. » Il leur reproche leur conduite. Quoi donc! semble-t-il leur dire, pourquoi agir comme si cela était en question? Vos violences retombent sur votre divinité. Ces hommes voulaient, sous prétexte de religion, augmenter leurs bénéfices. Il les presse ensuite, quoique avec ménagement, et les convainc qu'ils se sont rassemblés sans motif. « Prenez garde, dit-il, d'agir inconsidérément. » Les voilà donc accusés de précipitation et d'imprévoyance. « Si Démétrius et ceux qui sont avec lui ont à se plaindre de quelqu'un, nous avons des proconsuls. » Par là il les accuse encore et montre qu'il ne faut pas élever dans une assemblée publique des accusations personnelles. Enfin, il porte au comble leur angoisse par ces dernières paroles : « Nous risquons fort d'être condamnés; car nous n'avons pas une raison suffisante pour justifier ce rassemblement. » Quelle prudence et quelle sagesse chez des infidèles! A ces mots la fureur de la multitude tomba; elle s'éteint aussi facilement qu'elle s'allume. « Après ce discours, il congédia l'assemblée. »

C'est ainsi que Dieu permet que nous soyons tentés. L'épreuve est entre ses mains un moyen d'exciter ses disciples, de les rendre plus vigilants et plus généreux. Ne nous laissons donc pas effrayer par les tentations. Dieu nous donnera d'en triompher. Rien ne rapproche et n'unit les cœurs comme l'affliction ; rien ne lie et ne resserre davantage les âmes des fidèles ; rien ne nous permet autant de nous faire écouter. Parlez à un auditeur paisible, insouciant, plongé dans la mollesse, il vous entendra sans attention ; supposez-le dans le chagrin et dans une position difficile, il est tout oreilles pour recevoir vos conseils. Une âme en peine demande à tous des consolations, et celles que la parole apporte avec elle ont bien leur valeur. — Mais alors, direz-vous, que pensez-vous des Juifs? Pourquoi, malgré leurs revers, trouvaient-ils dans leur pusillanimité un obstacle à entendre la parole? — Ah! c'est qu'ils étaient Juifs, et partant faibles et grossiers. D'ailleurs l'affliction qu'ils enduraient était grande, et nous n'entendons parler que d'une épreuve ordinaire. Voyez donc, ils espéraient être délivrés des maux qui les assiégeaient, et voilà qu'ils en rencontrent une multitude de plus durs, ce qui ne contribuait pas peu à jeter les cœurs dans la tristesse. Les chagrins nous détachent du monde; ils nous font soupirer après la mort, ils arrachent de nos âmes l'amour de notre corps. Or, la sagesse ne consiste-t-elle pas surtout à n'être pas trop attaché à la vie présente? Une âme affligée ne soupire pas après beaucoup de choses : un peu de pain et de repos, voilà tout ce qu'elle demande; et, ne dût-elle rien trouver après, elle désire se séparer des choses présentes. De même qu'un corps souffrant et malheureux, laissant de côté le plaisir et la bonne chère, ne demande que la tranquillité; de même l'âme brisée par la douleur n'a d'autre ambition que de goûter bientôt la paix et le calme. La frayeur, le trouble, l'orgueil, tel est le sort de l'âme qui vit dans la mollesse; l'âme éprouvée, au contraire, n'ayant rien à désirer ni rien à craindre, se concentre en elle-même dans son humilité; c'est la condition de l'homme et de l'enfant : celle-là est plus pesante, celle-ci plus légère. Or, une chose légère qui tombe au fond de l'eau revient à la surface, et cette âme, rencontrant une grande joie, s'y dérobe et l'évite. Le plaisir immodéré devient pour nos âmes l'occasion de nombreuses fautes.

L'affliction unit les cœurs.

Décrivons, si vous le voulez, deux maisons différentes, une maison où se célèbre une noce et une maison de deuil : pénétrons dans l'une et dans l'autre, et voyons quelle est la meilleure. Dans la maison en fête, entendez ces paroles obscènes et ces rires désordonnés : voyez ces pas inconvenants, regardez ces vêtements sans pudeur, cette tenue immodeste, ces gestes insensés et lascifs ; rien autre chose que le rire et la moquerie. A Dieu ne plaise que j'entende parler des noces elles-mêmes, j'ai en vue seulement ce qui accompagne les noces. La nature alors est en orgie ; les hommes y deviennent des brutes, ceux-ci hennissent comme des chevaux, et ceux-là ruent comme des ânes; c'est un abandon général, une confusion universelle; rien de grave, rien de généreux; une pompe

extravagante et vraiment diabolique ; des cymbales, des flûtes, des chants qui respirent la fornication et l'adultère. Oh ! qu'il en est autrement dans la maison du deuil ! ici tout est bien ; le silence, le repos, le calme assurent la décence et l'ordre ; les paroles qu'on y dit sont marquées au coin de la sagesse, et, chose étrange, les hommes ne sont pas seuls à philosopher, les serviteurs et les femmes s'y montrent dignes d'eux. Tels sont les effets de la tristesse. Tout en voulant consoler celui qui souffre, on prononce des sentences très-sages ; on conjure le ciel de mettre un terme aux épreuves des malheureux ; on y donne à l'affligé de nombreuses consolations ; on y fait souvent mention de ceux qui se trouvent dans les mêmes épreuves. Qu'est-ce, en effet, que l'homme ? Il est bon de nous rendre compte de ce que nous sommes.

4. Encore une fois, que sommes-nous ? Ce que nous sommes ne fait que démontrer le néant de notre être, nous rappeler les choses à venir et le jugement. Chacun donc s'en retourne chez soi, celui qui vient du festin, tout triste de son insuccès ; celui sur qui s'est abattue l'infortune, tranquille et heureux de n'avoir rien éprouvé de pareil, toute ardeur étant d'ailleurs calmée en lui. Mais quoi ! Voulez-vous que nous comparions les prisons aux théâtres, qui sont, les unes le lieu de la douleur, les autres le lieu du plaisir ? Eh bien, voyons ce que sont les prisons et les théâtres. Admirez la sagesse qui règne dans les prisons ; le chagrin ne marche jamais sans la sagesse. Cet homme avait été riche et son orgueil était insupportable ; voyez maintenant : le premier venu peut lui parler, il l'écoutera ; la crainte et la douleur, comme un feu dévorant, sont tombées sur son âme et ont amolli sa dureté ; il sortira de sa solitude plus humble et moins emporté ; comprenant les vicissitudes des choses du siècle, il sera courageux et fort en toute circonstance. Au théâtre, quel spectacle différent ! Le rire, l'indolence, une pompe diabolique, un laisser-aller général, la perte du temps, une dépense inutile de vie, l'apparat de la plus vaine concupiscence, la contemplation de l'adultère, une école de prostitution, une institution d'intempérance, l'encouragement à la débauche, l'occasion d'une joie insensée, l'exemple des plus honteuses passions ; voilà le théâtre ! Oh ! que la prison est supérieure ! On y trouve l'humilité, un encouragement à la sagesse, un aiguillon pour la vertu, le mépris des choses du temps : les biens de la terre y sont sainement appréciés et méprisés, et la crainte, veillant à côté du prisonnier comme un maître près de l'enfant, l'élève pour toutes les grandes choses.

Mais examinons les mêmes lieux sous d'autres rapports. Je suppose que vous rencontriez à la fois un homme venant du théâtre, et un autre sortant de la prison ; vous verrez dans l'âme du premier le dégoût, l'agitation et toutes les marques de la servitude, tandis que celle du second vous apparaîtra tranquille, heureuse et libre. Et cela se comprend. Au théâtre, on s'est mis sous le charme des amours qui s'étalent, et peu à peu on s'est laissé entourer de chaînes plus dures que le fer : ces lieux eux-mêmes, les paroles, les gestes ! Au sortir de la prison, on se sent libre de toute entrave, et la comparaison de sa propre condition avec celle des autres fait qu'on se persuade ne rien souffrir. Le prisonnier, délivré de ses chaînes, estimera sa liberté une véritable récompense ; il méprisera les choses humaines ; il verra beaucoup de riches dans le malheur, enchaînés et liés malgré leur fortune et leur puissance. Ayant été victime de l'injustice, il supportera son sort. Que d'exemples n'aura-t-il pas d'une pareille destinée ? Il se souviendra du jugement à venir, et il frissonnera d'horreur à la pensée de la destinée future. De même que le captif est doux envers tout le monde ; de même, à la pensée du jugement et du grand jour, les hommes seront meilleurs pour leur femme, leurs enfants, leurs serviteurs. Le théâtre laisse dans l'âme de tout autres impressions. En sortant, l'homme verra avec déplaisir sa femme légitime ; il sera dur envers ses serviteurs, sans pitié pour ses enfants, irrité contre tous. De combien de maux le théâtre n'est-il pas la source ? Encore ne les connaissons-nous qu'en partie. Si vous n'êtes pas trop fatigués, examinons ces lieux du rire, je veux parler de ces salles de festins où abondent, avec toute sorte de délices, les

parasites et les flatteurs ; et jetons ensuite les yeux sur ces autres endroits où sont réunis les boiteux et les estropiés. Là, l'ivresse, le plaisir, la plus grande dissolution ; ici, les choses opposées. Et le corps, n'est-ce pas quand il est gras et replet qu'il devient plus facilement malade ? Un corps plus châtié résiste davantage. Mais continuons encore et rendons la démonstration plus saisissante. Prenez un corps vigoureux, au sang abondant, aux chairs pleines et fortes ; un peu de nourriture suffit à lui donner la fièvre, s'il ne s'agite pas. En voici un autre, livré tour à tour aux angoisses de la faim et de la tristesse ; la maladie a plus de peine à le saisir et à l'abattre. Un sang abondant, quelque pur qu'il soit, engendre souvent beaucoup de maladies : plus rare et moins fort, on le guérit plus facilement. Ainsi en est-il de nos âmes : dans le repos et les délices, tout les porte au péché, elles sont à deux pas de l'orgueil, de la volupté, de la vaine gloire, de l'envie, des dangers et des séductions ; dans les chagrins et la tempérance, au contraire, elles échappent à tous les entraînements.

Voyez notre grande cité. D'où viennent donc tous ses maux ? N'est-ce pas des riches et des gens heureux ? Qui traîne-t-on devant les tribunaux ? Qui abuse de la fortune ? Sont-ce les malheureux et les pauvres, ou les puissants et les hommes de plaisir ? Rien de mauvais ne peut sortir d'une âme qui est dans l'adversité. Paul connut les avantages de l'adversité, et c'est pourquoi il s'écrie : « L'affliction produit la patience ; la patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance ; et l'espérance n'est point trompeuse. » *Rom.*, v, 3-5. Donc, pas d'abattement dans les chagrins. En toute circonstance, louons Dieu, afin de tirer profit de nos épreuves, et d'obtenir l'approbation de celui par qui toute tristesse arrive. La tribulation est un grand bien ; considérez les enfants, qu'apprennent-ils s'ils ne sont châtiés ? Or, nous avons encore plus besoin qu'eux de châtiments ! Si, par ces épreuves, quand elles sont passées, ces jeunes cœurs deviennent capables de fleurir, combien plus nous-mêmes, qui en supportons de plus nombreuses et de plus graves ? Et les maîtres, ne nous sont-ils pas autrement utiles qu'aux enfants ? Que sont les fautes des enfants à côté des nôtres ? Notre maître, c'est la tribulation. Ne la repoussons donc pas, et supportons-la courageusement, puisqu'elle est la source de biens innombrables, et nous jouirons de la grâce de Dieu et des biens qu'il promet à ceux qui l'aiment, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIII.

« Cependant le tumulte ayant cessé, Paul appela les disciples, et, les ayant salués, il partit pour la Macédoine. »

1. Après un si grand tumulte, on avait besoin de grandes consolations. Paul s'en préoccupe, et, afin de consoler les disciples, il passe en Macédoine, puis de là en Grèce. Et de fait, entendez s'il réussit à ramener dans leur âme la paix et le bonheur. « Il parcourut donc cette contrée, exhorta plusieurs fois les fidèles, et vint en Grèce. Quand il y eut demeuré trois mois, les Juifs, lui ayant dressé des embûches pour s'opposer à sa navigation vers la Syrie, il résolut de revenir par la Macédoine. Sopater de Bérée l'accompagna jusqu'en Asie, ainsi qu'Aristarque et Second de Thessalonique, Gaïus de Derbé et Timothée, Tychique et Trophime, tous deux d'Asie. Ceux-ci, nous ayant précédés, nous attendirent en Troade. » Paul est livré à une nouvelle persécution de la part des Juifs, et passe ensuite en Macédoine. Mais pourquoi est-il fait mention de Timothée, comme étant de Thessalonique ? Les Actes ne le disent pas ; ils se contentent de dire : Ceux-ci le précédèrent en Troade, lui préparant les voies. « Nous nous embarquâmes donc à Philippes, après la fête des Azymes, et nous vînmes en cinq jours vers eux en Troade, où nous demeurâmes sept jours. » Il choisissait de préférence les jours de grande fête pour passer dans les grandes villes. Il s'embarque donc à Philippes,

où s'étaient passés les événements qui l'avaient conduit en prison. Pour la troisième fois il vint en Macédoine et rendit témoignage aux Philippiens, ce qui lui fit prolonger son séjour en ce pays. « Or, le premier jour de la semaine, comme nous étions réunis pour rompre le pain, Paul, devant partir, disputa avec eux, et prolongea son discours à une heure avancée de la nuit. » Tout dans la vie de Paul convergeait vers la prédication. C'était un dimanche, et le jour de Pentecôte; cependant il prolongea son discours jusqu'au milieu de la nuit, tant était grand son désir de sauver les disciples. La nuit n'arrêtait pas son ardeur, qui devenait plus vive à l'heure du repos. Longtemps après l'heure du repos, il parlait encore; mais le démon troubla la fête, sans prévaloir toutefois, par un événement imprévu. Un jeune homme qui l'écoutait s'endormit et tomba. Voici comment l'écrivain sacré raconte cet accident : « Il y avait dans la salle où nous étions réunis un grand nombre de lampes. Or, un jeune homme nommé Eutyque, qui était assis sur une fenêtre, s'endormit, et, comme Paul parla longtemps, il tomba, dans son sommeil, du troisième étage sur le sol. On le releva mort. Paul descendit, se coucha sur lui, et l'ayant embrassé, dit : Ne vous troublez point, il vit encore. Puis il remonta, et, ayant rompu le pain et mangé, il leur parla encore jusqu'au jour; après quoi il partit. Or, on ramena le jeune homme vivant, et la joie fut grande dans l'assemblée. »

Voyez comme la salle était pleine, où les disciples étaient réunis, et la preuve de ce concours vraiment admirable, c'est « qu'un jeune homme était assis sur une fenêtre, malgré l'heure avancée, pendant la nuit. » O sainte ardeur des fidèles, qu'êtes-vous devenue? Rougissons de notre indifférence, nous qui ne savons pas même écouter la parole pendant le jour. — Mais, direz-vous, c'est que Paul parlait alors. — Quoi! et n'est-ce pas Paul que vous entendez encore? Que parlé-je de Paul? Ni alors, ni maintenant, ce n'est pas Paul qui parle, c'est le Christ, et personne n'écoute! Nous n'avons pas de chute à redouter; ni la faim, ni le sommeil ne luttent contre nous; nos lieux de réunion ne sont plus trop étroits; nous n'avons plus d'obstacles, et nous ne sommes plus attentifs! Chose admirable, un adolescent n'était pas l'esclave de la paresse; il demeura malgré le besoin pressant de sommeil, et ne s'arrêta pas à la pensée de la chute à laquelle il était exposé. S'il tomba en dormant, ne vous en scandalisez pas; car il avait cédé plutôt à un besoin de sa nature qu'aux sollicitations de la mollesse. Quel empressement! quelle ardeur chez ces premiers fidèles! Voyez, il se réunissent à un troisième étage, n'ayant pas encore de temple! « Ne vous troublez pas, dit-il, la vie est encore en cet homme. » Il ne dit pas : Il ressuscitera, je lui rendrai la vie; mais seulement : « Ne vous troublez point. » Quelle bonté! quelle simplicité touchante! « Et, remontant ensuite, il rompit le pain et mangea. » Le discours, un moment interrompu, fut ensuite repris. Voyez-vous la frugalité de ce repas? « Ayant mangé, il continua de prêcher jusqu'au matin, et partit. » Quelle nuit admirablement passée! En sortant de cette table si sobrement servie, les disciples n'étaient pas surchargés et pouvaient encore entendre la prédication. Mais nous, en quoi différons-nous des animaux? Oh! que nous sommes loin de ces exemples! « Et on ramena le jeune homme vivant, ce qui fut pour tous le sujet d'une grande consolation. » On était doublement heureux : d'abord, de la conservation de cet infortuné; ensuite, du prodige auquel on la devait. « Pour nous, nous étant embarqués, nous fîmes voile vers Assos où nous devions prendre Paul, selon ses ordres; car il s'était décidé à partir par terre. D'Assos nous nous dirigeâmes vers Mitylène, après avoir pris Paul. » Paul se sépare souvent des disciples. C'est ainsi qu'il part à pied, tandis qu'eux s'en vont sur un vaisseau; il garde toujours pour lui les charges les plus pénibles, cédant aux autres les plus faciles. Il allait à pied, soit pour répandre davantage ses enseignements, soit pour se rattacher fermement les disciples. « De là, nous arrivâmes le lendemain en face de Chio; le jour suivant, nous touchâmes Samos, et, nous étant arrêtés à Trogyle, nous vînmes un jour après à Milet. » Voyez comme, sous la conduite de Paul, ils

se pressent, ils se hâtent, passant près des îles sans s'y arrêter. « Paul avait résolu de laisser Ephèse de côté, pour ne pas s'attarder en Asie. Il voulait, si c'était possible, célébrer la fête de Pentecôte à Jérusalem. »

2. Pourquoi cet empressement? A cause de la foule qu'il trouverait réunie, et non à cause de la solennité. Tout en montrant aux Juifs sa fidélité à se rendre à leur fête, il voyait des ennemis à ramener, et il se hâtait de venir annoncer la parole. Aussi, combien ne fut-il pas récompensé, tous étant présents? Au reste, il pourvut d'une autre façon au soin de l'Eglise d'Ephèse. Mais reprenons. « Ayant donc fait ses adieux aux disciples, il partit pour la Macédoine, exhorta longuement les fidèles et vint en Grèce. » Ainsi les gagnait-il, pour ainsi dire, de nouveau, et leur donnait-il les consolations dont ils avaient besoin. Remarquez qu'en toute circonstance Paul oublie les prodiges et ne compte que sur la parole. « Pour se rendre par mer en Syrie. » Nous voyons toujours Paul empressé d'aller en Syrie, et cela, à cause de l'Eglise et de Jérusalem; car il désirait vivement organiser toute chose en ce pays. Troade était une ville sans importance par elle-même, et, si l'Apôtre y séjourna sept jours, c'est qu'elle devait sans doute contenir un grand nombre de chrétiens. Quoiqu'il en soit, ces sept jours passèrent rapidement pour son zèle, et la dernière nuit, il la passa encore à la prédication; l'Apôtre et les disciples se séparaient les uns des autres à regret. « Or, comme nous étions rassemblés pour rompre le pain. » Il commence et poursuit son discours, au moment où il paraît pressé par la faim; et il a son but; car les disciples, n'étant pas réunis pour entendre la prédication, mais pour rompre le pain, il put poursuivre son discours quand il l'eut commencé. Voyez comme tous sont admis à la table de Paul. S'il a disserté étant assis à table, c'est pour nous apprendre en quelle estime supérieure nous devions avoir la vérité. Représentez-vous cette maison, les lampes qui l'éclairent, la foule qui s'y trouve, Paul qui disserte entouré des disciples, les fenêtres occupées par des hommes avides d'entendre cette trompette éclatante, et de voir ce visage où la grâce rayonnait.

Saint Paul comptait toujours sur sa parole pour convertir.

Qu'étaient ces auditeurs? Et quel plaisir ne devaient-ils pas goûter à l'entendre? Mais pourquoi discourir pendant la nuit? Il devait partir le lendemain; et les disciples de ce pays ne devaient plus le revoir, ce qu'il leur tut par ménagement; le disant seulement à d'autres. Le miracle qu'il accomplit grava profondément dans leur mémoire le souvenir de cette nuit heureuse. Les discours de l'Apôtre charmaient ceux qui les entendaient. Un moment interrompus, ils furent écoutés avec un nouveau plaisir, et l'accident qui les suspendit tourna à la gloire du docteur. D'ailleurs, quel exemple que celui de cet infortuné qui meurt pour avoir voulu entendre Paul! qu'il condamne bien notre indifférence! Et cette mention des démarches de Paul et des disciples, et cette énumération des lieux d'où ils viennent, de ceux où ils vont, où ils s'arrêtent, et de ceux qu'ils ne visitent pas, pourquoi, dans quel but la faire? Afin de montrer la sagesse de Paul, soit qu'il ralentisse sa navigation, soit qu'il passe devant certaine ville sans s'arrêter. « Il avait décidé de ne pas s'arrêter à Ephèse, afin d'arriver sans retard en Asie. » C'était une résolution très-sage; car, venant à Ephèse, il y aurait séjourné, ne voulant pas contrister les disciples qui l'eussent certainement supplié de demeurer parmi eux. S'il ne s'arrêta pas, c'est ou bien par ce motif de délicatesse, ou bien parce qu'il voulait marcher rapidement à son but. « Il se hâtait, en effet, afin de pouvoir, si c'était possible, célébrer la fête de Pentecôte à Jérusalem. » Il ne pouvait donc pas s'attarder en route. Voyez-le s'agiter, soupirer et se presser par des motifs humains, et souvent ne pas atteindre ce qu'il désire. Tout cela nous fait voir qu'il n'y avait rien là de supérieur à la nature. Les saints et ces grands hommes étaient semblables à nous; mais il n'en était pas ainsi de leur volonté, et c'est pourquoi ils attiraient souvent la grâce. Aussi que de vertus ne font-ils pas éclater? Entendez Paul s'écrier : « Nous prenons garde de ne donner du scandale à personne, afin que notre ministère ne soit pas blâmé. »

II *Cor.*, VI, 3. Quelle condescendance et quelle vie irréprochable! Etre arrivé au faîte de la vertu, et donner l'exemple d'une profonde humilité, voilà la sagesse! Ecoutez comme cet homme qui avait dépassé tous les conseils du Christ se fait humble et petit. « Je me suis fait tout à tous, dit-il, pour les sauver tous. » I *Cor.*, IX, 22. Il court encore un danger, comme il le dit ailleurs : « Dans une grande patience, dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, sous les coups, dans les prisons. » II *Cor.*, VI, 4-5. Il brûle aussi pour le Christ d'un ardent amour. Sans cet amour, tout lui eût été inutile, et ses prédications, et sa vie si pure, et ses périls. « Qui est faible, dit-il, sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé, sans que je m'enflamme? » II *Cor.*, XI, 29.

3. Je vous en conjure donc, appliquons-nous ces paroles et ne reculons pas quand il s'agit de nos frères, devant les plus grands dangers. Devant le fer et le feu ne tremblez pas; livrez-vous, mon bien-aimé, à l'un et à l'autre, afin de sauver le prochain. Courage, pas de faiblesse. N'êtes-vous pas le disciple du Christ, qui voulut mourir pour ses frères? N'êtes-vous pas le condisciple de Paul, qui souffrit mille maux pour ses persécuteurs et ses ennemis? Encore une fois, courage! Imitez Moïse. Il fut témoin d'une scène d'injustice, et prit en main la cause de l'innocent; il méprisa le faste et les douceurs de la cour, et s'en alla à cause des affligés loin de sa maison et de ses proches, dans l'exil et la solitude ; il vécut longtemps sur la terre étrangère, sans se reprocher sa conduite, sans se dire : Qu'est-ce donc? J'ai fait le sacrifice de la royauté; j'ai renoncé aux honneurs et à la gloire; j'ai pris en main la cause des malheureux, et voilà que Dieu m'a oublié! Non-seulement il ne m'a pas rendu ma position première, mais depuis quarante ans il me condamne à vivre sur un sol étranger. C'est bien, je n'ai pas reçu de récompense. — Rien de tout cela ne lui vient à la pensée, ni sur les lèvres. Ainsi devez-vous faire vous-même. Si vous souffrez en faisant du bien, et si votre mal se prolonge, ne vous en étonnez pas, ne vous en troublez pas; Dieu vous donnera la récompense que vous méritez. Plus il tarde à vous l'accorder, plus elle sera belle. Soyons bons et compatissants; n'ayons ni dureté ni raideur dans nos âmes. Vous êtes impuissant à agir et à soulager le malheureux, pleurez sur lui, intéressez-vous à lui et gémissez de ce qui se passe, vous en retirerez votre avantage. Si nous devons compatir à ceux que Dieu châtie, combien plus aux victimes de l'injustice des hommes? « Ils ne venaient pas pleurer sur la maison d'Ainan, leur voisine, » est-il écrit; *Mich.*, I, 11; et ailleurs : « Ils seront punis parce qu'ils ont édifié pour la dérision. » Ezéchiel reproche aux Juifs la dureté de leur cœur. — Que dites-vous, ô prophète? Dieu frappe, et il me serait permis de prendre part à la douleur des victimes? — Sans doute; ainsi l'entend celui qui punit, et qui, en punissant, s'attriste bien plus qu'il ne se réjouit. Puis donc que le juge gémit des coups qu'il frappe, n'en soyez pas heureux. — Mais, direz-vous, pourquoi pleurer devant les coups de la justice? — C'est précisément parce que vos frères ont été jugés dignes d'un tel supplice qu'il faut les plaindre. Voyons, dites-moi, quand on brûle un de vos enfants ou qu'on tranche ses chairs, êtes-vous gai ou triste? Ah! vous êtes dans l'angoisse, et vous ne dites pas : Pourquoi m'attrister? Il souffre, mais c'est pour son bien; l'action du feu ou du fer va le guérir. — Non, avant même que la souffrance l'ait gagné, ses seuls cris suffisent à vous fendre le cœur, et l'espoir de sa guérison ne vous rassure pas entièrement. Ne raisonnons pas autrement envers les victimes de la justice divine; quelque salutaires que puissent leur être leurs maux, plaignons-les, entourons-les d'une tendre sollicitude et d'une paternelle affection. Sans doute, leurs douleurs sont des châtiments venant de Dieu; mais nous devons pleurer sur les fautes qui les ont mérités. Si c'est en vue de la gloire que l'on souffre, comme Pierre et Paul, oh! alors, pas de larmes ni de tristesse; gardez vos pleurs et votre compassion pour ceux qui sont justement punis. C'étaient là les sentiments des prophètes, et c'est pourquoi l'un d'eux s'écriait : « Hélas! Seigneur, perdrez-vous ce qui reste du peuple d'Israël? » *Ezech.*, IX, 8.

Soyons miséricordieux pour obtenir miséricorde.

Nous sommes souvent témoins du supplice des parricides et des meurtriers, et ce n'est jamais sans tristesse et sans horreur. Pas de philosophie exagérée ! Soyons miséricordieux, afin d'obtenir miséricorde. Rien de comparable à cette vertu, rien de plus conforme à la nature et au cœur de l'homme. Voilà pourquoi les lois donnent toute liberté au bourreau; la vengeance du juge expire quand la sentence est prononcée, l'exécution en est confiée au bourreau. Quelque juste que puisse être un châtiment, il appartient au sage de le faire infliger par un autre. Voyez Dieu, qui ne punit pas par lui-même, mais par ses anges. — Quoi donc ! les anges seraient-ils des bourreaux? — Non certes; ils sont des puissances vengeresses. Les anges furent les ministres de la colère divine à l'égard de Sodome et de l'Egypte. « Dieu exerce sa justice par les anges mauvais. » *Psalm.* LXXVII, 49. Mais il sauve par lui-même, et c'est ainsi qu'il a envoyé son Fils pour le salut du monde. Il est encore écrit : « Alors Dieu dira à ses anges : Rassemblez ceux qui commettent l'iniquité et jetez-les dans la fournaise du feu. » *Matth.*, XIII, 41-42. Quant aux justes, Dieu les traite autrement : « Celui qui vous reçoit me reçoit. » *Matth.*, X, 40. « Liez-lui les mains et les pieds, est-il dit ailleurs, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. » *Ibid.*, XXII, 13. C'est aux serviteurs que s'adresse cet ordre. Mais, s'il est question de bienfaits, il les accorde lui-même; lui-même il appelle ses élus : « Venez, dit-il, les bien-aimés de mon Père, recevez la couronne qui vous a été préparée. » *Matth.*, XXV, 34. Il parle lui-même à Abraham; mais il envoie ses ministres frapper Sodome, comme un juge qui laisse à d'autres le soin d'exécuter ses sentences. « Courage, dit-il encore, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur les grandes. » *Matth.*, XXV, 21. Il bénit lui-même le serviteur fidèle; il fait lier par ses ministres le mauvais serviteur.

Donc, ne nous réjouissons pas au sujet de ceux que Dieu frappe et punit; compatissons à leurs épreuves, plaignons-les et pleurons sur eux, afin de recevoir notre récompense. A côté de nous, combien qui sont heureux du malheur de leurs frères, alors même qu'il est immérité! Laissons-leur cette insensibilité, et soyons tous miséricordieux ; et nous recevrons nous-mêmes la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de son Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

« Or, de Milet envoyant à Ephèse, il convoqua les prêtres de l'Eglise. Ceux-ci s'étant rendus, il leur dit : Vous savez depuis le premier jour que je suis entré en Asie, comment j'ai toujours agi avec vous, servant le Seigneur en toute humilité et avec larmes, dans les tribulations qui m'ont été suscitées par les Juifs. Je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, rien ne m'ayant empêché de vous l'annoncer et de vous en instruire publiquement et dans vos demeures; exhortant les Juifs et les Gentils à revenir à Dieu par la pénitence et à croire en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

1. Paul se hâte de poursuivre sa navigation; néanmoins il ne néglige rien, pourvoit à tout, convoque les chefs, et s'entretient avec eux. Admirez comment, forcé de se louer lui-même, il use autant qu'il peut de la plus grande modestie. De même que Samuel, au moment de livrer à Saül son pouvoir, disait aux Juifs : « Dieu et vous m'êtes témoins que je n'ai rien reçu de vous; » I *Reg.*, XII, 5; de même que David, ne pouvant faire croire à ses paroles, disait : « Je paissais les brebis de mon père dans son troupeau, et je tuais l'ours quand il se présentait; » *Ibid.*, XVII, 34-35; Paul dit aux Corinthiens : « J'ai été insensé; mais c'est vous qui en êtes cause. » II *Cor.*, XII, 10. Dieu agit aussi de la sorte, en ne se bornant pas à parler; quand on ne veut pas le croire, il intervient par des bienfaits. Or, que fait Paul ? Il en appelle d'abord au témoignage de ceux qui l'écoutent, et pour se défendre lui-même de l'accusation de céder à un sentiment d'orgueil, il les prend à témoin de sa véracité. Quelle force pour un maître de pouvoir en appeler au témoignage de ses disciples ! Et chose admirable, ce ne sont pas ses œuvres d'un jour qu'il les appelle à juger, mais sa vie de plusieurs années. « Vous savez, dit-il,

ce que j'ai été toujours avec vous. » Il veut leur donner du courage et les fortifier contre les déchirements de la séparation et les futures épreuves, ainsi que nous le lisons de Moïse et de Josué. Voyez ce qu'il ajoute : « Vous savez ce que je me suis toujours montré avec vous, servant le Seigneur en toute humilité. » Quoi de plus propre à instruire les princes ? « Haïssant la superbe. » Par leur position même, ceux-ci ne sont-ils pas exposés à tomber dans ce vice ? L'humilité, comme l'enseignait le Christ, est le fondement de tous les biens. « Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit. » *Matth.*, v, 3. Et non-seulement l'Apôtre dit : Avec humilité ; mais : « En toute humilité. » Il y a en effet, plusieurs sortes d'humilité : il y a l'humilité de la parole et celle de l'action ; l'humilité envers les princes et l'humilité envers les sujets. Voulez-vous que je retrace les diverses espèces d'humilité ? Il y en a qui sont humbles envers les humbles, et fiers envers les grands : or, ceux-là ne pratiquent pas l'humilité. D'autres agissent autrement : ils sont humbles et fiers selon les circonstances, avec les grands comme avec les petits ; et ceux-là sont vraiment humbles. Paul devait enseigner ces choses ; il ne fallait donc pas qu'on pût l'accuser d'arrogance. C'est pourquoi il pose bien les bases et écarte de leur esprit jusqu'à l'ombre d'un soupçon. Si j'ai toujours agi en toute humilité, dit-il, ce n'est pas par orgueil que je parle. Ensuite il passe à la douceur. « J'ai servi le Seigneur avec vous, » dit-il, les associant ainsi à ses bonnes œuvres. L'union des œuvres est toujours un grand bien. Dès lors Paul partage avec eux la gloire de ses travaux, et ne revendique pour lui rien de personnel. — Quoi donc ? direz-vous ; mais peut-être se montra-t-il arrogant envers Dieu ? — Ah ! si c'est là un défaut trop commun, ce ne fut pas celui de Paul, qui usait de tant de condescendance même avec ses disciples. Le maître doit par ses bonnes œuvres être le modèle de ceux qu'il instruit.

Puis vient le tour de son courage ; mais il n'en parle qu'en passant : « Servant Dieu dans les larmes, et les tribulations qui m'ont été suscitées par les Juifs. » Voyez comme il se plaint de ce qui s'est passé. C'est son cœur qui semble parler. Il gémit et il pleure sur ceux qui se perdent, sur ceux qui ont mal agi ; car il est heureux du mal qu'on lui a fait, étant du nombre de ceux qui se réjouissent d'avoir été dignes d'être méprisés pour le nom de Jésus. « Maintenant, dit-il dans une autre circonstance, je me réjouis des maux que je souffre pour vous ; » *Coloss.*, I, 24 ; et ailleurs : « Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent pour nous le poids éternel d'une incomparable gloire. » II *Cor.*, IV, 17. Encore la modestie n'est pas étrangère à son langage. Dans la circonstance présente, il fait voir son courage, et sa patience encore plus que son courage. Je souffrais, semble-t-il dire, mais je souffrais avec vous ; et ce qu'il y avait de plus pénible, c'est que les Juifs étaient mes persécuteurs. Remarquez ici le double caractère de son apostolat, le courage et la charité. « Je ne vous ai rien caché. » Notez son zèle et son inépuisable sollicitude. « Des choses qui pouvaient vous être utiles. » Langage extrêmement juste ; car il était des points qu'il valait mieux passer sous silence. Tout cacher eût été de la malveillance ; tout dire eût été de la légèreté. De là ces paroles : « Des choses qui pouvaient vous être utiles. » Je ne me suis pas contenté de vous parler, j'ai tenu à vous instruire et à vous instruire sérieusement. Que ce soit là sa pensée, ce qui vient après ne permet pas d'en douter : « Publiquement et dans vos demeures. » Aux gentils aussi bien qu'à vous j'ai prêché la doctrine. Sa liberté sur ce point était pleine et entière. Dussions-nous n'obtenir aucun résultat, il n'en faut pas moins parler hautement. Alors surtout nous rendons témoignage, quand nous avons affaire à des gens qui ne nous écoutent pas : tel est, en effet, d'ordinaire, le sens du mot attester, prendre à témoin. « J'en atteste le ciel et la terre, » disait un prophète. « J'attestais aux Juifs et aux Gentils, dit ici l'Apôtre, qu'ils devaient offrir à Dieu une sincère pénitence. » *Dan.*, IV, 26.

2. Qu'attestez-vous donc ? — La nécessité de mettre ordre à leur conduite, de faire pénitence et de revenir à Dieu. En vérité, les Juifs ne connaissaient pas Dieu, puisqu'ils ne connaissaient pas le Fils, et que ni leur foi, ni leurs œuvres,

ne se rapportaient au Seigneur Jésus. — Pourquoi donc ce langage? pourquoi évoquer ces souvenirs? Qu'est-il donc arrivé? Qu'avez-vous encore à leur reprocher? — Après avoir jeté quelque inquiétude dans leur âme, Paul poursuit en ces termes: « Et maintenant voilà que, lié par l'Esprit, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'arriver en cette ville; sinon que, dans toutes les autres, l'Esprit saint me dit que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Mais je ne crains rien de tout cela, et j'ai moins à cœur de conserver ma vie que de consommer avec joie ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu. » Pourquoi s'exprimer de la sorte? Pour que les fidèles se tinssent toujours prêts à tous les dangers, soit cachés, soit manifestes, et qu'ils obéissent en toute chose à l'impulsion de l'Esprit. Quant à lui, de graves périls lui étaient réservés. « Sinon que, dans toutes les villes, l'Esprit saint me dit... » Du reste, il va les affronter d'une âme libre et joyeuse, il n'y a pour lui ni violence ni nécessité. « .... Dans toutes les villes, » dit-il; après quoi il ajoute: « Mais j'ai moins à cœur de conserver ma vie que de consommer ma course avec ma joie et le ministère de la parole que j'ai reçu du Seigneur Jésus. » Ce n'est pas ainsi que parlerait un homme que contristerait une perspective semblable. Ce langage est celui d'un maître plein de modestie parlant à ses disciples et prenant part à leur peine. Il ne dit pas: Nous souffrons, mais: Il faut absolument s'y résigner; il ne dit pas non plus: Je pense qu'il en doit être ainsi. C'est qu'il cherche l'avantage de ceux qui l'écoutent, non sa propre gloire, et qu'il leur enseigne d'une part l'humilité, de l'autre, la hardiesse et la liberté du langage. Je mets ma vie bien au-dessous de ma tâche, semble-t-il dire; consommer ma course, rendre témoignage au Sauveur sont pour moi choses beaucoup plus précieuses. Il ne parle pas davantage de prêcher, d'enseigner. « Rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu, » voilà l'expression qu'il emploie. Comme il devait dire peu après: « Je suis innocent du sang de vous tous; » pensée plus pénible à entendre

Modestie remarquable de saint Paul.

énoncer. Il y prépare les esprits et il établit qu'il n'a rien à se reprocher. Sur leurs épaules va retomber tout le fardeau; pour qu'ils n'en soient pas trop effrayés, il leur dit: « Et maintenant je sais que vous ne verrez plus mon visage. » Après quoi il ajoute: « Je suis innocent du sang de vous tous. » Un double regret leur était réservé, celui de ne plus voir son visage, celui d'être tous condamnés à ce sacrifice. « Vous ne verrez plus mon visage, vous tous au milieu desquels j'ai passé prêchant le royaume de Dieu. » Je vous prends donc tous à témoin, moi que vous ne verrez plus désormais, « que je suis innocent du sang de vous tous; car je n'ai point manqué de vous annoncer tous les conseils de Dieu. » Il jette par ces paroles l'angoisse dans leurs âmes déjà bien affligées, bien contristées; il leur porte le dernier coup. Sans doute, il était nécessaire de le faire. « Car je n'ai point manqué de vous annoncer tous les conseils de Dieu. » Conséquemment, celui qui ne les annonce pas est responsable du sang de son semblable; c'est donc un meurtrier. Quelle effrayante perspective! être coupable d'homicide, si l'on a manqué à ce devoir! Ainsi tout en paraissant plaider sa cause, il les pénètre d'épouvante.

« Veillez donc sur vous-mêmes et sur tout ce troupeau dont l'Esprit saint vous a établis évêques, afin de conduire l'Eglise de Dieu qu'il s'est acquise par son propre sang. » Deux prescriptions sont contenues dans ce texte: il faut d'abord travailler à l'amendement des autres; mais ce n'est pas tout. « Je crains, disait ailleurs l'Apôtre, tout en prêchant aux autres, d'être moi-même réprouvé. » I *Cor.*, IX, 27. Il faut en second lieu ne pas s'occuper exclusivement de soi. Lorsqu'on est plein de l'amour de soi, on ne pense qu'à ses propres intérêts, et l'on agit comme le travailleur qui cherche en creusant un filon d'or. Si Paul tient ce langage, ce n'est pas que notre salut soit plus précieux que celui du troupeau; c'est que le troupeau profite de la vigilance que nous exerçons sur nous-mêmes. « .... dont l'Esprit saint vous a établis évêques, afin de conduire l'Eglise de Dieu. » Que d'obligations! C'est l'Esprit de Dieu lui-même qui vous a consacrés; telle est la signification du

mot « établis; » premier lien: « Afin de conduire l'Eglise de Dieu; » second lien: « Qu'il s'est acquise par son sang; » troisième lien. Il s'agit donc d'une œuvre délicate, d'une œuvre importante, puisque le Seigneur n'a pas dédaigné de verser son sang pour l'Eglise, pour ses frères que nous dédaignons. Tandis que Jésus, pour gagner des ennemis, répand son sang, vous ne pouvez même réussir à conserver vos amis. « Je sais fort bien que, après mon départ, des loups ravissants entreront parmi vous, lesquels n'épargneront pas le troupeau. » Il place maintenant sous leurs yeux l'avenir. Ainsi fait-il ailleurs quand il dit: « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang. » *Ephes.*, VI, 12. « Que des loups ravissants entreront parmi vous. » Un double malheur les menace: Paul ne sera plus avec eux, et, de plus, ils seront en butte aux persécutions. — Mais, pourquoi nous quitter, puisque vous prévoyez un tel avenir? — L'Esprit m'entraîne, répond l'Apôtre.

3. Pesez bien ses expressions. Il ne dit pas seulement: « Des loups; » mais: « Des loups ravissants, » dénonçant par le mot ravissants l'audace et la violence de ces ennemis. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces loups doivent apparaître au milieu d'eux et sortir de leur rang; or, c'est un fléau redoutable que celui des divisions intestines. « Veillez, » terme fort juste. Il est question d'une œuvre importante de l'Eglise, d'une œuvre précieuse; elle a coûté le sang du Christ, et des guerres multiples et formidables vont se déclarer. C'est le sens du passage qui vient après: « Du milieu de vous il s'élèvera des hommes qui prêcheront une doctrine perverse, afin d'attirer des disciples après eux. » Cette prédiction relative aux loups qui devaient surgir parmi eux, aux prédicateurs de doctrines perverses, ayant pénétré les assistants de terreur, Paul ajoute, comme si on lui demandait: Mais alors, que faire, quelle sauvegarde invoquer? « Veillez, vous souvenant que, durant trois ans, je n'ai pas cessé jour et nuit d'avertir avec larmes chacun de vous. » Quelles circonstances singulières! C'est avec larmes, c'est la nuit et le jour, c'est chaque fidèle en particulier. Assurément il n'eût rien négligé s'il se fût trouvé en présence d'une foule considérable; toutefois il n'ignorait pas qu'une seule âme mérite la plus grande sollicitude. Grâce à ses soins, l'union la plus parfaite s'établit entre les fidèles. Quant à la pensée de l'Apôtre dans ce passage, la voici: Ce que j'ai fait doit suffire; je suis demeuré trois ans parmi vous. Donc vous voilà confirmés dans la foi, qui a poussé dans chacun de profondes racines. « Avec larmes. » Ce sujet mérite donc des larmes. Imitons la conduite de l'Apôtre. Le pécheur ne gémit pas; gémissez le premier, peut-être en arrivera-t-il à gémir à son tour. Quand le malade voit son médecin prendre de la nourriture, il est tenté d'en faire de même; ainsi en sera-t-il pour vous. Si vous pleurez devant le pécheur, il y sera sensible, il deviendra lui aussi homme de bien et il se laissera toucher.

Il faut tout faire pour sauver une âme.

« Ne sachant pas ce qui doit arriver de moi, » nous a dit Paul. — Serait-ce là le motif de votre départ? — Ne le croyez pas; car je sais fort bien que des chaînes et des persécutions m'attendent. Que des persécutions me soient réservées, je ne l'ignore pas; quelles sont ces persécutions, je l'ignore, et c'est le point le plus délicat. Cependant ne supposez pas que je m'exprime de la sorte avec regret; j'estime ma vie trop peu pour cela. — Le but de l'Apôtre était de ranimer le courage de ses disciples, de les déterminer non-seulement à ne pas fuir, mais à tout supporter sans crainte. De là ces noms qu'il emploie de course et de ministère, de course pour marquer la splendeur de sa vocation, de ministère, pour en préciser le caractère. Je ne suis qu'un serviteur, veut-il dire; je n'ai pas d'autre titre à revendiquer. C'est une consolation qu'il dispense aux siens, afin que ses propres épreuves ne les contristent pas; pourquoi les contristeraient-elles dès lors qu'il est heureux de les affronter? Avant de mettre sous leurs regards ce qui les attend de pénible, il leur expose ce qui les attend d'avantageux: cela pour ne pas accabler leur âme. Qu'est-ce donc qui les attend de pénible? Le voici: « Du milieu d'entre vous il s'élèvera des hommes qui prêcheront une doctrine perverse. » On pouvait se récrier à ce sujet: Eh quoi! vous estimez-vous si fort que,

vous disparaissant, la mort seule soit notre partage? — Je ne prétends pas que mon absence cause ces maux divers; c'est « du milieu de vous que ces hommes s'élèveront. » Il ne dit pas, en effet : A l'occasion de mon départ; mais : « Après mon départ. » Déjà ce fléau s'était manifesté, combien plus devait-il se manifester ensuite. Paul une fois disparu, pour quel motif ces enseignements pervers des novateurs? « Afin d'attirer des disciples après eux. » Les hérésies, quelles qu'elles soient, n'ont pas d'autre raison d'être. Cependant la consolation n'est pas oubliée : « Qu'il s'est acquise par son sang. » Ayant été payée du sang de Jésus, l'Eglise triomphera sûrement.

« Nuit et jour je n'ai cessé de vous avertir avec larmes. » Ce passage nous serait fort justement appliqué : bien qu'il soit spécialement adressé aux docteurs, il ne concerne pas moins les disciples. A quoi bon exhorterais-je, avertirais-je avec larmes le jour et la nuit, si le disciple ne m'écoutait pas? Ne croyez pas que votre titre de disciple excuse votre attitude de récalcitrant. « Je vous prends à témoin, dit l'Apôtre...; car je n'ai pas manqué de vous annoncer... » Annoncer, enseigner, prêcher, ne jamais reculer, exhorter et la nuit et le jour, voilà le devoir du docteur. Si, après cela, nul résultat ne se produit, vous savez quelles en sont les conséquences. Nouvelle justification de l'apôtre du Christ : « Je suis innocent du sang de vous tous. » Nous ne sommes pas les seuls que ce discours intéresse; il vous intéresse autant que nous, et il vous rappelle que vous devez écouter nos paroles et ne pas vous retirer de l'assemblée. Que pourrai-je faire? Chaque jour je m'évertue à vous dire : Eloignez-vous des théâtres; on se rit de mes paroles. Renoncez aux jurements, à l'avarice, je multiplie les avertissements; personne ne nous écoute. Vous me direz que je ne le fais pas la nuit. Je voudrais bien le faire la nuit; je voudrais bien faire retentir ma parole à vos tables, s'il m'était permis d'embrasser tous ces soins divers et de m'entretenir avec vous tous. A peine vous convoquons-nous une fois dans la semaine, et, malgré cela, vous hésitez à répondre à notre appel; les uns ne viennent pas, d'autres viennent et ne remportent aucun profit. Qu'arriverait-il donc si nous vous entretenions plus fréquemment? Hélas! que faire! Plusieurs d'entre vous, je ne l'ignore pas, nous tournent en ridicule, parce que nous revenons sans cesse sur les mêmes sujets; nous n'inspirons que lassitude. Et cependant nous n'en sommes pas la cause; c'est vous, les auditeurs. Quand on fait bien, on entend toujours avec plaisir les mêmes avis; c'est comme si on entendait ses propres louanges. Celui-là seul qui ne veut pas bien faire, s'imagine être en butte à la malveillance, et il lui suffira d'avoir entendu les mêmes observations deux fois pour croire les avoir entendues un grand nombre de fois. « Je suis innocent du sang de vous tous. »

L'orateur se déchaîne contre les théâtres et l'habitude de jurer.

4. Paul avait le droit de parler ainsi; nous n'oserions parler de même, à cause des reproches que nous fait notre conscience. Paul, qui était toujours debout et vigilant, qui bravait toutes les souffrances pour le salut de ses disciples, Paul pouvait s'exprimer en ces termes. Nous, au contraire, nous emprunterons les paroles de Moïse : « Le Seigneur est irrité contre moi à cause de vous, parce que vous nous entraînez nous aussi dans une infinité de péchés. » *Deut.*, III, 26. Comment vous voir ne faire aucun progrès et ne pas être abattu, et ne pas nous sentir abandonné par la plus grande partie de nos forces? Qu'est-il, en effet, arrivé? Par la grâce de Dieu, nous aussi depuis trois ans nous ne cessons de vous adresser nos exhortations, non point le jour et la nuit, mais quelquefois de trois en trois jours, quelquefois de sept en sept jours. Qu'arrive-t-il encore? Nous mettons en œuvre les réprimandes, les observations, les pleurs, pleurs de l'âme, sinon des yeux, pleurs beaucoup plus amers; car les pleurs des yeux soulagent bien souvent la douleur, tandis que les pleurs de l'âme l'aigrissent et l'irritent davantage. Qu'il ne soit pas permis à une personne affligée de manifester sa douleur, les convenances qui le lui interdisent rendent cette douleur plus vive qu'elle ne le serait dans le cas contraire. N'était la crainte de courir après de vains suffrages, vous verriez tous les jours des torrents de larmes couler de mes yeux, larmes que je

verse dans la solitude et le calme de mon habitation. Croyez-en ma parole, je ne puis point songer à mon salut, et les gémissements que m'arrachent vos maux ne me permettent pas de m'occuper des miens.

Pour moi vous êtes tout. Marchez-vous résolument dans le chemin de la vertu, le plaisir que j'en ressens m'ôte le sentiment de mes maux; restez-vous indifférents, je ne saurais y penser davantage, sous le poids de la peine qui m'accable. Il suffit de vous voir heureux pour que la joie se répande sur mon front; êtes-vous dans un état pénible, je ne pourrais n'en être pas affligé, quel que pût être mon propre bonheur. Quelle espérance reste-t-il au pasteur, lorsque la contagion est dans le troupeau? Quelle sera sa vie, quelle son attente? Quelle confiance pourra-t-il ressentir en paraissant devant Dieu? Quel sera son langage? J'accorde qu'il n'aura rien à se reprocher, aucun châtiment à redouter, qu'il aura les mains pures du sang des siens; n'en souffrira-t-il pas moins d'inexprimables angoisses? Alors même que les parents n'ont aucun reproche à se faire touchant leurs fils, le malheur de ces derniers n'en est pas moins pour eux un sujet de peines et de tourments. — Mais ne servira-t-il de rien à nos pasteurs, demanderez-vous d'avoir exercé la vigilance sur nos âmes? — Sans doute, ils veillent, mais comme devant en rendre compte : or, cette perspective seule les glace quelquefois d'épouvante. Pour moi, ce n'est pas là ce qui m'effraie, c'est la perspective de votre perdition. Que je rende compte ou non, je ne m'en préoccupe pas. Volontiers je rendrais compte de mon ministère si vous étiez sauvés! volontiers je consentirais, si vous arriviez au salut, à me voir accusé de n'avoir pas été fidèle à mon devoir. Ne croyez pas que j'aie fortement à cœur d'être l'instrument unique de votre salut; peu m'importe par le secours de qui, pourvu que vous ne vous perdiez pas. Ignorez-vous donc la tyrannie de la paternité spirituelle? Quand on est honoré de cette paternité, l'on aimerait mieux être mille fois mis en pièces que de voir se corrompre et se perdre l'un de ses enfants.

Comment en arriver à vous persuader? Une seule chose nous soutient, à savoir, la conscience de tout ce que nous faisons pour vous. Nous pouvons dire, nous aussi, que nous n'avons rien négligé; nous n'en souffrons pas moins pour cela; la preuve de cette douleur, vous la trouvez dans l'incohérence et la multiplicité de nos pensées. Cependant, il nous eût été permis de vous dire: Que nous importe votre conversion? Nous avons rempli notre tâche; nous sommes innocents de votre sang à tous. — Il nous faut plus que cela pour nous consoler. Ah! si vous pouviez plonger votre regard dans notre cœur brisé, vous y verriez contenus tous nos fidèles, hommes, femmes et enfants; car la charité rend l'âme plus spacieuse que le ciel. « Acceptez-nous, disait Paul. Nous n'avons blessé personne... Vous n'êtes pas à l'étroit dans notre cœur. » II *Cor.*, VII, 2; VI, 12. Nous vous tiendrons en ce moment le même langage : Acceptez-nous. Paul avait Corinthe entière dans son cœur, et il s'écriait : « Dilatez-vous, car vous n'êtes pas à l'étroit en nos âmes. » *Ibid.*, 13. Je n'aurais pas le droit toutefois d'insister sur ce point; je ne puis pas douter que vous ne nous acceptiez et que vous ne nous aimiez. Mais de quel avantage sera notre affection mutuelle si vous négligez l'œuvre de Dieu? Voilà précisément le sujet d'un accroissement de douleur, et d'une perte plus terrible. Je n'ai point lieu de me plaindre de vous. « Je vous rends ce témoignage que, si vous l'eussiez pu, vous vous seriez arraché les yeux, et vous me les auriez donnés. » *Galat.*, IV, 15. De notre côté, nous vous donnerions, non-seulement la parole évangélique, mais de plus nos âmes mêmes. Nous vous aimons et vous nous payez de retour; mais là n'est pas la question principale. Commençons par aimer le Christ. « Voici le premier de tous les commandements: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Le second est semblable à celui-là : Vous aimerez le prochain comme vous-même. » *Matth.*, XXII, 37-39; *Marc.*, XII, 30. Nous observons le second; il reste à observer le premier : nous devons l'observer, c'est extrêmement important, et pour vous et pour moi-même. Nous l'observons bien dans une certaine mesure, mais non dans la mesure requise. Aimons donc le Sauveur. Vous n'i-

gnorez pas la magnifique récompense réservée à ceux qui l'aiment. Aimons-le avec ardeur; afin que nous jouissions de sa bienveillance, que nous évitions les périls de la vie présente et que nous soyons jugés dignes des biens réservés à ceux qui l'aiment; par la grâce et la charité du Fils unique de Dieu, avec qui gloire, puissance, honneur soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

« Et maintenant, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, mes frères, car il est puissant pour édifier et pour vous donner part à son héritage avec tous les saints. »

1. Ce que l'Apôtre fait dans ses lettres, il le faisait également dans ses exhortations; il passe de la harangue à la prière. Comme il venait de les frapper de terreur en leur disant : « Des loups ravissants s'introduiront chez vous, » il ne veut pas les jeter dans la consternation et le désespoir, et c'est pour cela qu'il prend un ton plus consolant. « Et maintenant, » dit-il; preuve que telle était sa manière ordinaire d'agir. « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, » c'est à savoir, à sa grâce elle-même. Expression fort juste : car c'est la grâce qui sauve. Aussi l'Apôtre rappelle-t-il souvent cette grâce aux fidèles; soit pour raviver leur zèle, soit pour ranimer leur confiance. Il ne dit pas seulement : Qui peut vous édifier; mais : « Qui peut vous surédifier; » conséquemment, ils avaient été déjà édifiés. Il en vient ensuite à l'espérance des biens à venir : « Et vous donner part à son héritage avec tous les saints. » Nouvelle exhortation. « Je n'ai désiré ni l'or, ni l'argent, ni le vêtement de personne. » Guerre à la cupidité, source de tous les maux. « Ni l'or, ni l'argent... » Il ne dit pas : Je n'ai pris..., mais : « Je n'ai désiré. » Cela n'est pas encore vraiment grand. Voici maintenant qui l'est : « Vous savez que mes mains m'ont fourni à moi et à ceux qui étaient avec moi le nécessaire. Je vous ai tout montré, puisque c'est en travaillant ainsi qu'il faut recevoir les faibles. » Le voyez-vous travaillant de ses mains, et travaillant péniblement? « Ces mains ont fourni à moi et à ceux qui étaient avec moi le nécessaire. » C'est le ton de l'exhortation. Quelle convenance dans ce langage! Il ne dit pas : Afin que vous soyez au-dessus des richesses, mais : « C'est ainsi qu'il faut recevoir les faibles. » Non pas tout le monde, mais « les faibles. » — « Et se souvenir de cette parole du Seigneur Jésus : Mieux vaut donner que recevoir. » Cette parole du Sauveur : « Mieux vaut donner que recevoir, » a pour but de leur ôter la pensée que ce conseil les regardait seuls et qu'il prétendait leur donner un exemple, selon ce qu'il dit ailleurs : « Donnez-vous l'exemple les uns aux autres. » *Philip.*, III, 17. A ces conseils il joignit la prière, et il le fit sous leurs yeux : « Et quand il eut dit ces paroles, il se mit à genoux et pria avec eux tous. » Il pria, non d'une manière quelconque, mais le cœur profondément ému. Grande consolation que celle-là! vraiment il les consolait quand il leur disait : « Je vous recommande au Seigneur. » — « Or, tous les fidèles éclatèrent en larmes; et, se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient, affligés surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne verraient plus sa face. Et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau. » — « Des loups ravissants paraîtront, » leur avait-il dit; aussi bien que ceci : « Je suis innocent du sang de vous tous; » deux affirmations bien propres à les affliger; mais ce qui les tourmentait le plus et les pénétrait d'angoisse, c'était d'entendre qu'ils ne le verraient plus. « Et ils le conduisaient jusqu'au vaisseau. » Tel était leur amour; telles étaient leurs dispositions à son égard.

C'est la grâce qui sauve.

« Or, après que nous en fûmes séparés, nous mîmes à la voile, et nous vînmes droit à Cos, le lendemain à Rhodes, et puis à Patarre. Ayant trouvé un vaisseau qui passait en Phénicie, nous y montâmes et mîmes à la voile. Nous découvrîmes l'île de Chypre, que nous laissâmes à gauche; allant vers la Syrie, nous abordâmes à Tyr. » Ainsi donc, voilà Paul allant en Lycie, puis en Phénicie, puis se dirigeant sur Tyr, où le navire devait débarquer, en laissant Chypre de côté. « Ayant trouvé là des disciples, nous y

demeurâmes sept jours; et ces disciples disaient à Paul par inspiration qu'il n'allât point à Jérusalem. » Ils lui prédisaient des persécutions. Dieu permit qu'ils lui parlassent en ces termes pour qu'on n'attribuât pas le langage précédent de l'Apôtre à la jactance et à la vaine gloire. Après avoir prié ensemble, ils se quittèrent. « Ces sept jours accomplis nous partîmes; tous les fidèles nous conduisant hors la ville avec leurs femmes et leurs enfants; et, nous étant mis à genoux sur le rivage, nous priâmes. Et, nous étant dit mutuellement adieu, nous montâmes sur le vaisseau, tandis qu'ils retournaient chez eux. De Tyr, nous vînmes à Ptolémaïs, où finit notre navigation. Nous y saluâmes les frères, et nous demeurâmes un jour avec eux. Le jour suivant, nous partîmes et nous vînmes à Césarée; et, entrant dans la maison de Philippe l'Evangéliste, l'un des sept diacres, nous demeurâmes chez lui. Or, Philippe avait quatre filles vierges qui prophétisaient. » Quoique prophétesses, elles n'annoncent rien à Paul; c'est Agabus qui va lui parler. Voici comment : « Comme nous passâmes quelques jours en cette ville, il arriva de Judée un prophète nommé Agabus, lequel étant venu nous voir, prit la ceinture de Paul, et liant ses pieds et ses mains dit : Voici ce que prophétise l'Esprit saint : Les Juifs lieront ainsi dans Jérusalem l'homme auquel appartient cette ceinture, et ils le livreront entre les mains des Gentils. » Ce même prophète, qui avait annoncé la famine, dit maintenant : « L'homme auquel appartient cette ceinture, sera ainsi lié. » Ce que faisaient les prophètes quand ils représentaient les événements futurs, ce qu'Ezéchiel, par exemple, faisait à propos de la captivité, Agabus le fait de même. « Ils le livreront entre les mains des Gentils, » dit-il, chose particulièrement à redouter. « Ayant entendu ces paroles, nous conjurions, nous et ceux qui habitaient en ce lieu, Paul de ne pas monter à Jérusalem. » On le suppliait avec larmes de n'y pas aller, mais en vain. « Paul leur répondit : Que faites-vous en pleurant et en affligeant mon cœur? Je suis prêt non-seulement à être enchaîné, mais encore à mourir dans Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. Ne pouvant le persuader nous ne le pressâmes pas davantage, et nous dîmes : « Que la volonté du Seigneur se fasse. »

L'Esprit saint guidait les démarches de saint Paul.

2. Ne croyez pas, conséquemment, que l'Apôtre cède à une force aveugle; c'est enchaîné par l'Esprit qu'il s'avance. Ne croyez pas non plus qu'il ignore les dangers qu'il est au moment de braver; ils lui sont prédits à plusieurs reprises. Ainsi, tandis que ses frères pleuraient, Paul les consolait et pleurait de leurs larmes. « Que faites-vous, leur disait-il, en pleurant et en affligeant mon cœur? » Quelle sensibilité que celle de Paul! La vue des larmes répandues par les fidèles suffisait à l'émouvoir, lui que ses propres épreuves trouvaient insensible! Vous me faites mal en cela, semble-t-il leur dire; est-ce que cette perspective m'effraie? Ces paroles : « Que faites-vous en affligeant mon cœur? » leur donnèrent un peu de calme. Je pleure sur vous, leur donnait à entendre l'Apôtre, non sur les persécutions qui me sont réservées; car je ne craindrais même pas de mourir. Mais reprenons les choses de plus haut. « Je n'ai désiré ni l'or, ni l'argent, ni le vêtement de personne. Vous savez que ces mains ont suffi à mes besoins et aux besoins des personnes qui sont avec moi. » Ainsi, en Asie comme à Corinthe, les corrupteurs des disciples répandaient ces calomnies. Cependant, Paul ne parle jamais de rien de pareil dans son Epître aux Ephésiens. Pourquoi? Parce qu'il ne fut pas exposé à la nécessité. Aux Corinthiens, au contraire, il écrivait : « On ne me ravira pas cette gloire dans toute l'Achaïe. » II *Cor.*, XI, 10. Il ne dit pas ici : Vous ne m'avez rien donné; mais : « Je n'ai désiré ni l'or, ni l'argent, ni le vêtement de personne, » pour ne pas leur faire à ce sujet de reproche. Il ne dit pas non plus : Je n'ai désiré le nécessaire de personne, pour ne pas formuler d'accusation contre eux; il insinue seulement qu'il avait raison de ne rien accepter, puisqu'il nourrissait lui-même les autres. Remarquez ce zèle avec lequel, et le jour et la nuit, il les reprenait, il les avertissait avec larmes, chacun en particulier.

« Je vous ai tout montré, car c'est en travaillant ainsi qu'il faut venir en aide aux faibles. »



Paroles de nature à les pénétrer de frayeur. Voici quelle en est la portée : Vous ne sauriez alléguer l'ignorance; je vous ai fait voir par mes actes qu'il fallait ainsi travailler. Il ne prétend pas que ce soit mal de recevoir, mais qu'il serait mieux de ne pas recevoir. « Souvenez-vous de la parole que Notre-Seigneur a dite : « Il vaut mieux donner que recevoir. » Où se trouve cette parole? Peut-être les apôtres l'avaient-ils conservée par le souvenir, à défaut de texte écrit; peut-être la tiraient-ils de certains passages. Le divin Maître a prêché le courage dans les périls, la compassion envers les faibles, la hardiesse dans la publication de la vérité, l'humilité, enfin la pauvreté : or, ceci est supérieur à la pauvreté. « Vendez ce que vous avez, si vous voulez être parfait, » disait le Sauveur. *Matth.*, XIX, 21. Paul, loin de recevoir quelque chose, nourrissait même ses frères; quelle conduite comparer à sa conduite? Par conséquent, le premier degré de la vertu consiste à renoncer à ses biens, le second consiste à suffire à ses besoins, le troisième à suffire aux besoins d'autrui, le quatrième à ne rien accepter, bien que l'on exerce l'apostolat et que l'on ait le droit d'accepter. D'où il suit que l'Apôtre était bien au-dessus des fidèles qui avaient tout abandonné. « C'est ainsi, ajoute-t-il avec raison, qu'il faut aider les faibles. » La véritable compassion envers les faibles consiste à leur venir en aide avec le fruit de ses propres travaux : le faire au moyen des travaux d'autrui, ce n'est pas bien, c'est même dangereux.

« Et, se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient. » Ainsi témoignaient-ils leur affection. Ils l'embrassaient, comme si cette entrevue devait être pour eux la dernière, et parce que leurs mutuelles relations avaient allumé dans leur cœur l'amitié la plus tendre. Quand nous avons un voyage ordinaire à exécuter, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse, quoique nous ayons l'espérance d'un prochain retour; combien plus ces fidèles devaient-ils souffrir d'avoir à se séparer de Paul. Je serais porté volontiers à croire que Paul mêla ses larmes à leurs larmes. « Après que nous en fûmes séparés; » le texte dit plus; c'est « arrachés » qu'il faut lire, terme très-propre à marquer la violence du sacrifice; violence facile à comprendre, car ils ne pouvaient tous suivre l'Apôtre sur mer. « Nous vînmes droit à Cos, » sans faire aucun détour, sans nous arrêter en quelque lieu que ce fût. « Le jour suivant à Rhodes. » Ils ne perdent pas de temps. « Ayant trouvé un vaisseau qui partait pour la Phénicie. » Sans doute que ce navire était à Patare et qu'ils y montèrent, parce qu'il n'y en avait pas qui allât à Césarée. « Nous découvrîmes Chypre et nous la laissâmes à gauche. » Tout ceci n'est point indiqué sans motif : l'historien veut établir qu'ils ne s'en approchèrent même pas, tant ils avaient hâte d'arriver en Syrie. « Nous arrivâmes ensuite à Tyr; et, ayant trouvé là des disciples, nous y demeurâmes sept jours. » Maintenant qu'ils ne sont plus éloignés de Jérusalem, ils ne précipitent plus leur course, et ils consentent à demeurer sept jours avec des frères. Remarquez le compte des jours. Après la fête des azymes, ils se rendent dans la Troade, ce qui leur prend cinq jours; ils y demeurent sept jours, en somme, douze jours; ils viennent ensuite à Mytilène, Assos, Chio, Trogyle, Samos, Milet; pour cela, dix-huit jours sont nécessaires. Puis, c'est à Cos, Rhodes et Patare; soit, vingt et un jours. Cinq jours après, ils arrivent à Tyr; soit, vingt-six jours; ils y demeurent sept jours, ce qui fait trente-trois jours; puis, un jour à Ptolémaïs; soit, trente-quatre; puis, à Césarée, ils passent plus de temps qu'ailleurs; ils en sortent sur la parole du prophète. Sur ces entrefaites survient la Pentecôte; ils la célèbrent dans la même ville. Toutes les fois que l'Esprit n'y met pas d'obstacle, Paul est prêt à obéir. On lui disait : Ne vous donnez pas en spectacle, il ne s'y donnait pas; on le faisait partir, et il partait; on lui ouvrait une fenêtre, et il s'enfuyait. Mais, à Tyr et à Césarée, on a beau le prier avec larmes, on a beau lui prédire au nom de l'Esprit les plus redoutables épreuves, il ne cède pas. Sans doute les fidèles ignoraient le but providentiel de ces épreuves, puisqu'ils s'opposaient à l'exécution des ordres de l'Esprit saint. Certainement, ils ne l'engageaient pas au nom de l'Esprit à ne pas les quitter. En même temps



qu'ils lui signalaient les persécutions imminentes, ils le suppliaient, par ménagement pour lui, de ne pas les braver. « Et ces jours accomplis, » ou bien passés, car il est question des jours indiqués tout à l'heure, « ils nous accompagnèrent tous avec leurs femmes et leurs enfants. »

3. Ce fut pour l'Apôtre une grande consolation; ils prièrent une fois encore et puis ils se séparèrent. A Ptolémaïs on demeure un jour, à Césarée plusieurs jours. Dès qu'on a déclaré à Paul que des épreuves sans nombre l'attendent, il s'empresse, non pas de venir affronter ces épreuves, mais d'exécuter ce qu'il estime l'ordre du divin Esprit. « Après ces jours-là, préparés à partir, nous montions vers Jérusalem, » munis de tout ce qui était indispensable pour le voyage. « Quelques disciples de Césarée vinrent avec nous, ainsi qu'un ancien disciple nommé Mnason, de Chypre, chez lequel nous devions loger. Et, quand nous fûmes arrivés à Jérusalem, les frères nous reçurent avec joie. » Agabus n'avait pas dit : On chargera Paul de chaînes; pour ne paraître pas tenir un langage de convention, il parla de l'homme auquel appartenait cette ceinture. Paul avait donc une ceinture. N'ayant pu le gagner à leurs conseils, les fidèles se mirent à pleurer, et ils renoncèrent à leur dessein. Voyez-vous leur philosophie? voyez-vous leur tendresse extrême? « Nous ne le pressâmes pas davantage en disant : Que la volonté du Seigneur se fasse. » — « Ainsi qu'un ancien disciple, chez lequel nous devions loger. » Ils ne devaient donc pas être logés dans l'église même. Quand ils étaient allés à Jérusalem pour des questions de doctrine, ils avaient reçu l'hospitalité dans l'église; maintenant, c'est chez un ancien disciple de la foi. Il paraîtrait que la prédication de Paul aurait duré longtemps : d'où je conclurais que l'auteur des Actes a passé sous silence plusieurs années, et qu'il s'est contenté d'exposer les faits les plus importants. Que signifient les paroles : « Que la volonté du Seigneur se fasse? » Le Seigneur fera ce qu'il jugera convenable. Ils se calment donc, ils ne font pas de violence à Paul : on devine, d'après l'empressement de l'Apôtre, que tel doit être le bon plaisir de Dieu. Sans cela, l'ardeur de Paul n'eût point été si grande, et Dieu n'eût pas permis qu'il résistât, lui qu'il avait préservé de tant de périls. Ils ne voulaient donc pas être à charge à l'église, et ils ne réclamaient aucun honneur; ils avaient choisi celui qui devait leur donner l'hospitalité. « Les frères, disent-ils, nous reçurent avec joie. » La paix régnait alors dans Jérusalem; ce n'était plus la persécution comme précédemment. « Nous avions avec nous celui chez lequel nous devions habiter. » C'est à Paul que devait être offerte cette hospitalité.

Recommandation de l'hospitalité.

Certes, me direz-vous, si l'on venait me demander l'hospitalité pour le grand Apôtre, je la lui offrirais avec empressement et bonheur. Eh bien! c'est le Maître de Paul qui vous demande cette hospitalité, et vous la lui refusez : « Celui qui reçoit l'un de ces petits, vous dit-il, me reçoit moi-même. » *Matth.*, XVIII, 5; *Luc.*, IX, 48. Plus ce frère est petit, plus vous êtes certain de la présence du Christ. Souvent, lorsqu'on reçoit un grand personnage, on le fait par vaine gloire; il est plus facile, lorsqu'on reçoit un homme obscur, de le recevoir avec une intention pure et pour le Christ. Il vous serait loisible de recevoir le Père du Christ, et vous ne le voulez pas. « J'étais étranger, vous dit-il, et vous m'avez recueilli... Ce que vous faites à l'un de ces petits, encore une fois, vous le faites à moi-même. » *Matth.*, XXV, 35-40. Bien qu'il ne s'agisse pas de Paul, dès lors qu'il est question d'un fidèle et d'un frère, fût-il le plus petit de tous, le Christ se présente à vous en sa personne. Ouvrez donc votre maison, recevez-le. « Celui qui reçoit un prophète recevra la récompense digne d'un prophète. » *Ibid.*, X, 41. Par conséquent, celui qui reçoit le Christ recevra une récompense digne du Christ qu'il aura reçu. Ne doutez pas de ses paroles; ayez plutôt pleine confiance en lui. Lui-même nous a dit : En leur personne, c'est moi qui me présente. Du reste, il veut si peu que vous en doutiez, qu'il châtiera ceux qui ne le recevront pas, et qu'il récompensera ceux qui le recevront. Or, il ne le ferait pas s'il ne se sentait lui-même atteint péniblement ou agréablement par vos procédés. Vous m'avez reçu dans votre maison, nous dit-il, je vous recevrai dans

le royaume de mon Père. Vous avez soulagé ma faim, je vous soulagerai de vos péchés; vous m'avez vu chargé de chaînes, je briserai les chaînes qui vous enlacent; vous m'avez vu étranger, je ferai de vous le citoyen des cieux; vous m'avez donné du pain, je vous donnerai tout un royaume, et vous en serez le possesseur et l'héritier. « Venez et possédez le royaume, » vous dit-il. *Matth.*, XXV, 34. Il ne dit pas, remarquez-le bien : Recevez, mais : « Possédez. » Preuve d'une investiture complète. Ainsi disons-nous : J'ai possédé ce bien par héritage. Vous m'avez fait du bien en secret, poursuivra-t-il; je publierai vos louanges à découvert, vos louanges, car vous m'avez traité avec bienveillance, et je suis devenu votre débiteur. Vous avez commencé, je marcherai derrière vous et je vous suivrai. Je reconnais sans rougir vos bienfaits; oui, vous m'avez affranchi de la faim, du dénûment, des intempéries de l'air; vous avez abaissé vos regards sur mes liens, vous ne verrez pas le feu de la géhenne; vous avez abaissé vos regards jusqu'à mes plaies, vous ne verrez pas les tortures et les supplices. Bénies soient les mains qui remplissent de pareils offices et qui ont l'honneur d'assister le Christ! Bénis soient les pieds qui, pour le Christ, franchissent le seuil des prisons; ils braveront l'ardeur des flammes; elles ne seront pas chargées de fers les mains qui ont touché les fers du Sauveur. Vous avez couvert sa nudité, vous serez couvert des vêtements du salut; vous avez partagé sa captivité, vous partagerez la gloire de son règne. Voilà ce que le Christ ne craindra pas de proclamer, sachant bien que vous l'avez entrevu sous les dehors des malheureux que vous secouriez. Le Patriarche ignorait qu'il avait devant lui des anges, et il ne leur en donnait pas moins l'hospitalité. A nous de rougir : il était assis à l'heure de midi dans une terre étrangère; il n'y avait pas encore imprimé la trace de ses pas, ne venant que d'y arriver; et il accueillait, lui étranger, d'autres étrangers. Etant citoyen des cieux, il ne leur était pas étranger à la vérité, quoiqu'il fût sur la terre. C'est nous qui sommes étrangers en ce sens, nous qui n'offrons pas aux étrangers l'hospitalité. Abraham n'avait point de maison : sa maison à lui était une tente. N'importe, il n'en fut pas moins généreux : il tua un veau et il prépara du pain pour ses hôtes. Remarquez son empressement; sa femme et lui mettent la main à l'œuvre. Admirez son humilité; il adore ses visiteurs et leur parle sur le ton de la prière.

4. Ces sentiments, l'empressement, la joie, la générosité, sont les sentiments qui conviennent aux personnes qui exercent l'hospitalité. L'étranger est toujours honteux et craintif; et quand l'hôte ne manifeste pas d'empressement, il se retire devant le mépris qu'il pressent; car il vaut mieux ne pas être reçu absolument que de l'être de la sorte. Voilà pourquoi le Patriarche adore, voilà pourquoi il offre positivement l'hospitalité, pourquoi il présente un siége. Pouvait-on hésiter, à le voir ainsi à l'œuvre? Nous aussi nous sommes en terre étrangère, et nous n'avons qu'à vouloir pour imiter ces exemples. Combien d'étrangers qui sont nos frères! Il est une maison commune à tous que nous appelons maison des étrangers. A vous d'examiner, de vous asseoir devant vos portes, d'accueillir les arrivants; si vous ne les recevez pas dans vos maisons, fournissez du moins à leurs besoins. — Est-ce que l'Eglise n'a pas de ressources, demanderez-vous? — Que vous importe? Quel avantage vous reviendra-t-il, si l'on a recours aux revenus de l'Eglise? Parce qu'un autre priera, serez-vous dispensé de prier? Pourquoi ne dites-vous pas : Les prêtres prient, à quoi bon prier de mon côté? — Je donne, me répondrez-vous, à tel étranger qui ne peut venir ici. — Donnez-lui, cela suffit; car tout ce que nous demandons, c'est que vous montriez de la générosité. Paul aussi demandait « qu'il y eût de quoi venir en aide aux besoins des veuves véritables, et de ne pas être trop à charge à l'Eglise. » I *Tim.*, V, 16. Faites comme vous l'entendrez; seulement ne restez pas oisif. Je ne vous dirai pas de prendre garde à trop accabler l'Eglise, je vous dirai de veiller à ne pas vous surcharger vous-même; car, en vous remettant de tout sur l'Eglise, vous n'obtiendrez aucun résultat. Si l'Eglise a désigné une maison ouverte à tous, c'est pour que vous teniez un autre langage. Vous répliquerez que

l'Eglise a des ressources, de l'argent, des revenus. Elle en a sans doute; mais n'a-t-elle pas aussi des dépenses et des frais de chaque jour? Vous en conviendrez, n'est-ce pas? Alors, pourquoi ne venez-vous pas en aide à son insuffisance? Il m'en coûte de vous parler de la sorte; au demeurant, je ne vous oblige à rien. Si vous trouvez justes mes observations, ayez dans vos maisons des appartements réservés aux étrangers; qu'il y ait des lits, des vivres et de la lumière. Vient-il des soldats, vous leur donnez des logements, vous prenez d'eux le plus grand soin, vous les traitez avec toute sorte d'égards; cela, parce qu'ils combattent nos ennemis temporels; et quand il se présente des étrangers, ils ne savent où reposer leur tête! Faites plus que l'Eglise elle-même : couvrez-nous de confusion, nous en serons bien aise; portez votre générosité plus loin; ayez une maison où le Christ trouve l'hospitalité. Voilà, direz-vous, la chambre du Christ, voilà la demeure qui lui est réservée. Quelque simple qu'elle soit, il ne la dédaignera pas. Etranger, sans ressources, le Christ ne demande qu'un toit pour s'abriter. Ne le lui refusez pas; ne livrez pas votre âme à la barbarie et à l'insensibilité; vous, si ardent pour les choses du siècle, ne soyez pas de glace pour les choses de l'Esprit. Confiez cette charge à votre plus fidèle serviteur, et qu'il introduise dans votre demeure les malheureux, les infirmes, tous ceux qui n'ont pas d'abri. Je vous parle ainsi pour triompher de votre indifférence. Vous devriez les recevoir dans les appartements du haut de la maison; recevez-les au moins dans les appartements du bas, où vous tenez vos serviteurs et vos montures; recevez-y le Christ.

Vous frémissez en entendant mes paroles. Que ressentirez-vous si vous ne le faites même pas? Je vous presse, je vous dis : Ne négligez pas ce point. Il vous déplaît d'agir de cette manière. Employez, si vous le préférez, une manière différente. Il y a bien des pauvres de l'un et de l'autre sexe. Ordonnez qu'il y en ait constamment quelqu'un avec vous; que le pauvre soit le gardien de votre maison, qu'il soit votre rempart et votre défense, votre lance et votre bouclier. Là où règne la charité, le diable n'ose se présenter, pas plus que le mal. Ne faites pas fi, je vous en conjure, de si précieux avantages. Vous avez des lieux déterminés pour vos chars, vous en avez pour vos litières; pour le Christ étranger seul il n'y en a point. Abraham recevait ses hôtes à l'endroit où il habitait; devant eux, sa femme se tenait debout comme une servante, comme s'ils étaient les maîtres. Et pourtant le Patriarche ignorait qu'il reçût le Christ, qu'il reçût des anges. S'il l'eût su, sa générosité eût dépassé toute limite. Nous savons bien, nous, que nous donnons au Christ l'hospitalité; néanmoins, nous sommes bien loin de l'empressement d'Abraham, qui estimait ne recevoir que des hommes ordinaires. — Il y a bien des imposteurs et des ingrats, me direz-vous? — Vous ne serez que plus magnifiquement récompensé de les avoir accueillis au nom du Sauveur. Et puis, si vous savez avoir devant vous des imposteurs, ne les recevez pas à votre foyer; mais, si vous l'ignorez, ne les accusez pas sans fondement. Voilà pourquoi je leur recommande de se présenter à la maison qui leur est réservée. Quelle excuse nous restera-t-il si nous fermons nos portes à tous les hommes indistinctement, même à ceux que nous connaissons?

Que notre maison soit donc comme l'hôtellerie du Christ : en échange, demandons que l'on en fasse vraiment sa maison, et ne demandons pas de l'argent; mettons-nous en quête de tous les côtés, entraînons, emmenons de force les étrangers, nous recevrons encore plus que nous ne donnerons. Ce que j'attends de vous, ce n'est pas que vous fassiez de grands frais; donnez seulement du pain à celui qui n'en a pas, un vêtement à celui qui est nu, un abri à celui qui en est privé. Ne mettez pas en avant cette raison, qu'il y a une maison pour les étrangers, laquelle appartient à l'Eglise. Venez-lui du moins en aide, et vous aurez le même mérite; car Abraham eut encore le mérite des soins que prirent ses serviteurs des étrangers. Du reste, ces serviteurs avaient été formés ainsi; toujours empressés, ils ne murmuraient pas sans cesse comme les nôtres murmurent. Ayant été façonnés à la piété par leur maître, ils ne firent aucune réclamation, même lorsqu'il les voulut mener au combat, tant

était grande leur philosophie. Il est vrai que le Patriarche s'occupait d'eux tous comme il s'occupait de lui-même, et volontiers il eût dit avec Job : « Nous avons été constitués de la même manière dans le ventre de notre mère. » *Job,* XXXIII, 6. Conséquemment, tout en veillant à

Veillons sur nos domestiques.

l'œuvre de notre salut, veillons sur les gens de nos maisons avec une sollicitude profonde; travaillons à les rendre honnêtes et diligents; qu'ils soient instruits de leurs devoirs envers Dieu. Dès que nous les aurons ainsi disciplinés, la vertu ne nous offrira plus de difficulté. Lorsque les soldats d'un général sont rompus aux exercices de la guerre, le combat ne les épouvante pas; l'issue en est fort douteuse dans le cas contraire. Quand la concorde règne parmi les passagers, l'œuvre du pilote devient facile : de même, avec des serviteurs sagement disciplinés, vous vous livrerez rarement à l'irritation, à la colère, aux injures, aux reproches. Vous en viendrez peut-être à traiter vos serviteurs avec un profond respect, par égard pour leur vertu; de leur côté, ils vous soutiendront, ils vous encourageront dans la pratique du bien. De la sorte, tous leurs actes seront agréables à Dieu, et votre maison tout entière sera comblée de bénédictions. Faisant la volonté de Dieu, nous jouirons du secours d'en haut avec abondance : puissions-nous tous y arriver, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

« Le jour suivant Paul entrait avec nous dans la maison de Jacques, où tous les prêtres étaient assemblés. Après les avoir salués, Paul leur raconta tout ce que Dieu avait fait au milieu des Gentils par son ministère.

1. Il s'agit ici du frère du Seigneur, de l'évêque de Jérusalem, homme vraiment grand et vraiment digne d'admiration. Paul entra chez lui; c'est au même Jacques qu'il avait été précédemment envoyé. « Le jour suivant, raconte l'historien sacré, Paul entrait avec nous dans la maison de Jacques. » Comme il est éloigné de tout sentiment d'orgueil! « Or, tous les prêtres y étaient assemblés. Après les avoir salués, Paul leur raconta tout ce que Dieu avait fait au milieu des Gentils par son ministère. » Il leur expose de nouveau ce qui concerne les Gentils, non certes par vaine gloire, mais pour leur montrer la miséricorde de Dieu et les combler de joie. Dès qu'ils l'eurent entendu, ils se mirent à glorifier Dieu; à glorifier Dieu, dis-je, et non à faire l'éloge de Paul et à lui témoigner leur admiration; car c'était pour que toute la gloire en fût rapportée au Seigneur que Paul entrait dans ces détails. « Les prêtres l'ayant entendu, glorifièrent Dieu et dirent : Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi; tous sont zélés pour la loi. Or, ils ont appris à ce sujet que vous enseignez aux Juifs qui sont parmi les Gentils d'abandonner Moïse, soutenant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs fils ni suivre les anciennes coutumes. » Remarquez la modération de leur langage. Ce n'est point un évêque s'exprimant avec l'autorité qui lui convient; Paul est admis aussitôt à ce conseil. Ils semblent lui rendre compte immédiatement de leur conduite. Nous ne le voudrions pas, paraissent-ils dire; mais vous voyez à quoi les circonstances nous obligent. « Vous voyez combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi. » Ils ne disent pas : Combien de milliers de Juifs nous avons formés. « Et tous sont zélés pour la loi. » Deux choses sont à considérer, leur grand nombre et leur conviction. Eussent-ils été peu nombreux, on n'eût point dû les dédaigner; de même que si quelques-uns d'entre eux n'eussent pas voulu de la loi, leur grand nombre n'eût pas dû préoccuper.

Survient une troisième chose. « Ils ont appris à votre sujet que vous enseignez à tous les Juifs qui sont parmi les Gentils d'abandonner Moïse, soutenant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs fils ni suivre les anciennes coutumes. » Ils ont appris, et non, ils ont ouï dire; ils ont été nourris de cette idée, ils en sont venus à croire que « vous enseignez d'abandonner Moïse, soutenant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs fils ni

suivre les anciennes coutumes. » Après quoi l'on ajoute : « Que faire donc? Certainement toute cette multitude s'assemblera; car on apprendra que vous êtes arrivés. Ainsi, faites ce que nous allons vous dire. » C'est un conseil, non un ordre, qu'on va lui donner. « Nous avons ici quatre hommes qui ont fait un vœu. Prenez-les avec vous, purifiez-vous avec eux; faites les frais de la cérémonie, afin qu'ils se rasent la tête, et tous sauront que ce qu'ils ont entendu dire de vous est faux, et que vous marchez dans les observances de la loi. » Ils l'engagent à se justifier par la conduite, non par la parole. « Afin qu'ils se rasent la tête; et tous sauront que ce qui a été dit de vous est faux. » On ne dit pas à l'Apôtre : Telle est votre doctrine; mais bien : « Ce qu'ils ont entendu dire; » expression qui n'a pas d'autre sens que celle-ci : « Ils ont appris. » De même les mots suivants : « Que vous marchez, » signifient l'observation exacte de la loi. On ne demandait pas seulement s'il prêchait aux autres cette observation, mais de plus s'il y était lui-même fidèle. N'y avait-il pas là pour les Gentils un sujet de scandale, s'ils venaient à savoir ce qui se passait? — Comment se scandaliseraient-ils, puisque c'est nous, Juifs, qui le leur avons envoyé? « Quant aux Gentils qui ont cru, nous avons écrit que nous jugions qu'ils devaient s'abstenir de toute pratique de ce genre, et renoncer aux viandes immolées aux idoles, au sang, aux chairs étouffées et à la fornication. » Il s'agit ici d'un simple avertissement. Puisque nous leur avons ainsi parlé, nous qui évangélisons les Juifs, vous aussi prêtez-nous votre concours, bien que vous soyez l'apôtre des Gentils. — Considérez la conduite de Paul. Au lieu de répondre : Il me serait facile de vous présenter Timothée que j'ai circoncis, et de réfuter par là ces bruits calomnieux, il se soumet à tout ce qu'on demande de lui, parce que l'intérêt du bien l'exige. Au fond, il y avait une différence très-grande entre se justifier directement et faire ce que l'on vient de marquer, sans que personne le sût; la dépense elle-même était un moyen extrêmement habile. « Alors Paul, ayant pris ces hommes et s'étant purifié avec eux, entra le lendemain dans le temple, annonçant combien de jours devait durer leur purification, jusqu'à ce que l'offrande fût présentée pour chacun d'eux. » — « Annonçant, » à savoir, déterminant : en sorte qu'il agissait ainsi ouvertement. « Les sept jours étaient au moment de finir. »

Combien de temps saint Paul séjourna dans le temple.

2. Remarquez la durée du séjour de Paul dans le temple. « Les Juifs d'Asie, l'ayant vu dans le temple, soulevèrent tout le peuple et portèrent sur lui les mains en disant : Hommes d'Israël, venez à notre aide. Voici l'homme qui partout enseigne contre le peuple, la loi et le temple; il y a même introduit des Gentils, et il a violé la sainteté de ce lieu. » Leur turbulence est toujours la même; toujours les lieux publics retentissent de leurs clameurs. « Ils avaient vu dans la ville Trophime d'Ephèse avec Paul, et ils pensaient qu'il avait été introduit par l'Apôtre dans le temple. Et toute la ville fut émue, et le peuple accourut en foule; on se saisit de Paul, on l'emmena hors du temple, et aussitôt les portes furent fermées. » — « Hommes d'Israël, venez à notre aide. Voici l'homme qui partout enseigne contre le peuple, la loi et le temple. » Ils parlent des deux choses qui pouvaient exciter le tumulte le plus violent, du temple et de la loi. Au milieu de ces dangers si considérables, Paul n'eut garde de rejeter sur les apôtres la responsabilité de sa conduite; il avait pour cela l'âme trop grande. « Et on l'emmena hors du temple, et aussitôt les portes furent fermées. » Comme on se proposait de le mettre à mort, on le traînait hors du temple, afin d'agir en plus grande liberté. « Tandis qu'ils s'efforçaient de le tuer, le tribun de la cohorte fut informé que Jérusalem était en confusion. Celui-ci, prenant avec lui des centurions et des soldats, courut à ces séditieux, qui, voyant le tribun et sa troupe, cessèrent de frapper Paul. Le tribun s'approchant l'arrêta, et le fit lier de deux chaînes, et il demanda qui il était et ce qu'il avait fait. Mais, dans la foule, les uns criaient d'une façon, les autres d'une autre. » Pourquoi charger de chaînes un homme dont on se propose d'examiner la culpabilité? Pour apaiser le courroux populaire. « Ne pouvant donc rien apprendre de certain à cause du tumulte, le tribun commanda qu'on conduisît le captif dans la forteresse. Lorsque Paul



arriva sur les degrés, il fallut que les soldats le portassent, à cause de la violence du peuple; car une multitude considérable suivait en criant : Otez-le de nos yeux. » C'était l'usage des Juifs de vociférer ainsi contre les malheureux dont ils voulaient la condamnation; ils criaient également à propos du Christ : « Otez-le de nos yeux; » c'est à savoir, qu'il disparaisse du nombre des vivants. Selon quelques commentateurs, ces mots : « Otez-le de nos yeux, » équivaudraient à ce que nous disons d'après une coutume romaine : Abaissez sur lui les faisceaux. « Comme Paul allait pénétrer dans la forteresse, il dit au tribun : M'est-il permis de vous parler? Le tribun répondit : Connais-tu l'idiome grec? N'es-tu pas cet Egyptien qui, ces jours derniers, a soulevé une sédition et conduit dans le désert quatre mille sicaires? » Cet Egyptien était un révolutionnaire et un séditieux. L'Apôtre se défend contre cette imputation et se justifie complétement. Mais reprenons les choses de plus haut.

« Il y a parmi nous quatre hommes qui ont fait un vœu. Prenez-les avec vous et purifiez-vous avec eux. » Paul n'oppose rien à cette invitation, il s'y prête de la meilleure grâce. Si l'on emploie le langage de la persuasion, c'est une preuve que cette mesure n'était pas indispensable, et que l'on y recourait par condescendance et par ménagement. Il n'y avait donc pas là pour l'Evangile d'obstacle sérieux, puisque les apôtres eux-mêmes jugeaient à propos d'agir ainsi. — Cependant Paul, qui se prête ici à ce qu'on lui demande, blâme plus tard la conduite de Pierre. — Il ne le faisait pas sans motif; car ce qu'il faisait dans ce cas particulier, Pierre le faisait sans en avoir rien dit et comme s'il se fût agi d'un point de dogme à établir. On ne dit pas maintenant : Inutile de prêcher aux Gentils; ou bien : C'est assez de ne pas leur prêcher; mais bien : Vous devez faire quelque chose de plus, afin que vous passiez à leurs yeux pour un observateur de la loi. D'ailleurs, par cela que vous le ferez dans Jérusalem, tout s'expliquera sans peine. Faites-le donc ici, pour qu'il vous soit permis de le faire ailleurs. « Alors Paul, prenant ces hommes le jour suivant... » Pas de retard : il prouve par sa conduite l'impression qui s'est produite en lui, il prend sans hésiter ceux avec lesquels il doit se purifier. Jusque dans un acte de condescendance il manifeste son ardeur. — Comment, demanderez-vous, les Juifs d'Asie l'aperçurent-ils dans le temple? — Apparemment qu'ils y demeurèrent quelques jours. Voici du reste une preuve de cette assertion qu'on n'avait eu recours à cette mesure que par condescendance. C'est lorsqu'on a démontré aux Juifs la fausseté de leurs propos qu'ils se soulèvent contre Paul; sans doute afin que le soulèvement ne partît pas d'un autre côté. « Venez à notre aide, hommes d'Israël. » Ils s'écrient : « Venez à notre aide, » comme s'il était question d'un malfaiteur de difficile capture. « Voici l'homme qui enseigne partout et à tous. » Il n'enseigne pas seulement ici, mais en tout lieu. Ce qui vient de se passer rehausse encore la gravité de ce crime; car, poursuivent-ils, « il a violé le temple, en y introduisant des Gentils. » Au temps du Christ, des Gentils étaient venus dans le temple pour y adorer; mais on parle maintenant de Gentils qui ne seraient pas venus pour ce motif. « Et, se saisissant de Paul, ils l'entraînèrent dehors. » Ils le chassent du temple; les lois et les tribunaux sont à leurs yeux choses inutiles, ils accablent l'Apôtre de coups, toujours également audacieux, également barbares. Paul ne cherche point à se justifier, il le fera plus tard; pour le moment, on ne l'eût pas écouté. « Otez-le, » criait-on. Pourquoi? De peur qu'il ne prît la fuite. Notez à ce sujet la modération avec laquelle Paul s'adresse au tribun : « Me serait-il permis de vous dire quelque chose? » Telle était son humilité; en toute occasion elle se découvrait. « N'es-tu pas cet Egyptien? » répond le tribun.

3. Observez ici la méchanceté du démon. Cet Egyptien était un imposteur et un charlatan : or, le diable espérait bien, grâce à lui, embrouiller les choses et faire passer pour ses complices le Christ et lès apôtres. Ses projets furent déjoués, la vérité ne brilla qu'avec plus d'éclat; et les artifices de l'Esprit du mal, loin de leur nuire en quelque chose, les firent ressortir davantage. Si les fauteurs de ces séditions n'eussent pas été des imposteurs, et s'ils eussent vu



leurs efforts couronnés de succès, on eût pu se trouver dans le doute; mais ce qu'il y a de vraiment surprenant, c'est que, s'ils se présentent d'un côté, de l'autre ce sont les apôtres qui triomphent. Ainsi Dieu permet-il l'apparition des faux prophètes pour la plus grande gloire de ses prophètes à lui, et pour que « les vrais élus deviennent manifestes, » comme il est écrit ailleurs. I *Cor.*, XI, 19. Gamaliel avait dit précédemment : « Avant les jours présents, Theudas s'est montré. » *Act.*, V, 36. On appelait ces brigands sicaires à cause d'une arme nommée *sica* par les Romains, arme dont ils se servaient. Cependant il est des interprètes qui les regardent comme faisant partie d'une secte juive. Chez les Juifs, il y avait trois sectes principales, la secte des Pharisiens, celle des Sadducéens, et celle des Esséniens appelés également saints à cause de la sainteté de leur vie et parce que telle est la signification du nom d'Esséniens. De même, on aurait donné le nom de sicaires à ceux dont nous nous occupons à cause de leur fanatisme. Ne nous affligeons pas de l'existence de ces sectes, pas plus que de l'existence des faux christs qui ont voulu supplanter soit auparavant, soit depuis, le Christ véritable. Cela n'empêche pas la vérité de briller de toute sa splendeur en tout lieu. Il en avait été de même au temps des prophètes : il y avait alors des faux prophètes dont le voisinage profitait à la gloire des prophètes vraiment envoyés. La maladie fait mieux ressortir la santé, les ténèbres la lumière, l'orage le calme. Impossible aux Gentils de soutenir que les apôtres n'étaient que des imposteurs et des charlatans, car la comparaison a démontré le contraire. Pareille chose arriva pour Moïse : Dieu permit qu'il y eût alors des magiciens, afin que Moïse ne passât point pour un magicien; il permit qu'ils accomplissent les prodiges que pouvaient produire leurs enchantements; mais, ce terme atteint, ils ne poussèrent pas la tromperie plus loin, et ils durent s'avouer vaincus. Nous n'avons rien à craindre des imposteurs; si l'on y réfléchit, on se convaincra que nous avons même à nous féliciter qu'il y en ait. — Mais, dira-t-on, ils auront la même gloire que nous. — Ce n'est pas à nos yeux qu'ils auront une gloire quelconque; ils n'en auront qu'aux yeux des personnes dépourvues entièrement de jugement. Ne courons pas après la faveur de la multitude; ne l'ambitionnons pas au delà des limites voulues. Nous vivons pour Dieu, non pour les hommes; notre conversation est dans les cieux, non sur la terre. Là-haut seulement nous trouverons les prix et les récompenses réservées à nos travaux; ce sont les louanges, les couronnes d'en haut qu'il nous faut attendre. Jusqu'à ce moment préoccupons-nous des hommes de manière à ne pas leur donner lieu de nous accuser. S'ils prétendent le faire sans motif, loin de nous affliger, n'en tenons aucun compte.

Pour vous, ne songez qu'à pratiquer le bien devant Dieu et devant les hommes; si, tandis que vous ne songez qu'au bien, on vous persécute d'ailleurs, ne vous en inquiétez pas. L'Ecriture sur ce point vous montrera ce que vous avez à faire. « Est-ce des hommes ou de Dieu que je désire être approuvé? » s'écriait l'Apôtre. *Galat.*, I, 10. « Bien que les hommes acceptent notre parole, Dieu voit le fond de notre cœur. » II *Cor.*, V, 11. Le Christ disait à propos des personnes qui se scandalisent : « Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. — Malheur à vous, disait-il ailleurs, lorsque les hommes vous béniront. — Que vos œuvres brillent, afin que les hommes les voyant glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, XV, 14; *Luc.*, VI, 26; *Matth.*, V, 16. Si dans une autre circonstance le Sauveur ajoutait : « Il vaudrait mieux pour l'homme qui aurait scandalisé l'un de ces petits, qu'on lui eût attaché une meule de moulin au cou, et qu'on l'eût précipité au fond de la mer; » n'en soyez pas troublé; il y a sous cette diversité de langage consonnance parfaite d'idées. Si nous en étions là, malheur à nous; si nous n'y sommes pas, nous n'avons rien à craindre. « Malheur à vous au sujet desquels le nom de Dieu est blasphémé, » disait encore l'Apôtre. *Rom.*, II, 24. — Plaît-il à quelqu'un de blasphémer, parce que j'accomplirai mon devoir? — Cela ne vous charge aucunement; l'auteur du blasphème encourt seul la responsabilité. — Comment, dans

ce cas, faire notre devoir et néanmoins prêter le flanc à nos ennemis? — Quels exemples désirez-vous? des exemples de l'antiquité ou des exemples plus récents? Vous offrirai-je celui-là même dont nous nous occupons? car nous n'avons rien à craindre. Paul judaïsait à Jérusalem, et il ne judaïsait pas dans Antioche : il judaïsait, et l'on en était scandalisé; seulement on se scandalisait sans raison. Il a salué, dit-on aussi, l'échanson de Néron et une de ses concubines. Que ne durent pas dire à ce sujet les Juifs contre l'Apôtre? Or, ils n'en avaient pas davantage le droit; s'il eût salué ces personnages à propos de leurs désordres et de leurs mauvaises mœurs, il aurait eu tort : les saluant à propos de leurs bonnes œuvres, en quoi serait-il répréhensible?

Faits se rapportant à saint Paul.

Je rapporterai une anecdote qui concerne un de mes amis et moi-même. Au temps où la colère de Dieu s'était appesantie sur nous, cet ami alors tout jeune était diacre. Or, l'évêque à cette époque se trouvait absent; les prêtres loin d'agir sérieusement se mirent à baptiser tout à coup et sans précaution aucune, une foule de catéchumènes. Comme ces derniers ne savaient pas ce qu'ils allaient recevoir, notre ami les prenait par une ou deux centaines et les entretenait sur les mystères de manière à ne leur permettre d'approcher qu'une fois instruits à ce sujet. Bien des gens attribuèrent sa conduite à l'ambition; mais il ne s'émut pas de cette opinion. Toutefois, il ne continua pas à se conduire de même, et il ne recommença plus. En conclurons-nous qu'il fut une cause de scandale? Ce n'est point mon avis. S'il n'eût eu pour agir de la sorte aucune raison, et s'il eût recommencé, l'on aurait eu le droit de le blâmer. Il faut mépriser le scandale lorsqu'il a pour but de nous détourner d'accomplir la volonté de Dieu : il faut s'en préoccuper lorsque nous pouvons nous abstenir d'une action sans offenser le Seigneur. Supposez qu'on se scandalisât de nos discours et de nos reproches aux intempérants, croyez-vous bien que je garderais le silence? Ecoutez ce mot du Christ : « Voulez-vous me quitter, vous aussi? » *Joan.*, VI, 68.

Ayons donc le soin de ne pas trop nous préoccuper de la faiblesse du vulgaire; d'autre part ne la dédaignons pas trop non plus. Telle est la façon d'agir des médecins : lorsqu'ils peuvent se rendre agréables aux malades, ils le font volontiers; mais, lorsqu'ils n'aboutiraient par là qu'à compromettre leur guérison, ils agissent sans ménagements. En toute chose il est bon d'observer la mesure. On injuriait un jour une jeune fille extrêmement belle qui était restée vierge et qui assistait aux instructions : ces injures s'adressaient pareillement à ceux qui l'instruisaient. Ces derniers devaient-ils renoncer à l'instruire? Ne le pensons pas; car leur conduite était particulièrement agréable à Dieu, loin de lui déplaire. Ce à quoi il faut prendre garde, c'est à la nature du scandale, non au scandale lui-même : est-il raisonnable, ne va-t-il pas contre notre propre bien? « Si ma nourriture scandalise mon frère, je renonce à l'usage des viandes pour toujours, » disait l'Apôtre. I *Cor.*, VIII, 13. Il ne lui en coûtait nullement, en effet, de s'en priver; mais, si l'on eût été scandalisé de même de ce sacrifice, il n'aurait pas fallu se préoccuper davantage du scandale. — Qui cela pourrait-il scandaliser? demanderez-vous. — A mon avis, bien des gens. Donc, abstenons-nous, dès qu'il est question d'un acte indifférent. A n'observer que cette seule règle, nous aurons à renoncer à bien des choses; si nous ne le faisions pas, nous causerions la perte de plusieurs. Paul s'efforçait lui aussi de prévenir les scandales. « Evitons, disait-il, les scandales qui pourraient se produire à l'occasion des aumônes abondantes que nous distribuons. » II *Cor.*, VIII, 20. Aucun mal n'était à craindre de cette mesure recommandée par l'Apôtre. Mais en sommes-nous réduits à la nécessité de nous exposer nous-mêmes à des maux sérieux si nous avions égard au scandale d'autrui, passons outre. Au prochain de veiller à ses intérêts; nous n'en sommes plus responsables, puisque ménager les siens serait abandonner les nôtres. Bien des gens ont été scandalisés de voir des fidèles se reposer dans le temple, comme s'il était défendu de le faire : ils ont eu tort; il n'y avait là rien de mauvais. On se scandalisait autrefois de ce que Pierre mangeait avec les païens; on avait tort de se scandaliser; Pierre

écarta néanmoins ce sujet de scandale. A nous tous qui observons les lois divines de veiller à ne scandaliser en aucune façon le prochain, afin de n'avoir rien à nous reprocher, et d'être dignes de la miséricorde du Seigneur, par la grâce et la charité du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

« Et Paul lui dit : Je suis Juif, de Tarse en Cilicie, et citoyen de cette ville, qui n'est point inconnue. Permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple. Le tribun le lui permit ; et Paul, se tenant debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple ; et, un grand silence s'étant produit, il parla dans ces termes, en langue hébraïque. »

1. Il est à remarquer que l'Apôtre ne manque pas de s'autoriser de l'appui que lui donne la loi, toutes les fois qu'il s'adresse aux Gentils. Dans le cas présent, il met en avant sa patrie pour gagner sa cause. Précédemment il avait dit : « Ils nous ont battus de verges, nous, citoyens romains, et ils nous ont mis en prison, quoique nous n'ayons pas été jugés. » *Act.*, XVI, 37. « Etes-vous cet Egyptien? » lui demandait-on tout à l'heure. Il répond : « Je suis Juif. » Langage par lequel il réfute ce que l'on veut faire entendre. Il ne dit pas qu'il appartienne ouvertement à la nation juive ; il parle de la religion qu'il professe ; c'est ainsi qu'il déclare ailleurs n'avoir d'autre maître que le Christ. Qu'est-ce à dire? Paul ne dit-il pas la vérité? Ne le croyez pas. Que penser? N'a-t-il pas nié ce qu'il fallait affirmer? Cela n'est pas vrai ; il était à la fois juif et chrétien ; il observait les ménagements qui étaient indispensables, il obéissait mieux que qui que ce soit; il se soumet à la loi, il croit au Christ et parle à Pierre dans ces termes : « Nous sommes Juifs de naissance. » *Galat.*, II, 15. « Je vous en prie, permettez-moi de parler au peuple. » Ce qui prouve que l'on ne disait pas la vérité, ce sont les témoins qu'il se proposait de consulter. Notez avec quelle douceur il défend sa cause. C'était une présomption très-forte en faveur de son innocence que de n'avoir aucune accusation sérieuse à réfuter, d'être prêt à se justifier, et de tenir à répondre aux Juifs eux-mêmes. Admirez la prudence et la bonne fortune de l'Apôtre en même temps : si le tribun ne fût intervenu, s'il n'eût pas privé Paul de sa liberté, ce dernier n'eût pas eu l'occasion de se justifier, il n'eût même pas obtenu un peu de silence. « Le tribun le lui permit, et Paul se tenant debout sur les degrés. » Le lieu duquel il parlait facilitait son projet; car il parlait d'un point élevé, bien que chargé de chaînes. Quel spectacle que celui de l'Apôtre haranguant le peuple, quoique enchaîné? Et Paul ne fut pas troublé, il ne fut pas confus à la vue de la foule furieuse, du tribun qui assistait à cette scène ! Après avoir calmé le courroux des auditeurs, il prit la parole et s'exprima d'une manière admirable de prudence. « Un grand silence s'étant produit, il parla dans ces termes en langue hébraïque : Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai à dire pour ma défense. » Pas de flatterie dans ses paroles, tout y est sage et modeste. Il ne dit pas : Seigneurs ; mais : « Mes frères. » Je ne suis pas un étranger pour vous, je ne suis pas votre ennemi. « Mes frères et mes pères ; » langage qui les honore et leur rappelle les liens qui les unissent tous.

Paul triompha dans ses chaînes.

« Ecoutez ce que j'ai à dire pour ma défense. » Il n'est question ni d'assemblée, ni de doctrine, mais de défense, comme si l'on implorait cette faveur. « Quand ils l'entendirent s'exprimer en langue hébraïque, ils firent encore plus de silence. » Comme ils étaient sensibles à cette langue paternelle, pour laquelle ils professaient le plus profond respect ! Après ce début, voici comment l'Apôtre poursuit son discours : « Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie ; j'ai été élevé dans cette ville, instruit aux pieds de Gamaliel dans la vérité de la loi de nos pères, zélé pour Dieu comme vous l'êtes tous aujourd'hui. » — « Je suis Juif. » Aveu qu'ils ne pouvaient pas ne pas entendre avec plaisir. « Né à Tarse en Cilicie. » Pour qu'on ne le traitât pas en étranger, il découvre sa religion. « Elevé dans cette ville. » Quel zèle pour le culte du vrai Dieu, puisque Paul abandonne sa patrie pour venir, malgré la distance, apprendre à con-

naître la loi! Comme il devait, dès le principe, être attaché à cette loi? Il ne parle pas de la sorte uniquement pour se justifier; il se propose de montrer qu'il est redevable à la puissance divine, non à l'ambition humaine, du ministère qu'il exerce, puisqu'il a été soudain instruit des vérités qu'il propage. On aurait pu se défier de lui s'il fût sorti des rangs obscurs du peuple; étant au nombre des partisans les plus zélés de la loi, il ne pouvait, selon toute vraisemblance, avoir changé de conviction que pour d'excellentes et d'impérieuses raisons. On répliquera que l'éducation reçue par l'Apôtre importe peu; peut-être n'était-il venu à Jérusalem que pour faire du commerce ou pour d'autres raisons pareilles. Afin d'écarter cette interprétation, il ajoute : « Aux pieds de Gamaliel; » donnant à comprendre par là son assiduité, sa persévérance, son ardeur à suivre les leçons de cet homme illustre, et le profond respect dont il l'avait entouré.

« Instruit dans la vérité de la loi de la patrie; » non-seulement « de la loi, » mais de la loi « de la patrie. » Tel il avait été dès le principe; et la connaissance qu'il avait eue de la loi n'était pas une connaissance ordinaire. Bien que ces circonstances paraissent être invoquées en faveur des Juifs, au fond elles les combattent; car Paul quitta très-volontairement l'école de Gamaliel. Il connaissait donc exactement la loi de ses pères; ce n'est pas tout, il l'aimait, il la pratiquait avec zèle; « j'étais zélé pour la loi, » dit-il; à la science que j'en possédais, je joignais le zèle pour la réduire en pratique. Après avoir mis en lumière les détails propres à faire son éloge, il prend un ton plus général et ajoute : « Comme vous l'êtes tous aujourd'hui. » Il leur prête des intentions louables et non des motifs humains. En quoi il se proposait de se concilier leur bienveillance, de les prévenir en sa faveur, et de fixer leur attention sur des points parfaitement inoffensifs. « J'ai persécuté jusqu'à la mort ceux de cette religion, enchaînant et mettant en prison les hommes et les femmes. Le grand prêtre et tous les anciens en sont témoins. » Ne demandez pas : Où en est la preuve? Les anciens et le prince des prêtres vous en rendront eux-mêmes témoignage. Il a dit tout à l'heure : « Zélé comme vous, » égal à vous par le zèle. Maintenant, il leur montre que par les œuvres il les a de beaucoup dépassés. Je n'attendais pas l'occasion de m'emparer de nos ennemis; j'attisais la fureur des prêtres; j'entreprenais de longs voyages; je ne me bornais pas comme vous à m'en prendre aux hommes, les femmes n'étaient pas à l'abri de mes atteintes; je chargeais de chaînes les uns et les autres, et je les jetais en prison. Impossible de récuser ce témoignage et de justifier conséquemment la conduite des Juifs. Que de témoins invoqués : les anciens, le grand prêtre, les habitants de la ville elle-même!

2. Ce n'est pas la crainte, remarquez-le bien, qui inspire la défense de l'Apôtre; c'est plutôt le désir de les instruire et de les éclairer. Il fallait que ses auditeurs eussent le cœur plus dur qu'une pierre pour ne pas être touchés par son langage. Jusqu'ici les Juifs eux-mêmes ont été les témoins des faits que Paul vient de rappeler; les faits qui vont être racontés ne se sont plus passés sous leurs yeux. « Ayant reçu d'eux des lettres contre nos frères, j'allais à Damas pour les emmener prisonniers à Jérusalem, où ils devaient être punis. Or, il arriva, comme j'étais en chemin et que j'approchais de Damas, vers midi, tout à coup une grande lumière venant du ciel m'environna; je fus précipité contre terre, et j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Je répondis : Qui êtes-vous, Seigneur? La voix me répondit : Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes. » Ce que Paul avait dit tout à l'heure aurait dû faire accepter les détails qu'il donne actuellement, puisqu'il était toujours le même. — Et s'il se vante sans raison? direz-vous. — Impossible, vous répondrai-je. Quel motif aurait-il eu d'embrasser avec une telle ardeur cette nouvelle croyance? Quels honneurs en aurait-il attendus? C'est tout le contraire qui arriva. Eût-il compté sur le repos? Encore moins le repos fut-il son partage. Quelle autre raison mettre en avant? Vous n'en trouverez à coup sûr aucune. Leur laissant le soin de concilier toutes ces particularités, l'Apôtre se borne à raconter les faits : « Or, il arriva, comme j'approchais de Damas, vers midi, tout

à coup une grande lumière venant du ciel m'environna, et je fus précipité contre terre. » Notez le caractère éblouissant de cette lumière. Du reste, il ne se borne pas à des divagations d'imagination, puisque les gens qui l'accompagnaient virent la lumière et le conduisirent ensuite par la main. « Ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière, et ils en furent effrayés; mais ils n'entendirent pas la voix de celui qui me parlait. » Ne soyez pas étonnés si Paul vous parle de la sorte, tandis que nous lisons ailleurs : « Or, ils demeurèrent debout entendant la voix, mais ne voyant personne. » *Act.*, IX, 7. Il n'y a pas là de contradiction. Deux voix se faisaient entendre, la voix de Paul et la voix du Seigneur. Dans ce dernier texte, il s'agit de la voix de Paul; au lieu que Paul dit expressément qu'ils « n'entendirent pas la voix de celui qui lui parlait. » Dans le texte que nous venons de citer, il n'est pas dit non plus que les compagnons de l'Apôtre n'aient pas vu la lumière; « ils ne virent personne, » c'est-à-dire lui parler, y est-il dit en propres termes. Rien de plus convenable d'ailleurs : il était bon que cette voix ne fût entendue que de Paul; si ses compagnons l'eussent entendue, le prodige eût beaucoup perdu de son importance. Le témoignage du sens de la vue étant celui qui impressionne le plus les esprits incultes, il leur fut donné d'apercevoir la lumière, ce dont ils furent frappés au point d'être saisis de frayeur. Toutefois, cette lumière produisit un moindre effet sur eux que sur l'Apôtre : celui-ci fut frappé de cécité, tandis que les autres purent tout à leur aise examiner ce qui se passait d'extraordinaire à son sujet. Quant à moi, je verrais dans l'incrédulité persistante de ces Juifs un dessein providentiel : leur témoignage n'en devenait que plus indubitable.

« La voix me dit : Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes. » La ville habitée par le Sauveur est mentionnée de manière à ce qu'on le reconnaisse bien. Les apôtres aussi l'appelaient Jésus de Nazareth. Ainsi, le Sauveur lui-même déclare qu'on l'a persécuté. « Et ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière, et ils en furent effrayés; mais ils n'entendirent pas la voix. Et je dis : Que ferais-je, Seigneur? Et le Seigneur me dit : Lève-toi, va à Damas, et l'on te dira dans cette ville ce que tu dois faire. Comme je ne voyais plus, à cause de l'éclat de cette lumière, mes compagnons me conduisirent par la main jusqu'à Damas. Il y avait là un homme nommé Ananie, homme fidèle à la loi, selon le témoignage de tous les Juifs qui demeuraient dans cette ville; il vint à moi, et, s'arrêtant devant moi, il me dit : Mon fils Saul, regarde. » Rien d'extraordinaire en cela. « Et au même instant je le regardai. » A son tour vient le témoignage des choses elles-mêmes. Les choses comme les personnes, les étrangers comme les Juifs concourent à la démonstration de la vérité. Au nombre des personnes sont les prêtres, les vieillards, les compagnons de Saul. Au nombre des choses sont les œuvres de l'Apôtre et ce qu'il a dû souffrir. Comme les personnes, les choses rendent témoignage aux choses. A un point de vue différent, nous avons dans Ananie un étranger. Après cela vient autre chose, savoir, le recouvrement de la vue; après quoi une prophétie importante. « Et il me dit : Le Dieu de nos pères t'a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste. » — « Le Dieu de nos pères; » preuve que leurs ennemis n'étaient pas des Juifs véritables, mais des ennemis de la loi, et que la haine, non le zèle, dirigeait leurs actions. « Pour connaître sa volonté, pour voir le juste. » Telle est donc sa volonté. Observez comment la doctrine s'insinue ici dans le récit. « Et pour entendre les paroles de sa bouche; car tu seras témoin devant tous les hommes de ce que tu as vu et entendu. » — « Pour voir le juste. » Il le dit ouvertement. S'il est le juste, ses ennemis sont alors criminels. « Et pour entendre les paroles de sa bouche. » Quelle magnifique mission il lui ouvre! « Car tu seras son témoin. » Tu ne mentiras pas à tes yeux et à tes oreilles; tu diras ce que tu as vu et entendu. L'un et l'autre de ces deux sens concourent à lui donner la certitude de ce qu'il doit prêcher. « Et maintenant que tardes-tu? Lève-toi, reçois le baptême, et purifie-toi de tes péchés en invoquant le nom du Seigneur. »

3. Paroles dignes d'être notées que celles-là; nous ne lisons pas : Reçois le baptême en son nom; mais bien : « En invoquant le nom du

Christ. » Par où demeure établie la divinité du Sauveur; car il n'est permis d'invoquer que Dieu seul. Saul ne fut pas contraint d'agir comme il le fit, et il le prouve en ajoutant: « Le Seigneur me dit : Va vers Damas, et on te dira en cette ville ce qu'il te faudra faire. » Il n'avance rien sans témoignage à l'appui. Maintenant, le témoignage d'une ville entière est invoqué, puisqu'on l'y avait vu mené par la main. Vient ensuite la prophétie lui annonçant qu'il serait le témoin du Seigneur. Et vraiment il fut le témoin du Seigneur; et comme il convenait qu'il le fût, par ses œuvres comme par ses paroles. C'est ainsi que nous devons l'être nous-mêmes; nous devons garder fidèlement le dépôt qui nous a été confié, soit quant à la doctrine, soit quant aux mœurs. Voyez le grand Apôtre : ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, il l'atteste à la face de tous les hommes sans que rien puisse l'arrêter. Nous savons que la résurrection, qu'une foule d'autres biens seront notre partage; eh bien! rendons devant tous les hommes témoignage à ces vérités. — Nous le faisons, nous le croyons, répondrez-vous. — Comment le faisons-nous, quand notre conduite est empreinte d'une signification tout opposée? Je suppose qu'un homme se proclame chrétien, puis qu'il passe au judaïsme; ajouteriez-vous quelque valeur à son témoignage? Evidemment non; car, ce témoignage, vous le chercheriez avant tout dans ses œuvres. De même, nous soutenons l'existence de la résurrection à venir et d'une infinité de biens; après quoi, les dédaignant, nous courons vers les biens de la terre; comment voulez-vous qu'on nous écoute? C'est à nos actes, et non à nos paroles, que l'on prête la plus sérieuse attention : « Tu seras témoin devant tous les hommes; » non-seulement chez les tiens, mais chez les infidèles; le rôle du témoin consistant à faire connaître la vérité aux ignorants comme aux savants. Devenons des témoins dignes de considération. Comment le deviendrons-nous? Par notre conduite. Les Juifs tendaient à Paul des embûches. Les passions nous tendent à nous des embûches d'un autre genre, et elles nous pressent de rendre un faux témoignage. Ne les écoutons pas; nous sommes des témoins envoyés par Dieu même. Il y a des hommes qui affirment que Dieu n'est pas Dieu : à nous de lui rendre un témoignage irrécusable; rendons-le-lui, et fermons la bouche à nos adversaires. Si nous demeurons muets, nous devenons la cause de leur erreur. Dans les tribunaux profanes où s'agitent les intérêts de ce monde, nul ne voudrait d'un témoin que ses crimes auraient déshonoré : combien moins doit-on l'admettre devant le tribunal de la conscience, où s'agitent des intérêts autrement importants!

Nous disons que nous avons entendu le Christ et sa parole, que nous comptons sur ses promesses. On nous répond : Prouvez-le par vos œuvres; votre vie nous dit le contraire et montre que vous ne croyez pas. Voulez-vous que nous vous citions ceux d'entre vous qui amassent de l'argent, qui se livrent à la rapine et à l'avarice, ceux qui gémissent, qui s'affligent, bâtissent, font tout comme s'ils ne devaient jamais mourir? Vous paraissez ne pas croire à la mort, si certaine pourtant, si indubitable; comment pourrions-nous ajouter foi à votre témoignage? Car il y a des hommes, il y en a, je le répète, qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir. Sous le faix d'une vieillesse avancée, ils se mettront à bâtir des maisons, à défricher des champs; qu'attendent-ils donc pour penser à la mort? C'est un rude supplice pour nous, qui avons mission de rendre témoignage, de ne pouvoir attester avec autorité ce que nous avons cependant vu de nos yeux. Nous avons vu nous aussi des anges, et nous les avons vus plus manifestement que les personnes favorisées de la vision des esprits bienheureux. Par conséquent, rendons témoignage au Christ; nous aussi, comme les apôtres, nous sommes les témoins du Sauveur. On leur a donné le nom de martyrs ou de témoins, parce qu'ils ont mieux aimé braver toute sorte de supplices que renoncer à proclamer la vérité. Pareillement, lorsque les passions nous demandent d'apostasier, ne cédons pas à leur pression. Soutiens donc que le Christ n'est point le Christ, nous dira l'or; n'allons pas accepter sa parole comme une parole divine, et foulons aux pieds ses ordres. Les convoitises mauvaises vous suggèrent le même sacrifice; ne

les écoutez pas, tenez ferme, et qu'on ne dise pas de vous : « Ils prétendent connaître Dieu, mais par leurs actes ils le nient ; » *Tit.*, I, 16 ; ce qui est digne des ennemis de Dieu, non de ses témoins. Que d'autres le renient, il ne s'en faut pas étonner ; que nous le reniions, nous qui devrions par vocation lui rendre témoignage, c'est intolérable, c'est affreux ; et, de plus, c'est pour nous la source des maux les plus graves. « Cela leur arrivera pour qu'ils me rendent témoignage, » disait le divin Maître ; *Luc.*, XXI, 13 ; à la condition pourtant que nous ne lâchions pas pied et que nous demeurions inébranlables. Si nous allions tous rendre au Christ le témoignage qu'il nous demande, bientôt de nombreux Gentils ouvriraient les yeux à la lumière.

4. C'est une chose bien puissante que la bonne conduite, mes bien-aimés ; quelque barbares que soient les hommes, ils n'oseront pas ouvertement condamner vos croyances ; au fond du cœur même, ils les admettront, ils les admireront, ils en feront l'éloge. — Comment, demanderez-vous, notre conduite sera-t-elle irréprochable ? — Par la vertu de la grâce divine, et non par d'autres moyens. D'où vient que les Gentils sont ce qu'ils sont ? Les uns le doivent à leur naturel, les autres à la vaine gloire. Voulez-vous apprécier l'éclat de la vertu et la puissance de persuasion qui lui est propre ? On a vu des hérétiques dont les doctrines étaient infectées de corruption, en venir au point de séduire des foules considérables par la régularité de leurs mœurs : on ne remarquait exclusivement que les mœurs, sans prendre garde aux doctrines pernicieuses mises en avant. D'autres, tout en réprouvant les doctrines, accordaient leur respect aux hérésiarques à cause de leur conduite : ils avaient tort, et néanmoins ils le faisaient. Voilà ce qui a dépouillé notre foi du caractère de majesté qui lui était propre ; voilà ce qui a semé partout le désordre ; voilà ce qui compromet la foi elle-même, l'insouciance des fidèles à l'endroit de leurs maux. Nous soutenons la divinité du Christ, nous proclamons une infinité d'autres dogmes ; nous ajoutons entre autres assertions que le Sauveur nous a recommandé à tous de vivre d'une façon irréprochable ; mais à peine un petit nombre observent-ils ses recommandations. Conciliez, si vous le pouvez, la corruption de la vie avec la croyance à la résurrection, à l'immortalité de l'âme et au jugement ; n'allez-vous pas tout droit, en suivant cette voie, à la fatalité, au destin, à la négation de la Providence ? L'âme est heureuse de trouver de pareilles excuses lorsqu'elle est plongée dans le mal, afin de pouvoir se soustraire au jugement qui la menace, comme si nous n'étions pas maîtres de faire le mal ou de choisir la vertu. Que de ruines amoncèle une vie semblable ! Elle transforme les hommes en bêtes féroces ; que dis-je ? elle les abaisse même au-dessous ; car, plus d'une fois, les instincts divers que vous trouverez épars chez plusieurs espèces d'animaux, un seul homme les réunira pour le malheur de l'humanité. C'est pour cela que le diable a jeté dans le monde cette opinion du destin, qu'il a nié l'existence d'une providence, qu'il a supposé la création primitive de natures foncièrement bonnes et foncièrement mauvaises, qu'il a conclu à l'existence de l'éternité du mal et de la matière, qu'il travaille enfin à gâter notre cœur par tous les moyens imaginables.

La pureté de la vie conserve intact le dépôt de la foi.

Impossible qu'un homme dont les mœurs sont dépravées renonce à ses croyances perverses, ou bien conserve intact le dépôt de la foi : inévitablement il tombera dans l'abîme. J'estime que difficilement on trouverait parmi les hommes perdus de mœurs un esprit assez sain pour repousser les inventions diaboliques, telles que l'existence du destin, l'absence d'ordre, de providence et de fin dans l'univers.

Veillons donc, je vous en conjure, sur la pureté de notre vie, et préservons-nous par là des doctrines corrompues. Caïn fut condamné à trembler et à craindre. Il en est de même des impies et des criminels : souvent ils se réveilleront en sursaut, l'esprit bouleversé, les yeux hagards, en proie à la défiance, à la terreur, redoutant les plus graves événements, l'âme déchirée par la lâcheté, l'épouvante et l'effroi. Quelle faiblesse, quelle inconsistance dans ces âmes ! Il leur est autant impossible d'être maîtresses d'elles-mêmes qu'il le serait à de pauvres insensés ! C'est lorsque ces ténèbres affreuses pèsent sur elles qu'elles apprécieraient le bon-

heur du calme et du repos, et la facilité de reconnaître leur noblesse. Mais, tout contribuant à redoubler leur effroi, les paroles, les gestes, les songes, les craintes, comment, en proie à des troubles et à des perplexités de ce genre, leur serait-il possible de tourner leurs regards sur elles-mêmes? Mettons un terme à leur anxiété, brisons ces liens. N'y eût-il pas d'autre châtiment, ne serait-ce pas un châtiment horrible que de vivre dans une angoisse sans fin, toujours dans les inquiétudes, toujours dans les tourments? Puisque nous apprécions ces vérités, vivons dans la paix, pratiquons la vertu, de manière à préserver nos croyances et nos mœurs de toute corruption, à passer la vie présente sans encombre et à posséder un jour les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la charité du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

« Et il arriva que, de retour à Jérusalem, comme je priais dans le temple, j'eus un ravissement d'esprit. Et je vis le Seigneur qui me dit : Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. Et je dis : Seigneur, ils savent que je mettais en prison et faisais flageller dans les synagogues ceux qui croyaient en vous ; que j'étais présent, lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Etienne, que je consentais à sa mort, et que je gardais les habits de ses meurtriers. »

Ardeur avec laquelle saint Paul court au-devant des dangers.

1. Avec quelle ardeur l'Apôtre court au-devant des dangers! « Il arriva, poursuit-il, que de retour à Jérusalem, comme je priais dans le temple; » car je retournai dans Jérusalem après cette vision fameuse, « j'eus un ravissement d'esprit. Et je vis le Seigneur qui me dit : Hâte-toi et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. » Ici pareillement, vous verrez intervenir ce témoignage; il résulte de l'événement même. « Ils ne recevront pas ton témoignage, » dit le Seigneur; en effet, ils ne le reçurent pas. A raisonner humainement, on eût pensé qu'ils ne le repousseraient pas; « car je mettais en prison et maltraitais, » dit l'Apôtre; c'était un motif pour le recevoir. N'importe, ils n'en veulent pas; ce que l'Apôtre apprend par avance dans un ravissement. Deux conclusions ressortent de ces paroles : la première, c'est la conduite injustifiable des Juifs qui persécutent Paul contre toute raison et toute convenance; la seconde, c'est la divinité du Christ, qui prédit des événements contre toute vraisemblance, et qui, allant au delà des faits présents, annonce clairement l'avenir. Mais n'avait-il pas dit : « Il portera mon nom devant les peuples, les rois et les fils d'Israël? » Il a dit qu'il porterait, mais non qu'il devait triompher de toutes les résistances. Tandis que les Juifs embrassaient ailleurs la foi, ils s'y refusaient obstinément là où se trouvait Paul. Quand le souvenir de son zèle d'autrefois eût dû suffire pour leur ouvrir les yeux, ils n'en demeuraient que plus aveuglés. « J'étais présent lorsque l'on répandait le sang de votre martyr Etienne, et je consentais à sa mort. » Il ne craint pas d'avouer sa part considérable de responsabilité : il était, lui, l'auteur de la persécution; c'était lui qui, par les mille mains des Juifs, mettait Etienne à mort. Paul rappelle ici aux Juifs un souvenir pénible; il leur en coûtait d'en entendre parler à cause des reproches qu'ils avaient à se faire, et déjà s'accomplissait la prophétie. Zèle ardent, persécution non moins ardente, pleine liberté de langage du côté des témoins de la vérité chrétienne, rien ne manquait. Les Juifs ne purent entendre la fin du discours; transportés de fureur, ils se mirent à vociférer. « Et il me dit : Va, car je t'enverrai au loin vers les Gentils. Les Juifs l'avaient écouté jusque-là; mais alors ils élevèrent la voix en disant : Otez du monde cet homme, il ne convient pas qu'il vive. Comme ils criaient, jetant leurs vêtements et lançant de la poussière en l'air, le tribun ordonna d'enfermer Paul dans la forteresse et de le battre de verges et de le tourmenter, afin de savoir pourquoi ils criaient contre lui. » Le devoir du tribun était d'examiner ce qui se passait, et d'interroger les Juifs eux-mêmes; négligeant ces mesures, il prend le parti de faire battre Paul de verges. « Il ordonna d'enfermer Paul dans la forteresse, de le battre de verges et de le

tourmenter, afin de savoir pourquoi ils criaient contre lui. » C'était à ceux qui criaient qu'il fallait s'adresser, à eux qu'il fallait demander le crime qu'ils invoquaient contre l'Apôtre. Le tribun ne songe qu'à gagner les faveurs de la populace; peu lui importe de faire de son pouvoir un juste usage; c'est moins le droit qu'il se propose de faire prévaloir que de calmer la rage de ces furieux.

« Quand on l'eut lié, il dit à un centurion qui était présent : Vous est-il permis de flageller un citoyen romain qui n'a pas été condamné? » Paul ne mentait pas en se déclarant citoyen romain; il l'était en toute vérité. Aussi, dès qu'il l'apprit, le tribun fut-il saisi de crainte. Pourquoi cette crainte? demanderez-vous. N'y eût-il pas d'autre motif de craindre, c'était assez que d'être exposé à être découvert et à rendre compte de sa conduite. Notez le ton de l'Apôtre, il s'exprime avec une grande énergie : « Vous est-il permis? » Deux griefs qu'il leur oppose : le maltraiter sans condamnation préalable, et malgré sa qualité de citoyen romain. Des droits précieux étaient l'apanage des citoyens romains; ce privilége était loin d'être commun à tous les habitants de l'empire. C'est depuis Hadrien qu'ils furent appelés romains indistinctement; ce qui auparavant n'avait pas lieu. Peut-être l'Apôtre déclara-t-il son titre de citoyen romain pour éviter la peine infamante des verges, après laquelle il eût été méprisé : il n'hésite donc pas à leur tenir un langage qui les fait rentrer en eux-mêmes. Et puis, si on l'eût battu de verges, on aurait franchi vraisemblablement toutes les bornes, et on l'eût mis à mort, ce qui maintenant n'était plus à redouter. Admirez, je vous prie, la part que Dieu laissa aux hommes dans l'accomplissement de ses desseins. Le tribun répond à Paul : « J'ai acheté ce droit à un très-haut prix; » par où il paraît prêter à Paul la pensée d'agir avec dissimulation. A la vérité, l'apparente simplicité du captif le conduisait à le croire. « Le centurion, entendant cette parole, s'approcha du tribun et lui dit : Qu'allez-vous faire? cet homme-là est citoyen romain. Aussitôt le tribun s'approchant de Paul, lui dit : Dites-moi, êtes-vous citoyen romain? Paul lui dit : Oui, je le suis. Le tribun répondit : J'ai acheté ce droit à très-haut prix. Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. Aussitôt ceux qui devaient le torturer s'éloignèrent de lui, et le tribun craignit lorsqu'il apprit sa qualité de citoyen romain, parce qu'il l'avait fait lier. » — « J'ai ce droit par ma naissance. » Il avait donc pour père un citoyen romain. Qu'arriva-t-il ensuite? Paul fut conduit aux Juifs sans chaînes aucunes. Il avait donc revendiqué son privilége à bon droit, et il y avait gagné de n'avoir plus de fers.

« Le lendemain, le tribun voulant savoir pourquoi les Juifs l'accusaient, lui fit ôter ses chaînes; et, ayant ordonné aux princes des prêtres et à tout le conseil de s'assembler, il fit venir Paul et le plaça au milieu d'eux. Paul ayant jeté les yeux sur l'assemblée parla en ces termes. » Ce n'est pas au tribun, c'est à l'assemblée, à la foule entière qu'il s'adresse. Que va-t-il dire? « Mes frères, jusqu'à ce jour j'ai marché devant Dieu dans toute la droiture de ma conscience. » Je ne sache pas vous avoir offensés en quoi que ce soit, ni avoir fait un acte digne de ces fers. — Au lieu de gémir sur les traitements injustes infligés à l'Apôtre, le grand-prêtre ajoute à ces mauvais traitements, et ordonne qu'on le frappe. « Le prince des prêtres, Ananie, prescrivit à ceux qui étaient près de Paul de le frapper sur la bouche. » Quelle mansuétude pour un grand-prêtre! Et Paul de répliquer : « Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie. Tu es assis pour me juger selon la loi; et, contre la loi, tu commandes que l'on me frappe! Et ceux qui étaient présents lui dirent : Quoi! vous maudissez le grand-prêtre! Paul répondit : Je ne savais pas, mes frères, que ce fût le grand-prêtre, car il est écrit : Vous ne maudirez pas le chef de votre peuple. » *Exod.*, XXII, 28.

2. Selon quelques interprètes, Paul se serait exprimé ainsi par ironie : quant à moi, je croirais volontiers qu'il ignorait sérieusement la présence du grand-prêtre en ce lieu; dans le cas contraire, il lui aurait témoigné le respect convenable. De là son empressement à s'excuser et à citer le texte de l'Ecriture : « Vous ne maudirez pas le chef de votre peuple. » Faut-il en

Respect de saint Paul envers le grand prêtre.



conclure que, à l'exception du chef, on a le droit d'outrager tout autre personnage? Ce n'est pas cela, tant s'en faut; il serait même convenable de supporter l'injure que l'on aurait reçue. On demandera, non sans raison, pourquoi l'Apôtre, qui écrit ailleurs : « On nous maudit, nous bénissons; on nous persécute, nous souffrons patiemment, » I *Cor.*, IV, 12, ne se borne pas ici à l'injure et va jusqu'à la malédiction. Je réponds qu'il ne profère ni malédictions ni injures; il suffit de considérer de près son langage pour y remarquer le langage d'un homme qui parle sans crainte, et non le langage d'un homme que la fureur emporte. Paul ne tenait pas à ce que le tribun vît en lui un homme sans caractère. Comme le tribun n'avait osé le frapper de verges, se réservant de le livrer aux Juifs, qui, eux, se réservaient de le faire maltraiter par leurs serviteurs; pour ne pas accroître une pareille insolence, l'Apôtre interpelle non le serviteur, mais le maître qui avait ordonné de le frapper au visage. « Muraille blanchie, tu es assis pour me juger selon la loi; » ce qui équivaut à cette phrase : Ta conscience te reproche bien des crimes, et tu as mérité bien des châtiments. Cette hardiesse de langage produisit sur la foule une impression profonde. Au lieu de lui rendre complète justice, ses ennemis devinrent plus furieux. Mais cela n'empêche pas l'Apôtre de citer la loi, preuve qu'il ne s'est exprimé comme il l'a fait, ni parce qu'il craignait, ni parce qu'il n'était pas digne de l'entendre, mais précisément pour se soumettre à la loi. Ce qui m'incline à penser qu'il ne connaissait pas le prince des prêtres, c'est le temps qu'il avait passé hors de Jérusalem et le peu de rapports qu'il avait eu avec les Juifs; de plus, Ananie se trouvait au milieu de plusieurs autres de ses correligionnaires, et rien ne le faisait assurément reconnaître dans la foule nombreuse et diverse qui l'entourait. L'Apôtre se proposait donc, à mon avis, de démontrer au peuple son respect pour la loi, et c'est ainsi qu'il se justifia. Mais reprenons la suite du texte.

« Comme je priais dans le temple, j'eus un ravissement d'esprit. » Pour qu'on ne voie pas en cela une affaire d'imagination, il ajoute : « Comme je priais. » Il poursuit : « Hâte-toi de sortir, car ils ne recevront pas ton témoignage. » Ce n'est pas la crainte qui l'a déterminé à quitter la ville sainte, mais l'obstination des Juifs à ne pas vouloir de son témoignage. Pourquoi ces paroles? « Ils savent que je chargeais de chaînes... » Il n'y a rien là d'hostile à la cause du Christ, gardez-vous de le croire; on veut seulement faire connaître cette particularité si étrange. « Va, car je t'enverrai au loin vers les Gentils. » Le Christ ne lui enseigne pas ce qu'il devra faire; il lui ordonne seulement de partir, et Paul obéit. « Et ils élevèrent la voix en disant : Otez-le, car il ne convient pas qu'il vive. » Quelle impudence! c'est vous qui ne méritez pas de vivre, et non cet homme qui en toute chose exécute la volonté de Dieu. Les misérables! comme ils sont altérés de sang! « Et, secouant leurs vêtements, ils soulevaient de la poussière, » soit qu'ils voulussent aggraver la sédition, soit qu'ils voulussent intimider le tribun. Remarquez bien qu'ils n'exposent pas leurs griefs parce qu'ils n'ont rien à dire, et qu'ils s'efforcent par leurs cris de causer de la frayeur; et, cependant c'était bien aux accusateurs à formuler l'accusation. « Et le tribun fut saisi de crainte, en apprenant que Paul était citoyen romain. » Paul ne mentait pas en revendiquant pour lui-même ce privilége. « Et il le déchargea de ses chaînes, et il l'amena devant l'assemblée et il le lui présenta. » Il aurait dû en agir ainsi dès le principe, au lieu de le charger de liens, de le battre de verges; il aurait dû rendre à la liberté celui auquel on n'avait aucun crime à reprocher. « Et il le déchargea de ses chaînes, et il l'amena devant eux. » Conduite qui inspira aux Juifs de vives angoisses. « Paul, ayant jeté les yeux sur l'assemblée, dit : Mes frères. » Il parle avec une confiance à toute épreuve et un courage indomptable. Mais les Juifs sont loin de mettre des bornes à leur impudence. « Le grand-prêtre Ananie prescrit de le frapper sur la bouche. » Pourquoi le frapper de cette manière? En quoi donc ses paroles vous ont-elles outragé! Quelle audace! quelle effronterie! « Alors Paul lui dit : Dieu lui-même te frappera, muraille blanchie. » Il ne craint pas de mettre à découvert son hypo-

crisie et son iniquité. Confus, embarrassé sous cette humiliation, le grand-prêtre n'ose rien répondre; mais les Juifs qui étaient près de lui n'endurèrent pas cette hardiesse : « Je ne savais pas, répondit Paul, que ce fût là le grand-prêtre. » Son langage avait donc été l'effet de l'ignorance; s'il en eût été autrement, le grand-prêtre se serait saisi de lui, et le tribun, cédant à ses réclamations, aurait livré l'Apôtre entre les mains de ses ennemis.

3. C'est volontiers que Paul souffrait de pareils traitements; sa conduite le montre jusqu'à l'évidence. C'est pourquoi, dans sa justification, il insiste sur le point de sa déférence, sinon pour eux, du moins pour la loi; quant à leurs procédés, il les condamnait ouvertement. Si donc il se justifie, c'est par égard pour la loi, non par égard pour la foule, en quoi il agissait suivant le droit; car il était inique de vouloir mettre à mort un homme qui n'avait fait aucun mal et dont l'innocence était inattaquable. Ce qu'il venait de dire n'était certes pas une injure, à moins qu'on accuse le Christ de proférer des injures quand il dit : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens, qui êtes semblables à des murailles blanchies. » *Matth.*, XXIII, 27. — Soit, répondrez-vous; s'il eût ainsi parlé avant d'être battu de verges, alors ce langage eût été chez lui l'effet du courage, non celui du dépit. — Je vous ai déjà dit pour quelle raison il s'est exprimé de la sorte; il ne voulait pas qu'on le traitât avec mépris. Le Christ aussi, dans ce cas, aurait rendu aux Juifs injure pour injure, quand il leur disait par exemple : « Ne pensez pas que je vous accuse. » *Joan.*, V, 45. Mais, encore une fois, il n'y a rien en cela d'injurieux. Notez plutôt la douceur de Paul dans ces paroles : « J'ignorais que ce fût le grand-prêtre de Dieu. » Il ne s'en tient pas là; pour montrer le sérieux avec lequel il parle, il ajoute : « Vous ne maudirez pas le chef de votre peuple. » Par où il reconnaît la haute dignité d'Ananie.

Formons-nous à la douceur à l'école de Paul, afin d'éviter tout excès de part et d'autre. Il faut une grande vigilance pour savoir ce qu'il faut faire d'une part, ce que de l'autre il faut ne pas faire. Le vice est proche de la vertu, l'audace de la véritable liberté, la lâcheté de la mansuétude. Prenons garde de croire être en possession de la vertu, lorsque nous n'en serons qu'au vice; d'être en relation avec la reine, quand nous le serons avec la servante. Qu'est-ce que la mansuétude, et qu'est-ce que la lâcheté? Garder le silence, ne pas défendre le prochain lésé, voilà de la lâcheté; être nous-mêmes maltraités et le supporter patiemment, voilà de la mansuétude. Qu'est-ce que la hardiesse du langage? Parler librement pour soutenir les droits d'autrui. Qu'est-ce que l'audace à ce même sujet? Poursuivre par des paroles notre propre vengeance. Généralement la véritable hardiesse et la mansuétude vont de compagnie, comme l'audace et la lâcheté. Celui qui ne sent pas ses propres souffrances ne sentira pas mieux celles d'autrui; celui qui oublie le soin de se venger, viendra facilement en aide à ses frères. Quand la passion ne règne pas sur notre cœur, la vertu est bien près d'y entrer. De même que le corps, une fois délivré de la fièvre, gagne en vigueur, de même l'âme gagne en force lorsqu'elle n'est pas gâtée par les passions. La mansuétude est la marque d'une grande force d'âme : une âme généreuse et noble a besoin d'une grande douceur. Estimez-vous chose facile que d'être offensé, maltraité, sans en conserver du ressentiment? On sera dans le vrai si l'on qualifie de courage la sollicitude que l'on manifeste à l'égard de son prochain. Assurément, celui qui est assez ferme pour réprimer le ressentiment, viendra sans peine à bout d'une passion différente. Par exemple, voici deux passions, la colère et la crainte : triomphez de la première, vous triompherez aisément de la seconde. Or, vous triompherez de la première, si vous êtes plein de mansuétude; comme vous triompherez de la crainte si la force règne en votre âme. Pareillement, vous êtes dominé par la colère, vous le serez dès lors par l'audace; mais, si vous ne venez pas à bout de ce sentiment, vous ne viendrez pas à bout davantage de la crainte, et vous serez sous le coup de la timidité. C'est comme si votre corps en était venu à ce point de faiblesse et de désorganisation qu'il ne pût plus supporter la plus légère fatigue; la moindre cha-

leur ou le moindre froid lui serait intolérable.

Ainsi en est-il de tout ce qui est désorganisé, tandis que ce qui est bien organisé offre le spectacle contraire. De même encore, c'est une vertu que la générosité; le défaut voisin, c'est la prodigalité : c'est une vertu que l'économie, elle a pour écueil la parcimonie et l'avarice. Mettons donc toutes les vertus ensemble. J'en conclus que le prodigue ne saurait être généreux. Comment? Parce que celui-là ne saurait avoir l'âme vraiment grande, qui serait en proie à mille petitesses. La prodigalité n'est pas le mépris raisonnable des richesses, c'est l'asservissement à une foule d'autres passions. Quiconque ne peut s'empêcher d'exécuter les volontés de quelques brigands n'a point sa liberté. La prodigalité résulte non du mépris des richesses, mais de l'ignorance où l'on est du sage emploi qu'il en faudrait faire; qu'il fût possible de les garder en même temps que d'en jouir, le prodigue ferait volontiers l'une et l'autre de ces choses. Celui-là seul qui fait de ses biens l'emploi qui convient, possède la générosité véritable; son âme est vraiment grande, car elle n'est pas l'esclave d'une passion, elle méprise les richesses comme elles le méritent. L'économie est, elle aussi, une chose excellente; or, celui-là sera vraiment économe qui, loin de jeter son argent hors de propos, le dépensera conformément à ses besoins. Ce n'est pas le caractère de la parcimonie et de l'avarice. Si l'économie n'hésite pas à dépenser quand il le faut, l'avarice ne consent même pas à le faire sous le coup de la nécessité. Entre l'économie et la générosité, il règne conséquemment les plus étroits rapports.

En quoi consiste la véritable générosité.

Laissons donc ensemble l'économie et la générosité d'un côté, de l'autre la prodigalité et la parcimonie; ces deux dernières passions résultent de la petitesse de l'âme, comme ces deux qualités résultent de la magnanimité. Ne qualifions pas de généreux, l'homme qui dépense sans raison, mais celui qui dépense à bon escient; n'appelons pas économe, l'homme qui lésine, mais celui qui ménage ses ressources quand il est bon de les ménager. Que ne dépensait pas ce riche qui était vêtu de pourpre et de lin le plus fin? Il n'en était pas pour cela plus généreux; la cruauté, comme la passion des plaisirs, enchaînait son âme. Comment cette âme auraitelle été grande? L'âme vraiment généreuse était celle d'Abraham, qui, pour exercer les devoirs de l'hospitalité, n'hésitait pas à se mettre en frais, à immoler un veau, et qui, dans le besoin, exposait jusqu'à sa propre vie. Si donc on nous parle d'un citoyen qui reçoit à sa table somptueusement servie des courtisanes et des parasites, qualifions-le, non d'homme généreux, mais de vil suppôt du vice. De combien de passions n'est-il pas, en effet, l'esclave? La gourmandise, les plaisirs sensuels, la flatterie, se disputent son âme : or, on n'a pas le droit de qualifier de généreuse une âme esclave à ce point. Plus donc il dépensera, plus nous lui refuserons tout droit à la générosité; car plus ses dépenses sont considérables, plus s'affirme la tyrannie de ses vices. S'ils étaient moins impérieux, il ferait moins de dépenses. Par contre, lorsque vous verrez un homme qui, sans se livrer à ces folles prodigalités, nourrit les pauvres, soutient les malheureux, sauf à s'asseoir devant une table frugale, saluez en lui l'homme vraiment généreux; c'est le propre d'une grande âme de s'oublier soi-même pour songer aux besoins des autres.

N'estimeriez-vous pas vraiment grand le citoyen qui, méprisant les tyrans, foulant aux pieds leurs décrets iniques, travaillerait à délivrer les opprimés de leurs mains? Pensez de même dans le cas présent. Nos passions sont nos tyrans : si nous les méprisons, nous serons vraiment grands; si nous délivrons nos frères, nous serons estimés plus grands encore; et ce sera justice : ceux qui pourvoient aux besoins d'autrui comme à leurs propres besoins, s'élèvent incontestablement de beaucoup au-dessus de ceux qui ne font ni l'une ni l'autre de ces choses. Glorifieriez-vous comme grand citoyen celui qui, sur l'ordre d'un tyran, frapperait celui-ci, outragerait celui-là, traînerait cet autre en prison? Certainement non; vous le mépriseriez d'autant plus qu'il serait plus élevé en dignité. Ainsi en est-il dans le sujet qui nous occupe. Une âme noble et libre est là sous nos yeux; la

prodigalité la livre en proie à la brutalité des mauvaises passions : saluerons-nous cette âme comme une grande âme? Encore une fois, non. Sachons donc bien ce qu'est la générosité, ce qu'est la prodigalité, ce qu'est la lâcheté, ce qu'est la mansuétude, ce qu'est l'audace, ce qu'est la vraie liberté du langage, accordant à chacune de ces choses ce qui lui revient; nous passerons alors la vie présente dans l'accomplissement du bon plaisir de Dieu, et nous mériterons les biens à venir, par la grâce et la charité du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIX.

« Paul, sachant qu'entre ceux qui étaient présents, les uns étaient Sadducéens, les autres Pharisiens, dit tout haut dans l'assemblée : Mes frères, je suis Pharisien, et fils de Pharisien. C'est à cause de notre espérance et de la résurrection des morts qu'on veut me condamner. Quand il eut dit ces paroles, il s'éleva une contestation entre les Sadducéens et les Pharisiens, et l'assemblée fut divisée; car les Sadducéens disent qu'il n'y a pas de résurrection, ni d'ange ni d'esprit : les Pharisiens au contraire reconnaissent l'un et l'autre. »

1. Paul procède ici d'une façon simplement humaine : il ne s'exprime pas toujours en vertu d'une inspiration d'en haut, et très-souvent il parle d'après lui-même. Ainsi en est-il présentement, ainsi en sera-t-il tout à l'heure, afin d'en arriver à diviser cette foule coalisée injustement contre lui. Quand il se qualifie de Pharisien, il ne viole pas la vérité, car il descendait des Pharisiens. « Je suis Pharisien et fils de Pharisien, s'écria-t-il, c'est à cause de notre espérance et de la résurrection des morts, que l'on veut aujourd'hui me condamner. » Ses ennemis refusant d'énoncer le sujet de leurs poursuites, il se voit dans la nécessité de le déclarer hautement. « Or, les Pharisiens reconnaissent l'une et l'autre de ces choses. » Pourtant il y en a trois; pourquoi dire : « L'une et l'autre de ces choses? » Soit parce que les anges et les esprits sont pris pour une seule et même chose, soit parce que cette expression s'applique aussi bien à plusieurs choses qu'à deux : on l'aurait prise ainsi dans un sens un peu plus étendu que le sens ordinaire. Mais voyez les Pharisiens, du côté desquels l'Apôtre se range, défendre hautement sa cause : « Un grand bruit s'entendit, et les scribes du côté des Pharisiens s'élevaient et disputaient vivement en disant : Nous ne trouvons pas cet homme coupable. Que savons-nous si un esprit ou un ange lui a parlé? n'allons pas contre Dieu. » Pourquoi ne le défendaient-ils pas précédemment de cette manière? C'est que Paul ne s'était pas reconnu pour l'un des leurs, et que, avant sa justification, on ignorait qu'il fût issu d'une famille de Pharisiens. Lorsque les passions n'interviennent pas, la verité s'est bientôt fait jour.

Quel crime y a-t-il, si un ange ou un esprit lui a parlé, s'il a reçu par cette révélation les enseignements qu'il nous donne, touchant la résurrection? Eloignons donc toute pensée hostile contre lui, de crainte de combattre Dieu même en le combattant. Il n'y avait rien à reprendre à cette argumentation, que Paul d'ailleurs était loin d'infirmer. « Comme le tumulte croissait, le tribun, craignant que Paul ne fût mis en pièces, fit descendre des soldats pour l'enlever et le conduire dans la forteresse. » Depuis que Paul s'est déclaré citoyen romain, le tribun craint qu'il ne lui soit fait du mal; preuve évidente du danger auquel il était exposé, preuve aussi du droit sérieux qu'il avait à ce titre; car, autrement, le tribun eût été fort indifférent à son sujet. Les soldats l'emmenèrent donc. Les ennemis de l'Apôtre, voyant tous leurs efforts inutiles, redoublèrent d'acharnement. Ils avaient bien essayé déjà de réaliser leurs criminels desseins; mais ils en avaient été empêchés; la perversité ne saurait réussir quand elle se heurte contre tant d'obstacles. D'un autre côté, cependant, que de moyens mis en œuvre pour calmer leur fureur et pour les faire rentrer en eux-mêmes! N'importe, ils poursuivent leurs projets. Quelle justification pour un homme qui était au moment d'être mis en pièces, que cette protection visible étendue sur lui, et le dérobant à tous les coups!

« La nuit suivante, le Seigneur apparut à Paul

et lui dit : Sois ferme; tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, et il faut que tu le rendes aussi à Rome. Le jour suivant, quelques Juifs s'assemblèrent et firent vœu, avec des imprécations contre eux-mêmes, de ne boire ni manger qu'ils n'eussent mis Paul à mort. Ils étaient plus de quarante qui étaient dans cette conjuration. » — « ... Ils firent vœu avec des imprécations contre eux-mêmes. » Quelle violence, quelle soif de sang dans ces âmes perverses ! « Ils firent vœu ; » ils appelèrent sur eux la colère du Ciel, dans le cas où ils n'accompliraient pas leurs desseins homicides. Comme ils ne tuèrent point l'Apôtre, ils demeurèrent sous le coup de l'anathème. Ils se réunirent au nombre de quarante. Telle est l'humanité : s'agit-il de se réunir pour le bien, on se trouve à peine deux personnes. S'agit-il de se réunir pour le mal, on accourt en foule. Ils prirent leurs chefs eux-mêmes pour complices, ce que montre assez le texte suivant : « Ils vinrent donc vers les princes des prêtres et les vieillards, et ils leur dirent : Nous avons fait serment avec imprécation de ne prendre aucune nourriture que nous n'ayons tué Paul. Faites venir maintenant le tribun de la part du conseil, afin qu'il amène Paul devant vous, comme pour connaître plus sûrement cette affaire. Nous, de notre côté, nous sommes prêts à le tuer avant qu'il arrive. Le fils de la sœur de Paul ayant appris cette conspiration, entra dans la forteresse et l'annonça à Paul. Appelant un des centurions, Paul lui dit : Conduisez ce jeune homme au tribun, car il a quelque chose à lui dire. Le centurion prit le jeune homme avec lui et le conduisit au tribun. » Encore un moyen humain pour le sauver. L'Apôtre ne dit rien au centurion ni à personne, afin que personne n'en sût rien. « Le centurion dit au tribun : Le prisonnier Paul m'a demandé de vous amener ce jeune homme, qui a quelque chose à vous dire. Le tribun, le prenant par la main, le tira à l'écart et lui dit : Qu'avez-vous à me dire ? Celui-ci répondit : Les Juifs ont résolu de vous prier demain d'envoyer Paul dans le conseil, comme pour mieux connaître l'affaire. Mais ne vous laissez pas persuader, car plus de quarante d'entre eux doivent lui dresser des embûches, et ils ont fait serment, avec imprécation, de ne boire ni manger qu'ils ne l'aient tué ; et maintenant ils sont prêts, attendant votre réponse. Le tribun donc, renvoya le jeune homme et lui dit : N'annoncez à personne que vous m'avez fait un rapport de cette nature. »

2. Le tribun agissait avec prudence en ordonnant de ne rien dire, afin que tout demeurât secret. En même temps, il fit connaître aux centurions à quel moment il fallait prendre telle ou telle mesure. Quant à Paul, il fut envoyé à Césarée pour s'y défendre sur un plus grand théâtre, en présence d'une plus nombreuse assemblée. De la sorte, les Juifs n'avaient plus lieu de se justifier en ces termes : Si nous avions vu Paul, si nous avions entendu ses enseignements, nous aurions cru, nous aussi. Cette excuse leur fut donc enlevée. « Et le Seigneur, apparaissant à Paul, lui dit : Sois ferme ; tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, tu dois me rendre encore témoignage à Rome. » Remarquez, je vous prie, que le Seigneur, après lui être apparu, n'en permet pas moins qu'il soit sauvé par des mesures humaines. Admirons ici l'Apôtre, que cette parole ne trouble pas et qui ne s'écrie pas : Que va-t-il donc arriver? Aurais-je été trompé par le Christ ? Aucune pensée, aucune réflexion de ce genre ne furent les siennes ; il se contenta de croire ; mais sa foi ne l'endormit pas dans une fausse sécurité, aucune des précautions recommandées par l'humaine sagesse ne fut par lui négligée. Observez, s'il vous plaît, dans quelle situation fâcheuse se placèrent ceux des Juifs qui firent un vœu à son sujet. Le serment d'Hérode le conduisit à l'homicide ; il en fut de même pour ces derniers. Tels sont les piéges du démon ; ils se couvrent de l'apparence de la piété. Ce qui aurait dû se faire, c'était de se présenter, de formuler une accusation en règle, d'en appeler au tribunal. Les procédés mis en œuvre étaient dignes de brigands et non de prêtres, de scélérats et non de chefs du peuple.

Poussant la perversité jusqu'au bout, ils ne se contentent pas de se corrompre les uns les autres, ils s'efforcent de corrompre le tribun lui-même : aussi fut-il heureux qu'il se trouvât informé de leurs desseins homicides. De leur côté, ils firent bien voir ce qu'ils étaient, soit parce

qu'ils n'eurent aucun grief à produire, soit parce qu'ils ourdirent leur trame en secret. Vraisemblablement, lorsque Paul fut parti, ils allèrent trouver les princes des prêtres qui les mandaient, et ils durent être couverts de confusion pour n'avoir pas exécuté leur projet. La mesure prise par le tribun fut très-sage; il ne voulait ni céder à leurs instances, ni délivrer le prisonnier. — Comment, observerez-vous, en vint-il à croire exacts les renseignements que le jeune homme lui donnait? — Il fut amené, par les faits qui s'étaient déjà produits, à juger les ennemis de Paul capables de se porter à ces extrémités. Du reste, telle était leur méchanceté, qu'ils firent en quelque manière violence aux princes des prêtres. N'en soyez pas étonnés : si les uns acceptèrent sans hésiter une pareille responsabilité, s'ils ne reculèrent pas devant les conséquences, assurément les autres ne devaient pas davantage reculer. Vous le voyez, au jugement des Gentils, Paul était innocent, comme le Christ l'était au jugement de Pilate. Quant à l'iniquité, c'est elle-même qui se perce de ses traits. On livre Paul afin qu'on le condamne et qu'on le mette à mort : le contraire arrive; on reconnaît son innocence, et il est renvoyé sain et sauf. S'il n'eût pas été renvoyé, on l'eût mis en pièces; si on ne l'eût pas livré, on l'aurait condamné, puis frappé de mort. Non-seulement le tribun le délivre de ces périls, mais il lui vient en aide, et il lui permet de se retirer sans avoir rien à craindre, grâce à l'escorte qu'il lui fournit. Ecoutez-en le récit.

« Ayant appelé deux centurions, il leur dit : Préparez deux cents soldats, soixante-dix cavaliers et deux cents lances pour aller, dès la troisième heure de la nuit, jusqu'à Césarée. Préparez des chevaux pour Paul, afin de le conduire au gouverneur Félix. Il écrivit en même temps une lettre en ces termes : Claudius Lysias au très-illustre gouverneur Félix, salut. Les Juifs s'étant saisis de cet homme et se proposant de le tuer, j'arrivai avec des soldats et je le délivrai, quand j'eus appris qu'il était citoyen romain. Voulant savoir de quel crime ils l'accusaient, je le conduisis dans leur conseil. Je trouvai qu'il était accusé sur des questions qui regardent leur loi, mais qu'il n'était coupable d'aucun crime qui méritât la prison ou la mort. Et, comme je fus averti des embûches que les Juifs avaient préparées contre lui, je crus devoir vous l'envoyer, en déclarant à ses accusateurs qu'ils eussent à s'excuser devant vous. Adieu. » Ainsi, la lettre du tribun reconnaît maintenant l'innocence de Paul : « Je n'ai trouvé en lui aucun crime qui méritât la mort; » elle renfermerait plutôt une accusation contre les Juifs qui voulaient le faire mourir. « Je l'ai délivré de leurs mains, comme ils se proposaient de le mettre à mort, » dit Lysias; puis il ajoute : « Je leur ai conduit l'accusé, » sans qu'ils aient eu le moindre grief à lui opposer. Or, quand ils auraient dû rougir de leur tentative odieuse et y renoncer à jamais, voilà qu'ils essaient de le faire mourir, donnant de la sorte à la cause de Paul un plus grand éclat. Pourquoi le tribun renvoie-t-il devant le tribunal Paul et ses accusateurs? Afin que leurs accusations fussent examinées à fond, et que l'innocence de Paul triomphât de ses ennemis. Mais reprenons le texte sacré : « Je suis Pharisien, dit Paul. » Il parle ainsi pour se concilier la bienveillance des Juifs. Cependant, comme il ne veut pas jouer un rôle d'adulateur, il ajoute : « C'est à cause de notre espérance et de la résurrection des morts qu'on veut me condamner. » Il cherche, dans les accusations et les calomnies soulevées contre lui, un argument favorable. En effet, les Sadducéens prétendaient qu'il n'y a pas d'anges ni d'esprits. Ils n'admettaient pas de substances incorporelles, pas même la substance divine, tant ils étaient grossiers dans leurs idées : par suite, pour eux, point de résurrection. « Et les scribes de la secte des Pharisiens, se levant, disputaient vivement en disant : Nous ne voyons pas que cet homme soit coupable. »

Opinion des Sadducéens.

3. Quand le tribun eut entendu les Pharisiens déclarer l'innocence de Paul, il n'hésita pas à porter une sentence en sa faveur, et il mit à le délivrer le plus grand empressement. Du reste, le langage de Paul avait été d'une remarquable sagesse. « La nuit suivante, le Seigneur apparaissant à Paul, lui dit : Sois ferme, Paul; tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, tu dois



encore me rendre témoignage à Rome. » Quelle consolation pour l'Apôtre ! D'abord, c'est un éloge qui tombe des lèvres du Seigneur; ensuite le Seigneur le prémunit contre l'effroi que lui pourrait inspirer son départ ignoré pour Rome. Non-seulement, semble-t-il lui dire, tu iras à Rome; mais de plus tu y prêcheras mon nom avec une hardiesse à toute épreuve. Toutefois ce qu'il lui garantit, ce n'est pas l'affranchissement de tout danger; il lui assure uniquement qu'il rendra témoignage dans la grande ville, et que ce témoignage lui vaudra une couronne magnifique. Pourquoi Dieu ne lui est-il point apparu avant qu'il fût exposé à ce péril? C'est que Dieu se réserve de nous consoler dans nos tribulations; sa présence alors est plus agréable. En outre, il se plaît à nous exercer à supporter les épreuves. Précédemment Paul était libre et sans inquiétude : maintenant de terribles épreuves le menacent. « Nous avons fait vœu de ne rien manger ni boire, » disaient ses ennemis. Quelle folie ! appeler sans raison l'anathème sur leur tête. « Ils vous prient de leur amener l'Apôtre, parce qu'ils étudieront mieux son affaire. » Que signifie ce langage? L'Apôtre ne vous a-t-il donc pas parlé à deux reprises? N'a-t-il pas déclaré sa qualité de Pharisien? A quoi bon l'entendre davantage! Mais rien ne les intimide, ni les tribunaux, ni les lois; aucun attentat ne les fait reculer. Ils expriment hautement leur sentiment, ils exposent leurs projets. « Le fils de la sœur de Paul ayant appris cette conspiration. » Dieu le permit ainsi; les ennemis de l'Apôtre ne s'aperçurent pas que leur langage avait été entendu. Et Paul, quels furent ses sentiments? Il ne se troubla pas, il vit en tout ceci la main de Dieu, et, rejetant sur lui toute sollicitude, il se tint assuré de son salut. D'ailleurs, Dieu conduisait la marche des événements de telle sorte qu'ils tournaient tous au bien de son serviteur. Le jeune homme dénonce la conspiration : on croit à sa parole, et Paul est sauvé. —Mais, s'il fut absous, demanderez-vous, pourquoi envoyer ses accusateurs devant son nouveau juge?—Pour que leurs accusations fussent examinées à fond et que la justification de l'Apôtre fût complète.

Fermeté de saint Paul.

Tels sont les desseins de Dieu : on contribue à notre bien quand on se propose de nous faire du mal. La femme égyptienne voulait tirer vengeance de Joseph, et, au lieu de faire son malheur, elle procura sa sécurité; car la prison dans laquelle ce saint jeune homme fut enfermé lui était plus douce que le palais habité par cette bête féroce. Tandis qu'il demeurait en ce palais, malgré les soins dont il était comblé, toujours il avait à redouter de nouvelles tentatives de cette femme impure ; et cette crainte lui était plus pénible que ne l'aurait été la captivité. Quand il eut été calomnié, du moins eut-il le repos et la paix en partage, n'ayant désormais plus à craindre les piéges et les sollicitations de cette malheureuse. Plus aimable était à ses yeux la société des malfaiteurs au milieu desquels il fut jeté que la société de cette femme effrontée. Dans sa prison, il goûtait une consolation, en songeant qu'il y avait été amené par l'amour de la chasteté : dans le palais, il était tourmenté par d'incessantes angoisses à la pensée d'avoir à subir quelque souillure en son âme. Pour un jeune homme ferme dans la chasteté, il n'est point de pire, de plus affreux, de plus épouvantable fléau que la femme passionnée; aucune captivité n'est comparable en horreur à ce voisinage. En réalité donc, Joseph fut moins privé de sa liberté qu'il ne fut rendu à sa liberté ; son maître devint son ennemi, mais Dieu devint son protecteur, son maître véritable, et il n'eut pour lui que plus de faveur, il fut destitué de l'intendance de la maison par son maître terrestre, mais il devint l'ami privé de son maître du ciel. De même, les frères de Joseph, tout en le vendant, le délivrèrent de ses ennemis domestiques, de la jalousie et de la haine auxquels il était en butte, des embûches qu'on ne cessait de semer sur ses pas: ils le haïssaient, et désormais il n'eut plus avec eux de contact. Quelle triste condition que d'avoir à demeurer avec des frères jaloux ; de leur être suspect, d'être exposé constamment à leurs piéges !

Ainsi, tandis que les frères et la maîtresse de Joseph tendaient vers une fin déterminée, une destinée bien différente, et beaucoup plus glorieuse se préparait pour ce serviteur de Dieu,

Quand il vivait dans les honneurs, alors il était vraiment exposé; quand il vivait dans l'ignominie, alors il jouissait d'une sécurité véritable. Les eunuques ne pensaient plus à lui; il le fallait afin que sa délivrance fût plus éclatante et qu'elle parût l'effet, non d'une faveur humaine, mais de l'intervention divine; afin qu'elle fût amenée par le besoin absolu qu'on avait de Joseph; afin que Pharaon parût, en le faisant sortir de prison, recevoir et non accorder un bienfait. Il ne fallait pas que Joseph vînt au devant du monarque, mais que le monarque fût contraint par la nécessité; il fallait que la sagesse de Joseph éclatât irrésistible. Si l'eunuque l'oublie, c'est pour que l'Egypte ne l'ignore pas, pour que le roi la connaisse. Dans le cas où le fils de Jacob eût été délivré sur-le-champ, il eût peut-être voulu retourner dans sa patrie. De là les liens qui le retiennent, son service d'abord, puis la prison, puis le gouvernement du royaume, le tout afin que les desseins de Dieu fussent exécutés. Tel qu'un cheval fougueux empressé d'aller rejoindre ses pareils, Joseph fut retenu par la main du Seigneur pour ces nobles raisons : car il désirait ardemment revoir son vieux père; et le délivrer de tout chagrin, puisqu'il le fit venir en Egypte.

4. Vous montrerai-je d'autres épreuves, qui non-seulement furent récompensées, mais qui tournèrent à bien, dans le temps même où elles se produisaient pour ceux qui en étaient les victimes? — Le frère de Jacob, père de Joseph, le persécuta et le chassa du toit paternel : qu'arrive-t-il? C'est qu'il le mit ainsi à l'abri de tout danger; Jacob n'en jouit que d'une sécurité plus grande; il n'en devint que plus sage et il fut favorisé de sa célèbre vision. — Vous objecterez qu'il dut servir en terre étrangère. — Oui, mais ce fut chez des parents qu'il servit, et une épouse lui fut donnée, et il fut agréé de son beau-père. — Ce dernier ne le trompa-t-il pas? — il le trompa; néanmoins Jacob ne fit qu'y gagner une plus nombreuse famille. — Ne voulut-on pas lui tendre des embûches? — On le fit également; mais cela n'aboutit qu'à hâter le retour de Jacob dans sa patrie; si ce dernier eût joui d'une prospérité sans mélange, il n'eût pas désiré avec autant d'ardeur de revoir le toit de ses pères. On lui ravit le fruit de ses travaux. Il n'en fut ensuite que plus grand. En sorte que, plus les épreuves se multipliaient autour de lui, mieux les choses réussissaient. Si Jacob n'eût point épousée l'aînée des deux sœurs, il aurait eu très-peu d'enfants; il aurait dû passer un long temps sans famille, et la douleur de Rachel sur ce point fût devenue la sienne. N'étant pas mère, Rachel avait raison de pleurer; mais Jacob avait une consolation à cet endroit; aussi ne s'associa-t-il pas aux récriminations de sa bien-aimée. Encore une fois, s'il n'eût pas été fraudé sur le prix qui lui avait été promis, il n'eût pas souhaité de revoir la terre où il était né, sa philosophie ne se fût pas montrée dans tout son jour, on ne se fût pas attaché aussi étroitement à lui. Que disaient les filles de Laban? « Il nous a consumés, nous et notre argent. » *Gen.*, XXXI, 15. Ce fut donc là le sujet d'un attachement plus vif à sa personne. En outre, des esclaves lui furent données pour épouses, et il en fut aimé, bonheur qu'on ne saurait comparer à nul autre; car il n'y a rien de plus précieux que l'amour réciproque de deux époux. « Le parfait accord qui règne entre un mari et une femme, » est regardé par le sage comme l'une de nos principales félicités. *Eccli.*, XXV, 2. Il n'est pas de fortune, pas de bonheur qui vaille celui-là; est-il absent, rien ne le remplace; ce n'est plus que discorde, peine et confusion.

Cherchons donc cette félicité de préférence à toute autre. Celui-là ne la cherche pas qui cherche les richesses. Pour nous, cherchons des biens qui ne s'évanouissent pas. Ne cherchons pas une épouse opulente, de peur que l'opulence ne lui inspire de l'orgueil et ne l'entraîne sur la pente de la corruption. Ne savez-vous donc pas ce que Dieu a établi? Ne savez-vous pas dans quelle sujétion il a mis l'épouse vis-à-vis de son époux? Pourquoi vous montrer à ce point dénué de sens et d'intelligence? N'allez pas rendre inutile l'auxiliaire qu'il vous a ménagé selon l'ordre de la nature. Ce n'est donc pas une femme riche qu'il faut rechercher, mais une femme apte à vous soutenir dans la vie et

Quelle espèce d'épouse nous devons chercher.



à vous donner des enfants. Dieu, en ordonnant le mariage, nous a préparé une compagne, non des richesses. La femme qui possède une grande fortune ne tarde pas à sortir de la ligne qui lui convient et à devenir un despote, au lieu d'une épouse : plaise à Dieu que les sentiments d'orgueil dont la remplissent ses richesses n'en fassent pas une bête féroce, au lieu d'une femme! L'homme qui travaille à s'enrichir de cette manière ne mérite que mépris. Le désir ordinaire des richesses est une source de dangers; à plus forte raison en sera-t-il de même d'un semblable désir. Ne vous arrêtez pas à ce qui arrive rarement, extraordinairement et contre toute attente; il ne faut pas juger d'après ce qui arrive aux autres d'une façon tout imprévue, mais d'après la raison; et à ce point de vue nous verrons que c'est une source de désagréments infinis. La honte que vous encourrez ne pèsera pas sur vous seul; vos enfants auront un jour à rougir; car vous les laisseriez pauvres si une mort prématurée vous frappait. En même temps vous fourniriez à votre femme plusieurs motifs de chercher un nouvel époux. Ne comprenez-vous donc pas que la plupart des secondes noces pour les femmes viennent de là, je veux dire, du désir de n'être pas méprisées, et d'avoir quelqu'un qui s'occupe de leurs intérêts? Que la séduction des richesses, je vous en conjure, ne vous expose pas à tant de maux; détournez vos regards de ces biens, cherchez une âme vertueuse, et n'aspirez qu'à posséder la charité. Telle est la véritable richesse, tel le véritable trésor, telle la source de biens sans nombre. Puissions-nous tous l'acquérir, vivre ici-bas conformément à la loi de Dieu, afin de mériter un jour les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE L.

« Les soldats ayant donc pris Paul, d'après l'ordre qui leur en avait été donné, le conduisirent la nuit à Antipatride. Et, le jour suivant, laissant les cavaliers l'accompagner, ils retournèrent vers la forteresse. Les cavaliers, étant arrivés à Césarée, remirent la lettre au gouverneur et lui présentèrent Paul. »

1. Voilà Paul qui, semblable à un roi escorté de ses gardes, est envoyé la nuit, avec un cortége considérable, loin de la foule dont on redoutait la fureur. En effet, dès que l'Apôtre fut sorti de la cité, cette fureur s'apaisa. Il fallait bien que le tribun connût parfaitement et l'innocence de Paul, et les dispositions sanguinaires de ses ennemis, pour le renvoyer avec une aussi nombreuse escorte. « Le gouverneur lut la lettre et demanda de quelle province était Paul; apprenant qu'il était de Cilicie, il lui dit : Je vous entendrai quand vos accusateurs seront venus. Et il commanda qu'on le gardât dans le palais d'Hérode. » Quoique Lysias ait déjà justifié Paul, les Juifs ne l'en poursuivent pas moins; ils préviennent le juge contre lui, et l'Apôtre est de nouveau jeté dans les fers. Ecoutez comment : « Or, cinq jours après, le grand prêtre Ananie vint avec des vieillards et un orateur nommé Tertullus, et ils se présentèrent devant le gouverneur contre Paul. » Vous le voyez, loin de renoncer à le poursuivre, ils se transportent sur les lieux malgré les difficultés qui s'élèvent, et ils y viennent chercher leur confusion. « Et, Paul ayant été mandé, Tertullus commença dans ces termes son accusation : Comme c'est à vous, très-illustre Félix, que nous devons la paix profonde dans laquelle nous vivons; comme c'est à votre sollicitude que nous sommes redevables du bien considérable fait à notre nation, nous sommes heureux de le reconnaître et de vous en exprimer nos actions de grâces. Mais, pour ne pas vous retenir plus longtemps, je vous prie de nous écouter un moment avec toute votre bonté. » A quoi bon, ô Juifs, un avocat, puisque vous êtes les auteurs de tout ce qui se passe?

Dès les premières paroles, l'orateur s'applique à représenter Paul comme un séditieux et un

novateur, tout en cherchant à gagner le juge par des louanges. Puis, simulant d'avoir beaucoup à dire, il aborde brusquement le sujet et dit : « Pour ne pas vous retenir trop longtemps. » Il insinue au juge la volonté de condamner l'accusé, comme s'il s'agissait d'un homme prêt à bouleverser le monde, et d'un grand exploit à accomplir. « Nous avons trouvé que cet homme, véritable peste publique, excite le trouble parmi les Juifs dans le monde, et qu'il est le chef de la secte séditieuse des Nazaréens; il a même essayé de profaner le temple. L'ayant saisi, nous avons voulu le juger suivant notre loi; mais le tribun Lysias survenant l'a violemment arraché de nos mains, ordonnant que ses accusateurs vinssent devant vous. Il vous sera facile à vous-même de l'examiner et de reconnaître la vérité de toutes les choses dont nous l'accusons. » — « Nous avons trouvé qu'il excite des troubles parmi les Juifs dans le monde entier. » Ils le dépeignent comme un pestiféré, comme l'ennemi du genre humain, comme le chef de la secte des Nazaréens. Ce titre de chef des Nazaréens leur paraissait ignominieux : aussi le mettent-ils en avant et s'appuient-ils sur ce point pour renouveler leurs accusations; c'était une ville obscure et méprisée que Nazareth. « L'ayant saisi. » Ils le présentent comme un fuyard qu'ils ont pu à grand'peine atteindre, alors qu'il était demeuré pourtant sept jours dans le temple. « L'ayant saisi, nous avons voulu le juger suivant notre loi. » Ils vont jusqu'à faire injure à la loi, comme si la loi autorisait le meurtre, les embûches, les mauvais traitements. Vient ensuite un grief à l'adresse de Lysias. « Mais le tribun Lysias survenant l'a violemment arraché de nos mains. » Il n'aurait pas dû agir comme il l'a fait. « Vous pourrez l'examiner lui-même et reconnaître la vérité de toutes les choses dont nous l'accusons. Les Juifs ajoutèrent que les choses étaient ainsi. » Et Paul, quelle est son attitude? Est-ce qu'il garde le silence? N'en croyez rien; il répond sans crainte, en toute liberté, du consentement du gouverneur. L'historien poursuit en ces termes :

« Le gouverneur lui ayant fait signe de parler, Paul répondit : Je n'ignore pas avec quelle justice, depuis plusieurs années, vous administrez cette province; je parlerai donc avec confiance en vue de me justifier. Vous pouvez savoir qu'il n'y a pas plus de douze jours que je montai à Jérusalem pour adorer Dieu. Ils ne m'ont pas trouvé dans le temple disputant, ni rassemblant le peuple dans les synagogues ou dans la ville. Et ils ne peuvent prouver aucune des accusations qu'ils dirigent contre moi. » Dire à un juge qu'il administre selon la justice, ce n'est pas le langage de l'adulation; le langage adulateur, le voici : « C'est à vous que nous devons la paix profonde dans laquelle nous vivons. » Alors, pourquoi ces séditions continuellement par vous excitées? Ainsi, les uns poussaient le gouverneur à une condamnation injuste, l'autre ne demandait que justice; de là ses paroles : « Je parlerai donc avec confiance en vue de me justifier. » Pour se justifier, il s'appuie sur le temps depuis lequel Félix gouvernait le pays. « Je n'ignore pas avec quelle justice, depuis plusieurs années, vous administrez cette province. » Qu'importe ce point à la justification de l'Apôtre? Il importe beaucoup : c'est une preuve que Félix sait par lui-même que Paul n'a commis aucun des crimes dont on l'accuse. Si Paul eût soulevé quelque sédition, le gouverneur ne l'ignorerait pas, et un fait d'une telle importance ne serait point passé inaperçu. L'accusateur n'ayant pu rien établir pour Jérusalem, il n'hésite pas à parler « des Juifs répandus dans le monde entier, » entassant ainsi mensonge sur mensonge. A cette assertion, l'Apôtre répond par ces mots : « Je montai... pour adorer Dieu, » tant j'étais éloigné de penser à soulever des séditions. Il ne pousse pas plus loin cet argument d'une solidité d'ailleurs incontestable. « Ils ne m'ont pas trouvé dans le temple disputant, ni rassemblant le peuple dans les synagogues ou dans la ville. » C'était l'exacte vérité. Tandis que son accusateur le qualifie de chef, comme s'il y eût eu des combats livrés ou des divisions intestines provoquées, écoutez avec quelle douceur Paul répond : « Je confesse devant vous que, suivant la religion qu'ils appellent secte, je sers le Dieu de mes pères, croyant tout ce qui est écrit dans la loi et les prophètes; ayant en Dieu l'espérance qu'ils

ont eux-mêmes, la résurrection future des bons et des méchants. »

2. Les ennemis de l'Apôtre l'excluant de la loi, pour se justifier il proclame son attachement à la loi. Poursuivant cet ordre d'idées, il ajoute : « Je m'efforce toujours d'avoir ma conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Après plusieurs années, je suis venu faire des aumônes à ma nation, et à Dieu des offrandes. C'est alors que quelques Juifs m'ont trouvé purifié dans le temple, sans foule et sans tumulte. » Pourquoi êtes-vous venu, êtes-vous monté au temple? « Pour y adorer Dieu, pour y faire des aumônes. » Ce n'était pas un procédé de séditieux. Après cela, il déchire leur masque et dit clairement : « Quelques Juifs d'Asie m'ont trouvé purifié dans le temple. Ce sont ces Juifs qui devraient paraître devant vous et m'accuser s'ils avaient quelque chose contre moi. Mais que ceux-ci déclarent s'ils ont trouvé en moi quelque iniquité, puisque me voici devant l'assemblée, à moins qu'on ne m'accuse de cette parole que j'ai dite en leur présence : C'est à cause de la résurrection des morts que je suis aujourd'hui par vous condamné. » On se justifie largement lorsque, loin de fuir ses accusateurs, on se déclare prêt à rendre compte de tous ses actes à qui que ce soit. « C'est à cause de la résurrection des morts que je suis aujourd'hui par vous condamné. » Il ne met en avant aucune des circonstances dont il aurait pu s'étayer à bon droit ; à savoir, qu'ils lui avaient tendu des embûches, qu'ils avaient mis la main sur lui, qu'ils s'étaient efforcés de le perdre ; toutes ces choses dont ils étaient les auteurs, et dont l'Apôtre, malgré les dangers qu'il courait, se trouvait parfaitement innocent ; mais il garde le silence, et, quand il aurait les plus graves accusations à soulever contre eux, il se borne à sa propre justification. A la vérité, la nombreuse escorte qui l'avait protégé l'avait signalé à l'attention de la ville entière de Césarée. « Ils m'ont trouvé purifié dans le temple. » Alors, comment l'aurait-il profané? Le même homme n'allait pas se purifier, adorer Dieu, s'il était venu pour profaner le lieu saint. Une des choses les plus propres à mettre en lumière son innocence était la concision de ce langage. En même temps, il se conciliait la bienveillance de son juge. A mon avis, ce serait même pour cette raison qu'il aurait réduit sa défense à ces courtes paroles. Mais reprenons la suite des idées.

Défense de Paul.

Tertullus, qui tout à l'heure s'était longuement étendu dans son discours, vise ouvertement à la brièveté dans la conjoncture actuelle ; c'est pourquoi, au lieu de dire : Ecoutez notre affaire, il s'exprime dans ces termes : « Pour ne pas vous retenir plus longtemps, je vous prie de nous écouter avec toute votre bonté. » Apparemment, il débute de la sorte en vue de gagner les bonnes grâces du gouverneur. D'ordinaire, c'est une attention que l'on apprécie lorsque, ayant beaucoup à dire, l'orateur se restreint pour ne pas lasser les auditeurs. « Nous avons trouvé cet homme, véritable peste publique. Il a même tenté de profaner le temple. » Donc, il ne l'a pas profané. Mais s'il l'a fait autrefois? Il ne l'a pas fait davantage ; s'il l'eût fait, on n'eût pas manqué de le lui reprocher. Or, il a essayé, « il a tenté, » se contente-t-on de dire ; encore ne dit-on pas comment. Voilà de quelle manière on exagère les charges de Paul. Examinons comment l'orateur atténue les torts des Juifs. « Nous l'avons saisi et nous avons voulu le juger suivant notre loi ; mais le tribun Lysias survenant l'a violemment arraché de nos mains. » Tertullus avoue clairement ici qu'il lui en coûte de se présenter devant les tribunaux civils, qu'ils n'auraient fait aucun mal à l'Apôtre s'ils n'y eussent été contraints, qu'il n'appartenait pas au tribun de délivrer le prisonnier ; car l'injure s'adressant aux Juifs, aux Juifs seuls il convenait de faire justice. Que telle soit sa pensée, on le voit par l'expression « l'a violemment arraché. » Il y a donc eu violence. « Vous pourrez vous-même l'examiner. » Il n'ose l'accuser ouvertement, à cause de la bonté du juge, bien qu'il n'agisse pas de la sorte sans motif. Après cela, pour affecter une sincérité plus grande, il invoque à l'appui de ses accusations le témoignage même de Paul. « Vous pouvez par lui reconnaître la vérité de toutes les choses dont nous l'accusons. » Des témoins viennent ensuite confirmer ces assertions. « Des Juifs se présentèrent ensuite, déclarant que c'était ainsi. » Ils jouent

à la fois le rôle de témoins et celui d'accusateurs. Mais Paul répond en ces termes :

« Je n'ignore pas avec quelle justice, depuis plusieurs années, vous administrez cette province. » Ce n'est donc pas un étranger, un fauteur de doctrines nouvelles, puisqu'il connaît son juge depuis plusieurs années. L'expression « avec quelle justice, » a pour but de mettre le gouverneur en défiance à l'égard du prince des prêtres, du peuple juif et de ses ennemis personnels. Malgré le danger qu'il court, il se garde bien toutefois de mettre en œuvre les injures. « Je crois tout ce qui est écrit dans la loi. » Jamais homme croyant en la résurrection des morts n'eût agi de la sorte. Et pourtant c'était là un de leurs dogmes. L'Apôtre ne prétend pas qu'ils aient foi dans les oracles des prophètes, car ils n'y croyaient pas. Il y croyait, lui, mais non les Juifs. Comment ? une explication de ce genre demanderait trop de temps. Remarquez, je vous prie, que Paul ne nomme point le Christ. Toutefois, ces mots : « Je crois, » s'appliquaient dans sa pensée à tous les oracles relatifs au Sauveur. S'il insiste sur l'article de la résurrection des morts, c'est que cet article leur était commun aux uns et aux autres, et de nature à ôter tout soupçon de projets séditieux. Expliquant ensuite le motif de sa venue à Jérusalem, l'Apôtre ajoute : « Pendant plusieurs années, je suis venu faire des aumônes à ma nation et des offrandes à Dieu. » Eût-il vraiment semé le trouble parmi ceux auxquels il venait de si loin distribuer des aumônes? « Sans foule èt sans tumulte. » Il ne néglige rien pour combattre l'accusation de provocation au désordre. C'est à propos également qu'il invoque le témoignage des Juifs d'Asie. « C'était à eux de m'accuser devant vous s'ils avaient quelque chose contre moi. » Telle est sa confiance en son innocence, qu'il défie ses ennemis eux-mêmes. Loin de récuser le témoignage des Juifs de Jérusalem, il l'accepte comme il accepte le témoignage des Juifs d'Asie : « Que ceux-ci le déclarent. » S'ils lui faisaient opposition dès le principe, c'est parce qu'il prêchait la résurrection des morts. De la part de l'Apôtre, c'était fort habile : ce point établi, la résurrection du Sauveur s'établissait sans beaucoup de peine. « Qu'ont-ils découvert en moi d'inique, puisque j'étais dans leur assemblée? » Ils n'ont rien trouvé, quoique leur examen ait eu lieu, non en secret, mais sous les yeux de la foule et sous sa juste appréciation.

3. Que ce fût la vérité, ceux-là même qui l'accusaient en rendaient témoignage. Aussi Paul disait-il : « C'est pourquoi je m'efforce d'avoir toujours ma conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. » La parfaite vertu consiste à ne donner aux hommes aucun sujet de reproche, tout en n'ayant rien à se reprocher également devant Dieu. « Les cris que j'ai fait entendre dans l'assemblée. » Ces mots : « Les cris, » indiquent la violence dont l'Apôtre avait été l'objet. Ils ne sauraient prétendre, semble-t-il dire, que, sous le prétexte de l'aumône, je m'efforçasse d'exciter des séditions; car j'étais loin de toute foule et de tout tumulte. Du reste, tout bien examiné sur ce point, on n'a pas trouvé de preuves contre moi. Telle est sa douceur au milieu des dangers; telle est l'honnêteté de son langage; il ne se propose qu'une seule chose, se justifier des crimes qu'on lui reproche, sans accuser à son tour ses ennemis, à moins que les besoins de la défense ne l'y obligent. Ainsi faisait le Christ, qui disait : « Je ne suis pas possédé du démon; mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. » *Joan.*, VIII, 49. Suivons les exemples de Paul, qui suivait si bien les exemples du divin Maître. Paul ne prononça rien d'amer contre les gens venus pour le mettre à mort; serons-nous bien excusables, nous qui, prompts à l'injure et aux outrages, qualifions nos ennemis de scélérats et de misérables? Serons-nous même excusables de ces sentiments d'inimitié? N'avez-vous pas ouï la parole du Sauveur : Celui qui honore les autres, s'honore lui-même? Nous, au contraire, nous ne travaillons qu'à notre déshonneur. Vous reprochez à votre frère de vous avoir injurié : pourquoi vous-même encourir ce tort? pourquoi vous percer du même glaive? Demeurez donc inaccessible à la passion, exempt de toute blessure; prenez garde, en voulant frapper les autres, de vous frapper vous-même. N'est-ce donc pas assez de ce tumulte qui se soulève en notre âme sans

excitation aucune, de ces convoitises criminelles, par exemple, des tristesses, des chagrins et autres sentiments pareils, sans aller y joindre d'autres causes de désordre?

Comment nous devons supporter les injures.

Le moyen de supporter les injures? demanderez-vous. Le moyen de ne pas les supporter? vous répondrai-je. La blessure dont il s'agit naît des paroles; ne supportons-nous pas les blessures corporelles? Quel dommage nous en arrive-t-il? Donc, si nous voulons supporter les premières, nous les supporterons tout aussi facilement. Faisons-nous une loi de demeurer insensibles à ces injures, et nous ne faiblirons pas. Disons-nous à nous-mêmes : Ce n'est pas là de la haine, c'est plutôt de la faiblesse. En vérité, ce n'est que de la faiblesse : ce qui prouve que ce n'est ni haine ni méchanceté, c'est que l'auteur de l'injure se blesse lui-même profondément, quoiqu'il soit loin de le vouloir. Cette seule preuve que l'injure est l'effet de la faiblesse, nous donnera la force de la supporter et de pardonner à celui qui l'aura proférée; outre que nous nous tiendrons nous-mêmes sur nos gardes à ce sujet. M'adressant à toutes les personnes ici présentes, je leur demanderais : Si vous le voulez bien, vous est-il possible d'arriver à un tel point de philosophie, que vous supportiez les injures sans difficulté? Certainement la réponse serait affirmative. Puisque votre ennemi vous a injurié contre son gré, sans le vouloir, maîtrisé par la passion, modérez-vous en ce qui vous concerne. Ne le faites-vous pas avec les possédés? De même que la faiblesse agit plus que l'inimitié dans toutes ces choses, de même ce sont moins les injures qui nous émeuvent, que nous ne nous émouvons nous-mêmes. Nous endurons bien les insensés, quoiqu'ils lancent constamment les mêmes injures contre nous; nous endurons bien des amis, des supérieurs dans le même cas : ainsi, nous n'éprouverions aucune difficulté à supporter ces trois classes de gens, des amis, des insensés, des supérieurs, et nous en éprouverions à supporter des inférieurs et des égaux! Je vous l'ai dit souvent : Il s'agit d'un moment, il s'agit de résister à une surprise violente; mettons-y un peu d'énergie, et nous verrons toute difficulté s'évanouir. Plus un homme profère d'injures, plus sa faiblesse est grande. Savez-vous quand il vous faudrait gémir? Quand le prochain répondrait à vos injures par le silence; alors lui, serait fort, et vous faible. Si le contraire a lieu, c'est à vous de vous réjouir; à vous la couronne, à vous les louanges. Pour les mériter, vous n'avez pas eu besoin de braver, dans l'arène, les rayons du soleil et une épaisse poussière; vous n'avez pas eu besoin d'en venir aux mains, d'avoir étreint un antagoniste; par votre seule volonté, sans quitter votre siége, sans faire un pas, vous avez remporté une victoire bien plus belle; car il est moins glorieux de terrasser un adversaire, que de triompher des coups du ressentiment. Sans étreinte reçue, vous avez chassé de votre âme la passion, vous avez immolé ce monstre qui se dressait contre vous, vous avez, comme un pasteur vigilant, repoussé la colère prête à vous dévorer. Il ne s'agissait de rien moins que d'une guerre civile, que de divisions intestines. Lorsque l'ennemi parvient à soulever dans la ville assiégée quelque lutte intestine, il triomphe sans peine. Par la même raison, notre ennemi ne triomphera pas, si ses efforts pour soulever en nous la passion au moyen de l'injure, ne sont pas couronnés de succès. Tant que nous ne porterons pas nous-mêmes la flamme chez nous, ses efforts resteront inutiles. L'étincelle de la colère est au dedans de nous; mais nous ne devons l'employer qu'à propos, jamais, conséquemment, contre nous, si nous ne voulons pas subir les maux les plus graves.

Avez-vous jamais observé le soin avec lequel on veille sur le feu dans nos maisons? un lieu lui est assigné; on ne le jettera pas en tout endroit; on ne le jettera pas sur de la paille, sur des vêtements; on ne le jettera pas au hasard, de peur que le souffle du vent n'allume quelque grand incendie. Qu'une servante tienne dans ses mains une lampe, que le cuisinier rallume le feu, on leur recommande de ne le faire ni dans les ténèbres, ni dans la direction du vent, ni près d'objets prompts à s'enflammer. La nuit venue, nous éteignons le feu dans la crainte que, pendant notre sommeil, il ne se communique, personne n'étant là pour l'arrêter, et que



nous n'en devenions la proie. Qu'il en soit de même à propos de la colère : ne lui permettons pas de se répandre sur toutes nos pensées; qu'elle soit enfermée dans un des replis les plus profonds de notre âme, afin que le vent soulevé par les paroles d'un adversaire, ne l'avive pas, et n'atteigne que nous dont la prudence et la sagesse dirigeront la conduite. Si ce vent atteint cette étincelle en plein air, plus de mesure possible, un incendie est inévitable. Il en serait ainsi dans le cas où nous dormirions, tout serait perdu. A nous seuls donc d'allumer cette lampe. Or, elle est convenablement allumée, lorsque la colère est raisonnable, ses feux doivent être lancés contre les personnes qui blessent le prochain, et contre le démon. Que cette étincelle ne se jette pas, ne se trouve pas en tout lieu; conservons-la sous la cendre; assoupissons-la sous les pensées de l'humilité. Du reste, elle ne nous est pas toujours nécessaire; nous en avons besoin seulement lorsqu'il faut accomplir quelque chose, triompher de quelque dureté, venir à bout d'une résistance opiniâtre, ramener l'âme dans la voie du devoir.

4. Que de maux la colère et la fureur ont engendrés! Chose déplorable, une fois que nous avons cédé à ses sentiments, nous ne pouvons plus remonter au point où nous étions auparavant; il faut que l'on vienne à notre aide. Chacun rougit d'aller au-devant de la réconciliation. On ne rougit pas d'opérer une division et une scission, on met hardiment la main à cette triste œuvre; mais on rougit de réparer le mal, de travailler à rapprocher ce que l'on a désuni. Ainsi en serait-il de l'homme qui séparerait volontiers un membre du reste du corps, et qui ne consentirait pas à l'y réunir. Que dites-vous, ô homme! Vous avez profondément blessé votre frère, vous avez provoqué le premier la lutte. Puisque vous êtes le principe de la division, à vous l'obligation de solliciter et de faciliter la réconciliation. Avez-vous au contraire été blessé, votre frère est-il la cause de tout le mal? Raison de plus d'aller à lui; de la sorte, vous aurez droit à l'admiration générale, vous vous rendrez digne d'éloges en ce point comme en tout autre; car vous ne contribuerez pas plus à maintenir ces sentiments d'inimitié, que vous n'aurez contribué à les faire naître. Peut-être déjà, votre ennemi est-il confus des torts nombreux que sa conscience lui reproche. — Mais il est plein d'insolence! — C'est pour cela qu'il vous faut aller à lui sans tarder. Deux passions le dominent, le ressentiment et l'orgueil. Vous en êtes affranchi, vous êtes en état de santé, vous n'avez pas le regard obscurci; autant de raisons qui vous pressent d'aller à lui, que ses passions plongent dans d'épaisses ténèbres. Puisque vous êtes à l'abri de ces maux, traitez-le comme un médecin traite un malade. Un médecin dira-t-il : Cet homme est malade; je n'irai pas à lui? C'est précisément parce qu'on ne peut point aller à eux, que les hommes de l'art viennent à nous. Les malades qui peuvent aller et venir les préoccupent moins; leur état n'offre pas de gravité; ils se préoccupent davantage des malades forcés de garder le lit. L'orgueil et le ressentiment ne vous paraissent-ils pas plus redoutables qu'une maladie? L'un ne vous rappelle-t-il pas l'inflammation des ulcères; l'autre, les ardeurs de la fièvre qui dévore le corps? Songez qu'il est bien malheureux d'être en proie à ces maux; allez donc, calmez ces ardeurs, vous le pouvez par la grâce de Dieu, vous pouvez éteindre ce foyer. — Et si je ne fais que le raviver? — Peu vous importe alors, vous aurez rempli votre devoir; désormais votre frère sera seul responsable de son obstination; seulement, que votre conscience ne vous reproche pas d'avoir omis des mesures que vous auriez dû employer.

« Soulagez votre ennemi, est-il écrit; en agissant de la sorte, vous amassez sur sa tête des charbons ardents. » *Rom.*, XII, 20. Il nous est ordonné de nous réconcilier avec nos frères, de leur faire du bien; non pas précisément pour amasser sur leur tête ces charbons ardents, mais pour les remplir de crainte, pour que cette conduite les ramène à des sentiments de charité, afin qu'ils soient plus effrayés des bienfaits que de la haine, de l'affection que des mauvais procédés. Au fond, un ennemi qui nourrit des projets de vengeance, blesse moins celui qu'il hait que ne le blesse celui qui lui vient en aide et qui lui fait du bien. Le vindicatif blessera peut-être

quelque peu son ennemi; ce qui est sûr c'est qu'il se blessera violemment lui-même. Celui qui rend le bien pour le mal amasse, au contraire, des charbons ardents sur la tête de son ennemi. — Nous devrons donc ne pas rendre le bien pour le mal, quoique les conséquences en soient si graves pour autrui. — Aimez-vous mieux amasser ces mêmes trésors sur votre tête? Vous y réussirez en livrant votre âme à la passion de la vengeance. — Voulez-vous donc que je contribue au malheur du prochain? — Je ne le veux assurément pas; ce n'est pas vous, c'est son insensibilité qui fait son malheur. Lorsqu'il persiste dans ses sentiments d'inimitié, tandis que vous vous efforcez de lui être agréable, de lui témoigner des égards, de gagner ses bonnes grâces, lui-même allume les flammes dont il sera la proie, lui-même les attire sur sa tête; vous n'avez, vous, à vous faire aucun reproche. Parce que vous supportez des épreuves de ce genre sans fin, vous ne dépasserez pas la miséricorde de Dieu; vous ne sauriez même vous en rapprocher, quand vous le voudriez. « Autant le ciel est éloigné de la terre, autant mes desseins sont éloignés de vos desseins, » dit le Seigneur. « Si vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste vous en donnera-t-il! » *Isa.*, LV, 9; *Matth.*, VII, 11.

Mais ce ne sont-là que des prétextes sans valeur. Ne donnons pas des préceptes divins une interprétation sophistique. Comment les interprétons-nous de la sorte? Il est écrit : « En faisant ainsi, vous amassez des charbons ardents sur sa tête. » Or, voilà que vous dites : Je crains mon ennemi. Vous redoutez celui qui vous a causé du mal, et vous ne vous redoutez pas vous-même. Songez du moins à vos propres intérêts. N'agissez pas pour de pareils motifs. Que dis-je? plût à Dieu que vous agissiez même pour ces motifs! car vous en êtes bien éloigné. Je ne vous affirme pas que vous amasserez des charbons ardents, je vous affirme quelque chose de plus grave encore; seulement faites ce que je vous dis. Si Paul s'exprime en ces termes, c'est qu'il veut par la perspective du châtiment vous déterminer à briser toute inimitié. Comme nous sommes opiniâtres dans nos rancunes, comme ce moyen est le seul qui puisse triompher de nos ressentiments, il n'a pas hésité à suspendre la menace sur nos têtes et à nous accabler sous ce poids. Ce n'est pas là ce que disait le Sauveur à ses apôtres : « Soyez, leur disait-il, semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 45. Il n'est pas possible que l'inimitié subsiste entre celui qui fait le bien et celui qui le reçoit. Voilà pourquoi il nous a été ordonné de faire le bien. Pourquoi cette philosophie dans vos paroles et cette intempérance dans vos actes? Soit; vous ne secourez pas votre ennemi, pour ne pas amasser des charbons enflammés sur sa tête? Prétendez-vous sérieusement le ménager? L'aimez-vous réellement? est-ce bien là le motif qui vous inspire? Dieu sait s'il en est ainsi; à nos yeux, vous jouez un personnage qui n'est pas le vôtre. Vous vous intéressez à votre ennemi, vous craignez qu'il ne soit puni; vous n'avez donc plus d'animosité contre lui; aimer, au point de préférer à son utilité propre, celle d'autrui, est incompatible avec l'inimitié. Puissiez-vous au contraire vous écrier : Jusques à quand nous jouerons-nous des choses les plus sérieuses, et d'une façon hors de toute excuse? Je vous en conjure donc, frères chéris de notre Dieu, Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, je vous en supplie, repoussons tous ces prétextes, évitons de mépriser à ce point les lois de Dieu, de transgresser ses préceptes, afin de passer la vie présente dans l'accomplissement du bon plaisir de Dieu, et d'obtenir les biens qui nous ont été promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

« Félix, qui connaissait très-bien cette doctrine, différa le jugement et leur dit : Lorsque le tribun Lysias sera venu, je vous entendrai. Et il ordonna à un centurion de garder Paul, mais en lui laissant une certaine liberté, et sans empêcher aucun des siens de l'approcher et de le servir. »

1. Remarquez les précautions qui sont prises, les nombreux témoins consultés, les délais observés, de manière à ce que le jugement ne parût pas enlevé par surprise. L'accusateur ayant nommé Lysias et l'ayant désigné comme l'auteur de l'enlèvement de Paul, l'historien ajoute : « Félix, qui connaissait très-bien où l'on voulait en venir, différa le jugement ; » il le remit fort à propos, non pas qu'il eût besoin de s'éclairer, mais pour se débarrasser des Juifs; renvoyer Paul absous, il ne le voulait pas à cause des Juifs; le condamner, il ne le pouvait sans injustice criante. Restait à temporiser. « Lorsque le tribun Lysias sera venu, leur dit-il, je vous entendrai. Et il ordonna à un centurion de garder Paul, mais en lui laissant une certaine liberté, et sans empêcher aucun des siens de l'approcher et de le servir. » — « De lui laisser une certaine liberté. » Il le jugeait donc innocent des crimes dont on l'accusait. Alors, pourquoi ne pas le délivrer entièrement? Par égard pour les Juifs, ou dans l'espérance d'obtenir quelque offrande en argent. Voilà pourquoi il mande Paul devant lui; car nous ne saurions en douter, d'après le langage suivant de l'historien : « Quelques jours après, Félix étant venu avec sa femme Drusille qui était juive, manda Paul et écouta ce qu'il lui dit de la foi de Jésus-Christ. Mais Paul parlant de justice et de charité et du jugement à venir, Félix effrayé, lui dit : C'est assez maintenant; allez : je vous appellerai quand il en sera temps. Parce qu'il espérait que Paul lui donnerait de l'argent, il l'appelait souvent et s'entretenait avec lui. » Comme tous ces détails portent le caractère de la vérité! Si Félix appelait Paul souvent, ce n'était ni par admiration pour lui, ni pour le plaisir qu'il éprouvait à l'entendre, ni pour embrasser la foi, mais « parce qu'il espérait qu'on lui donnerait de l'argent. » Ce sentiment du juge se montre ici à découvert. Si Paul eût à ses yeux mérité quelque condamnation, loin d'agir ainsi, il n'eût pas consenti à s'entretenir avec un coupable et un criminel. Quant à Paul, il n'a garde, dans ses conversations avec son juge, de chercher à capter sa bienveillance; il lui parle de sujets capables de le frapper et de lui inspirer de vives appréhensions. « Comme Paul parlait de justice, de charité, de jugement à venir, Félix fut effrayé. » Telle était la véhémence de l'Apôtre, que la terreur avait gagné son juge lui-même.

Cependant un successeur fut donné à Félix, qui de la sorte laissa Paul dans les fers, quoiqu'il eût dû mettre fin à sa captivité; mais il ne songeait qu'à se concilier la faveur des Juifs. Ces derniers ne se tinrent pas pour battus, ils revinrent à la charge. Aucun des apôtres n'avait été poursuivi par eux avec cet acharnement : ils les avaient bien persécutés, mais ces persécutions ils ne les avaient pas renouvelées. Le successeur de Félix eut donc à se défendre à Jérusalem contre les insinuations de ces bêtes féroces. On lui demanda de faire venir Paul dans cette ville pour lui faire son procès. Dieu ne permit pas qu'il le leur accordât; et cependant vu sa promotion récente, il était à croire qu'il ne refuserait pas aux Juifs cette faveur; encore une fois, Dieu ne le permit pas. Descendus à Jérusalem, ils redoublèrent avec plus de force et d'impudence leurs accusations : ne pouvant prendre l'Apôtre en défaut sur un point légal, ils l'accusèrent, comme ils en avaient accusé le Sauveur, de crimes contre César. Que Paul dût nier tout crime à ce sujet, c'était trop évident; mais écoutons le récit de l'historien : « Deux ans s'étant accomplis, Félix eut pour successeur Porcius Festus. Félix voulant plaire aux Juifs laissa Paul en prison. Festus, étant donc arrivé dans la province, monta trois jours après de Césarée à Jérusalem. Et les princes des prêtres et les premiers d'entre les Juifs vinrent vers lui pour accuser Paul, et ils lui demandèrent en grâce qu'il le menât prisonnier à Jérusalem; car ils avaient préparé des embûches dans la route pour l'assassiner. Festus leur répondit que Paul était gardé

à Césarée et que lui-même irait bientôt dans cette ville. Que les principaux d'entre vous, dit-il, viennent avec moi; et, s'il y a quelque crime en cet homme, qu'ils l'accusent. Or, après avoir demeuré plus de dix jours parmi eux, il descendit à Césarée; le lendemain, il monta sur son tribunal et ordonna que l'on amenât Paul devant lui.

Quand on l'eut amené, les Juifs qui étaient descendus de Jérusalem l'entourèrent, accusant Paul de plusieurs grands crimes qu'ils ne pouvaient prouver : et Paul se défendait en disant : Je n'ai péché en rien contre la loi des Juifs, contre le temple, ni contre César. Festus qui voulait plaire aux Juifs, dit à Paul : Voulez-vous aller à Jérusalem pour y être jugé devant moi sur toutes ces accusations? » Il cherche à se rendre agréable aux Juifs, à tout le peuple comme à la ville sainte. Mais Paul le pénétra de frayeur par une observation purement humaine. « Et Paul répondit : Je suis devant le tribunal de César; c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai nui en rien aux Juifs, comme vous le savez à merveille. Si j'ai nui à quelqu'un ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la mort, je ne refuse pas de mourir; mais, s'il n'y a rien de fondé dans leurs accusations, personne ne peut me livrer aux Juifs. J'en appelle à César. » On demandera pourquoi l'Apôtre, après avoir entendu ces paroles : « Il faut que tu me rendes témoignage à Rome même, » *Act.*, XXIII, 11, agit comme s'il n'y croyait pas. Je réponds qu'il agit, au contraire, comme y croyant parfaitement. Il eût montré beaucoup moins de confiance en la parole divine et beaucoup plus de témérité s'il eût affronté les plus graves périls en disant : Voyons si Dieu pourra m'en délivrer. Telle n'est pas la conduite de Paul; il prend les précautions qui dépendent de lui, abandonnant à Dieu tout le reste. Dans sa défense, il insinue un reproche à l'adresse de son juge : Si je suis coupable, vous faites bien; mais, si je ne le suis pas, pourquoi me livrer à mes ennemis? « Nul n'a le droit de me livrer. » Par cette intimidation, il le détourne du dessein de le livrer, tout en lui fournissant un motif pour légitimer aux yeux des Juifs sa conduite. « Alors Festus, en ayant délibéré avec le conseil, répondit : Vous en avez appelé à César, vous irez vers César. »

Faiblesse du juge envers saint Paul.

2. L'affaire est communiquée au roi Agrippa; Bérénice, le roi et l'armée sont ainsi appelés à la juger. Nouvelle justification à ce sujet. « Quelques jours après, le roi Agrippa et Bérénice descendirent à Césarée pour saluer Festus. Comme ils demeurèrent plusieurs jours, Festus parla de Paul au roi en disant : « Il y a un homme que Félix a laissé prisonnier. Les princes des prêtres et les vieillards d'entre les Juifs, pendant que j'étais à Jérusalem, l'accusèrent devant moi et demandèrent sa condamnation. Je leur répondis : Ce n'est pas la coutume des Romains de condamner un homme sans que l'accusé ait ses accusateurs présents, et qu'on lui ait donné la liberté de se défendre et de se justifier de ces accusations. Après donc qu'ils furent arrivés ici, le jour suivant, sans aucun délai, assis sur le tribunal, j'ordonnai qu'on amenât cet homme. Ses accusateurs, ayant paru, ne lui reprochèrent aucun des crimes dont je le soupçonnais coupable. Ils l'accusaient seulement de quelques opinions sur leurs superstitions, et sur un certain Jésus mort que Paul assurait être vivant. Ne sachant comment juger cette affaire, je lui demandai s'il voulait aller à Jérusalem et y être jugé. Mais, Paul voulant que sa cause fût portée à la connaissance d'Auguste, j'ai ordonné qu'on le gardât jusqu'à ce que je l'envoie à César. Et Agrippa dit à Festus : Je voudrais entendre cet homme. Vous l'entendrez demain, dit Festus. » Voilà de nouveau les poursuites des Juifs exposées, non plus par Paul, mais par Festus lui-même. « Les princes des prêtres et les vieillards d'entre les Juifs vinrent me trouver et me demandèrent sa condamnation. Je leur répondis, » réponse capable de les couvrir de confusion : « Ce n'est pas la coutume des Romains de condamner un homme, » de le livrer au supplice pour faire plaisir à ses accusateurs, avant qu'il ait rendu compte de sa conduite. » S'étant tenu à cet usage, Festus ne trouva point l'Apôtre coupable; de là cette hésitation que trahit la phrase que voici : « Ne sachant comment juger cette affaire. » Il cherche à voiler ainsi sa faute. Tandis qu'il en est à cet expédient, Agrippa dé-

sire voir Paul. Observez, je vous prie, le soin des proconsuls de ne pas s'attirer la haine des Juifs; en suite de quoi ils foulent aux pieds bien souvent le droit et cherchent une raison pour trainer les choses en longueur; car c'était en parfaite connaissance de cause que Festus refusait de se prononcer. Agrippa, loin d'être indifférent à ce sujet, demande à voir Paul et à l'entendre. Il est assez étonnant qu'il désire voir un homme injustement accusé. Dieu permit qu'il en fût ainsi; de la sorte, sa femme entendit Paul et fut présente à l'entrevue. Non-seulement elle l'entendit, mais elle lui témoigna les égards les plus grands. Tel fut donc le désir d'Agrippa; s'il n'eût pas éprouvé ce désir, il n'eût pas demandé cette entrevue avec l'Apôtre; il n'eût pas invité sa femme à y prendre part, s'il n'eût eu de Paul une très-haute idée. Je ne serais pas éloigné de croire que sa femme partageait sur ce point son désir. Dans cette occasion Paul leur parle, et de la foi, et de la rémission des péchés, et même de la conduite à tenir. Mais revenons sur ce qui précède.

« Au temps voulu, je vous appellerai. » Quel aveuglement! Félix espérait, en parlant ainsi, obtenir de Paul quelque somme d'argent. Là ne se borna pas le tort du gouverneur; après avoir conversé avec lui, il ne lui rendit pas la liberté. Le temps de son proconsulat étant expiré, pour être agréable aux Juifs, il le laissa dans les fers, cédant ainsi à la vaine gloire non moins qu'à l'argent. Et vous osez, malheureux que vous êtes, demander de l'argent à celui dont la bouche ne prêche que la justice! Du reste, il n'obtint rien; la preuve en est qu'il laissa Paul en captivité; certainement il l'eût rendu à la liberté, s'il en eût reçu quelque chose. Paul lui parlait de la chasteté; et c'est d'un tel homme que Félix pensait obtenir une somme d'argent! Le lui demander, il n'osait pas; car il y a de la témérité, de l'indécision jusque dans l'injustice : il en attendait cependant; aussi bien avait-il ses raisons d'être agréable aux Juifs après avoir été longtemps leur gouverneur. « Lors donc que Festus eut pris possession de sa province, les princes des prêtres et les premiers d'entre les Juifs allèrent vers lui pour accuser Paul. » Dès le premier instant se présentent les princes des prêtres; il ne leur en eût rien coûté de descendre à Césarée; à coup sûr ils y seraient allés si Festus ne les eût prévenus, puisque, le jour même de son arrivée, ils vinrent devant lui. « Etant descendu à Césarée, il y demeura dix jours; » apparemment pour être plus près des Juifs qui voulaient le corrompre. « Et ils le priaient de le faire venir à Jérusalem. » Pourquoi cette demande, s'il avait mérité la mort? Mais les embûches dressées contre Paul étaient si évidentes, que Festus lui-même disait : « Vous tous qui êtes ici présents, voyez cet homme contre qui toute la foule des Juifs m'a sollicité. » Preuve de la mauvaise intention qui les animait. Redoutant la langue de Paul, ils voulaient que Festus le condamnât sans l'entendre. Pourquoi craindre, pourquoi vous hâter? Car ce sentiment résulte de ce qu'ils dirent qu'il fallait garder l'Apôtre. Est-ce qu'il prendra la fuite? « Que ceux d'entre vous qui sont puissants l'accusent. » Voilà de nouveau les accusateurs de Paul à Césarée; voilà de nouveau Paul à la barre de son juge. « Le jour suivant, celui-ci s'assit sur le tribunal. »

3. Dès qu'il est arrivé, il monte sur son siége; telle était l'animosité qu'on mettait à le prier! Tant qu'il ne connut pas par expérience les Juifs et goûta de leurs flatteries, il parla selon la justice; mais lorqu'il vint à Jérusalem, il voulut gagner leurs bonnes grâces. Encore ne le fit-il pas simplement, et viola-t-il pour y parvenir les droits de la sincérité. « Voulez-vous, dit-il à Paul, venir à Jérusalem pour y être jugé devant moi? » Je ne vous livrerai pas entre leurs mains; je me contenterai de vous juger. En laissant à l'Apôtre le choix de la détermination, il s'efforce de le séduire par ce qu'une proposition semblable avait pour lui de flatteur; s'il eût employé la forme impérative, il eût semblé tout à fait inconvenant d'exiger une pareille démarche d'un homme qui n'avait pu être convaincu des crimes dont on l'accusait. Paul ne répondit pas : Je ne veux pas, afin de ne pas aigrir son juge. Toutefois, il lui parla sans crainte aucune. « Je suis devant le tribunal de César; c'est là qu'il faut que je sois jugé. » Ce qui n'est pas moins admirable que la hardiesse de son langage, c'est le raison-

nement qu'il renferme et sur lequel repose sa justification : Ils m'ont repoussé une première fois; ils ont prétendu prouver que je m'étais rendu coupable envers César; eh bien! c'est devant César, que j'aurais d'après eux outragé, que je prétends comparaître. A quoi il ajoute : « Je n'ai jamais rien fait aux Juifs, et vous le savez à merveille. » Il lui reproche déjà la partialité qu'il manifeste pour les Juifs; il termine en ces termes : « Si j'ai commis quelque injustice, ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la mort, je ne refuse pas de mourir. » Je suis le premier à souscrire à ma condamnation. Ce n'est pas ici le ton d'un coupable qui reconnait son crime, mais d'un innocent qui a confiance en sa propre cause. En effet, sans la justice, la hardiesse du ton ne suffit pas pour produire la conviction que l'on se propose. « Mais, s'il n'y a rien de fondé dans leurs accusations, personne ne peut me livrer aux Juifs. » Le voudrait-on qu'on ne le pourrait pas. Il ne dit pas : Je n'ai pas mérité la mort, je n'ai pas mérité de condamnation. Me voici prêt, dit-il, à comparaître devant le tribunal de César. Et il parle avec d'autant plus de confiance qu'il se souvient de sa vision. Il ne dit pas non plus : Vous ne pouvez me livrer; mais bien : « Personne. » Pour ne pas commettre envers Festus l'apparence même d'une injure, il ajoute : « J'en appelle à César. Alors Festus, en ayant délibéré avec le conseil, répondit : Vous en avez appelé à César, vous irez vers César. » Avez-vous vu sa complaisance pour les accusateurs de l'Apôtre? Car c'en était une que de prêter l'oreille à leurs ouvertures; il fallait pour cela de la corruption et fort peu de respect pour la justice. Néanmoins, ce retard apporté au jugement et le piége tendu à l'Apôtre devinrent pour l'Evangile une occasion de diffusion. Le but providentiel de tout ceci était de permettre à Paul d'aller à Jérusalem sous bonne garde et sans avoir personne à redouter; autre chose était d'y aller de cette manière, autre chose d'y aller purement et simplement. Par la même raison, les Juifs se rassemblèrent en cet endroit. Un nouveau délai se produit ensuite à propos du séjour de Paul à Jérusalem, pour démontrer l'impuissance de ses ennemis : le temps ne leur faisait pas alors défaut, mais Dieu leur était opposé.

« Le roi Agrippa et Bérénice descendirent à Césarée. » Cet Agrippa, nommé aussi Hérode, me paraît être le quatrième de ce nom après l'auteur de la mort de Jacques. Ainsi, les ennemis même de la vérité concourent à son triomphe. Agrippa ressent le désir d'entendre Paul; de la sorte, Paul a la facilité de parler devant un nombreux auditoire; car Agrippa ne l'entendit pas en secret, mais avec grand appareil. Savez-vous comment Festus se justifie? « Paul ayant voulu que sa cause fût réservée à la connaissance d'Auguste, j'ai jugé convenable de l'y envoyer; cependant, je n'ai rien de contraire à écrire sur son compte à l'empereur. » Festus écrit donc; preuve manifeste de l'acharnement des Juifs : dès lors que le proconsul parle de cette manière, il n'y a plus lieu de douter. De sa propre bouche sort la condamnation formelle de ces malheureux; quand ils eurent été condamnés de tous les côtés, la vengeance divine éclata sur leur tête. Ils sont en effet condamnés par Lysias, ils le sont par Félix, ils le sont par Festus et tous ceux qui les favorisaient, ils le sont par Agrippa. Qu'ajouter encore? Ils le sont même par les Pharisiens. Que Festus les ait condamnés, cela résulte de ses paroles que voici : « Ils n'ont produit aucun des crimes dont je le soupçonnais coupable. » Ils l'ont accusé, mais ils n'ont rien prouvé. A les voir le poursuivre avec tant de haine, on pouvait croire à la culpabilité de Paul; mais le moment de la preuve étant venu, tout soupçon s'est évanoui. « Sur un certain Jésus mort. » Cette expression : « Un certain, » montre bien l'indifférence d'un grand de ce monde. Pour la même raison il ajoute : « Je ne savais comment juger cette affaire. » S'enquérir de la vérité sur une matière pareille dépassait trop la capacité de notre juge. Mais si vous êtes dans l'embarras, pourquoi mener Paul à Jérusalem? Aussi Paul en appelle-t-il à César et proteste-t-il contre de tels procédés. « Je suis devant le tribunal de César; c'est là qu'il faut que je sois jugé. » N'était-ce pas ce dont on l'accusait? C'est par cet appel qu'il répond aux poursuites et aux provocations de ses ennemis.

4. Toutes ces circonstances concouraient à



suggérer au roi le désir d'entendre l'Apôtre. Festus condescend à son désir, et Paul n'en devient que plus illustre. Tel fut le résultat des embûches semées sous ses pas. S'il n'eût pas été persécuté de cette manière, aucun prince de la terre ne lui eût prêté l'oreille, aucun ne l'eût écouté avec cette attention. Tout en paraissant se justifier, il expose la vérité, Paul fait une magnifique harangue. N'estimez donc pas les embûches chose extrêmement à craindre, si nous n'en sommes pas nous-mêmes les auteurs. On pourra bien essayer de nous nuire, mais on n'y parviendra pas; on travaillera plutôt à notre bien. Le mal et le bien sont donc entre nos mains. Je vous l'affirme, je vous le répète de ma voix la plus éclatante, je voudrais vous le dire d'un lieu extrêmement élevé : Le chrétien n'a rien à redouter de n'importe quel habitant de la terre. Que parlé-je d'un habitant de la terre? Le démon, le diable, le tyran par excellence, ne saurait lui faire aucun mal, à moins qu'il ne s'en fasse à lui-même le premier. On aura beau vouloir nous nuire, tout effort en ce sens demeurera perdu. L'homme ne peut pas plus causer du mal à un autre homme sur la terre, qu'il ne peut en causer à un ange : tant que l'un demeurera bon, l'autre ne saurait lui porter de préjudice. Or, que comparer à un être qui ne saurait ni faire de mal à autrui ni en recevoir? N'est-ce pas là un être semblable aux anges, semblable même à Dieu? Dieu n'est-il pas dans une condition pareille? Seulement, l'homme est par la volonté ce que Dieu est par nature. Impossible de lui causer du mal, impossible qu'il en cause. Quand je dis impossible, ne voyez pas là une cause de faiblesse; c'est plutôt le contraire qui serait de la faiblesse; impossible signifie, dans le cas présent, incapable. Une nature de ce genre ne saurait ni faire du mal ni en subir; ce serait un mal pour elle s'il en était autrement. En définitive, nous ne nous blessons nous-mêmes que lorsque nous blessons les autres, et la plupart de nos péchés les plus graves s'identifient avec les préjudices très-graves aussi dont nous sommes les auteurs. Parce qu'il ne saurait blesser le prochain, le chrétien ne saurait non plus en être blessé. Mais comment, en blessant les autres, nous blessons-nous nous-mêmes? Examinons, si vous le voulez bien, les cas particuliers qui peuvent se présenter.

Contre l'injustice.

Un homme commet une injustice envers son prochain, il l'injurie, il le dépouille : qui a-t-il blessé? N'est-ce pas lui-même le premier? Il n'est personne qui ne le comprenne. Si le prochain est atteint dans ses biens, l'autre l'est dans son âme, qui est vouée à la perdition et au supplice. Un homme porte envie à son frère; qui en est la victime? Evidemment l'envieux lui-même. L'injustice pourra bien faire quelque mal à qui en est l'objet, mais souvent elle lui fera du bien, tandis que toujours elle causera le plus grand mal à qui en est l'auteur. Refuserez-vous d'accepter ce que je viens de dire? Prenous alors, car le sujet présent est capital, prenons un homme possédant à peine le nécessaire et quelque peu d'argent; d'un autre côté, voici un homme riche, fortuné, puissant, qui s'empare des biens du pauvre et le réduit à l'indigence et au dénûment; pour lui, c'est dans les plaisirs qu'il emploiera le fruit de ses injustices. Je dis que, loin de nuire au pauvre, il lui a été utile; et que, loin de servir ses propres intérêts, il les a compromis. Comment? D'abord, les remords de sa conscience le déchirent et le tourmentent chaque jour, tous ses semblables réprouvent sa conduite, en attendant le jugement à venir. Il est donc évident qu'il s'est fait le plus grand mal à lui-même. Que sa victime puisse retirer de son malheur quelque avantage, en voici la preuve : C'est une chose bien précieuse que de supporter généreusement les injustices d'ici-bas; l'affliction en ce monde efface les péchés, elle nous exerce à la philosophie, elle nous forme à la vertu. De ces deux hommes, lequel sera vraiment malheureux? Pourvu qu'il ait quelques sentiments de sagesse chrétienne, le pauvre se résignera sans peine au mal qui lui arrive; le riche, au contraire, vivra dans des appréhensions et des terreurs incessantes; lequel des deux est le malheureux véritable?—Vous vous jouez de nous, répliquerez-vous; un homme qui n'a pas le pain nécessaire, qui est condamné aux souffrances et à la

mendicité, qui implore vainement la charité publique, cet homme est malheureux à la fois dans son âme et dans son corps.

C'est vous, mon frère, qui cédez à votre imagination; car pour moi, j'appelle votre attention sur des faits qui se passent sous vos yeux. Est-ce que le riche ne connaît pas les tortures du remords? Eh bien, est-ce là le fruit de la pauvreté? Vous me direz qu'il ne souffre pas de la faim. Et qu'importe! Il ne sera que plus grièvement puni d'avoir abusé de sa fortune à ce point. Ni la fortune ne donne la force d'âme, ni la pauvreté la faiblesse; s'il en était autrement, le bonheur serait inséparable de la fortune, et les riches n'auraient pas à craindre les malédictions des pauvres. Que vos assertions soient purement imaginaires, je vais vous le démontrer. Paul était-il dans l'opulence ou dans la pauvreté? Vivait-il dans le dénûment ou n'y vivait-il pas? Ecoutez-le s'écrier lui-même qu'il souffrait « la faim et la soif. » II *Cor.*, XI, 27. Les prophètes connaissaient-ils les privations ou ne les connaissaient-ils pas? Eux aussi les connaissaient. — Oui, mais Paul que vous me citez, mais les prophètes, ce sont-là dix ou vingt hommes. — Que voulez-vous donc? — Montrez-moi dans la foule ceux qui supportent généreusement les épreuves. — Vous oubliez que le bien est toujours rare, que les bons forment toujours le petit nombre. Examinons, si vous le voulez, la chose en elle-même. Voyons de quel côté sont les soucis les plus lourds, de quel côté sont les sollicitudes les plus légères. Tandis que l'un est en peine du pain de chaque jour, l'autre laissera sa nourriture parce que mille soins l'inquiètent. Le riche ne redoute pas la faim; mais il redoute bien d'autres choses : plus d'une fois il craint pour sa vie. Si le pauvre a la sollicitude du nécessaire, il y en a bien d'autres dont il est exempt; en revanche, il possède la sécurité, le repos, la paix.

Preuves que l'injustice est un mal.

5. Au surplus, s'il n'y a pas de mal à commettre l'injustice, si c'est bien, pourquoi la honte, pourquoi la confusion qui nous saisit? Pourquoi l'indignation, la colère qui nous emportent lorsque nous sommes outragés? Si ce n'est pas un bien d'être persécuté sans raison, pourquoi nous en réjouissons-nous, pourquoi nous en glorifions-nous, pourquoi mettons-nous en cela notre confiance? Voulez-vous comprendre la différence qui existe entre ces deux choses? Considérez-les l'une et l'autre. Pourquoi des lois, pourquoi des tribunaux, pourquoi des châtiments? N'est-ce pas en vue des méchants? n'est-ce pas en vue de porter remède aux maladies qui les dévorent? — Cela ne les empêche pas de jouir beaucoup en ce monde. — Sans parler de la vie à venir, jetons un coup d'œil sur ces jouissances prétendues. Quelle condition plus triste que celle d'un homme sous le poids de pareils soupçons? quelle condition plus fragile, plus nauséabonde? N'est-ce pas un état de naufrage perpétuel? Fait-il quelque bien, on n'en croit rien; ses richesses attirent sur lui d'incessantes condamnations; il compte autant d'accusateurs qu'il y a de gens dans sa maison, l'amitié est pour lui chose interdite; personne ne consentirait à devenir l'ami d'un homme si fameux, de peur de partager sa mauvaise renommée. Tout le monde se détourne de lui comme on se détournerait d'une bête féroce, d'un homme funeste et dangereux, d'un meurtrier, d'un ennemi de l'humanité et de la justice. Est-il obligé de comparaître devant un tribunal, il n'est pas besoin d'accusateur, sa réputation le charge plus qu'aucun accusateur ne saurait le faire. Il n'en est pas ainsi de l'opprimé : de tout côté on lui vient en aide, on s'intéresse à lui, on le défend, il jouit d'une sécurité complète. S'il est bon, s'il est prudent de pratiquer l'injustice, que l'on se proclame ouvertement comme tel. Puisque nul ne l'ose, pourquoi voir dans ces choses un bien?

Pour nous aussi, dès qu'il se passe quelque chose de semblable, des maux très-graves en sont la conséquence. Qu'il arrive à l'un des éléments de notre corps de prendre la place d'un autre après être sorti de celle qui lui est propre; que cela ait lieu, par exemple, pour la rate, n'en résultera-t-il pas une maladie? Que les humeurs inondent le corps, n'en résultera-t-il pas une hydropisie? Que la bile cherche à se répandre partout, que le sang remplisse tous nos membres, n'y aura-t-il pas un véritable désordre? Dans

l'âme elle-même, lorsque les passions et les désirs franchissent les bornes qui leur sont propres, n'en résulte-t-il pas la confusion la plus déplorable? Prenez plus de nourriture que l'estomac n'en digérera, vous livrez votre corps à de nombreuses maladies. D'où vient la goutte, d'où les paralysies et les tremblements? N'est-ce pas de l'usage d'une nourriture immodérée? Que l'œil prétende embrasser, voir plus qu'il ne lui est permis et qu'il ne pourrait; qu'il reçoive une quantité de lumière supérieure à sa capacité, il en souffrira plus qu'il n'en profitera. La lumière est une chose précieuse; voilà pourtant la vue qui périt dès que l'œil prétend voir au delà des limites fixées; à plus forte raison lorsqu'il regarde en face un foyer éblouissant. Qu'un bruit très-fort frappe les oreilles, nous sommes tous saisis. De même, lorsque l'âme s'efforce d'embrasser des matières au-dessus de sa portée, elle ne se possède plus, elle en souffre d'autant plus qu'elle s'élève plus au-dessus de sa sphère. C'est de l'avidité que de prétendre avoir plus qu'on n'a droit de demander. Qu'il nous arrive de vouloir augmenter les biens que nous possédons, nous avons beau ne pas nous en rendre compte, nous ne nourrissons pas moins en nous-mêmes un monstre redoutable : quoique possédant beaucoup, nous nous créons une infinité de besoins, nous nous embarrassons en d'inextricables sollicitudes, et nous livrons au démon l'accès de notre âme. Aussi vient-il facilement à bout des riches; leurs trésors lui permettent de s'en emparer aisément. Il en est autrement pour les pauvres; c'est même le contraire qui a lieu. Ce sont donc les choses elles-mêmes qui nous causent les plus sérieux dommages. Etouffons toute convoitise à ce sujet, afin d'échapper aux piéges de l'esprit du mal, de pratiquer la vertu et de mériter les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

« Le lendemain, Agrippa et Bérénice, étant venus en grande pompe, furent introduits dans la salle avec les tribuns et les principaux de la ville. Sur l'ordre de Festus, Paul fut amené. »

Eclat remarquable dont brille le jugement de saint Paul.

1. Quel auditoire remarquable pour Paul! « Avec les principaux de la ville; » c'est environné de tous leurs gardes que le gouverneur et le roi se présentent. Avec eux les tribuns et les personnages notables de la cité; car ce sont eux qui sont désignés sous le nom des principaux. Paul paraît ensuite : dès que l'ordre de l'amener a été donné, Festus lui-même l'annonce; et non-seulement il le déclare exempt de tout crime, mais de plus il le défend hautement. Ecoutez, en effet, son langage : « Roi Agrippa, et vous tous ici présents, vous voyez cet homme contre qui toute la nation juive m'a sollicité à Jérusalem et ici, demandant avec cris qu'on ne le laissât pas vivre plus longtemps. Je ne l'ai trouvé coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Cependant, comme il en a lui-même appelé à Auguste, j'ai résolu de l'y envoyer. Je n'ai rien de certain à écrire sur son compte à l'empereur. C'est pourquoi je l'ai fait venir en votre présence et principalement devant vous, roi Agrippa, afin que, après l'interrogatoire, je puisse écrire à l'empereur; car il ne me paraît pas raisonnable d'envoyer un prisonnier sans faire connaître de quel crime on l'accuse. » Quelle condamnation plus formelle contre les Juifs, quelle absolution de Paul plus complète! Il fallait que l'innocence de l'Apôtre fût bien manifeste pour que le gouverneur la reconnût après avoir examiné la cause sous tous ses aspects, à l'instigation de gens qui le déclaraient digne de mort. « Or, conclut-il, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun crime qui méritât la mort. » Après quoi il ajoute : « Cependant je n'ai rien de certain à écrire sur son compte à l'empereur. » Si le juge n'a rien à dire sur l'accusé, c'est évidemment que l'accusé n'est coupable en aucune façon. « C'est pourquoi je l'ai fait venir en votre présence; car il ne me paraît

pas raisonnable d'envoyer un prisonnier sans faire connaître de quel crime il est accusé. » A combien d'embarras ces juges sont exposés par suite des menaces des Juifs ! Que répond Agrippa? Pour s'éclairer à ce sujet, il dit à Paul : « Il t'est permis de parler pour ta défense. » Comme il est extrêmement désireux de l'entendre, il lui donne la facilité de parler. Et Paul de prendre la parole; il parle sans flatterie, en toute liberté; il se déclare bien aise de parler devant Agrippa, qui connaît parfaitement tout ce qu'il va dire; mais écoutez plutôt les termes dans lesquels il s'exprime :

« Alors Paul, étendant la main, commença sa justification : Je m'estime heureux, roi Agrippa, de me défendre devant vous contre les accusations des Juifs; car vous êtes parfaitement instruit de toutes ces choses., aussi bien que des coutumes des Juifs et des questions qui se sont élevées parmi eux. C'est pourquoi je vous supplie de m'écouter avec patience. » Si sa conscience lui eût reproché quelque crime, il eût été troublé d'avoir à parler devant une personne instruite du fond du procès; mais, comme sa conscience était pure, loin de redouter un juge éclairé, il se félicitait de l'avoir. Aussi s'en estime-t-il hautement heureux, et le prie-t-il de l'écouter avec patience. Il prend ces précautions à cause de l'intention où il était de s'étendre sur ce sujet et de parler de lui-même. « Tous les Juifs ont su comment, dès ma jeunesse, j'ai vécu dans Jérusalem, au milieu de ma nation. Ils savent, s'ils veulent rendre témoignage à la vérité, que j'ai vécu Pharisien selon la secte la plus approuvée parmi nous. » Comment eussé-je provoqué des séditions, moi si jeune et si bien connu de tous? Une autre présomption lui est fournie par la secte dans laquelle il avait vécu, « secte la plus approuvée, » parmi les Juifs. A ceux qui lui eussent répliqué : Qu'importe la beauté de cette secte, si vous êtes, vous, mauvais? il oppose par avance le témoignage des Juifs qui avaient vu sa conduite et ses mœurs. « Ils le savent tous les Juifs qui m'ont connu autrefois, s'ils veulent rendre témoignage à la vérité. Et maintenant je parais en jugement parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères; promesse qu'attendent nos douze tribus, qui servent Dieu la nuit et le jour. C'est au sujet de cette espérance, roi Agrippa, que je suis accusé par les Juifs. Vous paraît-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts? »

Il prouve la résurrection de deux manières : premièrement, par les prophètes, quoiqu'il n'en cite aucun en particulier, et qu'il se borne à dire que telle était l'opinion adoptée parmi les Juifs; deuxièmement, par les faits eux-mêmes; cette dernière preuve est la plus forte de toutes. Et de quel fait parle-t-il? De l'apparition du Christ et des paroles du Sauveur à sa personne. Il l'appuie sur diverses raisons, en particulier sur le récit de ses erreurs précédentes et sur l'éloge des Juifs. « Nuit et jour ils servent Dieu et ils attendent la réalisation de leur espérance. » Alors même que ma vie ne serait pas irréprochable, on ne devrait pas, ô roi, me condamner sur des accusations de cette nature. Puis vient une autre raison : « Vous paraît-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts? » Si ce sentiment ne leur eût pas été familier, s'ils n'eussent pas été nourris dans ces idées, si elles se produisaient aujourd'hui pour la première fois, l'on comprendrait cette lutte acharnée contre l'Apôtre. Pour confirmer ces raisons, Paul parle ensuite des persécutions dont il avait été l'instigateur. Les témoins par lui invoqués sont les princes des prêtres, les cités étrangères, et la voix qu'il entendit : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Après cela, il fait ressortir la miséricorde de Dieu, qui daigna lui apparaître au fort de son ardeur persécutrice, travaillant ainsi et au bien de l'Apôtre et au bien de ceux auxquels il voulait l'envoyer.

2. Paul en revient ici à la parole prophétique qui a frappé ses oreilles. « C'est pour cela que je te suis apparu, te délivrant de la main de ce peuple et de celle des Gentils, vers lesquels je t'envoie maintenant. » Du reste, il touche à tous ces détails dans le récit suivant : « Et moi, j'avais cru d'abord que je devais m'opposer avec force au nom de Jésus de Nazareth. C'est ce que j'ai fait dans Jérusalem. J'ai mis en prison plusieurs des saints, selon le pouvoir que j'en avais reçu des princes des prêtres; et, lorsqu'on les a fait

mourir, j'y ai donné mon consentement. Souvent, allant dans toutes les synagogues, je les tourmentais, je les contraignais de blasphémer; et, furieux de plus en plus contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères. Un jour, cependant, comme j'allais à Damas avec plein pouvoir du prince des prêtres, en chemin, vers midi, ô roi, je vis dans le ciel une lumière plus éclatante que le soleil, qui brilla autour de moi et de tous ceux qui m'accompagnaient. Et, tous étant tombés contre terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Alors je dis : Qui êtes-vous, Seigneur? Et le Seigneur répondit : Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi debout; car je t'ai apparu pour t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Je te délivrerai des mains de ce peuple et des mains des Gentils, vers lesquels je t'envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils passent des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à celle de Dieu, et que, par la foi qui est en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés et qu'ils aient part à l'héritage des saints. » Avec quelle douceur il s'exprime! « Je t'ai apparu pour t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Je te délivrerai des mains de ce peuple et des mains des Gentils, vers lesquels je t'envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils passent des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à celle de Dieu; et qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés. » Comme s'il disait : Voilà les preuves devant lesquelles j'ai cru; telle est la vision par laquelle le Seigneur a triomphé de mes résistances et de mes hésitations.

« Je ne fus point incrédule envers cette vision céleste, ô roi Agrippa. J'annonçai d'abord à ceux de Damas, de Jérusalem et dans toute la Judée, et ensuite aux Gentils, qu'ils fissent pénitence et qu'ils se convertissent au Seigneur, faisant de dignes œuvres de pénitence. » Comment, avec une prédication destinée tout entière à réformer les mœurs, aurais-je fomenté des querelles et des séditions? « Voilà pourquoi les Juifs, m'ayant saisi lorsque j'étais dans le temple, voulaient me tuer. Mais, aidé du secours de Dieu, j'ai rendu témoignage jusqu'à ce jour aux petits et aux grands, ne disant que ce que Moïse et les prophètes ont prédit : Que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier qui ressusciterait après la mort, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux Gentils. » Comme il évite avec soin toute adulation, et comme il rapporte tout à Dieu! Considérez, en outre, la hardiesse de sa parole : « Je n'ai pas cessé jusqu'au jour présent; » son assurance : il a pour garants les prophètes, « ... que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier à ressusciter d'entre les morts, et qu'il annoncerait la lumière. » Vous reconnaissez là celui qui a dit : « Le Christ ressuscité le premier ne meurt plus. » *Rom.*, VI, 9. De ce que cette vérité est annoncée à tous, c'est une preuve que tous les hommes en doivent attendre autant pour eux.

Hardiesse de saint Paul.

A la vue de la hardiesse avec laquelle Paul parlait au roi, le regardant sans crainte en face, Festus lui dit : « Vous êtes en délire, Paul. » Sans doute, il en avait été blessé; je l'infère de ce qui suit : « Tandis que Paul discourait ainsi, Festus lui dit à haute voix : Vous êtes en délire, Paul; votre grand savoir vous fait perdre le sens. » Paul lui répond avec modération : « Je ne suis pas en délire, très-illustre Festus; ce que je dis est plein de sens et de vérité. » Il lui découvre aussitôt la raison pour laquelle il s'était adressé directement au roi : « Le roi connaît ces choses. C'est pour cela que j'en parle devant lui avec assurance; car je pense bien qu'il n'en ignore aucune. Rien de tout cela ne s'est passé en secret. Croyez-vous aux prophètes, roi Agrippa? Je sais que vous y croyez. » Ces paroles sont dirigées contre ses ennemis. Je sais bien, semble-t-il dire, qu'il connaît à merveille toutes ces choses; vous deviez vous-mêmes être les premiers à le savoir, « rien de tout cela ne s'étant passé en secret; » mais vous ne l'avez pas voulu. « Croyez-vous aux prophètes, roi Agrippa? Je sais que vous y croyez. Agrippa dit à Paul : Peu s'en faut que vous ne me persuadiez

de me faire disciple du Christ. Et Paul : Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu, et que vous et tous ceux qui m'écoutent devinssiez tels que moi, hormis ces chaînes ! » Notez l'ardeur de sa prière : « Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu ! » Notez-en aussi les termes : « Que vous tous, » non pas vous seulement, mais que tous « devinssent semblables à moi, à l'exception de ces chaînes, » ajoute-t-il; non certes qu'il en rougît ou qu'il les supportât avec peine. Si quelque chose était glorieux aux regards de Paul, c'étaient à coup sûr ces chaînes. Il parlait ainsi par égard pour eux. Voilà pourquoi il ajoute : « Hormis ces chaînes. »

Mais reprenons ce qui précède. « Le lendemain, dès qu'ils eurent été introduits dans la salle d'audience, sur l'ordre de Festus, Paul fut amené. » Depuis que Paul en avait appelé à César, les Juifs avaient dû renoncer à leurs poursuites. Une magnifique assemblée était donc réunie : en même temps que le roi et son brillant cortége, tous les Juifs, sans exception aucune, s'y trouvaient; aucun ne faisait défaut. « La foule des Juifs m'a sollicité, soit à Jérusalem, soit ici, disait Festus, demandant à grands cris que l'on ne laissât pas Paul vivre plus longtemps. »

3. Voyez leur folie : ils réclament à grands cris sa mort. C'est donc à bon droit qu'il en a appelé à César. Puisqu'ils n'avaient aucun grief sérieux à soulever contre lui, malgré leur fureur acharnée, il a raison de se tourner de ce côté. « Interrogez-le, dit Festus, afin que j'aie quelque chose à écrire. » Remarquez à quel sérieux examen cette cause est soumise. Ce sont des Juifs qui mettent en avant cette justification que l'on devait ensuite connaître à Rome. « Je suis heureux, roi Agrippa, d'avoir à m'expliquer devant vous sur les accusations qu'on agite contre moi, » dit l'Apôtre. De la sorte, c'est malgré eux qu'ils sont obligés de convenir devant le roi de leur perversité propre et de l'innocence de Paul, qui triomphe ainsi plus hautement que si l'on eût brisé ses fers. Désormais il n'était plus exposé à être pris pour un imposteur et un séducteur; l'autorité des juges qui n'avaient pas cru devoir le condamner ne le permettait pas. Il se sépare donc de tous ceux au milieu desquels il avait grandi et vécu, et il prend le chemin de Rome, la tête haute, et sans avoir à rougir. Il ne dit pas : Que signifie tout ceci? J'en ai appelé une bonne fois à César, mais j'ai mille fois été jugé. A quoi bon toute cette procédure? Il était disposé à rendre compte de sa conduite au prince qui connaissait à fond les affaires des Juifs. Ceux qui naguère le condamnaient, n'ayant plus autorité sur lui, il plaide sa cause en toute liberté. Toutefois, bien qu'ils n'eussent aucun pouvoir sur lui, et que son appel eût été accueilli par ces mots : « Soit, vous irez vers César, » il n'hésite pas à se justifier sur tous les points, et il ne se contente pas de le faire sur quelques-uns. Sa réponse revient à peu près à ceci : L'on m'accuse d'avoir excité des séditions, d'avoir violé le temple, provoqué des hérésies; je suis prêt à repousser toutes ces accusations. « Tous les Juifs connaissent ma vie depuis ma jeunesse. » Rien de contraire à mes mœurs bien connues comme d'exciter des séditions; mes accusateurs eux-mêmes peuvent me rendre ce témoignage.

Précédemment il avait dit qu'il était « observateur zélé des coutumes paternelles; » il dit la même chose maintenant à propos de la vie qu'il a menée depuis son enfance. C'est en présence de la foule entière qu'il invoque leur témoignage. Il l'avait fait devant Lysias, il le fait devant Festus, il le fait en ce moment devant Agrippa et sa suite. Après tout, il n'était pas besoin de se justifier longuement, les lettres de Lysias déclarant son innocence. « Tous les Juifs qui m'ont autrefois connu savent toutes ces choses. » Il ne dit pas ce qu'avait été sa vie, il laisse à leur conscience le soin de le dire, et il se contente de désigner la religion à laquelle il appartient; s'il eût été méchant et pervers, il ne l'eût pas embrassée. C'est pour l'avoir embrassée, dit-il, que je comparais maintenant en jugement. Eux aussi croient en elle, eux aussi prient dans ce sens, honorent Dieu du même culte, et espèrent le même bienfait. Voilà ce que j'annonce, voilà pour quelle espérance je suis accusé. N'est-il pas souverainement déraisonnable de ne rien négliger pour en obtenir la réalisation, et de persécuter un homme qui n'a

pas d'autre foi que celle-là? « J'avais cru tout d'abord qu'il me fallait tout faire contre le nom de Jésus de Nazareth. » J'avais pensé de cette manière, parce que j'étais l'un de ses ennemis, non l'un de ses disciples. — Il est donc digne de foi, puisqu'il persécutait les fidèles avec tant d'acharnement, qu'il les poussait à blasphémer, qu'il soulevait contre eux les grands et les cités, qu'il mettait tout en œuvre par lui-même, et que néanmoins ses sentiments avaient complétement changé. Viennent ensuite les témoignages des Juifs qui étaient avec lui, puis l'autorité des prophètes, la lumière qui lui apparut, les événements qui s'accomplirent immédiatement après et plus tard.

« En chemin, ajoute-t-il, à midi, je vis dans le ciel une lumière qui brilla soudain autour de moi et de ceux qui m'accompagnaient. » Ainsi, pour les convaincre, il fait appel à la fois aux prophètes et à ses propres compagnons. Il ne tenait pas à passer pour un novateur, malgré les choses extraordinaires qu'il pouvait annoncer; il en appelle aux prophètes de nouveau, se mettant à couvert sous leur autorité. Assurément, ce qui lui était arrivé semblait, comme plus récent, plus capable de convaincre des esprits incrédules; mais Paul ayant été le seul favorisé de cette vision, il invoque l'autorité des prophètes. Aussi bien s'exprime-t-il devant ses juges autrement qu'il ne l'avait fait devant la foule. Devant la foule, il avait dit : « Vous l'avez mis à mort; » il n'use pas de cette expression actuellement pour ne pas exciter leur rage, quoiqu'au fond il dise la même chose en parlant de ce que le Christ devait souffrir. De cette manière, il ne les accuse pas formellement. Si j'avance qu'il est ressuscité le premier d'entre les morts, je le prouve par les prophètes; car les prophètes l'ont annoncé. Vous devez donc accepter ma doctrine, qui est la doctrine de vos prophètes. Une fois qu'il a raconté sa vision, il entre sans crainte aucune dans les autres détails. « Tu leur ouvriras les yeux, lui dit le Seigneur, afin qu'ils passent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. Voilà pourquoi je te suis apparu; » non pour exercer ma justice, mais pour faire de toi un apôtre. Telles sont les deux puissances qui captivent les incrédules, Satan et les ténèbres, tandis que les fidèles ont en partage Dieu et la lumière, le partage des saints. Il ne lui suffit pas de les exhorter à faire pénitence, il les engage en même temps à la pureté de vie. Notez, je vous prie, la part qui est faite aux Gentils dans toutes ses paroles. Il est vrai qu'il était en présence d'un nombre considérable de Gentils. « J'ai rendu témoignage aux petits comme aux grands, aux puissants comme aux faibles. » Il le dit à cause des soldats. Laissant ensuite le ton de l'accusé qui se défend, il prend celui de l'apôtre; d'où l'apostrophe de Festus : « Vous êtes en délire. » Néanmoins, pour qu'on ne lui attribue pas la doctrine qu'il annonce, il s'appuie sur Moïse et les prophètes, qui ont prédit « que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier à ressusciter d'entre les morts, qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux Gentils. Alors, Festus lui dit à haute voix : ... » L'impatience et la colère lui arrachaient cette interruption.

La lumière est le partage des fidèles.

4. « Cela ne s'est point passé dans le secret, » lui répond l'Apôtre. Il parle de la croix et de la résurrection, dont le monde entier s'était entretenu. « Croyez-vous, roi Agrippa, » non pas à la résurrection, mais « aux prophètes? » Et, prévenant sa réponse, il ajoute : « Je sais que vous y croyez. » Et Agrippa : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire disciple du Christ. » Paul ne saisit pas le sens des mots : « Peu s'en faut. » Il crut comprendre « Depuis peu. » Dans sa simplicité, il répondit alors : « Plût à Dieu, » et non : Je voudrais « que non-seulement vous, mais encore tous ceux qui m'entendent... » Voilà certes un langage qui n'est pas adulateur : « Que vous et tous ceux qui m'entendent devinssiez tels que je suis, hormis ces chaînes. » Mais Paul ne se glorifie-t-il pas de ses chaînes, ne les porte-t-il pas avec autant d'orgueil qu'il porterait des chaînes d'or? Pourquoi maintenant les écarte-t-il dans ses vœux? N'en soyez pas étonné; c'est par condescendance pour la faiblesse de ses auditeurs. Pour lui, certainement, il estimait ses chaînes à un haut prix. Ecoutez-le dans ses Epîtres : « Moi, Paul, le prisonnier de Jésus-Christ... Je suis chargé de chaînes, dit-il ailleurs;



mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée... Jusques aux fers comme un malfaiteur. » *Ephes.*, III, 1; *Coloss.*, IV, 3; II *Tim.*, II, 9. Il ne se contente pas de parler de ses chaînes, il ajoute : « Comme un malfaiteur, » pour en rehausser l'éclat. Un double supplice lui était infligé : on le chargeait de chaînes, on l'en chargeait comme un malfaiteur. Si on l'eût enchaîné comme ayant fait du bien, c'eût été une consolation pour lui; mais non, c'est pour un malfaiteur qu'on le prend, pour un grand criminel. N'importe, il ne s'en préoccupe pas davantage.

Voilà ce que fait de l'âme l'amour céleste; il l'élève au-dessus d'elle-même. Les hommes qu'un amour profane embrase n'estiment rien, n'aiment rien que ce qui peut concourir à la satisfaction de leur passion, l'objet de leur passion seule est tout pour eux; à plus forte raison les hommes qu'embrase l'amour des biens d'en haut mépriseront-ils tout le reste. Nous ne comprendrons peut-être pas cette doctrine; elle nous est, hélas! beaucoup trop étrangère! Et, cependant, lorsque le feu du Christ s'empare d'un homme, cet homme vit désormais comme s'il était seul sur la terre; il ne se soucie ni de la gloire, ni du déshonneur, ni de quelque autre chose que ce puisse être. Les épreuves, les mauvais traitements, la captivité, il les dédaigne comme s'il les souffrait avec un corps étranger ou avec un corps de diamant. Les plaisirs de la vie présente, il les méprise, il les considère avec autant d'insensibilité que nous considérons des cadavres ou que nous agirions si nous étions nous-mêmes des cadavres. Il est exempt des passions humaines, comme l'or éprouvé par le feu est exempt de scories. Les mouches se gardent bien d'approcher du feu; elles s'enfuient bien loin. De même les passions n'osent s'approcher du foyer de cette âme. Je voudrais bien vous en offrir des exemples pris parmi nous; mais dans l'indigence où nous sommes, force nous est de recourir à l'Apôtre. Considérez donc de quels sentiments il était animé à l'égard du monde. « Le monde m'est crucifié, disait-il, et je suis crucifié au monde. » *Galat.*, VI, 14. Je suis mort au monde, comme le monde est mort à moi-même. « Je vis, disait-il encore; mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » *Ibid.*, II, 20. Voilà ce que Paul seul avait le droit de dire. Pour nous, qui sommes aussi éloignés de lui que le ciel l'est de la terre, nous n'avons qu'à nous voiler la tête et à garder le silence. Lui vivait sur la terre comme dans une solitude; lui ne faisait aucun cas des choses d'ici-bas. Ecoutez-le plutôt : « Nous considérons, non les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas. » II *Cor.*, IV, 18.

Que dites-vous, ô grand Apôtre? Mais c'est tout le contraire de ce que vous dites qui est la réalité : nous ne voyons pas les choses invisibles, tandis que nous voyons les choses visibles. Il est vrai que ces yeux, il les avait reçus du Christ. Nos yeux voient les choses visibles, mais non les choses invisibles; il en est tout autrement des yeux que nous donne le Sauveur. Celui-là ne voit pas les choses visibles qui voit les invisibles; celui-là ne voit pas les invisibles, qui voit les choses visibles. N'est-ce pas ce qui se passe chaque jour parmi nous? Lorsque, détournant l'intelligence des choses d'ici-bas, nous l'appliquons aux biens invisibles, les yeux de notre intelligence deviennent par cela même supérieurs à ce qu'ils sont ordinairement. Méprisons donc la gloire, préférons la raillerie aux louanges. Celui que l'on raille n'en souffre aucunement; celui que l'on loue en souffre beaucoup. Faisons peu de cas des maux qui effraient les hommes, traitons-les comme des bagatelles d'enfant. Nous serions peu touchés par un homme que nous verrions épouvanter des enfants. Au surplus, il n'y a que les enfants qui puissent être épouvantés; on n'épouvante pas les hommes véritables. Les personnes qui causent ainsi de la frayeur, le font d'ordinaire en fronçant leurs sourcils ou en contractant leur visage : elles ne sauraient le faire avec des traits doux et réguliers. De même en est-il pour les hommes qui en effraient d'autres moralement; ils n'y réussissent que par des contorsions morales. Mais pour l'homme au cœur bon et doux, il n'y a de son côté rien à craindre de pareil. Celui-là, nous le considérons tous avec honneur et respect. Généralement, l'homme que l'on craint, on le hait, on le déteste. Laquelle des choses capables

de nous effrayer ne détestons-nous pas? N'en est-il pas ainsi des bêtes féroces, des lions, des visages repoussants, de l'atmosphère et de l'obscurité?

5. N'attachons pas grande importance à la crainte que nous pourrons inspirer aux hommes. En premier lieu, aucun homme véritable ne nous craindra; secondement, être craint, est au fond peu de chose. La chose vraiment grande, c'est la vertu; voici comment: Nous avons beau mépriser les choses qui concourent à la former, nous ne l'en admirons pas moins, nous n'en faisons pas moins le plus grand cas. Qui ne proclamera le bonheur d'un véritable sage, encore que la pauvreté pratiquée par lui, et autres afflictions du même genre, n'inspirent rien moins que de l'attrait? Quel mérite pour lui que de transformer ces misères en occasion de grandeur! Vous êtes orgueilleux de votre puissance, ô homme! Quelle est donc la puissance qui vous a été donnée? Une puissance humaine, n'est-ce pas? Exercez de préférence la puissance sur votre âme. Le véritable roi est celui qui en a le pouvoir, non celui qui en a le titre. On ne fera pas plus un roi qu'on ne fait un orateur ou un médecin. Ni le nom, ni les lettres ne suffisent à conférer cette dignité. Qu'un homme ouvre un cabinet de médecin, il pourra bien réunir des disciples, posséder les instruments nécessaires, visiter les malades; cela suffira-t-il pour en faire un médecin? Assurément non: il lui faudra de plus la science; sans la science, tout le reste, loin de lui être utile, ne fera que lui nuire; car il est préférable, si l'on n'est pas médecin, de n'avoir pas de médicaments. Celui qui n'en a pas, ne causera ni la mort, ni la guérison de personne. Mais celui qui en a, et qui ne sait pas en user convenablement, pourra causer de très-grands maux; l'utilité des médicaments, dépendant moins du médicament lui-même que de la sagesse de quiconque l'administre, ôtez cette dernière condition, on aboutira à des résultats déplorables. Ainsi en sera-t-il pour un chef d'Etat. Il aura les instruments voulus, je veux dire les licteurs, les récompenses, les châtiments, les gratifications, les louanges; il pourra faire entendre sa voix et se livrer à la colère; il aura ses médicaments, les lois; ses malades, les hommes; son cabinet, le tribunal; ses disciples, les soldats: si l'art fait défaut, tout lui sera inutile.

Tout juge est médecin des âmes: or, si le soin des corps exige tant de précautions, le soin des âmes en exige d'autant plus que l'âme est incomparablement au-dessus du corps. Il ne suffit donc pas d'avoir le titre de roi pour l'être véritablement. Bien des gens portent de grands noms, ceux de Paul, de Pierre, de Jacques, de Jean. Il ne faut pas juger d'eux par les noms qui leur ont été donnés, pas plus qu'il ne faudrait juger de moi pas le grand apôtre dont je suis l'homonyme; l'homonyme simplement, dis-je, car je ne suis pas Jean, je n'ai que le nom de Jean. De même, les hommes dont je parle portent le nom de rois; mais ils ne le sont pas. Pour l'être véritablement, ils n'ont pas besoin d'ailleurs de ces conditions. Alors même qu'un médecin n'exercerait pas son art, pourvu qu'il le possède dans son esprit, il n'en est pas moins médecin. Les véritables rois sont ceux qui sont rois d'eux-mêmes. L'âme est l'image de ces trois choses, de la maison, de la cité, de l'univers; il y a proportion entre les unes et les autres. Etes-vous appelé à mettre l'ordre dans une maison, à la bien diriger, commencez par bien ordonner votre âme; c'est votre véritable maison. Si vous êtes incapable de diriger cette âme unique, vous le maître, toujours présent à vous-même, comment dirigerez-vous les autres? Quiconque sait bien ordonner son âme, qui fait régner la soumission où il faut, l'autorité où elle doit, celui-là saura gouverner une maison; sachant gouverner une maison, il saura gouverner une cité; sachant gouverner une cité, il saurait gouverner l'univers. Mais, s'il ne sait gouverner son âme, comment gouvernerait-il l'univers?

Je vous parle de la sorte, pour que vous ne soupiriez pas après le pouvoir, pour que vous examiniez bien en quoi il consiste; car le pouvoir apparent n'est pas le pouvoir véritable: c'est une moquerie, un esclavage et autre chose semblable. Quel est le trait, je vous le demande, qui doit caractériser un homme en charge?

N'est-ce pas le bien qu'il peut faire aux autres, les services qu'il peut leur rendre? Et s'il n'en fait rien? Or, comment serait-il utile aux autres, celui qui ne l'est pas à soi-même? L'homme que les passions bouleversent, comment calmera-t-il les passions d'autrui? J'en dirai autant des plaisirs de ce monde. Ce ne sont pas des plaisirs, tout au contraire. Nous venons de vous prouver que le véritable possesseur du pouvoir est différent de celui que vous pensiez; nous vous démontrerons que celui-là jouit véritablement qui est privé de ces plaisirs. On appelle plaisirs la bonne chère et la volupté; c'est une erreur : le plaisir véritable consiste à posséder une âme vertueuse et à savourer la joie que donne la vertu. Vous avez beau manger, boire, vous plonger dans les plaisirs sensuels, si les soucis, les chagrins viennent après, serez-vous véritablement en pleine jouissance? Ce n'est donc ni le boire ni le manger qui font le plaisir, mais la joie de l'âme. Ne mangez que du pain sec, seulement mangez-le avec joie; ne sera-ce pas un plaisir profond pour vous? Voilà, pour la nourriture, où gît le véritable plaisir. Or, de qui ce plaisir est-il le partage, des riches ou des pauvres? Ni des uns ni des autres, mais de ceux-là seuls qui ordonnent leur âme de façon à écarter tout sujet sérieux de chagrin. En quoi consiste cette vie? demandera l'un d'entre vous; car je vous vois tous désireux d'apprendre quel genre de vie doit vous mettre à l'abri de toute peine. D'abord accordez-moi que le plaisir, que le bonheur consistent à n'être pas troublé par la peine, qu'ils n'exigent ni vin, ni viandes, ni assaisonnements raffinés, ni bonne chère, ni vêtements luxueux. Si je vous prouve ensuite que la vie heureuse est celle-là, donnez la préférence à ce genre de bonheur, à ce genre de vie. Souvent la plupart des ennuis qui nous arrivent proviennent des fausses appréciations auxquelles nous nous sommes livrés. Lequel donc aura le plus de peine, celui qui n'entretient sur ces points aucune sollicitude, ou celui qui en entretient? celui qui redoute les changements, ou celui qui ne les redoute pas? celui pour qui la haine, la jalousie, les calomnies, les embûches, la ruine sont à craindre, ou celui qui ne les craint pas? celui qui a peu de besoins, ou celui qui en a beaucoup? celui qui est le serviteur d'un grand nombre de personnes, ou celui qui l'est d'un petit nombre? celui qui ne peut se passer de plusieurs personnes, ou celui qui jouit de sa pleine liberté? celui qui tremble devant une foule de maîtres, ou celui qui ne compte qu'avec un seul? Certainement le bonheur est du côté de ce dernier.

Tel est le bonheur que nous devons rechercher, au lieu de soupirer après les biens présents. Foulons aux pieds toute pompe mondaine, gardons en toute chose la mesure, afin de passer la vie présente sans affliction, et de mériter les biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIII.

« Alors le roi, le gouverneur et Bérénice et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent; et, s'étant retirés à l'écart, ils dirent entre eux : Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison. Et Agrippa dit à Festus : On pourrait le renvoyer, s'il n'en avait appelé à César. »

1. Voici une nouvelle sentence en faveur de Paul. Même après l'interruption de Festus : « Vous êtes en délire, » on reconnaît qu'il n'a mérité ni la mort, ni les fers, et on l'eût mis en liberté, s'il n'en eût appelé à César. La Providence le permit ainsi, de même que la captivité à laquelle Paul, après son départ, fut soumis. Aussi disait-il : « Jusques aux fers, comme un malfaiteur. » II *Tim.*, II, 9. Le Seigneur ayant été mis lui-même au nombre des scélérats, à plus forte raison Paul devait-il l'être; le Seigneur avait peu prisé la gloire mondaine, Paul ne la prise pas davantage. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il n'eut rien à souffrir de ce rapprochement avec des malfaiteurs.

« Or, quand il fut résolu que nous irions en Italie, on remit Paul et quelques autres prisonniers entre les mains d'un nommé Jules, centurion dans la cohorte d'Auguste. Nous montâmes

sur un navire d'Adrumète, nous levâmes l'ancre et nous commençâmes à côtoyer l'Asie, ayant avec nous Aristarque, Macédonien de Thessalonique. Le jour suivant, nous vînmes à Sidon. » Remarquez la constance d'Aristarque à suivre Paul. Ce n'était pas sans motif qu'il le suivait; il devait raconter plus tard tous ces faits à ses compatriotes. « Jules, qui traitait Paul avec humanité, lui permit d'aller vers ses amis et de prendre soin de lui-même. Etant partis, nous côtoyâmes l'île de Chypre, parce que les vents étaient contraires. » — « Jules, qui traitait Paul avec humanité, lui permit » d'aller voir ses amis et de recevoir leurs soins : apparemment que sa captivité précédente, ses épreuves, les mauvais traitements avaient altéré sa santé. Quant aux soins que l'Apôtre prend à ce sujet, ils ne nous sont pas cachés. De nouvelles épreuves viennent ensuite, les vents contraires.

Ainsi en est-il de la vie des saints : Paul échappe aux périls d'un jugement, et une tempête l'atteint. C'est ce qu'il raconte en ces termes : « Après avoir passé la mer de Cilicie et de Pamphylie, nous arrivâmes à Myra, ville de Lycie. Là, le centurion trouvant un vaisseau d'Alexandrie qui faisait voile pour l'Italie, nous y fit embarquer. »—« Trouvant un vaisseau d'Alexandrie. » Il le trouve fort à propos afin que l'histoire de Paul pût être ainsi connue, soit en Asie, soit en Lycie. En tout cela Dieu ne change rien, ne bouleverse rien; il permet que des vents contraires gênent la navigation. Par ce moyen même, il prépare un miracle. Pour qu'ils demeurent en sûreté, au lieu de les pousser vers la haute mer, c'est le long des côtes qu'il dirige leur marche. « Durant plusieurs jours nous naviguâmes lentement; nous ne parvînmes qu'avec grand'peine à la hauteur de Cnide. Comme le vent nous empêchait d'avancer, nous passâmes au-dessous de l'île de Crète, du côté de Salmone; et rasant la côte, nous abordâmes à un lieu nommé Bon-port, près de la ville de Lasée. Après un long délai, la navigation devenant périlleuse, le temps du jeûne étant passé, Paul consolait les passagers en disant : Mes amis, je vois que la navigation commence à être pénible et périlleuse, non-seulement pour le vaisseau et pour sa charge, mais encore pour nous-mêmes. Mais le centurion croyait plutôt le pilote et le maître du vaisseau que ce que disait Paul. » Je suppose qu'il est ici question du jeûne des Juifs. Ils étaient partis longtemps après la Pentecôte, et ils étaient arrivés au commencement de l'hiver à la hauteur de l'île de Crète. Ce ne fut pas un miracle peu ordinaire que la conservation des passagers en faveur de Paul. « Mes amis, je vois que la navigation commence à être pénible et périlleuse, non-seulement pour le navire et pour sa charge, mais encore pour nous-mêmes. » Il leur conseillait par ces paroles de ne pas se mettre en route, et il prévoyait l'avenir; mais ses compagnons, trouvant le lieu où ils étaient peu sûr, voulurent aller passer l'hiver à Phénice.

2. Suivez ces diverses circonstances : ils lèvent d'abord l'ancre et mettent à la voile; le vent s'étant ensuite déclaré, ils sont emportés et au moment de périr. « Comme le port n'était pas sûr pour l'hivernage, la plupart furent d'avis de reprendre la mer et d'aller, s'il était possible, passer l'hiver à Phénice, port de Crète, qui regarde les vents d'Eurus et d'Afrique. Le vent du midi commençant à souffler, ils crurent qu'ils accompliraient leur dessein; étant donc partis d'Assos, ils allaient côtoyant l'île de Crète. Mais peu après il s'éleva un vent impétueux d'entre le levant et le nord, qui soufflait contre l'île. Et comme le vaisseau était emporté, ne pouvant résister au vent, nous le laissâmes aller. Nous fûmes poussés contre une île nommée Clauda, où nous eûmes beaucoup de peine à conduire notre vaisseau. Quand on l'eut tiré, les matelots employèrent tous les moyens, liant le vaisseau par-dessous, de peur d'échouer sur les bancs de sable; puis, ayant baissé les voiles, ils s'abandonnèrent à la mer. Le jour suivant, comme nous étions violemment battus par la tempête, ils jetèrent les marchandises dans les flots. Trois jours après, nous y jetâmes de nos propres mains les agrès du navire. Ni les étoiles, ni le soleil ne paraissaient plus depuis plusieurs jours, et la tempête conservant toute sa violence, toute espérance de salut fut sur le point d'être perdue. Alors Paul, se levant au

milieu d'eux, leur dit... » Malgré la violence de la tempête, il ne prend pas la parole pour leur adresser des reproches, mais pour les engager à se fier désormais en lui. Comme garantie de ce qu'il va leur annoncer, il prend la vérité de ce qu'il leur avait déjà prédit. Pour le moment, il leur annonce deux choses : qu'ils aborderaient dans une île, et que tous les passagers seraient sauvés, bien que le navire dût périr; prophétie manifeste, et non point simple conjecture. Enfin, lui-même devait paraître devant César. S'il leur répète ces mots : « Dieu te les a tous donnés, » ce n'est point orgueil, mais désir de gagner leur confiance; ce n'est pas aspiration à leur gratitude, mais désir de les voir croire en sa parole. D'ailleurs, il avait été bien dit à Paul : « Dieu te les a donnés. ». Ils ont assurément, par leur incrédulité, mérité la mort; par égard pour toi on leur laisse la vie.

« Et, comme il y avait longtemps qu'on n'avait pas mangé, Paul, se levant au milieu d'eux, dit : Mes amis, vous eussiez mieux fait de m'écouter, et de ne point partir de Crète, pour vous épargner une si grande peine et une si grande perte. Toutefois, je vous engage maintenant à ne pas perdre courage, parce que nul d'entre vous ne perdra la vie; le vaisseau seul périra. Cette nuit, un ange du Seigneur que je sers et à qui j'appartiens, m'est apparu en disant : Paul, ne crains pas. Il faut que tu paraisses devant César. Et voici que Dieu t'a donné la vie de tous ceux qui sont avec toi dans le vaisseau. C'est pourquoi, mes amis, ayez bon courage; car j'ai cette confiance en Dieu que ce qui m'a été dit arrivera. Nous devons être jetés dans une île. La quatorzième nuit, comme nous étions dans la mer Adriatique, vers minuit, les matelots crurent qu'ils approchaient de la terre. Et, ayant jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses d'eau; un peu plus loin, ils la jetèrent de nouveau, et ils n'en trouvèrent que quinze. Alors, craignant de donner contre quelque écueil, ils jetèrent de la poupe quatre ancres, et ils attendirent que le jour vînt. Or, les matelots cherchaient à fuir du vaisseau, et à mettre l'esquif à la mer, sous prétexte de donner du jeu aux ancres du côté de la proue; mais Paul dit au centurion et aux soldats : Si ceux-ci ne demeurent pas dans le vaisseau, vous ne pouvez pas être sauvés. Aussitôt les soldats coupèrent les cordes de l'esquif et le laissèrent périr. » Les matelots, qui ne croyaient pas en la parole de l'Apôtre, voulaient quitter le vaisseau; mais le centurion et les soldats y avaient cru. « Si ceux-ci ne demeurent pas, vous ne pouvez pas être sauvés, » leur dit Paul, moins pour cette raison que pour les retenir et assurer l'accomplissement de sa prédiction. Le voilà donc les formant à la philosophie comme il l'eût fait dans une assemblée de fidèles, et les arrachant aux périls. Dieu permet que l'on ne croie pas en sa parole tout d'abord, afin qu'on y croie après en avoir constaté la vérité. L'Apôtre les exhorte ensuite à prendre quelque nourriture, et ils l'écoutent : lui-même leur donne l'exemple, et, par sa conduite, encore plus que par ses discours, il leur persuade que la tempête, loin de leur causer du mal, serait une occasion de bien pour leurs âmes. « Et, comme le jour commençait à paraître, Paul les exhorta tous à prendre de la nourriture. Voici, leur dit-il, le quatorzième jour que, dans l'espoir d'un changement, vous demeurez sans manger. Je vous conjure donc de prendre de la nourriture : elle vous est nécessaire pour que vous vous sauviez; car il ne périra pas un seul des cheveux de votre tête. Après avoir ainsi parlé, prenant du pain, il rendit grâces à Dieu devant tout le monde, le rompit et se mit à manger. Alors tous reprirent courage et mangèrent aussi. Or, nous étions dans le vaisseau deux cent soixante-seize personnes. Et, quand ils furent rassasiés, ils allégèrent le vaisseau en jetant le blé à la mer. Quand le jour fut venu, ils ne reconnurent point la côte; mais, apercevant un golfe qui avait un rivage, ils songeaient à y faire échouer le vaisseau s'ils le pouvaient. Ayant donc levé les ancres, ils se confièrent à la mer, relâchant en même temps les liens du gouvernail; et avec la voile d'artimon qu'ils abandonnèrent au vent, ils allaient vers le rivage. Puis, ayant rencontré une langue de terre qui déterminait deux courants, ils y poussèrent le vaisseau. Or, la proue demeurait immobile, parce qu'elle s'y était enfoncée, tandis que

la poupe était brisée par la violence des vagues. »

3. Nouvel effort de l'esprit du mal pour empêcher la réalisation de la prophétie : on voulait mettre à mort les prisonniers; le centurion ne le permit pas, afin de sauver Paul, qu'il chérissait extrêmement. « Le dessein des soldats était de tuer les prisonniers, de peur que l'un d'eux ne s'enfuît, après s'être sauvé à la nage. Mais le centurion, désirant préserver Paul, les arrêta, et commanda que ceux qui savaient nager se jetassent les premiers à la mer et se sauvassent à terre. Les autres se mirent sur des planches et d'autres pièces du vaisseau, de sorte que tous parvinrent au rivage. Et, tous s'étant sauvés, ils apprirent que l'île était appelée Malte. » Voyez-vous quel avantage ils retirèrent de cette tempête? Elle ne fut donc pas la preuve que Dieu les eût abandonnés. Vous demanderez comment ils pouvaient se soutenir sans prendre aucune nourriture. C'était la crainte qui les soutenait, et l'anxiété dans laquelle les jetait le danger en permanence ne leur permettait pas de sentir l'aiguillon de la faim. Tout cela s'explique donc par les circonstances. Ce qu'il y eut de vraiment prodigieux, ce fut leur salut en des conjonctures pareilles, au milieu de tels dangers, soit le salut de Paul, soit le salut de ses compagnons à cause de lui. « Et, avec la voile d'artimon, qu'ils abandonnèrent au vent, ils allaient vers le rivage. » C'est pour nous donner une idée de la violence de la tempête que l'historien s'exprime ainsi. Souvent on agit d'une manière différente. Ils carguèrent les voiles pour résister à la fureur des vents, et c'est l'usage quand ils sont furieux. Ils se trouvaient alors du côté de l'Adriatique, mer particulièrement dangereuse. « Or, nous étions dans le vaisseau deux cent soixante-seize personnes. » Comment savoir le nombre exact des passagers? Sans doute qu'on leur demandait le but de leur voyage et qu'on arrivait ainsi à connaître leur nombre. S'ils ne prenaient absolument rien, c'est que l'imminence du péril leur en ôtait toute pensée. Aussi bien, la longueur et la difficulté du voyage ne furent pour l'Apôtre rien moins qu'inutiles; il en profita pour éclairer ses compagnons. Et ce ne fut pas peu de chose, puisque tous crurent en lui. Mais revenons sur ce qui précède :

« Après un long délai, la navigation devenant périlleuse, Paul avertissait les passagers en ces termes : Mes amis, je vois que la navigation commence à être pénible et périlleuse, non-seulement pour le vaisseau et pour sa charge, mais encore pour nous-mêmes. » Remarquez la simplicité du ton avec lequel il s'exprime. Il évite de paraître prophétiser, il semble parler d'une façon purement conjecturale. « Je vois, » dit-il. On n'aurait pas accepté son affirmation s'il l'eût formellement énoncée. Quand il a eu prédit ce qui devait arriver, il ajoute : « Le Dieu que je sers; » les engageant de cette manière à s'en rapporter à sa parole. Comment put-il se faire qu'aucun des passagers ne pérît? Il en eût péri si Dieu ne les eût sauvés. Naturellement, ils eussent dû tous périr; mais Dieu ne le permit pas. « Mais le centurion croyait plutôt le pilote et le maître du vaisseau que Paul. » La preuve de la nature affirmative de ce que Paul venait de dire, c'est l'opinion contraire exprimée par le pilote, qui connaissait à merveille cet ordre de choses. Donc, rien de conjectural au fond dans ce qu'a dit l'Apôtre : « Et, comme le port n'était pas sûr pour l'hiver. » Le peu de sûreté du port concourt également à démontrer le véritable caractère de la parole de Paul. Ce sont ses compagnons qui parlent par conjecture en conseillant de mettre à la voile; mais cela ne leur servit de rien; ils n'aboutirent qu'à la perte de ce qu'ils avaient, à cause de la violence de la tempête. « Comme nous étions violemment battus par la tempête, nous jetâmes de nos propres mains à la mer les agrès du navire, » dit l'Apôtre. Cela se passait de la sorte pour les guérir de leur incrédulité. Donc, tempête horrible, ténèbres affreuses. Pour éviter un désastre, on jette à la mer le blé, toute la cargaison; c'est le sens des mots : « Nous jetâmes tous les agrès du navire. » — L'historien poursuit : « Comme il y avait longtemps qu'on n'avait mangé, Paul dit : Mes amis, vous eussiez mieux fait de m'écouter, vous auriez évité une si grande perte. » La tempête et l'obscurité ne contribuaient pas peu à déterminer les passagers à lui prêter une favo-

rable attention. Le centurion lui-même a tant de confiance en lui, qu'il n'hésite pas à sacrifier l'embarcation. Cependant ne soyez pas étonnés que les matelots n'aient cru qu'à la fin : cette classe d'hommes est pleine de témérité, et difficilement elle donne sa confiance. Admirez plutôt la prudence de Paul : il évite tout ce qui témoignerait de l'indignation ou de l'amertume. « Vous eussiez mieux fait, » leur dit-il avec douceur. Il savait qu'il ne convenait pas de récriminer au milieu du danger, qu'on l'écouterait beaucoup plus volontiers lorsque la partie principale du danger serait passée. Toute espérance de salut étant à peu près perdue, il leur adresse ses exhortations et leur parle le langage de l'espérance. « La quatorzième nuit étant venue, ils attendaient avec anxiété que le jour parût. » On ne saurait dire que rien n'était arrivé de ce qui avait été dit; on voit clairement le contraire, et l'effroi des passagers en est une preuve. « Ils attendaient avec anxiété que le jour parût. » D'autre part, ils se trouvaient en des parages difficiles, dans les parages de l'Adriatique; leur faiblesse était extrême. « Voici le quatorzième jour que, dans l'attente d'un changement, vous demeurez sans manger. » Ils étaient donc aux portes de la mort; d'où cette prière : « Je vous en conjure donc, prenez quelque nourriture; il y va de votre salut; vous mourriez autrement d'inanition. » — « Ayant pris du pain, il rendit lui-même grâces à Dieu. »

Saint Paul par sa prière rend aux passagers le courage et la confiance.

4. A la vue de l'Apôtre remerciant Dieu de ce qui était advenu, les passagers reprirent à la fois courage et confiance. « Or, nous étions dans le vaisseau deux cent soixante et seize personnes. » A leur propos il avait été dit : « Aucun de vous ne périra. » Il fallait certes connaître parfaitement l'avenir pour affirmer qu'aucune personne ne perdrait la vie. « Quand ils furent rassasiés, ils allégèrent le vaisseau en jetant le blé dans la mer. » Tandis qu'ils semblent ne consentir qu'à prendre de la nourriture, ils s'en rapportent à Paul si absolument qu'ils jettent le blé dans la mer. Ils prennent aussi les précautions voulues, et Paul ne les en empêche pas. « Quand le jour fut venu, ils relâchèrent les liens du gouvernail. » Le navire est brisé durant le jour, ce qui les met à l'abri de cruelles anxiétés, et leur fait toucher du doigt l'accomplissement de la prédiction de l'Apôtre. « Le dessein des soldats était de mettre à mort les prisonniers. » A ce moment encore, ils eurent des égards pour Paul; c'est à sa considération que le centurion ne permit pas aux soldats d'exécuter leur dessein. Il fallait qu'ils fussent bien cruels pour vouloir mettre ces malheureux à mort. Heureusement, on ne le leur permit pas. Parmi les passagers, les uns gagnèrent la côte à la nage, les autres s'aidèrent de planches, enfin tous furent sauvés et la prophétie fut accomplie, quoiqu'elle fût de fraîche date; on a vu qu'elle n'avait pas été depuis longtemps produite, et que l'Apôtre avait parlé suivant les circonstances qui s'étaient naturellement présentées. Toute chance de salut avait disparu; ce qui faisait encore mieux apprécier le prophète par ses compagnons de voyage. On me demandera pourquoi Paul ne sauva pas aussi le navire. Je répondrai : Pour leur faire mieux connaître la grandeur du danger auquel ils avaient échappé; pour leur faire voir que la main de Dieu, et non la main de l'homme, les avait seule sauvés.

Donc, alors même que la tempête, que les flots, que la mer ballotteraient les justes, ils n'ont rien à craindre, ils procurent même aux autres le salut. Le navire périt; grâces à Paul, les passagers sont sauvés. Quel avantage que d'avoir un saint dans sa demeure! Nous aussi, bien des orages, et de plus graves, nous tourmentent; mais Dieu nous sauvera tout aussi facilement, pourvu que nous ayons confiance aux saints, et que nous écoutions, comme les compagnons de Paul, leur volonté. Ces derniers ne furent pas seulement sauvés; ils crurent de plus en lui. Le saint a beau être chargé de chaînes; il opère de plus merveilleuses choses que n'en opérera l'homme qui jouit de sa pleine liberté. Remarquez ce qui se passe ici : le centurion, qui est libre, a besoin de son captif; le pilote, malgré sa science, a besoin de celui qui est loin d'avoir cette même science. Il est vrai que Paul était un pilote véritable; il guidait, non un navire ordinaire, mais l'Eglise universelle, après avoir été rempli d'une science spiri-

tuelle et plus qu'humaine par le Seigneur qui commande à l'Océan. Bien des naufrages étaient à redouter pour les passagers de cette nef, bien des orages, bien des esprits mauvais. « Au dedans les luttes, au dehors les craintes. » II *Cor.*, VII, 5. Donc, Paul était vraiment un pilote.

Il en est à peu près de même de notre vie à tous. Parfois nous jouissons du calme; parfois aussi nous sommes ballottés par la tempête; parfois notre nonchalance, notre indifférence nous exposent à mille maux; cela, parce que nous n'écoutons pas l'Apôtre, et que nous ne cherchons pas à diriger notre course conformément à ses ordres. Il vogue encore aujourd'hui avec nous; seulement il n'est plus dans les fers. Maintenant aussi, les passagers entendent de sa bouche ces paroles : « Veillez sur vous; car, après mon départ, des loups ravissants pénétreront dans vos rangs..... Dans les derniers temps, il y aura des jours difficiles, des hommes épris d'eux-mêmes, avares, orgueilleux. » *Act.*, XX, 28-29; II *Tim.*, III, 1-2. Or, cette tempête est encore la plus redoutable de toutes.

5. Demeurons là où il nous recommande de demeurer, dans la foi; là, nous serons dans un port sûr. Ecoutons-le de préférence au pilote qui est en chacun de nous; je veux parler de la raison : ne suivons ni les ordres de celle-ci, ni ceux de tout autre guide, mais seulement les ordres de Paul; car il a connu par expérience bien des sortes de tempêtes. N'apprenons pas à les connaître par notre expérience; évitons la peine et la perte qu'elle nous coûterait. Ecoutez ses paroles : « Ceux qui veulent devenir riches tombent en de graves tentations. » I *Tim.*, VI, 9. Croyons-en ce qu'il nous dit. Voyez plutôt ce qu'il est advenu de ceux qui n'y ont pas cru. Ailleurs, l'Apôtre nous dit quelle est la cause des naufrages. « Ils ont fait naufrage touchant la foi. Pour vous, conclut-il, demeurez dans les doctrines qui vous ont été enseignées et que vous avez crues. » I *Tim.*, I, 19. Rapportons-nous-en à Paul. Fussions-nous au plus fort de la tempête, nous n'aurons aucun danger à redouter. Dussions-nous passer quatorze jours sans prendre de nourriture, dût toute espérance de salut nous être ravie, dussions-nous être environnés de ténèbres et d'obscurité, nous pourrons nous rire de tous ces dangers si notre foi n'éprouve pas de défaillance. Le navire qui nous porte, c'est la terre; une infinité de méchants et de scélérats y font leur passage; il y a des rois, il y a leurs satellites, il y a des justes comme Paul, il y a des prisonniers, des captifs du péché. Si nous prêtons à Paul notre foi, nos fers seront brisés, et Dieu lui accordera notre salut. Contesteriez-vous cette vérité, que les passions et les péchés soient de lourdes chaînes? Elles chargent, non pas les mains, mais l'homme entier. Qu'une personne extrêmement riche ne fasse aucun usage de ses trésors et les conserve stupidement, n'est-il pas vrai que son avarice est pour elle le plus redoutable des liens? Et si l'on se livre à la fatalité, ne se charge-t-on pas de chaînes d'un autre genre? Et si l'on s'abandonne à la superstition, aux observances dangereuses, n'en sera-t-il pas de même? Et si l'on devient l'esclave des convoitises et des amours criminels, qui rompra ces liens? Pour les rompre, il faut Dieu lui-même. Il suffit d'une seule de ces choses pour susciter un péril; mais, lorsque s'y joignent les chaînes et les tempêtes, à quels dangers ne sera-t-on pas exposé? Il faut si peu de chose pour causer notre perte! il suffit de la famine, de l'orage, de la méchanceté des passagers, de l'inclémence du temps. Mais Paul a pu braver tous ces périls. Nous ferons de même, nous aussi. Gardons avec nous les saints, et la tempête disparaîtra, et, dût-elle se déchaîner, le calme, la sérénité, la sécurité parfaite ne tarderont pas à se rétablir. La veuve de l'Ecriture avait pour ami un saint, et son enfant mort fut par lui rendu à la vie. Là où se sont reposés les pieds des saints, aucun désastre n'est à craindre; survient-il quelque épreuve, elle a pour objet le bien de nos âmes et la gloire de Dieu. Que le pavé de votre maison retentisse souvent des pas des saints, et le démon n'osera plus y marcher. Cela se comprend : de même qu'un parfum suave chasse toute odeur désagréable, de même là où l'on respire le parfum des saints, ce parfum chasse le démon, réjouit les personnes qui le respirent, charme et délasse les âmes. Où sont les buissons, habitent les bêtes farouches; où règne l'esprit d'hospita-

lité, il ne saurait y avoir de buissons; plus tranchante qu'une faux, l'aumône fait tomber les épines; plus ardente que le feu, elle les consume sans retour.

N'ayez donc pas de crainte. Le démon redoute la trace des saints, comme le renard la trace du lion. « Le juste a le courage du lion, » dit l'Ecriture. *Prov.*, XXVIII, 1. Ouvrons à ces lions l'entrée de nos demeures, et toutes les bêtes sauvages s'enfuiront dès qu'elles entendront, je ne dis pas leurs cris, mais seulement leurs voix. Les rugissements du lion inspirent moins de frayeur aux autres animaux que la prière du juste n'en inspire aux esprits mauvais. Il n'a qu'à parler pour que ces derniers soient saisis de crainte. Où trouverons-nous de tels hommes aujourd'hui? demanderez-vous. Partout nous en trouverons si nous avons la foi, si nous cherchons avec zèle, avec empressement. Où donc avez-vous cherché, je vous le demande? Quand donc vous êtes-vous préoccupé de cette question? Ne soyez pas étonné de ne pas trouver, si vous ne cherchez pas : « celui-là seul trouve qui cherche, non celui qui ne cherche pas. » *Matth.*, VII, 7. Prêtez l'oreille aux saints qui habitent les solitudes; renoncez à l'or et à l'argent. Sur tous les points de la terre vous trouverez de ces hommes. S'ils ne viennent pas chez vous, allez chez eux, entretenez-vous avec eux, fréquentez leur maison, jouissez de leurs rapports et de leurs bénédictions; car il y a de grandes bénédictions à retirer du commerce des saints. Puissions-nous les recueillir, afin que, secondés par leurs prières, nous obtenions miséricorde du Dieu qui les soutient, par la grâce et la charité du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

« Les barbares nous témoignèrent une grande humanité. Ayant allumé du feu, ils nous réchauffèrent, à cause de la pluie et du froid. Paul, ayant ramassé quelques sarments et les ayant mis au feu, une vipère que la chaleur fit sortir s'élança sur sa main. »

1. L'humanité que leur témoignent les barbares, l'historien l'explique par ces mots : « Ayant allumé du feu, ils nous réchauffèrent. » Ils n'eussent retiré aucun avantage de leur arrivée à terre, si le froid leur eût donné la mort; c'est pourquoi on allume un grand feu. Paul, prenant alors des sarments, les jeta dans le foyer. « Paul, dit l'historien, ayant amassé un grand nombre de sarments..... » Toujours il met la main à l'œuvre; il n'a recours à des prodiges que lorsqu'ils deviennent nécessaires. Durant la tempête, il ne prophétisa leur salut à tous que lorsqu'il y eut nécessité. Le voilà maintenant qui ramasse des sarments et les met au feu. Ce n'est ni par orgueil ni par désœuvrement qu'il le fait, mais pour alimenter une chaleur qui leur devait être salutaire. Tout à coup une vipère, réchauffée par le feu, s'élança sur sa main; qu'elle se soit élancée réellement sur lui, le texte subséquent le prouve : « Dès que les barbares virent cette bête suspendue à sa main, ils se dirent les uns aux autres : Sans doute que cet homme est un meurtrier, puisque, après avoir évité le naufrage, la vengeance divine ne lui permet pas de vivre. » Dieu le permit ainsi : ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient dit assurait leur foi au miracle qui allait s'accomplir sous leurs yeux. Il y a beaucoup de sens dans ce langage des barbares, beaucoup d'honnêteté dans cette appréciation raisonnée de leur part. Ce qu'ils voient les prédispose donc à mieux admirer ce qui va se passer. « Mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal. Les barbares pensaient qu'il enflerait et tomberait mort tout à coup. Après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait pas de mal, ils changèrent de sentiment et dirent qu'il était un dieu. » Eux, qui pensaient qu'une en-

flure allait lui donner la mort, quand ils voient qu'il n'en est rien, ils disent hautement que c'est un dieu. Ils lui rendent des honneurs en conséquence, comme le fit le peuple en Lycaonie.

« En ce lieu, Publius, le premier de l'île, avait des terres, et nous recevant chez lui, il nous traita avec beaucoup de bonté durant trois jours. » Ce Publius, riche et fortuné, les accueillit donc dans sa demeure : quoiqu'il n'eût rien vu de ce qui avait eu lieu, il suffit de leur malheur pour qu'il les traitât de la façon la plus hospitalière. « Or, il arriva que le père de Publius était au lit, malade de la fièvre et de la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit. » Publius fut ainsi récompensé de son hospitalité; ce qu'il avait mérité lui fut accordé. « Après ce miracle, tous ceux de l'île qui étaient malades s'approchaient de lui et recouvraient la santé. Ils nous rendirent aussi de grands honneurs, et, à notre départ, ils nous donnèrent tout ce qui nous était nécessaire, » à nous, aussi bien qu'aux autres voyageurs. Les compagnons de Paul, une fois échappés à la tempête, ne furent pas oubliés; à cause de Paul encore, ils furent reçus hospitalièrement, et durant trois mois, il fut pourvu à tous leurs besoins; car ils y demeurèrent cet espace de temps, comme il résulte du récit de l'historien.

« Au bout de trois mois, nous nous embarquâmes sur un vaisseau d'Alexandrie qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui avait pour marque distinctive Castor et Pollux. Arrivés à Syracuse, nous y demeurâmes trois jours. De là, côtoyant les terres, nous vînmes à Rhégium, et, le lendemain, le vent soufflant du midi, nous arrivâmes en deux jours à Pouzzoles, où nous trouvâmes quelques-uns de nos frères, qui nous prièrent de demeurer sept jours chez eux; après, nous prîmes le chemin de Rome. Et, lorsque nos frères de Rome l'eurent appris, ils vinrent au-devant de nous jusqu'au forum d'Appius et aux trois hôtelleries. Paul, les ayant vus, rendit grâces à Dieu, et fut rempli de confiance. » Paul est l'âme de tout ce qui se fait; c'est lui qui gagne à la foi les prisonniers, les soldats, le centurion. Il est vrai que, eussent-ils eu un cœur de pierre, les conseils qu'ils en avaient reçus, la prédiction qu'ils avaient entendue, les prodiges qu'ils avaient vus, les secours qui leur avaient été donnés, auraient dû suffire pour les porter à concevoir de l'Apôtre une haute idée. Lorsque le jugement est sain et libre de toute passion, il se rend promptement à la droiture et à la vérité. Déjà donc l'Evangile était arrivé en Sicile, déjà il avait été porté jusqu'à Pouzzoles, où Paul trouva des frères chez lesquels il demeura. Le bruit de sa venue s'étant répandu, d'autres accourent; ils ne sont pas découragés par la nouvelle de la captivité de l'Apôtre, leur affection est telle qu'ils n'hésitent pas à venir à sa rencontre. « En les voyant, il reprit confiance. » Bien qu'il eût opéré plusieurs miracles, il sentit à leur vue sa confiance augmenter. Par où nous apprenons que les consolations humaines ne lui firent pas plus défaut que les consolations divines. « Quand nous fûmes arrivés à Rome, on permit à Paul de demeurer où il voudrait, sous la garde d'un soldat. » Il lui est donc permis de se fixer à son gré; preuve incontestable de l'admiration qu'il excitait, puisqu'on le traitait d'une manière à ce point exceptionnelle. « Trois jours après, il fit appeler les premiers d'entre les Juifs. » Il prend cette précaution pour prévenir tout bruit contraire à la vérité. Quels rapports avait-il donc avec eux? Il n'avait pas à craindre qu'ils devinssent les accusateurs. Là n'était pas sa préoccupation; ce qu'il voulait, c'était leur exposer sa doctrine, et prévenir de leur part tout scandale.

Les Gentils montrent plus d'empressement envers saint Paul que les Juifs témoins de ses miracles.

2. Ainsi donc, tandis que les Juifs, témoins de tant de miracles, persécutent avec acharnement les disciples du Christ, les barbares, sous les yeux desquels aucun miracle n'avait été accompli, sont touchés par le simple spectacle du malheur d'autrui. « A coup sûr, disent-ils d'abord, cet homme est un meurtrier. » Ils ne s'expriment pas d'une façon quelconque. « A coup sûr, » s'écrient-ils, ce que nous voyons ne permet pas de penser autrement. « La vengeance divine ne le laisse pas vivre. » La Providence ne leur était donc pas inconnue; de sorte qu'ils étaient plus philosophes que les philosophes

eux-mêmes. Ces derniers refusent à la Providence toute action sur les choses de ce monde; ces barbares croyaient que Dieu était présent en tout lieu, et que, parût-on s'être soustrait à son atteinte, on finirait toujours par tomber entre ses mains. Néanmoins, ils ne se déchaînent pas contre Paul, ils ont pour son malheur une sorte de respect; ils n'expriment pas leur appréciation à haute voix, ils se contentent de se communiquer les uns aux autres les pensées que leur suggéraient les fers dont les naufragés étaient chargés. Qu'ils rougissent donc ces hommes qui disent : Ne faites pas de bien aux captifs. Voici des barbares qui nous couvrent de confusion; ils ne connaissaient pas ces malheureux, et il leur suffit de voir en eux des hommes et des hommes dans l'épreuve, pour les traiter avec humanité. « Ayant attendu longtemps; » sans doute ils comptaient bien que Paul en mourrait. Mais il se contenta de jeter le serpent dans le feu, et il leur montra sa main intacte. Ce spectacle les remplit de saisissement et d'admiration. Ils ne comprirent pas sur-le-champ ce qu'il y avait de merveilleux. Leur attente avait pour but de voir si c'était bien sérieux; et, de la sorte, on ne put douter de la réalité du prodige qui venait de s'accomplir. « En ce lieu, Publius, le premier de l'île, avait des terres : nous recevant chez lui, il nous traita avec beaucoup de bonté. » Langage fort juste; car il fallait beaucoup de bonté pour donner une hospitalité généreuse à deux cent soixante et dix personnes. Et maintenant, jugez du mérite de l'hospitalité. Que Publius vît en cela quelque chose de méritoire, qu'il ne cédât pas à la nécessité, qu'il ne le fît pas à contre-cœur, nous en avons une preuve dans les trois jours durant lesquels il les garda chez lui. Aussi fut-il récompensé dignement de sa bonne action, et le fut-il même magnifiquement. Son père, qui souffrait de la dyssenterie, fut guéri par l'Apôtre, ainsi qu'une foule d'autres malades, et l'on reconnut ces bienfaits de Paul par des honneurs et des offrandes. « Ils nous rendirent de grands honneurs, et quand nous partîmes, ils nous donnèrent toutes les provisions nécessaires. » Paul ne reçut pas en cela le prix de ses bonnes œuvres. Gardez-vous de le croire; ce fut seulement l'accomplissement du mot de l'Ecriture : « L'ouvrier est digne de la nourriture qui lui est nécessaire. » *Matth.*, x, 10. Manifestement ceux qui exercèrent envers l'Apôtre l'hospitalité, entendirent la parole évangélique; et il ne les eût pas entretenus durant ces trois mois, s'ils n'eussent pas embrassé la foi et n'en eussent pas donné de justes témoignages. J'en conclus que le nombre des fidèles y fut considérable.

« Nous nous embarquâmes sur un vaisseau d'Alexandrie qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui avait pour marque distinctive, Castor et Pollux. » Sans doute, les images de ces personnages étaient peintes sur le vaisseau, car il était monté par des idolâtres. Après cela, nouveaux délais, puis nouvelle hâte. « Il fut permis à Paul de demeurer où il voudrait. » Tel était le respect qu'il inspirait, qu'on lui permettait de demeurer là où il voudrait. N'en soyez pas étonnés. Si on lui a précédemment témoigné de la bienveillance, à plus forte raison doit-on lui en témoigner maintenant. « Le vent soufflant du midi, nous arrivâmes en deux jours à Pouzzoles. Nous y trouvâmes des frères, qui nous prièrent de demeurer chez eux sept jours. Nous prîmes ensuite le chemin de Rome. Lorsque nos frères de Rome l'eurent appris, ils vinrent au-devant de nous jusqu'au forum d'Appius et aux trois hôtelleries. » Apparemment qu'ils vinrent à leur rencontre dans la crainte de quelque danger. Notez que dans une si longue traversée, nos voyageurs n'abordent dans aucune ville, mais seulement dans une île. Cette traversée dura l'hiver entier, afin que les passagers pussent, grâce à ces circonstances diverses, embrasser la foi. « On permit à Paul de demeurer là où il voudrait, sous la garde d'un soldat. » Précaution excellente. De cette manière, toute crainte d'embûches était écartée, aussi bien que toute crainte de sédition. Le soldat avait donc moins pour mission de le garder à vue que de le protéger contre toute entreprise haineuse. Il ne convenait pas qu'il fût attenté dans cette ville où résidait l'empereur à la tranquillité d'un homme qui en avait appelé à ce prince. Voilà comment bien des choses dirigées contre nous finissent

par tourner à notre avantage. Le soldat veillait donc à la sûreté de Paul. Cependant ce dernier, ayant fait appeler les principaux des Juifs, s'entretient avec eux. Ceux-ci n'osent s'élever contre lui, ni lui opposer quelque raison que ce soit, bien qu'il les stigmatise avec une extrême sévérité. Ils n'avaient plus l'audace d'entreprendre quelque chose contre lui.

C'est là un spectacle étonnant, que les mesures prises en haine de nous, et non les mesures prises en notre faveur, soient précisément celles qui assurent notre sécurité. Jugez-en plutôt par ces exemples : Pharaon commande que tous les enfants mâles soient jetés dans le fleuve. S'il n'eût point publié cette ordonnance, si les enfants mâles n'eussent pas été exposés, Moïse n'eût pas été sauvé par la fille du monarque, ni élevé dans son palais. Le principe de sa grandeur, ce ne fut donc pas d'être sauvé, mais d'avoir été exposé. En cela, Dieu déployait sa sagesse et sa puissance en même temps. Un Hébreu dit à Moïse d'un ton menaçant : « Veux-tu donc me tuer? » *Exod.*, II, 14. Source de nouveaux avantages pour Moïse. La Providence le permettait de la sorte, afin qu'il eût sa fameuse vision du désert, que le temps marqué arrivât, qu'il se formât à la sagesse dans la solitude, tout en vivant loin des dangers. Les piéges qui lui furent dressés par les Hébreux n'aboutirent qu'à le rendre plus illustre. Il en fut de même pour Aaron. On s'élève contre ce dernier, on ne contribue qu'à sa gloire; car, à cette occasion, Aaron reçoit la robe sacerdotale, la tiare, tous les autres ornements de la dignité qui lui est conférée, et cette lame de métal qui le signale désormais à la vénération de tous. Vous connaissez tous ces faits; c'est pourquoi je passe outre. Si vous le préférez, allons chercher des exemples dans les temps les plus reculés. Caïn tue son frère : à qui ce crime profite-t-il? A la victime. Ecoutez ce que dit le Seigneur : « La voix du sang de ton frère crie vers moi; » *Gen.*, IV, 10; et ailleurs l'Apôtre nous parle « d'un sang qui crie plus fort encore que le sang d'Abel. » *Hebr.*, XII, 24. Caïn délivra son frère des incertitudes de l'avenir, il rehaussa l'éclat de sa récompense. Nous savons tous avec quelle prédilection Dieu le traita. Quel mal lui advint-il de sa mort prématurée? Aucun; car où est l'avantage de ceux qui meurent après une longue vie? Il n'y en a aucun. Le bonheur ne dépend ni de la longueur ni de la brièveté de la vie, mais seulement du bon usage que nous en faisons. Les trois enfants furent précipités dans la fournaise, et n'en devinrent que plus glorieux; Daniel fut jeté dans la fosse, et son éclat en fut augmenté.

Les épreuves tournent toujours à notre avantage.

3. Toujours, par conséquent, vous le voyez, les épreuves tournent à notre avantage, même en cette vie, à plus forte raison dans l'autre. Au méchant, il arrive ce qui arriverait à l'homme qui, armé d'un roseau, voudrait lutter contre le feu. Tout en paraissant le combattre, il en raviverait l'ardeur et consumerait son arme. Le mal est pour la vertu comme une nourriture, et le principe d'une plus admirable splendeur. Dieu se sert de l'injustice de telle manière que notre mérite n'en devient que plus éclatant. Le démon a beau multiplier ses persécutions, il ne contribue qu'à rehausser la gloire de ceux qu'il persécute. Vous me demanderez pourquoi cette règle n'a point été justifiée par Adam, et pourquoi notre premier père a perdu sa couronne. Je maintiens mon affirmation, à savoir, que Dieu s'est servi de l'esprit mauvais pour le bien de sa créature. Si Adam a souffert en quelque chose, il est le seul auteur du préjudice qu'il a souffert; car si les maux que les autres s'efforcent de nous causer sont une source d'avantages précieux pour nous, il n'en est pas ainsi des maux que nous nous faisons à nous-mêmes. Et cependant nous gémissons sur les maux qui nous viennent d'autrui, et nous ne gémissons pas sur les maux dont nous sommes le principe. C'est pourquoi Dieu nous enseigne que les injustices venant du dehors concourent à l'éclat de celui qui en est le but, au lieu qu'il y a préjudice réel pour celui qui blesse lui-même sa conscience; de la sorte, nous apprenons à braver courageusement les premières et à prendre souci du second. En ce qui concerne Adam, à lui seul toute la faute. Pourquoi vous en rapportiez-vous à la parole de la femme? Pourquoi n'avez-vous pas repoussé les conseils pervers qu'elle vous donnait? Vous seul avez



tout fait. Si le démon seul était l'auteur de votre chute, il s'ensuivrait que tous les hommes tentés par lui devraient périr; or, ils ne périssent pas, et cela, parce que le succès de leur résistance est entre leurs mains. — Alors, répliquerez-vous, tous ceux qui sont tentés devraient faire le bien. — Nous devrions encore, si tout dépend de nous en cette affaire, périr même en dehors de l'intervention du diable. C'est là ce qui malheureusement arrive. Bien des hommes périssent, que le diable n'a pas tentés.

Non, l'esprit malin n'est pas le seul à travailler à notre perte; nous y travaillons efficacement par notre nonchalance; s'il intervient pour notre perte, c'est que nous lui rendons la tâche facile. En quel moment, je vous le demande, le démon exerça-t-il sur Judas son influence fatale? Lorsque Satan fut entré dans son âme, répondrez-vous. Mais pourquoi y entra-t-il? Le voici : Parce que c'était un voleur, et que l'argent des aumônes lui était confié. C'est lui-même qui ouvrit au diable la porte toute grande. Le diable ne commence pas toujours, et nous sommes souvent les premiers à l'accueillir et à l'appeler. — Quoi qu'il en soit, ôtez le diable, il y aura, direz-vous, beaucoup moins de maux. — Oui, mais un supplice inévitable serait notre partage : maintenant, mon bien-aimé, les châtiments qui nous sont réservés sont beaucoup plus légers; si de nous-mêmes nous accomplissions des actes gravement condamnables, nous en serions grièvement punis. Supposer qu'Adam ait péché sans avoir été tenté au préalable, eût-il bien obtenu miséricorde? Vous objecterez qu'il n'eût pas péché. Quelle preuve m'en apportez-vous? Lâche, faible, enclin à l'orgueil comme il l'était, ainsi qu'il résulte de son inexplicable complaisance, il eût certainement commis de lui-même cette faiblesse. Quel est donc le diable qui inspira aux fils de Jacob leurs sentiments de haine contre Joseph?

Ainsi donc, mes bien-aimés, veillons sur nous, et le diable ne concourra qu'à rehausser notre mérite. En quoi Job eut-il à souffrir de ses tentatives? Vous me direz de ne pas citer cet exemple : celui-là qui est faible, poursuivrez-vous, en souffrira. — Mais cet homme faible souffrira tout autant, quand même le diable n'existerait pas. — Soit; mais, le diable existant, il en souffrira davantage. — D'autre part, s'il pèche suivant ses suggestions, il en sera moins grièvement châtié; car les peines réservées aux péchés ne sont pas toutes les mêmes. N'allons pas nous séduire nous-mêmes. Tenons-nous sur nos gardes, et nous n'aurons rien à craindre de cet esprit, il ne peut que nous préserver de tout engourdissement. Arrêtons-nous un instant, je vous prie, à cette considération. Supposez qu'il n'y ait eu ni bêtes féroces, ni inclémence du temps, ni maladies, ni peines, ni afflictions; qu'est-ce que l'homme, à votre avis, serait devenu? Un animal immonde, d'après moi, plutôt qu'un homme; un être tout entier plongé dans l'intempérance et les plaisirs sensuels, d'autant plus qu'il n'en serait pas détourné par les préoccupations avec lesquelles maintenant il doit compter. En sorte que présentement les soucis et les inquiétudes sont pour l'homme une école de sagesse, un gymnase de vertu, une discipline des plus salutaires. Pesez encore cette considération : Prenons un homme qui aura grandi dans un palais sans avoir jamais connu de souffrance, de souci, de sollicitude, sans avoir jamais rencontré d'obstacle ni de résistance, avec la facilité d'exécuter et de satisfaire tous ses caprices, avec un monde de serviteurs tout occupés à ses ordres; cet homme ne serait-il pas plus insupportable qu'une brute elle-même? Les maux de la vie sont pour nous ce qu'est pour un glaive une pierre à aiguiser; et c'est pour cela que les pauvres l'emportent la plupart du temps en sagesse sur les riches, parce qu'ils ont été plus souvent et plus violemment ballottés par le malheur. Le corps qui demeure dans l'oisiveté et l'immobilité sera bientôt envahi par les maladies : celui que l'on éprouve par le mouvement, la peine, la fatigue sera plus beau et plus sain à la fois. Pareille chose arrive à l'âme. Laissez le fer à terre, la rouille le dévore; usez-en, il devient remarquable par son éclat : ainsi de l'âme qu'exercent les peines de la vie. Que l'âme demeure dans l'immobilité, les connaissances industrielles y périront elles-mêmes. Or, c'est à l'occasion des obstacles que l'âme sort

de l'immobilité, c'est la résistance qui la provoque à l'action. Otez la résistance, plus de provocation semblable. Par exemple, que tout fût parfaitement beau, les arts n'eussent jamais eu l'occasion de se produire; de même, si tout marchait au gré de nos désirs, notre âme ne serait jamais secouée de sa torpeur; elle y serait portée constamment, et elle y perdrait toute sa joie. Les nourrices ont bien le soin, selon la recommandation qui leur en est faite, de n'avoir pas sans cesse sur les bras leurs nourrissons, pour ne pas leur donner une habitude funeste et ne pas nuire au développement de leurs forces corporelles. Aussi, d'ordinaire les enfants qui ont été nourris dans la maison paternelle sont-ils plus faibles que les autres, les soins excessifs et hors de propos dont ils sont l'objet nuisant à leur santé.

Ce sont d'excellentes armes que les afflictions, que les sollicitudes, que les provocations dans de certaines limites. Les biens et les maux concourent à développer en nous la force de l'âme; mais si les uns ou les autres prédominent hors de toute mesure, ils causent notre perte; car, ou bien ils nous amollissent, ou bien ils nous écrasent. N'est-ce pas là le genre de discipline auquel le Christ a soumis ses disciples? Ils ont été soumis à des privations, à plus forte raison devons-nous y être soumis. Si donc nous souffrons, réjouissons-nous, au lieu de nous indigner. Les biens et les maux sont autant de remèdes propres à guérir nos plaies, les uns par la douceur, les autres par l'amertume; pris exclusivement, les uns ou les autres ne nous seraient d'aucun profit. Rendons grâces à Dieu des uns et des autres; ce n'est jamais sans raison qu'il les permet; toujours il se propose l'intérêt de nos âmes. Témoignons-lui donc pour ces diverses choses notre reconnaissance, remercions-le, glorifions-le, supportons bravement les peines de la vie, réfléchissons à ce qu'elles ont de passager, appliquons notre esprit aux biens futurs, afin de traverser légèrement le siècle présent et de mériter les biens à venir, par la grâce et la charité du Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

« Trois jours après, Paul fit appeler les premiers d'entre les Juifs; et, quand ils furent venus, il leur dit : Mes frères, quoique je n'eusse rien fait ni contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, j'ai été retenu prisonnier à Jérusalem et livré aux Romains. Ceux-ci, m'ayant interrogé, voulaient me délivrer, parce qu'ils ne me trouvaient coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Les Juifs s'y opposant, j'ai été contraint d'en appeler à César, ne voulant néanmoins accuser en aucune manière ceux de ma nation. Voilà pourquoi j'ai demandé à vous voir et à vous parler; car c'est pour l'espérance d'Israël que je porte ces chaînes. »

Prudence de saint Paul.

1. L'Apôtre agit avec prudence en invitant les premiers des Juifs à un entretien. Il se proposait de se justifier et de justifier les autres : lui-même, afin qu'on ne le crût pas coupable et qu'ils ne se nuisissent pas; les autres, afin de ne pas faire retomber sur eux toute la responsabilité. Selon toute apparence, le bruit s'était répandu qu'il avait été livré par les Juifs; et il n'en fallait pas davantage pour les remplir de frayeur. C'est ce que Paul veut prévenir, en exposant avec modération sa propre justification. Mais examinez de quelle manière il la présente : « Mes frères, quoique je n'eusse rien fait, ni contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, j'ai été retenu prisonnier à Jérusalem et livré au pouvoir des Romains. » A ceux qui auraient pu répliquer : Comment croirons-nous que vous avez été livré sans motif? il répond : « Ceux-ci, m'ayant interrogé, voulaient me délivrer. » J'ai pour témoins de mon innocence les gouverneurs romains qui, ma cause bien examinée, voulaient me remettre en liberté. Pourquoi ne le firent-ils pas? « Les Juifs s'y opposèrent. » Comme il atténue leurs torts! Comme il lui eût été facile de les faire voir sous un jour beaucoup plus défavorable! « Aussi, poursuit-il, je fus contraint d'en appeler à César. » Toutes ces paroles ont pour but de les excuser. On eût pu lui dire : N'est-ce pas pour les charger que vous avez pris cette détermination? Il prévient cette difficulté par ces mots : « Ce n'est pas que je voulusse accuser en aucune manière ceux de ma nation. » Si j'ai fait appel à César, c'est pour échapper moi-

même au danger que je courais, non pour devenir leur accusateur. A cause de vous, je suis chargé de ces fers; tant je suis éloigné de vouloir vous faire de la peine! Et les Juifs, quelle est leur attitude? Ils sont touchés par le langage de l'Apôtre, et ils songent non-seulement à se défendre eux-mêmes, mais encore à défendre leurs coreligionnaires. Ecoutez surtout le récit de l'historien :

« Ils lui dirent : Nous n'avons point reçu de lettre de Judée sur vous, et nul de nos pères n'est venu nous dire du mal sur votre compte. Nous voudrions bien apprendre de vous-même ce que vous pensez; car nous ne savons de cette secte qu'une chose, c'est qu'elle est partout combattue. » Ni par communication verbale, ni par communication épistolaire, nous n'avons ouï de mal sur vous; néanmoins, il nous serait agréable de vous entendre vous expliquer vous-même. Comme ils tiennent à découvrir leur sentiment, ils ajoutent : « Nous ne savons de cette secte qu'une chose, c'est que partout elle est combattue; » car, pour eux, ils n'ont à ce sujet rien à se reprocher. « Ayant donc fixé un jour avec lui, ils vinrent en grand nombre dans sa demeure. Et il leur prêchait le royaume de Dieu depuis le matin jusqu'au soir, confirmant par des témoignages ce qu'il exposait, et leur prouvant Jésus par la loi de Moïse et les prophètes. Les uns croyaient ce qu'il disait, et d'autres ne le croyaient pas. » Donc il ne leur répond pas sur-le-champ, et il leur indique un jour pour qu'ils l'entendent, et, quand ils sont venus, il les entretient de la loi de Moïse et des prophètes. « Et les uns croyaient, et les autres ne croyaient pas. Et comme ils ne pouvaient s'accorder entre eux, ils se retiraient. Paul ne leur dit plus que cette parole : Le Saint-Esprit a dit avec beaucoup de vérité par la bouche d'Isaïe à nos pères : Vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point; car le cœur de ce peuple est appesanti; leurs oreilles se sont fermées, ainsi que leurs yeux, en sorte que leurs yeux ne voient pas, que leurs oreilles n'entendent pas, que leur cœur ne comprend pas, qu'ils ne se convertissent pas, et que je ne puis les guérir. » *Isa.*, VI, 9. Au moment où ils se retirent en discutant, Paul leur cite ce texte d'Isaïe, non certes pour leur faire de la peine, mais pour les confirmer dans leurs bonnes résolutions : « Vous entendrez de vos oreilles, et vous n'entendrez pas, » disait le prophète, déclarant par là ce qu'avait d'inconcevable l'incrédulité des Juifs; malgré les oracles qui les avaient éclairés si longtemps à l'avance, ils ne se convertissaient pas. Les mots « avec beaucoup de vérité, » montrent la justice de leur réprobation. De cette manière, il fut donné aux Gentils de connaître ce mystère. Il ne faut donc pas s'étonner de l'opposition des Juifs; dès longtemps elle avait été annoncée. Paul s'efforce ensuite de réveiller en eux, à l'occasion des Gentils, un sentiment d'émulation. « Sachez donc, leur dit-il, que ce salut qui vient de Dieu est envoyé aux Gentils, et qu'ils le recevront. Et, lorsqu'il eut ainsi parlé, les Juifs s'en allèrent, ayant de grands débats entre eux. Or, Paul demeura deux ans dans une maison qu'il avait louée et y reçut tous ceux qui venaient vers lui; et il prêcha le royaume de Dieu, enseignant avec une grande confiance, sans que nul s'y opposât, ce qui regarde le Seigneur Jésus. »

2. Reprenons la suite du texte. « Voilà pourquoi j'ai demandé à vous voir; » dit l'Apôtre aux Juifs. Je n'ai pas voulu laisser le temps à la calomnie de se produire; voilà comment j'ai pu me soustraire aux mains de mes ennemis, et pour quelle raison je suis venu. Loin de moi la pensée d'attirer des calamités sur la tête des autres; j'ai voulu seulement éviter celles qui me menaçaient. Et les Juifs répondirent : « Nous voudrions bien apprendre de vous-même ce que vous pensez. » Notez le ton de douceur avec lequel ils lui parlent : « Nous voudrions bien; » ils cherchent à justifier leurs coreligionnaires. Aussi vinrent-ils fidèlement au jour et au lieu marqués. N'est-ce pas là une preuve bien forte de la condamnation qu'ils s'infligeaient à eux-mêmes? S'ils eussent eu confiance en leur propre cause, tout en venant au lieu convenu, ils eussent cherché à remporter sur Paul quelque avantage; dans le peu de confiance qu'ils éprouvent, ils ne viennent qu'avec difficulté. Du reste, la multiplicité de leurs tentatives établit suffisamment

quels sentiments ils éprouvaient. « Et les uns croyaient à ce que disait Paul, et les autres n'y croyaient pas; et, comme ils ne pouvaient s'accorder entre eux, ils se retiraient; » par conséquent, dans l'incrédulité. A Rome, les Juifs ne dressèrent, contre l'Apôtre, aucune embûche; ils ne le firent qu'en Judée, où ils exerçaient une sorte de tyrannie. Pourquoi le Seigneur fit-il quitter à Paul ce pays, et lui dit-il : « Hâte-toi de sortir de Jérusalem? » *Act.*, XXII, 18. Pour montrer en même temps, et la perversité de ce peuple, et la vérité de la prophétie du Sauveur, annonçant qu'ils ne recevraient pas son Evangile; pour mettre en lumière la disposition de Paul à tout souffrir, exemple bien consolant pour les fidèles habitants de la Judée, où l'Apôtre fut si cruellement persécuté. Cependant il parlait des choses de la loi, quand on le maltraitait de la sorte; que n'eût-il pas dû souffrir s'il eût prêché la gloire du Christ? Il se purifiait dans le temple, et on ne pouvait le supporter; de quel œil l'eût-on regardé s'il eût publié l'Evangile? Il ne leur dit rien de semblable à ces mots : Que signifient vos accusations? qu'avez-vous donc entendu? On le vit, et tous les Juifs furent saisis d'indignation. C'est avec raison que le salut fut donné aux Gentils, que l'Apôtre fut envoyé bien loin prêcher aux idolâtres la vérité. Observez la marche qu'il suit : il commence par appeler les Juifs; puis, sur leur refus formel, il vient aux Gentils. « L'Esprit saint a dit; » ne soyez pas surpris de cette expression. D'ordinaire c'est un ange qu'on regarde comme l'organe des paroles prononcées par le Seigneur. « L'Esprit saint a dit avec beaucoup de vérité. » Autre chose est ce qui se passe ailleurs, autre chose ce qui se passe ici. Lorsque nous faisons allusion à certaines paroles sorties de la bouche d'un ange, nous ne disons pas : L'ange a dit avec beaucoup de vérité; mais bien : « Le Seigneur, l'Esprit a dit avec beaucoup de vérité. » D'où cette conclusion : N'y pas croire, c'est ne pas croire à l'Esprit même. Cet ordre de choses avait donc été prédit et prévu par le Seigneur.

« Lorsqu'ils m'eurent interrogé, ils voulaient me délivrer, » n'ayant trouvé rien en moi qui méritât une condamnation, ils étaient prêts à me rendre à la liberté. Mais, au lieu de briser ses fers, on le livra au pouvoir des Romains. On ne pouvait le condamner, et on pouvait le garder captif! Singulière liberté! « Je fus contraint d'en appeler à César. Ce n'est pas que je voulusse accuser en quelque manière ceux de ma nation. » Je cherchais non à causer du mal aux autres, mais à reconquérir ma liberté; c'est donc contre mon gré, par nécessité, que je pris cette mesure. Le langage de l'Apôtre présente ici un laisser-aller remarquable; il ne se considère pas comme étranger aux Juifs, mais comme un des leurs : « Ceux de ma nation. » En même temps il poursuit son dessein. Il ne dit pas : Je n'accuse pas; il dit : « Ce n'est pas que je voulusse accuser. » Que de mauvais traitements n'avait-il pas cependant soufferts! Il évite toute expression de cette nature pour ne pas les blesser. Il ne cherche pas davantage à les épargner; aussi passe-t-il rapidement et légèrement sur tous ces points, au lieu de parler sans voiles. Il lui suffisait d'établir qu'on l'avait livré chargé de chaînes aux mains des Romains. Les Juifs de Rome eussent dû blâmer et condamner leurs coreligionnaires de Judée; c'est le contraire qu'ils essaient; mais, tout en se proposant de les justifier, ils n'aboutissent qu'à faire ressortir leur culpabilité. « Nous ne savons qu'une chose, c'est que partout elle est combattue. » Cela n'empêche pas cependant les hommes d'y croire en tout lieu. « Il leur parlait de la loi et des prophètes. » L'Apôtre ne recourt pas aux miracles pour leur fermer la bouche; il lui suffit des prophètes et de la loi. Sans doute, il eût pu opérer quelques prodiges; mais ils eussent produit un effet moindre qu'une démonstration basée sur la loi et les prophètes. Si vous estimez étrange l'incrédulité de ces Juifs, voici de quoi calmer votre surprise : c'est une prophétie qui l'annonce : « Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; » ce qui est plus vrai maintenant, semble dire l'Apôtre, que cela ne l'était autrefois; « vous verrez, et vous ne saisirez pas, » aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois. Cette prophétie, dirigée contre l'incrédulité des Juifs, avait pour but non de les blesser, mais de les préserver du danger qui les menaçait: « Sachez donc que ce salut qui

vient de Dieu est envoyé aux Gentils, et qu'ils le recevront. » — Alors, pourquoi nous parler? Ne saviez-vous pas ce que vous nous dites? — Sans doute, je le savais; si je vous parle de la sorte, c'est pour que vous embrassiez la foi, c'est pour que personne n'ait le droit de se plaindre à ce sujet.

« Or, Paul demeura deux ans dans la maison qu'il avait louée. » Tel était le sérieux de sa vie. En toute chose il imitait son Maître; comme lui, c'était à ses propres frais, non aux frais d'autrui, qu'il voulait être logé; car c'est là le sens de ces mots : « La maison qu'il avait louée. » Le Seigneur non plus n'avait pas de maison qui lui appartînt. A celui qui lui disait : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez, » il répondait : « Les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas même où reposer sa tête. » *Matth.*, VIII, 20. Voilà comment le divin Maître nous enseignait par son exemple à ne rien posséder, à ne pas nous attacher aux choses de ce monde. « Et il recevait tous ceux qui venaient vers lui, leur prêchant le royaume de Dieu. » Il ne leur parle pas des biens présents, mais seulement du royaume céleste. Observez ici le dessein providentiel : l'historien ne poursuit pas plus loin son récit; il laisse son lecteur livré à lui-même au plus fort de sa curiosité. Telle est pareillement la façon d'agir des historiens profanes : tout apprendre, c'est favoriser l'indifférence et la torpeur. C'est pour cela que l'auteur des Actes ne raconte pas ce qui vient après, l'estimant inutile pour ceux qui liraient son livre et qui suppléeraient facilement à cette lacune; car, sûrement, les événements subséquents ne furent que la reproduction des événements déjà racontés. L'Apôtre lui-même, écrivant aux Romains, leur disait : « Lorsque j'irai en Espagne, je viendrai jusqu'à vous. » *Rom.*, XV, 24.

Saint Paul en tout imitait le Sauveur.

3. Voyez-vous la prévoyance admirable de cette tête divine et sacrée, de cet homme plus élevé que les cieux, de ce Paul, le premier en tout, et dont le cœur pouvait embrasser l'univers tout entier? A ceux qui le connaissent, il suffit de son nom pour réveiller leur zèle, pour les arracher à tout engourdissement et les ramener à la vigilance. Il vint à Rome chargé de fers, après une longue navigation, après un naufrage auquel il avait échappé, surtout après avoir échappé au naufrage de l'erreur. Semblable à un roi qui vient de remporter la victoire dans un combat naval, il fit son entrée dans cette magnifique capitale. Ecrivant à ce sujet, il disait : « Je viendrai, et je me reposerai avec vous dans la plénitude de la bénédiction de l'Evangile..... Je vais à Jérusalem exercer mon ministère, disait-il encore. Je me suis arrêté pour distribuer des aumônes à ceux de ma nation. » *Rom.*, XV, 29; *Ibid.*, 25; *Act.*, XXIV, 17. Le moment approchait où il allait recevoir la couronne. Rome le reçut chargé de fers, elle le vit glorieux et triomphant. « Je m'y reposerai près de vous, » *Rom.*, XV, 32, disait-il. « Je m'en vais à Jérusalem exercer mon ministère. » Nouvelle course qu'il allait fournir, ajoutant, dans son ardeur irrésistible, les trophées aux trophées. Corinthe le retint trois ans, l'Asie trois autres années, Rome deux, à l'exception du temps qu'il y passa lors de son second voyage, qui fut suivi de son martyre. « Dans ma première défense, écrivait-il, personne ne me soutenait. » II *Tim.*, IV, 16. Il se dérobe à ces piéges; ce n'est qu'après avoir rempli l'univers de sa voix qu'il termine sa vie. Pourquoi donc désirez-vous savoir les événements ultérieurs? Ce sont les événements que vous avez déjà vus : ce sont des chaînes, des tortures, des luttes, des cachots, des calomnies, des embûches, des morts de chaque jour. Vous avez vu de sa vie une petite partie, c'est l'image fidèle de sa vie tout entière. Il en est de Paul comme du firmament : regardez un petit coin du firmament, c'est l'image exacte du firmament tout entier. Vous aurez beau vous transporter sur tel point que vous voudrez, vous verrez ce que vous avez déjà vu; de même pour les rayons du soleil : ce que vous en voyez suffit à vous faire comprendre ce qu'est l'astre du jour. Vous avez vu les actes de Paul en ce qui concerne une partie de sa vie; tout ce qui vint après était du même genre, une succession de périls. Paul était un firmament où brillait, non ce soleil matériel que nous voyons, mais le soleil de justice; de sorte qu'il l'emportait

singulièrement en excellence sur notre ciel visible.

Estimez-vous que ce soit peu de chose que la grandeur de cet homme? Ce n'est pas là du moins ma pensée. Si vous parlez de l'Apôtre, aussitôt le souvenir de Paul de se présenter à tous les esprits; de même que vous songerez à Jean, si l'on parle de Baptiste. A quoi comparer l'éloquence de Paul? à la mer, à l'Océan? Mais toute comparaison est impuissante. Les flots de cette éloquence l'emportent de beaucoup sur les flots de la mer, en abondance, en profondeur et en pureté. Vous ne vous tromperez pas en disant que le cœur de Paul est à la fois un ciel et une mer, un ciel par la sérénité, une mer par la profondeur. C'est une mer qui porte des passagers, non d'une ville vers une autre, mais de la terre au ciel : quiconque déploiera la voile sur cette mer sera poussé par un vent favorable. Sur cette mer, les vents ne règnent pas; c'est l'esprit de sainteté dont le souffle divin conduit les âmes passagères : point de vagues menaçantes, point d'écueils, point de monstres, sécurité parfaite dans cette mer. Il n'est pas de port qui soit plus calme et plus sûr. Dans ces eaux point de saveur saline; elles sont plus vives, plus brillantes et plus transparentes que le soleil. C'est une mer qui n'a pas de récifs, mais bien des pierres précieuses; elle ne produit pas le poisson qui donne la pourpre, mais elle produit des choses beaucoup plus précieuses. Quiconque veut naviguer sur ces flots, n'a besoin d'aucune précaution matérielle; qu'il ait de la philosophie en abondance, cela suffit; il y trouvera tous les biens que nous réserve le royaume des cieux. Cet homme pourra devenir roi, gouverner le monde entier, être comblé d'honneurs; cet homme jamais n'aura de naufrage à redouter, il possédera la science nécessaire. Cependant, de même qu'il arrive aux navigateurs imprudents de nos mers d'y périr, il en est ainsi pour les hérétiques sur cette mer spirituelle, parce qu'ils embrassent au delà de leurs forces. Si donc nous nous proposons de nous aventurer sur cette mer, armons-nous de la fermeté voulue. « Je n'ai pas pu vous entretenir comme des hommes spirituels, mais comme des hommes charnels, » disait l'Apôtre. I *Cor.*, III, 1. Que l'homme sans fermeté n'affronte pas ces flots. Préparons-nous des navires capables de nous porter, à savoir, le zèle, la ferveur, les prières, et nous ferons en paix cette traversée. Il s'agit ici de flots pleins de vie. La connaissance de Paul est pour l'âme comme un épieu enflammé, c'est un glaive tranchant qui la rend inexpugnable.

Pour comprendre la doctrine de saint Paul, il est besoin d'avoir une vie pure.

Mais pour saisir la doctrine de l'Apôtre, il est besoin d'une vie pure. Aussi disait-il : « Le lait vous est nécessaire comme nourriture, parce que vous êtes impuissants à entendre. » *Hebr.*, v, 11-12. Car l'ouïe spirituelle est souvent atteinte d'infirmité. De même que l'estomac est incapable de digérer les aliments sains tant soit peu lourds, quand il est désorganisé, de même l'âme que la passion et l'orgueil ont désorganisée devient incapable, dans l'état de faiblesse auquel elle est réduite, d'entendre une doctrine spirituelle. « Ce discours est bien dur, disaient les disciples; qui pourra donc l'entendre? » *Joan.*, VI, 61. Lorsqu'elle est vigoureuse et saine, tout à l'âme devient facile; elle devient plus légère, elle monte plus aisément vers les hauteurs de la doctrine. Appliquons-nous donc à mettre notre âme dans cet état : marchons sur les traces de Paul; imitons cette âme si courageuse, cette âme de diamant. A sa suite, il nous sera facile de traverser l'océan de la vie présente, d'aborder le port où il n'y aura plus d'orages, et d'obtenir les biens promis aux fidèles dont la vie sera digne du Christ, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE AUX ROMAINS

AVANT-PROPOS

Parmi les discours les mieux soignés et les plus réellement beaux de Chrysostome, sont rangées les homélies sur l'Epître aux Romains. Le soin qu'il mit à les composer s'explique en grande partie par les mystérieuses profondeurs qui se rencontrent assez souvent dans cette Epître : cela devait naturellement provoquer son esprit et stimuler son courage. Il déploie dans cette interprétation un zèle et une sagacité dont on retrouverait peu d'exemples dans Chrysostome lui-même. C'est là surtout que Paul a parlé de la grâce et de la prédestination, deux sujets que les plus fermes intelligences ne doivent pas aborder sans crainte et ne traitent pas toujours sans erreur. Isidore de Péluse fait un remarquable éloge des homélies suivantes; voici comment il s'exprime : « C'est dans son commentaire sur l'Epître aux Romains que Jean déroule plus que jamais les trésors de sa sagesse. J'ai la conviction, et nul ne doit voir dans mon langage une prédilection irréfléchie, que le divin Paul, s'il parlait la langue attique et s'interprétait lui-même, n'exposerait pas sa pensée d'une autre façon que ne l'expose notre saint docteur, tant son interprétation brille par la solidité des aperçus et la magistrale élégance des expressions. » V *Epist.*, 32. D'autres savants ont émis la même opinion. Tous s'accordent à reconnaître ici la pénétration habituelle, la richesse et l'éclat, l'éloquence native, en un mot, de l'incomparable orateur; de telle sorte que personne ne doute de l'authenticité de cette œuvre.

Les critiques ne sont pas également d'accord sur le lieu où ces homélies ont été prononcées. Il s'agit constamment d'opter entre Antioche et Constantinople. Savilius se déclare pour la première de ces villes, déterminé surtout par l'observation générale de Photius sur la différence des homélies, appartenant à ces deux époques de la carrière oratoire de Jean. L'érudit byzantin suppose, comme nous l'avons fréquemment rappelé, qu'on peut les distinguer par la grâce et la perfection de la forme. On comprendra alors le sentiment de Savilius. La raison, toutefois, n'est pas suffisante; car, si l'observation de Photius est vraie dans bien des cas, elle souffre aussi bien des exceptions, et parfois des homélies prononcées à Constantinople éclipsent par leur beauté quelques-unes de celles qui datent d'Antioche. Tillemont, qui discute les questions avec tant de conscience et de sagacité, expose les raisons et les textes en faveur de l'une et de l'autre opinion, et finit par rester en suspens.

Chrysostome dit cependant d'une manière formelle que ses auditeurs et lui ont un même pasteur, ce qui ne saurait s'appliquer qu'à l'évêque Flavien, et d'où il résulte qu'il était simple prêtre quand il a prononcé ces homélies. Les expressions dont il se sert méritent d'être rapportées : « Que dites-vous? vous nous voyez tous réunis dans la même enceinte, sous la protection sacrée de la même église, habitant avec un accord parfait la même bergerie, sans résistance aucune, obéissant au même pasteur, faisant entendre une voix unanime, écoutant les mêmes enseignements, participant aux mêmes prières; et vous nous parlez de luttes et de séditions? — Oui, je parle de luttes, et je suis en pleine possession de ma raison. Je vois ce que je vois, je sais bien que nous sommes dans la même enceinte et sous le même pasteur. » *Hom.* VIII. Quoi de plus clair?



L'orateur et le peuple ont également un pasteur; ce n'est donc pas à Constantinople que le discours a lieu, puisque l'orateur n'a jamais été là qu'à titre d'évêque. Or, dans toutes les séries précédentes, lorsque nous avons pu produire un semblable témoignage, cela nous a suffi aussi bien qu'à Tillemont, pour ne pas sortir d'Antioche. Il y a quelque chose de plus décisif : Chrysostome déclare ailleurs qu'il parle réellement dans cette ville ; et c'est Tillemont lui-même qui nous signale le texte que voici : « Si, lorsque nous sommes entrés dans cette ville où Paul a séjourné, porté des chaînes, fait entendre sa parole, la vue seule de ces lieux nous donna des ailes et nous reporta à ce jour, après tant d'années écoulées, que ne devaient pas éprouver, sous le coup de la réalité même, ceux qui lui donnaient une pieuse hospitalité? » *Hom.* xxx. Il est évident que cela ne saurait s'appliquer à Byzance, où Paul n'a jamais été, tandis que son séjour d'Antioche est célèbre à plusieurs égards. Or, Chrysostome n'a prêché que dans ces deux villes. Il ne paraît pas difficile d'opter.

Tillemont hésite cependant, et la raison qu'il donne de son hésitation, c'est un passage de la vingt-neuvième homélie, où Chrysostome s'attribue la charge de pasteur; après avoir retracé les devoirs de cette charge, il conclut ainsi : « J'ai dit ces choses en pensant aux bons pasteurs, non certes à moi-même, à ceux-là seulement, s'il en est encore, qui sont tels que Paul, Pierre ou Moïse. Voilà ceux que nous devons imiter, soit que nous commandions, soit que nous n'ayons qu'à obéir. » C'est uniquement à cause de ce texte que le savant critique n'ose pas porter un jugement. Je respecte la conduite d'un homme aussi considérable, je loue même cette sage lenteur dont ses illustres écrits font foi dans bien des circonstances; mais sa prudence me paraît extrême ici. Chrysostome déclare qu'il est sous les ordres d'un pasteur, qu'il habite une ville où l'on visite avec respect les édifices consacrés par la présence de Paul : n'est-ce pas comme s'il nommait Antioche? — Mais dans un discours il déclare aussi qu'il est pasteur, m'objecterez-vous. — On pourrait le révoquer en doute, ce serait sujet à discussion; en supposant néanmoins que cela soit, que peut-on en induire? Est-ce que les prêtres qui s'occupent du troupeau de Jésus-Christ ne sont pas appelés pasteurs et ne le sont pas en réalité? Jean lui-même s'est plusieurs fois donné ce titre dans des homélies qu'on sait indubitablement avoir été prononcées à Antioche. Ecoutez comment il s'exprime dans son homélie sur le tremblement de terre et sur Lazare : « Vous me direz peut-être : Que gagnez-vous à parler? Je gagne beaucoup, si quelqu'un m'écoute. Je fais du moins ce qui dépend de moi ; le semeur sème. Le semeur est sorti pour semer. Or, une partie de la semence est tombée sur le chemin, l'autre sur la pierre, une autre encore parmi les épines, une enfin sur la bonne terre. Trois parties ont donc péri, une seule a fructifié ; et l'agriculteur n'a pas perdu courage, il a continué à cultiver son champ, par égard pour la partie conservée. Nous voyons également que le bon pasteur a quitté quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir après une seule qui s'était égarée. Je ne méprise pas l'homme ; n'y en aurait-il qu'un, c'est toujours un homme, l'être le plus cher à Dieu. » Craindrait-il de s'appeler pasteur, celui qui parle de la sorte? ne se donne-t-il pas même clairement ce titre en employant de telles expressions? Bientôt après il ajoute : « Je ne cesserai pas de vous parler, alors même que nul ne m'écouterait. Je suis médecin, et j'applique les remèdes ; je suis docteur, et je vous donne mes instructions. Dieu lui-même a dit : Je t'ai placé comme une sentinelle dans la maison d'Israël. » On peut lire encore un remarquable passage où le pasteur se montre avec toute son autorité, dans la vingtième homélie au peuple d'Antioche. Si Tillemont, après cela, n'a pas cru devoir se prononcer, nous n'imiterons pas son exemple, et nous déclarons, sur la parole de Chrysostome lui-même, que les homélies sur l'Epître aux Romains appartiennent réellement à la première partie de sa carrière oratoire.

Quant à l'année, nous n'avons pas même le droit d'émettre une conjecture. Il est seulement une chose que nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper : c'est que notre saint docteur n'a pu mettre la main à cette œuvre qu'après l'année 388 ; car les années précédentes sont tellement remplies, qu'il n'est pas possible d'ajouter d'autres discours à ceux qu'il avait prononcés jusque-là.

En terminant, nous signalerons un fait particulier : Lorsque Julien, l'un des partisans les plus habiles de Pélage, osa s'emparer de l'autorité de Chrysostome pour détruire le péché originel, Augustin, qui réfuta si victorieusement ce coryphée de l'hérésie, réunit plusieurs sentences de l'illustre orateur dans son premier livre contre Julien. C'est un témoignage précieux à noter : « Lisez aussi l'explication que ce même saint donne de ce passage de l'Apôtre : Par un homme seul, le péché est entré dans le monde. Vous le verrez là proclamer de la manière la plus éclatante ce point essentiel de la foi catholique. Comme il serait trop long de tout insérer dans cet ouvrage, je ne rapporterai que quelques traits. » Et le grand évêque d'Hippone cite alors plusieurs morceaux de l'homélie X sur l'Epître aux Romains, où l'existence et la transmission du péché originel se trouvent consignées avec autant de précision que d'éloquence. Il faut consulter et comparer les œuvres indiquées des deux illustres docteurs pour apprécier la valeur de ce témoignage. Ce n'est pas seulement l'authenticité des discours suivants, ni la parfaite orthodoxie du Père grec qui ressortent d'une pareille confrontation; c'est encore l'autorité de sa parole et l'éclat de sa renommée, puisque ces deux génies étaient contemporains, appartenaient à des nationalités si différentes, n'eurent jamais occasion de se voir, et vivaient si loin l'un de l'autre.

ANALYSE

DE L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

1. Toutes les fois que j'entends la lecture des Epîtres de Paul, deux fois au moins la semaine, souvent trois et quatre fois, comme aussi lorsque nous célébrons la mémoire des saints martyrs, je tressaille d'allégresse en m'enivrant des sons de cette trompette spirituelle, mon cœur s'exalte et s'enflamme aux accents de cette voix aimée, je me le représente lui-même présent, c'est lui que je crois entendre; mais je souffre et je gémis de ce qu'un tel homme n'est pas connu de tous comme il mérite de l'être, de ce que plusieurs l'ignorent au point de ne pas savoir même le nombre de ses Epîtres. Ce n'est pas qu'on ne reçoive assez d'instructions, c'est qu'on ne veut pas s'entretenir assidûment avec le saint Apôtre. Pour nous, tout ce que nous savons, si toutefois nous savons quelque chose, nous l'avons appris, non par la force et la pénétration de notre intelligence, mais dans notre commerce habituel avec lui et dans le constant amour qu'il nous inspire. Les vrais amis connaissent plus que personne ce qui regarde l'objet aimé, parce qu'ils s'en occupent sans cesse. Lui-même proclame cette vérité, quand il écrit aux Philippiens : « Il est juste que j'aie pour vous de tels sentiments, parce que je vous porte tous dans mon cœur, à cause même des chaînes que je subis pour la défense et l'affermissement de l'Evangile. » *Philipp.*, I, 7. Si vous consentez donc à suivre avec attention cette lecture, vous n'aurez plus rien à désirer; car elle ne trompe pas cette parole du Christ : « Cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. » *Matth.*, VII, 7. Cependant, comme la plupart de ceux qui sont venus nous entendre ont à leur charge des enfants, une femme, une famille entière, et ne peuvent dès lors s'appliquer entièrement à cette étude, disposez-vous à recevoir ce que les autres ont déjà recueilli, et donnez à la parole sainte autant de soin que vous en mettez à vos biens temporels. Quoiqu'il soit déjà honteux de ne pas en exiger davantage, puissions-nous encore en obtenir autant !

L'ignorance des Ecritures a toujours enfanté des maux sans nombre : de là le fléau multiple des hérésies, de là le relâchement des mœurs, de là les travaux stériles. De même que les hommes privés de la lumière ne suivent pas le droit chemin, de même ceux qui ne sont pas éclairés des rayons de la divine Ecriture s'égarent et se perdent bien souvent, parce qu'ils marchent dans les plus épaisses ténèbres. Pour que ce malheur ne nous arrive pas, ouvrons les yeux à la clarté qui nous vient de l'Apôtre; sa parole est plus éclatante que le soleil, sa doctrine le met au-dessus de tous les autres. Comme

il a travaillé plus qu'eux, la grâce de l'Esprit s'est largement répandue dans son âme; et ce n'est pas seulement dans ses lettres, c'est encore dans ses actes que je vois s'affirmer cette vérité. Quand il fallait prendre la parole, on lui laissait toujours ce soin, si bien que les idolâtres le prenaient pour Mercure à cause de la supériorité de son éloquence. Puisque nous devons aborder cette épître aux Romains, il importe de fixer le temps où elle fut écrite. Elle ne le fut pas la première de toutes, comme plusieurs l'ont pensé; elle précède celles qui furent envoyées de Rome, mais non toutes celles qui le furent d'ailleurs, ni même la plupart. Les deux épîtres aux Corinthiens sont d'une date antérieure, comme cela ressort évidemment de ce que Paul lui-même dit à la fin de celle aux Romains : « Maintenant je pars pour Jérusalem, me mettant au service des saints; car la Macédoine et l'Achaïe ont jugé devoir faire une aumône collective aux pauvres de l'Eglise de Jérusalem. » *Rom.*, XV, 26. Ecrivant aux Corinthiens, il s'exprime de la sorte : « S'il est à propos que je parte, ils partiront avec moi. » I *Cor.*, XVI, 4. Il parle des hommes désignés pour porter l'argent. D'où il résulte que la question de son départ n'était pas encore décidée quand il écrivait aux Corinthiens, tandis qu'il n'y avait plus de doute lors de sa lettre aux Romains. C'est une preuve fournie par le texte même, que celle-ci fut écrite après celle-là.

Quant à celle aux Thessaloniciens, elle me paraît même avoir précédé ces dernières. En effet, Paul avait écrit aux premiers touchant l'aumône : « Nous n'avons pas besoin de vous écrire pour vous exhorter à l'amour fraternel; Dieu lui-même vous a formés à vous aimer les uns les autres, puisque c'est ainsi que vous traitez tous vos frères. » I *Thessal.*, IV, 9-10. Et c'est après cela qu'il écrit aux Corinthiens, comme il l'atteste lui-même, en disant : « Je connais l'ardeur de votre zèle, et je m'en fais gloire auprès des Macédoniens, leur déclarant que l'Achaïe est depuis un an prête à faire cette aumône; beaucoup ont été provoqués par votre générosité. » II *Cor.*, IX, 2. Cela prouve bien qu'ils étaient les premiers auxquels il eût parlé de cet objet. Cette lettre donc, la première de celles que Paul écrivit de Rome, est postérieure aux autres que nous avons indiquées. Il n'était pas encore venu dans la capitale de l'empire quand il écrivit sa lettre aux Romains. Il le déclare en ces termes : « Je désire vivement vous voir, pour vous faire participer à la grâce spirituelle. » *Rom.*, I, 11. De Rome, il écrit aux Philippiens et peut leur dire : « Tous les saints vous saluent, en particulier ceux qui sont de la maison de César. » *Philipp.*, IV, 22. C'est de là qu'il écrit encore aux Hébreux, en leur transmettant les salutations de tous les fidèles de l'Italie. Enchaîné dans cette même ville, il écrit de plus à Timothée, et cette lettre me paraît la dernière de toutes celles de Paul, comme on le voit par ce qu'il dit vers la fin : « Pour moi, mon immolation commence, et l'heure de ma mort n'est plus éloignée. » II *Tim.*, IV, 6. Que sa vie se soit terminée là, c'est ce que personne n'ignore.

La lettre à Philémon est aussi parmi les dernières; l'Apôtre est dans une extrême vieillesse quand il l'écrit, et voici comment il s'exprime : « C'est le vieux Paul, qui maintenant est de plus prisonnier pour le Christ Jésus. » *Philem.*, 9. Et cette lettre a néanmoins précédé celle aux Colossiens, ainsi qu'il le témoigne au moment de terminer celle-ci : « Tychique vous racontera tout ce qui me concerne; je vous l'ai envoyé avec Onésime, ce frère si fidèle et qui m'est si cher. » *Coloss.*, IV, 7. C'est en faveur de ce même Onésime que Paul avait écrit à Philémon. Qu'il n'en fût pas d'autre portant le même nom, on le voit par ce qui regarde Archippe, que Paul s'était donné pour auxiliaire en implorant de Philémon la grâce d'Onésime, et voilà qu'il le stimule encore dans sa lettre aux Colossiens : « Dites à Archippe : Réfléchissez au ministère que vous avez reçu, afin de le remplir. » *Ibid.*, 17. Il me semble encore que l'épître aux Galates a dû précéder celle aux Romains. Si l'ordre est différent dans les livres, il ne faut pas s'en étonner; ni les douze prophètes non plus ne figurent là selon l'ordre du temps. C'est même souvent tout le contraire. Aggée, Zacharie et plusieurs autres prophétisèrent après Ezéchiel et Daniel; la plupart après Jonas et Sophonie; ainsi de tous les autres. Ils sont néan-

moins juxtaposés sans égard à l'intervalle qui sépara leurs existences.

L'ordre naturel des épîtres de saint Paul aide à trouver la solution de beaucoup de difficultés.

2. Que personne ne regarde comme un travail superflu, comme une peine stérile, la recherche à laquelle nous nous livrons; l'ordre naturel des épîtres n'est pas de peu d'importance pour la solution des difficultés. Nous voyons, par exemple, que Paul entretient sur la même question les Romains et les Colossiens, non cependant de la même manière; car aux uns il dit : « Soutenez celui qui est faible dans la foi, ne discutez pas avec lui. L'un croit qu'il lui est permis de manger de toute chose; l'autre, faible qu'il est, ne mange que des légumes. » *Rom.*, XIV, 1-2. C'est sur un ton bien plus résolu qu'il en parle aux Colossiens : « Si vous êtes morts avec le Christ aux éléments de ce monde, pourquoi dogmatisez-vous là-dessus comme si vous viviez dans le monde. N'y touchez pas, n'en goûtez pas, abstenez-vous-en, alors que toutes ces choses ne conduisent à la mort que par l'abus, et non quand on en use avec décence pour l'entretien du corps. » Je ne puis donner d'autre raison de cette différence de langage que la différence même des temps. Il fallait au commencement agir avec indulgence, c'était moins nécessaire plus tard. C'est ainsi que bien souvent la conduite de Paul change. Un médecin, un maître, ne font pas autrement : le médecin ne procède pas de la même façon au début de la maladie et quand le malade entre en convalescence, ni le maître non plus ne traite pas de petits enfants comme des disciples pouvant recevoir les leçons les plus avancées. Paul écrivait donc selon la nature du sujet et la condition des personnes. Il le montre, d'une part, en disant aux Corinthiens : « Concernant les choses dont vous me parlez dans votre lettre.....; » I *Cor.*, VII, 1; et, dans l'autre, en adressant la même instruction aux Galates depuis le commencement jusqu'à la fin de son épître.

Quel est le but qu'il se propose maintenant? Il semble attester que les Romains sont également pleins de science et de bonté, qu'ils peuvent même instruire les autres. Pourquoi dès lors leur écrit-il? « A raison de la divine grâce qui m'a été donnée, répond-il, pour que je sois le ministre de Jésus-Christ. » *Rom.*, XV, 14. De là ce qu'il avait dit dès le principe : « Je suis votre débiteur, dans la mesure de mon pouvoir, à vous qui habitez Rome; je dois vous prêcher l'Evangile. » *Ibid.*, I, 14-15. En leur déclarant qu'ils sont en état d'instruire les autres, comme dans tout ce qui lui ressemble, c'est un éloge et de plus une exhortation qu'il entend leur adresser; ils n'ont pas moins besoin qu'il travaille à les corriger par ses lettres. N'étant pas encore venu au milieu d'eux, il leur fait d'avance une double leçon, et par les utiles conseils qu'il leur trace, et par l'annonce même de son arrivée. Telle était cette âme sainte : elle embrassait le monde entier dans son amour, portant en elle tous les hommes, et regardant comme la première de toutes la paternité selon Dieu. Paul avait pour eux tous la tendresse d'un père; disons mieux, une tendresse bien supérieure à celle d'un père quelconque. Ainsi se manifeste la grâce de l'Esprit : elle produit dans les cœurs des affections plus ardentes et plus dévouées que les plus pures affections humaines. C'est ce qu'il faut voir surtout dans cette âme de Paul; la charité lui donne en quelque sorte des ailes, elle parcourt incessamment l'univers et ne s'arrête nulle part. N'ignorant pas que le Christ avait dit : « Pierre, m'aimes-tu? Pais mes brebis, » *Joan.*, XXI, 15, et que c'était là l'extrême limite de la charité, il donnait de cette vertu l'exemple le plus magnifique.

Tâchons, nous aussi, de la pratiquer à sa suite, et si nous n'avons pas à diriger le monde, des cités entières ou des nations, que chacun du moins s'applique à faire régner l'ordre dans sa maison, sans en exempter la mère de famille, parmi ses enfants, ses amis et ses voisins eux-mêmes. Que personne ne se récuse en disant : Je suis sans instruction, je n'ai pas la capacité nécessaire. Pierre non plus n'avait pas d'instruction, Paul n'avait qu'une forme inculte. Celui-ci l'avoue sans détour et sans honte : « Si je suis simple dans mon discours, je n'ignore pas la doctrine. » II *Cor.*, XI, 6. Eh bien! cet ignorant et cet homme dont la parole est si peu



cultivée ont vaincu des philosophes sans nombre, réduit au silence les plus habiles discoureurs, accomplissant tout cela par leur propre zèle et le secours de la divine grâce. Quel moyen de justification pourrons-nous invoquer, nous qui ne pourrions pas citer vingt noms, qui ne sommes pas même utiles à nos proches? C'est en vain que nous tentons de nous retrancher derrière l'ignorance; là n'est pas l'obstacle au véritable enseignement, il est dans la somnolence et la paresse. Secouons donc ce sommeil, ayons soin de ceux qui sont nos membres, ne négligeons rien pour les élever dans la crainte de Dieu; et nous jouirons ici-bas d'une tranquillité profonde, tout en acquérant des droits aux biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE I.

« Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'évangile de Dieu, évangile qu'il avait promis par ses prophètes dans les saintes Ecritures. »

1. Moïse nous a laissé cinq livres, dans lesquels il n'a jamais inscrit son nom, les historiens qui l'ont suivi se sont abstenus de même, ainsi que Matthieu, Jean, Marc et Luc. Et le bienheureux Paul met son nom en tête de toutes ses Epîtres. Pourquoi cette différence? C'est que les premiers écrivaient pour un peuple au milieu duquel ils vivaient et dont ils étaient connus; tandis que Paul, écrivant à des personnes éloignées et prenant la forme de la lettre, devait nécessairement ajouter son nom. S'il le tait dans l'Epître aux Hébreux, c'est à dessein et par prudence. Sachant combien il leur était odieux, il supprime son nom pour ne pas les éloigner dès le début, et pour les amener de la sorte à l'entendre. Les prophètes et Salomon se sont nommés dans leurs œuvres, à la différence des historiens sacrés. Je vous laisse le soin de chercher la raison pour laquelle les uns se sont nommés, et non les autres; car il n'est pas utile que vous appreniez tout de moi : vous devez travailler aussi de votre côté, de peur que vous ne tombiez dans l'indolence. « Paul, le serviteur de Jésus-Christ. » Pourquoi Dieu changea-t-il son nom et l'appela-t-il Paul au lieu de Saul? Pour qu'on ne l'estimât pas, même à cet égard, inférieur aux autres apôtres, et qu'il leur fût ainsi plus étroitement uni, possédant dès lors une distinction qui le rapprochait de leur coryphée. Ce n'est pas sans intention qu'il se donne le titre de serviteur du Christ. Cette dépendance revêt plusieurs formes : il en est une qui dépend de la création, ce qui faisait dire au Prophète royal : « Toutes les créatures vous servent. » *Psalm.* CXVIII, 91. Jérémie prêtait à Dieu dans le même sens cette parole : « Mon serviteur Nabuchodonosor. » *Jerem.*, XXV, 9. Et dans le fait, l'œuvre est sous la dépendance de l'ouvrier. Une autre forme dépend de la foi; c'est celle dont Paul lui-même a dit : « Grâces soient rendues à Dieu. Après avoir porté le joug du péché, vous avez obéi de cœur selon le type de la doctrine à laquelle vous avez adhéré; affranchis du péché, vous êtes devenus les serviteurs de la justice. » *Rom.*, VI, 17. Une autre encore dépend du genre de vie qu'on mène; c'est à celle-là qu'il est fait allusion dans ce texte : « Moïse mon serviteur est mort. » *Jos.*, I, 2. Tous les Juifs étaient des serviteurs sans doute; mais Moïse l'était d'une manière plus éclatante par le caractère de sa vie. Paul l'étant donc sous tous ces rapports à la fois, se pare de ce titre comme de sa plus belle gloire : « Serviteur de Jésus-Christ. »

Les noms du Sauveur sont puisés dans le mystère de l'Incarnation, dont ils remontent en quelque sorte les degrés. C'est l'ange qui apporta du ciel le nom de Jésus, quand le Verbe incarné dut naître de la Vierge; et celui de Christ signifie oint, ce qui tient encore à la chair. — Où donc, me demandera-t-on, a-t-il été oint avec de l'huile? — Ce n'est pas avec de l'huile qu'il a été oint, il a reçu l'onction de l'Esprit; et voilà ceux que l'Ecriture a coutume d'appeler christs. Ce qu'il y a de principal dans l'onction sainte, c'est l'Esprit, et l'huile n'en est que le symbole. — Mais en quel endroit l'Ecriture appelle-t-elle christs ceux qui n'ont pas été oints avec de

l'huile? — Dans celui-ci : « Ne touchez pas à mes christs, et ne dressez pas des embûches à mes prophètes. » *Psalm.* CIV, 15. Il n'en était aucun alors qui eût reçu l'onction de l'huile. « Appelé à l'apostolat. » Partout il se désigne comme étant appelé, témoignant ainsi sa reconnaissance, montrant de plus qu'il ne s'est pas ingéré de lui-même, qu'il n'a fait qu'obéir et répondre à l'appel. Il désigne ainsi les fidèles : « Les saints appelés. » Eux ont été simplement appelés à la foi; mais lui, c'est à l'apostolat, cette dignité qui comprend des biens sans nombre, qui surpasse les grâces spirituelles, en les embrassant. La mission que le Christ est venu remplir sur la terre, il l'a confiée aux apôtres en remontant au ciel; que pourrait-on dire de plus? C'est ce que Paul proclame en exaltant le ministère apostolique : « Nous sommes les ambassadeurs du Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche; » II *Cor.*, v, 20; nous remplissons la place même du Christ. « Mis à part pour l'Evangile de Dieu. » De même que chaque membre d'une famille a son emploi particulier, de même dans l'Eglise les hommes destinés à la servir ont une destination spéciale.

Peut-être cependant l'Apôtre ne veut-il pas seulement parler de la part qui lui est échue dans le ministère, et désigne-t-il ainsi la pensée divine à son égard, l'œuvre pour laquelle Dieu l'a primitivement marqué. C'est mon opinion. Jérémie prête à Dieu un langage qui confirme bien cette pensée : « Avant que tu fusses sorti du sein de ta mère, je t'ai sanctifié, je t'ai posé prophète pour les nations. » *Jerem.*, I, 5. Comme Paul écrivait aux habitants d'une ville pleine de faste et d'orgueil, il proteste de toutes les façons que c'est ici l'ordre de Dieu, une vocation divine, un dessein arrêté au ciel; ce qu'il dit pour disposer les esprits et les cœurs à bien accueillir son Epître. « Pour l'Evangile de Dieu. » Donc Matthieu, Marc et les autres ne sont pas seuls Evangélistes, pas plus que celui-ci n'est seul apôtre, quoique les noms soient ainsi distribués et se trouvent déterminés par la qualité dominante. Par le mot Evangile, il n'éveille pas uniquement le souvenir des biens accomplis, il annonce encore ceux qui vont s'accomplir. — Mais comment prétend-il que Dieu lui-même évangélise par sa bouche, puisqu'il dit : « Mis à part pour l'Evangile de Dieu? » Le Père était connu avant l'Evangile. — S'il était connu, ce n'est que des Juifs, et pas même de tous, ni d'une connaissance digne de son objet; car les Juifs ignoraient que Dieu fût Père, et beaucoup de fausses idées se mêlaient à leur foi. De là cette parole du divin Maître : « Viendront les vrais adorateurs...; tels sont ceux dont le Père accepte les adorations. » *Joan.*, IV, 23. C'est plus tard qu'il se manifeste à l'univers en même temps que le Fils; ce que le Sauveur annonçait en ces termes : « Afin que les hommes vous connaissent seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » *Ibid.*, XVII, 3. C'est l'Evangile de Dieu qu'il annonce, et, par ce mot, il donne déjà l'essor à l'âme de son auditeur. Il ne vient pas avec de pénibles paroles à la bouche, avec des accusations, des reproches et des menaces, comme venaient les prophètes; il apporte la bonne nouvelle, l'Evangile même de Dieu, l'inestimable réunion des biens immuables. « Que le Seigneur avait promis par ses prophètes dans les divines Ecritures. » — « Le Seigneur donnera sa parole, était-il écrit, à des hommes qui l'annonceront avec une grande puissance. » *Psalm.* LXVII, 12. Il était encore dit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui nous portent l'heureuse nouvelle de la paix! » *Isa.*, LII, 7.

2. Vous le voyez, le nom même d'Evangile et le mode de la prédication se trouvent consignés dans l'Ancien Testament. Ce n'est pas avec la parole seule, semble dire Paul, que nous le prêcherons, c'est encore avec les œuvres. Et cela se comprend, car il ne s'agit pas d'une invention humaine, il s'agit d'un trésor divin, mystérieux, supérieur à toute nature. Puis, comme on l'accusait d'innover dans son enseignement, il en montre les premiers linéaments chez les anciens philosophes de la Grèce, et surtout dans les prophéties. Si cette doctrine n'a pas été donnée dans ces premiers âges, c'est que les hommes ne voulurent pas s'y prêter; ceux dont la volonté fut plus droite, l'ont certes entendue. « Abraham votre père tressaillit pour apercevoir mon jour;



il l'aperçut et s'en réjouit. » *Joan.*, VIII, 56. Comment donc le Christ lui-même a-t-il pu dire : « Beaucoup de prophètes et de justes ont voulu voir ce que vous voyez, mais ne l'ont pas vu? » *Matth.*, XIII, 17. De la manière, veut-il dire, que vous le voyez et l'entendez, dans la réalité de la chair, dans la perception immédiate des miracles. Considérez, je vous prie, combien de temps auparavant ces choses avaient été prédites. C'est ainsi, quand Dieu prépare de grands événements, il les annonce longtemps d'avance pour façonner en quelque sorte les âmes à les mieux accueillir quand ils éclateront. « Dans les saintes Ecritures. » Les prophètes ne se contentaient pas de parler, ils écrivaient encore ce qu'ils disaient; ils ne se bornaient pas même à l'écrire, ils le figuraient par leurs actions : c'est Abraham allant immoler Isaac, c'est Moïse élevant le serpent d'airain, étendant les mains contre les Amalécites, immolant l'agneau pascal. « Touchant son Fils, qui est né de la race de David selon la chair. »

Paul, que faites-vous? Après avoir donné le plus sublime élan à nos âmes, offert à nos méditations de grands et profonds mystères, nommé l'Evangile, et l'Evangile de Dieu, évoqué le chœur des prophètes, se faisant tous les hérauts de l'avenir à la distance de tant de siècles, comment nous ramenez-vous maintenant à David? De quel homme allez-vous nous entretenir, je vous le demande, pour rappeler ainsi que le fils de Jessé fut son père? De telles idées sont-elles bien dignes de celles qui précèdent? — Complétement dignes en réalité; car je n'ai pas à parler d'un simple mortel. — De là ce qu'il ajoute : « Selon la chair, » nous faisant entendre qu'il est une autre génération, celle selon l'esprit. — Et pourquoi commence-t-il par ce qu'il y a de moins élevé? — C'est que Matthieu, Luc et Marc ont commencé de la même manière. Celui dont le but est de nous conduire au ciel, doit nécessairement partir d'ici-bas avec nous pour nous faire arriver là-haut : tel est l'ordre de la Providence. On le vit d'abord homme sur la terre, et puis on reconnut qu'il était Dieu. Or, la marche qu'il suivit dans son enseignement, le disciple la suit avec exactitude. Il commence donc par la génération selon la chair, bien qu'elle ne soit pas la première, mais parce que l'auditeur ne peut arriver à celle-ci, que par celle-là. « Qui a été déterminé Fils de Dieu en puissance, dans l'Esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ. »

Il y a là des expressions obscures et compliquées; il importe que nous les élucidions. Quel est donc le vrai sens de ce langage? Nous prêchons celui qui est né de David, dit l'Apôtre. Voilà qui n'offre aucune difficulté; mais d'où tirons-nous que le même est le Fils de Dieu fait homme? Des prophètes, en premier lieu; et Paul le déclare : « Qu'il avait depuis longtemps promis par ses prophètes dans les divines Ecritures. » Et ce mode de démonstration mérite une attention spéciale. En second lieu, par sa génération même, ainsi qu'il le dit : « De la race de David selon la chair. » Sa naissance renverse les lois de la nature. En troisième lieu, par les miracles que Jésus accomplit pour donner une preuve de sa vertu divine; ce que nous fait entendre ce mot : « En puissance. » En quatrième lieu, par l'Esprit qu'il donna à ceux qui crurent à sa parole et par lequel il les sanctifia; et de là ce qui vient ensuite : « Selon l'Esprit de sainteté; » car il n'appartient qu'à Dieu d'accorder de tels dons. Enfin, par le miracle de la résurrection. Jésus est le premier et le seul qui se soit ressuscité lui-même; et ce signe, il l'avait donné d'avance comme le plus propre à confondre les impudents, puisqu'il disait : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti.... Quand vous m'aurez élevé au-dessus de la terre, vous connaîtrez alors qui je suis... Cette génération demande un signe, et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas. » *Joan.*, II, 19; VIII, 28; *Matth.*, XII, 39. Que signifie plus haut le mot « déterminé? » Montré, déclaré, reconnu, au jugement et de l'aveu de tous, démontré tel, et par les prophètes, et par sa mystérieuse naissance selon la chair, et par le pouvoir des miracles, et par l'Esprit saint qu'il a fait descendre sur la terre, et par sa résurrection, ce triomphe décisif remporté sur la tyrannie de la mort. « Par lui nous avons reçu la grâce et l'apostolat, pour tout soumettre à

l'empire de la foi. » Quelle reconnaissance et quelle modestie dans le serviteur! il ne s'attribue rien, il rapporte tout à son maître.

Au fond, c'est bien du Christ que vient cette inspiration. Il disait : « J'ai beaucoup de choses à vous enseigner encore; mais vous ne pouvez pas les porter en ce moment. Lorsque celui-là sera venu, l'Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité. » *Joan.*, XVI, 12. L'Esprit saint disait lui-même : « Mettez à part pour moi Paul et Barnabé. » *Act.*, XIII, 2. L'Apôtre s'exprime ainsi dans son épître aux Corinthiens : « Par l'Esprit, à l'un est donnée la parole de la sagesse, à l'autre la parole de la science... ; il divise ses dons comme il l'entend. » I *Cor.*, XII, 8-11. Le même Paul tenait ce langage aux Milésiens : « L'Esprit saint vous a posés comme pasteurs et évêques. » *Act.*, XX, 28. Voyez comme les actes de l'Esprit sont attribués au Fils, et réciproquement, dans l'Ecriture. « La grâce et l'apostolat. » C'est comme s'il disait : Ce n'est pas à notre vertu que nous devons d'être apôtres ; ce n'est pas à force de travaux et de fatigues que nous sommes parvenus à cette dignité ; c'est une grâce qui nous a été faite, c'est un pur don qui nous vient du ciel. « Pour établir l'empire de la foi. »

La grâce seule opérait dans les apôtres.

3. Les apôtres n'accomplissaient donc pas eux-mêmes ces grandes choses, la grâce les opérait en eux et par eux. Il leur appartenait de parcourir le monde et d'élever la voix ; quant à persuader les âmes, cela n'appartenait qu'à Dieu, selon cette parole de Luc : « Dieu leur ouvrit le cœur ; » et puis encore : « Ceux auxquels il était donné d'entendre la parole de Dieu. » — « Pour l'obéissance. » Il ne dit pas pour des recherches ou des arguments. Non ; c'est pour l'obéissance ; car nous ne sommes pas envoyés pour construire des syllogismes, mais pour rendre ce que nous avons reçu. Lorsque le Seigneur a parlé, les auditeurs ne doivent pas scruter sa parole et la soumettre à leur examen, ils n'ont simplement qu'à la recevoir. Les apôtres sont envoyés pour redire ce qu'ils ont entendu, sans y rien ajouter d'eux-mêmes : à nous de croire. Sur quoi doit porter cette foi? « Sur son nom. » Nous n'avons pas à fouiller indiscrètement dans sa substance ; croyons en son nom. C'est ce nom qui faisait des prodiges ; entendez plutôt : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. » *Act.*, III, 6. C'est là que la foi nous est nécessaire, ces choses ne tombent pas sous le raisonnement. « Pour tous les peuples, du milieu desquels vous êtes, vous aussi, les appelés de Jésus-Christ. » Quoi donc? est-ce que Paul a prêché à toutes les nations? Qu'il ait parcouru toutes les contrées de Jérusalem à l'Illyrie, et que de là il soit allé jusqu'aux extrémités de la terre, nous le voyons clairement d'après ce qu'il écrit aux Romains. Bien qu'il ne se soit pas transporté littéralement chez tous les peuples, son affirmation n'est pas moins à l'abri de toute erreur ; car il ne parle pas seulement de lui-même, il parle aussi des douze apôtres et de tous ceux qui prêchèrent avec eux. A vouloir même n'entendre cette affirmation que de Paul, vous ne sauriez y contredire, si vous considérez la grandeur de son zèle, et cette prédication qu'il exerce encore dans tout l'univers après sa mort.

Examinez comme il relève ce don, comme il en fait ressortir la magnificence et montre combien il est supérieur au premier : les institutions antiques n'avaient pour objet qu'une nation, tandis que les nôtres embrassent la terre entière et toutes les mers. Remarquez encore, je vous prie, à quel point l'âme de Paul est éloignée de toute adulation. S'adressant aux Romains, qui tenaient à leurs pieds l'univers, il ne leur accorde rien de plus qu'au reste des nations ; dans l'ordre spirituel, il n'estime pas qu'ils se distinguent des peuples qui leur sont soumis. Nous vous prêchons, leur dit-il, de la même manière qu'aux autres. Il les fait rentrer dans la même énumération que les Scythes et les Thraces. Si telle n'était pas sa pensée, vainement il aurait dit : « Parmi lesquels vous êtes? » Il agit ainsi pour rabaisser leur orgueil et leur faste, pour les ramener au commun niveau ; c'est pour cela qu'il ajoute : « Parmi lesquels vous êtes, vous aussi, les appelés de Jésus-Christ. » Il ne pouvait pas mieux les confondre avec la masse. Il ne leur dit même pas que les autres sont appelés avec eux, mais bien qu'ils sont eux appelés avec les autres. Si dans le Christ Jésus, en effet, on ne distingue pas l'homme libre de l'esclave, moins

encore distinguera-t-on le souverain de l'homme privé. Vous êtes appelés, et ce n'est pas de vous-mêmes que vous êtes venus. « A tous ceux qui sont à Rome, à vous qui êtes chéris de Dieu, saints par vocation, que Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ vous donnent la grâce et la paix. » Voyez comme il revient souvent à l'idée de vocation : « Appelés à l'apostolat; vous êtes les appelés de Dieu; à tous les saints par vocation qui sont à Rome. » Ce n'est pas là une redondance stérile; son but est de leur remettre sans cesse le bienfait sous les yeux.

Il est vraisemblable que parmi les croyants se trouvaient des préfets et des consulaires, en même temps que des pauvres et de simples particuliers. Il fait donc disparaître toute inégalité en les désignant tous par le même nom. Or, si tout est commun entre serviteurs et maîtres quand il s'agit des biens les plus nécessaires, des biens spirituels, comme l'amour de Dieu, la vocation, l'Evangile, l'adoption, la grâce, la paix, la sanctification et les autres choses du même genre, n'est-ce pas une extrême folie de distinguer, à propos des intérêts terrestres, ceux que Dieu a rendus égaux et mis ensemble par rapport aux intérêts éternels? Voilà pourquoi, les arrachant dès le début à cette triste maladie, le bienheureux Apôtre les attire à la mère de tous les biens, à l'humilité. De là résultait une amélioration dans les serviteurs, puisqu'ils demeuraient persuadés que la servitude ne leur était nullement nuisible, et qu'ils possédaient la vraie liberté. Dans cette même doctrine, les maîtres puisaient la modération, sachant désormais que la liberté ne leur serait d'aucun avantage s'ils ne commençaient par accomplir les obligations de la foi. Pour vous convaincre que Paul, en procédant de la sorte, n'introduit pas la confusion, ne s'expose pas à tout bouleverser, qu'il sait même respecter une distinction légitime; notez qu'il n'écrit pas simplement : « A vous tous qui êtes à Rome, » et qu'il leur donne de plus ce titre : « Les amis de Dieu. » Voilà bien la distinction par excellence, celle qui nous ramène à la source de la sainteté.

4. D'où vient donc la sanctification? De l'amour divin. Et voyez : après leur avoir donné ce titre d'amis de Dieu, il leur donne celui de saints par vocation, nous montrant que c'est là pour nous le principe de tous les biens. Observez que par ce nom de saints, il désigne tous les fidèles. « A vous la grâce et la paix. » O l'admirable, ô l'heureuse et féconde salutation! Telle est la parole que les apôtres devaient prononcer en entrant dans une maison, selon l'ordre formel du divin Maître. Aussi Paul commence-t-il invariablement par souhaiter la grâce et la paix. Ce n'est pas une guerre de peu d'importance à laquelle le Christ a mis fin, c'est une guerre multiple, qui se déchaînait sous toutes les formes et dans tous les temps; et c'est par sa grâce, non par nos efforts, qu'il l'a détruite. Puis donc que l'amour a produit la grâce, et que de la grâce est née la paix, l'Apôtre, après avoir émis ce souhait en forme de salutation, demande à Dieu que cette grâce et cette paix soient immuables, qu'elles demeurent à jamais, que rien ne vienne exciter de nouveau la guerre; il remonte à l'auteur de ces dons précieux en ces termes : « Que Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ vous donnent la grâce et la paix. » Dans cette phrase, l'action du Père et du Fils est commune, ils agissent l'un et l'autre avec la même puissance et la même autorité. Paul n'a pas dit : Que Dieu le Père vous donne la grâce et la paix par Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais bien : « Que Dieu notre Père et Notre-Seigneur Jésus-Christ... » Quelle puissance dans la charité divine! Des ennemis, des réprouvés deviennent tout à coup des saints et des enfants. En appelant Dieu leur père, il leur communique en effet la gloire de la filiation; et cette gloire elle-même est pour eux la révélation de tous les trésors célestes.

Pratiquons donc avec persévérance des vertus dignes d'un tel don, gardons fidèlement la paix et la sainteté. Les autres dignités n'ont qu'un temps et disparaissent avec la vie présente; on les achète avec un peu d'argent : aussi ne peut-on pas les regarder comme des dignités véritables, ce n'est là qu'un vain nom, tout consiste dans l'éclat des habits et dans le nombre des satellites. Ce don de la sanctification et de l'adoption, nous venant de Dieu même, ne saurait nous

Les dignités achetées à prix d'argent ne sont pas la dignité véritable.



être ravi par la mort, il nous revêt d'une lumière immortelle, il nous sert dans une meilleure vie. Celui qui conserve avec soin cette gloire de la filiation et de la sanctification est mille fois plus grand et plus heureux qu'un homme portant le diadème et la pourpre ; ici-bas même, il jouit d'une profonde tranquillité, soutenu qu'il est par de légitimes espérances, n'ayant plus un motif de trouble et de perturbation, goûtant une joie que rien ne saurait altérer. La joie de l'âme, le vrai bonheur, ce n'est ni la souveraine puissance, ni les richesses accumulées, ni le faste dont on s'entoure, ni la force du corps, ni les mets exquis, ni les habits splendides qui peuvent nous les donner ; aucune chose humaine ne le peut, mais uniquement les bonnes œuvres spirituelles, une conscience droite et pure. Quand on a ce trésor intérieur, serait-on couvert de haillons, aux prises avec la faim, on est plus joyeux que les hommes plongés dans les délices ; et réciproquement, quand on a la conscience souillée, nagerait-on au sein de l'opulence, on est le dernier des malheureux.

Voilà pourquoi Paul, souffrant constamment la faim et la nudité, souvent battu de verges, était plus heureux et plus triomphant que les monarques : Achab, au contraire, avait beau s'entourer de tous les plaisirs et s'asseoir sur un trône, le péché que nous connaissons suffisait pour lui arracher des gémissements et le jeter dans l'angoisse ; son front était abattu sous le chagrin, soit quand il était sur le point de commettre l'iniquité, soit après l'avoir commise. Voulons-nous donc être heureux, fuyons avant tout le vice et pratiquons la vertu ; pas d'autre moyen de posséder le bonheur, alors même qu'on aurait la puissance royale. A cela se rapporte aussi cette parole de Paul : « Or, le fruit de l'Esprit, c'est la charité, la joie, la paix. » *Galat.*, v, 22. Conservons ce fruit en nous-mêmes, afin que nous ayons ici-bas un doux contentement, et que nous possédions là-haut le royaume, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« Et d'abord je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ à l'occasion de vous tous, parce que votre foi est annoncée dans le monde entier. »

1. Début vraiment digne d'une âme bienheureuse, et qui nous apprend à tous que nous devons offrir à Dieu le commencement de nos œuvres et de nos discours, comme aussi lui rendre grâces, non-seulement du bien que nous pouvons avoir fait, mais encore de celui qu'ont accompli les autres ; ce qui purifie l'âme de tout sentiment d'envie, et nous donne de nouveaux droits à la bienveillance divine. De là ce que Paul dit ailleurs : « Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans toute la bénédiction spirituelle. » *Ephes.*, I, 3. Ce devoir de la reconnaissance incombe également à tous, aux pauvres comme à ceux que seconde la prospérité. Témoigner à Dieu sa gratitude quand tout réussit dans la vie, ce n'est pas un grand mérite, en effet ; mais quand la tempête est déchaînée et menace d'engloutir le navire, se montrer encore reconnaissant, c'est d'une âme forte et généreuse. C'est pour cela que Job fut couronné, confondit l'impudence du démon et fit clairement voir que, s'il avait rendu grâce dans la prospérité, ce n'était pas par attachement aux biens terrestres, mais par amour pour Dieu. Remarquez le motif pour lequel Paul laisse éclater sa reconnaissance : ce n'est pas à propos de choses appartenant à la terre et destinées à périr, telles que la grandeur, la puissance, la renommée, qui ne méritent au fond aucune estime ; c'est pour des biens réels, pour le don de la foi, pour la liberté de la parole. Voyez de plus avec quelle affection il s'exprime : il ne se contente pas de dire qu'il rend grâces à Dieu ; il dit : « A mon Dieu. » Les prophètes lui en avaient donné l'exemple en s'appropriant ce qui est le bien de tous. Et faut-il s'étonner si les prophètes tiennent ce langage, quand Dieu lui-même le tient souvent à l'égard de ses serviteurs, lui qui se déclare le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob?

» Votre foi est annoncée dans le monde entier. »

Quoi donc! toute la terre a-t-elle entendu la foi des Romains? Toute, et par ce même Paul. Rien là que de vraisemblable, car il ne s'agit pas d'une ville inconnue; Rome occupait le point culminant des choses humaines, et rayonnait en quelque sorte de toute part. Remarquez, je vous prie, la force de la prédication : en peu de temps, par l'entremise de quelques publicains et de quelques pêcheurs, elle s'est emparée de la capitale du monde; des hommes venus du fond de la Syrie ont été les maîtres et les instituteurs des Romains. L'Apôtre rend donc à ces derniers un double témoignage : il atteste d'abord qu'ils ont cru, et puisqu'ils ont cru d'une foi si ferme et si généreuse, que la renommée s'en est répandue dans tout l'univers. « Votre foi est annoncée dans le monde entier. » Votre foi, et non vos discussions, vos logomachies, vos syllogismes. Que d'obstacles cependant la doctrine ne devait-elle pas y rencontrer? Les Romains, en effet, qui venaient d'acquérir l'empire du monde, étaient pleins d'orgueil et de fierté, leur vie s'écoulait dans l'opulence et les délices; ajoutez que la prédication était exercée par des Juifs, par des hommes issus d'une race détestée et méprisée de toutes les autres nations; que ces mêmes Juifs plaçaient sur les autels un crucifié qui n'était pas sorti d'une autre race; que ces nouveaux docteurs imposaient, avec leur doctrine, les plus pénibles devoirs à des hommes absorbés par la pensée du plaisir et n'ayant d'attachement que pour les choses de la terre. Disons enfin que ces étrangers étaient pauvres, ignorants, d'une condition humble et misérable. Eh bien! rien de tout cela n'entrava l'essor de la parole; telle était la puissance du crucifié que partout se répandait sa doctrine : « Elle est annoncée dans l'univers entier. » Au lieu de dire, par exemple : Elle est manifestée, il dit : « Elle est annoncée, » comme si tous les hommes la portaient à la bouche.

Il ajoute un trait à ce témoignage, en l'adressant aux Thessaloniciens. Après leur avoir dit : « Par vous retentit la parole de Dieu, » il conclut en ces termes : « De telle sorte que nous n'avons plus besoin désormais de rien dire. » I *Thess.*, I, 8. Les disciples étaient formés à devenir des docteurs, tous apprenaient à parler avec confiance, à gagner à Dieu de nouveaux adorateurs. La prédication ne connaissait pas de bornes, elle s'étendait avec plus de rapidité que le feu dans toutes les contrées de la terre. Là, Paul s'en tient à dire simplement qu'elle est annoncée. Observez la beauté de cette expression : on y voit que les choses dites ne comportent rien de plus ni rien de moins, n'exigent qu'un messager fidèle et véridique. Aussi le prêtre porte-t-il le nom d'ange ou de messager; il ne parle pas de son propre chef, il est simplement l'organe de celui qui l'envoie. Pierre, cependant, a prêché dans la même ville; mais ce que l'un des apôtres dit, l'autre le regarde comme sien, tant ils sont, comme je l'ai déjà remarqué, exempts de toute jalousie. « Dieu m'est témoin, lui que je sers en esprit et selon l'Evangile de son Fils. »

Pourquoi saint Paul prend Dieu à témoin.

2. Ces paroles sortent d'un cœur vraiment apostolique, c'est le cri de l'amour paternel. Mais encore que veut-il dire, et pourquoi prend-il Dieu à témoin? Il exprime les sentiments qu'il éprouve. Or, ne connaissant pas jusqu'à ce moment ceux auxquels il s'adresse, ce n'est pas au témoignage d'un homme qu'il peut en appeler, c'est au témoignage de celui qui pénètre au fond des cœurs. Après leur avoir dit : « Je vous aime, » et leur avoir donné pour preuve de son amour ses fréquentes prières et le désir qu'il a de se transporter auprès d'eux, cette preuve elle-même ne leur étant pas démontrée, il invoque ces témoins dignes de toute foi. Quelqu'un d'entre vous pourrait-il se glorifier d'embrasser l'Eglise tout entière quand il prie dans sa maison? Je ne le pense pas. Paul priait Dieu, non-seulement pour une ville, mais encore pour l'univers; non une fois, ni deux, ni trois, mais sans cesse. Si nous ne pouvons pas, sans un ardent amour, avoir quelqu'un toujours présent à la mémoire, songez quelle affection, quelle tendresse il faut pour s'en souvenir constamment dans la prière. En disant : « Lui que je sers en esprit et selon l'Evangile de son Fils, » il rend hommage à la divine grâce en même temps qu'il nous montre son humilité : la divine grâce, qui



l'a chargé d'une si grande mission; son humilité, parce qu'il attribue tout au secours de l'Esprit et non à son propre zèle. Les formes du ministère sacré sont multiples et diverses, ainsi que celles de la piété. De même que les serviteurs d'un monarque ne remplissent pas tous le même emploi, quoiqu'ils obéissent à la même volonté, l'un étant à la tête des troupes, l'autre ayant le pouvoir civil, un autre encore étant chargé des finances; de même, dans l'ordre spirituel, l'un sert Dieu et l'adore par la sincérité de sa foi et la parfaite direction de sa vie, l'autre est chargé du soin des étrangers et des pauvres, comme l'était Etienne, qui secondait les apôtres et servait Dieu par le ministère de la charité à l'égard des veuves, un autre encore a la mission de prêcher et d'enseigner, et tel était Paul, dont la vie se consumait dans l'exercice de la parole.

Voilà donc quel était son ministère, à lui, son devoir spécial dans l'Eglise. Il déclare lui-même qu'il lui a été confié, et cette déclaration se joignant à l'appel qu'il fait à la véracité de Dieu, ne permet pas de révoquer en doute la droiture de celui qui parle; investi d'une telle fonction, il n'eût jamais osé, pour une chose fausse, invoquer le témoignage de celui qu'il représentait. De plus, il veut leur faire voir que sa charité pour eux, que sa sollicitude apostolique est une obligation sacrée. De peur qu'on ne lui dise : Qui êtes-vous et d'où venez-vous pour vous mettre de la sorte en peine de cette grande capitale? il proteste que c'est là son devoir, qu'il doit servir Dieu par la prédication de l'Evangile, qu'il est établi pour cela. Or, celui à qui cette mission est imposée ne saurait oublier un instant les âmes qui doivent recevoir de lui la céleste doctrine. Par cette expression : « En mon esprit, » il insinue une autre vérité; c'est que la nouvelle religion est de beaucoup supérieure à celle des Gentils, et même à celle des Juifs, celle-là mensongère et charnelle, celle-ci charnelle encore, quoique essentiellement vraie. Aussi le culte dont l'Eglise est la dépositaire est-il l'opposé de l'idolâtrie et le sublime contraste du judaïsme. Ce culte n'admet plus l'immolation des brebis et des taureaux, la fumée de l'encens ou des sacrifices; il est spirituel, il s'exerce surtout au fond de l'âme. C'est le principe que le Christ posait quand il parlait en ces termes : « Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » *Joan.*, IV, 24. « Selon l'Evangile de son Fils. » Il avait d'abord attribué l'Evangile au Père, et voilà qu'il l'attribue maintenant au Fils; ce qui prouve qu'il ne met aucune différence entre les deux.

Il connaissait cette parole prononcée par le divin Maître : « Tout ce qui est à vous m'appartient, et tout ce qui est à moi vous appartient aussi; » *Ibid.*, XVII, 10; ce qui montre clairement que la puissance de l'un est la puissance de l'autre. « J'ai sans cesse votre souvenir présent dans mes prières. » La charité n'a pas d'expression plus vraie. Il ne semble dire qu'une chose, et cependant on peut en distinguer quatre: qu'il se souvient, sans interruption, durant la prière, dans un intérêt supérieur. « Demandant qu'un moyen me soit enfin donné de me transporter auprès de vous, si telle est la volonté de Dieu; car je désire ardemment vous voir. » Son désir de les voir est extrême; mais il ne veut pas l'accomplir si cela n'est pas agréable à Diéu : à son amour pour ses frères se mêle la crainte du Seigneur. Son cœur déborde, tout le porte vers eux; et cette ardente affection, il la subordonne toutefois au bon plaisir de Dieu. C'est ici la charité véritable. Il n'en est pas de nous comme de l'Apôtre; de part et d'autre nous échappons aux lois de la charité : ou bien nous n'aimons réellement personne, ou bien, dans notre amour, nous ne tenons aucun compte de la volonté divine. C'est ce que j'appelle méconnaître doublement sa loi. Si de telles paroles sont pénibles, plus pénibles sont encore les faits.

3. Et quand est-ce que nous aimons, me demanderez-vous peut-être, autrement que Dieu ne veut? — Quand nous passons dédaigneux à côté du Christ mourant de faim, tandis que nous sommes prodigues envers les enfants, les amis et tous ceux auxquels nous rattachent les liens du sang. Mais à quoi bon pousser plus loin ces considérations? Que chacun examine de près sa conscience, et les fautes de ce genre fourmille-

ront à ses yeux. Tel n'était pas le bienheureux dont nous parlons : il savait aimer et soumettre son amour au devoir; sa charité n'avait pas d'égale et ne dépassait jamais les bornes voulues. Vous le voyez, deux choses surabondent dans son âme, sa crainte envers Dieu, son affection envers les Romains. En priant sans relâche, en ne se désistant pas, bien qu'il n'eût encore rien obtenu, il prouvait la force de son amour; et, malgré cet amour, en demeurant soumis à la volonté divine, il prouvait la grandeur de sa piété. Dans une autre circonstance, après avoir par trois fois prié le Seigneur sans que sa prière fût exaucée, quand le contraire même avait eu lieu, il rendait les plus vives actions de grâces pour ce refus, tant son âme était continuellement tournée vers Dieu. Il finit ici par voir sa prière exaucée, mais après beaucoup de délais, mais à la longue; ce qu'il supporte généreusement. Je parle de la sorte pour que nous ne soyons pas impatients lorsque Dieu semble ne pas nous écouter ou nous fait longtemps attendre. Nous ne sommes pas meilleurs que Paul, qui rendait grâces dans l'un et dans l'autre cas. Rien de plus sage et de plus légitime; s'étant entièrement placé sous la puissance qui gouverne tout, se tenant là comme l'argile sous la main du potier, il obéissait à chaque impulsion qui lui venait de Dieu.

Quand il a déclaré qu'il prie sans cesse pour obtenir le bonheur de les voir, il énonce la raison de ce désir. Quelle est-elle? « Pour vous communiquer un peu de cette grâce spirituelle et vous confirmer dans le bien. » Ce n'est donc pas sans motif qu'il voulait se rendre à Rome; il ne ressemble pas à ceux que nous voyons aujourd'hui faire des voyages aussi dénués de sens que d'utilité; c'est un intérêt nécessaire et pressant qu'il se propose; ce qu'il ne dit que d'une manière énigmatique et voilée. Il se garde bien de prendre ce ton : J'irai vous enseigner, vous former, compléter ce qui vous manque. Non; mais : « Vous communiquer un peu... » Il déclare déjà par là qu'il ne donne pas de son propre fonds, qu'il ne fait que transmettre. Remarquez aussi la modestie de ce langage, « un peu, » selon ma faible mesure. Et quel est ce peu qu'il va leur donner? Il consistera, ajoute-t-il, « à vous confirmer dans le bien. » C'est donc à la grâce que nous devons de ne pas chanceler, de demeurer fermes. Or, quand vous entendez la grâce, ne pensez pas qu'on refuse sa rémunération et son mérite à la volonté. Tel n'est pas le but de cette parole; on veut seulement réprimer les folles prétentions de l'orgueil. Si Paul parle donc ici de la grâce, cela ne doit pas vous décourager. Il emploie souvent ce mot de grâce pour désigner les bonnes œuvres, tant la reconnaissance est naturelle à son cœur, et de plus, parce que nous avons besoin de la divine grâce pour les accomplir. Quand il dit : « Pour vous confirmer dans le bien, » il insinue, mais en termes voilés, qu'ils ont besoin d'une grande réformation. Voici le sens de sa parole : Depuis longtemps j'ai le désir, je suis dans l'impatience de vous voir, dans le but unique de vous affermir sur l'inébranlable fondement de la crainte de Dieu, afin que vous ne soyez pas toujours incertains et chancelants. — Il ne s'exprime pas d'une manière aussi formelle, qui n'aurait peut-être réussi qu'à les blesser; il dit la même chose avec plus de ménagement et de douceur.

La grâce ne refuse pas que la volonté soit récompensée.

« Pour vous confirmer dans le bien. » Et cela même étant de nature à les affliger, à les contrister, voyez comme il le mitige par ce qui suit. Il ne veut pas qu'ils puissent dire : Quoi donc, est-ce que nous chancelons, est-ce que nous tournons à tout vent? Avions-nous besoin de votre parole pour avoir de la consistance et de la fermeté? — Il prévient de telles objections en ajoutant : « C'est-à-dire, afin que nous soyons mutuellement consolés, lorsque je serai au milieu de vous, par cette foi qui est la vôtre et la mienne. » C'est comme s'il parlait ainsi : Ne pensez pas que je sois dans l'intention de vous accuser. Non, ce n'est pas la pensée qui m'a dicté de telles expressions. Mais alors qu'ai-je donc voulu dire? Vous avez subi bien des peines de la part de ceux qui sont devenus vos persécuteurs; et c'est pour cela que j'ai tant désiré vous voir, afin de vous consoler, et non-seulement pour vous consoler, mais encore pour recevoir de vous une consolation.

4. Quelle sagesse dans cet instituteur! Le



mot, « pour vous confirmer dans le bien, » pouvant être onéreux et pénible à ceux auxquels il l'adressait, il se hâte de dire : « Pour vous consoler. » Mais cela même pouvait leur causer de la peine, moins peut-être que les paroles précédentes, trop cependant à son gré; il adoucit donc complétement ses expressions, afin qu'elles soient mieux accueillies. Cette consolation qu'il promet, il la partagera lui-même; et voici ce qu'il dit : « Pour nous consoler ensemble. » Ce n'est pas assez; il verse un baume de plus dans les âmes, en expliquant ainsi sa pensée : « Par cette foi qui est la vôtre et la mienne. » Oh! l'admirable humilité! Il leur fait entendre qu'il a besoin de leur secours tout comme ils ont besoin du sien; il tient les disciples pour ses maîtres, ne se mettant en rien au-dessus d'eux, proclamant en tout une égalité parfaite. — C'est notre intérêt commun; si mes consolations vous sont nécessaires, les vôtres ne me le sont pas moins. — Comment se fera cet heureux échange? — « Par cette foi qui est la vôtre en même temps que la mienne. » C'est en allumant un grand nombre de flambeaux qu'on obtient une lumière éclatante : la réunion des fidèles produit le même effet. Quand nous sommes isolés et dispersés, nous tombons dans l'abattement : quand nous nous voyons, au contraire, quand nous resserrons les liens qui nous unissent comme les membres d'un même corps, nous goûtons une profonde consolation.

Ne vous renfermez pas, je vous prie, dans le temps présent, où de nombreuses assemblées de fidèles existent, grâces à Dieu, à la campagne comme à la ville, et jusque dans les déserts, assemblées qui repoussent tout mélange d'impiété; transportez-vous à cette primitive époque, et songez quel bonheur c'était pour les disciples de voir leurs instituteurs, et pour des frères d'accueillir des frères venus d'une autre cité. Pour rendre cette pensée plus évidente, faisons une supposition : s'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise! que nous fussions transférés chez les Perses, les Scythes ou d'autres peuples barbares, et que nous fussions là deux ou trois perdus au milieu de ces populations; imaginez-vous qu'il nous fût ensuite donné de voir quelqu'un venu de notre patrie, comprenez de quelle joie nous serions inondés! N'avez-vous jamais vu la douce et vive émotion que des prisonniers font éclater quand l'un des leurs vient les voir dans la prison? Et ne soyez pas étonnés que cette époque me rappelle d'aussi sombres images : nos pères eurent à souffrir tout autrement que ne souffrent les prisonniers, ils étaient chassés et dispersés par une haine implacable, leur vie s'écoulait dans les privations, chaque jour sous le coup de la mort, ayant à craindre les amis, les domestiques, les parents eux-mêmes, habitant ce monde comme un pays étranger; ce n'est pas assez dire, subissant un sort plus cruel que celui des malheureux exilés. Ainsi doit s'entendre cette parole : « Pour vous confirmer dans le bien par notre commune foi. » Ce n'est pas que l'Apôtre eût réellement besoin de les avoir pour auxiliaires, assurément non; car, comment cette colonne de l'Eglise, plus solide que la pierre et le fer, comment cet homme, qui suffisait à tant de peuples, ce diamant spirituel eût-il été dans une telle nécessité? Il veut donc uniquement, par ce langage, atténuer la correction et ménager leur sensibilité.

Celui qui prétendrait, au reste, que c'était pour Paul un besoin de se consoler ou de se réjouir au spectacle de leurs progrès dans la foi, celui-là ne s'éloignerait nullement de la vérité. — Mais, puisqu'il désirait tant de les voir, puisqu'il devait donner et recevoir une si grande consolation, pourquoi n'était-il pas déjà venu? — Il prévient cette question, quand il ajoute : « Je ne veux pas vous laisser ignorer, frères, que j'ai souvent désiré venir vers vous, et que j'en ai été empêché jusqu'à ce moment. » Remarquez cette obéissance absolue et cette profonde reconnaissance. Il déclare qu'il a subi des empêchements, mais il ne dit pas lesquels. Il n'examine pas la volonté divine, il se contente de l'accomplir. On pouvait se demander néanmoins pourquoi Dieu voulait qu'une si grande et si magnifique ville, vers laquelle étaient tournés les regards du monde entier, fût si longtemps privée de la parole d'un tel maître : on a bientôt raison des sujets quand on s'est emparé de la capitale; mais quand on la laisse de côté pour

s'attacher uniquement aux autres, on néglige le point essentiel. Paul ne s'égare pas dans de semblables pensées, il se soumet aux mystérieuses dispositions de la sagesse divine, nous montrant ainsi la générosité de son âme, et nous apprenant à tous qu'il ne faut jamais demander compte à Dieu des événements qui s'accomplissent, quoique beaucoup d'esprits en soient troublés. Le commandement appartient au maître, les serviteurs ne doivent qu'obéir. Voilà donc pourquoi l'Apôtre dit simplement qu'il a été empêché ; il ne touche pas à la cause. — Je ne la connais pas, semble-t-il dire ; ne me demandez pas pour quel motif Dieu le veut et ce qu'il se propose. Le vase d'argile ne dira jamais à l'ouvrier : « Pourquoi m'as-tu façonné de la sorte ? » *Rom.*, IX, 20. A quoi bon d'ailleurs désirer de le savoir? Ignorez-vous que Dieu prend soin de toutes ses créatures, qu'il est infiniment sage, qu'il ne fait rien au hasard et sans but, qu'il vous aime plus que vos parents, que sa tendresse l'emporte de beaucoup sur celle d'un père, et sa sollicitude sur celle d'une mère ? N'allez donc pas plus loin, n'en demandez pas davantage; cela suffit pour dissiper toutes vos préoccupations. La Providence menait elle-même les affaires des Romains. Si vous ne savez pas de quelle façon, n'en ayez aucune peine; c'est le grand acte de la foi d'admettre la conduite de la Providence, tout en ignorant les voies qu'elle suit.

5. Paul explique avant tout ce qui lui tient à cœur ; il a voulu leur dire que, s'il ne les a pas encore visités, ce n'est nullement par mépris, et que son ardent désir a dû céder devant les obstacles. Après s'être donc justifié de toute négligence, et leur avoir déclaré qu'il souhaite les voir autant qu'ils peuvent souhaiter eux-mêmes sa venue, il leur témoigne encore son amour en d'autres manières. — Les empêchements n'ont pas découragé mes efforts, les uns n'ont pas été moins persévérants que les autres ; je ne me suis jamais désisté, toujours soumis à la volonté divine, toujours constant dans mon amour pour vous. — L'inébranlable fermeté de son dessein était la preuve de sa charité fraternelle, et sa charité pour Dieu se manifestait avec encore plus de puissance dans sa résignation. « Afin que j'obtienne aussi quelque fruit parmi vous. » Bien qu'il ait déjà fait connaître la cause de son désir et ce qu'elle avait d'empire sur son âme, il l'énonce de nouveau, pour achever de détruire en eux tout soupçon. Comme cette ville était la plus remarquable du monde, comme la pareille n'existait nulle part, ni dans les terres ni dans les mers, beaucoup s'y transportaient attirés par la renommée. Pour qu'on ne crût pas que Paul obéissait à ce même mobile, pour qu'on ne l'accusât pas d'aller chercher un surcroît de gloire dans ses rapports avec les Romains, il insiste sur le motif qui le pousse. Il avait dit plus haut : « J'ai désiré vous voir pour vous communiquer un peu de cette grâce spirituelle. » Il s'exprime ici plus clairement encore : « Pour obtenir quelque fruit parmi vous, comme chez les autres nations. » Il met ensemble les gouvernants et les gouvernés : en dépit de leurs trophées sans nombre, de l'éclat de leurs victoires, de l'illustration de leurs consuls, il les range avec les barbares, et certes à bon droit. Où règne, en effet, la noblesse de la foi, plus de différence entre le barbare et le Grec, entre le citoyen et l'étranger : tous sont parvenus au faîte de la même grandeur.

Modestie de saint Paul.

Remarquez cependant la modestie de l'Apôtre. Il ne dit pas : Pour vous instruire et vous former. Quoi donc ? « Pour obtenir quelque fruit. » Ce mot « quelque » restreint même celui de « fruit. » C'est sur ce qui le concerne que tombe toujours cette restriction, et la même modestie lui faisait dire : « Pour vous communiquer un peu de cette grâce. » Leur tour vient aussi, l'Apôtre leur apprend à s'abaisser, comme nous en avons déjà fait la remarque, en les confondant dans le même texte avec le reste des nations.— Parce que vous êtes riches et que vous possédez plus que les autres, nous ne déployons pas moins de zèle à l'égard de ces derniers ; car nous ne courons pas après les richesses, nous n'ambitionnons que la foi.— Où sont maintenant les sages de la Grèce, ces hommes tout gonflés d'orgueil, avec leur longue barbe et leur manteau. Un faiseur de tentes a renouvelé la face du monde grec et barbare. Celui qu'ils mettent toujours en avant, qu'ils ont sans cesse à la bouche, leur



Platon, est allé trois fois en Sicile, et, malgré la pompe de ses discours, quoique grandi par l'opinion, il n'a pu venir à bout d'un seul tyran; il en sortit même d'une manière si misérable qu'on lui ravit la liberté. Le faiseur de tentes n'a pas seulement parcouru, lui, la Sicile et l'Italie, il a parcouru la terre entière; et pendant qu'il instruisait les hommes, il ne renonçait pas à son travail manuel, il taillait et cousait les peaux, parfois il était même à la tête d'une boutique; et les consulaires ne s'en scandalisaient pas; ce qui du reste n'était que raisonnable. Ce ne sont pas les métiers et les occupations, en effet, qui doivent faire mépriser les maîtres, ce sont les erreurs et les faussetés qu'ils enseignent. Aussi les Athéniens eux-mêmes rient-ils désormais des leurs; tandis que les barbares, les hommes incultes et grossiers, écoutent respectueusement le nôtre.

Il transmet à tous les mêmes enseignements, ne regardant pas à la différence des conditions, à la supériorité d'un peuple, à rien de pareil; il n'aspire qu'à la foi, il dédaigne le syllogisme. De là ce qu'il y a d'admirable dans cet enseignement: non-seulement il est utile et salutaire, mais encore il est accessible à tous; il n'exige ni peine ni fatigue. Il porte par là même un cachet divin, et prend place parmi ces biens communs que Dieu répand sur tous les hommes. Ce qu'il a fait par rapport au soleil, à la lune, à la terre, à la mer, aux autres créatures, n'en accordant pas plus l'usage aux riches qu'aux pauvres, faisant à tous une égale part, il l'a fait aussi par rapport à la prédication; et le don est également d'autant plus grand qu'il nous est plus nécessaire. Voilà pourquoi ce mot si fréquent dans la bouche de Paul: « A toutes les nations. » Leur montrant ensuite qu'il n'a pas le mérite de cette générosité, qu'il accomplit simplement un divin précepte, et que dès lors ils doivent faire remonter au souverain Seigneur de l'univers l'expression de leur reconnaissance, il ajoute: « Je suis le débiteur des Grecs et des barbares, des sages et des insensés. » Cette même pensée se retrouve dans son épître aux Corinthiens. Dans le langage que nous venons d'entendre, il rapporte tout à Dieu. « Ainsi donc, en tant que cela dépend de moi, je désire vous annoncer l'Evangile, à vous qui habitez Rome. »

6. Quelle magnanimité! Le voilà prêt à braver les plus terribles dangers, des épreuves de tout genre, des voyages sur mer, les embûches et les séditions. Nul doute, en effet, que l'homme venant enseigner dans cette grande ville, en face de l'impiété couronnée, ne doive s'attendre aux coups redoublés de la persécution; et c'est là que l'Apôtre terminera sa carrière, qu'il aura la tête tranchée par l'ordre du tyran alors assis sur le trône. Une pareille perspective cependant ne ralentit nullement son ardeur; il souffre de son attente, il brûle de partir, il est dans les douleurs de l'enfantement. De là ce langage: « Autant qu'il est en moi, je désire aussi vous annoncer l'Evangile. » Que dites-vous, ô Paul? Quand vous devriez vous exprimer ainsi: Je me glorifie, je me félicite, vous dites simplement que vous ne rougissez pas; ce que nous ne dirions jamais dans de graves circonstances. — Que dit-il donc? Pourquoi parle-t-il de la sorte, lui que l'Evangile ravit de joie plus que le ciel même? Ecrivant aux Galates, il disait: « Loin de moi la pensée de me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Galat.*, VI, 14. Mais alors, pourquoi ne se glorifie-t-il pas de l'Evangile, et se borne-t-il à dire qu'il n'en rougit pas?

Les Romains étaient entièrement adonnés aux choses de ce monde, éblouis par leurs possessions, leur puissance, leurs victoires, par l'éclat même dont ils entouraient leurs chefs, qu'ils égalaient aux dieux, ne craignant pas de leur en donner le nom, de leur élever des temples, de leur dresser des autels et de leur offrir des sacrifices. Or, à ces hommes tellement infatués de leur grandeur, Paul avait à prêcher celui qu'on regardait comme le fils d'un artisan, un pauvre enfant de la Judée, nourri dans la maison d'une humble femme, ce Jésus qui, bien loin d'avoir jamais eu des satellites armés ou d'avoir brillé dans l'opulence, avait subi la mort comme un criminel, entre deux larrons, avec des outrages sans nombre. Tout cela ne pouvait manquer de révolter la fierté des Romains, tant qu'ils n'étaient pas encore instruits de nos dogmes

mystérieux et sublimes. Vous comprenez maintenant ce mot : « Je ne rougis pas; » c'est une leçon qu'il leur adresse; il sait bien que, s'il détruit en eux le sentiment de la honte, ils en viendront bientôt à se glorifier. Et vous aussi, dans le cas où vous entendriez cette parole : Quoi! vous adorez un crucifié? gardez-vous de rougir, ne baissez pas les yeux; montrez-vous heureux et fier de votre croyance, portez autour de vous des regards assurés, levez la tête, et professez noblement la foi. Si l'on réitère la question : Vous adorez un crucifié? répondez : Mais non un adultère, un parricide, un père dénaturé qui tue ses propres enfants, — et tous leurs dieux ne sont pas autre chose, — j'adore celui qui par la croix a fermé la bouche aux démons et renversé leur funeste puissance. La croix est envers nous l'œuvre de la bonté suprême et le symbole de l'amour infini. Comme ils ont néanmoins tant de pompe dans leurs discours, comme ils marchent tout revêtus des armes brillantes de la philosophie grecque, Paul s'exprime ainsi : J'ai renvoyé bien loin tous ces raisonnements humains, et je viens prêcher la croix seule; c'est pour cela que je n'en rougis pas. « Elle est la puissance de Dieu pour le salut. »

La puissance de Dieu se manifeste aussi par le châtiment; car, lorsque le Seigneur frappait les Egyptiens, il disait : « Voilà quelle est la grandeur de ma puissance. » Elle éclate même dans la perte de l'homme, puisque le Christ a dit : « Craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne. » *Matth.*, x, 28. Ce n'est pas là ce que je viens vous apporter, s'écrie donc Paul avec raison, je ne suis pas un ministre de vengeance et de mort, je vous apporte le salut. — Mais quoi, l'Evangile ne nous annonce-t-il pas aussi ces choses terribles, les supplices de l'enfer, les ténèbres extérieures, le ver empoisonné? De telles vérités ne nous viennent d'ailleurs que de l'Evangile; comment dès lors avez-vous dit : « C'est la puissance de Dieu pour le salut? » — Ecoutez donc ce qui vient après : « Pour quiconque croira, pour le Juif d'abord, pour le Gentil ensuite. » Le salut n'appartient pas à tous sans restriction, il appartient à tous ceux qui l'acceptent. Que vous soyez Grec, Scythe, un barbare quelconque, une bête féroce même, que vous ayez trempé dans toute iniquité et succombiez sous le fardeau de vos folies et de vos désordres, aussitôt que vous avez accueilli la parole de la croix et reçu le baptême, vous avez tout effacé. — Pourquoi l'Apôtre ajoute-t-il : « Pour le Juif d'abord, pour le Gentil ensuite? » Que signifie cette distinction? Lui-même cependant a dit plus d'une fois qu'il n'existe aucune différence entre le circoncis et l'incirconcis, que la circoncision n'est plus rien; d'où vient donc qu'il fait ici passer l'un avant l'autre? — Qu'est-ce que cela? Le premier ne reçoit pas une grâce plus grande, le don est le même pour tous; c'est donc simplement l'ordre ou le rang qui se trouve indiqué. Le Juif n'a rien de plus, il ne reçoit pas une justice plus abondante; son unique avantage, c'est l'honneur d'avoir été le premier. Les initiés accourent tous au baptême, et vous savez ce que je dis, vous qui l'êtes déjà; mais tous ne sont pas baptisés à la même heure, ils le sont successivement, et le premier ne reçoit pas plus que les autres, les mêmes biens sont donnés à tous. Nous voyons donc là un rang d'honneur, non une supériorité de grâce.

Après avoir dit : « Pour le salut, » il montre d'une manière encore plus claire que le don divin ne s'arrête pas au temps présent et qu'il passe au delà; c'est ce qui ressort de ces paroles : « Et la justice de Dieu nous y est révélée, allant de la foi à la foi, selon qu'il est écrit : Le juste vit de la foi. » *Habac.*, II, 4. Celui donc qui a été justifié ne vivra pas seulement sur la terre, mais aura de plus la vie à venir. Là ne se borne pas la pensée de l'Apôtre, elle va plus loin, elle nous laisse entrevoir la rayonnante splendeur de cette vie. Comme, après tout, la conservation n'exclut pas toujours la honte, et nous en voyons l'exemple dans le criminel que la clémence royale sauve de la mort; ne voulant pas que le mot de salut fasse naître une idée de ce genre, Paul y joint la justice, et non votre justice, à vous, mais la justice divine, dont il vous fait comprendre l'ampleur et la générosité. Ce n'est pas ici le résultat, en effet, de vos sueurs et de vos fatigues, c'est une grâce qui vous vient d'en-haut; vous n'y contribuez que par une chose, par votre foi.

Après cela, notre raison n'acceptant pas volontiers cette doctrine, qu'un fornicateur, un infâme, un spoliateur de tombeaux, un artisan de prestiges, a non-seulement échappé tout à coup au châtiment, mais est encore devenu juste, et d'une justice descendue du ciel, il confirme sa parole par l'Ancien Testament. Il ouvre d'abord, d'un mot, l'immense océan de l'histoire à quiconque est capable d'y porter ses regards. Par cette expression : « De la foi à la foi, » il éveille dans la pensée de l'auditeur cette économie du plan divin qui se déroule dans l'antique alliance, et que lui-même a magnifiquement exposée en écrivant aux Hébreux, nous y montrant les pécheurs élevés au rang des justes, une Raab à côté d'Abraham. N'ayant fait que rappeler ce point de vue, entraîné qu'il est vers un autre, il appuie de nouveau son discours sur l'autorité des prophètes, il amène devant nous Habacuc, disant à haute voix qu'à devoir vivre, c'est par la foi seule qu'on vit : « Le juste vit de la foi ; » et cela s'entend de la vie future. Comme les dons de Dieu dépassent toute intelligence, il est évident que nous avons besoin de la foi. Aussi l'homme opiniâtre, dédaigneux, arrogant, ne saurait rien accomplir.

Que les hérétiques entendent cette voix spirituelle. Comprenons nous-mêmes la nature du raisonnement humain : il est comme un labyrinthe et comme les hiéroglyphes, sans terme et sans issue, ne laissant à la pensée aucune base solide, et ne procédant que de l'orgueil. Rougissant de se soumettre à la foi et de paraître ignorer les choses célestes, ils se jettent dans un épais tourbillon d'interminables arguties. Ainsi donc, malheureux que vous êtes, infortuné dont on ne pourrait assez déplorer la misère, si quelqu'un vous demande comment le ciel a été fait, comment la terre, que dis-je le ciel ou la terre? comment vous existez vous-même, comment votre existence s'est maintenant développée, vous avouez sans honte que vous l'ignorez; et, s'il est question du Fils unique, la honte vous précipite dans l'abîme de la perdition, vous estimez qu'il serait indigne de vous de ne pas tout savoir! Ah! ce qu'il y a d'indigne, c'est l'esprit de contention, c'est votre intempestive curiosité. Et pourquoi parler des dogmes? La perversité même de la vie présente, nous ne pouvons pas autrement nous en débarrasser que par la foi. C'est par là que brillèrent les personnages des anciens temps, un Abraham, un Isaac, un Jacob ; c'est par là que se sauva la courtisane, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament. « Par la foi, dit l'Apôtre, Raab la courtisane accueillit les éclaireurs, et ne périt pas avec les incrédules. » *Hebr.*, XI, 31. Elle ne se dit pas en elle-même : Et comment ces esclaves fugitifs, ces hommes qui mènent une vie errante et nomade, pourront-ils l'emporter sur nous qui possédons une ville, des remparts et des tours? — En tenant un pareil langage, elle les eût perdus, et se serait perdue elle-même. C'est ce que firent les principaux de cette nation, qui furent alors sauvés. Après avoir vu ces hommes grands et vigoureux, ils cherchaient le moyen de les vaincre, et voilà qu'ils furent tous exterminés sans combat, avant d'avoir abordé le champ de bataille. Voyez-vous combien est profond le gouffre de l'incrédulité, inébranlable le rempart de la foi? Devant la foi tombèrent des milliers d'ennemis ; c'est à la foi qu'une courtisane dut son salut et la gloire même d'avoir été la protectrice d'un grand peuple.

Le sachant et beaucoup plus de choses encore, ne demandons jamais compte à Dieu de ce qui s'accomplit, acceptons tout ce qu'il ordonne, ne le soumettons pas à notre examen, à nos minutieuses recherches, quand même le sens humain en serait choqué. Quoi de plus révoltant, je vous le demande, que l'ordre donné à un père d'égorger lui-même son fils unique? Et cependant le juste qui le reçoit se garde bien de le discuter ; il obéit, plein de respect pour celui dont il émane. Un autre ayant reçu de Dieu l'ordre de frapper un prophète, regardant la chose comme contraire à la raison, se mit à la discuter et ne se contenta pas d'obéir ; aussi subit-il les dernières peines, tandis que celui qui frappa fut en honneur. Pour avoir épargné des hommes contrairement à la volonté de Dieu, Saül perdit le trône et subit d'intolérables malheurs. Il serait facile de trouver beaucoup d'autres exemples, établissant tous qu'on ne doit



jamais chercher la raison des divins commandements, qu'il faut uniquement les accepter et les accomplir. Or, s'il est tellement dangereux de scruter ce que Dieu nous ordonne, si c'est même là se dévouer aux derniers supplices, quelle excuse pourront avoir ceux qui fouillent dans des secrets tout autrement redoutables, qui veulent s'expliquer la génération du Fils, sa nature et sa substance? Mieux instruits, embrassons avec ardeur la foi, mère de tous les biens; et, naviguant comme dans un port tranquille, nous dirigerons sûrement, à la lumière d'une pure doctrine, le cours de notre vie, pour aborder aux biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

« Là se révèle la colère de Dieu, qui fondra du haut du ciel sur toute impiété et sur l'iniquité des hommes qui retiennent la vérité dans l'injustice. »

1. Voyez la prudence de Paul, faisant ainsi succéder dans son discours de terribles pensées à des pensées consolantes. Après avoir dit que l'Evangile est une source de salut et de vie, la puissance même de Dieu, un principe actif de justification et de sainteté, il en vient à ce qui doit pénétrer de crainte les esprits indociles à de tels enseignements. Comme la plupart des hommes se laissent moins entraîner à la pratique de la vertu par des promesses que par des menaces, il met en jeu ce double ressort. Dieu lui-même ne se borne pas à promettre le royaume, il annonce aussi les tourments de l'enfer; et les prophètes, en parlant aux Juifs, ne cessent de mêler la perspective du supplice à celle du bonheur. Ces mêmes aspects se retrouvent dans l'Apôtre, non point au hasard, mais avec cet ordre que nous avons remarqué : il passe de l'espérance à la terreur, nous faisant ainsi comprendre que notre bien est la première pensée de Dieu, et que notre malheur est le résultat de la corruption et de la négligence. Telle était la marche suivie par le Prophète : « Si vous consentez à m'écouter, vous aurez en abondance les fruits de la terre; si vous ne voulez pas, si vous refusez de m'écouter, vous serez dévorés par le glaive. » *Isa.*, I, 19-20. Paul procède ici de la même manière. Le Christ est venu, dit-il, nous apportant le pardon, la justice, la vie, avec cette circonstance qu'il nous a tout donné par la croix; ce qu'il y a de plus grand et de plus admirable, c'est qu'il ait voulu subir tant de douleurs pour nous prodiguer tant de grâces. Si vous dédaignez donc sa générosité, n'attendez plus que des tortures. — Notez le ton d'élévation que prend son discours : « La colère de Dieu se manifeste du haut du ciel. » — Comment le savez-vous? nous dira-t-on. — Si c'est un fidèle qui parle, nous citerons les sentences mêmes du Christ; si c'est un infidèle, un Gentil, Paul leur ferme la bouche par ce qui suit, puisqu'il va traiter du jugement de Dieu, tirant un argument irréfragable de leurs propres actions. Chose étrange, il nous montre les adversaires de la vérité concourant à rendre la vérité plus évidente par ce qu'ils font et disent chaque jour.

Mais cela ne vient que dans la suite; appliquons-nous maintenant au texte que nous avons sous les yeux : « La colère de Dieu se manifeste du haut du ciel. » On le voit fréquemment dans la vie présente : les famines, les pestes et les guerres en sont les instruments; les individus et les peuples sont également frappés. Qu'y aura-t-il donc de particulier? C'est que le châtiment sera plus terrible, tombera sur tous, ne s'exercera pas par les mêmes moyens; car notre amendement en est aujourd'hui le but, alors ce sera simplement une peine. Paul établit cette vérité quand il dit : « Nous sommes corrigés maintenant, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation du monde. » I *Cor.*, XI, 32. La colère de Dieu n'éclate pas ici-bas dans toute sa puissance, et les fléaux sont regardés comme un effet de la perversité des hommes; mais elle sera manifeste alors, quand le juge assis sur son redoutable tribunal fera jeter les uns dans la fournaise, les autres dans les ténèbres extérieures, infligeant à tous d'intolérables tourments auxquels nul ne pourra se dérober. Pourquoi ne dit-il pas ouver-

tement que le Fils de Dieu doit venir avec des myriades d'anges pour faire subir à chacun de nous son jugement? Pourquoi dit-il : « La colère de Dieu se manifeste? » Ses auditeurs étaient encore des néophytes; il cherchait donc à les attirer d'abord par les choses qui leur étaient le mieux connues et qui sont les plus évidentes.

Il me paraît aussi s'adresser aux Gentils, et c'est pour cela qu'il commence de la sorte; en avançant, il touche au jugement du Christ. « Sur toute impiété et sur l'iniquité des hommes qui retiennent la vérité dans l'injustice. » Il nous fait voir là que l'impiété revêt bien des formes diverses, et que la vérité n'en a qu'une. Cela tient à la nature multiple, changeante et confuse de l'erreur, comme à la nature immuable de la vérité. De la doctrine il descend aux réalités de la vie, en parlant de l'injustice des hommes. Il y a plusieurs genres d'injustice aussi : elle ne porte pas uniquement sur les biens matériels, et ce n'est pas le seul préjudice qu'elle puisse causer au prochain; elle peut avoir pour objet les liens sacrés du mariage, ce qui a lieu quand un homme séduit la femme d'un autre. C'est ce que Paul appelle également une fraude, quand il dit : « Que nul de vous n'opprime et ne fraude son frère dans une chose quelconque. » I *Thessal.*, IV, 6. D'autres s'attaquent, non à la femme ou à l'argent, mais à la réputation du prochain : c'est encore une injustice; car, « mieux vaut un nom sans tache qu'une grande fortune. » *Prov.*, XXII, 21. Quelques interprètes pensent que Paul entendait alors parler de dogmes; mais rien n'empêche d'accepter ce sens sans renoncer au premier. Que signifie cette expression : « Retenir la vérité dans l'injustice? » La réponse nous est donnée par la suite du texte. « Car ce que nous pouvons connaître de Dieu est pour eux chose manifeste; Dieu même le leur a fait connaître. » Mais ils ont prostitué cette gloire au bois et à la pierre.

L'erreur est multiple, la vérité seule est immuable.

2. Représentez-vous un homme à qui sont confiées les finances du chef de l'Etat, et qui, devant les employer à son service et pour son honneur, les dépenserait pour entretenir des pillards, des femmes perdues et des charlatans, qu'il ferait ainsi briller aux dépens du monarque; il serait assurément châtié comme ayant fait la plus grave injure à la majesté royale. Tels se sont montrés ces philosophes qui, possédant la connaissance de Dieu et de sa gloire, l'ont ensuite prostituée aux idoles, retenant ainsi la vérité dans l'injustice, et profanant cette science autant qu'il était en eux, par l'usage indigne qu'ils en ont fait. Comprenez-vous assez la parole de l'Apôtre, ou devons-nous l'expliquer encore plus clairement? Peut-être sera-t-il utile d'insister. Que signifie donc cette parole? Dieu, dès le principe, a gravé sa connaissance dans l'esprit humain, et les Gentils, en la transportant à des statues de bois et de pierre, se sont rendus coupables envers la vérité du tort le plus grave qui fût en leur pouvoir; car elle est immuable et sa gloire ne saurait être transférée. — Et comment savez-vous, ô Paul, que cette connaissance fut donnée primitivement aux hommes? — « Parce que ce qu'on peut découvrir de Dieu, ils le voyaient en eux-mêmes. » — Mais ce n'est là qu'une affirmation, ce n'est pas une preuve; prouvez-moi donc et montrez-moi que la connaissance de Dieu leur était manifeste, et qu'ils l'ont volontairement profanée. D'où leur venait-elle? Dieu lui-même leur avait-il parlé? — Non, sans doute; mais il avait agi de manière à gagner leur assentiment beaucoup mieux que par une voix quelconque, ils avaient sous leurs yeux le spectacle de la création, par lequel l'ignorant comme le savant, le Scythe, le barbare peuvent remonter sans effort de la beauté des choses visibles à la pensée du Créateur.

De là ce que Paul ajoute : « Les choses invisibles de Dieu se comprennent par la création du monde et se voient dans ses œuvres. » Telle était aussi la pensée du Prophète quand il disait : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 1. Que diront les infidèles au jour du jugement? Diront-ils : Nous ne vous avons pas connu? — Quoi! vous n'avez pas entendu le ciel, dont l'aspect est une voix éclatante? vous n'avez pas entendu la profonde harmonie de toutes les créatures retentissant avec plus de force que le clairon guerrier; les lois permanentes que suivent avec tant de respect la nuit

et le jour; l'ordre invariable des saisons et des temps; la soumission de la mer au milieu même de ses fureurs et de ses tourmentes? Est-ce que tous les êtres, par leur concert, leur grandeur et leur beauté, ne proclament pas sans cesse celui qui les a créés? C'est ce que Paul fait entendre, et beaucoup plus encore, dans ces mots si courts : « Les choses invisibles de Dieu se comprennent par le spectacle de la création et se voient dans ses œuvres : là sa puissance éternelle et sa divinité, de telle sorte qu'ils sont inexcusables. Dieu ne se proposait pas évidemment ce dernier résultat; ce n'était pas pour leur enlever tout moyen de justification qu'il établit à leurs yeux cette magnifique doctrine, mais pour se révéler à eux : s'ils sont inexcusables, ils le doivent à leur mauvaise volonté. L'Apôtre continue, montrant comme ils sont sans excuse : « Car, ayant connu Dieu, ils ne lui ont rendu ni la gloire ni les actions de grâces dues à la divinité. » C'est déjà la plus terrible des accusations; il en est une autre, c'est qu'ils ont adoré les idoles. Jérémie le leur reprochait aussi en ces termes : « Ce peuple a commis un double mal : ils m'ont délaissé, moi, la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes effondrées. » *Jer.*, II, 13.

L'Apôtre dit ensuite pourquoi, connaissant Dieu, ils ont abusé de cette connaissance; c'est qu'ils ont admis des faux dieux. Tel est le sens de ces paroles : « Car, bien qu'ils eussent connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. » Il indique même la cause qui les a jetés dans cet excès de démence. Et cette cause, la voici : ils ont voulu tout soumettre à leurs raisonnements. Mais Paul s'exprime avec une tout autre force : « Ils se sont évanouis dans leurs vaines pensées, et leur cœur égaré s'est enveloppé de ténèbres. » C'est comme si, durant une nuit sans lune, quelqu'un s'engageait dans une route ou sur une mer qui lui serait inconnue; non-seulement il n'arriverait pas à son but, mais encore il ne tarderait pas à se perdre. Voilà comment ils ont fait : voulant prendre le chemin qui conduit au ciel, ils ont commencé par se priver de la véritable lumière, et, se confiant aux ténèbres de leur raison, cherchant l'incorporel dans le monde des corps, l'être incirconscrit parmi les formes visibles, ils ont misérablement sombré. A ce qu'il vient de dire, Paul ajoute une autre cause d'erreur : « Tout en disant qu'ils étaient sages, ils sont tombés dans la folie. » Pleins de confiance en eux-mêmes, et refusant de marcher dans la voie que Dieu nous a tracée, ils se sont engloutis dans l'orgueil insensé de leurs rêves. Il rapporte et décrit la nature de ce désastre, ce qu'il a de terrible et d'impardonnable : « Ils ont dénaturé la gloire du Dieu incorruptible en la faisant à l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents. »

3. La première chose qu'il leur reproche, c'est de n'avoir pas trouvé Dieu; la deuxième, c'est de n'avoir pas su profiter des moyens les plus aisés et les plus efficaces; la troisième, c'est que cela ne les a pas empêché de se proclamer sages; la quatrième, c'est que non-seulement ils n'ont pas trouvé Dieu, mais qu'ils ont encore prostitué son culte aux démons, à des idoles de pierre et de bois. Il confond de nouveau leur jactance dans l'Epître aux Corinthiens, non toutefois de la même manière qu'ici. Là, c'est au moyen de la croix qu'il les frappe, en disant : « Ce qu'il y a d'insensé selon Dieu est au-dessus de la sagesse des hommes. » I *Cor.*, I, 25. Ici, il livre au ridicule leur sagesse prise en elle-même, sans établir aucune comparaison, montrant qu'elle n'est que folie et qu'elle atteste seulement leur arrogance. Pour vous bien convaincre après cela qu'ils avaient réellement la connaissance de Dieu, et qu'ils s'en sont privés par leur faute, Paul emploie cette expression : « Ils ont changé. » Or, quand on change, c'est qu'on s'imagine avoir mieux. En effet, ils ont dépassé les bornes prescrites dans le but de se grandir, et cet amour de la nouveauté leur a fait perdre ce qu'ils avaient déjà. Ce trait domine toute l'histoire des Grecs. Ils étaient constamment en lutte les uns avec les autres : Aristote s'éleva contre Platon, et lui-même fut ardemment combattu par les stoïciens : les querelles étaient incessantes. Aussi faut-il moins les admirer à raison de leur sagesse, que les repousser et les détester à cause de la folie qui en était la conséquence.

Querelles incessantes des anciens philosophes.



Allant encore plus avant dans son accusation, il met en cause l'idolâtrie tout entière. Un changement en pareil cas est le comble du ridicule; mais changer comme ils ont fait, et pour de tels objets, c'est un crime impardonnable. Il faut considérer quels étaient ces objets, en quoi les idolâtres mettaient leur gloire. Ils auraient dû se souvenir que Dieu seul méritait ce nom de Dieu, qu'il était le souverain Seigneur de tous les êtres, qu'il les avait eux-mêmes tirés du néant, qu'il pourvoit à tout par son amour et sa sagesse : c'est en cela que consiste la gloire de Dieu. Or, à quelles choses ont-ils attribué cette gloire? Ce n'est pas même à des hommes, c'est à de vaines représentations de la fragile humanité. Encore ne s'y sont-ils pas arrêtés, ils sont descendus jusqu'à l'adoration des brutes, et même à des images de la brute. Remarquez, je vous prie, l'admirable pensée de Paul dans le rapprochement de ces deux extrêmes, Dieu d'une part, les reptiles de l'autre, et pas même les reptiles, mais les images des reptiles. Rien ne pouvait mieux faire ressortir la démence des Gentils. Cette connaissance donc qu'ils avaient de l'Etre incomparablement le plus parfait, ils l'ont transportée à ce qu'il y a de plus vil au monde. — Vous me direz : En quoi cela regarde-t-il les philosophes? — Tout ce qui vient d'être dit les regarde spécialement. Ils ont eu pour maîtres les Egyptiens, qui furent les inventeurs d'un pareil culte. Platon, qu'on juge avoir été le premier des philosophes, se glorifie d'avoir eu de telles leçons. Son maître lui-même resta soumis au culte des idoles, puisqu'il ordonna de sacrifier un coq à Esculape. Vous y verrez les images des quadrupèdes et des reptiles recevant les mêmes honneurs que celles d'Apollon ou de Bacchus. Quelques-uns de ces philosophes sont allés jusqu'à placer au ciel des taureaux, des scorpions, des dragons, et tant d'autres choses non moins puériles. Partout le démon a pris soin de rabaisser les hommes à la ressemblance des reptiles, de les soumettre aux animaux les plus hideux, alors que Dieu veut les élever au-dessus du ciel même.

Le coryphée des sages de la Grèce se montre encore sous un autre rapport l'esclave des mêmes idées. Il réunit les poètes, en effet, et déclare qu'il faut les écouter religieusement quand ils parlent des choses divines, par la raison qu'elles leur sont bien connues. Or, ce n'est là que se porter garant d'un tas de vaines imaginations, et donner comme vraies les idées les plus ridicules. « Aussi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impudicité, si bien qu'ils accablent leur propre corps des derniers outrages. » C'est nous enseigner que la violation de toutes les lois a pour cause l'impiété. Livrer veut dire ici permettre. Qu'un chef d'armée s'éloigne au plus fort du combat, il livre ses troupes aux ennemis, en les privant simplement de sa présence, sans faire autre chose pour cela : le Seigneur abandonne de même, après avoir tout fait pour les sauver, ceux qui les premiers se sont éloignés de lui, ne voulant pas de ses préceptes. Voyez plutôt : pour les instruire, il a déroulé devant eux le spectacle du monde, il leur a donné de plus l'intelligence et la pensée, pour les mettre en état de voir le bien. Les hommes d'alors n'usèrent d'aucun de ces dons pour arriver au salut, ils les employèrent tous à se perdre. Comment Dieu dans ce cas devait-il agir? Les entraîner par la force et la contrainte? Mais ce n'eût pas été les rendre vertueux. Il ne lui restait plus qu'à les abandonner, et c'est ce qu'il fit; de telle sorte que l'expérience même de ce qu'ils avaient désiré les déterminât à fuir une pareille honte. Qu'un fils de roi méconnaissant la volonté paternelle se mette en rapport avec des brigands, des sicaires, des spoliateurs de tombeaux, et préfère à sa maison la société de ces infâmes, le père l'abandonnera, mais avec l'espoir qu'une dure expérience fera comprendre à cet enfant l'excès de sa folie.

4. Pourquoi l'Apôtre ne mentionne-t-il aucun autre genre de péché, le meurtre, l'avarice, tant d'autres qu'on pourrait citer, et ne parle-t-il que de la luxure? C'est qu'il entend désigner ainsi, dans mon opinion, ceux auxquels il adresse sa lettre. « Dieu les abandonne à l'impudicité, si bien qu'ils flétrissent leur propre corps des derniers outrages. » Quelle force dans ces incriminations! Pour se couvrir d'ignominie, ils n'ont pas besoin d'une main étrangère; les ennemis



les plus cruels ne les auraient pas traités avec plus de barbarie. — Il revient ensuite à la cause première : « Ils ont transformé en mensonge la vérité de Dieu, ils ont prostitué son culte, ils ont servi la créature plutôt que le Créateur. » Ce qui prêtait surtout au ridicule, il le spécifie ; ce qu'il y a de plus honteux que le reste, il le dénonce en général ; mais en tout il met sur le compte des Gentils l'adoration des créatures. Et remarquez qu'il ne se borne pas à formuler cette accusation ; il la développe en ajoutant : « Plutôt que le Créateur. » C'est la raison par laquelle il fait constamment ressortir la grandeur de leur crime ; il montre ainsi qu'ils sont indignes de pardon. « Qui est béni dans les siècles. Amen. » C'est-à-dire que Dieu n'a rien à souffrir de leur prévarication, puisqu'il est à jamais béni. Il en résulte encore que, n'ayant eu rien à souffrir, il ne saurait les avoir abandonnés par vengeance. Eux l'ont outragé sans doute ; mais l'outrage ne l'a pas atteint, sa gloire n'en est pas amoindrie, il n'en demeure pas moins béni dans les siècles. Si l'homme qui pratique la vraie philosophie sait se mettre au-dessus des injures, combien plus Dieu, dont la nature ne connaît ni destruction ni changement, dont la gloire est par elle-même à l'abri de tout ébranlement et de toute altération ! Les hommes ne font que s'élever à la ressemblance de Dieu quand ils sont impassibles, bien que lésés, grands et dignes, bien qu'insultés, quand ils ne sentent pas les coups qu'on leur porte, quand ils sont supérieurs aux traits du ridicule.

Mais comment cela, me dira-t-on, peut-il se faire ? — On le peut, oui certainement on le peut ; et c'est en ne s'affligeant pas de ce qui arrive. — Le moyen de ne pas s'en affliger ? me direz-vous encore. — Et comment pouvez-vous même vous en affliger ? S'il arrivait qu'un petit enfant vous dît des injures, vous regarderiez-vous donc comme outragé ? seriez-vous bien dans la tristesse ? Nullement ; et, si vous en ressentiez la moindre peine, ne seriez-vous pas digne de risée ? Ainsi devons-nous penser de nos semblables, et nous ne serons jamais péniblement affectés. Au fond, ceux qui nous injurient ont encore moins de raison que de tout petits enfants. Ne prenons pas même la peine d'éviter les insultes, et supportons généreusement celles qu'on nous fait ; en cela consiste le véritable honneur. Pourquoi ? Parce que vous êtes le maître de celui-là, et non de l'autre. Ne voyez-vous pas comme on se blesse en frappant sur le diamant ? — C'est que telle est sa nature. — Eh bien, ce qu'il est par sa nature, vous pouvez le devenir par la force de votre volonté. Quoi ! ignorez-vous que les trois enfants ne brûlaient pas dans la fournaise, que Daniel ne souffrit aucun mal dans la fosse aux lions ? La même chose peut encore avoir lieu. Des lions sont là devant nous, la colère, la concupiscence ; ils sont armés de dents aiguës, ils sont prêts à tout déchirer. Soyez donc semblable à Daniel, et ne permettez pas aux passions de saisir votre âme avec leurs dents. — Mais Daniel devait tout à l'action de la grâce, m'objecterez-vous. — Oui, la grâce opérait en lui ; seulement, elle avait le concours de la volonté. Si nous voulons donc ressembler au prophète, la grâce ne nous manquera pas, et les bêtes féroces, quelque avides qu'elles soient, ne toucheront pas notre flanc. Si jadis elles reculèrent devant le corps d'un captif, comment ne seront-elles pas réduites à l'inaction en face des membres du Christ ? Et nous tous, fidèles, nous sommes les membres du Sauveur. Si elles ne sont pas tenues en respect, ce sera la faute de ceux qui deviendront leur proie.

Or, il en est beaucoup qui ne cessent d'alimenter ces terribles lions, entretenant des courtisanes, foulant aux pieds les lois sacrées du mariage, se vengeant de leurs ennemis : aussi sont-ils mis en pièces avant d'arriver au sol. C'est ce que Daniel n'éprouva pas ; et nous ne serons pas moins heureux ; si nous le voulons, nous le serons même davantage. Les lions se bornèrent alors à ne faire aucun mal ; tandis que, si nous sommes sur nos gardes, les persécutions nous procureront un grand bien. Ainsi Paul sortit avec une gloire plus pure des embûches et des épreuves qu'il eut à subir. Tel parut encore Job après avoir reçu tant de blessures, et Jérémie, quand il quitta son cloaque, et Noé se sauvant du déluge, et le juste Abel à la suite de son malheur, et Moïse après avoir

fui les mains sanguinaires des Hébreux, et le prophète Elisée, et chacun de ces grands personnages qui ceignirent d'éclatantes couronnes, non pour avoir vécu dans la mollesse et la volupté, mais pour avoir souffert les tribulations et les peines. Voilà pourquoi le Christ, sachant bien quelles étaient les conditions du succès, disait à ses disciples : « Vous aurez des tribulations dans le monde; mais ne craignez rien, j'ai vaincu le monde. » *Joan.*, XVI, 33.—Quoi donc, beaucoup n'ont-ils pas succombé sous les afflictions de la vie?—Ce n'est pas à cause des afflictions elles-mêmes, c'est à cause de leur propre lâcheté. Que celui qui proportionne le secours aux épreuves pour que nous puissions les supporter, nous soit propice à tous et nous tende la main, de telle sorte que nous ayons les honneurs du triomphe et que nous obtenions les couronnes de l'immortalité, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Notre lâcheté et non les afflictions nous font succomber dans la vie.

HOMÉLIE IV.

« Aussi, Dieu les a-t-il livrés à des passions ignominieuses; car les femmes parmi eux, changeant l'ordre de la nature, se sont jetées dans des excès contraires à la nature; et les hommes également, renonçant à l'union des sexes, ont brûlé d'infâmes désirs les uns à l'égard des autres. »

1. Il y a de la honte dans toutes les passions, et par-dessus tout dans celle qui se trouve là désignée; les péchés infligent à l'âme de plus humiliantes douleurs que les maladies n'en infligent au corps. Ici comme par rapport aux dogmes, Paul déclare les Gentils indignes de pardon; il accuse leurs femmes d'avoir «changé l'ordre de la nature. » On ne prétendra pas, semble-t-il dire, que, leurs sentiments naturels étant refoulés, elles se sont jetées en dehors de la nature, et que leurs appétits inassouvis les ont poussées à cette rage incompréhensible; car changer suppose évidemment qu'on possède. C'est presque la formule qu'il venait d'employer en parlant de dogmes : « Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge. » Il reproche aux hommes les mêmes fureurs, il les accuse d'avoir « abandonné l'ordre imposé par la nature. » Des deux côtés nulle excuse n'est possible; non-seulement ils se sont tous jetés hors des lois constitutives de leur être, mais encore ils se sont élevés contre ces mêmes lois. Or, comme les actes contraires à la nature impliquent la violence, les coupables n'ont pas même le prétexte du plaisir. Le vrai plaisir n'est que dans la nature; mais, quand Dieu s'est éloigné, tout est bouleversé de fond en comble. Leur doctrine n'est donc pas seule excitée par Satan, leur genre de vie n'est pas moins diabolique. Dans le premier cas, l'Apôtre leur a présenté le spectacle du monde et la force de l'entendement humain, en leur faisant comprendre que, par les lumières dont Dieu les avait favorisés, les hommes pouvaient remonter des choses visibles à la pensée du Créateur, et qu'en ne le voulant pas, ils s'étaient rendus impardonnables. Maintenant, à la place de ce monde visible, il met un plaisir permis, un plaisir conforme à la nature, sans flétrissure, sans remords, mais dont ils n'ont pas voulu. Ils sont donc encore une fois impardonnables, puisqu'ils ont déshonoré la nature elle-même. Mais ce qu'il y a de plus dégradant, c'est que les femmes, mettant de côté toute pudeur, aient en cela rivalisé avec les hommes.

Il faut admirer ici la prudence de Paul, en voyant de quelle manière, marchant entre deux écueils opposés, il évite avec soin l'un et l'autre. Il voulait demeurer chaste dans ses expressions, et cependant piquer au vif ses auditeurs. Or, il n'était pas aisé de faire droit à cette double exigence, de vaincre une telle impossibilité. La réserve du langage en affaiblira la salutaire vigueur; et la force de l'objurgation vous fera dire les choses avec une repoussante clarté. Cette âme prudente et sainte a pu concilier ces deux extrêmes. Elle aggrave l'accusation, en parlant au nom de la nature, et cela même lui sert comme d'un voile pour sauvegarder la chasteté du discours. Après avoir stigmatisé l'ignominie des femmes, l'Apôtre attaque chez les hommes les mêmes excès : « Ils ont également abandonné les lois que la nature leur avait tracées. » Voilà



bien le plus funeste de tous les exemples, quand les deux sexes sont à la fois corrompus, quand l'homme établi pour être le chef et le guide de la femme, et celle-ci, donnée pour aide à celui-là, se conduisent l'un envers l'autre comme de mortels ennemis. Remarquez l'énergie de sa parole. Il ne dit pas simplement qu'ils ont éprouvé de l'amour ou de la concupiscence ; il dit : « Ils ont brûlé d'infâmes désirs les uns à l'égard des autres. » La concupiscence débordait, vous le voyez, puisqu'elle était incapable de se renfermer dans ses limites. Et tout ce qui dépasse des lois posées par Dieu, se porte à des satisfactions contraires à la nature, dédaignant celles qui seraient légitimes. Comme on voit quelquefois des hommes repousser des aliments naturels pour avaler de la terre et de petits cailloux; d'autres pressés par la soif se désaltérer dans un bourbier; ainsi les hommes dont il est ici question se sont précipités dans ces hideuses amours. Vous me direz : Et d'où venait ce débordement de concupiscence ? — De ce qu'on s'était éloigné de Dieu. — Et cet éloignement d'où venait-il? — De l'iniquité des hommes qui l'abandonnaient. « Ils ont commis des turpitudes les uns à l'égard des autres. »

2. En lisant qu'ils ont brûlé, ne vous imaginez pas que la maladie se borne à de simples désirs; la concupiscence a pris feu la plupart du temps par suite de l'indolence. Aussi n'est-il pas dit que les hommes étaient séduits ou subjugués, comme cela est dit en d'autres circonstances. Quoi donc? « Ils ont accompli. » Ils en sont venus à l'œuvre, c'est un péché d'action, et même cette action suppose une volonté bien arrêtée. L'Apôtre n'emploie pas ici le mot de concupiscence, il a choisi celui de turpitude, pour montrer qu'ils ont violé les lois et méconnu l'honneur de la nature. Voyez aussi quelle confusion en est résultée des deux côtés. La tête était en bas et les pieds en haut, tout était bouleversé; on se faisait à soi-même comme on faisait aux autres, une guerre implacable, multiple, variée, plus inique qu'une guerre civile quelconque. Cette guerre se produit sous quatre aspects également stériles, également repoussants; on ne peut pas dire ici double ou triple. Voyez plutôt : Dieu lui-même avait dit dès le principe : « Ils seront deux dans une chair. » *Gen.*, II, 24. C'est là l'effet des sentiments et des lois provenant du Créateur même. Le diable fait dévier ces sentiments et ruine ces lois harmoniques; en divisant ce que Dieu avait uni, il tâche de détruire le plan divin. Voilà une première guerre. En second lieu, non content de diviser, il a suscité des affections pires que les haines les plus atroces, il a fait que les femmes se sont outragées entre elles comme les hommes entre eux : c'était comme un combat nocturne. Là vous avez la deuxième et la troisième guerre, bien plus, la quatrième et la cinquième. Ajoutons, en effet, à ce que nous avons dit, qu'ils se sont criminellement déchaînés contre la nature elle-même. Voyant que l'amour naturel est le plus fort ciment de la société, le diable s'est efforcé de le dissoudre ; et par ce moyen, non-seulement il tarissait la source de l'espèce, mais encore il jetait dans le monde un terrible ferment de querelles et d'inimitiés.

« Ils portaient en eux-mêmes le juste prix de leurs égarements. » Voyez comme l'Apôtre remonte au principe du mal, à l'impiété dans les doctrines; et c'est ce qu'il appelle le prix d'une telle iniquité. Comme, en parlant de la géhenne et des châtiments à venir, il n'eût pas fait accepter sa parole par des hommes plongés dans l'impiété, voués à ce genre de vie, et ne leur eût même paru que ridicule, il leur montre le châtiment dans la volupté. Si, loin de sentir le supplice, ils s'y complaisent, n'en soyez pas étonnés; les maniaques et les frénétiques, alors qu'ils se font le plus grand mal et qu'ils se livrent à des actions déplorables, rient bien aussi et se réjouissent de ce qui pour les spectateurs est un sujet de larmes. Et nous n'allons pas pour cela révoquer en doute leur tourment; nous les jugeons, au contraire, d'autant plus malheureux qu'ils ignorent leur malheur. Ce n'est pas aux malades, c'est aux bien portants qu'il appartient de résoudre de telles questions. Il paraît que la chose était anciennement réglementée par une loi : un législateur avait interdit aux esclaves les onctions des athlètes et la pédérastie, tandis qu'il accordait ce privilége, ou plutôt cette igno-

minie, aux hommes libres. Mais eux ne le prenaient pas pour une dégradation, ils y voyaient un honneur incompatible avec l'esclavage, auquel la liberté seule donnait droit. Voilà quelle était l'opinion du plus sage des peuples, des Athéniens et de leur grand Solon. Les livres de beaucoup d'autres philosophes sont pleinement infectés de cette même maladie.

Et cependant nous n'acceptons pas une pareille décision, bien s'en faut; nous plaignons, nous déplorons l'état de ceux pour qui de telles lois étaient faites. Il ne différait pas de celui des femmes perdues; il était même plus misérable encore : si leur commerce est illégitime, il n'est pas contre nature; tandis que celui-là révoltait la nature en même temps que la conscience et la raison. N'aurait-on pas à craindre la géhenne et les supplices éternels, que ce serait encore ici le dernier des supplices. Si vous me dites que telle n'est pas leur opinion, le supplice n'en est que plus grand. Supposez qu'un homme se mette à courir nu, tout le corps souillé d'une boue fétide, et s'en montre très-heureux , au lieu d'en être accablé de honte; je n'irais certes pas joindre mes félicitations aux siennes, je le plaindrais plutôt de ce qu'il ne sent pas l'ignominie de sa conduite. Voulez-vous que je répande un nouveau jour sur cette vérité, permettez-moi de faire une autre hypothèse. Qu'une jeune fille ayant vécu jusque-là dans la chasteté soit ensuite condamnée à partager la société d'animaux immondes, et finisse par y trouver du plaisir; elle n'en sera que plus digne de larmes, puisqu'on ne pourra pas espérer la guérir d'un mal qu'elle ne sentira pas. C'est là sans doute une chose affreuse; mais le reste ne l'était pas moins; il est même plus révoltant d'être insulté par les siens que par les étrangers. Les coupables, je les regarde comme pires que les assassins; car mieux vaudrait mourir que de vivre dans une telle dégradation. L'homicide sépare l'âme du corps : cet autre crime perd le corps avec l'âme. Vous aurez beau me parler d'un péché quelconque, il n'en est pas d'égal à celui-là, et, si les personnes qui subissent de telles horreurs en avaient le sentiment, mille morts leur sembleraient préférables.

3. Rien, non, rien n'est plus dégradant ni plus funeste. Parlant de la fornication, Paul disait : « Quelque péché que l'homme commette, c'est toujours hors de lui; mais celui qui commet la fornication, pèche contre son propre corps. » I *Cor.*, VI, 18. Que dirons-nous alors d'une pareille démence, à laquelle on ne saurait comparer la fornication? Je ne dirai pas que vous êtes devenu une femme; mais j'affirme que vous n'êtes plus un homme : vous avez perdu votre dignité, sans acquérir une autre nature; vous avez trahi tous les droits, vous avez flétri l'honneur des hommes et des femmes; vous avez mérité d'être chassé et lapidé par les uns et les autres. Pour bien comprendre ce que c'est que ce mal, imaginez-vous qu'on vient vous proposer de vous transformer d'homme en chien, ne fuirez-vous pas à cette seule menace? Mais, par votre fait, vous êtes devenu quelque chose de beaucoup plus vil qu'un chien; car enfin cet animal est utile, et le vice a détruit en vous tout principe de bien. Si quelqu'un disait aux hommes, avec apparence de vérité, qu'il va les soumettre aux misères de la gestation et de l'enfantement, de quelle indignation ne seraient-ils pas remplis? Ceux dont nous parlons sont descendus beaucoup plus bas; on ne comparera pas ces deux choses, être changé complétement en femme, et le devenir sans cesser d'être homme, ou plutôt ne mériter aucune de ces deux dénominations. Vous pouvez encore par un autre moyen vous rendre compte de la grandeur de ce mal; c'est de voir les peines décernées par les lois humaines contre ceux qui mutilent les enfants, ce qui s'explique uniquement par l'espèce de déchéance que l'homme subit ainsi. Et cependant l'injure qu'on lui fait alors est moins grande que celle dont il se rend coupable envers lui-même. Bien des eunuques ont rendu des services à la société, tandis que rien n'est inutile comme le misérable dont il est ici question; car ce n'est pas son âme seulement, c'est encore son corps que couvre la flétrissure : il mérite d'être exclu de partout. Combien de géhennes suffiront à le punir?

Ce mot de géhenne provoque-t-il en vous un sourire d'incrédulité, souvenez-vous du feu qui consuma Sodome. Nous avons vu, oui, nous

avons vu sur la terre une image de l'enfer. Un grand nombre ne devant pas ajouter foi à ce qui nous est dit de la vie future, et particulièrement du feu qui ne s'éteindra pas, Dieu les ramène à des idées plus sages par des spectacles frappants. Tel est ce déluge de feu qui tomba sur Sodome; et ceux-là le savent bien qui ont visité cette contrée et vu les traces évidentes du fléau déchaîné par le ciel. Pensez donc ce que doit être ce péché, qui force la géhenne à se montrer avant le temps. Le mépris qu'on faisait de sa parole a mis Dieu dans la nécessité d'étaler la géhenne sous un aspect nouveau. Etrange était la pluie qui tomba sur les Sodomites; mais le crime à punir ne l'était pas moins : elle engloutit leur contrée, comme la concupiscence avait englouti leurs âmes. Telle est la raison de cette pluie : au lieu de féconder la terre, elle la stérilisa, la rendant incapable de produire jamais aucun fruit. Le désordre commis par les habitants de Sodome n'avait-il pas également pour effet de leur enlever toute prospérité? Et puis, quoi de plus exécrable et de plus hideux qu'une telle prostitution? O démence! ô stupidité! Comment avait pu prévaloir une passion dont aucune guerre ne saurait égaler les fureurs, d'autant plus funeste à la race humaine que l'âme l'emporte sur le corps? O hommes, plus brutes que les brutes elles-mêmes, plus impudents que les chiens! Rien de pareil parmi les bêtes, la nature est respectée; vous avez donc ravalé votre espèce au-dessous de la leur par une semblable turpitude. D'où sont nés de tels fléaux? De la mollesse, de l'oubli de Dieu. Dès qu'on ne craint plus sa justice, tout bien s'évanouit.

4. Voulons-nous échapper à ce désastre, ayons toujours devant nous la crainte de Dieu. Rien ne perd sûrement l'homme, non, rien, comme d'abandonner cette ancre; rien ne procure son salut, comme d'y avoir les yeux constamment fixés. Si la vue d'un homme, en effet, nous arrête souvent sur la pente du vice, si même une sorte de respect pour des serviteurs vertueux nous retient plus souvent encore dans les limites de la raison, jugez quelle serait notre sécurité, si la pensée de Dieu nous était sans cesse présente. En nous voyant ainsi disposés, le démon ne nous attaquerait plus, sachant d'avance l'inutilité de ses efforts; mais, s'il nous trouve répandus au dehors et vaguant sans aucun frein, il s'emparerait de ce que nous avons fait nous-mêmes et nous séparerait aisément du troupeau. Il en est de nous, quand nous laissons de côté les divins préceptes, comme de ces serviteurs négligents qui, s'étant rendus sur la place publique, oublient ce que leur maître leur avait commandé, pour se livrer à des entretiens inutiles, perdant leur temps avec tous ceux qu'ils rencontrent. Nous sommes là, n'ayant d'admiration que pour les richesses, pour les beautés corporelles, pour tant d'autres choses qui ne nous sont rien : c'est toujours comme ces serviteurs qui se prennent à regarder les vains prestiges des charlatans, et qui, rentrant ensuite trop tard, reçoivent la correction la plus sévère. Beaucoup abandonnent le chemin qu'ils avaient suivi jusque-là, et marchent sur les traces des hommes dégradés qui se livrent à de telles abominations. Gardons-nous bien d'agir de même; car nous sommes envoyés pour accomplir bien des œuvres qui nous touchent de près. Du reste, nous tiendrions-nous éloignés des plus criants désordres, si nous nous arrêtons à dévorer des yeux le spectacle insensé du monde, à perdre ainsi notre temps d'une manière déplorable, nous n'échapperons pas au dernier châtiment.

Si vous désirez donner l'essor à votre âme, vous avez de nombreux sujets d'admiration, il vous sera loisible de consacrer votre temps à contempler des choses capables de vous ravir et non d'exciter le rire. Quant à ceux pour qui le rire a tant de charmes, ils deviendront eux-mêmes risibles, ils tomberont au-dessous de ceux qui leur servent d'amusement. Voulez-vous ne point partager leur dégradation, hâtez-vous de vous éloigner. Pourquoi rester là, je vous le demande, à vous laisser absorber par l'étalage des richesses? Que voyez-vous de réellement admirable et qui doive captiver vos yeux? Des chevaux chargés d'or, une brillante suite composée de barbares ou d'eunuques, de superbes habits, un extérieur qui trahit la mollesse de l'âme en même temps que sa fierté, l'empressement et le tumulte des fous? Faut-il donc ad-

mirer tout cela? De tels hommes diffèrent-ils bien des mendiants qui paradent, dansant et sifflant sur la place publique? Dénués de toute vertu, non moins que ces derniers, ils mènent des danses tout aussi ridicules, poussés en tout sens, tantôt vers des tables somptueuses, tantôt vers des maisons diffamées, tantôt vers l'essaim des flatteurs et des parasites. Si l'or ne leur manque pas, ils n'en sont que plus misérables, puisqu'ils concentrent tous leurs soins sur des objets qui ne leur sont d'aucune utilité. Ne vous arrêtez pas aux habits qui les couvrent, fouillez là-dessous, et vous trouverez une âme couverte de blessures et de haillons, délaissée, sans protection d'aucune sorte. Quel profit dans ces extravagances du dehors?

Mieux vaut vivre dans l'indigence en pratiquant la vertu, que de régner en se livrant au vice.

Mieux vaut vivre dans l'indigence en pratiquant la vertu, que de régner en se livrant au vice. Le pauvre vertueux jouit en lui-même de toutes les voluptés de l'âme, il n'a pas même le sentiment de sa pauvreté extérieure, tant il est riche au dedans : un roi qui vit dans les délices est tourmenté par le désordre intérieur dans ce qui le touche de la manière la plus intime, dans son âme, dans ses pensées, dans sa conscience, toutes choses qu'il doit emporter à son départ de la vie. Le sachant, repoussons les vêtements tissus d'or, embrassons la vertu et le plaisir qu'elle donne. Nous posséderons de la sorte une grande joie dans cette vie et dans l'autre, les biens promis seront en notre possession, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Comme ils n'ont pas voulu s'attacher à la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur sens réprouvé; en sorte qu'ils ont fait des actions indignes. »

1. Pour n'avoir pas l'air de les désigner eux-mêmes, après avoir longuement parlé de la pédérastie, il aborde maintenant un autre genre de péché; et tout son discours s'applique dès lors à d'autres personnes. Comme toujours, lorsqu'il traite du péché devant les fidèles et qu'il leur enseigne à le fuir, il leur met devant les yeux l'exemple des infidèles. Il dit ailleurs : « Non dans l'entraînement de la concupiscence, ainsi que font les autres nations qui ne connaissent pas Dieu; » I *Thess.*, IV, 5; et bientôt après : « Ne vous abandonnez pas à la tristesse, ainsi que font les autres n'ayant pas l'espérance. » *Ibid.*, 13. Il cite de même ici de tels exemples, il montre que les coupables sont entièrement indignes de pardon, parce qu'ils ont péché, non par ignorance, mais avec préméditation. Aussi ne dit-il pas : Comme ils n'ont pas connu.....; il dit : « Comme ils n'ont pas voulu s'attacher à la connaissance de Dieu. » C'est donc d'un jugement perverti et d'une volonté opiniâtre, non d'une surprise quelconque, que provient leur péché; ce n'est pas à la chair qu'il en attribue l'origine, comme l'ont fait quelques hérétiques, mais à la dépravation de l'esprit et de la volonté : là est la source de tous les maux. Une fois que l'intelligence s'est dégradée, le guide étant incapable désormais de remplir sa tâche, tout tombe dans le désordre et la confusion. « Les voilà remplis de toute iniquité, de corruption, de malice, de méchanceté. » Rien n'y manque, vous le voyez : ils sont « *remplis* de *toute* iniquité. » Après avoir prononcé le mot générique, l'Apôtre entre dans les détails et les relève avec une extrême énergie, puisqu'il poursuit en ces termes : « Ils sont possédés par l'envie, ils respirent le meurtre. » Ceci en résulte, comme on le vit à propos d'Abel et de Joseph.

Après les avoir déclarés encore « querelleurs, astucieux, méchants, murmurateurs, détracteurs, ennemis de Dieu, insolents, » il complète son accusation, il arrive au faîte du mal, en les traitant « d'arrogants et de superbes. » Le péché n'est pas, en effet, un mal aussi grave que l'orgueil après le péché. De là ce reproche que le même Paul faisait aux Corinthiens : « Et vous vous enorgueillissez. » I *Cor.*, v, 2. Si celui qui s'enorgueillit du bien qu'il a fait en perd tout le mérite, quel supplice ne méritera pas celui qui s'enorgueillit des péchés qu'il a commis? C'est se fermer à soi-même la porte du repentir. L'A-

pôtre les appelle de plus « inventeurs de maux; » c'est dire qu'ils ne se sont pas contentés des crimes déjà connus, qu'ils en ont inventé de nouveaux; et cela prouve bien qu'il n'y a là ni surprise ni entraînement, que tout est préméditation, désir arrêté de mal faire. Après avoir énuméré les divers genres de perversité, jusqu'à la révolte contre la nature, puisqu'il dit : « N'obéissant pas à leurs parents, » il en vient à la cause première de ce fléau, en proclamant ces hommes « sans affection et sans foi. » Le Christ avait signalé la même chose, quand il disait : « Parce que l'iniquité sera parvenue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira. » *Matth.*, XXIV, 12.

C'est la pensée de Paul dans ce passage : « Sans pudeur, sans affection, sans foi, sans miséricorde; » ils se sont même dépouillés de ce dernier don de la nature. C'est de la nature, en effet, que nous tenons cette propension à nous rattacher les uns aux autres, et cela se voit même chez les bêtes féroces. « Chaque animal, est-il écrit, aime son semblable et l'homme son prochain. » *Eccli.*, XIII, 19. Les bêtes féroces le sont donc moins qu'eux. Paul nous enseigne par là que la perversion des doctrines a répandu dans le monde cette funeste maladie, et de plus, que l'une et l'autre infirmité dépend de la négligence de ceux qui en sont atteints. Il conclut, comme il l'avait fait par rapport aux dogmes, que les coupables sont indignes de pardon; et c'est pour cela qu'il ajoute : « Après avoir connu la justice de Dieu, ils n'ont pas compris que les auteurs de tels désordres méritent la mort, et non-seulement ceux qui les commettent, mais encore ceux qui consentent à leurs actes. » Il a d'abord posé une alternative, et puis il frappe des deux côtés. — Qu'avez-vous à dire? semble-t-il demander, que vous ignorez ce qu'il fallait faire? C'est principalement dans le cas où vous l'eussiez ignoré que vous seriez coupable, vous étant éloigné de Dieu, qui vous l'apprenait. Mais nous vous prouvons de toute manière que vous le saviez, et que dès lors vous avez péché volontairement. Direz-vous que la passion vous entraîne? Et pourquoi le concours et l'approbation que vous lui donnez? « Non-seulement les auteurs de ces désordres, mais encore ceux qui consentent à leurs actes. » Il signale donc en premier lieu ce qu'il y a de plus fatal et de moins pardonnable, afin de le déraciner; et nous savons que l'approbation du péché fait plus de mal que le péché lui-même.

L'approbation du mal est plus nuisible que le mal lui-même.

Cela posé, il prend de nouveau le coupable à partie, mais avec une extrême rigueur, dans les paroles qui suivent : « C'est pourquoi vous êtes inexcusable, ô homme, qui que vous soyez, lorsque vous portez un jugement; car, en jugeant les autres, vous vous condamnez vous-même. » *Matth.*, VII, 2. Cela s'adresse principalement aux chefs de cette ville qui gouvernait elle-même l'univers. Voici donc le sens de ces paroles : Vous vous ôtez, quelle que soit votre condition, tout moyen de défense. Lorsque vous condamnez l'impudicité, impudique vous-même, vous avez beau n'être condamné ni jugé par personne, la sentence que vous avez portée retombe sur votre tête. « Car nous savons que Dieu juge selon la vérité ceux qui commettent de pareilles actions. » Pour que nul ne s'applaudît d'échapper actuellement au supplice, il inspire au coupable la terreur, en déclarant que les choses ne se passent pas devant Dieu comme sur la terre. Ici-bas, de deux hommes ayant commis le même méfait, l'un est puni, l'autre se dérobe à la peine; mais il n'en sera plus ainsi là-haut. Que le juge connaisse parfaitement la cause, c'est formellement dit; on n'ajoute pas comment il la connaît, parce que cela n'était pas utile. Quand il s'agit de l'impiété, l'explication est complète : il est dit alors que l'impie connaissait Dieu, et de plus comment il le connaissait, par le spectacle des créatures. Là, le sujet dont il parle étant moins connu, Paul touche à la cause; ici, c'est tellement clair pour tout le monde, qu'il n'en dit rien. La leçon qu'il donne dans ce passage ne s'adresse pas uniquement à ceux qui gouvernent, elle regarde aussi ceux qui sont gouvernés, « quiconque juge. »

2. Pour juger, les hommes n'ont pas besoin d'être assis sur un tribunal ou sur un trône, d'avoir à leur disposition des bourreaux et des chevalets; ils jugent partout les prévaricateurs, dans les réunions et les entretiens, s'inspirant

de leur propre conscience. Personne n'oserait soutenir, par exemple, qu'un adultère ne soit digne de châtiment. Seulement ils condamnent les autres, remarque Paul, et ne se condamnent pas eux-mêmes. Avec quelle force aussi ne s'élève-t-il pas contre eux? « Et vous croyez, ô homme, qu'en faisant ce que vous condamnez chez les autres, vous échapperez au jugement de Dieu? » Après avoir donc montré combien était grand le péché du monde dans les doctrines et les actes, puisque les sages, ayant pour guide la création, non-seulement ont abandonné Dieu, mais encore ont adoré les images des reptiles, qu'ils ont foulé aux pieds la vertu en même temps que la nature, puisqu'ils se sont de leur propre mouvement portés à des excès que la nature repousse, il parle ensuite du châtiment que subiront ces hommes criminels. Il est un supplice qu'il leur avait déjà rappelé quand il était question du crime même, en disant : « Ils reçoivent le prix mérité de leurs égarements. »

Comme ils ne sentent pas néanmoins ce premier supplice, il leur en annonce un autre qu'ils redoutent beaucoup plus. Il est vrai que ce supplice même, il le leur avait fait entrevoir, et que c'est bien là ce qu'il faut entendre par ce jugement de Dieu qui sera selon la vérité; mais il l'établit ici d'une manière plus formelle, en s'écriant : « Croyez-vous, ô homme, vous qui commettez le mal que vous condamnez chez les autres, que vous échapperez au jugement de Dieu? » Et comment échapperiez-vous au jugement de Dieu, quand vous n'échappez pas même au vôtre? Qui le pourrait prétendre? Or, nul doute que vous ne vous condamniez vous-même. Si ce tribunal intérieur a sur vous tant d'autorité, si vous n'avez pas trouvé grâce à vos propres yeux, à combien plus forte raison Dieu ne vous condamnera-t-il pas, lui qui est impeccable et souverainement juste? Vous avez porté la sentence contre vous, et Dieu vous donnerait son approbation et ses éloges? Ne serait-ce pas absurde de le supposer? Vous méritez donc un supplice beaucoup plus redoutable que celui dont s'est montré digne l'homme condamné par vous. Le premier péché commis n'est pas comparable à celui que vous commettez vous-même après l'avoir blâmé, quoiqu'il soit identique. — Voyez-vous comme l'Apôtre aggrave de plus en plus son accusation? Si vous punissez, semble-t-il dire, un homme moins coupable que vous, au risque de vous flétrir vous-même, serait-il possible que Dieu ne vous condamnât pas d'une manière encore plus sévère, la sentence ne pouvant jamais retomber sur lui, quand d'ailleurs votre crime est plus grave, je l'ai dit, et réprouvé par votre conscience même? Tout en avouant que vous méritez d'être châtié, n'en tenez-vous aucun compte à cause de la longanimité du Seigneur, et vous livrez-vous à la confiance parce qu'il ne vous a pas encore frappé : c'est une raison de plus pour vous de craindre et de trembler. Ce n'est pas pour vous dispenser de la peine, c'est pour vous l'infliger avec plus de rigueur, si vous demeurez incorrigible, qu'il suspend les coups de sa justice; et puisse un tel malheur ne pas vous arriver! De là ce que Paul ajoute : « Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa mansuétude? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous engage au repentir? »

Dès qu'il a loué la longanimité divine et qu'il a montré qu'elle est la source des plus grands biens pour qui veut en profiter, et voilà comment elle engage les pécheurs à la pénitence, il inspire de nouveau la frayeur. De même, en effet, que cette patience est une cause de salut quand on n'en abuse pas, de même elle augmente le châtiment quand on la dédaigne. On va redisant toujours que Dieu est trop bon et trop patient pour se venger de l'homme; mais, en le répétant, vous n'affirmez pas autre chose que l'aggravation du supplice qui vous attend. Si Dieu vous témoigne tant de bonté, ce n'est pas pour que vous accumuliez les fautes, c'est pour que vous vous en corrigiez. La patience divine est ce qui doit vous déterminer surtout à ne pas pécher; il ne faut pas que le bienfait soit une cause d'ingratitude : quelque patient qu'il soit, Dieu finira toujours par exercer sa justice. Comment le savons-nous? Par ce que l'Apôtre dit lui-même ensuite : quand il existe une grande perversité sans que les pervers aient subi leur peine, ils la subiront de toute nécessité. Si c'est une chose à

laquelle les hommes ne manquent pas, comment Dieu pourrait-il y manquer? L'Apôtre en est venu donc naturellement à parler du jugement de Dieu. Ayant montré que beaucoup étaient passibles d'une condamnation, s'ils ne se repentaient pas, et qu'ils n'étaient pas punis sur la terre, il était par là même conduit à rappeler le jugement futur, et dans tout ce qu'il aura de terrible.

Aussi poursuit-il : « Par la dureté et l'impénitence de votre cœur, vous amassez contre vous des trésors de colère. » Un cœur que la bonté ne peut toucher, ni la menace fléchir, n'est-il pas entièrement insensible? Que peut-on concevoir de plus dur? De là cette pensée du supplice succédant à celle de la miséricorde, mais d'un supplice accablant pour l'homme que rien n'a pu convertir. Et notez le choix et la force des expressions : « Vous amassez contre vous des trésors de colère; » car nous voyons la colère entassée, et ce n'est pas le juge, c'est l'accusé qui l'entasse de la sorte; ce n'est pas Dieu, « c'est vous-mêmes qui amassez contre vous des trésors de colère. » Il a tout fait, au contraire, pour vous sauver : il vous a donné l'intelligence pour que vous distinguiez le bien du mal, il vous a témoigné la plus grande patience, en vous excitant par tous les moyens à vous convertir; il vous a menacé du jour redoutable, mettant tout en œuvre pour obtenir votre amendement; si vous demeurez inflexible, « vous amassez contre vous des trésors de colère pour le jour de la vengeance, de la manifestation et de l'équitable jugement de Dieu. » Il parle de la justice divine, afin que l'idée de passion ne se présente pas à votre esprit quand vous entendez le mot de colère. C'est également à propos qu'il parle de manifestation; car la manifestation aura lieu lorsque chacun recevra selon ses mérites. Ici-bas, des torts nombreux sont commis, on dresse souvent des embûches à l'innocence : il n'en sera plus de même alors. « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, la vie éternelle à ceux qui auront persévéré dans le bien. »

3. Paul venait de se montrer sévère et même effrayant, en traitant du jugement et des supplices à venir; mais, au lieu d'insister immédiatement sur cette matière, comme cela semblait naturel, il porte son attention et son discours sur un sujet plus agréable, sur la récompense des bons : « La vie éternelle à ceux qui, persévérant dans le bien, cherchent la gloire, l'honneur et la vie incorruptible. » Il ranime donc maintenant ceux dont le cœur avait faibli dans les épreuves; il nous enseigne de plus qu'il ne faut pas mettre sa confiance dans la foi seule, puisque ce tribunal doit connaître aussi des actions. Lorsqu'il aborde les choses futures, ne pouvant expliquer clairement ce que sont ces biens, il les appelle honneur et gloire. Comme ils dépassent infiniment tous les biens de ce monde, l'Apôtre n'a pas d'image qui puisse les exprimer; il a recours alors, pour en donner une idée quelconque, à ce qui brille le plus à nos yeux, à ce qui charme le plus nos âmes, à la gloire, à l'honneur, à la vie. Tels ne sont pas néanmoins les biens célestes, ils sont mille fois supérieurs, étant à l'abri de la corruption et de la mort. Voyez-vous comme il nous ouvre la voie vers la résurrection des corps? C'est bien le corps qui doit devenir incorruptible, puisqu'il est seul sujet à la corruption. Comme ce n'en était pas assez, il ajoute l'honneur et la gloire. En effet, nous ressusciterons tous pour ne plus mourir, mais non tous pour la gloire : les uns iront aux tourments, les autres à la béatitude. « Quant à ceux qui, par esprit de contention... » Il déclare une fois de plus indignes de pardon ceux qui vivent dans l'iniquité, nous apprenant qu'ils sont tombés dans cet état par contention ou par nonchalance.

Après avoir parlé du jugement, saint Paul parle de la récompense des bons.

« Qui ne se rendent pas à la vérité, et se rangent du côté de l'injustice. » C'est un autre genre d'accusation. Et quelle excuse pourrait faire valoir celui qui fuit la lumière et qui se plaît dans l'obscurité? De tels hommes nous y apparaissent, non point contraints et tyrannisés, mais « se laissant persuader par l'injustice; » ce qui vous apprend que la volonté seule est coupable dans cette chute, et qu'on ne saurait s'en prendre à la nécessité. « Tribulation et désespoir sur l'âme de tout homme qui commet l'iniquité. » Quelque opulent qu'il puisse être,



serait-il consul ou même monarque, il sera soumis au jugement; on ne tiendra compte alors d'aucune distinction ni d'aucune dignité. Après avoir donc exposé la violence et la cause de la maladie, cause qui n'est autre que l'indolence même des malades; après avoir exposé le triste dénouement auquel ils iront aboutir s'ils persévèrent, et la facilité cependant de revenir au bien, il reporte de nouveau tout le poids de l'accusation sur les Juifs en première ligne : « Sur le Juif d'abord, et puis sur le Gentil. » Rien de plus juste; car plus on a reçu d'instruction, plus on sera rigoureusement puni, quand on agit mal. C'est donc dans la mesure de notre intelligence et de notre pouvoir que nous expierons nos prévarications. Si vous êtes riche, on exigera de vous une plus grande somme que du pauvre; si vous êtes éclairé, une plus grande obéissance; si vous êtes investi du pouvoir, des œuvres plus éclatantes : en tout vous devez contribuer selon la mesure de vos forces.

« Gloire, honneur et paix à quiconque fait le bien, au Juif d'abord, au Gentil ensuite. » De quel Juif ou de quel Gentil parle-t-il? De ceux qui vécurent avant la venue du Christ; il ne touche pas encore au règne de la grâce, il s'en tient aux temps antérieurs, faisant déjà disparaître la vieille distinction de juif et de gentil, afin que cette réforme étonne et choque moins quand il l'établira par rapport au temps de la grâce. En effet, puisqu'il n'existait aucune différence dans les âges précédents, alors que la grâce était loin d'avoir jeté le même éclat, et que l'état des Juifs brillait de toute sa gloire et de toute sa puissance, quelle raison pouvait-on opposer plus tard, quand la grâce était répandue avec tant d'abondance? De là le soin que met l'Apôtre à faire ressortir cette vérité. Sachant qu'elle avait déjà son application dans les anciens temps, l'auditeur n'aura pas de peine à l'admettre après avoir reçu la foi. Les Gentils dont il est question dans ce passage ne sont pas les adorateurs des idoles, ce sont les adorateurs du vrai Dieu, ceux qui obéissaient à la loi naturelle et qui suivaient les pratiques d'une sincère piété, en dehors des observances judaïques : tels furent Melchisédech et Job, tels devinrent les Ninivites, tel se montra Corneille. Ainsi donc il commence à détruire la distinction entre les circoncis et les incirconcis, il attaque de loin cette différence, de telle sorte qu'il puisse la déraciner ensuite sans exciter de soupçon, et qu'il y soit comme entraîné par la nécessité; c'est là ce qui caractérise toujours la prudence apostolique. S'il avait restreint cet enseignement en l'appliquant à la seule époque de la grâce, son langage eût paru singulièrement suspect ; mais dès qu'il y venait par une transition naturelle, en parlant de la corruption et de la perversité qui régnaient alors dans le monde, il se mettait en garde contre les esprits soupçonneux.

4. Que telle soit l'intention de Paul, on le voit par la contexture même de son discours. S'il ne s'était proposé ce but, il se fût contenté de dire : « Par la dureté et l'impénitence de votre cœur, vous amassez contre vous un trésor de colère pour le jour de la colère; » il y eût arrêté son raisonnement, qui se trouvait du reste complet. C'est parce qu'il n'avait pas uniquement en vue de parler du jugement à venir, et qu'il voulait établir en outre l'égalité parfaite du Juif et du Gentil, dans le sens indiqué tout à l'heure, qu'il est allé plus loin en développant les idées émises. Voyez plutôt : il a d'abord effrayé son auditeur, il a fait retentir la menace du terrible jour, il a dit combien c'est une chose funeste de vivre dans l'iniquité, que nul ne péchait par ignorance, que le péché ne resterait pas impuni, que pleine justice en serait faite, s'il n'était pas châtié dans le présent; il veut prouver ensuite que la doctrine de la loi n'est pas absolument nécessaire, par la raison que la récompense et le châtiment dépendent des œuvres accomplies, et nullement de la circoncision reçue ou non reçue. Il avait déjà dit que le Gentil n'échapperait pas au supplice, ce qui se trouvait pleinement démontré; il en avait ensuite induit qu'il pouvait avoir part à la récompense; et de tout cela il concluait que la circoncision et la loi étaient désormais inutiles. Ce dernier passage porte donc principalement contre les Juifs. Ils étaient pleins d'orgueil et d'obstination, ne daignant pas d'une part se mettre au rang du reste

des nations, et de l'autre se moquant de cette doctrine, que les péchés étaient effacés par la foi; aussi l'Apôtre a-t-il commencé par faire leur procès aux Gentils, dont il était alors question, pour attaquer ensuite les Juifs avec plus de confiance et sans exciter de soupçon.

Quand il parle après cela du châtiment, non-seulement il montre que la loi n'est d'aucun avantage pour le Juif, mais qu'elle aggrave encore sa condition; ce qui du reste était insinué plus haut. Si le Gentil est inexcusable, en effet, de n'être pas devenu meilleur, d'être demeuré sourd à la voix de la nature et de sa propre conscience, à plus forte raison le Juif, puisqu'il a de plus la parole et la doctrine de la loi. Le raisonnement accepté sans peine lorsqu'il se dirige contre les désordres de l'étranger, le Juif est forcé de l'accepter ensuite quand on le retourne contre lui. Pour lui faire mieux accueillir sa parole, Paul le fait encore passer le premier en parlant de la récompense : « Gloire, honneur et paix à quiconque opère le bien, au Juif d'abord, au Gentil ensuite. » Ici-bas, toutes les possessions qu'on peut avoir sont un sujet d'inquiétude et de trouble, quelque riche ou puissant qu'on soit, serait-on sur le trône; ne serait-on pas en lutte avec autrui, on l'est souvent avec soi-même, la guerre existe entre nos propres pensées : là-haut rien de semblable, tout sera dans le calme et la sécurité, dans la paix véritable. Après avoir donc démontré par tout ce qui précède que les hommes vivant en dehors de la loi pouvaient acquérir les mêmes biens, il poursuit en appuyant sur son raisonnement : « Il n'y a pas en Dieu acception de personnes. » Pour prouver que le Juif et le Gentil prévaricateurs seraient punis, il n'avait pas besoin d'argumenter; mais cela lui devient nécessaire pour établir que le Gentil peut parvenir à l'honneur; car c'était pour les Juifs une chose étonnante, incroyable même, qu'un homme n'ayant jamais entendu ni la loi ni les prophètes, eût droit à l'honneur parce qu'il aurait fait le bien. Voilà pourquoi, je l'ai dit, il les façonne à cette doctrine pour les temps qui précédèrent la grâce; il obtiendra mieux leur assentiment pour ceux où la foi brillera dans les âmes. Il n'est nullement suspect ici, étant comme entraîné hors de sa pensée première.

Donc, quand il a dit : « Gloire, honneur et paix à quiconque opère le bien, au Juif d'abord, au Gentil ensuite, » il poursuit : « Car il n'y a pas en Dieu acception de personnes. » Ciel! comme il triomphe avec avantage! En faisant ainsi ressortir l'absurdité d'une supposition contraire, il montre clairement que ce serait l'opposé de ce que Dieu veut, une véritable acception de personnes, chose qu'on ne saurait attribuer à Dieu. Paul ne dit pas cependant d'une manière directe : S'il n'en était pas ainsi, Dieu ferait acception de personnes. Son langage est plus respectueux : « Il n'y a pas en Dieu acception de personnes; » Dieu ne regarde pas la dignité de celui qui agit, il pèse la nature de l'œuvre. C'est déclarer que le Juif diffère du Gentil, non par la réalité, mais par une distinction conventionnelle. Il était dès lors naturel d'ajouter : Ce n'est pas parce que celui-ci est Juif et celui-là Gentil que l'un est honoré et l'autre méprisé, les œuvres seules en décident. Il ne s'exprime pas néanmoins ainsi; c'eût été provoquer la colère des Juifs : il développe ce principe, rabaissant leur orgueil et leurs prétentions, pour le leur faire mieux accepter. Où le voyons-nous? Dans les paroles suivantes : « Tous ceux qui auront péché en dehors de la loi, périront sans la loi; et tous ceux qui auront péché dans la loi, seront jugés par la loi même. » Ce n'est plus seulement l'égalité du Juif et du Gentil qu'il proclame, égalité dont nous avons assez parlé; il montre le lourd fardeau que la loi fait peser sur le premier. Dans le sens de ce texte, l'homme qui vit en dehors de la loi n'est pas de pire condition; au contraire, il a cet avantage de n'être pas accusé par la loi : étant en dehors de la loi, il échappe à la condamnation que la loi prononce, il ne relève que de la raison et de la conscience. Le Juif relève aussi de la loi, qui pour lui se joint à la nature : plus il a reçu de soins, plus il sera châtié s'il prévarique.

5. Voyez comme l'Apôtre met en relief la nécessité particulière où sont les Juifs d'accourir à la grâce. Comme ils prétendaient n'avoir pas besoin de la grâce, s'estimant justifiés par la loi

Nécessité des Juifs d'accourir à la grâce.



seule, il leur prouve qu'ils en ont plus besoin que les Gentils, par la raison qu'ils doivent être plus sévèrement punis. Il fait un autre raisonnement, en vue de corroborer ce qui précède : « Les simples auditeurs de la loi ne sont pas justes devant Dieu. » C'est avec raison qu'il ajoute : « Devant Dieu ; » car devant les hommes ils peuvent être jugés dignes de respect et recevoir les plus grands hommages, tandis que devant Dieu c'est tout l'opposé. « Ceux qui mettent en pratique la loi sont seuls justifiés. » Observez avec quelle force de raison il combat les idées de ses frères. Si vous comptez être sauvés par la loi, semble-t-il leur dire, vous serez précédés par les Gentils exécutant d'eux-mêmes ce qui est écrit. — Et comment peut-il se faire, m'objecterez-vous, qu'on exécute sans avoir entendu ? — Cela se peut, répond l'Apôtre, et non-seulement cela, mais une chose bien plus étonnante : on peut exécuter les préceptes de la loi sans la connaître, et de plus, on peut ne pas l'accomplir après en avoir eu connaissance. C'est ce que Paul exprime bientôt avec une grande énergie : « Vous enseignez les autres et vous ne vous enseignez pas vous-même ? » Mais il commence par prouver ici la première chose : « Lorsque les Gentils, n'ayant pas la loi, font naturellement ce que la loi commande, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi. » Je ne rejette pas la loi, semble-t-il dire, je me borne à justifier ainsi les Gentils. — Voyez comme il renverse la gloire du judaïsme, sans fournir aucun moyen de l'accuser d'être un contempteur de la loi ; il l'exalte, au contraire, il en fait ressortir la grandeur, tout en poursuivant son but. Ce mot « naturellement » signifie l'application à suivre la raison naturelle. Il en résulte que les étrangers dont il parle sont meilleurs que les Juifs, et, ce qui rehausse encore plus leur mérite, meilleurs parce qu'ils n'ont pas reçu la loi, cette même loi qui semble faire la prééminence des Juifs. C'est pour cela que ces étrangers sont admirables, pour avoir accompli toutes les prescriptions de la loi, sans qu'elle leur ait été nécessaire : ils ont gravé dans leur âme les œuvres au lieu des écrits.

C'est ce qu'il dit ensuite : « Ils montrent l'œuvre de la loi écrite dans leur cœur, leur conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant ou se défendant entre elles, au jour où Dieu jugera le secret des hommes, selon l'évangile que je prêche par Jésus-Christ. » Le voilà donc faisant apparaître de nouveau ce jour et le montrant bien proche ; il ébranle ainsi les esprits, tout en établissant que la meilleure récompense sera pour ceux qui, n'ayant pas reçu la loi, se sont efforcés d'en accomplir les préceptes. Ce qui doit surtout nous frapper dans cette prudence apostolique, il est juste de le dire maintenant. Comme dans le cours de sa démonstration, Paul avait mis le Gentil au-dessus du Juif, il ne s'exprime plus de la même manière dans la conclusion, pour ne pas exaspérer ce dernier. Cette observation deviendra plus évidente si je rapporte les expressions mêmes de l'Apôtre. Il avait déjà dit : « La justification sera le partage, non de ceux qui entendent la loi, mais de ceux qui l'observent ; » il était dans l'ordre qu'il ajoutât : « Puisque les Gentils, qui n'ont pas la loi, sont naturellement ce que la loi commande, » ils s'élèvent par là même au-dessus des hommes instruits de la loi. Il ne va pas cependant jusqu'à tirer cette conséquence, il s'en tient à louer les Gentils ; il ne poursuit pas le parallèle, voulant que les Juifs acceptent son discours. Il ne s'est pas exprimé dès lors comme je viens de le dire. Comment donc ? « Les nations qui n'ont pas la loi pratiquent naturellement ce que la loi commande, se tiennent lieu elles-mêmes de cette loi qu'elles n'ont pas ; elles montrent l'œuvre de la loi gravée dans leur cœur, leur conscience leur rendant témoignage. » A la place de la loi elles ont la conscience et la raison. C'est encore une preuve que Dieu a fait l'homme capable d'embrasser la vertu et de repousser le vice.

Ne vous étonnez pas s'il insiste sur une telle affirmation, non deux ou trois fois, mais plus souvent encore ; c'était un point essentiel et capital pour répondre à ceux qui disaient : Pourquoi le Christ n'est-il venu qu'à cette époque ? Qu'en était-il de sa sagesse, de sa bonté dans les siècles antérieurs ? S'attaquant donc en passant à de tels contradicteurs, il démontre que le genre humain n'était nullement alors abandonné par

la divine Providence, pas même avant la promulgation de la loi. « Ce que nous pouvons connaître de Dieu était pour eux manifeste; » ils savaient ce qu'est le bien, ce qu'est le mal, et par là ils jugeaient les autres. Le Christ leur en fait un grief : « En jugeant votre prochain, vous vous condamnez vous-mêmes. » *Matth.*, VII, 2. Quant aux Juifs, ils avaient la loi, d'après ce que nous avons dit, sans compter la raison et la conscience. — Pourquoi Paul parle-t-il des « pensées qui s'accusent ou même se défendent? » S'ils ont la loi et si de plus ils accomplissent les œuvres, sur quoi peuvent porter les accusations du raisonnement? — Cela ne s'applique pas seulement à ces hommes, il faut l'entendre de toute l'humanité. Là sont des pensées qui s'accusent et se défendent, devant ce tribunal l'homme n'a pas besoin d'un autre accusateur. Pour exciter davantage la crainte, il ne dit pas ensuite que les péchés des hommes seront dévoilés, mais bien « leurs secrets. » Comme il vient de dire : « Vous qui jugez les auteurs de telles actions, et qui les commettez vous-mêmes, pensez-vous que vous échapperez au jugement de Dieu? » de peur que vous ne preniez votre jugement pour base en appréciant la sévérité du jugement divin, il vous enseigne de combien celui-ci l'emporte, puisque « les secrets des hommes » y seront dévoilés; et voilà qu'il ajoute : « Selon l'Evangile que je prêche, par Jésus-Christ. » les hommes ne sauraient juger que des choses apparentes. Antérieurement c'est du Père seul que l'Apôtre parlait; mais, une fois qu'il a touché les cœurs par les sentiments de la crainte, il en vient à leur parler du Christ, sans toutefois l'isoler du Père, qu'il mentionne encore ici. La dignité de la prédication s'en trouve relevée. Notre prédicateur annonce, dit-il, ce que la nature avait témoigné d'avance.

6. Voyez-vous avec quelle sagesse il les amène à l'Evangile et les attache au Christ en leur faisant voir que notre religion ne se renferme pas dans les limites du présent et qu'elle s'étend à toutes les époques? Ce qu'il insinuait tout à l'heure en disant : « Vous amassez contre vous des trésors de colère pour le jour de la colère, » il le déclare encore ici: « Dieu jugera les secrets des hommes. » Que chacun donc, rentrant dans sa conscience et passant en revue ses péchés, se demande un compte rigoureux à lui-même, afin que nous ne soyons pas plus tard condamnés avec le monde. Plein d'effroi sera ce jugement, redoutable le tribunal, terrible le compte à rendre; là coulera le fleuve de feu. « Le frère ne rachète pas, est-ce que l'homme rachèterait?» *Psalm.* XLVIII, 8. Rappelez-vous ce que nous en dit l'Evangile et les anges allant de tous les côtés, et la chambre nuptiale désormais interdite, et les lampes qui sont encore allumées, et les bourreaux entraînant les coupables dans la fournaise. Faites une supposition : si quelqu'un de nous devait s'entendre reprocher aujourd'hui une faute secrète dans cette église seulement, n'aimerait-il pas mieux mourir, descendre dans les entrailles de la terre, que voir sa honte étalée devant tant de spectateurs? Que ne souffrirons-nous donc pas quand tout sera mis sous les yeux du monde entier, de ceux qui nous connaissent comme de ceux qui ne nous connaissent pas, rien ne demeurant caché sur ce vaste et lumineux théâtre? Hélas! par quel motif vais-je tenter de vous effrayer? Par la crainte de l'appréciation des hommes, alors que nous devons uniquement craindre les regards et la justice de Dieu? Que ferons-nous, je vous le demande, lorsque grinçant des dents, nous tomberons dans les ténèbres extérieures? ou plutôt, chose tout autrement terrible, que ferons-nous en comparaissant devant Dieu? Il suffit d'avoir l'intelligence et le sentiment pour subir déjà les tourments de la géhenne, quand on est expulsé de la présence de Dieu, c'est parce qu'on est insensible à cette première peine, qu'il nous menace aussi du feu.

Le jugement général sera terrible.

Nous devrions gémir, non sous le coup du supplice, mais sous celui du péché. Entendez Paul poussant des soupirs et versant des larmes sur des péchés expiés d'avance : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre, s'écrie-t-il, parce que j'ai persécuté l'Eglise. » I *Cor.*, XV, 9. Entendez encore David appelant sur lui le châtiment dont il avait été délivré, et rappelant ainsi son offense envers Dieu : « Que votre main soit sur moi et sur la maison de mon père, »



Offenser Dieu est plus grave que d'en être puni.

II *Reg.*, XXIV, 17. C'est une chose plus grave, en effet, d'offenser Dieu, que d'en être puni. Nos dispositions sont aujourd'hui si déplorables que, sans la crainte de l'enfer, nous serions incapables d'accomplir un bien quelconque. Mais à défaut d'autre motif, nous en sommes déjà dignes parce que nous craignons l'enfer plus que le Christ. Il n'en était pas ainsi du bienheureux Paul, c'était bien le contraire; et c'est parce que nos dispositions ne ressemblent pas aux siennes que nous sommes condamnés à l'enfer. Si nous aimions le Christ comme il mérite d'être aimé, nous saurions par là même qu'il est plus affreux de l'offenser que de tomber dans la géhenne; c'est parce que nous ne l'aimons pas que nous ignorons la grandeur d'un tel supplice. Voilà le sujet capital de ma douleur et de mes plaintes. Que n'a pas fait Dieu cependant pour obtenir d'être aimé de nous? que n'a-t-il pas mis en œuvre? quel moyen a-t-il négligé? Nous l'avons accablé d'insultes alors qu'il ne nous faisait aucun mal; bien plus, nous l'avons abandonné malgré les bienfaits sans nombre et les inénarrables faveurs dont il nous comblait, quand il ne cessait de nous appeler et de nous attirer; et même alors il n'a pas exercé contre nous sa justice, il est accouru le premier, il nous a retenus dans notre fuite; et nous lui avons échappé, et nous nous sommes jetés entre les bras du démon.

Il ne s'est pas néanmoins arrêté pour cela, il nous a député messagers sur messagers pour nous rappeler encore, les prophètes, les anges, les patriarches : et nous, non contents de ne pas accepter leur ambassade, nous les avons outragés. Après tant de tentatives inutiles, il ne nous a pas non plus rejetés; semblable à ces hommes dont le violent amour n'est rebuté par aucun mépris, il va s'adressant à tous les êtres, au ciel, à la terre, à Jérémie, à Michée, non pour faire entendre des accusations, mais pour se justifier lui-même; il vient avec les prophètes trouver ceux qui se sont détournés de lui, prêt à rendre compte de sa conduite, les suppliant d'écouter ses explications et cherchant à se faire entendre de ces hommes frappés d'une complète surdité. « Mon peuple, s'écrie-t-il, que t'ai-je fait? quelle peine t'ai-je causée? réponds-moi? » *Mich.*, VI, 3. Pour toute réponse, nous avons mis à mort les prophètes, nous les avons lapidés, nous avons accumulé les crimes. Qu'a-t-il fait alors? Il n'a plus envoyé les anges, les patriarches, mais bien son propre Fils. En venant sur la terre, le Fils a été tué; et l'amour de Dieu, bien loin de s'éteindre, n'en est devenu que plus ardent : le meurtre de son Fils ne l'empêche pas de persister dans ses exhortations et ses prières, il n'est rien qu'il ne tente pour nous ramener à lui. Paul élève sa voix puissante : « Nous remplissons une ambassade au nom du Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche; réconciliez-vous avec Dieu. » II *Cor.*, V, 20.

7. Et rien de tout cela n'a pu nous déterminer à la réconciliation. N'importe, Dieu ne nous a pas abandonnés, il va toujours nous menaçant de la géhenne, nous promettant le royaume, pour tâcher de nous gagner ainsi; et nous demeurons comme des êtres insensibles. Que peut-on concevoir de plus abominable qu'une telle férocité? Qu'un homme eût agi de la sorte, est-ce que cent fois nous ne serions pas tombés à ses pieds? Et quand c'est Dieu même, nous le repoussons! O lâcheté, ô ingratitude, de vivre constamment dans le vice et l'iniquité! S'il nous arrive de faire le moindre bien, comme de vils esclaves nous le relevons avec le plus grand soin pour nous en faire un titre à la récompense, supposé qu'il y ait ici récompense. Ah! c'est quand vous ne travaillez pas en vue de la récompense qu'elle vous est plus abondamment accordée. Faire valoir et compter avec tant d'exactitude ce qu'on peut avoir fait, c'est d'un mercenaire plutôt que d'un serviteur reconnaissant. Nous devons tout faire pour le Christ, et non pour la récompense; car, s'il nous a menacés de la géhenne et s'il nous a promis le royaume, c'est pour nous obliger à l'aimer. Aimons-le donc, et que notre amour soit digne de lui; là est une grande récompense, le royaume et la joie, les délices et la gloire, l'honneur et l'éclat, une félicité sans bornes, qui s'élève au-dessus de toute expression et de toute intelligence.

Mais je ne sais comment j'en suis venu à vous tenir ce discours, à vouloir persuader aux hommes qui ne dédaignent ni le pouvoir ni la renommée, de ne tenir par amour pour le Christ aucun compte du royaume. Il est vrai qu'il y eut des hommes grands et généreux qui s'élevèrent jusque-là. Pierre brûlait d'un tel amour; il préférait le Christ à sa propre vie, à son âme, à tout sans exception. Quand il l'eut renié, ce n'est pas la crainte du châtiment qui faisait couler ses larmes, c'est d'avoir offensé celui qu'il aimait, pensée plus poignante que toutes les tortures. Il témoignait ces sentiments avant même d'avoir reçu l'Esprit saint. On le voit par les fréquentes paroles qu'il adressait à son Maître : « Où allez-vous? » lui disait-il un jour. « A qui irons-nous? » avait-il dit auparavant; puis encore : « Je vous suivrai partout où vous irez. » *Joan.*, XIII, 36; VI, 69; *Matth.*, VIII, 19. Le Christ était tout pour les siens, ils ne mettaient avant lui ni le ciel ni le royaume du ciel. Vous m'êtes tout cela, semble lui dire Pierre. — Et faut-il s'étonner que Pierre soit ainsi disposé? Entendez donc le Prophète : « Que peut me donner le ciel, et qu'ai-je voulu hors de vous sur la terre? » *Psalm.* LXXII, 25. Ni là-haut ni dans ce monde inférieur il n'est rien que je désire, si ce n'est vous. — Voilà de l'affection, voilà de l'amour; si nous aimons de la sorte, nous estimerons comme néant, en comparaison de cet amour, non-seulement les choses présentes, mais encore les biens à venir, et dès ici-bas nous aurons les joies du royaume, ayant celles d'un tel amour. — Et comment cela, me dira-t-on, pourrait-il être? — Nous y parviendrons en pensant à la manière dont nous l'avons outragé après qu'il nous avait comblés de bienfaits, et pendant qu'il persistait à nous faire entendre ses exhortations; en comparant nos oublis à son égard et ses soins envers nous; en le voyant nous poursuivre sans cesse pour nous attirer et nous gagner.

Par ces réflexions et d'autres semblables, nous pourrons allumer en nous un tel amour. Serait-ce le dernier des hommes qui témoignerait une affection aussi persévérante, un roi même en serait l'objet, celui-ci pourrait-il ne pas la respecter? Non certes. Et quand celui qui nous aime possède une beauté, une gloire et des richesses ineffables, tandis que nous sommes si peu devant lui, comment ne mériterions-nous pas mille supplices en repoussant de la sorte un amour qui descend de ces hauteurs infinies pour venir nous chercher si bas? Dieu n'a besoin de rien qui nous appartienne, et cependant il ne cesse pas de nous aimer : nous avons un extrême besoin de ses biens, et cela ne nous empêche pas d'être infidèles à son amour; nous lui préférons les richesses, les amitiés humaines, le repos matériel, la puissance et les distinctions, alors qu'il nous préfère à tout. Il n'avait qu'un Fils, participant à sa propre substance, et il ne l'a pas épargné pour nous, quoique tant de choses passent avant lui dans nos affections. Ne méritons-nous donc pas tous les tourments de la géhenne, alors même qu'ils seraient mille fois plus grands qu'ils ne sont? Qu'avons-nous à dire quand nous mettons les préceptes de Satan au-dessus des lois du Christ, quand nous sacrifions notre salut même, quand il n'est pas d'iniquité qui n'obtienne de notre part la préférence sur celui qui pour nous a tant souffert? De quelle indulgence sommes-nous dignes? quelle excuse pouvons-nous faire valoir? Aucune. Cessons de nous jeter à travers les précipices, revenons à nous, et, méditant sur toutes ces choses, rendons gloire à Dieu par nos œuvres, car les paroles ne suffisent pas pour cela. Puissions-nous tous obtenir ainsi la gloire dont il est lui-même la source, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« Vous portez le nom de Juif, vous vous reposez sur la loi, vous vous glorifiez des faveurs de Dieu, vous connaissez sa volonté, et, formé par la loi, vous discernez ce qui est utile. »

1. Après avoir dit que rien ne manque au Gentil pour le salut, s'il observe la loi naturelle, après avoir établi ce magnifique parallèle, Paul

énonce maintenant ce qui fait l'honneur des Juifs, et leur orgueil vis-à-vis des nations étrangères. Et d'abord, le nom était extrêmement honorable, comme l'est aujourd'hui celui de chrétien. Le nom marquait déjà une grande différence; aussi l'Apôtre commence-t-il par cette faveur. Et voyez comment il relève ce nom. Il ne dit pas simplement : Vous êtes Juif; il dit : « Vous portez le nom de Juif et vous vous glorifiez en Dieu, » vous regardant comme l'objet d'un amour spécial, et plus honoré que le reste des hommes. Il me semble attaquer par ces mots l'arrogance et la vaine gloire si follement exagérées de ses frères : au lieu d'user de cette distinction pour leur salut, ils en ont abusé pour se préférer aux autres et les dédaigner. « Vous connaissez sa volonté, vous discernez ce qu'il y a d'utile. » Sans les œuvres, cela même constitue une infériorité. Ils y voyaient cependant une prérogative, et voilà pourquoi Paul la mentionne avec soin. Il n'affirme pas qu'ils agissent, mais seulement qu'ils savent et qu'ils approuvent, sans en venir à l'action. « Vous vous flattez d'être le guide des aveugles. » Il ne dit pas non plus ici que les Juifs guident en réalité les aveugles; il affirme qu'ils ont cette prétention, qu'ils s'en vantent, tant leur orgueil est grand. Il va jusqu'à reproduire les expressions qu'ils avaient eux-mêmes employées, selon ce qui nous est rapporté dans l'Evangile : « Tu es né tout entier dans les péchés, et tu nous enseignes. » *Joan.*, IX, 34. Eux s'enorgueillissaient en face de tous les peuples!

Paul continue à le leur reprocher, en paraissant même les exalter et rabaisser les autres, afin de rendre son accusation plus vive et plus accablante. Il poursuit donc par une sorte de gradation et d'accumulation variée : « Vous vous flattez d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, l'instituteur des ignorants, le maître des enfants et des simples, comme ayant dans la loi la forme de la science et de la vérité. » Non dans votre conscience, vos œuvres et vos vertus, mais « dans la loi. » — Il agit ensuite à leur égard comme il venait de le faire à l'égard des Gentils. De même qu'il disait tout à l'heure : « En jugeant votre prochain, vous vous condamnez vous-même; » de même il dit ici : « Vous enseignez votre prochain et vous ne vous enseignez pas vous-même. » Seulement, il a radouci la sévérité première de son langage. Il ne dit pas : Vous êtes, par conséquent, digne d'un plus grand supplice, puisque vous avez abusé de tous les biens qui vous avaient été confiés. — Il procède par voie d'interrogation, et ne les couvre pas moins de confusion en disant : « Vous enseignez votre prochain et vous ne vous enseignez pas vous-même. » La prudence de Paul ressort encore d'un autre côté, remarquez-le bien : des prérogatives des Juifs. Il rappelle celles qui n'étaient pas dues à leur zèle et qui provenaient d'un don gratuit; il leur montre de la sorte non-seulement qu'elles sont inutiles à cause de leur négligence, mais qu'elles ajouteront encore à leur châtiment. Ils ne doivent pas à leur mérite de porter le nom de Juifs, ni d'avoir reçu la loi, ni les autres avantages rappelés ici; ils en sont redevables à la grâce divine.

Dès le commencement il a dit qu'il ne sert de rien d'entendre la loi si l'œuvre n'en est pas la conséquence : « Les simples auditeurs de la loi ne sont pas justes devant Dieu. » Il va maintenant plus loin, il montre que le docteur de la loi, malgré sa fonction éminente, ne sera pas mieux protégé que l'auditeur, s'il ne pratique pas ce qu'il enseigne, et que, loin d'obtenir une protection, il encourt un plus grave châtiment. Remarquez encore l'énergie des expressions. Au lieu de dire : Vous avez reçu la loi, l'Apôtre dit : « Vous vous reposez dans la loi. » Le Juif ne s'est imposé ni fatigue ni voyage pour aller à la découverte de ce qu'il fallait pratiquer; il est devenu sans peine possesseur de cette loi qui lui trace le chemin de la vertu. Les Gentils avaient sans doute la raison naturelle, qui pouvait les guider sans autre leçon, ils l'emportaient même de ce côté; mais la facilité n'était pas aussi grande. Si vous me dites que, non content d'entendre, vous enseignez, c'est une aggravation, encore une fois, au châtiment qui vous menace. — Or, comme c'était là pour eux un sujet d'orgueil, c'est aussi par là que Paul les livre surtout au ridicule. Les mots qu'il prononce ensuite : « Guide des aveugles, instituteur des ignorants, maître des enfants et des simples, » sont encore

autant de traits lancés contre leur esprit superbe; car ils abusaient étrangement des prosélytes, qu'ils désignaient eux-mêmes par ces divers noms.

2. De là vient que Paul reprend ici chacune des choses dont ils se faisaient gloire, autant de griefs qu'il préparait sciemment contre eux. « Vous avez dans la loi la forme de la science et de la vérité. » C'est comme si quelqu'un avait le portrait du monarque, sans rien faire pour le retracer; tandis que ceux à qui ce portrait n'avait pas été remis, s'appliquaient à le reproduire sans l'avoir sous les yeux. Quand il a rappelé les prérogatives qu'ils tenaient de Dieu, il rappelle aussi les vices par lesquels ils se dégradaient, les mêmes que leur reprochaient les prophètes; et voici comment il les peint au vif: « Vous instruisez votre prochain, et vous ne vous instruisez pas vous-même? Vous prêchez contre le vol, et vous volez? Vous dites qu'il ne faut pas commettre l'adultère, et vous le commettez? Vous anathématisez les idoles, et vous profanez la religion? » En effet, il était sévèrement défendu de toucher aux objets appartenant aux idoles, à cause de l'anathème dont elles étaient frappées; mais l'amour tyrannique des biens terrestres vous a fait aussi fouler aux pieds cette loi. Voici maintenant l'accusation la plus grave: « Vous vous glorifiez dans la loi, et, par vos prévarications, vous insultez la loi de Dieu. » Il y a là deux reproches, ou plutôt trois: ils insultent, ils font servir à l'outrage ce par quoi ils ont été honorés, ils déshonorent enfin celui qui les a comblés d'honneur; c'est le comble de l'ingratitude.

Après cela, ne voulant pas paraître les accuser de lui-même, il évoque le prophète, les accusant avant lui; ici, c'est d'une manière sommaire et générale; plus tard, ce sera d'une manière détaillée: maintenant c'est Isaïe, ce sera David ensuite, quand les accusations deviendront plus nombreuses. Ecoutez donc Isaïe, et ne pensez pas que de telles récriminations viennent de moi: « A cause de vous, le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Encore ici double grief: non-seulement ils outragent Dieu, mais de plus ils y disposent les autres. Quelle est donc l'utilité de l'enseignement, quand vous ne vous enseignez pas vous-mêmes? C'est ce qu'il a dit plus haut; il n'admet plus ici cette hypothèse. Vous n'enseignez pas plus aux autres qu'à vous-mêmes ce qu'il faut pratiquer. Chose plus fatale encore, bien loin de leur enseigner les préceptes de la loi, vous leur enseignez tout le contraire, à blasphémer Dieu, ce qui certes est la destruction de la loi. — C'est une grande chose cependant que la circoncision. — J'en conviens avec vous, mais alors seulement que la circoncision est intérieure. Et voyez avec quelle prudence et quel à-propos il en fait mention. Il n'a pas commencé par elle, sachant combien cette pratique était en vénération chez eux; ce n'est qu'après avoir établi qu'ils ont offensé Dieu sur un point beaucoup plus grave, qu'ils ont fait blasphémer son nom. Quand il est sûr que son auditeur les condamnera, quand il les a dépouillés de leur prééminence, il aborde la circoncision, persuadé que nul n'en prendra la défense; il dit alors: « Oui, la circoncision est utile, si vous observez la loi. » Il eût pu la repousser d'une autre façon, et tenir ce langage: Qu'est-ce donc que la circoncision? Est-ce une œuvre dont le circoncis ait le mérite? Est-ce la preuve d'une volonté qui va droit au bien? Mais on la reçoit en bas âge, et tous ceux qui voyagèrent dans le désert furent longtemps sans la recevoir. Je pourrais vous démontrer par beaucoup d'autres raisons qu'elle n'était pas absolument nécessaire.

Avantage de la circoncision intérieure.

Ce n'est pas ainsi néanmoins qu'il la rejette. C'est en raisonnant sur Abraham, sur celui-là même dont l'autorité la recommande le plus. La victoire n'en sera que plus éclatante, s'il parvient à la déprécier dans ce qui la rend à leurs yeux si respectable. Il eût pu dire aussi que les prophètes appelaient les Juifs des incirconcis; mais ce n'était pas la faute de la circoncision elle-même, il fallait s'en prendre uniquement à ceux qui la profanaient. Ce qu'il importe de prouver, c'est qu'elle est sans valeur dans une vie parfaite; et c'est à cela qu'il en vient. Encore ici, il n'a pas d'abord recours au Patriarche, il ne porte sur lui son attention qu'après avoir employé d'autres moyens d'attaque;

c'est en parlant de la foi qu'il s'exprime de la sorte : « Quand la foi a-t-elle été imputée à Abraham? après qu'il eut reçu la circoncision ou bien auparavant? » *Rom.*, IV, 10. Tant qu'il a devant lui un Gentil, un incirconcis, il s'abstient d'un tel langage, de peur de la révolte; mais lorsque la circoncision s'élève contre la foi, le voilà qui se dispose à la lutte. Pour le moment, c'est aux incirconcis qu'il s'attaque, et son langage est dès lors plus doux : « La circoncision est utile, pourvu que vous observiez la loi; si vous transgressez la loi, votre circoncision est non avenue. » Il distingue deux sortes de circoncision et d'incirconcision, comme aussi deux sortes de loi : il y a la loi naturelle et la loi écrite; entre les deux, on pourrait encore placer la loi par les œuvres.

Et voyez comme il signale ces trois lois, comme il les met en évidence : « Lorsque les Gentils, qui n'ont pas la loi... » Quelle loi n'ont-ils pas, je vous demande? Evidemment la loi écrite. « Font naturellement ce que la loi commande, » la loi qui se manifeste par les œuvres sans contredit, « comme ils n'ont pas la loi, » toujours ici la loi écrite, « ils se tiennent lieu de loi à eux-mêmes. » Comment? En se conformant à la loi naturelle. « Ils manifestent l'œuvre de la loi. » Et voici de nouveau la loi par les œuvres. La loi écrite est au dehors, la loi naturelle est au dedans, et la troisième est dans les actes : la première est promulguée par les écrits, la deuxième par la nature, la dernière par la vie. Or, c'est par celle-ci que les deux autres existent; elles ne sont d'aucune utilité, elles deviennent même nuisibles au plus haut degré, quand celle de l'œuvre n'en résulte pas. C'est ce que Paul nous fait voir, quand il dit d'abord au sujet de la loi naturelle : « En jugeant votre prochain, vous vous condamnez vous-même; » et puis, au sujet de la loi écrite : « Vous prêchez contre le vol, et vous volez. » Il y a de même deux sortes d'incirconcision et de circoncision, l'une tenant à la nature et l'autre à la vertu, l'une matérielle et l'autre spirituelle. La première est celle que l'on donnait aux enfants le huitième jour; la seconde a lieu quand on observe les préceptes de la loi; et c'est cette circoncision spirituelle que Paul cherche avant tout, et mieux encore la loi elle-même.

3. Vous le voyez, tout en admettant la circoncision par la parole, il la détruit en réalité. Il ne dit pas : Elle est inutile, dénuée de sens et d'efficacité. Quoi donc? « La circoncision est utile, pourvu que vous observiez la loi. » Il l'admet pour le moment, mais avec une condition expresse; c'est comme s'il disait : J'en reconnais l'existence, je l'approuve même, quand elle est consacrée par l'observation de la loi. « Si vous transgressez la loi, votre circoncision est non avenue. » Il ne va pas jusqu'à déclarer qu'elle ne sert désormais de rien, pour ne point paraître l'outrager. Ce n'est qu'après en avoir dépouillé le Juif qu'il attaque l'institution même; le coup porte uniquement alors sur celui qui l'a perdue par son indolence. Lorsque des hommes constitués en dignité sont convaincus de quelque grand crime, les juges commencent par les dégrader, et c'est après cela qu'ils les livrent au supplice : ainsi procède Paul dans cette circonstance. Ce n'est qu'après avoir dit : « Si vous êtes transgresseur de la loi, » qu'il ajoute : « Votre circoncision est non avenue; » puis il condamne sans crainte cet incirconcis. « Si donc un homme qui n'a pas reçu la circoncision garde les ordonnances de la loi, ne sera-t-il pas, tout incirconcis qu'il est, considéré comme circoncis? » Observez sa marche : il n'affirme pas que le premier état est supérieur au second, ce que les auditeurs eussent regardé comme une grave insulte; il affirme simplement que l'un ne se distingue plus de l'autre. Cherchant après cela ce qu'est la circoncision, ce qu'elle contient, il voit dans celle-là le bien qu'on accomplit, et le reste est pour lui le mal auquel on se livre.

Décernant enfin l'honneur de la circoncision à l'incirconcis qui s'applique aux bonnes œuvres, et prononçant la déchéance du circoncis qui vit dans la corruption, il proclame la victoire du premier. Au lieu d'employer les termes formels, il va droit au fond des choses : « D'incirconcis que vous étiez, n'êtes-vous pas devenu circoncis? » Ce n'est pas une simple appréciation, c'est une réalité qu'il énonce, comme du reste il l'avait déjà fait en s'adressant aux Juifs : « Et l'incir-



concis de nature vous jugera. » Il est donc évident qu'il reconnaît deux sortes de circoncision, celle de la nature et celle de la volonté. Il parle ici de la première; mais il ne s'y arrête pas, puisqu'il ajoute : « L'incirconcis qui accomplit la loi vous jugera, vous qui, possédant la lettre et la circoncision, transgressez la loi. » Remarquez à quel point il pousse la prudence. Il ne dit pas que la circoncision sera jugée par les incirconcis de nature; c'est quand la victoire est remportée qu'il inaugure ce dernier état, et, même alors, ce n'est pas de la circoncision, c'est du Juif circoncis qu'il proclame la défaite, toujours pour ménager les sentiments des auditeurs. A l'entendre, ceux dont il fait le procès n'ont pas précisément la loi avec la circoncision, ils n'en ont que la lettre, et, quoique circoncis, ils transgressent la loi. Voilà donc les incirconcis venant rétablir l'honneur outragé de la circoncision et venger la loi méconnue : ce sera le plus éclatant des triomphes. En effet, le Juif n'est pas ici vaincu par le Juif, il l'est par l'incirconcis; ce qui rappelle cette parole : « Les hommes de Ninive se lèveront et condamneront cette génération. » *Matth.*, XII, 41. Il ne flétrit donc pas la loi, pour laquelle il professe une vénération profonde; il flétrit l'homme qui lui-même outrage la loi.

Cela mis en pleine lumière, il trace sans hésiter le vrai caractère du Juif; d'où il résulte évidemment qu'il ne repousse ni le Juif ni la circoncision, mais précisément le contraire. Tout en rendant hommage à l'institution, il travaille à la faire abroger, il la ruine par la force même des événements. Il ne se borne pas à prouver qu'il n'existe pas de différence essentielle entre le Juif et l'incirconcis; il prouve encore que ce dernier, s'il veille sur lui-même, l'emporte sur le premier, et qu'il est le véritable Juif. « Le Juif n'est pas celui qui l'est au dehors, et la vraie circoncision n'est pas celle qui se pratique matériellement dans la chair. » C'était leur reprocher de tout faire par ostentation. « Mais le Juif, c'est celui qui l'est intérieurement, et la circoncision doit s'opérer dans le cœur, selon l'esprit, non selon la lettre. »

4. En parlant ainsi, il donne l'exclusion à toutes les choses corporelles. La circoncision l'était, et même le sabbat, les sacrifices et les purifications; il comprend tout dans cette parole : « Le Juif n'est pas celui qui l'est au dehors. » Comme la circoncision était en grand honneur, et passait avant le sabbat lui-même, c'est à bon droit qu'il s'étend davantage là-dessus. Par ce mot, « selon l'esprit, » il prépare les voies à l'œuvre de l'Eglise, il introduit la foi; car c'est dans le cœur et l'esprit qu'elle doit être pour plaire à Dieu. Mais pour quelle raison, au lieu d'établir qu'un Gentil vertueux n'est pas inférieur à un Juif vertueux, pose-t-il un Gentil respectant la loi naturelle en face d'un Juif prévaricateur? Pour que la victoire ne fût pas douteuse. La chose étant plus manifeste ainsi, la circoncision charnelle se trouve par là même exclue, et la nécessité d'une vie vertueuse clairement démontrée. Puisque le Gentil se sauve sans les observances légales, et que le Juif se perd avec elles, il n'y a plus de judaïsme. Par Gentil, il entend ici, non l'idolâtre, mais un homme qui respecte la divinité et pratique la vertu, sans être assujetti aux pratiques légales. « Qu'a de plus le Juif? » Quand il a tout rejeté, les discours et la doctrine, le nom même de Juif, la circoncision, tout, encore une fois, par cette sentence : « Celui qui n'est Juif qu'au dehors n'est pas Juif, il n'y a que celui qui l'est intérieurement; » il saisit alors l'objection qui se présente, et le voilà l'attaquant de front. Cette objection, quelle est-elle? Si tout cela ne sert de rien, pourquoi la vocation de ce peuple? pourquoi la circoncision a-t-elle été donnée?

Comment s'y prend-il pour la résoudre? Comme dans ce qui précède. Il ne prétendait pas là faire l'éloge des Juifs; il retraçait les bienfaits de Dieu, et non leurs bonnes œuvres. En effet, le nom qu'ils portaient, la connaissance qu'ils avaient de la volonté divine et du bien qu'il faut embrasser, ils les tenaient de la grâce, non de leur propre mérite; et le Prophète le leur disait bien pour les humilier : « Il n'a pas fait de même envers les autres nations, il ne leur a pas manifesté ses jugements. » *Psalm.* CXLVII, 9. Moïse leur tenait aussi ce langage : « Demandez s'il a jamais rien existé de pareil, s'il est une

nation à qui le Dieu vivant ait fait entendre sa parole du milieu du feu, et qui ait vécu. » *Deut.*, v, 26. Paul suit encore la même ligne qu'il s'est tracée. Parlant de la circoncision, il n'a pas dit : La circoncision sans une vie vertueuse ne sert de rien ; il a dit : « La circoncision est utile avec la vertu. » C'est la même pensée, mais exprimée d'une manière plus douce. De même, après avoir dit : « Si vous transgressez la loi, » il n'ajoute pas : C'est en vain que vous avez été circoncis ; non, mais bien : « Votre circoncision est non avenue » par votre faute. De même encore il avait dit : « L'incirconcision jugera, non la circoncision elle-même, mais vous qui transgressez la loi, » respectant ainsi les institutions et frappant les hommes. Sa marche est la même ici. S'étant fait à lui-même cette objection : « Qu'a de plus le Juif? » il ne répond pas : Rien; il l'insinue seulement par la forme du discours, et puis il va plus loin, il prouve qu'une telle prérogative n'a fait qu'aggraver le châtiment des Juifs. Comment ? Je vais le dire, après avoir cité l'objection dans toute son étendue. « Qu'a de plus le Juif, et quel est l'avantage de la circoncision ? Un grand avantage sous tous les rapports. Et d'abord, ils sont les dépositaires de la parole de Dieu. » Jamais il ne parle de leurs bonnes œuvres, je l'ai déjà remarqué, toujours des bienfaits de Dieu. Que signifie cette parole : « Ils sont les dépositaires? » La loi leur a été confiée, ils ont été jugés dignes de garder les divins oracles. Je n'ignore pas que plusieurs ont prétendu que cette confiance avait pour objet la solidité de la loi elle-même, et non la fidélité des Juifs ; mais ce qui vient ensuite ne permet pas cette interprétation. En premier lieu, c'est une accusation que Paul dirige contre ce peuple; il le montre comblé des bienfaits de Dieu et payant ces bienfaits d'ingratitude.

Puis, comme je l'ai dit, la suite ne laisse aucun doute à cet égard : « Qu'importe que quelques-uns n'aient pas cru ? » — S'ils n'ont pas cru, me dira-t-on, comment ont-ils été faits dépositaires de la parole divine ?— Quelles sont les expressions de l'Apôtre ? Il n'a pas dit que Dieu leur a confié la parole à cause de leur foi ; car pourrait-il alors poursuivre en ces termes : « Qu'importe si quelques-uns n'ont pas cru ? » Il ajoute encore, achevant de confirmer sa pensée : « Leur incrédulité rendra-t-elle vaine la promesse de Dieu ? Non certes. » Il proclame, par conséquent, le don de Dieu dans la confiance même dont ils sont l'objet. Remarquez encore, je vous prie, la prudence de ce langage. Ce n'est pas directement que Paul les accuse, c'est sous forme d'objection. Quelqu'un me demandera peut-être, dit-il, quelle est l'utilité de la circoncision ? Ils n'en ont pas usé comme il le fallait ; la loi leur était confiée; mais ils n'ont pas été fidèles. Encore même son accusation est-elle mitigée : il semble n'avoir en vue que de justifier la conduite de Dieu, et c'est pour cela qu'il les met en cause. Ferez-vous un crime à Dieu de ce qu'ils n'ont pas cru? En quoi cela peut-il l'atteindre? Est-ce que sa bienfaisance est anéantie parce que ses bienfaits sont payés d'ingratitude? L'ingratitude fera-t-elle que l'honneur concédé ne soit plus l'honneur? Voilà ce qui est renfermé dans cette sentence : « Leur incrédulité rendra-t-elle vaine la promesse de Dieu? Non certes. » C'est comme si quelqu'un disait : J'ai fait honneur à cet homme ; s'il n'a pas profité de cet honneur, ce n'est pas à moi qu'on doit s'en prendre ; cela n'accuse pas ma bonté, mais uniquement son insensibilité. — Là ne s'arrête pas la pensée de l'Apôtre, elle va beaucoup plus loin : non-seulement leur incrédulité n'est pas une raison d'accuser Dieu, mais encore elle fait ressortir sa gloire et sa miséricorde, puisque Dieu comble d'honneur ceux qui doivent l'outrager.

5. Voyez-vous comme il les a montrés coupables dans ce dont ils se glorifiaient ? Quoique Dieu leur ait fait un si grand honneur, et que la prévision de ce qui devait arriver n'ait pas détourné sa bienveillance, ils ont fait servir à l'outrager la dignité même dont il les avait investis. Puis, comme Paul vient de dire : « Qu'importe que plusieurs n'aient pas cru ? » et comme de plus il est manifeste que tous ont été infidèles, de peur qu'il ne leur parût un accusateur trop sévère ou même un ennemi, s'il eût de nouveau parlé comme l'histoire, il présente comme une conclusion logique une vérité de



fait, quand il ajoute : « Dieu seul est véridique, et tout homme est sujet à mentir. » Cela revient à dire : Je n'affirme pas simplement que plusieurs n'ont pas cru ; mettez, si vous voulez, que tous aient été infidèles. Il fait de la sorte une concession qui semble dépasser les bornes, pour prévenir toute impression fâcheuse et tout soupçon. Ainsi Dieu sera mieux justifié. Qu'est-ce donc que cette justification ? Qu'on instruise le procès, qu'on examine ce qu'il a fait pour les Juifs et ce que les Juifs ont fait pour lui ; la victoire se déclarera pour Dieu, on verra combien il est juste en toute chose. Quand Paul l'a bien démontré par tout ce qui précède, il fait comparaître le prophète venant témoigner en faveur de la même vérité, et disant au Seigneur : « Pour que vous soyez justifié dans vos paroles, et que vous remportiez la victoire quand vous entrerez en jugement. » *Psal.* L, 3. Il a tout fait de son côté ; mais eux n'en sont pas devenus meilleurs.

L'Apôtre élève encore une objection, qui naît de la précédente : « Si notre injustice fait mieux ressortir la justice de Dieu, que dirons-nous ? Dieu, pour parler le langage de l'homme, est-il injuste en nous faisant sentir le poids de sa colère ? Assurément non. » Il réfute maintenant l'absurde par l'absurde. Mais, comme cela n'est pas sans obscurité, il faut l'exposer d'une manière plus claire. Quel en est donc le sens ? A l'honneur que Dieu leur a fait, les Juifs ont répondu par l'insulte. Pour lui c'est une victoire de plus, c'est une manifestation éclatante de son amour pour les hommes, qu'il les ait honorés ainsi malgré de telles dispositions. — Puisque Dieu triomphe, me dira-t-on peut-être, parce que nous l'offensons et l'outrageons, puisque sa justice brille alors d'un plus vif éclat, pourquoi sommes-nous punis, quand nous sommes la cause de cette gloire et de ce triomphe ? — Comment Paul résoudra-t-il cette difficulté ? Par l'absurde, ai-je dit : si, parce que vous lui avez procuré la victoire, il vous infligeait un châtiment, ce serait inique ; mais, si vous êtes châtié sans qu'il y ait injustice de sa part, c'est que vous n'êtes pas la cause de sa victoire. — Remarquez jusque dans les expressions le respect de l'Apôtre pour Dieu. A peine a-t-il fait cette question : « Est-ce que Dieu commet une injustice en nous frappant de sa colère ? » qu'il ajoute : « Je parle le langage de l'homme. » C'est employer un raisonnement humain, veut-il dire ; au fond, le jugement de Dieu l'emporte infiniment sur ce qui pour nous est la justice ; il s'appuie d'ailleurs sur bien d'autres raisons ineffables. — L'obscurité n'ayant pas encore disparu, il y revient en ces termes : « Si la vérité de Dieu se répand davantage pour sa gloire à cause de mon mensonge, pourquoi suis-je après cela condamné comme pécheur ? » En effet, si la miséricorde, la justice et la bonté de Dieu se sont manifestées par le fait même de votre insoumission, ce n'est pas un châtiment que vous méritez, c'est une récompense. S'il en était ainsi, ce serait la confirmation de cette absurdité qu'on va redisant sans cesse que le bien vient du mal, que le mal produit le bien.

Il en résultera nécessairement de deux choses l'une : ou bien, que Dieu semblera punir d'une manière injuste ; ou bien, s'il ne punit pas, que notre mal à nous sera la cause de sa victoire ; deux choses également contraires au bon sens. C'est pour nous en convaincre, que Paul fait remonter de tels principes aux Gentils, pensant qu'il suffirait d'en dévoiler l'origine pour les réfuter. Voilà les hommes qui se jouaient de nous en disant : Faisons le mal, pour que le bien en arrive. Le texte ne saurait être plus formel. « N'agissons pas selon cette doctrine que la calomnie nous prête : Faisons le mal, pour qu'il en arrive du bien. Ces personnes seront justement condamnées. » Comme l'Apôtre disait : « Où abondait le péché a surabondé la grâce, » *Rom.*, v, 20, dénaturant sa pensée et la tournant dans un autre sens, ils disaient qu'il était permis de faire le mal pour acquérir un bien. Tel n'était certes pas le langage de l'Apôtre ; il le réfutait même en disant : « Quoi donc ? persévérerons-nous dans le péché pour que la grâce abonde ? A Dieu ne plaise ! » *Ibid.*, vi, 1-2. J'ai parlé des temps anciens, et je n'ai pas entendu vous donner un précepte. — Après avoir écarté cette idée, il déclare que cela serait même impossible : « Nous qui sommes morts au péché, comment reviendrons-nous à cette vie ? »

6. Paul a pu se déchaîner à l'aise contre les Gentils; car ils étaient plongés dans la corruption la plus profonde. Quant aux Juifs, bien qu'ils fussent tombés dans la négligence, ils avaient deux grandes protections, la circoncision et la loi, puis aussi leurs rapports avec Dieu et la mission d'enseigner tous les hommes. C'est pour cela qu'il leur enlève ce double moyen de défense, en démontrant qu'ils y trouveraient une raison de plus d'être châtiés. Il conclut son discours par cette pensée. S'ils ne devaient pas être punis, semble-t-il dire, après tant de prévarications, ce serait le cas de répéter ce blasphème : « Faisons du mal pour qu'il en résulte du bien. » Mais, si c'est toujours un blasphème, si ceux qui le profèrent encourent un châtiment, comme il l'a déclaré tout à l'heure en disant : « Ces personnes seront condamnées; » il est évident que les Juifs n'échapperont pas au supplice. Si le propos tenu le mérite, beaucoup plus le méritera l'action, et le supplice à son tour atteste l'existence du péché. Ce n'est pas l'homme qui l'inflige, en effet, pour qu'on puisse révoquer en doute l'équité du jugement; c'est Dieu, qui fait tout avec justice. Or, du moment où leur châtiment est équitable, c'est à tort qu'on dirigeait contre nous les paroles de dérision citées plus haut. La puissance de Dieu conduisait et conduit encore tout pour faire éclater la rectitude et la gloire de nos institutions.

Répéter ce mot *faisons le mal pour que le bien arrive* est un blasphème.

Ne soyons donc pas négligents, et nous pourrons alors délivrer les Gentils de leurs erreurs. Si nous n'avons de philosophie qu'en paroles, si nous nous déshonorons par nos actions, comment pourrons-nous les regarder en face? Oserons-nous bien ouvrir la bouche pour discuter sur la doctrine? Chacun de nous s'entendra dire : Vous qui n'avez pas accompli l'œuvre la moins importante, comment vous permettez-vous d'exposer les choses les plus élevées? Vous qui n'avez pas encore appris que l'avarice est un mal, avez-vous le courage de raisonner sur les choses célestes? Peut-être savez-vous que c'est un mal. Alors vous n'en êtes que plus coupable, puisque vous péchez sciemment. — Et pourquoi faire intervenir un idolâtre? Nos lois elles-mêmes ne nous permettent pas de prendre la parole si nos mœurs sont corrompues. « Le Seigneur a dit au pécheur : Comment prends-tu sur toi de raconter ma justice? » *Psal.* XLIX, 16. Les Juifs étaient en captivité, et voici ce qu'ils répondaient aux Perses, quand ceux-ci les pressaient de chanter leurs divins cantiques : « Comment chanterions-nous les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? » *Psal.* CXXXVI, 4. Or, s'il n'était pas permis de chanter les cantiques du Seigneur chez les barbares, bien moins aura ce droit une âme barbare elle-même. Et ce nom ne convient-il pas à une âme sans pitié? Cette loi qui défendait à des captifs de rompre le silence, parce qu'ils subissaient sur un sol étranger le joug des hommes, ne le défendra-t-elle pas encore plus sévèrement aux malheureux esclaves du péché, à ceux qui mènent un genre de vie si contraire à leur éducation? Les captifs avaient alors leurs instruments de musique, puisqu'il est dit : « Aux saules de ces lointains rivages, nous avons suspendu nos instruments. » *Ibid.*, 2. Ils n'en étaient pas moins condamnés au silence.

Et nous aussi, quoique pourvus d'une bouche et d'une langue, qui sont les instruments du discours, nous devons nous interdire la parole, tant que nous demeurons les esclaves du péché, le plus barbare de tous les tyrans. Que répondrez-vous au Gentil, je vous le demande, adonnés que vous êtes à la cupidité, commettant même la rapine? — Renoncez à l'idolâtrie, tournez vers Dieu votre intelligence, n'allez plus à la poursuite de l'or et de l'argent, lui direz-vous. — N'est-ce pas lui prêter à rire? Il vous répondra : Commencez donc par vous adresser à vous-même ce langage. L'idolâtrie chez un gentil n'est certes pas un aussi grand crime que chez un chrétien. Nous serait-il possible de détourner le prochain d'une telle idolâtrie, ne nous en étant pas détachés nous-mêmes? En vérité, nul ne nous est plus prochain que nous. Si nous ne parvenons donc pas à nous persuader, comment persuaderons-nous les autres? Il suffit que quelqu'un ne gouverne pas bien sa maison pour qu'on ne lui confie pas le soin d'une Eglise; le moyen alors de diriger autrui quand on ne sait pas même gouverner son

âme? Me direz-vous que vous n'adorez pas une idole d'or; prouvez-moi que vous ne faites pas tout ce que l'homme vous commande. L'idolâtrie se présente sous différents aspects : un homme se fait l'esclave de Mammon, un autre se fait un Dieu de son ventre, un autre encore d'une plus détestable passion. Sans doute, vous n'immolez pas des génisses, comme font les Gentils; mais vous sacrifiez votre âme, ce qui est tout autrement fatal. Vous ne fléchissez pas le genou, vous ne vous prosternez pas; et qu'importe, si vous accomplissez avec une docilité parfaite tout ce que le ventre, l'or et la concupiscence voudront bien vous ordonner? Ce qui fait l'ignominie des Gentils, c'est justement d'avoir divinisé les passions, appelant Vénus la convoitise, la colère Mars, l'ivrognerie Bacchus. Si comme eux vous ne vous fabriquez pas des idoles, vous n'en subissez pas moins et sans vous plaindre l'empire des mêmes passions, profanant les membres du Christ par d'infâmes désordres, vous flétrissant par toute sorte d'iniquités.

Reconnaissez donc l'excès d'une telle déraison, je vous en conjure, et fuyez cette idolâtrie; ainsi Paul désigne l'avarice. Et ce n'est pas seulement l'avarice de l'argent et des possessions que nous devons fuir, c'est encore celle qui s'attache à des appétits dépravés, aux vêtements, à la table, à tous les objets du même genre. Nous serons bien plus gravement punis, nous, si nous n'obéissons pas aux lois du Christ. « Le serviteur qui connaît la volonté du maître et ne l'accomplit pas, est-il dit dans l'Evangile, recevra plus de coups. » *Luc.*, XII, 47. Pour éviter une pareille peine, pour nous sauver en travaillant au salut des autres, rejetons de notre âme toute iniquité, embrassons la vertu. Nous acquerrons de là sorte les biens de la vie future; et puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Quoi donc? nous exaltons-nous au-dessus des autres? Nullement; car nous avons d'avance convaincu les Juifs et les Gentils d'être tous dans le péché, selon cette parole de l'Ecriture : Il n'y a point de juste, il n'en est pas un seul; il n'est pas d'homme qui ait de l'intelligence, il n'en est pas qui cherche Dieu. Ils se sont tous égarés, ils sont devenus inutiles; il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul. Leur gosier est un sépulcre ouvert; ils ont usé de leur langue pour tromper; le venin de l'aspic est sous leurs lèvres; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume; leurs pieds sont rapides pour répandre le sang. Leurs voies sont semées de tribulations et d'infortunes; ils n'ont pas connu la voie de la paix; la crainte de Dieu n'est plus devant leurs yeux. »

1. Paul fait le procès aux Juifs comme aux Gentils; il est conséquent avec lui-même en parlant maintenant de la justice, de la justice qui vient par la foi. Du moment où la loi naturelle n'a pas sauvé l'homme, ni la loi écrite non plus; du moment surtout où l'une et l'autre, par l'abus qu'on en a fait, avaient aggravé la situation et le châtiment de ceux qui les ont méconnues, il était nécessaire que le salut fût opéré par la grâce. — Parlez donc, ô Paul, et montrez-nous ce salut. Il n'ose pas encore, se défiant du caractère impétueux des Juifs. Il en revient donc à les accuser, et d'abord il s'appuie de l'autorité de David et d'Isaïe, le premier développant ses accusations, le second les résumant toutes en peu de mots : il veut par là donner un frein à ses auditeurs, et les enchaîner en quelque sorte par les sentences des prophètes, afin de les obliger à l'entendre quand il leur découvrira les vérités de la foi. Le Prophète fait peser sur eux une triple accusation, en déclarant que tous commettent le mal, qu'ils n'y mêlent aucun bien, et que cette perversité pure est par eux pleinement consentie. Puis, pour qu'on ne lui dise pas que de tels reproches s'adressent à d'autres, il ajoute : « Nous savons que toutes les choses renfermées dans la loi regardent ceux qui sont sous la loi. » Aussi commence-t-il par Isaïe, dont l'intention ne peut pas être révoquée en doute, et fait-il ensuite comparaître David, de telle sorte que la connexité soit évidente.

Et quel besoin aurait eu le Prophète, semble-t-il dire ici, de parler aux autres, quand il était

envoyé pour prouver votre amendement? La loi n'avait été donnée qu'à vous seuls. — Mais pour quelle raison s'exprime-t-il ainsi : « Tout ce qui est renfermé dans la loi, » au lieu de dire : Tout ce qui se trouve dans le Prophète? — Parce que Paul a coutume de désigner l'Ancien Testament tout entier sous le nom de loi. Ailleurs il disait : « N'avez-vous pas lu dans la loi qu'Abraham eut deux fils? » *Galat.*, IV, 21-22. Il donne de même aux Psaumes la dénomination de loi. « Nous savons que tout ce que la loi renferme s'adresse à ceux qui vivent sous la loi. » Il nous fait voir ensuite que ce langage n'est pas simplement une accusation, et qu'il nous montre de plus dans la loi une préparation à l'Evangile. Il existe un tel accord entre l'Ancien et le Nouveau Testament, que les accusations et les reproches avaient constamment pour objet d'ouvrir une large porte à l'établissement de la foi. Ce qui conduisait surtout les Juifs à leur perte, c'était leur orgueil; et plus loin, l'Apôtre le dit clairement en ces termes : « Méconnaissant la justice de Dieu, et cherchant à faire prévaloir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. » *Rom.*, X, 3. Aussi la loi et le prophète reprennent-ils longtemps auparavant leur arrogance et leur faste, afin que, reconnaissant leurs péchés, se dépouillant de cette pensée superbe, et voyant qu'ils sont dans un péril extrême, ils accourent avec ardeur à celui qui peut effacer leurs iniquités, et reçoivent ainsi la grâce par la foi.

L'orgueil des Juifs les conduisait à leur perte.

C'est ce que Paul insinue par ce même passage : « Nous savons que tout ce que la loi renferme s'adresse à ceux qui vivent sous la loi; et toute bouche alors sera fermée, et le monde entier sera soumis à Dieu. » C'est bien leur signifier qu'ils n'ont pas les bonnes œuvres pour point d'appui, que leur orgueil et leur impudence ne portent que sur de vaines paroles. L'expression même est appropriée : on voit bien ici leur jactance sans pudeur et sans mesure. « Pour que toute bouche soit fermée, » que leur langue soit entièrement réduite au silence. Elle se répandait comme un torrent impétueux; la voilà domptée par le Prophète en disant : « Pour que toute bouche soit fermée. » Paul n'entend certes pas que telle soit la raison pour laquelle les Juifs ont péché; il veut dire qu'ils sont confondus, pour qu'ils soient forcés de reconnaître leurs péchés. « Et que le monde tout entier soit soumis à Dieu; » non le Juif seulement, mais la nature entière. Le mot, « pour que toute bouche soit fermée, » désigne les Juifs, avec ménagement sans doute, pour que le discours ne les révolte pas; et la suite, « pour que le monde tout entier soit soumis à Dieu, » comprend tout à la fois les Juifs et les Gentils. Ceci ne doit pas peu contribuer à rabaisser les prétentions des premiers, puisque désormais ils n'ont rien de plus que les seconds, et qu'ils sont tous astreints à la même dépendance dans l'ordre du salut. Celui-là dépend, en effet, qui ne peut pas se défendre suffisamment lui-même, et qui dès lors a besoin d'un secours étranger; telle était notre misère après que nous avions perdu les biens dont le salut devait être le terme; « car par la loi la connaissance du péché. » La loi revient encore; mais ce n'est pas précisément la loi que Paul attaque, c'est l'indolence des Juifs. Comme il faut bien cependant qu'il arrive à parler de la loi, il s'applique à montrer combien la loi était dépourvue de puissance. — Si c'est de la loi que vous vous glorifiez, dit-il à ses frères, elle est plutôt pour vous un sujet de confusion, puisqu'elle met à nu vos iniquités. — C'est le fond de sa parole; mais la forme en est radoucie : « Par la loi la connaissance du péché. » Le supplice sera donc plus grand, et par la faute des Juifs. — La loi vous avait fait connaître les prévarications; c'était à vous de les éviter : ne les ayant donc pas évitées après cette connaissance, vous avez attiré sur vous un plus grand châtiment, et voilà tout le profit que vous avez su tirer de cette œuvre admirable.

2. La crainte étant ainsi surexcitée, il arrive à parler de la grâce, entraînant les cœurs à désirer ardemment la rémission des péchés; il dit : « Maintenant la justice de Dieu s'est manifestée en dehors de la loi. » C'est une grande chose qu'il avance; il faudra la démontrer amplement. Si les hommes qui vivaient sous la loi, non-seulement n'ont pas évité le supplice, mais l'ont encore aggravé, comment pourra-t-on l'éviter



sans la loi, et de plus acquérir la justice? Aussi l'Apôtre parle-t-il de « la justice de Dieu, » et non simplement de la justice; de la sorte, en faisant mieux ressortir la grandeur du don, il garantit mieux la réalisation de la promesse, puisque tout est possible à Dieu. Au lieu de dire que la justice a été donnée, il dit qu'elle « s'est manifestée, » prévenant ainsi tout reproche d'innovation; car affirmer qu'une chose se manifeste, c'est affirmer qu'elle existait d'avance, mais qu'elle était cachée. Ce n'est pas la seule preuve; la suite montre également qu'il n'y a là rien de nouveau. Après avoir dit qu'elle s'est manifestée, il ajoute : « Attestée par la loi et les prophètes. » Si c'est aujourd'hui seulement qu'elle nous est donnée, ne vous en étonnez pas, ne vous troublez pas comme devant une chose étrange et nouvelle; depuis longtemps la loi et les prophètes l'avaient ainsi prédit. Nous pouvons distinguer ici deux démonstrations, l'une portant sur un objet passé, l'autre sur un objet futur. Il a plus haut invoqué le témoignage d'Habacuc : « Le juste vit de la foi; » *Rom.*, I, 17; et puis il invoque celui d'Abraham et de David, nous entretenant eux aussi des mêmes choses.

Imposante était l'autorité de ces personnages aux yeux des Juifs : l'un était patriarche et prophète, l'autre était prophète; et tous les deux avaient reçu les mêmes promesses. De là vient que Matthieu les mentionne avant tous au commencement de son Evangile, sauf à reprendre ensuite la série des ancêtres du Sauveur. Quand il a débuté par ces mots : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ, » *Matth.*, I, 1, il ne se hâte pas de nommer Isaac et Jacob après Abraham; avec Abraham il mentionne David, et, chose étonnante, il met David avant Abraham : « Fils de David, fils d'Abraham; » c'est alors qu'il énumère Isaac, Jacob et les autres. Tout cela nous explique pourquoi l'Apôtre revient si souvent à ces anciens personnages : « La justice de Dieu, attestée par la loi et les prophètes. » Dans le cas où quelqu'un aurait dit : Comment peut-il se faire que nous soyons sauvés, quand nous n'avons rien fait pour cela? il montre que notre concours n'est pas sans importance, puisque nous y contribuons par la foi : « La justice de Dieu, laquelle vient par la foi dans tous ceux et sur tous ceux qui croient. » Encore ici le Juif se trouble, ne conservant plus aucune prérogative, et se trouvant confondu avec le reste de l'univers. Pour obvier à ce sentiment, l'Apôtre agit de nouveau sur lui par la crainte, en ajoutant : « Il n'y a pas de distinction, car tous ont péché. » Qu'on ne persiste pas à dire : Celui-ci est Grec, et celui-là Scythe ou Thrace. Tous rentrent désormais dans la même condition. Avez-vous reçu la loi, vous n'avez rien de plus, si ce n'est la connaissance du péché; la loi ne vous le fait pas éviter. Auraient-ils été tentés de dire : Sans doute, nous avons prévariqué, mais non comme les autres; il répond par cette remarque : « Ils sont privés de la gloire de Dieu! » Vous auriez donc beau n'avoir pas péché d'une manière aussi grave, cette gloire ne vous en est pas moins ravie; vous êtes au nombre des prévaricateurs, et dès lors ce n'est pas la gloire, c'est la honte qui doit être votre partage. Ne vous laissez pas cependant abattre pour cela; si je vous tiens ce langage, je n'entends pas vous pousser au désespoir, je veux plutôt vous montrer l'amour du Seigneur pour les hommes.

Il poursuit ainsi : « Ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qu'ils ont dans le Christ Jésus, que Dieu nous a donné comme victime de propitiation par la foi en son sang, pour manifester sa propre justice. » De combien de preuves il entoure sa proposition! Il les puise d'abord dans la grandeur infinie de celui qui doit accomplir ces choses; car ce n'est pas un homme sujet à défaillir, c'est Dieu, dont la puissance n'a pas de bornes : « La justice de Dieu. » Les preuves lui sont fournies, en second lieu, par la loi et les prophètes; et, s'il nous jette en dehors de la loi, n'en concevez aucune crainte; c'est la loi elle-même qui le veut ainsi. Une troisième source est dans les sacrifices de l'Ancien Testament; et c'est pour cela qu'il mentionne le sang des victimes, rappelant de la sorte à ses auditeurs les brebis et les taureaux immolés. Si le sang des animaux sans raison avait la vertu d'effacer les péchés, incomparablement plus doit l'avoir le sang d'une telle victime. L'Apôtre ne parle pas seulement de délivrance,

il parle de rédemption, pour que nous ne retombions pas désormais dans le même esclavage; il parle aussi de propitiation, nous montrant que si la figure était si puissante, beaucoup plus doit l'être la réalité. En disant encore que Dieu donne ce bien, il éloigne une fois de plus l'idée d'une chose nouvelle. Après avoir déclaré que c'est là l'œuvre de Dieu, de Dieu le Père, il déclare également que c'est l'œuvre du Fils; ce que le Père avait résolu d'avance, le Christ l'a totalement accompli dans son sang. « Pour la manifestation de sa justice. » Comment Dieu manifeste-t-il sa justice? Comme il manifeste ses richesses, en les communiquant aux autres, au lieu de les posséder seul; comme il manifeste sa vie, en ne la renfermant pas en lui-même, en ressuscitant les morts; comme il manifeste sa puissance, en ne restant pas seul puissant, en fortifiant les faibles : il manifeste donc sa justice en la laissant déborder, au lieu de la concentrer en soi, en rendant justes les hommes dépravés par le péché. Du reste, Paul s'interprète lui-même, en ajoutant : « Afin que, étant juste de sa nature, il justifie de plus celui qui a la foi en Jésus. »

Comptons sur la foi et non sur nos œuvres.

3. N'hésitez donc pas; car c'est sur la foi que vous devez compter, et non sur les œuvres. Ne vous éloignez pas non plus de la justice de Dieu; c'est un double bien, elle n'exige aucune peine, elle est offerte à tous. N'ayez pas de honte; si lui-même avoue ce qu'il fait, le proclame et s'en glorifie, pourrait-on dire, comment rougiriez-vous de ce que votre divin Maître s'attribue comme un honneur? Une fois que l'Apôtre a relevé les âmes en leur faisant voir dans ce qui s'est accompli la manifestation de la justice divine, il secoue de nouveau par le sentiment de la crainte leur faiblesse et leur apathie; il les presse en ces termes : « Pour la rémission de vos péchés passés. » Voyez comme il leur remet souvent en mémoire leurs iniquités. Plus haut il disait : « Par la loi vous avez la connaissance du péché; » il a dit ensuite : « Tous ont péché; » il leur parle maintenant avec plus de force. Il ne se borne pas à désigner le péché; c'est la rémission, ou mieux, la destruction même qu'il annonce. Plus d'espoir de guérison, en effet; comme un corps paralysé, l'âme frappée de mort réclamait l'action d'une main supérieure. En sondant toute la profondeur de la plaie, en remontant à la cause, il fait entendre une plus grave accusation. Qu'est-ce à dire? Que la rémission n'est due qu'à la longanimité du Seigneur. — Vous ne pouvez pas assurément prétendre que Dieu ne vous ait témoigné une miséricorde inépuisable. — Il n'est pas jusqu'à ce mot, « dans le temps présent, » qui n'atteste la patience et la bonté divines. — C'est quand nous étions réduits au désespoir, quand l'heure de la sentence était venue, quand le mal était à sa dernière période, quand l'iniquité ne pouvait pas aller plus loin, qu'il a fait éclater sa puissance; et c'est ainsi que l'abondance de sa justice vous est démontrée.

Si cela s'était produit à l'origine, c'eût été moins étonnant et moins merveilleux que dans ce dernier moment où tout remède a complétement échoué. « Où donc est votre sujet de gloire? Il est périmé. Par quelle loi? par celle des faits? Non, mais par celle de la foi. » Le but constant de Paul est d'établir avec évidence que le triomphe de la foi est tel que la loi n'en offrit jamais une image. Après avoir dit que Dieu justifie l'homme par la foi, il se saisit encore de la loi. Mais il ne procède pas de la sorte : Où sont les bonnes œuvres des Juifs? Où est la pratique de la justice? Non, il s'écrie : « Où est donc votre sujet de gloire? » Partout il nous montre les Juifs s'exaltant eux-mêmes, comme s'ils avaient quelque chose de plus que les autres nations, sans toutefois exhiber une œuvre. A cette question : « Où donc est votre sujet de gloire? » il ne répond pas : Il n'est plus, il est anéanti; mais bien : « Il est périmé; ce qui signifie qu'il est désormais hors de saison, que l'époque en est passée. De même que, lorsque sera venue l'heure du jugement, on n'aura plus le temps de faire pénitence, le voudrait-on alors; de même, la sentence étant aujourd'hui portée, tous devant périr, et celui-là venant de paraître qui doit détruire le mal par la grâce, le temps n'est plus où ces hommes peuvent prétendre s'amender par la loi. S'ils avaient voulu y puiser leur force, il fallait qu'ils y recourussent avant

la venue du Christ : dès qu'a paru celui qui sauve par la foi, il n'est plus permis de descendre dans une telle lice; car tout est rejeté, le salut s'opère désormais par la grâce. Voilà pourquoi le Sauveur est venu dans ces derniers temps; s'il était venu dès le principe, on aurait dit peut-être qu'on eût pu se sauver dans la loi par les fatigues et les œuvres personnelles. C'est donc pour réprimer une pareille impudence qu'il a différé si longtemps, de telle sorte qu'il leur donnât le salut par la grâce quand tout s'était réuni pour établir qu'ils ne se suffisaient pas à eux-mêmes. Ainsi s'expliquent et s'unissent ces deux expressions : « Pour la manifestation de sa justice... dans le temps présent. »

Si quelques-uns s'élèvent contre cette doctrine, ils agissent comme celui qui, s'étant rendu coupable de graves délits, hors d'état de se défendre en justice et sur le point de subir sa condamnation, serait grâcié par la pure bonté du monarque, et qui plus tard se vanterait insolemment de n'avoir commis aucune faute. C'est ce qu'il eût fallu prouver avant que vînt la grâce; dès qu'elle est venue, ce n'est plus le temps de se glorifier. Voilà ce que les Juifs ont éprouvé. Comme ils s'étaient perdus eux-mêmes, le Christ est descendu vers eux, et par son avénement il a coupé court à leur jactance. Quand on se vante d'être le maître des enfants, l'unique dépositaire de la loi, l'instituteur des ignorants et des simples, s'il arrive qu'on ait soi-même besoin d'un maître et d'un sauveur, c'en est assez pour qu'on soit désormais plus modeste. Si la circoncision était déjà comme non avenue, beaucoup plus l'est-elle maintenant : elle est rejetée par les deux époques. L'Apôtre n'affirme pas seulement le fait, il en assigne la cause. D'où vient donc la suppression? « Par quelle loi? par celle des faits? Non, mais par celle de la foi. »

4. Il applique donc à la foi ce nom de loi si cher aux Juifs; et par ce moyen l'innovation, ou ce qu'ils regardent comme tel, leur sera moins pénible. Mais quelle est la loi de la foi? Que le salut s'obtient par la grâce. Ce qui manifeste la puissance de Dieu, c'est que non-seulement il sauve, mais encore justifie le pécheur et le conduit à la gloire, en vertu de la foi, sans avoir besoin des œuvres. En parlant ainsi, Paul se propose, et de rendre modeste le juif converti, et de réprimer celui qui n'a pas encore cru, pour le disposer à croire. Si le premier, s'attachant à la loi, s'enorgueillit de sa constance, il entendra cette même loi le condamner à se taire, l'accuser et lui déclarer qu'elle avait retardé son salut, en lui ôtant tout sujet de gloire : le second, rendu plus humble par ces mêmes considérations pourra recevoir la lumière et embrasser la foi. Voyez-vous combien cette foi est puissante? Voyez-vous comme elle détournait les hommes des institutions passées, et les empêchait de s'y complaire? « Nous avons donc la conviction que l'homme est justifié par la foi sans le secours des œuvres légales. » C'est déclarer ouvertement que les fidèles sont supérieurs aux Juifs en vertu de la foi.

Cela posé, il parle de la foi avec une pleine confiance, et s'efforce de remédier à ce qui pourrait être une cause de trouble. Deux choses principalement troublaient les Juifs : d'abord, la pensée qu'on pût être sauvé sans les œuvres, quand on ne l'avait pas été par les œuvres, puis, comment les incirconcis jouissaient des mêmes avantages que le peuple depuis si longtemps nourri dans la loi; et cette dernière difficulté les troublait beaucoup plus que la première. Quand l'une est résolue, il aborde l'autre, celle qui avait soulevé tant d'accusations de la part des Juifs convertis contre le chef des apôtres, au sujet de Corneille et de ce qui s'était fait par rapport à ce centurion. Que dit Paul là-dessus? « Nous avons la conviction que l'homme est justifié par la foi sans le secours des œuvres légales. » Il ne se restreint pas aux Juifs, à celui qui vit sous la loi; il donne un plus vaste champ à sa parole, il ouvre à l'univers les portes du salut, il embrasse le genre humain tout entier par ce nom d'homme. Y prenant ensuite pied, il résout une objection non encore posée. Comme il suppose bien que les Juifs entendront avec peine proclamer cette justification universelle par la foi, qu'ils tiendront même cette affirmation pour une insulte, il poursuit : « Dieu n'est-il donc que le Dieu des Juifs? » Voici le sens

de cette parole : Pourquoi regardez-vous comme une chose absurde que tout homme puisse être sauvé ? est-ce que Dieu n'a qu'un empire restreint ? C'est leur dire qu'en prétendant humilier les Gentils, ils portent atteinte à la gloire de Dieu, puisqu'ils mettent des bornes à sa puissance. S'il est le Dieu de tous, il étend sur tous sa providence ; et cette providence a pour but le salut de tous par la foi. De là vient qu'il ajoute : « Dieu n'est-il le Dieu que des Juifs ? n'est-il pas aussi le Dieu des nations étrangères ? Oui certes, il est le Dieu des nations. » Ce n'est pas un être partagé, comme les dieux des fables mythologiques ; il est seul, il est universel ; et l'Apôtre le déclare aussitôt : « Car il n'y a qu'un Dieu. » Cela signifie sans doute qu'il est le souverain Seigneur des uns et des autres.

Si vous me reportez aux temps anciens, sa providence s'étendait à tous même alors, mais de différentes manières : la loi écrite vous était donnée, les autres avaient la loi naturelle ; et leur sort n'était pas inférieur, ils pouvaient, en le voulant bien, remporter la victoire. Paul l'insinue quand il ajoute : « Qui justifiera les circoncis par la foi, et par la foi les incirconcis. » Il rappelle ce qu'il a déjà dit touchant ces deux conditions, déclarant qu'il n'existait aucune différence. Or, s'il n'en était aucune alors, beaucoup moins en est-il maintenant ; et, du reste, il le prouve plus clairement encore, il montre que tous ont indistinctement la foi. « Détruisons-nous donc la loi par la foi ? continue-t-il. A Dieu ne plaise ; au contraire, nous consolidons la loi. » Quelle prudence ineffable, et que de formes elle revêt ! S'il consolide la loi, c'est qu'elle était chancelante, ou mieux, qu'elle était déjà tombée. Voyez encore la puissance étonnante de Paul, voyez comme il arrive aisément au but qu'il se propose. Ici, non content de prouver que la foi n'a rien à souffrir de la loi, il établit qu'elle en reçoit un secours efficace et que celle-ci prépare les voies à celle-là. Si la loi a rendu d'avance témoignage à la foi, selon ce que dit Paul lui-même : « Attestée par la loi et les prophètes, » la foi consolide à son tour la loi tombant en ruines. » Et comment l'a-t-elle consolidée ? me demanderez-vous. Que voulait la loi ? où tendait chaque précepte ? A rendre l'homme juste, évidemment. Mais elle n'a pu réaliser cette œuvre ; « tous ont péché, » avons-nous vu. La foi survient et fait ce que la loi n'avait pu faire ; car on est justifié dès qu'on croit. Elle a donc confirmé les intentions de la loi, et ce que celle-ci ne cessait de poursuivre, la grâce l'a conduit à bonne fin. Loin donc de la détruire, elle l'a perfectionnée. De là ressortent trois conclusions : que l'homme peut acquérir la justice sans le secours de la loi, que la loi n'a pas eu cette puissance, que la foi n'est pas en opposition avec la loi. L'idée de cette opposition étant le grand sujet de trouble des Juifs, l'Apôtre va plus loin qu'ils ne veulent, en démontrant que non-seulement elle n'est pas une ennemie, mais qu'elle est encore un auxiliaire qui doit couronner l'œuvre. C'est répondre surabondamment à leurs désirs.

5. Comme à cette grâce de la justification doit nécessairement succéder une vie vertueuse, déployons un zèle en rapport avec ce don ; et nous remplirons ce devoir, si nous conservons avec soin la charité, cette mère de tous les biens. Or, la charité ne consiste pas dans de simples paroles ou des salutations empressées ; c'est un secours réel, elle se témoigne par des actes, en soulageant le nécessiteux, en venant en aide au malade, en délivrant un homme du péril ou du malheur, en pleurant avec ceux qui pleurent, en se réjouissant avec ceux qui se réjouissent ; car c'est encore de la charité. Oui, quoiqu'on estime peu de chose de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, c'est une grande chose et la marque d'une âme pleine de philosophie. Vous en trouverez beaucoup qui s'acquittent des devoirs les plus pénibles, et qui reculent devant celui-là. Beaucoup, en effet, pleurent avec ceux qui pleurent, ne se réjouissent pas avec ceux qui sont dans la joie, mais pleurent de la joie des autres ; ce qui trahit une basse jalousie. Ce n'est donc pas un léger mérite de prendre part à la joie de nos frères, c'est plus que de prendre part à leur douleur, c'est même plus que de leur venir réellement en aide quand ils sont dans le danger. Bien des personnes se jetteront dans le danger pour en retirer les autres, et puis seront



torturées par leur bonheur, tant la jalousie est un sentiment tyrannique; car enfin le premier devoir s'accomplit avec peine, tandis que le second est naturel et spontané. On fait ce qu'il y a de difficile, je l'ai dit, on omet ce qu'il y a de plus aisé; on est à la torture, on sèche de dépit quand on voit les succès des autres, l'Eglise universelle elle-même magnifiquement servie par la parole et par l'action. Quoi de plus méprisable qu'un tel sentiment? Ce n'est plus avec un frère, c'est avec la volonté même de Dieu qu'on est alors en lutte.

Le considérant, tâchez de vous soustraire à cette maladie; délivrez-vous de misères sans nombre, si vous ne voulez pas en délivrer votre prochain. Pourquoi mettez-vous la guerre dans vos propres pensées? pourquoi remplissez-vous votre âme de trouble? pourquoi susciter des tempêtes et tout bouleverser? Comment pourrez-vous, dans de telles dispositions, implorer le pardon de vos péchés? Si Dieu ne pardonne pas à ceux qui refusent de pardonner, quelle indulgence aurait-il pour ceux qui s'efforcent de nuire, sans avoir même le prétexte d'un ressentiment? C'est le dernier excès de la malice; et de tels hommes rivalisent avec le démon dans sa guerre contre l'Eglise. Peut-être sont-ils pires que lui: nous pouvons nous tenir en garde contre cet adversaire; mais eux se couvrent du masque de l'amitié, se cachent pour allumer l'incendie, tombent les premiers dans la fournaise, et sont ainsi consumés par un mal qui provoquerait le rire plutôt que d'exciter la pitié. Pourquoi cette pâleur, ce tremblement et cette crainte si visibles, dites-moi? quel malheur vous est-il arrivé; que votre frère s'est couvert de gloire, qu'il est estimé de tous? Mais vous eussiez dû mettre sur votre front une couronne, tressaillir de bonheur, rapporter à Dieu cette gloire dont l'un de vos membres s'était couvert, et vous êtes dans la tristesse parce que Dieu est glorifié?

Voyez-vous où vous mène la guerre? — Ce n'est pas la gloire de Dieu, c'est celle de mon frère, répondrez-vous, qui me rend triste. — Eh bien, la gloire de ce dernier remonte à Dieu, et par conséquent la guerre que vous lui faites. — Ce n'est pas encore là ce qui me cause de la peine; je voudrais seulement que Dieu fût glorifié par moi. — Réjouissez-vous donc des succès de votre frère, et Dieu sera glorifié par vous, et tous diront: Béni soit le Dieu servi par de tels hommes, par des hommes exempts de toute envie, qui célèbrent les liens des uns des autres! — Faut-il même que ce soit un frère? — Serait-ce votre mortel ennemi, s'il fait que Dieu soit glorifié, cela doit vous suffire pour tâcher de gagner son amitié. Voilà donc qu'un ennemi devient un ami, du moment où la gloire de Dieu résulte de ses bonnes œuvres. Que quelqu'un vous guérisse d'une maladie corporelle, et vous le mettrez au premier rang de vos amis, aurait-il été jusque-là l'objet de votre haine; et voilà qu'un ami devient votre ennemi dès qu'il glorifie le corps du Christ, je veux dire l'Eglise. Pouvez-vous faire au Christ une guerre plus ouverte? Aussi, opérerait-on des miracles, aurait-on embrassé la virginité, les jeûnes et les veilles; se serait-on élevé par la vertu jusqu'à la hauteur des anges, on devient le plus vil des hommes; par ce vice seul on tombe au-dessous du fornicateur et de l'adultère, du voleur, du spoliateur des tombeaux.

6. Et qu'on ne m'accuse pas d'exagérer; je vous ferai simplement une question : Si quelqu'un portant dans ses mains la pioche et le feu, voulait détruire ce temple et renverser l'autel, est-ce que tous ceux qui sont ici présents ne s'empresseraient pas de le lapider comme le pire des malfaiteurs? Et celui qui porte un feu tout autrement funeste, le feu de la jalousie, et qui s'efforce de renverser, non plus un édifice matériel, un autel revêtu d'or, mais un édifice tout autrement précieux que celui-ci, un autel bien plus vénérable, l'œuvre des saints docteurs, de quelle indulgence sera-t-il digne? Ne me dites pas qu'il l'a souvent tenté sans en venir à bout. Qu'importe? c'est sur les intentions que le jugement doit porter; et nous pouvons dire que Saül a tué David, quoiqu'il n'ait pas réussi à lui donner la mort. Ne songez-vous pas que vous tendez des piéges aux brebis du Christ en faisant la guerre à celui qui les nourrit et les guide? Ignorez-vous que pour elles le Christ a répandu son

sang, et qu'il nous a commandé de tout faire et de tout souffrir pour elles? Avez-vous oublié que votre Seigneur a cherché votre gloire et non la sienne? Et vous sacrifiez la sienne à la vôtre! Cependant, ce serait en cherchant sa gloire que vous arriveriez vous-même à la posséder; tandis qu'en la négligeant pour la vôtre, vous n'y parviendrez jamais. A cela quel remède? Unissons tous nos prières pour ces malheureux, prions d'une commune voix comme pour des énergumènes. Leur état est encore plus affreux, puisque leur démence a sa cause dans sa volonté. C'est pour cela qu'une telle maladie réclame des supplications incessantes.

Si celui qui n'aime pas son frère a beau se dépouiller de ses biens, s'illustrer même par le martyre, et ne peut rien gagner sans la charité, celui qui fait la guerre à qui ne lui fit jamais de mal, quel supplice ne mérite-t-il pas? Il est pire que les idolâtres. Nous ne nous élevons pas au-dessus d'eux quand nous aimons simplement ceux qui nous aiment; mais où s'arrête alors dans sa chute celui qui reconnaît l'amour par la jalousie? La guerre est moins fatale que cette passion. En effet, quand la cause de la guerre a disparu, la haine disparaît aussi : quant au jaloux, il ne se transformera jamais en ami. L'homme qui fait la guerre attaque ouvertement; pour lui, c'est dans l'ombre : celui-là peut donner souvent une raison plausible de sa conduite; celui-ci ne peut invoquer que sa frénésie et sa volonté satanique. A quoi comparerons-nous une âme ainsi dépravée? A la vipère? à l'aspic? au ver empoisonné? Rien de pire, rien de plus destructeur que cette âme. Voilà bien, voilà ce qui bouleverse les Eglises, ce qui produit les hérésies, ce qui arma la main d'un frère et la fit se baigner dans le sang du juste; ainsi furent foulées aux pieds les lois de la nature, ainsi les portes de ce monde furent ouvertes à la mort, ainsi la malédiction primitive éclata sur les hommes. Cette passion ôta de l'esprit de ce malheureux le souvenir de sa naissance, de ses parents, d'un être quelconque; elle le remplit d'une telle frénésie qu'il resta sourd à la parole de Dieu même : « La convoitise subira ta loi, tu la soumettras à ton empire. » *Genes.*, IV, 7.

L'envie est plus pernicieuse que la guerre.

Malgré cela, Dieu ne punit pas le coupable et permit que le frère tombât sous ses coups. Mais c'est une maladie que rien ne guérit; il faut qu'elle répande son venin en dépit de tous les remèdes.

Pourquoi gémis-tu, ô le plus vil des hommes? De ce que Dieu est honoré? C'est le propre d'une âme satanique. De ce que ton frère est applaudi? Tu n'as qu'à le surpasser. Si tu désires remporter la victoire, ne le mets pas à mort, ne le fais pas disparaître; laisse-le vivre, pour que le combat puisse avoir lieu, et triomphe d'un homme vivant. C'est ainsi que ta couronne sera vraiment splendide; tandis qu'en l'égorgeant tu te condamnes toi-même beaucoup plus qu'en essuyant une défaite. — Mais la jalousie n'entend rien de tout cela. Et d'où pouvait venir une pareille ambition dans une aussi profonde solitude? Eux seuls alors habitaient cette terre. Ce n'est pas une raison qui puisse l'arrêter; il chasse de son esprit toute considération de ce genre, il se place à côté du démon, le voilà prêt à combattre. C'est bien le démon, en effet, qui devient l'auxiliaire et le guide de Caïn. Il ne lui suffit donc pas que l'homme ait été soumis à la mort, il veut de plus que la mort se présente sous des formes tragiques, et c'est ainsi qu'il provoque le fratricide. Il est est impatient de voir l'exécution de la sentence portée contre nous, lui que nos désastres ne sauraient jamais rassasier. On dirait un homme implacable qui, tenant son ennemi dans les fers, et le voyant enfin condamné au dernier supplice, ne voudrait pas s'éloigner sans l'avoir vu mourir, serait-ce d'avance et dans la prison, s'il ne peut pas attendre l'heure fixée. Tel se montre le démon dans cette circonstance; quoiqu'il ait entendu que l'homme doit retourner dans la terre, cela ne le satisfait pas, il a besoin de voir le fils mourant avant le père, le frère tombant sous les coups du frère, une mort violente et prématurée.

7. Voyez-vous à quelles terribles conséquences aboutit l'envie? comme elle sait apaiser les insatiables appétits du diable, lui servir une table aussi somptueuse qu'il désirait la contempler? Fuyons donc une telle maladie. Il est impossible, absolument impossible que nous évitions sans

cela le feu vengeur préparé pour le diable; mais nous pouvons nous guérir en nous rappelant sans cesse l'amour que le Christ nous a témoigné et le précepte qu'il nous a fait de nous aimer les uns les autres. De quelle façon nous a-t-il donc témoigné son amour? Il a donné son sang précieux pour nous, après que nous l'avions poursuivi de notre haine et de nos outrages. Voilà comment vous devez agir envers votre frère. Ecoutez ce que le divin Maître a dit : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai moi-même aimés. » *Joan.*, XIII, 34. Pour lui, il ne s'est pas renfermé dans ces limites; il est allé jusqu'à mourir pour ses ennemis. — Mais je ne veux pas, me direz-vous, verser mon sang pour un frère! — Pourquoi dès lors versez-vous le sien, violant directement le précepte? Ce que le Christ a fait sans le devoir, vous ne le ferez qu'en acquittant une dette. Quand le serviteur à qui celle de dix mille talents avait été remise, eut ensuite exigé les cent deniers, il ne fut pas seulement puni à cause de cette exigence, il le fut de plus pour n'être pas devenu meilleur par suite du bienfait reçu, pour n'avoir pas imité l'exemple de son maître vis-à-vis de son propre débiteur; et, du reste, en agissant ainsi, il eût acquitté lui-même une dette. Tout ce que nous faisons de bien, nous le faisons à titre de débiteurs, selon cette parole de l'Evangile : « Lorsque vous aurez tout accompli, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; nous avons à peine fait ce que nous devions faire. » *Luc.*, XVII, 10. Que nous remplissions une œuvre de charité, que nous donnions de nos biens aux pauvres, nous acquittons toujours une dette : d'abord, parce que Dieu nous a prévenus de ses bienfaits, et puis, parce que nous distribuons simplement ce qui n'appartient qu'à lui. Pourquoi vous priveriez-vous de ce qu'il a mis en votre possession? S'il vous ordonne d'en faire part aux autres, c'est pour que vous le possédiez réellement. Vous n'en êtes pas le maître tant que vous le gardez pour vous; vous recevez quand vous donnez.

Est-il rien d'ailleurs d'égal à l'amour de Dieu? Il a donné son sang pour ses ennemis, et nous refusons de donner notre argent pour un tel bienfaiteur; le sang versé était bien le sien, et ce que nous possédons n'est pas à nous; il nous a donné l'exemple, et nous ne l'imitons pas; il s'est immolé pour notre salut, et nous ne faisons pas un sacrifice pour nous-mêmes. Ajoutez qu'il ne gagne rien à nos actes de binfaisance, et que tout l'avantage nous en revient. S'il nous est donc prescrit de donner ces choses, c'est pour que nous n'en soyons pas dépouillés. En cela, Dieu fait comme celui qui, donnant de l'argent à un petit enfant, lui recommanderait de ne pas le perdre et de le confier à la main sûre d'un serviteur, pour que cet argent ne lui soit pas ravi. Donnez aux pauvres, nous dit-il, pour que nul ne puisse vous spolier, un sycophante, un voleur, le diable, et dans tous les cas la mort. Tant que vous gardez vos biens vous-même, vous ne les avez pas en sûreté; confiez-les-moi par l'entremise des pauvres, et je vous les conserverai tous fidèlement, et je vous les rendrai dans le temps favorable avec un riche intérêt. Ce n'est pas pour vous les enlever que je les accepte, c'est pour les augmenter, c'est pour vous les transmettre ensuite au moment où tout emprunt aura cessé, aussi bien que toute miséricorde. — Quelle n'est pas notre insensibilité, puisque de telles promesses ne peuvent nous déterminer à lui faire le prêt qu'il demande? Aussi, quand nous quittons la terre, allons-nous vers lui dans une complète indigence, dans un dénûment absolu, n'ayant plus rien de ce qu'il nous avait confié, parce que nous n'avons pas su le remettre au plus sûr de tous les dépositaires. De là vient également que nous subirons les derniers supplices.

Et que pourrons-nous répondre à ses accusations? Comment échapperons-nous à notre perte? Quel moyen de justification ou quelle excuse aurons-nous à faire valoir? Pourquoi n'avez-vous pas donné? Etait-ce par crainte de ne pas recouvrer? Une telle crainte n'est-elle pas absurde? Celui qui vous avait tout donné la première fois, ne devait-il pas à plus forte raison tout vous rendre? Peut-être aimez-vous à contempler vos richesses? C'est un motif de plus que vous avez de les répandre; car alors vous aurez cette satisfaction dans le séjour où vous

n'aurez plus à redouter de les perdre. En vous obstinant à les garder, vous vous dévouez à des maux sans nombre. Le diable, en effet, se précipite sur les riches comme un chien affamé qui veut arracher un morceau de pain de la main d'un enfant. Remettons donc ce bien à notre père; le diable le voyant, prendra soudain la fuite, et, quand il aura disparu, quand il n'aura plus le pouvoir de vous nuire, dans le siècle futur, votre père vous rendra tout en pleine sécurité. Sur la terre, les riches ne diffèrent en rien de ces petits enfants que les chiens poursuivent : ils sont entourés d'aboiements, ils sont assaillis et déchirés, non-seulement par les hommes, mais encore par les basses passions, par la gourmandise, l'ivresse, l'adulation, et tous les genres de volupté. Quand il s'agit d'un prêt à faire, nous avons grand soin de choisir les emprunteurs qui sauront le mieux et le plus efficacement nous témoigner leur reconnaissance. Nous agissons tout autrement ici : laissant de côté le plus généreux de tous, celui qui nous rendrait, non pas un pour cent, mais cent pour un, nous allons à ceux qui ne nous rendront pas même le capital.

8. Que pouvons-nous attendre de l'estomac, par exemple, qui absorbe la majeure partie de ce que nous avons? L'infection et la pourriture. Qu'espérer de la vaine gloire? Les tourments de la jalousie. De l'avarice? Les sollicitudes et les soucis. De la luxure? La géhenne et le ver empoisonné. Voilà quels sont les débiteurs du riche, et voilà quel intérêt ils savent lui payer, les maux du temps présent et les supplices de la vie future. Est-ce donc ainsi que nous placerons notre capital, pour n'en retirer que des tortures, et ne le confierons-nous pas au Christ, qui nous offre le ciel, l'immortalité, les biens ineffables? Encore une fois, quelle sera notre excuse? Dites-moi, je vous prie, pour quelle raison vous ne donnez pas à celui qui vous rendra d'une manière aussi généreuse qu'infaillible? Serait-ce parce qu'il vous fait attendre longtemps? Mais il vous donne un à-compte ici-bas, et cette parole ne saurait tromper : « Cherchez le royaume des cieux, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Quelle munificence! Les biens d'en-haut, je vous les garde, ils ne diminueront pas; et ceux de la terre, je vous les donne purement et par générosité. Cette attente, d'ailleurs, qui vous paraît si longue, ne fait que les augmenter; car les intérêts s'accumulent. Les prêteurs le savent bien, ils aiment mieux prêter à long terme. En remboursant le capital trop tôt, on l'empêche de produire; en le gardant longtemps, on en augmente le revenu. Eh quoi, les délais ne nous importunent pas de la part des hommes, nous cherchons même toutes les combinaisons pour les prolonger; et notre âme se resserre tellement vis-à-vis de Dieu, que nous devenons incertains et timides!

Dieu, cependant, comme je viens de le dire, nous récompense ici-bas par anticipation, tandis qu'il nous prépare la grande récompense et la tient en réserve dans le ciel. Celle-ci, par sa grandeur et sa beauté, l'emporte infiniment sur la vie présente. Un corps mortel et sujet à la corruption n'est pas en état de recevoir ces incorruptibles couronnes; ce n'est pas dans cette vie si changeante et si troublée de la terre que peut trouver place un bonheur immuable et permanent. Si quelqu'un vous offrait de l'or sur un sol étranger, où vous n'auriez aucun membre de votre famille et quand il vous serait impossible de rien emporter dans votre patrie, vous le conjureriez avec les plus vives instances de vous remettre ce trésor, non dans un pays qui n'est pas le vôtre, mais bien chez vous; et c'est dans ce lieu d'exil que vous voudriez recevoir les ineffables trésors de l'âme? Quelle étrange folie! Ce que vous recevez ici-bas est nécessairement périssable : si vous attendez l'époque voulue, vous obtiendrez des biens à jamais inaltérables. Ici-bas, c'est du plomb; là-haut, ce sera de l'or épuré. Mais vous n'êtes pas même privé des biens de ce monde. A la promesse déjà citée, le Sauveur en ajoutait une autre : Quiconque aime les choses du ciel, « recevra le centuple dans le siècle présent, et la vie éternelle ensuite. » *Matth.*, XIX, 29. Si nous ne recevons pas ce centuple, c'est notre faute à nous, parce que nous ne prêtons pas à celui qui peut nous le donner. Tous ceux qui lui ont témoigné cette confiance

en ont été ainsi récompensés, quelque légère que fût leur offrande. Pierre avait-il donc offert quelque chose de si grand, dites-moi? N'était-ce pas un filet déchiré, un roseau, un hameçon? Et Dieu voulut que toutes les maisons de l'univers lui fussent ouvertes, il étendit devant lui la terre et les mers, tous s'empressaient de l'attirer dans leurs demeures; bien plus, ils vendaient leurs possessions pour en déposer le prix à ses pieds, n'osant pas le remettre dans ses mains, tant ils avaient pour lui de vénération parmi les élans de leur générosité.

C'était Pierre, me direz-vous. — Et que fait cela, ô homme? La promesse n'a pas été faite à Pierre seul; et le Christ n'a pas dit : Pour toi, Pierre, tu recevras seul le centuple. Non, il a dit : « Quiconque abandonnera sa maison ou ses frères, recevra le centuple. » Il ne regarde pas à la différence des personnes, il ne voit que le mérite des œuvres. — Mais je suis entouré d'enfants, me direz-vous encore, et je veux les laisser riches. — Pourquoi les appauvrissez-vous alors? Leur légueriez-vous tout, vos biens ne seront pas sous une sûre garde : établissez Dieu le cohéritier et le tuteur de vos enfants, ils vous devront une fortune immense. De même que, lorsque nous voulons nous venger, Dieu ne prend plus notre défense, et qu'il dépasse toutes nos prévisions lorsque nous nous en remettons à lui; de même, concernant les biens terrestres, il nous en laisse tout le soin si nous prétendons nous en occuper nous-mêmes, et, si nous les confions entièrement à sa providence, il couvrira de sa protection et nos richesses et nos enfants. Vous étonneriez-vous que Dieu tienne cette conduite, quand il vous est si facile de voir les hommes ne pas y manquer? Qu'un mourant n'appelle aucun de ses proches à servir de tuteur à ses enfants, et celui qui se fût chargé de cette mission avec le plus de bonheur, en sera souvent éloigné par la honte et la confusion : au contraire, qu'on lui témoigne cette confiance, qu'on fasse appel à son dévouement, et cet honneur qu'il reçoit lui fera déployer le plus grand zèle.

9. Souhaitez-vous donc laisser de grandes richesses à vos enfants, léguez-leur en héritage la providence divine. Celui qui vous a donné votre âme, sans mérite de votre part, et qui de plus a formé votre corps et vous a départi l'existence, pourra-t-il, quand il vous verra lui rendre un tel hommage, lui confier vos biens avec vos enfants, ne pas combler ces derniers de tous les dons de sa puissance? Si le prophète Elie, pour avoir été nourri d'un peu de farine, pour avoir eu dans cette occasion la préférence sur les enfants, remplit l'aire et le pressoir de la veuve, quelle bienveillance ne vous témoignera pas le Maître d'Elie? Ne visons donc pas aux moyens de laisser nos enfants riches, ne pensons qu'à les laisser vertueux. S'ils se fient aux biens de la terre, ils ne s'occuperont plus de rien, croyant pouvoir abriter la corruption de leurs mœurs sous le voile de leur opulence : s'ils se voient dénués de l'appui de la fortune, ils mettront tout en œuvre pour se procurer celui de la vertu. La vertu sera leur héritage et la compensation de leur pauvreté, si vous n'avez pas à cœur de leur en laisser un autre. C'est bien de la dernière déraison de ne rien livrer à leur pouvoir pendant que nous vivons, et de leur fournir tous les moyens de satisfaire toutes les passions de la jeunesse après notre mort. Vivants, nous pouvons leur demander compte de leurs actes et de leurs folles dépenses, les réprimander et leur imposer un frein : quand nous sommes morts, si les séductions de la richesse s'ajoutent aux entraînements de l'âge, par les suprêmes dispositions d'un père, qui de plus leur manque en ce dangereux moment, vous les avez poussés, ces malheureux, à travers mille précipices, jetant le feu sur le feu, ou mieux répandant l'huile sur une ardente fournaise. Voulez-vous leur léguer des richesses sans danger, constituez Dieu leur débiteur, et remettez-en le titre en ses mains. Dès qu'ils sont maîtres de leur fortune, les jeunes gens ne savent à qui la confier; ils sont entourés de sycophantes, ils peuvent ne faire que des ingrats : si, dans cette crainte, vous avez prêté d'avance à Dieu, votre trésor vous sera conservé d'une manière intacte, et rendu sans aucune difficulté. Dieu nous sait gré de ce que nous acceptons même le paiement de sa dette, il aime ceux qui lui prêtent avec usure; plus il leur doit, plus il les aime.

Voulez-vous donc l'avoir à jamais pour ami, faites qu'il vous doive beaucoup. L'usurier est moins heureux du nombre de ses débiteurs que ne l'est le Christ du nombre de ses usuriers. Ceux auxquels il ne doit rien, il s'en éloigne : il se porte à la rencontre de ceux auxquels il doit. Mettons donc tout en œuvre pour le constituer notre débiteur; car voici le temps de ce négoce, de ces placements avantageux. Ils sont maintenant possibles, et le Christ est dans le besoin. Si vous laissez passer l'occasion, si vous attendez d'avoir quitté la terre, il n'aura plus besoin de vous. Il est aujourd'hui tourmenté par la faim et la soif, il a soif de votre salut; et c'est pour cela qu'il mendie, qu'il circule dénué de tout : il n'a pas de repos qu'il ne vous ait engagé la vie éternelle. Ne le repoussez donc pas; car il ne demande pas la nourriture, il vient l'offrir; il n'implore pas un vêtement, il veut vous le donner, mais un vêtement tissu d'or, une étole royale. Ne voyez-vous pas les médecins les plus soigneux, quand ils font des lotions à un malade, se laver eux-mêmes, bien qu'ils n'en aient pas besoin? C'est ainsi que le divin Médecin procède pour guérir nos maladies. Il n'exige rien par la violence, parce qu'il vaut mieux vous récompenser. Il vous apprend de la sorte qu'il ne demande pas sous l'impulsion de la nécessité, et qu'il n'a d'autre but que de vous venir en aide. C'est pour cela qu'il vous aborde dans tout l'appareil de la pauvreté, et qu'il tend la main. Ne lui donneriez-vous qu'une obole, il ne se détourne pas; le repousseriez-vous avec dédain, il revient à la charge, il ne se désiste pas, tant il aime et désire notre salut.

Le Christ seul abandonne ceux auxquels il ne doit rien et se dirige vers ceux envers lesquels il est redevable.

Méprisons donc les richesses, si nous ne voulons pas être méprisés par le Christ; méprisons les richesses, et les richesses nous seront données. En essayant de les conserver en ce monde, nous les perdons absolument en ce monde et dans l'autre : en les distribuant avec libéralité, nous serons dans l'opulence dans le présent et l'avenir. Voulez-vous être riche, devenez pauvre; répandez et vous recueillerez; semez avec abondance, et vous aurez une abondante moisson. Si cela vous étonne et vous paraît contraire au bon sens, voyez de quelle façon on ensemence la terre, et songez que le semeur ne peut pas autrement compter sur la récolte qu'en abandonnant les grains déjà ramassés, que son espoir repose sur le sacrifice. Semons, nous aussi, mais dans le ciel, que ce soit là notre champ, et nous aurons une riche moisson, et nous acquerrons les biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Quel avantage dirons-nous donc que notre père Abraham ait obtenu selon la chair? Si Abraham a été justifié par ses œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu. »

1. Après avoir dit que le monde est soumis à la justice de Dieu, que tous ont péché, que le salut ne s'obtient pas d'une autre manière que par la foi, l'Apôtre s'attache maintenant à prouver qu'un tel salut n'implique aucun déshonneur, qu'il est même la source d'une gloire éclatante, d'une gloire bien supérieure à celle des œuvres. Comme un salut acheté par le déshonneur serait une cause de tristesse, il détruit une pareille suspicion. Il l'avait attaqué déjà dans ce qui précède, puisqu'il désignait sous le nom de justice le salut obtenu : « En lui nous est révélée la justice de Dieu. » *Rom.*, I, 17. L'homme sauvé comme juste, l'est en toute sécurité. Il ne se borne pas à l'appeler justice, il l'appelle encore manifestation de Dieu; et Dieu se manifeste dans ce qu'il y a de glorieux, de splendide et de grand. Paul le prouve encore par la force de ses expressions, en présentant son discours sous une forme interrogative, comme du reste il le fait toujours, soit dans l'intérêt de la clarté, soit pour montrer sa confiance. Nous avons remarqué de semblables questions : « Qu'a de plus le Juif?... Qu'avons-nous de plus nous-mêmes?... Où donc est votre sujet de gloire? Il est périmé. » Ici c'est la même chose : « Quel avantage dirons-nous donc que notre père Abraham ait obtenu? » Les Juifs ne cessaient

de dire que le Patriarche, l'ami de Dieu, avait le premier reçu la circoncision; il tient à leur faire voir que le même personnage a été justifié par la foi. C'est remporter une victoire plus décisive et plus complète. Qu'un homme soit justifié par la foi quand il n'a pas les œuvres, cela se comprend; mais qu'ayant accompli des œuvres excellentes, il soit justifié par la foi, et non par son mérite, c'est là surtout ce qui doit nous étonner, ce qui met en évidence la puissance de la foi.

Laissant donc de côté tous les autres, Paul s'attache à parler d'Abraham. Il lui donne le nom de père selon la chair, pour enlever aux Juifs le titre dont ils se paraient à cause de leur origine, et pour aplanir les voies aux nations vers cette noble descendance. Il continue : « Si Abraham a été justifié par les œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu. » Il avait déjà dit que Dieu justifiait par la foi, ou bien en vertu de la foi, les circoncis et les incirconcis; cela se trouvait démontré d'une manière suffisante. Il veut cependant le démontrer encore par Abraham, et mieux qu'il ne l'avait annoncé : établissant une sorte de lutte entre les œuvres et la foi, il la circonscrit tout entière dans ce juste; et ce n'est pas en vain. Il exalte le Patriarche dans le même but, le déclarant leur premier père, et leur rappelant l'obligation sacrée de suivre en tout ses exemples. Ne me parlez pas d'un juif, semble-t-il dire; ne me citez pas celui-ci ou celui-là. Je vais au chef de la race, je remonte à celui par qui la circoncision fut introduite. Or, « si Abraham fut justifié par les œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu. »

Cette parole est assez obscure; il est donc nécessaire de l'expliquer. Il y a deux sujets de gloire, les œuvres et la foi. En disant donc du Patriarche : « S'il est justifié par les œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu, » il fait clairement entendre que ce grand personnage aurait pu se glorifier aussi dans la foi, et d'une manière bien supérieure. Nous voyons éclater ici la force réelle de Paul : il prend le contre-pied de ce qu'il se propose, puisqu'il déclare que le salut obtenu par les œuvres est un sujet de gloire et de confiance; mais c'est pour en venir à montrer la supériorité de la foi. Celui qui se glorifie dans les œuvres, en effet, doit mettre en avant ses propres labeurs; celui qui se glorifie de croire en Dieu, possède une gloire tout autrement solide, une gloire qui rejaillit sur le Seigneur et qui rend hommage à sa grandeur infinie. Quand on accepte de sa parole ce que ne proclame pas le spectacle de l'univers, on lui témoigne, avec une noble confiance, un véritable amour, et, de plus, on se fait le héraut de sa puissance. C'est le signe d'un cœur généreux, d'une âme sage et d'une intelligence élevée. Ne commettre ni le vol ni le meurtre, c'est du commun des mortels; mais croire que Dieu peut ce que nous jugeons impossible, suppose de nobles pensées et de généreux sentiments, c'est la marque de la vraie charité. Assurément celui-là craint Dieu, qui se montre fidèle à ses préceptes, mais beaucoup plus celui qui pratique la sagesse en vertu de la foi : le premier ne lui refuse pas son obéissance; le second a de lui des idées conformes à sa grandeur, il l'honore et le glorifie beaucoup mieux que par les œuvres. D'un côté, l'homme se fait honneur par ses actes; de l'autre, il rend gloire à Dieu, et toute la gloire lui revient. Lui-même, en effet, est glorifié par les grandes pensées qu'il a de Dieu; et c'est le plus bel hommage qu'il puis e lui rendre. Voilà pourquoi l'Apôtre dit que toute la gloire de cet homme est en Dieu.

Cette raison n'est pas la seule; il en est une autre que voici : Celui qui s'inspire de la foi, trouve un sujet de gloire, non-seulement dans le sincère amour qu'il a pour Dieu, mais encore dans l'amour que Dieu lui porte et dans l'honneur dont il le comble. De même qu'il aime Dieu, et qu'il le lui témoigne par la nature même de ses pensées; de même il est aimé de Dieu, et Dieu le lui a prouvé en lui pardonnant des fautes sans nombre, en le justifiant, au lieu de le punir. Il a donc un grand sujet de gloire dans cet amour immense dont il est l'objet. « Car, que dit l'Ecriture? Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice; tandis que la récompense accordée à quelqu'un pour ses œuvres n'est pas regardée comme une grâce,

mais bien comme une dette. » — Ceci donc est supérieur, me direz-vous peut-être. — Nullement; le croyant reçoit aussi sa récompense, et il ne la recevrait pas s'il n'avait rien fait de son côté.

2. Par conséquent, Dieu est également son débiteur, et non d'une dette vulgaire, mais d'une dette incomparablement grande et sublime. Après nous avoir montré la noblesse de son âme et son intelligence des choses spirituelles, Paul n'a pas dit simplement : A l'homme qui croit; il a dit : « A l'homme qui croit en celui qui justifie le pécheur. » C'est à lui que la foi est imputée à justice. Songez donc quelle grande chose c'est de croire et d'avoir la ferme persuasion que Dieu peut, non-seulement délivrer du supplice un homme dont la vie s'est écoulée dans l'impiété, mais de plus le rendre juste et lui donner les honneurs de l'immortalité. Ne le tenez donc pas pour inférieur, parce que la grâce n'est pas le seul principe de sa gloire; car, s'il brille d'un si vif éclat, c'est parce qu'il est favorisé d'une aussi grande grâce, et qu'il y répond par une si grande foi. Et voyez combien la récompense est encore supérieure. Au lieu d'une rémunération équivalente aux efforts, c'est la justice même; et celle-ci l'emporte de beaucoup sur celle-là, par la raison que la justice renferme bien des rémunérations diverses. Cela démontré par l'exemple d'Abraham, il le confirme par le témoignage de David. Que dit ce prophète, et quel est celui qu'il proclame heureux? Celui qui se glorifie dans les œuvres, ou bien celui qui reçoit le don de la grâce, à qui les péchés sont remis? Le bonheur dont il est ici question, c'est le comble de tous les biens. Autant la justice l'emporte sur la récompense, autant la béatitude l'emporte sur la justice. La première supériorité ne ressortait pas seulement du don fait au Patriarche, elle était aussi prouvée par le raisonnement : « Il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu. » Et voilà que maintenant il la fait éclater d'une autre manière, par le témoignage de David. Dans sa conviction, celui que le Prophète déclare heureux, est l'homme ainsi justifié : « Heureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées. » *Psal.* XXXI, 1. — Mais le témoignage qu'il invoque ne semble pas afférent à son objet, puisqu'il n'est pas conçu en ces termes : Heureux ceux dont la foi leur est imputée à justice. — C'est avec réflexion, et non par ignorance, qu'il agit ainsi : la force de la vérité n'en est que plus éclatante; s'il est heureux, en effet, celui qui reçoit le pardon par la grâce, beaucoup plus l'est celui qui reçoit la justice et manifeste sa foi.

Où se trouve la béatitude, toute honte disparaît, la gloire est complète; car la béatitude est le couronnement de la récompense et de la gloire. L'avantage de l'un, il l'établit donc sans citer l'Ecriture, quand il dit : « A celui qui accomplit les œuvres, la récompense n'est pas imputée selon la grâce; » mais il en appelle au témoignage écrit quand il s'agit de la prééminence que donne la foi. « Comme David s'exprime : Heureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées, et dont les péchés sont couverts. » — Pourquoi donc avez-vous dit que la rémission vous est accordée comme une grâce, et non comme une dette? — Mais voilà que celui-ci est proclamé heureux; ce qui n'arriverait pas, certes, s'il ne possédait pas en même temps une grande gloire. L'Apôtre ne dit pas : Ce pardon est-il pour les circoncis? Non; il dit : « Cette béatitude est-elle pour les circoncis, ou bien pour les incirconcis? » Il demande donc maintenant où peut exister ce bien si précieux. Remarquez la force des expressions : elles prouvent non-seulement qu'il n'est pas empêché par l'absence de la circoncision, mais encore qu'il existait avant qu'elle fût introduite. Celui dont il emprunte le langage, le prophète David, était circoncis et parlait à des circoncis; et voilà que Paul étend aux incirconcis la même béatitude. En l'appliquant à la justice jusqu'à les identifier, il a pu rechercher ensuite de quelle façon Abraham est devenu juste.

Puis donc que la béatitude et la justice sont la même chose, et qu'Abraham a été justifié, voyons s'il le fut avant ou après la circoncision. Ce fut avant, nous enseigne l'Apôtre : « Mais quand lui fut-elle imputée? Quand il était déjà circoncis, ou quand il ne l'était pas

encore? Ce ne fut pas après, ce fut avant; car nous disons que la foi lui fut imputée à justice. » Il l'avait dit plus haut d'après l'Ecriture. Comment s'exprime-t-elle? Le voici : « Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. Ici, c'est même sur le jugement des autres qu'il s'appuie pour montrer la justice en dehors de la circoncision. Il résout ensuite une objection qu'on pourrait en tirer. — Si le Patriarche fut justifié, étant encore incirconcis, pourquoi la circoncision fut-elle introduite? — « Il la reçut comme un signe, comme le sceau de la justice qui provient de la foi, et qu'il possédait étant encore incirconcis. » Voyez-vous comme il rejette les Juifs au rang des parasites; ou du moins comme il élève les incirconcis à leur niveau? Abraham ayant été justifié et couronné avant de recevoir la circoncision, et les Juifs n'étant venus qu'à la suite, il est évident que le Patriarche fut le père des incirconcis, je veux dire de ceux qui lui sont rattachés par la foi, et puis seulement, des incirconcis : c'est une double paternité qui lui fut dévolue. De quel éclat la foi rayonne! Tant qu'elle n'existe pas encore, le Patriarche n'est pas justifié. L'incirconcision n'est donc pas un obstacle. Il était incirconcis, et cela ne l'empêcha pas d'être justifié. Par conséquent, la circoncision ne vient qu'après la foi.

3. Vous en étonneriez-vous? ne vient-elle pas même après l'incirconcision? Elle n'est pas seulement postérieure à la foi, elle est encore inférieure, et cette infériorité est celle du signe par rapport à la chose signifiée, celle des insignes du soldat, au soldat lui-même. — Pourquoi, me direz-vous, Abraham avait-il besoin d'un signe? — Il n'en avait pas besoin pour lui. — Pourquoi donc le reçut-il? — Pour devenir tout ensemble le père des croyants et le père des circoncis. C'est pour que sa paternité ne fût pas restreinte à ces derniers que Paul ajoute : « Et non pas uniquement de ceux qui appartiennent à la circoncision. » S'il est le père des incirconcis, non parce qu'il l'était d'abord lui-même, quoiqu'il ait été justifié dans cet état, mais parce que sa foi nous a servi de modèle, beaucoup moins sera-t-il le père des circoncis, bien que circoncis lui-même, sans l'accession de la foi. Il reçut la circoncision, comme vous venez de l'entendre, pour devenir notre père à tous, pour que les incirconcis ne rejettent pas les circoncis. N'oubliez pas cependant qu'ils l'ont eu les premiers pour père. Si la circoncision est honorable, est digne de respect comme le signe précurseur de la justice, l'état dans lequel la justice a d'abord été reçue n'a pas moins la prééminence. Vous aurez le droit de proclamer Abraham votre père, si vous marchez sur les traces de sa foi, quand vous ne vous obstinerez pas à maintenir les observances légales. De quelle foi s'agit-il ici? « De celle-ci qui est en dehors de la circoncision. »

Voilà Paul réprimant de nouveau l'arrogance des Juifs, en leur rappelant l'époque de la justice. En vous recommandant de suivre les traces de la foi d'Abraham, il vous recommande de croire comme le Patriarche à la résurrection des corps; car sa foi se manifeste sur ce point d'une manière spéciale. Si vous vous attachez donc à la circoncision, sachez à n'en pas douter qu'elle ne vous servira de rien; à moins de suivre les traces de sa foi, vous n'êtes pas au nombre des enfants d'Abraham, seriez-vous mille fois circoncis. Il reçut même la circoncision, de peur de vous rejeter en demeurant incirconcis. Ne l'exigez donc pas d'un autre; ce qui fut pour vous un secours, ne le serait pas pour lui. — Mais c'est ici le signe de la justice, insisterez-vous. — Pour vous encore; cela n'est plus désormais. Vous aviez alors besoin de signes corporels; ils ne sont plus aujourd'hui nécessaires. — Est-ce donc à la foi qu'on pouvait reconnaître la vertu de l'âme? — On le pouvait assurément; mais pour vous, il fallait de plus cette marque extérieure. N'ayant pas montré plus de zèle pour la vertu de l'âme, et ne pouvant pas la voir, vous avez reçu un signe sensible, afin qu'après vous être exercés dans ces premiers éléments, vous fussiez initiés graduellement à la philosophie spirituelle, et qu'après avoir accepté cette marque avec bonheur et comme la plus haute dignité, vous eussiez ensuite le véritable esprit de votre père, en l'honorant par l'imitation. Or, une telle pensée,

Dieu ne l'a pas renfermée dans la circoncision seule, il l'a déposée dans toutes les autres institutions, dans les sacrifices, le sabbat et les fêtes.

Que réellement le Patriarche ait reçu la circoncision à cause de vous, vous le voyez par la suite du texte; car, dès qu'il a mentionné le sceau reçu, l'Apôtre en indique la signification et le but : « Afin qu'il devînt le père de la circoncision, » pour ceux qui la reçoivent dans un sens spirituel; prise à la lettre, elle ne vous sera d'aucune utilité. Une chose après tout n'est un signe que lorsqu'on a la réalité qu'elle représente : il faut donc que vous ayez la foi représentée par la circoncision; si vous ne l'avez pas, le signe n'est plus un signe. Et que signifierait-il, que garantirait le sceau, s'il n'y avait rien par dessous? Ce serait une enveloppe scellée, mais vide. La circoncision n'est donc plus qu'une cérémonie ridicule si la foi n'y est pas. Elle est le signe de la justice; mais, si la justice n'est pas en vous, vous n'avez pas même le signe. Apparemment, c'est pour vous rattacher à la réalité que vous avez reçu le signe; si votre attachement n'est que pour le signe même, vous n'en avez aucun besoin. La circoncision ne proclame pas seulement la justice, elle la proclame en dehors de la circoncision elle-même; de telle sorte que la circoncision enseigne l'inutilité de la circoncision. « Si la loi constitue les héritiers, la foi n'est plus qu'une chose vaine, la promesse est privée de son effet. » De là ressort la nécessité de la foi, antérieure à la circoncision, supérieure à la loi, confirmant la loi elle-même : elle est nécessaire si tous ont péché; elle est antérieure, puisque le Patriarche a été justifié étant encore incirconcis; elle est supérieure, puisqu'elle s'est manifestée sans la loi, et que celle-ci donne la connaissance du péché; elle confirme la loi en s'étayant du témoignage de la loi; bien loin d'être contraire, elle la soutient et prend part aux mêmes combats.

L'Apôtre prouve par une autre raison que la loi ne donne pas droit à l'héritage : après avoir mis en parallèle la circoncision et la foi, donnant la victoire à la foi, il la place maintenant vis-à-vis de la loi : « Si la loi constitue les héritiers, la foi n'est plus qu'une chose vaine. » On ne doit pas s'imaginer que la foi puisse exister avec les observances légales; il démontre que cela n'est pas possible. Quand on s'attache à la loi comme au principe du salut, on nie la puissance de la foi. De là cette expression : « La foi n'est plus qu'une chose vaine; » on n'a plus besoin du salut qui s'obtient par la grâce; cette dernière n'a plus occasion de montrer son efficacité; « la promesse est sans effet. » Le Juif dira peut-être : Quel besoin ai-je de la foi? Si cette parole était vraie, tout ce que renferme la promesse disparaîtrait en même temps que la foi.

4. Il ne cesse donc pas de leur faire voir qu'ils sont condamnés par le Patriarche. Il a déjà dit et prouvé que la justice est inséparable de la foi; il déclare maintenant qu'il en est de même de la promesse. Pour que le Juif n'oppose pas cette défaite : Que m'importe qu'Abraham ait été justifié par la foi? voici ce que Paul lui répond d'avance : Ce qui te regarde éminemment, la promesse de l'héritage, ne saurait non plus se réaliser sans la foi. Rien ne pouvait mieux remplir ce peuple de crainte. — Quelle est cette promesse? demandera-t-on. — Celle qui le constituait l'héritier du monde, de telle sorte que tous fussent bénis en lui. L'Apôtre dit ensuite de quelle façon cette promesse devait être abolie : « Parce que la loi produit la colère; car celui qui n'a pas la loi, se trouve dès lors à l'abri de la transgression. » Puisque la loi produit la colère et nous soumet à la transgression, il est évident qu'elle attire aussi l'anathème. Or, ceux qui sont sujets à l'anathème, au châtiment, à la transgression, bien loin de mériter de recevoir l'héritage, méritent plutôt de subir les coups de la justice et d'être expulsés. Qu'arrive-t-il donc? La foi vient attirée par la grâce, et par ce moyen la promesse est réalisée. Avec la grâce, le pardon; avec le pardon, plus de châtiment; le châtiment étant éliminé, et la justification ayant lieu par la foi, rien n'empêche désormais que nous ne soyons les héritiers de la promesse, qui provient aussi de la foi. « Et voici pourquoi de la foi, continue l'Apôtre, afin que ce soit selon la grâce, et que la promesse de Dieu demeure stable en faveur de toute postérité, non de celle uniquement qui

repose sur la loi, mais encore de celle qui descend de la foi d'Abraham, notre père à tous. » La foi, vous le voyez, non-seulement corrobore la loi, mais assure encore l'accomplissement de la divine promesse; tandis que la loi, quand on l'observe après coup, rend vaines et la promesse et la foi. Cela prouve aussi que, bien loin d'être inutile, la foi est tellement nécessaire qu'on ne peut se sauver sans l'avoir. La loi produit la colère, parce que tous l'ont transgressée; tandis que la foi ne permet pas que la colère subsiste et la détruit dans son germe. « Où n'est pas la loi, venons-nous d'entendre, n'est pas la transgression. »

Voyez de quelle manière, non content d'effacer le péché commis, il l'empêche même de naître. C'est pour cela qu'il a dit : « Selon la grâce. » Dans quel but? Ce n'est pas pour nous couvrir de honte, mais bien « pour que la promesse demeure stable en faveur de toute postérité. » Il établit là deux sortes de biens, la stabilité des choses données, et l'extension de ces dons à toutes les races humaines. Il ouvre la porte à ceux qui viennent de la Gentilité; il montre de plus que les Juifs sont dehors, s'ils luttent contre la foi. Ceci présente plus de consistance que cela. La foi ne saurait nuire; ne la repoussez pas : c'est elle qui vous sauve quand la loi vous a mis en péril. Puis, comme il a dit : « En faveur de toute postérité, » il délimite le sens de cette parole. « La postérité qui vient de la foi, » ajoute-t-il, faisant rentrer les Gentils dans la famille, et nous montrant que ceux-là ne peuvent pas s'accorder avec Abraham qui n'ont pas la foi du Patriarche. Voyez une troisième œuvre accomplie par la foi : elle a resserré les liens qui nous rattachent au juste, tout en lui donnant une descendance beaucoup plus nombreuse. Aussi l'Apôtre ne se borne-t-il pas à nommer Abraham, et le déclare-t-il « le père de nous tous qui croyons. » Vient ensuite un témoignage confirmant cette parole : « Selon qu'il est écrit : Je t'ai constitué le père d'un grand nombre de nations. » *Genes.*, XVII, 4. Voyez-vous le plan arrêté d'avance? — Et si cela s'applique, me direz-vous, aux Ismaélites, aux Amalécites, aux Agaréniens? — Un peu plus loin, l'Apôtre nous montrera qu'il ne s'agit pas de ces peuples; pour le moment il touche une autre question qui met déjà ce point en lumière : il détermine le caractère d'une telle filiation et l'établit avec une grande élévation de pensée.

Comment s'exprime-t-il? « Devant Dieu, en qui il crut. » Ce qui veut dire : De même que Dieu n'a pas une puissance restreinte et partielle, mais est le père de tous, de même Abraham l'est aussi. Ajoutons encore : Dieu n'a pas à notre égard une paternité selon la nature, il est notre père par les relations de la foi. Il en est ainsi du Patriarche : c'est l'obéissance qui le rend notre père à tous. Comme les Juifs tenaient pour rien cette filiation et s'attachaient uniquement à celle qui est selon la chair, il leur enseigne que la première est la vraie, et, pour mieux les arracher à leurs idées grossières, il remonte jusqu'à Dieu. Il leur déclare en outre que cette récompense fut méritée par la foi du Patriarche. Sans cette foi, eût-il été le père de tous les habitants de la terre, jamais il n'aurait eu ce trait de ressemblance avec Dieu, le don divin serait resté tronqué. Voilà dans quel sens il faut entendre le mot « devant Dieu. » Etait-ce donc une chose admirable, dites-moi, qu'il fût le père de ses descendants? Ne peut-on pas en dire autant de tout homme? Ce qui doit exciter notre admiration, c'est que, par faveur spéciale, il ait eu pour enfants ceux qui ne l'avaient pas été par nature.

5. Si donc vous ne refusez pas de croire à l'honneur fait au Patriarche, ne refusez pas de croire non plus qu'il est le père de tous les croyants. L'Apôtre ne se contente pas de dire : « Devant Dieu, auquel il a cru; » il ajoute aussitôt : « Devant Dieu qui rend la vie aux morts, et qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est; » faisant allusion à la doctrine de la résurrection, qui n'était pas sans utilité dans le sujet présent. Effectivement, si Dieu peut rappeler les morts à la vie, s'il peut appeler ce qui n'est pas comme ce qui est, il peut aussi bien donner pour fils au Patriarche des hommes qui ne sont pas sortis de lui. C'est pourquoi Paul ne dit pas : Qui fait paraître ce qui n'est pas comme ce qui est, mais bien : « Qui appelle, » pour exprimer

combien la chose lui est facile. Il nous est facile à nous d'appeler les êtres qui existent; il est encore plus facile, et beaucoup plus facile au Seigneur de produire ceux qui n'existent pas. Après avoir montré l'admirable et inexprimable générosité de Dieu, après s'être étendu sur sa propre naissance, Paul établit que la foi d'Abraham l'avait rendu digne d'un tel honneur, et dès lors que cet honneur n'était pas immérité. L'attention éveillée, pour prévenir tout embarras dans l'esprit des fidèles et pour répondre d'avance à la difficulté qui pouvait être formulée par les Juifs en ces termes : Comment expliquez-vous que des hommes deviennent les fils d'un homme qui n'est pas leur père? Paul leur parle du Patriarche lui-même, et dit : « Il a cru contre toute espérance qu'il deviendrait le père de plusieurs nations, selon qu'il lui avait été prédit : Ainsi sera votre postérité. » Comment a-t-il cru et espéré contre toute espérance? Contre toute espérance humaine, il a espéré d'une espérance divine. La grandeur de sa foi ressort mieux par ce contraste, duquel résulte la confirmation de ce qui a été déjà dit.

Comment Abraham a cru et espéré contre toute espérance.

Il y a opposition dans les choses; la foi détruit cette opposition. S'il était question des nations sorties d'Ismaël, ce langage serait sans portée; car ces nations sont sorties d'Abraham selon la nature, et non selon la foi. Il s'agit d'Isaac, la foi d'Abraham ayant eu pour objet, non les nations dont nous parlions tout à l'heure, mais l'enfant que devait lui donner son épouse stérile. Si c'était pour lui une récompense, d'être le père d'un grand nombre de peuples, manifestement il est question des peuples que concernait sa foi. Ce qui prouve cette vérité, ce sont les paroles qui suivent : « Et sa foi ne fut pas affaiblie; et il ne considéra pas que, étant âgé de cent ans, son corps était comme mort, et que la faculté de devenir mère était éteinte dans le corps de Sara. » Malgré ces obstacles si sérieux, l'âme du juste s'élève encore au-dessus. Ce qui lui avait été promis allait naître contre toute espérance; premier obstacle; il n'y avait pas près de lui un autre Abraham qui pût avoir pour lui un fils. Ceux qui vinrent après lui faisaient reposer sur lui leur confiance; le Patriarche n'avait personne sur qui faire reposer la sienne, hormis Dieu seul: de là ces mots, « espérance aucune. » Puis son corps était comme mort; second empêchement; le corps de Sara était frappé de stérilité; troisième et quatrième empêchement. « Cependant il n'hésita pas, et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu. » Le Seigneur n'avait donné aucun gage à l'appui de sa parole, il n'avait accompli aucun miracle; il avait verbalement promis une chose que la nature ne pouvait pas donner. N'importe; Abraham « n'hésita pas. » Il n'y a pas qu'Abraham ne crut pas, mais qu'il n'hésita pas; qu'il ne douta pas un instant, en dépit des obstacles qu'il voyait amoncelés. Par où nous apprenons que, si Dieu nous promet des choses même impossibles, refuser d'accepter cette promesse, c'est démontrer sa propre folie et non reconnaître l'impuissance de la nature.

« Mais il se fortifia par la foi. » Admirez la sagesse de Paul: parce qu'il discourait sur les œuvres et sur la foi, il établit que par la foi l'homme agit plus efficacement que par les œuvres, qu'il a besoin d'une plus grande force, d'une plus grande vertu, et que ses labeurs ne sont pas ordinaires. On méprisait alors la foi, comme chose n'impliquant aucun effort. L'Apôtre prouve que la foi, non moins que la tempérance ou tout autre vertu, exige une grande énergie. Il faut à l'homme chaste de l'énergie pour repousser les mauvaises pensées; il faut à l'homme de foi de l'énergie pour repousser les pensées que soulève l'incrédulité. Comment le Patriarche a-t-il acquis cette énergie? Par la foi; non certes par le raisonnement qui n'eût engendré que faiblesse. Comment exerça-t-il cette foi? « En rendant gloire à Dieu, pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis. » C'est donc glorifier Dieu que ne pas sonder ses décrets d'un œil scrutateur; c'est l'offenser que céder à une curiosité malsaine. Mais si nous sommes loin de rendre gloire à Dieu en portant sur un ordre de vérités peu importantes des regards investigateurs, cette même curiosité appliquée à la génération du Seigneur n'est-elle pas un outrage envers lui, et ne nous méritera-t-elle pas un redoutable

châtiment? Il nous est interdit de rechercher le comment de la résurrection; à plus forte raison nous est-il interdit de douter de ces formidables et saisissants mystères. Paul ne dit pas d'Abraham qu'il ait cru simplement, mais qu'il était « pleinement persuadé. » Telle est, en effet, la foi : elle est plus clairement démonstrative que les raisonnements les plus serrés, elle inspire une plus profonde persuasion : aucune raison subséquente ne serait capable de l'ébranler. L'homme qui fonde sa persuasion sur des paroles pourra changer aisément d'avis; celui qui la fonde sur la foi, se met par cela même à l'abri des assauts redoutables d'une raison sophistiquée. Abraham n'a donc pas seulement été justifié par la foi; par la foi, de plus, il a rendu gloire à Dieu, comme le fait une vie selon la vertu : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. La foi partage également ce privilége. Nous avons vu que la force et l'énergie ne lui sont pas moins nécessaires qu'aux œuvres; seulement, dans les œuvres, le corps prend part à la peine, au lieu que dans la foi, tout le fardeau retombe sur l'âme; par suite, sa tâche devient plus lourde, le corps ne l'allégeant en aucune manière.

6. Ce qu'il y a de caractéristique dans les œuvres se retrouve d'une façon encore plus assurée dans la foi; par exemple, la gloire rendue à Dieu, la gloire que l'on goûte en Dieu, la force et l'énergie nécessaires. En disant que Dieu peut accomplir les promesses qu'il nous a faites, l'Apôtre me semble envisager l'avenir : Dieu avait promis, non-seulement des biens présents, mais des biens futurs; les uns étaient la figure des autres. De tout ce qui précède, il résulte que l'incrédulité est le fait d'une âme étroite, pusillanime et rampante. Si des hommes viennent nous faire un crime de notre foi, faisons-leur un crime à notre tour de leur incrédulité, les regardant comme des malheureux, des insensés, des esprits faibles, égarés, et d'une condition égale à celles des brutes. De même que croire est le fait d'un esprit large et élevé, ne pas croire est le fait d'un esprit sans raison, sans noblesse, et ravalé à la stupidité de l'animal. Loin de nous donc cette folie; marchons de préférence sur les traces du Patriarche, et glorifions le Seigneur comme il l'a glorifié. Qu'est-ce à dire, il l'a glorifié? Il a connu sa divine justice, sa toute-puissance, il a conçu de Dieu une idée exacte; et c'est ainsi qu'il a été pleinement persuadé de la vérité de ses promesses. Glorifions-le, de notre côté, par nos œuvres et par notre foi; il nous glorifiera de son côté par ses récompenses : « Je glorifierai ceux qui me glorifieront, » est-il écrit. Aucune récompense ne nous fût-elle assurée, ce devrait être un honneur pour nous que de rendre gloire à Dieu. C'est bien un honneur pour les hommes de chanter les louanges des princes, alors même qu'ils n'en recueillent aucun autre avantage; comment ne serait-il pas infiniment plus honorable pour nous de contribuer à la gloire de notre souverain Maître? Par contre, quels châtiments n'attirererions-nous pas sur notre tête, si à notre occasion ce Dieu était blasphémé? Ce n'est pas qu'il ait besoin de glorification; s'il tient à ce qu'on le glorifie, c'est dans notre propre intérêt. Quelle distance existe-t-il, à votre avis, entre Dieu et les hommes? La distance qui peut exister entre l'homme et les vermisseaux? C'est beaucoup dire, et c'est dire trop peu : impossible d'exprimer cette distance. Eh bien! tiendriez-vous à ce que les vermisseaux vous glorifient à leur façon? Certainement non; mais, si vous que la gloire fascine, n'en voudriez pas à ce prix, comment Dieu, qui est au-dessus de toute passion semblable et infiniment au-dessus, aurait-il besoin de la gloire qui vient de vous? Quoiqu'il n'en ait nul besoin, à cause de vous il consent à la désirer. Il a bien daigné se faire homme à cause de vous : serait-il étonnant qu'à cause de vous il fît autre chose? Aucun moyen ne lui paraît indigne de sa majesté dès lors qu'il est avantageux pour notre salut.

Cela étant, évitons soigneusement toute faute capable de soulever contre Dieu quelque blasphème. « Fuyez le péché, comme vous fuiriez un serpent, » est-il écrit. *Eccli.*, XXI, 2. Si vous vous en approchez, il vous mordra. Ce n'est pas lui qui vient à nous, c'est nous qui de notre

propre mouvement allons vers lui. Tel est l'ordre établi par le Seigneur, que le diable ne saurait triompher par sa propre puissance : autrement, personne ne pourrait résister à ses coups. Dieu l'a mis à l'écart, comme un brigand, comme un scélérat. Aussi, pour qu'il nous attaque, faut-il qu'il nous surprenne dans son propre repaire sans défenseur et sans armes. Jamais il n'oserait nous assaillir, s'il ne nous voyait nous engager seul en des régions solitaires : or, ces régions solitaires, ce sont les régions du péché. Nous avons un absolu besoin du bouclier de la foi, du casque du salut, du glaive de l'esprit, soit pour nous préserver de tout mal, soit pour trancher, en cas d'attaque, la tête de notre ennemi. Nous avons encore besoin de fréquentes prières, pour le fouler sous nos pieds. Il ne met de bornes, ni à son audace, ni à sa scélératesse, et, malgré l'infériorité du sein de laquelle il combat, il n'en triomphe pas moins; pourquoi, parce que nous ne prenons pas la peine de nous mettre hors de la portée de ses coups. Impossible, en effet, au démon de s'élever beaucoup; ramper, c'est tout ce qu'il peut faire. Son image exacte est le serpent. Si Dieu lui a dès le principe imposé ces conditions, il en est assurément de même aujourd'hui. Vous ignorez peut-être ce que c'est que combattre d'un lieu peu élevé; je vous expliquerai dans ce cas en quoi consiste cette façon de guerroyer. Qu'est-ce donc que combattre d'un lieu peu élevé? C'est prendre comme arme des biens sans valeur, tels que les plaisirs, les richesses, les biens de ce monde. Conséquemment, dès que le démon verra une âme prendre son essor vers le ciel, il sera d'abord hors d'état de l'atteindre; en second lieu, essaie-t-il de le faire, il retombe promptement sur le sol. Ne craignez pas, il n'a pas de pieds; il n'a pas d'ailes non plus, ne craignez pas davantage; force à lui de ramper et de se traîner terre à terre. N'ayez donc rien de commun avec la terre, et vous n'aurez aucune peine à remporter la victoire. Votre ennemi ne sait pas combattre en face; pareil à la vipère il se cache dans les épines, il se dérobe sous l'apparence trompeuse des biens d'ici-bas. Coupez ces épines, il prendra honteusement et promptement la fuite; lancez contre lui ces divines incantations, et il sera réduit à l'impuissance. Car nous avons nos incantations spirituelles, le nom du Seigneur Jésus-Christ, la puissance de sa croix. Outre la puissance d'arracher le serpent infernal de son repaire et de le précipiter dans les flammes, ces incantations ont celle de guérir nos blessures.

7. Si bien des fidèles qui en ont usé n'ont pas été guéris, qu'ils s'en prennent à la faiblesse de leur foi, non à l'importance de ces paroles. Une infinité de Juifs pressaient et foulaient Jésus, lesquels n'en retirèrent aucun avantage; mais la femme affligée d'une perte de sang n'eut qu'à toucher, non pas son corps sacré, mais seulement la frange de son vêtement, pour voir s'arrêter ce flux pernicieux. Les démons, aussi bien que les maladies et que les passions, redoutent ce nom divin. Que ce nom devienne donc pour nous un ornement, qu'il soit pour nous une arme. Paul était de la même nature que nous; mais la foi fit de lui un homme tout autre; elle l'éleva au-dessus de l'humanité, et ses vêtements participèrent eux-mêmes à sa puissance. L'ombre des apôtres, leurs vêtements chassaient les maladies; et nos prières ne parviennent même pas à réprimer nos passions! Comment l'expliquer? Par la différence des sentiments; car, en ce qui regarde la nature, de part et d'autre règnent les mêmes lois. Il en a été de la naissance de Paul comme de la nôtre, il a grandi comme nous, il est demeuré sur la terre comme nous, il a respiré le même air que nous; mais il s'est élevé bien au-dessus de nous en certaines choses, telles que le zèle, la foi, la charité. Marchons à sa suite. Agissons de telle manière que le Christ parle par notre bouche. C'est là l'un de ses plus ardents désirs; c'est dans ce but qu'il a préparé cet instrument; il ne veut pas que nous le gardions inutile, et il souhaiterait de le voir constamment en action. Pourquoi ne le tenez-vous pas prêt à résonner sous la main de l'artiste; pourquoi laissez-vous les cordes se détendre, s'amollir sous l'action de la volupté? Pourquoi vous exposer à faire de cette cithare un instrument sans valeur, au lieu de la disposer à rendre d'harmonieux accords et de spirituelles mélodies? Quand il la verra

ainsi prête, le Sauveur la fera résonner sous l'action de notre âme; et les anges alors de former des chœurs, ainsi que les archanges et les chérubins. Devenons dignes de ce contact immaculé; prions le Christ de faire retentir nos cœurs de ces accords : il n'est même pas besoin de le lui demander, que notre cœur soit digne de son divin contact, et le Christ s'empressera de venir à nous. Il court après ceux qui hésitent encore; Paul a été loué, même avant d'être devenu ce qu'il devint plus tard. Dès que le Christ vous verra tout préparé, que ne fera-t-il pas pour vous? Or, dès qu'il aura fait entendre ses accords célestes, l'Esprit viendra sur-le-champ; nous surpasserons le ciel en excellence : ce ne seront pas le soleil et la lune qui nous prêteront leur éclat, mais le Seigneur de la lune, du soleil et des anges qui fera son séjour et ses délices en nous.

Toutefois, je ne vous demande ni de ressusciter les morts, ni de guérir les lépreux; je vous demande un prodige supérieur à tous ses prodiges, la charité. Partout où règne la charité, règne le Fils avec le Père, descend la grâce du Saint-Esprit. « Là où deux ou trois seront rassemblés en mon nom, disait le Sauveur, je serai au milieu d'eux. » *Matth.*, XVIII, 20. C'est la preuve d'une ardente affection que de garder à ses côtés ceux que l'on aime. — Quels seraient les malheureux, demanderez-vous, qui ne voudraient pas le Christ au milieu d'eux? — Nous-mêmes, répondrai-je, nous qui sommes constamment divisés entre nous. — On répliquera peut-être, en se raillant : Que dites-vous là? Ne voyez-vous pas tous les fidèles renfermés dans la même enceinte, réunis dans une seule et même Eglise, vivant dans le même bercail avec la plus touchante concorde, sans lutte aucune, sous la présidence d'un même pasteur, unanimes dans leurs cris, dans leur attention, dans leurs prières? Comment nous parler ensuite de division et de lutte? — Je parle de lutte, et je sais très-bien ce que je dis. Je vois ce que je vois; je vois bien que nous sommes dans le même bercail avec le même pasteur : ce que j'estime déplorable, c'est que nous nous livrions à des divisions, quand il y a tant de raisons pour nous maintenir dans l'unité. — Mais quelle division apercevez-vous parmi nous? — Ici, aucune; puis, l'assemblée dissoute, celui-ci contestera contre celui-là; l'un injuriera publiquement l'autre; tel ouvrira son âme à l'envie, tel autre à l'avarice et à la cupidité, tel autre à la violence, tel autre à l'amour sensuel, tel autre à la fourberie et à la fraude. Si les replis de votre âme pouvaient être mis sous vos yeux, vous constateriez ce qu'il y a d'exact dans ma proposition et vous verriez bien que je ne cède à aucun égarement.

8. En temps de paix, les soldats passent sans armes et sans crainte d'un camp dans un autre : dès qu'ils ne paraissent que couverts de leurs armes, dès que des postes et des sentinelles avancées sont établis, qu'on passe les nuits sans sommeil, qu'on allume des feux entretenus ensuite avec soin, alors ce n'est plus la paix, c'est la guerre. Ainsi en est-il parmi nous : nous vivons en défiance les uns vis-à-vis des autres, nous nous tenons réciproquement sur nos gardes; nous parlons au prochain à l'oreille; un tiers survenant, nous retombons dans le silence et nous changeons de sujet de conversation : ce n'est pas là agir en hommes qui sont pleins de confiance, mais en hommes que la défiance conduit. Vous me direz que votre intention n'est pas en cela de blesser qui que ce soit, mais bien de ne l'être pas vous-mêmes. Voilà précisément ce qui m'afflige, que nous ayons besoin de veiller sur nous entre frères, pour n'être pas blessé en quelque chose, qu'il nous faille allumer tant de feux, prendre tant de précautions et de soins. La cause de tout le mal, c'est la facilité du mensonge et du dol, la disparition de la charité, la guerre implacable que nous nous faisons les uns aux autres. Aussi trouverez-vous des gens qui auront plus de confiance en des gentils qu'en des chrétiens. N'y a-t-il pas là de quoi nous couvrir de confusion, de quoi gémir, de quoi pleurer? — Que voulez-vous que je fasse? répliquerez-vous; j'ai affaire à un homme sans éducation et sans foi. — Qu'est devenue votre philosophie? Quelle estime avez-vous donc de la loi que l'Apôtre nous imposait de porter le fardeau les uns des autres? Si vous ne pouvez vous entendre

La facilité du mensonge, la rapine, et le manque de charité sont les maux dont les hommes sont accablés.



avec un de vos frères, comment vous entendrez-vous avec un étranger? Si vous êtes incapable de vous servir d'un de vos membres, comment en arriverez-vous à saisir et à faire vôtre un membre qui ne vous appartient pas? Que faire alors? Difficilement je me résous à verser des larmes; sans quoi, deux larges sources couleraient de mes yeux, comme elles coulèrent des yeux du prophète; car les luttes sans nombre qui se déroulent à mes regards sont infiniment plus graves que ne le seraient des luttes ordinaires.

A la vue des envahissements des barbares, le prophète s'écriait : « Oh! que je souffre au cœur! » *Jerem.*, IV, 19. A la vue de ces soldats, rangés sous les ordres d'un même chef, retournant ensuite leurs armes les uns contre les autres, se déchirant, se mordant réciproquement, les uns par vaine gloire, les autres à cause de la passion des richesses, d'autres se raillant et se bafouant entre eux sans raison aucune, et se meurtrissant de coups; à la vue de ces victimes plus cruellement frappées que les victimes tombées sur le champ de bataille, de ce nom de frères, demeurant sans signification et sans vie, je ne saurais trouver de lamentation à la hauteur de mon affliction. Respectez donc, respectez une table à laquelle nous nous asseyons tous, respectez le Christ immolé pour nous, respectez le sacrifice offert sur cet autel. Les brigands, qui ont partagé le sel avec leurs hôtes, ne les traiteront plus en ennemis; en sorte que la table chez eux suffit pour transformer leurs mœurs, et pour rendre plus doux que des agneaux ces hommes naguère plus cruels que des bêtes féroces. Et après nous être assis à une table comme celle-là, après avoir goûté de cet aliment divin, nous prendrions les armes les uns contre les autres, au lieu de nous réunir tous en armes contre le démon! Loin de diriger nos armes réunies en faisceau contre lui, nous nous unissons à lui pour combattre nos frères, et nous combattons sous sa conduite, quand nous ne devrions combattre que lui. Mais non, encore une fois, c'est contre nos frères que nous dirigeons nos traits. — De quels traits parlez-vous? demandera-t-on. — Des traits que lancent la langue et les lèvres. Les flèches et les javelots ne sont pas les seuls traits qui blessent; il y a des paroles qui blessent encore plus profondément.

Comment mettre fin à cette guerre intestine? — En songeant que parler contre vos frères, c'est faire couler de votre bouche une fange immonde; en songeant que vos calomnies atteignent un membre du Christ, que vous dévorez vos propres chairs, que vous augmentez contre vous la rigueur de ce tribunal par lui-même incorruptible et formidable; que ce trait donne la mort, non à celui contre lequel il est lancé, mais à celui qui le lance. — Mais on m'a outragé, on m'a causé un dommage! — Gémissez-en, mais ne proférez pas de coupables paroles; pleurez, moins à cause de l'outrage dirigé contre vous qu'à cause de la perte de votre ennemi : ainsi votre Maître pleura, non parce que Judas le vouait à la croix, mais parce qu'il se rendait coupable d'une trahison infâme. Votre prochain vous a-t-il injurié, vous a-t-il outragé? Priez Dieu de lui faire miséricorde. C'est votre frère, il a été porté par les mêmes entrailles; c'est un de vos membres, il est appelé à la même table que vous. — Mais il va plus loin, il m'insulte sans vergogne. — Votre récompense n'en sera que plus large et plus belle. Raison de plus, d'ailleurs, de renoncer à tout ressentiment; car votre frère s'est frappé lui-même mortellement, il est tombé sous les coups du démon.

9. N'allez pas le frapper à votre tour, et vous envelopper dans sa ruine. Tant que vous resterez debout, vous aurez la facilité de le sauver lui aussi; mais, si le désir de rendre injure pour injure vous dévore, comment vous remettre l'un l'autre sur pied? Sera-ce votre adversaire, frappé par vous? Mais il sera gisant à terre. Sera-ce vous, qui l'avez frappé? Comment feriez-vous pour autrui ce que vous n'avez pu faire pour vous-même? Tenez-vous donc ferme et droit, couvert de votre bouclier, et par votre longanimité retirez votre frère mort du milieu de la mêlée. Si la colère l'a mortellement blessé, n'allez pas le percer de nouveau; commencez plutôt par retirer le trait de la blessure. Si nous vivons dans ces dispositions mutuelles, nous se-

rons bientôt rendus tous à la santé ; si, au contraire, nous nous faisons la guerre les uns aux autres, le diable n'aura pas besoin d'intervenir pour assurer notre perte. Toute guerre est chose funeste ; mais la plus funeste de toutes, c'est la guerre civile. Or, celle dont nous parlons est encore plus funeste qu'une guerre civile, et d'autant plus funeste que nos liens de parenté sont plus resserrés et nos obligations plus étroites. Autrefois Caïn tua son frère Abel et répandit un sang sorti de la même source que son propre sang. Le meurtre que vous commettez est encore plus horrible, parce que vous tenez de plus près à celui que vous immolez, et que vous lui infligez une mort plus redoutable. Caïn ne tua que le corps ; votre glaive, à vous, atteint l'âme même. — On vous a outragé sans cause, observerez-vous. — Ce n'est pas souffrir le mal, c'est faire le mal qui est mal. Remarquez, en effet : Caïn égorge Abel, Abel est égorgé : lequel des deux est visiblement mort ? Celui dont la voix se fait entendre après cet égorgement ? « La voix de ton frère Abel crie vers moi, » disait le Seigneur, *Genes.*, IV, 10 ; ou bien celui dont la frayeur et le tremblement empoisonnaient la vie ? Certainement la condition de ce dernier était plus affreuse que la condition d'un trépassé.

Il est donc préférable d'être l'objet de l'outrage, fallût-il en venir jusqu'à subir la mort. Si vous désirez en connaître la raison, la voici : Caïn se jette sur son frère et le frappe ; mais Abel est couronné, Caïn est puni. Abel est mis à mort, égorgé contre toute justice ; mais Abel mourant accuse, châtie, triomphe, tandis que Caïn, plein de vie, garde le silence, succombe sous la honte, est privé de sa liberté, et obtient un résultat contraire à celui qu'il se proposait. Parce qu'il voyait Abel chéri de Dieu, il le mit à mort pour lui ravir cette prérogative ; et cette prédilection ne fit qu'augmenter, et Dieu réclamait avec plus d'instance qu'auparavant son bien-aimé Abel : « Où est donc Abel ton frère ? » *Genes.*, IV, 9. Ta jalousie n'a point éteint mon amour, elle l'a plutôt ravivé ; ton crime n'a pas dépouillé Abel de l'honneur dont je l'avais revêtu, il l'a plutôt augmenté. Précédemment, je t'avais établi au-dessus de lui ; quoique tu l'aies mis à mort, il saura bien dans sa tombe se venger de toi ; car mon amour pour lui n'a pas changé. Lequel des deux est donc le plus malheureux, celui qui châtie ou celui qui est châtié ; celui que Dieu comble d'honneur ou celui qui subit un supplice effroyable, un supplice étrange et nouveau ? Tu n'as pas redouté Abel quand il vivait, ô Caïn ; tu le redouteras après sa mort : tu n'as pas tremblé au moment de plonger ton glaive dans son sein ; un tremblement continuel agitera tes membres, maintenant que tu as répandu ce sang : durant sa vie, Abel était ton serviteur ; désormais, il sera ton maître redouté. Gardons-nous donc, mes bien-aimés, de la jalousie, extirpons la méchanceté de nos cœurs, aimons-nous les uns les autres, afin de cueillir les fruits que la charité produit, et dans la vie présente, et dans la vie à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Or, ce n'est pas pour lui seul qu'il est écrit que la foi lui est imputée à justice ; c'est aussi pour nous, à qui elle sera imputée de même, si nous croyons en celui qui a ressuscité Jésus Notre-Seigneur d'entre les morts. »

1. Après avoir longuement et magnifiquement discouru sur Abraham, sur sa foi, sa justice et l'honneur dont le Seigneur l'avait environné, l'Apôtre prévient cette réflexion fort naturelle : Et que nous importe ? c'est en définitive Abraham qui a été justifié. En conséquence, il nous met sur le même rang que lui. Telle est la vertu de la doctrine de la foi. Un simple Gentil, nouveau venu à la vérité, sans œuvre aucune, est aussi élevé en dignité, non-seulement qu'un Juif croyant, mais que le Patriarche lui-même ; j'oserais ajouter qu'il l'est davantage. Ainsi, telle est notre dignité, que la foi d'Abraham devient le type de notre foi. Paul ne dit pas : Si la foi du Patriarche lui a été imputée à justice, il est vraisemblable qu'elle nous sera de même imputée ; il ne veut pas l'inférer par raisonnement,

il prétend s'appuyer sur l'autorité des saintes Ecritures, et présenter son assertion comme une sentence divine. Pourquoi l'Ecriture s'exprime-t-elle de la sorte, dit-il, sinon pour nous apprendre que nous avons été justifiés de la même manière? Nous avons cru au même Dieu, à propos des mêmes vérités; les personnes seules sont changées. En même temps que l'Apôtre parle de notre foi, il parle aussi de la miséricorde ineffable de Dieu, qu'il ne cesse d'offrir à nos regards sous l'image de la croix. Ecoutez-le s'écrier : « Il a été livré pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. » Observez que la raison mise en avant pour expliquer la mort du Sauveur, sert également d'explication à sa résurrection. Pourquoi Jésus a-t-il été crucifié? Il ne l'a pas été pour ses propres péchés; sa résurrection le prouve avec évidence. S'il eût été pécheur, comment aurait-il pu ressusciter? S'il est ressuscité, c'est une preuve qu'il n'était pécheur en aucune façon. Mais, s'il n'était point pécheur, d'où vient sa mort sur la croix? Il est mort pour les autres. S'il n'est mort que pour les autres, il est tout simple qu'il soit ressuscité. Devant ce Sauveur qui efface tous les péchés, vous n'avez plus le droit de vous écrier : Comment pourrions-nous être justifiés, nous que tant de prévarications ont souillés? De la sorte, la foi par laquelle Abraham fut justifié, et la foi dans la passion du divin Maître, par laquelle nous sommes affranchis du péché, viennent confirmer la doctrine de l'Apôtre.

Preuve de la résurrection du Sauveur.

Après avoir parlé de la mort du Christ, Paul parle de sa résurrection. Le Christ n'est pas mort pour attirer sur nos têtes la condamnation et le châtiment, mais pour assurer notre bien. Nous rendre justes, voilà donc ce qu'il s'est proposé par sa mort et par sa résurrection. « Justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Que veulent dire ces mots : « Ayons la paix? » D'après certains interprètes, voici quel en serait le sens : Bannissons toute dispute et toute querelle ayant pour but d'introduire le règne de la loi. Selon moi, Paul s'occuperait ici de la conduite morale de la vie. Venant de parler avec étendue au sujet de la foi et de la justice par les œuvres, ayant élevé la première au-dessus de la seconde, il ne tient pas toutefois à ce qu'on fasse de cette doctrine un prétexte pour vivre dans le relâchement. De là ces paroles : « Ayons la paix; » ne péchons plus, ne revenons plus à nos premiers errements; car ce serait déclarer de nouveau la guerre à notre Dieu. — Comment pourrions-nous ne plus retomber dans le péché? — Comment nous a-t-il été possible d'en sortir une première fois? Si, par le Christ, nous avons été délivrés de ces prévarications sans nombre, dont les liens nous enlaçaient, il nous sera bien plus facile, avec le secours de sa grâce, de demeurer dans l'état où nous sommes. Autre chose est de recouvrer une paix que l'on n'avait pas, autre chose de la conserver après l'avoir recouvrée. Il en coûte plus d'acquérir que de conserver. Puisque la tâche la plus malaisée a été exécutée, il ne nous en coûtera nullement d'accomplir la seconde tâche, si nous demeurons unis à celui de qui nous avons reçu ce premier bienfait. Et ce n'est pas seulement combien cette chose est facile que me paraît nous apprendre l'Apôtre, mais de plus, combien de notre part elle est convenable. Dieu a mis fin à l'hostilité dans laquelle nous vivions, par une complète réconciliation : n'est-il pas juste que nous persévérions dans ces sentiments, et que nous le payions de retour, si toutefois ce bienfait de la réconciliation n'a pas été accordé à des méchants et à des ingrats. « Par lui, nous avons eu accès à la foi. » Quand nous étions éloignés, il nous a facilité l'accès; maintenant que nous sommes rapprochés, comment ne nous retiendrait-il pas?

2. Considérez, je vous prie, avec quel soin l'Apôtre précise toujours ce qui vient du Seigneur, et ce qui doit venir de nous. Les œuvres du Seigneur pour nous sont nombreuses et variées : il a donné pour nous sa vie, il nous a réconciliés avec lui, il nous a ramenés vers son Père, il nous a conféré la plus précieuse des grâces. De notre côté, nous n'avons apporté que la foi. D'où ces paroles de l'Apôtre : « ... par la foi, à cette grâce dans laquelle nous demeurons fermes. » De quelle grâce parlez-vous, s'il vous plaît? De la grâce à laquelle nous devons de connaître Dieu, d'être délivrés de l'erreur, de

posséder la vérité, de jouir de tous les biens attachés au baptême : c'est à ces dons, à ces bienfaits qu'accès nous a été donné. L'œuvre du Sauveur ne s'est pas bornée à nous obtenir la rémission de nos péchés, il nous a de plus investis des plus grandes dignités. Ce n'est pas tout encore ; il nous a promis d'ineffables trésors qui dépassent tout ce que peut concevoir l'intelligence. Voilà pourquoi Paul s'exprime comme on l'a vu. Par le mot « grâce, » il désigne des biens qui nous ont été déjà donnés. En ajoutant : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu, » il nous entretient des biens à venir, « en laquelle nous demeurons fermes. » Expression fort juste ; car il est ainsi de la grâce divine ; elle ne connaît ni bornes, ni mesure ; toujours elle tend en avant. Nous ne trouverons pas ce caractère dans les choses humaines. Un de nos semblables arrivera à posséder la gloire, l'empire, la puissance ; mais il est loin de demeurer ferme en cet état ; il ne tardera pas à en être précipité ; n'en fût-il dépouillé par personne, la mort surviendrait toujours et l'emporterait. Combien sont différentes les choses de Dieu ! Ni les hommes, ni le temps, ni les vicissitudes de ce monde, ni l'esprit du mal, ni la mort elle-même, ne sauraient nous les ravir ; la mort ne fait au contraire que nous en confirmer la possession, et nous en jouissons d'autant plus que nous avançons davantage. Si vous refusiez de croire aux biens à venir, croyez-y maintenant que vous avez reçu comme autant de gages ceux dont nous venons de parler. Si Paul dit : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu, » c'est pour vous apprendre de quelle foi doit être remplie l'âme de l'homme. Il faut qu'elle compte sur les biens à venir comme elle compte sur les biens déjà reçus, comme elle y compterait s'ils lui avaient été déjà donnés. D'ordinaire on ne se glorifie que de ce que l'on possède déjà. C'est parce que l'espérance des biens futurs remplit notre cœur d'une certitude aussi parfaite, aussi solide que la possession des biens présents, que nous nous glorifions en celle-là comme en celle-ci ; et c'est pour ce même motif que l'Apôtre la qualifie de gloire. Comme ces biens importent à la gloire de Dieu, ils seront sûrement réalisés, si ce n'est en vue de nous, du moins en vue de Dieu même.

Mais ce n'est pas assez, poursuit l'Apôtre, que de nous glorifier dans l'espérance des biens de l'éternité ; les maux de la vie présente sont d'une condition telle qu'il nous faudrait pareillement nous en réjouir. « Ce n'est pas tout ; nous nous glorifions encore dans nos tribulations. » Que nous réserve donc l'avenir, quand de si hauts sentiments nous sont inspirés touchant les oppositions apparentes de cette terre ? Tels sont les dons de Dieu ; là il n'est rien qui ne produise la joie. Sur cette terre, aux épreuves sont attachées les fatigues, les douleurs, les chagrins ; aux couronnes et à la victoire, le plaisir. Dans le royaume de Dieu, ce n'est point la même chose ; aussi bien que les récompenses les épreuves remplissent l'âme de joie. Bien des tribulations obsédaient les fidèles au temps de l'Apôtre, tandis que le royaume céleste n'était l'objet que de leur espérance ; devant eux se trouvaient de rudes labeurs ; les biens promis ne leur apparaissaient que dans un avenir lointain ; il y avait là de quoi décourager les âmes justes : aussi Paul leur offre-t-il des récompenses avant même le temps des couronnes, et déclare-t-il qu'elles doivent le glorifier dans les tribulations. Il ne leur dit pas : Il faut que vous vous glorifiiez, mais : « Nous nous glorifions ; » parlant en son propre nom, et leur présentant de la sorte ses exhortations. C'était chose étrange cependant que cette doctrine enseignant qu'il fallait se glorifier dans les privations les plus cruelles, au milieu des tourments, au plus profond des cachots, dans l'insulte et l'opprobre : aussi Paul l'explique-t-il ; mais, chose plus extraordinaire encore, il proclame ces épreuves dignes de remplir nos cœurs de joie, en vue du présent aussi bien qu'en vue de l'avenir. Elles sont excellentes par elles-mêmes ces épreuves. Comment ? Parce qu'elles conduisent à la patience. « Nous nous glorifions dans ces tribulations. » En voici la raison : « Sachant que la tribulation conduit à la patience. » Remarquez cette insistance de l'Apôtre, voyez avec quelle habileté il mène à des conclusions oppo-

Les épreuves remplissent l'âme des chrétiens d'une véritable joie.



sées à ce que l'on attendait. Les épreuves jetant les fidèles dans le découragement à propos des biens à venir, et dans une sorte de désespoir; c'est précisément à cause des épreuves, observe l'Apôtre, qu'il faut avoir confiance et ne pas perdre courage. « Car la tribulation produit la patience; la patience, l'épreuve; l'épreuve, l'espérance : or, cette espérance n'est pas déçue. » Loin de nous ravir notre espoir, les tribulations le consolident. Antérieurement au royaume à venir, il résulte des tribulations un fruit précieux, la patience et la perfection de l'homme que ces tribulations visitent. Elles ne sont pas inutiles pourtant à l'avenir; car elles maintiennent nos espérances dans toute leur fraîcheur. Rien ne dispose aussi bien à l'espérance qu'une bonne conscience.

3. Aussi, jamais les hommes qui ont mené une conduite irréprochable n'ont désespéré de l'avenir : d'autre part, un grand nombre de ceux qui se soucient fort peu de vivre dans la vertu et qui succombent sous le faix de leur mauvaise conscience, désireraient vivement qu'il n'y eût ni jugement, ni récompense. Faut-il croire que les biens sur lesquels nous comptons ne nous sont garantis que par l'espérance? Assurément l'espérance nous les garantit; mais non l'espérance humaine, si trompeuse, si féconde en déceptions, soit que la personne dont on attendait la protection soit emportée par la mort, soit qu'elle change de sentiments. Celui qui nous a promis les biens que nous espérons est toujours plein de vie; nous à qui la jouissance de ces biens est promise, nous mourrons sans doute, mais nous ressusciterons; en sorte que d'aucun côté ne peut nous venir la confusion, comme si nous avions appuyé nos espérances sur une base sans valeur et sans solidité. Après avoir détruit dans l'esprit des fidèles toute hésitation, l'Apôtre ne s'arrête pas là, il les entretient de nouveau du royaume à venir. Sachant parfaitement que les plus faibles soupirent après les biens de la vie présente sans pouvoir en être rassasiés, pour leur fournir une garantie suffisante de ceux que nous attendons, il leur rappelle les grâces qu'ils ont déjà reçues. Qu'on ne dise donc pas : Et si Dieu ne veut pas nous traiter avec munificence? Qu'il soit plein de vie, qu'il ne passe pas, qu'il puisse tout, nous le savons tous à merveille; mais comment savoir qu'il le voudra? — Nous le saurons par les œuvres que le Seigneur a déjà accomplies.— De quelles œuvres prétendez-vous parler? — De celles que son amour lui a inspirées. — Et qu'a-t-il fait pour nous? — Il nous a donné l'Esprit saint. Aussi Paul n'a pas sitôt dit : « L'espérance ne confond pas, » qu'il démontre la vérité de cette parole, en ajoutant : « Car la grâce de Dieu a été répandue dans nos cœurs. » Il n'y a pas, nous a été donnée, mais « a été répandue dans nos cœurs; » par conséquent, avec largesse. Le don le plus précieux, Dieu nous l'a fait; ce don n'est ni le ciel, ni la terre, ni la mer; chose beaucoup plus merveilleuse, de nous hommes, ce don a fait des anges, des fils de Dieu, des frères du Christ. Ce don, quel est-il? le Saint-Esprit. Or, si Dieu ne se proposait pas de nous récompenser magnifiquement après le combat, il ne nous eût pas traités si magnifiquement avant la victoire. Ce qui montre bien l'ardeur de sa charité, c'est qu'il n'a pas suivi dans les honneurs qu'il nous réservait une marche graduée, et qu'il nous a donné dès la première fois la source même de tous les biens, avant que nous ayons subi l'épreuve de la route. N'eussiez-vous donc pas le mérite désirable, ne vous découragez pas; car vous avez auprès de votre Juge un avocat puissant, la charité. C'est pourquoi l'Apôtre, en nous enseignant que « l'espérance ne confond pas, » explique cette doctrine non par nos œuvres, mais par la divine charité.

La diffusion du Saint-Esprit rappelée, Paul revient à la croix en ces termes : « Lorsque nous étions encore faibles, le Christ est mort au temps marqué pour des impies. Or, à peine quelqu'un consentirait-il à mourir pour un juste; car où est-il celui qui donnerait sa vie pour un homme de bien? Mais Dieu a fait éclater son amour envers nous. » Si aucun homme n'est prêt à mourir innocent pour un de ses semblables, que penser de l'amour de votre Dieu qui meurt sur une croix pour sauver, non des innocents, mais des pécheurs et des ennemis? C'est ce que nous lisons aussitôt après : « Si, lorsque nous étions

pécheurs, le Christ est mort pour nous; à plus forte raison, maintenant que nous avons été justifiés par son sang, ce même sang nous sauvera-t-il de la colère de Dieu. Si, lorsque nous étions ses ennemis, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, réconciliés, serons-nous sauvés par la vie de ce même Fils. » On croirait qu'il y a là une répétition : il suffira néanmoins d'un coup d'œil pour se convaincre du contraire. Réfléchissez, en effet : l'Apôtre se propose d'inspirer aux fidèles une foi ferme dans les biens à venir. Pour y arriver, il s'appuie premièrement sur l'exemple d'Abraham, qui fut pleinement persuadé, vu que Dieu est assez puissant pour réaliser ses promesses; secondement, sur la grâce déjà donnée; troisièmement, sur les tribulations, qui sont de nature à ranimer en nous l'espérance; quatrièmement, sur le don qui nous a été fait du Saint-Esprit; enfin, sur la mort du Sauveur et notre ancienne perversité.

Paul semblerait, au premier aspect, je le répète, dire une seule et même chose; si l'on y regarde près, on en trouve deux, ou même trois, et plus encore. En premier lieu, nous dit-il, Dieu est mort; en second lieu, il est mort pour des impies; en troisième lieu, il nous a réconciliés, il nous a sauvés, il nous a justifiés, il nous a rendu l'immortalité, il a fait de nous ses fils et ses héritiers. Partant, la mort du Christ ne doit pas être le seul motif de notre espérance, celle-ci doit encore être fortifiée par le don qui nous a été fait à l'occasion de sa mort. S'il se fût contenté de mourir pour nous tels que nous sommes, ce serait déjà une preuve bien puissante de son amour envers nous; mais, puisqu'il est mort, et que de plus il a comblé les hommes des plus généreux bienfaits, son amour dépasse toutes les bornes, et il n'en faudrait pas davantage pour amener à la foi l'homme le plus insensé. Celui de qui nous attendons le salut, est celui-là même qui nous a aimés, nous pécheurs, au point de livrer sa vie pour nous. Quelle base large et solide pour l'espérance des biens à venir! Précédemment, le salut offrait deux difficultés : d'abord, nous étions pécheurs; puis, c'est par la mort du Seigneur qu'il nous fallait tout obtenir : chose difficile à croire avant qu'on la vît réaliser, et dont un amour profond pouvait seul assurer la réalisation. Maintenant que cette réalisation ne laisse plus de doute, toute difficulté s'évanouit. Nous sommes devenus amis avec Dieu, et la mort de son Fils n'est plus de nouveau nécessaire; car certainement Dieu, qui a traité ses ennemis avec une indulgence telle qu'il n'a point épargné son propre Fils, prodiguera toutes les marques de l'amitié à ses ennemis devenus ses amis, d'autant plus qu'il n'y a point nécessité de livrer de nouveau son Fils à la mort. Lorsqu'on ne donne point le salut, c'est bien qu'on ne veut pas, ou bien encore, ce qui est plus fréquent, que, voulant, on ne le peut pas. On ne saurait prétendre de Dieu ni l'une ni l'autre de ces choses. Il l'a voulu c'est manifeste, puisqu'il a livré son Fils : il le peut, c'est tout aussi patent, puisqu'il a justifié les pécheurs. Quel obstacle nous empêcherait de posséder les biens à venir? Aucun. Que ces termes de pécheurs, d'ennemis, d'hommes faibles, d'impies, ne vous couvrent pas de confusion et de honte. Ecoutez ce que Paul ajoute :

« Ce n'est pas tout, et nous nous glorifions en Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui nous avons maintenant obtenu cette réconciliation. » Que signifient les mots : « Ce n'est pas tout? » Le salut n'est pas notre unique sujet de gloire; nous allons jusqu'à nous glorifier de ce qui semblerait à autrui devoir nous faire rougir. Ce salut, qui nous a été donné quand nous étions plongés dans l'iniquité, prouve le grand amour que daigne nous témoigner celui qui nous a sauvés. Ce ne sont pas les anges, ce ne sont pas les archanges qui ont opéré notre salut, mais le Fils unique de Dieu. Or, dès lors que le Seigneur nous a sauvés, qu'il nous a sauvés dans l'état où nous nous trouvions, qu'il nous a sauvés par son propre Fils, et non-seulement par son propre Fils, mais par son sang, d'innombrables couronnes de gloire nous sont assurées. Il n'est pas de raison plus propre à développer en nous la confiance et à nous inspirer un légitime orgueil, que l'amour de Dieu pour nous et notre amour pour lui. C'est là ce qui fait la splendeur des anges, des Principautés et des

Puissances; c'est là un bien plus précieux que le royaume céleste; et Paul, en effet, le mettait au-dessus de ce royaume. Si j'estime les vertus incorporelles heureuses, c'est d'aimer Dieu et de lui obéir en toute chose. C'est pour cela que le Prophète les admirait et s'écriait : « Vous êtes grandes en puissance et vous accomplissez sa volonté. » *Psalm.* CII, 20. Si le prophète Isaïe célèbre les séraphins et leur gloire admirable, c'est parce qu'ils se tiennent debout devant le trône de Dieu, preuve de l'ardent amour dont ils sont enivrés.

4. Prenons exemple sur ces puissances célestes; ne nous attachons pas seulement à rester en présence du trône divin, efforçons-nous d'obtenir que le monarque assis sur ce trône daigne habiter en nous. Il nous a aimés quand nous le haïssions, et il persévère dans cet amour; car « il ordonne au soleil de se lever sur les bons et sur les méchants, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les pécheurs. » *Matth.*, v, 45. Aimez-le donc à votre tour, puisqu'il vous aime. — Comment, demanderez-vous, concilier cet amour avec la géhenne, les châtiments et les supplices dont il nous menace? — C'est encore son amour qui lui inspire ces menaces dont vous parlez; c'est pour mettre des bornes à votre malice, pour vous retenir sur le penchant du mal, par la crainte comme par un frein, pour vous défendre contre les sollicitations qui vous seraient funestes, pour vous éloigner de l'iniquité, plus redoutable que la géhenne, qu'il met ainsi en œuvre les maux comme les biens. Si vous souriez à ce que l'on vous dit, si vous aimez mieux vivre sans contrainte dans le mal que de vous affliger un seul jour, je n'en serai pas surpris et j'y verrai un signe manifeste de la grossièreté de vos dispositions, et de l'ivresse, et de la maladie fatale dans laquelle vous êtes plongé. Quand le médecin se dispose à porter dans la plaie le fer et le feu, les enfants se refusent à ces opérations, ils s'enfuient en pleurant et en se désespérant; ils aiment mieux laisser le mal envahir et ronger leur corps que de recouvrer la santé au prix d'une douleur passagère. Les gens sensés savent bien, eux, qu'il vaut mieux supporter une légère opération chirurgicale que de laisser le champ libre à la maladie. De même la perversité est pire que le châtiment : le châtiment est une opération qui conduit à la santé; demeurer dans un état de perversité, c'est, au contraire, se condamner à une infirmité perpétuelle, dont le terme est notre ruine. Or, personne n'ignore que la santé est le premier des biens désirables. Ce n'est pas quand ils sont mis à la torture, c'est quand ils percent les murailles et répandent le sang humain que les brigands sont dignes de compassion.

L'âme étant supérieure au corps en excellence, la mort de l'âme doit être pleurée avec plus de gémissements et de larmes que la mort corporelle; elle doit d'autant mieux être pleurée qu'elle est moins sentie. Les hommes que possède un impur amour sont dans un plus triste état que les hommes dévorés par la fièvre; ceux qui se livrent à l'intempérance sont plus dignes de pitié que les malheureux soumis à la question. — Mais si ce parti est préférable, d'où vient que nous embrassons le parti contraire? — C'est que la plupart des hommes, selon un adage connu, préfèrent le mal au bien, et laissent volontiers l'un pour embrasser l'autre. Vous le verrez, soit à propos des aliments, soit dans les diverses circonstances de la vie, dans l'ambition comme dans les plaisirs, au sujet des femmes comme au sujet des maisons, des esclaves, des domaines et de tout autre chose. Et cependant le commerce contre nature n'inspire-t-il pas plus de dégoût que le commerce selon la nature? Les relations avec la nature animale n'en inspirent-elles pas plus que les relations avec la nature humaine? Or, nous voyons bien des hommes, dédaignant les plaisirs légitimes et naturels, rechercher dans des jouissances ignobles et infâmes leur satisfaction : et néanmoins, je le répète, ces plaisirs sont bien inférieurs à ceux que nous offre la nature. Ainsi, l'on voit les hommes rechercher comme extrêmement agréables des satisfactions ridicules, et dont la conséquence est souvent la peine et la douleur. Vous répliquerez qu'ils y trouvent leur plaisir. Ils n'en sont que plus malheureux d'estimer agréables des choses qui ne le sont pas. C'est ainsi qu'ils estiment le châtiment pire que le péché, tandis que c'est tout le



contraire. Si les supplices qui punissent les péchés étaient un mal, Dieu n'eût pas ajouté au mal d'autres maux, il n'eût point voulu rendre encore pires les méchants; lui qui se propose en toute chose de diminuer l'iniquité, il n'eût point travaillé à l'accroître.

Ce n'est donc pas un mal pour le prévaricateur que d'être puni; ce serait plutôt un mal pour lui de ne l'être pas, comme c'est un mal pour le malade de n'être pas traité par le médecin. Ce qu'il y a de plus triste en ceci, ce sont nos convoitises insensées; quand je dis insensées, je parle de l'amour des plaisirs, de la gloire, de la puissance, de tous ces biens dont nous n'avons nul besoin. L'homme qui en est là, qui mène une vie de relâchement et de plaisir, paraît le plus heureux des hommes, quand il en est le plus malheureux; car il introduit en son âme de nombreux et cruels tyrans. Si Dieu a semé de peines la vie présente, c'est pour nous délivrer d'une pareille servitude et nous remettre en pleine possession de la liberté : de là ces châtiments dont il nous menace, les afflictions dont notre vie est remplie pour nous défendre contre la mollesse. Tandis qu'ils travaillaient à ces rudes ouvrages de terre et de brique, les Hébreux étaient soumis, et le nom de Dieu se présentait souvent sur leurs lèvres. Quand ils eurent été délivrés de cette oppression, ils firent entendre des murmures, ils provoquèrent la colère divine, et se précipitèrent dans un abîme de maux. — Alors, que dire des hommes dont les afflictions causent la perte? — Que la faute en est, non aux afflictions, mais à leur lâcheté. Si vous souffriez de l'estomac, et si une médecine amère et purgative, prise par vous, venait à fatiguer outre mesure cet organe au lieu de le soulager, vous ne l'attribueriez pas à cette médecine, mais à la faiblesse de votre estomac. De même faut-il, dans le cas présent, attribuer ce qu'il y a de pernicieux à la faiblesse morale des individus. Celui que l'adversité renverse succombe plus facilement encore sous la prospérité; s'il tombe quand des liens le retiennent, car les afflictions sont de véritables liens, à plus forte raison tombe-t-il s'il jouit de toute sa liberté; s'il est renversé quand des appuis le soutiennent, à plus forte raison l'est-il s'il se trouve sans appui. — Comment, en présence de l'adversité, pourrais-je ne pas succomber? — En songeant que, bon gré mal gré, il vous la faut supporter; que, la supportant de bon gré, vous acquérez un mérite précieux; que, la supportant de mauvais gré, le murmure au cœur, le blasphème à la bouche, sans alléger en aucune manière votre fardeau, vous aggravez votre malheur.

Supportons l'adversité sans murmure.

Pénétrons-nous de ces vérités, et nous nous soumettrons volontairement à ce que nous ne saurions éviter. L'un a perdu son enfant, un autre sa fortune, pensez qu'il n'y a pas humainement de remède à ces pertes, mais qu'il vous est facile d'en retirer un avantage en les supportant avec patience, en rendant grâces à Dieu, au lieu de proférer des blasphèmes; et voilà que des afflictions survenues contre votre volonté vous sont ainsi imputées à mérite, comme si elles eussent dépendu de votre libre volonté. Est-ce votre fils qui vous a été ravi plein de jeunesse? écriez-vous : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté. » *Job*, I, 21. Est-ce votre fortune qui a péri? écriez-vous : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu je retournerai dans le sein de la terre. » *Ibid.* Etes-vous frappé du bonheur des méchants, du malheur des justes que l'adversité semble poursuivre avec acharnement; et vous sentez-vous impuissant à donner l'explication de ce mystère? écriez-vous : « Je suis devenu devant vous tel qu'une bête de somme; cependant je demeure toujours avec vous. » *Psalm.* LXXII, 23. Quant au mot de ce mystère, souvenez-vous qu'un jour a été fixé par Dieu, jour où il jugera l'univers entier, où il mettra fin à nos étonnements, et où il rendra selon ses œuvres à chacun, au riche comme à Lazare. Souvenez-vous des apôtres : battus de verges, chassés, maltraités, ils étaient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom du Christ. Si le malheur vous visite, recevez-le avec courage, rendez grâces à Dieu, et la même récompense vous sera réservée.—Comment pouvoir, dans la maladie, dans les souffrances, rendre grâces à Dieu, dites-vous? — Vous le pourrez, si vous l'aimez de tout cœur. Les trois enfants que l'on jeta dans la fournaise

n'en rendirent pas moins grâces au Seigneur; il en a été de même de bien d'autres justes au fond des cachots ou dans les épreuves les plus dures. Comment ne le ferions-nous pas plus aisément dans les maladies et dans les souffrances dont vous parlez?

Il n'est pas d'obstacle dont ne triomphe l'amour divin : cet amour, là où il existe, surmonte toutes les difficultés. Ni le fer, ni le feu, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, ni aucune autre épreuve ne paraîtra terrible à celui qui est embrasé de cet amour; il se rira de toutes ses peines, il prendra son vol vers le ciel et ne pensera pas autrement que les habitants du ciel. Ni le firmament, ni la terre, ni les mers ne fixeront ses regards; une seule chose attirera son attention, la gloire et la beauté de Dieu; de telle sorte que les plaisirs et les joies d'ici-bas le trouveront aussi insensible que les afflictions de cette même vie. Aimons de cet amour auquel rien ne saurait être comparé; aimons ainsi, soit à cause du présent, soit à cause de l'avenir, ou plutôt à cause de cet amour lui-même. A ce compte, nous éviterons les châtiments de la terre et ceux de l'avenir; à ce compte, nous prendrons possession du céleste royaume. Après tout, ni l'exemption de la géhenne, ni la possession du royaume du ciel ne sont rien, comparées au bonheur d'être aimé du Christ et de l'aimer. Si un amour partagé nous comble en ce monde de félicité, lorsqu'il s'agit d'un amour réciproque entre Dieu et nous, quelle idée se faire d'une félicité pareille, en quelle langue l'exprimer? L'imagination demeure impuissante, l'expérience seule peut nous le faire comprendre. Aspirons donc à cette joie spirituelle, à ce bonheur inexprimable, à ces trésors sans fin; pour en faire la douce expérience renonçons à tout le reste, et faisons naître en nos cœurs cet amour, pour notre satisfaction et pour la gloire de Dieu, auquel il s'adresse. A lui gloire et puissance dans l'unité du Fils unique et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE X.

« C'est pourquoi, de même que le péché est entré dans ce monde par un seul homme, de même la mort a passé à tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché. »

1. Les médecins habiles ne manquent jamais de rechercher la racine du mal et de remonter toujours à ce qui en est la source : ainsi fait le bienheureux Paul. Il vient de prouver que nous avons été justifiés : le Patriarche, l'Esprit saint, la mort du Christ ont fourni les bases de sa démonstration; car le Christ ne serait pas mort, si sa mort n'eût pas dû produire notre justification. Il en vient ensuite à donner une preuve d'un genre nouveau des points auxquels cette dernière vérité avait servi de base; et, prenant une marche en sens contraire, partant de la mort et du péché, il se demande comment, par où, la mort a pénétré dans le monde, et de quelle manière elle y a établi solidement son empire. Comment donc la mort a-t-elle pénétré, comment a-t-elle régné sur la terre? Par le péché d'un seul homme. Que signifient les paroles : « En qui tous ont péché? » Cet homme une fois tombé, ceux-là même qui n'avaient pas mangé du fruit de l'arbre, sont devenus désormais par ce seul fait sujets à la mort. « Même avant le temps de la loi, le péché était dans le monde : or, le péché n'est point imputé lorsqu'il n'y a point de loi. » Par les mots : « Avant le temps de la loi, jusqu'au temps de la loi, » quelques interprètes entendent les siècles écoulés avant que la loi eût été promulguée; les siècles, par exemple, où vécurent Abel, Noé, Abraham, antérieurement à la naissance de Moïse. Quel péché y avait-il en ce temps-là? D'après les uns, l'Apôtre parlerait du péché qui avait été commis dans le paradis : ce péché, disait Paul, n'ayant pas été expié, aurait porté son fruit; nous lui aurions été redevables de cette mort à laquelle nous sommes tous sujets, et qui fait peser sur nous son joug tyrannique.

Pourquoi l'Apôtre ajoute-t-il : « Or, le péché n'est point imputé, lorsqu'il n'y a point de

loi? » L'opposition des Juifs, veut-il dire, conduit les esprits qui sont d'accord avec nous à se poser cette question : S'il n'y a point de péché là où il n'y a point de loi, d'où vient que tous les hommes qui vivaient antérieurement à la loi ont été enlevés par la mort? A mon avis, l'explication suivante me paraîtrait tout à fait raisonnable et de nature à rendre clairement la pensée de l'Apôtre. Cette explication, quelle est-elle? En disant que le péché avait existé dans le monde jusqu'à la loi, la pensée de Paul serait que, la loi une fois donnée, la transgression de cette loi aurait été le péché dominant tant que la loi aurait conservé son empire ; « car, s'il n'y a point de loi, ajoute-t-il, comment y aurait-il de péché ?» — Mais, observerez-vous, si le péché résultant de la transgression de la loi avait pour conséquence la mort, d'où vient que les hommes antérieurs à la loi sont tous morts? si la mort a sa racine dans le péché, si point de loi, point de péché, de quelle manière la mort a-t-elle fondé son empire? — Manifestement, ce n'est pas le péché résultant de la transgression de la loi, mais le péché de désobéissance d'Adam qui a été la cause de notre complète ruine. — Comment le prouvez-vous? — Par le fait de la mort des hommes qui ont vécu avant la loi. « Car la mort, poursuit l'Apôtre, a régné depuis Adam jusqu'à Moïse sur ceux-là mêmes qui n'avaient point péché. » — Comment a-t-elle régné? — « A cause de la ressemblance de la transgression d'Adam, qui était la figure de celui qui devait venir. »

Adam était donc la figure prophétique du Christ. — Comment, la figure? — De même que tous les hommes issus d'Adam sont redevables à la faute de leur premier père, quoiqu'ils ne l'aient pas commise, de leur sujétion à la mort; de même les hommes justifiés sont redevables au Christ de la justice qu'il nous a méritée par sa croix, bien qu'ils n'aient point donné à leurs œuvres le caractère de cette justice. De là cette insistance de Paul sur ce point unique ; de là ces répétitions fréquentes : « Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, par le péché d'un seul beaucoup d'hommes sont morts. Il n'en est pas du bienfait comme de l'unique prévarication primitive... Le péché d'un seul nous a valu notre condamnation..... Si par le péché d'un seul homme, à cause de ce seul homme, le péché a régné... C'est pourquoi, si par le péché d'un seul... De même que par la désobéissance d'un seul homme, bien des hommes ont été souillés... » *Rom.*, v, 12 et suiv. Il ne cesse de faire entendre ce mot, un seul, afin qu'au Juif qui vous demandera comment la terre a pu être sauvée par les mérites d'un seul homme, du Christ, vous ayez le droit de répondre : Comment, pour la faute du seul Adam, l'univers a-t-il été condamné? Cependant il existe une différence profonde entre la grâce et le péché, entre la mort et la vie, le diable et Dieu lui-même. Puisque la nature des choses, la puissance du médiateur, les convenances elles-mêmes, car il est plus digne de Dieu de sauver que de punir; puisque ces trois raisons concourent à nous donner la victoire, quel motif vous reste-t-il pour persister dans votre incrédulité? Que dans cet ordre de faits il n'y ait rien que de légitime, l'Apôtre nous le démontre en ces termes : « Mais il n'en est pas de la grâce comme du péché ; car, si par le péché d'un seul la multitude des hommes a subi la mort, la miséricorde et le don de Dieu se seront certainement répandus avec plus d'abondance encore sur un plus grand nombre, par la grâce d'un seul homme qui est Jésus-Christ. » Si tels ont été les effets du péché, et du péché d'un seul, quels ne seront pas les effets de la grâce, et de la grâce de Dieu, non-seulement de Dieu le Père, mais aussi de Dieu le Fils? Il est assurément raisonnable de compter sur d'abondantes largesses à ce sujet. Qu'un homme soit puni pour un autre, cela ne semble pas selon l'équité; mais qu'un homme soit sauvé par un autre, rien de plus convenable, rien de plus conforme à la raison. Si donc la première de ces choses a eu lieu, nous devrons avec plus de raison compter sur la seconde.

2. Qu'il y ait en ceci raison et convenance parfaites, l'Apôtre vient de le démontrer. Ce premier point établi, plus de difficulté pour admettre le second. Qu'il y ait plus de nécessité, l'Apôtre va le prouver par ce qui suit. De quelle

manière le fait-il? « Il n'en est pas du don comme du péché de l'homme qui seul avait prévariqué; nous avons été condamnés pour le péché d'un seul, au lieu que nous sommes justifiés par la grâce après de nombreux péchés. » Quelle est la pensée de l'écrivain sacré? Puisque le péché a pu nous assujettir à la mort et à la condamnation, la grâce a pu non-seulement effacer le péché du premier homme, mais encore tous ceux qui ont été commis postérieurement. Il ne faudrait pas, en effet, conclure de ces formules de comparaison, « de même que..., ainsi, » une égalité parfaite entre les biens et les maux, ni que le péché seul d'Adam ait été effacé, parce qu'il nous avait été parlé du premier homme; aussi l'Apôtre nous déclare-t-il que de nombreux péchés ont été effacés? Comment? C'est que, malgré les péchés innombrables commis après le péché du paradis, l'œuvre de la justification a été accomplie. Or, là où se trouve la justice, se trouvent infailliblement la vie et des biens sans nombre; de même que là où se trouve le péché, se trouve infailliblement la mort. La justice est plus que la vie; car elle est la source même de la vie. Nous sommes donc redevables à la grâce de biens sans nombre et de l'expiation du péché d'origine, en même temps que de l'expiation de tous les autres péchés; c'est la pensée formelle de Paul dans ces paroles: « Nous avons été par la grâce justifiés de nos péchés si nombreux. » Une conséquence manifeste de ce principe, c'est que la mort, elle aussi, a été complétement détruite. Ce second point ayant encore plus d'importance que le premier, il reste à le mettre en pleine lumière. L'Apôtre a dit en premier lieu: Si tous les hommes ont pu être livrés par un seul péché à la mort, à plus forte raison pourront-ils être sauvés par la grâce d'un seul homme. Il a secondement établi que par la justification tous les autres péchés, en même temps que le péché d'origine, ont été effacés; que non-seulement ils ont tous été effacés, mais que la justice nous a été donnée par là même; enfin, que le Christ nous a fait infiniment plus de bien que le premier homme ne nous avait fait de mal. Des propositions d'une importance semblable réclamaient des preuves satisfaisantes.

La justice est la source même de la vie.

Comment l'Apôtre les démontre-t-il? « Si, à cause du péché d'un seul homme, la mort a régné par ce seul homme, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneront-ils dans la vie à cause du seul Jésus-Christ. » Qu'est-ce donc qui a déchaîné la mort et lui a donné puissance contre le genre humain? La main téméraire portée sur le fruit de l'arbre par un seul homme. Si le péché d'un seul a conféré pareille puissance à la mort, comment des hommes possédant une grâce, une justice plus abondante que ce péché, pourraient-ils demeurer les esclaves de la mort?

Aussi l'Apôtre parle-t-il ici, non de la grâce, mais de « l'abondance de la grâce. » Nous n'avons pas uniquement reçu la quantité de grâce nécessaire pour effacer le péché; nous en avons reçu certainement une quantité beaucoup plus considérable. Nous avons été délivrés du châtiment qui nous attendait, nous avons rejeté complétement le péché, nous avons enseveli le vieil homme, nous avons été régénérés d'en-haut, nous sommes nés à une vie nouvelle, nous avons été rachetés et sanctifiés, nous avons été justifiés, adoptés par Dieu le Père, constitués les frères du Fils unique, les cohéritiers, les membres de son corps; nous sommes devenus une partie de sa chair, et la même union qui règne entre la tête et le corps a été formée entre nous et lui. Tous ces biens, Paul les indique par cette expression: « Abondance de la grâce, » et il nous apprend de cette manière que le remède pour nous employé n'avait pas uniquement la vertu de guérir notre blessure, mais qu'il avait encore la vertu de nous conférer une force, une beauté, une dignité, une gloire, une majesté bien au-dessus de notre nature. Il suffisait de chacun de ces biens pour briser l'empire de la mort; dès lors qu'ils nous sont tous donnés, cet empire doit être radicalement détruit, et il n'en doit rester ni ombre ni vestige. Qu'un créancier jette en prison un homme qui lui devra dix oboles, qu'il y enferme en même temps sa femme, ses enfants, ses serviteurs, puis, qu'un tiers intervienne et lui compte non pas dix oboles, mais dix mille talents d'or; qu'il introduise ensuite le captif dans un palais, qu'il le place sur

un trône élevé, qu'il l'associe au rang et au pouvoir suprême, comment le créancier conservera-t-il le plus léger souvenir de sa créance passée? Ainsi nous est-il arrivé à nous-mêmes. Le Christ a payé beaucoup plus que nous ne devions; et la même proportion existe entre notre dette et ce qu'il a payé, qui existe entre une goutte d'eau et l'Océan.

Ne craignez donc rien, ô homme, devant cet amas de richesses et de trésors; ne cherchez pas comment cette étincelle de la mort et du péché a pu être éteinte, puisque, pour l'éteindre, un océan de grâces a été soulevé. Telle est la pensée de Paul dans ce texte : « Ceux qui ont reçu l'abondance de la grâce et de la justice, régneront dans la vie. » Cette vérité clairement établie, l'Apôtre reprend le premier raisonnement et confirme par cette répétition ce qu'il a mis en avant : « Puisque, dit-il, tous les hommes ont été punis pour le péché d'un seul, il s'ensuit qu'ils peuvent être justifiés. Ainsi donc, poursuit-il, de même que par le péché d'un seul tous les hommes ont été condamnés, de même, c'est par la justice d'un seul que tous les hommes recevront la justification de la vie. » Insistant sur ce même point, il ajoute : « Comme plusieurs sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi par l'obéissance d'un seul plusieurs deviendront justes. » Au premier aspect, ces paroles soulèvent une difficulté grave; mais, à la réflexion, cette difficulté ne tarde pas à s'évanouir. Quelle est cette difficulté? Comment la désobéissance d'un seul homme peut-elle constituer plusieurs hommes en état de péché? Qu'un homme ayant péché, puis étant devenu par là sujet à la mort, ait donné le jour à une race soumise à la même condition, il n'y a point d'invraisemblance à l'admettre; mais que la prévarication de l'un constitue l'autre en état de péché, quel rapport entre ces deux effets? Il semble qu'un homme ne doit être puni comme pécheur qu'à la condition d'avoir commis lui-même le péché.

3. Quel est donc le sens du mot « pécheurs? » A mon avis, il s'appliquerait aux hommes en tant qu'ils sont réservés au supplice et sujets à la mort. En même temps qu'Adam, nous avons tous été constitués mortels; l'Apôtre l'a clairement et abondamment démontré : maintenant, ce qu'il faudrait établir, c'est la raison de ce fait. Paul ne l'explique pas; il n'entrait pas dans son plan de le faire; car il combattait les Juifs, qui révoquaient en doute et tournaient en ridicule cette justice que nous devons à un seul homme. Il se contente donc d'affirmer la transmission du châtiment de notre premier père à tous ses descendants, sans ajouter pourquoi il en a été ainsi. Loin de lui tout discours inutile; il ne s'occupe que des questions nécessaires. La lutte qu'il avait à soutenir n'entraînant ni lui ni les Juifs à soulever cette question, il passe outre sans la résoudre. Si vous nous demandez à nous une réponse, nous vous dirons que cette condamnation et cet asservissement à la mort, non-seulement ne nous ont causé aucun mal, dans le cas où nous pratiquerons la vigilance, mais de plus que nous avons gagné à devenir mortels; en premier lieu, parce que nous ne commettons pas de péché en un corps immortel; en second lieu, parce que nous y trouvons de nombreuses occasions de pratiquer la sagesse. Certainement, la mort présente et la mort à venir sont pour nous des maîtres dont les leçons nous apprennent à nous garder de tout excès, à vivre dans la charité, la simplicité, dans l'éloignement de toute sorte de mal. Outre ces avantages, ou plutôt antérieurement à ces avantages, nous en avons reçu des biens dignes de toute notre estime. Où seraient sans cela les couronnes des martyrs, les trophées des apôtres? C'est par la mort qu'Abel fut justifié, qu'Abraham le fut également à l'occasion du sacrifice de son fils. Jean fut mis à mort pour le Christ. Les trois enfants et Daniel aussi furent condamnés à la subir. Si nous le voulons, ni la mort ni le diable ne sauraient nous nuire en quelque manière que ce soit. Ajoutons que, après une épreuve de quelques jours, l'immortalité sera notre partage, et que nous serons mis en possession des biens à venir. Mais il faut préalablement que dans la vie présente, comme dans une palestre, nous nous excitions à la souffrance, à l'adversité, aux épreuves, aux privations et à divers autres maux d'apparence redoutable, pour en arriver à mériter les biens qui nous sont réservés.

C'est par la mort que les martyrs, les apôtres et beaucoup de saints furent justifiés.



« La loi est venue afin que le péché abondât. » Une fois établi que les hommes avaient été condamnés en Adam, que le salut avait été donné par le Christ, lequel nous avait affranchis de tout supplice, l'Apôtre en vient à la loi, pour combattre l'idée que les Juifs en avaient. Bien loin qu'elle fût par elle-même de quelque prix et de quelque utilité, le mal ne fit, par l'apparition de la loi, que devenir plus grave. Le mot « afin que, » indique ici la coïncidence, non la causalité. En réalité, la loi ne fut certes pas donnée pour que les péchés se multipliassent, mais pour qu'ils diminuassent en nombre et qu'ils fussent effacés : si le contraire arriva, la raison doit en être cherchée dans la lâcheté des hommes, non dans la nature de la loi. Pourquoi l'Apôtre dit-il : « La loi est venue? » et non : La loi a été donnée? Pour faire ressortir ce qu'elle avait de passager, et combien peu elle était destinée à régner absolument et sans limites. Il exprime la même pensée en des termes différents, dans son Epître aux Galates : « Avant que la loi fût venue, disait-il, nous étions sous la garde de la loi qui nous tenait renfermés, en attendant cette foi qui devait nous être révélée. » *Galat.*, III, 23. D'où il suit que la loi gardait pour autrui, non pour elle, ce peuple qui lui était confié. C'est à cause de la grossièreté, de l'insoumission et de l'insensibilité des Juifs, vu les bienfaits dont ils étaient comblés, que la loi leur fut donnée; la loi devait se faire entendre à leurs oreilles d'une façon plus vive, leur montrer plus clairement l'état dans lequel ils étaient, enfin, en les menaçant de châtiments plus redoutables, les tenir plus énergiquement en respect. Toutefois, gardez-vous de croire que la loi n'eut d'autre but que d'ajouter à la gravité des supplices; elle avait plutôt pour destination de faire briller la grâce d'un plus vif éclat. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. » Il ne dit pas : La grâce a abondé, mais bien « a surabondé. » En nous affranchissant de toute peine, elle nous a conféré le pardon de nos péchés, la vie et les autres biens que nous énumérions il n'y a qu'un instant. Ainsi en serait-il pour le malade qui serait d'abord délivré de la fièvre, puis revêtu de beauté, de force et d'honneur; ainsi pour l'indigent qui, après avoir reçu le pain nécessaire, serait ensuite comblé de richesses et revêtu d'un souverain pouvoir. Comment, demanderez-vous, le péché a-t-il abondé? La loi comprenait un grand nombre de prescriptions; ces prescriptions étant violées, il en résultait que les péchés abondaient. Comprenez-vous les différences qui existent entre la loi et la grâce? Tandis que la loi ne vient qu'aggraver notre condamnation, la grâce vient faciliter notre salut.

Le mal s'est aggravé par l'apparition de la loi.

4. Après nous avoir instruits de l'infinie miséricorde de Dieu, l'Apôtre en revient à chercher la racine et l'origine de la mort et du péché. La racine de la mort, quelle est-elle? Le péché. « Afin que, de même que le péché a régné en donnant la mort, de même la grâce règne par la justice, en donnant la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Il compare, par ce langage, le péché à un monarque, et la mort à l'un de ses satellites, armé par lui et prêt à remplir ses ordres. Mais si la mort a reçu ses armes du péché, il en résulte que la justice, introduite par la grâce, exterminant le péché, dépouillera la mort de ses armes, l'exterminera elle-même, lui ravira son empire tout entier. Son empire, à elle, n'est-il pas beaucoup plus considérable? Ce n'est point un homme, ce n'est point un démon, c'est Dieu, c'est la grâce qui l'a constitué; c'est vers une fin excellente, vers un bien infini qu'elle conduit notre vie; et, ce qui nous permettra d'en juger encore mieux, elle n'aura pas à craindre de limite. Si la mort nous jette hors de la vie présente, la grâce nous assure, non la vie présente, mais une vie exempte de mort, une vie éternelle. Tous ces biens, le Christ nous les a conquis. Ne soyez donc pas en peine de la vie, puisque vous avez la justice. Nous l'avons déjà dit, la justice est supérieure à la vie, car elle en est la mère. « Qu'est-ce à dire? Demeurerons-nous dans le péché afin que la grâce abonde? A Dieu ne plaise. »

L'Apôtre reprend maintenant la question morale, à laquelle il est amené par la chaîne du raisonnement dogmatique, et qu'il se garde bien de soulever à dessein, pour ne froisser et ne choquer personne. Si, tout en usant de cette variété,

il employait toute sorte de ménagements pour que ces paroles fussent bien accueillies; « peut-être, leur écrivait-il en effet, me suis-je exprimé en termes trop vifs; » *Rom.*, xv, 15; certainement, s'il eût agi différemment, il leur eût paru insupportable. Après donc leur avoir montré la vertu de la grâce par la grandeur des péchés qu'elle effaçait, pour que les intéressés ne vissent pas en cela un motif de pécher et ne s'écriassent : Puisque la grâce est d'autant plus abondante que nos péchés ont été plus considérables, ne mettons pas de bornes à nos péchés afin de n'en pas mettre à l'abondance de la grâce; pour prévenir ce danger, l'Apôtre pose l'objection à laquelle il répond négativement par ces mots : « A Dieu ne plaise! » qu'on emploie toutes les fois qu'il est question d'une évidente absurdité. Puis il avance un raisonnement dont on ne saurait éluder la force. Ce raisonnement quel est-il? « Une fois morts au péché, dit-il, comment pourrions-nous vivre encore dans le péché? » Que signifient ces mots : « Une fois morts? » Veulent-ils dire que défense nous est faite désormais de commettre le péché, ou bien que nous sommes morts au péché dès le moment où nous avons reçu la grâce et la lumière de la foi? Cette dernière explication paraît préférable et résulte de ce qui vient après. Mourir au péché signifie donc n'être soumis en aucune façon au péché. C'est là ce dont nous sommes redevables au baptême; il a brisé tous les liens qui nous asservissaient précédemment. Telle est donc la direction que nous devrions à l'avenir imprimer à notre zèle : quoique le péché nous commande ne l'écoutons jamais, et gardons devant lui l'immobilité de la mort. Ailleurs, l'Apôtre va jusqu'à dire que le péché lui-même a été frappé mortellement : il s'exprime ainsi pour nous montrer la facilité de la vertu. Dans le cas présent, comme il tient à ranimer l'ardeur du fidèle, il lui rappelle que lui aussi est mort au péché. Pour dissiper l'obscurité qui pouvait encore planer sur son langage, il s'explique un peu plus longuement :

« Ne savez-vous donc pas, mes frères, dit-il, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Nous avons été ensevelis avec lui dans la mort par le baptême. » Quel est le sens de ces paroles : « Nous avons été baptisés dans sa mort? » Que sa mort est devenue la nôtre, car la croix est un baptême. Ce que la croix et le sépulcre ont été pour le Sauveur, le baptême l'a été pour nous, quoique dans des conditions différentes : Jésus est mort et a été enseveli dans sa chair; nous ne sommes morts et n'avons été ensevelis que par rapport au péché. C'est pourquoi Paul ne dit pas que « nous avons été entés » sur sa mort, mais que nous l'avons été « par la ressemblance de sa mort. » Il y a mort des deux côtés; seulement, le sujet en est différent; du côté du Christ, c'est la mort de la chair; du côté des hommes, c'est la mort au péché : de même que la première est véritable, la seconde ne l'est pas moins. Toutefois, bien que cette dernière soit incontestable, nous ne devons pas négliger la part qui dépend de nous; ce que nous rappellent les paroles suivantes : « Afin que, de même que le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions, nous aussi, dans une vie nouvelle. » Voilà le dogme de la résurrection énoncé en même temps que celui d'une vie nouvelle. Vous croyez que le Christ est mort et qu'il est ressuscité, nous dit l'Apôtre; alors, croyez de même ce qui vous regarde; ceci est semblable à cela, car à vous aussi se rapportent la croix et le sépulcre. Puisque vous avez été unis au Christ en ce qui concerne sa mort et son ensevelissement, vous lui serez à plus forte raison unis en ce qui concerne sa résurrection et sa vie. Le principal ennemi, à savoir, le péché, ayant été exterminé, il n'y a plus lieu de douter de l'extermination de l'ennemi le moins considérable, à savoir, de la mort. Ces considérations, Paul les livre à la conscience de ceux qui l'écoutent : pour lui, après nous avoir indiqué la résurrection à venir, il nous demande une autre résurrection, c'est-à-dire une nouvelle direction de vie basée sur un changement radical dans nos mœurs. Que l'impudique devienne chaste; l'avare, charitable; l'homme insensible, miséricordieux : ce seront autant de résurrections dont la résurrection à venir sera la récompense. Comment y a-t-il là une résurrection? Pour que la justice s'élève à la place du péché qui a été

effacé, parce qu'il n'est plus question de la vie d'autrefois, et qu'une vie nouvelle, une vie angélique lui a été substituée; si l'on vous parle d'une vie nouvelle, c'est pour marquer la différence profonde et les changements décisifs que présente la vie dont il s'agit.

5. Comment ne pas pleurer, comment ne pas gémir, en songeant à la sagesse admirable que Paul nous demande, et à la torpeur dans laquelle nous vivons, nous qui, au sortir du baptême, retournons à notre précédente décrépitude, et soupirons après la manne et les oignons de la vieille Egypte. Notre conversion se maintient dix ou vingt jours après le baptême, après quoi nous reprenons nos habitudes d'autrefois. Or, ce n'est pas un nombre de jours limités que Paul réclame pour la vie chrétienne à laquelle nous sommes appelés, mais notre existence tout entière : et voilà que, nous replongeant dans nos anciennes souillures, nous renonçons à la jeunesse que la grâce nous a donnée pour retourner à la vieillesse dont le péché est le principe. L'amour des biens de la terre, en effet, les passions criminelles, en un mot toute habitude vicieuse, outre qu'elle nous asservit, nous entraîne sur la pente d'une vieillesse véritable : or, tout ce qui incline vers la vieillesse et la décrépitude, est bien près de périr. Le corps subit moins énergiquement l'action dissolvante de la vieillesse que l'âme décomposée et corrompue par le mal : il faut la voir alors s'arrêter à de misérables bagatelles, tenir des propos sans portée, comme les vieillards qui ne jouissent plus de leurs facultés, sujette à l'oubli, à l'ébahissement, à mille incommodités, le regard obscurci, devenue elle-même pour les hommes un sujet de dégoût, et pour le démon une proie de facile capture : ainsi en est-il de l'âme des pécheurs. Quant à l'âme des justes, elle jouit d'une jeunesse et d'une vigueur toujours nouvelles; toujours à la fleur de l'âge, elle est toujours prête pour la lutte et le combat; tandis que l'âme du pécheur au moindre choc succombe et périt. De là ces mots du prophète, qui comparait ces âmes « à la poussière que le vent chasse de la terre; » *Psalm.* I, 14; toutes ces âmes ont peu de consistance, tant il est aisé de triompher des malheureux qui vivent au sein des prévarications.

Le péché apporte la vieillesse : l'âme seule des justes est jeune et vigoureuse.

Leur vue n'est point saine, leur ouïe n'est point fidèle, leur parole est embarrassée, entrecoupée ; ils ont sans cesse un trop-plein de salive à la bouche, et plût à Dieu que ce ne fût pas autre chose! du moins, il n'y aurait pas de quoi rougir. Mais non, ce sont des propos plus immondes que la fange qui sortent de leurs lèvres : incapables de rejeter complétement cette écume impure, ils la prennent de la main, et ils sont obligés, tant elle est épaisse et dégoûtante, de l'écraser d'une façon que l'on ne saurait exprimer. Mes paroles, je le vois, vous inspirent une horreur profonde ; que serait-ce donc si vous aviez sous les yeux le mal que je dépeins? Ces incommodités sont peu agréables dans le corps; mais dans l'âme, ce qu'elles ont de repoussant dépasse toute expression. Souvenez-vous de ce prodigue qui, ayant dévoré son patrimoine, en était venu à un point d'iniquité tel que sa misère laissait bien loin derrière elle n'importe quelle maladie et n'importe quelle misère. Mais, un jour, il le voulut, et par cet acte de sa volonté, il changea complétement, il fut entièrement renouvelé. Dès qu'il eut dit : « Je retournerai vers mon père, » ce seul mot lui rendit tous ses biens ; car à la parole se trouvait jointe la conduite. Après avoir dit, « je retournerai, » il ne demeura pas au même endroit, mais il franchit sans découragement tout l'espace qui le séparait de son père. Imitons son exemple : si loin que nous soyons de la patrie, revenons à la maison paternelle, et ne craignons pas la longueur du chemin. Avec un peu de bonne volonté, le retour sera prompt et facile ; nous n'avons pour cela qu'à quitter la terre étrangère, je veux dire le péché ; car c'est lui qui nous tient éloignés de la maison paternelle. Pour retourner à celle-ci, éloignons-nous de celui-là. Nous avons un père plein de tendresse; et, quand nous aurons changé, il ne nous chérira pas moins que ceux dont la vie ne s'est pas écartée du droit chemin; il nous aimera même davantage : le retour du prodigue combla de joie son père, qui lui donna des témoignages d'honneur de toute sorte.



Comment revenir dans la maison paternelle? demanderez-vous. Commencez seulement, et ce sera une œuvre finie; cessez de commettre le mal, n'allez pas plus loin dans cette voie, et vous serez au bout de votre course. Pour les personnes malades, la convalescence commence dès que s'arrêtent les progrès du mal : ainsi en est-il du péché; n'allez pas plus loin, et le péché n'aura plus sur vous d'empire. Evitez-le deux jours consécutifs; le troisième jour, cette tâche vous deviendra plus facile; de trois jours vous arriverez à dix jours, puis à vingt, puis à cent, puis il en sera de même de la vie tout entière. Plus vous avancerez, plus le chemin vous sera aisé; parvenu au terme, vous recueillerez les fruits abondants de vos sueurs. Lorsque le prodigue revint à la maison paternelle, on était en pleine réjouissance, on entendait le son des flûtes et des cithares, on se livrait à des danses et à des divertissements. Le père, qui certes aurait eu le droit de demander à son fils compte de ses folles prodigalités et de sa longue absence, n'en fit rien; il le traita comme s'il n'avait eu qu'à se louer de lui : non-seulement il ne lui adressa pas de reproches, non-seulement il ne fit aucune allusion à sa vie de désordres; mais il alla jusqu'à l'embrasser avec effusion, il fit égorger un veau, il revêtit le prodigue d'une robe et des ornements les plus convenables. Que cette parabole ranime en nous la confiance et chasse de nos cœurs toute pensée de désespoir. Dieu aime beaucoup mieux être appelé du nom de père que du nom de Seigneur; il aime mieux avoir des fils que d'avoir des esclaves. C'est dans ce but qu'il a sacrifié son fils unique et qu'il nous a donné ces magnifiques témoignages d'amour; c'est pour nous élever à la dignité de ses enfants d'adoption et pour que nous l'aimions comme un père et non plus seulement comme un maître. Qu'il l'obtienne de nous, il en est heureux comme si l'on ajoutait à sa gloire, et il le proclame ouvertement, lui qui cependant n'a besoin d'aucune des choses qui peuvent nous appartenir. Ainsi fit-il à propos d'Abraham, puisqu'il disait : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » C'était au serviteur à se glorifier à ce sujet; mais non, c'est le Seigneur lui-même qui s'en fait gloire. « M'aimez-vous plus que ceux-ci? » *Joan.*, XXI, 17, demandait-il à Pierre, pour nous montrer le prix qu'il attache à notre amour. S'il donna l'ordre au Patriarche de lui sacrifier son fils, ce fut pour découvrir à toutes les générations l'amour qu'Abraham avait pour son Dieu. Ce désir ardent que le Seigneur éprouve d'être aimé de nous, prouve qu'il nous aime immensément. De là ces mots qu'il adressait aux apôtres : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » *Matth.*, X, 37.

6. C'est encore pour cette raison qu'il n'accorde à l'âme, c'est-à-dire à ce que nous avons de plus cher, que le second rang dans l'ordre de l'affection, lui-même prétendant être aimé le premier et par-dessus toute chose. Lorsque nous sommes indifférents à l'égard d'un de nos pareils, fût-il puissant et glorieux, peu nous importe son amour; lorsque nous l'aimons de tout cœur, fût-il obscur et de condition vile, nous tenons extrêmement à ce qu'il nous traite avec réciprocité. Le Sauveur qualifiait de gloire les ignominies qu'il se proposait d'endurer pour nous, et il ne se contentait pas de désigner de la sorte l'amour que nous pouvons avoir pour lui. Toutefois, l'amour seul conférait à ces ignominies ce caractère de gloire. Quant aux épreuves que nous pourrons subir pour Dieu, par amour sans doute, mais aussi en considération de la gloire et de la grandeur de celui que nous aimons, notre conduite méritera la qualification de glorieuse et elle la justifiera. Allons donc au-devant des dangers à braver pour lui comme nous courrions vers une riche récompense; n'estimons douloureuses et pénibles, ni la pauvreté, ni la maladie, ni les injures, ni la calomnie, ni la mort elle-même, dès que le Sauveur désire que nous les souffrions. Avec de la vigilance, nous retirerons de grands avantages de toutes ces épreuves, de même que, sans vigilance, nous ne retirerons des biens opposés aucun profit. Examinez, en effet : un de vos pareils se déclare-t-il contre vous et vous persécute-t-il? il vous fournit l'occasion de vous tenir sur vos gardes et de marcher sur les traces mêmes de Dieu; car, si vous aimez celui qui vous tend des

piéges, vous serez semblable à celui « qui ordonne au soleil de se lever sur les bons et sur les méchants. » *Matth.*, v, 45.

Supporter avec patience une perte d'argent est aussi méritoire qu'une aumône faite aux pauvres.

Vous a-t-on lésé dans vos intérêts d'argent? supportez patiemment cette perte, et vous en serez récompensé comme si vous aviez donné tous ces biens aux pauvres. « Vous avez vu, disait l'Apôtre, avec joie vos biens vous être repris; car vous saviez qu'un héritage meilleur et permanent vous était réservé dans les cieux. » *Hebr.*, x, 34. Vous a-t-on accablé d'injures et d'outrages? qu'ils soient fondés ou non, ils vous mériteront une couronne éclatante, si vous les endurez sans faiblir. Les calomnies seront aussi pour vous une source de récompenses : « Réjouissez-vous et félicitez-vous lorsque les hommes diront contre vous toute sorte de mal qui ne sera pas vrai, parce que votre récompense est alors abondante dans les cieux. » *Matth.*, v, 11-12. Même lorsqu'on vous reprochera des torts réels, la patience sera pour vous un principe de mérite : le Pharisien signalait dans le Publicain des vices que ce dernier possédait en réalité; cependant le Publicain n'en fut pas moins justifié. A quoi bon nous arrêter à chacun de ces exemples? celui de Job suffirait pour nous éclairer complétement. « Si Dieu est pour nous, s'écriait Paul, qui sera contre nous? » *Rom.*, VIII, 31. Mais si, avec du zèle de notre côté, les persécutions ne concourent qu'à notre bien, les conditions les meilleures ne nous seront d'aucune utilité, si ce zèle nous fait défaut. De quoi donc a servi la société du Christ à Judas? de quoi la loi a-t-elle servi aux Juifs, le paradis au premier homme, Moïse aux Hébreux du désert?

Laissons donc de côté toute préoccupation sur cette matière, et ne nous attachons qu'à une seule chose, à faire régner l'ordre dans toutes nos actions. Cette besogne une fois remplie, le diable ne viendra jamais à bout de nous; il nous sera plutôt utile, parce qu'il nous mettra dans la nécessité de redoubler de vigilance. Pour ranimer la ferveur des Ephésiens, Paul leur signalait la férocité de l'esprit du mal. Pour nous, quoique nous ayons en face un si redoutable adversaire, nous nous livrons aux douceurs d'un profond sommeil. Assurément, si nous savions qu'un serpent se trouve près de notre lit, nous nous efforcerions de le découvrir et de le tuer. Le diable se cache dans les replis de notre âme, et nous estimons qu'il n'y a pas de danger, et nous restons tranquilles, parce que nous ne le voyons pas des yeux du corps. Ce devrait être pour nous la raison d'une vigilance plus sérieuse : on peut aisément se mettre en garde contre un ennemi visible; mais se soustraire aux coups d'un ennemi invisible, cela n'est possible qu'à la condition d'être couvert d'une complète armure. Et puis, notre adversaire ne nous attaque jamais en face; il serait dans ce cas facile d'échapper à ses coups; il prend le masque de l'amitié pour mieux nous inoculer son venin. Il se servit de la femme de Job pour que l'affection parût inspirer ce détestable conseil. A l'égard d'Adam, il feignit de s'intéresser vivement à ce qui le regardait : « Vos yeux seront ouverts, lui dit-il, le jour où vous mangerez de ce fruit. » *Gen.*, III, 5. Ce fut sous le voile de la religion qu'il détermina Jephthé à sacrifier sa fille et à consommer cette immolation barbare. tels sont ses piéges, tels sont ses artifices. Tenez-vous donc sur vos gardes, revêtez-vous complétement de votre armure spirituelle, prévenez les ruses de votre ennemi, afin de le prendre vous-même, au lieu de devenir sa capture. C'est parce qu'il ne se faisait pas illusion sur ce point que Paul le vainquit : d'où ces paroles : « Nous n'ignorons pas quelles sont ses pensées. » II *Cor.*, II, 11. Appliquons-nous donc à connaître ses ruses et à les éviter. Après avoir remporté sur lui la victoire, nous en savourerons l'honneur et dans le siècle présent et dans le siècle à venir, et nous entrerons en possession des biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Car si nous avons été entés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par la ressemblance de sa résurrection. »

1. Je vous rappellerai une observation que je vous ai déjà présentée, à savoir, que l'Apôtre fait maintes excursions sur le terrain de la morale dans la présente Epître ; ce qu'il ne fait pas dans ses autres Epîtres, qu'il divise d'ordinaire en deux parties, l'une consacrée à traiter les questions dogmatiques, l'autre à traiter les questions de morale. Cet ordre, il ne le suit pas dans l'Epître aux Romains; il aborde tour à tour ces diverses questions, afin qu'on l'écoute plus volontiers. Dans le passage qui nous occupe, il parle de deux genres de mort, de la mort que le Christ opère en nous par le baptême, et de la mort que nous devons opérer nous-mêmes après le baptême, par la perfection de notre conduite. Que nos péchés passés aient été ensevelis, nous en sommes redevables à la grâce du Sauveur; que nous demeurions après le baptême morts au péché, cela dépend de notre zèle, que Dieu cependant seconde puissamment par son secours. Le baptême n'a pas seulement la vertu d'effacer nos péchés passés, il a celle de nous armer contre les péchés à venir.

Pour qu'ils soient effacés, vous avez allumé dans votre âme la lumière de la foi; pour n'en être pas souillé de nouveau, changez radicalement votre manière de vivre. C'est à propos de ces conseils que l'Apôtre ajoute : « Si nous avons été entés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par la ressemblance de sa résurrection. » Comme il élève les sentiments de ses disciples en les mettant ainsi en face du Maître lui-même, et en faisant ressortir les rapports de ressemblance qui les rapprochent de lui ! Il ne vous dit pas que vous êtes entés sur lui par sa mort, afin que vous ne vous inscriviez pas en faux contre cette parole, mais bien : « Par la ressemblance de sa mort; » car ce n'est pas la substance de l'homme qui a péri, c'est l'homme, fruit du péché, le mal lui-même.

Il ne dit pas non plus : Si nous avons participé à la ressemblance de sa mort; il dit : « Si nous avons été entés sur lui. » Or, cette métaphore de la greffe laisse aussitôt entrevoir le fruit qui en devait être la conséquence. De même que le corps du Sauveur, quand il eut été déposé dans le sein de la terre, produisit comme fruit le salut de l'univers; de même notre corps, après avoir été enseveli dans le baptême, a produit comme fruit la justice, la sainteté, l'adoption et d'innombrables biens, sans omettre le bienfait inestimable de la résurrection. Parce que notre ensevelissement a eu lieu dans l'eau baptismale, et celui de Jésus dans le sein de la terre; que le nôtre a été tel au point de vue du péché, que le sien a été un ensevelissement corporel, l'Apôtre ne dit pas que nous avons été entés sur sa mort, mais par la ressemblance de sa mort; car il y a mort dans les deux cas, mais pour des sujets différents. Si donc, poursuit-il, nous avons été entés d'une certaine manière sur sa mort, nous le serons sur sa résurrection. Allusion à la résurrection à venir. Plus haut il avait dit, au sujet de la mort du Fils de Dieu, ces paroles : « Ne savez-vous donc pas que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ, avons été baptisés dans sa mort? » Mais il n'avait rien affirmé de bien précis touchant la résurrection ; il s'était contenté de parler du genre de vie qui convenait après le baptême, de l'obligation où l'on était de marcher dans les sentiers d'une vie nouvelle.

Saint Paul affirme la résurrection qui nous attend.

Voilà pourquoi, reprenant cette question, il affirme maintenant la résurrection qui nous attend. La preuve qu'il s'agit de la résurrection corporelle, non de celle que produit le baptême; dès qu'il a dit : « Si nous avons été entés sur lui par la ressemblance de la mort, » au lieu de conclure : Nous le serons par la ressemblance de la résurrection, il a soin de spécifier et de dire : « Par la ressemblance de sa propre résurrection. » Vous auriez pu objecter : Comment ressusciter à la façon du Christ, à moins de mourir comme il est mort? Pour prévenir cette difficulté, l'Apôtre, parlant de la mort, ne dit pas que nous ayons été entés par la mort, mais par la ressemblance de la mort : parlant au contraire de la résurrection, il ne dit pas : Par la ressem-



blance de la résurrection, mais : « Par la ressemblance de sa résurrection. » Il ne dit pas non plus : Nous avons été, mais : « Nous serons, » preuve qu'il s'agit de la résurrection future, non d'une résurrection déjà passée. Cependant, pour établir l'autorité de sa parole, il vous montre une résurrection d'une autre nature qui la précédant, vous en garantit la réalité. Quand il a eu dit que nous serons entés sur la ressemblance de sa résurrection, il ajoute : « Sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit; » paroles qui établissent en même temps le principe et la certitude de la résurrection à venir. Il n'y a pas : Qu'il a été crucifié, mais : « Qu'il a été crucifié avec lui; » nouveau rapprochement du baptême et de la croix. Plus haut nous entendions : « Nous avons été entés sur lui par la ressemblance de sa mort, afin que le corps du péché fût détruit; » passage où il était question, non du corps humain, mais du mal en général. Comme Paul désigne sous le nom de vieil homme le principe de l'iniquité, de même il donne le nom de corps au mal, en tant qu'il résulte des différents aspects que revêt le péché. Que ce ne soit pas une explication conjecturale de ma part, le langage de l'Apôtre lui-même va vous l'expliquer. A peine a-t-il dit : « Afin que le corps du péché fût détruit, » qu'il ajoute : « De façon à ce que nous ne soyons plus les esclaves du péché. » Je veux qu'il meure, non pas d'une mort complète et physique, mais en ce sens qu'il ne pèche plus. Il s'exprime en termes plus clairs, que voici : « Celui qui est mort est délivré du péché. » Il parle ici de tout homme : de même que l'homme frappé par la mort devient incapable de pécher, il devrait en être de même de celui qui a reçu le baptême; étant mort d'une certaine manière, il faudrait qu'il demeurât à jamais mort au péché.

2. Si donc vous êtes mort par le baptême, ne sortez pas de cet état de mort; celui qui est mort ne saurait plus commettre de péché. Si vous en commettez de nouveaux, vous faites injure à la grâce de Dieu. Après nous avoir donné ces préceptes d'une si haute philosophie, il nous montre la couronne qui nous attend. « Si nous sommes morts avec le Christ. » Assurément, c'est déjà une précieuse récompense que d'être en union intime avec le Christ; et pourtant une autre récompense nous est préparée. Cette récompense, quelle est-elle? L'éternelle vie. En effet, l'Apôtre ajoute : « Nous croyons que nous vivrons pareillement avec lui. » Où en est la preuve? « Nous savons que le Christ, étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus. » Quelle insistance il y met, et comme il arrive par opposition à démontrer ses thèses! Sa doctrine sur la croix et la mort étant de nature à jeter le trouble dans quelques âmes, il prouve que ce sont là pour elles autant de motifs de confiance. Parce que le Christ est mort, n'allez pas croire qu'il soit soumis à la mort sans retour; précisément parce qu'il est mort, il est immortel. Sa mort a été le coup fatal donné à la mort elle-même; c'est parce qu'il est mort une fois qu'il ne mourra plus. Par cette mort, « il est mort au péché. » Qu'est-ce à dire, au péché? Ce n'est pas qu'il fût sujet au péché; c'est à cause de nos péchés à nous qu'il est mort; c'est pour les effacer, c'est pour leur ravir toute force et toute puissance. Voyez-vous l'effroi que l'Apôtre sait inspirer?

Puisque le Sauveur ne mourra pas une seconde fois, il n'y a donc pas de second baptême; s'il n'y a pas de second baptême, à vous de ne pas retomber dans le péché. Ce raisonnement a pour but de combattre cette maxime : « Faisons le mal pour qu'il en arrive du bien; » et celle-ci : « Demeurons dans la voie du péché, pour que la grâce soit plus abondante. » Détruire radicalement ces maximes, c'est le dessein de l'Apôtre. « Quant à la vie qu'il possède, il la possède en Dieu. » C'est donc une vie qui ne lui sera pas ravie et qui le met à l'abri de l'empire de la mort. Pour effacer les péchés des autres, il a bien voulu subir une mort à laquelle il était étranger; maintenant que ces péchés sont expiés, il n'est point à craindre que la mort l'atteigne. De là ce que l'Apôtre disait dans son Epître aux Hébreux : « Il n'a paru qu'une fois, vers la fin des siècles, pour abolir le péché, en s'offrant lui-même pour victime. De même qu'il a été décrété que tous les hommes mourront une fois, le Christ s'est offert une fois pour effacer

les péchés de plusieurs ; lors de son second avénement, il paraîtra, non pour expier le péché, mais pour le salut de ceux qui l'attendent. » *Hebr.*, IX, 26. Cette doctrine met bien en saillie la puissance d'une vie selon Dieu et la puissance du péché : d'une vie selon Dieu, puisqu'elle n'est plus sujette à la mort ; du péché, puisque, ayant conduit à la mort celui qui était au-dessus de tout péché, il causera infailliblement la perte de ceux qui en subissent le joug. L'Apôtre venant de parler de la vie du Sauveur, on aurait pu objecter : Que nous importe ce langage ? C'est pourquoi il ajoute : « Vous aussi, considérez-vous comme morts au péché et comme ne vivant plus que pour Dieu. » Expression fort juste que celle-ci : « Considérez-vous ; » car, impossible de voir des yeux du corps ce qui vient d'être dit. Et que devons-nous considérer ? « Que nous sommes morts au péché, pour vivre en Dieu par le Christ Jésus Notre-Seigneur. » Quiconque vit de la sorte pratiquera toutes les vertus, puisqu'il aura pour auxiliaire le Sauveur lui-même. Telle est la portée du mot, « par le Christ Jésus. » Il nous a rappelé de la mort à la vie ; à plus forte raison nous conservera-t-il la vie que nous avons recouvrée.

« Que le péché ne règne donc pas dans votre corps mortel, de façon à ce que vous lui obéissiez, de même qu'à ses convoitises. » Il n'y a pas : Que la chair ne vive plus et n'agisse plus ; mais : « Que le péché ne règne plus. » Le Fils de Dieu n'était pas venu pour détruire la nature humaine, mais pour transformer la direction des volontés. Pour bien établir la liberté de nos actes et l'absence de toute fatalité, de toute contrainte exercée par le mal sur notre volonté, Paul ne dit pas : Que le péché n'exerce plus sa tyrannie sur vous, ce qui eût laissé entrevoir un régime de nécessité ; il dit au contraire : « Que le péché ne règne plus sur vous. » Comment avoir le péché pour maître, quand on est sur la route du royaume des cieux, quand on est appelé à régner avec le Christ ? comment préférer l'esclavage du mal à cette glorieuse destinée ? C'est comme si un prince, ôtant la couronne de sa tête, aimait mieux se consacrer au service d'une misérable et obscure possédée. C'est une rude tâche de triompher du péché ; cependant l'Apôtre nous la facilite et nous l'adoucit, en ajoutant : « Sur votre corps mortel ; » parole qui dénote le caractère transitoire et passager des combats à soutenir, et qui remet en mémoire par cela même nos maux antiques et l'origine de la mort elle-même ; car c'est dès le commencement que l'homme fut condamné à mourir. N'importe ; il peut arriver qu'un homme dans un corps mortel ne pèche pas, tant il y a de puissance dans la grâce du Christ ! Adam, qui avait un corps immortel, est tombé ; vous, qui avez reçu un corps condamné à mourir, vous pouvez éviter toute chute. Comment, demanderez-vous, le péché règne-t-il sur nous ? Ce n'est pas puissance du côté du péché, c'est lâcheté de votre côté. Aussi l'Apôtre, après avoir dit : « Que le péché ne règne donc pas, » détermine la nature de cet empire par ces mots : « De façon à ce que vous lui obéissiez, ainsi qu'à ses convoitises. » Ce n'est point un honneur que de laisser aux exigences du corps un champ pleinement libre ; c'est plutôt le comble de l'esclavage et de l'ignominie. Quand tout ce qu'il veut s'exécute, c'en est fait de sa liberté ; quand ses caprices sont réprimés, sa dignité véritable est alors sauvegardée. « N'abandonnez pas non plus vos membres au péché, comme des instruments d'iniquité, mais faites-en des instruments de justice. »

3. Le corps est donc en quelque sorte placé entre le vice et la vertu. Il en est de lui comme d'une arme ; à celui qui en use revient toute la responsabilité. Le soldat qui combat pour sa patrie, le voleur qui envahit une maison paisible, emploient les mêmes armes : la faute n'en est pas aux armes mêmes, elle remonte à ceux qui s'en servent pour faire le mal. Ainsi en est-il de la chair, qui agit dans un sens ou dans un autre, conformément aux décisions de la volonté, non conformément à ses décisions propres. Lorsque l'œil se fixe d'une façon inconvenante sur la beauté d'autrui, l'œil devient un instrument d'iniquité, non par nature, car le propre de l'œil est de voir simplement, et non de voir en faisant mal, mais à cause de la perversité de l'âme qui commande. Que ce regard soit réprimé, et l'œil sera un instrument de jus-

tice. Ainsi faut-il raisonner touchant la langue, les mains et tous nos membres. C'est avec un sens profond que l'Apôtre qualifie le péché d'iniquité; car le pécheur cause toujours un dommage, sinon au prochain, du moins à lui-même, plutôt à lui-même qu'au prochain. Après nous avoir éloignés du mal, Paul nous invite au bien par ces paroles : « Donnez-vous à Dieu, comme devenus vivants, de morts que vous étiez. » Remarquez la nudité de son langage dans cette exhortation; sans figure aucune, il parle ici de Dieu, là du péché. La différence qui existe entre ces deux souverainetés ayant été mise suffisamment en relief, il déclare inexcusable le soldat qui, désertant la cause de Dieu, s'est rangé du côté de l'iniquité. Ce qui suit, aussi bien que ce qui précède, concourt à préparer la même conclusion.

« Comme devenus vivants de morts que vous étiez. » Ce qui ressort de ces paroles, c'est à la fois la grandeur et la miséricorde divine et les pernicieux effets du péché. Songez, nous dit ici l'Apôtre, à ce que vous étiez, et à ce que vous êtes. Qu'étiez-vous donc? Des hommes voués à la mort et à une perte irréparable; car personne ne pouvait vous venir en aide. De morts que vous étiez, qu'êtes-vous devenus? Vivants, et d'une immortelle vie. Grâces à qui? Grâces à celui qui peut tout, grâces à Dieu. N'est-il donc pas juste que vous le serviez avec un empressement digne d'hommes arrachés à la mort et rendus à la vie? « Offrez à Dieu vos membres comme autant d'instruments de justice. » Le corps n'est donc pas mauvais, puisque nos membres peuvent être transformés en instruments, en armes de justice. Sans doute, l'Apôtre se sert d'un mot qui a pareillement cette dernière signification, pour nous rappeler qu'une guerre redoutable nous menace, qu'une armure à toute épreuve, qu'un courage indomptable, que l'expérience en ce genre de luttes, et surtout qu'un chef habile nous sont indispensables. Ce chef, il est toujours à notre disposition, toujours prêt à marcher avec nous, toujours invincible. Des armes puissantes nous ont en outre été préparées. Ce qu'il nous faut en outre, c'est une ferme volonté de nous servir de ces armes comme il convient, d'obéir aux ordres du général, et de combattre vaillamment pour la patrie.

Après nous avoir adressé d'aussi remarquables exhortations, après nous avoir remis en mémoire les combats et la guerre à soutenir, les armes dont nous devons nous servir, l'Apôtre ranime le courage du soldat et redouble son ardeur. « Le péché, poursuit-il, n'exercera plus sur vous son empire; vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce. » Du moment où le péché ne doit plus régner sur nous, à quoi bon ces recommandations si nombreuses et si pressantes : « Que le péché ne règne donc plus dans votre corps;... ne transformez pas vos membres en armes d'iniquité pour le péché? » Que signifie ce langage de l'Apôtre? Ses paroles sont en quelque façon une semence; il les expliquera plus tard, il démontrera surabondamment les vérités qu'elles expriment. Quelle est donc cette doctrine? Avant que le Christ parût, il était permis au péché d'étendre sur notre corps son empire. La mort introduite sur la terre, un essaim de passions se déchaîna; ce qui rendit peu facile la pratique de la vertu. Alors on n'avait pas comme auxiliaire l'Esprit saint, et le baptême ne donnait pas la mort aux instincts du mal. C'était comme un coursier sans frein, dévorant l'espace, mais faisant des chutes fréquentes. A la vérité la loi déterminait ce qu'il fallait omettre, ce qu'il fallait pratiquer; mais, hormis les exhortations, elle ne fournissait aux hommes aucun autre secours. Après la venue du Sauveur, la pratique du bien devint plus aisée : c'est pour cela que des combats plus redoutables et mieux proportionnés aux secours dont nous jouissons, nous ont été proposés. D'où ces paroles du Christ : « Si votre justice n'est pas plus abondante que la justice des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. La suite de l'épître jette sur ces points une plus grande lumière : pour le moment, Paul se borne à nous déclarer que, à moins de nous abandonner au plus profond découragement, le péché ne triomphera pas de nous. A côté de la loi qui commande, il y a la grâce qui pardonne le passé, qui nous arme et nous fortifie pour l'avenir. La loi ne nous assu-

rait les couronnes qu'après les épreuves, maintenant la grâce nous couronne avant même de nous mettre en face de l'ennemi. A mon avis, ce serait moins une peinture fidèle de la vie que doit mener le chrétien, qu'un rapprochement fait par l'Apôtre du baptême et de la loi. Ne dit-il pas ailleurs : « La lettre tue, l'esprit vivifie? » II *Cor.*, III, 6. Tandis que la loi condamne la transgression, la grâce l'expie. L'une par cette condamnation, crée le péché ; l'autre, au contraire, délivre du péché : de sorte que vous êtes doublement affranchis de cette tyrannie, et parce que vous n'êtes plus sous la loi, et parce que vous êtes en possession de la grâce.

4. A ces motifs de confiance, l'Apôtre en joint un autre qu'il tire d'une objection à laquelle il répond. « Qu'est-ce à dire? Pécherons-nous, parce que nous sommes non plus sous la loi, mais sous la grâce? A Dieu ne plaise. » Il commence par une négation formelle, afin de mettre en relief l'absurdité d'un raisonnement pareil. Puis, il prend le ton de l'exhortation et il fait voir combien les combats à soutenir offrent peu de difficultés : « Ne savez-vous pas que, lorsque vous vous êtes rendu esclave de quelqu'un pour lui obéir, vous demeurez esclave de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice? » Je ne vous parle pas encore de la géhenne, ni du supplice épouvantable qui vous attend ; je vous parle seulement de l'ignominie dont vous vous couvrez en allant au-devant de l'esclavage, et de l'esclavage du péché, d'un esclavage qui vous assure pour toute compensation la mort. Avant le baptême, il a condamné notre corps à mourir ; nous avons été si profondément blessés que, pour guérir cette blessure, le Seigneur de l'univers a dû subir la mort. Si le péché triomphe de vous quand un pareil bienfait vous a été accordé, quand la liberté vous a été rendue, dans quel état vous jettera-t-il? Ne courez donc pas vers ce gouffre, n'allez pas vous y précipiter vous-même. Dans les guerres de ce monde, les soldats sont vaincus bien souvent contre leur gré ; dans les guerres que vous avez à soutenir, vous ne tomberez jamais entre les mains de l'ennemi, à moins que vous ne vous y jetiez volontairement. A cette exhortation fondée sur l'honneur succède le tableau de la rétribution qui nous attend dans les deux cas, tableau propre à nous effrayer; car, si d'un côté la justice nous attend, de l'autre c'est la mort ; non la mort que nous connaissons, mais une mort beaucoup plus épouvantable. Le Christ ne devant plus mourir désormais, qui nous affranchira de cette mort ? Assurément personne. Force sera donc de souffrir ce châtiment et ce supplice. Alors plus de mort sensible qui, comme la mort présente, donnera du repos au corps et le séparera de l'âme. « La mort sera le dernier ennemi à terrasser. » I *Cor.*, XV, 26. Conséquemment, le supplice des hommes rebelles à Dieu n'aura pas de fin. Quant aux serviteurs de Dieu, la justice, avec les biens dont elle est le principe, sera leur partage.

« Dieu soit loué de ce que, précédemment esclaves du péché, vous vous êtes soumis du fond du cœur à ce modèle de doctrine sur lequel vous avez été formés. » La considération de l'esclavage dans lequel nous met le péché, de même que celle des conséquences du bien et du mal, ayant aidé tour à tour à jeter la confusion et l'effroi au fond des âmes, et à ranimer leur ardeur, le souvenir du bienfait divin va maintenant les encourager de nouveau. Nous avons été délivrés des maux les plus graves, nous dit l'Apôtre ; et cela, sans effort de notre part : en outre, les épreuves à venir offrent beaucoup moins de gravité que les épreuves d'autrefois. L'homme qui aurait arraché l'un de ses semblables à la captivité dans laquelle l'avait plongé un tyran barbare, se servirait du souvenir de ces maux affreux pour empêcher le malheureux de retourner auprès de son persécuteur : c'est ainsi que Paul insiste sur les maux dont la chaîne a été brisée, en même temps qu'il rend grâces à Dieu. L'humanité n'aurait jamais pu avec ses seules ressources s'arracher à ces maux : la grâce de Dieu seule en a eu le pouvoir et la volonté. « Vous vous êtes soumis du fond du cœur. » Expression fort juste : vous n'avez senti de contrainte d'aucune sorte; sans violence aucune, de votre plein gré, vous vous êtes éloignés avec empressement des errements anciens. C'est

à la fois un éloge et une leçon. Puisque, sans contrainte aucune, de votre propre mouvement, vous êtes venus à Dieu, serez-vous bien excusables de reprendre vos habitudes passées? Comme leur générosité n'avait pas tout fait, et qu'à la grâce de Dieu revenait la meilleure part de toute cette œuvre, l'Apôtre, après ces mots : « Vous avez obéi du fond du cœur, » ajoute, « à ce modèle de doctrine sur lequel vous avez été formés. » Cette obéissance partant du cœur indique la liberté dans laquelle ils avaient agi; lés mots suivants indiquent la part qui revient au secours divin. Quel est ce modèle de doctrine? Une vie pure et irréprochable. « Après avoir été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. » Double bienfait de la part de Dieu : il les a délivrés du péché, et les a soumis à la justice; condition préférable à toute liberté. Dieu m'a traité comme l'on traiterait un orphelin que les barbares auraient conduit en terre étrangère, si après avoir brisé ses liens on veillait sur lui avec une sollicitude toute paternelle, en l'investissant de plus d'une haute dignité. Dieu ne s'est pas effectivement contenté de nous affranchir des maux passés, il nous a initiés à une vie vraiment angélique, il nous a tracé le chemin d'une conduite admirable, il nous a donné pour tutrice la justice, il a effacé les misères d'autrefois, détruit le vieil homme, et il nous mène en quelque sorte par la main à une immortelle vie. Demeurons dans cette voie. Hélas! combien d'hommes qui paraissent respirer et marcher, et qui sont dans un état d'immobilité pire que la mort!

Diverses espèces de mort.

5. Car il y a diverses espèces de mort. Il y a la mort corporelle. Abraham mourut de cette mort, et il n'en fut pas moins vivant : « Dieu, disait le Sauveur, n'est pas le Dieu des morts, mais bien le Dieu des vivants. » *Matth.*, XXII, 32. Il y a la mort de l'âme : à cette mort le Christ faisait allusion, quand il disait : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » *Matth.*, VIII, 22. Il y a un autre genre de mort fort louable et qui dépend de la philosophie : Paul en parlait dans le passage que voici : « Mortifiez vos membres qui sont sur la terre. » *Coloss.*, III, 5. Un autre genre de mort dont ce dernier est un effet, a lieu par le baptême. « Notre vieil homme, disait l'Apôtre, a été crucifié; » *Rom.*, VI, 6; c'est à savoir, mis à mort. Fuyons donc la mort qui nous prive de la vie véritable; quant à celle qui est commune à tous les hommes, ne la redoutons pas. Les deux autres, dont l'une, principe du bonheur, nous a été donnée par notre Dieu, dont l'autre, également honorable, a pour auteur et Dieu et l'homme, désirons-les et tâchons de les réaliser. David proclame la première une source de bonheur en ces termes : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises. » *Psalm.* XXXI, 1. Paul est pénétré pour l'autre d'admiration, puisqu'il écrivait aux Galates : « Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair. » *Galat.*, V, 24. En ce qui concerne les deux premiers genres de mort, le Sauveur nous enseigne le mépris de l'un par ces paroles : « Ne craignez pas ceux qui donnent la mort au corps, et qui ne peuvent tuer l'âme; » il nous déclare ce que l'autre a de terrible par ces mots : « Craignez celui qui peut précipiter votre âme et votre corps dans la géhenne. » *Matth.*, X, 28. Appliquons-nous donc à éviter cette dernière, et à choisir celle dont on nous fait l'éloge et qui donne le bonheur; fuyons l'une et recherchons l'autre. Il ne nous servirait de rien de voir la lumière du soleil, de manger, de boire, si nous n'y joignions une vie de bonnes œuvres.

De quoi servirait-il à un roi, je vous le demande, de se parer de la pourpre, de ceindre une épée, s'il n'a point de sujets, si le premier venu peut l'outrager impunément et l'injurier? De même, la foi, le baptême ne seront pour le chrétien d'aucun avantage, s'il est l'esclave de ses passions; il n'en découlera pour lui qu'un déshonneur plus grand et qu'un surcroît d'ignominie. Le diadème et la pourpre du monarque dont nous parlions tout à l'heure, loin d'ajouter à la dignité de son caractère, participent plutôt à l'outrage qui atteint la personne royale. Ainsi, le fidèle dont les mœurs sont corrompues, loin d'emprunter à la foi un certain lustre de respect, n'en sera que plus déshonoré. « Tous ceux qui auront péché sans la loi périront sans la loi; et tous ceux qui auront péché dans la loi seront jugés par la loi. » *Rom.*, II, 12.

Dans son Epître aux Hébreux, l'Apôtre écrivait : « L'homme qui viole la loi de Moïse est mis à mort sans pitié, sur la déposition de deux ou trois témoins. » *Hebr.*, x, 28. Et puis il ajoutait avec raison : « Quel supplice épouvantable méritera donc celui qui aura foulé aux pieds la loi du Fils de Dieu? » Ne vous ai-je pas soumis par le baptême, nous dit-il, toutes vos passions? D'où vient donc votre mépris pour un bienfait pareil, et ce changement que je remarque en vous? J'ai anéanti, j'ai effacé vos péchés précédents, comme j'aurais détruit les vers qui engendrent la corruption : pourquoi donc en avez-vous produit de nouveaux? car les péchés sont encore plus rebutants que les vers; ils souillent l'âme, tandis que ces derniers ne souillent que le corps, et ils répandent une infection plus grande.

Tels ne sont pas nos sentiments à nous; aussi traitons-nous ces choses avec une complète négligence. L'homme en état d'ivresse ne se rendra pas compte de l'odeur désagréable que répand le vin quand il est gâté; mais l'homme qui n'est pas ivre le comprendra aisément. Il en est de même au sujet du péché : l'homme qui vit avec retenue, comprend très-bien quelle souillure, quelle fange est le péché : l'homme que le mal, comme une sorte d'ivresse, possède, ne le comprendra pas à cause de l'état de maladie dans lequel il se trouve. Ce qu'il y a de plus affreux dans l'iniquité, c'est qu'elle ne permet pas à ses victimes d'apprécier la grandeur de leur chute. Les malheureux qui gisent dans la boue du péché, croient vivre au sein des parfums; d'où la difficulté avec laquelle ils s'en éloignent : fourmillant de vers, ils sont aussi fiers que s'ils étaient couverts de pierres précieuses. Voilà pourquoi ils ne veulent pas exterminer ces vers; ils aiment mieux les entretenir, les multiplier, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes la proie des vers du siècle à venir. En effet, des uns on passe aux autres; ceux-là même engendrent ceux-ci, qui ne mourront jamais. « Leur ver ne mourra pas, » disait le Sauveur. *Marc.*, IX, 43. Ils allument dans la géhenne des flammes qui ne s'éteindront pas. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, ôtons la source de tous nos maux, éteignons cette fournaise, extirpons complétement la racine de l'iniquité. Vous avez beau découronner un mauvais arbre, vous n'aurez rien obtenu, tant que la racine demeurera dans le sol et poussera de nouveaux rejetons. Quelle est donc la racine de tous nos maux? Demandez-le à cet excellent agriculteur qui connaît à merveille toutes ces choses, qui travaille la vigne spirituelle, et auquel l'univers entier est confié. Quelle est, à son avis, la source de tous nos maux? La passion des richesses. « La racine de tous nos maux est la cupidité, » nous dit l'Apôtre. I *Tim.*, VI, 10. De là les divisions, les guerres, les inimitiés; de là les disputes, les injures, les noirs soupçons, les propos insultants; de là les meurtres, les vols, la violation des sépultures; de là vient que, non-seulement les villes et les campagnes qui les avoisinent, mais encore les chemins, les lieux habités ou non habités, les montagnes, les collines, les vallées, la terre entière en un mot, est inondée de meurtre et de sang. La mer elle-même n'en est point à l'abri; là aussi ce fléau règne en maître; des pirates l'infestent et inventent chaque jour de nouveaux genres de brigandages. De là le renversement de lois de la nature, l'oubli des droits du sang, et des principes les plus sacrés.

Malheurs produits par la passion des richesses.

6. Ce n'est pas uniquement contre les vivants, c'est encore contre les morts que la passion des richesses arme la main des hommes : le tombeau ne saurait nous protéger. Des sacriléges, brisant les sépulcres, portent sur les cadavres leurs mains impies; et ceux-là même qui ont quitté la vie, ne peuvent se dérober à leurs attentats. Quelques maux qui s'offrent à vous, dans votre maison, sur l'agora, dans les tribunaux, dans les assemblées publiques, dans les palais impériaux; en quelque lieu que ce soit, vous verrez qu'ils n'ont pas d'autre origine. C'est là, je le répète, la passion, le vice qui a répandu partout le meurtre et le sang, qui a donné à la géhenne ses flammes dévorantes, qui a réduit les villes à une condition pire que la condition des solitudes. Il est aisé de se prémunir contre les attaques des voleurs de grands chemins, parce qu'on n'est pas à tout moment en butte à leurs coups; mais quant aux larrons



de nos villes, ils sont d'autant plus redoutables, et il est d'autant plus difficile de se soustraire à leurs atteintes, qu'ils font ouvertement ce que les autres ne font qu'à l'improviste. Prenant pour complices les lois portées contre les bandits de profession, ils souillent nos cités de leur scélératesse. N'est-ce pas un homicide, n'est-ce pas même un crime pire que l'homicide, de plonger le pauvre dans les tortures de la faim et des cachots, de le livrer, en même temps qu'aux privations, à l'horreur des tourments? Supposons que vous ne le fassiez pas vous-même, dès lors que vous fournissez une occasion de le faire, votre responsabilité devient plus grave que celle des personnes qui vous servent d'instruments. Le meurtrier qui plonge son glaive dans le sein de sa victime, ne lui cause qu'un tourment de courte durée; mais quand, par vos calomnies, par vos persécutions, par vos procédés insidieux, vous changez pour votre prochain la lumière en ténèbres, vous lui inspirez à tout instant le désir de la mort; ce n'est pas une fois, c'est mille fois que vous vous rendez coupable d'homicide. Ce qui met le comble à ces horreurs, c'est que vous recourez aux rapines pour ajouter à vos richesses, vous qui n'avez cependant ni l'excuse de la pauvreté ni celle du besoin, et qui voulez pouvoir ainsi revêtir d'or les rênes de votre cheval, le toit de votre demeure, les chapiteaux de vos colonnes.

Saint Jean Chrysostome se déchaine contre le luxe

Quel châtiment ne mériterez-vous pas en abreuvant de douleurs votre propre frère, celui qui est appelé comme vous à participer aux mêmes biens et aux mêmes mystères, celui que le Seigneur a daigné honorer de ses faveurs, pour ajouter à l'éclat des pierres et du pavé de votre maison, à l'éclat extérieur d'animaux qui sont incapables de le comprendre? Ainsi, vous vous préoccupez fort de votre chien; à cause de ce chien, un homme, que dis-je? le Christ lui-même en est réduit à la dernière indigence. N'est-ce pas le comble de l'ignominie? n'est-ce pas le comble de l'iniquité? Quels fleuves de feu puniront comme elle le mérite une âme semblable? Une créature faite à l'image de Dieu présentera, grâce à votre insensibilité, l'aspect le plus repoussant, tandis que la tête des mules qui promènent votre femme, les peaux, le bois qui forme un toit au-dessus de sa tête, resplendiront de l'éclat de l'or. Faut-il parer un siége, un marchepied; l'or et l'argent y sont jetés à pleines mains; mais un membre du Christ, de celui-là même qui pour vous sauver est descendu des cieux, a versé tout son sang, votre avarice ne permettra pas que le pain rigoureusement nécessaire lui soit donné! Vos lits brillent de toute part de l'éclat de l'argent; les corps des saints n'ont même pas de quoi les couvrir. A vos yeux le Christ mérite moins de considération que toute autre chose, que vos serviteurs, que vos mules, que votre lit, que votre siége, qu'un simple marchepied; je ne parle pas d'objets encore plus méprisables, et je vous laisse le soin de suppléer à mon silence.

Mon langage vous pénètre-t-il d'horreur, alors renoncez à le justifier; et mes paroles ne vous causeront aucune sorte de dommage. Renoncez à une conduite insensée, renoncez-y sans retour; car on ne saurait qualifier autrement une conduite pareille. Jetons enfin nos regards vers les cieux, et détournons-les quoiqu'il soit bien tard, de ces frivolités; occupons notre esprit du souvenir de ce jour redoutable; pensons à ce tribunal effrayant, au compte qu'il nous faudra rendre, au juge incorruptible qui nous attend; songeons que Dieu voit toutes ces choses du haut du ciel; et néanmoins qu'il ne lance pas contre nous sa foudre, bien que nous méritions un plus terrible châtiment. Et il ne nous frappe pas; et il ne nous précipite pas dans les flots de la mer, et il n'ordonne pas à la terre de s'entr'ouvrir sous nos pas, au soleil d'éteindre ses feux, au firmament de se précipiter avec les étoiles : au lieu de tout détruire, il laisse la création poursuivre sa marche, et les êtres qui le peuplent servir à nos besoins. Comment ne pas frémir en présence de cette incommensurable bonté? comment ne pas remonter à notre antique noblesse? Nos sentiments actuels nous ravalent à la condition des brutes; ils nous ravalent même au-dessous. Du moins, les animaux privés de raison aiment leurs pareils, et il suffit de l'identité de l'espèce pour réveiller en eux des sentiments affectueux : vous, au contraire, malgré les biens

si nombreux qui, indépendamment de l'identité de nature, vous rattachent à vos semblables, possédant comme eux la raison, étant soumis aux lois de la religion, participant à des biens infinis, vous êtes plus inhumain que les bêtes féroces, et, pour vous occuper de soins inutiles, vous laissez les temples de Dieu dans le dénûment et les privations, et vous ajoutez même à leurs maux. A ne considérer que l'intérêt, vous devriez vous préoccuper beaucoup moins de votre cheval que de votre semblable : plus la personne à laquelle nous faisons du bien est élevée en dignité, plus la récompense qui nous est réservée sera considérable. D'ailleurs n'apercevez-vous pas, en suivant une ligne de conduite opposée, combien d'ennemis vont s'acharner après vous? Qui donc ne vous chargera pas de malédictions? qui ne flétrira pas votre barbarie et votre inhumanité, si l'on vous voit mépriser ainsi vos semblables, leur préférer les brutes elles-mêmes et mettre sur le même rang de préférence, votre habitation et vos meubles? Ne vous a-t-on jamais raconté que les premiers fidèles convertis par les apôtres vendaient leurs maisons et leurs champs pour subvenir aux besoins de leurs frères? Vous, au contraire, vous ravissez au prochain ses champs et ses maisons pour parer tous ces objets dont nous avons déjà parlé, selon vos caprices.

Ce qu'il y a de plus déplorable c'est que, de cette passion, les femmes aussi bien que les hommes en sont possédées; elles poussent leurs maris dans cette funeste voie, elles les entraînent à dépenser bien au delà du nécessaire. Si on leur en fait un reproche, elles répondent par la plus triste des excuses : Nous le faisons, disent-elles, l'un et l'autre. Que dites-vous là, ô femme? Osez-vous bien parler ainsi et mettre sur la même ligne que vos chevaux, vos mules, vos lits et vos marchepieds, le Christ souffrant? Encore ne le mettez-vous pas sur la même ligne, et ne lui réservez-vous que la plus mauvaise part, laissant au reste la meilleure. Ignorez-vous donc que vos biens et vous, lui appartenez entièrement? Ignorez-vous qu'il a formé votre corps, qu'il vous a donné votre âme; que tous les biens que nous possédons en ce monde, c'est lui qui les a distribués? Or, vous ne lui en offrez pas la plus légère partie. Louez-vous une maison sans importance, vous exigez la somme convenue : vous jouissez des créatures du Seigneur, vous avez pour demeure l'univers même, et vous ne donnez rien en retour à votre Dieu, et vous consacrez tout ce qui vous appartient et vous-même à la vaine gloire. La vaine gloire, voilà ce qui dirige tout. Certes, votre cheval n'en sera ni plus fort, ni d'un prix plus élevé, lorsque vous l'aurez paré de ses riches harnais; vous, le cavalier, vous n'en serez pas plus honoré, vous serez peut-être l'objet d'un plus complet dédain. En effet, bien des gens, détournant les yeux du personnage qui monte le cheval, les fixent uniquement sur les ornements de l'animal, aussi bien que sur les serviteurs qui précèdent ou qui suivent, écartant la foule : quant à celui qui marche ainsi escorté, on le hait, on le déteste comme un ennemi. Vous n'aurez rien de pareil à craindre, si vous vous appliquez surtout à parer votre âme : les hommes comme les anges, comme le Dieu des anges, vous tresseront une couronne. Par conséquent, si vous aimez vraiment la gloire, renoncez à votre conduite actuelle, au lieu d'embellir votre habitation, embellissez votre âme, afin de posséder l'éclat et la gloire véritable. En ce moment, vous avez beau vanter l'éclat de votre demeure, l'état de désolation dans lequel vous laissez votre âme vous rend complétement méprisable. Mon langage vous déplaît-il? alors écoutez ce qu'a fait un païen, et vous serez confondu par la philosophie dont il vous a donné la preuve. Ce sage étant entré dans une maison étincelante de marbre et d'or, à la vue des colonnes dont elle était ornée, des tapis précieux qui en couvraient le pavé, cracha au visage du maître de ces lieux. A l'observation qui lui fut faite, il répondit que n'ayant aperçu dans la maison aucun endroit où il lui fût permis de cracher, il en avait été réduit à le faire sur le visage de son hôte.

Histoire du philosophe Aristippe.

Comprenez-vous ce qu'il y a de ridicule à ne s'occuper que du dehors, et combien on est méprisable dans ce cas aux yeux de tous les gens sensés? Comment en serait-il autrement? Je



suppose que votre femme soit couverte de haillons, tandis que ses servantes étaleraient de magnifiques vêtements, le verriez-vous volontiers? ne vous indigneriez-vous pas, et n'en seriez-vous pas profondément blessé? Appliquez à votre âme le même raisonnement : dès lors que vous vous attachez à l'embellissement des murs de votre maison, du pavé, des meubles et de tout le reste; dès lors que vous négligez de répandre d'abondantes aumônes et de pratiquer toute autre vertu, vous assumez le même tort que celui dont je viens de parler, et même un tort beaucoup plus grave. Au fond, entre la maîtresse et la servante, il n'existe pas de différence essentielle; il en existe une entre l'âme et le corps : à plus forte raison en existe-t-il entre l'âme et votre maison, entre l'âme et votre lit, et votre marchepied. Quelle excuse aurez-vous, vous qui couvrez d'argent ces divers objets, et qui laissez votre âme revêtue de haillons hideux et misérables, en proie à la faim, dévorée d'ulcères, déchirée par des bêtes cruelles? Croyez-vous donc que vous pourrez après cela vous glorifier de votre luxe insolent? Ne serait-ce pas de la dernière folie de vous plaire précisément dans un état qui vous accable de ridicule, qui appelle sur vous l'injure et l'opprobre, et qui vous expose à d'horribles châtiments? Je vous en supplie donc et je vous en conjure, pénétrez-vous de ces considérations, rentrez enfin en vous-mêmes, occupez-vous de vos intérêts véritables, et, au lieu de vous appliquer à cette parure du dehors, appliquez-vous à la parure du dedans. De cette manière, ces ornements seront à l'abri de toute insulte, ils feront de nous les égaux des anges, ils nous procureront les biens qui ne changent pas. Puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Je parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice pour l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. »

1. L'Apôtre vient de nous demander une grande pureté de vie; il prétend que nous soyons morts au monde et à l'iniquité, que nous demeurions inaccessibles à l'influence du péché. Or, en cela, il semble nous demander quelque chose de fort difficile, quelque chose qui surpasse l'humaine nature. Pour établir le contraire et prouver qu'il exige moins qu'il ne devrait d'hommes à qui un si précieux bienfait a été accordé; que sa demande est des plus légères et des plus modérées, il s'exprime en ces termes d'un sens tout à fait opposé : « Je parle humainement. » Je me place à un point de vue purement humain et ordinaire; car le mot « humainement, » qu'il emploie, marque la modération dont il use. C'est dans ce même sens qu'il écrivait ailleurs : « Qu'il ne vous arrive d'être tentés que d'une façon humaine; » I *Cor.*, x, 13; c'est-à-dire d'une façon peu redoutable et modérée. « Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice pour l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. » Quoiqu'il y ait entre ces maîtres une différence profonde, je ne demande pour votre nouveau maître qu'un égal dévouement. Assurément un dévouement plus complet eût été plus convenable; d'autant plus que la suzeraineté de ce dernier est plus légitime et plus bienfaisante que la suzeraineté du premier. N'importe; par égard pour votre faiblesse, je n'en demande pas davantage. — Il ne parle pas de leur résolution, de leur empressement, mais de leur chair, pour faire mieux accepter son langage. Là donc impureté, ici sanctification; là l'iniquité, ici justice. Qui serait dès lors assez malheureux, assez infortuné pour servir le Christ avec moins de générosité qu'il n'en a mis à servir le démon et le péché? Ecoutez cependant ce qui suit, et vous vous convaincrez

que nous ne le servons même pas dans cette mesure.

Comme cette proposition, si simple cependant, ne semblait ni digne de foi ni acceptable; comme personne n'eût permis de dire qu'il servait le Christ avec moins de dévouement qu'il n'en avait mis à servir le démon, l'Apôtre va le démontrer et le mettre à l'épreuve de toute objection : pour cela, il esquisse le tableau de notre antique esclavage, et de la manière dont nous l'avons subi. « Lorsque vous étiez esclaves du péché, vous vous affranchissiez de la justice. » Lorsque vous viviez dans le mal, dans l'impiété, dans le sein du désordre, vous étiez si soumis à votre maître, que vous ne pratiquiez aucune sorte de bien. Tel est le sens de ces mots : « Vous vous affranchissiez de la justice; » vous ne lui étiez en rien soumis; entre elle et vous il n'y avait rien de commun. Vous ne vous divisiez pas entre la justice et le péché; vous apparteniez au mal sans partage. Maintenant que vous vous êtes donnés à la justice, que la vertu vous possède aussi tout entiers, et pour que la mesure soit des deux côtés égale, n'accordez au mal absolument rien. Mais la différence n'existe pas seulement entre les deux dominations; elle existe pareillement entre l'acceptation de l'une et l'acceptation de l'autre. C'est ce que Paul met en lumière, en déterminant la matière de notre obéissance d'autrefois et de notre obéissance actuelle. Pour le moment, il n'expose pas les conséquences désastreuses qui en découlent, il se contente de marquer ce qu'il y a de honteux. « Quels avantages avez-vous retirés de ces actes dont maintenant vous rougissez? » L'esclavage qui pesait sur nous était d'une nature telle qu'il suffit d'y penser pour être couvert de confusion. Mais, si le simple souvenir nous rend confus, qu'adviendrait-il à la suite de l'acte lui-même? Voilà donc pour vous maintenant un double avantage : vous n'avez plus à rougir, et vous connaissez l'état dans lequel vous étiez. Alors, au contraire, il y avait pour vous deux choses déplorables : en premier lieu, vous commettiez des actes dont vous auriez dû rougir; en second lieu, vous ne saviez même pas rougir de votre conduite, symptôme beaucoup plus alarmant que le premier; et vous demeuriez toujours sous le joug du même esclavage.

Après avoir noté si clairement les conséquences fâcheuses de ces actes dont il ne faut que rougir, l'Apôtre va droit à la chose elle-même. Quelle est-elle donc? « Le résultat de tout cela, c'est la mort. » La honte ne faisant pas d'impression assez profonde, Paul en vient à ce qui est vraiment terrible, je veux dire, à la mort; encore que son langage précédent eût pu suffire. Car, enfin, il devait y avoir un venin bien puissant dans le péché, puisque l'on était affranchi du châtiment sans pouvoir se soustraire à la honte, conséquence du péché. Qu'attendez-vous donc de l'acte lui-même, alors que le simple souvenir de cet acte vous couvre de rougeur et de confusion, vous qui néanmoins n'avez plus de châtiment à subir, et qui êtes comblés de grâce? Il en est autrement des choses de Dieu. « Maintenant que vous êtes affranchis du péché, maintenant que vous êtes devenus les esclaves de Dieu, le fruit que vous en tirez est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle. » Le fruit du péché, c'est l'ignominie, même après la délivrance; le fruit de la justice est la sanctification. Or, où se trouve la sanctification, règne une confiance sans bornes. La fin du péché, c'est la mort; la fin de la justice, c'est la vie éternelle.

Il y a des biens que nous n'avons qu'en espérance; ceux que nous possédons sont la garantie de ces biens futurs.

2. Il y a donc des biens qui nous ont été donnés, et il y en a dont nous n'avons encore que l'espérance. Les premiers nous sont une garantie des seconds; la sanctification nous est un gage de l'éternelle vie. Vous ne sauriez prétendre que vous n'avez que des espérances; car vous avez déjà cueilli des fruits. Vous êtes délivré du mal et de toutes ces misères dont le souvenir excite la rougeur; vous êtes maintenant l'esclave de la justice, vous avez en partage la sanctification; vous posséderez un jour la vie, et la vie qui ne finit pas. Les choses étant ainsi, soyez pour votre nouveau maître d'un dévouement égal au dévouement que vous témoigniez à votre maître passé. Quoique votre maître actuel soit d'une infinie dignité, quoiqu'il y ait une différence profonde entre le service que vous ferez et la récompense qui le reconnaîtra, je ne vous en demande pas davantage. L'Apôtre s'est

précisément servi de métaphores empruntées à la royauté, de même qu'à la condition militaire; il y revient et ajoute : « La solde du péché, c'est la mort; mais la vie éternelle est la grâce de Dieu par le Christ Jésus Notre-Seigneur. » Il parle de la solde du péché; mais à propos du bien, il n'observe pas la même marche. Au lieu de dire, la récompense de vos bonnes œuvres, il parle de « la grâce de Dieu; » preuve que les hommes n'ont pas été délivrés par eux-mêmes, qu'ils n'ont reçu ni une chose qui leur était due, ni le prix et la rétribution de leurs travaux, et que tout en cette œuvre est le produit de la grâce. Voilà ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, non pas que Dieu nous ait affranchis et qu'il nous ait élevés à une condition meilleure, mais qu'il l'ait fait sans que nous y ayons contribué par nos fatigues et nos sueurs; non pas qu'il nous ait rendus à la liberté, mais qu'il nous ait donné des biens infiniment plus précieux et qu'il nous les ait donnés par son propre Fils. L'Apôtre se livre à ces considérations après avoir traité de la grâce, et avant de rabaisser la loi. De crainte que sa doctrine sur ces deux points ne favorisât notre négligence, il expose avant de passer de l'un à l'autre les règles d'une vie selon Dieu, et il ranime dans le cœur du fidèle l'amour et le zèle de la vertu. En désignant la mort sous le nom de solde du péché, il nous pénètre d'effroi et nous met en garde pour l'avenir. La mention qu'il fait pour les chrétiens de leur condition passée, tout en ravivant leur reconnaissance, les arme de prudence contre les piéges qui les menacent. Mettant fin à ces observations pratiques, Paul revient aux questions dogmatiques dans les termes suivants :

« Ignorez-vous donc, mes frères, car je parle à des hommes qui connaissent la loi?... » Il leur a dit que nous sommes morts au péché; maintenant il fait voir que non-seulement le péché, mais que la loi elle-même n'exerce sur eux aucun empire. Si la loi n'exerce aucun empire sur eux, encore moins le péché. Pour que l'on accepte plus aisément sa doctrine, il éclaircit sa pensée par une comparaison tirée des choses humaines. Tout en paraissant ne donner qu'une raison, il en apporte deux à l'appui de ce qu'il avance : la première résultant de ceci, que son mari une fois mort, la femme n'est plus soumise à sa domination, et devient libre de prendre un nouveau mari; la deuxième résultant de ce que, dans le cas actuel, ce n'est pas seulement le mari, c'est encore la femme qui est morte, d'où résulte un double droit à la liberté. Si, par la mort de son mari, la femme est affranchie de son pouvoir, lorsqu'elle sera morte de plus elle-même, elle jouira certainement d'une liberté plus complète. Toute domination cessant par le premier de ces faits, elle cessera plus complétement par les deux réunis. C'est pour mettre en lumière cette doctrine que l'Apôtre commence en ces termes élogieux pour ceux auxquels il s'adresse : « Ignorez-vous donc, mes frères, car je parle à des hommes qui connaissent la loi? » c'est à savoir, je parle d'une chose manifeste pour tous, connue de tous. Nul d'entre vous n'est sur tous ces points dans l'ignorance. « Ignorez-vous que la loi n'exerce d'empire sur l'homme que durant le temps de sa vie? » Il ne dit pas : Sur le mari, ni sur la femme, mais : « Sur l'homme, » nom générique des deux sexes indistinctement. « Celui qui est mort, est justifié du péché. » Donc, la loi n'a été donnée qu'aux vivants; elle n'a pas été donnée pour les morts. L'entendez-vous proclamer cette double liberté dont nous parlions tout à l'heure?

Ce préambule posé, il en revient à son argument pris de l'exemple de la femme : « La femme mariée est liée par la loi du mariage à son mari, tant qu'il est vivant; mais, s'il vient à mourir, ce lien est rompu pour elle. Conséquemment, si elle a eu commerce avec un autre homme pendant la vie de son mari, elle sera qualifiée d'adultère; mais, son mari une fois mort, elle est affranchie de la loi du mariage, et elle ne sera plus adultère si elle se donne à un autre. » L'Apôtre envisage cette comparaison sous tous les aspects, et toujours avec une précision irréprochable, parce qu'il aperçoit dans cet argument une grande valeur. Le mari représente à ses yeux la loi; la femme, les hommes qui ont embrassé l'Evangile. Cependant, la conclusion s'écarte un peu des prémisses. Logiquement, il aurait dû s'exprimer ainsi : Donc, mes

frères, la loi n'exercera sur vous aucune domination, puisqu'elle n'est plus. Il ne parle pas en ces termes; il lui suffit d'avoir insinué précédemment cette pensée. Dans sa conclusion, pour aplanir les voies à son enseignement, il s'arrête à l'image de la mort même de la femme, et il dit : « Vous donc aussi, mes frères, vous êtes morts à la loi. » L'une et l'autre de ces circonstances, procurant la même liberté, pourquoi ne pas ménager la loi, vu qu'il n'en résultait aucune conséquence fâcheuse? « La femme mariée est liée à son mari par la loi du mariage, tant qu'il est vivant. » Où sont maintenant les détracteurs de la loi? Qu'ils prêtent l'oreille, et ils verront que Paul, malgré les nécessités de son argumentation, se garde bien de mépriser la loi, et qu'il s'exprime sur sa puissance en termes remarquables. Tant que la loi demeure vivante, le juif est lié; déserter la loi, la transgresser encore vivante, c'est se rendre coupable d'adultère; mais l'abandonner quand elle n'a plus de vie, rien en cela de blâmable; car on ne désapprouve point les hommes qui agissent ainsi. « S'il vient à mourir, la femme est dégagée de la loi du mari. »

3. Ainsi, dans la comparaison dont il se sert, l'Apôtre montre la loi privée de vie; ce qu'il ne fait pas dans la conclusion. « Conséquemment, du vivant de son mari, elle sera qualifiée d'adultère. » Comme il insiste sur la culpabilité de ceux qui transgressent la loi encore vivante! Mais la loi étant maintenant abrogée, elle doit justement céder le pas à la foi, sans qu'aucun droit soit violé. « Du vivant de son mari, la femme sera qualifiée d'adultère, si elle entretient des relations avec un autre homme. C'est pourquoi vous aussi, mes frères. » Il était naturel de dire : La loi n'existant plus, vous n'avez plus à craindre d'être qualifiés d'adultères en vous mettant sous l'empire d'un autre. Au lieu de s'exprimer en ces termes, Paul écrit : « Vous êtes morts à la loi. » Mais, si vous êtes morts à la loi, vous n'êtes plus sous la loi. Si la femme, après la mort de son mari, voit ses chaînes brisées, lorsqu'elle sera morte elle-même, elle sera beaucoup plus libre encore. Telle est la science de Paul : il nous montre la loi elle-même, exigeant qu'on l'abandonne, et commandant d'en embrasser une autre; car, le premier mari mort, rien n'empêche la femme d'en épouser un second. Comment en serait-elle empêchée, quand il lui était permis, du vivant du premier, d'accepter la cédule de répudiation? Toutefois, l'Apôtre ne va pas jusque-là; parce que les femmes étaient responsables de cet état de choses, et bien que cela leur fût permis, elles n'étaient pas néanmoins exemptes de toute faute. Trouvant des arguments décisifs dans un ordre de choses inattaquable et irréprochable, Paul n'en va pas chercher ailleurs; il ne pousse pas à ce point l'opiniâtreté. N'est-il pas surprenant que la loi même nous justifie de l'avoir abandonnée, qu'elle réclame elle-même que nous nous donnions au Christ? Elle est morte, nous-mêmes sommes morts pareillement; en sorte qu'elle a été dépouillée de deux manières de son pouvoir.

Paul ne se borne pas à ces affirmations, il nous en expose le motif; après avoir affirmé notre mort, il n'a garde d'omettre la croix, principe de toutes ces merveilles, à laquelle nous devons notre affranchissement. Il ne dit pas seulement : « Vous avez été délivrés; » mais il ajoute : « Par la mort du Seigneur... Vous êtes morts à la loi, mais par le corps du Christ. » A ce motif de faire le bien, il joint celui que lui fournit l'excellence du nouvel homme : « Afin que vous soyez, poursuit-il, à un autre qui est ressuscité d'entre les morts. » — Et si nous ne voulons pas nous unir une seconde fois? auraient pu dire les hommes. Si la loi permet à la veuve de se remarier sans être coupable d'adultère, elle ne lui impose pas ce second mariage. — A cette objection, l'Apôtre répond en démontrant par les bienfaits que nous avons reçus, que nous sommes tenus de le vouloir. Il l'énonçait formellement ailleurs en ces termes : « Vous ne vous appartenez plus; vous avez été achetés à deniers comptants.... Ne devenez pas esclaves des hommes.... Un seul est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui pour eux a souffert la mort. » I *Cor.*, VI, 19-20; VII, 23; II *Cor.*, V, 15. La même pensée nous est insinuée dans ces pa-

roles : « Par le corps du Christ. » Après cela, de plus belles espérances nous sont offertes : « Afin que nous portions des fruits pour Dieu. » Précédemment, vos fruits étaient des fruits de mort; maintenant ce seront des fruits divins.

« Lorsque nous étions assujettis à la chair, nos passions, principes de péchés par la loi, agissaient dans nos membres, et leur faisaient porter des fruits pour la mort. » Tels étaient les fruits du premier homme. Il n'est point écrit : Lorsque nous étions assujettis à la loi ; mais : « Lorsque nous étions assujettis à la chair, » aux œuvres mauvaises, à la vie des sens, pour ne pas prêter le flanc aux hérétiques. Assurément il ne prétend pas que nous ayons été autrefois dans un corps de chair, et que présentement nous en soyons affranchis. En parlant de la sorte, il n'enseigne pas que la loi fut la cause du péché, bien qu'il ne la dégage pas de tout caractère repoussant : par cela seul qu'elle faisait connaître le mal, elle remplissait en quelque façon le triste rôle de délateur. En multipliant les prescriptions pour des sujets disposés à n'en accomplir aucune, elle multipliait pour eux les occasions de chute. Ainsi Paul ne dit pas : Les passions, principes des péchés accomplis sous la loi ; mais : « Les passions, principes des péchés par la loi. » Il n'ajoute même pas : Des péchés qui ont été occasionnés par la loi ; il dit simplement : « Par la loi, » dont la loi nous a découvert ou signalé l'existence. D'autre part, l'Apôtre, ne voulant pas flétrir la chair, ne parle pas des péchés que nos membres faisaient, mais de ceux « qui agissaient dans nos membres, » établissant par là que le principe du mal était ailleurs, dans les pensées motrices, non dans les membres mis en mouvement.

L'âme était en quelque façon le musicien, le corps, l'instrument qui ne résonnait que sous l'impulsion de l'âme. Si quelque dissonance échappe, la responsabilité remonte non à l'instrument, mais au musicien. « Or, maintenant, nous sommes affranchis de la loi. » Remarquez encore ici les ménagements de l'Apôtre pour la chair et pour la loi. Il ne dit pas : C'en est fait de la loi, c'en est fait de la chair ; mais bien : « Nous sommes affranchis. » Et de quelle manière l'avons-nous été? Par la mort, par l'ensevelissement du vieil homme, esclave du péché. Tel est le sens des mots : « Nous sommes morts par celui en qui nous étions retenus. » La chaîne qui nous retenait est brisée ; le péché ne saurait plus nous retenir, toute force lui ayant été ravie. Cependant, ne vous abandonnez pas à l'indifférence et au relâchement. Vous êtes affranchis, sans doute, mais pour servir de nouveau, quoique d'une manière particulière : « Pour servir dans la nouveauté de l'esprit, et non dans la vétusté de la lettre. » Que signifient ces paroles? car il est indispensable de les éclaircir, pour n'avoir pas lieu d'être troublés lorsque ce texte se présentera sous nos yeux. Par le péché d'Adam, le corps de l'homme est demeuré sujet à la mort, à la souffrance, à une foule d'infirmités physiques, il est désormais un coursier indomptable et sans frein ; mais, le Christ étant venu, il a dégagé le corps par le baptême, et il lui a donné les ailes de l'Esprit.

4. Aussi, les épreuves qui nous attendent ne sont-elles pas les mêmes que les épreuves destinées aux hommes de l'antiquité. La carrière à fournir alors ne présentait pas la même facilité qu'aujourd'hui. En conséquence, le Sauveur ne nous demande pas seulement de ne pas commettre d'homicide, comme il était demandé aux Juifs, mais de ne pas nous laisser aller même à de simples mouvements de colère ; il ne nous défend pas seulement l'adultère, il nous défend jusqu'au regard impur ; il ne se contente pas de nous interdire le parjure, il nous interdit tout jurement ; il veut que nous aimions nos ennemis aussi bien que nos amis. En tout le reste, il nous soumet à de plus rudes épreuves. Si nous refusons de lui obéir, la géhenne nous attend, preuve qu'il ne s'agit pas ici de conseils livrés à à notre émulation et à notre zèle, mais d'obligations absolues, de préceptes formels dont la violation entraîne de graves châtiments. De là ces paroles du Christ : « Si votre justice n'est pas plus abondante que la justice des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Or, celui qui n'entrera pas dans ce royaume, aura l'enfer pour inévitable partage. Telle était donc la

pensée de Paul quand il disait : « Le péché n'aura plus d'empire sur vous, car vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce; afin que nous servions Dieu dans la nouveauté de l'esprit, et non dans la vétusté de la lettre. » Il ne s'agit plus maintenant de lettre qui condamne, comme était l'ancienne loi, mais d'Esprit qui vivifie. Chez les Juifs, garder la virginité, c'était chose rare : aujourd'hui, sur tous les points du globe, ce spectacle est donné. Autrefois, un petit nombre d'hommes en arrivaient à mépriser la mort : aujourd'hui, dans les bourgades et dans les villes, on compte d'innombrables légions de martyrs, hommes ou femmes. Ensuite vient la solution d'une difficulté qui se présentait, solution par laquelle l'Apôtre établit sa doctrine. Il ne se hâte pas de la donner au préalable ; il attend que l'objection ait été posée, et alors il profite de la nécessité qui lui est faite de la résoudre pour exposer sa pensée et s'exprimer de façon à blesser moins vivement ceux qui l'écoutent. Il vient de parler de la nouveauté de l'esprit et de la vétusté de la lettre ; il poursuit en ces termes :

« Que dirons-nous donc? la loi est-elle un péché? Gardons-nous de le croire. » Ne venait-il pas de dire : « Les passions, principes de péchés par la loi, agissaient dans nos membres... Le péché n'exercera plus sur vous son empire ; car vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce. Il n'y a ni loi, ni prévarication. La loi fut introduite, afin que le péché abondât... La loi ne produit que la colère? » Or, tous ces textes, paraissant défavorables à la loi, l'Apôtre veut corriger l'impression qu'ils ont déterminée ; c'est pourquoi il se demande : « Que dirons-nous donc ? la loi est-elle un péché? Gardons-nous de le croire. » Avant de prouver ce qu'il annonce, il s'efforce de gagner les bonnes grâces de son auditeur et de détruire l'impression défavorable que ce dernier a pu ressentir. Dès qu'il sait parfaitement à quoi s'en tenir sur ses dispositions, il cherche avec lui ce qu'il pourrait y avoir d'embarrassant en cette matière, et, sans supposer que l'objection vienne d'ailleurs, il la pose lui-même en commun avec son interlocuteur. Au lieu de s'exprimer ainsi : Que dirai-je ? il prend le nombre pluriel : « Que dirons-nous donc? » comme s'il s'agissait d'une délibération commune, d'un point à examiner en assemblée publique; comme si cette difficulté naissait moins de son esprit que de la suite des idées et de la vérité de sa doctrine. Que la lettre tue, que l'Esprit vivifie, personne ne le niera : c'est une vérité incontestable et à l'abri de toute contradiction. Mais, s'il n'y a point de difficulté sur cette question, que dirons-nous de la loi ? Qu'elle est un péché? Gardons-nous de le croire. Il reste donc à résoudre cette difficulté. Voyez-vous comment il amène à lui son contradicteur, et comment, avec le ton magistral qui lui convient, il aborde la solution de la difficulté. Cette solution, quelle est-elle? Assurément, la loi n'est point péché. « Mais je n'ai connu le péché que par la loi. » Admirez la sagesse profonde de l'Apôtre. Ce que n'est pas la loi, il l'établit par la manière dont l'objection est formulée; ce point établi dans un sens agréable aux Juifs, il les amènera plus aisément à reconnaître un autre point d'une moindre importance. Ce point, quel est-il ? « Je n'ai connu le péché que par la loi. Je n'aurais pas non plus connu la convoitise si la loi ne m'avait pas dit : Vous ne convoiterez pas. » C'est ainsi qu'il en arrive par degrés à déclarer d'abord que la loi dénote le péché, puisqu'elle lui donne l'existence. Toutefois, la faute n'en est pas à la loi, mais à la malice des Juifs. En cela il confondait les Manichéens, qui, eux aussi, accusaient la loi. Après ces mots, en effet : « Je n'ai connu le péché que par la loi ; je n'aurais pas connu la convoitise si la loi ne m'avait pas dit : Vous ne convoiterez pas ; » il ajoute : « A l'occasion du commandement, le péché a produit en moi toute convoitise. »

5. C'est une apologie complète de la loi. « L'occasion survenant, » le péché, non la loi, a déchaîné la convoitise, et le contraire de ce que voulait la loi est arrivé ; ce qui n'était pas malice réfléchie, mais faiblesse. Lorsque nos désirs rencontrent un obstacle, la flamme de la convoitise acquiert une plus vive ardeur. Mais la loi n'en était pas le principe : elle s'opposait à votre désir pour vous éloigner du mal; c'est

Apologie complète de la loi.



le péché, je veux dire votre nonchalance, votre volonté mal disposée, qui a tout détruit. Lorsque le malade use mal à propos du remède, la faute n'en est pas au médecin ; elle remonte au malade lui-même. Dieu ne nous a pas donné la loi pour attiser la concupiscence; il nous l'a donnée pour l'éteindre : si le contraire est arrivé, à nous la faute, non à la loi. Celui qui refuserait au malade qui, sous l'action de la fièvre demande à boire, le breuvage qu'il réclame et redoublerait ainsi l'ardeur de sa soif, ne saurait être blâmé ; c'est au médecin à défendre, au malade à se soumettre. Mais, si le péché a trouvé dans la loi l'occasion, c'est que les hommes changent par leur méchanceté le bien en occasion de mal. C'est ainsi que le diable causa la perte de Judas ; il lui inspira la passion de l'argent et lui suggéra de dérober celui qu'on destinait aux pauvres : ce ne fut pas la bourse remise entre ses mains qui transforma ce misérable en voleur, ce fut la perversité de ses sentiments. Il décida pareillement Adam à manger du fruit de l'arbre et le fit chasser du paradis : le fruit de l'arbre ne fut pas non plus la cause de cette désobéissance, quoiqu'il en ait été l'occasion. Paul s'exprime plus vivement au sujet de la loi ; n'en soyez pas surpris : l'Apôtre insiste sur ce point afin de ne pas prêter le flanc aux esprits imbus d'idées différentes et de donner à sa doctrine un caractère inattaquable. Ne vous arrêtez donc pas à ces paroles prises en elles-mêmes; tenez compte en même temps du motif qui les lui inspire; de la folie des Juifs, veux-je dire, et de leur incroyable esprit de contention, avec lequel il voulait en finir : bien qu'il semble l'adversaire de la loi, il ne tient pas à la déprécier, mais plutôt à triompher de ce misérable travers.

S'il fallait faire un crime à la loi de fournir une occasion de péché, le même grief serait à bon droit invoqué contre le Nouveau Testament; car il contient aussi bien des lois sur des questions très-nombreuses et d'une haute importance. Il en serait de même, non-seulement à propos de la concupiscence, mais à propos de tout mal, quel qu'il soit. « Si je n'étais point venu, et si je ne leur avais point parlé, disait le Sauveur, ils n'auraient point de péché. » *Joan.*, XV, 22. Par conséquent, le Sauveur est pour les Juifs l'occasion d'une faute plus grande et d'un plus grave châtiment. Parlant du règne de la grâce, Paul s'écriait : « Combien sera plus redoutable, à votre avis, le supplice mérité par celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu ? » *Hebr.*, X, 29. Voilà donc un châtiment dont l'exceptionnelle gravité est due à un exceptionnel bienfait. De même l'Apôtre déclare les Gentils inexcusables, parce que ni la raison dont la lumière les éclairait, ni la création dont ils contemplaient la beauté, ne les avaient rendus assez sages pour les amener au culte et à la connaissance du Créateur.

Ainsi, les méchants trouvent toujours dans les choses les meilleures l'occasion de supplices plus considérables. Ce ne sera pas pour nous une raison d'invectives contre les bienfaits du Seigneur. Nous les tiendrons, au contraire, en plus haute estime, et nous flétrirons la perversité de ceux qui en ont usé pour le mal. Suivons à l'égard de la loi la même conduite : c'est facile assurément; toutefois, une difficulté se rencontre. D'où vient ce langage de Paul : « Je ne connaîtrais pas la convoitise si la loi ne me disait : Vous ne convoiterez pas? » Or, quelle serait la cause du déluge, supposé que l'homme n'ait point antérieurement à la loi connu la convoitise? Comment expliquer la destruction de Sodome? De quoi donc veut parler l'Apôtre? — D'une recrudescence et d'un accroissement de la convoitise. C'est pour cela qu'il ne dit pas : Elle a produit en moi la convoitise ; il dit : Toute convoitise, marquant ainsi la vivacité de ce sentiment. — Mais de quelle autorité pouvait être une loi qui n'aboutissait qu'à raviver les passions? — D'aucune assurément; elle ne pouvait être que gravement nuisible. Aussi la loi n'est en aucune façon responsable de cette excitation des passions ; la nonchalance des hommes auxquels elle était donnée, en est la cause. Le péché l'a fait, mais à l'occasion de la loi, quoique la loi fût dirigée vers un but diamétralement opposé. Force demeurera donc au péché; seulement, encore une fois, la faute en revient non à la loi, mais à la lâcheté des sujets

de la loi. « Avant la loi, le péché était comme mort, » c'est-à-dire moins connu. Les hommes qui vivaient antérieurement à la loi, connaissaient bien le mal qu'ils faisaient; ils le connurent mieux cependant lorsque la loi leur eut été donnée; le connaissant mieux, ils furent plus coupables. Avoir la conscience seule pour accusatrice n'était pas la même chose que d'être à la fois blâmé formellement et par la conscience et par la loi. « Moi aussi je vivais autrefois sous la loi. » En quel temps, s'il vous plaît? Avant Moïse. Son devoir est de montrer que la loi n'a fait que surcharger soit d'une manière positive, soit d'une manière négative, l'humanité. Quand je vivais sans loi, ma culpabilité était moindre. « Mais, dès que le commandement est venu, le péché s'est mis à revivre. Pour moi je suis mort. » En apparence, c'est un acte d'accusation contre la loi : au fond, c'est plutôt un éloge. La loi n'a pas créé le péché; de caché qu'il était, elle l'a mis en lumière; ce qui fait précisément l'éloge de la loi. Avant qu'elle parût, on péchait sans en avoir connaissance; la loi venue, les hommes y gagnèrent, à défaut d'autre chose, la claire connaissance de la nature de leurs actes; ce qui ne devait pas peu contribuer à les éloigner du péché. S'ils ne se sont pas éloignés, il n'en faut pas accuser la loi, qui n'avait rien omis pour parer à ce résultat : il n'en faut accuser que les hommes, dont la volonté, contre toute attente, a été dépravée.

6. Il n'était pas, à coup sûr, selon la raison, que leur désavantage fût la conséquence des choses naturellement destinées à leur être utiles. De là ces mots de l'Apôtre : « Il s'est trouvé que le commandement, qui devait servir à me donner la vie, n'a servi qu'à me donner la mort. » Il ne dit pas, que ce commandement est devenu pour lui la mort, ni qu'il lui a donné la mort. « Il s'est trouvé, » dit-il, écartant ainsi le sens étrange et inadmissible qu'on aurait pu prêter à ses paroles, et rejetant sur les hommes toute la responsabilité. Si vous aviez bien examiné la direction de la loi, vous auriez vu qu'elle conduisait à la vie et qu'elle n'avait pas d'autre raison d'être. Si, au lieu de la vie, elle a eu la mort pour conséquence, la faute en est à celui qui a mis le principe à exécution, non au principe lui-même. Cette pensée devient encore plus manifeste par les paroles suivantes : « Car à l'occasion du commandement, le péché m'a séduit et m'a tué par le commandement même. » Toujours c'est le péché qu'il met en cause; toujours la loi qu'il justifie. « Par conséquent, conclut-il, la loi est sainte, le commandement est saint, juste et bon. » Mais exposons, si vous le trouvez bon, les interprétations qui dénaturent ces textes; il en résultera, je l'espère, une clarté plus grande en faveur de celle que nous avons donnée.

Le péché toujours condamne, la loi toujours justifiée.

Il y a des esprits qui prétendent qu'il n'est pas ici question de la loi de Moïse : selon les uns, Paul parlerait de la loi naturelle; selon d'autres, du commandement fait à l'homme dans le paradis. Cependant le but que Paul poursuit constamment, c'est l'abrogation de la loi mosaïque, tandis qu'il ne se préoccupe pas des autres commandements, et avec raison. Remplis de terreur et protégés par la loi de Moïse, les Juifs opposaient à la grâce une résistance acharnée. Quant au commandement du paradis terrestre, ni l'Apôtre, ni aucun autre écrivain sacré ne l'a désigné sous le simple nom de loi. Pour que cette conclusion ressorte évidemment des propres paroles de l'Apôtre, examinons-les de près et reprenons les choses de plus haut. Après avoir expliqué aux fidèles le genre de vie qu'ils devaient mener, il leur disait : « Ignorez-vous, mes frères, que la loi n'exerce d'empire sur l'homme que durant le temps de sa vie? » Donc, conclut-il, « vous êtes morts à la loi. » S'il parlait de la loi naturelle, il s'ensuivrait que nous n'aurions aucune loi de ce genre, c'est-à-dire que nous serions de pire condition que des brutes. Heureusement, il n'en est pas ainsi, loin de là. Touchant le précepte du paradis, inutile d'insister et d'amonceler en pure perte des arguments pour établir une vérité généralement reconnue. D'où vient donc ce langage de l'Apôtre : « Je n'aurais pas connu le péché sans la loi? » C'est qu'il parle, non d'une connaissance incomplète, mais d'une connaissance qui ne laissait rien à désirer. Or, si vous appliquez ce texte à la loi naturelle, comment expliquer la suite des

idées? « Moi aussi, ajoute-t-il, je vivais autrefois sans la loi. » Ni Adam, ni quelque homme que ce soit, n'a vécu en dehors de la loi naturelle : dès que le premier homme eut été formé par le Seigneur, il en reçut cette loi et devint ainsi le citoyen de l'univers. En outre, jamais vous ne verrez le commandement fait au premier homme désigné sous le nom de loi, tandis que la loi de Moïse est qualifiée de commandement juste et saint et de loi spirituelle. La loi naturelle ne nous a pas été donnée par l'Esprit saint, puisqu'elle nous est commune avec les Grecs, les barbares et tous les hommes. Il est donc évident que l'Apôtre parle en tous ces endroits de la loi de Moïse : c'est pour cela qu'il l'appelle sainte. « A la vérité, dit-il, la loi est sainte, le commandement est saint, juste et bon. » Encore que les Juifs, quand la loi leur eut été donnée, se fussent livrés à l'injustice, à l'avarice et à la luxure, la loi n'en conservait pas moins sa vertu, de même que l'incrédulité ne saurait enlever à la foi en Dieu la valeur qui lui est propre. Donc, je le répète, toutes ces raisons prouvent jusqu'à l'évidence qu'il est uniquement question de la loi mosaïque.

« Eh quoi! ce qui était bon est redevenu mortel pour moi? Nullement; c'est le péché qui s'est montré ce qu'il est, à savoir péché. » La volonté perverse est apparue sous son véritable aspect, on a vu quel grand mal c'était que l'inclination violente aux vices, que l'action et la pensée infectées de corruption; car ce sont là autant de principes du mal. L'Apôtre charge davantage ce tableau, en montrant la grandeur de la grâce du Christ, la grandeur du mal dont elle a délivré le genre humain, mal que les remèdes mis en usage aggravaient, au lieu de le guérir, que ceux-là mêmes appelés à le combattre ne faisaient qu'augmenter. De là ce qui suit : « En sorte que, par le commandement même, la malice du péché a dépassé toute mesure. » Voyez-vous comment l'action de la loi sur le péché devient étroite, et comment le réquisitoire contre le mal n'en fait pas moins ressortir la vertu de la loi? Ce n'est pas peu de chose que d'avoir mis à nu la gravité du péché, d'avoir exposé à tous les yeux et fait apprécier comme il le méritait le venin qu'il renfermait, ainsi qu'il résulte des paroles précédentes : « En sorte que, par le commandement même, la malice du péché a dépassé toute mesure. » La grandeur du mal, la gravité du péché, le commandement seul nous les a révélées. Par les mêmes considérations, l'Apôtre nous enseigne qu'il n'y a point opposition entre la grâce et la loi, mais seulement que la première l'emporte en dignité sur la seconde. Ne vous arrêtez pas à ce fait, que les hommes auxquels la loi a été donnée en sont devenus plus mauvais; considérez que, loin d'avoir été destinée à étendre la malice des hommes, la loi était destinée à la détruire. Si elle n'a pas pu y réussir, tenez-lui compte de ses desseins et n'en admirez que davantage la puissance du Christ, qui est parvenue à triompher de ce mal aux racines si profondes, à l'extirper et à l'exterminer sans retour. Quand on vous parle du péché, ne vous représentez pas un principe secret et dominateur, mais l'action mauvaise sans cesse en mouvement, qui commence dès qu'elle se produit, qui cesse d'être dès que le mal est commis. Tel est donc le but pour lequel la loi a été donnée; jamais elle ne saurait avoir pour fin le bouleversement et la ruine de l'ordre de la nature, mais seulement de porter remède au mal dont la volonté est le principe.

7. Les législateurs profanes n'ignorent pas plus cette vérité que ne l'ignore l'humanité elle-même. Ils ne s'appliquent à réprimer que le mal provenant de la perversité de la volonté; quant à celui qui est inhérent à la nature elle-même, ils songent d'autant moins à le détruire, que ce n'est pas possible. Ce qui est naturel ne saurait être modifié; j'ai eu déjà l'intention de vous le dire dans nos précédents entretiens. Laissons donc toute question semblable de côté, pour nous occuper exclusivement d'applications morales. Il est vrai que ce sont là pour nous les questions les plus importantes. Affranchissons-nous du vice, mettons en pratique la vertu, nous prouverons ainsi que le vice n'est point imposé à l'homme par une fatalité naturelle; et à ceux qui demandent quelle est l'origine du mal, nous répondrons par nos œuvres plus en-



core que par nos paroles, de manière à les réduire au silence, puisque, possédant la même nature qu'ils possèdent eux-mêmes, nous ne serons pas courbés sous le joug des mêmes passions. Ne nous arrêtons donc pas à ce qu'il y a de pénible dans l'exercice de la vertu; songeons plutôt à la possibilité qu'il y a de la mettre en pratique; songeons en outre que la bonne volonté de notre part nous la rendra extrêmement facile. Vous m'opposerez peut-être le plaisir que le mal procure. Oui, mais quelle en est la fin? Le mal conduit à la mort, comme le bien conduit à la vie. Si cela vous semble bon, examinons l'un et l'autre, indépendamment de cette fin : nous nous convaincrons que bien des souffrances sont inséparables du mal, que bien des joies sont l'effet de la vertu.

Connaissez-vous rien de plus misérable qu'une conscience mauvaise? rien de plus doux qu'une conscience paisible? Non, il n'est rien qui nous déchire, qui nous torture aussi cruellement qu'une conscience bourrelée; rien qui nous donne plus de confiance et qui facilite plus notre essor qu'une bonne conscience. Nous trouverons des preuves de cette vérité dans les faits qui se passent autour de nous. Voyez les malheureux qui, plongés dans un cachot, attendent tous les jours la sentence qui va décider de leur sort : vous aurez beau leur servir une table délicate et abondante, ils sont plus misérables que les mendiants occupés à ramasser du bois le long des chemins. A ces derniers la conscience ne reproche aucun crime : pour les premiers, les châtiments que leur conduite criminelle appelle sur leur tête, empoisonnent toute sorte de volupté. Pourquoi parler des prisonniers? Les hommes libres et fortunés dont la conscience élève une voix accusatrice, sont de condition pire que les ouvriers vivant du travail de leurs mains. Ne déclarons-nous pas extrêmement malheureux les gladiateurs que nous voyons dans des lieux mal famés, se livrer à la débauche, à la gloutonnerie et à l'intempérance, parce que tous ces plaisirs ont pour fond de tableau une mort violente? Si ce genre de vie semble doux à ceux qui le poursuivent, remettez-vous en mémoire un mot que je vous ai dit souvent, à savoir qu'il ne faut pas s'étonner que le méchant ne prenne pas en horreur ce qu'il y a d'amertume et de peine dans le mal. Cette chose si détestable paraît aimable à ceux qui l'ont prise en partage. Mais ce n'est pas à nos yeux une raison suffisante pour les déclarer vraiment heureux; au contraire, nous les estimons d'autant plus malheureux qu'ils ne se rendent pas compte du triste état auquel ils se sont réduits.

Que dire des impudiques, de ces hommes qui, pour un plaisir d'un instant, se condamnent à un ignoble esclavage, à des dépenses incessantes, à des craintes continuelles, à une vie comparable à la vie de Caïn; à une vie même pire, car à la crainte du présent se joint pour eux la crainte de l'avenir, la crainte de tous leurs semblables, de leurs amis et de leurs ennemis, de ceux qui les connaissent et de ceux qui ne les connaissent pas? Même durant le sommeil, ils ne sont pas affranchis de ces angoisses; leur mauvaise conscience les obsède de songes épouvantables, source pour eux de nouveaux tourments. Bien différente est la condition de l'homme chaste et pudique, sa vie s'écoule dans le calme et la liberté. Rapprochez, je vous prie, des plaisirs sensuels si rapides, des terreurs incessantes qui assiégent les débauchés, des courts efforts que demande la chasteté, ce calme sans fin de la vie, et dites-moi si le bonheur n'est pas de ce côté-ci et non de l'autre. Prenons maintenant l'homme qui veut s'emparer des richesses d'autrui; n'a-t-il pas également des peines sans nombre à dévorer? ne lui faut-il pas ajouter les démarches aux démarches, flatter portiers, esclaves et hommes libres, recourir aux menaces et à l'intimidation, montrer un front d'airain, passer des nuits sans sommeil, trembler et ne voir de toute part que des sujets d'anxiétés et de soupçons? Il en est tout autrement de l'homme qui dédaigne les richesses : à lui la tranquillité, la sécurité, la douceur inaltérable de la vie. Examinez quelque passion mauvaise que ce soit, partout vous verrez de grands désordres, partout de redoutables écueils. Chose admirable, les commencements de la vertu seuls sont pénibles; le reste devient ensuite aisé, la peine en est bannie. C'est bien différent pour le vice :

après un plaisir d'un instant viennent les tortures et les douleurs qui font oublier promptement le plaisir. De même que l'homme auquel une brillante récompense est assurée, ne fait aucune attention aux épreuves présentes ; de même l'homme que le supplice attend après le plaisir, ne saurait goûter ce plaisir sans mélange : la crainte l'empoisonne complétement. A considérer les choses de près, on trouvera que, avant même le châtiment réel, la douleur fera sentir son aiguillon au moment où le mal se commet.

8. Cherchons-en la preuve, si vous le voulez bien, chez les ravisseurs du bien d'autrui, chez les hommes encore à qui la richesse est venue n'importe comment. Allons jusqu'à supposer qu'il n'y a plus ici ni de frayeurs, ni de dangers, ni d'angoisses, ni de craintes, ni de soucis ; que le riche en question ne se préoccupe de rien et qu'il est tranquille sur la solidité de sa fortune ; quel plaisir goûtera ce personnage ? Direz-vous qu'il est heureux des biens au sein desquels il se trouve ? Mais ces biens ne lui laissent précisément pas un seul moment de joie ; plus il en désirera, plus ses tortures augmenteront. Le désir ne donne de plaisir que lorsqu'il s'arrête, lorsqu'il ne prétend pas aller plus loin. Si nous avons soif, nous n'éprouvons de satisfaction qu'en buvant autant que nous le désirons : tant que la soif nous tourmente, en vinssions-nous à épuiser toutes les sources, nous continuerions de souffrir ; nous aurions beau mettre des fleuves à sec, nos tourments ne feraient que redoubler. Que l'or vous donne tous les biens de la terre, si votre cupidité grandit en proportion de vos possessions, vos tortures n'en seront que plus vives. Donc, parce que vous aurez dans votre maison de grandes richesses, ne croyez pas que vous en serez plus heureux pour cela ; vous n'en jouirez qu'à la condition de ne pas en vouloir davantage : si vous aspirez à ce que vous n'avez pas, vos tourments n'auront pas de trêve. Impossible d'apaiser cette passion ; plus vous avancerez dans cette voie, plus le terme reculera devant vous. N'est-ce pas une folie, une inconcevable folie que de prétendre réaliser l'impossible ? Eloignons-nous donc de ce premier principe de nos maux ; ne touchons même pas à la cupidité : s'il nous arrive d'y toucher, retirons-nous sur-le-champ, selon le conseil que nous donne le sage au sujet de la courtisane : « Retirez-vous, ne tardez pas ; ne vous approchez pas de la porte de sa maison. » *Prov.*, v, 8. Je vous en dirai tout autant de l'amour des biens de la terre : si vous vous engagez dans ce labyrinthe, il vous sera bien difficile de revenir en arrière. De même que vos efforts ne triompheront pas du gouffre dans lequel vous serez tombé, de même vous ne tomberez pas dans le gouffre de la convoitise sans vous perdre, vous et tout ce qui vous appartient.

La concupiscence nous cause une infinité de malheurs.

A nous donc de veiller dès les commencements ; fuyons, je vous en prie, les maux qui n'ont pas d'importance, car il en résulte souvent d'autres extrêmement graves. L'homme qui dit à chaque faute qui se présente : ceci n'est rien, cet homme court à sa ruine. Il n'en faut pas davantage pour ouvrir la porte au mal, pour introduire le voleur, pour renverser les remparts de la forteresse ; il suffit de dire en toute occurrence pareille : Il n'y a rien à craindre. Les petites maladies engendrent les maladies sérieuses, lorsqu'elles sont négligées. Esaü n'aurait point été frustré des bénédictions paternelles s'il n'eût pas vendu son droit d'aînesse ; s'il ne se fût pas rendu indigne de ces bénédictions, il n'en fût pas venu à former le dessein de mettre son frère à mort. Si Caïn n'eût pas voulu quand même le premier rang, et s'il eût laissé le tout à l'appréciation de Dieu, il n'eût pas été jugé inférieur à son frère Abel ; si, ce jugement porté, il eût tenu compte de l'avertissement qui lui fut donné, il n'eût pas songé à frapper son frère ; le fratricide commis, s'il se fût repenti, si, à l'appel de Dieu, il n'eût pas opposé d'insolentes réponses, il n'eût pas subi le sort affreux qui devint son partage. Les hommes qui vivaient antérieurement à la loi, n'étant descendus au fond de l'abîme du mal que par suite de leur nonchalance, qu'arrivera-t-il de nous à qui de plus difficiles combats sont proposés, si nous ne veillons sur nous-mêmes de la façon la plus sérieuse, si nous ne nous appliquons à étouffer les étincelles de nos passions, avant que l'incendie soit

allumé? Commettez-vous de fréquents parjures, ne travaillez pas seulement à les éviter, interdisez-vous toute sorte de jurements, et vous n'aurez plus à concevoir d'inquiétude : au fond, il est plus difficile de ne pas commettre de parjure en conservant l'habitude de jurer, qu'en ne jurant absolument pas. Vous livrez-vous à des injures, à des outrages, à de mauvais traitements à l'égard du prochain, imposez-vous la loi de ne jamais vous abandonner à la colère, de ne jamais élever la voix, et vous aurez atteint le mal jusque dans sa racine. La luxure et l'impureté dominent-elles votre cœur, imposez-vous la loi de ne jamais regarder une femme, de ne jamais monter au théâtre, et de ne pas aller sur l'agora examiner curieusement la beauté des personnes qui s'y trouvent. Il est plus facile de ne pas regarder une femme, que d'apaiser le tumulte qui se déclare à la suite du regard et du désir qui en est la conséquence. Dès le principe, la lutte est aisée : il n'y aura même pas de lutte à soutenir, à moins que nous ne soyons les premiers à donner accès à l'ennemi, et à recevoir la semence du mal. Voilà pourquoi le Christ condamne quiconque jettera sur une femme d'impudiques regards : il veut nous épargner de plus rudes épreuves; il nous commande de rejeter l'ennemi loin de notre maison, avant qu'il y soit fortifié, quand il n'y a point de difficulté à le faire. A quoi bon nous imposer des peines inutiles, à quoi bon provoquer le combat, alors qu'il vous est facile de dresser votre trophée sans en venir aux mains, et d'obtenir le prix de l'épreuve, sans épreuve aucune? Encore une fois, il en coûte moins de s'interdire tout regard sur une belle femme que de demeurer chaste après l'avoir regardée: à parler exactement, il n'en coûte rien de ne pas la regarder; il en coûte beaucoup, il en coûte extrêmement de surmonter les révoltes qui suivent le regard.

9. Puis donc qu'il en coûte moins, que dis-je? puisqu'il n'en coûte rien, et qu'il en résulte au contraire pour nous un précieux avantage, pour quelle raison irions-nous de gaîté de cœur nous précipiter dans un abîme de maux? Outre que l'homme dont le regard ne se fixera pas sur une femme dominera plus aisément tout sentiment d'impureté, il sortira encore de cette épreuve plus chaste et plus fort, au lieu que celui dont le regard ne connaît pas de frein ne se soustraira qu'avec peine à la tentation, si même il réussit à s'y soustraire, et remportera sûrement quelque blessure. Manifestement, l'homme qui ne regardera pas de beauté séduisante, demeurera supérieur à tout désir relatif aux jouissances matérielles. Au contraire, celui qui aura conçu le désir du regard, laissera la pensée mauvaise pénétrer dans son cœur, et ce n'est qu'après mille souillures seulement qu'il pourra s'en délivrer, si toutefois il parvient à repousser la tentation. Pour nous préserver de ces dangers redoutables, le Christ nous défend, avec l'homicide tout sentiment de colère; avec la fornication, tout regard impur; avec le parjure, tout jurement quel qu'il soit. Il ne s'arrête même pas à ces limites en fait de vertu; après nous avoir imposé cette loi, il nous marque un but encore plus élevé. Quand il nous a inspiré l'horreur du sang répandu, quand il nous a fait un crime de la colère, il nous a ordonné d'être prêt à souffrir toute sorte d'épreuves, à souffrir tout ce que notre ennemi voudra nous faire souffrir, à nous offrir de plus à des épreuves supérieures, de manière à vaincre par votre magnanimité sa propre fureur. Le Sauveur, en effet, ne nous dit pas: Si l'on vous frappe sur une joue, supportez-le patiemment et sans mot dire; il nous recommande de présenter l'autre joue : « Présentez-lui, nous dit-il, l'autre joue. » *Matth.*, v, 39. Alors, vraiment, ce sera pour vous un triomphe admirable que de vous offrir à plus d'affronts qu'on ne veut vous en imposer, et de dépasser, par la mesure de votre générosité, la mesure de la méchanceté d'autrui. De la sorte, vous viendrez à bout de la fureur de vos ennemis, vous recevrez dans votre seconde action la récompense de la première, et vous ferez succéder à la colère la douceur. Ainsi, toujours il dépend de nous de subir le mal ou de ne pas le subir; cela ne dépend jamais de nos ennemis. Je vais plus loin, et j'ajoute qu'il dépend de nous, non-seulement de ne pas souffrir de mal, mais de recevoir du bien.

La vigilance nous prémunit contre bien des maux.

Certes, il y a là de quoi s'étonner que, avec de la vigilance, nous n'ayons rien à craindre des autres, et que nous puissions retirer un bien des injures et du mal qu'ils s'efforceraient de nous infliger. Réfléchissez, en effet : Une personne vous a insulté; de vous il dépend de transformer cette insulte en un sujet de louanges. Si vous repoussez l'insulte par l'insulte, vous augmentez votre honte; si vous répondez à l'insulteur par de bonnes et douces paroles, les personnes présentes feront votre éloge et publieront votre belle action. Il est donc en notre pouvoir de changer les insultes qui nous viennent d'ailleurs en bienfaits. Ainsi en est-il à propos des pertes d'argent, des persécutions et de tout autre genre de maux. Rendre le bien pour le mal, c'est mériter une double couronne? et pour la patience que l'on a montrée, et pour le bien que l'on a rendu. Si donc on vient vous dire : Tel individu ne cesse de vous injurier et de parler mal de vous à tout propos; faites à celui qui vous parle ainsi l'éloge de votre calomniateur : ce sera la meilleure vengeance que vous en pourrez tirer. Les gens qui vous entendront, n'eussent-ils aucun sentiment, ne pourront pas ne pas vous admirer, et ne pas considérer votre détracteur comme une bête fauve de la pire espèce, puisqu'il vous fait du mal sans en avoir reçu de vous, au lieu que vous dites du bien de lui quand vous n'en avez reçu que du mal. De la sorte, il vous sera facile de réduire à néant tous les propos qui auront été prononcés. Nous plaindre lorsque nous sommes atteints par la calomnie, c'est accepter en quelque manière la vérité du reproche qui nous est adressé; n'en faire aucun cas, c'est prouver à qui l'entend que l'on est au-dessus de semblables reproches et de semblables soupçons.

Examinez donc combien d'avantages vous avez à suivre cette ligne de conduite. En premier lieu, vous vous affranchissez de l'émotion et du trouble; de plus, et cet avantage est le plus considérable de tous, vous effacez vos péchés, comme les effaça le publicain en acceptant les injures du pharisien orgueilleux; en outre, vous exercez ainsi votre âme à la philosophie, vous obtenez l'admiration de vos semblables, et vous écartez la pensée même des fautes qu'on vous reproche. Si vous conceviez quelque désir de vengeance, j'ajouterai qu'il sera satisfait, car Dieu demandera compte à votre ennemi de ses procédés, et votre propre manière d'agir sera pour lui un châtiment cuisant avant même le châtiment que lui réserve la divine justice. Il n'est rien qui pique plus vivement un insulteur que le mépris ouvert de ses insultes. Tels seront donc les précieux et nombreux avantages que nous devrons à des sentiments inspirés par la philosophie; ce sera tout l'opposé si nous préférons ouvrir notre âme à des sentiments mesquins et petits. Nous nous déshonorerons nous-mêmes, nous donnerons à croire que nous sommes coupables des crimes qu'on nous reproche, notre âme sera pleinement livrée au désordre, nous comblerons de joie notre ennemi, nous irriterons le Seigneur, et nous aggraverons nos péchés passés. Pénétrons-nous bien de toutes ces considérations, évitons le gouffre du ressentiment, retirons-nous dans le port de la patience; et, conformément à la promesse du Christ, nous y trouverons le calme, et nous arriverons à la possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Nous savons que la loi est spirituelle; mais moi, je suis charnel et vendu au péché. »

1. Après avoir parlé du développement que le mal avait pris, de la supériorité que le péché avait conquise sous la loi, du résultat obtenu, résultat contraire à celui pour lequel la loi avait été donnée; et ces considérations diverses ayant jeté le trouble dans l'Esprit du fidèle auquel l'Apôtre s'adresse, il en expose les raisons et les conséquences, après avoir préalablement justifié la loi de tout soupçon injurieux. Entendre dire que le commandement avait fourni au péché l'occasion de se produire, que, le comman-

dement existant, le péché avait paru de nouveau, séduisant et frappant ainsi à mort, c'était être réduit à regarder la loi comme la cause de ces maux; pour prévenir un raisonnement pareil, l'écrivain sacré prend en main l'apologie de la loi; et, non-seulement il la justifie mais il en fait un éloge complet. Après quoi il ajoute, non comme s'il en prenait la défense, mais comme s'il parlait conformément au sentiment général: « Nous savons que la loi est spirituelle. » Qu'elle soit spirituelle, semble-t-il dire, c'est une vérité manifeste, reconnue de tout le monde. Elle est donc bien loin d'être le principe du péché, la cause des maux qui ont eu lieu. Considérez de quelle manière il fait l'éloge sans restriction de la loi, et l'apologie qu'il en donne. En la déclarant spirituelle, il nous montre en elle une école de vertu, une ennemie irréconciliable du vice; car être spirituel, c'est précisément éloigner de tout péché : or, c'est là le rôle de la loi, qui mettait en œuvre la terreur, les avis, les châtiments, les observations, les mérites, en vue de ramener les Juifs dans les voies de la justice. — Mais comment le péché a-t-il pu exister sous un maître si remarquable? — Prenez-vous-en à la nonchalance des disciples. D'où ces paroles de l'Apôtre : « Mais moi, je suis charnel; » parlant en la personne de l'homme qui avait vécu sous la loi et antérieurement à la loi; « je suis vendu au péché. » En même temps que la mort, les passions ont fait irruption en moi. En devenant sujet à la mort, le corps est devenu sujet à la concupiscence, à la colère, à la douleur, à une infinité de maux. Seule une grande philosophie peut préserver la raison, menacée par là d'être précipitée sans retour dans le gouffre du péché. Sans doute, ces passions n'étaient pas le péché; mais elles y conduisaient infailliblement, à moins de frein pour les retenir. Ainsi, pour prendre un exemple, la convoitise n'est point péché; mais, si vous n'y mettez pas des bornes, si vous ne lui imposez pas les remèdes du mariage, si vous allez jusqu'à désirer des femmes qui ne vous appartiennent pas, vous devenez coupable d'adultère, non pas précisément à cause de la convoitise elle-même, mais à cause du désordre auquel elle vous entraîne. Admirez ici la sagesse de Paul : il n'a pas sitôt fait l'éloge de la loi, qu'il remonte aux temps antiques; et en montrant dans quel état se trouvait l'humanité quand la loi lui fut donnée, il établit la nécessité de l'avénement de la grâce; thèse qu'il a toujours à cœur de démontrer. Ces mots, « vendu au péché, » ne concernent pas uniquement les hommes qui vivaient sous la loi, ils concernent aussi les hommes qui vivaient avant la loi et dès le commencement du monde.

Sagesse de saint Paul.

Ensuite vient l'explication de cette vertu et de cet esclavage. « Ce que je fais, je ne le comprends pas. » Qu'est-ce à dire, je ne le comprends pas? Je l'ignore. En quel temps a-t-il pu en être ainsi? Nul n'a péché, demeurant dans l'ignorance. C'est une preuve du soin avec lequel il faut choisir ses expressions; puisque dès qu'on s'écarte de la pensée de l'Apôtre, il en résulte des absurdités sans fin. Si les hommes péchaient dans l'ignorance, ils n'avaient point à craindre de châtiment. Plus haut, l'Apôtre avait dit : « Sans la loi, le péché est mort, » non pas tant pour nous apprendre que les hommes péchaient sans le savoir, que pour marquer la connaissance imparfaite qu'ils avaient de ce qu'ils faisaient. En conséquence de quoi, ils étaient soumis à une punition, mais à une punition moindre. De même, dans ces paroles : « Je ne connaissais pas la convoitise, » il ne faut pas voir désignée une ignorance complète, mais l'absence d'une connaissance parfaitement claire. De même encore ces mots : « La loi a produit en moi toute convoitise, » ne signifient pas que la convoitise soit l'œuvre du commandement, mais que le péché, à l'occasion du commandement, a ravivé l'ardeur de la convoitise. Pareillement, dans le texte qui nous occupe, « ce que je fais, je ne le comprends pas, » il ne faudrait pas voir indiquer un défaut total d'intelligence. Comment se complairait-on dans la loi, selon l'homme intérieur? Quel sens donc attacher à ces mots : « Je ne le comprends pas? » — Je suis dans les ténèbres, je suis entraîné, je suis violenté, je ne comprends pas sur quelle pente je glisse. Nous disons bien, nous aussi : Je ne sais vraiment pas comment un tel est venu m'entraîner. Par là nous avouons

moins notre ignorance que nous ne dénonçons les embûches, les ruses, les manœuvres dont nous avons été victimes. « Car je ne fais pas ce que je veux; je fais ce que je hais. » Comment ignorez-vous ce que vous faites? Si vous exercez le bien, si vous haïssez le mal, vous en avez la pleine connaissance. Par conséquent, cette expression : « Ce que je ne veux pas, » n'exclut pas la libre volonté, pas plus qu'elle n'implique de nécessité ni de violence. Si nous péchions nécessairement au lieu de pécher librement, les châtiments réservés au péché n'auraient plus de raison d'être. Mais, de même que par les mots, « je ne le comprends pas, » l'Apôtre ne désignait pas une ignorance complète; de même par ceux-ci, « je ne veux pas, » il n'exprime pas l'intervention de la nécessité, mais seulement la désapprobation qu'il inflige à ses actes. Si tout autre était sa pensée en disant : « Ce que je ne veux pas, je le fais, » pourquoi n'ajoute-t-il pas : La nécessité m'y contraint, une force insurmontable ne me le permet pas? Or, il n'ajoute rien de tel; il dit seulement : « Ce que je hais, » pour nous montrer que par les mots, « je ne veux pas, » il n'a pas prétendu avoir été dépouillé de toute liberté. Quel sens donc prêter à cette expression, « ce que je ne veux pas? » Ce que je ne saurais louer, ni approuver, ni aimer. Ce qui s'explique encore mieux par les paroles suivantes : « Mais ce que je hais, je le fais. Or, si je fais ce que je ne veux pas, je reconnais que la loi est bonne. »

2. Notre âme n'est donc pas complétement dépravée; nos actes mêmes en font ressortir la dignité : même quand elle commet le mal, elle le commet en le haïssant. On ne saurait faire un plus grand éloge de la loi, soit naturelle, soit écrite. Certainement, la loi est bonne, puisque je me fais un crime à moi-même de ne l'avoir pas écoutée, puisque mon action mauvaise ne m'inspire que de la haine. Or, si la loi était le principe du péché, comment à la fois obéir à la loi et prendre en horreur le commandement qu'on en aurait reçu? « Je reconnais donc que la loi est bonne. Maintenant, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. Car je sais que le bien n'habite pas en moi, je veux dire dans ma chair. » Ce texte est l'arme favorite des hommes qui déprécient la chair et qui la rejettent du nombre des œuvres de Dieu. Que répondre à ce propos? Ce que nous répondions naguère à propos de la loi, à savoir, que dans le texte présent, comme plus haut, il faut entendre tout ceci du péché. L'Apôtre ne dit pas, en effet : La chair le fait; au contraire : « Ce n'est pas moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. » Quoiqu'il observe que le bien n'habite pas dans la chair, cela ne prouve pas qu'elle soit mauvaise et ne saurait constituer un crime à sa charge. Nous reconnaissons bien que l'âme est au-dessus de la chair, qu'elle lui est supérieure en dignité; nous n'avouons pas cependant que la chair soit son ennemie déclarée, qu'elle soit mauvaise : elle doit obéir à l'âme comme la cithare au musicien, comme le navire au pilote. Or, il ne règne aucune opposition entre la cithare et le navire d'un côté, le pilote et le musicien de l'autre; il existe plutôt entre eux des rapports d'une convenance parfaite, encore que la dignité des uns l'emporte de beaucoup sur la dignité des autres. Prétendre que l'art ne réside pas dans la cithare, ni l'habileté dans le navire, mais qu'il faut rapporter l'un à l'artiste, l'autre au pilote, ce n'est pas s'exprimer en détracteur, c'est plutôt marquer la différence qui existe entre l'artiste et l'instrument dont il se sert. C'est ainsi que l'Apôtre, en disant : « Le bien n'habite pas dans ma chair, » loin de rabaisser le corps, fait ressortir l'excellence de l'âme; car c'est à l'âme qu'est départi le soin d'user et de jouer de l'instrument.

Telle est la pensée de Paul; il déclare qu'à l'âme appartient le pouvoir souverain; il divise l'homme en deux parts, le corps et l'âme : la chair, étant dépourvue d'intelligence et de raison, ne saurait marcher sans recevoir d'ailleurs son mouvement; l'âme, en raison de son intelligence, peut discerner ce qu'il est bon de faire, ce qu'il est bon de ne pas faire. Toutefois, il ne lui est pas loisible de diriger son coursier comme elle le voudrait; la responsabilité incombe à la chair sans doute, mais surtout à l'âme, qui, connaissant à merveille ce qu'il convient de faire, ne le met pas à exécution. « Le vouloir, je l'ai

bien ; mais accomplir ce que je veux, je ne saurais. » Ces mots, « je ne saurais, » n'expriment ni l'ignorance ni l'hésitation, mais un des effets, une des embûches du péché. L'Apôtre expose plus clairement sa pensée dans ce qui suit : « Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. Si donc je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi. » Voilà donc l'âme et le corps complétement dégagés de toutes les accusations, lesquelles retombent entièrement sur l'action mauvaise. L'âme ne voulant pas le mal, elle n'en est plus responsable; l'homme ne le faisant pas, le corps ne l'est pas davantage, et la volonté mauvaise se trouve seule en cause. Car il existe une différence radicale entre l'âme, le corps et la volonté pervertie : les deux premières substances sont l'œuvre de Dieu; la volonté mauvaise est notre œuvre : c'est un mouvement selon une direction déterminée dans laquelle nous entraînons notre âme. En elle-même, la volonté est également l'œuvre de Dieu; mais la volonté pervertie est l'œuvre de notre activité. Elle nous appartient de tout point.

« Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi. » Une certaine obscurité règne sur ce passage : quelle est donc la pensée qu'il renferme? J'approuve la loi, dit l'Apôtre, au fond de ma conscience; quand je veux faire le bien, je sens qu'elle m'approuve et qu'elle encourage ma volonté : je trouve en elle mon repos, et elle, de son côté, loue pleinement ma détermination. D'où il suit que, dès le principe, la connaissance du bien et du mal nous a été donnée, puisque la loi mosaïque elle-même et la volonté font échange réciproque de louanges. Plus haut, l'Apôtre ne disait pas : Je suis instruit par la loi; mais bien : « Je consens à la loi; » ni actuellement : Je suis éclairé par elle, mais : « Je trouve en elle ma satisfaction. » Je suis heureux de lui obéir, comme elle l'est de me voir disposé à faire le bien. Conséquemment, la volonté du bien et la haine du mal étaient deux sentiments primordiaux dans la nature humaine; la loi qui survint ne fit que flétrir la plupart des fautes qui se commettaient, et que louer les bonnes actions. Il n'y a donc de sa part qu'un rôle de simple témoignage et de légère influence, pas autre chose. Malgré les éloges qu'elle me prodigue, même quand je me complais en elle et quand je veux le bien, le mal habite encore en moi, et son action se fait encore sentir. De là il résulte que pour l'homme disposé au bien, la loi n'est un auxiliaire qu'au point de vue de l'identité des prescriptions de cette loi et de la détermination de la volonté. Une clarté parfaite ne distinguant pas cette doctrine, Paul va plus loin, il l'explique en montrant comment le mal est là toujours présent, et comment la loi vient en aide à quiconque se propose de faire le bien. « Selon l'homme intérieur, je me délecte dans la loi de Dieu. » Je connaissais le bien auparavant; le trouvant encore dans une loi écrite, je l'approuve sans réserve. « Mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat la loi de mon esprit. »

Le péché qualifié de loi contraire.

3. Voici de nouveau le péché qualifié de loi contraire, non certes à cause de l'excellence du péché, mais à cause de la soumission sans bornes des hommes qui lui obéissent, comme nous voyons Mammon traité de maître, le ventre de divinité, non pas assurément à cause de leur valeur intrinsèque, mais eu égard aux sentiments de bien des mortels. L'Apôtre donne ici le nom de loi au péché, par allusion aux hommes qui lui sont aveuglément soumis et qui craignent de briser tout lien avec lui, comme le craignent, par rapport à la loi, les hommes auxquels la loi a été donnée. Cette loi est en opposition avec la loi naturelle; car c'est elle que désignent ces mots, « à la loi de mon esprit. » De là combats et luttes, dont la loi naturelle supporte tout l'effort; car la loi de Moïse ne changea guère la situation. Ni l'une ni l'autre pourtant, l'une en enseignant le bien, l'autre en le louant, n'obtinrent de grands résultats, et le péché fut d'une telle violence, qu'à lui demeura la victoire. A la vue de la défaite que l'humanité subit dans le combat, Paul s'exprime en ces termes : « J'aperçois une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me tient captif. » Il ne dit pas : Une loi qui m'a vaincu, mais : « Qui me tient captif sous la loi du péché. » Il ne dit pas



non plus : Sous la violence, sous la loi de la chair, mais : « Sous la loi, » sous la tyrannie, sous l'empire « du péché. » Pourquoi dit-il : « Une loi qui est dans mes membres? » Ceci ne tire guère à conséquence. Loin d'identifier nos membres au péché, l'Apôtre marque formellement la différence qui existe entre eux : la chose qui est dans une autre se distingue à merveille de celle dans laquelle elle est. Donc, ni le commandement n'est le péché, parce qu'il a fourni au péché l'occasion de se produire; ni la chair n'est le péché, parce que le péché se sert de la chair pour nous faire la guerre. A ce compte, l'âme elle-même serait mauvaise; et elle le serait d'autant plus qu'en elle se trouve le principe de nos actions. Mais non, il ne saurait en être ainsi. Qu'un magnifique palais, que la demeure d'un grand prince servît de résidence à quelque brigand ou à quelque usurpateur, on ne saurait en rejeter la faute sur l'édifice lui-même, et l'on devrait la laisser aux auteurs de l'usurpation. Les ennemis de la vérité n'ont pas compris à quel point de démence leur impiété les entraînait. Ils ne se bornent pas à faire à la chair son procès, ils vont jusqu'à calomnier la loi. Bien que la chair soit mauvaise, la loi sera toujours excellente, car elle est en opposition et en lutte constante avec la chair; si, au contraire, la loi est mauvaise, la chair devra être bonne, puisque, d'après nos adversaires, elle est pareillement en opposition avec la loi. Comment osent-ils soutenir que l'une et l'autre sont l'œuvre du démon, puisqu'elles impriment des directions opposées? Voyez-vous les inconséquences de l'impiété? Combien sont différents les enseignements de l'Eglise! Elle ne condamne qu'une chose : le péché. Les deux lois que Dieu nous a données, la loi naturelle et la loi mosaïque, ne sont en lutte qu'avec le péché, non avec la chair. La chair non plus n'est pas le péché; c'est un instrument créé par Dieu qui nous facilite la pratique de la vertu, dès que nous déployons une vigilance sérieuse; tels sont les enseignements qui nous sont donnés.

« Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » Telle est la violence du péché, qu'il vient à bout de vaincre l'âme, malgré la prédilection de celle-ci pour la loi. Vous ne sauriez prétendre, dit l'Apôtre, que le péché triomphe de ma résistance en raison de mon aversion et de mon éloignement pour la loi, la loi possédant toutes mes sympathies et mes préférences, la loi me servant de refuge; mais elle n'a pu sauvegarder celui qui lui demandait un asile, et le Christ seul a sauvé les hommes qui se réfugiaient près de lui, tant est grande la vertu de la grâce! Paul ne s'exprime pas d'une manière aussi formelle. C'est en gémissant, en soupirant profondément, comme s'il se trouvait privé de tout secours, c'est en exposant son isolement complet qu'il nous fait comprendre la puissance du Sauveur. « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » La loi n'a pu le faire, pas plus que la conscience; quoique j'approuve le bien, et qu'à cette approbation j'ajoute une résistance ouverte au mal; car l'expression, « une loi qui combat, » marque une attitude de lutte et de résistance. D'où nous viendra donc l'espérance du salut? « Je rends grâces à Dieu, poursuit l'Apôtre, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » C'est ainsi qu'il démontre la nécessité de la grâce, et qu'il établit l'unité des œuvres du Père et du Fils. Encore que ces grâces soient rendues au Père, le Fils est le principe de ces actions de grâces. Toutefois, ne croyez pas que par ces mots, « qui me délivrera de ce corps de mort? » l'Apôtre invective contre la chair. Il ne dit pas : De ce corps de péché, mais : « De ce corps de mort; » à savoir, de ce corps mortel, voué à la mort; non de ce corps auteur de la mort : preuve, non du mal qui réside dans la chair, mais de l'atteinte profonde que la chair a subie. On dira bien d'un homme pris par les barbares qu'il est devenu barbare; par où l'on exprime, non sa qualité de barbare, mais sa captivité sous la puissance des barbares. C'est dans le même sens que le corps est appelé un corps de mort, parce qu'il est sous la puissance de la mort, non parce qu'il est le principe de la mort. Aussi Paul demande-t-il qu'on le délivre, non du corps, mais du corps en tant que mortel, pour nous apprendre, je le répète, que la passibilité le rend plus accessible aux coups du péché.



4. Vous demanderez peut-être pourquoi les châtiments décernés contre les pécheurs avant la grâce, puisque le péché exerçait une domination si tyrannique? — C'est que les préceptes de la loi étaient d'une nature telle que, malgré cette domination du péché, il était possible aux hommes de les observer. Ces préceptes étaient loin d'offrir une rigueur extrême : il était permis de jouir des richesses, il n'était pas interdit d'avoir plusieurs femmes, ni de se livrer à la colère, pourvu qu'on ne dépassât pas les bornes de la justice, ni de savourer le plaisir dans une mesure convenable. L'indulgence de la loi écrite allait jusqu'à ne pas imposer des obligations qui résultaient de la loi naturelle. La monogamie était une de ces obligations de la loi naturelle, comme nous l'affirme le Christ dans ces paroles : « C'est là ce que fit le Seigneur dans le principe, il les créa mâle et femelle. » *Matth.*, XIX, 4. Or, la loi mosaïque ne défendait pas de chasser une femme pour en prendre une autre ; elle ne défendait pas non plus d'en avoir deux en même temps. Il est plusieurs autres points que ne contenait pas la loi écrite et que les hommes de l'antiquité, conduits par la simple lumière de la loi de nature, observaient avec fidélité. Ce ne fut donc pas une charge extraordinaire pour les Juifs que l'Ancien Testament, vu la modération des prescriptions qu'il leur imposait. Si donc ils ne les accomplirent pas, leur lâcheté seule en fut la cause. Voilà pourquoi Paul rend grâces à Dieu de ce que le Christ, traitant les choses de haut, tout en nous remettant les fautes passées, nous a rendus capables de fournir une carrière plus noble. « Je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ. » Passant maintenant sous silence cette question du salut, sur laquelle il n'y a plus de difficulté, il aborde une question plus élevée, il infère des raisons déjà exposées que non-seulement nos fers ont été brisés, mais que nous n'avons plus à redouter pour l'avenir d'esclavage.

« Il n'y a donc pas de condamnation maintenant pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, et qui ne marchent pas selon la chair. » L'Apôtre n'avance cette doctrine qu'après avoir rappelé dans quel état l'humanité se trouvait antérieurement. Ce n'est qu'après avoir dit : « Je sers donc par mon esprit la loi divine; par ma chair, au contraire, je sers la loi du péché, » qu'il ajoute : « Il n'y a donc plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Il prévoit l'objection de ceux qui pourraient lui représenter que, le baptême reçu, bien des fidèles pouvaient retomber dans le péché. Aussi ne se contente-t-il pas de parler de « ceux qui sont dans le Christ Jésus, » et ajoute-t-il : « Qui ne marchent pas selon la chair ; » preuve que notre indifférence est la seule cause de nos chutes. Il nous est facile aujourd'hui de ne pas marcher selon la chair ; autrefois c'était fort difficile. Il l'établit ensuite d'une autre manière en ces termes : « La loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus m'a rendu à la liberté. » Il donne à l'Esprit le nom de loi de l'Esprit, de même qu'il avait appelé le péché loi de péché. Ainsi avait-il également désigné la loi de Moïse. « Nous savons que la loi est spirituelle. » Quelle différence entre l'une et l'autre? Elle est profonde et sans mesure. Si la loi mosaïque est spirituelle, la loi du Christ est Esprit. En quoi l'une se distingue-t-elle de l'autre? En ce que l'une a été seulement donnée par l'Esprit, au lieu que l'autre donne avec profusion l'Esprit à ceux qui la reçoivent. En l'appelant loi de vie, il la distingue de la loi du péché, non de la loi de Moïse. Lorsqu'il disait : « Vous avez été délivrés de la loi de mort et de péché, » ce n'était pas de la loi mosaïque qu'il était question ; car nulle part il ne la désigne sous le nom de loi de péché. Or, comment une loi qu'il a toujours proclamée juste et sainte, ennemie du péché, l'inféoderait-il maintenant au péché? C'est donc uniquement de la loi qui combat la loi de l'Esprit qu'il est fait mention.

A cette guerre redoutable il a été mis fin par la grâce de l'Esprit, laquelle a mis à mort le péché, tout en nous facilitant la lutte par la récompense anticipée qui nous est donnée et par les secours puissants qu'elle nous assure dans le cours de l'épreuve. Selon sa coutume, l'Apôtre passe du Fils à l'Esprit, de l'Esprit au Fils et au Père, et il rapporte tout à la divine Trinité. Il vient de s'écrier : « Qui me délivrera de ce corps de mort? » Et il a conclu en disant que le Père

le délivrera par le Fils. C'est ensuite l'Esprit saint qui, avec le Fils, lui rendra la liberté : « La loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus, m'a rendu à la liberté. » C'est enfin de nouveau le Père et le Fils : « Ce qu'il était impossible de faire à la loi que la chair affaiblissait, Dieu l'a fait en envoyant son propre Fils revêtu d'une chair semblable à la chair du péché, lequel a condamné le péché dans la chair. » Cela semble une défaveur jetée sur la loi; toutefois, quiconque examinera les choses de près, y découvrira un éloge de la loi, qu'il montre en parfait accord avec la loi du Christ, et ordonnant ce qu'il ordonne lui-même. Il ne s'exprime pas ainsi : Ce qu'il y avait de mauvais dans la loi; mais en ces termes : « Ce qu'il y avait d'impossible, ce en quoi elle était rendue impuissante; » au lieu de dire : Ce en quoi elle était un principe, une occasion de péché. Encore la raison de cette faiblesse, la recherche-t-il dans la chair, non dans la loi, « que la chair affaiblissait, » désignant, par ce nom de chair, non la substance même de notre corps, mais nos instincts charnels. C'est donc là une apologie complète de la chair et de la loi; ce qui suit tend à la même conclusion.

5. Et vraiment, si la loi eût été l'ennemie du Sauveur, comment le Christ lui serait-il venu en aide, comment aurait-il donné la justice que la loi promettait, comment lui aurait-il prêté la main et condamné le péché dans la chair, œuvre qui n'avait pas encore été accomplie; car, dans l'âme, le péché avait été déjà condamné par la loi. Faudrait-il en inférer que l'œuvre la plus importante a été réservée à la loi, que la moins importante a eu pour auteur le Fils unique de Dieu? Assurément non. Dieu a été l'auteur de la première de ces œuvres, lui qui a donné aux hommes la loi, soit naturelle, soit écrite. Cependant, l'œuvre principale n'eût servi de rien, si l'œuvre la moins importante n'eût pas été accomplie. A quoi bon connaître ce que vous devez faire, si vous ne le mettez pas en pratique? Cette connaissance, loin de vous être avantageuse, ne fera qu'aggraver votre condamnation. Celui-là seul qui a sauvé l'âme a dompté la chair. Enseigner était chose facile; montrer la voie qui rendait aisée l'observation de ces enseignements, là était le point vraiment admirable. Telle est la raison de la venue du Fils de Dieu; il n'a quitté la terre qu'après nous avoir mis en possession de ce secret. Ce qu'il y a de merveilleux en tout cela, c'est la manière dont il a rempli sa mission victorieuse; car ce n'est point d'une chair autre que la nôtre qu'il s'est revêtu, il a pris cette même chair avec toutes les misères dont elle était couverte. Tandis qu'on maltraite une femme de basse condition, une habituée de l'agora, le fils du prince déclare qu'elle est sa mère et l'arrache aux mains qui la frappent : ainsi a fait le Christ. Il s'est proclamé Fils de l'homme, il est venu en aide à l'homme et il a condamné en lui le péché. Désormais, ce dernier n'a plus osé maltraiter notre chair; lui-même a été mortellement frappé : en sorte que ce n'est point la chair, mais le péché qui a été atteint et frappé de mort.

Peut-on rien concevoir de plus prodigieux? Le prodige serait beaucoup moindre, si la victoire n'était pas l'apanage de la chair; la loi aussi triomphait du péché : ce qui fut extraordinaire, c'est que la chair concourût elle-même à dresser ce trophée, c'est qu'elle remportât sur le péché une magnifique victoire, elle que le péché avait si souvent terrassée. Que de résultats inattendus! Le péché ne triomphe pas de la chair, premier résultat; le péché est vaincu, et il l'est par la chair, deuxième résultat; car, n'être pas vaincu n'est pas autant que vaincre l'ennemi par lequel on était précédemment terrassé en toute rencontre : troisième résultat, à la défaite du péché s'est joint le châtiment. Ce n'est pas en ne péchant pas que le Sauveur triompha du péché, c'est en mourant qu'il le vainquit et le condamna, de sorte que le péché vit un ennemi terrifiant dans cette même chair qu'il méprisait souverainement naguère. Voilà comment le péché fut vaincu, comment la mort qui avait été l'effet du péché fut détruite. Tant que le péché ne s'attaqua qu'à des pécheurs, il les frappa de mort, et c'était justice; mais quand il osa livrer à la mort un corps auquel tout péché se trouvait étranger, cet acte inqualifiable fut sa condamnation. Voyez-vous toutes ces victoires : le péché vaincu et condamné par la chair

dont il ne triomphe plus, la chair le condamnant et le condamnant comme ayant agi contre toute justice. Elle le convainquit au préalable d'avoir violé le droit, en sorte que la condamnation portée par elle ne fut pas simplement l'effet de la force et de la puissance, mais l'expression de la droite justice. Tel est le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Il a condamné le péché dans la chair ; » il l'a convaincu d'avoir fait le mal, et il l'a condamné en conséquence.

C'est donc le péché qui est condamné constamment, et non la chair, que nous voyons triomphante sous la sentence même qui le frappe. Il est écrit que le Fils s'est revêtu d'une chair semblable à la nôtre : n'en concluez pas qu'il ait pris une chair d'une différente nature. S'il est question de ressemblance, c'est parce qu'il a été parlé du péché. Effectivement, le Christ n'a pas eu de chair pécheresse, mais une chair impeccable, semblable à notre chair infectée du péché parce qu'elle était de la même nature. Il est donc incontestable que la chair n'est pas mauvaise par nature. Le Sauveur ne se revêtit pas d'une chair différente de la première, il n'en changea pas non plus la substance pour ouvrir le combat contre le péché. La laissant telle qu'elle était par elle-même, il voulut que dans ce combat elle remportât la victoire sur le péché ; la victoire remportée, alors il la ressuscita et lui conféra l'immortalité. Que m'importe, observerez-vous, puisque toutes ces choses ont été accomplies dans la chair du Sauveur ? — Il vous importe beaucoup, surtout à vous ; car tout cela s'est fait afin « que la justification de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair. » Que signifie ce mot : « La justification de la loi ? » La fin, le but, la mise en œuvre de cette même loi. Que vous demandait la loi, qu'exigeait-elle de vous? Que vous fussiez exempt de péché. C'est là ce qui nous a été octroyé par le Christ : à lui de combattre et de vaincre, à nous de jouir de sa victoire. — Nous ne commettrons donc plus de péché? — Nous n'en commettrons assurément pas, si nous nous préservons du relâchement et de la nonchalance ; d'où ces paroles : « En nous qui ne marchons pas selon la chair. » Parce que le Christ vous a débarrassé de la lutte contre le péché, parce que la justification de la loi ne laisse en vous rien à désirer, le péché ayant été condamné dans votre chair, n'allez pas négliger toute précaution. Ecoutez ce que vous dit l'Apôtre : « Il n'y a plus de condamnation ; » pour qui ? « Pour ceux qui ne marchent pas selon la chair. » Il exige la même condition pour ceux en qui s'accomplira la justification de la loi ; il exige même davantage. Après avoir dit ces mots : « Afin que la justification de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, » il ajoute : « Mais selon l'esprit ; » preuve qu'il ne suffit pas de renoncer au mal, et qu'il faut de plus faire le bien. Vous combler de biens, c'est le rôle du Seigneur ; les conserver, c'est le vôtre. Pour vous, le Christ a consommé la justification de la loi, par suite de laquelle vous n'êtes plus placés sous le coup de la malédiction.

6. N'allez donc pas abandonner le trésor précieux qui vous a été remis ; gardez-le avec un soin jaloux. On vous apprend ici que le baptême ne vous suffit pas pour le salut, et que vous devez, après l'avoir reçu, mener une vie digne de la grâce qui vous y est accordée. C'est donc un nouvel argument en faveur de la loi. Lorsque nous avons embrassé la foi du Christ, il nous reste à travailler de tous nos efforts à ce que cette justification consommée par le Christ demeure en nous et ne souffre pas d'altération. « En effet, ceux qui vivent selon la chair recherchent les choses de la chair ; ceux, au contraire, qui vivent selon l'esprit, recherchent les choses de l'esprit. Or, l'amour des choses de la chair, c'est la mort ; l'amour des choses de l'esprit, c'est la vie et la paix. Car l'amour des choses de la chair est ennemi de Dieu ; il n'est point soumis à la loi de Dieu, et il ne peut l'être. » Même dans ce langage, il n'y a pas contre la chair un acte d'accusation. Tant qu'elle demeure à sa place, il n'en résulte rien de fâcheux ; mais quand nous lui lâchons les rênes et que, franchissant toute limite, elle se révolte contre l'âme, alors elle devient un principe de ruine et de corruption, non à cause de sa nature, mais à cause du désordre et de la violence auxquels elle est abandonnée. « Ceux qui vivent selon l'esprit recherchent les choses

de l'esprit; car l'amour des choses de la chair, c'est la mort. » Il n'y a pas : La nature de la chair, la substance de notre corps; mais : « L'amour, » sentiment auquel on peut remédier et que l'on peut détruire. En s'exprimant de cette façon, l'Apôtre ne prétend pas attribuer à la chair une pensée qui lui soit propre; il parle des mouvements grossiers qui entraînent l'âme, et il désigne la chair par son instinct le moins noble, de même que souvent il désignera sous ce nom de chair l'homme tout entier, y compris son âme. « L'amour des choses de l'esprit. » Il est question ici de l'âme en tant que spirituelle, comme plus bas dans ce passage : « Or, celui qui sonde les cœurs, connaît le sentiment de l'esprit. » *Rom.*, VIII, 27. L'amour des choses spirituelles nous procure plus de biens que l'amour des choses de la chair ne nous cause de maux. Ces biens sont résumés dans ces deux-ci : « La vie et la paix; » par opposition aux maux désignés dans ces deux textes : « L'amour des choses de la chair, c'est la mort; car l'amour de la chair, c'est l'inimitié de Dieu, » ce qui est encore pire que la mort. Quant à la raison d'être de cette mort et de cette inimitié, c'est que « la chair n'est point soumise à la loi de Dieu; elle ne peut même s'y soumettre. »

Toutefois, que ces mots : « Elle ne peut même s'y soumettre, » ne vous troublent pas; cette difficulté sera sans peine résolue. Ce que l'Apôtre qualifie de sens de la chair, d'amour des choses de la chair, c'est la pensée en tant que grossière, terrestre, soupirant après les choses et les œuvres de la chair : cette pensée, voilà celle qui ne saurait se soumettre au Seigneur. — Mais quelle espérance de salut nous restera-t-il si le méchant ne peut pas devenir bon? — Ce n'est pas la doctrine de l'Apôtre. Est-ce que Paul n'est pas devenu bon? N'en a-t-il pas été de même du larron, de Manassès, des Ninivites, de David après sa formidable chute, de Pierre après son reniement? Est-ce que le chrétien qui s'était rendu coupable de fornication ne rentra pas dans le troupeau du Christ? Est-ce que les Galates, qui étaient déchus de la grâce, ne retournèrent pas à leur dignité première? L'Apôtre ne dit conséquemment pas que le méchant ne saurait se convertir; il dit qu'il ne saurait obéir à Dieu tant qu'il demeurera méchant; mais, s'il se convertit, il redeviendra bon et se courbera sans peine sous le joug du Seigneur. Car ce n'est pas de l'homme qu'est énoncée cette impossibilité de la soumission à la volonté divine; c'est de l'œuvre mauvaise qu'il est dit qu'elle ne saurait être bonne; comme si l'on disait : Jamais la fornication ne sera la chasteté, jamais le vice ne sera la vertu. C'est le mot de l'Evangile : « Un mauvais arbre ne peut pas donner de bons fruits. » *Matth.*, VII, 18.

Nous devons en inférer, non pas l'impossibilité pour le pécheur de revenir à la justice, mais l'impossibilité pour celui qui persévère dans le mal de porter des fruits de salut. Il n'est pas écrit, en effet : Un mauvais arbre ne peut devenir bon; mais : Un arbre qui demeure mauvais ne peut donner de bons fruits. Qu'un pécheur puisse se convertir, le Sauveur nous le montre dans une autre parabole où l'ivraie devient du bon grain. Aussi défendait-il de l'arracher : « Ne l'arrachez pas, disait-il, de peur d'arracher en même temps le bon grain, » *Matth.*, XIII, 29, c'est à savoir, le bon grain qu'elle doit donner. C'est donc le mal qui reçoit de l'Apôtre le nom de sentiment de la chair, et, sous le nom du sentiment de l'esprit, c'est la grâce et l'action, inspirées par la volonté rendue bonne, qui sont désignées. Il n'est question, dans aucun de ces textes, de la nature et de la substance de l'homme, mais uniquement du mal et du bien. Ce qui vous a été impossible dans la loi, vous deviendra maintenant possible; avec le secours de l'Esprit, il vous sera facile de marcher dans les sentiers de la justice sans y rencontrer d'obstacle. Il ne suffit pas de ne pas marcher selon la chair, il faut marcher de plus selon l'esprit; de même il ne suffit pas pour le salut d'éviter le mal, il faut encore pratiquer le bien. Or, vous le pratiquerez si vous abandonnez votre âme à la direction de l'esprit, si vous obligez la chair à ne pas sortir des limites qui lui sont imposées. De cette manière, elle deviendra spirituelle; au lieu que, si nous vivons avec nonchalance, notre âme elle-même deviendra de chair.

7. De ce que la nécessité n'est pour rien dans



le bienfait dont vous avez été favorisé, de ce que tout a été fait avec une pleine et entière liberté de volonté, de vous il dépend de devenir une chose ou une autre. Tout ce qui devait être accompli par le Sauveur l'a été : le péché ne combat plus contre la loi de notre esprit, il ne lui impose pas son joug, comme il le faisait auparavant. Ce joug a été brisé, ce combat a cessé; les passions ont été comprimées, elles tremblent et frémissent sous la grâce de l'Esprit. Si maintenant vous éteignez le flambeau, si vous renvoyez l'écuyer, si vous ne voulez plus du pilote, n'attribuez qu'à vous-même le naufrage. Assurément, la pratique de la vertu présente aujourd'hui beaucoup moins de difficulté qu'autrefois, et le culte de la philosophie est beaucoup plus accessible et beaucoup plus parfait. Comparez à ce qui se passait sous le règne de la loi ce qui se passe aujourd'hui sous le règne de la grâce : des vertus qui paraissaient alors au-dessus des forces de la nature humaine, la virginité, le mépris de la mort et des souffrances, nous les voyons maintenant pratiquées sur toute la terre, chez les Scythes, les Thraces, les Indiens, les Perses, et une infinité de nations barbares, aussi bien que chez nous. Des chœurs de vierges, des tribus de martyrs, des colonies de solitaires nous apparaissent partout : ils surpassent en nombre les hommes engagés dans les liens du mariage; partout l'amour de la pauvreté, l'amour des mortifications, vertus dont nul des hommes qui vivaient sous la loi, hormis un ou deux, n'avait même eu l'idée. En présence de ces faits, dont la voix retentit plus éclatante que la voix d'une trompette, prenez garde de laisser votre cœur s'amollir, et d'abuser misérablement d'une si précieuse grâce. Vous aurez beau embrasser la foi, si vous vivez avec négligence, vous n'arriverez pas au salut. Si les épreuves vous sont rendues plus faciles, il n'est pas moins nécessaire de combattre pour obtenir la victoire, et vous n'avez pas le droit de vous livrer au sommeil, de faire de la grâce extraordinaire qui vous est donnée une occasion de lâcheté, ni d'aller vous plonger de nouveau dans la fange d'où vous avez été tirés.

« Ceux qui vivent selon la chair, ne peuvent plaire à Dieu, » vous crie l'Apôtre. — Que faire alors? Devrons-nous, pour plaire à Dieu, mettre notre chair en pièces, sortir violemment de la vie; et, pour nous enseigner le chemin de la vertu, nous obligez-vous à nous donner la mort à nous-mêmes? — Ce n'est pas le corps ni la chair que l'Apôtre désigne ici, mais une vie selon la chair, une vie séculière, absorbée dans le luxe et la volupté, qui transforme l'homme tout entier en une masse de chair. De même, en effet, que ceux-là rendent leur corps spirituel qui s'élèvent au-dessus de ce monde sur les ailes de l'esprit, de même ceux qui ne veulent pas de l'esprit et qui deviennent esclaves de leur ventre et de la volupté, matérialisent leur âme, non pas en la transformant substantiellement, mais en la dépouillant de sa noblesse première. Cette manière de parler se rencontre plus d'une fois dans l'Ancien Testament, qui désigne sous le nom de chair une vie passée dans les jouissances et les préoccupations matérielles. « Mon esprit, disait le Seigneur à Noé, ne demeurera pas dans ces hommes, parce qu'ils ne sont que chair. » *Genes.*, VI, 3. Cependant Noé vivait lui aussi en un corps de chair; mais le crime ne consistait pas à vivre en un corps matériel, ainsi le veut la nature, mais à aimer une vie passée dans les plaisirs de la chair. De là ce mot de Paul : « Ceux qui vivent dans la chair, ne peuvent plaire à Dieu. » Après quoi il ajoute : « Mais vous, vous ne vivez pas selon la chair, vous vivez selon l'esprit. » Dans ces passages, évidemment, le mot chair ne désigne pas simplement la chair, mais la chair en tant qu'elle est l'esclave de la tyrannie des passions.

Pourquoi l'Apôtre n'a-t-il pas précisé cette différence, demanderez-vous? Pour élever les pensées des fidèles et leur faire comprendre que vivre selon la justice, c'était s'affranchir des liens mêmes du corps. Comme il est manifeste que l'homme plongé dans le péché ne saurait être spirituel, l'Apôtre nous apprend une chose plus étonnante, à savoir, que l'homme spirituel ne vit ni dans le péché ni même dans la chair, étant élevé à la condition des anges, transporté dans les cieux, et n'ayant avec le corps qu'une union purement physique. Si l'on voyait dans

cette dénomination de vie charnelle donnée à la vie mauvaise une injure pour la chair, il faudrait voir aussi, dans le nom de monde donné souvent au mal, une injure pour le monde. Le Christ ne disait-il pas à ses disciples : « Vous n'êtes pas de ce monde? » Il disait de même à des parents : « Le monde ne peut pas vous haïr; mais, moi, il me hait. » *Joan.*, xv, 19; vii, 7. On dirait avec le même droit, qu'il n'y a aucun rapport entre l'âme et Dieu, parce que l'homme qui vit dans l'erreur est appelé homme animal. Mais il n'en est rien, cela ne saurait être. Il ne faut pas considérer uniquement les expressions employées; il faut tenir compte de la pensée de l'auteur et savoir discerner le sens des divers mots. Il y a des mots qu'il faut prendre toujours en bonne part, d'autres qu'il faut toujours prendre en mauvaise part, d'autres qui peuvent être pris tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; tels sont, par exemple, les mots âme et chair : le mot esprit, au contraire, est toujours pris en bonne part, et ne l'est jamais différemment. Il en est de même de l'expression, sens de la chair; elle désigne toujours l'action mauvaise; par suite, elle est prise en mauvaise part; et à bon droit, car le sens de la chair n'est jamais soumis à Dieu. Si donc vous abandonnez votre âme et votre corps à une direction bonne, vous serez du côté de l'esprit; si vous l'abandonnez à une direction mauvaise, vous travaillerez à votre perte, et vous devrez l'attribuer non à l'âme ou au corps, mais à votre libre volonté, qui est maîtresse de se prononcer dans un sens ou dans un autre. Que ce soit la vérité, que les paroles de l'Apôtre ne tendent pas à déprécier la chair, nous pouvons nous en convaincre encore plus profondément en examinant de plus près ses expressions. « Mais vous, dit l'Apôtre, vous vivez selon l'esprit, et non selon la chair. »

8. Est-ce à dire que les fidèles n'avaient point de chair, qu'ils vivaient séparés de leur corps? Mais on ne saurait le supposer un instant. C'est donc d'une vie charnelle qu'il est question. Pourquoi n'est-il pas dit : Vous n'êtes pas, vous, dans le péché? Pour vous apprendre que le Christ, tout en vous affranchissant de la tyrannie du péché, a marqué la chair d'un caractère spirituel, et qu'il l'a rendue plus légère; non certes qu'il en ait changé la nature, mais en lui donnant en quelque façon des ailes qui la tiennent élevée au-dessus de la terre. De même que le fer plongé dans le feu devient feu à son tour, bien qu'il conserve la nature qui lui est propre, de même la chair des fidèles qui ont reçu l'esprit devient à son tour spirituelle; elle est imprégnée de cette force divine, et, crucifiée de toute part, elle se sent, aussi bien que l'âme, portée sur des ailes. Tel était le corps de l'Apôtre que nous écoutons. Aussi se riait-il des voluptés et des plaisirs; aussi trouvait-il ses délices dans la faim, dans les cachots, dans les mauvais traitements, et était-il insensible à toute sorte de souffrances. C'est à ce propos qu'il parlait de « nos tribulations si courtes et si légères; » II *Cor.*, iv, 17; tant il avait façonné son corps à la direction de l'esprit. « Si toutefois l'esprit de Dieu habite en vous. » I *Cor.*, iii, 16. Le mot, « si toutefois, » exprime souvent dans la langue de Paul, non le doute, mais la certitude; il équivaut au mot, « puisque. » Par exemple, dans ce paragraphe : « Si toutefois il est juste que Dieu punisse les auteurs des persécutions qui vous éprouvent. » II *Thess.*, i, 6. Et ailleurs : « Vous auriez donc souffert vainement toutes ces afflictions, si toutefois c'était vainement. » *Galat.*, iii, 4. « Or, celui qui n'a pas l'esprit du Christ. » Paul ne dit pas : Si vous n'avez pas cet esprit; il parle en général, afin de ne pas blesser les fidèles. « Celui-là qui n'est point à lui. Mais, si Jésus-Christ est en vous. » Le voilà déclarant que le Christ habite en eux. Il passe légèrement et tout d'abord sur ce qui était de nature à les blesser; il s'étend en dernier lieu et longuement, de façon à faire oublier le reste, sur ce qu'il leur est agréable d'entendre. Ici, l'Apôtre ne prétend pas enseigner l'identité de l'Esprit saint et du Christ, il nous apprend que quiconque est rempli de l'Esprit, n'appartient pas seulement au Christ, mais possède le Christ lui-même. L'Esprit étant présent, le Christ ne peut pas ne pas l'être. Là où se trouve une hypostase de la Trinité se trouve la Trinité tout entière; car elle est indivisible et de la plus parfaite unité.

Que s'ensuivra-t-il de ce que le Christ habite

en nous? « Le corps est mort à cause du péché, mais l'esprit est vivant à cause de la justice. » Voyez-vous les maux qui sont la conséquence de l'absence de l'Esprit saint? Ce sont la mort, l'inimitié de Dieu, l'incapacité de se soumettre à ses lois, outre que l'on n'appartient pas au Christ comme il le faudrait et qu'on ne l'a pas demeurant en soi. Examinez, au contraire, les biens qu'entraîne la possession de l'Esprit. On appartient pleinement au Christ, on le possède en soi, on est l'émule des anges. Voilà quels sont les effets de cette mort de la chair; nous vivrons d'une immortelle vie, des gages de la résurrection à venir nous seront donnés, nous n'éprouverons aucune difficulté à fournir la carrière de la vertu. Il n'est pas écrit seulement que le corps cessera de pécher, mais bien qu'il est mort au péché, par où l'on exprime la facilité que présentera désormais la vertu. Sans peines et sans labeurs aucuns, nous arriverons à la couronne. Par cette addition, « au péché, » vous apprenez que le Sauveur a exterminé le mal, le péché, non le corps considéré substantiellement. S'il eût détruit ce dernier, l'âme eût été privée de bien des ressources qui lui sont extrêmement avantageuses. Telle n'est donc pas la doctrine de l'Apôtre : si le corps est mort, il n'en demeure pas moins plein de la vie qui lui est propre. Alors vraiment nous possédons le Fils, l'Esprit habite en nous, quand notre corps, comme principe de mal, ressemble de tout point aux corps ensevelis dans les sépulcres. Et ne vous effrayez pas, si l'on vous parle d'état de mort; car vous possédez la véritable vie et nulle mort ne vous la ravira. Telle est, en effet, la vie de l'Esprit, jamais elle ne fait de concession à la mort, elle la dépouille au contraire de ce qui lui appartenait, et à ce qu'elle lui ravit elle confère l'immortalité. Paul nous parle bien de corps mort au péché, mais il ne parle pas d'esprit vivant; il ne nous parle que de vie, pour nous montrer que l'Esprit peut communiquer à d'autres cette même vie.

S'adressant ensuite directement à ses disciples, l'Apôtre donne à la fois le principe et l'explication de cette vie; principe qui est la justice. Tant qu'il n'y a pas de péché, il n'y a pas de mort; tant qu'il n'y a pas de mort, la vie n'a pas de solution à redouter. « Si donc l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ habite en vous, celui qui a ressuscité le Seigneur rendra aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous. » Il revient à la question de la résurrection dont l'espérance était chère au cœur des fidèles, et il la démontre par l'exemple du Christ lui-même. Ne vous effrayez pas d'être attachés à des corps mortels : que l'Esprit habite en vous, et vous ressusciterez infailliblement. Que conclurons-nous? que les corps dans lesquels n'habite pas l'Esprit ne ressusciteront pas? Alors d'où vient que nous sommes tous appelés à comparaître au tribunal du Christ? Comment expliquer la doctrine de la géhenne? car, si ceux-là ne ressuscitent pas, dans lesquels l'Esprit n'habite pas, il n'y a plus de géhenne. Que faut-il donc entendre par ce passage? Tous les hommes ressusciteront; mais tous ne reviendront pas à la véritable vie; aux uns la vie en partage, aux autres le supplice. C'est pour cela que l'Apôtre, au lieu de dire : Le Seigneur ressuscitera, dit : « Le Seigneur rendra aussi la vie ; » bienfait supérieur à celui de la résurrection, et spécial aux justes. Quant à la raison de ce privilége, la voici : « A cause de l'Esprit qui habite en vous. » Par conséquent, si en ce monde vous repoussez la grâce de l'Esprit, si vous quittez la terre sans l'avoir recouvrée, vous ressusciterez sans doute, mais pour votre malheur. Tant que le Seigneur verra l'Esprit briller en vous, jamais il n'appellera sur vous de supplices; mais, si cette divine lumière est en vous éteinte, il ne vous introduira pas plus dans la chambre nuptiale qu'il n'y a introduit les vierges folles. Ne permettez donc pas au corps de vivre en cette vie, afin qu'il vive dans l'autre; qu'il meure ici-bas pour ne pas mourir alors. S'il vit en ce monde, il ne vivra pas en l'autre; s'il meurt en ce monde, il vivra dans l'autre. Telle est la loi pour la résurrection générale; il faut passer par la mort et le tombeau pour arriver à l'immortalité. C'est encore la loi pour le baptême; il faut d'abord être crucifié et enseveli, pour ressusciter ensuite. Ainsi en a-t-il été du corps du Sauveur; il a été d'abord attaché à la croix et mis dans le sépulcre; c'est après seulement qu'il est ressuscité.

Il faut toujours mortifier son corps

9. Faisons de même en ce qui nous concerne : mortifions notre corps sans relâche dans ses œuvres. Ne touchons pas à la vie naturelle, telle n'est pas ma pensée, mais aux instincts qui portent le corps vers le mal. C'est là vivre; la véritable vie ne consiste pas en autre chose, elle consiste à demeurer supérieur à toutes les infirmités humaines, à ne pas devenir l'esclave des plaisirs. L'homme qui subit cet esclavage ne vit plus, dans le vrai sens de ce mot, à cause des peines, des craintes, des périls dont les plaisirs sont une source continuelle, à cause aussi des passions innombrables par lesquelles il est assailli. La mort apparaît-elle à l'horizon, on meurt de crainte avant que de mourir réellement. Est-ce la maladie, l'indigence, le déshonneur, ou tout autre épreuve qui vient nous visiter, on est hors de soi, on s'estime perdu. N'est-ce pas là une existence des plus misérables? Combien en diffère celle de l'homme qui vit selon l'Esprit! La crainte, la douleur, les dangers, les vicissitudes humaines sont au-dessous de lui; ce n'est pas qu'il ne les souffre; mais, chose encore plus admirable, il les souffre, et cependant il les dédaigne. Comment en sera-t-il ainsi pour nous? il en sera ainsi quand l'Esprit habitera constamment en nous; car l'Apôtre ne parle pas d'un séjour momentané, mais d'un séjour continuel. Il ne dit pas : L'Esprit qui a demeuré; mais : « L'Esprit qui demeure en vous; » désignant de cette manière la perpétuité de ce séjour. Celui-là donc vit véritablement, qui est mort à la vie de ce monde. De là cette autre parole de Paul : « L'Esprit est vie à cause de la justice. » Pour mieux saisir la portée de cette doctrine, prenons deux hommes, l'un tout entier aux voluptés, aux plaisirs, aux séductions du siècle, l'autre, mort à toutes ces misères; et voyons lequel des deux vit, dans le sens de ce mot. Que le premier soit immensément riche, de condition noble, protecteur d'un grand nombre de parasites et d'adulateurs; qu'il passe toute sa vie dans la débauche et dans la bonne chère. Que l'autre, au contraire, vive dans la pauvreté, dans les privations; qu'il soit en butte à tout ce qui peut rendre la vie dure et former l'âme à la philosophie; le soir, qu'il ait à peine le nécessaire pour nourriture; et, si vous le préférez, qu'il lui arrive de passer deux et trois jours sans rien prendre. Lequel de ces deux hommes vivra d'une vie plus digne de ce nom? Bien des personnes se prononceront, je n'en doute pas, en faveur du prodigue et de l'homme de plaisir : pour nous, c'est en faveur de l'homme qui jouit de ses biens avec la mesure convenable.

Les avis étant ainsi partagés, pénétrons dans la maison de l'un et de l'autre, entrons-y au moment que vous estimez être pour le riche celui où il savoure son bonheur avec plénitude, par conséquent, au moment de ses plaisirs : une fois entrés, regardons en quel état se trouvent ces deux hommes, et nous verrons à leur attitude lequel est en état de vie, lequel est en état de mort. A coup sûr, nous trouverons l'un au milieu des livres, ou bien occupé à prier, à jeûner, à s'entretenir avec Dieu, ou à toute autre action du même genre; l'autre, nous le trouverons enseveli dans l'ivresse et présentant toutes les apparences d'un homme privé de vie. Si nous demeurons jusqu'au soir, nous verrons cette mort l'envahir de plus en plus, et le sommeil y succéder ensuite : quant au premier, il consacrera la nuit à de pieuses veilles. Or, quel est celui des deux qui vit, je le demande encore? celui qui est étendu privé de tout sentiment, et devenu la risée de quiconque l'aperçoit, ou bien celui qui consacre son temps à travailler, à s'entretenir avec Dieu? Si vous abordez l'un et si vous lui posez une question sérieuse, vous n'entendrez pas plus de réponse que si vous vous adressiez à un cadavre. Interrogez l'autre, soit de jour, soit de nuit, vous trouverez en lui moins un homme qu'un ange dont l'esprit est constamment occupé de choses célestes.

N'est-il pas vrai que ce dernier vit plus réellement que la plupart des vivants, et que l'autre gît dans un état plus pitoyable que celui des trépassés? S'il vous semble agir en quelque sorte, il prendra une chose pour une autre, à la manière des gens frappés d'aliénation mentale. Il est même plus misérable qu'eux; car, si l'on injurie l'un de ces malheureux, nous prenons sa défense et nous gourmandons l'auteur de l'injure; mais, si nous entendons injurier celui

dont nous parlons, bien loin de le prendre en pitié, nous flétrissons l'état auquel il s'est réduit. Est-ce bien là une vie, qu'on me le dise? N'est-ce pas la pire des morts? Par suite, l'homme qui vit dans les délices, non-seulement est en état de mort, il est même dans un état qui le ravale au-dessous du possédé. Si ce dernier excite la compassion, l'autre n'éveille que la haine; si l'un est traité avec indulgence, l'autre doit expier la triste conduite qu'il mène. Considérez-le physiquement : la bave fétide qui couvre ses lèvres, son haleine empestée de vin le signalent au mépris : que sera-ce de son âme ensevelie dans son corps comme dans un tombeau? dans quel pitoyable état se trouvera-t-elle? Je la comparerai volontiers à une jeune vierge, belle, parée, de condition noble et libre, qu'une servante barbare, impure et méprisable, aurait reçu l'ordre d'outrager et d'insulter. Telle est l'image de l'ivresse.

10. Quel est l'homme sensé qui n'aimerait pas mieux mourir mille fois que de passer un seul jour en une condition pareille? La lumière renaissant, notre homme de plaisirs semblera s'arracher à cette vie de débauche et reprendre de saines idées; et cependant il ne jouira pas d'un repos sans mélange, car les nuages soulevés par l'orage de la débauche qu'il a déchaîné pèseront encore sur ses yeux. Accordez-lui, si vous le voulez, des idées saines, quelle utilité en retirera-t-il? Elles ne lui procureront d'autre avantage que de lui permettre de voir les hommes qui le méprisent. Du moins, au sein de ses excès, il y a ceci d'agréable, qu'il ne se rend aucun compte des sarcasmes dont il est l'objet : le jour survenant, cette consolation lui est ravie; rien ne lui échappe, ni les murmures de ses serviteurs, ni la honte de sa femme, ni les reproches de ses amis, ni les insultes de ses ennemis. Quelle triste condition que de passer la journée en butte aux railleries de tout le monde, et de retomber le soir dans les mêmes turpitudes! Voulez-vous que nous vous mettions maintenant sous les yeux les avares? C'est là un autre genre d'intempérance; non-seulement un autre genre d'intempérance, mais un autre genre de mort, beaucoup plus redoutable. Il est moins pernicieux de se prendre de vin que d'être possédé par la passion des richesses. Dans le premier cas, le mal se borne à l'ivresse, et tout finit à l'état d'insensibilité et au mal dans lequel on se plonge; dans le second, une foule d'âmes sont atteintes, et des luttes sans nombre sont soulevées. Comparons ensemble ces deux ivresses, voyons ce qu'elles ont de commun, et ce en quoi l'une l'emporte sur l'autre; car je ne veux plus les rapprocher de l'état du bienheureux qui vit selon les lumières de l'Esprit. Maintenant aussi, portons nos regards sur cette table dégouttante encore du sang d'une infinité de victimes. En quoi donc ces deux ivresses se rapprochent-elles et se ressemblent-elles? Au point de vue du mal qu'elles constituent. L'objet de la maladie est différent, l'un étant le vin, l'autre l'argent; mais, quant à la maladie, elle est du même genre; et, dans les deux cas, on est captif d'une convoitise misérable. L'homme pris de vin voudra boire d'autant plus qu'il boira davantage; l'homme épris de l'argent voudra posséder d'autant plus qu'il possédera davantage, et il redoublera de la sorte les ardeurs de sa soif. En cela donc ces deux ivresses se rapprochent. Mais il est un point à propos duquel l'une l'emporte sur l'autre. Ce point, en quoi consiste-t-il? C'est que l'intempérant, du moins, ressent une ardeur qui est dans l'ordre de la nature : le vin étant chaud par lui-même, ajoute aux ardeurs que l'intempérant éprouve déjà, ce qui redouble ensuite sa soif; mais l'avare, d'où vient qu'il demande toujours davantage? Plus il est riche, plus il est pauvre : voilà quelle en est la raison; car ce mal est difficile à comprendre, et il y a là quelque chose d'énigmatique. Considérons ces deux hommes quand l'ivresse est passée : il est vrai que, pour l'avare, l'ivresse ne passe jamais, car il est toujours en cet état.

La cupidité est pire que l'ivresse.

Jetons cependant un regard sur ces deux hommes, examinons lequel des deux est plus ridicule que l'autre, et rendons-nous un compte exact de ce qui se passe en chacun d'eux. L'homme qui s'est pris de vin, semblable à un furieux, quand le soir sera venu, ne verra personne, quoiqu'il ait les yeux ouverts; il marchera d'un pas chancelant, heurtant les gens



qui sont devant lui, rejetant la boisson qu'il a prise, les vêtements en lambeaux, ou même sans vêtements. Qu'il y ait là, soit son épouse, soit sa fille, soit sa servante, soit toute autre personne, il fournira matière à d'abondantes railleries. Qu'arrivera-t-il de plus à l'avare? Chez lui, nous trouverons des choses qui ne sont pas seulement ridicules, mais encore de nature à exciter l'indignation et la colère, à provoquer de terribles châtiments. Toutefois, arrêtons-nous à ce qu'il nous offre de vraiment ridicule. Comme l'intempérant, l'avare ne connaît personne, pas plus les amis que les ennemis; lui aussi ne voit rien, les yeux ouverts; et si le premier n'aperçoit partout que du vin, le second n'aperçoit partout que de l'argent. Ses vomissements sont beaucoup plus dégoûtants que les autres; ce n'est pas de la nourriture, ce sont des paroles injurieuses et outrageantes, des paroles de colère et de mort, des paroles capables d'attirer mille fois la foudre sur sa tête. Si le corps de l'intempérant est chancelant et livide, il en est de même pour l'âme de l'avare : son corps n'est pas exempt de ces symptômes; car, plus énergiquement que le vin, les sollicitudes, le ressentiment, les veilles le consument à petit feu et le dévorent. L'homme sujet à l'ivresse peut du moins passer la nuit dans la sobriété. L'ivresse de l'avare n'a point de relâche, elle dure et le jour et la nuit, et pendant la veille et pendant le sommeil; elle le réduit à une condition pire que la condition des prisonniers, que celle des malheureux condamnés aux mines, à des supplices même plus affreux.

11. Encore une fois, est-ce là une vie? n'est-ce pas une mort, et une condition plus triste même que la mort? La mort procure au corps le repos; elle nous affranchit de tout ridicule, de toute ignominie, de tout péché. Ces ivresses nous chargent, au contraire, de tous ces liens; elles nous assourdissent, nous aveuglent et plongent l'âme en d'épaisses ténèbres. L'avare ne pourra jamais ni parler ni entendre parler d'autre chose que d'intérêt, d'intérêt provenant d'autres intérêts, de profits honteux, de trafics ignobles, de bénéfices odieux : c'est un chien qui aboie contre tous les passants, il déteste tout le monde, il hait tout le monde, il attaque sans motif tout le monde : irrité contre les pauvres, jaloux des riches, il n'est animé envers personne de sentiments de bienveillance. S'il a une femme, des enfants, des amis, à moins qu'ils ne soient pour lui une occasion de lucre, il les considère comme des ennemis plus haïssables que ses véritables ennemis. Quelle déplorable démence! Quelle condition affreuse que de se créer partout des écueils, des récifs, des abîmes, des précipices qui nous dévoreront, lorsque après tout on n'a qu'un corps, qu'un ventre à rassasier! Si l'on vous pousse aux emplois publics, vous vous hâtez de fuir, par crainte de la dépense. Or, vous vous attirez sur les bras des soins beaucoup plus absorbants encore et qui entraînent, non pas seulement autant de frais, mais beaucoup plus de dangers, quand vous embrassez le culte de Mammon; car alors vous sacrifiez à cette divinité tyrannique, avec votre argent, avec vos fatigues corporelles, avec les peines et les tourments du cœur, votre propre corps, sans que vous retiriez plus d'avantages, infortuné que vous êtes, de cette misérable servitude. Voyez ceux de vos semblables que l'on transporte chaque jour à leur dernière demeure; c'est dans un état de complet dénûment, c'est dépouillés de tous leurs biens; aucune des choses à leur usage ne leur est conservée; le suaire même dont ils sont enveloppés est destiné à servir aux vers de pâture. Songez-y tous les jours, et le mal cessera ses ravages; à moins que vous ne preniez sujet des funérailles somptueuses que l'on célèbre pour en redoubler la gravité. C'est une passion bien redoutable, c'est un fléau bien dangereux! Aussi est-ce pour cette raison que nous vous entretenons sur ce sujet dans chaque assemblée, que nous faisons retentir constamment à vos oreilles les mêmes considérations, dans l'espoir que nous obtiendrons quelque résultat.

Et n'allez pas vous récrier : Ce n'est donc pas uniquement au jour du jugement, c'est dès cette vie que ce mal a plusieurs têtes, nous expose à de grands châtiments? Parlez-moi de ces malheureux qui sont voués à une captivité perpétuelle, de ceux qu'une maladie incurable, que des privations continuelles consument, il n'y en



aura aucun qui souffrira des tourments comparables aux tourments qu'inflige la passion des richesses. Quel tourment plus affreux que d'être pour tous ses semblables un sujet de haine, que de les détester soi-même tous, que de ne vivre en paix avec personne, de n'être jamais rassasié, d'avoir constamment à combattre la faim et la soif, et une faim et une soif plus terribles que la faim et la soif ordinaires, d'être en proie à des tortures de chaque jour, de n'être jamais à soi, de vivre au sein du trouble et du tumulte! Or, telles sont les souffrances, et d'autres encore plus cuisantes, qui sont le partage des avares. Obtiennent-ils quelque profit, en viennent-ils à gagner tous les biens imaginables, ils n'éprouvent aucun sentiment de plaisir, parce qu'ils désirent toujours davantage. Viennent-ils à perdre une obole seulement, les voilà dans une inexprimable angoisse, il leur semble qu'on leur ait arraché l'âme. Quel discours serait capable de mettre sous les yeux des maux aussi considérables? Voici ce que les avares souffrent en ce monde; que sera-ce des souffrances à venir? La perte du royaume du ciel, les douleurs de la géhenne, cette captivité sans fin, ces ténèbres extérieures, le ver empoisonné, le grincement de dents, ces terreurs, ces angoisses, ces fleuves de feu, cette fournaise qui ne s'éteindra jamais; rassemblez tous ces maux, mettez-les en regard de l'amour de l'argent, afin d'extirper de votre cœur cette passion, d'acquérir les richesses véritables, et, en échappant à cette terrible pauvreté, de mériter les biens présents et futurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Ainsi, mes frères, nous ne sommes point redevables à la chair pour vivre selon la chair; car, si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais, si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez. »

1. Après avoir déroulé les conséquences heureuses de la vie selon l'Esprit, grâce à laquelle le Christ habite en nous, nos corps mortels sont animés de la véritable vie, des ailes nous sont données qui nous enlèvent aux cieux, le sentier de la vertu nous devient plus facile, Paul prend tout naturellement le ton de l'exhortation et dit: Nous ne devons donc pas vivre selon la chair. Il s'exprime même en termes plus énergiques et plus véhéments : Nous sommes redevables à l'Esprit; comme il dit également dans la même pensée : « Nous ne sommes plus redevables à la chair. » En toute occasion il s'attache à démontrer et à faire ressortir cette vérité, que tout ce que Dieu a fait pour nous, il ne nous le devait pas, et l'a fait par pure grâce. Quant à ce que nous avons pu faire ensuite pour lui, c'était non un acte de condescendance de notre part, mais l'acquittement d'une dette. La même idée se retrouve dans les textes suivants : « Vous avez été achetés à haut prix; ne redevenez pas les esclaves des hommes... Vous ne vous appartenez pas. » I *Cor.*, VII, 23; VI, 19. Ailleurs il s'énonce en ces termes : « Si un seul homme est mort pour tous, c'est donc que tous sont morts; et il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes. » II *Cor.*, V, 14-15. C'est dans le même sens que l'Apôtre dit ici : « Nous sommes redevables. » Cependant, afin que vous ne voyiez pas dans ces paroles : « Nous ne sommes pas redevables à la chair, » une flétrissure pour la nature de la chair, Paul ajoute : « Pour vivre selon la chair. » Nous lui devons bien des choses, la nourriture, les soins, le repos, les remèdes en cas de maladie, le vêtement et une foule d'autres services. Or, il ne faudrait pas se croire dispensé de la traiter conformément à ces droits; et à cause de cela, Paul explique nettement sa pensée en faisant suivre les mots : « Nous ne sommes pas redevables à la chair, » de ceux-ci : « Pour vivre selon la chair. » D'égards qui conduisent au péché, je n'en veux pas; mais les soins légitimes qui lui sont dus, je prétends les maintenir. Il revient plus bas sur ce même sujet. Après avoir dit qu'il ne fallait pas se mettre en souci de la chair, il indique en quel sens : « Quant à ses convoitises. » De même dans le passage actuel. Prenez du corps le soin qui convient, nous dit-il; mais ne vivons pas selon la chair, ne faisons pas de la chair la directrice

de notre vie tout entière. A elle de suivre, non de guider; à elle d'exécuter les ordres de l'esprit, non de régler nos mœurs.

Ce point arrêté, une fois établi, que nous sommes débiteurs envers l'Esprit, l'Apôtre parle des faveurs qui ont fait de nous de tels débiteurs; et, chose bien propre à mettre en relief sa prudence souveraine, il nous entretient, non des bienfaits passés, mais des bienfaits qui regardent l'avenir. C'était bien assez pourtant des premiers; toutefois, il n'en dit rien, pas plus que des grâces inestimables dont il a été précédemment question; il se borne aux bienfaits à venir. Il est vrai qu'on est d'ordinaire plus sensible à la perspective d'un bienfait à venir qu'au souvenir d'un bienfait passé. D'abord, l'Apôtre met sous les yeux des fidèles des maux bien capables de les effrayer, maux déjà réalisés en partie, qui les frapperont entièrement s'ils mènent une vie charnelle : « Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez; » il s'agit ici de la mort éternelle, des tourments et des peines de l'enfer. Quiconque même examinerait de près les choses, verrait qu'un homme dont la vie serait telle, se trouverait frappé dès ce monde d'une mort véritable, ainsi que nous l'avons récemment démontré. « Mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez. » Ce n'est donc pas de la nature de la chair, c'est des œuvres de la chair que parle l'Apôtre. Il ne dit pas, effectivement : Si vous frappez de mort le corps lui-même, vous vivrez; mais « les œuvres; » encore pas toutes les œuvres, les mauvaises seulement, dont les passions sont le principe, comme le prouve le contexte : Si vous le faites, vous vivrez. Or, cette conclusion serait-elle acceptable s'il était question de tous les actes du corps? Voir, entendre, marcher, parler, sont des actes corporels; les supprimer serait se rendre coupable de suicide, bien loin d'étendre la sphère de sa vie. Alors, quels sont les actes que nous devons supprimer? Ceux qui mènent au mal, qui ont pour fin le mal; ceux-là ne peuvent être mis à mort que par l'esprit. Frapper de mort les autres actes, c'est vous frapper de mort vous-même, ce qui n'est pas permis; ceux-ci, vous pouvez les traiter ainsi, mais par l'esprit. Que l'Esprit soit avec nous, toutes les tempêtes se calmeront, toutes les maladies de l'âme seront guéries, et nous n'aurons à réprimer aucune volonté. C'est ainsi que l'Apôtre prouve par les biens que nous devons recevoir, comme par ceux que nous avons déjà reçus, la légitimité de la créance que l'Esprit a sur nous. La rémission de vos péchés passés n'est pas le seul bienfait que l'Esprit vous octroie; il vous rendra désormais invincibles et dignes d'une immortelle vie. Outre cette récompense, il en est une que l'Apôtre indique par ces paroles : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont les enfants de Dieu. »

2. Cette couronne est encore plus belle que la précédente. Aussi Paul ne se contente-t-il pas de dire : « Tous ceux qui vivent de l'Esprit de Dieu; » mais : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu. » L'Esprit de Dieu doit, selon lui, gouverner notre vie comme le pilote gouverne son navire, comme l'écuyer les chevaux attelés à son char. Le corps n'est pas le seul qui doive obéir à ces rênes; l'âme les doit subir également. L'Apôtre ne veut pas lui laisser davantage l'autorité; il la soumet complétement à la vertu de l'Esprit. Qu'on ne se rassure pas dans le souvenir du baptême, et qu'on ne se croie pas désormais autorisé à vivre dans la négligence. Vous avez beau avoir reçu le baptême, si vous n'êtes pas ensuite conduit par l'Esprit de Dieu, vous aurez perdu la dignité qui vous avait été conférée et le prestige de l'adoption divine. C'est pour cela que Paul ne parle pas de tous ceux qui ont reçu l'Esprit, mais de « tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, » de tous ceux qui n'ont pas durant la vie entière d'autre guide; ceux-là seront les enfants de Dieu. Ce titre avait été pareillement accordé aux Juifs. Il est écrit, en effet : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut..... J'ai engendré des enfants, je les ai glorifiés..... Israël est mon premier-né. » *Psalm.* LXXXI, 6; II, 7; *Exod.*, IV, 22; *Rom.*, IX, 4. Paul dit aussi qu'aux Juifs appartient l'adoption. Mais, entre ce privilége et celui dont il parle actuellement, il existe une différence profonde, qu'il va sur-le-champ faire ressortir. Les noms sont les mêmes, les vérités ne le sont pas. Il le prouve

soit par le bien qui s'opère, soit par les bienfaits eux-mêmes, soit par une comparaison basée sur les choses à venir. En premier lieu, il montre ce que les uns et les autres avaient reçu. Qu'avaient reçu les Juifs? L'esprit de servitude. « Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire de nouveau par la crainte. » A l'esprit de servitude Paul n'oppose pas l'esprit de liberté, lequel se présentait naturellement à la pensée, mais l'esprit d'adoption, qui est d'un ordre plus élevé et qui nous donne l'esprit de liberté. « Vous avez reçu l'esprit d'adoption filiale. »

En quoi consiste l'esprit d'adoption, on le comprend sans peine; mais en quoi consiste l'esprit de servitude, on ne le voit pas aussi clairement. Il est, par conséquent, utile de le dire; car il ne plane pas seulement sur ce point de l'obscurité; il y a de plus de l'incertitude. Le peuple juif ne reçut pas l'Esprit. Alors que dit ici l'Apôtre? Il donne ce nom à la lettre, qui était spirituelle, comme la loi l'était, comme l'eau qui jaillit du rocher, comme la manne, enfin. « Tous, dit Paul, ont mangé la manne, nourriture spirituelle, tous ont bu le même breuvage spirituel. » I *Cor.*, x, 3-4. Il qualifie de même le rocher du désert : « Ils buvaient l'eau de la pierre spirituelle, eau qui les suivait. » *Ibid.* Il appelle ces choses spirituelles, parce qu'elles se produisaient en dehors de l'ordre accoutumé de la nature, et non parce qu'elles conféraient l'Esprit aux Hébreux qui les avaient reçues. Comment cette lettre était-elle une lettre d'esclavage? Examinez les prescriptions qui enlaçaient la vie entière des Juifs, et vous verrez cette vérité sans nuage. Ils avaient sur leurs pas, à leur porte, en quelque façon, le châtiment et la récompense, le tout parfaitement mesuré, et pareil aux provisions que l'on distribue chaque jour aux serviteurs; en sorte qu'ils vivaient dans une frayeur continuelle. Ajoutez-y des purifications corporelles, et la défense de faire sous peine de souillures une foule d'actions.

Nous n'en sommes pas là : la conscience et la pensée sont seules l'objet de nos purifications. Il ne nous a pas été dit seulement : Ne tuez pas; mais encore : Ne vous mettez pas en colère; ni seulement : Ne commettez pas d'adultère; mais encore : Ne vous permettez pas de regard impur. De cette manière, ce n'est pas la crainte du châtiment annoncé, c'est de plus l'amour qui devient le motif déterminant de nos actes de vertu et de toutes nos bonnes œuvres. Dieu ne nous promet plus une terre où coulent le lait et le miel; mais il fait de nous les cohéritiers de son Fils unique, il nous éloigne par tous les moyens des biens présents, il s'engage à nous donner des biens à la hauteur de notre dignité d'enfants de Dieu, biens qui n'ont rien de corporel et de sensible et qui sont tout spirituels. Conséquemment, quoique les Juifs aient été appelés, eux aussi, du nom d'enfants de Dieu, ils portaient le joug de la servitude : nous, au contraire, nous portons celui de la liberté, nous avons reçu le privilége de l'adoption divine, et nous attendons le ciel. Aux Juifs, Dieu ne parlait que par intermédiaires; à nous, il nous a parlé par lui-même. Les Juifs agissaient en toute occurrence par la crainte du supplice; nous n'agissons, nous, lorsque nous sommes vraiment spirituels, que sous l'inspiration de l'affection et de l'amour : ce qui le prouve, c'est la supériorité de nos commandements sur leurs commandements. Ingrats et mercenaires, les Juifs ne mettaient jamais fin à leurs murmures; nous ne cherchons, nous, qu'à nous rendre agréables au Père. Les Juifs répondaient aux bienfaits dont ils étaient comblés par des blasphèmes; nous répondons, nous, aux épreuves par des actions de grâces. Même en ce qui concerne la punition des prévaricateurs, leur condition et la nôtre offrent de profondes différences. Il n'est besoin ni de la lapidation, ni de la flamme, ni de la mutilation par la main des prêtres, pour nous faire rentrer en nous-mêmes : c'est assez que nous soyons repoussés de la table paternelle et d'en être éloignés un nombre déterminé de jours. Chez les Juifs, l'honneur de l'adoption n'était qu'un honneur nominal; chez nous, c'est un honneur réel qu'entraîne la purification par le baptême, le don de l'Esprit et d'une infinité d'autres grâces. Il serait facile de s'étendre plus longuement sur les raisons qui font ressortir notre dignité comparée à leur condition. Cepen-

dant l'Apôtre se contente de nous faire entendre ces dernières raisons en nous parlant de l'esprit, de la crainte, de l'adoption; après quoi il prouve par un argument de plus que, cette adoption divine, nous la possédons en toute vérité. Cet argument, quel est-il? « C'est que par cet Esprit nous crions : Abba, mon Père! »

Les initiés en prononçant les mots *Abba mon Père* en comprenaient la profondeur

3. Les initiés comprennent la profondeur de cette parole, eux qui doivent la prononcer en premier lieu dans la récitation de leur mystérieuse prière. — Vous répliquerez : Est-ce que les Juifs n'appelaient pas aussi Dieu du nom de Père? N'entendez-vous donc pas Moïse leur dire : « Vous avez abandonné celui de qui vous avez reçu le jour? » *Deut.*, XXXII, 18. N'entententendez-vous pas Malachie leur adresser ce reproche : « Un seul Dieu nous a créés; nous avons tous un seul et même Père? » *Malach.*, II, 10. — Quoiqu'il en soit de ces textes, y en eût-il un plus grand nombre encore de pareils, jamais cependant vous ne verrez les Juifs donner à Dieu ce nom de Père et le lui donner en priant. Or, chez nous, tous les fidèles, prêtres et simples chrétiens, supérieurs et inférieurs, nous sommes obligés de prier en appelant Dieu de ce nom; et ce nom est le premier qui jaillit de notre bouche, lors de notre admirable régénération, au sortir du berceau où nous avons retrouvé une vie dont nous n'avions pas l'idée. Dans le cas même où les Juifs eussent parfois donné ce nom au Seigneur, ils l'auraient fait de leur propre mouvement, au lieu que les fidèles qui vivent sous la loi de grâce le lui donnent en obtempérant à une impulsion spirituelle. De même qu'il y a un esprit de sagesse par lequel les insensés deviennent sages, de même qu'il y a un esprit de force par lequel de faibles hommes ont rendu des morts à la vie et chassé les démons, de même qu'il y a un esprit de guérison, un esprit de prophétie, un esprit d'interprétation des langues; de même, il y a un esprit d'adoption. Nous connaissons l'esprit de prophétie à ce que l'homme, dont l'âme en est pénétrée, annonce l'avenir, sous l'inspiration de la grâce, et non certes sous sa propre inspiration : de même, l'esprit de l'adoption divine à ce que le chrétien qui l'a reçu donne à Dieu sous cette impulsion le nom de Père. Pour montrer qu'il entend ce nom de Père dans toute l'acception du mot, l'Apôtre emploie la langue hébraïque; il ne dit pas seulement : Mon Père, mais, « Abba, mon Père; » mot qui ne se trouvait que sur les lèvres des véritables enfants s'adressant à leur véritable père.

L'excellence de la condition chrétienne bien établie par la nature des mœurs qu'elle réclame, par la grâce et la liberté qu'elle procure, Paul expose une considération en faveur de la dignité de l'adoption dont il vient de parler. « Ce même esprit, dit-il, rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. » Ce qui me soutient, ce n'est pas seulement ce nom de Père, c'est surtout celui qui le suggère : c'est à la suggestion de l'Esprit que nous prononçons cette parole. L'Apôtre le dit ailleurs d'une façon encore plus formelle : « Dieu a mis dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui nous fait crier : Abba, mon Père. » *Galat.*, IV, 6. Que faut-il entendre par ces paroles : « L'Esprit atteste avec notre esprit? » Le Paraclet, en même temps que la grâce qu'il a répandue en nos cœurs. Ce cri, mon Père, n'est pas seulement l'effet de la grâce que nous avons reçue; il est encore celui du Paraclet, auteur de cette grâce; car c'est lui qui, par sa grâce, nous a instruits à prier de cette manière. Puisque l'Esprit lui-même intervient et rend témoignage, comment hésiter? Si un homme, un ange, un archange, ou tout autre esprit créé, nous faisait une promesse, nous pourrions en révoquer en doute la vérification; mais, quand la Toute-Puissance elle-même, principe de tous nos biens, nous rend témoignage par la prière qu'elle nous ordonne de réciter, qui oserait, douter du noble titre qui nous est donné? qu'un roi place un homme à son côté, proclamant sa dignité devant tout le monde, quel est celui de ses sujets qui protestera contre sa parole? « Si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers. » Voyez comment cette dignité grandit. Il peut arriver que l'on soit enfant sans être héritier d'une personne; car tous les enfants ne sont pas par cela même héritiers. Paul ajoute que nous le sommes. Les Juifs n'ont pas plus été appelés à l'héritage qu'à l'adoption.

« Il fera périr misérablement ces méchants, et il confiera sa vigne à d'autres vignerons, » disait le Sauveur. *Matth.*, XXI, 41. Il avait dit auparavant : « Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et se reposeront avec Abraham ; tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors. » *Ibid.*, VIII, 11-12. L'Apôtre ne s'en tient pas à ce qu'il a dit ; il va plus loin encore : « Nous sommes les héritiers de Dieu. » Ce n'est pas tout : « Les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ. » Comme il s'applique à nous rapprocher autant que possible du Seigneur ! Tous les enfants n'étant pas héritiers par cela même, il nous déclare que nous sommes l'un et l'autre. Tous les héritiers ne jouissant pas toujours d'un brillant héritage, il nous apprend qu'il n'en est pas ainsi de nous, à qui l'héritage même de Dieu est réservé. Enfin, comme l'on pouvait être l'héritier de Dieu, sans être le cohéritier du Fils unique, il nous montre que nous sommes l'un et l'autre également. Remarquez la prudence de l'Apôtre : tant qu'il traite un sujet pénible, qu'il parle du sort réservé aux hommes qui vivraient selon la chair, à savoir, tant qu'il parle de la mort, il le fait en peu de mots ; mais, quand il aborde un sujet consolant, il parle avec ampleur, il nous entretient de la magnifique récompense et des biens précieux qui nous sont réservés. C'est un inexprimable honneur d'être enfant de Dieu ; que sera-ce d'être ses héritiers ? Si l'un est grand, l'autre doit être plus grand encore. Cependant, cet honneur n'est pas purement gratuit ; ce qui rend la doctrine de l'Apôtre encore plus plausible. « Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui. » Si nous partageons ses souffrances, nous partagerons également et surtout sa gloire. Après nous avoir comblés de bienfaits, quand nous n'avions rien fait pour les mériter, comment le Sauveur ne nous récompensera-t-il pas avec largesse, lorsque nous aurons subi l'épreuve des persécutions et des souffrances ?

4. Les biens qui nous sont promis sont donc en premier lieu une récompense. Après avoir reconnu cette vérité, et tenu un langage propre à lui gagner tous les esprits et à ne soulever aucune difficulté, Paul observe que ces biens sont une grâce à un certain point de vue ; cela, pour emporter l'assentiment de ceux qui hésitaient encore, pour que les fidèles ne rougissent pas de voir toujours la grâce intervenir dans l'œuvre de leur salut, enfin pour nous apprendre que les récompenses promises par Dieu sont toujours supérieures au mérite. Le mérite, il est indiqué dans ces paroles : « Si nous souffrons avec lui, nous serons récompensés avec lui. » La sublimité de la récompense, elle est dans cette parole : « J'estime que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit un jour être révélée en nous. » Dans les passages précédents, Paul réclame de l'homme spirituel des mœurs irréprochables. Vous ne devez pas, lui dit-il, marcher selon la chair ; il faut, par conséquent, triompher de la convoitise, de la colère, de la vaine gloire et de la jalousie. Ensuite, il nous entretient des récompenses, soit obtenues, soit promises ; il en relève, il en rehausse par l'espérance la grandeur ; il nous rapproche du Christ, il fait de nous ses cohéritiers, il nous encourage à demeurer fermes en présence des dangers. Vaincre nos passions n'est pas la même chose qu'affronter les épreuves, telles que les fouets, la faim, l'exil, la captivité, les chaînes, tous les supplices ; ces derniers exigent une âme plus fortement et plus vigoureusement trempée. En même temps que Paul relève les sentiments des combattants, il les forme à l'humilité. Si la rétribution est au-dessus de la peine, c'est une raison pour la braver courageusement ; toutefois, ce n'en est pas une pour ouvrir son âme à l'orgueil, et trouver dans l'éclat des couronnes une occasion de chute. Ailleurs, Paul écrivait encore : « Nos tribulations si courtes et si légères produisent pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » II *Cor.*, IV, 17. Ceci s'adressait aux âmes les plus avancées dans les voies de la sagesse. Dans le passage actuel, l'Apôtre ne dit pas que nos afflictions soient légères ; il place seulement en regard la récompense qu'elles nous assurent. « J'estime que les afflictions du temps présent ne sont rien ; » non pas « en comparaison » du repos à venir, mais, ce qui est beaucoup plus remarquable, « de la gloire à ve-

nir. » Là où le repos se trouve, il peut ne pas y avoir de gloire; là où se trouve la gloire, se trouve infailliblement le repos. Il ne s'agit pas même simplement d'une gloire tout entière dans l'avenir, elle existe dès maintenant; il n'est pas écrit : En comparaison de la gloire qui doit être réalisée, mais bien : « En comparaison de la gloire à venir qui doit être un jour révélée en nous. » Elle existe présentement, mais voilée. C'est ce que nous voyons exprimé dans cet autre texte de l'Apôtre : « Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » *Coloss.*, III, 3.

Comptez donc sur cette gloire, elle vous est préparée, elle est réservée à vos travaux. S'il vous en coûte d'avoir à attendre, consolez-vous en songeant qu'elle est ineffable et magnifique, infiniment au-dessus de toute gloire en ce monde, et qu'elle vous est gardée en lieu sûr. Ce n'est pas sans motif qu'il nous est parlé des afflictions du temps présent; nous apprenons par là que la gloire dont il est question l'emporte sur ces afflictions, autant par l'abondance que par la qualité. En définitive, ces afflictions, quelles qu'elles soient, ne vont pas au delà de cette vie. Quant aux biens à venir, la jouissance nous en est accordée pour des siècles sans fin. Paul ne pouvant nous en parler en détail, ni nous en faire un tableau exact, nous en donne une idée en nous les représentant sous la forme du bien le plus ambitionné sur la terre, sous la forme de la gloire, qui semble s'élever au-dessus des autres biens et en être le couronnement. Pour élever les sentiments des fidèles, il parle de la création, se proposant de réveiller dans les âmes, par ce qu'il va dire, le mépris des biens de la terre et le désir des biens futurs, en même temps qu'il montrera la sollicitude dont le Seigneur a toujours environné la nature humaine, et avec quels honneurs il l'a toujours traitée. Par cette simple doctrine, il détruit comme des toiles d'araignées, comme des jouets d'enfants, les rêveries publiées par la philosophie païenne sur la création. Mais, pour mieux le comprendre, prêtons l'oreille au langage même de l'Apôtre : « Car, ce que les créatures attendent avec impatience, c'est la manifestation des enfants de Dieu. Les créatures sont assujetties à la vanité, non volontairement, mais à cause de celui qui les a assujetties dans l'espérance. » Elles souffrent extrêmement, les créatures, dans l'attente anxieuse des biens dont nous parlions tout à l'heure. Remarquez la solennité du langage de l'Apôtre. Il personnifie la création, à l'exemple des prophètes qui nous représentent les fleuves applaudissant de leurs mains, les collines bondissant, les montagnes sautant d'allégresse. Ce n'est pas que nous devions les croire animées ou douées d'intelligence; mais nous comprenons mieux ainsi la grandeur des biens à venir, grandeur qui semble frapper les créatures insensibles elles-mêmes.

5. Vous trouverez cette manière de s'exprimer chez les prophètes, alors même qu'il s'agit des malheurs présents ou futurs. Pour en faire mieux ressortir l'horreur, ils vous peindront la vigne en larmes, le vin, les montagnes, les lambris du temple dans les gémissements. Marchant sur leurs traces, Paul personnifie la création, et nous la représente dans les plaintes et les douleurs de l'enfantement. Ce n'est pas certes que des gémissements poussés par le ciel et la terre aient frappé son oreille; mais il exprime mieux de cette façon le prix des biens qui nous sont réservés, et le désir de briser au plus tôt les fers qui pèsent sur nous. « La créature est soumise à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui l'a soumise. » Qu'est-ce à dire : « La créature est soumise à la vanité? » Est sujette à la corruption. A cause de qui? A cause de vous, ô homme! En même temps que votre corps était condamné à la souffrance et à la mort, la terre était frappée de malédiction, et désormais condamnée à se couvrir de ronces et d'épines. Dans la suite des siècles, le ciel comme la terre renaîtront à de plus brillantes destinées. Ecoutez à ce propos ce que nous en apprennent les prophètes antiques : « Au commencement, Seigneur, vous avez posé les fondements de la terre, et les cieux ont été faits par vos mains. Ils périront, tandis que vous demeurerez, ils vieilliront comme un vêtement, et vous les roulerez comme un manteau, et ils seront changés. » *Psalm.* CI, 26-27. Isaïe disait pareillement : « Regardez en haut du côté du ciel, et en bas du côté de la terre; le ciel se dissipera comme la fumée, la terre vieil-



lira comme un vêtement, et ceux qui l'habitent périront avec tout le reste. » *Isa.*, LI, 6. Voyez-vous l'asservissement de la création à la vanité? voyez-vous l'affranchissement qui lui est promis?

Un prophète dit : « Vous les roulerez comme un manteau, et ils seront changés. » Un autre ajoute : « Ceux qui l'habitent périront comme tout le reste. » Il ne s'agit pas d'une ruine totale, car les hommes ne seront pas détruits ; ils éprouveront une ruine passagère, après quoi viendra pour eux l'incorruptibilité, comme pour la créature. Tout cela, le Prophète l'exprime dans ces mots : « Comme tout le reste. » Paul le dit aussi un peu plus bas. En attendant, il s'occupe de cet asservissement de la création, il en montre la raison et il déclare que nous en sommes la cause. S'ensuit-il qu'un être soit puni pour un autre, puisque la création souffre à cause de nous? On ne peut point en inférer cette conséquence, parce que la créature a été faite pour nous. Ayant été faite pour nous, elle ne subit aucune injure, dès lors qu'elle est asservie en vue de préparer notre amendement. Après tout, il serait puéril de parler de droit et d'injustice à propos des créatures privées d'âme et de sentiment. Cependant Paul, qui a personnifié la création, n'insiste sur aucune des raisons dont nous venons de parler; c'est par un autre moyen qu'il s'efforce de consoler le cœur des fidèles. Quel langage tenez-vous? leur dit-il. Sans doute, à cause de vous, elle a beaucoup souffert, elle est devenue sujette à la corruption; mais aucun de ses droits n'a été blessé, car, à cause de vous aussi, elle doit être revêtue plus tard de l'incorruptibilité. Voilà ce que signifie cette expression : « Dans l'espérance. » Quant à celles-ci : « Elle a été assujettie, non certes conformément à sa volonté, » elles ne signifient pas qu'elle ait eu à se prononcer avec une vraie volonté, mais bien que cette œuvre de réhabilitation est non son œuvre à elle, mais l'œuvre du Christ. Dites-nous maintenant en quoi consiste cette espérance.

« La créature sera elle aussi délivrée. » Pourquoi ces mots : « Elle aussi? » Vous ne serez pas le seul affranchi : les créatures au-dessous de vous, celles qui n'ont ni sentiment ni pensée, le seront également; elles participeront aux biens dont vous jouirez. « Elle sera délivrée de la servitude de la corruption. » Elle n'y sera plus sujette, elle sera revêtue d'une beauté en rapport avec la beauté de votre corps. De même que votre asservissement à la corruption a eu pour conséquence son propre asservissement, de même votre incorruptibilité aura pour conséquence son incorruptibilité. Ce que l'Apôtre affirme encore plus expressément en ajoutant : « Dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu ; » c'est à savoir, à cause de la liberté. Il en est de la création comme de la nourrice d'un enfant royal : ce dernier, monté sur le trône de ses pères, la femme qui l'a nourri de son lait bénéficie de l'élévation et de la grandeur de son royal nourrisson. Par conséquent, en toute circonstance, la prééminence est accordée à l'homme, et toute chose se fait en vue de lui. Quelle consolation pour nous, au milieu de nos épreuves, que cet amour ineffable de Dieu! Pourquoi vous désespérer dans vos afflictions? C'est à cause de vous que vous souffrez; c'est à cause de vous que souffre aussi la créature. Et ce n'est pas tout que cette consolation; nous ne pouvons pas douter des biens qui nous sont promis. Si la créature créée pour nous espère les biens futurs, à plus forte raison y devons-nous compter, nous pour qui la créature doit être admise à jouir de ces mêmes biens. Parmi les hommes, lorsqu'un fils de famille doit paraître avec éclat, les serviteurs revêtent leurs plus beaux habits pour rehausser l'éclat de leur jeune maître : de même Dieu revêtira la créature d'incorruptibilité pour rehausser la gloire et la liberté de ses enfants. « Nous savons, en effet, que toute créature gémit et qu'elle éprouve actuellement les douleurs de l'enfantement. »

Saint Paul ranime l'ardeur des fidèles.

6. C'est une manière nouvelle de ranimer l'ardeur des fidèles. Eh quoi! semble dire l'Apôtre, vous vous abaisseriez au-dessous de la créature, et vous vous livreriez à l'amour des biens présents! Loin de vous y attacher, vous devriez gémir d'avoir à les quitter si tard. La créature elle-même gémit; combien plus avez-vous à verser des larmes, vous qui possédez le privilége de la raison? Cela ne suffisant pas



pour les convaincre, il poursuit : « Non-seulement les créatures gémissent, mais encore nous, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes ; » car nous avons déjà savouré les biens d'en-haut. Serions-nous insensibles comme la pierre, il suffit des biens que nous avons reçus pour réveiller nos désirs, pour nous arracher aux choses de la terre et nous attirer vers les choses du ciel : deux motifs doivent produire en nous ces sentiments, la grandeur des biens promis, la grandeur et le nombre de ceux qui nous ont été donnés à titre de prémices. Tel est le prix de ces prémices qu'elles nous ont délivrés du péché, qu'elles nous ont remis en possession de la justice et de la sainteté, que les disciples du Christ chassaient les démons, et qu'il suffisait de leur ombre ou de leurs vêtements pour ressusciter les morts. Que sera-ce des biens qui nous sont réservés? Si donc la créature, privée de raison et d'intelligence, gémit malgré l'ignorance où elle est de toutes ces merveilles, combien plus, je le répète, devons-nous gémir? Toutefois, il n'entre pas dans le dessein de Paul de fournir des armes aux hérétiques, ni de déprécier le monde actuel. « Nous gémissons, » dit-il ; mais loin de nous la pensée d'incriminer l'ordre présent : nous soupirons seulement après un ordre meilleur. Tel est, en effet, le sens de ces mots : « Dans l'attente de l'adoption. »

Que dites-vous donc, ô grand Apôtre ? Vous ne cessez de nous répéter que nous voici devenus enfants de Dieu ; et maintenant vous feriez de ce privilége l'objet de notre espérance, et vous nous apprendriez que nous avons à le recevoir un jour ! Pour expliquer votre pensée, vous ajoutez : « La rédemption de notre corps, » c'est à savoir, une gloire parfaite. Sur la terre, notre dignité demeurera voilée jusqu'à notre dernier soupir ; plusieurs même de ceux qui possédaient cette qualité d'enfants de Dieu, ont abdiqué cet honneur et sont retombés en captivité. Mais, si nous mourons dans des sentiments dignes de nous, notre dignité sera désormais à l'abri de tout changement ; elle y gagnera en éclat et en étendue ; elle n'aura plus à redouter l'action de la mort et du péché ; l'œuvre de la grâce sera complète en nous, lorsque notre corps aura brisé à tout jamais les liens de la mort et des maux sans nombre qui l'enlacent ici-bas. Ce ne sera pas simplement une délivrance, ce sera une rédemption, et une rédemption telle que nous serons à l'abri du danger de retomber à l'avenir en pareille captivité. Parce que l'on vous parle fréquemment de gloire, que l'ignorance où vous êtes à ce sujet ne soit pas pour vous une source d'embarras : du reste, est-ce que l'avenir ne vous est pas en partie dévoilé? ne savez-vous pas que votre corps doit être transformé, et avec lui la création tout entière ? L'Apôtre nous l'apprend ailleurs plus formellement : « Le Christ, dit-il, transformera notre corps misérable et le rendra conforme à son corps glorieux. » *Philipp.*, III, 21. Il dit encore : « Lorsque ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors se réalisera la parole de l'Ecriture : La mort a été ensevelie dans son triomphe. » I *Cor.*, XV, 54 ; *Ose.*, XIII, 14. Dans un autre passage Paul établit que l'état présent des choses doit disparaître, aussi bien que notre corps sujet à la corruption, et il écrit : « Car la figure de ce monde passe. » I *Cor.*, VII, 31.

« Nous ne sommes encore sauvés que par l'espérance. » Paul s'étant notablement étendu sur la grandeur des biens promis, et craignant que les fidèles ne soient insensibles à de simples espérances, il leur démontre que ces biens sont plus manifestes que les biens présents et visibles : après avoir parlé longuement de ces promesses, après avoir observé que nous en avions reçu les prémices, il nous avertit de ne pas en rechercher la complète réalisation sur la terre, de ne pas abdiquer la noblesse dont la foi nous a gratifiés. « Nous ne sommes encore sauvés que par l'espérance, » nous dit-il : nous ne devons pas tout chercher ici, nous devons nous contenter de tout espérer. Le seul acte de gratitude que nous puissions offrir à Dieu, c'est de croire aux promesses qu'il nous a faites, et au salut qu'il nous assure par cette voie. Renoncer à cette espérance, c'est ravir à notre gratitude toute valeur. Car enfin, n'étiez-vous pas en proie à des maux incalculables ? n'étiez-vous pas dans un complet abandon? Une sentence n'avait-elle pas été prononcée contre vous? Est-ce que toutes

les tentatives de salut mises en œuvre jusqu'à ce jour n'avaient point été inutiles? Qu'est-ce donc qui vous a sauvés? Votre espérance en Dieu, votre confiance en lui et dans ses promesses, confiance légitimée par les dons que vous en avez reçus; vous n'avez pas eu autre chose à lui offrir. Si donc ce sentiment a concouru à votre salut, conservez-le dans votre cœur.

Un sentiment auquel vous avez été déjà redevables de tant de biens, ne trompera pas vos espérances d'avenir. Un sentiment qui vous arrache à la mort, à la ruine, à l'esclavage, à l'inimitié, pour faire de vous un homme libre et juste, un enfant de Dieu, un cohéritier du Christ, un sentiment qui vous a comblés de biens auxquels vous n'auriez jamais songé, comment ne vous assurerait-il pas la jouissance des biens futurs, quand vous avez été déjà traités avec une générosité, un amour sans mesure? Ne me dites donc pas : Oui, toujours l'espérance, toujours l'attente, toujours la foi. C'est par là que vous avez été sauvés une première fois; vous n'avez pas apporté d'autre dot à l'époux de votre âme; cette dot, conservez-la, ne l'abandonnez pas. Si vous cherchez votre bonheur sur la terre, vous perdez cette éclatante dignité dont vous avez été revêtus. De là ces paroles de l'Apôtre : « Or, l'espérance qui verrait ne serait plus de l'espérance; car comment espérerait-on ce que l'on voit déjà? Si nous n'espérons que ce que nous ne voyons pas, il nous faut l'attendre par la patience. » Si vous cherchez en ce monde votre complète satisfaction, à quoi bon l'espérance? L'espérance, en quoi donc consiste-t-elle? A compter sur les biens à venir. Quelle chose si pénible exige de vous ce Dieu qui vous a spontanément favorisés des biens les plus précieux? Une seule chose, l'espérance, afin que vous ayez en cela même un auxiliaire pour votre salut. C'est la pensée de Paul dans les mots : « Si nous n'espérons que ce que nous ne voyons pas, il nous faut l'attendre par la patience. » Dieu récompense aussi bien l'homme qui espère en lui que l'homme dont la vie se passe au sein des maux et des épreuves d'ici-bas. Le mot patience offre aussitôt à la pensée le support de bien des sueurs et de bien des secousses : néanmoins, le Seigneur accorde la même récompense à l'espérance, afin de consoler les âmes abattues.

7. Ce n'est pas que nous soyons, en cette tâche, dépourvus de tout secours; un secours puissant est mis à notre disposition. « L'Esprit vient lui-même en aide à notre faiblesse. » Une chose dépend de vous, la patience; une autre de l'Esprit saint, la grâce qui ranime en vous l'espérance, et qui par là soulage vos labeurs. D'ailleurs, cette grâce ne vous assiste pas uniquement dans les peines et dans les périls; elle vous seconde même en des circonstances où la difficulté est peu de chose, et partout elle vient à votre secours. Ecoutez plutôt : « Nous ne savons ce que nous devons demander dans la prière. » Par ces paroles, l'Apôtre se propose de nous faire voir la sollicitude sans bornes de l'Esprit à notre égard, et de nous apprendre à ne pas estimer seules utiles les choses, que le raisonnement humain nous représente comme telles. Il était assez vraisemblable que les fidèles de ce temps, en butte aux persécutions, aux mauvais traitements, à d'infinies épreuves, aspirassent au repos et pensassent pourvoir à leurs propres intérêts en le demandant à Dieu par la prière. C'est pour cela que Paul leur donne un avis comme celui-ci : Ne croyez pas que les mesures utiles en apparence le soient en réalité. Pour ne pas nous tromper en cette matière, le secours divin nous est indispensable; tant l'homme est par lui-même misérable, tant il est rapproché du néant! « Ce que nous devons demander, nous ne le connaissons pas. » Et que les disciples ne rougissent pas de cette ignorance; les docteurs n'en sont pas eux-mêmes exempts. Il n'y a pas : Vous ne savez; mais bien : « Nous ne le savons pas. » Que ce ne fût pas du côté de l'Apôtre une parole de condescendance, plusieurs particularités l'établissent. Dans ses prières, il demandait sans relâche de voir Rome, et ce ne fut pas quand il le demandait que cette grâce lui fut accordée. Il pria souvent à propos de l'aiguillon de sa chair, c'est-à-dire de ses épreuves, et il ne fut pas plus exaucé que Moïse, demandant la faveur d'entrer dans

la Palestine, que Jérémie, priant pour les Juifs, qu'Abraham, priant pour les habitants de Sodome. « Mais l'Esprit lui-même demande pour nous par des gémissements inénarrables. » Parole assez obscure, parce que des prodiges, alors fréquents, depuis ont cessé. Il ne sera donc pas inutile de vous rappeler ce qui se passait en ce temps; vous saisirez mieux ainsi la suite du discours. Que se passait-il donc en ce temps?

Des grâces particulières, nommées esprits, étaient alors, par une faveur divine, le partage des nouveaux baptisés. « Les esprits des prophètes, disait à ce sujet l'Apôtre, sont soumis aux prophètes. » L'un obtenait l'esprit de prophétie, et il annonçait l'avenir : l'autre, l'esprit de sagesse, et il instruisait le prochain; l'autre, le don de guérir, et il guérissait les malades; d'autres, l'esprit de puissance, et ils ressuscitaient les morts; d'autres, l'esprit des langues, et ils parlaient des langues diverses. Entre ces dons, il y avait également le don de prière, qui était nommé comme les autres, esprit de prière. Celui qui le possédait priait pour tout le peuple. Comme de l'ignorance où nous sommes relativement à nos véritables intérêts, il résulte que nous demandons bien des choses inutiles, l'esprit de prière survenant en l'un des fidèles de ce temps, celui-ci demandait ce qui était nécessaire à l'Eglise, et il priait ainsi à haute voix, éclairant ses frères sur les prières qu'il fallait adresser au Seigneur. Or, ce que Paul appelle ici l'esprit, c'est ce don de prière, ainsi que l'âme à laquelle il avait été accordé, pour lui inspirer ensuite ses demandes et ses gémissements. Le fidèle, favorisé de cette grâce, debout, rempli de componction et gémissant profondément, adorait Dieu de tout son cœur et lui demandait les biens utiles à son peuple. Aujourd'hui, c'est le diacre qui remplit cet office symboliquement, et qui prie pour l'Eglise.

Voilà donc ce que Paul voulait dire quand il écrivait : « L'Esprit demande lui-même pour nous par des gémissements inénarrables. Mais celui qui sonde les cœurs. » Il est donc question, non du Paraclet, mais d'un cœur animé de l'Esprit. Différemment, nous lirions : Mais celui qui sonde l'esprit. Pour que vous sachiez bien qu'il est question de l'homme spirituel auquel est accordé la grâce de la prière, il vous est dit : « Mais celui qui sonde les cœurs connaît les sentiments de l'esprit, » de l'homme spirituel, « qui prie selon Dieu pour les saints. » Il n'apprend pas au Seigneur ce que le Seigneur ignorerait; il agit de la sorte, afin que nous apprenions ce qu'il nous importe de demander, et que nous demandions à Dieu des choses conformes à son bon plaisir; tel est le sens de ce mot : « selon Dieu. » Consolation bien grande, doctrine bien persuasive pour les fidèles; car l'auteur de ces dons et de ces grâces, c'était le Paraclet. « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère. » Nous y puisons nous-mêmes un enseignement, et nous y voyons jusqu'où va l'amour et la bonté de l'esprit divin. Par suite de cet état de choses, celui qui priait était exaucé parce qu'il priait selon Dieu. Que de moyens mis en œuvre pour nous révéler l'amour du Seigneur envers les hommes, et l'honneur avec lequel il daigne les traiter!

8. Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour nous? c'est pour nous qu'il a créé le monde où règne la corruption, et le monde qui en est affranchi : c'est pour nous qu'il a exposé les prophètes à tant de persécutions, c'est pour nous qu'il leur a donné des cachots en partage, pour nous qu'il les a laissés précipiter en des fournaises ardentes, pour nous qu'il leur a fait subir d'innombrables maux. C'est pour nous qu'il leur a confié leur mission prophétique, comme leur mission apostolique aux apôtres : c'est pour nous qu'il a livré son Fils unique, pour nous qu'il châtie le démon, pour nous qu'il a donné un siége à sa droite à notre Sauveur, pour nous que le Christ a souffert tant d'opprobres : car il est écrit : « Les opprobres de vos insulteurs sont retombés sur moi. » *Psalm.* LXVIII, 10. Quoique nous ne répondions à tant de bienfaits que par l'ingratitude, il ne nous abandonne pas pour cela; il ne cesse de nous faire entendre ses conseils, il inspire à certains de nos frères la pensée d'intercéder pour nous et de nous obtenir miséricorde. Tel était Moïse. « Laissez-moi, lui disait le Seigneur, et je les exterminerai; » *Exod.*, XXXII, 10; il lui parlait ainsi pour le déterminer



à supplier en faveur de son peuple. Maintenant encore il agit de la même manière; et c'est à cette fin qu'il dispensait la grâce de la prière. Non pas assurément qu'il eût besoin, lui, de la prière; c'était pour nous préserver, après notre justification, d'une nouvelle et plus déplorable chute. Souvent il nous dira qu'il se réconcilie avec son peuple à cause de David, ou de tel autre de ses serviteurs, afin de donner un prétexte à cette réconciliation. Pourtant, sa miséricorde ressortirait ce semble davantage, s'il eût déclaré qu'il pardonnait de son plein gré, sans autre considération; mais il ne l'a pas voulu parce qu'il se proposait moins de pardonner aux prévaricateurs que de leur fournir dans cette réconciliation un nouveau sujet d'indifférence.

« Ne prie point pour ce peuple, car je ne t'exaucerai pas, » disait-il à Jérémie; *Jerem.*, XI, 14; en quoi il ne prétendait pas détourner le prophète de la prière, mais plutôt intimider ses rebelles serviteurs. Jérémie le comprit, et il continua de prier. Que Dieu se proposât d'exercer sur son peuple une influence décisive plutôt que de détourner le prophète de prier, ce qu'il ajoute le prouve clairement : « Ne vois-tu pas, dit-il, ce qu'ils font? » — « Tu auras beau, disait encore le Seigneur à Jérusalem, tu auras beau te laver dans le nitre et te plonger dans une eau purifiante, tu seras toujours souillée devant mes yeux; » *Jerem.*, II, 22; ce qu'il disait pour l'exciter au repentir, non pour la jeter dans le désespoir. La sentence générale portée contre les Ninivites, sentence qui ne leur laissait entrevoir aucun espoir de salut, eut pour effet de les remplir de frayeur et de les déterminer à la pénitence. De même, le Seigneur s'efforçait de secouer l'engourdissement des Juifs contemporains de Jérémie, et de leur inspirer plus de respect, partant plus de docilité à l'égard du Prophète. Leur mal demeurant incurable, et les moyens employés contre ce mal n'ayant rien produit, Dieu les avertit de ne point aller ailleurs : ils n'obéirent pas, ils eurent recours à l'Egypte; et le Seigneur alors de leur demander de ne pas embrasser au moins le culte impie des Egyptiens. Ils refusent encore d'obéir; et le Seigneur leur envoie un prophète pour les préserver d'une chute sans retour. Sur leur désobéissance persévérante, le Seigneur les suit en tout lieu, faisant retentir à leurs oreilles les plus sages avertissements, les suppliant de ne pas glisser plus avant sur la pente de l'iniquité, comme ferait un tendre père qui s'attacherait aux pas d'un fils léger et rebelle, l'entourant partout de sa tendresse inquiète et vigilante. C'est ainsi que Dieu envoie Jérémie en Egypte, Ezéchiel à Babylone. Ces deux prophètes furent fidèles à leur mission. Au spectacle de l'amour ardent que le Seigneur portait à leurs frères, ils se sentirent embrasés du même sentiment : tel un serviteur dévoué se sentirait saisi de pitié pour son jeune maître, à la vue de la douleur que sa mauvaise conduite causerait à son père, et des tortures dans lesquelles elle le jeterait.

Et vraiment que ne souffraient pas les prophètes à cause du peuple de Dieu? Ils étaient hués, persécutés, outragés, lapidés, en butte à des maux infinis; ces maux soufferts, ils ne retournaient pas moins auprès de leurs persécuteurs. Saül s'était rendu coupable envers Samuel de graves outrages et avait à son égard usé d'inqualifiables procédés; mais Samuel, oubliant toutes ces injures, ne cessa de prier pour Saül. Jérémie composa pour le peuple juif des Lamentations que nous avons encore; et le roi des Perses lui ayant accordé la faculté de s'établir et d'habiter en paix et en sécurité partout où il le voudrait, il aima mieux partager le sort de son peuple, et demeurer exilé comme lui sur une terre étrangère. Moïse quitta le palais dans lequel s'était écoulée son enfance pour aller partager les calamités des Hébreux. Pendant vingt-six jours, Daniel s'astreignit à un jeûne rigoureux et aux privations les plus rudes, afin de fléchir le Seigneur en faveur de son peuple. Les trois enfants au milieu des flammes et des ardeurs de la fournaise imploraient Dieu pour les Juifs; ils ne priaient certes pas pour leur propre salut qu'ils savaient assuré; ils employaient au profit de leurs frères le crédit dont ils croyaient jouir auprès de Dieu. « Accueillez-nous, s'écriaient-ils, dans l'esprit de contrition et d'humilité qui nous anime. » *Dan.*, III, 39.

A cause des Juifs, Josué déchirait ses vêtements; à cause des Juifs, Ezéchiel pleurait et gémissait, voyant les victimes qui tombaient dans leurs rangs. « Laissez-moi, je pleurerai avec amertume, » disait Jérémie. *Isa.*, XXII, 4. Précédemment, comme il n'osait intercéder pour obtenir le pardon des crimes de son peuple, il demandait un délai, en disant : « Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand? » *Ibid.*, VI, 11. Tel est l'amour que les saints éprouvent pour leurs semblables. D'où ce mot de Paul : « Prenez, comme des saints et des élus de Dieu, les entrailles de la miséricorde, la probité, l'humilité. » *Coloss.*, III, 12.

Précision du langage de saint Paul.

9. Remarquez la précision de son langage : ce sont des sentiments invariables de miséricorde qu'il désire voir en nous. Il ne nous dit pas seulement : Soyez miséricordieux ; mais : « Prenez, revêtez-vous ; » de telle sorte que la miséricorde soit constamment pour nous un vêtement. Il ne se borne même pas à la simple expression de miséricorde, il parle des entrailles de la miséricorde, pour que notre tendresse se rapproche de celle que la nature dépose dans nos cœurs. Mais hélas! c'est le contraire que nous faisons. Un malheureux mérite-t-il de notre charité une obole, nous lui répondons par des reproches et des injures, et nous le traitons d'imposteur. Eh quoi! vous ne rougissez pas, ô homme, de qualifier d'imposteur celui qui vous demande un peu de pain? S'il cherche à vous en imposer, pardonnez à la faim qui l'obsède et qui l'oblige à jouer un tel rôle. Voilà ce que fait notre inhumanité. Comme nous ne sommes pas bien disposés à faire part de nos biens, les pauvres en sont réduits à mettre en œuvre une infinité de ruses pour triompher de notre barbarie et de notre insensibilité. Si l'on vous demandait de l'or ou de l'argent, vous auriez raison de vous tenir dans la défiance; mais, quand on vous demande le nécessaire, pourquoi moraliser hors de propos, pourquoi cet échange inutile de paroles, pourquoi reprocher aux indigents leur oisiveté et leur paresse?

Si ce langage convient à quelqu'un, c'est à vous surtout qu'il convient. Lorsque vous venez implorer de Dieu le pardon de vos péchés, remettez-vous en mémoire ce même langage, et vous comprendrez que le Seigneur aurait bien plus le droit de vous l'adresser que vous de l'adresser à vos semblables. Et pourtant jamais Dieu ne vous a dit cette parole : Retirez-vous; car vous aussi vous êtes un imposteur. Vous venez souvent à l'église, vous entendez souvent ma loi; mais sur l'agora vous préférez l'or, la convoitise, l'amitié des hommes, quoi que ce soit, enfin, à mes commandements. En ce moment vous voilà plein d'humilité; la prière finie, vous vous releverez fier, insensible, cruel : retirez-vous donc et ne venez plus m'importuner. Ces reproches, et de plus sanglants encore, Dieu aurait le droit de nous les adresser; et, loin de nous les faire entendre, Dieu supporte nos iniquités avec patience; il fait de son côté tout ce qui est en son pouvoir, il nous accorde toujours plus que nous ne lui demandons. Pénétrons-nous de cette vérité, pour en venir à soulager les besoins des pauvres ; alors même qu'ils chercheraient à nous en imposer, n'allons pas regarder les choses de trop près. N'avons-nous pas besoin que Dieu nous traite de même dans l'œuvre du salut, je veux dire avec indulgence, bienveillance et miséricorde? Pourraient-ils bien être sauvés les hommes dont la vie serait jugée rigoureusement? ne devraient-ils pas tous être châtiés et punis? Ne soyons pas trop sévères envers autrui, de crainte que l'on ne soit aussi sévère envers nous; chargés de péchés comme nous le sommes, nous devrions renoncer à tout espoir de pardon. Ayons principalement pitié de ceux qui ne le méritent pas, afin qu'on ait pitié de nous dans la même mesure.

D'ailleurs, ne craignons pas d'en arriver à témoigner à nos frères autant de compassion que le Seigneur voudra bien nous en témoigner, eu égard à nos besoins. Il serait souverainement ridicule à nous de nous montrer pointilleux en ce qui concerne les autres, quand nous nous trouvons dans un si déplorable état, et de ne jamais nous préoccuper de nous en aucune manière. En agissant de la sorte, ce n'est pas le prochain que vous proclamez indigne de votre miséricorde, c'est vous que vous proclamez indigne de la bienveillance divine. Quiconque

juge avec tant de rigueur son frère, sera jugé par son Dieu avec une égale rigueur. N'allons pas compromettre par nos paroles notre propre cause ; alors même que la paresse et la nonchalance pourraient être à bon droit reprochés aux pauvres qui nous abordent, ne leur refusons pas l'aumône. Nous aussi, nous nous rendons coupables de bien des fautes; que dis-je? de toutes nos fautes, uniquement par nonchalance; et néanmoins, Dieu ne nous en punit pas sur-le-champ, il nous donne le temps de nous repentir, et tous les jours il nous dispense la nourriture, les lumières, les conseils, en un mot tout ce qui nous est nécessaire, afin que nous agissions en émules de sa générosité. Dépouillons-nous donc de ces sentiments inhumains, rejetons loin de nous cette rigueur ; nous prendrons en cela plutôt nos propres intérêts que les intérêts des autres. Tandis que nous fournirons aux pauvres du pain, des vêtements, quelque pièce de monnaie, nous nous préparerons à nous-mêmes une gloire dont le langage humain ne saurait donner l'idée. Avec nos corps ressuscités et revêtus d'incorruptibilité, nous partagerons la gloire et le règne du Christ. Quel sera ce règne, nous le savons dès maintenant; ou plutôt nous ne le saurons parfaitement jamais.

Si quelqu'un des biens dont nous jouissons était capable de nous donner une légère idée de ceux qui nous sont promis, je m'efforcerai autant qu'il est en moi de vous le présenter sous ce jour. Si, par exemple, à vous accablé de vieillesse et d'indigence, on promettait de vous ramener soudain en pleine jeunesse et dans la fleur de l'âge, de vous revêtir d'une vigueur et d'une beauté supérieure à toute autre, de vous remettre ensuite en main le sceptre de l'univers, sceptre que vous conserveriez durant mille années au milieu d'une profonde paix ; que ne seriez-vous pas prêt à faire ou à souffrir pour obtenir l'accomplissement d'une semblable promesse? Or, voici que le Christ vous promet des biens infiniment encore au-dessus; car il existe une différence moins radicale entre la jeunesse et la vieillesse qu'il n'en existe entre la corruption et l'incorruptibilité; l'empire et l'indigence sont moins éloignés ici-bas l'un de l'autre, que la gloire présente et la gloire à venir : celle-ci est à celle-là ce que la réalité est au songe.

Le monde actuel est bien au dessous du monde futur.

10. Ce que je dis est encore sans valeur : aucun langage ne saurait exprimer combien le monde actuel est au-dessous du monde futur. En ce qui regarde la durée, on ne saurait en imaginer la différence. Comment comparer les biens de la terre aux biens d'une vie qui n'aura pas de fin? La paix dont nous jouirons alors diffère autant de la paix d'aujourd'hui que celle-ci de la guerre; la corruption diffère autant de l'incorruption qu'une perle fine d'un peu de boue. Ou plutôt, impossible à qui que ce soit de marquer cette différence. Alors même que je comparerais la beauté des corps dans l'autre vie aux rayons de la plus pure lumière, aux plus brillants éclairs, je ne dirais encore rien qui fût à la hauteur de la vérité. Que de richesses, que de corps, que de vices ne devrions-nous pas être prêts à sacrifier pour de semblables trésors ? Si l'on vous introduisait dans le palais impérial, si l'on vous procurait de la part de l'empereur l'honneur d'une audience publique, et si vous étiez reçu à sa table, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes : et, quand vous êtes appelé à monter dans les cieux, à paraître en présence du Roi de l'univers, à rivaliser d'éclat avec les anges, à jouir d'une gloire éblouissante, vous hésitez à faire quelques sacrifices d'argent, vous qui deviez être prêt à sacrifier votre vie et à la sacrifier avec joie, transport et allégresse! Pour obtenir une charge qui fera de vous selon toute apparence un concussionnaire, car je ne puis qualifier les profits qu'on se ménage de profits honnêtes, vous dépensez votre fortune, vous empruntez à gros intérêts, vous n'hésitez pas à mettre en gages votre femme et vos enfants : et, quand c'est le royaume des cieux qui vous est offert, un royaume qu'on ne saurait vous ravir; quand Dieu lui-même vous présente, non pas un petit coin de terre, mais le firmament tout entier, vous hésitez, vous reculez, vous soupirez après l'argent, et vous ne songez pas, à la vue de l'admirable beauté de cette partie visible du ciel, que les cieux des cieux doivent être infiniment plus beaux, infiniment plus admirables! Puisque vos yeux corpo-



rels ne vous permettent pas de les voir, montez plus haut par la pensée, élevez-vous au-dessus de ce ciel visible, contemplez le ciel qui est au-dessus, cet horizon sans limites, cette lumière qui donne le frisson, ces peuples d'anges, ces tribus innombrables d'archanges, et toutes les autres puissances incorporelles. Descendez ensuite de ces hauteurs jusqu'à nos réalités si pâles, et représentez-vous un de nos monarques d'ici-bas : à votre esprit s'offrira l'image d'hommes couverts d'or, de mules blanches caparaçonnées avec luxe et richesse, de chars resplendissants de pierreries, de litières blanches comme la neige, de lances de métal mises en mouvement avec les chars, d'étoffes de soie aux dessins variés, de boucliers ornés de plaques dorées, de rênes richement disposées, de chevaux magnifiquement harnachés, au frein étincelant d'or. Mais, quand paraît l'empereur, nous ne remarquons plus ces détails ; lui seul attire notre attention avec sa pourpre, son diadème, son trône, son agrafe, sa chaussure et les richesses qui couvrent toute sa personne.

Après avoir composé de toutes ces choses un tableau complet, élevez de nouveau vos pensées et transportez-vous à ce jour redoutable où le Christ paraîtra. Vous n'aurez alors sous les yeux ni des jougs de mules frémissantes, ni des chars étincelants d'or, ni des dragons, ni des boucliers ; un spectacle vous sera offert qui vous glacera d'effroi, qui inspirera l'épouvante, au point que les puissances incorporelles en seront elles-mêmes frappées ; car il est écrit : « Les vertus des cieux seront ébranlées. » *Matth.*, XXIV, 29. Alors le ciel sera ouvert tout entier, alors les portes qui ferment ces voûtes profondes rouleront sur leurs gonds. Le Fils unique de Dieu descendra, non pas avec une escorte de vingt ou cent gardes, mais environné de milliers et de milliers d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins et de toutes les vertus : partout la terreur et la crainte, la terre verra ses entrailles déchirées, tous les hommes qui auront vécu depuis Adam jusqu'à ce jour fatal, s'élèveront au-dessus de la terre et seront ravis au-devant du Christ, dont la gloire sera telle que la lune et le soleil et tous les astres seront complétement éclipsés par une aussi éblouissante clarté. Dans quel langage dépeindre une félicité, une gloire, une splendeur pareilles ! O mon âme, comment ne pas verser des larmes, comment ne pas gémir à la pensée des biens si précieux dont nous nous privons, de la béatitude à laquelle nous renonçons ! car nous y renonçons en vérité, je le dis en mon propre nom, à moins que nous ne prenions une décision énergique et généreuse. Ne me parlez pas de la géhenne : il n'y a pas de géhenne comparable à la perte de cette gloire, il n'est pas de supplice qui approche de la privation d'un aussi complet bonheur. N'importe, nous sommes toujours aveuglés par les biens de la terre, et nous ne songeons pas à l'astuce du démon qui nous ravit les biens les plus précieux en échange de misérables bagatelles, et nous dépouille de notre or en le remplaçant par un peu de boue. Ou plutôt il nous ravit le ciel, il nous ravit la vérité, tout en nous offrant une ombre et en nous amusant par des chimères et des rêveries insensées ; j'appelle ainsi les richesses d'ici-bas ; et le jour fatal venu, nous nous trouverons dans la plus affreuse indigence.

11. Que ces considérations nous décident enfin à fuir ce qu'il y a de trompeur dans cette vie, et à nous attacher aux biens solides de la vie future. Ce n'est pas à nous de prétendre que nous n'avons pas connu ce qu'il y avait de fragilité dans les biens présents, attendu que la réalité, d'une voix plus éclatante que celle de la trompette, publie ce qu'il y a là de vil, de risible, de honteux, de dangereux et de funeste. Serons-nous bien excusables après cela de poursuivre avec empressement des choses où il n'y a qu'ignominie et que péril, et de dédaigner les biens qui, à l'abri de toute vicissitude, nous réserveraient la véritable gloire, le véritable éclat, pour nous asservir à la tyrannie des richesses ? Quelle tyrannie plus affreuse que celle-là ? Ils le savent, ceux qui ont été jugés dignes d'en être affranchis. Revenez donc à cette liberté si belle, brisez ces fers, rompez ces entraves ; ne vous attachez pas à joncher de pièces d'or le pavé de vos demeures ; que la miséricorde et la bonté soient vos trésors, qu'elles remplacent vos ri-

chesses matérielles par des richesses que vous n'apprécierez jamais assez. Avec ces dernières, vous vous présenterez hardiment devant Dieu ; avec les premières, vous serez pénétrés de confusion, vous donnerez au démon puissance et prise sur vous. Pourquoi donc armer contre vous cet ennemi? pourquoi augmenter ses forces? Armez contre lui votre main, faites passer dans votre âme cette beauté dont vous parez votre maison, faites de votre cœur le dépositaire de vos trésors; que le ciel garde votre argent, au lieu des coffres et des appartements ; mettons en nous toutes nos richesses. Ne méritons-nous pas plus d'égards que les murailles, et n'avons-nous pas une noblesse supérieure à la noblesse de nos demeures? N'allons pas consacrer tous nos soins à celles-ci, sauf à nous traiter nous-mêmes avec négligence, alors que nous ne saurions rien emporter avec nous au sortir de cette vie, ni même conserver sur cette terre ces possessions enviées; alors surtout qu'il nous serait aisé d'être vraiment riches, vraiment opulents, et en ce monde et dans l'autre. Le chrétien qui porte dans son âme ses champs, ses maisons, son argent, en quelque endroit qu'il se rencontre, y sera toujours avec ses trésors. — Comment le concevez-vous? me demandera-t-on. — Rien de plus facile. Transportez tous ces biens dans le ciel par les mains des pauvres, vous les déposez par cela même en votre âme : quoiqu'il arrive ensuite, nul ne pourra vous en dépouiller, et vous quitterez la terre avec tous vos trésors. Telle était la richesse de Tabithe : aussi dut-elle sa gloire, non aux murailles, aux pierres, aux colonnes de ses édifices, mais aux veuves qu'elle avait vêtues, aux larmes qu'elle avait répandues, à la mort qui lâcha sa proie, à la vie qui revint dans ses membres.

Préparons-nous de semblables réserves, construisons-nous des édifices de ce genre; alors nous aurons Dieu pour auxiliaire, et nous serons nous-mêmes ses coopérateurs. Si Dieu a tiré les pauvres du néant, vous n'aurez pas laissé les créatures de ses mains périr d'inanition et de misère, et vous aurez travaillé de toutes vos forces à relever, à ranimer, à parer le temple de Dieu. Quelle œuvre utile et glorieuse comparer à cette œuvre? Si vous ne comprenez pas encore l'honneur que Dieu vous a fait en vous ordonnant de prendre soin des pauvres, écoutez : Je suppose qu'il vous offrît une puissance qui vous permettrait de soutenir le firmament chancelant sur ses bases, n'estimeriez-vous pas cette offre un honneur infiniment au-dessus de vos mérites? Eh bien, l'honneur qui vous a été fait est encore plus grand. Il vous a chargé de soutenir une chose qui lui est bien plus chère que le firmament; car, parmi les œuvres créées, il n'en est aucune que Dieu chérisse à l'égal de l'homme. C'est pour l'homme qu'il a créé le ciel, la terre et la mer. Il aime mieux habiter dans le cœur de l'homme que d'habiter dans le ciel. Malgré cela, nous ne prenons aucun soin des créatures dont il a voulu faire ses temples : les dédaignant, nous nous construisons à nous-même de vastes et splendides palais. Aussi les véritables biens nous font-ils défaut : nous sommes encore plus pauvres que les derniers des pauvres, en consacrant à l'embellissement d'édifices que nous n'emporterons jamais avec nous, des sommes que nous pourrions employer à des ornements qu'il nous serait facile de retrouver au delà du tombeau. Après la dissolution, les corps des pauvres reviendront un jour à la vie. En ce jour, Dieu, qui nous commande de les assister, les fera paraître devant les hommes assemblés ; alors il comblera de louanges ceux qui en auront pris soin, et il les glorifiera pour les avoir défendus, tantôt contre la faim qui allait les consumer, tantôt contre le froid et la nudité, tantôt de toute autre manière.

Malgré de si glorieuses perspectives, nous balançons encore et nous reculons devant une si belle mission. Le Christ ne sait où reposer sa tête; il erre çà et là sans pain, sans vêtement, sans asile; tandis que vous construisez des faubourgs, des bains, des péristyles et une foule d'appartements inutiles : pour y recevoir des corbeaux et des vautours, vous faites décorer des salles de festin; et vous refusez au Christ un refuge sous un coin de votre toit! N'est-ce pas le comble de la folie, n'est-ce pas une inexplicable

démence? Oui, c'est une démence inexplicable, et, quelque terme que vous employiez, il restera au-dessous de la vérité. Le mal est grave; cependant, avec de la bonne volonté, il sera possible de le guérir; ce sera même facile, ce sera plus facile que de guérir les maladies qui frappent notre corps, d'autant plus facile que nous avons à notre disposition un plus puissant médecin. Appelons-le donc à nous, supplions-le de mettre la main à l'œuvre, et mettons à son service notre bonne volonté et notre zèle : il n'en faudra pas davantage. Avec ces conditions de notre part, il fera de son côté tout le reste. Loin de nous donc toute négligence, afin de jouir ici-bas d'une excellente santé et d'obtenir les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

« Or, nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. »

1. Ce passage est adressé, ce me semble, à ceux qui sont dans les épreuves, ce passage, aussi bien que celui qui a précédé. Ces paroles : « Les afflictions de la vie présente ne sauraient soutenir la comparaison avec la gloire à venir qui sera révélée; » celles-ci : « Toute créature gémit; » cette autre : « Nous ne sommes sauvés qu'en espérance; » cette autre encore : « Nous attendons par la patience; nous ne savons pas ce qu'il nous faudrait demander dans la prière; » tous ces textes ont été écrits dans le même but. Paul apprend aux fidèles que leurs véritables intérêts ne sont pas toujours conformes à ce qu'ils imaginent, et qu'il en faut juger d'après les inspirations de l'Esprit. Bien des choses qui nous paraissent utiles nous deviennent souvent extrêmement préjudiciables. Ainsi, le repos, l'éloignement des épreuves, une vie de sécurité, leur semblaient conforme à leurs intérêts. Nous ne devons même pas être étonnés que les fidèles en jugeassent ainsi, puisque Paul jugeait de la même manière; mais, plus tard, il lui fut enseigné que les persécutions ont souvent une utilité supérieure, et il se soumit à l'enseignement qui lui fut donné. Par trois fois il avait supplié le Seigneur de l'arracher aux périls qui le poursuivaient; et quand il lui eut été répondu : « Ma grâce te suffit, car ma force éclate dans la faiblesse, » il accueillit désormais avec allégresse la persécution, il envisagea sans pâlir les outrages et les maux les plus affreux. « Je suis heureux, s'écriait-il, au milieu des épreuves, des opprobres, des privations. » II *Cor.*, XII, 9-10. Voilà donc pour quel motif il disait : « Nous ne savons ce que nous devons demander dans la prière. » En s'exprimant ainsi, il pressait tous les fidèles de s'abandonner à la direction de l'Esprit. D'abord, l'Esprit de Dieu prend un vif intérêt à ce qui nous concerne, et puis cette façon d'agir est agréable à Dieu.

A cette exhortation, l'Apôtre joint une considération bien propre à les remplir de confiance; elle est contenue dans les paroles que nous citions en commençant : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Puisqu'il dit « tout, » les afflictions y sont comprises avec tout le reste. En vérité, il est facile à Dieu de faire tourner à notre avantage la tribulation, la pauvreté, les cachots, les souffrances, la mort même; c'est le propre de sa puissance de nous alléger les plus lourds fardeaux, et d'en faire pour nous un point d'appui. L'Apôtre ne dit pas : A ceux qui aiment Dieu, il n'arrive rien de pénible; mais : « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Les maux eux-mêmes concourent à la gloire de ceux que l'on persécute; chose beaucoup plus étonnante que ne le serait la suppression de toute persécution et de toute adversité. La fournaise de Babylone nous en offre un exemple. Le Seigneur n'en préserva pas les jeunes Hébreux; quand ils y eurent été précipités, il n'en éteignit pas les flammes; il laissa ces flammes brûler avec furie, et le prodige n'en fut que plus merveilleux. Il suivit la même conduite à l'égard des apôtres. Si des hommes initiés à la vraie philosophie savent tirer le bien du mal, paraître riches au sein de la pauvreté, briller au milieu des mépris, à plus forte raison

le Seigneur en agira-t-il de même à l'égard de ceux qui l'aiment. La seule condition requise, c'est qu'on l'aime en toute vérité, le reste vient ensuite tout seul. Mais si tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, même l'adversité, tout contribue au mal de ceux qui ne l'aiment pas, même la prospérité. Les miracles du Sauveur, son irréprochable morale, sa doctrine profonde, n'empêchèrent pas la perte des Juifs : tantôt ils en prenaient occasion de le traiter de possédé du démon, tantôt ils le qualifiaient d'ennemi de Dieu, tantôt, à cause de ses miracles, ils cherchaient à le mettre à mort. Malgré la croix à laquelle il était attaché, malgré les liens qui l'y retenaient, les injures dont on l'accablait, les souffrances qu'il ressentait, le larron, bien loin d'être atteint dans son immortelle destinée, y trouva le salut. C'est ainsi que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.

Après nous avoir découvert ce privilége éminent et bien au-dessus de la nature humaine, l'Apôtre, craignant qu'on ne refusât d'y croire, cherche une preuve dans le passé : « Au bien de ceux, dit-il, qui ont été appelés conformément au dessein de leur âme. » Remarquez cette mention qui est faite de la vocation. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas appelé dès le principe tous ses saints? pourquoi n'a-t-il pas appelé Paul en même temps que les autres? Ce délai n'était-il pas préjudiciable? Non; la suite des événements a démontré qu'il n'avait pas été sans utilité. S'il est ici question de dessein, c'est afin que tout ne fût pas l'œuvre de la vocation : on eût autrement ouvert la porte aux récriminations des Juifs et des Gentils. Si la vocation eût tout fait, pourquoi tous les hommes n'auraient-ils pas été sauvés? En conséquence, la volonté aussi bien que la vocation a concouru à l'œuvre du salut; car la vocation n'a point entraîné de nécessité. Tous ont été appelés, mais tous n'ont pas répondu. « Ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour qu'ils soient conformes à l'image de son Fils. » Quelle haute dignité! Ce que le Fils unique est par la nature, ils le deviennent par la grâce. Ce n'est pas assez pour l'Apôtre de parler de conformité, il ajoute : « Afin qu'il soit lui-même le premier-né. » Il ne s'arrête même pas là, et il conclut : « Entre plusieurs frères; » s'appliquant par tous les moyens à faire ressortir les liens qui nous unissent au Sauveur. Tout ceci doit s'entendre du Sauveur en tant qu'homme; car, en tant que Dieu, il est Fils unique.

Générosité du Fils de Dieu.

2. Voyez-vous avec quelle générosité nous avons été traités? N'ayez donc plus de sollicitude touchant l'avenir; d'autant plus que la providence du Seigneur ressort merveilleusement des figures qui, dès l'antiquité, nous ont annoncé de semblables bienfaits. Les hommes jugent des choses par les choses elles-mêmes : ainsi Dieu en a-t-il agi envers nous, et, dès le principe, nous a-t-il prouvé les sentiments dont il était animé à notre égard. « Ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, » poursuit l'Apôtre. Comment les a-t-il justifiés? Par le bain de la régénération. « Ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. » Comment les a-t-il glorifiés? Par la grâce, par l'adoption. « Après cela, que dirons-nous? » Ne me parlez plus ni des périls qui nous menacent, ni des piéges semés sous nos pas. Quelque défiance que plusieurs d'entre vous nourrissent au sujet des biens à venir, ils n'ont du moins pas à nier les biens dont nous avons été déjà favorisés, par exemple, l'amour que le Seigneur nous a témoigné, la justice et la gloire que nous en avons reçues. Ces biens, c'est à ses souffrances que nous les devons; ce sont des choses que vous estimez pénibles et ignominieuses, la croix, les fouets, les chaînes, qui ont opéré la rédemption du monde. Or, de même que par ses souffrances le Sauveur a rendu la terre entière à la liberté, quoiqu'il en soit de ce que ces souffrances ont en apparence de repoussant; de même en agit-il à votre égard, et se sert-il des épreuves qui vous affligent pour préparer votre affranchissement et votre gloire.

« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Où n'avons-nous pas des ennemis? L'univers entier, les tyrans, les peuples, nos parents, nos concitoyens se sont déclarés contre nous; mais il leur est si peu possible de nous nuire véritablement, qu'ils concourent malgré eux à multiplier nos récompenses et nos couronnes, la sagesse de Dieu faisant de leurs embûches une

occasion pour nous de salut et de gloire. Il n'y a donc, en somme, personne contre nous. Il fut beaucoup plus glorieux à Job d'avoir le diable pour adversaire, adversaire qui ne négligea aucune arme et qui souleva contre lui sa femme, ses amis, ses serviteurs, qui mit en œuvre les maladies et toute sorte de ruses. Quel mal cependant Job en éprouva-t-il? C'est beaucoup sans doute qu'il n'en ait pas ressenti de mal; mais ce n'est pas assez : une chose plus merveilleuse se présenta, c'est que toutes ces épreuves n'aboutirent qu'à l'avantage et au bonheur du juste. Dieu étant pour lui, tout ce qu'on tramait contre lui n'eut que son bien pour résultat. Ainsi en fut-il pour les apôtres. Contre eux aussi étaient armés les Juifs, les Gentils, les faux frères, les grands, les peuples, la faim, la pauvreté; au fond, ils n'avaient rien à redouter, et cette conjuration si redoutable, vue du dehors, ne contribuait qu'à les rendre plus grands, plus admirables et plus illustres devant Dieu et devant les hommes.

Quel privilége sublime proclamé par l'Apôtre en faveur des fidèles, des vrais crucifiés, privilége que ne saurait revendiquer l'homme dont le front est ceint du diadème! Contre ce dernier, les barbares prennent les armes, les ennemis se précipitent, ses propres satellites ourdissent des embûches, ses sujets se révoltent. Au fidèle qui observe exactement la loi de son Dieu, ni homme, ni démon, ni aucune puissance ne serait capable de résister. Vous le dépouillez de ses biens, vous lui préparez une magnifique récompense; vous lui dites des injures, par ces injures vous ajoutez à sa gloire devant Dieu; vous le condamnez à la faim, vous lui assurez une plus précieuse rétribution; enfin, vous lui faites subir le mal qui passe pour le plus redoutable d'ici-bas, la mort même, vous déposez sur son front la couronne du martyre. Quelle vie que la vie d'un homme contre lequel on ne peut absolument rien, et auquel ceux-là mêmes qui le haïssent, aussi bien que ceux qui l'aiment, ne peuvent faire que du bien! De là cette exclamation de l'Apôtre : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Paul ajoute cependant encore à ce langage en nous rappelant le témoignage si fort que Dieu nous a donné de son amour pour nous, témoignage qui revient souvent sur ses lèvres, à savoir, la mort violente de son Fils. Dieu ne s'est pas contenté de vous justifier et de vous glorifier, il ne lui a pas suffi de reproduire en vous l'image de son Fils; il n'a même pas épargné ce Fils unique à cause de vous. « Il n'a pas épargné son propre Fils; pour nous, il l'a livré : comment ne nous donnerait-il pas toute chose, après nous l'avoir donné? » Il s'exprime en termes chaleureux et légèrement hyperboliques, pour nous faire mieux comprendre l'amour du Seigneur. Comment Dieu nous abandonnera-t-il, lui qui pour nous n'a pas épargné son Fils unique, et l'a livré pour nous? Quelle bonté n'a-t-il pas fallu pour traiter de la sorte un fils, pour le livrer, et le livrer pour tous, pour des ingrats, des ennemis, des misérables, des blasphémateurs! « Comment donc ne nous donnerait-il pas toute chose, après nous l'avoir donné? » Puisqu'il nous a donné son Fils, que dis-je, donné? puisqu'il l'a livré aux bourreaux, comment oseriez-vous être en sollicitude pour le reste et ne pas vous reposer sur le gage que vous avez reçu? Pourquoi craindre à propos du royaume, quand vous en possédez le souverain? Ayant donné ce qu'il avait de plus précieux à ses ennemis, comment ne donnerait-il pas à ses amis ce qu'il a de moins précieux? « Qui accuserait les élus de Dieu? »

3. Ici l'Apôtre s'adresse à ceux qui soutenaient l'inutilité de la foi, et qui ne voulaient pas croire aux conversions soudaines. Pour leur fermer la bouche, il leur oppose la grandeur de celui qui nous appelle. Il ne dit pas : Qui accusera les serviteurs de Dieu, les fidèles de Dieu? mais : « Les élus de Dieu? » L'élection est une preuve de vertu. Si l'on n'ose faire de reproche à l'écuyer quand il a choisi les jeunes chevaux qu'il estime propres à la course, et quiconque lui adresserait des observations se couvrirait par là de ridicule; à plus forte raison se couvriraient-ils aussi de ridicule ceux qui oseraient accuser le Seigneur d'avoir choisi certaines âmes. « C'est Dieu lui-même qui justifie. Qui les condamnera? » Il n'y a pas : C'est Dieu qui remet les péchés; il y a : « C'est Dieu lui-même qui justifie. » Quand



le juge, et un juge tel que celui-là, s'est prononcé, quand il a déclaré juste celui qui est mis en cause, qui oserait persister dans son accusation? Nous ne devons donc pas redouter les épreuves; nous avons Dieu pour nous, et il nous l'a montré par sa conduite. Nous ne devons pas redouter davantage les vains propos des Juifs, car il nous a choisis, il nous a justifiés, et, ce qu'il y a de plus remarquable, il nous a justifiés par la mort de son Fils. Qui donc nous condamnerait, alors que Dieu nous couronne, alors que le Christ a donné pour nous son sang, et que, non content de l'avoir versé, il daigne intercéder pour nous? « Le Christ qui est mort, le Christ qui est ressuscité d'entre les morts, qui est assis à la droite de Dieu, intercède encore pour nous? Quoiqu'il ait été revêtu de la gloire à laquelle il avait droit, il n'a pas cessé de nous environner de toute sa tendresse, et il continue à nous aimer au même degré, et il intercède pour nous auprès de Dieu. Comme s'il ne lui eût pas suffi de donner sa vie, marque d'amour telle cependant qu'il n'en saurait exister de plus grande, il ne veut pas être seul à s'occuper de nos intérêts, il fait appel à la sollicitude d'autrui. C'est là ce que veut dire l'Apôtre par le mot intercéder; car cette expression, par elle-même trop humaine et trop humble, a pour but de déclarer l'amour que le Christ nous a voué. J'en dirai tout autant de l'expression : « Il n'a pas épargnée, » laquelle ne saurait être entendue autrement sans engendrer une foule de conséquences inadmissibles.

La preuve que tel est le dessein de l'Apôtre, c'est qu'après avoir dit : « Il est assis à la droite de Dieu, » alors seulement il ajoute : « Il intercède pour nous; » en sorte qu'il établit d'abord l'égalité d'honneur et de puissance qui existe entre le Père et le Fils, afin que l'intercession dont il parle ensuite soit prise comme le signe de la tendresse qu'il nous porte, et non comme le signe d'une infériorité réelle. Lui qui est la vie, la source de tous les biens, lui qui possède la même vertu que le Père, qui ressuscite les morts, qui vivifie, qui fait toutes les œuvres que le Père fait, comment aurait-il besoin, pour nous venir en aide, de recourir à la prière? Par sa propre puissance, il nous a relevés de la condamnation qui pesait sur nous et ne nous laissait en partage que le désespoir, il nous a justifiés, promus à la dignité d'enfants de Dieu, comblés des plus étonnants honneurs, et réalisé sur ce point ce que l'on n'avait jamais osé espérer; comment, après ces bienfaits, après avoir mis notre nature à la hauteur du trône, lui serait-il nécessaire de prier pour accomplir une œuvre beaucoup moins difficile? De toute part, en conséquence, ressort cette vérité qu'il est question d'intercession uniquement en vue de nous faire mieux comprendre l'ardeur et l'étendue de l'amour du Seigneur envers nous. Le Père aussi paraît exhorter les hommes à se réconcilier avec lui : « Nous remplissons au nom du Christ la fonction d'ambassadeur, et Dieu vous exhorte par notre bouche. » II *Cor.*, v, 20. Malgré ces exhortations de Dieu, malgré cette fonction d'ambassadeurs du Christ remplie par des hommes auprès des hommes, nous ne voyons pas qu'il y ait là rien d'incompatible avec la dignité divine, et nous n'y découvrons qu'une seule chose mise plus vivement en lumière, l'amour de Dieu pour les hommes. Ainsi doit-il en être dans le passage qui nous occupe. Par conséquent, puisque l'Esprit demande par d'inénarrables gémissements, puisque le Christ est mort et qu'il intercède pour vous, que pour vous le Père n'a point épargné son propre Fils, qu'il vous a choisis, qu'il vous a justifiés, quel motif de crainte vous resterait-il? que redouteriez-vous après avoir été traité avec une si ardente charité, avec une si profonde sollicitude?

La bienveillance du Seigneur à notre égard exposée, Paul poursuit avec assurance. Il ne dit pas : A vous maintenant de répondre par l'amour à tant d'amour, transportés en quelque manière à la pensée d'une telle bonté. « Qui nous séparera, s'écrie-t-il, de la charité du Christ? » Il ne dit pas : De Dieu; peu lui importe de nommer Dieu ou de nommer le Christ. « Sera-ce l'affliction, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, les glaives? Considérez la prudence de l'Apôtre. Il ne parle pas des passions dont nous sommes tous les jours les victimes, de la passion des richesses, de l'a-

mour de la gloire, de la tyrannie de la colère; il parle de puissances plus impérieuses qui font plus d'une fois violence à la nature, qui, malgré notre résistance, triomphent de la fermeté de notre âme, à savoir, des afflictions et des angoisses. Encore que l'énumération de ces ennemis semble facile, chacun d'eux traîne après lui des légions d'épreuves. Sous le nom d'afflictions, Paul comprend la captivité, les fers, les calomnies, l'exil, toute sorte de malheurs; il lui suffit d'un seul terme pour exprimer l'abîme des périls humains, d'un seul mot pour désigner les coups dont un homme peut être frappé. Tous ces maux, il les brave : de là cette forme interrogative de la phrase, comme s'il était impossible de songer un instant à l'existence d'une force capable de le séparer de ce Dieu qu'il aime tant et dont il est tant aimé!

4. Ne croyez pas cependant qu'il s'agisse d'un abandon véritable. Telle était depuis longtemps la prédiction d'un prophète : « On nous livre tous les jours à la mort à cause de vous; nous sommes regardés comme des brebis destinées au couteau de l'égorgeur; » c'est-à-dire nous sommes prêts à toutes les épreuves qui pourront survenir. *Psalm.* XLIV, 22. En face de si graves et de si nombreux dangers, en face de ces catastrophes étranges qui nous menacent, c'est pour nous une consolation suffisante que le motif pour lequel nous avons à souffrir. Que dis-je, une consolation suffisante? C'est une consolation infiniment supérieure; car, si nous souffrons, ce n'est point pour les hommes, ce n'est point pour quelque chose de temporel, nous souffrons pour le souverain Maître de l'univers. De plus, à cette récompense, d'autres couronnes aussi nombreuses que variées ont été ajoutées. Comme la condition imposée par la nature aux apôtres ne leur permettait pas de souffrir plus d'une mort, cette même borne n'est point assignée aux biens que nous pouvons mériter. Encore que nous soyons réduits à ne mourir qu'une fois, Dieu nous a donné la faculté de mourir tous les jours par la volonté, s'il nous plaisait de le faire. Par suite, nous recueillerons autant de couronnes après notre mort que nous aurons vécu de jours; nous en recueillerons même infiniment plus, puisqu'il ne dépend que de nous de mourir dans un même jour une fois, deux fois, plusieurs fois. L'homme qui est toujours prêt à sacrifier sa vie peut compter sur une récompense qui ne laissera rien à désirer. C'est à quoi le prophète faisait allusion par ces mots : « Tous les jours; » et c'est pour ranimer l'ardeur des fidèles que Paul invoque son autorité. Si les justes de l'ancienne loi, leur dit-il, si des hommes qui, pour récompense de leurs épreuves, n'avaient que des biens terrestres et périssables comme eux, méprisaient à ce point la vie présente, les afflictions et les épreuves, serions-nous excusables, nous, à qui le ciel et d'ineffables biens sont assurés, si nous ne montrions que lâcheté, si nous ne nous élevions même pas à la hauteur de nos pères? Cependant l'Apôtre ne parle pas ainsi en termes formels; laissant à la conscience des fidèles le soin de suppléer à son silence, se bornant au témoignage du prophète, il leur apprend qu'ils doivent faire de leur corps un sacrifice, et le faire sans aucun effroi, puisque telle était l'ordonnance divine. Il les excite encore d'une autre manière. Pour qu'on ne lui reprochât pas de se livrer à de chimériques exhortations, avant qu'elles aient été contrôlées par l'expérience, il ajoute : « Nous sommes regardés comme des brebis destinées au couteau de l'égorgeur; » allusion aux souffrances quotidiennes des apôtres, à leur courage et à leurs épreuves. De même que les brebis n'opposent aucune résistance quand on les égorge, de même nous nous laissons égorger sans résistance.

Cependant, la perspective de tant d'afflictions ne pouvait qu'effrayer l'âme du fidèle, si faible par elle-même. Aussi Paul ranime-t-il leur énergie, élève-t-il leurs pensées, et les remplit-t-il d'une ardente joie : « Mais au milieu de tous ces maux nous triomphons par la vertu de celui qui nous a aimés. » Chose merveilleuse, non-seulement nous triomphons, mais nous triomphons par ces mêmes moyens préparés contre nous; non-seulement nous triomphons comme l'on triomphe d'ordinaire, mais avec une extrême facilité, sans qu'il nous en coûte ni fatigues ni sueurs. Il n'est pas nécessaire que nous supportions les épreuves, il nous suffit de mettre notre



cœur en telle disposition pour dresser contre nos ennemis les plus superbes trophées. Comment en serait-il autrement, puisque Dieu combat avec nous? Vous pouvez donc nous croire, quand nous disons que dans les mauvais traitements nous triomphons de ceux qui nous les infligent, que dans l'exil nous triomphons de ceux qui nous ont exilés, que mis à mort nous triomphons de la rage des vivants. Dès que la puissance et la charité de Dieu s'en mêlent, il n'y a plus rien d'étonnant à ce que ces faits étranges et merveilleux s'accomplissent, et qu'une éclatante victoire nous soit assurée. Les apôtres ne remportaient pas seulement la victoire, mais leur victoire était marquée par un admirable prodige; en sorte que les hommes apprenaient par là qu'ils avaient à combattre, non leurs pareils, mais la puissance irrésistible de Dieu. Voyez les Juifs, quand les apôtres sont entre leurs mains; ils hésitent, ils se demandent : « Que ferons-nous à ces hommes? » *Act.*, IV, 16. N'est-il pas étonnant qu'ils n'éprouvent que trouble et qu'embarras, alors qu'ils sont maîtres de ces hommes, qu'ils les traduisent à leur tribunal, qu'ils les ont chargés de fer, et brutalement traités? C'est qu'ils étaient vaincus par ceux-là mêmes qu'ils avaient espéré vaincre. Pour ces derniers, ni les tyrans, ni les bourreaux, ni les démons avec leurs phalanges, ni le diable lui-même ne purent les réduire; tous furent vaincus, et d'une façon complète; les armes qu'ils avaient préparées contre les apôtres du Christ se retournèrent contre eux. Voilà pourquoi nous lisons : « Nous triomphons et au delà. » Telle était la nature de cette nouvelle victoire qu'elle était due à des moyens qui semblaient devoir amener une défaite, sans que cette défaite se présentât jamais; de telle sorte que les hommes de Dieu marchaient au combat comme si le résultat eût été dans leurs mains. « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu, de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

5. Ce sont là de grandes paroles, il faut l'avouer; mais nous ne les comprenons pas, n'ayant pas une charité suffisante. Encore cette charité de l'Apôtre est-elle bien peu de chose comparée à celle de Dieu; et c'est pour cela que Paul nous parle de celle-ci après nous avoir parlé de celle-là, de crainte qu'on n'attribue à des sentiments d'orgueil le langage qu'il vient de tenir. Qu'est-il besoin, semble-t-il dire, de parler des choses présentes et des afflictions qui sont le partage de la vie de la terre? Invoquât-on encore les choses à venir, les choses d'ici-bas, les puissances célestes; les choses d'ici-bas telles que la vie et la mort, les puissances célestes, telles que les anges, les archanges et les autres habitants des cieux; tout cela ne me paraitrait rien, rapproché de la charité du Christ. Alors même que vous me menaceriez de cette mort redoutable et sans fin, si je ne me séparais du Christ; alors même que vous me promettriez l'éternelle vie, je n'y consentirais jamais. Vainement vous me parleriez des princes et des consuls de la terre, de tel monarque ou de tel potentat; vainement me parleriez-vous des anges, de toutes les intelligences d'en haut, de toutes les créatures actuelles et futures : tout ce que le ciel et la terre renferment, tout ce qui est dans les entrailles du globe et au-dessus des cieux, tout cela ne me paraît rien en comparaison de cet amour divin. Comme si ces expressions étaient impuissantes à faire comprendre le sentiment qui l'anime, il ajoute encore : « Ni aucune autre créature. » Je suppose qu'il existe autant de créatures qu'il y en a dans le monde visible et dans le monde spirituel, elles seraient incapables de m'arracher à cet amour. Si l'Apôtre parle en ces termes, ce n'est pas que les anges et les autres esprits célestes essayassent de le séparer du Christ; il recourt à ce langage hyperbolique, afin de manifester l'amour qu'il ressent pour le Sauveur. Il ne l'aimait pas à cause des biens qu'il nous a procurés; il aimait plutôt ces biens à cause de lui; ne regardant que le Christ lui-même, il ne craignait qu'une chose, de perdre le trésor de sa charité. Ce malheur, il l'estimait plus redoutable que l'enfer; de même que ce

Amour de saint Paul pour Notre-Seigneur.



trésor, il l'estimait plus désirable que le ciel.

Et maintenant, jugeons de notre mérite à nous qui n'hésitons pas à mettre au-dessus du Christ la fange et la boue, quand l'Apôtre dédaignait les choses célestes elles-mêmes, mises en regard de l'amour de son Maître. Pour l'amour de Jésus, il était prêt à subir la géhenne, à renoncer au ciel s'il l'eût fallu; et nous, la vie présente ne saurait même nous inspirer de mépris! Serions-nous dignes seulement de dénouer les cordons de sa chaussure, étant si éloignés de ses sentiments? Paul ne fait aucun cas du royaume du ciel, en dehors du Christ; nous méprisons le Christ et nous faisons cas uniquement des biens qu'il nous procure. Plût à Dieu que ces biens fussent encore l'objet de quelque estime de notre part! Mais nous n'en sommes même pas là, et, laissant de côté ce royaume qui nous est offert, nous courons sans cesse après des songes et des bagatelles. Dans sa bienveillance et sa douceur extrême, Dieu en agit avec nous comme un tendre père en agirait avec un fils qui se résignerait difficilement à son commerce et à sa société. De même que ce père chercherait par toute sorte de moyens à intéresser cet enfant, de même le Seigneur, voyant que nous ne l'aimons pas comme nous devrions l'aimer, met en œuvre les moyens les plus variés et les plus propres à nous attacher indissolublement à lui. Malgré cela, nous persistons dans notre inconstance et nous revenons à nos jeux d'enfant. Tel n'était pas l'Apôtre : il ressemblait plutôt au noble, généreux et affectueux enfant qui se plairait uniquement dans la compagnie de son Père, et qui ne prendrait de tout le reste aucun souci. Il s'élevait encore plus en haut; car il ne mettait pas sur le même rang celui qu'il chérissait et les biens de ce dernier; il lui suffisait de fixer les regards sur celui-là pour oublier complétement ceux-ci : vivre dans les souffrances et les tourments avec lui était à ses yeux préférable à une vie passée loin de lui dans les plaisirs.

6. A nous tous de trembler, qui ne pouvons en arriver à mépriser en vue de Dieu les biens de la terre, ni même à mépriser ces biens dans notre propre intérêt. Paul, lui, souffrait toutes les épreuves pour le Christ exclusivement, non pour le royaume des cieux, non pour les honneurs qui lui étaient réservés, mais pour reconnaître la bonté qui lui avait été témoignée. Pour nous, ni le Christ, ni les choses du Christ ne peuvent nous détacher des biens de ce monde; tels que des serpents, des vipères, des animaux immondes, rappelant même tous ces animaux ensemble, nous nous vautrons ignominieusement dans la fange. En quoi donc l'emportons-nous sur ces brutes, nous qui, avec de si nombreux et de si beaux exemples sous les yeux, fixons encore nos regards sur la terre et ne pouvons les élever vers le ciel? Dieu vous a donné son Fils, et vous ne donnez même pas du pain à celui qui pour vous a été livré et mis à mort. Le Père pour vous n'a pas épargné son Fils, son véritable Fils, et vous ne le regardez même pas quand la faim le dévore, quand vous n'auriez après tout à dépenser que ce que vous en avez reçu, quand vous seriez le premier qui en recueilleriez le fruit : concevrait-on une plus odieuse iniquité? Le Christ a été livré pour vous, il a été mis à mort pour vous, il erre mourant de faim à cause de vous; vous n'avez à lui donner que de ce qui lui appartient, et cela dans votre propre intérêt; et, même à cette condition, vous refusez de le faire! Mais ils sont plus durs que des rochers, les hommes qui résistent à tant de raisons capables de les entraîner, et qui demeurent dans ces sentiments de cruauté diabolique! Il n'a pas suffi à votre Sauveur de mourir et d'être crucifié; il a voulu pour vous être pauvre, sans asile, sans vêtement, connaître les horreurs des cachots, souffrir la maladie, afin de toucher ainsi votre cœur.

Si vous ne voulez pas reconnaître les souffrances que j'ai endurées pour vous, soyez du moins touché de la pauvreté à laquelle je suis réduit. Si ma pauvreté ne vous touche pas, soyez-le du moins de la maladie ou de la prison que j'endure; enfin, si vous demeurez insensible à toutes ces raisons, exaucez-moi vu le peu que je demande. Je ne vous demande, en effet, rien d'extraordinaire; je ne vous demande que du pain, un asile et quelques bonnes paroles. Si, malgré tout cela, vous persistez dans votre du-



reté, que la perspective du royaume des cieux, que les récompenses promises vous déterminent à devenir meilleur. Aucune de ces considérations ne fait-elle encore impression sur vous? Que la nature vous émeuve, que ma nudité vous touche, ma nudité sur la croix, sur cette croix que j'ai soufferte pour vous : à défaut de celle-là, que la nudité à laquelle je suis présentement réduit triomphe de votre insensibilité. C'est pour vous que je fus alors chargé de chaînes, c'est pour vous que je le suis également; puissent, soit ces chaînes, soit les autres, m'obtenir de votre part un peu de compassion! J'ai souffert la faim pour vous, c'est encore pour vous que je la souffre aujourd'hui; j'ai eu soif au haut de la croix à laquelle j'étais attaché, j'ai soif encore aujourd'hui en la personne des pauvres; que l'une ou l'autre puisse me gagner votre pitié, qu'elle puisse toucher votre cœur et faciliter ainsi votre salut. Après vous avoir comblé de bienfaits, je vous demande de me traiter de même; encore n'est-ce pas une dette que je réclame, et me proposé-je de récompenser votre libéralité, de vous donner en échange de ce modeste secours le royaume du ciel. Je ne vous dis pas : Mettez un terme à ma pauvreté, mettez-moi en possession de la fortune, bien que, si je suis pauvre, je ne le sois qu'à cause de vous; il me suffira d'un peu de pain, d'un lambeau de vêtement, de quelques paroles consolatrices au sein de mes privations. Si je suis chargé de fers, je n'exigerai pas que vous les brisiez, que vous me rendiez à la liberté; il me suffira que vous visitiez celui qui a pour vous accepté ces fers : cette reconnaissance sera suffisante à mes yeux, et je vous assurerai en retour le bonheur du ciel. Sans doute, je vous ai délivré d'une captivité bien lourde; eh bien, je serai content, pourvu que vous daigniez me venir voir dans mon cachot. Il me serait facile de vous couronner sans vous demander aucune de ces choses; mais il me plaît de vous devoir à quelque titre, et de vous donner ainsi de sérieux motifs de confiance. C'est pourquoi, lorsqu'il me serait extrêmement facile de me suffire à moi-même, je vais de tout côté tendant la main et frappant à vos portes, dans l'espoir d'obtenir quelque chose. C'est de votre main que j'aimerais à recevoir le nécessaire. Je vous chéris tendrement, et comme à tous ceux qui aiment, il me serait doux de m'asseoir à votre table, et je m'en glorifierais, et, devant l'univers assemblé, je proclamerais votre générosité, je vous signalerais hautement comme le nourricier de votre Sauveur.

Les hommes rougissent d'ordinaire de celui qui subvient à leurs besoins, et ils en cachent avec soin le nom : le Christ nous aime à un tel point que, garderions-nous le silence, il publiera lui-même nos louanges, et ne rougira pas de déclarer que nous l'avons vêtu quand il était nu, que nous l'avons nourri quand il souffrait la faim. Ne nous bornons pas conséquemment à considérer ce qu'il y a d'admirable dans une pareille conduite; mettons en pratique les conseils qui nous sont donnés. Qu'importent, après tout, les éloges et les applaudissements bruyants? Je ne vous demande qu'une seule chose, de me prouver par vos œuvres et par vos actes vos sentiments d'obéissance : voilà les louanges que j'ambitionne, le bien que je vous désire, le diadème qui me paraît plus brillant que tout autre. Travaillez de cette manière, au sortir d'ici, à me préparer ainsi qu'à vous-mêmes la couronne : alors nous passerons la vie présente dans une même et précieuse espérance, et, en la quittant, nous recueillerons les biens que nous réserve le siècle à venir. Puissions-nous tous les mériter, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Applaudissements donnés par les fidèles à saint Jean-Chrysostome.

HOMÉLIE XVI.

« Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas; et ma conscience me rend ce témoignage par le Saint-Esprit. »

1. Ce que je vous ai dit dans notre dernier entretien sur l'amour de Paul envers le Christ ne vous semble-t-il pas sublime et bien au-dessus de la nature? En vérité, ces sentiments étaient grands, ils défiaient toute expression; et cepen-

dant, ceux que vous avez entendus exprimer tout à l'heure l'emportent d'autant sur ceux-là que ceux-là l'emportent sur les nôtres. Je n'eusse pas cru qu'ils pussent être dépassés ; et la lecture qui a été faite aujourd'hui a pu seule me donner cette conviction. L'Apôtre, comprenant ce qu'il y avait d'extraordinaire, déclare dès le principe qu'il va énoncer des propositions de nature à surprendre nos intelligences et à mettre à une rude épreuve notre foi. Ce qu'il fait en premier lieu, c'est de garantir la vérité de ce qu'il va dire : ainsi fait-on le plus souvent quand ce que l'on va déclarer est de nature à heurter les idées acceptées, et quand on est soi-même puissamment persuadé. « Je dis la vérité, je ne mens pas ; ma conscience m'en rend témoignage. Une profonde tristesse, une douleur continuelle règnent au fond de mon cœur; car je souhaiterais de devenir pour le Christ un sujet d'anathème. » Que dites-vous, ô grand Apôtre? C'est aux yeux du Christ, de celui que vous aimiez tant, de celui dont ne vous séparait ni le ciel, ni l'enfer, ni les choses visibles, ni les choses invisibles, ni aucune autre créature, que vous voudriez être anathème! Que s'est-il donc passé? Vos sentiments ne sont-ils donc plus les mêmes? Cet amour si ardent, ne le ressentez-vous donc plus? — Oh! non, ne craignez pas que cet amour s'éteigne jamais dans mon cœur; l'ardeur en est plutôt augmentée. — Alors, pourquoi désirer d'être un objet d'anathème? pourquoi solliciter une réprobation après laquelle il ne saurait y en avoir de pire? — Parce que j'aime le Christ hors de toute mesure. — Comment et pourquoi? car c'est inexplicable. — Tout d'abord, si vous le jugez convenable, examinons ce qu'il faut entendre par cet anathème ; après quoi nous expliquerons ce mystère, l'amour étonnant et prodigieux de l'Apôtre pour son Dieu nous apparaîtra en pleine lumière.

Que faut-il donc entendre par cet anathème? Paul s'écriait un jour : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème! » I *Cor.*, XVI, 22; qu'il soit mis à part, qu'il n'y ait entre les autres et lui aucune communication! De même que nul n'oserait poser une main téméraire et profane sur un objet offert à Dieu, lequel constitue un anathème proprement dit, ni même s'en approcher ; de même l'Apôtre désigne sous ce nom le fidèle qu'il sépare de l'Eglise, pour marquer le retranchement qu'il opère et la distance qu'il établit entre l'Eglise et lui, et pour signifier à tous les fidèles, d'une façon menaçante, qu'ils aient à s'éloigner de lui et à briser tout rapport. Si l'on n'osait s'approcher du premier anathème par un sentiment de respect, c'était par un sentiment d'une nature opposée qu'on se tenait loin de celui auquel l'Apôtre fait allusion. Par conséquent, dans les deux cas il y avait isolement, séparation du vulgaire ; la forme de l'isolement seule n'était pas la même, l'une étant contraire à l'autre. On s'éloignait du premier parce qu'il y avait consécration à Dieu ; on s'éloignait du second parce qu'il y avait interruption de rapports entre Dieu et lui, et qu'il avait été retranché de l'Eglise. Voilà ce que Paul avait dans la pensée quand il écrivait : « Je désirais ardemment d'être pour le Christ un objet d'anathème. » Il ne se borne pas à dire : Je voulais; il se sert d'une expression plus énergique et dit : « Je désirais ardemment. »

Si vous êtes troublé par ce que ce langage renferme d'extraordinaire, songez non-seulement à cette séparation qu'il souhaite, mais de plus au motif qui lui inspire ce désir : à ce compte, vous comprendrez la véhémence de son amour. Lorsqu'il use de la circoncision, nous ne faisons pas attention uniquement à cet acte, mais nous considérons en même temps la cause et le but qui le lui ont inspiré, et nous ne l'en admirons ensuite que davantage. Paul ne s'est pas contenté d'user de la circoncision ; il a même usé du rasoir et des sacrifices judaïques : est-ce une raison de le déclarer Juif par les sentiments? n'en est-ce pas plutôt une pour reconnaître en lui l'ennemi du judaïsme, le sincère et dévoué serviteur du Christ? De même donc qu'en le voyant user de la circoncision et des sacrifices de la loi, loin de le blâmer aussitôt comme judaïsant, vous admirez l'éloignement qu'il manifeste pour la loi mosaïque ; de même, en l'entendant former le vœu de devenir un objet d'anathème, au lieu d'en être scandalisé, prenez



d'abord connaissance du motif qui lui suggère ce vœu, et vous n'éprouverez pour lui qu'une plus vive admiration. A ne pas remonter aux principes des actions, nous devrions traiter Elie de meurtrier, Abraham de meurtrier et même d'infanticide, nous formulerions une accusation pareille contre Phinées et contre Pierre ; et nous serions entraînés à prononcer sur le Seigneur, comme sur les saints, dans le cas où nous oublierions cette règle, les jugements les plus absurdes. Pour éviter cet écueil, dans tous les cas de ce genre, rendons-nous un compte exact de la cause, des intentions, du temps, en un mot de toutes les circonstances qui ont trait au fait mis en question; et, pour le moment, suivons cette règle en ce qui concerne l'âme du bienheureux Paul. Quelle est donc la cause du vœu qu'il exprime? Encore une fois, son amour de Jésus. Ce n'est pas seulement à cause de lui, nous dit-il ; c'est par lui que je voudrais être fait un objet d'anathème en faveur de mes frères. Son humilité lui inspire ce sentiment : il ne veut point paraître dire quelque chose d'extraordinaire, et agir ainsi par dévouement pour le Christ. Afin de dissimuler l'héroïsme de son acte, il parle des liens que le sang avait établis entre les Juifs et lui. Que le Christ fût la raison de ce désir, les paroles qui suivent le prouvent ; après avoir parlé des Juifs comme étant ses frères, il ajoute : « Eux à qui l'adoption des enfants appartient, et la gloire, et l'alliance, et la loi, et le culte, et les promesses; eux qui ont pour aïeux les patriarches, et desquels est sorti selon la chair le Christ, qui est le Dieu au-dessus de toute chose, et béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

2. Que concluez-vous donc? répliquera-t-on. A vouloir devenir un objet d'anathème pour ouvrir les yeux d'autrui à la lumière de la foi, Paul aurait dû former également le même vœu en faveur des Gentils. Dès lors qu'il le forme exclusivement en faveur des Juifs, il montre que sa tendresse naturelle pour son peuple le lui inspire, et non son amour pour le Sauveur. Il ne faudrait pas raisonner de cette manière, s'il se fût contenté d'exprimer ce souhait en faveur des Gentils : puisqu'il le fait pour les Juifs, devrons-nous croire sans hésiter qu'il n'a consulté que son désir de la gloire du divin Maître? — Je comprends que vous aperceviez en lui quelque chose d'étrange ; cependant, si vous me suivez sans préoccupation, j'espère vous convaincre de la vérité du sentiment exposé tout à l'heure. Quand il parlait de la sorte, l'Apôtre avait bien ses raisons. Les Juifs élevaient alors contre Dieu une voix accusatrice ; ils observaient qu'ils avaient été honorés du titre d'enfants de Dieu, qu'ils avaient reçu du Seigneur la loi, qu'ils l'avaient connu avant le reste des hommes, qu'ils avaient eu cette gloire de lui rendre les premiers dans le monde un culte digne de lui, qu'à eux avaient été faites les promesses, que leurs pères appartenaient aux mêmes familles que le Christ, et, ce qui était plus frappant encore, qu'ils étaient ses ancêtres, car c'est là le sens des mots : « Desquels est sorti le Christ selon la chair ; » et malgré cela qu'ils avaient été rejetés, méprisés, pour faire place à des Gentils qui n'avaient jamais connu le vrai Dieu. Ces blasphèmes, qui frappaient les oreilles de Paul, ne lui permettaient pas de se contenir ; plein d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, il souhaitait de devenir un objet d'anathème, si c'était possible, pour que ses frères fussent sauvés, que leurs bouches ne proférassent plus ces propos blasphématoires, et qu'on n'accusât pas le Seigneur d'avoir trompé leurs pères, à qui les promesses avaient été faites.

Oui, c'était bien là ce qui déchirait le cœur de Paul. C'était bien aussi de démontrer la stabilité de la parole dite par le Seigneur à Abraham : « Je te donnerai cette terre à toi et à tes descendants, » qu'il se proposait; car il ajoute aussitôt : « Ce n'est pas que la parole de Dieu soit demeurée vaine. » *Genes.*, XII, 7. Il est donc manifeste qu'en acceptant l'anathème dont il a été question, l'Apôtre l'acceptait en vue de la parole divine, à savoir, de la promesse faite au patriarche Abraham. Paul agit comme Moïse, qui, en intercédant pour les Hébreux, avait surtout en vue la gloire de Dieu : « Qu'on ne dise pas que leur Seigneur ne pouvait les sauver, et qu'il les a tirés de l'Egypte pour les faire périr dans la solitude. Déposez donc votre courroux. »

Deut., IX, 28. Qu'on ne dise pas, s'écrie Paul à son tour, que Dieu a manqué à sa parole, que ses promesses ont été vaines, que sa parole a été impuissante; pour l'empêcher, je consentirais volontiers à devenir anathème. Il ne parle donc pas pour les Gentils; ce n'était point aux Gentils qu'avaient été adressées ces promesses; ils n'avaient point non plus connu le Seigneur, et c'est pourquoi ils ne blasphémaient pas contre lui : c'est en faveur des Juifs, véritables héritiers des promesses divines, et auxquels le Seigneur avait témoigné toujours une bienveillance particulière, que l'Apôtre forme ce vœu. Par conséquent, si Paul l'eût formé en faveur des Gentils, nous ne verrions pas aussi bien que l'amour de la gloire du Christ était le motif principal auquel il obéissait. Dès lors qu'il le fait en faveur des Juifs, il apparaît clairement que le Christ seul lui suggère ce sentiment.

« Auxquels appartient l'adoption, la gloire, le culte et les promesses. » Aux Juifs est propre la loi qui parle du Christ; aux Juifs tous ces traités qui y sont consignés; c'est de leurs rangs que le Christ est sorti, de leurs rangs que sont sortis ceux de leurs pères qui ont reçu les promesses. Or, voilà que le contraire de ce que l'on espérait est arrivé; tous les biens sur lesquels ils comptaient leur ont été ravis. De là mes tourments, poursuit l'Apôtre, et s'il était possible pour moi de renoncer à la société du Christ, de lui devenir étranger, non certes à son amour, car cet amour est le seul auquel j'obéis; s'il était possible pour moi de faire le sacrifice du bonheur et de la gloire que me promet la société de mon Sauveur, je le ferais volontiers pour mettre fin aux blasphèmes qui retentissent contre Dieu, pour n'entendre plus dire que tout n'est que mensonge, que l'on a promis aux uns et donné aux autres, que le Christ est né de ceux-ci, qu'il a sauvé ceux-là; que les promesses ont été faites aux ancêtres des Juifs, et que, laissant de côté leurs descendants, Dieu a mis en possession des biens qui leur étaient destinés, des hommes qui ne l'avaient jamais connu; que les uns passaient leur vie à méditer la loi, à lire les prophéties, et que les autres, hier encore aux pieds des autels des idoles, ont été par un éclatant déni de justice élevés au-dessus d'eux. Afin de mettre un terme à ces propos outrageants pour mon Seigneur, quoique injustes, je renoncerais sans peine au royaume des cieux et à la gloire éblouissante qui nous y attend; j'accepterais toutes les épreuves imaginables, et ce serait pour moi une consolation infiniment supérieure à ces sacrifices que la cessation des blasphèmes dirigés contre celui que mon cœur aime. Si vous ne comprenez pas encore ce langage, considérez que des parents en ont fait autant pour leurs enfants, qu'ils ont consenti à s'en séparer pour leur assurer un avenir brillant, estimant l'éclat de leur renommée chose plus douce encore que leur présence. Si nous n'arrivons pas à l'intelligence de cette conduite, c'est que nous sommes bien loin de l'amour, qui en est le principe. Il y a même des hommes à qui le nom de Paul ne dit absolument rien, et qui sont à une telle distance de l'ardeur de son âme qu'ils lui prêtent la pensée de parler en ce passage de la mort temporelle, et pas d'autre chose : ces hommes connaissent Paul aussi peu, moins encore que l'aveugle ne connaît le soleil. Comment cet apôtre, qui bravait tous les jours la mort, qui vivait au milieu des dangers, qui s'écriait : « Serait-il bien possible de nous arracher à l'amour du Christ? Serait-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la persécution? » cet apôtre qui, s'élevant encore plus haut, au-dessus du ciel, et du ciel des cieux, des anges et des archanges, et de toutes les puissances célestes, embrassant dans son regard les choses présentes et futures, visibles et invisibles, l'adversité et la prospérité, tout ce que renferme l'univers, sans rien omettre, qui, encore peu content, va jusqu'à supposer l'existence d'une infinité d'autres créatures, eût-il pu couronner dignement ce langage magnifique par une froide allusion à cette mort à laquelle nous sommes tous voués?

3. Non, cela n'est pas, cela ne saurait être : une opinion pareille n'appartient qu'à des esprits accoutumés à ramper dans la boue. Si Paul eût eu cette pensée, comment eût-il souhaité de devenir pour le Christ un objet d'anathème? La mort l'eût réuni plus tôt à son Maître et l'eût mis plus tôt en possession de la gloire. Il est

toutefois des esprits qui sont encore allés plus loin dans la voie du ridicule. — Ce n'est pas la mort qu'il appelait de ses vœux, disent-ils; ce qu'il voulait, c'était devenir la possession du Christ, lui appartenir par des liens sacrés. — Mais qui n'en désirerait pas autant, quelque misérable, quelque vil qu'on fût? comment en cela Paul eût-il été utile à ses frères? Laissons de côté ces rêveries et ces puérilités, qui ne méritent pas l'honneur d'une réfutation, et retournons aux paroles sorties de sa bouche; plongeons-nous avec délices dans l'océan de son amour, baignons-nous-y tout à notre aise, représentons-nous ces inexprimables ardeurs, encore que toute comparaison demeure infiniment au-dessous de la vérité. Car il n'est point de mer qui égale en étendue, de flamme qui égale en vivacité la dilection du grand Apôtre; impossible à la parole humaine d'en parler dignement! Celui-là seul la comprenait qui la sentait bouillonner au fond de son âme. Reprenons donc ce langage de Paul :

« Je désirais être un objet d'anathème moi-même. » Qu'est-ce à dire, « moi-même? » moi le docteur de l'univers, moi dont les œuvres sont déjà si nombreuses et si admirables, moi qui peux compter déjà sur une infinité de couronnes, moi qui aime le Christ d'un amour tel que je mets tout au-dessous de cet amour, moi qui me consume chaque jour pour lui, moi qui n'estime aucune félicité comparable à celle de l'aimer. — En effet, il avait encore moins à cœur d'être aimé du Sauveur que de l'aimer lui-même; l'aimer, voilà toute sa préoccupation; l'aimer, voilà le but unique et constant de son ardent désir, ensuite de quoi tout lui était facile : satisfaire cette immense soif d'amour, telle était son unique ambition. Voilà donc le vœu formé par l'Apôtre; mais ce vœu n'étant pas réalisable, il s'occupe de combattre les accusations que le mécontentement général des Juifs leur suggérait : pour les mieux réfuter, il les expose; avant de les attaquer de front, il jette les fondements d'une complète justification. En disant qu'aux Juifs appartenait « l'adoption, la gloire, la loi, le culte et les promesses, » il dit simplement que la volonté de Dieu était bien de les sauver, ce qu'il avait prouvé clairement par la conduite de la Providence, par les promesses faites à leurs pères, et par l'honneur fait à eux-mêmes de donner le jour au Sauveur du monde; mais il dit aussi que dans leur perversité ils n'ont pas voulu de ce bienfait. Pour cette raison, Paul ne parle que de choses propres à faire ressortir la bonté du Seigneur plutôt qu'à faire ressortir les mérites des Juifs; l'adoption, comme la gloire, les promesses et la loi, était un effet de la miséricorde divine. Sous l'impression de ces considérations, à la pensée de la sollicitude déployée par le Fils de Dieu pour opérer le salut de son peuple, l'Apôtre ne peut s'empêcher de s'écrier : « Qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il; » et de rendre grâces par là de tous ces bienfaits au Fils unique de Dieu. Que nous font à nous les blasphèmes que d'autres profèrent? semble-t-il dire. Nous qui avons contemplé ces mystères, sa sagesse infinie et sa providence sans mesure, nous savons parfaitement qu'il mérite, non des blasphèmes, mais des adorations.

Il ne se borne pas à ce cri de sa conscience; il prend en main l'arme du raisonnement, et il presse vivement ses adversaires. Cependant, avant que de les attaquer, il détruit les soupçons qu'ils avaient peut-être conçus à son égard. Ce n'est pas à des ennemis qu'il prétend s'adresser : « Mes frères, écrivait-il plus bas, la disposition de mon cœur et mes prières à Dieu sont toutes pour le salut d'Israël. » *Rom.*, x, 1. De même ici, entre autres choses sorties de sa bouche, certaines ont pour but d'écarter la pensée qu'il prétende traiter en ennemis les Juifs dont il est question; et c'est pour cela qu'il ne balance pas à les appeler ses frères et ses proches. Sans doute, la gloire du Christ est la fin de toutes ses paroles; néanmoins, il se concilie en même temps la faveur de ses interlocuteurs, il détruit les soupçons qu'aurait pu soulever le langage qu'il va tenir à leur adresse, et il aborde ainsi le sujet dont on s'entretenait de tout côté. On se demandait de bien des côtés, je le répète, d'où venait la réprobation apparente de ce peuple qui avait reçu les promesses; d'où le salut de ces hommes qui jamais n'en avaient auparavant ouï parler. Pour pulvériser toute difficulté à ce sujet, l'Apôtre

expose simplement la vérité avant même d'exposer l'objection. — Eh quoi! aurait-on pu lui dire, prendriez-vous de la gloire de Dieu plus de souci que Dieu lui-même? A-t-il besoin de votre parole pour maintenir la valeur et l'autorité de la sienne? — Prévenant ce langage, Paul répond : Je ne me suis pas exprimé comme je l'ai fait, parce que la promesse de Dieu n'a pu être réalisée; je ne l'ai fait que pour obéir à mon amour envers le Christ. Les choses étant ce qu'elles sont, nous ne sommes pas embarrassés pour justifier le Seigneur ni pour démontrer la solidité de ses promesses. Dieu a dit à Abraham : « Je donnerai cette terre à toi et à tes descendants... En celui qui descendra de toi toutes les nations seront bénies. » *Genes.*, XII, 7-3. Quels sont donc les descendants dont il parle? car tous ceux qui sont sortis du Patriarche ne sont pas ses descendants : « Ni ceux qui sont sortis de la race d'Abraham ne sont tous des enfants d'Abraham; ni ceux qui descendent d'Israël ne sont tous des enfants d'Israël. »

Véritables descendants d'Abraham.

4. Quand vous saurez quels sont les descendants d'Abraham, vous comprendrez la portée des promesses qui leur ont été faites, et vous verrez que l'efficacité n'en est nullement ébranlée. Quels sont donc les descendants véritables d'Abraham? Ce n'est pas moi qui le dirai; l'Ancien Testament a pris ce soin : « C'est dans Isaac que se trouveront vos descendants. » *Gen.*, XXI, 12. Qu'est-ce à dire, « dans Isaac? » expliquez-vous. Le voici : « Ce ne sont pas les enfants d'Abraham selon la chair qui sont les enfants de Dieu; ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés de la race d'Abraham. » Notez la sagesse et la haute intelligence de Paul : dans l'explication qu'il donne, il ne dit pas : Les enfants selon la chair ne sont pas pour cela les enfants d'Abraham, mais : « les enfants de Dieu. » Il relie de la sorte le présent au passé, de telle manière qu'Isaac lui-même ne fût pas simplement enfant d'Abraham. Tous ceux qui sont nés comme Isaac, ceux-là sont enfants de Dieu et de la race d'Abraham. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute : « C'est dans Isaac que l'on trouvera vos descendants; » preuve que ceux-là sont de la race d'Abraham qui sont nés à la façon d'Isaac. Et comment Isaac est-il venu au monde? Il n'y est pas venu selon les lois de la nature, ni selon les lois de la chair, mais par la force de la promesse. Que faut-il entendre par ces mots : la force de la promesse? « En ce temps, je viendrai vers vous, et Sara aura un fils. » Telle est la promesse, et ce fut cette parole du Seigneur qui amena la conception et la naissance d'Isaac.

Mais Isaac ne fut-il pas porté dans les entrailles de sa mère comme les enfants ordinaires? Soit; ce ne fut pas la nature néanmoins qui détermina sa conception, ce fut l'efficacité de la promesse divine. Nous aussi nous devons notre naissance spirituelle à la parole de Dieu. Sur la piscine sacrée plane également la parole divine avec sa puissance fécondante; c'est au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit que nous sommes baptisés et que nous recevons cette nouvelle vie. Or, cette naissance est encore l'effet, non des lois de la nature, mais de la promesse du Seigneur. De même que le Seigneur commença par annoncer la naissance d'Isaac et qu'elle ne fut réalisée que postérieurement, de même il a prédit notre régénération longtemps à l'avance par la bouche des prophètes, et c'est plusieurs siècles après qu'il l'a réalisée. Comprenez-vous la portée de la démonstration de l'Apôtre, et avec quelle facilité Dieu accomplit les promesses qu'il a faites, quelque extraordinaires qu'elles paraissent? Si les Juifs répondent que ces mots : « C'est d'Isaac que sortiront vos descendants, » signifient que les enfants nés d'Isaac doivent être estimés de la race d'Abraham, nous répliquerons qu'à ce compte les Iduméens et tous les descendants d'Esaü devraient être reconnus comme vraiment enfants du Patriarche, puisque leur père Esaü était l'un des fils d'Isaac. Or, non-seulement on ne leur donne pas ce nom, mais on les regarde comme étrangers au premier chef. Il ne faut donc pas rechercher les enfants de Dieu parmi les enfants selon la chair, et la nature elle-même a dû figurer dès l'origine cette génération qu'opère le baptême. Si vous me parlez du soin maternel, je vous opposerai l'eau baptismale. Comme ici l'Esprit est l'auteur de cette naissance, la promesse fut alors le principe de la naissance d'Isaac:

le sein de Sara qu'affligeaient la vieillesse et la stérilité, était encore plus glacial que l'eau.

Pénétrons-nous bien de notre dignité, puis mettons notre vie en harmonie avec la noblesse de notre origine. Notre origine n'a rien de charnel ni de terrestre; qu'il en soit ainsi de notre conduite. La vie de nos âmes, nous ne la devons ni à la volonté de la chair, ni au délire du sommeil, ni à des embrassements terrestres, ni à l'aiguillon de la concupiscence, mais à la bonté de Dieu. De même que l'âge de Sara ne lui laissait plus aucune espérance de devenir mère, de même c'est au milieu de la vieillesse déterminée par le péché que le nouvel homme est apparu en nous, et que nous sommes devenus tous enfants de Dieu et de la race d'Abraham. « Cela n'arriva pas seulement à Sara; il en arriva tout autant à Rebecca, qui eut deux enfants à la fois d'Isaac, notre père. » Parce qu'il s'agit d'un point important à éclaircir, Paul ajoute les raisonnements aux raisonnements, afin de ne laisser subsister aucun doute. S'il est vraiment étrange et prodigieux de voir tant de promesses aboutir à une déchéance, il est encore plus prodigieux que nous soyons mis en possession des biens promis à d'autres; quand nous ne comptions sur rien de pareil. Ainsi en serait-il dans le cas où le fils d'un roi, héritier présomptif du souverain pouvoir, rentrerait dans les rangs des simples particuliers, tandis qu'un homme chargé de vices, sorti de l'obscurité des cachots, flétri par les tribunaux, monterait sur le trône à sa place. Que dire dans cette hypothèse? Qu'il faut expliquer ce fait par l'indignité du prince royal? Mais celui qui lui est substitué le surpasse sûrement en indignité. Donc, ils devraient ou partager la même peine, ou partager les mêmes honneurs. Tel est le spectacle que présentent les Juifs et les Gentils, s'il n'est pas plus surprenant encore. Que les uns et les autres n'eussent pas la dignité voulue, l'Apôtre l'avait déclaré par ces paroles : « Tous ont péché, tous sont privés de la gloire de Dieu. » *Rom.*, III, 23. Ce qui est singulier, c'est que les uns étant indignes comme les autres, les Gentils soient sauvés, et non les Juifs. A cette question en succédait aussitôt une autre que voici : Puisque le Seigneur ne devait pas réaliser les promesses, pourquoi les faisait-il? Les hommes qui ne connaissent point l'avenir peuvent souvent par erreur faire des promesses à des gens qui n'en sont pas dignes; mais Dieu dont le regard embrasse le futur comme le présent, Dieu qui savait conséquemment que les Juifs se rendraient indignes de ses promesses et n'en profiteraient pas, d'où vient encore une fois qu'il les a faites?

5. Comment Paul a-t-il résolu ces difficultés? En montrant quels sont les Israélites à qui ces promesses avaient été adressées. Ce point établi, une conséquence en résulte immédiatement, à savoir que toutes les promesses du Seigneur ont été accomplies. A cet effet, l'Apôtre a dit : « Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela enfants d'Israël. » Il ne parle pas des enfants de Jacob, mais des enfants d'Israël, parce que ce nom désignait la vertu du juste, aussi bien que les secours célestes et la vision divine dont il avait été favorisé. — Cependant tous ont péché, tous sont privés de la gloire de Dieu : comment se fait-il alors, ayant tous péché, que les uns périssent et que les autres soient sauvés? — C'est que tous n'ont pas voulu du salut. En ce qui regarde Dieu, il les a tous sauvés, parce qu'il les a tous appelés. Telle n'est pas la solution que donne l'Apôtre; la sienne est plus étendue; elle repose sur d'autres preuves : il va soulever une autre question pour la faire servir, comme nous l'avons déjà vu, à la solution de la question présente. A ceux qui demandaient comment tous les hommes pouvaient recevoir du Christ la même justice, il oppose l'exemple d'Adam, et il dit : « Si la mort a régné par la faute d'un seul, à plus forte raison ceux qui ont reçu l'abondance de la grâce régneront dans la vie. » *Rom.*, v, 10. Il ne résout pas la difficulté qui résulte du fait d'Adam, mais il se sert de ce fait pour résoudre la difficulté soulevée, et il prouve qu'il est beaucoup plus conforme à la raison que le Christ étant mort pour les hommes ait sur eux un pouvoir sans limites. Que tous les hommes soient punis pour la faute d'un seul, bien des gens y voient une certaine répugnance au point de vue de la raison; que tous les hommes soient justifiés par la mort d'un seul, c'est à la fois plus

Tous les enfants d'Israël sont appelés, mais tous n'ont pas répondu à l'appel divin.



raisonnable, ce semble, et plus digne de Dieu.

Toutefois Paul ne dissipe pas l'obscurité du premier de ces problèmes : d'ailleurs, plus il demeurait obscur, moins il était facile aux Juifs de répliquer ; en sorte que le second problème bénéficiait de l'obscurité du premier, et que la doctrine de l'Apôtre n'en devenait que plus admissible. Pareillement dans le cas présent, d'autres difficultés fournissent à Paul la solution de la difficulté qui en est cause. C'était aux Juifs qu'il avait affaire. En conséquence, il jugea prudent d'invoquer des faits favorables à sa thèse, sans les éclaircir entièrement, ce à quoi, du reste, il n'était pas obligé, comme il l'était pour les questions agitées entre eux et lui : ces dernières, il les éclaircit à l'aide de ces faits. Vous êtes étonnés, semble-t-il dire, que parmi les Juifs il y en ait qui soient sauvés, il y en ait qui ne le soient pas ; mais il en a été de même pour les patriarches. Pourquoi donc Isaac est-il seul qualifié de fils d'Abraham, quoique Abraham ait donné le jour à Ismaël et à une foule d'autres enfants ? Ismaël, répliquerez-vous, était le fils d'une esclave. Et qu'importe à son père que sa mère soit esclave ? Cependant je n'insisterai pas, je reconnaîtrai qu'Ismaël n'a été chassé qu'à cause de sa mère. Que direz-vous alors des enfants qui naquirent de Chettura ? N'étaient-ils pas libres, n'étaient-ils pas nés d'une femme libre ? Pourquoi ne jouirent-ils pas des mêmes priviléges qu'Isaac ? Que parlé-je encore de ces enfants ? Isaac n'eut qu'une épouse, Rebecca ; deux enfants leur naquirent, et pourtant ces deux enfants issus du même père et de la même mère, sortis en même temps du même sein, n'eurent point, quoique jumeaux, la même destinée en partage. Ici vous ne sauriez opposer la condition servile de la mère, comme pour Ismaël ; ni que des entrailles différentes les ont portés, comme pour les fils de Sara et de Chettura, puisqu'ils sont sortis du même sein maternel au même moment.

Aussi Paul va droit à cet exemple beaucoup plus favorable à sa thèse que tout autre. Isaac, dit-il, n'est pas le seul exemple que nous ayons de ce genre : « Voici encore Rebecca qui eut deux enfants à la fois d'Isaac notre père. Avant qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait le bien ou le mal, afin que le décret de Dieu demeurât formel selon son élection, non à cause de leurs œuvres, mais par la volonté de celui qui appelle, il lui fut dit : L'aîné sera soumis au plus jeune suivant qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai repoussé Esaü. » *Genes.*, XXV, 23 ; *Malach.*, I, 1-3. Pour quel motif l'un avait-il en partage l'amour, l'autre la haine ? Pour quel motif à l'un le commandement, à l'autre le servage ? Est-ce que l'un était bon, que l'autre ne l'était pas ? Mais ils n'étaient pas encore venus au monde quand Dieu disait : « L'aîné sera soumis au plus jeune. » D'où vient ce langage du Seigneur ? C'est qu'il n'a pas besoin, comme l'homme, de voir l'accomplissement d'une destinée pour connaître la bonté des uns et la malice des autres ; dès longtemps à l'avance, il voit qui sera bon, qui ne le sera pas. Pourquoi parler encore d'Esaü et de Jacob, dont l'un était mauvais et l'autre bon ? Nous voyons chez les Israélites quelque chose de plus étonnant. Les Israélites tombèrent tous dans le péché, car tous adorèrent le veau d'or. D'où vient cependant que les uns obtinrent miséricorde, que les autres ne l'obtinrent pas ? « Je ferai miséricorde, est-il écrit, à qui je voudrai faire miséricorde ; j'aurai pitié de qui je voudrai avoir pitié. » *Ibid.*, 15. Les châtiments de Dieu nous fournissent le sujet d'une observation semblable. Que dire de Pharaon, qui fut puni d'une façon si terrible ? Qu'il était opiniâtre et cruel ? Mais était-il le seul ainsi ? n'y en avait-il point d'autres ? Pourquoi ce châtiment exemplaire ? Et parmi les Juifs pourquoi quelques-uns ne comptaient-ils point aux yeux de Dieu parmi son peuple ? pourquoi n'avait-il pas pour eux les égards qu'il avait pour les autres ? « Quand ils seraient nombreux comme le sable de la mer, ce qui en restera sera sauvé. » *Isa.*, X, 22. Pourquoi seulement ce qui restera ? Que de difficultés surgissent à propos de la question à résoudre ! J'approuve ce procédé de l'Apôtre : Lorsqu'on a le moyen d'embarrasser sérieusement son adversaire, on aurait tort de donner la solution immédiate de ses objections. S'il est encore plus incapable que vous de se tirer d'embarras, pourquoi vous donneriez-

vous une peine inutile? Pourquoi redoubleriez-vous son audace en assumant sur vous tout le fardeau?

6. Dites-moi donc, ô juif, avec cette impuissance à sortir de l'inextricable réseau qui vous enlace, quelle raison vous pousse à nous interpeller sur la vocation des Gentils? Il m'est facile à moi d'indiquer la cause de la justification des Gentils et de votre déchéance. Cette cause, quelle est-elle? Ils se sont appuyés sur la foi, tandis que vous vous appuyiez, vous, sur les œuvres de la loi. Vos interminables réclamations ont amené votre perte. « Ne connaissant pas la justice de Dieu, et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. » *Rom.*, x, 3. Voilà donc en quelques mots la solution de la difficulté proposée, telle que la donne cette âme bienheureuse. Pour plus grande clarté, examinons chaque parole en particulier, en partant de ce point que le but de l'Apôtre était de prouver par tout ce qui précède que Dieu seul connaît les hommes dignes de lui, que personne ici-bas ne possède cette science, alors même qu'on paraît la posséder, et que l'on est exposé à s'éloigner considérablement de la vérité. Celui-là seul qui sonde les cœurs sait parfaitement à qui sont dues les couronnes, à qui les peines et les châtiments. Bien des hommes qui passaient ici-bas pour des modèles de justice ont été condamnés au jugement de Dieu; bien des hommes que l'on estimait ici-bas mauvais ont été justifiés et couronnés au jugement de Dieu. Ce ne sont pas des serviteurs ici qui prononcent, c'est Dieu même, dont la sentence incorruptible est l'expression exacte de la vérité, Dieu qui n'a pas besoin, pour reconnaître le juste et le méchant, que les actes viennent éclairer sa justice. Pour ne pas ajouter à l'obscurité du discours, abordons les paroles de l'Apôtre :

« Ce n'est pas tout; Rebecca eut, elle aussi, d'Isaac en une seule fois.... » J'aurai le droit de vous parler de Chettura, mais j'y renonce. Pour établir péremptoirement la vérité de ma doctrine, je ne vous citerai que des enfants nés du même père et de la même mère. Les deux que je prétends vous citer sont les fils de Rebecca et d'Isaac, l'enfant légitime d'Abraham, l'enfant reconnu hautement, honoré bien au-dessus des autres, l'enfant duquel il a été dit : « C'est Isaac qui sera appelé votre fils, » et qui est notre père à tous. Par cela qu'il est notre père, il s'ensuivrait que ses enfants devraient participer également à ce titre; et pourtant il n'en a pas été ainsi. Donc Abraham n'est pas le seul en qui se soit produite cette singularité; son fils nous l'offre aussi bien que lui; de sorte que partout c'est la foi, c'est la vertu qui éclatent en premier lieu et qui distinguent la parenté véritable. Nous apprenons ici que les enfants du Patriarche doivent être appelés ses fils, autant pour leur vertu, qui les a rapprochés de la vertu de leur père, que pour la naissance qu'ils ont reçue de lui. S'il ne fallait tenir compte que de l'origine, Esaü aurait eu les mêmes droits que son frère Jacob; lui aussi était le fils d'une mère stérile, il était sorti d'un sein jusque-là infécond. Mais on devait tenir compte des mœurs tout autant que de l'origine; circonstance remarquable et bien propre à nous servir de leçon. Il n'est pas dit : Celui-ci étant bon, celui-là mauvais, le premier a été plus honoré que le second; car on répliquerait aussitôt : Est-ce donc que les élus d'entre les Gentils étaient meilleurs que les sectateurs de la circoncision? Bien que ce fût la vérité, Paul ne juge pas à propos de l'énoncer, afin de ne pas froisser trop vivement les Juifs; il aime mieux rejeter le tout sur la science divine, que nul, à moins de folie, ne saurait contester. « Avant même qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait le bien ou le mal, il fut dit à leur mère : L'aîné sera soumis au plus jeune. » La noblesse qui vient de la chair n'est rien; la vertu qui vient de l'âme a seule de la valeur; et cette vertu, Dieu la connaît avant qu'elle ait été manifestée par les œuvres.

« Avant même qu'ils fussent nés, et qu'ils eussent fait le bien ou le mal, afin que le décret de Dieu demeurât ferme selon son élection, il fut dit à la mère : L'aîné sera soumis au plus jeune. » Ce qui prouve la prescience divine, c'est le choix communiqué dès la naissance des deux enfants. Ainsi apparut l'élection divine, que la volonté du Seigneur, comme sa pre-

science, avait dirigée; dès le premier instant il connut et celui qui devait être bon, et celui qui devait ne pas l'être. Ne me dites donc pas, poursuit l'Apôtre, que vous avez lu la loi et les prophètes, et que vous avez servi tant de temps. Celui qui sait peser l'âme à sa juste valeur, distingue parfaitement qui mérite d'être sauvé. Laissez à Celui que vous ne sauriez comprendre la responsabilité du choix; lui seul est en mesure de donner la couronne à qui en est digne. Combien qui paraissaient l'emporter en vertu sur Matthieu, si l'on en eût jugé du moins par les œuvres extérieures! Mais celui qui voit la vérité, qui discerne les sentiments de l'âme, aperçoit la pierre précieuse que recélait la fange et en admira la beauté : c'est pourquoi, négligeant les autres, il appela ce publicain à lui, et, secondant de sa grâce la noblesse des sentiments, il le proclama l'un des siens. En ce qui se rapporte aux connaissances si peu solides de l'humanité, comme en toute chose, les gens compétents ne se baseront pas sur l'opinion du vulgaire pour choisir entre les objets qui leur seront proposés; ils en jugeront d'après les notions qu'ils ont acquises eux-mêmes, et souvent ils repousseront ce que le vulgaire aurait préféré, ils préféreront ce qu'il aurait repoussé. Ainsi font les écuyers pour les chevaux, les joailliers pour les pierres précieuses, et tous les artistes en général. Combien plus le Seigneur, dont la sagesse n'a pas de limite, dont la science n'a pas d'ombre, n'abdiquera-t-il pas devant l'opinion de ses créatures, et jugera-t-il d'après sa propre science, qui ne saurait le tromper? Voilà comment il a choisi un publicain, un brigand, une femme perdue, réprouvant et rejetant des prêtres, des anciens du peuple et des magistrats.

7. Les martyrs vous permettront de faire une observation de même nature. Des hommes qui paraissaient d'une très-mince vertu ont glorieusement triomphé sur-le-champ du combat : des hommes, que leurs frères estimaient grands, ont faibli et sont tombés. N'en demandez pas compte au Créateur et ne dites pas : Pourquoi l'un couronné, l'autre puni? Ce qu'il fait, Dieu le fait en toute justice; c'est pour cela qu'il disait : « J'ai aimé Jacob, j'ai repoussé de mon cœur Esaü. » Qu'il ait eu raison de le faire, vous en avez été convaincus par la vie de l'un et de l'autre des deux frères; mais Dieu en était convaincu bien auparavant. D'ailleurs, ce qu'il faut au Seigneur, ce n'est pas un étalage de bonnes œuvres, c'est la noblesse du cœur et la droiture de la volonté. Celui qui en est là pourra bien de loin en loin prévariquer; mais il rentrera bientôt en lui-même : quoiqu'il ait glissé dans le mal, son Dieu ne le délaissera pas, et, comme il voit au fond de son cœur, il ne tardera pas à le rappeler à lui; l'homme corrompu, au contraire, quelque bien qu'il semble faire, n'en périra pas moins, parce que son cœur, en le faisant, n'en demeurera pas moins gâté. David tomba, l'adultère souilla son âme; mais, parce qu'il tomba d'une certaine façon par surprise, qu'il ne se jeta pas dans le mal de propos délibéré, sa faute fut bientôt effacée. Le Pharisien ne commit aucune faute pareille; mais, parce qu'il s'enorgueillit de ses prétendues bonnes œuvres, ces sentiments d'orgueil causèrent sa ruine.

On ne doit jamais demander compte à Dieu de ses actions.

« Que dirons-nous donc? Est-ce que en Dieu il y a injustice? Gardons-nous de le croire. » Par conséquent, il n'a été injuste ni à notre égard, ni à l'égard des Juifs. Après cela, Paul cite une parole encore plus sublime : « Il dit à Moïse : Je ferai miséricorde à qui je voudrai faire miséricorde; j'aurai pitié de qui je voudrai avoir pitié. » Remarquez, je vous prie, que l'Apôtre augmente la difficulté en l'attaquant ainsi de front, et que pour la résoudre il fait surgir d'autre part de nouvelles ténèbres. Pour bien saisir son langage, quelques explications préalables sont nécessaires. Dieu a dit avant la naissance de Jacob et d'Esaü : « L'aîné sera soumis au plus jeune. » S'ensuivra-t-il que Dieu soit injuste? Assurément non. Ecoutez ce qui vient après. Dans le cas cité, la vertu d'une part, l'iniquité de l'autre, peuvent donner la raison du jugement de Dieu; mais, dans celui dont il s'agit, tous les Juifs se trouvaient coupables également, tous avaient contribué à l'apothéose du veau d'or; et néanmoins les uns furent punis, et les autres ne le furent pas. De

là ces mots : « J'aurai pitié de qui je voudrai avoir pitié, je ferai miséricorde à qui je voudrai faire miséricorde. » Ce n'est pas à vous, ô Moïse, qu'il appartient de connaître ceux qui méritent de moi miséricorde; laissez-moi le soin de les discerner. Si Moïse ne pouvait aspirer à cette science, encore moins pouvons-nous y aspirer. L'Apôtre ne se borne pas à rappeler la parole du Seigneur; il indique celui auquel cette parole fut adressée : « Il dit à Moïse; » afin que la dignité de ce grand serviteur de Dieu fermât la bouche aux adversaires dont Paul s'occupait en ce moment.

Ces difficultés ainsi résolues, l'objection ainsi brisée en deux, Paul soulève une autre question et dit : « Par conséquent, tout ceci dépend, non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Dieu a dit dans l'Ecriture à Pharaon : Je vous ai suscité moi-même pour faire éclater en vous ma puissance, et pour rendre mon nom célèbre sur la terre. » De même que tout à l'heure il était question de ceux qui étaient punis et de ceux qui étaient sauvés; de même ici Pharaon sert à démontrer une telle vérité. Nouvelle conclusion de l'Apôtre : « Il est donc vrai qu'il fait miséricorde à qui il lui plaît, et qu'il laisse s'endurcir qui il lui plaît. Vous me direz à ce propos : Alors pourquoi se plaindre? Car qui pourra résister à sa volonté? » Voyez-vous comme il s'attache à faire ressortir la gravité de l'objection? Il ne la résout pas cependant immédiatement, non sans raison; il ferme d'abord la bouche à l'interlocuteur : « Qui êtes-vous donc, ô homme, pour entrer en discussion avec Dieu? » Il réprime ainsi ce qu'il y a d'intempestif et de peu mesuré dans notre curiosité, il y met un frein et nous rappelle ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme; à quel point la Providence divine est incompréhensible, à quel point elle est au-dessus de notre raison, et l'obligation qu'il y a pour nous de nous incliner en toute chose devant elle. Ces vérités rappelées à son auditeur, son intempérance intellectuelle réprimée et guérie, il devenait facile à Paul de faire accepter la solution qu'il allait apporter. Il ne répond pas que ce sont là des objections insolubles, mais qu'il est mal de s'enquérir de semblables problèmes, qu'il faut se soumettre à la parole du Seigneur, ne pas trop fouiller en ces matières, alors même que nous ne saisirions pas le sens du langage divin. De là cette réponse : « Qui êtes-vous pour entrer en discussion avec Dieu? » Comme il nous abaisse, comme il nous confond! « Qui êtes-vous? » Partagez-vous avec lui l'empire? Siégez-vous avec lui sur le même tribunal? Si je vous compare à Dieu, vous n'êtes absolument rien; vous n'êtes ni ceci ni cela, vous n'êtes rien. Il est plus piquant, en effet, de demander à quelqu'un : Qui êtes-vous? que de lui dire : Vous n'êtes rien. La figure interrogatoire exprime un plus profond sentiment d'indignation. L'Apôtre n'écrit pas : Qui êtes-vous pour répondre à Dieu; mais : « Qui êtes-vous pour répondre à l'encontre de Dieu, » pour le contredire, pour lui résister? Dire : il fallait ceci, il ne fallait pas cela, c'est se poser en adversaire. Quelle réponse accablante et terrifiante! Comme elle inspire bien plus d'effroi que le désir de soulever de nouvelles questions et de satisfaire une vaine curiosité! C'est le devoir d'un maître sage de ne pas obtempérer toujours au caprice de ses disciples, de les plier plutôt à sa propre volonté, d'arracher d'abord les épines avant que de semer le bon grain, et de ne pas sans cesse faire droit sur-le-champ à leurs interrogations. « Un vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a façonné : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Est-ce que le potier n'a pas le pouvoir de tirer de la même pâte un vase d'honneur et un vase d'ignominie? »

8. En s'exprimant de la sorte, l'Apôtre ne prétend pas nier notre libre arbitre, mais établir jusqu'où doit s'étendre notre soumission envers Dieu. Nous avons aussi peu le droit de demander des comptes à Dieu, que l'argile d'en demander au potier. Non-seulement il nous est interdit de nous élever contre ses desseins, mais il nous l'est encore de lui adresser des questions indiscrètes : il faudrait aller jusqu'à ne pas les concevoir dans notre esprit, encore moins devons-nous les exprimer. En un mot, notre attitude devrait rappeler celle de l'argile prenant la forme que lui imprime l'ouvrier et obéissant à

Dieu ne détruit pas notre libre arbitre.



sa volonté. Cet exemple, dans l'intention de l'Apôtre, ne doit pas être appliqué à la conduite générale de la vie, mais seulement en ce qui se rapporte à la soumission et à l'obéissance. C'est du reste une observation bonne à faire que, en général, les exemples ne doivent pas être entendus absolument, qu'il faut se contenter de prendre ce qui convient au but qu'on se propose, et ne pas aller au delà. Quand l'Ecriture dit : « Il s'est couché, et il a dormi comme le lion, » *Num.*, XXIV, 9, il faut l'entendre de ce qu'il y a de généreux et de terrible, non de ce qu'il y aurait de férocité dans le roi des animaux. De même, ce passage : « J'irai au-devant d'eux comme une ourse qui hésite, » exprime la vengeance. *Ose.*, XIII, 8. Celui-ci : « Notre Dieu est un feu dévorant, » fait allusion aux châtiments qu'inflige le Seigneur. *Deut.*, IV, 24. C'est conformément à cette même règle qu'il faut interpréter ce qui est dit de l'argile, du vase et du potier. « Est-ce que le potier, dit l'Apôtre, n'a pas le pouvoir de tirer de la même pâte un vase d'honneur et un vase d'ignominie? » Ne croyez pas que Paul exprime dans ces paroles une doctrine relative à la création ou à la liberté morale, mais bien la différence qui existe entre les idées et la puissance de l'homme et les idées et la puissance de Dieu. Si l'on entendait autrement son langage, il en résulterait des conséquences inadmissibles.

Si, par exemple, il y était question de la liberté morale, Dieu serait l'auteur du mal comme du bien, l'homme serait en dehors de toute faute, et Paul tomberait dans une contradiction manifeste, lui qui partout affirme et glorifie la volonté libre. Tout ce qu'il se propose donc, c'est d'inspirer aux fidèles des sentiments d'absolue soumission à l'égard de Dieu et de leur ôter la pensée de lui demander compte de ses œuvres. De même que le potier fait de son argile ce qui lui plaît sans qu'on lui fasse aucune observation; de même, lorsque Dieu jugera convenable de récompenser certains hommes, d'en punir certains autres, n'allez pas soulever des questions oiseuses, ne cédez pas à une curiosité hors de propos, contentez-vous d'adorer, et, à l'exemple de l'argile se prêtant à la main de l'ouvrier, prêtez-vous au jugement de Celui qui dispose ainsi les choses. Aussi bien, n'agit-il pas sans d'excellents motifs, encore que les mystères de sa sagesse vous soient inconnus. Eh quoi! vous laisseriez le potier faire avec la même pâte des vases de diverses formes sans songer à lui en faire un crime, et vous prétendriez demander compte à Dieu de ses châtiments et de ses récompenses! et vous ne lui reconnaîtriez pas la science suffisante pour discerner ceux qui méritent les uns de ceux qui méritent les autres, et parce que la nature de la masse est uniforme, vous exigerez qu'il y ait uniformité dans les volontés! Mais ce serait de la folie! Même pour les vases sortis de la main de l'ouvrier, l'honneur ou l'ignominie résulte non de la substance qui les compose, mais de l'usage que l'on en fait. Ainsi en est-il pour la volonté. Je le répète, ce qui a été dit doit être uniquement entendu en ce sens qu'il ne faut pas s'élever contre Dieu, et que nous devons nous incliner toujours devant sa sagesse infinie. Les comparaisons usitées doivent toujours dépasser le but qu'on se propose, afin de produire sur l'esprit une impression profonde; si elles demeuraient au-dessous, si elles n'étaient pas dans une certaine mesure hyperboliques, l'erreur ne serait pas atteinte et couverte de confusion. Paul frappait donc juste, grâce à la vigueur de sa comparaison. Après cela vient la solution attendue. Cette solution, quelle est-elle?

« Et si Dieu, voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, a voulu supporter avec grande patience les vases de colère préparés pour la ruine, afin de faire paraître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde qu'il a préparés pour la gloire, sur nous qu'il a appelés, non-seulement d'entre les Juifs, mais encore d'entre les Gentils? » Pharaon était un vase de colère, un homme qui, par son endurcissement, fit éclater le courroux divin : malgré la patience admirable du Seigneur à son égard, il n'en devint pas meilleur, il persista dans ses mauvais desseins. En conséquence, il mérita non-seulement le nom de vase de colère, mais de vase de perdition, à quoi ses œuvres le préparaient. Dieu ne négligea aucun des moyens

propres à le faire rentrer en lui-même ; de son côté, Pharaon ne négligea non plus aucune occasion d'assurer sa ruine et de devenir indigne de tout pardon. Malgré cela, le Seigneur l'endura dans l'espoir de l'amener à résipiscence par cette inaltérable longanimité : si tels n'eussent pas été ses desseins, il ne l'eût pas si longtemps supporté. Enfin, ce monarque s'obstinant à ne vouloir pas profiter de cette patience pour le repentir, Dieu le frappa, dans le but de donner aux autres un exemple, de leur inspirer, par la vue de ce châtiment, un zèle plus ardent, et de manifester sa puissance. Au fond, Dieu préférerait la déployer par d'autres moyens, par des bienfaits et des largesses, comme il l'a plus d'une fois et de toute manière montré. Paul ne tenait pas à signaler ainsi son pouvoir. « Ce n'est pas, disait-il, que nous tenions à montrer notre perfection ; mais nous tenons à ce que vous fassiez le bien ; » II *Cor.*, XIII, 7 ; à plus forte raison en est-il de même de Dieu. Pour lui inspirer des sentiments de pénitence, il supporta donc Pharaon, qui ne voulut pas se prêter aux desseins du Seigneur ; il le supporta longtemps et fit acte par là de miséricorde comme de puissance, eu égard à cette obstination à ne vouloir pas profiter de tant de bonté. Le châtiment qui atteignit le monarque endurci signala la puissance divine : la pitié que Dieu témoigne à ceux qui, après de nombreuses prévarications, se sont repentis, signale son inépuisable miséricorde.

9. Cependant Paul n'emploie pas ce terme de miséricorde ; il se sert du terme « gloire, » parce que c'est une des principales gloires du Seigneur, et l'une des choses auxquelles il tient le plus. Les mots : « Qu'il a préparés pour la gloire, » ne signifient pas que Dieu fasse tout en ceci ; dans ce cas, il n'y aurait aucune difficulté à ce que tous les hommes fussent sauvés : l'Apôtre n'établit que la patience du Seigneur, et il fait disparaître toute différence entre les Juifs et les Gentils. Ce n'est pas seulement chez les Juifs que les uns ont péri, tandis que les autres étaient sauvés ; c'est également chez les Gentils. Aussi Paul ne parle-t-il pas de tous les Gentils, mais de quelques-uns parmi les Gentils, ni de tous les Juifs, mais de quelques-uns d'entre les Juifs. Pharaon, par sa perversité, devint un vase de colère ; d'autres, par leur vertu, sont devenus des vases de miséricorde. Sans doute, la part la plus importante en tout cela revient à Dieu ; mais une certaine part nous revient à nous-mêmes. Si nous lisons : « Des vases de miséricorde, » et non des vases de vertu, des vases de confiance, c'est pour montrer cette part qui revient à Dieu. Bien que le texte : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, » affecte l'allure d'une objection, cependant, dans la bouche de Paul, il ne présente aucune difficulté. En disant que cette œuvre du salut ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, l'Apôtre ne nous dénie pas toute puissance ; il nous rappelle seulement que tout ne dépend pas de nous, et que nous avons besoin de la grâce d'en-haut. Il est donc nécessaire de vouloir et de courir ; après quoi, l'on s'en rapporte, non à ses propres mérites, mais à la bonté de Dieu, comme le faisait l'Apôtre, lui qui disait quelque part : « Ce n'est pas moi qui l'ai fait ; c'est la grâce de Dieu avec moi. » I *Cor.*, XV, 10. Il y a dans ces expressions : « Qu'il a préparés pour sa gloire, » beaucoup de justesse et de précision.

A ceux qui reprochaient aux fidèles de devoir à la grâce leur salut, et qui pensaient les couvrir ainsi de confusion, Paul démontre que leur espérance n'est rien moins que fondée. Si Dieu a été glorifié par cette œuvre, à plus forte raison les hommes qu'il a sauvés ont-ils été eux aussi glorifiés. Observez encore la bonté du Seigneur et son infinie sagesse. Il était loisible à Paul de citer l'exemple, non pas de Pharaon, mais de ceux des Juifs qui s'étaient rendus coupables de prévarication, de jeter de cette manière plus de lumière sur la question, et de prouver que là où se trouvaient leurs propres ancêtres et les mêmes péchés, les uns avaient péri, les autres avaient été sauvés ; de façon à les amener à ne plus trouver extraordinaire le salut de quelques-uns d'entre les Gentils et la perte de quelques-uns d'entre les Juifs. Cependant, il aime mieux citer l'exemple de ce roi barbare, pour ne rien dire de blessant à leur en-



droit, et ne pas avoir à les qualifier de vases de colère. Quant à l'exemple de ceux à qui miséricorde avait été accordée, il l'emprunte aux Juifs. Ce n'est pas qu'il ne justifie complétement le Seigneur : il savait bien que, tout en préparant dans Pharaon un vase de colère, Dieu n'avait pas moins déployé une patience, une longanimité à toute épreuve, et qu'il n'avait rien négligé de ce qui dépendait de lui; mais Paul ne voulut pas mettre les Juifs en cause à ce propos. D'où vient donc que les uns étaient des vases de colère, et les autres des vases de miséricorde? De la différence de leurs dispositions. Infiniment bon par nature, Dieu les traite tous avec la même bonté. Ceux qui ont été sauvés ne sont pas les seuls auxquels il ait témoigné de la bienveillance; il en a témoigné autant qu'il dépendait de lui au monarque égyptien; et celui-ci, comme ceux-là, fut traité par le Seigneur avec une souveraine patience. S'il ne fut pas sauvé, la perversité de sa volonté en fut seule la cause; car, du côté de Dieu, il reçut autant qu'avaient reçu les autres.

Cette solution empruntée par l'Apôtre à l'histoire elle-même est confirmée par l'autorité des prophètes. Voici Osée qui, dès longtemps, a écrit : « J'appellerai mon peuple, ceux qui n'étaient pas mon peuple; ma bien-aimée, celle que je n'avais point aimée. » *Ose.*, II, 24. Si donc on eût été tenté d'accuser Paul d'enseigner l'erreur en ce point, Osée, venait, à son appel, le défendre et le justifier : « J'appellerai mon peuple, ceux qui n'étaient pas mon peuple. » Quels sont ces hommes qui n'étaient pas son peuple? Les Gentils. Quelle était cette bien-aimée qu'il n'avait pas aimée? Encore la gentilité. Et pourtant il appelle les Gentils son peuple, sa nation bien-aimée, il leur assure le nom de fils de Dieu. « Ils seront appelés les fils du Dieu vivant. » Si l'on soutenait que ces paroles concernent ceux des Juifs qui ont embrassé la foi, la conclusion de Paul demeure la même. Si une complète transformation s'est opérée en ces hommes qui n'avaient répondu à des bienfaits sans nombre que par l'ingratitude et l'éloignement, et qui avaient perdu la qualité de peuple de Dieu, quel obstacle y avait-il à ce que des hommes qui avaient toujours été pour Dieu des étrangers, qui ne s'étaient pas rendus indignes, eux, de lui appartenir, fussent appelés, et, dussent à leur obéissance d'être honorés des mêmes faveurs? L'Apôtre ne se borne pas à l'autorité d'Osée; il cite un texte d'Isaïe conçu dans le même sens : « Isaïe s'écrie, au sujet d'Israël. » Il parle avec confiance, et sans crainte d'être interrompu. Pourquoi donc vous déchaîner contre nous, puisque ces prophètes s'expriment comme nous, avec des accents plus éclatants que ceux de la trompette? Quel est donc ce cri d'Isaïe? « Quand le nombre des enfants d'Israël serait égal à celui des grains de sable de la mer, les restes seront sauvés. » *Isa.*, X, 22. D'après ce prophète, ce ne sont donc pas tous les Juifs qui seront sauvés, mais ceux-là seulement qui en seront dignes. Peu m'importe leur multitude, leur diffusion sur toute la terre; je n'accorderai le salut qu'à ceux qui auront mérité le salut. Il ne parle pas seulement de leur nombre, égal au sable de la mer : il leur rappelle encore les antiques promesses, desquelles ils sont déchus. Pourquoi vous troubler, comme si la promesse divine n'était d'aucune valeur? Est-ce que tous les prophètes n'enseignent pas que tous ne seront pas sauvés? L'Apôtre indique ensuite de quelle manière le salut doit être accompli. Voyez-vous l'exactitude des prophètes, en même temps que la prudence avec laquelle Paul invoque ce témoignage si à propos. Il ne se contente pas d'affirmer que certains doivent être sauvés, que tous néanmoins ne le seront pas; il fait voir encore de quelle manière ceux-là le seront. De quelle manière donc le seront-ils, et comment le Seigneur les favorisera-t-il de ce bienfait? « En réalisant sa parole, répond-il, en l'abrégeant par la justice; car sur la terre, la parole de Dieu sera singulièrement abrégée. » Inutile d'invoquer et d'aller chercher bien loin les œuvres pénibles et les sacrifices qu'impose la loi; le salut s'accomplira à peu de frais. En effet, la foi est d'une nature telle qu'un petit nombre de paroles produisent le salut. « Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus, si vous croyez de tout cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. » *Rom.*, X, 9.

10. Comprenez-vous « cette parole abrégée que Dieu accomplira sur la terre? » Ce qui est surprenant, c'est que cette parole abrégée n'a pas seulement produit le salut, elle nous a donné de plus la justice. « Isaïe avait prédit auparavant : Si le Seigneur des armées n'avait réservé quelques fils de notre race, nous serions devenus semblables à Sodome et à Gomorrhe. » *Isa.*, I, 9. Nouvelle vérité que l'Apôtre nous enseigne, à savoir, que ce petit nombre ne doit pas encore à lui-même son salut; il aurait dû périr, lui aussi, et envier le sort de Sodome, c'est-à-dire une ruine complète. Les Sodomites ayant tous péri, sans laisser un seul représentant de leur race, il en eût été de même des Juifs, si Dieu ne les eût traités avec une bonté particulière, si par la foi il ne les eût sauvés. Il en avait été de même pour la captivité qu'ils durent subir; le plus grand nombre d'entre eux fut amené loin de la patrie pour y mourir, le petit nombre seulement fut sauvé. « Que dirons-nous donc? poursuit l'Apôtre. Que les Gentils qui ne cherchaient point la justice ont embrassé la justice, et la justice qui vient de la foi; qu'Israël, au contraire, en cherchant la justice, n'est point parvenu à la loi de justice. » La solution devient désormais évidente; elle résulte des faits eux-mêmes : « Tous ceux qui sont nés d'Israël ne sont pas pour cela enfants d'Israël. L'histoire de Jacob et d'Esaü leurs ancêtres, l'autorité des prophètes, d'Osée et d'Isaïe surtout, dissipent toute difficulté, bien que tout d'abord la difficulté ait semblé croître. Deux questions se posaient simultanément du côté des Gentils : premièrement, comment les Gentils étaient-ils arrivés au salut? secondement, comment y étaient-ils arrivés sans le chercher, c'est-à-dire sans effort et sans préoccupation de leur part? Du côté des Israélites deux autres questions : comment n'étaient-ils pas arrivés au salut, eux aussi? comment n'y étaient-ils pas arrivés alors qu'ils le cherchaient? C'est pour cela que Paul s'exprime en termes plus énergiques que d'ordinaire; il ne dit pas : A obtenu la justice, mais : « A reçu la justice. » Chose étrange et merveilleuse, celui qui cherchait n'a pas trouvé; celui qui a trouvé ne cherchait pas. Si l'Apôtre paraît ménager les Juifs en disant qu'ils cherchaient, il ne les frappe ensuite que plus rudement. L'évidence de la solution qu'il tient en réserve le décide à exposer sans crainte les plus graves difficultés. Par conséquent, au lieu de discuter sur la foi et sur la justice qu'elle engendre, il montre à ses adversaires que bien avant la foi, ils avaient faibli sur leur propre terrain et qu'ils avaient été condamnés. Pour vous, ô Juifs, vous n'avez même pas trouvé la justice que donnait la loi; car vous aviez violé la loi, et encouru par cela même la malédiction. Les Gentils, au contraire, qui avaient suivi un autre chemin que celui de la loi, ont trouvé une justice supérieure à celle-là, tout en trouvant la justice que donnait la loi elle-même. « Si Abraham a été justifié par ses œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu, » *Rom.*, IV, 2, avait dit précédemment l'Apôtre, établissant ains l'excellence de cette dernière justice comparée à la première.

Tout à l'heure deux questions étaient posées; or, en voici maintenant une troisième : Les Gentils ont trouvé la justice; ils l'ont trouvée sans la chercher; ils ont trouvé une justice supérieure à celle de la loi. Trois questions parallèles se présentent en ce qui regarde les Juifs; ils n'ont pas trouvé, ils n'ont pas trouvé malgré leur zèle, ils n'ont même pas trouvé une justice de moindre prix. Après avoir soulevé ces difficultés dans l'esprit de ses lecteurs, l'Apôtre indique en peu de mots la solution, et il explique ces résultats si différents. Quelle en est donc la raison? « C'est qu'ils ne l'ont pas, dit-il, recherchée par la foi, mais par les œuvres de la loi. » Cette explication répand sur toute cette discussion une souveraine lumière. Et pourtant, s'il l'eût donnée dès le commencement, elle n'eût été certainement pas acceptée; mais, venant après une foule de complications, de raisonnements, de démonstrations, précédée d'une foule de correctifs, elle ne présente plus de difficulté à l'intelligence, et elle en est sans peine acceptée. Si donc les Israélites se sont perdus, « c'est qu'ils ont voulu être justifiés par les œuvres de la loi, non par la foi. » Encore Paul ne dit-il pas : Par les œuvres, mais : « Comme

par les œuvres; » insinuant qu'ils ne possédaient même pas cette justice. « Ils ont heurté contre la pierre d'achoppement, selon ce mot de l'Ecriture : Voici que je mets en Sion une pierre d'achoppement et une pierre de scandale, et tous ceux qui croiront en lui ne seront pas confondus. » *Isa.*, XXVIII, 16. C'est donc toujours la foi qui est la source et le principe de tous les biens : il n'est pas seulement ici question des Juifs ; il est question de l'humanité tout entière. Tout homme, qu'il soit Thrace, Scythe ou Juif, peu importe, dès qu'il croira sera sauvé. Ce qui n'est pas moins frappant dans cet oracle du prophète, c'est qu'il parle aussi bien de ceux qui ne croiront pas, que de ceux qui croiront; car, heurter, signifie ne pas croire. Tout à l'heure, l'Apôtre avait fait allusion à ceux qui périssent comme à ceux qui ne périssent pas, dans les termes que voici : « Quand le nombre des enfants d'Israël serait égal au sable de la mer, les restes seulement seront sauvés.... Si le Seigneur des armées n'avait réservé quelques-uns de notre race, nous serions devenus semblables à Sodome. » — « Il nous a appelés non-seulement d'entre les Juifs, mais encore d'entre les Gentils. » Présentement il dit que les uns croiront, que les autres heurteront contre la pierre d'achoppement. Or, si l'on heurte, cela provient d'ordinaire de ce que l'on ne regarde pas où l'on va, et de ce que l'on est distrait. Les Juifs ne faisant attention qu'à la loi, heurtèrent contre la pierre. Cette pierre est appelée pierre d'achoppement et de scandale, eu égard aux dispositions et au sort de ceux qui refusèrent d'embrasser la foi.

Ce qui a été dit est-il maintenant suffisamment clair, ou faut-il de nouvelles explications? A mon avis, celles qui précèdent suffiront à qui les aura écoutées avec attention; si quelques-uns d'entre vous ne saisissent pas encore, ils n'ont qu'à demander en particulier des éclaircissements supplémentaires, et à s'édifier. J'ai mieux aimé m'étendre un peu longuement dans cette exposition du texte sacré, que de nuire à la clareté de la doctrine et à l'enchaînement des idées en interrompant cette exposition. Je m'arrêterai donc ici, et je laisserai de côté l'exhortation morale par laquelle je termine ordinairement, afin de ne pas obscurcir vos idées, en surchargeant votre mémoire. Aussi bien, il est temps de suspendre ce discours et de rendre gloire au Dieu de l'univers. Mettons donc un terme, vous à votre attention, moi à mes paroles, en célébrant les louanges de Celui à qui puissance, royauté, gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Mes frères, la disposition de mon cœur et mes prières à Dieu sont toutes pour leur salut. »

1. Parce que Paul se dispose à tenir aux Juifs un langage encore plus énergique que par le passé, il leur ôte toute espèce de doute sur ses propres sentiments, et il atténue d'avance ce qu'il y aurait de trop amer dans ce qui va suivre. Ne vous arrêtez pas, leur dit-il, à ces observations et à ces reproches; ni les unes ni les autres ne partent d'un cœur ennemi de vos intérêts. L'homme qui désire ardemment votre salut, qui de plus le demande par ses prières, ne saurait en même temps nourrir à votre égard des sentiments d'aversion et de haine. Par les mots, « la disposition de mon cœur, » l'Apôtre désigne ici le désir ardent qu'il éprouve. Sa prière part aussi du plus profond de son cœur; pour les arracher au châtiment qui les menace, pour les sauver, il n'est pas de prière qu'il n'adresse au ciel, de zèle qu'il ne déploie. Ce qui va suivre prouve aussi bien les sentiments de bienveillance dont il est animé pour eux. Dès qu'il s'offre à lui une ombre de raison qui lui permette d'excuser ou de défendre ses frères, il n'est pas d'efforts qu'il ne fasse pour aboutir à cette fin; seulement il ne peut y réussir, il est vaincu par la force des choses : « Je leur rends ce témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non un zèle qui soit selon la science. » Ceci est plus propre à les excuser qu'à les accuser. S'ils se sont éloignés de la foi par trop de zèle et non pour des motifs humains, ils méritent moins châtiment que miséricorde.

Mais, sous ce bienveillant langage, Paul n'en

signale pas moins leur entêtement et leur opiniâtreté. « Ne connaissant pas la justice de Dieu. » Si le premier mot semble encore un palliatif, ce qui vient après est un réquisitoire qui ne laisse aucune place à la défense. « Et, s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu. » D'où il résulte que leur opiniâtreté et leur orgueil, encore plus que leur ignorance, ont été la cause de leurs erreurs, et qu'ils ne sont même pas arrivés à établir leur justice légale ; car telle est la portée des mots, « s'efforçant d'établir. » Sans doute l'Apôtre ne le dit pas formellement et ne proclame pas leur déchéance de l'une et de l'autre justice ; mais il l'insinue suffisamment avec cette sagesse et cette habileté qui le caractérisent. Si les Juifs s'efforçent d'établir leur propre justice, c'est une preuve qu'ils ne l'ont pas encore établie ; s'ils n'ont pas voulu se soumettre à la justice selon Dieu, ils ne l'ont pas davantage obtenue. Il appelle leur propre justice une justice selon la loi, ou bien parce que la loi n'avait plus d'autorité, ou parce que cette justice était le fruit de leurs labeurs et de leurs fatigues. Il appelle justice selon Dieu, la justice qui vient de la foi, parce que notre justification est l'effet, non de nos œuvres, mais de la grâce d'en-haut et d'un bienfait divin. Les Juifs toujours prêts à résister à l'Esprit saint, en s'obstinant à vouloir se justifier par la loi, n'ont pas voulu de la foi : ne voulant pas de la foi, ne recevant conséquemment pas la justice dont la foi est le principe, ne pouvant pas d'autre part arriver à la justice au moyen de la loi, ils ont été déchus de l'une et de l'autre.

« Car le Christ est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croiront. » Admirez la sagesse de notre Apôtre : Comme il venait de distinguer deux sortes de justice, il craignit que ceux des Juifs qui avaient embrassé la foi ne s'estimassent privés de l'une des deux, bien que possédant l'autre, et ne se crussent en ce point sujets encore au péché ; cette crainte pouvait être d'ailleurs fort bien justifiée par ces nouveaux convertis. D'un autre côté, les autres Juifs pouvaient compter arriver à leur justice légale, et dire : Si nous n'avons pas fait ce qui était nécessaire, nous le ferons à coup sûr. Pour parer à ces deux inconvénients, Paul démontre qu'il n'y a qu'une seule justice, que l'une se résout dans l'autre ; que quiconque obtient l'une par la foi, obtient par cela même l'autre ; que quiconque est privé de la première, est privé par cela même de la seconde. Dès lors que le Christ est la fin de la loi, quiconque n'a pas le Christ, encore qu'il paraisse posséder la justice selon la loi, ne la possède pas véritablement ; quiconque, au contraire, possède le Christ, n'eût-il pas accompli la loi, n'a plus rien à désirer. La fin de la médecine, c'est la santé. L'homme qui serait capable de rendre la santé, ne connût-il pas la médecine, n'aurait besoin de rien autre chose : l'homme qui est incapable de guérir autrui, connût-il parfaitement les principes de la science, n'en aurait pas plus de valeur pour cela. Ainsi, pour ce qui est de la loi et de la foi, quiconque possède la foi, possède la loi, parce qu'il possède celui qui en est la fin ; quiconque ne possède pas la foi, est étranger à la foi comme à la loi. Quel est le but de la loi? De conduire l'homme à la justice. Or, elle n'a pas pu l'y conduire; car nul ne l'a parfaitement observée. Telle était la fin de la loi ; tout était dirigé vers cette fin : les fêtes, les sacrifices, les préceptes ne tendaient qu'à une chose, à mettre l'homme en possession de la justice. Cette fin, le Christ l'a réalisée plus aisément par la foi. Donc, n'ayez pas peur de violer la loi, parce que vous vous rangez du côté de la foi. Savez-vous quand vous la violez ? Quand, à cause de la loi, vous refusez au Christ votre foi. Si vous la lui donnez, vous accomplissez la loi au delà de ce qu'elle vous commande ; car vous avez reçu une plus complète justice. Comme il s'agissait ici d'un point de dogme, Paul le démontre par l'Ecriture : « Moïse parle de la justice qui vient de la loi. » Il nous montre en quoi elle consiste, quelle en est l'origine. En quoi donc consiste-t-elle, et quelle en est l'origine ? L'observation des commandements répond à ces deux questions : « Celui qui les observera y trouvera la vie. » Impossible d'être justifié par la loi autrement qu'en accomplissant tous les commandements ; or, je le répète, cette condition personne n'a pu la remplir.

En quoi consiste la justice donnée par la grâce.

2. C'est donc là une justice impossible pour nous. Alors parlez-nous, ô Paul, de la justice que donne la grâce. En quoi consiste-t-elle, et quelle en est l'origine? Ecoutez avec quelle précision il répond à ces deux questions. Après avoir démontré l'inutilité de celle-là, il passe à celle-ci et il s'exprime en ces termes : « Pour la justice qui vient de la foi, voici comment Moïse en parle : Ne dites point en votre cœur : Qui pourra monter au ciel? c'est-à-dire pour en faire descendre Jésus-Christ; ou : Qui pourra descendre dans les entrailles de la terre? c'est-à-dire pour ramener Jésus-Christ d'entre les morts. Mais que dit l'Ecriture? La parole est près de vous; elle est dans votre bouche et dans votre cœur. Cette parole est la parole de la foi que nous prêchons. Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. » Aux Juifs qui demanderaient : Comment ont-ils pu trouver la justice la plus parfaite, ceux qui n'ont même pas trouvé la moins parfaite? l'Apôtre répond par une raison qui exclut toute réplique, à savoir, que la voie présente est infiniment plus facile. Leur voie exigeait l'accomplissement de tous les préceptes : « Quand vous les aurez tous observés, alors vous aurez la vie. » Ce n'est pas là ce qu'exige la justice qui vient de la foi. « Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. » Quoique facile à obtenir, cette justice n'est pas cependant de peu de valeur, et c'est là ce que Paul va démontrer abondamment. Sans venir sur-le-champ à ce que nous avons dit, il commence en ces termes : « Pour la justice qui vient de la foi, voici comment en parle Moïse : Ne dites pas dans votre cœur : Qui pourra monter au ciel? c'est-à-dire pour en faire descendre le Christ; ou bien, qui pourra descendre dans les entrailles de la terre? c'est-à-dire pour en ramener le Christ d'entre les morts. »

La vertu qui a son principe dans les œuvres a pour écueils la nonchalance et le relâchement que produit la difficulté, et pour franchir ces écueils une énergie soutenue est indispensable. La foi n'est pas non plus sans écueils : ce sont des pensées qui envahissent l'intelligence et l'énervent; et, pour repousser ces pensées, la force d'âme n'est pas moins nécessaire. C'est pour cela que Paul s'occupe maintenant de ce dernier écueil, et qu'il suit ici la marche qu'il a suivie touchant Abraham. Après avoir établi qu'Abraham avait été justifié par la foi, de crainte qu'on ne vît en cette vertu une vertu sans valeur, et que le Patriarche ne parût avoir obtenu à peu de frais une si belle couronne, l'Apôtre fait l'éloge de la foi le plus complet : « Il espéra contre toute espérance, et il crut qu'il deviendrait le père de nombreuses nations; et il ne fut pas affaibli dans sa foi, et il ne considéra pas que son corps était comme mort et que la faculté de concevoir était éteinte dans Sara. Il n'hésita pas à croire en la promesse de Dieu, et il n'eut pas la moindre défiance, et il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu; pleinement persuadé que Dieu était tout-puissant et capable de faire ce qu'il avait promis. » *Rom.*, IV, 18-21. Il était donc besoin d'énergie et d'élévation pour accepter ainsi des promesses au-dessus de toute espérance, et pour n'être pas arrêté par les choses visibles. Paul poursuit ici la même pensée, qu'une âme vraiment philosophe, qu'un cœur vraiment grand et capable de s'élever jusqu'aux cieux sont absolument nécessaires. Il ne se contente pas de ce mot : Ne dites pas; mais il ajoute : « Ne dites pas dans votre cœur; » ne songez même pas à douter; ne vous demandez pas au dedans de vous : Comment cela peut-il se faire? Tel est le propre de la foi de dédaigner l'ordre accoutumé des choses, pour rechercher des choses supérieures à la nature, de ne pas vouloir de nos raisonnements si faibles, pour s'appuyer en tout sur la puissance infinie de Dieu. Mais les Juifs ne se bornant pas à cette prétention, et allant jusqu'à soutenir l'impossibilité de la justification par la foi, Paul transporte la discussion sur un autre terrain, afin de prouver que cette œuvre même accomplie exigeait encore la foi d'une manière absolue, ce qui en établissait invinciblement l'importance et faisait des fidèles un éloge qu'on ne pouvait pas récuser. Dans ce but, il emprunte ses paroles à l'Ancien Testament, se gardant bien toujours

de donner prétexte à quelque accusation de nouveauté ou d'opposition à la loi. Ce que l'Apôtre entend ici de la foi, Moïse l'entendait des commandements, pour rappeler aux Juifs les nombreux bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu. Ne prétendez pas, dit Moïse, qu'il faille se transporter dans les cieux, traverser l'immensité des mers, pour trouver les commandements que nous devons exécuter : ce qui était malaisé, difficile, Dieu nous l'a rendu extrêmement aisé.

Que signifient ces mots : « La parole est près de vous? » Elle est facile, puisque de votre cœur et de votre langue dépend votre salut. Pour opérer ce salut, vous n'avez besoin ni d'entreprendre un long voyage, ni de traverser les mers, ni de franchir les montagnes; sans dépasser le seuil de votre porte, en demeurant chez vous, il vous est aisé d'accomplir ce salut; car vous en avez le principe dans votre bouche et dans votre cœur. Puis, pour rendre plus acceptable cette doctrine sur la foi, Paul rappelle « que Dieu a ressuscité le Christ d'entre les morts. » Songez à la dignité de celui qui lui a rendu la vie, et vous ne verrez aucune difficulté dans cette doctrine. Que le Christ soit le Seigneur, la résurrection le prouve clairement; nous l'avions déjà lu au commencement de l'Epître : « Il a été reconnu comme Fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts. » *Rom.*, I, 4. Qu'il fût facile pour lui de ressusciter, cela résulte manifestement, même aux yeux des plus incrédules, de la puissance de l'auteur de la résurrection. Puis donc que cette justice est aisée à obtenir, qu'elle ne présente aucun obstacle, et que nul ne saurait d'ailleurs être autrement justifié, ne serait-ce pas une obstination insensée que de laisser le facile et l'aisé pour s'acharner à réaliser l'impossible? Il n'est plus permis désormais d'alléguer la difficulté que peut offrir la justification par la foi.

3. Voyez-vous comment toute ombre d'excuse est enlevée aux Juifs? Seraient-ils vraiment dignes d'indulgence, s'ils allaient assumer la tâche la plus lourde en pure perte, et laisser de côté celle dont l'accomplissement ne leur présenterait aucune difficulté, tout en réalisant ce que la loi n'a pu réaliser? Agir ainsi, ce serait uniquement le fait d'une volonté capricieuse et s'obstinant à s'opposer à celle de Dieu. Avec la loi, il n'y a que peine; avec la grâce, il n'y a que facilité. Quoi qu'on prétende, jamais la loi ne donnera le salut, tandis que la grâce, avec la justice qui lui est propre, réalisera la justice qu'aurait pu réaliser la loi. Quelle raison alléguer donc en faveur des ennemis de la grâce, de ces hommes qui persistent dans leur opiniâtre et stérile attachement à la loi? Ce que Paul venait de dire s'écartant des idées reçues, il l'appuie sur le témoignage de l'Ecriture : « L'Ecriture dit, poursuit-il : Quiconque croira en lui ne sera pas confondu. Car il n'y a pas de distinction entre le Juif et le Grec; le Seigneur est leur Seigneur à tous, répandant avec profusion ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent; tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. » De cette manière, l'Apôtre confirme ce qu'il a dit de la foi et de la confession de bouche. En disant : « Tous ceux qui croiront en lui, » il parle de la foi; en ajoutant : « Tous ceux qui invoqueront, » il parle de la confession de bouche. Puis il revient sur l'universalité de la grâce; combattant l'orgueil de ses adversaires, il leur rappelle une doctrine qu'il leur a déjà fait entendre, et il affirme de nouveau qu'il n'y a point de différence entre les Juifs et les incirconcis. « Car il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil. » Ce qu'il avait enseigné plus haut touchant le Père, il l'enseigne maintenant touchant le Christ. Plus haut, il s'écriait : « Dieu serait-il donc le Dieu des Juifs sans l'être des Gentils? Non, il est le Dieu des Gentils; car il n'y a qu'un seul et même Dieu. » *Rom.*, III, 29. Présentement il écrit : « Tous n'ont qu'un même Seigneur qui répand avec profusion ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. » Comment exprimer d'une manière plus frappante le désir que Dieu éprouve de notre salut, puisque ce salut, il l'estime un de ses trésors? En conséquence, que personne ne se jette dans le désespoir et ne se regarde comme à jamais réprouvé; la pénitence rouvrira sûrement à tous les portes du salut. Ce Dieu qui en regarde l'accomplissement comme un de ses trésors, ne cessera pas d'être généreux à notre égard, sa générosité

comme sa richesse consistant à verser sur un plus grand nombre ses bienfaits. Il est vrai que ce à quoi les Juifs ne pouvaient se résigner, c'était à se voir déchus, par le règne de la foi, du trône qui précédemment les élevait au-dessus du monde entier, à être réduits à la condition commune. De là aussi l'empressement de l'Apôtre à leur rappeler les oracles des prophètes qui chantaient à l'avance cette future égalité. « Quiconque croira en lui ne sera pas confondu... Tous ceux qui auront invoqué le nom du Seigneur seront sauvés. » Pour détruire toute velléité de négation, se présente dans ces différents textes le mot « tous. »

Mais c'est l'orgueil, l'orgueil, la plus pernicieuse des passions, qui les a perdus. « Comment pourriez-vous avoir la foi, leur disait le Christ, vous qui cherchez à recevoir la gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? » *Joan.,* v, 44. Outre la perdition à laquelle cette gloire humaine conduit, le ridicule en est la conséquence, et, bien avant les supplices à venir, elle nous plonge dans un abîme de maux. Pour vous en convaincre, je ne vous parlerai ni du ciel qu'elle nous ravit, ni de la géhenne qu'elle nous attire; j'examinerai seulement la condition qu'elle nous fait sur la terre. Connaissez-vous une passion plus coûteuse, plus ignominieuse et plus exigeante que cette passion de la vaine gloire? Ce qu'elle coûte, demandez-le à ces hommes qui, au théâtre, au cirque et dans les autres lieux pareils, se signalent au public par leurs largesses inconsidérées; à ces hommes qui construisent de superbes et splendides palais, qui se livrent à toutes les dépenses qu'entraîne le luxe, dépenses que je n'ai pas l'intention d'énumérer ici. Que cette passion mette l'homme qui en est possédé dans la nécessité, pour faire face à tant de dépenses et de frais, de se jeter dans l'injustice et la rapine, il n'est personne qui n'en convienne sur-le-champ. Pour assouvir la faim de cette bête cruelle, force lui est de s'emparer injustement du bien d'autrui. Et que parlé-je du bien d'autrui? Ce n'est pas seulement la richesse d'autrui; ce sont encore les âmes que cette flamme dévore, donnant ainsi à la fois la mort temporelle et la mort éternelle. Oui, la vaine gloire est la porte de l'enfer, elle augmente les ardeurs des flammes effrayantes et du ver rongeur qu'il renferme. Ce qui est encore plus épouvantable, c'est qu'elle étend son empire au delà même de la mort. Les autres passions trouvent du moins dans la mort un terme : celle-ci exerce même après la mort son influence, et cherche à se produire jusque dans les cadavres. Elle prend soin de faire construire pour les recevoir de magnifiques tombeaux où s'engloutissent des fortunes entières, et d'étaler sur un sépulcre un luxe scandaleux : des hommes qui, durant leur vie, refuseront aux pauvres une obole et du pain, et ne leur donneront que des injures, prendront le soin de servir aux vers une table somptueuse. Pourriez-vous imaginer une preuve plus accablante de l'absurde tyrannie de cette passion? Un autre fruit de la vaine gloire, ce sont les amours criminels. Il y a des hommes qui ne sont entraînés dans l'impureté, ni par la beauté corporelle, ni par les ardeurs de la passion, mais par le plaisir de pouvoir se vanter d'avoir opéré telle ou telle séduction.

4. Est-il besoin après cela d'énumérer les autres maux auxquels cette passion donne naissance? Pour moi, j'aimerais mille fois mieux être l'esclave des barbares que de la vaine gloire; car les barbares n'obligent pas leurs esclaves à l'avilissement auquel la vaine gloire oblige les siens. Rampe aux pieds de tous tes semblables, dit la vaine gloire; peu importe leur éclat, peu importe leur bassesse : néglige ton âme, dédaigne la vertu, moque-toi de la liberté, sacrifie ton salut. Si tu fais un peu de bien, garde-toi de le faire pour plaire à Dieu, fais-le pour t'afficher aux yeux de la multitude, de manière à perdre la couronne que tu aurais pu gagner. Si tu pratiques le jeûne, l'aumône, acceptes-en les labeurs, mais n'en accepte pas la récompense. — N'y a-t-il pas dans ces exigences une cruauté véritable? De là encore la jalousie, l'orgueil, la cupidité, source de tous les maux. Les essaims de serviteurs, de parasites, d'adulateurs, les écuyers barbares, les chars étincelants d'or, et une foule d'autres choses plus dignes de mépris, ont pour raison d'être, non pas le plaisir, non pas la nécessité, mais la vaine gloire. — Soit,



répondrez-vous ; tout le monde conviendra que c'est là une passion dangereuse ; mais ce que vous devez nous enseigner, c'est le moyen de l'éviter. — Eh bien ! vous l'éviterez si vous vous persuadez à vous-même que cette passion est extrêmement redoutable : ce sera pour vous un excellent commencement. Le malade s'empresse de mander son médecin dès qu'il est convaincu de la gravité du mal qui le possède. Vous faut-il un autre moyen de salut, ayez vos regards fixés sur Dieu constamment, et vous n'aurez pas besoin d'autre gloire que de la sienne. Si cette passion vous envahit, si elle vous pousse à raconter à vos serviteurs ce que vous avez fait de ouable, songez que vous ne retirerez de ce récit aucun avantage, et que vous éteindrez en vous ce désir. Dites à votre âme : Voilà déjà longtemps que tu nourrissais la pensée de faire connaître tes bonnes actions ; tu n'as pu les garder sous le voile du silence, tu les a portées à la connaissance de tous ; quel avantage t'en est-il revenu ? Absolument aucun ; tu y as au contraire beaucoup perdu, et ce que tu avais réuni, non sans peine, a été dans un instant dissipé.

Considérez en outre que le jugement de la foule, du vulgaire, est loin d'être sain, et, de plus, qu'il ne tarde pas à s'évanouir. Les hommes vous loueront, ils vous admireront quelques heures ; au bout d'un certain temps, tout est oublié ; de sorte qu'ils vous frustrent de la couronne que Dieu vous réservait, et qu'ils ne vous conservent même pas la couronne qu'ils vous avaient donnée. Vous la conserveraient-ils, ce serait pour vous un malheur d'avoir sacrifié à celle-ci celle-là ; mais le malheur est bien plus grand, puisque vous renoncez à une couronne éternelle pour une couronne qui vous est aussitôt arrachée, puisque vous sacrifiez à quelques paroles de louanges des biens infinis. Alors même que vos admirateurs seraient en grand nombre, vous n'en seriez pas pour cela moins misérable ; vous le seriez même d'autant plus que vos admirateurs seraient plus nombreux. Si cela vous étonne, remettez-vous en mémoire la sentence du Christ : « Malheur à vous, quand vous aurez l'approbation des hommes. » *Luc.*, VI, 26. Et c'est la vérité. Quand il s'agit des arts, ce sont des artistes que vous prenez pour juges ; et vous vous en rapporteriez au vulgaire quand il s'agit de la vertu, et vous ne préféreriez pas à ce jugement le jugement de celui qui connaît à merveille ce terrain, et qui peut vous donner en même temps l'éloge et la récompense !

Cette parole du Sauveur, gravons-la sur nos murailles, sur nos portes, et surtout dans notre cœur ; répétons-nous souvent à nous-mêmes : Malheur à nous, si nous avons l'approbation de tous les hommes. Ceux-là même qui vous approuvent vous accuseront d'être passionnés pour la vaine gloire et pour les louanges humaines. Il n'en est pas ainsi de Dieu : s'il vous voit enflammé d'amour pour sa gloire, il vous décernera des louanges, une admiration, une grâce qui n'auront pas de prix. Les hommes, au contraire, vous dépouilleront de votre liberté pour vous réduire à l'esclavage ; ils vous raviront par un seul mot de louange menteuse la récompense que vous auriez méritée, et vous traiteront avec plus d'arrogance qu'ils n'en mettront à traiter un esclave acheté à prix d'argent. Ce dernier n'obéit à son maître qu'après avoir été commandé ; vous obéissez, vous, sans avoir reçu d'ordre d'aucune sorte. Vous n'attendez pas qu'on vous commande ; dès que vous connaissez le moyen d'être agréable à vos maîtres, vous l'employez, quand même ils garderaient un profond silence. N'est-ce pas attirer sur nous les rigueurs de l'enfer que de faire ainsi les délices des méchants, de les servir avant même qu'ils aient parlé, et, lorsque Dieu ne cesse de nous faire entendre ses conseils et ses ordres, de ne tenir aucun compte ni des uns ni des autres ? Aimez-vous les louanges, aimez-vous la gloire, fuyez la gloire qui vient des hommes, et vous trouverez la gloire véritable ; renoncez aux louanges que distribuent les hommes, et vous obtiendrez de solides louanges, soit de Dieu, soit des hommes. Nous ne louons jamais personne autant que l'homme dédaigneux de la gloire ; nous n'admirons, nous n'exaltons personne autant que l'homme dédaigneux des louanges. Mais, s'il en est ainsi de nous, à plus forte raison en sera-t-il ainsi de Dieu. Or, quel bonheur surpasserait pour vous celui d'être glorifié, d'être loué de sa

bouche divine ? La différence qui sépare ici-bas la gloire de l'infamie, sépare la gloire divine de la gloire humaine : il existe même entre ces deux dernières une distance plus grande, une distance infinie. Si la gloire humaine prise en elle-même n'a rien que d'obscur et de repoussant, qu'adviendra-t-il d'elle si nous la comparons à la grâce divine? Il en est des esclaves de la vaine gloire comme de ces malheureuses qui ont abdiqué toute pudeur; encore ceux-là sont-ils dans une plus ignominieuse condition. Une courtisane méprisera quelquefois le débauché qui brûlera pour elle; vous irez vous prosterner aux pieds de tous indistinctement, aux pieds des esclaves en rupture de ban, comme aux pieds des brigands et des coupeurs de bourse; car ce sont de telles gens qui composent les assemblées où l'on vous dispense la louange : en sorte que ces hommes, isolément méprisés par vous d'un mépris souverain, lorsqu'ils sont réunis, vous les estimez plus que votre salut, vous rabaissant ainsi même au-dessous d'eux.

5. En vérité, ne se ravale-t-il pas au-dessous de ces gens sans honneur, l'homme qui mendie leurs éloges, et ne comprend pas la possibilité de vivre sans la gloire qui vient de ses semblables? Mais, indépendamment des réflexions précédentes, considérez que, si vous arrivez à cet éclat et à cette renommée, la moindre faute que vous commettrez soulèvera contre vous une nuée d'accusateurs; si vous vivez obscur, au moins serez-vous en paix de ce côté. — Sans doute, répliquerez-vous; mais aussi, mes œuvres louables seront l'objet de l'admiration publique. — Voilà précisément le danger pour vous, d'être ainsi exposé aux morsures de cette bête féroce de la vaine gloire, quand vous ferez le bien comme quand vous ferez le mal : ici-bas elle vous accable d'opprobres, et dans l'autre vie elle vous dépouille de toute récompense. Il est périlleux d'aimer la gloire, même la gloire que donne le maniement des affaires de ce monde; à l'aimer dans l'ordre spirituel, vous vous privez de tout droit à l'indulgence, parce que vous refusez à Dieu les égards que ne vous refusent pas les gens de votre maison. Le serviteur a les yeux fixés sur les yeux de son maître, le mercenaire sur celui qui doit lui payer son travail, le disciple sur celui qui l'instruit. Quant à vous, c'est le contraire que vous faites; oubliant le Dieu, le Maître au service duquel vous êtes engagé, vous fixez vos yeux sur vos pareils; et cependant vous n'ignorez pas que Dieu conservera dans l'éternité le souvenir de vos bonnes œuvres, tandis que l'homme s'en souviendra à peine dans le temps. Le ciel vous offre un théâtre tout prêt, et vous allez chercher vos spectateurs sur la terre. La gloire à laquelle l'athlète aspire, il prétend en jouir là où il a combattu : vous combattez, vous, dans les sphères célestes, et vous prétendez recueillir la couronne dans ce monde inférieur. Quelle inconcevable folie!

Lorsque l'on vit dans l'obscurité, l'on ne trouve pas d'accusateurs

Jetons maintenant un coup d'œil sur ces couronnes. Ici-bas l'une est due à l'orgueil, l'autre à la jalousie vis-à-vis d'un rival, l'autre à la moquerie et à la flatterie, l'autre à l'argent, l'autre à la servilité du caractère. Pareils aux enfants qui, dans leurs jeux, déposent sur la tête les uns des autres des couronnes de foin, sauf à se railler par derrière du nouveau monarque et de l'ignorance complète où il est de cette plaisanterie, les hommes qui chantent ici-bas vos louanges, rient entre eux de cette couronne de foin déposée sur votre tête. Encore, si cette couronne était simplement une couronne de foin! Hélas! c'est une couronne d'une nature beaucoup plus pernicieuse, puisqu'elle nous enlève le mérite de toutes nos œuvres. A vous de dédaigner cette couronne pour ce qu'elle a de méprisable, et d'éviter le préjudice qu'elle vous causerait. Combien vous faut-il d'admirateurs? Vous en faut-il cent, deux cents, trois cents, quatre cents? vous en faut-il dix fois et vingt fois autant, vous en faut-il deux mille ou quatre mille? Supposons que dix mille hommes viennent vous applaudir, quelle différence voyez-vous entre ces clameurs et les cris dont les geais font retentir les airs? Si vous comparez cette assemblée à l'assemblée des anges, vous la dédaignerez souverainement et vous ferez un moindre cas de ces applaudissements que d'une toile d'araignée, d'un rêve, d'un peu de fumée. Ecoutez comment Paul, qui avait pesé la valeur de toutes ces futilités, loin de les rechercher, les repousse en

s'écriant : « Dieu me préserve de me glorifier en quelque chose, hormis dans la croix du Christ ! » *Galat.*, VI, 14. Aspirez à ce genre de glorification, vous aussi, et Dieu ne sera pas irrité contre vous. En agissant autrement, vous n'êtes pas le seul atteint par ce qu'il y a d'injurieux dans votre façon d'agir; le Seigneur en est atteint comme vous. Si vous étiez peintre, et si un de vos disciples, au lieu de prendre votre avis, offrait aux yeux du public une de ses œuvres, vous ne seriez pas indifférent à un tel procédé. Mais, si vous l'estimez injurieux à l'égard d'un de vos semblables, combien plus le sera-t-il à l'égard du Seigneur !

Après cela désirez-vous apprendre à mépriser cette passion, élevez vos pensées, dédaignez les biens visibles, ravivez en vous l'amour de la gloire véritable, soyez rempli de sagesse spirituelle, dites à votre âme comme disait Paul : « Ignorons-nous que nous jugerons les anges eux-mêmes? » I *Cor.*, VI, 3. Est-elle ainsi soulevée, gourmandez-la et dites-lui : Toi qui dois juger les anges, tu consentirais à subir le jugement d'hommes impurs, et tu voudrais des louanges qu'on te décernerait en la compagnie des mimes, des cochers, des bestiaires et des histrions ! car ce sont là des hommes qui tous ambitionnent les éloges. Prends un essor qui te mette à l'abri de ces clameurs, marche sur les traces de Jean le citoyen du désert, sache combien il méprisait la foule, et quel dédain il professait pour les adulateurs : à la vue des habitants de la Palestine qui accouraient et se pressaient autour de lui sous le double sentiment de l'étonnement et de l'admiration, insensible à tant d'honneur, il se déchaînait contre eux, et, tout en paraissant ne parler qu'à un jeune homme, il interpellait le peuple entier par ces mots : « Serpents, race de vipères, » *Matth.*, III, 7. Et pourtant, c'est pour lui que l'on venait, pour contempler son chef auguste, que l'on désertait les villes; mais rien de tout cela n'amollit son âme, tant elle était étrangère à l'amour de l'éclat et de la gloire. Etienne aussi, devant le peuple, non plus dans l'admiration, mais furieux et grinçant des dents, s'écriait d'un ton que leur courroux rendait encore plus sublime : « Peuple à la tête dure et aux cœurs incirconcis. » *Act.*, VII, 51. Elie aussi, en présence du roi, de ses satellites et du peuple entier, s'écriait : « Jusques à quand clocherez-vous de deux côtés? » III *Reg.*, XVIII, 21.

Mais à qui ne s'adressent pas nos flatteries, de qui ne devenons-nous pas les courtisans, en vue d'acheter à ce prix les honneurs que nous rêvons? De là désordre complet, de là pour nous déchéance de notre splendeur première, de là pour le christianisme danger pressant, à cause de cette passion de la gloire qui s'est emparée de tous les esprits. Exterminons cette passion funeste, et nous connaîtrons alors la véritable liberté, les douceurs et le calme du port. L'homme épris de la renommée est en quelque façon le jouet de continuelles tempêtes, toujours effrayé, toujours tremblant, toujours esclave d'une infinité de maîtres. L'homme qui en est exempt jouit, au contraire, de la sécurité du port et d'une liberté sans limites. Au premier, autant d'amis, autant de tyrans dont il est contraint d'exécuter les ordres. Comment secouer le joug d'une servitude pareille? En aimant une gloire différente, en aimant la gloire qui seule est la véritable gloire. Lorsqu'on est captivé par la beauté corporelle, la vue d'un plus beau visage fait oublier le visage dont on s'était précédemment épris; ainsi l'éclat de la gloire céleste détachera nos cœurs de l'amour de l'humaine gloire. Que nos yeux ne cessent donc de contempler cette gloire d'en-haut, afin que, ravis de tant de beauté, nous dédaignions notre pâle gloire d'ici-bas, et nous trouvions dans la possession irrévocable de cette gloire céleste un bonheur sans mélange. Puissions-nous tous le mériter, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Comment invoqueront-ils celui auquel ils ne croient pas? Comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont pas entendu parler? Comment en entendraient-ils parler, si personne ne leur prêche? Comment y aura-t-il des prédicateurs, si on ne les envoie? selon le mot de l'Ecriture. »

Inexcusable culpabilité des Juifs.

1. Nouvelle preuve de l'inexcusable culpabilité des Juifs. « Je reconnais, avait dit l'Apôtre, qu'ils sont remplis de zèle pour Dieu, mais d'un zèle qui n'est pas selon la science. Ne connaissant pas la justice de Dieu, ils ne se sont pas soumis à cette justice. » Aussi doivent-ils porter le châtiment de cette ignorance. Paul ne l'affirme pas ouvertement; il procède par questions, et pour mieux éclaircir la matière, il pose d'abord une objection, et puis il la résout. Remarquez, en effet : autrefois « le Prophète disait : Tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur, seront sauvés. » Mais on ne manquera pas de répliquer: Comment pourront-ils l'invoquer, s'ils ne croient pas en lui? L'objection posée, vient la question : Pourquoi ne croient-ils pas en lui? Nouvelle difficulté; car on pouvait répondre : Comment y auraient-ils cru, n'en ayant pas entendu parler? Or, répond l'Apôtre, ils en ont entendu parler. — Mais le moyen d'en entendre parler, si personne ne le leur a prêché? — Réponse : De nombreux prédicateurs le leur ont annoncé, qui leur ont été envoyés à cet effet. — Où est la preuve qu'ils ont été réellement envoyés? — Dans ce passage du Prophète : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle de la paix, qui annoncent les vrais biens! » *Isa.*, LII, 7. Ainsi, les apôtres se reconnaissent à la nature de leur prédication. Effectivement, Paul et ses compagnons ne prêchaient partout que ces vrais biens, que cette paix conclue entre Dieu et les hommes.

Refuser de croire, ce n'est donc pas refuser de croire à notre parole, mais à celle d'Isaïe, qui, depuis plusieurs siècles, a prédit notre mission, a déterminé l'objet et la nature de notre prédication. Si donc le salut dépend de l'invocation du Seigneur, si l'invocation du Seigneur dépend de la foi, la foi de la prédication, la prédication de la mission; si vraiment les apôtres ont été envoyés pour prêcher cette doctrine, si le Prophète les signalait au peuple et les lui présentait en disant : Ce sont bien là ces envoyés dont je vous parlais il y a longtemps, dont je chantais les courses et la prédication pacifique; il est manifeste que, les Juifs n'ayant pas cru, c'est leur faute, et que Dieu, de son côté, n'a rien négligé. « Mais tous n'ont pas obéi à l'Evangile; car Isaïe dit : Seigneur, qui a cru à notre parole? Donc, la foi vient de l'ouïe, et l'ouïe vient de la parole de Dieu. » *Isa.*, LIII, 1. Une autre objection est ici prévenue : Puisque des prédicateurs ont été envoyés avec une mission divine, tous auraient dû obéir. Dans sa sagesse, l'Apôtre établit que ce fait, au lieu de jeter le trouble dans les esprits, devait plutôt les calmer et les convaincre. Pourquoi, ô Juifs, seriez-vous scandalisés, après des témoignages et des preuves si manifestes, de ce que toutes les intelligences n'acceptent pas l'Evangile? Ce fait, comme les autres, devrait accroître la puissance de votre conviction; il est étroitement lié aux autres, et il a été, lui aussi, annoncé par le Prophète. Telle est la prudence admirable de Paul, que sa démonstration dépasse de beaucoup les bornes d'une réfutation et l'attente de ses adversaires. Que prétendez-vous? leur dit-il; que tous n'ont pas obéi à l'Evangile? Mais Isaïe vous l'avait annoncé; il vous avait annoncé plus encore. Vous nous faites un crime de ce que tous n'ont pas cru; Isaïe dit quelque chose de plus fort. Que dit-il? « Seigneur, qui a cru à notre parole? »

Cette objection résolue par le témoignage et l'autorité du Prophète, Paul reprend la suite des idées. Il vient de dire qu'il faut invoquer le nom du Seigneur; que pour l'invoquer il faut avoir la foi; que pour croire il faut entendre; que pour entendre il faut avoir des prédicateurs; que pour avoir des prédicateurs il faut à ceux-ci une mission : une objection nouvelle apparaissant, il s'appuie sur un texte du Prophète pour la résoudre, texte distinct de celui par lequel il a résolu l'objection précédente; il unit ainsi cette dernière idée à celles qui ont été exposées tout à l'heure. « Seigneur, qui a cru à notre parole? »



disait Isaïe; d'où l'Apôtre conclut, après avoir tiré de ce texte une arme contre ses adversaires : « Donc la foi vient de l'ouïe. » Ce n'est pas sans motif que cette conclusion est posée. Les Juifs ne cessant de réclamer des miracles, et prétendant se rendre compte par leurs propres yeux de la résurrection, à toutes ces prétentions absurdes Paul répond en disant : Le Prophète ne vous a-t-il donc pas déclaré par avance que nous devions croire par l'ouïe? De là cette conclusion qui les confond : « Donc la foi vient de l'ouïe. » Mais les termes dans lesquels elle est conçue ne réveillant aucune idée élevée, l'Apôtre l'ennoblit aussitôt. Il ne s'agit pas simplement d'entendre, observe-t-il, et ce n'est point à la parole humaine que nous devons prêter l'oreille pour croire : il s'agit d'écouter une parole bien plus digne de nos respects, la parole même de Dieu. Les apôtres ne prêchaient pas, en effet, leur propre doctrine; ils prêchaient la doctrine qu'ils avaient apprise de Dieu, ce qui laissait bien loin les miracles. Que Dieu parle ou qu'il opère des prodiges, toujours il mérite également notre foi et notre obéissance. Les miracles et les œuvres elles-mêmes sont l'effet de sa parole, et c'est sa parole qui a créé le ciel, la terre et l'univers entier.

2. Une fois établi qu'il fallait s'en rapporter à l'autorité des prophètes, qui n'expriment jamais que la volonté de Dieu, et que l'on ne doit demander qu'une chose, savoir, entendre la parole divine, l'Apôtre expose l'objection à laquelle nous avons déjà fait allusion. « Or, je dis : Est-ce qu'ils n'ont pas entendu? » Et si, malgré la mission donnée aux apôtres, malgré l'accomplissement fidèle de cette mission, les Juifs n'ont pas entendu? Cette objection est résolue d'une façon qui ne laisse plus mot à dire : « Est-ce que leur voix n'a pas retenti sur toute la terre? est-ce que leur parole n'a pas été portée jusqu'aux extrémités du monde? » *Psalm.* XVIII, 5. Vous prétendriez qu'ils n'ont pas entendu? Mais l'univers entier a retenti de leur parole; et vous, au milieu desquels les apôtres vivent et demeurent, vous ne les auriez pas entendus? C'est inadmissible. Si les extrémités du monde les ont ouïs, à plus forte raison les avez-vous ouïs vous-mêmes. Nouvelle objection ensuite : « Je dis encore : Israël n'a-t-il pas compris? » Qu'importe qu'ils aient entendu, s'ils n'ont pas compris ce qui leur a été dit, s'ils n'ont pas reconnu la légitimité de la mission apostolique? Cette ignorance n'est-elle pas pour eux une excuse? En aucune façon. Isaïe avait donné le caractère de la mission des apôtres en des termes trop clairs : « Qu'ils sont beaux les pieds des hommes qui annoncent la bonne nouvelle de la paix! » Moïse l'avait fait avant lui; d'où ces paroles de Paul : « Moïse le premier a dit : J'exciterai votre jalousie contre un peuple qui n'est pas un peuple, votre indignation contre une nation insensée. » *Deuter.*, XXXII, 21. Les Juifs devaient, par conséquent, reconnaître les apôtres, non-seulement à leur propre refus d'embrasser la foi, non-seulement au caractère pacifique de la prédication des hommes de Dieu et aux biens qu'ils annonçaient, non-seulement à la diffusion de la parole évangélique sur la terre entière, mais encore à la préférence visiblement accordée aux Gentils, qui jusque-là étaient demeurés au-dessous d'eux. Une doctrine dont n'avaient jamais ouï parler auparavant ni leurs ancêtres ni eux, voilà qu'ils la mettaient maintenant en pratique. Cette préférence, toute à l'honneur des Gentils, piquait les Juifs, avivait leur jalousie, et leur rappelait naturellement la prophétie de Moïse : « J'exciterai votre jalousie contre un peuple qui n'est pas un peuple. » Indépendamment de cette préférence marquée et si honorable, une autre considération était propre à développer ces sentiments de jalousie, à savoir, la vileté de la nation appelée à jouir de ces biens, vileté telle qu'elle n'était même pas estimée une nation comme les autres : « J'exciterai votre jalousie contre un peuple qui n'est pas un peuple, votre indignation contre une nation insensée. » Quels insensés, en effet, que les Gentils! quel peuple méprisable?

De toute part donc éclataient les signes manifestes que Dieu, dès longtemps, avait donnés aux Juifs pour reconnaître cette époque et dissiper leur aveuglement. Ces faits ne s'étaient pas accomplis dans un coin de terre inconnu; tous les points du globe, la terre et la mer, en avaient



été témoins. Puisque les Juifs voyaient ces Gentils, naguère l'objet de leur dédain, en possession de biens innombrables, ils auraient dû reconnaître en eux le peuple dont avait parlé Moïse, en disant : « J'exciterai votre jalousie contre un peuple qui n'est pas un peuple, votre indignation contre une nation insensée. » Moïse est-il le seul à prophétiser ces événements? Non certes; longtemps après, Isaïe les a prédits comme lui. De là cette expression de l'Apôtre : « Moïse, le premier, » indiquant ainsi qu'il serait suivi d'un autre prophète, dont le langage à ce sujet serait encore plus net et plus explicite. De même qu'il avait dit plus haut : « Isaïe s'écrie, » de même actuellement il s'exprime en ces termes : « Isaïe ne craint pas de dire ; » ce qui signifie : Il s'applique à repousser toute obscurité, à mettre en quelque manière les choses sous les yeux. Il a mieux aimé parler avec une clarté parfaite, que d'écarter les périls dont il était menacé, en laissant subsister sur son langage une ombre par laquelle vous pourriez excuser plus tard votre incrédulité. Cependant, il n'est pas dans la nature de la prophétie d'exprimer clairement l'avenir; mais, pour vous fermer la bouche, ici tout sera clair, tout sera d'une limpidité parfaite. Quels sont donc tous ces événements? Votre déchéance et la vocation des Gentils. Isaïe les annonce dans le langage suivant : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas ; je me suis découvert à ceux qui ne demandaient pas à me connaître. » *Isa.*, LXV, 1. Quels sont ces hommes qui ne cherchaient pas, qui ne demandaient rien? Manifestement, ce sont non les Juifs, mais les Gentils, qui n'avaient jamais connu Dieu. Moïse les avait caractérisés en les appelant un peuple qui n'était pas un peuple, une nation insensée. Isaïe se sert du même caractère pour les désigner, je veux dire, de leur profonde ignorance. Or, c'était une charge accablante pour les Juifs que le salut de ceux qui ne cherchaient pas, et la perte de ceux qui cherchaient. « Il dit contre Israël : Durant tout le jour, j'ai tendu mes bras à ce peuple incrédule et rebelle. »

Voilà donc une difficulté regardée par plusieurs comme à peu près insoluble, posée longtemps auparavant par les prophètes, et résolue par eux d'une façon irréfragable. N'avez-vous pas effectivement entendu Paul s'écrier : « Que dire donc? Que les Gentils, qui ne cherchaient pas la justice, ont embrassé la justice ; qu'Israël, tout en cherchant la loi de la justice, n'est pas arrivé à la loi de la justice. » Or, Isaïe ne dit-il pas absolument la même chose? Le texte : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas ; je me suis découvert à ceux qui ne demandaient pas à me voir, » n'est-il pas équivalent à celui-ci : « Les Gentils, qui ne cherchaient pas la justice, ont trouvé la justice? » Mais, comme la volonté des convertis avait dû seconder l'action de la grâce divine, et comme la réprobation des Juifs avait également pour cause leur obstination à ne pas se soumettre à la foi, Paul ajoute : « Le Prophète dit encore contre Israël : Durant tout le jour, j'ai tendu mes bras à ce peuple incrédule et rebelle. » Ces mots : « Tout le jour, » désignent le temps écoulé ; ceux-ci : « J'ai tendu mes bras, » expriment les appels du Seigneur, les instances, les exhortations qu'il a mises en œuvre. Pour bien établir enfin la culpabilité des Juifs, il est dit : « J'ai tendu mes bras à ce peuple incrédule et rebelle. »

3. Quelle charge énorme contre eux ! Dieu les appelle, et ils ne l'écoutent pas, ils lui résistent, non pas une fois, deux fois, trois fois, mais toujours, malgré les prodiges qu'il accomplit sous leurs yeux ; et les Gentils, qui n'avaient point connu Dieu, attirent sur eux ses faveurs. Il n'est pas dit toutefois que cela ait dépendu de ces derniers : pour réprimer l'orgueil que les Gentils convertis à la foi eussent pu concevoir, et pour montrer dans leur conversion l'action décisive de la grâce, le Prophète s'est exprimé ainsi : « Je me suis découvert ; j'ai été trouvé. » — Donc, les Gentils n'ont rien fait de leur côté, conclurez-vous. — Erreur ; car, embrasser ce qu'ils avaient trouvé, reconnaître ce qui leur était découvert, dépendait d'eux absolument. — Pourquoi, dans ce cas, Dieu ne s'est-il pas découvert à nous? — Il a fait plus encore. Non-seulement il s'est découvert clairement à vos regards, mais il n'a cessé de vous tendre la main, de vous adresser ses exhortations et de



vous donner tous les témoignages de l'amour le plus paternel et d'une tendresse maternelle. N'est-ce pas là une solution complète de toutes les difficultés soulevées précédemment, et n'est-il pas évident que les Juifs doivent à eux-mêmes leur perte, et qu'ils sont indignes de pardon? Ils ont entendu, ils ont compris tous ces avertissements, et ils ne sont pas moins obstinés dans leur résistance. Il n'a même pas suffi au Seigneur de leur parler de manière à ce qu'ils le comprissent à merveille, il a fait en outre tout ce qui était propre à triompher de leur opiniâtreté et de leur endurcissement. Qu'a-t-il donc fait? Il a excité leur jalousie et les a piqués au vif. Vous connaissez ce qu'il y a de tyrannique dans la jalousie, et combien elle est propre à mettre fin à toute discussion, à provoquer une réhabilitation. Cela est vrai des hommes; il n'y a pas même jusqu'aux animaux et jusqu'aux enfants chez lesquels ne se manifeste la puissance souveraine de ce sentiment. Un petit enfant aura beau souvent entendre l'appel de son père, il persistera dans son refus d'aller à lui; mais qu'un autre enfant vienne recevoir les caresses paternelles, et aussitôt l'enfant rebelle de se précipiter dans les bras du père; en sorte que la jalousie triomphe là où la voix d'un père avait échoué. Telle a été la conduite du Seigneur. En même temps qu'il appelait les Juifs, qu'il leur tendait sa main divine, il réveillait en eux la jalousie par la vocation des Gentils, qu'ils estimaient bien au-dessous d'eux, — ce que la jalousie ne voit jamais sans une émotion des plus vives, — et il les appelait, chose encore plus propre à les blesser plus profondément et à les mettre hors d'eux-mêmes, à des biens d'un ordre beaucoup plus important et beaucoup plus précieux que les biens dont ils avaient joui, à des biens dont ils n'avaient pas eu même l'idée. Tout cela fut inutile : les Juifs n'écoutèrent pas davantage ce nouvel appel de Dieu. Comment trouver une excuse plausible à cette indomptable obstination? C'est assurément impossible. Paul ne le dit pas cependant; il laisse à la conscience de ceux qui l'écoutent le soin de tirer cette conclusion des prémisses posées, il se borne à la faire entendre par ce qui va suivre, en usant de sa sagesse accoutumée. La marche qu'il avait suivie à propos des difficultés touchant la loi et les Juifs, difficultés plus graves en apparence qu'en réalité, et à propos de la solution dans laquelle il avait fait toutes les concessions possibles pour ne pas trop charger ses adversaires, il la suit également dans le chapitre qui vient après.

« Je dis donc : Est-ce que Dieu a rejeté son peuple, ce peuple qu'il avait auparavant connu? Non, sans doute. » Il s'exprime comme s'il éprouvait quelque embarras; il prend occasion de ce qui a été dit pour exposer cette conséquence terrible; et, en ne l'acceptant pas, il donne plus d'autorité à la doctrine qu'il va leur enseigner, tout en poursuivant ici le même but qu'il a poursuivi dans son argumentation précédente. Ce but, quel est-il? Encore qu'un petit nombre soit sauvé, les promesses divines n'en demeurent pas moins. Voilà pourquoi Paul ne parle pas d'un peuple en général, mais d'un peuple auparavant connu de Dieu. Poussant plus loin sa démonstration, il prouve que ce peuple n'a pas été réprouvé. « Moi aussi, je suis Israélite, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin, » moi qui vous prêche et vous évangélise. Ce langage paraissant en opposition avec celui qu'il avait tenu peu auparavant : « Qui a cru à notre parole?... Durant tout le jour, j'ai tendu mes mains vers ce peuple incrédule et rebelle.... J'exciterai votre jalousie à l'égard d'un peuple qui n'est pas un peuple, » l'Apôtre ne se contente pas de sa réponse formellement négative : « Il n'en est rien; » il affirme nettement le contraire en ces termes : « Non, Dieu n'a point rejeté son peuple. » Vous observerez que c'est là une affirmation et non une preuve. Il y a cependant une double preuve ici : la première consiste dans ce fait que Paul est lui-même sorti de leurs rangs. Or, si Dieu eût rejeté ce peuple, il n'eût pas choisi dans ses rangs un de ses apôtres, celui qu'il devait charger du soin d'évangéliser le monde entier, celui auquel il devait révéler tous ses mystères et confier les destinées de l'Eglise. Telle est donc la première preuve. La seconde est contenue dans ces mots : « Le peuple qu'il avait précédemment connu; » ce peuple qu'il savait lui être dévoué, qu'il savait

disposé à recevoir la foi; car trois mille une fois, puis cinq mille, puis une foule d'autres parmi les Juifs étaient devenus disciples du Sauveur.

4. Alors vous êtes, à vous seul, tout ce peuple? aurait-on pu répliquer à l'Apôtre; parce que vous avez été appelé, le peuple juif a donc été appelé? — Paul répond : « Dieu n'a point rejeté le peuple qu'il avait connu précédemment. » Avec moi se trouvent trois mille, cinq mille, dix mille d'entre vous. — Mais seraient-ce les trois mille, les cinq mille, les dix mille dont vous nous parlez, qui constitueraient cette race dont les membres devaient égaler en nombre le sable de la mer et les étoiles du ciel? Quoi! prétendriez-vous en imposer au point de vous présenter à nous avec vos quelques adhérents comme formant le peuple tout entier! Quoi! viendriez-vous nous bercer d'une espérance illusoire, et nous affirmer que les promesses ont été accomplies, alors que presque tous les enfants d'Israël ont péri, et qu'un petit nombre seulement sont arrivés au salut! Mais ce serait par trop d'orgueil et d'arrogance, et nous n'accepterons jamais de pareils sophismes. — Ce langage, l'Apôtre le prévient, et, sans formuler l'objection, il la résout à fond, en s'appuyant uniquement sur l'histoire des temps anciens. Ignorez-vous donc ce que l'Ecriture rapporte d'Elie, de quelle manière il demanda justice à Dieu contre Israël? « Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont détruit vos autels, et je suis demeuré seul, et ils me cherchent pour m'ôter la vie. » Mais qu'est-ce que Dieu lui répond? « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. De même, en ce temps-ci, Dieu s'est réservé quelques fidèles par l'élection de sa grâce. » III *Reg.*, XIX, 10. Comment Dieu aurait-il rejeté son peuple? S'il l'eût rejeté, il n'eût sauvé personne. Dès lors qu'il a sauvé quelques-uns de ses enfants, il ne l'a pas rejeté. Vous objecterez que s'il ne l'eût pas rejeté, il les eût sauvés tous. Je le nie, puisque, au temps d'Elie, sept mille seulement furent sauvés. Or, actuellement, un plus grand nombre ont embrassé la foi. Vous l'ignorez sans doute, je n'en suis pas étonné; car Elie aussi, un si grand homme, un si grand prophète, ne le savait pas davantage; ce qui n'empêchait pas Dieu d'exécuter ses desseins, quoiqu'il en fût de l'ignorance de son serviteur. Ce en quoi vous auriez sujet d'admirer l'habileté de l'Apôtre, c'est la manière dont il aggrave de plus en plus les charges des Juifs, tout en démontrant sa propre thèse. Ce témoignage qu'il emprunte à l'histoire établit clairement l'inquiétude constante de ce peuple, et l'opiniâtreté qu'il a de tout temps manifestée. Si telle n'eût pas été l'intention de Paul, s'il se fût uniquement proposé de démontrer qu'un petit nombre d'Israélites suffisait à représenter le peuple entier, il se fût borné à rappeler qu'au temps d'Elie, Dieu s'était réservé sept mille serviteurs; or, c'est le passage entier de l'Ecriture qu'il croit devoir citer.

Un des points que Paul tient à cœur de mettre en lumière, c'est que les Juifs, dans leur conduite envers le Christ et ses disciples, ne se sont pas départis de leurs coutumes et qu'ils ont agi conformément à leurs précédents, et à bon escient. Qu'ils ne disent pas : Si nous avons mis à mort le Christ, c'est que nous le regardions comme un imposteur; si nous persécutons les apôtres, c'est que nous voyons en eux des séducteurs; car il y a contre eux le témoignage du Prophète : « Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont renversé vos autels. » Cependant, pour ne pas les blesser trop vivement, Paul indique à ces paroles un autre but. S'il les invoque, ce n'est pas pour s'en faire une arme contre eux, mais pour établir un point de doctrine. De ce fait tiré de l'histoire, il ressort un enseignement qui les rend entièrement inexcusables : il y a là dans la bouche d'Elie une accusation accablante pour les Juifs. Ce n'est plus Paul, ce n'est plus Pierre, ni Jacques, ni Jean qui élève sa voix accusatrice, c'est le prince de leurs prophètes, le prophète pour lequel ils professent une admiration sans bornes, l'ami de Dieu, cet homme animé pour leur salut d'un tel zèle qu'il ne pouvait plus prendre de nourriture, cet homme qui, encore aujourd'hui, n'a pas connu la mort; voilà celui qui s'écrie : « Seigneur, ils ont maltraité vos prophètes, renversé vos autels; car je suis demeuré seul, et ils cherchent à m'ôter la vie. » Peut-on imaginer une cruauté plus détestable?

Les Juifs, qui auraient dû implorer en suppliant le pardon de leurs crimes passés, cherchent à frapper le prophète de mort. Quelle excuse mettre pour eux en avant? Ce n'était pas durant la famine, mais quand l'abondance fut revenue; quand ils n'avaient plus à s'humilier, quand les démons avaient été mis honteusement en fuite, quand la puissance de Dieu s'était victorieusement déployée, quand le roi lui-même s'était départi de son arrogance, c'est alors que les Juifs conçurent la pensée de ce forfait, allant ainsi de crime en crime, et ne craignant pas de verser le sang des saints personnages qui s'efforçaient de leur ouvrir les yeux.

Quels prétextes leur était-il permis d'invoquer ? Est-ce que ces prophètes étaient, eux aussi, des imposteurs? est-ce qu'ils ignoraient leur origine? est-ce que par eux les Juifs avaient été blessés? Mais ils n'en avaient reçu que de salutaires leçons. Pourquoi vous attaquer d'ailleurs aux autels? Est-ce que les autels vous auraient aussi blessés? est-ce qu'ils auraient provoqué votre colère? Quelle effronterie, quelle insolence dans la conduite tenue de tout temps par les Juifs! C'est pourquoi Paul écrivait aux Thessaloniciens : « Vous avez souffert de vos propres concitoyens les mêmes maux que les Eglises avaient souffert des Juifs, lesquels avaient mis à mort le Seigneur et les prophètes, nous ont persécutés, sont ennemis des hommes, un objet d'horreur pour Dieu. » I *Thess.*, II, 14-15. Il dit au fond la même chose en parlant ici des prophètes qu'ils ont massacrés, des autels qu'ils ont renversés. Mais que répond le Seigneur? « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » III *Reg.*, XIX, 18. — Qu'importe, dira-t-on, cette mesure de la Providence par rapport au temps présent? — Elle importe beaucoup au point de vue de notre instruction; car il règne entre le présent et le passé une relation étroite. Il en résulte que toujours Dieu n'a sauvé que ceux qui en étaient dignes, bien que les promesses fussent adressées à toute la nation. Cette conséquence avait été déjà légitimée dans ces passages de l'Apôtre : « Quand les enfants d'Israël seraient aussi nombreux que les grains de sable de la mer, les restes seuls seront sauvés. Si le Seigneur des armées n'avait avancé le salut de quelques membres de notre race, nous serions devenus semblables à Sodome. » *Rom.*, IX, 27-29. Cette même conséquence, l'Apôtre la tire maintenant du principe qu'il vient de poser; de là ces paroles : « De même, en ce temps-ci, quelques-uns ont été réservés selon l'élection de la grâce. »

5. Chacune des expressions de l'Apôtre a une valeur qui lui est propre et fait ressortir à la fois et la grâce divine et le mérite des élus. Le mot « élection » indique le mérite de ces derniers; le mot « grâce » indique la part de la générosité du Seigneur. « Si c'est par grâce, ce n'est donc pas en vue des œuvres; autrement, la grâce ne serait plus la grâce. » Si c'est en vue des œuvres, ce n'est plus par grâce; autrement, les œuvres ne seraient plus des œuvres. Ici, Paul prévient une fois de plus les murmures des Juifs. Il les combat ouvertement, et leur montre combien ils sont inexcusables. Vous n'avez plus le droit de vous justifier en ces termes : Les prophètes, sans doute, nous ont transmis l'esprit de vie, le Seigneur a multiplié ses exhortations, les faits eux-mêmes parlaient à haute voix, et c'était assez de la jalousie pour nous déterminer à répondre à ses nombreux appels; mais les commandements à pratiquer offraient de trop grandes difficultés, et nous n'avons pu aller au Christ, parce qu'il exigeait des œuvres et des vertus malaisées. — Non, vous n'avez pas le droit de vous retrancher derrière cette excuse. Comment Dieu vous eût-il imposé une condition qui jetait un voile de ténèbres sur sa grâce? Par là Paul s'applique à leur montrer le désir extrême que le Seigneur éprouve de leur salut. Outre la facilité qu'il y avait pour eux à se sauver, il y avait pour Dieu une gloire qui lui était chère à leur manifester ainsi son infinie bonté. Pourquoi donc, continue-t-il, le refus d'aller au Christ, par qui aucune œuvre n'était exigée de vous? Pourquoi votre esprit de contention et de dispute, quand la grâce vous est offerte? Pourquoi prétexter la loi sans raison et sans motif aucun? Vous ne trouverez pas le salut dans la loi, et vous ne profiterez pas du bienfait qui vous est offert.

Prétendre arriver au salut par la loi, c'est nier le rôle de la grâce divine. Et qu'ils ne voient pas en ce langage une affirmation étrange; c'est à la grâce que les sept mille hommes dont il a été parlé furent redevables de leur salut. Par cela même que l'Apôtre rapporte à l'élection de la grâce, en ce temps-ci comme en celui-là, le salut du petit nombre des élus, il affirme que les premiers ont été, eux aussi, sauvés par la grâce. Cela résulte encore des paroles : « Je me suis réservé; » paroles qui attribuent à Dieu dans cette œuvre la part principale. — Mais si le salut est l'œuvre de la grâce, pourquoi le salut n'est-il pas à tous notre partage? — Il ne l'est pas, parce que vous ne le voulez pas. La grâce, après tout, quoique grâce, sauve ceux qui veulent être sauvés, non ceux qui ne veulent pas, non ceux qui la repoussent constamment, non ceux qui lui déclarent une guerre acharnée. Il demeure donc toujours que « la parole de Dieu n'est point vaine, » *Rom.*, IX, 6, et que les promesses ont été réalisées en la personne de ceux qui en étaient dignes, lesquels, si peu nombreux qu'ils fussent, formaient le peuple de Dieu. Au commencement de son Epître, Paul s'était écrié avec force : « Que penser, si quelques-uns n'ont pas embrassé la foi? » Allant plus loin, il ajoutait : « Dieu est véridique, mais tout homme est menteur. » *Rom.*, III, 3. Il démontre maintenant la même thèse d'une autre façon; il établit l'importance de la grâce par l'existence constante de ces deux classes, l'une comprenant les élus, l'autre ceux qui se perdent.

Rendons grâces à Dieu, qui a bien voulu nous ranger du côté des élus, et qui par sa grâce nous a conduits là où nul homme n'aurait pu nous conduire. Que notre reconnaissance ne se manifeste pas seulement par des paroles, qu'elle se manifeste encore par des faits et des œuvres. La véritable gratitude consiste à pratiquer les vertus qui glorifient le Seigneur, à fuir bien des périls auxquels nous avons été arrachés. Nous avons outragé le chef de l'Etat : au lieu de nous envoyer au supplice, il nous traite avec honneur; nous répondons à sa bonté par un nouvel outrage; ne devons-nous pas expier notre ingratitude par une peine des plus graves, et beaucoup plus grave que la peine méritée précédemment? Car il y avait certes beaucoup moins d'ingratitude dans notre première faute qu'il n'y en a dans celle par nous commise après le pardon et les honneurs qui nous avaient été généreusement octroyés. En conséquence, éloignons-nous des voies mauvaises auxquelles nous avons été arrachés, et que notre reconnaissance ne paraisse pas uniquement dans notre bouche, de crainte qu'on ne nous applique la sentence : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » *Isa.*, XXIX, 13. Ne serait-ce pas un crime des plus noirs, tandis que les cieux chantent la gloire de Dieu, que vous, pour qui les cieux ont été créés, vous allassiez commettre des actes qui attireraient le blasphème sur votre Créateur? Aussi bien que le blasphémateur, vous auriez mérité le dernier supplice. Ce n'est point par leur voix que les cieux glorifient le Seigneur; et parce qu'ils nous excitent par leur simple aspect à rendre gloire à leur auteur, nous disons d'eux qu'ils la racontent magnifiquement. Comme eux, les hommes dont la conduite est irréprochable, alors même qu'ils gardent le silence, publient la gloire du Très-Haut, parce qu'il suffit de leur présence pour inspirer à leurs semblables la pensée de la célébrer. Mieux que les cieux, une vie pure glorifie le Seigneur. Dans nos controverses avec les Gentils, ce ne sont point les cieux que nous invoquons, ce sont les hommes, naguère pires que les brutes, et dont la grâce de Dieu a fait les émules des anges; il nous suffit de cette transformation pour réduire nos adversaires au silence.

6. Certes, l'homme est bien supérieur au ciel, et la beauté de son âme peut l'emporter de beaucoup sur la beauté du firmament. Il y a bien longtemps que le firmament déploie aux regards des hommes sa merveilleuse beauté; peu nombreuses sont néanmoins les conversions qu'il a déterminées : en quelques années de prédication, Paul a changé la face de la terre entière. C'est qu'il possédait une âme plus belle encore que le ciel, et capable d'attirer à lui tous les cœurs. Si notre âme n'est même pas digne de la terre, l'âme de l'Apôtre était plus belle que

le ciel, je le répète. Tandis que le ciel ne s'écarte jamais de l'ordre et de la marche qui lui ont été marqués, l'âme de Paul, d'un essor sublime, s'élançait au-dessus des cieux pour converser avec le Christ. Telle était sa beauté que Dieu lui-même a daigné en faire l'éloge. Les astres, au sortir du néant, avaient pour admirateurs les anges: l'âme de Paul avait le Christ lui-même pour admirateur: « Celui-ci, disait-il, est pour moi un vase de dilection. » *Act.*, IX, 15. Souvent la face de notre ciel est obscurcie par les nuages : jamais la tentation n'obscurcit l'âme de Paul; au sein des tempêtes, elle brillait d'un éclat plus vif que le soleil à son midi, et sa splendeur ne différait pas de ce qu'elle était avant que l'orage se fût formé. C'est que le soleil dont les rayons l'inondaient n'avaient rien à craindre de la multiplicité des tentations; il n'en devenait au contraire que plus étincelant. Aussi Paul entendait-il Dieu lui adresser ces paroles : « Ma grâce te suffit; car ma puissance se déploie dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 9. Marchons sur les traces du grand Apôtre, et le ciel même, si nous le voulons, ne sera plus rien en comparaison de notre âme; ni le ciel, ni le monde entier: cet univers a été créé pour nous, et ce n'est pas nous qui avons été créés pour lui. Prouvons que nous sommes dignes d'un tel honneur. Si nous étions indignes des créatures elles-mêmes, comment ne le serions-nous pas des célestes royaumes? Si les hommes qui ne vivent que pour blasphémer leur Auteur ne méritent pas de voir la lumière du soleil, comment mériteraient-ils de jouir des créatures qui chantent ses louanges? Le fils qui outrage son père n'a plus droit désormais aux services des bons serviteurs de la maison.

Ainsi, tandis que les œuvres de Dieu partageront sa gloire, nous n'aurons en partage que les châtiments et les supplices. Or, ne serait-ce pas le comble du malheur pour nous de voir les créatures tirées du néant en notre faveur, appelées à la liberté glorieuse des enfants de Dieu, et nous-mêmes précipités à jamais, par suite de notre funeste lâcheté, dans la géhenne infernale; nous, je le répète, à l'occasion desquels les créatures seront mises en possession de cette admirable félicité? Pour éviter ce malheur, conservons à notre âme la pureté qui l'embellit, si la pureté est son apanage; travaillons même pour en augmenter l'éclat: et, si notre âme est impure, ne perdons pas pour cela courage; car il est écrit: « Quand vos péchés seraient comme la pourpre, je les rendrai blancs comme la neige; quand ils seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme de la laine. » *Isa.*, I, 18. Dieu vous le promettant, vous pouvez compter sur sa promesse : à vous néanmoins de remplir les conditions qu'il a fixées. Les péchés que vous avez commis sont-ils nombreux autant que grands? sachez que vous n'êtes pas encore tombé dans cet enfer où personne ne pourra les racheter par un humble aveu; sachez que le temps du combat n'est pas encore écoulé, que vous êtes au milieu du stade, qu'il vous est possible de réparer dans une suprême épreuve les défaites passées. Vous n'en êtes pas encore là où en était le riche quand on lui disait: « Un abîme immense s'étend entre vous et nous; » *Luc.*, XVI, 26; l'Epoux n'est pas encore arrivé, l'on n'en est pas à craindre de vous faire part d'un peu d'huile, vous avez encore le temps d'en acheter et d'en payer; on ne vous dira pas encore: « Peut-être n'y en aura-t-il pas assez ni pour vous ni pour nous; » *Matth.*, XXV, 9; nombreux sont les vendeurs, ce sont les pauvres sans vêtements et mourant de faim, les malades, les prisonniers. Habillez les uns, nourrissez les autres, visitez les infirmes sur leur grabat, et l'huile jaillira pour vous à flots pressés. L'heure de rendre vos comptes n'est pas encore sonnée: profitez des moments qui vous restent; rabaissez le chiffre de vos créances. Dites à celui qui vous doit cent mesures d'huile : « Prenez votre engagement, écrivez cinquante. » *Luc.*, XVI, 6. Faites ainsi pour les paroles, pour l'argent, pour tout le reste, imitez ce sage intendant. Engagez vos parents à faire de même : il vous est facile de tenir ce langage, vous n'en êtes pas réduit à recourir à autrui; de vous il dépend de donner ce conseil à vous-même et aux autres; une fois sorti de ce monde, ni ceci ni cela ne vous sera possible, vous le comprendrez sans peine; ayant eu tant de temps à votre disposition, et n'en

En quoi consistent les bonnes œuvres.



ayant usé ni pour votre bien, ni pour celui des autres, comment pourrez-vous, sous le coup de la sentence de votre juge, obtenir cette faveur?

Pénétrés de toutes ces considérations, travaillons sérieusement à notre salut, et ne perdons pas le temps si précieux de la vie présente. Jusqu'au dernier soupir, il nous est possible de plaire à Dieu; même dans notre testament, nous pouvons, aussi bien que durant la vie, acquérir aux yeux du Seigneur de nouveaux mérites. Comment et de quelle manière? En mettant le Christ au nombre de vos héritiers, en lui donnant une part dans votre héritage. Pendant votre vie, vous n'avez pas soulagé sa faim; du moins donnez-lui de vos biens après votre mort, en un temps où vous n'en sauriez plus jouir : comme il est bon, il ne vous demandera pas alors un compte trop rigoureux. Assurément vous lui auriez témoigné plus d'amour, vous eussiez mérité de plus belles récompenses si vous étiez venu à son aide durant la vie; mais, ne l'ayant pas fait, profitez du second moyen qui se présente, et nommez-le votre héritier avec vos enfants. Si vous éprouviez à le faire quelque difficulté, souvenez-vous que le Père a bien fait de vous le cohéritier de son Fils, et vous n'éprouverez plus de ces sentiments d'inhumanité. Quelle excuse autrement allégueriez-vous pour vous refuser à le nommer le cohéritier de vos enfants. Celui qui vous a donné les cieux en partage et qui pour vous a été mis à mort. Ce que le Christ a fait, en somme il ne vous le devait pas, il ne l'a fait que par libéralité; mais vous, après tant de bienfaits reçus, vous êtes son débiteur. Malgré cela, quoique Dieu ne reçoive de vous que ce qui lui appartient, il vous couronne non comme vous couronnerait un créancier rentrant en possession de son bien, mais comme s'il avait reçu vraiment de vous quelque faveur.

Par son testament on peut être utile à son âme.

7. Laissez-lui donc cet argent, désormais pour vous inutile, et qui ne saurait plus vous appartenir; en retour, vous obtiendrez la jouissance éternelle de son royaume, et, avec ce royaume, la jouissance de toute sorte de biens. Cohéritier de vos enfants, il les protégera orphelins, il les préservera des persécutions, il repoussera les embûches, il fermera la bouche des sycophantes : vos fils seraient-ils impuissants à maintenir vos dispositions testamentaires, lui-même s'en chargera, et ne permettra pas qu'infraction y soit faite. Peut-être même ira-t-il jusqu'à faire mettre par lui-même ces volontés à exécution, pour reconnaître l'honneur que vous lui aurez fait en l'inscrivant dans votre testament. Reconnaissez-le comme héritier, encore une fois; n'est-ce pas à lui que vous allez retourner? N'est-ce pas lui qui va juger toute votre vie de la terre? Il y a pourtant des gens assez malheureux, assez insensés pour se refuser à cette mesure; alors même qu'ils n'ont pas d'enfants, ils aiment mieux distribuer leurs biens à des flatteurs, à des parasites, à un tel ou à un tel, que de les laisser au Christ, duquel ils ont tout reçu. N'est-ce pas là le comble de l'égarement? Comparez ces hommes à des pierres, à des bêtes de somme, ce sera trop peu pour exprimer leur démence et leur insensibilité; la comparaison sera toujours inférieure à la réalité. Comment espérer le pardon de son inhumanité à l'égard du Christ pendant la vie, lorsque, au moment d'aller comparaître devant lui, on ne veut même pas lui accorder une petite part des richesses dont il faut forcément se séparer, lorsqu'on pousse l'hostilité, la haine envers lui jusqu'à ne lui rien donner de ces biens désormais complétement inutiles?

N'avez-vous donc pas remarqué le grand nombre de ceux qui sont emportés tout à coup par la mort, et qui n'ont pas eu le temps de prendre une mesure semblable? Dieu vous donne à vous la facilité de mettre ordre à vos affaires, de disposer de ce qui vous appartient, et d'en déterminer l'emploi. Quelle excuse alléguer, vous qui répondez si mal à sa bienveillance et qui, au lieu de profiter de la grâce qui vous est accordée, suivez la ligne opposée à celle qu'ont suivie vos pères dans la foi? Ceux-ci vendaient de leur vivant tout ce qu'ils possédaient, et ils en portaient le prix aux pieds des apôtres; et vous ne consentez même pas à laisser après votre mort une obole aux indigents! Vous agiriez plus sagement, c'est incontestable, vous acquerriez encore une fois plus de mérite, si vous usiez des jours présents pour venir en aide aux pauvres; mais, ne les secourant pas pendant la vie, faites-leur

du moins quelque largesse après la mort. Vous ne manifesterez pas ainsi un bien vif amour pour le Christ, il y aura toutefois de l'amour. Vous n'aurez pas la première place parmi les agneaux; mais c'est encore un bonheur appréciable que d'occuper une place après eux, et de ne se trouver ni parmi les boucs ni à la gauche du Sauveur. Si vous ne voulez pas agir de cette manière, quelle espérance de salut vous restera-t-il, puisque ni la frayeur de la mort, ni la nullité de ces biens qui ne vous serviront plus en aucune façon, ni la protection que vous assureriez à vos fils, ni les titres que vous acquerriez à l'indulgence du Seigneur, puisque toutes ces raisons n'auront pu vous arracher un acte de générosité?

Je vous en supplie donc et je vous en conjure, tandis que vous jouissez de la lumière, faites aux pauvres de vos biens une part abondante. Si parmi vous il y a des cœurs assez petits pour n'être pas capables de cette mesure, que la nécessité les incline à l'humanité. Pendant la vie, vous vous attachez à votre fortune comme si vous ne deviez jamais mourir : maintenant que vous vous savez condamné à la mort, renoncez à cet attachement trompeur, et disposez de vos biens en homme qui doit mourir. Que dis-je? disposez-en en homme qui attend une immortelle vie. Ce que je vais dire est effrayant et pénible à dire; n'importe, je remplirai ma tâche jusqu'au bout. Mettez le Seigneur au nombre de vos esclaves. Les affranchissez-vous? affranchissez aussi le Christ de la faim, des privations, de la nudité, de la captivité. Ce que je dis vous donne le frisson; mais il y a bien plus de quoi trembler dans votre refus d'exécuter ces prescriptions. Ma parole vous pénètre de frayeur; mais lorsque, devant le souverain juge, de plus formidables sentences retentiront à vos oreilles, lorsque d'épouvantables tortures se dérouleront sous vos yeux, quel sera votre langage, quel sera votre refuge, quel sera votre protecteur? Sera-ce Abraham? mais il ne vous écoutera pas. Seront-ce les vierges de l'Evangile? mais elles ne vous donneront pas de leur huile. Sera-ce votre père, votre aïeul? mais, quelle que soit leur sainteté, ils seront dans l'impuissance d'annuler la terrible sentence. Adressez-vous donc à Celui qui seul pourra déchirer cette cédule, éteindre ces flammes; priez-le, rendez-le favorable à votre cause en lui donnant ici-bas, sans vous lasser, le pain et les vêtements qui lui sont nécessaires : de la sorte, vous quitterez la terre avec l'espérance au cœur, et vous aurez en partage dans l'autre vie les biens de l'éternité. Puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« Qu'est-il donc arrivé? C'est qu'Israël, qui cherchait la justice, ne l'a point trouvée; mais que ceux qui ont été choisis de Dieu l'ont trouvée et que les autres ont été aveuglés. »

1. L'Apôtre a dit que Dieu n'a point rejeté son peuple. Après avoir expliqué comment il ne l'avait pas rejeté, il a invoqué l'autorité des prophètes; par leur témoignage, il a démontré la réprobation de la majeure partie des Israélites. Cependant, pour ne pas assumer la responsabilité de cette sentence, les blesser trop dans le vif et paraître acharné contre eux, il se rejette sur David et sur Isaïe, en ces termes : « Il est écrit : Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement. » Mais il nous faut reprendre les choses de plus haut. Le témoignage d'Elie invoqué, la nature de la grâce définie, Paul ajoute : « Qu'est-il donc arrivé? C'est qu'Israël n'a pas trouvé ce qu'il cherchait. » Ce langage exprime plutôt un doute qu'une accusation. Les Juifs se contredisent eux-mêmes en cherchant cette justice dont ils ne veulent pas en réalité. Ils sont donc de tout point inexcusables, et les biens qui leur ont été octroyés établissent clairement leur opiniâtreté. « Ceux qui ont été choisis de Dieu l'ont trouvée; » ces derniers condamnent formellement les autres. Le Christ disait dans le même sens : « Si je chasse les démons par Béelzébub, vos fils au nom de qui les chassent-ils? Ils seront donc vos juges. » *Luc.*, XI, 19. Qu'on ne s'en prenne pas à la nature des choses, mais au mauvais vouloir des en-

fants d'Israël; cela résulte du salut du petit nombre d'entre eux. Aussi l'Apôtre insiste-t-il sur ce point, et fait-il ressortir l'action de la grâce en même temps que la bonne volonté des élus. Il ne prétend pas, en parlant de la grâce, nier la liberté humaine; il prétend seulement donner une plus juste idée de la grandeur des biens que la grâce nous procure, et la part principale, quoique non exclusive, qui revient à la grâce dans l'œuvre du salut.

Malgré la grâce nous sommes libres dans nos actes.

Nous disons bien, dans le cours ordinaire de la vie : Un tel a obtenu ceci, tel autre a trouvé cela, quand une bonne fortune leur est arrivée. Dans l'œuvre du salut, la principale part doit être attribuée à la grâce de Dieu, non à nos efforts humains. « Les autres ont été aveuglés. » Paul ne craint pas de prononcer de sa propre voix la réprobation des autres. Jusqu'ici, c'était en invoquant l'autorité des prophètes qu'il l'avait affirmée; maintenant, lui-même prononce la sentence. Toutefois, il ne se borne pas à l'appuyer sur son autorité personnelle; il l'appuie encore sur l'autorité d'Isaïe. Dès qu'il a dit : « Les autres ont été aveuglés, » il ajoute : « Selon le mot de l'Ecriture : Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement. » Quelle est la cause de cet aveuglement? Elle a été déjà exposée : la responsabilité en retombe sur les Juifs tout entière, ils en sont redevables à leur indomptable opiniâtreté. Les mots, « des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, » sont une accusation formelle contre leur criminelle obstination. Ayant des yeux qui leur permettaient de voir les prodiges du Sauveur, ayant des oreilles qui leur permettaient d'entendre son admirable doctrine, ils n'usèrent ni des uns ni des autres. Le mot, « il leur a donné, » n'exprime pas ici une action directe, mais une permission; le mot « assoupissement, » exprime une disposition de l'âme vers le mal, à laquelle il n'y a ni guérison ni changement possible. David disait ailleurs en ce sens : « Que ma gloire chante vos louanges, et que je ne cède pas à l'assoupissement; » *Psalm.* XXIX, 13; à savoir, que je ne sois pas changé. De même que l'âme absorbée par la componction de la piété ne changera pas aisément de dispositions, ainsi en est-il de l'âme possédée par la componction, par l'assoupissement du mal; car la componction est un état qui fixe l'âme, qui la cloue en quelque façon dans une disposition déterminée. C'est donc pour exprimer ce qu'il y avait d'irrémédiable dans l'état de leur cœur et de difficulté presque insurmontable pour un changement quelconque, que Paul parle de « l'esprit de componction ou d'assoupissement. »

Mais ils expieront rudement cette incrédulité : le Prophète leur annonce en effet les châtiments qui se sont réalisés et qui ont éclaté sur leur tête. « Que leur table soit pour eux un piége, qu'elle devienne pour eux une pierre d'achoppement et de scandale; » *Psalm.* LXVIII, 23; que leurs plaisirs, que leurs biens s'évanouissent et disparaissent, qu'ils deviennent eux-mêmes de facile asservissement. Ce sera là pour eux la punition de leurs crimes; car le Psalmiste continue : « Que ce soit là leur salaire. Que leurs yeux soient tellement obscurcis qu'ils ne voient point; que leur dos soit toujours courbé vers la terre. » Ces textes auraient-ils besoin d'explication? Est-ce que les intelligences les plus bornées n'en saisissent pas la portée? Du reste, les faits se sont chargés, avant nos paroles, de les expliquer. En quel temps les Juifs ont-ils été d'asservissement facile? en quel temps de facile capture? en quel temps ont-ils aussi courbé leurs épaules? en quel temps ont-ils subi un pareil esclavage? Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'à ces maux il n'y aura nul remède; le Prophète le donne clairement à entendre; il ne dit pas seulement : « Que leur dos soit courbé, » mais il ajoute : « Toujours vers la terre. » Si vous contestez, ô Juifs, cette vérité, que le passé vous éclaire sur le présent : vous avez été captifs en Egypte; mais, au bout de deux cents ans, Dieu vous a délivrés de cette captivité, malgré vos impiétés et vos impuretés sacriléges. Délivrés de la captivité d'Egypte, voilà que vous vous êtes prosternés devant le veau d'or, que vous avez sacrifié vos enfants à Béelphégor, que vous avez souillé la maison de Dieu, que vous avez commis toute sorte d'attentats, que vous avez méconnu ce que vous deviez à la nature, que vous avez fait retentir les montagnes, les forêts, les collines,

les fleuves, les jardins, de vos sacrifices abominables, que vous avez massacré les prophètes, renversé les autels, franchi toutes les limites de l'impiété et de l'iniquité; néanmoins, après soixante-dix années de captivité à Babylone, Dieu consent encore à vous rendre votre liberté première, à vous remettre en possession du temple et du sol de la patrie; la prophétie antique renaît, les prophètes reparaissent, la grâce de l'Esprit descend de nouveau. Même durant vos captivités, vous n'en avez pas été privés; Moïse au désert, Jérémie en Egypte, Daniel, Ezéchiel à Babylone, vous ont consolés par leurs oracles.

2. Vous n'en êtes pas moins revenus ensuite à votre perversité d'autrefois, vous vous êtes livrés à de monstrueux excès, et, sous l'impie Antiochus, vous avez embrassé les pratiques de la gentilité. Cependant vous ne demeurâtes sous la domination de ce prince qu'un peu plus de trois années, après lesquelles les Macchabées reconquirent vaillamment votre indépendance. En est-il de même aujourd'hui? Tout au contraire. Chose surprenante! vos excès d'autrefois ne se reproduisent plus, et néanmoins votre châtiment augmente chaque jour, sans espoir d'un changement favorable. Ce ne sont pas seulement soixante-dix années, cent années, deux cents, mais plus de trois cents qui se sont écoulées sans qu'une ombre d'espérance se soit montrée à l'horizon, alors pourtant que vous n'en êtes plus à votre idolâtrie et à vos crimes d'autrefois. Comment expliquer tout cela? C'est que à la figure a succédé la réalité, la grâce a succédé à la loi. C'est l'accomplissement de la prophétie antique : « Que leur dos soit constamment courbé vers la terre. » Telle est la précision des oracles prophétiques; ils annoncent dans les termes les plus expressifs l'incrédulité des Juifs, leur opiniâtreté, la vengeance que le Seigneur en devait tirer, et le châtiment sans fin par lequel il devait les punir. Dans leur grossièreté, plusieurs d'entre eux, tout en refusant de croire aux oracles des prophètes, voulaient juger de l'avenir par le présent : aussi le Christ leur démontre-t-il victorieusement sa toute-puissance, d'une part, en élevant au-dessus des cieux les Gentils qui ont embrassé la foi; de l'autre, en précipitant dans un abîme de malheurs et en laissant, dans une désolation sans remède, les Juifs qui ont refusé de croire en lui. Quoique l'Apôtre s'efforce de leur ouvrir les yeux en leur représentant, soit leur incrédulité, soit les maux qu'ils ont déjà soufferts et qu'ils souffriront encore, il ne veut pas les laisser sans quelque consolation. « Je dis donc, poursuit-il : Les Juifs sont-ils tombés pour ne plus se relever? Non, sans doute. » Après le tableau des calamités auxquelles ils sont voués, apparaissent les perspectives de l'espérance. Remarquez la sagesse de Paul : Les menaces, il les emprunte aux prophètes; il se réserve les consolations. Que les Juifs, semble-t-il dire, se soient rendus coupables de grands crimes, il n'est personne qui n'en convienne. Maintenant, leur chute est-elle si profonde qu'il n'y ait plus de remède possible? C'est ce qu'il ne faudrait pas croire. Il revient, notez-le bien, de nouveau sur eux, et quoiqu'il leur promette quelques consolations, il ne leur permet pas d'oublier les prévarications manifestes qu'ils ont à se reprocher.

Quelles sont donc les consolations qu'il leur va dispenser? Les voici : Lorsque la plénitude des Gentils aura été sauvée, Israël tout entier le sera également; ce qui arrivera vers le temps du second avénement et de la consommation des siècles. Toutefois, l'Apôtre ne parle pas d'abord en des termes aussi formels. Vous avez entendu le langage pressant qu'il leur adressait, les charges qu'il ajoutait aux charges, les reproches qu'il empruntait aux prophètes et qu'il renouvelle contre eux; vous l'avez entendu répéter à plusieurs reprises le langage d'Elie, de David, de Moïse, d'Isaïe et d'Osée : craignant de les pousser vers le désespoir, de leur fermer le retour à la foi; craignant en outre de remplir d'orgueil ceux des Gentils qui avaient cru, et de les exposer par cela même à quelque chute fatale, Paul parle aux enfants d'Israël en des termes propres à les toucher : « Leurs prévarications, observe-t-il, ont fait le salut des Gentils. » Ne prenez pas ces paroles dans un sens trop littéral; ayez égard à l'intention, au but de l'écrivain sacré; ne perdez pas de vue le dessein qu'il se propose. Cette recommandation, je vous la fais toujours en pareille occurrence. Si vous en tenez

compte, vous ne trouverez dans le texte précédent aucune difficulté. Le but que se propose l'Apôtre, c'est de rabaisser l'orgueil des Gentils convertis; la foi de ces derniers devant trouver dans l'humilité une puissante sauvegarde. Ce qu'il se propose également, c'est d'éloigner les Juifs de tout sentiment de désespoir et de leur faciliter le retour à la foi. Ne perdons pas de vue ce but marqué par l'Apôtre, en écoutant le langage qu'il va tenir. Quel est donc ce langage? Comment établit-il que la chute des Juifs n'est pas sans espoir, et que leur réprobation n'est pas irrévocable? Par l'exemple des Gentils : « Les prévarications des Juifs, dit-il, ont fait le salut des Gentils, afin d'exciter leur propre émulation. » Cette doctrine n'est point particulière à Paul; elle est énoncée dans quelques-unes des paraboles évangéliques. Le roi qui avait préparé pour les noces de son fils un grand festin, sur le refus des invités, convia les passants et les voyageurs au banquet nuptial. Les vignerons ayant mis à mort le fils du maître de la vigne, ce dernier donna sa vigne à d'autres vignerons. Le divin Maître disait un jour sans parabole : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. » *Matth.*, XV, 24. La Chananéenne le suppliant avec instance, le Sauveur lui répondit en des termes encore plus forts : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » *Ibid.*, 26. Enfin, Paul adressait aux Juifs furieux et soulevés ces paroles : « Nous devions vous annoncer à vous tout d'abord la parole de Dieu; mais, puisque vous vous en déclarez indignes, nous allons dès ce moment vers les Gentils. » *Act.*, XIII, 46.

Dieu voulait convertir les Juifs avant les Gentils.

3. De tous ces textes, il résulte que l'ordre providentiel voulait en premier lieu la conversion des Juifs, en second lieu seulement la conversion des Gentils. Les Juifs étant demeurés rebelles à la foi, cet ordre a été interverti, et l'incrédulité des Juifs, leur obstination ont eu pour effet de laisser le champ libre aux Gentils. De là ces paroles de l'écrivain sacré : « Leurs prévarications ont fait le salut des Gentils, afin d'exciter leur propre émulation. » Ne soyez pas surpris si Paul met en première ligne un fait qui ne devait être que secondaire; c'est qu'il tient à verser un peu de consolation dans les âmes affligées de ses frères. Voici du reste sa pensée : Jésus est venu vers ce peuple; malgré les miracles innombrables accomplis par lui sous leurs yeux, les Juifs, au lieu de l'accueillir, l'ont cloué à une croix. C'est pourquoi le Sauveur attire ensuite à lui les Gentils; l'honneur fait à ces derniers devant piquer au vif les Juifs, réveiller leur jalousie et les déterminer à revenir à Dieu. L'ordre primitif voulait qu'ils fussent les premiers à recevoir l'Evangile, et non les derniers; d'où ces paroles de l'Apôtre : « L'Evangile, c'est la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient, d'abord les Juifs, puis les Gentils. » *Rom.*, I, 16. Les Juifs étant restés en arrière, nous qui étions seulement au second rang, nous sommes passés au premier.

Certes, c'est là pour les Juifs une doctrine bien flatteuse. En premier lieu, nous n'avons été appelés que subséquemment à leur refus obstiné; en second lieu, nous avons été appelés pour être sauvés sans doute, mais de plus pour exciter en eux une émulation salutaire, dont leur conversion devait être le fruit. Que dites-vous? répliquerez-vous. N'avons-nous donc été appelés, n'avons-nous été sauvés qu'à cause des Juifs? Nous aurions été appelés sans cela, mais non avant eux, mais au moment voulu. Lorsque le Sauveur instruisait ses disciples, il ne leur disait pas : Allez vers les brebis perdues de la maison d'Israël; il leur disait : « Allez d'abord; » preuve qu'ils devaient venir ensuite vers les Gentils. Paul ne dit pas non plus aux Juifs : Nous devions vous faire entendre la parole évangélique; mais : « Nous devions d'abord vous la faire entendre; » ce qui montre bien qu'elle devait nous être annoncée, à nous, en second lieu. Or, la raison de toutes ces mesures, c'était d'ôter à leur impudence tout prétexte, en sorte qu'ils ne justifiassent pas leur incrédulité par la négligence dont ils auraient prétendu être l'objet : voilà pourquoi le Christ, à qui l'avenir était connu, commença par leur prêcher la doctrine du salut. « Que si leur chute a fait la richesse des Gentils, combien plus leur plénitude! » Maintenant, c'est pour les consoler que parle l'Apôtre. Les Juifs fussent-ils mille fois tombés, jamais, sans la foi,

les Gentils n'eussent été sauvés; de même que jamais les Juifs ne fussent tombés sans leur esprit de dispute et d'incrédulité.

Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, Paul ne veut pas laisser ces derniers sans espérance; il leur assure, en conséquence, qu'ils arriveront, eux aussi, au salut, à la condition de changer de sentiments. Si leur obstination a eu pour contre-coup le salut de tant de Gentils, si leur réprobation a été suivie de si nombreuses vocations, quel bien ne résultera-t-il pas de leur conversion? L'Apôtre ne dit pas : « Combien plus leur conversion, leur changement, leur amendement; mais : « Combien plus leur plénitude! » à savoir, leur salut à tous. La grâce et les dons de Dieu seront donc alors répandus avec abondance, et rien ne sera refusé. « Car je vous le dis, à vous autres Gentils, tant que je serai l'Apôtre des Gentils, j'honorerai mon ministère, pour donner, s'il est possible, de l'émulation à ceux de ma chair, et pour en sauver quelques-uns. » Il s'efforce ici de se mettre au-dessus de tout fâcheux soupçon; et, tout en paraissant atteindre les Gentils et rabaisser leurs pensées, ses traits frappent légèrement aussi les Juifs. Il cherche bien un dédommagement, une consolation à leur déplorable chute, et dans l'ordre naturel des choses, il n'en trouve pas. Ce qu'il a dit, au contraire, ajoute à leur culpabilité, puisque des nations pour lesquelles il avait été si peu fait, ont recueilli les biens qui leur étaient destinés. C'est pourquoi Paul s'adresse maintenant aux Gentils, à l'effet de prouver qu'il se propose principalement en tout ceci de rappeler ces derniers à des pensées d'humilité. Je vous félicite pour deux raisons, leur dit-il; en premier lieu, parce que tel est mon devoir, étant chargé du ministère de votre salut; en second lieu, afin d'arriver ainsi à sauver d'autres âmes. Observez qu'il n'a pas dit tout à l'heure : Mes frères, mes parents, mais bien : « Ceux de ma chair. » Telle était l'opiniâtreté des Juifs, qu'il ne dit pas non plus : Pour convaincre, mais : « Pour donner, s'il est possible, de l'émulation à ceux de ma chair, et pour en sauver quelques-uns. » Non pas tous, mais « quelques-uns; » tant ils étaient endurcis! Même dans ce passage apparaît la grandeur du rôle des Gentils, qui vont être pour les Juifs une occasion de salut. Il y a toutefois cette différence, que les Juifs ont été par leur incrédulité, pour les Gentils, cette occasion de salut, tandis que les Gentils le devaient être par leur foi : ce qui prouve l'égale beauté, la beauté même supérieure du rôle des Gentils.

4. Que prétendez-vous, en effet, ô Juifs? Que nous n'eussions pas été aussitôt appelés, si vous n'eussiez pas été rejetés? Mais, à notre tour, si nous n'eussions pas été sauvés, vous n'eussiez pas éprouvé l'émulation qui vous sauvera. Voulez-vous savoir en quoi nous sommes au-dessus de vous? C'est en embrassant la foi que nous vous donnons le salut; c'est par votre chute que vous nous avez laissé libre la voie du salut, et que vous nous avez donné la facilité d'y entrer les premiers. Comprenant qu'il a piqué les Juifs au vif, l'Apôtre revient à sa première idée : « Si leur réprobation, poursuit-il, est devenue la réconciliation du monde, que sera leur retour, sinon une résurrection à la vie? » Et cependant, nouveau motif de condamnation contre eux; car si les Gentils ont retiré de la chute des Juifs quelques avantages, les Juifs n'en ont retiré aucun de la conversion des Gentils. S'il leur attribue ce qui devait nécessairement arriver, n'en soyez pas surpris, et souvenez-vous, comme je l'ai déjà dit, que le but de Paul est d'encourager les uns, et de prémunir contre l'orgueil les autres. Je le dis encore une fois, la réprobation des Juifs n'eût été d'aucune utilité pour les Gentils, si ces derniers n'eussent cru à la doctrine du Sauveur. Mais il s'agit de guérir ici celui qui est malade, de venir en aide à celui qui éprouve de l'embarras. Oui, répliquera-t-on, la belle consolation qu'une consolation se bornant à des paroles! « Si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, dit l'Apôtre;... » Qu'importe aux Juifs? « Que sera leur retour, sinon une résurrection à la vie? » Soit; mais la réprobation des Juifs n'eût servi de rien aux Gentils, si ces derniers n'eussent été appelés. Au fond, voici la pensée du texte sacré : Le Seigneur, dans sa colère contre les Juifs, ayant déployé en faveur des Gentils la plus admirable générosité, que ne fera-t-il pas lorsqu'il

Nouveau motif de condamnation pour les Juifs



sera réconcilié avec son peuple? Et, de même que cette résurrection à la vie n'aura pas pour cause la conversion des Juifs, de même leur réprobation n'est pas non plus la cause de la conversion des Gentils : c'est pour leur endurcissement que les Juifs ont été rejetés; c'est pour leur foi, c'est par la vertu de la grâce d'en-haut que les Gentils ont été sauvés. Sans la foi convenable, ces conditions diverses n'eussent été d'aucune utilité.

Selon sa coutume, Paul aborde immédiatement son sujet après un nouvel éloge des Juifs, éloge qui l'est moins en réalité qu'en apparence; en quoi l'Apôtre agit à la façon des médecins qui encouragent leurs malades, autant que la nature du mal le permet. « Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi; si la racine est sainte, les branches le sont aussi. » Sous le nom de prémices, de racine, il désigne Abraham, Isaac et Jacob, les prophètes, les patriarches et tous les saints personnages de l'Ancien Testament; sous le nom de rameaux, il désigne leurs descendants. — Mais bien des Juifs n'ont pas cru, lui objecte-t-on; il répond : « Sans doute, quelques branches ont été rompues. » — Vous prétendiez plus haut que le grand nombre avait péri, que le petit nombre seulement était sauvé : comment parlez-vous maintenant de ces quelques-uns qui ont péri; ce qui désigne assurément un petit nombre? — J'en conviens; mais j'ai à cœur de relever leurs âmes abattues et de les ramener vers Dieu. Ainsi, répandre dans leur cœur un peu de consolation, telle est sa principale préoccupation. Si vous ne teniez pas compte de ce sentiment de l'Apôtre, vous vous heurteriez contre beaucoup de contradictions. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est la sagesse avec laquelle il parvient en même temps à les consoler, et, tout en paraissant plaider leur cause, à mettre sous les yeux avec évidence leur inexcusable culpabilité, par cette image des prémices et de la racine. Certes, elles sont bien gâtées ces branches qui, sorties d'une racine si douce, ne lui ressemblent en rien; elle est bien gâtée cette masse, que les prémices ne changent même pas. « Sans doute, quelques-unes des branches ont été rompues. » La majeure partie a éprouvé ce sort; mais, je le répète, Paul ne veut pas les affliger. En conséquence, il leur met ces paroles à la bouche, par où d'ailleurs il ne les atteint que plus sûrement, et leur fait voir qu'ils sont des enfants dégénérés d'Abraham. C'était déclarer ce qu'il tenait à mettre en lumière, à savoir, qu'entre eux et ce Patriarche il n'y avait rien de commun. Si la racine est sainte, si les rameaux ne le sont pas, il existe une différence profonde entre l'une et les autres.

A côté de ce langage consolateur qui s'adresse aux Juifs, se présente une observation d'un genre opposé, à l'adresse des Gentils. Après ces mots : « Sans doute, quelques-unes des branches ont été rompues, » viennent ceux-ci : « Vous, qui n'étiez qu'un olivier sauvage, vous avez été enté. » Plus les Gentils sont rabaissés, plus cuisante est la douleur des Juifs, qui les voient jouir des biens qu'ils ont eux-mêmes perdus : quant aux Gentils, ils sont moins rabaissés par le souvenir de leur obscurité qu'ils ne sont élevés par l'honneur qui leur a été fait. Remarquez la précision du langage apostolique; il n'y a pas : Vous avez été planté à leur place; mais : « Vous avez été enté. » Quoi de plus propre à blesser au vif les Juifs que de voir les Gentils soulevés du sol où ils gisaient, et portés par l'arbre qui les portait eux-mêmes? Paul, néanmoins ne s'en tient pas là; quoique en disant : « Vous avez été enté, » sa pensée soit exprimée pleinement, il insiste sur le bonheur des nouveaux fidèles il exalte leur gloire en ces termes : « Et vous avez pris votre part de la sève et du suc qui montent de la racine de l'olivier. » Au premier abord, il présente les Gentils comme étrangers à l'arbre qui les nourrit; n'importe, ajoute-t-il, leur qualité de greffe ne leur est en aucune manière préjudiciable, ils ne sont pas moins bien partagés que le rameau né de la racine. Peut-être ces mots : « Vous avez été enté, » vous eussent paru indiquer une supériorité marquée, eu égard à la branche naturelle; n'en croyez rien : entre les deux, égalité parfaite : « Vous avez pris votre part de la sève et du suc qui montent de la racine de l'olivier. » Vous avez été gratifié de la même noblesse, honoré des mêmes honneurs. Conséquemment, « ne vous glorifiez pas contre

les branches. » Dans ce conseil qui concerne les Gentils, il y a pour les Juifs une consolation apparente, et en réalité une nouvelle preuve de leur abaissement et de leur honte. Paul ne se borne pas à dire : Ne vous glorifiez pas; mais il dit : « Ne vous glorifiez pas contre les branches; » ne les accablez pas de votre mépris; car vous occupez leur place, vous jouissez de leurs biens.

5. C'est ainsi que Paul, sans ménager les Gentils, excite l'émulation des Juifs. « Si vous vous glorifiez, sachez que ce n'est pas vous qui portez la racine, c'est la racine qui vous porte. » Que fait cette observation aux rameaux qui ont été coupés? Rien absolument. Encore une fois, bien que l'Apôtre semble être en peine de trouver une consolation qu'il puisse offrir aux Juifs, quelque légère qu'elle soit; bien qu'il semble gourmander les Gentils, il n'en frappe pas moins les Juifs au cœur, en disant : « Ne vous glorifiez pas; si vous vous glorifiez, sachez que vous ne portez point la racine. » Il donne à comprendre que les merveilles accomplies au profit des Gentils mériteraient assurément qu'ils s'en glorifiassent, quoiqu'il ne fût pas bon de le faire : de cette manière, il pousse les Juifs vers la foi, il les presse, pareil à un avocat qui leur ferait apprécier l'étendue de la perte qu'ils subissent, et qui leur montrerait leurs propres biens entre les mains des étrangers. « Mais, direz-vous, ces branches ont été rompues, afin que je fusse enté à leur place. » Il expose, sous la forme d'une objection, le contraire de ce qu'il a dit plus haut; preuve nouvelle que le but du langage qu'il a précédemment tenu, était d'attirer les Juifs vers le Sauveur. Il n'est pas vrai, objecte-t-on, que la chute des Juifs ait fait le salut des Gentils, ni que la prévarication des premiers ait fait la richesse du monde, ni que nous ayons été sauvés parce qu'ils sont tombés; le contraire serait plutôt la vérité.

L'Apôtre reconnaît que les Gentils ont été, de la part du Seigneur, l'objet d'une sollicitude particulière, quoiqu'il en soit du sens apparent de son langage passé; en ramenant la question à cette objection, il écarte tout soupçon de partialité hostile, et il donne à ses paroles une plus grande autorité. « J'en conviens. » Il approuve l'observation; ce qui ne l'empêche pas de répliquer d'une façon terrifiante : « Elles ont été rompues pour cause d'incrédulité; c'est par la foi que vous avez été entés. » Nouvel éloge des Gentils, nouveau blâme à l'adresse des Juifs. Prévenant aussitôt dans les premiers tout sentiment d'orgueil, il ajoute : « N'allez pas vous élever, mais craignez. » La nature n'est pour rien en tout ceci; la foi et l'incrédulité expliquent tout. Tout en ayant l'air de comprimer l'orgueil des Gentils, Paul rappelle aux Juifs qu'il ne faut pas compter sur les liens du sang; de là ces paroles : « N'allez pas vous élever. » Après quoi, au lieu de dire : Soyez humbles, il conclut par ce mot : « Craignez; » le mépris et l'indifférence sont, en effet, les fruits de l'orgueil. Au moment d'esquisser à grands traits l'affreux malheur des Juifs, il s'adresse directement aux Gentils, afin d'être mieux écouté. « Si Dieu, leur dit-il, n'a point épargné les branches naturelles. » Vous croyez qu'il va conclure : Il ne vous épargnera pas davantage; non, il s'exprime ainsi : « Peut-être ne vous épargnera-t-il pas; » atténuant par là ce qu'il y avait de trop vif dans la pensée : d'un côté, les fidèles avertis se tiendraient sur leur garde; de l'autre, les Juifs seraient atterrés, en même temps que l'orgueil des Gentils réprimé.

« Considérez donc la bonté et la sévérité de Dieu : sa sévérité envers ceux qui sont tombés; sa bonté envers vous, pourvu que vous persévériez dans le bien; autrement, vous serez également retranchés. » Paul ne va pas leur dire : Considérez vos efforts, considérez vos bonnes œuvres; il leur dit, au contraire : Considérez la bonté de Dieu; que c'est à la grâce que revient la principale part en cette affaire, ce qui doit donc leur inspirer des sentiments de frayeur. Exposés comme vous l'êtes, dit-il, à vous enorgueillir, vous devez être remplis de crainte. Le Seigneur a été bon pour vous; raison de plus pour craindre. Les biens que vous possédez ne vous sont pas assurés à jamais; la nonchalance pourrait vous en dépouiller, comme la conversion des Juifs pourrait détourner de leurs têtes les maux qui les menacent. Vous aussi donc, si vous ne demeurez pas dans la foi, vous serez retranchés. « Eux-

mêmes, s'ils ne persistent pas dans leur incrédulité, seront entés de nouveau sur leur tige. » Ce n'est pas Dieu qui les en a retranchés, ce sont eux qui se sont rompus et qui sont tombés. Même expression que celle-ci : « Les branches ont été coupées; » car jamais le Seigneur n'a repoussé son peuple, malgré le nombre et la fréquence de ses prévarications. Telle est la puissance de la liberté de l'homme! telle est la vertu de sa volonté! telle est l'efficacité de ses sentiments! Ni votre état, ni celui des Juifs, ni votre bonheur, ni leur malheur est à l'abri de tout changement. N'est-ce pas un encouragement puissant pour les uns, et un salutaire avertissement pour les autres? Quoiqu'on vous parle de sévérité, ne vous désespérez point, ô Juifs; quoiqu'on vous parle de bonté, ne concevez pas, ô Gentils, une confiance téméraire. Dieu vous a réprouvés dans sa sévérité, ô Juifs, afin que vous désiriez ardemment retourner vers lui; Dieu vous a traités avec amour, ô Gentils, afin que vous persévériez à le servir. Il n'y a pas : Si vous persévérez dans la foi, mais : « Si vous persévérez dans le bien, » si votre conduite est digne de la bonté de Dieu; car la foi n'est pas tout.

Par ce langage, l'Apôtre éloigne en même temps les Juifs du désespoir et les Gentils de l'orgueil, tout en éveillant dans les premiers des sentiments de jalousie, par ce tableau de la part des Juifs donnée aux Gentils, et de la part des Gentils laissée aux Juifs. Quant au fidèle sorti de la gentilité, l'espoir du peuple choisi est bien propre à l'effrayer et à le préserver de tout sentiment d'orgueil vis-à-vis des enfants d'Israël. Ajoutez à cela que la peinture des biens accordés aux Gentils ne permet pas aux Juifs de perdre confiance. Vous serez, vous aussi, retranchés, est-il dit à ceux-là, si vous tombez dans la négligence, comme les Juifs ont été retranchés. Vous serez entés de nouveau, vous aussi, dit-il à ces derniers, si vous revenez à de meilleurs sentiments; car les Gentils l'ont été. Toutefois, avec sa sagesse accoutumée, Paul ne parle qu'aux fidèles sortis de la gentilité, son but étant toujours d'instruire les faibles par l'exemple des forts. Il agit de même à la fin de l'Epître, à propos de la question des viandes. Aussi bien ne s'appuie-t-il pas seulement sur l'avenir, mais encore sur le passé, preuve qui toujours impressionne l'auditeur. Pour mettre son argumentation à l'abri de toute attaque, il commence par invoquer la puissance divine. Quoique les uns aient été retranchés et rejetés, que les autres aient pris leur place, ne perdez pas courage; « car Dieu est assez puissant pour les enter de nouveau. » Ne fait-il pas des choses qui sont au-dessus de toute espérance?

6. Vous faut-il des raisonnements suivis, des exemples naturels, en voici d'irrécusables. « Si vous avez été retranchés de l'olivier sauvage, votre tige naturelle, pour être entés sur l'olivier franc, combien plus les branches de l'olivier franc lui-même seront-elles entées sur leur propre tronc? » Si, par la foi, des choses au-dessus de la nature ont été accomplies, combien plus des choses qui ne dépassent pas la nature se feront-elles? Voilà ce Gentil qui, séparé de la race de ses pères, devient contre toute attente enfant d'Abraham; à plus forte raison, vous, enfant d'Abraham, obtiendrez-vous ce à quoi vous avez droit. Ce qui revient au Gentil, par l'ordre de la nature, c'est le mal, étant par lui-même olivier sauvage. Le bien est au-dessus de sa nature; et c'est pourquoi il a été enté, contre sa nature, sur la tige d'Abraham. Pour vous, au contraire, ô Juif, le bien est votre fruit naturel : aussi serez-vous enté, non sur un tronc étranger, comme le païen, mais sur votre propre tronc, si vous consentez à revenir sur vos pas. Or, serez-vous bien excusable si, en présence du païen, qui est arrivé à obtenir ce qui dépasse la nature, vous n'obtenez même pas ce que la nature vous offre, et si vous y renoncez lâchement? Ces paroles : « Contre votre nature..., vous avez été entés, » pouvant donner à penser que le Juif l'emporterait en quelque point sur le Gentil, l'Apôtre prévient cette conséquence en déclarant que le Juif serait enté pareillement. « Combien plus les branches de l'olivier franc seront entées sur leur propre tronc!... car Dieu est assez puissant pour les enter de nouveau. » Plus haut, il avait dit : « Ils seront entés également, s'ils ne persévèrent pas dans leur incrédulité. »



En entendant ces expressions, « selon la nature, contre la nature, » ne croyez pas qu'il s'agisse de la nature aveugle ; ces expressions désignent ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, ce qui est dans l'ordre des choses elles-mêmes. Le bien et le mal ne sont pas les effets de la nature; ils ont pour cause notre volonté libre, notre libre arbitre. Observez maintenant les précautions de Paul pour ne blesser en aucune manière ses auditeurs. Il vient de dire : Vous aussi, vous serez retranchés, si vous ne persévérez pas dans la foi; eux aussi seront entés de nouveau, s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité : laissant de côté toute perspective sombre, il aborde de plus consolantes idées, il finit en mettant à la disposition des Juifs de précieuses espérances. De là ces paroles : « Car je ne veux pas, mes frères, vous laisser ignorer ce mystère, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux. » Il appelle ici mystère une chose inconnue et secrète, une chose étrange et contraire à toutes les idées reçues. Dans le même sens, il disait ailleurs : « Voici que je vous annonce un mystère : Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés. » I *Cor.*, XV, 51. Quel est donc le mystère auquel il fait présentement allusion? « Une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement. » Dans la leçon adressée aux Gentils, reproche fait aux Juifs de nouveau. C'est toujours la vérité précédemment exprimée, à savoir, que l'incrédulité n'est pas le partage de tous les Juifs, mais de quelques-uns seulement. Les mêmes termes se retrouvent dans les passages suivants : « Si l'un de vous m'a contristé, il ne m'a contristé qu'en partie, car je ne veux pas tout vous accorder.... Si je puis jouir en partie du bonheur de vous voir. » II *Cor.*, II, 5; *Rom.*, XV, 24. Paul parle ici comme il a parlé plus haut, où il disait : « Dieu n'a pas rejeté le peuple qu'il avait prédestiné... Qu'est-ce à croire? N'ont-ils rencontré d'obstacle que pour tomber? Gardez-vous de le penser. »

Dans le passage actuel, l'Apôtre proclame de nouveau la même vérité, que tout le peuple d'Israël n'est pas réprouvé, qu'un grand nombre de ses enfants ont déjà embrassé ou embrasseront un jour la foi. A l'appui de cette affirmation importante, il invoque l'autorité d'un prophète. Le fait de l'aveuglement des Juifs, il ne le prouve pas de la même manière; tout le monde pouvait le constater; mais qu'ils doivent embrasser la foi et être sauvés, c'est un prodige qu'il prouve par le témoignage formel d'Isaïe : « Il sortira de Sion, dit ce prophète, un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob. » *Isa.*, LIX, 20. Le caractère extraordinaire de ce salut, il l'établit ainsi, pour qu'on ne soit pas tenté d'entendre ces paroles de faits antérieurs et bien éloignés : « Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'aurai effacé leurs péchés. » Non pas lorsqu'ils seront circoncis, non pas lorsqu'ils auront offert des sacrifices, non pas lorsqu'ils auront observé les prescriptions de la loi; mais lorsqu'ils auront obtenu le pardon de leurs péchés. La promesse du Seigneur étant telle, comme elle n'a pas encore été réalisée, comme les Juifs n'ont pas encore reçu par le baptême la rémission de leurs fautes, ils la recevront infailliblement plus tard. « Car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. » Outre cette consolation, Paul en offre aux Juifs une autre fondée sur un fait passé. Ce qui n'est arrivé que subsidiairement, il le leur représente comme la chose principale, dans les paroles que voici : « A la vérité, selon l'Evangile, ils sont haïs de Dieu à cause de vous; mais, selon l'élection, ils lui sont chers à cause de leurs pères. » Que le païen ne s'enorgueillisse pas en disant : Pour moi, je suis debout maintenant; ne me parlez pas de ce qui peut arriver, parlez-moi de ce qui est arrivé; car les Juifs, poursuit Paul, « ne sont haïs de Dieu, selon l'Evangile, qu'à cause de vous. » Votre vocation, à vous, Gentils, a eu pour conséquence de redoubler leur endurcissement.

La vocation des Juifs n'a point été annulée.

7. Toutefois, le Seigneur n'a point annulé votre vocation, ô Juifs; il attend que ceux des Gentils qui doivent embrasser la foi entrent dans le sein de l'Eglise; après quoi, vous aussi vous viendrez. Du reste, un autre motif d'espérer est offert aux enfants d'Israël : « Selon l'élection, ils sont chers à Dieu à cause de leurs pères. » Que signifie ce langage? Aux ennemis, le supplice; à ceux qui sont chers, le salut, pourvu



qu'ils aient la foi, sans laquelle les mérites de leurs ancêtres ne leur serviraient de rien. Mais, pour les gagner à l'Evangile, Paul ne cesse de leur faire entendre un langage consolateur. Revenant sur une pensée déjà énoncée, il la confirme en ces termes : « De même qu'autrefois, vous ne croyiez pas à Dieu, et que maintenant, vous avez obtenu miséricorde, à cause de l'incrédulité des Juifs; de même les Juifs sont tombés maintenant dans l'incrédulité, pour que vous obteniez miséricorde, en attendant qu'ils reviennent eux-mêmes; car Dieu a renfermé tous les hommes dans l'incrédulité, pour faire à tous miséricorde. » Ainsi, les Gentils avaient été d'abord appelés; n'ayant pas répondu à l'appel de Dieu, les Juifs furent choisis à leur place; les Juifs n'ayant pas répondu davantage au choix divin, les Gentils furent appelés de nouveau. Mais le Seigneur ne s'en tient pas là; repousser définitivement les Juifs n'est pas son dessein, il incline encore vers des pensées miséricordieuses. Quelle part faite aux Gentils? Tout ce qui avait été donné précédemment aux Juifs est dans leurs mains. C'est parce que vous avez été autrefois rebelles à la voix du Seigneur, ô Gentils, que les Juifs ont été appelés près de lui; c'est parce que les Juifs, à leur tour, ont repoussé la foi, que vous avez été de nouveau appelés. Néanmoins, les Juifs ne seront pas voués sans espoir à la perdition; « car Dieu a renfermé tous les hommes dans l'incrédulité; » il a fait voir combien l'incrédulité était en eux puissante, non certes afin qu'ils y demeurassent, mais afin que l'obstination des uns aboutît au salut des autres, et réciproquement. Encore une fois, considérez ce qui a eu lieu : vous n'avez pas voulu de la foi, et les Juifs ont été sauvés; les Juifs ont repoussé la foi à leur tour, et votre salut en a été la conséquence. Il est vrai que vous ne devez pas sortir encore une fois de l'Eglise, comme les Juifs, et que votre fidélité doit provoquer en eux une émulation salutaire.

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, comme ses jugements sont incompréhensibles ! » Ici, l'Apôtre jette un regard sur les siècles écoulés, il contemple l'ensemble des desseins de Dieu dans les temps compris entre la création du monde et le moment présent, et, à la vue des moyens si variés employés pour la réalisation des desseins divins, il jette un cri d'admiration, un de ces cris qui prouvent véritablement la certitude des événements qu'il vient d'annoncer; car cette admiration, il ne l'eût certes pas ressentie, ce cri, il ne l'eût pas jeté, si la réalisation de ces événements n'eût été indubitable. Que les desseins de Dieu soient profonds, l'Apôtre le voit; mais quelle en est la profondeur, il ne le sait pas; et son exclamation indique l'admiration dont il est pénétré, comme son ignorance. Ravi, hors de lui, en présence de ces merveilles de la bonté divine, il a recours à deux mots pour en proclamer la grandeur, aux mots de richesses et de profondeur; tant il est surpris de la puissance et de la volonté du Seigneur en cette matière, et des remèdes si étranges qu'il a trouvés à nos maux. « Que ses jugements sont incompréhensibles ! » Impossible non-seulement de les comprendre, mais de les sonder. « Que vos voies sont impénétrables ! » Ses voies, c'est-à-dire ses desseins, qui nous sont inconnus, et que nous ne saurions examiner. Je suis bien loin, s'écrie l'Apôtre, de les avoir découverts; une petite partie m'en a été révélée, mais l'ensemble se dérobe à mes regards. Dieu seul connaît parfaitement ses propres pensées. « Car, qui connaît les desseins de Dieu? qui est entré dans ses conseils? qui lui a donné le premier pour en attendre la récompense? » Cette sagesse admirable qui le distingue, il ne l'a pas reçue d'autrui; lui-même est la source de tous les biens : en nous comblant comme il l'a fait, il nous a donné, non des biens empruntés, mais ses propres biens; et, loin d'être redevable à quelqu'un, il est toujours le premier principe du bien qui se fait. Les voilà, les richesses véritables, être dans l'abondance et n'avoir besoin de personne. « Tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui. » C'est lui qui a formé ses desseins, c'est lui qui les exécute, c'est lui qui en maintient la réalisation; vraiment riche, il n'a pas besoin qu'on lui donne; vraiment sage, tout conseil lui est inutile. Comment ses trésors ne seraient-ils pas infinis, quand il a mis les Gentils en possession de tant de richesses? com-



ment sa science ne le serait-elle pas, quand il a donné pour maîtres aux Juifs ces mêmes Gentils jadis si inférieurs aux Juifs? A cette admiration enthousiaste succède la reconnaissance : « Gloire à lui dans tous les siècles. Ainsi soit-il. » Toutes les fois que Paul invoque quelque grand et sublime mystère, son admiration a toujours pour couronnement la glorification de Dieu. Ainsi a-t-il fait à propos du Fils : alors aussi, ravi par les merveilles qu'il contemplait tout à l'heure, il s'écriait : « D'où est sorti selon la chair le Christ, qui est Dieu au-dessus de toute chose : béni soit-il dans tous les siècles. Ainsi soit-il. » *Rom.*, IX, 5.

8. Suivons l'exemple du grand Apôtre, ne cessons de glorifier le Seigneur par la pureté de notre vie; et apprenons par l'histoire des Juifs à ne pas mettre notre confiance dans les vertus de nos ancêtres. La parenté que connaissent les chrétiens n'est pas une parenté ordinaire; l'Esprit saint en forme les liens. Un Scythe peut devenir enfant d'Abraham, et un descendant d'Abraham peut devenir, par sa conduite, plus étranger à Abraham qu'un Scythe. Donc, ne vous fiez point aux mérites de vos pères : l'auteur de vos jours, fût-il d'une admirable sainteté, sachez bien que cela ne sera pour vous une condition ni d'honneur, ni de gloire, ni de salut, à moins que vous ne marchiez sur les traces de ses vertus. D'autre part, quelle que soit la perversité de vos parents, ne craignez pas d'être pour cela réprouvé ou déshonoré, si vous menez une conduite à l'abri du reproche. Certes, les Gentils se trouvaient dans une bien déplorable condition, et cependant ils sont devenus par la foi les frères des saints. Les Juifs entretenaient des relations bien intimes avec Dieu, et cependant, par l'incrédulité, ils lui sont devenus étrangers. La parenté ordinaire est une parenté que la nature impose, et qui ne dépend pas de nous; à ce point de vue, nous sommes tous parents, nous sommes tous issus d'Adam, et les droits de l'un ne sont pas plus étendus que les droits de l'autre, soit du côté d'Adam, soit du côté de Noé, soit du côté de la terre, notre mère commune. La parenté spirituelle nous donne, au contraire, des droits précieux à la récompense, et marque la différence qui existe entre les méchants et nous. En cet ordre de choses, la parenté n'est pas commune à tous; il faut, pour y avoir droit, pratiquer les mêmes vertus : nous donnons le titre de frères, non à ceux qui ont été portés par les mêmes entrailles, mais à ceux qui déploient un zèle égal au nôtre. C'est dans ce sens que le Sauveur donne aux uns le nom d'enfants de Dieu, aux autres celui d'enfants du démon, d'enfants de l'incrédulité, d'enfants de l'enfer, d'enfants de la perdition. Pour Paul, Timothée était son fils par la vertu, et il lui en donnait le nom, tandis que nous ne connaissons même pas le nom de l'enfant de sa sœur, qui lui était uni par les liens de la nature; mais qu'importait cette parenté! Ce jeune homme que ni la communauté du sol natal, ni les liens du sang ne rapprochaient de Paul, ce Timothée, qui était né à Lystres, était plus cher au cœur de l'Apôtre que tous ses parents selon la nature.

Devenons donc les enfants des saints, que dis-je? les enfants mêmes de Dieu. Car nous pouvons devenir les véritables enfants de Dieu, selon cette parole du divin Maître : « Soyez parfaits, comme l'est votre Père céleste qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 48. C'est pour cela que dans nos prières nous donnons à Dieu le nom de père; ce qui doit nous rappeler, non-seulement la grâce qui nous a été faite, mais de plus les vertus auxquelles nous sommes obligés pour n'être pas indignes d'un si beau titre. — Vous demanderez comment il vous est possible de devenir les fils de Dieu. — En vous élevant au-dessus de toutes les passions, en traitant avec mansuétude les personnes qui vous injurient et qui vous outragent; ainsi votre Père céleste traite-t-il les créatures qui blasphèment contre lui. Quoique le Sauveur nous ait laissé bien des prescriptions, nulle part il ne dit : Afin que vous soyez semblables à votre Père, sinon dans le passage que voici : « Priez pour ceux qui vous font du mal; faites du bien à ceux qui vous haïssent; » *Matth.*, V, 44; alors seulement il parle de cette ressemblance. C'est qu'aucune bonne œuvre ne nous rapproche de Dieu comme cet acte de charité. Aussi, lorsque Paul nous dit :

« Soyez les imitateurs de Dieu, » *Ephes.*, v, 1, nous ordonne-t-il de pratiquer cette vertu. Toutes les vertus nous sont nécessaires; mais la douceur et la charité le sont particulièrement; nous avons besoin nous-mêmes qu'on nous traite avec la charité la plus grande. Comme nous multiplions nos prévarications tous les jours, nous avons besoin d'une miséricorde qui ne se lasse pas. Du reste, que l'on donne plus, que l'on donne moins, ce n'est pas la valeur de ce que l'on donne, c'est la générosité avec laquelle on donne qui fait le prix de la charité. Que le riche ne s'enorgueillisse donc pas; que le pauvre ne s'attriste pas non plus du peu de valeur de ses aumônes; car souvent le pauvre donne plus que le riche. Ne vous estimez pas malheureux en ce point, parce que vous êtes pauvre; l'aumône n'en devient pour vous que plus facile. L'homme qui possède de grandes richesses est souvent enchaîné par l'orgueil et la convoitise; celui qui possède peu, se trouvant affranchi de cette double tyrannie, a de plus fréquentes occasions de faire le bien; il lui sera facile, à lui, d'aller dans les prisons, de visiter les malades, de leur donner un peu d'eau pour calmer leur soif, ce que le riche, trop fier de sa position, ne consentirait pas à faire. Donc, pas de découragement sous pretexte de pauvreté, puisque la pauvreté vous facilite vos rapports avec le ciel.

Recommandation de l'aumône.

N'eussiez-vous absolument rien, il vous suffirait d'un peu de compassion dans le cœur pour vous donner droit aux célestes récompenses. Voilà pourquoi l'Apôtre nous recommande de pleurer avec ceux qui pleurent, et de prendre notre part des fers qui chargent les prisonniers. Les personnes qui pleurent ne sont pas les seules pour lesquelles de nombreuses sympathies soient un soulagement; il en est de même dans n'importe quelle affliction, et plus d'une fois une parole consolatrice fera plus de bien qu'une somme d'argent. En nous commandant de faire l'aumône aux pauvres, Dieu n'a pas voulu seulement assurer à la pauvreté un secours, mais de plus nous rappeler que nous devions prendre part à tous les maux de nos frères. L'homme passionné pour l'argent nous est odieux, sans doute parce qu'il ne fait aucun cas des malheureux, mais surtout parce que cette passion le prédispose à l'inhumanité, comme à la cruauté la plus repoussante. Celui qui dédaigne l'argent par amour pour les pauvres, nous l'aimons au contraire à cause de sa bonté et de sa charité. Quand le Christ béatifiait les miséricordieux, il ne parlait pas seulement de ceux qui donnent des secours matériels, il parlait aussi des hommes qui ne viennent en aide aux autres que par la bonne volonté. Que notre cœur soit ouvert à ces sentiments de miséricorde, et les conséquences les plus favorables en découleront. L'homme au cœur compatissant et charitable donnera de l'argent, s'il en a; au spectacle du malheur d'autrui, des larmes jailliront de ses yeux; rencontrera-t-il un opprimé, il s'en constituera le défenseur; verra-t-il un homme persécuté, il lui tendra la main. Possédant un trésor inépuisable de biens dans son cœur charitable et miséricordieux, il en tirera tout ce qui pourra devenir utile à ses frères, et il s'assurera la jouissance des récompenses promises par le Seigneur. A nous, pour obtenir ce bonheur, de façonner sur toute chose notre âme à la charité : la pratique du bien alors nous sera facile sur la terre, et nous arriverons aux couronnes éternelles. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la miséricorde, etc.....

HOMÉLIE XX.

« Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux : que votre sacrifice soit spirituel. »

1. Après s'être longuement étendu sur la miséricorde de Dieu, après avoir démontré son inépuisable sollicitude et cette ineffable bonté dont personne ne saurait comprendre la profondeur, l'Apôtre s'autorise de cette bonté même pour presser les fidèles de répondre à tant de bienfaits par une vie digne de celui qui les en a comblés. Malgré les droits que son apostolat et ses vertus lui donnaient, il n'hésite pas à prendre le ton de la prière; et cependant il s'agissait, non d'avantages qui lui fussent personnels, mais

d'une chose dont ils devaient être les premiers à profiter. Et pourquoi nous étonner qu'il prenne le ton de la prière, alors qu'il fait des miséricordes divines son principal argument? Puisque vous avez reçu tant de biens de la bonté du Seigneur, leur dit-il, ayez du moins pour cette bonté le respect qu'elle mérite, allez l'implorer avec humilité; car elle demande, cette bonté divine, que vous ne fassiez rien qui soit indigne d'elle. Si je vous conjure donc, c'est au nom de cette miséricorde à laquelle vous devez votre salut. Il en est ici de Paul comme d'une personne qui, voulant confondre un ami qui aurait été accablé de bienfaits, lui rappellerait l'auteur de ces bienfaits et s'adresserait à lui d'un ton de suppliant. Que demandez-vous donc, ô grand Apôtre? « Que vous offriez à Dieu vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux; que votre sacrifice soit spirituel. » Il parle d'hostie; mais qu'on ne croie pas à un sacrifice sanglant, puisqu'il ajoute : « Vivante. » Pour distinguer ce genre d'hostie des sacrifices judaïques, il poursuit : « Sainte, agréable à ses yeux; que votre sacrifice soit spirituel; » car le sacrifice des Juifs était corporel et peu agréable à Dieu. « Qui donc a requis ces victimes de vos mains? » *Isa.*, I, 12, demandait le Seigneur par la bouche d'un prophète. En plusieurs autres circonstances, il déclare ne pas vouloir de ces sacrifices, tandis qu'il ne repousse jamais les sacrifices spirituels : au contraire, il les réclame, même quand les sacrifices sanglants lui ont été offerts. « Le sacrifice de louanges, disait-il, me glorifiera véritablement. Je chanterai le nom de mon Dieu, s'écriait le Psalmiste, dans un cantique, et mes louanges lui seront plus agréables que le sacrifice d'un taureau dans la force de sa jeunesse. » *Psalm.* XLIX, 23; LXVIII, 31-32. Ailleurs, le même Prophète exprime une complète réprobation de ce dernier genre d'hosties : « Est-ce que je ferai de la chair des taureaux ma nourriture, et du sang des boucs mon breuvage?... Offrez donc au Seigneur un sacrifice de louanges, et rendez vos hommages au Très-Haut. » *Psalm.* XLIX, 13-14.

C'est la recommandation que fait Paul dans le passage qui nous occupe : « Offrez vos corps à Dieu comme une hostie vivante. » — Comment pourrons-nous faire de nos corps une hostie? — Que vos yeux ne regardent rien de mauvais, et vous aurez offert un sacrifice; que votre langue ne profère aucun honteux propos, et une offrande aura eu lieu; que votre main ne commette pas d'iniquité, et vous aurez accompli un holocauste. Ce n'est pas encore assez; il faut ajouter, à cette abstention de tout mal, des œuvres de vertu : que la main distribue des aumônes, que la bouche réponde aux injures par des bénédictions, que l'oreille se prête assidûment à écouter la divine parole. Dans l'hostie, il n'y a rien d'impur; une hostie, ce sont les prémices en toute chose. Conséquemment, offrons à Dieu nos mains, nos pieds, notre bouche, tous nos sens comme autant de prémices : cette hostie sera certainement aussi agréable au Seigneur que les hosties des Juifs lui paraissaient impures. « Leurs sacrifices, disait un prophète, sont pour eux un pain amer. » *Ose.*, IX, 4. Il n'en est pas de même de nos hosties. Les hosties judaïques offraient à Dieu une victime privée de vie, nos hosties lui offrent une victime vivifiée par elles; car la mortification communique à nos membres la vie véritable. C'est donc un sacrifice singulier et nouveau que notre sacrifice; aussi nous faut-il un feu tout particulier. Ce feu n'a besoin, pour être alimenté, ni de bois ni d'autres matières; ce feu subsiste en lui-même, et, loin de dévorer la victime, il l'anime d'une vie plus parfaite. Depuis longtemps, Dieu réclame ce genre de sacrifice. « Le sacrifice que Dieu préfère, s'écriait un prophète, c'est un cœur contrit. » *Psalm.* L, 19. Les trois enfants offraient ce sacrifice, quand ils disaient : « En ce temps, il n'est ni prince, ni prophète, ni lieu qui puisse nous obtenir miséricorde; c'est pourquoi nous nous présentons devant vous avec un cœur contrit et un esprit humilié. » *Dan.*, III, 38-39.

Comment nous pouvons faire de notre corps une hostie agréable au Seigneur.

Maintenant, remarquez la précision des expressions employées par l'Apôtre. Il ne dit pas, effectivement : Faites de vos corps, mais : « Offrez; » désormais, qu'il n'y ait rien de commun entre vos corps et vous, puisque vous ne les possédez plus. Les individus qui fournissent des chevaux pour la guerre, n'ont plus désormais



de droit sur eux. Vous aussi, vous consacrez vos membres à soutenir la lutte contre le démon, et une lutte terrible; ne les détournez donc pas de ce but pour les employer à tel service privé. Un autre enseignement se dégage du texte sacré; c'est que, avant de les offrir, nous devons les rendre purs et saints. Il ne s'agit pas ici de les offrir à un homme quelconque, mais au Roi de l'univers, à Dieu même; non-seulement pour défendre sa cause, mais pour lui servir de trône. Le Seigneur ne dédaigne pas de résider en nos membres, il le désire au contraire ardemment; en sorte que, là où un roi de ce monde, notre égal par la nature, se récuserait, le Roi des anges veut bien descendre jusqu'à nous. Puis donc que nous devons lui offrir nos membres, et les lui offrir comme hostie, purifions-les de toute souillure; s'ils conservent encore quelque souillure, ils ne seront plus une hostie. Vous ne sauriez offrir à ce titre, ni vos yeux s'ils recherchent les femmes perdues, ni vos mains si vous les consacrez aux rapines et à l'injustice, ni vos pieds qui ne vont pas droit et qui prennent le chemin des théâtres, ni votre ventre qui, esclave de la volupté, allume en vous de criminelles convoitises, ni votre cœur qui brûle de colère ou d'amour pour les courtisanes, ni votre langue qui profère de honteux propos.

2. A nous donc de découvrir les taches, quelles qu'elles soient, qui pourraient déparer notre corps. Il était interdit aux Juifs d'offrir des victimes qui eussent les oreilles coupées, la queue mutilée, ou qui fussent entachées de quelque vice repoussant ou de quelque maladie contagieuse : nous, qui nous offrons nous-mêmes à Dieu comme des hosties spirituelles, ne devons-nous pas éloigner avec plus de soin toute tache, acquérir une pureté parfaite? Comme Paul, nous devrions pouvoir dire : « Pour moi, je suis au moment de mon sacrifice, et le temps de ma dissolution est proche. » II *Tim.*, IV, 6. Plus pur que n'importe quelle victime, l'Apôtre avait le droit de parler ainsi : il en sera pour nous de même, si nous nous dépouillons du vieil homme, si nous mortifions nos membres sur cette terre, si nous nous crucifions au monde. Nous n'aurons, dans ce cas, besoin ni d'autel ni de feu; ou, si nous en avons besoin, ce sera d'un autel et d'un feu qui n'ont rien de terrestre et qui nous viendront du ciel : tout sera céleste, le feu, l'autel, qui sera le firmament, et le glaive. Pour vous, il arrivera certainement ce qui arriva pour Elie, au moment où il sacrifiait. Une flamme venue du ciel dévora l'eau, la pierre, le bois et les victimes du sacrifice. En vous également, s'il reste quelque élément périssable et terrestre, pourvu que votre sacrifice soit offert par un cœur pur, le feu spirituel qui descendra des cieux consumera les éléments, absorbera l'oblation tout entière. Qu'est-ce donc qu'un sacrifice spirituel? Un ministère selon l'Esprit, des mœurs selon le Christ. Le ministre de Dieu, le prêtre du Seigneur, quel qu'il soit, trouve dans ses fonctions saintes quelque chose qui l'éloigne du mal et qui l'agrandit : à vous de passer votre vie dans les mêmes sentiments que vous ressentiriez, si vous aviez à remplir ce ministère sacerdotal, à offrir des sacrifices. Or, vous y arriverez si chaque jour vous offrez quelque sacrifice à Dieu, si vous faites de votre corps une victime, si vous offrez au Seigneur les vertus qui pareront votre âme, par exemple, la chasteté, l'aumône, la douceur, l'oubli des injures. Toutes les fois que vous le ferez, vous offrirez un sacrifice spirituel, un sacrifice où il n'y a rien de matériel, de grossier, de sensible.

Après avoir élevé, au moyen de ces comparaisons, les pensées des fidèles, et leur avoir appris qu'ils sont investis d'un véritable sacerdoce avec la charge d'offrir à Dieu leur corps et une vie pure, l'Apôtre leur enseigne le moyen d'obtenir cette pureté de vie. Ce moyen, quel est-il? « Ne vous conformez pas au siècle présent, mais qu'il s'opère en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit. » Dans le siècle présent, il n'y a rien que de bas, de rampant, de méprisable et de passager; rien qui soit noble, rien qui soit élevé, rien qui demeure; le désordre partout. Si donc vous vous proposez de vivre avec droiture, ne prenez point modèle sur la vie d'ici-bas; en elle point de durée, point de permanence. L'Apôtre lui donne pour cette raison le nom de figure; il écrit ailleurs : « La figure de ce monde passe. » I *Cor.*, VII, 31. La stabilité,



la fixité en étant exclues, l'inconstance y régnant comme dans son domaine, Paul vous recommande de ne pas vous conformer « au siècle présent; » par où il exprime ce qu'il y a de fragilité dans les choses de la terre, comme par le mot figure il exprimait ce qu'il y a d'inconstance. Que vous me parliez de richesse ou de gloire, de beauté corporelle ou de plaisir; que vous me parliez de quelque bien que ce soit, tout cela n'est que figure, non une réalité; tout cela n'est qu'apparence et larve, non quelque chose de stable et de réel. N'allez donc pas vous former sur un tel modèle; travaillez plutôt à vous transformer par le renouvellement de votre esprit. Il n'y a pas : Transfigurez-vous, mais : « Transformez-vous; » preuve manifeste que les biens de ce monde ne sont qu'une ombre, que la vertu seule donne les biens réels, possède la véritable beauté, une beauté qui n'a besoin ni d'atours ni de fard, toutes choses qui s'évanouissent en un instant; car, avant même de s'être montrées, elles ont disparu. Laissez donc l'apparence, et venez droit à la réalité.

Rien de plus faible que l'iniquité, rien de plus caduc. L'infirmité humaine, exposant les fidèles à commettre chaque jour quelque péché, Paul les prémunit par ce conseil : Renouvelez-vous chaque jour. Ce que vous faites dans vos demeures, où vous restaurez journellement les objets tombant de vétusté, faites-le pour votre âme. Avez-vous aujourd'hui commis quelque faute? avez-vous incliné votre âme vers la caducité? ne perdez pas courage; renouvelez cette âme par la pénitence, par les larmes, par la confession, par la pratique des bonnes œuvres, et ne cessez jamais vos efforts. Comment y arriver? Vous y arriverez « en reconnaissant quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable, parfait à ses yeux. » Le sens est, ou bien celui-ci : Renouvelez-vous, afin de connaître ce qui est bien et conforme à la volonté divine; ou bien encore : Vous vous renouvellerez, si vous connaissez en quoi consiste le bien et ce que Dieu désire. Du moment où vous posséderez cette connaissance, où vous apprécierez les choses comme elles le méritent, vous aurez trouvé le chemin de toutes les vertus. Qui donc ignorerait, répliquerez-vous, ce qui est bien et ce que désire le Seigneur? Les hommes qui soupirent après les biens présents, qui n'estiment que les richesses, qui méprisent la pauvreté, qui poursuivent les honneurs, qui n'aspirent qu'à la gloire mondaine, qui se croient au faîte de la grandeur lorsqu'ils ont bâti de somptueux palais, érigé de magnifiques tombeaux, lorsqu'ils possèdent des troupeaux d'esclaves et traînent après eux une légion d'eunuques. Ces hommes ignorent et les biens véritables, et quelle est la volonté de Dieu; car il n'y a là qu'une seule et même chose.

3. Ce qui nous est vraiment utile, Dieu le veut; ce que Dieu veut nous est vraiment utile. Qu'est-ce donc que Dieu veut? Que nos jours se passent dans la pauvreté, dans l'humilité, dans le mépris de la gloire, dans la tempérance, non dans la mollesse; dans les afflictions, non dans le calme; dans le deuil, non dans la dissipation et la folle gaieté. Or, ces prescriptions si sages et toutes les autres, certaines personnes en redoutent l'accomplissement, tant elles sont loin d'en comprendre l'utilité et la conformité à la volonté de Dieu! Aussi jamais ne se décideront-elles à braver les labeurs qu'impose la vertu. Les hommes qui ne savent même pas ce qu'est la vertu, qui donnent leur admiration au vice, et qui prennent pour compagne de leur vie, non point une femme honnête, mais une courtisane, ces hommes, comment pourront-ils briser avec le siècle présent? Ce qu'il faut avant tout, c'est apprécier et juger sainement les choses: si nous ne pratiquons pas la vertu, rendons-lui du moins justice; si nous ne vivons pas loin du mal, haïssons-le du moins, et conservons notre jugement à l'abri de toute corruption, à ce compte seulement, il nous sera possible d'aller plus loin et de parvenir à faire le bien. Voilà pourquoi Paul nous prescrit, afin d'en arriver à nous renouveler, de « connaître bien quelle est la volonté de Dieu. » C'est en même temps une leçon à l'adresse des Juifs qui demeuraient attachés à la loi. La volonté de Dieu était bien autrefois leur règle de conduite; mais elle ne l'était pas entièrement, et bien des concessions avaient dû leur être accordées : au-

jourd'hui, la volonté divine dans toute sa perfection et sa pureté, telle est la règle de la vie nouvelle. C'est ainsi que l'Apôtre avait parlé de sacrifice spirituel pour bien marquer la différence de la loi nouvelle et de l'ancienne loi.

« Or, j'exhorterai, par la grâce qui m'a été donnée, tous ceux qui sont avec vous, à ne pas être plus sages qu'il ne faut, mais à l'être dans la mesure convenable, dans la mesure de la foi que Dieu vous a départie à chacun. » Plus haut il avait dit : « Je vous conjure par la miséricorde de Dieu ; » maintenant il dit : « ... par la grâce. » Quelle humilité dans ce grand docteur, quel éloignement de l'orgueil ! Malgré la nature des conseils et des avis qu'il leur fait entendre, il n'allègue jamais son autorité propre ; tantôt c'est la miséricorde divine, tantôt c'est la grâce qu'il invoque pour faire accepter sa parole. Cette doctrine, dit-il, n'est pas ma doctrine ; c'est la doctrine même de Dieu. Je ne vous parle pas au nom de la divine sagesse, ni au nom même de la loi que le Seigneur a établie, mais, « je vous le dis, par la grâce ; » ce qui produisait le double effet de raviver la reconnaissance des fidèles, et de leur rappeler la soumission qu'ils devaient à l'Apôtre. « Tous ceux qui sont avec vous. » Non point un tel ou un tel en particulier, mais les princes comme les sujets, les esclaves comme les personnes de condition libre, les savants comme les ignorants, les femmes comme les hommes ; les jeunes gens aussi bien que les vieillards : c'est une loi qui n'excepte personne, car elle émane du Seigneur. Excellent moyen pour prévenir toute réclamation, que d'appliquer à tous cette loi, même à ceux qui n'ont rien en ce point à se reprocher, afin que les autres se soumettent plus aisément aux réformes nécessaires. Que dites-vous donc, ô grand Apôtre ? « Que personne ne soit plus sage qu'il ne faut. » Paul fait l'éloge de l'humilité, la mère de tous les biens, suivant en cela l'exemple de son Maître.

Humilité de saint Paul.

Sur la montagne qu'il avait gravie, au moment d'exposer sa doctrine touchant les mœurs, Jésus en établit le fondement par ces paroles : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » *Matth.*, v, 3. Pareillement, Paul, au moment de passer du dogme à la morale, commence par nous recommander à tous, d'une façon générale, la vertu ; puis, afin de nous la faire connaître d'une façon particulière, il indique la vertu qui est le fondement de toutes les autres, à savoir, l'humilité. « Que personne n'ait plus de sagesse qu'il ne peut ; » ainsi l'exige la volonté de Dieu ; « mais soyons sages avec sobriété. » Si la sagesse nous a été donnée, ce n'est pas pour que nous en tirions vanité, c'est pour que nous gardions la mesure convenable. Il n'y a pas, avec humilité, mais « avec sobriété. » La sobriété dont il est ici question, n'est pas la vertu contraire à la mollesse et à l'impureté ; c'est plutôt l'esprit de vigilance et de discernement, ainsi nommé, parce qu'il préserve l'âme de tout excès nuisible. L'Apôtre déclare donc que sans la mesure convenable il n'y a point de sagesse, conséquemment, pas de jugement sain ; en sorte que l'on est exposé à donner dans les aberrations les plus étranges et voisines de la folie ; c'est pourquoi il désigne l'humilité sous le nom de sobriété. « Dans la mesure de la foi que le Seigneur a départie à chacun. » Les grâces dont les fidèles avaient été prévenus ayant excité l'orgueil chez plusieurs d'entre eux, soit à Rome, soit à Corinthe, Paul découvre ici la source du mal afin de le combattre sans trop d'éclat. Après avoir observé qu'il faut une sagesse selon la mesure ; il ajoute : « Selon la mesure de la foi que le Seigneur a départie à chacun. » Il désigne ici, sous le nom de foi, les grâces obtenues. En disant, « que le Seigneur a départie, » il console celui qui en avait moins reçu, tout en rabaissant celui qui en avait reçu davantage ; car, si Dieu vous les a départies, elles ne vous appartenaient pas en propre ; alors, pourquoi vous en glorifier ?

4. Si l'on prétendait que le mot foi ne désigne pas ici les dons du Saint-Esprit, il en résulterait d'une manière non moins évidente l'intention de confondre les prétentions exagérées de quelques-uns. Dès lors que la foi est le principe de ces dons, le principe des miracles que vous opérez, si tout cela vient de Dieu, pourquoi cet orgueil qui vous possède ? Si Dieu même ne fût descendu sur la terre et s'il n'eût pris un corps, tous ces biens de la foi, vous ne les auriez ja-

mais recueillis. C'est donc la foi qui est en définitive la source de tous ces biens. Mais, si Dieu nous les donne, il n'ignore certainement pas dans quelle proportion il nous les donne; car c'est lui qui nous a tous créés, et qui veille sur nous avec une égale sollicitude. En nous donnant ce qu'il nous a donné, il n'a écouté que sa générosité; en nous donnant autant qu'il nous a donné, c'est toujours à cette même générosité qu'il a obéi. Après vous avoir témoigné dans ce qu'il y a de capital sa miséricorde, je veux dire, en vous dispensant ces dons de la grâce, quand il s'agira de la proportion à observer, ne craignez pas qu'il vous abandonne. S'il n'eût pas voulu vous traiter avec honneur, il n'eût pas commencé par vous les donner. Puisque sa volonté formelle a été de vous sauver et de vous glorifier, et tel est le but de son incarnation et de la générosité qu'il vous a manifestée, pourquoi laisser votre âme en proie au trouble et au désordre, n'aboutir par votre sagesse qu'à la folie, et à une folie qui vous déshonore plus que ne vous déshonorerait la folie naturelle? A être fou selon la nature, il n'y a pas de faute; glisser dans la folie par excès de prétention, c'est une faute sans excuse, et qui attire sur vous un redoutable châtiment. Or, il en est ainsi des hommes qui se targuent de leur sagesse et qui tombent dans un inconcevable orgueil. Rien ne conduit à la folie plus rapidement que l'orgueil. C'est ce qui faisait dire au Prophète, en parlant d'un barbare: « L'insensé tiendra des propos insensés. » *Isa.*, XXXII, 6. Pour vous faire mieux comprendre ce qu'il y a d'insensé dans ses propos, écoutez-les un instant: « Je placerai mon trône au-dessus des astres du ciel, et je serai semblable au Très-Haut. Je saisirai dans ma main l'univers comme un nid, et je l'enlèverai comme on enlève des œufs sans défense. » *Ibid.*, XIV, 14; X, 14. Quoi de plus insensé que ce langage? Le fruit de chacune de ces prétentions de l'orgueil, c'est la honte. S'il nous était possible de vous citer toutes les paroles qu'inspire l'orgueil, vous ne sauriez distinguer si ces paroles sortent de la bouche d'un orgueilleux seulement, ou de la bouche d'un insensé : tant l'un ressemble à l'autre!

Un autre barbare s'exprimait en ces termes : « Je suis un dieu, non un homme. » Un autre disait : « Est-ce que votre Dieu serait capable de vous sauver et de vous arracher de mes mains ?... Je ne connais pas le Seigneur, disait Pharaon, et je ne rendrai pas à Israël sa liberté. » *Dan.*, III, 17; *Exod.*, V, 2. C'est l'insensé qui, selon le Psalmiste, dit dans son cœur: « Il n'y a point de Dieu. » *Psalm.* XIII, 1. « Est-ce que je suis le gardien de mon frère? » disait Caïn. *Gen.*, IV, 9. Encore une fois, sont-ce des orgueilleux qui parlent de la sorte, ou des insensés? C'est que l'orgueil, en nous éloignant de la mesure et du sens commun, nous jette hors de nous-mêmes et nous ravit le discernement: aussi dit-on de l'orgueilleux quelquefois qu'il a perdu l'esprit. D'ailleurs, la crainte du Seigneur étant le commencement de la sagesse, ne pas connaître le Seigneur doit être le commencement de la folie. Si la sagesse consiste à connaître, la folie à ne pas connaître; si l'orgueil a pour effet d'obscurcir l'intelligence, le commencement de l'orgueil consistant dans l'ignorance de Dieu, il s'ensuit que l'orgueil au point le plus haut de son développement est la dernière des folies. Tel était Nabal, quoique son orgueil se manifestât à l'égard de l'homme, non à l'égard de Dieu, et que ce fût là l'origine de sa folie; après cela cependant la crainte causa sa mort. Une fois les bornes de la prudence franchies, on devient en même temps audacieux et timide, l'âme n'ayant plus l'énergie nécessaire. De même que le corps est d'autant plus sujet aux maladies que l'équilibre des humeurs est plus dérangé; de même l'âme que l'élévation des sentiments et l'humilité ont abandonnée, est dépouillée de sa vigueur première: tour à tour craintive, hardie, hors d'elle-même, elle finit par ne plus se connaître: ne se connaissant plus, comment connaîtra-t-elle les choses placées au-dessus de nous?

L'homme, que la frénésie emporte, ne connaîtra pas plus les objets placés devant lui qu'il ne se connaîtra lui-même; l'œil qui ne voit pas condamne à l'obscurité les autres organes : ainsi en est-il de l'orgueil, et c'est pour cela que les orgueilleux sont plus malheureux que les fous

furieux et les insensés rendus tels par la nature. Comme ces derniers, ils sont un sujet de risée, comme eux ils sont intolérables, comme eux ils ne savent pas ce qu'ils font; seulement ils n'excitent pas la compassion que les autres excitent : quoiqu'en délire aussi bien qu'eux, loin d'obtenir indulgence, ils ne réveillent que des sentiments de haine : ils offrent le même affligeant spectacle que ces malheureux, sans partager la même pitié, parce que tout en eux, et non point les paroles seules, ne mérite que mépris. Pourquoi donc, s'il vous plaît, lever ainsi la tête? pourquoi marcher sur la pointe du pied? pourquoi ces sourcils orgueilleux? pourquoi cette poitrine gonflée? Vous ne sauriez changer la couleur d'un seul de vos cheveux, et vous semblez voler au milieu des autres, comme si tous les éléments subissaient votre empire. Vous désireriez peut-être avoir des ailes, pour ne pas marcher sur la terre; vous désireriez peut-être la qualité de prodige. Mais n'êtes-vous pas une sorte de monstruosité, vous qui, n'étant qu'un homme, tentez de prendre l'essor? vous qui, du moins en esprit, vous élevez au-dessus de votre condition, et ne reconnaissez aucune limite? Quel nom vous donner qui puisse confondre votre orgueil? Vous traiterai-je de cendre, de poussière, de fumée, de fange, de quelque chose qui soit plus vil encore, ces images resteront au-dessous de ma pensée; car elles n'expriment pas ce que je voudrais exprimer, à savoir le vice énorme, l'enflure effrayante de ces infortunés. A quoi donc les comparer? Je les comparerai volontiers à des étoupes enflammées : à peine y a-t-on mis le feu que ces étoupes semblent vouloir tout dévorer; qu'on les touche légèrement, tout tombe, et ce qui reste, n'est même pas de la cendre. Ainsi en est-il des âmes orgueilleuses : il suffit de les toucher légèrement pour que leur enflure s'efface et disparaisse sans retour.

La faiblesse est l'apanage de l'orgueil.

Il est impossible que la faiblesse ne soit pas l'apanage de l'orgueil : la hauteur à laquelle s'élève l'orgueil exclut toute solidité; vous verrez leur solidité apparente s'évanouir aussi facilement que des bulles d'eau. Refusez-vous de le croire? Alors donnez-moi un orgueilleux, un homme plein de lui-même, et au moindre choc vous le verrez plus aisément précipité qu'à la suite de n'importe quelle secousse. Voyez les flammes qui s'élèvent des buissons incendiés : en un clin d'œil, il n'y a plus que des cendres. Il faut plus temps, à la vérité, pour embraser des arbres; mais les flammes durent plus longtemps : ainsi en est-il des âmes fortes et courageuses; s'il leur faut plus de temps pour s'enflammer, il leur en faut plus également pour se refroidir. Les âmes où règne l'orgueil s'enflamment aussi et se refroidissent en un moment. Appliquons-nous donc à l'humilité. Je ne sache rien de plus fort; il n'est pas de rocher qui l'emporte en dureté sur cette vertu, de diamant qui l'emporte en solidité : elle nous donne une securité que les tours, et les murailles, et les forteresses ne sauraient nous donner; elle nous place au-dessus de toutes les machinations du démon; tandis que l'orgueil fait de nous une facile capture. Je le répète, il n'est pas de bulle d'eau qui s'évanouisse plus promptement, de toile d'araignée qui se déchire plus aisément, de fumée qui se dissipe plus vite. Laissant de côté l'orgueil, embrassons l'humilité : de la sorte, nous marcherons sur un terrain ferme, nous jouirons du calme en ce monde, et nous obtiendrons la félicité dans l'autre, par la grâce et la charité, etc...

HOMÉLIE XXI.

« De même que dans un seul corps, nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction; de même, quoique plusieurs, nous ne formons qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes les membres les uns des autres. »

1. L'Apôtre emploie ici une comparaison dont il se sert dans son Epître aux Corinthiens, en vue de combattre dans les deux cas le même travers. Grande est, en effet, la vertu de ce remède, grande la puissance de cette comparaison pour arrêter les progrès de l'orgueil. Pourquoi donc avoir de hauts sentiments de vous-même? Pourquoi tel autre, au contraire, s'abaissera-t-il? Ne sommes-nous pas tous un seul et même corps, nous tous, grands et petits? Puisque nous

ne sommes en définitive qu'un même corps et les membres les uns des autres, pourquoi vous mettre orgueilleusement à part? pourquoi rougir de votre frère, s'il est votre membre, si vous êtes également le sien, si en ce point vous n'êtes pas plus l'un que l'autre? Paul met sous les yeux des fidèles deux considérations bien propres à confondre leurs sentiments hautains : ils sont les membres les uns des autres; le plus grand l'est relativement au plus petit, comme le plus petit relativement au plus grand; de plus, nous ne formons tous qu'un seul corps. Il y a même une troisième considération, à savoir, que Dieu aurait fait à tous, un seul et même don. Loin de vous ces pensées de suffisance : ce que vous avez, Dieu vous l'a donné; vous ne l'avez ni mérité, ni trouvé. C'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas, au sujet des dons du Saint-Esprit : Celui-ci a reçu davantage, celui-là moins; il parle plutôt des dons divers : « Possédant, dit-il, des dons divers, » I *Cor.*, VII, 7, et non des dons plus ou moins considérables. Qu'importe que vos fonctions soient différentes, si le corps est invariablement le même? Des dons divins, Paul en vient aux bonnes œuvres : après avoir parlé de la prophétie, du ministère évangélique et d'autres choses pareilles, il va parler de l'aumône, de la charité, de la miséricorde. Comme il était assez vraisemblable que la prophétie n'accompagnait pas toujours chez les fidèles la vertu, l'excellence de la vertu, comparativement à la prophétie, va être mise en lumière par l'Apôtre, comme ailleurs dans l'Epître déjà citée; excellence d'autant plus incontestable que l'une a pour conséquence le mérite, et que l'autre ne l'a pas, tout en elle étant grâce et faveur. « Possédant des dons divers, selon la grâce qui nous a été dispensée, que celui à qui la prophétie a été donnée, en use selon la règle de la foi. » Les ayant plus haut suffisamment consolés, Paul s'applique maintenant à réveiller leur zèle, à raviver leur courage, à leur montrer qu'il dépend d'eux d'obtenir une part plus ou moins grande. C'est Dieu, remarque-t-il, de qui nous recevons tout; par exemple, quand il dit : «Dieu a départi à chacun la mesure de la foi; » et présentement : « Selon la grâce qui nous a été donnée; » langage bien propre à confondre l'orgueil. Or, il dépend d'eux de poser le principe de toute sorte de progrès, leur dit-il, afin de les secouer dans leur indifférence : ainsi fait-il dans son Epître aux Corinthiens, en vue des mêmes résultats. « Que ces dons soient l'objet de vos désirs. » I *Cor.*, XII, 31. Donc, s'il y a différence entre ces dons, ils en sont la cause. En ajoutant : « Toutes ces merveilles, un seul et même Esprit les accomplit, divisant ses dons à chacun comme il l'entend, » *Ibid.*, 11, Paul leur rappelle qu'ils ne doivent point s'enorgueillir de les avoir reçus.

Ainsi, remédier à leurs maux est sa continuelle préoccupation, ici comme en toute autre circonstance. Pour les relever de leur abattement, il leur dit : « Que celui qui a reçu le don de prophétie en use selon la règle de la foi. » C'est une grâce, sans doute; mais elle n'est pas distribuée sans motif : Dieu la mesure à la capacité des âmes qui la reçoivent, elle coule autant que le permet le vœu qu'elle doit remplir. « Que celui qui est appelé au ministère de l'Eglise, s'attache à son ministère. » Il s'agit du ministère en général. L'apostolat est un ministère, toute bonne œuvre spirituelle est un ministère, ce même nom s'applique à un ordre de choses déterminé; mais ici il est pris dans une acception universelle. « Que celui qui a reçu le don d'enseigner s'applique à sa doctrine. » Ces diverses grâces, l'Apôtre les énumère indistinctement; il commence par la moins élevée, il vient ensuite à la plus importante; nouvelle leçon contre l'orgueil et en faveur de l'humilité. «Que celui qui a reçu le don d'exhorter, exhorte. » C'est un autre genre d'enseignement. « Si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, parlez, » lisons-nous ailleurs. *Act.*, XIII, 15. Toutefois, s'il est bon de pratiquer la vertu, il ne faut pas s'écarter des règles qui la concernent : donc, « que celui qui fait l'aumône, la fasse avec simplicité. » Il ne suffit point de donner, il faut donner généreusement. Or, c'est là ce qui fait la simplicité. Les vierges avaient bien de l'huile dans leurs lampes; mais, comme elles n'en avaient pas assez, leurs efforts précédents furent perdus. « Que celui qui commande

Sollicitude de saint Paul.



soit plein de sollicitude. » Commander est peu de chose, quand on ne le fait pas avec empressement et vigilance. « Que celui qui accomplit les œuvres de miséricorde, les accomplisse avec joie. » C'est beaucoup de faire des œuvres de miséricorde; mais ce serait insuffisant si on les faisait avec tristesse et parcimonie; il faut de la joie et de l'ampleur; car rien ne remplace ces dispositions de l'âme. Ces recommandations, nous les retrouvons dans l'Epître aux Corinthiens. Exhortant à faire l'aumône, Paul écrivait : « Celui qui sème avec parcimonie, récoltera de même; et celui qui sème dans les bénédictions, récoltera dans les bénédictions. » Puis, dirigeant l'intention, « ne le faites, poursuit-il, ni avec peine, ni par nécessité. » II *Cor.*, IX, 6-7. Il vous faut ces deux conditions, donner au pauvre largement, et donner joyeusement. Pourquoi pleurer, en distribuant des aumônes? pourquoi vous attrister, en faisant miséricorde, et perdre ainsi le fruit de vos bonnes œuvres? Car, si vous êtes triste, comment consolerez-vous les malheureux dans leurs afflictions? Il est extrêmement souhaitable qu'aucune perspective sombre ne s'offre à ses derniers, même lorsque notre charité s'exerce avec joie. Une des choses qui coûtent le plus aux hommes, étant de recevoir du secours d'autrui, si vous négligez de remplir ce ministère avec une joie des plus franches, si vous ne paraissez pas recevoir plutôt que donner, loin de soulager l'infortune, vous l'abattrez davantage. De là ce conseil de l'Apôtre : « Que celui qui accomplit les œuvres de miséricorde, les accomplisse avec joie. »

2. Comment demeurer dans la tristesse, quand on mérite le royaume des cieux? Comment être affligé, quand on obtient la rémission de ses péchés? Ne faites donc pas attention aux dépenses que vous faites, mais aux avantages que ces dépenses vous procurent. Le cultivateur qui jette la semence, la jette avec joie, malgré les incertitudes de l'avenir; à plus forte raison en doit-il être ainsi du chrétien pour qui le ciel est le champ où il sème. Quand même vous donneriez peu, vous donnerez beaucoup, pourvu que vous donniez joyeusement; mais vous aurez beau donner beaucoup, si vous le donnez avec regret, vous aurez donné peu. La veuve qui donna deux oboles donna plus que les riches qui avaient donné plusieurs talents, parce que son âme était généreuse. — Comment serait-il possible, observera-t-on, à celui qui, vivant dans la pauvreté, donne tout ce qu'il a, de le faire joyeusement? — Adressez-vous à cette veuve, et elle vous apprendra que la parcimonie du cœur dépend, non de l'indigence, mais des dispositions de l'âme, aussi bien que la générosité : tel sera généreux dans sa pauvreté, tel autre sordide dans son opulence. Voilà pourquoi Paul requiert une charité à laquelle préside la simplicité, des œuvres de miséricorde accomplies avec joie, de la vigilance dans l'exercice de l'autorité. Il ne veut pas que nous nous bornions à venir en aide aux malheureux, de notre argent; il veut que nos paroles, nos membres, tout en nous sans exception concoure à leur soulagement.

Le mérite de l'aumône dépend de notre volonté

Ces observations faites sur le plus important des dons, celui d'enseigner, sur celui d'exhorter, qui n'est pas moins nécessaire, car l'exhortation est comme la nourriture de l'âme, sur le bien que la générosité permet de faire, et les œuvres de ce genre, Paul indique ensuite ce qui met le comble à tous ces dons, la charité qui en est la mère. « Que votre charité soit sans déguisement, » poursuit-il. Avec une charité sincère, vous ne vous apercevrez ni de vos dépenses, ni de vos fatigues, ni des ennuis de la conversation, ni de vos sueurs, ni des services rendus à autrui; tout cela, vous le supporterez avec courage pour venir en aide au prochain, soit par vous-même, soit par votre argent, soit par vos paroles, soit de toute autre manière. Comme il a réclamé avec la générosité la simplicité, avec l'autorité le zèle, avec l'aumône la joie, Paul exige maintenant aussi qu'à la charité soit jointe la sincérité; la charité excluant tout artifice. Que cette condition existe, et toutes les autres se produiront sans effort. Le fidèle qui exercera la miséricorde, le fera joyeusement, car il bénéficiera le premier de son acte de vertu; celui qui exercera son autorité, l'exercera d'une façon vigilante, car il prendra de la sorte ses propres intérêts; celui qui fera l'aumône, la fera

généreusement, car il se la fera à lui-même. Mais, comme on trouve de l'amour jusque dans le mal, par exemple, chez les impudiques, chez les hommes qui sont unis par la même passion de la rapine et de l'injustice, chez les hommes qu'attirent invinciblement la bonne chère et la débauche, Paul éloigne les fidèles d'un amour pareil et leur dit : « Haïssez le mal ; » haïssez-le, non d'une haine ordinaire, mais « haïssez-le tout à fait. » La préposition ἀπό donne toujours une plus grande énergie au mot avec lequel elle fait corps ; par exemple, dans ceux-ci : ἀποκαραδοκίαν, ἀπεκδεχόμενοι, ἀπολύτρωσιν. Il y a bien des gens qui, sans commettre le mal, tournent leurs désirs de ce côté : à ceux-là de « le haïr vigoureusement. » Notre âme doit être pure de toute attache au mal, elle doit poursuivre l'iniquité d'une haine irréconciliable et la combattre sans merci. Si je vous ai recommandé de vous aimer les uns les autres, dit ici l'Apôtre, ce n'est pas dans le but de vous porter à vous prêter dans le mal une mutuelle assistance; je vous le recommande formellement, n'ayez rien de commun avec le mal, en affection comme en acte : ce ne serait même pas assez de n'avoir pas d'affection à ce sujet, il faut encore professer pour le mal une haine et une aversion profondes.

Paul ne s'arrête pas là; il indique les œuvres vertueuses auxquelles nous devons nous livrer, par ces paroles : « Attachez-vous au bien. » Il ne veut pas qu'on se borne à l'œuvre, il exige de plus l'affection; c'est là ce qu'il réclame par ces mots : « Attachez-vous au bien. » Dieu employait la même expression quand il unissait le premier homme et la première femme : « Il s'attachera à sa femme. » *Genes.*, II, 24. Viennent ensuite les motifs de cet amour que nous devons avoir les uns pour les autres. « Aimez-vous tous d'un amour fraternel. » Vous êtes frères, vous êtes sortis de la même souche; il est donc convenable que vous vous aimiez. Ainsi parlait Moïse aux Hébreux qui se disputaient en Egypte : « Vous êtes frères, pourquoi vous injurier entre vous? » Quand il est question de rapports avec les idolâtres, Paul s'exprime en ces termes : « Si c'est possible, autant qu'il dépendra de vous, vivez en paix avec tous les hommes. » Quand il est question des fidèles : « Aimez-vous tous d'un amour fraternel. » Dans un cas il demande que nous écartions tout sentiment d'aversion, d'hostilité, de haine; dans l'autre, que nous nous aimions, non d'un amour ordinaire, mais d'un amour ardent. Il ne suffirait pas d'une affection tout extérieure; il faut une affection qui soit tout ardeur, tout feu, toute flamme. Vous aurez beau sincèrement aimer; qu'importe, si vous aimez froidement? De là ce précepte : « Aimez-vous tendrement les uns les autres, » avec chaleur. N'attendez pas que votre frère commence : devancez-le, allez à lui; ce sera, pour vous, ajouter à votre mérite celui de son amitié.

3. Le motif de l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres étant indiqué, Paul nous enseigne le moyen de mettre cet amour à l'abri du changement : « Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur, » ajoute-t-il. De cette manière, la charité n'éprouve aucune peine à naître, aucune peine à se maintenir. A coup sûr, il n'est rien qui soit aussi propre à entretenir l'amitié que de s'appliquer à combler le prochain d'égards. Il en résulte non-seulement une affection plus vive, mais une estime plus profonde. Les sentiments dont il a été précédemment question, ont pour principe la charité; la charité a pour occasion les égards que l'on témoigne au prochain, et de nouveaux égards sont ensuite le fruit de cette charité. Mais il ne faut pas nous borner à nous honorer mutuellement : « Ne soyons point paresseux dans notre sollicitude. » C'est encore une cause favorable à la charité que la sollicitude jointe aux égards pour nos frères; ces deux choses réunies, des égards et de la sollicitude, sont une des sources les plus fécondes de l'affection. Il ne faut pas se contenter d'aimer, il faut y joindre ces deux autres choses; quoique, à dire le vrai, ces choses naissent de la charité, comme d'elles naît la charité; les unes et les autres se prêtent un mutuel appui : bien des gens aimeront de cœur, qui ne tendront jamais à leur frère une main secourable. Voilà pourquoi l'Apôtre insiste toujours sur les sentiments propres à entretenir la charité. Comment éviter dans notre solli-

Les égards envers le prochain entretiennent l'amitié.



tude toute paresse? En étant « remplis d'une ferveur spirituelle. » Toujours vous l'entendez réclamer la ferveur. Donnez, leur dit-il; mais donnez avec largesse. Faites du bien au prochain; mais faites-le avec sollicitude. Exercez la miséricorde; mais exercez-la joyeusement. Honorez le prochain; mais, de plus, venez-lui en aide. Aimez-le, mais sans dissimulation. Eloignez-vous du mal; mais, de plus, ayez pour le mal des sentiments de haine. Attachez-vous au bien; mais attachez-vous-y de manière à ne plus vous en séparer. Aimez vos frères; mais aimez-les d'une affection remplie de tendresse. Soyez pour eux plein d'attention; mais évitez toute torpeur. Que l'Esprit garde votre âme; mais l'Esprit dans toute sa ferveur, en sorte que vous soyez toujours ardent et zélé pour la vertu.

A ces conditions, vous ferez descendre sur vous l'Esprit : si vous persévérez dans les premiers de ces sentiments, les autres ne tarderont pas à naître en vous; l'amour et l'Esprit vous faciliteront toute chose, dès que vous en serez animé. Qu'est-ce qui essaierait de résister aux taureaux sur la croupe desquels sont attachées des torches enflammées? Vous ne serez pas moins irrésistible au démon, si vous portez en votre cœur cette double flamme. « Servez le Seigneur; » ce qui vous deviendra facile par toutes ces vertus. Tout ce que vous ferez pour votre frère, vous le ferez pour le Seigneur, et il vous en récompensera comme s'il avait bénéficié du bien que vous aurez procuré à votre semblable. N'est-ce pas une admirable manière d'élever les sentiments du chrétien fidèle à toutes ces prescriptions? Mais comment s'allumera cette flamme de l'Esprit? « Soyez joyeux dans votre espérance, patients dans vos épreuves, persévérants dans la prière. » Ce sont là tout autant d'aliments de ce feu divin. Comme l'Apôtre vient de demander au fidèle des sacrifices temporels, des fatigues corporelles, de la sollicitude, de la miséricorde pour ses frères, de la doctrine, et autres choses pénibles, il va répandre sur ces athlètes du Seigneur l'huile sainte de la charité, de l'esprit et de l'espérance. Il est vrai que peu de motifs exercent sur l'âme humaine une influence plus heureuse, la pénètrent d'un plus grand courage que l'espérance. Toutefois, indépendamment des biens que l'espérance nous promet, une autre récompense nous est donnée. L'espérance n'ayant pour objet que des biens à venir, Paul nous dit : « Soyez patients dans vos épreuves. » Dès ce monde, avant même la rétribution à venir, vous retirerez de l'épreuve cet avantage, que vous en sortirez plus ferme et purifié. Du reste, voici un autre secours : « Soyez persévérants dans la prière. » Si l'amour vous facilite l'accomplissement de vos devoirs, si l'esprit vous vient en aide, si l'espérance vous soulage, si l'épreuve vous purifie et vous rend capable de braver quelque péril que ce soit sans faiblir; si vous avez en outre dans la prière et dans l'oraison une arme redoutable et un auxiliaire puissant, quelle difficulté pourrait vous offrir l'exécution des commandements du Seigneur? Aucune absolument.

Voyez-vous les armes puissantes que l'Apôtre remet entre les mains du soldat chrétien, et combien il lui facilite l'accomplissement de ses obligations? Il revient ensuite sur l'aumône; non pas sur l'aumône ordinaire, mais sur l'aumône en tant qu'elle s'adresse aux saints. Par les paroles précédentes : « Que celui qui exerce la miséricorde, l'exerce avec joie, » il avait ouvert les cœurs en faveur de tous les malheureux, sans exception. Maintenant, c'est des fidèles qu'il s'agit : « Prenez part aux nécessités des saints. » Il n'y a pas : Venez en aide à leurs nécessités; mais : « Prenez part, » preuve que vous recevrez encore plus que vous ne donnerez, et que vous ferez un profit réel, car il y doit avoir échange. Vous donnerez de votre argent; eux, en retour, vous donneront le droit de compter sur la munificence de Dieu. « Recherchez l'occasion d'exercer l'hospitalité. » Il n'y a pas non plus : Exercez l'hospitalité; mais : « Recherchez l'occasion..., » n'attendez pas que les étrangers et les malheureux viennent à vous; allez au-devant d'eux, recherchez-les. Ainsi firent Lot et Abraham. Abraham consacra un jour entier à épier cette belle occasion; quand il vit les voyageurs venir, transporté de joie, il courut à leur rencontre, et, se prosternant à leurs pieds, il leur dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce en votre

présence, ne refusez pas l'hospitalité de votre serviteur. » *Gen.*, XVIII, 3. Nous, au contraire, dès que nous apercevons un étranger ou un pauvre, nous fronçons le sourcil, et nous pensons nous rabaisser en leur adressant la parole : parvient-on, à force de supplications, à nous arracher l'ordre de leur donner quelque peu de monnaie par les mains de nos domestiques, nous pensons avoir rempli à leur égard toute justice. Tel ne fut pas le saint Patriarche : il parla sur le ton d'un suppliant, d'un serviteur, à ses hôtes, quoiqu'il ignorât à qui il avait affaire.

4. Nous savons, nous, à n'en pas douter, que nous recevons le Christ lui-même, et nous n'en sommes pas pour cela plus bienveillants. Abraham prie les étrangers, il leur parle en suppliant, il les adore; nous, au contraire, nous les injurions. Abraham remplit par sa femme et par lui-même tout ce que demande une cordiale hospitalité; nous ne le remplissons même pas à l'aide de nos serviteurs. Si vous désiriez savoir de quelle manière le saint Patriarche subvint aux besoins de ses hôtes, vous y verriez éclater cette générosité qui trahit, non l'opulence du maître, mais les trésors d'un cœur qui ne regrette rien. Il y avait alors bien des riches, et cependant aucun d'eux n'agit ainsi. Bien des veuves étaient dans Israël; aucune pourtant ne donna l'hospitalité au prophète Elie. Au temps d'Elisée, il y avait également bien des gens possesseurs de grandes richesses; la Sunamite seule recueillit le bénéfice de son esprit hospitalier, parce que, à l'exemple d'Abraham, elle traita le prophète avec une libéralité empressée et cordiale. Pour Abraham, sa conduite est d'autant plus méritoire, qu'il ignorait la qualité des étrangers qu'il recevait. Ne vous enquérez pas curieusement, vous non plus, de ceux qui viennent à vous; accueillez-les en considération du Sauveur. Si vous voulez vous rendre trop exactement compte de ce qui les concerne, il vous arrivera souvent de repousser un homme juste, et de perdre une précieuse récompense. Celui-là même qui accueille un pécheur, loin de faire mal, en sera récompensé. « Quiconque recevra un prophète au nom d'un prophète, recevra la récompense du prophète. » *Matth.*, X, 41. Quiconque, au contraire, en arriverait par suite d'une curiosité excessive, à fermer sa porte à un homme juste, un châtiment serait son partage.

Ne scrutez donc pas la vie et les mœurs de vos frères : n'est-ce pas une folie que d'aller s'enquérir d'une vie tout entière pour un peu de pain? Supposez que ce soit un meurtrier, un brigand, n'importe quoi, en est-il indigne pour cela d'un peu de pain et d'une pièce de monnaie? Mais votre Dieu ne fait-il pas briller pour lui son soleil? Et vous le déclareriez indigne du pain de chaque jour! Je dirai même quelque chose de plus fort. Le connussiez-vous de science certaine coupable d'une infinité de crimes, vous n'auriez pas pour cela le droit de lui refuser le pain dont il a besoin; vous êtes le disciple de celui qui disait : « Avez-vous donc oublié de quel esprit vous êtes? » *Luc.*, IX, 55. Vous êtes le disciple de celui qui s'intéressait aux malheureux qui le voulaient lapider; le disciple de celui qui pour eux a été cloué sur une croix. Ne venez pas me dire : Mais il a versé le sang d'un homme. Dût-il verser le vôtre, vous ne pouvez pas rester insensible à la faim qui le torture. Encore une fois, vous êtes le disciple de celui qui désirait le salut de ses bourreaux, qui, du haut du gibet, prononçait ces paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Vous êtes le serviteur de celui qui guérit le satellite par lequel il avait été frappé, qui ouvrit le paradis à celui qui l'avait insulté sur la croix. Que comparerez-vous à cette magnanimité? Au commencement, les deux larrons insultaient également le Sauveur : ce qui n'empêcha pas Jésus d'ouvrir le ciel à l'un des deux. Voyez-le pleurer sur le peuple qui va le mettre à mort, s'émouvoir à la vue du traître, non certes qu'il songeât à son propre supplice, mais parce que Judas allait périr : déjà il apercevait la corde qui devait finir les jours de ce misérable, et derrière la corde la géhenne. Quoiqu'il n'ignorât rien de sa résolution abominable, il le supporta jusqu'au dernier moment, et il ne l'écarta pas avec dégoût, et il rendit au traître son baiser. Voilà donc votre Maître qui embrasse, qui touche de ses lèvres celui-là même qui va faire couler son précieux sang; et vous refusez un peu de

pain à un pauvre! et vous méprisez à ce point la loi que vous a tracée Jésus-Christ! Ne vous enseigne-t-il pas, en toutes ces circonstances, que vous ne devez témoigner aucune aversion, non-seulement aux pauvres, mais à ceux-là même qui vous conduiraient au supplice? Ne dites donc pas : Un tel m'a fait du mal ; rappelez-vous tout ce qu'a fait le Sauveür pour ramener le traître à de meilleurs sentiments : il ne refuse pas son baiser, et, pour réveiller en lui la confusion, il lui dit : « Quoi! Judas! c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme! » *Luc.*, XXII, 48. Qui n'eût été touché, qui n'eût été brisé par ces accents? ils auraient amolli le diamant, les bêtes féroces elles-mêmes ; ils n'émurent pas ce misérable. Donc, ne dites plus : Un tel a mis à mort un de ses semblables ; voilà pourquoi je ne saurais le souffrir. Alors même qu'il voulût vous percer de son glaive et vous couper la gorge, vous devriez embrasser sa main, comme le Christ daigna baiser la bouche qui machina sa perte.

Il faut plaindre les malheureux qui nous outragent.

5. Ne haïssez pas, plaignez plutôt ; déplorez le sort du malheureux qui s'efforce de vous faire du mal ; car il mérite bien de nous compassion et pitié. Je vous l'ai déjà dit, nous sommes les frères de celui qui baisa le scélérat qui le trahissait, et qui lui tint un langage encore plus émouvant. Il ne s'écria pas : Misérable traître, abominable scélérat, est-ce ainsi que vous reconnaissez le bien que je vous ai fait! — Au contraire, Judas, lui dit-il, l'appelant par son propre nom, preuve de la compassion et de la pitié auxquelles il cédait plus qu'à l'indignation. Il n'ajouta pas : Vous trahissez votre Maître et bienfaiteur ; mais : « Le Fils de l'homme. » Ne fût-il ni votre Maître, ni votre Seigneur, avez-vous oublié la douceur, l'affection avec laquelle il vous traitait, affection telle qu'il ne vous refusa pas le baiser au moment où votre forfait s'accomplit, quoique ce baiser fût le signal de la trahison? Et c'est là celui que vous osez trahir, ô Judas! — Soyez béni, Seigneur! Quels admirables exemples d'humilité, de patience, vous nous avez donnés! C'est ainsi que Jésus traita Judas. Traita-t-il de même les gens qui étaient venus l'arrêter avec des armes et des bâtons? Peut-on entendre de plus douces paroles que les paroles sorties de sa bouche à leur adresse? Il pouvait les exterminer en un moment, et, au lieu de le faire, il leur parle en ces termes si propres à les faire rentrer en eux-mêmes : « Pourquoi donc êtes-vous venus vers moi, comme vers un voleur, avec des bâtons et des armes? » *Matth.*, XXVI, 55. Quand il les eut jetés à la renverse et privés de sens, il n'hésita pas à se remettre ensuite dans leurs mains, et il supporta que ses propres mains fussent chargées de liens, alors qu'il lui était facile de tout bouleverser et de tout détruire. Vous oseriez bien, après cela, vous emporter contre les pauvres?

Mais, quelques crimes qu'ils eussent à se reprocher, il devrait suffire de l'indigence et de la faim qui les tourmentent pour toucher le cœur qui ne serait pas complétement endurci! Or, vous voilà hors de vous, et dans une fureur comparable à celle du lion. Jamais pourtant les lions n'ont attaqué des cadavres : vous, au contraire, vous n'hésitez pas à maltraiter ces malheureux accablés de maux, vous joignez à ces maux vos injures, à la tempête vous ajoutez la tempête, vous poussez contre les récifs l'infortuné qui cherche un refuge dans le port, et vous les précipitez dans un naufrage plus terrible que les naufrages de l'Océan. Comment oserez-vous dire à Dieu : Ayez pitié de moi? Comment oserez-vous implorer le pardon de vos péchés, vous qui allez insulter un homme qui n'a commis contre vous aucune offense, vous qui, plus cruel que les bêtes les plus cruelles, prétendez faire porter la peine de la faim et des besoins qui les dévorent à ces infortunés? Les bêtes féroces ne cherchent leur nourriture que sous l'aiguillon de la faim : vous, sans qu'aucun aiguillon pareil vous stimule, vous attaquez votre frère, vous le mordez, vous le déchirez à belles dents, je veux dire, par des propos plus pernicieux que des morsures véritables. Comment oseriez-vous recevoir l'oblation sainte, vous dont la langue est teinte du sang de vos frères? Comment oseriez-vous donner la paix, vous dont la bouche ne respire que la guerre? Comment pouvez-vous toucher à une nourriture matérielle, avec le venin que vous accumulez? Vous ne venez point en aide aux indigents ; pourquoi les accabler? Vous

ne les consolez pas dans leur tristesse; pourquoi l'augmenter? Vous ne leur donnez point l'aumône; pourquoi les blesser par vos propos injurieux?

Ne connaissez-vous donc pas à quels graves châtiments sont voués les hommes qui n'assistent point la pauvreté, les supplices affreux qui les attendent? « Allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges, » est-il écrit. *Matth.*, xxv, 41. Si, pour n'avoir pas assisté les pauvres, on encourt une condamnation aussi grave, quel sera le châtiment de ceux qui, non-seulement ne les assistent pas, mais leur disent des injures? Les tortures les plus effrayantes de la géhenne ne seront-elles pas leur partage? N'allumons pas contre nous d'aussi redoutables flammes; tandis qu'il en est temps, portons remède à ce mal, mettons un frein à notre langue; après avoir renoncé désormais à tout langage blessant envers les pauvres, efforçons-nous de les consoler par nos actes et nos paroles, afin que miséricorde nous soit largement accordée à nous aussi, et que nous arrivions à posséder les biens promis. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la charité, etc.....

HOMÉLIE XXII.

« Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les, et gardez-vous bien de les maudire. »

1. Après avoir enseigné aux fidèles de quelle manière ils devaient se conduire les uns envers les autres, après avoir établi la plus étroite union entre ces membres d'un même corps, Paul les conduit ensuite au combat avec les ennemis du dehors, combat pour eux désormais plus facile. Tant qu'un homme n'aura pas mis en bon ordre ses affaires du dedans, il éprouvera de la difficulté pour régler les affaires du dehors : par contre, si les premières ne laissent rien à désirer, les secondes n'en laisseront pas davantage. L'Apôtre va donc maintenant plus loin, il dit aux fidèles : « Bénissez ceux qui vous persécutent. » Il ne dit pas : Ne conservez pas le souvenir des injures, ne cherchez pas à vous venger; il exige beaucoup plus, il vous demande un acte auquel se résoudra seulement une âme vraiment philosophe, une âme vraiment angélique, « bénissez...; » puis il ajoute : « Et gardez-vous bien de les maudire. » N'allons faire ni une chose ni une autre, mais uniquement ce que l'Apôtre nous indique. Les gens qui nous persécutent ne font en définitive que nous préparer une récompense. Or, si vous êtes vigilant, à cette récompense vous en joindrez une nouvelle. Tandis que, d'une part, vous aurez à recueillir celle qui est la conséquence de la persécution, de l'autre, vous vous préparerez celle qui est attachée à la bénédiction par laquelle vous répondrez à la persécution; en quoi vous prouverez le fervent amour dont vous êtes rempli à l'égard du Christ. De même que le chrétien semble se réjouir médiocrement d'avoir à souffrir pour le Sauveur, quand il maudit ses persécuteurs; de même, quand il les bénit, il est hors de doute que son cœur brûle pour le Christ. Donc, point d'invectives; vous retirerez de cette conduite de plus précieux avantages, et vous ferez voir par cela même que, si vous endurez les épreuves, c'est de votre part un acte de pleine liberté, non plus de nécessité; que vous êtes heureux et content d'avoir à souffrir pour votre Maître, et non chagrin et affligé. Jésus ne disait-il pas : « Réjouissez-vous, lorsque les hommes auront dit contre vous par calomnie toute sorte de mal? » *Matth.*, v, 11. Les apôtres ne s'en retournaient-ils pas du conseil, heureux, non-seulement d'avoir été calomniés, mais d'avoir été battus de verges?

Aux avantages dont nous venons de parler se joint encore un avantage nouveau : c'est que vous ne pouvez pas ne pas forcer vos ennemis à réfléchir et à se convaincre par votre manière d'agir que vous cheminez vers une autre vie. Lorsqu'ils vous verront voler avec transports au-devant des souffrances, ils ne sauront douter que vos espérances ne soient plus haut placées que les choses de la terre. Si, au contraire, ils vous voyaient vous lamenter et fondre en larmes, comment pourraient-ils croire que vous attendez une vie meilleure? Autre chose encore : Quand vous répondrez à leurs violences par des bénédictions, ils cesseront de vous per-

sécuter. Que d'avantages attachés à cette ligne de conduite! Pour vous une diminution dans l'épreuve, une augmentation dans la récompense; votre persécuteur renonçant à ses projets, Dieu glorifié, votre philosophie devenant un flambeau qui vous guidera vers la religion. Voilà pourquoi il nous est ordonné de rendre le bien pour le mal à nos persécuteurs, à nos ennemis les plus acharnés, à tous ceux qui nous outragent. Ce n'est pas tout que de les bénir, il faut de plus leur faire du bien. « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent. » On pourrait ne pas proférer de malédictions, bénir les persécuteurs, et cependant ne pas aller jusqu'à leur faire du bien. En conséquence, l'Apôtre veut que nous brûlions pour eux de charité, que nous compatissions à leurs malheurs, si le malheur venait à les frapper. — Soit, répliquerez-vous; je comprends qu'il nous recommande de pleurer avec ceux qui pleurent; mais à quoi bon la seconde recommandation, dont le mérite est si peu de chose? — Vous vous trompez; il faut encore plus de philosophie pour se réjouir avec ceux qui se réjouissent, qu'il n'en faut pour pleurer avec ceux qui pleurent. Quant à pleurer, la nature elle-même nous y pousse, il n'est point de cœur assez dur pour demeurer insensible au spectacle du malheur qui frappe un de ses semblables; mais pour ne point jalouser la prospérité d'autrui, pour s'en réjouir, il faut une âme vraiment généreuse.

Telle est la raison pour laquelle l'Apôtre nous demande en premier lieu ce sacrifice. C'est une condition extrêmement favorable à l'affection que cette communauté des peines et des joies. Quand vous ne seriez atteint en aucune manière, ne demeurez pas étranger néanmoins à tout sentiment de compassion; si votre frère souffre, que votre cœur souffre avec lui. Que ses larmes soient les vôtres, afin que sa tristesse soit moins amère; que sa joie soit la vôtre, afin qu'elle soit durable et que l'affection se confirme entre vous. Vous vous ferez surtout un grand bien à vous-même, car ces larmes feront jaillir de votre cœur la miséricorde, et cette joie que vous partagerez vous affranchira des noirceurs de la jalousie. Remarquez le caractère pratique du précepte de Paul; il ne vous dit pas : Mettez fin au malheur du prochain. Vous lui répondriez que souvent cela n'est point en votre pouvoir. Il ne vous demande qu'une chose qui dépend complétement de vous : Si vous ne pouvez pas éloigner de votre semblable l'adversité, pleurez sur lui, et vous aurez adouci sa tristesse; si vous ne pouvez ajouter à sa prospérité, réjouissez-vous avec lui, et vous mettrez le comble à son bonheur. Ainsi, non-seulement il vous est ordonné de n'avoir pas de jalousie, mais, chose beaucoup plus élevée, de partager la joie de vos frères. « Soyez tous unis dans les mêmes sentiments. Ne vous élevez pas à des pensées trop hautes, consentez à ce qu'il y a de plus humble. »

2. Paul ici revient sur l'humilité, par laquelle il avait d'ailleurs commencé. Selon toute apparence, les chrétiens de Rome étaient remplis d'orgueil; la ville à laquelle ils appartenaient et une foule de raisons les y devaient porter : aussi l'Apôtre attaque-t-il souvent ce mal, et s'applique-t-il à combattre leurs prétentions. C'est qu'il n'est pas de cause plus funeste de division pour l'Eglise que l'orgueil. Que faut-il entendre par ce texte : « Soyez unis dans les mêmes sentiments? » Le voici : Un pauvre vient sous votre toit; mettez-vous à l'unisson avec lui; n'essayez pas de l'accabler par le faste de vos richesses : dans le Christ Jésus, il n'y a ni riche ni pauvre. Ne rougissez pas de l'extérieur humble de votre hôte; accueillez-le par égard pour la foi qu'il professe. Est-il dans la douleur, n'estimez pas au-dessous de vous la tâche d'essuyer ses larmes. Est-il dans la joie, ne craignez pas de vous y unir et de la partager. Traitez-le comme vous vous traiteriez vous-même. « Soyez unis dans les mêmes sentiments. » Avez-vous sur vous-même une haute opinion, ayez-la sur lui également. Avez-vous de lui une humble et basse opinion, portez sur vous un jugement pareil, et repoussez toute inégalité d'appréciation. Comment y arriverez-vous? Vous y arriverez en éloignant toute influence d'orgueil. De là ce qui vient après : « Ne vous élevez pas à des pensées trop hautes; consentez à ce qu'il y a de

plus humble. » Mettez-vous au niveau de votre frère, descendez jusqu'à sa bassesse. Ce n'est pas tout que de partager son humilité, venez-lui en aide, tendez-lui votre propre main, non celle d'autrui; soyez pour lui ce qu'un père est pour son enfant, et que la tête est pour le corps; et, selon la recommandation que faisait ailleurs l'Apôtre, traitez « les prisonniers comme si vous étiez liés des mêmes chaînes. » *Hebr.*, XIII, 3. Par ce qu'il y a de plus humble, Paul ne fait pas seulement allusion aux fidèles animés de sentiments d'humilité, mais encore aux fidèles de condition commune et inférieure : « Ne soyez point sages à vos propres yeux ; » n'estimez pas pouvoir vous suffire à vous-mêmes. Il est écrit quelque part : « Malheur à ceux qui sont habiles selon eux, qui sont sages à leur propre jugement. » *Isa.*, V, 21. C'est une nouvelle attaque dirigée contre l'orgueil, une nouvelle leçon à l'adresse de la prétention et de la suffisance. Rien ne nous éloigne et ne nous sépare de nos frères comme la persuasion où nous sommes de pouvoir nous suffire à nous-mêmes. Aussi l'ordre établi par Dieu veut-il que nous ayons besoin les uns des autres. Quelle que soit votre habileté, vous aurez besoin d'autrui; si vous estimez n'en avoir pas besoin, vous n'en êtes que plus impuissant et que plus insensé. Se flatter à ce point, c'est éloigner de soi tout secours, c'est renoncer à tout amendement et à tout pardon, c'est attirer par son orgueil la colère divine sur sa tête, et s'exposer à de nombreuses chutes. Souvent, bien souvent, il arrive que cet homme si habile ne voit pas ce qu'il faudrait voir ; tandis qu'un insensé, d'après lui, se rendra un compte exact des choses : Moïse et son beau-père, Saül et son écuyer, Isaac et Rèbecca vous en offrent des exemples. Ne vous croyez pas rabaissé parce que vous aurez besoin d'autrui : c'est au contraire pour vous un honneur, c'est une condition de force, d'éclat et de sécurité.

« Ne rendez à personne le mal pour le mal. » Vous blâmez celui qui vous maltraite ; pourquoi vous rendriez-vous coupable de la même faute? S'il agit mal, pourquoi vous appliqueriez-vous à l'imiter? Ici pas de distinction, c'est une loi générale. Il n'y a pas : Ne rendez pas au fidèle le mal par le mal; mais, « à personne; » qu'il s'agisse d'un idolâtre, d'un scélérat, ou de toute autre personne quelle qu'elle soit. « Ayez soin de faire le bien devant les hommes. Si cela se peut, vivez en paix avec tous vos semblables. » — « Que votre lumière brille aux yeux des hommes ; » *Matth.*, V, 16 ; non pour flatter votre vanité, mais pour ne pas donner prise à vos ennemis. C'est dans le même but que Paul écrivait aux Corinthiens : « Soyez irréprochables aux yeux des Juifs, aux yeux des Gentils et aux yeux de l'Eglise de Dieu. » I *Cor.*, X, 32. C'est avec un grand sens qu'il met ici la restriction suivante : « Si c'est possible, autant qu'il dépend de vous. » Dans mainte circonstance, cela n'est pas possible, par exemple quand il s'agit de la religion elle-même, d'une injustice flagrante. Ne soyez pas étonné que cela ne soit pas quelquefois possible dans nos rapports avec nos semblables : la même impossibilité se présente quelquefois entre femme et mari ; ce que l'Apôtre suppose quand il dit : « Si le mari infidèle s'éloigne, qu'il s'éloigne. » I *Cor.*, VII, 15. En résumé, ne négligez rien de ce qui est en votre pouvoir pour ne fournir à personne, pas plus aux Gentils qu'aux Juifs, un prétexte plausible de vous chercher querelle : cependant, si vous voyez les intérêts de la religion attaqués, ne sacrifiez jamais à la bonne harmonie la vérité, fallût-il combattre et lutter jusqu'à la mort. Même dans ce cas, qu'il n'y ait pas d'animosité au fond de votre cœur, qu'il n'y ait pas d'hostilité dans vos sentiments, que la résistance soit purement dans l'ordre extérieur des faits ; tel est le sens du passage : « Autant qu'il dépendra de vous, soyez en paix avec tous les hommes. » Si vos semblables ne sont pas animés des mêmes sentiments à votre égard, que la tempête n'agite pas votre âme; soyez toujours au fond du cœur leur ami, sans toutefois, je le répète, trahir jamais les intérêts de la vérité. « Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes bien-aimés, mais laissez la colère s'accomplir ; car il est écrit : A moi la vengeance; c'est moi qui l'exercerai, dit le Seigneur. » *Deut.*, XXXII, 35. De quelle colère parle l'Apôtre? De la colère de

Dieu. Puisque le désir le plus ardent de l'individu outragé, est de voir tirer vengeance de l'outrage qu'il a reçu, cette satisfaction lui est donnée largement. S'il ne se venge pas lui-même, Dieu sera son vengeur. Laissez donc au Seigneur le soin de remplir cette tâche. Voilà ce que veulent dire les paroles : « Laissez la colère s'accomplir. »

3. Après avoir invoqué ce témoignage des saintes lettres pour la consolation particulière des fidèles, après les avoir ainsi profondément satisfaits, il leur demande une philosophie plus parfaite. « Si votre ennemi a faim, poursuit-il, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; en le faisant, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez pas vaincre par le mal; mais triomphez du mal par le bien. Que dis-je? Il vous faut vivre en paix avec vos ennemis. Il faut plus encore : il vous faut leur rendre le bien pour le mal. « Donnez-lui à manger, donnez-lui à boire. » Ce qu'il demande devant coûter beaucoup à la nature, Paul ajoute : « En le faisant, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. » Parole à double portée : elle retient les uns par la crainte, elle encourage les autres par la perspective de la récompense. La personne outragée, quand elle n'est pas bien avancée dans la vertu, sera toujours moins sensible à son propre avantage qu'à la vengeance tirée de l'auteur de l'offense. Rien ne fait plaisir comme le châtiment de celui qui nous a fait du mal. Cette satisfaction, l'Apôtre ne la refuse pas; puis, le venin du ressentiment détruit, il appelle le fidèle à de plus hauts sentiments, et il lui dit : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal. » Il comprenait qu'un ennemi, si ardent qu'il fût, ne persévérerait pas dans ces dispositions, lorsqu'il verrait l'objet de sa haine venir en aide à ses propres besoins : il comprenait que ce dernier, quelque avide qu'il fût de vengeance, y renoncerait complétement dès qu'il aurait donné à son ennemi le pain et le breuvage qui lui seraient nécessaires. Tranquille sur la tournure définitive de ce petit drame, Paul n'use pas simplement de menaces, il se contente de présenter sous différentes couleurs, ce supplice auquel on est exposé. Il ne dit pas à l'offensé : Vous serez vengé, mais : « Vous amasserez sur sa tête des charbons de feu. » Après quoi, il l'exhorte en ces termes : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal; mais triomphez du mal à force de bien. » De la sorte, il laisse entendre qu'il ne faut pas ouvrir son âme au ressentiment; conserver le souvenir des injures n'étant autre chose qu'être vaincu par le mal. Toutefois, il ne s'exprime pas sur-le-champ dans ce sens; ce n'était pas encore le moment. C'est après avoir calmé tout ressentiment et toute colère qu'il ajoute : « Triomphez du mal à force de bien. »

Voilà la véritable victoire. Le triomphe de l'athlète ne consiste pas précisément à recevoir sans pâlir les coups de son adversaire, mais à se dérober à propos et à laisser son adversaire frapper l'air de ses bras : de cette manière, tout en évitant d'être lui-même atteint, il oblige son antagoniste à épuiser en vain ses forces. Ainsi en est-il pour les injures. Lorsque vous repoussez l'injure par l'injure, vous êtes vaincu, non par un de vos semblables, mais, ce qui est beaucoup plus déplorable, par une aveugle passion. Si, au contraire, vous n'opposez à l'injure que le silence, la victoire est à vous; sans effort aucun, vous aurez dressé un superbe trophée : le plus grand nombre de vos concitoyens feront votre éloge et flétriront les propos de vos calomniateurs. Lorsqu'on répond à la calomnie, il est visible que l'on a été vivement piqué : or, se montrer piqué, c'est donner lieu de croire que l'on est coupable en partie des griefs qui sont allégués; mais, si l'on se contente d'en rire, le jugement porté par nos ennemis tombe de lui-même. Désirez-vous une preuve irréfragable de ce que j'avance? Demandez à votre ennemi ce qui lui procure la plus vive satisfaction : votre ardeur à lui rendre injure pour injure, ou votre attitude indifférente et railleuse; à coup sûr, il vous dira que c'est la première de ces façons d'agir. Il est certainement beaucoup moins satisfait de ne recevoir aucun propos blessant de votre côté, qu'il n'est peiné de ne pouvoir vous arracher à votre calme. N'avez-vous jamais vu de ces furieux qui, se souciant peu des blessures dont ils sont couverts, se ruent comme des san-

gliers sur leurs ennemis, ne s'attachant qu'à les frapper, et s'occupant beaucoup plus d'y réussir que de se mettre eux-mêmes hors d'atteinte.

Lors donc que vous êtes parvenu à ravir à votre insulteur la satisfaction à laquelle il attache le plus haut prix, vous avez déçu toutes ses espérances, vous l'avez désarmé, vous avez attiré sur lui le mépris, vous en avez fait un petit enfant; ce n'est plus un homme; tandis que vous avez conquis pour vous la réputation d'un véritable philosophe, à laquelle il n'opposera pour son propre compte que la réputation d'une bête farouche. Agissons de même, dans le cas où l'on nous maltraiterait; voulons-nous rendre la pareille à ceux qui nous maltraitent, ne les maltraitons pas. Voulez-vous les blesser à mort, présentez-leur la joue qui n'a pas été frappée, et vous les couvrirez de blessures. Les applaudissements, les éloges qui accueilleront votre conduite leur seront plus pénibles à supporter que ne le serait une grêle de pierres; ceci, indépendamment de leur conscience, qui ne les laissera point en repos, qui les tourmentera cruellement et les obligera de se retirer confus, comme s'ils marchaient au dernier supplice. Si vous aspirez à la gloire que donnent les hommes, c'est là un excellent moyen de l'acquérir. Nous sommes tous enclins à compatir aux douleurs des persécutés; mais si, au lieu de chercher à se venger, ils vont au-devant de la persécution, ce n'est plus de la pitié que nous avons pour eux, c'est de l'admiration.

4. Voilà pourquoi je ne puis m'empêcher de gémir profondément, en voyant qu'il nous serait si facile de jouir des biens présents et de mériter les biens à venir, par la simple observation des lois du Christ, et que nous perdons les uns et les autres par notre esprit de désobéissance et par notre obstination à suivre nos propres voies. Ce n'est pas sans un résultat des plus importants pour nous que ces lois ont été établies, et que le Sauveur a déterminé d'où devait venir la gloire pour les uns, la honte pour les autres. Assurément il ne les eût pas établies, si elles n'eussent abouti qu'à couvrir ses disciples de ridicule : c'est parce qu'il voyait la gloire éclatante dont les environnerait un noble silence opposé aux injures, une conduite irréprochable opposée aux mauvais traitements, qu'il nous recommandait d'agir de ces deux manières. Cela étant, nous devons estimer infiniment plus glorieux de répondre à des outrages par des bénédictions, à des insultes par de bonnes paroles, à des procédés mauvais par des bienfaits. Encore une fois, voilà pour quelle raison cette façon d'agir nous a été prescrite. Le Sauveur prend toujours les intérêts de ses disciples, et certes il n'ignore pas ce qui doit les mener à la grandeur ou à l'ignominie. Si, sur ces points, vous ne sauriez révoquer en doute ni sa bonne volonté ni sa science, pourquoi ne pas vous soumettre à sa parole? pourquoi vous opiniâtrer à suivre un chemin de votre choix? Triompher en faisant le mal, ce serait d'ailleurs suivre les lois du diable; aussi ne triomphe-t-on pas différemment dans les jeux olympiques, qui lui sont consacrés. Telle n'est pas la loi du triomphe dans le stade du Christ : elle est toute contraire; en vertu de cette loi, celui-là doit être couronné qui est frappé, non celui qui frappe. Dans ce stade, les choses se passent tout autrement que dans les stades ordinaires, et, de la sorte, la nature de la victoire ajoute encore au caractère de prodige qu'elle présente. Ce qui conduit ailleurs à la défaite, enfante ici le triomphe; c'est là ce qui se passe dans ce stade céleste où se déploie la puissance divine, et que contemplent les anges avec amour.

Vous êtes pleins d'ardeur, je ne me le dissimule pas; vous êtes plus maniables que la cire; mais, à peine sortis de cette enceinte, tout ce beau feu se dissipera. Ce qui m'afflige, c'est de voir que vous ne mettez pas vos paroles en pratique, malgré les avantages si précieux que vous en retireriez. Si nous étions vraiment doux, nous serions invincibles, et nul, grand ou petit, n'aurait le pouvoir de nous causer le plus léger mal. On vous accablera d'injures; ce n'est pas à vous, c'est à lui-même que votre insulteur aura causé un grave préjudice : à vous s'adressera l'injure, sur lui retombera le mal de l'injure. N'en est-il pas ainsi devant la justice des hommes? Ne voyez-vous pas les personnes outragées se présenter avec hardiesse devant le juge, et lui



parler le front haut et sans peur; tandis que les auteurs de l'injure, la tête penchée, respirent la confusion et la crainte? Que parlé-je d'injustice et de calomnie? Votre ennemi tirât-il l'épée contre vous et vous en perçât-il la gorge, ce n'est pas vous, c'est lui-même qu'il aurait frappé; j'en ai pour preuve, au besoin, l'exemple du premier fratricide. La victime eut en partage le bonheur de l'éternité, la gloire immortelle; le meurtrier en fut réduit à traîner une vie plus triste que la mort, à gémir et à porter dans ses membres agités par un tremblement incessant le signe accusateur de son crime. Aspirons au rôle d'Abel, non à celui de Caïn. Chez l'homme qui est maltraité, le mal ne demeure pas; il lui est venu d'ailleurs, il n'est pas né en lui, et la patience a changé pour lui ce mal en bien. Chez l'homme qui maltraite son prochain, le mal demeure comme une plaie hideuse. Tandis que Joseph était plongé dans un cachot, est-ce que son adultère ennemie ne demeurait pas dans un riche et splendide palais? Et cependant, lequel des deux voudriez-vous être? Ne me parlez pas de récompense, ne considérez que la conduite de l'un et de l'autre; certainement, vous préféreriez le cachot du juste au palais de l'impudique. Dans l'âme du premier, vous n'apercevez que confiance et paix sans mesure; dans l'âme de l'Egyptienne, qu'angoisse, honte, chagrin, bouleversement et noire tristesse; elle semblait avoir triomphé, quand elle avait été réellement vaincue. Préparons-nous donc à braver sans frayeur quelques maux que ce soient, afin d'être un jour délivrés de tout mal, et de posséder les biens à venir. Puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité, etc.....

HOMÉLIE XXIII.

» Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures. »

1. L'Apôtre traite ce sujet dans quelques autres de ses Epîtres, et il enseigne que les chrétiens doivent rester soumis à leurs supérieurs, comme les serviteurs à leurs maîtres. Ce n'est pas en vue de bouleverser les Etats que le Christ a promulgué ses lois, mais plutôt en vue de les consolider et de nous apprendre à ne pas nous engager dans des luttes dangereuses et sans but. Il doit nous suffire des persécutions que nous avons à redouter pour la vérité. N'allons pas y joindre des épreuves que nous pouvons éviter, et dont nous ne retirerions aucun avantage. Remarquez avec quel à-propos ce genre de matières est abordé. Paul vient de mettre sous les yeux des fidèles le tableau de la sublime philosophie qu'il attend de leur générosité : demeurer serviables à leurs ennemis comme à leurs amis, dévoués dans l'adversité comme dans la prospérité, aux riches comme aux pauvres, vivre d'une vie digne des anges, abdiquer tout ressentiment, éloigner tout orgueil, pratiquer en toute occasion la mansuétude, voilà, d'après le disciple du Sauveur, ce qu'ils doivent faire. Ces points étudiés, il aborde la question suivante : S'il faut rendre à ceux qui nous insultent le bien pour le mal, à plus forte raison nous faut-il nous prêter au désir de ceux qui nous font du bien. Toutefois, ceci n'apparaît qu'à la fin de l'exhortation. Pour le moment, laissant de côté cet ordre de raisonnement, il s'arrête aux motifs qui nous imposent l'obéissance. Ces motifs sont généraux de leur nature : ils s'appliquent à tous sans exception, aux prêtres aussi bien qu'aux religieux et aux séculiers. Paul l'affirme dès le commencement : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures. » Qu'il s'agisse d'un apôtre, d'un évangéliste, d'un prophète, peu importe : l'obéissance ne nuit en rien à la dignité. Il n'y a pas néanmoins : Que toute âme obéisse, mais : « Soit soumise. » La première raison en faveur de cette prescription, raison fondée du reste sur la foi, c'est que Dieu l'a ainsi ordonné : « Il n'y a pas de puissance qui ne soit de Dieu. » Que signifie cette parole? Signifie-t-elle que tout monarque a reçu par cela même son pouvoir du Seigneur? Ce n'est pas là ce que prétend dire l'Apôtre : il ne s'agit pas ici de tel ou tel souverain en particulier, mais de la souveraineté elle-même.

S'il y a des souverainetés, si les uns commandent, si les autres obéissent, si les destinées des peuples ne sont pas livrées au hasard, si les peu-



ples eux-mêmes ne ressemblent pas aux flots que le vent pousse çà et là, cet ordre de choses a pour auteur la divine sagesse. Aussi n'est-il pas écrit : Il n'y a pas de prince qui ne soit établi de Dieu. Non ; il est question de la souveraineté elle-même : « Il n'y a pas de puissance qui ne soit de Dieu ; les puissances qui existent sont ordonnées de Dieu. » Dans le même sens, un ancien écrivait : « La femme a été créée par Dieu pour l'homme. » *Prov.*, IX, 14. Ce qui veut dire que Dieu est l'auteur du mariage en général, et non des diverses unions qui se contractent : nous voyons, en effet, bien des unions qui ne sont pas légitimes, qui n'ont rien de commun avec le mariage, et dont nous nous garderons bien de voir en Dieu l'auteur. Le Sage exprime la même pensée que le Christ dans ces paroles : « Celui qui a tout créé dès le commencement, a créé l'homme et la femme, et il a dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse. » *Matth.*, IX, 4-5 ; *Genes.*, II, 24. La lutte étant souvent la conséquence de l'égalité, Dieu a établi diverses relations d'inférieur à supérieur, par exemple, entre la femme et son mari, entre le fils et le père, le jeune homme et le vieillard, l'esclave et l'homme de condition libre, le sujet et le monarque, le disciple et le maître. Il l'a fait pour les hommes ; il l'a même fait pour les divers organes du corps. La même dignité n'est pas l'apanage de ces organes divers : celui-ci est plus haut, celui-là est plus humble ; ceux-ci commandent, ceux-là obéissent. L'ordre animal nous offre le même spectacle, parmi les abeilles, les troupeaux de brebis sauvages et autres animaux. Dans la mer règne la même loi : les diverses espèces de poissons y sont soumises à une certaine subordination ; on les voit combattre et entreprendre, sous la conduite d'un chef, de longues migrations. Partout l'anarchie est un fléau, partout elle est le principe des plus grands maux.

L'origine du pouvoir indiquée, Paul ajoute : « Par conséquent, celui qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre de Dieu. » Notez à quel point il en est venu, comment il a réveillé la crainte dans les âmes, et de quelle manière il a démontré la légitimité de ce devoir. Les fidèles n'ont plus lieu de s'écrier : Mais vous nous rabaissez, vous nous vouez au mépris, puisque vous soumettez aux princes de la terre les héritiers du royaume céleste. — Ils ne sauraient s'exprimer de la sorte dès lors qu'ils obéissent, non plus aux rois d'ici-bas, mais à Dieu ; la soumission qu'on leur accorde remonte directement au Créateur. Cependant l'Apôtre ne le dit pas en termes formels : il s'applique uniquement à inspirer de la frayeur, et à prouver que refuser aux puissances terrestres l'obéissance, c'est se mettre en lutte avec Dieu, l'auteur de cette loi, et par suite, que leur obéir, c'est remplir un devoir et non accorder une faveur. Excellent moyen pour attirer à la foi les princes infidèles, tout en maintenant les chrétiens dans l'obéissance. Il ne faut pas perdre de vue que de tous les côtés circulent des bruits représentant les apôtres comme des séditieux et des ennemis de l'ordre actuel des choses, se proposant dans tous leurs actes et dans tous leurs discours la destruction des lois en vigueur. Or, démontrer que le Dieu des chrétiens leur imposait à tous une obéissance complète, c'était fermer la bouche des calomniateurs, et donner à la prédication de la vérité une force nouvelle.

2. Ne rougissez donc pas de cette sujétion. C'est par Dieu lui-même qu'a été établie cette loi ; et par lui seront punis les audacieux qui la méprisent. Si vous vous révoltez, ce ne sera pas un châtiment ordinaire, mais un châtiment des plus sévères que vous subirez infailliblement ; et vous aurez beau vous élever contre, Dieu ne vous en affranchira pas : les hommes eux-mêmes vous poursuivront de leur vengeance, vous demeurerez sans protection aucune, et le courroux divin éclatera sur votre tête. Ces conséquences, Paul les indique toutes dans le passage qui suit : « Ceux qui résistent attirent sur eux la condamnation. » Après ce qu'il vient de dire, ayant frappé profondément les pécheurs et les ayant remplis de frayeur, Paul ranime leur courage et, pareil au médecin qui emploie les remèdes les plus doux, il leur tient en quelque raison ce langage consolant : Pourquoi craignez-vous ? pourquoi cette frayeur ? Est-ce donc à l'homme de bien qu'est réservé le châti-

ment? est-ce l'homme vertueux qui aurait sujet de craindre? « Voulez-vous n'avoir pas à craindre sa puissance? faites le bien, et vous en recevrez des louanges. » Il rapproche merveilleusement le pouvoir et les sujets, en montrant dans celui-là le rémunérateur de ceux-ci. Désormais il n'y a plus de colère à redouter. « Il est le ministre de Dieu pour votre bien. » Loin de vouloir vous effrayer, il vous approuve; loin de gêner votre action, il la seconde. Puisqu'il vous approuve et qu'il vous seconde en même temps, pourquoi ne pas vous soumettre? Ne vous facilite-il pas la pratique de la vertu, en punissant les méchants, en récompensant et en honorant les bons, en joignant sa propre action à celle du Seigneur? Voilà pourquoi il est appelé le ministre de Dieu.

Réfléchissez un peu : je vous recommande la chasteté; ses lois ne tendent pas à un autre but : je vous recommande de fuir l'avarice, l'injustice; et ses tribunaux ont pour mission de poursuivre ces crimes. Le pouvoir a donc pour mission de nous venir en aide et de nous seconder; c'est pour cela que Dieu l'a établi. Ce sont là deux raisons qui lui méritent notre respect, à savoir, qu'il soit établi de Dieu, qu'il le soit pour un si noble dessein. « Mais, si vous faites le mal, craignez. » Ce n'est pas le pouvoir qui est le principe de cette crainte, c'est notre perversité. « Car ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive. » L'Apôtre vous le représente comme un soldat couvert deses armes et redoutable au pécheur. « Il est le ministre de Dieu, l'exécuteur de ses vengeances à l'égard de celui qui fait le mal. » Que cette mention faite de nouveau de châtiment à redouter, de vengeance et de glaive, ne vous effraie pas : accomplir la loi de Dieu, telle est la charge de l'autorité. — Et si l'autorité ne le sait pas? — Peu importe; c'est là l'objet de son institution. Le pouvoir étant donc le ministre de Dieu, soit qu'il punisse, soit qu'il récompense, prenant en main la cause de la vertu, flétrissant l'iniquité, ce qui est conforme à la volonté du Seigneur, pourquoi refuser votre obéissance à cette autorité, source de tant de biens, et votre protectrice naturelle? On a vu souvent des gens qui commençaient à faire le bien par crainte de la justice, et qui continuaient ensuite par crainte de Dieu. Les esprits grossiers sont moins accessibles aux choses futures qu'aux choses présentes. Or, celui qui dispose les cœurs à recevoir plus fructueusement la parole doctrinale, qu'il le fasse au moyen des châtiments, ou bien au moyen des récompenses, celui-là porte à bon droit le titre de ministre de Dieu.

« Il est donc nécessaire d'être soumis, non-seulement par motif de crainte, mais encore par motif de conscience. » Qu'est-ce à dire : « Non-seulement par motif de crainte? » Non-seulement parce que le refus de vous soumettre vous mettant en opposition avec Dieu, attire sur votre tête de grands maux, soit du côté de Dieu, soit du côté des hommes; mais encore parce que le pouvoir est pour vous un bienfait de premier ordre, et que vous lui êtes redevable de la paix et des avantages de la vie sociale. Grâce à l'action du pouvoir, les Etats jouissent d'une infinité de biens. Otez les magistrats, les villes seront dévastées aussi bien que les bourgs, aussi bien que les maisons; plus d'agora, plus de réunion publique; partout le bouleversement, partout la faiblesse livrée en proie à la force. Lors même donc que le châtiment ne serait pas la conséquence du refus d'obéir, vous n'en devriez pas moins vous soumettre, si vous teniez à ne pas agir en homme sans conscience et en ingrat envers votre bienfaiteur. « C'est pour cela que vous payez le tribut aux princes; parce qu'ils sont les ministres de Dieu, toujours appliqués à remplir leur mission. » Détournant sa pensée des bienfaits dont les cités sont redevables à l'autorité, bienfaits tels que l'ordre, la tranquillité, l'établissement de l'armée et des administrations publiques, l'Apôtre insiste sur ce seul point : Puisque vous payez au pouvoir un tribut, vous témoignez par là hautement que vous êtes son obligé. On ne saurait montrer plus de sens et de sagesse. Ce que nous avons le plus de peine à accepter, ce qui nous pèse le plus, à savoir, les impôts, il nous les présente comme une preuve de l'autorité des pouvoirs humains. Pourquoi donc les tributs que nous payons à l'empereur? N'est-ce pas pour reconnaître sa sollicitude? N'est-ce pas pour le remercier du soin qu'il se donne pour nous? Certainement, nous ne les lui

paierions pas, si nous n'étions dès longtemps convaincus des biens que nous en recevons. Si, dès l'origine, il a été décrété d'un commun accord que les magistrats seraient entretenus aux frais du trésor public, c'est parce qu'ils négligent leurs propres affaires pour s'occuper des affaires de tous, et qu'ils consacrent tous leurs loisirs aux mesures nécessaires pour sauvegarder nos intérêts et notre sécurité.

3. De ces considérations empruntées à l'ordre profane, Paul revient à l'ordre d'idées qu'il avait en premier lieu abordé. Moyen excellent pour s'emparer de l'esprit des fidèles, que de leur montrer dans cette institution la volonté du Seigneur, et de conclure par cette affirmation : « Ils sont les ministres de Dieu. » S'il ajoute : « Toujours appliqués à remplir cette mission, » c'est pour mettre en relief leur sollicitude et leur responsabilité. Leur préoccupation, leur vie tout entière n'ont d'autre but que de vous assurer la paix. Dans une autre Epître, l'Apôtre ne recommande pas seulement aux fidèles la soumission envers l'autorité, mais il veut de plus qu'ils prient pour elle, ce dont il fait ressortir l'avantage pour tous en ces termes : « Afin que notre vie s'écoule dans le calme et dans la paix. » I *Tim.*, II, 1-2. Ce n'est pas une médiocre garantie pour notre sécurité dans ce monde qu'un pouvoir ayant mission de repousser les ennemis par la force, de réprimer dans les villes les séditions, d'arrêter les divisions qui peuvent se produire à chaque instant. Ne venez pas m'objecter que l'on abuse souvent du pouvoir : jetez plutôt un coup d'œil sur l'ordre que le pouvoir nous procure, et vous ne pourrez pas ne pas convenir de la sagesse de celui qui, dès l'origine, a posé les bases de cet état de choses. « Rendez, par conséquent, à chacun ce qui lui est dû; à celui à qui est dû le tribut, le tribut; à qui l'impôt, l'impôt; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur. Ne demeurez redevables de rien à personne, si ce n'est de l'amour que vous vous devez les uns aux autres. » Paul appuie sur les mêmes vérités : il prétend non-seulement qu'on acquitte les impôts, mais que l'on ne refuse ni l'honneur ni la crainte à qui la crainte et l'honneur sont dus.

Comme il a dit tout à l'heure : « Voulez-vous n'avoir pas à craindre l'autorité? faites le bien; » il dit maintenant : « A qui la crainte, la crainte. » Toutefois, il parle ici d'une crainte respectueuse, d'un respect timoré, non de la frayeur qui naît toujours dans une mauvaise conscience, frayeur dont il a parlé tout d'abord. Il ne dit pas : Donnez, mais : « Rendez; » il ajoute même : « Rendez ce qui est dû, » pour établir qu'il ne s'agit pas d'une concession, mais d'une dette, dont la négation nous constituerait coupables de mauvaise foi. N'estimez donc pas vous rabaisser, et porter atteinte à votre dignité personnelle, en vous levant devant vos supérieurs et en vous découvrant. Paul en faisait une obligation à l'égard des princes infidèles; à plus forte raison cette obligation existe-t-elle à l'égard de nos princes qui professent la foi. Si vous répondez que vous êtes appelé à de plus hautes destinées, on vous représentera que le temps de ces destinées si belles n'est pas encore venu, que vous êtes encore voyageur et loin de votre patrie. Elle n'est pas encore sonnée l'heure où votre splendeur éclatera visible à tous les regards; présentement, votre vie est cachée avec le Christ en Dieu : lorsque le Christ apparaîtra lui-même, alors vous apparaîtrez, vous aussi, dans la gloire. Ne cherchez pas dans ce monde caduc votre récompense; et quand il vous faudra témoigner à vos souverains une crainte respectueuse, ne jugez pas ce sentiment au-dessous de votre noblesse. C'est Dieu même, le principe de toute autorité, qui entend lui conférer le droit au respect. En présence du juge, le citoyen qui n'a pourtant rien à se reprocher, n'est pas sans éprouver une certaine frayeur : que sera-ce de celui dont la conscience est loin d'être tranquille? Quant à vous, une semblable façon d'agir ne fera que rehausser votre dignité : ce qui vous rabaisserait, ce n'est pas de donner ce témoignage de déférence au pouvoir, c'est de le lui refuser. Le souverain, fût-il infidèle, n'en admirera que plus votre soumission, et même il en glorifiera le Seigneur.

« Ne soyez redevables de rien à personne, si ce n'est de l'amour que vous vous devez les uns aux autres. » Nouvel éloge de la charité, mère

de tous les biens, école de toutes les vertus ; de la charité, qui nous apprendra parfaitement à mettre en pratique les prescriptions précédentes. Elle aussi nous impose une obligation ; seulement, à la différence des tributs et des impôts, la dette qu'elle nous impose ne s'éteint jamais. Elle est d'une nature telle qu'elle pèse constamment sur nous et qu'elle n'est jamais épuisée. La nature de ce devoir indiquée, Paul en découvre les avantages : « Celui qui aime, accomplit la loi. » Encore une fois, ne voyez pas en cela quelque chose de facultatif : c'est une dette irrécusable. Vous devez aimer votre frère, d'abord à cause des liens spirituels qui existent entre vous et lui ; en second lieu, parce que nous sommes tous les membres les uns des autres, et que, sans la charité, tout cela n'est qu'illusion. Aimez donc votre frère. Puisque vous trouvez dans cet amour l'avantage extrême d'accomplir la loi tout entière, il y a là un bienfait qui vous impose de nouveau, comme un devoir de reconnaissance, cette même obligation de la charité. « En effet, ces commandements de Dieu : Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne volerez point, vous ne direz pas de faux témoignages, et s'il en est quelque autre semblable ; tous ces commandements, dis-je, sont compris sommairement dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-même. » *Matth.*, XXII, 39. Paul ne se borne pas à dire : Sont remplis, mais : « Sont compris sommairement ; » en sorte que tout ce qu'ils imposent s'exécute ainsi avec la plus grande facilité. C'est que la charité est le principe et la fin de toute vertu ; elle en est la racine, le soutien, le faîte. Cela étant, que pourrions-nous lui comparer ?

La charité est le principe et la fin de toute vertu

4. Encore l'Apôtre ne se contente-t-il pas de recommander la charité : il lui faut une charité ardente. Il ne se borne pas à dire : « Aimez votre prochain, » mais il ajoute : « Comme vous-même. » Le Christ aussi ramenait à la charité toute la doctrine de la loi et des prophètes. Il marquait dans la charité deux degrés, et il en assignait ainsi les limites : Voici, disait-il, le premier de tous les commandements : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. » Le second, poursuivait-il, est semblable à celui-là : « Et votre prochain comme vous-même. » Quelle douceur, quelle bonté ! Bien qu'une distance infinie nous sépare de lui, il prétend que nous nous aimions d'un amour réciproque et pareil à celui qu'il exige pour lui-même. Assignant la mesure de ce dernier, il disait : « De tout votre cœur, de toute votre âme. » Assignant la mesure du premier, il disait : « Comme vous-même. » Ce qui résulte du langage de Paul, c'est qu'il importe peu d'observer le commandement de l'amour de Dieu, si l'on n'observe pas celui de l'amour du prochain. Il s'exprime conformément à la manière dont nous parlons nous-mêmes, quand nous tenons à quelqu'un. Si vous aimez telle personne, disons-nous, vous m'aimez moi-même. « Le second est semblable au premier, » disait le Sauveur. « Paissez mes brebis, » disait-il à Pierre. *Joan.*, XXI, 16. « L'amour du prochain ne produit pas le mal ; l'amour est donc la plénitude de la loi. » Il réunit de la sorte ces deux avantages, d'exclure le mal, « car il ne le produit pas, » et de faire le bien. En cet amour consiste donc la plénitude de la loi ; ce qui nous fournit un admirable abrégé de la morale que nous devons pratiquer, en même temps que l'accomplissement nous en est rendu extrêmement facile. L'Apôtre n'a pas seulement à cœur de nous instruire de nos devoirs et de ce qui concerne la loi ; il tient par-dessus tout à nous venir en aide pour l'observation de ces préceptes, de façon à ce que nous réalisions en nous la vertu dans toute son étendue, au lieu de nous borner à la pratiquer en quelques points. Aimons-nous donc les uns les autres, puisque nous aimons ainsi le Dieu qui nous a tant aimés. Parmi les hommes, aimer une personne aimée par autrui, c'est attirer sur soi l'animadversion de celui qui l'aime. Dieu, au contraire, vous demande de vous unir à son amour, et le moyen sûr d'attirer sur vous sa haine, c'est de ne pas le partager. C'est que les amours humains sont mêlés de jalousie et d'aversion, tandis que l'amour en Dieu est au-dessus de toute passion. Voilà pourquoi il demande que l'on aime ceux qu'il aime. Aimez donc avec moi, vous dit-il, et je vous aimerai davantage. Peut-on exprimer une plus ardente affection ? Si vous aimez ceux qui me sont chers,

alors je compterai fermement sur votre amour.

Qu'il désire au plus haut degré notre salut, il nous en a depuis longtemps donné des preuves irrécusables. Lorsqu'il façonna le premier homme, il dit : « Faisons l'homme à notre image. » Puis il ajouta : « Donnons-lui un aide; car il n'est pas bon qu'il soit seul. » *Genes.*, I, 26; II, 18. L'homme ayant désobéi, Dieu le gourmanda; mais avec quels ménagements ! Il ne lui dit pas : Misérable créature, après les bienfaits dont je t'ai comblée, tu acceptes toutes les déclarations du démon, et tu abandonnes ton Créateur pour t'attacher à cet esprit de mensonge. « Comment as-tu appris, lui dit-il, que tu étais nu, si ce n'est parce que tu as mangé du fruit de cet arbre unique auquel je t'avais défendu de toucher? » *Ibid.*, III, 11. Tel un père qui aurait interdit à son enfant de toucher quelque arme dangereuse, dirait à cet enfant blessé par suite de sa désobéissance : Comment t'es-tu blessé? Sans doute que tu ne m'as pas écouté? C'est donc moins le langage d'un maître que celui d'un ami; d'un ami qui se voit méprisé, sans qu'il cesse néanmoins d'aimer celui qui le méprise. Que ce soit là notre modèle; et, quand nous avons des reproches à faire, faisons-les avec cette mansuétude. C'est avec la même douceur que Dieu parle à la femme. Son langage n'était pas tant un langage de reproches qu'un langage d'avertissements, de conseils propres à la faire rentrer en elle-même et à la garantir des périls à venir. Mais au serpent, le Seigneur n'adresse aucune question : le serpent étant le principal auteur du mal et ne pouvant rejeter la faute sur autrui, Dieu le punit d'une façon exemplaire. Ce fut encore peu; la terre même eut sa part de malédiction. — N'a-t-il pas chassé l'homme du paradis, ne l'a-t-il pas condamné au travail? — C'est la vérité; mais c'est un motif de plus pour adorer le Seigneur et admirer ses desseins. Les plaisirs ayant précipité sa créature dans la nonchalance, Dieu lui retranche les plaisirs, et, faisant du travail une sorte de muraille destinée à repousser les envahissements de la négligence, il lui facilite le retour à son amour. Et Caïn, comment l'a-t-il traité? N'a-t-il pas déployé la douceur la plus grande à son égard? — Caïn l'outrage : au lieu de l'accabler à son tour, il lui demande sur un ton affectueux : « D'où vient l'abattement qu'exprime ton visage? » *Genes.*, IV, 6. Pourtant, le crime de Caïn est inexcusable, et le sort de son frère le montra bien. N'importe, Dieu laisse de côté toute parole de reproche. « Tu as commis le péché, lui dit-il; ne va pas plus loin dans cette voie. Ce sera vers toi qu'il se tournera, et tu auras sur lui la supériorité. » Il parlait de son frère. Si tu crains que, à cause de ce sacrifice, je ne te dépouille de ton droit d'aînesse, prends confiance, car je t'accorde sur ton frère une supériorité complète. Seulement, reviens à des sentiments meilleurs, et ne refuse pas ton affection à celui qui ne s'est rendu coupable d'aucun tort vis-à-vis de toi. Tous les deux vous m'êtes chers également : je serai bien heureux de voir toute division disparaître entre vous. — Comme la mère la plus tendre, Dieu ne néglige rien pour que l'union la plus étroite règne constamment entre les siens.

5. Une comparaison vous permettra de mieux saisir ma pensée. Rappelez-vous le trouble et les agitations de Rebecca, lorsque son fils aîné nourrissait contre le plus jeune une haine mortelle. Quoique préférant Jacob, elle ne sentait pas d'éloignement pour Esaü; ce qui lui arrachait cette exclamation : « Que je ne sois pas privée dans un même jour de mes deux fils ! » *Genes.*, XXVII, 45. Dans ces mêmes sentiments, le Seigneur disait à Caïn : « Tu as péché! Demeure en repos; ce sera vers toi que se tournera ton frère. » *Ibid.*, IV, 7. Langage par lequel il s'efforçait de prévenir le fratricide et de rétablir la paix entre les deux fils d'Adam. Lorsque Caïn a consommé son forfait, loin de l'abandonner, Dieu vient à lui et demande au fratricide avec douceur : « Où est ton frère Abel? » Il le mettait par là sur la voie d'un aveu. Mais Caïn persiste dans ses sentiments de révolte, il les manifeste avec encore plus d'impudeur et d'insolence. Malgré cela, Dieu ne se retire pas de lui. Blessé au cœur dans son amour, il réplique en ces termes : « La voix du sang de ton frère crie vers moi. » S'emportant ensuite contre la terre aussi bien que contre le meurtrier, il s'écrie : « Maudite la terre qui a bu avidement le sang de ton frère! »

Ainsi font les personnes frappées par le malheur. Ainsi s'exprimait David après la mort de Saül; s'adressant aux montagnes qui avaient été arrosées de son sang : « Montagnes de Gelboé, s'écriait-il, qu'il ne tombe sur vous ni pluie ni rosée, car c'est là qu'ont été jetés les boucliers des vaillants. » II *Reg.*, I, 21. De la bouche divine, il sort pareillement comme un chant funèbre, avec ces paroles : « La voix du sang de ton frère crie vers moi. » Et maintenant, maudit sois-tu avec la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir le sang que ta main a répandu! Calmer la haine qui bouillonnait dans l'âme de Caïn, lui inspirer quelques sentiments affectueux pour son frère immolé, tel était le dessein du Seigneur. — Tu as mis fin à ses jours, pourquoi ne mettrais-tu pas fin à ta haine?

Quelle est la conduite de Dieu? Il aime à la fois le meurtrier et sa victime, les ayant créés l'un et l'autre. Laissera-t-il pour cela le criminel impuni? Mais ce serait l'encourager au crime. Le châtiera-t-il? Mais il n'est pas de père plus aimant que Dieu. Il agira donc de manière à le châtier et à lui témoigner simultanément son amour. Ou plutôt, ce n'est pas un châtiment, c'est une correction qu'il lui inflige. Au lieu de le frapper de mort, il l'assujettit à un tremblement propre à lui faire expier son crime, à le ramener à l'amour divin, à lui inspirer pour son frère l'affection convenable; car il ne voulait pas qu'il quittât cette vie avec la haine qui remplissait alors son cœur. Voilà comment agissent les personnes qui aiment en toute sincérité. Lorsque les bienfaits qu'elles prodiguent ne parviennent pas à leur concilier l'amour auquel elles aspirent, elles sont obligées d'employer la menace et l'intimidation : non certes qu'elles le fassent volontiers; c'est une ressource suprême qu'inspire à leur affection le désir de triompher de l'indifférence qu'on leur témoigne. Encore que l'affection ainsi obtenue soit une affection forcée, elle n'est pas sans procurer à ces personnes violemment éprises, à cause même de la vivacité de leurs sentiments, quelque consolation. Ainsi, le châtiment lui-même est inspiré par l'affection. Les gens indifférents à l'aversion dont ils peuvent être l'objet, ne souhaitent en aucune façon punir ceux qui l'éprouvent. De là ce langage de Paul aux Corinthiens : « Qui donc fait ma joie, sinon celui à qui j'ai causé de la peine? » II *Cor.*, II, 2. C'est précisément lorsqu'il ajoute à la gravité de la punition qu'il déclare sa tendresse. C'est la passion que l'Egyptienne éprouvait pour Joseph qui lui dicta la vengeance terrible qu'elle tira de son refus. Seulement, sa vengeance était criminelle, parce que sa passion l'était également. Dieu, au contraire, ne nous frappe que pour notre bien, parce que son amour est un amour digne de lui. S'il ne dédaigne pas de s'exprimer en termes communs et d'emprunter la langue des passions humaines, par exemple, quand il nous dit : « Je suis un Dieu jaloux, » *Exod.*, XX, 5, c'est pour nous découvrir l'ardeur de son amour.

Aimons-le donc comme il désire d'être aimé. Ce n'est pas, du reste, une chose sans importance. Si nous nous détournons de lui, ses exhortations ne cessent de nous poursuivre : si nous refusons de revenir à lui, les châtiments dont il nous frappe ont pour but de nous prouver une fois de plus son amour, et non de tirer vengeance de notre obstination. Entendez ce qu'il disait par la bouche d'Ezéchiel à la ville qu'il chérissait, et de laquelle il ne recevait que mépris : « Je mènerai vers toi tes amants, et je te livrerai dans leurs mains; et ils te mettront à mort, et ils te lapideront : et tu ne seras plus pour moi un objet de jalousie, et je me reposerai, et je ne m'occuperai plus désormais de toi. » *Ezech.*, XXIII, 22, *et seq.* Quel langage plus énergique tiendrait un amant méprisé par celle qu'il aime, et revenant ensuite à ce premier amour? Il n'est rien que Dieu ne fasse pour être aimé de nous; pour y arriver, il n'a même pas épargné son propre Fils : et nous persévérons dans notre endurcissement et notre insensibilité! Revenons enfin à de meilleurs sentiments; aimons Dieu comme il convient de l'aimer, et nous trouverons la félicité dans la pratique de la vertu. Le mari qui sent près de lui une épouse bien-aimée, n'est qu'effleuré par les tristesses que chaque jour amène : le fidèle qui sera plein de ce divin et pur amour, quelle félicité n'éprouvera-t-il pas? Ce sera pour lui le royaume des cieux, la pos-

session des vrais biens, la félicité, la joie, le bonheur, en un mot, une béatitude que nulle parole humaine ne saurait exprimer, et que l'on ne peut apprécier que par l'expérience. Aussi le Prophète s'écriait-il : « Cherchez dans le Seigneur vos délices... Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! » *Psalm.* XXXVI, 4; XXXIII, 9. Obéissons à cette voix; cherchons nos délices dans cet amour divin. Nous goûterons alors par anticipation les joies du céleste royaume; nous vivrons d'une vie angélique; quoique sur la terre, nous n'aurons rien à envier aux habitants des cieux; et, au sortir de ce monde, nous nous présenterons revêtus d'un incomparable éclat au tribunal du Christ, nous recevrons en partage une gloire qui ne finira jamais. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Comprenons bien le moment où nous sommes; sachons que l'heure est sonnée de sortir de notre sommeil. »

1. Après avoir donné aux fidèles tous les avis qui leur étaient nécessaires, Paul les presse de pratiquer les bonnes œuvres, par les considérations du peu de temps qu'il leur reste. Le moment du jugement n'est pas éloigné, leur dit-il. « Le temps est restreint, » écrivait-il aux Corinthiens; et aux Hébreux : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera pas. » I *Cor.*, VII, 29; *Hebr.*, X, 37. Dans ces dernières Epîtres, l'Apôtre se proposait de soutenir par ces paroles le courage des chrétiens éprouvés, et de les consoler au milieu des tentations qui les assaillaient de toute part. Dans celle-ci, son but est de tirer les Romains de leur engourdissement. A ces deux fins concourt pareillement le langage qu'il fait entendre. Que signifient ces mots : « L'heure est sonnée de sortir de notre sommeil? » La résurrection approche; le redoutable jugement va commencer; déjà se montre ce jour dont les ardeurs rappellent les ardeurs d'une fournaise; il faut absolument songer à nous arracher à notre indifférence. « Maintenant, nous sommes plus près de notre salut que lorsque nous avons reçu la foi. » Evidemment, il leur montre la résurrection en perspective. Déjà la plus grande partie de la vie présente est écoulée; par conséquent, l'heure du siècle à venir est au moment de sonner. Si vous êtes préparés, si vous n'avez négligé aucune des prescriptions qui vous ont été données, le jour du salut va venir pour vous; si vous ne les avez pas accomplies, ce sera le jour de la perdition. Cependant, l'Apôtre ne présente aucune considération affligeante aux fidèles; c'est par des paroles de consolation qu'il cherche à les détacher de toute affection aux choses de la terre.

Dès le principe, leur ferveur était vraisemblablement plus grande, leur zèle étant alors dans toute sa vigueur; puis, avec la marche des années, cette ferveur avait diminué, si toutefois elle ne s'était pas complétement évanouie : c'est pourquoi Paul leur rappelle qu'il n'en doit pas être ainsi, que le temps, au lieu de refroidir leur zèle, devait en accroître l'ardeur. C'est au moment où le prince va paraître qu'il faut se tenir spécialement sur ses gardes; c'est quand l'heure des récompenses va sonner qu'il faut redoubler d'ardeur dans la lutte. Ainsi fait-on dans les courses : plus on approche du but, plus on approche de la couronne, plus on stimule la fougue des coursiers. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Maintenant, nous sommes plus près de notre salut que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit est déjà avancée, le jour est proche. » Puisque la nuit s'efface et que le jour va paraître, laissons les œuvres de la nuit et pratiquons les œuvres du jour. N'agissons-nous pas de la sorte pour les choses de ce monde? Lorsque nous voyons l'aube blanchir au ciel, et que nous entendons le chant de l'hirondelle, nous nous réveillons les uns les autres, quoique les ombres ne soient pas disparues complétement; mais à peine sont-elles disparues, que nous nous excitons encore davantage. Voici le jour, disons-nous; et nous commençons la tâche du jour, nous prenons nos vêtements, nous nous arra-

chons au sommeil, nous voulons que le soleil nous trouve prêts, au lieu d'attendre qu'il ait inondé l'espace de ses rayons, pour nous lever et mettre la main à l'œuvre. Ce que nous faisons alors, faisons-le présentement : secouons tous nos rêves, arrachons-nous aux songes de la vie présente, sortons de la léthargie où nous sommes plongés, et couvrons-nous de la vertu comme d'un vêtement.

C'est le conseil qui est compris dans les paroles suivantes : « Laissons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons-nous des armes de la lumière. » Le jour nous rappelle qu'il faut lutter, qu'il faut combattre. Ne soyez pas effrayés parce qu'on vous parle de combat et de lutte. S'il est peu aimable, s'il est pénible de revêtir une armure matérielle, il est aimable, désirable de revêtir l'armure spirituelle. C'est une armure de lumière : conséquemment, vous devenez ainsi plus éblouissant que le soleil, et, tout en resplendissant de clartés, vous n'en jouissez pas moins d'une sécurité parfaite : ce sont des armes, mais des armes lumineuses qui vous communiquent l'éclat qu'elles projettent. Qu'est-ce à dire? Sommes-nous donc dispensés de combattre? Sans doute il est indispensable de combattre; mais il ne l'est pas de se briser de peine et de fatigue. La guerre que nous avons à soutenir est moins une guerre qu'une fête et qu'une réjouissance. Telle est la vertu de ces armes, telle est la vertu du chef qui nous mène. De même que l'époux sort de sa chambre nuptiale dans ses plus beaux vêtements, ainsi en est-il de quiconque est couvert de ces armes; il est à la fois époux et soldat. Au surplus, ces mots : « Le jour approche, » ne signifient pas seulement la proximité de la lumière; ils signifient qu'elle a commencé à poindre. En effet, l'Apôtre poursuit : « Comme durant le jour, marchons avec décence. » Déjà la lumière brille. Les motifs dont on use ordinairement pour déterminer le prochain à suivre un conseil, motifs tirés des convenances, l'Apôtre les met en œuvre actuellement : il n'ignore pas l'influence qu'exerce toujours l'opinion de la multitude. Il ne dit pas : Marchez, mais : « Marchons; » de crainte que son langage ne blesse leur amour propre. « Point de festins ni de débauche. » Ce qu'il interdit, ce n'est pas de boire, mais de dépasser, en buvant, la mesure; ce n'est pas l'usage du vin, mais d'en user jusqu'à l'ivresse. La même observation s'applique à ce qui suit : « Point d'impudicités ni de dissolutions. » Par où la mauvaise vie, non le mariage, est défendu. « Point de querelles ni de jalousie. » Il éteint le foyer des mauvaises passions, la convoitise et la colère : il ne se contente pas d'attaquer ces passions elles-mêmes, il va droit aux sources.

2. Il est peu d'aliments aussi redoutables pour la convoitise que la colère et l'ivresse. De là cette parole de Paul : « Point de festins ni de débauche; » puis celle-ci : « Point d'impudicités ni de dissolutions; point de querelles ni de jalousie. » Il ne s'en tient pas là : quand il nous a dépouillés de ces vêtements d'ignominie, il les remplace par le vêtement d'honneur qu'il désigne en ces termes : « Mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il ne mentionne aucune œuvre, et il n'en stimule que mieux ses fidèles. Quand il parlait de l'iniquité, il en désignait les œuvres. Quand il a parlé de la vertu, il parle, non des œuvres qu'elle inspire, mais des armes qu'elle nous donne, preuve que l'homme couvert de la vertu jouit d'une sécurité complète, en même temps qu'il resplendit du plus vif éclat. Ce n'est pas tout encore : s'élevant plus haut, Paul va, comment ne pas frissonner? il va, dis-je, jusqu'à nous donner pour manteau le Seigneur, le Roi des cieux lui-même. Quiconque est revêtu de ce manteau, celui-là possède toutes les vertus. Par cette parole, « revêtez-vous, » l'Apôtre nous recommande de nous en environner de toute part. Dans le même sens, ailleurs il nous dit : « Si toutefois le Christ habite en vous... Le Christ habite dans l'homme intérieur de chacun de nous. » *Rom.*, VIII, 10; *Ephes.*, III, 16-17. Notre âme doit lui servir de demeure; nous devons nous en couvrir comme d'un vêtement, de manière à ce qu'il soit tout pour nous, au dedans aussi bien qu'au dehors. N'est-il pas notre plénitude? « Il est, écrivait l'Apôtre, la plénitude qui comble tout en toute chose. » *Ephes.*, I, 23. Il est notre voie, il est l'époux de nos âmes : « Je vous ai promis à un seul époux, comme une

vierge chaste. » II *Cor.*, XI, 2. Il est la racine qui nous soutient, notre breuvage, notre nourriture, notre vie : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis; c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 20. Il est l'apôtre par excellence, notre pontife suprême, notre docteur, notre père, notre frère, notre cohéritier; il nous a donné part à son ensevelissement et à sa croix : « Nous avons été ensevelis avec lui, et nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort. » *Rom.*, VI, 4-5. Il est le suppliant que nous représentons : « Nous sommes en ambassade pour le Christ. » II *Cor.*, V, 20. Il est notre avocat auprès du Père : « Il intercède pour nous. » *Rom.*, VIII, 34. Il est notre demeure et notre hôte : « Celui qui demeure en moi, je demeure en lui. » Il est notre ami : « Vous êtes mes amis, » nous disait-il. *Joan.*, VI, 57; XV, 14. Il est le fondement, la pierre angulaire sur laquelle nous sommes bâtis. De notre côté, nous sommes ses membres, la terre qu'il cultive, l'œuvre qu'il accomplit, les sarments dont il est la souche, ses coopérateurs. Quel bien ne nous désirerait-il pas, dès lors qu'il s'unit à nous, qu'il s'attache à nous de toutes les manières? N'est-ce pas là le signe indubitable du plus ardent amour?

Ecoutez donc sa voix, levez-vous de votre sommeil, revêtez-vous de votre Sauveur. Ainsi revêtu, assujettissez-lui votre chair; car il est écrit encore : « Ne prenez aucun souci de la chair ni de ses désirs. » Tout à l'heure, Paul vous défendait non de vous désaltérer, mais de vous enivrer; non de prendre une épouse, mais de vous livrer à la débauche : dans le cas présent, il ne vous défend pas non plus les soins dus au corps, mais seulement de vous prêter aux exigences de ses convoitises et de dépasser les bornes de la nécessité. Qu'il ne défende pas d'en avoir un soin raisonnable, le langage qu'il tenait à Timothée le prouve : « Prenez un peu de vin, lui disait-il, à cause de la faiblesse de votre estomac et de vos fréquentes infirmités. » I *Tim.*, V, 23. Occupez-vous donc de votre chair, mais dans l'intérêt de sa santé, non dans l'intérêt de ses caprices. Ce serait fort mal entendre les soins qui lui sont dus, que d'attiser ses ardeurs et de raviver les flammes de cette fournaise. Si vous désirez mieux comprendre ce que c'est que de prendre soin du corps en vue de favoriser la concupiscence, et si vous désirez éviter une sollicitude pareille, songez aux hommes qui se plongent dans l'ivresse, qui ne pensent qu'à leur ventre, qui se revêtent d'habits précieux, qui passent leur temps dans la volupté, qui mènent une vie efféminée et dissolue, et vous comprendrez ce que nous voulons dire. Le but de ces hommes n'est pas de posséder une santé vigoureuse, mais de jouir, mais d'exciter en eux la convoitise. Pour vous, qui vous êtes revêtu du Christ, vous devez retrancher toutes ces criminelles sollicitudes, et ne songer qu'à procurer à votre chair la santé. Dans les soins que vous prenez d'elle, allez jusque-là, mais n'allez pas plus loin; que les choses spirituelles soient l'objet principal de vos préoccupations. Alors il vous sera facile de vous arracher à ce lourd sommeil, et vous n'aurez pas à traîner le fardeau de ces diverses passions.

C'est un sommeil que la vie présente, et les choses qu'elle nous présente ressemblent de tout point à des rêves. Les personnes ensevelies dans le sommeil ne profèrent d'ordinaire que des paroles vides de sens, ne voient d'ordinaire rien que de chimérique; ainsi de nous, si ce n'est pire. Du moins, celui qui se laisse aller durant le sommeil à des actes ou à des paroles dont il faudrait rougir, est affranchi de toute obsession ignominieuse dès que le réveil est venu, et n'a point de châtiment à redouter. Ce n'est point pour nous la même chose : la honte et le châtiment deviennent notre partage, et cela pour jamais. Lorsqu'on s'estime en rêve possesseur de grandes richesses, on ne tarde guère au lever du jour à s'apercevoir du peu de solidité de cette créance. C'est avant l'apparition de la lumière véritable, avant de quitter ce monde que ces rêves pour nous s'évanouissent sans retour. Secouons donc cette léthargie pernicieuse. Si le grand jour de l'éternité nous surprenait dans le sommeil, nous serions voués à une mort sans remède. En outre, avant que cette heure sonne, nous serions pour tous nos ennemis, hommes et démons, une proie de facile capture; s'ils avaient le dessein de nous mettre à mort, ils le pour-

raient sans obstacle. Le danger serait bien moindre, si le plus grand nombre se tenait sur ses gardes; mais à peine voit-on une ou deux personnes qui veillent, et dont le flambeau soit allumé, les autres dorment comme au plus fort de la plus épaisse nuit. Veillons; la vigilance, la prudence nous sont absolument nécessaires, si nous voulons éviter d'intolérables supplices.

3. Ne vous semble-t-il pas que nous sommes en ce moment éclairés par la lumière d'un jour serein? N'estimons-nous pas être tous attentifs et éveillés? Et pourtant — vous sourirez peut-être en entendant mes paroles, je n'en parlerai pas moins — et pourtant, dis-je, nous sommes tous semblables à des hommes plongés dans un sommeil épais durant une profonde nuit. S'il nous était possible d'avoir sous nos regards les êtres incorporels, je vous convaincrais de la vérité de ce que j'avance. Durant ce sommeil, le diable renverse les murailles, frappe mortellement les âmes endormies, enlève ce qu'elles renferment, favorisé dans cette œuvre de spoliation par l'heure des ténèbres. Quoiqu'il nous soit impossible de nous en rendre compte par les yeux, représentons-nous par la pensée ce qu'il doit en être; songeons au grand nombre de ceux qui sont surchargés par les convoitises mauvaises, ensevelis dans le sommeil pesant de l'impureté, et pour lesquels le flambeau de l'esprit est éteint. Aussi prennent-ils une chose pour une autre, une parole pour une autre, et ne remarquent-ils aucune des vérités qu'on leur fait entendre. Si je fais erreur en parlant comme je parle, et si vous prétendez veiller et être debout, répondez-moi : Que s'est-il passé dans cette enceinte aujourd'hui? Les exhortations dont elle a retenti n'ont-elles pas été pour vous comme un songe? Je sais bien que plusieurs pourraient répondre négativement; car je ne m'adresse pas à tous sans exception. Mais vous, que ce qui a été dit concerne spécialement, vous, qui êtes entrés dans l'église sans but arrêté, dites-nous donc de quel prophète, de quel apôtre, de quels sujets nous nous sommes entretenus? Vous ne sauriez répondre. Vous avez vu toutes ces choses passer devant vos yeux dans un rêve, la réalité n'a pas existé pour vous.

Ce que je dis regarde les femmes aussi bien que les hommes : les femmes également sont ensevelies dans un sommeil profond; et plût à Dieu que ce ne fût qu'un sommeil! Du moins, celui qui dort ne fait par ses paroles ni mal ni bien; mais l'homme qui veille comme vous veillez, quelles paroles terribles et menaçantes pour son avenir il profère! soit qu'il suppute le produit de ses usures, soit qu'il songe à des placements avantageux, soit qu'il repasse le souvenir d'un trafic honteux, toutes ces choses qui sèment son âme d'épines, et qui ne permettent pas à la mauvaise semence qui lui a été inoculée d'être rejetée. Debout donc; secouez-moi cette ivresse, arrachez-moi ces épines. L'ivresse, voilà le principe de votre sommeil : je ne parle pas seulement de l'ivresse que procure le vin, je parle encore de celle où nous jettent les sollicitudes mondaines; après celle-ci, mettez l'ivresse où nous jette l'intempérance. Que les riches, que les pauvres, surtout quand il s'agit de recevoir à leur table des amis, veuillent bien se souvenir de mes avertissements. Les festins de nos jours, loin d'être un délassement et une distraction, sont un châtiment et un véritable supplice. Le plaisir pur consiste en des conversations honnêtes, non en des propos ignobles, à prendre la nourriture avec modération, non à se gorger. Si vous appelez ceci du plaisir, montrez-moi donc ce soir où est ce plaisir : vous en reconnaissez l'impossibilité. Je ne vous dis rien cependant des incommodités que ce prétendu plaisir engendre; je ne vous parle que du plaisir, de ce qu'il y a là de passager; car, à peine le repas est-il terminé, que toute joie est évanouie. Si j'en arrive aux pesanteurs de tête et d'estomac, aux conséquences fâcheuses qui en résultent, aux maladies qui viennent ensuite, à la servitude dans laquelle l'âme est jetée, qu'aurez-vous à répondre? Quoi donc! parce que nous sommes pauvres, sommes-nous obligés de nous livrer à des turpitudes?

Ne croyez pas que je prétende proscrire toute sorte de réunions et de festins; je ne veux proscrire que ce dont vous avez à rougir; je veux seulement que vos plaisirs soient de vrais plaisirs, non de véritables tortures, telles que l'ivresse



et les suites de la gloutonnerie. Apprenons aux Gentils que les chrétiens savent, eux aussi, goûter le plaisir, mais sans s'écarter jamais des règles de la décence. « Réjouissez-vous dans le Seigneur avec tremblement, » disait le Psalmiste. *Psalm.* II, 11. Comment nous livrer à ces transports de joie? En chantant des hymnes, des psaumes, au lieu de chanter de méprisables chansons; en joignant à ces chants la prière. Alors le Christ présidera votre festin; il répandra sûrement sa bénédiction sur tous les convives quand vos prières et vos chants seront montés jusqu'à lui, quand vous aurez invité les pauvres à prendre leur part du festin, quand à ce festin tout se passera dans l'ordre le plus parfait et avec tempérance. Ce ne sera plus un lieu profane, ce sera une église, dès qu'il retentira d'hymnes chantés en l'honneur de Dieu, lesquels auront remplacé les clameurs et les applaudissements bruyants que l'on entend d'ordinaire. Ne m'alléguez pas la coutume contraire : si la coutume est mauvaise, réformez-la. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, disait l'Apôtre, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » I *Cor.*, x, 31. Savez-vous ce que l'on emporte de ces festins sans mesure? Des convoitises criminelles, des pensées de débauche, le mépris des femmes honnêtes, l'estime des femmes perdues; après cela viennent la ruine des familles et d'incalculables maux : tout est bouleversé. On dédaigne la source pure, et l'on court se vautrer dans un bourbier. Qu'est-ce, en effet, que la courtisane, sinon un bourbier? Je n'interpellerai personne à ce sujet, sinon ceux d'entre vous qui sont souillés de cette fange. N'est-il pas vrai que vous rougissez de vous-mêmes, que vous vous estimez impurs, la faute une fois commise? Fuyez donc la fornication, je vous en conjure; fuyez l'intempérance, dont elle est la fille. Pourquoi jeter votre grain en un champ stérile? Du reste, en fût-il autrement, vous n'en recueilleriez que de la honte. Un enfant qui serait le fruit de ces criminelles amours deviendrait une honte pour vous; d'autre part, à cause de vous, sa naissance serait marquée d'un caractère de flétrissure ineffaçable. Quelque fortune que vous lui laissiez, il sera toujours méprisé chez lui, méprisé parmi ses concitoyens, méprisé dans l'agora, par cela seul qu'il sera le fils d'une esclave ou d'une courtisane. Vous aussi, durant votre vie comme après votre mort, vous serez marqué d'une tache indélébile; quand vous aurez quitté la terre, vous y laisserez toujours le fruit de votre inconduite. Pourquoi donc répandre en quelque façon à pleines mains le déshonneur?

4. Pourquoi jeter, je le répète, votre grain en un champ où il sera étouffé, en un champ voué mille fois à la stérilité? Ignorez-vous que la mort précède en ces régions la vie? Vous obligez, en effet, la courtisane à sortir de son rôle de courtisane, et à devenir homicide. Ainsi l'ivresse engendre la fornication, la fornication l'adultère, l'adultère le meurtre, quelque chose même de pire que le meurtre ordinaire, un je ne sais quoi d'innommable : on tue ce qui n'est pas encore né, on l'empêche de venir à la lumière. Voilà donc que vous outragez la bonté du Seigneur, que vous combattez ses lois, que vous recherchez comme une bénédiction ce qui est une malédiction, que vous transformez en berceau de la mort le berceau de la vie, et que vous faites de la femme qui vous a été donnée pour la propagation de la vie, l'auxiliaire de vos projets homicides. Comme elle tient à conserver sa beauté, à plaire à ses amants, à multiplier ses ignobles profits, elle prête l'oreille à vos propositions : d'où résultent pour vous de redoutables menaces; car, si le crime est exécuté par autrui, c'est à vous qu'en remonte l'entière responsabilité. Une autre conséquence de ces désordres sont les pratiques idolâtriques. Combien de malheureuses qui, pour ajouter à leurs charmes, recourent à des incantations, à des libations, à des philtres, à plusieurs autres moyens de même valeur! Ce qui est vraiment déplorable, c'est que, malgré le déshonneur, les crimes et les pratiques idolâtriques dont ces habitudes de débauche sont le principe, elles passent aux yeux de bien des gens, de ceux-là même qui sont mariés, pour des habitudes sans conséquence. De là des maux encore plus graves. Ce n'est plus à la courtisane que l'on destinera

des remèdes homicides, on les destinera même à l'épouse dont on a méprisé les droits; après quoi les mauvais procédés se succèderont sans relâche : on aura recours aux démons, aux nécromanciens, le tout pour aboutir à des divisions, à des luttes, à des querelles qui se renouvelleront tous les jours sans jamais finir. « Point de débauches ni de dissolutions, » disait Paul; et il ajoutait : « Point de jalousie ni de querelles. » Il n'ignorait pas que ces querelles produisent comme résultat la ruine des maisons, le malheur des enfants légitimes, et d'innombrables maux.

Pour nous mettre à l'abri de ces dangers, revêtons-nous du Christ, et demeurons constamment aveo lui. Etre revêtu du Christ, c'est en définitive n'en être jamais abandonné, et révéler sa présence en nos âmes par une sainteté, une mansuétude qui ne se démente jamais. Nous disons bien en fait d'amitié : Voilà un tel qui est comme vêtu d'un tel; par où nous exprimons l'étroite union, l'amitié tendre qui unit deux personnes. Lorsqu'on en est à ce point, on paraît être celui-là même dont on est revêtu. Conséquemment, que le Christ ne cesse de se montrer en nous. Comment se montrera-t-il? Par les actes que vous ferez à son imitation. Quels exemples du Sauveur imiterez-vous? « Le fils de l'homme, nous disait-il, n'a pas où reposér sa tête. » *Luc.*, IX, 58. Ayez cette parole présente à l'esprit. En fait de nourriture, le Christ mangeait du pain d'orge; en fait de voyages, il n'usait ni de chevaux ni d'autre monture. Il allait à pied, jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude. Fallait-il dormir, il s'étendait sur un coussin à la proue du vaisseau; pour se reposer, il se contentait de s'asseoir sur l'herbe. Ses vêtements n'avaient rien que de commun. Souvent il demeurait seul et il n'emmenait personne avec lui. Imitez encore les exemples qu'il vous a donnés sur la croix, au milieu des injures dont on l'accablait; pénétrez-vous de sa vie entière, reproduisez-la, et vous aurez alors revêtu le Christ : alors vous ne prendrez plus en souci les convoitises de la chair. Quel plaisir d'ailleurs en attendriez-vous? A telle convoitise en succède une autre plus tyrannique, en sorte que nulle part on ne trouve la satiété, mais plutôt d'intolérables tourments. L'homme constamment dévoré par la soif aura beau se trouver devant un grand nombre de sources; de quoi cela lui servira-t-il, puisqu'il ne saurait porter remède à son infirmité? C'est l'image de celui qui vit en proie aux convoitises.

Renfermez-vous dans les limites du nécessaire et vous n'aurez pas à craindre ces ardeurs : l'intempérance, la luxure, tous ces fléaux s'éloigneront de vous. Si vous mangez, mangez autant qu'il est besoin pour apaiser votre faim; si vous prenez des vêtements, que ce soit pour couvrir votre corps, non pour le parer. Ne songer qu'à parer votre chair, c'est la vouloir perdre, parce que c'est l'amollir, et tout en l'amollissant l'affaiblir et compromettre sa santé. Soumettez-la fermement à la règle convenable, afin qu'elle soit pour l'âme un char solide, un gouvernail qu'elle manœuvre sans peine, une arme dont elle se serve avec facilité. L'homme vraiment invincible n'est pas celui qui possède le plus, mais celui qui a le moins de besoins. Le premier est toujours en proie à la crainte, même quand aucune injustice ne le menace; le second fût-il en butte à la persécution, sera dans de plus heureuses dispositions que les personnes les plus tranquilles, et il goûtera par conséquent une plus douce joie. Désirons, non pas que nulle peine ne vienne nous visiter, mais que personne ne puisse, le voulût-il vivement, nous en faire malgré nous. Encore une fois, le moyen de parvenir à ce but, c'est de nous contenter du nécessaire, et de ne pas aller par nos désirs au delà. De cette manière, nous goûterons les plaisirs véritables en ce monde, et nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

Soutenez celui qui est encore faible dans la foi, sans contester avec lui. L'un croit pouvoir manger de toute chose; l'autre, qui est faible, ne mange que des légumes. »

1. Ce passage n'est pas, je le sais bien, sans difficulté pour la plupart d'entre vous. Aussi est-il nécessaire de rappeler le sujet dont s'occupe l'Apôtre, et ce qu'il se proposait en s'exprimant comme il s'est exprimé. Quel but se proposait-il donc? Parmi les Juifs convertis à la foi, il s'en trouvait un grand nombre qui, retenus par les scrupules de leur conscience, observaient encore la loi relative aux aliments, et n'osaient pas sur ce point s'écarter, quoique soumis sincèrement à l'Evangile, des prescriptions de Moïse. Mais, comme ils tenaient à ne point paraître s'abstenir uniquement de la chair de porc, ils avaient pris le parti de s'abstenir de toute viande et de ne se nourrir que de légumes, afin qu'ils parussent moins accomplir une prescription légale qu'une mortification particulière. D'autres, mieux éclairés, s'affranchissaient de ces prescriptions; seulement, ils troublaient le repos de ceux qu'ils n'imitaient pas, leur reprochant cette manière d'agir, leur en faisant un crime en quelque sorte, et les jetant par là dans la tristesse. Le bienheureux Paul craignait que ce zèle sans mesure, au lieu de produire un bon résultat, ne devînt fatal, et qu'en voulant convaincre les faibles de l'innocuité des viandes dont ils s'abstenaient, on ne les amenât à s'éloigner de la foi : s'efforcer de remédier complétement aux abus en vigueur dans un moment peu propice, c'était compromettre l'essentiel de la religion du Christ; joindre les observations aux observations, c'était courir le risque d'enlever ceux qui en étaient l'objet à la confession du Sauveur, et de les fixer irrévocablement dans ces deux résolutions également pernicieuses. En présence de ces maux également à redouter, Paul recourt à sa prudence et à sa sagesse accoutumées. Il ne dit pas à ceux qui blâmaient la conduite de leurs frères plus faibles : Vous avez tort d'agir ainsi, pour ne pas sembler approuver ces derniers; il ne leur dit pas non plus qu'ils ont raison, pour ne pas les encourager dans ce rôle d'accusateurs. Il s'exprime avec une mesure parfaite.

Tout en paraissant blâmer les plus éclairés et ne s'adresser qu'à eux, il signale ce qu'il y a de défectueux dans la conduite des plus faibles. Le reproche le plus facilement accepté d'ordinaire est celui qui nous atteint, alors qu'il semble dirigé contre autrui. Celui que le reproche concerne n'a point dans ce cas le droit de s'emporter, et peu à peu le remède parvient à produire son effet. Quel sens et quel tact dans cette conduite de l'écrivain sacré! Il vient de dire aux fidèles : « Ne prenez aucun souci de la chair en ce qui regarde ses convoitises. » Après quoi il aborde la question des observateurs de la loi afin de ne pas donner à penser qu'il va défendre la cause des fidèles qui blâmaient leurs frères scrupuleux, et qui soutenaient l'inutilité de leur abstinence. Toujours les malades ont besoin de plus grands ménagements. Paul s'adresse donc aux plus fermes et leur dit : « Soutenez celui qui est encore faible dans la foi. » Voilà déjà ce dernier caractérisé. Dès lors qu'il est qualifié de faible, sa maladie est clairement signalée. Autre trait qui s'ajoute à celui-ci : « Soutenez. » S'il a besoin de soins excessifs, c'est une preuve que sa maladie est grave. « Sans contester avec lui. » Troisième trait qui le frappe : sa faute est d'une nature telle qu'elle sert à discerner ceux qui ne le suivent pas dans sa voie, et qui néanmoins conservent avec lui des rapports d'amitié et se préoccupent de sa guérison.

C'est ainsi qu'en parlant aux uns, Paul fait entendre aux autres des observations d'autant moins blessantes qu'elles sont plus discrètes. Mettant ensuite les uns et les autres en présence, il indique le mérite de ceux-ci, le tort de ceux-là. « L'un, poursuit-il, croit pouvoir manger de toute chose, » grâce à la fermeté de sa loi; « l'autre, faible dans la foi, ne mange que des légumes; » l'infirmité de sa foi en est la cause. Ce langage étant de nature à blesser ce dernier, il le console par ce qu'il ajoute : « Que celui qui

mange ne méprise pas celui qui ne mange pas. » Il n'y a pas : Qu'il laisse en repos ; il n'y a pas : Qu'il n'incrimine pas; il n'y a pas : Qu'il ne se mêle pas de reprendre; mais : « Qu'il ne dédaigne pas; » qu'il ne se raille pas, preuve que cette faiblesse des nouveaux convertis méritait bien quelque sourire. Quand à ceux-ci, Paul ne leur adresse pas le même avis. « Que celui qui ne mange pas, ne juge pas celui qui mange. » Si les plus sérieux méprisaient les plus faibles, à cause de leur peu de foi, de leurs hésitations, du défaut de courage qui les portaient vers le judaïsme; les plus faibles condamnaient à leur tour les premiers comme prévaricateurs, comme adonnés aux plaisirs de la table, sans doute parce qu'un grand nombre d'entre eux étaient sortis du rang des Gentils. « Car Dieu, conclut l'Apôtre, l'a reçu. » Il ne parle pas ainsi de l'autre. Cependant il semblait que les fidèles, pour qui n'existait pas de prohibition en fait de viande, étaient plus exposés à être méprisés comme suspects de gourmandise, et que les autres étaient plus exposés à être sévèrement jugés comme faibles dans la foi. L'Apôtre intervertit cet ordre, et déclare que l'un ne mérite pas plus d'être dédaigné, qu'il n'a le droit de dédaigner autrui. Est-ce donc que je le condamne de mon côté? Gardez-vous de le croire; « car Dieu l'a reçu. » Pourquoi donc l'accuser de violer la loi? « Dieu l'a reçu. » Il lui a fait part des trésors de sa grâce, il l'a purifié de toute souillure. Se tournant ensuite vers les fidèles qui se glorifiaient de la solidité de leur foi : « Qui êtes-vous donc, leur dit-il, vous qui osez condamner le serviteur d'autrui? » Il en suit qu'ils ne s'étaient pas bornés à dédaigner leurs frères, et qu'ils les avaient condamnés. « Qu'il tombe ou qu'il ne tombe pas, c'est l'affaire de son maître. »

2. Nouveau trait à l'adresse des premiers : c'est contre les forts qu'il semble dirigé, ce sont les faibles qu'il atteint. Les mots : « Il restera debout, » montrent que celui dont parle l'Apôtre chancelle, qu'il est besoin de grandes précautions et d'une attention toute particulière pour que Dieu vienne en aide à son mal. « Car Dieu est assez puissant pour le soutenir. » Nous parlons en ces termes des personnes qui se trouvent dans une situation désespérée. Cependant, pour ne pas jeter ce frère trop faible dans le découragement, Paul lui donne le nom de serviteur. « Qui êtes-vous donc, vous qui osez condamner le serviteur d'autrui? » C'est encore un reproche déguisé. Je ne vous défends pas de le juger parce que sa conduite est irréprochable, mais parce qu'il est le serviteur d'un autre que vous, le serviteur de Dieu. Pour le consoler, aussitôt il ajoute, non pas : Il tombe, mais : « Qu'il tombe ou qu'il ne tombe pas; » qu'il arrive ceci ou qu'il arrive cela, le Seigneur seul en est responsable; s'il y a chute, c'est la gloire du Seigneur qui en souffre; s'il n'y en a pas, c'est encore la gloire du Seigneur qui en recueille les avantages. Si nous perdions ici de vue le but de l'Apôtre, qui est de préserver les faibles de toute observation amère avant le moment favorable, ce langage paraîtrait au-dessous de la sollicitude que les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres; mais, je ne cesse de le répéter, il est toujours nécessaire de se rendre un compte exact de l'intention qui inspire le serviteur du Christ, du sujet qu'il traite, et de l'abus auquel, par son langage, il s'empresse de remédier. En s'exprimant comme il s'exprime, il frappe énergiquement sur les indiscrets auxquels il s'adresse. Dieu, dont les intérêts sont en jeu, leur dit-il, ne proteste pas; et vous pousseriez l'indiscrétion et le zèle intempéré jusqu'à persécuter vos frères, jusqu'à ne pas leur laisser de repos!

« L'un met de la différence entre les jours, l'autre n'en met aucune. » L'Apôtre me semble faire obscurément allusion aux jours de jeûne. Selon toute vraisemblance, les fidèles qui jeûnaient surveillaient ceux qui ne jeûnaient pas, et les condamnaient hautement. Ou bien encore, dans l'accomplissement des observances légales, quelques-uns devaient pratiquer l'abstinence en de certains jours, d'autres devaient ne pas la pratiquer. C'est pourquoi l'Apôtre conclut en ces termes : « Que chacun abonde en son sens. » Dès lors que la question est indifférente au fond, il n'y a plus lieu pour ceux qui jeûnent d'avoir des scrupules : inutile en



même temps à ceux qui les blâmaient de persévérer dans cette ligne de conduite, aucune raison sérieuse n'exigeant qu'on les tourmente à ce sujet. S'il fallait les laisser en repos, ce n'est pas que la question le méritât par elle-même; c'était parce que le temps propice n'était pas encore venu et qu'il s'agissait de Juifs récemment convertis à la foi. Dans son Epître aux Colossiens, l'Apôtre s'exprimait sur ce point avec une grande sévérité : « Prenez garde, leur disait-il, que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et de vaines subtilités, selon les traditions des hommes, selon les principes d'une science mondaine, et non selon le Christ. » *Coloss.*, II, 8. « Que personne ne vous condamne pour le boire ou pour le manger... Que personne ne vous séduise. » *Ibid.*, II, 16-18. Ecrivant aux Galates, il exige d'eux en ces matières une philosophie de tout point inattaquable. S'il n'use pas présentement d'une égale sévérité, c'est à cause de la récente conversion à la foi des fidèles auxquels il s'adresse. N'allait-il donc pas appliquer en toute occasion ce mot apostolique : « Que chacun abonde en son sens? » Quand il s'agit de questions de foi, entendez comment il parle : « Si quelqu'un vous prêchait un évangile différent de celui que vous avez reçu, fût-ce un ange, qu'il soit anathème. » *Galat.*, I, 9. « Je crains, disait-il ailleurs, que vos sentiments ne soient corrompus, comme le furent par le serpent les sentiments d'Eve. » II *Cor.*, XI, 3. « Tenez-vous en garde contre les chiens, écrivait-il aux Philippiens, tenez-vous en garde contre les mauvais ouvriers, contre les circoncis. » *Philipp.*, III, 2. Mais aux Romains, parce que le temps propice à leur amendement n'était pas encore venu, il écrivait : « Que chacun abonde en son sens. » En définitive, il ne s'agissait que d'une question de jeûne, et le but de l'Apôtre était simplement de mettre une borne à l'orgueil des uns, et de dissiper la frayeur des autres.

« Celui qui distingue les jours, les distingue pour plaire à Dieu; celui qui ne les distingue pas, ne les distingue pas pour plaire au Seigneur; celui qui mange, le fait pour la gloire du Seigneur; celui qui ne mange pas, le fait de même, car il rend grâces à Dieu. » C'est toujours la même pensée. Les questions en cause, veut dire Paul, ne sont pas des questions essentielles : ce dont il s'agit maintenant, c'est de savoir si les uns et les autres se proposent dans leur conduite de plaire à Dieu, et si lui rendre grâces est le but qu'ils ont en vue. Or, les uns et les autres rendent grâces au Seigneur : il n'y a donc pas entre eux une profonde différence. — Toutefois, je vous signalerai encore un blâme de l'Apôtre concernant les fidèles qui judaïsaient. Si le point principal est que grâces soient rendues à Dieu, il s'ensuit clairement que celui-là rend vraiment grâces à Dieu qui accepte sans distinction quelque aliment que ce soit, tandis qu'il n'en est point ainsi de celui qui prend les uns et repousse les autres. Comment ce dernier glorifierait-il Dieu, puisqu'il est encore attaché à la loi? « Vous tous qui cherchez votre justification dans la loi, disait-il aux Galates, vous êtes déchus de la grâce. » *Galat.*, V, 4. Ici Paul donne à comprendre cette même vérité; mais il ne la proclame pas expressément, parce que le moment convenable n'était pas encore arrivé. Présentement, il tolère tout, et ce qu'il ajoute le fait encore mieux comprendre : « Aucun de nous ne vit pour soi-même, aucun ne meurt pour soi-même. Soit que nous vivions, nous vivons pour Dieu; soit que nous mourions, nous mourons encore pour Dieu. » Ici sa pensée s'éclaircit. Le fidèle qui vit pour la loi, comment vivrait-il pour le Christ? Il n'insiste pas cependant sur ce point; il contient même ceux qui, par zèle, essayaient de ramener leurs frères à de saines pratiques, il leur recommande la longanimité : la conduite de ces frères ne saurait être criminelle au jugement de Dieu, et lui-même ne manquerait pas, l'occasion venue, de leur adresser le langage de la vérité.

Que veulent dire ces mots : Aucun de nous ne vit pour soi-même.

3. Que faut-il entendre par ces mots : « Aucun de nous ne vit pour soi-même? » Nous ne sommes pas libres, nous avons un maître dont la volonté est que nous vivions, et non que nous mourions : deux choses qui dépendent plus de lui que de nous. Il s'occupe de nous plus que nous ne nous en occupons nous-



mêmes, il regarde notre vie comme son bien propre, notre mort comme un mal qui l'atteint : lorsque nous mourons, en effet, nous ne mourons pas seulement pour nous, nous mourons également pour le Seigneur. Observez que la mort dont il est ici question est la mort selon la foi. Ce serait bien assez, pour nous convaincre de la sollicitude du Seigneur à notre endroit, de nous rappeler que pour lui nous vivons, et que pour lui nous mourons; mais Paul va plus loin, et il ajoute : « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. » Passant ensuite de cette mort surnaturelle à la mort selon la nature, pour rendre sa doctrine encore plus accessible, il nous signale une autre preuve de la sollicitude providentielle à notre égard : « C'est pour cela que le Christ est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est revenu à la vie, afin de régner sur les vivants et sur les morts. » Ne doutez donc pas qu'il ait toujours à cœur notre salut et notre avancement. S'il n'y eût pas attaché tant de prix, dans quel but aurait-il accompli l'œuvre de l'incarnation? Il s'est intéressé à nous au point de nous faire siens, de prendre la forme d'un esclave et de donner sa vie; et quand nous lui appartiendrions il nous dédaignerait! Mais c'est impossible; jamais le Sauveur ne se déclarera étranger à cette œuvre.

« C'est pour cela qu'il est mort. » Comme si l'on disait d'un homme : Il ne sera jamais indifférent à tel de ses esclaves, parce qu'il n'est pas indifférent à l'argent qu'il lui a coûté. Nous tenons cependant encore moins à l'argent que le Sauveur ne tient à notre salut. Ce n'est pas de l'argent qu'il a donné pour nous, c'est du sang qu'il a versé; aussi, jamais ne pourra-t-il dédaigner ceux qu'il a rachetés à un si haut prix. Notez en quels termes l'Apôtre exprime sa toute-puissance : « C'est pour cela qu'il est mort et qu'il est revenu à la vie, pour régner sur les vivants et sur les morts... Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. » Comprenez-vous l'étendue de son empire, ce qu'il y a d'irrésistible dans sa force, d'universel dans sa sollicitude? Vous me parlez des vivants vous dit l'Apôtre; or, sa providence s'étend même aux trépassés. Dès lors qu'elle s'étend jusqu'aux trépassés, à plus forte raison jusqu'aux vivants. Il n'a rien omis de ce qui intéressait sa domination; il a voulu acquérir sur nous toute sorte de droits, afin de veiller sur nous avec une tendresse toute particulière. Le riche dépense son argent : c'est pour cela qu'il tient à l'esclave qu'il a chèrement payé. Le Sauveur a dépensé sa vie : c'est pour cela que, nous ayant achetés à un si haut prix, ayant déployé tant de zèle et de dévouement pour acquérir ses droits de souveraineté sur nous, il ne saurait jamais devenir indifférent à notre salut.

En s'exprimant de la sorte, l'Apôtre a les judaïsants en vue, il veut leur remettre en mémoire la grandeur des bienfaits qu'ils ont reçus, leur résurrection de l'état de mort dans lequel ils se trouvaient plongés, le peu d'avantages qu'ils avaient retiré de la loi, et leur ingratitude en abandonnant celui qui avait tant fait pour eux, en allant se ranger de nouveau sous la loi. Quand il les a suffisamment gourmandés, il leur donne un peu de courage en ajoutant : « Mais vous, pourquoi juger votre frère? pourquoi le mépriser? » Il semble ne mettre aucune différence entre ces choses, et pourtant il en signale une profonde : en premier lieu, il met fin à toute discussion par l'expression de frère qu'il emploie; en second lieu, il leur rappelle le jour terrible du jugement. « Pourquoi mépriser votre frère? » a-t-il dit; après quoi il poursuit en ces termes : « Tous, nous avons à comparaître devant le tribunal du Christ. » Ici également, son langage, qui semble adressé aux fidèles les plus irréprochables, va droit aux judaïsants, dont il redouble la confusion, en joignant à la considération des bienfaits reçus, la considération des supplices à venir. « Tous, nous avons à comparaître devant le tribunal du Christ; car il est écrit : Je le jure par moi-même, dit le Seigneur, tout genou fléchira devant moi, et toute langue fera sa confession devant Dieu. Ainsi, chacun de nous rendra compte de sa conduite au tribunal de Dieu. » *Isa.*, XLV, 24. Voyez-vous comment il porte la lumière dans les intelligences obscurcies, tout en paraissant ne se préoccuper que des fidèles éclairés? C'est comme

s'il disait : Pourquoi vous mettre en souci? Est-ce que vous avez à craindre d'avoir à subir le châtiment mérité par autrui? Quoiqu'il ne s'exprime pas aussi formellement, le langage modéré dont il se sert énonce au fond la même pensée. « Tous, nous avons à comparaître au tribunal du Christ. Chacun de nous rendra compte de sa conduite devant Dieu. » Il cite un passage du Prophète, qui affirme l'universalité de l'empire du Seigneur, et la soumission complète de tous les hommes sans exception à leur Créateur, aussi bien de ceux qui avaient vécu sous l'Ancien Testament, que de tous les autres. Il n'y a pas uniquement : Chacun adorera, mais : « Fera sa confession; » c'est à savoir, rendra compte de ses actes.

4. Soyez donc toujours les armes à la main, voyant le Seigneur de tous les êtres assis sur son tribunal; ne scindez pas l'Eglise, ne la mettez pas en lambeaux, en rejetant la grâce, en revenant à la loi; car la loi tombe aussi sous son domaine. Et que dis-je? Ceux qui vécurent avant la loi ne lui sont pas moins soumis que les disciples de la loi. Ce n'est pas de la loi que vous êtes le justiciable, c'est du Christ, ainsi que le genre humain tout entier. — Remarquez-vous de quelle manière il dissipe les terreurs de la loi? Ne voulant pas laisser croire qu'il parle ainsi dans l'intention préconçue d'inspirer la crainte, et, montrant qu'il s'y trouve entraîné par la suite des idées, il insiste sur le même sujet en ces termes : « Ne nous jugeons donc plus les uns les autres; mais jugez plutôt que vous ne devez donner à votre frère aucune occasion d'achoppement ou de scandale. » Cette leçon ne convient pas plus à celui-ci qu'à celui-là; elle peut donc s'appliquer aux deux : au parfait que scandalisait l'observance légale dans l'usage des aliments, à l'imparfait que révoltait une trop sévère correction. Pour vous, examinez, je vous prie, quel châtiment nous aurons à subir, nous qui donnons gratuitement le scandale. Si, lorsque l'action était prohibée, une réprimande intempestive suffisait pour qu'il n'en résultât aucun mal dans l'âme d'un frère, que ne mériterons-nous pas en le scandalisant sans avoir même essayé de le corriger? Ne pas sauver, c'est déjà blâmable, comme on le voit par celui qui enfouit le talent; quel crime n'est-ce pas alors de ruiner et de perdre? — Et que faire si quelqu'un se scandalise sans motif, parce qu'il est faible? — C'est là précisément ce qui nous rend dignes des châtiments les plus graves. S'il était fort, il n'aurait pas besoin d'autant d'égards; c'est parce qu'il est faible que vous devez lui témoigner une plus grande sollicitude. Ne la lui refusons pas, et soutenons-le par tous les moyens possibles. Nous n'aurons pas seulement à répondre de nos propres iniquités; notre responsabilité s'étend sur ceux que nous scandalisons. Or, si notre compte personnel, assez lourd par lui-même, se complique du compte d'autrui, combien le salut ne nous devient-il pas difficile?

Les fautes d'autrui n'excusent pas les nôtres.

De ce que d'autres commettent les mêmes péchés que nous, n'allons pas croire que nous soyons excusables; cela ne fera qu'augmenter notre châtiment. Le serpent fut plus sévèrement puni que la femme, le sort de celle-ci fut plus rigoureux que celui de l'homme; Jézabel eut également à subir une peine plus terrible que celle d'Achab, qui cependant avait usurpé la vigne; car c'était elle qui avait ourdi toute cette trame et fait tomber le roi. Et vous aussi, quand vous serez la cause de la chute des autres, vous serez châtié d'une manière plus rigoureuse que vos victimes. Votre péché n'est pas aussi fatal que celui dont les autres se sont rendus coupables par votre fait. De là cette parole de l'Apôtre : « Non-seulement ils commettent de telles actions, mais ils donnent encore leur assentiment à ceux qui les commettent. » *Rom.*, I, 32. Lors donc que nous voyons quelqu'un pécher, bien loin de le pousser dans l'abîme, efforçons-nous de l'en retirer, de peur que la perte d'autrui ne nous soit imputable; souvenons-nous sans cesse du redoutable tribunal, du fleuve de feu, des chaînes indissolubles, des épaisses ténèbres, des grincements de dents, du ver empoisonné. — Mais Dieu, me direz-vous, est plein d'amour pour les hommes. Ne serait-ce donc ici que des mots, et ce riche qui méprisa Lazare ne serait pas dans les tourments? Les vierges folles n'auraient pas été repoussées de



la chambre nuptiale? Ceux qui n'ont pas secouru le Christ n'iraient pas au feu préparé pour le diable et ses anges? Le convive revêtu d'habits sordides n'aurait pas été précipité pieds et poings liés? Celui qui exigea les cent deniers n'aurait pas été livré aux bourreaux? Ce qui a été dit des impudiques ne serait pas vrai non plus : « Leur ver ne meurt pas, et leur feu ne s'éteindra jamais? » *Marc.*, IX, 44. Vous ne verriez donc là que des menaces. — Sans doute, me direz-vous.

D'où vous vient le courage de vous prononcer sur une aussi grave question, de la trancher par vous-même? Eh bien, par les paroles et par les actes du Sauveur, je puis vous démontrer le contraire. Si les châtiments à venir ne vous imposent pas la foi, croyez du moins à cause des châtiments passés; vous ne direz pas peut-être que des événements ne sont que des paroles et des menaces. Au temps de Noé, qui donc inonda le monde entier et produisit cet horrible cataclysme? après cela qui lança tant de foudres et déchaîna l'incendie sur la terre de Sodome? qui submergea la puissance des Egyptiens? qui laissa périr dans le désert six cent mille hommes? qui consuma l'assemblée d'Abiron? qui commanda à la terre d'ouvrir son sein et d'absorber Coré, Dathan et leurs complices? qui frappa de mort en si peu de temps soixante-dix mille personnes à l'époque de David? Parlerai-je des châtiments individuels? de celui qui pesa sur Caïn durant toute sa vie? de Charmès lapidé avec toute sa famille, de l'homme qui fut également lapidé pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat? des quarante-deux enfants qui furent dévorés par des bêtes féroces au temps d'Elisée, et qui ne furent pas même épargnés à cause de leur âge?

5. Voulez-vous maintenant observer les mêmes faits depuis que la grâce a remplacé la loi, songez aux calamités que les Juifs ont souffertes, à ces mères qui mangèrent leurs enfants, après en avoir préparé diversement les membres, aux famines horribles, aux guerres sans nombre qui se sont déchaînées sur eux, à ces fatales tragédies que n'avaient jamais égalées les tragédies antiques. Que le Christ les ait ainsi punis, c'est lui-même qui le déclare, tantôt par ses prédictions et ses paraboles, tantôt d'une manière directe et catégorique. En paraboles, comme quand il dit : « Ceux qui n'ont pas voulu de ma royauté, amenez-les ici et mettez-les à mort; » *Luc.*, XIX, 27 ; et de plus dans les symboles de la vigne et des noces. Il s'en explique encore ouvertement, dans ce passage, par exemple : « Ils seront dévorés par le glaive, traînés captifs chez les nations; il y aura des terreurs et des angoisses sur la terre, la mer s'agitant avec un bruit affreux, les hommes séchant de terreur... Il y aura des tribulations comme on n'en a jamais vu et comme on n'en verra jamais. » *Luc.*, XXI, 24-26; *Matth.*, XXIV, 21. Vous savez tous quel terrible châtiment éprouvèrent Ananie et Sapphire pour avoir soustrait quelque argent. Ne voyez-vous pas les malheurs de chaque jour? Serait-ce là de vains fantômes? Ne voit-on plus des morts causées par la faim? Les infirmités qui flétrissent et consument le corps sont-elles donc si rares? Ne trouve-t-on pas assez de malheureux vivant dans une perpétuelle indigence, sous le poids de mille autres maux divers? Serait-il conforme à la raison que les uns fussent punis, tandis que les autres ne le seraient pas? Si Dieu n'est pas injuste, et nous savons qu'il ne l'est pas, vous porterez indubitablement la peine de vos péchés. S'il ne vous punit pas parce qu'il est bon, il ne punira pas non plus les autres. Maintenant, à cause même des paroles que nous vous adressons, il frappe bien des pécheurs ici-bas, afin que, n'étant pas persuadés par les menaces, vous le soyez par les supplices réels. De plus, comme les choses anciennes nous touchent et nous effraient peu, il secoue notre indolence par les malheurs qui surviennent à chaque génération. — Et pourquoi, me demanderez-vous, ne punit-il pas ici tous les coupables? — Pour donner à beaucoup le temps de faire pénitence. — Pourquoi ne réserve-t-il pas à tous le châtiment dans la vie future? — De peur qu'on n'en tirât occasion de ne pas croire à sa providence. Combien de voleurs, les uns saisis, les autres mourant sans avoir expié leurs crimes? — Que devient alors l'amour de Dieu pour les hommes, ainsi que son juste jugement?

C'est mon tour maintenant de vous faire ces questions. Si nul ne subissait son châtiment, ce serait pour vous une ressource; mais, comme les uns sont châtiés et les autres non, quoique souvent plus coupables, comment serait-il conforme à la raison que les mêmes iniquités ne fussent pas également punies? Comment une peine subie par quelques-uns seulement ne semblerait-elle pas injuste? Pourquoi donc tous ne sont-ils pas châtiés sur la terre? Ecoutez le Christ; lui-même va vous répondre : Plusieurs personnes ayant péri sous les ruines d'une tour, comme on l'interrogeait, il dit : « Pensez-vous que ceux-là avaient plus péché que tous les autres? Non, je vous l'affirme; mais, si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous également. » *Luc.*, XIII, 3. C'était nous avertir de ne pas nous livrer à la confiance quand nous voyons que les autres sont punis, et que nous ne le sommes pas, malgré les nombreux péchés dont nous sommes coupables. Si nous ne changeons pas, nous subirons infailliblement le supplice. — Mais comment, me dira-t-on, le supplice est-il éternel, la faute n'étant que d'un instant? — Et comment, vous demanderai-je, l'homme qui commet un meurtre, une action instantanée, est-il condamné pour toujours aux travaux des mines? — Dieu n'agit pas ainsi, me direz-vous encore. — Pourquoi donc voulut-il que le paralytique eût à souffrir trente-huit ans cette infirmité? Or, que cet homme portât la peine de ses péchés, c'est le Sauveur lui-même qui le déclare : «Vous voilà guéri; ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.» *Joan.*, V, 14. — Il finit cependant, observera-t-on, par être délivré. — Il n'en sera pas de même dans la vie future. Que tout alors doive être éternel, vous le voyez par cette parole : « Leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra jamais; » *Marc.*, IX, 44, et par celle-ci : « Les uns iront à la vie éternelle, et les autres au supplice éternel. » *Matth.*, XXV, 46. De l'immortalité de la vie résulte l'éternité du supplice. Avez-vous oublié les menaces qu'il fit aux Juifs? Ont-elles été réalisées ou furent-elles vaines? « Il ne restera pas pierre sur pierre. » *Ibid.*, XXIV, 2. Qu'est-il resté? Et cette prophétie : « Il y aura des tribulations comme on n'en vit jamais, » *Ibid.*, 21, ne s'est-elle pas accomplie? Lisez l'histoire de Josèphe, et le récit des calamités des Juifs vous coupera la respiration. Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour vous attrister, c'est pour votre avantage, c'est pour ne pas vous entraîner à des maux plus terribles en vous flattant hors de propos. Et pourquoi, je vous le demande, vos péchés ne seraient-ils pas punis? Le Christ ne vous a-t-il pas fait entendre ses prédictions et ses menaces? vous a-t-il épargné les terreurs? n'a-t-il pas mis tout en œuvre pour vous sauver? ne vous a-t-il pas donné le bain de la régénération, et remis tout le passé? Après ce bain et ce pardon, ne vous a-t-il pas accordé le secours de la pénitence, dans le cas où vous pécheriez de nouveau, vous ouvrant un chemin facile pour revenir à la vertu?

6. Ecoutez aussi ce qu'il commande : Si vous pardonnez à votre prochain, je vous pardonnerai de même. Quelle difficulté y trouvez-vous? « Epousez la cause de l'orphelin, rendez justice à la veuve, et venez, discutons ensemble. » *Matth.*, VI, 14. « Si vos péchés sont comme le vermillon, je les rendrai blancs comme la neige. » *Isa.*, I, 17-18. Où voyez-vous encore la difficulté? « Dites le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Ibid.*, XLIII, 26. Nulle peine non plus. « Rachetez vos péchés par des aumônes. » *Dan.*, IV, 24. Faut-il tant suer pour cela? Le publicain dit : « Soyez-moi propice, je suis pécheur, et il descendit justifié. » *Luc.*, XVIII, 13. Est-il donc si pénible d'imiter le publicain? Tous ces traits néanmoins ne suffisent pas pour vous persuader l'existence des châtiments à venir. Dès lors vous ne croirez pas non plus à la punition du diable, malgré la sentence du Christ : « Allez au feu préparé pour le diable et ses anges. » *Matth.*, XXV, 41. Si la géhenne n'était pas, point de supplice pour le diable; mais, s'il est châtié, nous le serons évidemment comme lui, puisque nous accomplissons ses œuvres; et nous aussi, nous nous sommes révoltés, quoique dans d'autres circonstances. Comment ne tremblez-vous pas en vous exprimant avec cette audace? Quand vous dites, en effet, Dieu est bon pour les hommes, il ne punira pas, vous supposez évidemment

qu'il n'est pas bon s'il punit. Voyez à quelles conséquences le tentateur vous pousse. Quoi donc? ces moines qui vivent dans les montagnes et qui cultivent la piété sous toutes ses formes et dans toute sa perfection, n'auront-ils pas de couronne à leur mort? Si les méchants ne sont pas punis, il n'est de rémunération d'aucune sorte, pourra-t-on dire aussi, et les justes ne sont pas couronnés. — Ce n'est pas cela, me répondrez-vous; il convient à la nature divine que le royaume soit, mais non la géhenne. — Ainsi le fornicateur et l'adultère, celui qui s'est rendu coupable de mille maux, ne seront pas moins heureux que l'homme chaste, que celui dont la vie fut un exemple de sainteté; Paul se trouvera dans la société de Néron, dans celle même du diable!

Les démons eux-mêmes proclament l'existence de l'enfer.

La géhenne n'étant pas et la résurrection devant avoir lieu, il est indubitable que les pervers jouiront des mêmes biens que les justes. Qui pourrait le soutenir? Pas même le plus insensé des hommes; et que dis-je? pas même un démon. Les démons proclamaient l'existence de la géhenne; car ils s'écriaient : « Vous êtes venu ici nous tourmenter avant le temps? » *Matth.*, VIII, 29. Comment n'êtes-vous pas saisi de crainte et d'horreur quand vous niez ce que les démons confessent? Ne comprenez-vous pas quel est le maître et le chef de ces funestes doctrines? Celui qui séduisit l'homme à l'origine et le dépouilla de son bonheur présent en le flattant d'une plus haute destinée, c'est lui-même qui vous inspire maintenant de telles pensées et de telles paroles. S'il vous fait douter de l'enfer, c'est pour mieux vous y précipiter; tandis que Dieu vous en menace, l'a même préparé, pour vous apprendre à vivre de telle sorte que vous n'y tombiez pas. Quoique l'enfer existe, le diable ébranle ainsi vos convictions; s'il n'existait pas, comment les démons en auraient-ils confessé l'existence, eux qui prennent tellement soin de nous persuader le contraire, afin de nous jeter dans l'apathie, et par là dans le feu qui les torture? — Mais alors, m'objecterez-vous encore, d'où vient qu'ils ont fait un pareil aveu? — C'est une nécessité qu'ils ont subie. Réfléchissant donc à toutes ces choses, cessez, vous qui tenez un pareil langage, de vous tromper et de tromper les autres. Ceux qui le tiennent en porteront le châtiment; ils s'attaquent à des vérités effrayantes, ils détournent du bien beaucoup d'hommes qui voudraient se sauver, ils ne savent pas marcher sur les traces des barbares eux-mêmes, des habitants de Ninive. Ces derniers, tout plongés qu'ils étaient dans l'ignorance, apprenant que leur ville allait être renversée, non-seulement ne refusèrent pas de croire, mais encore pleurèrent leurs iniquités, prirent des habits de pénitence, s'humilièrent devant Dieu, et ne se désistèrent pas qu'ils n'eussent apaisé sa colère. Et vous qui possédez tant de lumières, vous tournez en dérision ce qui vous est enseigné! Aussi votre destinée sera-t-elle toute contraire. Les Ninivites n'éprouvèrent pas l'horreur du châtiment, parce qu'ils tremblèrent devant la menace : méprisant les avis qui vous sont donnés, vous éprouverez le châtiment même. Vous pouvez maintenant ne voir dans nos paroles que de pures fictions; l'expérience vous en démontrera plus tard la vérité.

Remarquez ce que le Christ a fait lui-même : il traita tout différemment les deux larrons placés à ses côtés, introduisant l'un dans le royaume, condamnant l'autre à l'enfer. Et pourquoi parler de larrons et d'homicides? il n'épargna pas même un apôtre qui s'était rendu coupable de trahison; voyant bien qu'il allait se pendre, se donner la mort, sachant d'avance que le corps de cet homme se déchirerait et que ses entrailles seraient répandues, il l'abandonne à son malheureux sort, vous édifiant ainsi sur l'avenir par les choses présentes. Ne vous laissez donc pas entraîner à l'erreur par les suggestions du diable; car c'est de lui que viennent ces conseils. Si les juges, les maîtres et les instituteurs, chez les barbares eux-mêmes, honorent les bons et punissent les méchants, ne serait-il pas absurde de supposer le contraire en Dieu, de croire qu'il ne distingue pas les justes des pécheurs? Et quand est-ce que nous serions alors délivrés de nos iniquités? Malgré la crainte du supplice, parmi les terreurs dont les frappent les juges et les lois, les méchants

ne renoncent pas à leur perversité; s'ils en viennent à ne rien craindre, si la géhenne disparaît, s'ils n'ont plus devant les yeux que le royaume, quand cesseront-ils de mal faire? Serait-ce donc aimer les hommes, dites-moi, que de favoriser le mal, de récompenser le crime, de combler des mêmes biens le chaste et l'impudique, le fidèle et l'impie, Paul et le démon? Jusques à quand nous jouerons-nous de nous-mêmes? Renoncez à de telles folies, je vous en conjure, rentrez en vous-mêmes, pénétrez votre âme d'une religieuse frayeur, afin qu'elle soit à l'abri de la géhenne, et qu'après avoir passé la vie dans une sage réserve, elle obtienne les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Je sais et j'ai la persuasion, dans le Seigneur Jésus, que rien n'est impur de soi, que les choses impures ne le sont que pour celui qui les tient pour telles. »

1. Après avoir réprimandé celui qui juge son frère, et l'avoir détourné de s'adonner à l'invective, Paul s'explique désormais touchant le dogme et fait avec bonté l'éducation des faibles, donnant encore ici l'exemple de la plus grande douceur. Il ne menace pas le coupable, il ne parle pas de châtiments; il écarte même la crainte; pour mieux faire accepter son discours; il dit : « Je sais et j'ai la persuasion. » Puis, comme quelqu'un de ceux qui n'avaient pas embrassé la foi aurait pu lui répondre : Que nous fait à nous que vous soyez persuadé? est-ce une raison pour qu'on s'en rapporte à vous quand vous attaquez une loi si respectable et des enseignements venus du ciel? il ajoute : « Dans le Seigneur; » c'est lui qui m'a donné cette connaissance et cette conviction. Ce n'est pas un jugement porté par l'intelligence humaine. — De quoi donc êtes-vous persuadé, que savez-vous? parlez. — « Que rien n'est impur de soi. » L'impureté n'est pas dans la nature des choses, elle est dans la volonté de celui qui en fait usage; aussi n'existe-t-elle que pour lui, et non pour tous : « Les choses impures ne le sont que pour celui qui les estime telles. » — Pourquoi dès lors ne reprenez-vous pas votre frère et ne corrigez-vous pas ses fausses idées? Pourquoi ne faites-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour détruire en lui une semblable habitude, des soupçons aussi mal fondés, afin qu'il ne contracte plus des impuretés factices? — J'ai peur de l'affliger. — Aussi poursuit-il en ces termes : « Mais si vous attristez votre frère en faisant usage de certains aliments, vous ne marchez pas dans la voie de la charité. »

Observez en passant comme il s'attache son auditeur, puisqu'il lui témoigne une telle sollicitude, n'osant pas lui rappeler les préceptes même les plus nécessaires, de peur de lui causer quelque chagrin, aimant mieux procéder envers lui par l'indulgence et la charité. Quand il a dissipé la crainte, il ne le violente pas non plus, il le laisse maître de lui-même; car, à-propos du choix à faire dans les aliments, ce n'est pas le cas de causer de la tristesse. Quelle charité pleine d'attention! L'Apôtre n'ignorait pas que cette vertu peut tout redresser. Aussi veut-il que les fidèles soient encore plus généreux. Ne vous contentez pas, semble-t-il leur dire, de ne point imposer une sorte de nécessité; s'il est nécessaire d'y mettre de la condescendance, n'hésitez pas. De là, ce qui vient ensuite : « Par la nourriture que vous prenez, ne perdez pas celui pour qui le Christ est mort. » N'estimez-vous pas assez votre frère pour savoir vous abstenir d'une certaine nourriture par égard pour son salut? Mais le Christ n'a reculé ni devant l'esclavage, ni devant la mort à cause de lui; et pour un peu de nourriture vous l'exposez à se perdre? Le Christ est mort pour tous, quoiqu'il ne dût pas en réalité sauver tous les hommes; rien n'a manqué de son côté. Quoi, sachant bien que pour une chose de nulle importance, vous ruinez les plus grands intérêts, vous persistez encore, vous dédaignez ainsi, vous outragez celui pour lequel le Christ a témoigné tant d'amour et de

zèle! Il est mort, non-seulement pour le faible, mais encore pour un ennemi; et pour le faible vous ne savez pas même vous priver d'un aliment! Le Christ s'est imposé le plus grand sacrifice, et vous refusez le plus léger! Pour lui cependant il s'agissait d'un serviteur, pour vous il s'agit d'un frère. — De telles paroles étaient faites assurément pour corriger le coupable, en mettant à nu sa pusillanimité, en lui démontrant qu'il ne faisait rien pour Dieu, alors qu'il en avait reçu d'inappréciables bienfaits.

« Que votre bien ne soit pas une occasion de blasphème; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le manger et le boire. » Le bien dont il parle, c'est la foi, ou l'espoir des récompenses futures ou la perfection même de la piété. — Non content de ne pas aider votre frère, dit-il, vous faites blasphémer le dogme, la grâce de Dieu, le don céleste. En effet, quand vous suscitez des luttes et des contestations, quand vous causez du chagrin, quand vous introduisez des divisions dans l'Eglise, quand vous injuriez votre frère et le traitez en ennemi, les étrangers blasphèment. Loin donc de procurer un amendement, vous faites tout le contraire. Votre bien, c'est la dilection, la charité fraternelle, l'accord et l'union, une vie paisible et modeste. — Pour dissiper encore les craintes de l'un et les querelles de l'autre, il a dit : « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le manger et le boire. » Est-ce donc en cela que nous pouvons distinguer? Il s'en est expliqué dans une autre circonstance : « Parce que nous mangeons, nous n'aurons pas davantage; parce que nous ne mangeons pas, nous n'aurons pas moins. » I *Cor.*, VIII, 8. Il n'a pas besoin de prouver son affirmation, c'est assez de l'avoir émise. Voici quel en est le sens : Si vous mangez, aurez-vous pour cela le droit d'entrer dans le royaume? C'est pour mieux faire sentir le reproche à ceux qui s'enorgueillissaient ainsi, qu'il parle du boire comme du manger. Quelles sont donc les choses qui nous mènent au ciel? La justice, la paix, la joie, une vie vertueuse, la concorde avec nos frères, cette union que l'amour des querelles détruit, cette joie qui résulte de l'harmonie et qu'emportent les paroles amères. L'Apôtre ne s'adresse pas à quelques-uns en particulier, c'est à tous qu'il tient ce langage; car le moment est venu de l'adresser à tous.

2. Comme il a parlé de paix et de joies, les hommes s'imaginant trouver la paix et la joie dans le vice, Paul ajoute : « Dans l'Esprit saint. » Celui donc qui cause la perte de son frère, ruine la paix et détruit la joie, il nous cause un plus grand préjudice que s'il nous enlevait nos biens. Chose encore plus affreuse, ce qu'un autre a sauvé, vous y portez atteinte et vous le perdez. Du moment où le choix des aliments et toute cette perfection apparente n'introduisent pas dans le royaume, et que nous y sommes introduits par les choses qui les effacent, ne faut-il pas mépriser ce qui n'a pas d'importance pour affermir ce qu'il y a de réellement grand? Après cela, la négligence provenant peu à peu de la vaine gloire, il poursuit ainsi : « Celui qui sert le Christ de cette manière est agréable à Dieu, et de plus, obtient l'approbation des hommes. » La perfection, par conséquent, ne vous attirera pas l'admiration universelle comme vous l'attireront la paix et la concorde. Tous profitent de ce dernier bien, et personne du premier. « Appliquons-nous donc à ce qui procure la paix, soyons fidèles à nous édifier réciproquement. » Ce qui concerne la paix s'adresse aux âmes faibles; le reste est une recommandation à l'homme fort de ne pas provoquer la chute de son frère. Il ne distingue plus cependant quand il exhorte à l'édification réciproque; il montre même par là que l'édification ne saurait exister sans la paix. « N'allez pas, pour cause de nourriture, renverser l'œuvre de Dieu. » Ainsi désigne-t-il le salut de nos frères. Il inspire de plus en plus la frayeur, il fait voir que l'homme dont il parle va contre son propre but. Non-seulement vous n'édifiez pas selon votre idée, semble-t-il dire, mais vous détruisez ce que Dieu lui-même a bâti, et non l'homme; ce n'est pas certes un grand intérêt qui vous guide, c'est une chose de nulle importance, « le manger. »

De peur cependant qu'une telle condescendance ne confirme le faible dans sa fausse opi-

nion, il l'éclaire de nouveau par ces paroles : « Tous les aliments sont purs, à la vérité ; mais un homme fait mal d'en manger quand par là il donne le scandale, » s'il n'est pas dirigé par une droite intention. L'aurait-on forcé à manger de tels aliments, ce n'est pas une excuse ; car l'impureté vient des dispositions personnelles, et non de l'objet matériel. Jusqu'à ce que vous ayez donc redressé les idées, vous aurez travaillé pour rien, si ce n'est pour nuire davantage. En effet, celui qui reste persuadé qu'une chose est impure, est dès lors dans l'obligation de s'en abstenir. Vous commettez donc une double faute, en contestant d'une manière préjudiciable, en faisant manger d'un aliment impur. Ne forcez pas, commencez par instruire. « Le bien est de ne pas manger de chair, de ne point boire de vin, ni rien qui soit pour votre frère un sujet de scandale, d'irritation ou d'affaiblissement. » Non-seulement il ne veut pas qu'on le force, il veut même qu'on s'accommode à son opinion. Paul a donné plus d'une fois l'exemple de pareilles concessions : il donna la circoncision, il se coupa la barbe, il fit une oblation à la manière des Juifs. Ici il n'impose pas un précepte, il émet son sentiment dans le but de ne pas décourager le faible. Pourquoi dit-il : « Le bien est de ne point manger de chair? » Là ne s'arrête pas sa pensée. Que le vin ou toute autre chose soit une occasion de chute, abstenez-vous-en ; vous ne devez rien mettre au-dessus du salut de votre frère. Le Christ nous l'a sans doute assez signifié, en descendant du ciel pour notre salut, en acceptant pour nous toutes les souffrances.

Voyez comme Paul serre de près son homme quand il dit : « Ni rien qui soit une cause de scandale, d'irritation ou d'affaiblissement. » Ne m'objectez pas, semble-t-il dire, que cela n'a pas de raison ; avouez qu'on peut y remédier. Or, votre frère a dans sa faiblesse même un titre suffisant à votre secours, et pour vous il n'en résulte aucun dommage : ce n'est pas là de l'hypocrisie, c'est de l'édification et de la prudence. Si vous le forcez, il vous opposera de la résistance et vous condamnera, de plus il s'obstinera à ne pas manger ; si vous avez pour lui de la condescendance, vous gagnerez aussitôt son affection, il ne suspectera pas votre parole, et vous aurez désormais la possibilité de faire germer dans son esprit de saines doctrines. Une fois qu'il vous aurait pris en aversion, il ne donnerait plus accès à votre parole. Pas de contrainte donc, je le répète ; abstenez-vous plutôt à cause de lui, non comme d'une chose impure, mais comme d'une chose qui lui fait mal ; et son affection pour vous n'en sera que plus grande. Le même Paul déclare que c'est un bien de s'abstenir des viandes défendues, non pas qu'elles soient impures, mais pour que notre frère ne soit pas scandalisé ni rendu plus faible encore. « Avez-vous la foi? contentez-vous de l'avoir en vous-même. » C'est une accusation de vaine gloire, mais une accusation mitigée qu'il me semble élever contre le disciple qui tend à la perfection. Voici le sens de cette parole : Voulez-vous me prouver que vous êtes parfait, consommé dans le bien? ne me le dites pas, qu'il vous suffise du témoignage de votre conscience.

3. La foi dont il est ici question n'est pas celle des dogmes en général, c'est la foi concernant l'objet actuel. De la première il a dit : « Nous devons la confesser de bouche pour le salut. » *Rom.*, X, 10. Le Sauveur disait aussi : « Celui qui m'aura renié devant les hommes, à mon tour je le renierai. » *Luc.*, IX, 26. Nous courons à notre perte si nous ne confessons pas cette foi ; et l'autre nous expose aux mêmes dangers si nous la confessons d'une manière intempestive. « Heureux celui qui ne se condamne pas lui-même dans ce qu'il approuve. » Paul réprimande encore le faible et lui montre qu'il suffit d'obtenir la couronne décernée par la conscience. Personne ne vous verrait, que vous pouvez être heureux en vous-même. Comme il a déjà recommandé ce jugement intérieur, pour qu'on ne s'imagine pas qu'il est de peu d'importance, il le déclare supérieur à celui du monde entier. Quand même tous les hommes vous condamneraient, si vous n'avez pas à vous condamner vous-même, si la conscience ne vous reproche rien, vous êtes heureux. Ceci n'est pas dit sans restriction ; car il en est beaucoup qui ne se condamnent pas eux-mêmes, et qui cepen-

dant sont bien criminels : c'est le dernier degré de la misère. Il poursuit exclusivement son but : « Mais celui qui distingue entre les viandes, et ne laisse pas d'en manger, celui-là est condamné. » C'est une nouvelle instance qu'il fait pour qu'on ménage le faible. Quel avantage a-t-on à manger quand on discerne, et par là même à se condamner? J'approuve seulement celui qui mange sans hésitation, sans avoir aucun doute. S'il exhorte donc à manger, c'est à la condition que ce sera avec une conscience pure.

Il énonce ensuite la raison pour laquelle cet homme est condamné : c'est qu'il n'a pas agi par un motif de foi. La viande n'est pas impure, l'homme a manqué de foi; il a goûté d'une chose qu'il regardait comme impure. L'Apôtre fait ainsi ressortir le préjudice que l'on cause à ceux qu'on oblige à manger quand ils ne sont pas encore convaincus, quand ils tiennent pour impur ce qu'ils mangent; il veut donc supprimer de telles insistances. « Tout ce qui ne procède pas de la foi est péché. » Quand on agit sans confiance, quand on ne croit pas que l'objet est pur, comment ne pécherait-on pas? Paul ne dit ces choses, encore une fois, que sur un point déterminé, et ne les étend pas à tout le reste. Remarquez combien il est en garde contre le scandale; il avait dit tout à l'heure : « Si votre frère est contristé à cause des aliments que vous prenez, vous ne marchez pas selon la charité. » Or, si nous devons ne pas causer de tristesse, bien moins devons-nous scandaliser. Il a dit encore : « A cause du manger ne détruisez donc pas l'œuvre de Dieu. » Renverser une église, c'est un crime et même une impiété; à plus forte raison détruire un temple spirituel; un homme mérite plus de respect qu'une église. Ce n'est pas pour ces constructions matérielles que le Christ est mort, c'est bien pour ces temples vivants.

Veillons donc constamment sur nous-mêmes, et ne donnons pas la moindre prise à qui que ce soit. La vie présente est une lice; il faut avoir des yeux de tout côté, et ne pas croire que l'ignorance nous excuse. L'ignorance elle-même sera punie, oui, elle le sera si nous en sommes coupables. Les Juifs furent dans l'ignorance, aussi bien que les Gentils, et ni les uns ni les autres ne furent pour cela jugés dignes de pardon, n'eurent un moyen de défense. Quand vous ignorez ce que vous ne pouvez pas savoir, il est évident que vous n'en êtes pas responsable; mais quand vous ignorez ce que vous pourriez aisément savoir, vous méritez le dernier supplice. Du reste, si nous ne sommes pas tout à fait plongés dans l'apathie, si nous faisons ce qui dépend de nous, Dieu nous tendra la main pour dissiper notre ignorance. C'est ce que Paul disait aux Philippiens : « Si vous avez d'autres opinions, Dieu vous révèlera encore cette vérité. » *Philipp.*, III, 15. Dès que nous refusons de faire ce qui serait en notre pouvoir, nous n'avons plus droit au secours céleste. C'est ainsi que les Juifs en furent privés : « Je leur parle en paraboles, parce que voyant ils ne voient pas. » *Matth.*, XIII, 13. Comment ne voyaient-ils pas tout en voyant? Ils voyaient les démons chassés, et cela ne les empêchait pas de dire : « Il est possédé du démon ; » ils voyaient ressusciter les morts, et, loin d'adorer le Sauveur, ils cherchaient les moyens de le mettre à mort. Tel ne se montra pas Corneille. Comme il avait tout fait avec zèle de son côté, Dieu ne manqua pas d'ajouter le reste.

Ne dites donc pas : Comment Dieu dédaigne-t-il tel homme plein de droiture et de probité qui vit en dehors de la religion? D'abord, il n'appartient pas à l'homme de savoir si quelqu'un est sincère, celui-là seul le sait dont tous les cœurs sont l'ouvrage; on peut dire après cela que cet homme n'a peut-être pas déployé tout le soin et tout le zèle désirables. — Et comment le pouvait-il, me direz-vous encore, agissant avec une entière sincérité ? — Examinez donc, je vous prie, cet homme simple et sincère quand il s'agit de ses intérêts temporels, et vous le verrez montrer alors la plus vive sollicitude. Qu'il eût voulu la porter dans les choses spirituelles, et Dieu ne l'eût pas oublié. La vérité répand une plus éclatante lumière que le soleil. En quelqu'endroit qu'un homme se rende, il pourra toujours s'occuper aisément de son salut, pourvu qu'il en fasse l'objet de son attention et

qu'il ne le regarde pas comme un hors-d'œuvre. Une telle affaire n'est pas circonscrite dans un petit coin de l'univers, dans la Palestine, par exemple. N'avez-vous pas entendu cette parole que Dieu prononce par son prophète : « Tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand? » *Jerem.*, XXXI, 34. Ne la voyez-vous pas réalisée? Quelle indulgence pourront donc mériter ceux qui, voyant la doctrine de la vérité répandue de toute part, ne s'en enquièrent pas, n'ont aucun souci de s'en instruire?

4. Exigerez-vous ce soin, me demandera-t-on, de l'homme des champs et du barbare? Non-seulement de l'un et de l'autre, mais encore de tous, sans en excepter ceux qui seraient tombés au dernier degré de la barbarie. Car enfin, à mon tour je vous le demande, celui qui sait repousser l'injustice et la violence quand elles s'attaquent à ses biens matériels, et qui de ce côté n'oublie rien, met tout en œuvre pour ne pas souffrir le plus léger tort, pourquoi n'a-t-il plus la même prudence touchant les biens spirituels? Il adore une pierre, qu'il regarde comme un Dieu, il célèbre des fêtes, il donne de son argent, il témoigne une crainte religieuse, sa simplicité ne le fait pas se négliger à cet égard, et, quand il faut chercher le vrai Dieu, vous me déclarez que cet homme est simple et sincère! Cela n'est pas, cela ne saurait être; c'est sa négligence seule qu'il faut en accuser. Quels sont ceux que vous tenez pour les plus simples et les plus agrestes, les hommes du temps d'Abraham ou ceux de notre époque? Evidemment ceux-là. Quand est-ce qu'il a été plus facile de trouver la vraie religion, alors ou maintenant? Maintenant, sans nul doute. Maintenant tous entendent proclamer le nom de Dieu; ce que les prophètes avaient annoncé, les événements le réalisent; les institutions des Gentils sont confondues : alors la plupart des hommes étaient sans instruction, le péché régnait, ni loi pour former les mœurs, ni prophète, ni miracle, pas même d'enseignement, pas de réunion d'initiés, rien de semblable, tout était enseveli dans une profonde obscurité, dans une nuit épaisse et glaciale. Et cependant cet homme admirable et généreux, triomphant de tous ces obstacles, connaissait Dieu, pratiquait la vertu, communiquait son zèle à beaucoup d'autres, sans avoir même la moindre notion des philosophies humaines. Comment l'aurait-il eue lorsqu'on n'avait pas encore l'art d'écrire? Mais, comme il fit ce qui dépendait de lui, Dieu lui vint en aide, et l'œuvre fut accomplie.

Vous ne pouvez pas même dire qu'Abraham avait reçu de ses pères la vraie religion. Il était d'abord idolâtre comme eux. En dépit d'une telle origine, barbare ayant vécu jusqu'à ce jour au milieu des barbares, n'ayant eu personne qui pût le former à la piété, il parvint à la connaissance de Dieu, je le répète; il acquit même sur tous ses descendants, qui devaient néanmoins posséder la loi et les prophètes, une supériorité de gloire et de vertu qu'on ne saurait rendre. Pourquoi? Parce qu'il se préoccupait peu des choses temporelles, et qu'il s'absorbait tout entier dans les spirituelles. Que dirons-nous de Melchisédec? Ne vivait-il pas dans le même siècle, et ne mérita-t-il pas par l'éclat de sa vie d'être appelé le prêtre du Seigneur? Il est impossible, en effet, absolument impossible que l'homme vigilant soit oublié de Dieu. N'en soyez pas troublé; sachant plutôt que la droiture de l'âme prévaut toujours, veillons attentivement sur nous-mêmes, tâchons de devenir meilleurs. Gardons-nous bien de demander compte à Dieu de ce qu'il fait, ne cherchons pas à savoir pour quel motif il abandonne l'un, tandis qu'il appelle l'autre. Ce serait imiter la conduite d'un serviteur, infidèle lui-même; qui fouillerait indiscrètement dans la gestion de son maître. Misérable, malheureux, alors que tu devrais réfléchir sur ta propre responsabilité et songer aux moyens d'apaiser ton maître, tu t'occupes à lui demander un compte que tu dois toi-même rendre, laissant de côté ce qui sera la cause de ton châtiment.

Et que dirai-je au Gentil? me demanderez-vous.—Ce que nous venons précisément de dire. Ecoutez de plus de quelle façon il vous sera possible de le ramener à la vérité. Quand, examinant votre conduite, il en est scandalisé, songez alors à ce que vous aurez à lui dire. Le scandale qui proviendrait d'un autre côté, vous

Fruits produits par le bon et le mauvais exemple.



n'en devez pas rendre compte; mais celui dont la cause est dans votre vie vous fait courir le dernier danger. Si l'on peut voir en vous un homme raisonnant admirablement du royaume céleste et soupirant après les biens présents, craignant la géhenne et tremblant aussi devant les maux du temps, c'est le cas pour vous d'être en sollicitude. Quand, le voyant, il vienne à vous interpeller ainsi : Dès que vous aspirez au royaume, comment ne méprisez-vous pas les choses de la terre? Ayant en perspective le redoutable tribunal, pourquoi ne méprisez-vous pas les calamités présentes? Puisque vous attendez l'immortalité, comment ne vous riez-vous pas de la mort? s'il vous adresse de telles questions, c'est à vous de voir avec soin comment vous lui répondrez. Lorsqu'il vous verra, vous qui devez vivre dans l'expectative du ciel, redouter une perte d'argent, bondir de joie pour le gain d'une obole, prêt à donner votre âme pour un peu d'or, c'est le moment d'avoir de l'inquiétude; car voilà, oui voilà ce qui scandalise le Gentil. Si vous avez donc à cœur votre salut, soyez en mesure de vous justifier à cet égard, non par des paroles, mais par des actes. Pour la question soulevée plus haut, nul n'a jamais blasphémé Dieu : une vie corrompue provoque mille blasphèmes. Portez donc remède à cette corruption; autrement l'étranger vous dira encore : D'où puis-je savoir que Dieu a commandé des choses possibles, quand vous, né de parents chrétiens, élevé dans cette religion si belle, vous ne faites rien de pareil?—Que répondrez-vous encore une fois? Vous direz sans doute : Je vous en montrerai d'autres qui le font, les solitaires habitant les déserts. — Et vous n'êtes pas couvert de honte, professant que vous êtes chrétien, d'être obligé de renvoyer à d'autres, parce que vous ne pouvez pas montrer par vous-même ce que c'est d'être chrétien?

On ne manquera pas de faire cette remarque : Et quel besoin avons-nous de nous transporter sur les montagnes ou dans les déserts? S'il n'est pas possible de suivre cette philosophie au milieu des cités, s'il faut les abandonner pour s'enfoncer dans les solitudes, c'est une grave accusation faite à la religion même. Montrez-moi donc un homme ayant femme, enfants, maison, et s'appliquant à la philosophie? Que répondrons-nous? faut-il courber la tête et garder le silence? Telle n'est pas la volonté du Christ; cette volonté, la voici : « Que votre lumière brille devant les hommes. » *Matth.*, v, 16. Il ne dit pas : En face des montagnes, dans les déserts, dans des lieux infréquentés. Si je parle de la sorte, ce n'est pas certes pour blâmer ceux qui se réfugient sur les montagnes, c'est pour déplorer le sort de ceux qui ont exilé la vertu des villes qu'ils habitent. Des solitudes ramenons la philosophie dans les cités, je vous en conjure, pour que les cités méritent réellement leur nom. Voilà ce qui convertira les Gentils, ce qui supprimera tant de scandales. Voulez-vous donc donner aux étrangers un libre accès et gagner vous-même d'inappréciables récompenses, corrigez votre vie, faites qu'elle rayonne de tout côté, « afin que les hommes voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Nous aurons part alors à cette gloire ineffable, infinie, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« A celui qui peut vous affermir dans la foi de l'Evangile que je prêche, et de la doctrine de Jésus-Christ, suivant la révélation du mystère caché dans tous es siècles passés, et maintenant manifesté par les oracles des prophètes, d'après l'ordre du Dieu éternel, et connu de tous les peuples, afin qu'ils obéissent à la foi, à Dieu qui est le seul sage, gloire par Jésus-Christ, dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

1. C'est l'usage constant de Paul de terminer son exhortation en priant et glorifiant Dieu. Il Il savait combien la chose était importante. De plus, il agissait ainsi sous l'impulsion du zèle et de la piété. Il est d'un maître plein d'amour pour ses enfants et pour Dieu, non-seulement d'instruire par la parole, mais encore d'invoquer le secours divin en faveur de ceux qu'il instruit, et voilà ce qu'il fait en cette circonstance; les expressions du texte doivent être ainsi ratta-

chées: « Gloire dans tous les siècles à celui qui peut vous confirmer dans la foi. Ainsi soit-il. » Il parle de nouveau des faibles; il ramène vers eux son discours. Quand il faisait des reproches, il les adressait à tous; et maintenant qu'il prie, sa prière prend une direction spéciale. En demandant qu'ils soient confirmés, il ajoute de quelle façon: « Selon l'Evangile que je prêche. » Il déclare ainsi qu'ils manquent de solidité, qu'ils chancellent encore, bien qu'ils soient debout. Ensuite il appuie sa parole sur l'autorité du Sauveur: « Et selon la doctrine de Jésus-Christ, » la doctrine qu'il a lui-même enseignée. Ce n'est plus dès lors la nôtre, elle renferme uniquement ses lois. Raisonnant après cela sur la prédication elle-même, il la présente comme le don de la bonté divine, et pour nous comme un grand titre d'honneur. Il le prouve, et par la dignité de celui qui l'a prêchée, et par la nature même de l'enseignement, puisqu'il le désigne par le nom d'Evangile. Ajoutez que ces vérités n'étaient auparavant connues de personne; ce qu'il indique par ces mots: « D'après la révélation du mystère. » Témoignage incontestable de la plus tendre amitié, qu'il nous ait communiqué des mystères dont personne n'avait la connaissance avant nous. « Caché dans tous les siècles passés, et maintenant manifesté. » Jadis objet de la prescience, aujourd'hui brillant à tous les yeux.

Comment a-t-il brillé? « Par les oracles des prophètes. » Il dissipe une fois de plus les craintes des faibles. Que craignez-vous? D'abandonner la loi? C'est ce que veut la loi elle-même, c'est ce qu'elle a depuis longtemps prédit. Si vous cherchez à savoir pourquoi la manifestation s'est faite aujourd'hui, vous commettez une imprudence, puisque vous sondez indiscrètement les mystères de Dieu, sous prétexte de vous en rendre compte. De tels mystères ne doivent pas être sondés, mais plutôt aimés et embrassés. — Réprimant cette curiosité de l'esprit, Paul ajoute: « Selon l'ordre du Dieu éternel, pour que le monde obéisse à la foi. » La foi réclame l'obéissance, et non l'investigation; quand Dieu commande, il n'y a plus à chercher, il faut simplement croire. Il les corrobore par une autre considération: « Connu de tous les peuples. » Vous n'êtes pas isolés dans votre foi. Le monde entier la partage, ayant eu Dieu même pour instituteur, au lieu de l'homme. L'Apôtre le dit aussi: « Par Jésus-Christ. » Il n'a pas simplement été connu, il a de plus été confirmé, et ces deux choses sont l'œuvre de Jésus. Voici donc comment il faut lire: « A celui qui peut vous confirmer par Jésus-Christ. » Il ne se contente pas de lui attribuer ces deux choses, c'est à lui qu'il rapporte encore la gloire rendue au Père. Aussi dit-il: « A qui gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il. » Il le glorifie même parce qu'il est stupéfait de l'incompréhensible profondeur de ces mystères. Quoiqu'ils nous soient désormais révélés, nous ne pouvons pas les saisir par l'intelligence, nous devons recourir à la foi, et nul autre moyen n'est possible.

Remarquez cette belle expression: « A Dieu, seul sage. » Quand vous aurez vu de quelle façon il a conduit les nations à la vérité, les unissant avec ses anciens et fidèles serviteurs, comment il a fait entrer dans le ciel ceux qui s'étaient rendus indignes de la terre, mis en possession de l'éternelle vie ceux qui avaient perdu la vie présente, fait égaux aux anges ceux que les démons avaient piétinés, comment il a ouvert les portes du paradis et détruit toutes les calamités anciennes, mais en peu de temps, par un moyen rapide et facile, vous reconnaîtrez alors sa sagesse, puisque des choses que ne connaissaient ni les anges ni les archanges, les nations en ont été soudainement instruites par Jésus. Lorsque vous devriez néanmoins l'admirer et le glorifier, vous vous occupez d'objets infimes, vous demeurez plongés dans l'obscurité; ce qui n'est pas assurément montrer beaucoup de zèle pour sa gloire. Celui qui n'a pas confiance en lui et ne croit pas à sa parole, ne rend pas non plus témoignage à la grandeur de ses œuvres. Paul sait l'en glorifier, il sait communiquer son ardeur aux autres. S'il proclame Dieu le seul sage, ne pensez pas que cela soit au détriment du Fils; car tout ce qui manifeste cette sagesse ayant été fait par le Christ, et rien n'ayant été fait sans lui, cet attribut appartient évidemment à l'un comme à l'autre. Pourquoi donc

l'Apôtre emploie-t-il le mot « seul? » Pour donner l'exclusion à toute créature. Après avoir rendu gloire à Dieu, il passe de nouveau de la prière à l'exhortation, en s'adressant maintenant aux âmes fortes : « Or, nous devons, nous qui sommes forts. » Nous ne ferons pas une grâce, nous acquitterons une dette. Que devons-nous? « Supporter les défaillances des faibles. »

2. Voyez-vous quels éloges il leur décerne, non-seulement en les appelant forts, mais encore en se confondant avec eux? Il tâche de les persuader encore par la perspective de leur propre bien, et d'un bien qui n'entraîne aucun ennui. — Cela vous est possible, dit-il, et vous n'aurez nullement à souffrir de votre condescendance ; tandis que cet homme court les derniers dangers s'il n'est pas secouru. Au lieu de dire simplement : Les faibles; il a dit: « Les défaillances des faibles. » C'est un plus touchant appel qu'il fait à leur pitié. Il s'exprime ailleurs en ces termes : « Vous qui êtes spirituels, relevez donc un tel homme. » *Galat.*, VI, 1. Vous êtes forts? Rendez-en grâces à Dieu qui vous a donné cette force, et vous remplirez ce devoir en venant au secours du faible. Nous aussi, nous étions faibles un jour, c'est la grâce qui nous a rendus forts. Ce n'est pas envers un seul genre d'infirmité que nous devons agir de la sorte, c'est envers tous sans distinction. Un homme, par exemple, est sujet à l'emportement, à l'insolence, à d'autres semblables travers, soyez patient et bon pour lui. De quelle façon, nous le voyons dans la suite du texte. Après avoir dit : « Nous devons secourir les faibles; » il continue : « Et non chercher notre propre satisfaction. Que chacun de vous tâche de satisfaire son prochain pour le bien et l'édification de celui-ci.» Cela revient à dire : Etes-vous fort, que le faible le sache par une heureuse expérience, servez-vous de votre force pour le secourir. — Paul ne se borne pas à demander qu'on tâche de satisfaire le prochain, ni même à demander que ce soit pour le bien; il veut de plus que ce soit pour l'édification. Le fort ne pourra pas ainsi se tromper lui-même en prétendant qu'il s'est proposé le bien de son frère. Par conséquent, êtes-vous riche, êtes-vous puissant, ce n'est pas votre satisfaction, c'est celle de l'indigent et du faible que vous devez chercher : ainsi vous acquerrez une grande gloire, tout en faisant un grand bien.

La gloire du siècle s'évanouit promptement ; celle qui résulte de la vertu demeure, et vous l'obtiendrez en travaillant pour l'édification. Aussi l'Apôtre exige-t-il de tous cette charité; il ne s'adresse pas à tel ou tel homme, il dit : « Que chacun de vous. » Puis, comme c'est une grande chose qu'il impose en ordonnant aux parfaits de s'abaisser pour relever l'infirmité des autres, il invoque de nouveau l'exemple du Christ : « Le Christ n'a pas cherché ce qui pouvait lui plaire. » C'est le modèle auquel il revient toujours. En parlant de l'aumône, il le citait également, en ces termes : « Reconnaissez la bonté du Seigneur, qui s'est fait pauvre pour nous alors qu'il était si riche. » II *Cor.*, VIII, 9. Recommandait-il la charité, c'est encore sur cet exemple qu'il appuyait son exhortation : « Comme le Christ nous a aimés. » *Ephes.*, V, 25. Veut-il conseiller la patience dans les humiliations et les dangers, c'est toujours au Sauveur qu'il en appelle, en disant : « La joie lui étant proposée, il a supporté la croix, sans tenir compte de la confusion. » *Hebr.*, XII, 2. Voilà donc comment il nous montre ici le Christ donnant l'exemple, et le prophète l'annonçant longtemps d'avance; car il continue : « Selon ce qui est écrit : Les outrages qu'on vous adressait sont retombés sur moi. » Que signifie cette expression : « Ce qui pouvait lui plaire? » Il pouvait éviter les outrages, ne pas souffrir ce qu'il a souffert, s'il eût voulu se considérer lui-même; c'est ce qu'il n'a pas voulu, il s'est oublié pour ne s'occuper que de nous. Et pourquoi l'Apôtre n'a-t-il pas dit : Il s'est anéanti lui-même? C'est qu'il n'avait pas uniquement en vue de nous montrer qu'il s'était fait homme; son intention était encore de nous apprendre que le Christ avait supporté l'insulte, la calomnie, la flétrissure imprimée publiquement à son nom, la négation de sa puissance. On disait autour de lui : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix..... Il a sauvé les autres, et voilà qu'il ne peut pas se sauver lui-même. » *Matth.*, XXVII, 40-42.

Paul rappelle un tel souvenir dans l'intérêt de la thèse présente; il tient beaucoup plus qu'il n'avait promis. Ce n'est pas seulement le Christ qui est couvert d'opprobres, c'est encore le Père: « Les outrages qu'on vous adressait sont retombés sur moi. » Rien d'étrange, rien de nouveau n'est arrivé. Ceux qui dans l'ancienne loi s'efforçaient d'insulter le Père, ont maintenant ressenti la même fureur envers le Fils. Or, ces choses sont écrites pour que nous les retracions dans notre vie. Il poursuit en les disposant à la patience dans les épreuves: « Tout ce qui est écrit l'est pour notre instruction, pour que nous ayons une espérance ferme par la patience dans les douleurs et par la consolation qui vient des Ecritures; » ne nous décourageons donc pas. Il y a des combats de différentes sortes, ceux du dedans et ceux du dehors; il faut donc que nous puisions la force et la consolation dans l'Ecriture sainte, afin de nous montrer patients, et que la patience à son tour établisse notre vie dans l'espérance. Ce sont là deux choses qui se produisent réciproquement, et les deux proviennent de l'Ecriture. Paul en revient ensuite à la prière, en ajoutant: « Que le Dieu de patience et de consolation vous accorde d'être unis de sentiment les uns avec les autres en Jésus-Christ. » Ayant dit tout ce qu'il pouvait dire de lui-même, il a de plus invoqué l'exemple du Christ et le témoignage des livres saints, nous indiquant ainsi comme une double source de patience. C'est pour cela qu'il a dit: « Que le Dieu de patience et de consolation vous accorde d'être unis de sentiment les uns avec les autres en Jésus-Christ. » Le propre de la charité, c'est bien, en effet, d'être disposé pour autrui comme on l'est pour soi-même.

3. Il caractérise et détermine la charité dont il entend parler, quand il ajoute: « En Jésus-Christ; » ce qu'il fait en toute occasion, parce qu'il existe un autre genre d'amour. Quel est le fruit de la concorde? « Afin que d'un même cœur et d'une même bouche vous rendiez gloire à Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce n'est donc pas seulement d'une même bouche, c'est aussi d'un même cœur qu'il faut accomplir ce devoir. Voyez-vous comme il unit tout le corps, et conclut de nouveau par la glorification? C'est le moyen le plus sûr de faire régner la concorde et l'harmonie. Il reprend et poursuit ainsi son exhortation: « C'est pourquoi soutenez-vous mutuellement comme le Christ vous a soutenu pour la gloire de Dieu. » Encore un exemple qu'il va chercher au ciel, encore une magnifique récompense; car rien ne glorifie Dieu plus que cette protection mutuelle. Seriez-vous avec douleur en division avec votre frère, songeant que vous glorifierez le Seigneur si vous renoncez à votre haine, réconciliez-vous donc, du moins pour ce motif, ou plutôt pour ce motif même avant tout. C'est une chose que le Christ nous recommande sans cesse; s'adressant à son Père, il disait: « En cela tous reconnaîtront que vous m'avez envoyé, s'ils sont unis. » *Joan.*, XVII, 21.

Laissons-nous dès lors persuader, et soyons unis entre nous. Ce n'est plus aux faibles seuls que Paul s'adresse, il les stimule tous. Si quelqu'un veut vous être hostile, ne vous éloignez pas de lui, et ne dites pas cette insipide parole: Je l'aimerai s'il m'aime; si mon œil droit ne m'aimait pas, je l'arracherais. Ce sont là des propos diaboliques, dignes des publicains, et qui rappellent les haines des Gentils. Appelé que vous êtes à de plus hautes destinées, inscrit dans le livre des cieux, vous devez suivre des lois tout autrement parfaites. Ne parlez donc pas ainsi; témoignez, au contraire, d'autant plus d'amour qu'on vous en témoignera moins, et ne perdez pas l'espoir de ramener celui qui est votre membre; car, lorsqu'un membre est séparé par nécessité du reste du corps, nous mettons tout en œuvre pour l'y rattacher, et dès lors il devient l'objet d'une plus tendre sollicitude. Si vous parvenez à gagner celui qui ne voulait pas de vous, vous aurez une plus belle récompense. S'il nous est recommandé d'inviter à notre table celui qui ne peut pas nous payer de retour, cela devant augmenter notre récompense, beaucoup mieux devons-nous appliquer ce principe à la charité. Celui qui vous aime quand vous l'aimez, vous paie lui-même; celui qui ne répond pas à votre amour, laisse à Dieu le soin de payer sa dette; et de là vient que le

Aimons nos ennemis.

premier n'exige pas un grand soin, tandis que le second réclame fort votre secours. D'un motif de zèle ne faites donc pas une cause de torpeur; ne tenez pas ce langage. Puisqu'il est malade, je ne m'en occuperai pas. — Sa maladie consiste précisément dans le refroidissement de sa charité; et c'est à vous à réchauffer son âme. — Mais s'il n'acquiert aucun degré de chaleur? — Continuez à faire ce qui dépend de vous. — Et s'il devient de plus en plus hostile? — Il augmente de plus en plus votre récompense; il sert d'autant mieux à faire voir que vous êtes l'imitateur du Christ. L'amour fraternel est la marque des disciples : « Tous vous reconnaîtront pour mes disciples, si vous vous aimez réciproquement. » *Joan.*, XIII, 35.

Que sera-ce alors, je vous le demande, d'aimer ses ennemis? Votre Seigneur aimait ceux qui le haïssaient, il les exhortait au bien; plus il les voyait faibles, plus il avait soin d'eux : on l'entendait s'écrier : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, ce sont les malades. » *Matth.*, IX, 12. Il consentait à manger avec les publicains et les pécheurs; il avait pour eux autant d'attentions et d'égards que le peuple Juif leur témoignait de mépris, et beaucoup plus encore. Travaillez donc à l'imiter. Il ne s'agit pas ici d'un bien sans importance, puisqu'un martyr même ne saurait en dehors de cela plaire à Dieu, comme Paul le déclare. Ne dites pas non plus : Je suis un objet de haine, aussi je n'aime pas. — C'est la raison pour laquelle vous devriez surtout aimer. Ajoutez qu'il n'est pas tellement facile d'être haï quand on aime; serait-il une bête féroce, un homme finira par aimer celui qui l'aime. Ainsi font les publicains et les Gentils, disait le divin Maître. Si nous donnons notre affection à qui nous donne la sienne; comment refuserait-on d'aimer celui qui ne refuse pas son amour à ses ennemis mêmes? Montrez-vous tel, et ne cessez de redire cette parole : Je vous aimerai toujours, quelle que soit votre haine contre moi. — Vous apaisez ainsi toute querelle, vous calmez le cœur le plus ulcéré. Que cette maladie soit engendrée par l'animation ou par la froideur, la charité parvient à l'éteindre par sa pure flamme. Ne voyez-vous pas les hommes que possède un amour dégradant se laisser frapper, conspuer, insulter, et maltraiter de toute manière par des femmes perdues? Cet amour est-il donc étouffé sous les outrages? Nullement; il y puise une ardeur nouvelle; et cela, quoique ces femmes impudiques, assez ravalées déjà par leur profession, soient d'une condition infime, et que les hommes qui subissent leurs emportements aient souvent des aïeux illustres, et possèdent même d'autres genres de distinction, rien ne fait tomber leurs chaînes et ne les arrache à l'objet qu'ils idolâtrent.

4. N'est-ce pas une honte que nous ne sachions pas témoigner à Dieu un amour comparable à cette affection diabolique? Comment ne songez-vous pas que vous auriez alors contre le démon l'arme la plus terrible? Considérez donc que cet esprit pervers s'efforce d'attirer à lui ce membre que vous haïssez, et d'en faire le sien : et vous passez à côté, et vous abandonnez le prix de la lutte! Oui, votre frère est entre vous deux comme le prix à remporter : Si vous êtes le plus fort, vous obtenez la couronne, l'indolence vous la fait perdre infailliblement. Mettez donc un terme à ces propos sataniques : Puisque mon frère me hait, je ne veux pas même le voir. — Rien de plus honteux qu'un tel langage, quoique beaucoup le regardent comme l'expression d'un noble sentiment; rien de moins noble, en vérité; rien de plus stupide ni de plus inhumain. Ce que je déplore par-dessus tout, c'est que la malice soit décorée du nom de vertu par la majorité des hommes, c'est que l'insolence et le mépris soient tenus pour choses honorables. Le diable ne nous dresse pas de piéges plus dangereux que cet éclat menteur jeté sur la perversité. Voilà ce qui rend le mal difficile à guérir. J'en ai beaucoup entendu qui se glorifiaient de ne plus aborder leurs adversaires. Eh bien, votre Seigneur se glorifie de les aborder. Que de fois les hommes l'ont conspué! que de fois ils se sont détournés de lui! Et lui ne cesse d'aller vers eux. Ne dites donc pas, je vous le demande encore : Impossible à moi d'aborder un ennemi. Dites, au contraire : Impossible à moi de repousser celui qui me repousse. Ainsi doit parler un disciple du Christ; ce qui précède

porte la marque du démon : le dernier sentiment ennoblit et relève, le premier dégrade et rapetisse. C'est pour cela que nous admirons Moïse qui, lorsque Dieu lui disait : « Laisse-moi, que je les brise dans ma colère, » bien loin d'abandonner ceux dont il avait si souvent été abandonné, s'écriait : « Si vous leur remettez ce péché, je consens à vivre ; si vous les rejetez, effacez aussi mon nom. » *Exod.*, XXXII, 10-32. Voilà un ami et un imitateur de Dieu.

Ne nous enorgueillissons pas de ce qui devrait nous confondre ; n'adoptons pas le langage qui court les places publiques et les bas fonds de la société : Je sais avoir des ennemis. Si quelqu'un tient ce langage devant nous, faisons-lui sentir sa déraison, fermons-lui la bouche, puisqu'il se glorifie de ce qui devrait l'humilier. Que dites-vous, je vous prie ? vous détestez un fidèle, quand le Christ ne le dédaignait pas infidèle ? Ne le dédaignait pas ? Il l'a tellement aimé malgré l'inimitié et la dégradation de cet homme, qu'il est mort pour lui. Ayant sous les yeux un pareil exemple, vous repoussez celui qui fut ainsi recherché, et vous le repoussez quand il est devenu digne de respect et d'admiration, quand il est le membre du Christ, quand il appartient au corps du Seigneur ! Pensez-vous bien à ce que vous dites ? Comprenez-vous votre témérité ? Le Christ est son chef, sa nourriture, son vêtement, sa vie, sa lumière, l'époux de son âme, tout, en un mot ; et vous osez dire : Je ne veux pas de lui ! Et ce n'est pas là votre seule aversion, vous en avez une infinité d'autres. Sachez vous maîtriser, ô homme, calmez votre emportement ; reconnaissez votre frère, débarrassez-vous de toutes vos folies, tenez un langage contraire, dites plutôt : il a beau s'obstiner dans son antipathie, je ne me découragerai pas. — De cette façon, vous gagnerez votre frère, vous vivrez de manière à glorifier Dieu, vous acquerrez les biens à venir. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et la charité, etc....

HOMÉLIE XXVIII.

« J'affirme que le Christ Jésus a été le ministre de la vérité de Dieu par rapport à la circoncision, pour la confirmation des promesses faites à nos pères. »

1. Le voilà parlant de nouveau de la sollicitude du Christ, et le montrant sans cesse occupé de nous, jamais de ce qui pouvait lui plaire. Il prouve de plus que les fidèles venus de la gentilité sont redevables à Dieu de plus grandes grâces, et que cette dette les oblige à supporter les défaillances des Juifs. Ayant repris ces derniers avec force, il ne veut pas que les autres en conçoivent de l'orgueil ; il réprime donc encore une fois leur arrogance. Les biens accordés aux Juifs sont un accomplissement de la promesse faite à leurs pères : ceux accordés aux Gentils sont uniquement l'effet de l'amour et de la miséricorde ; et de là ce que Paul disait : « Aux nations de glorifier Dieu sur sa miséricorde. » Afin de mieux les saisir, redisons les paroles du texte ; vous comprendrez alors ce que signifient ces mots : « Le Christ a été le ministre de la vérité de Dieu par rapport à la circoncision, pour la confirmation des promesses faites à nos pères. » Que faut-il donc entendre par là ? Une promesse avait été faite à Abraham en ces termes : « Je te donnerai cette terre ainsi qu'à tes descendants... En ta postérité seront bénies toutes les nations. » *Genes.*, XII, 7 ; XXII, 18. Mais dans la suite tous ceux de la postérité d'Abraham méritèrent d'être châtiés ; la violation de la loi leur attira la colère céleste et finit par les dépouiller du bénéfice des antiques promesses. Le Fils venant alors a complété l'œuvre du Père, pour que la vérité des promesses fût manifestée, pour réaliser ces mêmes promesses. Ayant accompli toute la loi et reçu même la circoncision, il a effacé par la croix la malédiction encourue par la transgression ; et c'est ainsi que la divine parole est restée vraie. Il a donc été « ministre par rapport à la circoncision, » quand après avoir été fait enfant d'Abraham et s'être montré fidèle à toutes les prescriptions de la loi, il a détruit la malédiction, dissipé la colère de Dieu, rendu les Juifs eux-

mêmes aptes à recevoir les effets de la promesse, en les délivrant de leurs iniquités.

Ceux à qui s'adressaient les reproches de l'Apôtre, auraient-ils dit : Comment donc le Christ a-t-il été circoncis, a-t-il accompli toute la loi? Il répond, en prenant le contre-pied, que le Christ n'a pas agi de la sorte pour éterniser la loi, mais plutôt pour l'abroger, pour vous affranchir des observances légales et vous soustraire à la malédiction. C'est parce que vous aviez transgressé la loi qu'il l'a lui-même observée; il n'a pas prétendu vous y soumettre désormais, il a voulu confirmer la vérité des promesses faites à nos pères, promesses que la loi même avait supprimées en vous convainquant de prévarication, en vous frappant d'indignité par rapport à l'héritage. Voilà donc que vous-même êtes sauvé par la grâce; car vous étiez rejeté. Ne soyez donc pas opiniâtre, ne vous attachez pas obstinément à cette loi maintenant périmée, qui vous aurait privé des biens promis si le Christ n'avait pas subi pour vous de telles souffrances. Il les a donc acceptées pour que Dieu se trouvât vrai dans ces paroles et non parce que vous étiez digne d'être sauvé. — De peur que cela ne fût une occasion de vaine gloire pour les Gentils convertis, Paul ajoute : «Aux nations de glorifier Dieu sur sa miséricorde.» Voici ce qu'il entend par là : Les Juifs avaient du moins une promesse, tout indignes qu'ils en étaient; vous n'aviez pas même cet avantage, et c'est par pure miséricorde que vous avez été sauvé. — Sans doute les premiers n'auraient eu rien de plus de leur promesse si le Christ n'était pas venu; mais il la mentionne pour tenir en respect les seconds et les empêcher de s'élever contre les faibles; il leur signifie qu'ils doivent uniquement leur salut à la miséricorde, et qu'ils sont d'autant plus obligés de glorifier Dieu; or, la gloire de Dieu résulte surtout de notre union, nous le glorifions en le louant d'un seul cœur, en supportant les faibles, en ne dédaignant pas un membre brisé.

Puis il invoque des témoignages pour établir que les Juifs fidèles doivent être unis avec les fidèles venus de la gentilité : Selon ce qui est écrit : «C'est pour cela que je vous confesserai, Seigneur, au milieu des nations, et que je chanterai votre nom.... Nations, réjouissez-vous avec son peuple... Nations, louez toutes le Seigneur; glorifiez-le vous tous, peuples de la terre... La racine de Jessé germera, il s'élèvera celui qui doit commander aux nations, et les nations espéreront en lui.» *Psalm.* XVII, 50; CXVI, 1; *Isa.*, XI, 10. Toutes ces citations tendent à prouver qu'il faut glorifier Dieu d'un commun accord, que le Juif doit renoncer à ses préjugés contre les nations étrangères, auxquelles s'adresse aussi l'appel unanime des prophètes; que les enfants de la gentilité doivent à leur tour se montrer modestes, étant plus redevables à la grâce.

2. Le discours prend encore ici la forme déprécatoire : «Que le Dieu d'espérance vous comble de joie et de paix dans votre foi, afin que vous surabondiez d'espérance par la puissance de l'Esprit saint. » Pour que vous soyez délivrés de vos mutuels ressentiments, pour que vous ne succombiez jamais à vos épreuves; et c'est ce que vous obtiendrez si vous surabondez d'espérance. C'est la source de tous les biens; et l'Esprit saint en est le principe, non d'une manière absolue cependant, puisque nous devons y contribuer en ce qui nous concerne. De là ce mot, « dans votre foi; » la joie remplira votre âme si vous croyez, si vous espérez. Mais Paul ne se borne pas à dire : Si vous espérez, il dit : « Si vous surabondez d'espérance; » de telle sorte que vous ne soyez pas seulement consolés de vos maux, mais que de plus vous tressailliez de joie par la surabondance même de votre foi et de votre espérance. Ainsi vous attirerez l'Esprit saint; ainsi vous conserverez tous les biens par sa venue en vous. De même que la nourriture entretient la vie, qui s'assimile elle-même la nourriture; de même les bonnes œuvres que nous pratiquerons nous feront avoir l'Esprit saint, et l'Esprit saint à son tour nous fera pratiquer les bonnes œuvres : il disparaît par la même raison, quand elles disparaissent, et, n'ayant plus l'Esprit en nous, nous chancelons aussitôt dans le chemin de la vertu. En effet, l'esprit impur se hâte de prendre sa place, comme on le voit par l'exemple de Saül. Qu'im-

porte qu'il ne nous suffoque pas comme il suffoquait ce monarque? Il suffoque aussi par les mauvaises actions. La harpe de David ne nous est donc pas moins nécessaire, afin que nous chantions dans notre âme les cantiques divins, et ceux qui proviennent de l'inspiration céleste, et ceux que les œuvres saintes nous inspirent. Si nous nous bornions à l'une de ces deux choses, si notre conduite était en opposition, comme l'était celle de Saül, avec le chant que nous entendons, le remède tournerait à notre perte, nos accès de frénésie n'en seraient que plus dangereux. Avant que nous entendions, l'ennemi tremble; mais, lorsqu'il voit que le chant frappe nos oreilles sans changer notre cœur, il n'éprouve plus aucune crainte.

Chantons donc par nos vertus, repoussons le péché, plus funeste encore que le démon. Celui-ci ne saurait nous priver par lui-même du royaume des cieux, il est même utile à l'homme vigilant: le péché nous frappe d'une exclusion absolue. C'est un démon qui réside dans la volonté même, c'est une frénésie spontanée; de là vient qu'il n'excite aucune compassion et qu'il n'obtient aucune indulgence. Chantons dès lors à l'âme qui se trouve dans cet état, non-seulement les cantiques du bienheureux David, mais encore ceux que nous fournira le reste des Ecritures; que notre intelligence s'instruise et s'élève par ce chant. Gardons-nous bien de mépriser cet exercice; car, si notre langue se forme à chanter, notre âme rougira de vouloir autre chose que ce que nous exprimons. Ce n'est pas là le seul bien que nous retirerons de ce chant, nous y puiserons en grand nombre les plus utiles leçons. David nous parle, en effet, du présent et de l'avenir, de ce monde extérieur et du monde invisible. Désirez-vous savoir si le ciel doit changer ou demeurer le même, il vous le dira clairement: « Les cieux vieilliront comme un vêtement; vous les roulerez comme un manteau, ô mon Dieu, et ils seront changés. » *Psalm.* CI, 27. Voulez-vous en connaître la forme, écoutez de nouveau : « Il étend les cieux comme un pavillon. » *Ibid.*, CIII, 2. La curiosité vous pousse-t-elle à savoir ce qui se trouve au-dessus, vous entendrez le même prophète s'exprimer ainsi : » Vous couvrez par les eaux la partie supérieure. » *Ibid.*, 3. Il ne s'arrête pas là, il vous en décrit l'étendue et la hauteur, vous les montrant égales : « Autant l'Orient est éloigné de l'Occident, autant il a éloigné de nous nos iniquités. Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant la miséricorde de Dieu s'est élevée au-dessus de ceux qui le craignent. » *Ibid.*, CII, 11-12.

Avez-vous l'ambition de sonder les fondements de la terre, il ne vous les tiendra pas cachés; vous l'entendrez chanter encore : « Il l'a fondée sur les mers. » *Psalm.* XXIII, 2. Vous demandez-vous d'où viennent les tremblements de terre, il dissipe ainsi toutes vos incertitudes à cet égard : « Il regarde la terre, et il la fait chanceler. » *Ps.* CIII, 32. Cherchez-vous l'utilité de la nuit, vous l'apprendrez également de sa bouche : « Sous les voiles de la nuit passeront toutes les bêtes des forêts. » *Ibid.*, 20. L'utilité des montagnes, il vous l'a dit aussi : « Aux cerfs les montagnes élevées. » Des rochers mêmes : « Les creux des rochers servent de refuge aux hérissons. » *Ibid.*, 17-18. Pourquoi les arbres qui ne donnent pas de fruits : « Là les passereaux feront leur nid. » Pourquoi des sources dans les déserts : « Les oiseaux du ciel y viendront chercher un asile, et les animaux des champs. » *Ibid.*, 11-12. Pourquoi le vin? Ce n'est pas seulement pour étancher la soif, puisque l'eau devait y suffire; c'est aussi pour vous donner une douce joie: « Le vin réjouit le cœur de l'homme. » *Ibid.*, 15. D'après cela, vous saurez jusqu'à quel point vous devez en user. Comment sont nourris les oiseaux et les bêtes sauvages: « Ils attendent tout de vous, et vous leur donnez la nourriture en temps opportun. » *Ibid.*, 27. Il vous apprend que pour vous ont été faites les bêtes de somme : « C'est lui qui produit le foin pour les bêtes de somme, et l'herbe pour les serviteurs de l'homme. » *Ibid.*, 14. A quoi la lune sert-elle? « Il a fait la lune pour la distinction des temps. » *Ibid.*, 19.

Maintenant, que Dieu soit l'auteur de tous les êtres, visibles ou invisibles, David le proclame ainsi : « Il a dit, et toutes les choses ont été faites; il a commandé, et les créatures ont paru. » *Psalm.* XXXII, 9. Que la mort doive être dé-

truite, il vous l'enseigne également : « Dieu délivrera mon âme de la puissance de l'enfer, quand il m'aura de nouveau saisi. » *Ibid.*, XLVIII, 16. D'où vient notre corps : « Il s'est souvenu que nous sommes poussière. » *Ibid.*, CII, 14. Où va ce même corps : « Il retournera dans sa poussière. » *Ibid.*, CIII, 29. Que toutes ces choses sont pour vous : « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous l'avez établi sur les œuvres de vos mains. » *Ibid.*, VIII, 6. Si nous avons quelque chose de commun avec les anges, vous le voyez encore dans le chantre inspiré : « Vous l'avez mis un peu au-dessus des anges. » *Ibid.* Ecoutez-le parler de la divine charité : « Comme un père s'attendrit sur ses enfants, le Seigneur s'est attendri sur ceux qui le craignent. » *Ibid.*, CII, 13. Voici comment il fait allusion à ce qui doit suivre la vie, à la paix qui doit être notre partage : « Tourne-toi, mon âme, vers le lieu de ton repos. » *Ibid.*, CXIV, 7. Il nous révèle la grandeur du ciel quand il parle de la sorte : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Ibid.*, XVIII, 2. Il nous montre de plus la véritable destination de la nuit et du jour, laquelle n'est pas seulement de nous donner le repos ou la lumière, mais encore de nous instruire que : « Il n'est pas de langues ou d'idiomes dont leur voix ne soit entendue. » *Ibid.*, 4. Comment la mer entoure la terre : « L'abîme l'enveloppe comme un vêtement. » *Ibid.*, CIII-VI. Telle est l'image du texte hébreu.

3. En commençant par ce qui vient d'être dit, vous apprendrez tout le reste, ce qui concerne le Christ, la résurrection, la vie future, les récompenses et les châtiments, tous les préceptes et tous les dogmes : vous aurez devant vous un livre qui renferme une source intarissable de biens. Etes-vous dans les épreuves, il vous fournira les plus abondantes consolations ; avez-vous péché, vous y trouverez des remèdes sans nombre ; dans l'indigence et la tribulation, il vous ouvrira des ports tranquilles ; juste, vous y puiserez une grande sécurité ; prévaricateur, une grande espérance. Lorsque vous serez affligé quoique vertueux, vous l'entendrez tenir ce langage : « Pour vous nous sommes tout le jour sous le coup de la mort, on nous traite comme des brebis qu'on doit égorger. Toutes ces choses ont fondu sur nous, et nous ne vous avons pas oublié. » *Psalm.* XLIII, 22-18. Vous enorgueillissez-vous de vos bonnes œuvres, il dira : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, parce que nul vivant ne pourra se justifier en votre présence. » *Ibid.*, CXLII, 2. Ainsi deviendrez-vous humble. Si vous êtes plongé dans l'iniquité, si vous désespérez de vous-même, il ne cessera de faire retentir ce chant : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction. » *Ibid.*, XCIV, 8-9. Vous serez ainsi ranimé. Votre front est-il ceint du diadème et votre esprit assailli de superbes pensées, écoutez encore : « Le roi ne sera pas sauvé par la grandeur de sa puissance, ni le géant par la grandeur de sa force. » *Ibid.*, XXXII, 16. Vous apprendrez de la sorte la modestie. Etes-vous entouré d'honneurs et de richesses, prêtez l'oreille à ce chant : « Malheur à ceux qui se confient en leur pouvoir et qui se glorifient dans la multitude de leurs possessions. Les jours de l'homme sont comme l'herbe des champs, il s'épanouit comme une fleur éphémère. Sa gloire ne descendra pas avec lui dans le tombeau. » *Ibid.*, XLVIII, 7 ; CII, 15 ; XLVIII, 18. Vous ne verrez alors rien de grand sur la terre. En effet, si ce qui brille le plus à nos yeux, la gloire, la puissance, est quelque chose de tellement vil, que trouverons-nous ici-bas qui mérite notre estime ?

Assiégé par le chagrin, vous écouterez cette parole : « Pourquoi mon âme, es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, parce que je veux encore le louer. » *Psalm.* XLI, 12. Avez-vous devant les yeux une injuste prospérité, dites avec le prophète : « Ne portez pas envie aux méchants ; car ils sècheront comme l'herbe, ils tomberont comme une frêle tige promptement flétrie. » *Ibid.*, XXXVI, 1-2. Vous étonnez-vous que le malheur frappe sans distinction les bons et les pervers, sachez que la cause n'en est pas la même. Le prophète dit : « Nombreux sont les fléaux qui frappent le pécheur. » *Ibid.*, XXXI, 10. Il ne parle plus de fléaux quand il est question des justes ; mais



voici comment il s'exprime alors : « Nombreuses sont les tribulations des justes, et le Seigneur les délivrera de toutes. » *Ibid.*, XXXIII, 20. Il dit de plus : « La mort des pécheurs est affreuse... La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. » *Ibid.*, CXV, 15.

Répétez souvent ces paroles, qu'elles soient pour vous autant de leçons; car chacune renferme d'immenses et profondes pensées. Nous les parcourons à la hâte; examinez-les avec plus de soin, et vous y puiserez de grandes richesses. Ce que nous en avons cité suffit néanmoins à vous guérir des passions qui vous assiégent. Puisqu'elles éloignent de vous l'envie et les tristesses intempestives, puisqu'elles vous apprennent à compter pour rien les biens de la terre, les tribulations, la pauvreté, la vie elle-même, elles vous mettent à l'abri de tout danger. Rendons-en grâces à Dieu, et servons-nous de ce trésor, « pour conserver l'espérance par la résignation dans les maux et par la consolation que nous puiserons dans les Ecritures; » nous obtiendrons ainsi les biens à venir, et puissent-ils être notre partage à tous par la grâce et l'amour..., etc.

HOMÉLIE XXIX.

« Pour moi, je suis certain, mes frères, que vous êtes, vous aussi, pleins de charité, que vous possédez toute science, et que dès lors vous pouvez vous instruire les uns les autres. »

1. Paul avait dit : « Tant que je serai l'apôtre des Gentils, je ferai honneur à mon ministère. » *Rom.*, XI, 13. Il avait dit encore : « Craignez qu'il ne vous épargne pas. » *Ibid.*, 21. Il avait ajouté : « Ne soyez pas prudents en vous-mêmes; » et de plus : « Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère?... Et qui êtes-vous pour juger le serviteur d'un autre? » *Rom.*, XII, 16; XIV, 10-4. Il nous serait facile de multiplier de telles citations. Il mitige maintenant cette sévérité de langage; il revient en terminant aux expressions employées dès le début. Voici comment il avait commencé : « Je rends grâces à Dieu pour vous tous, parce que votre foi est annoncée dans le monde entier. » *Rom.*, I, 8. Vous venez de l'entendre ici : « Pour moi, j'ai la certitude que vous êtes pleins de charité, et que dès lors vous pouvez vous instruire les uns les autres. » Ce langage a même plus d'énergie. L'Apôtre ne dit pas : J'ai ouï dire; mais bien : « J'ai la certitude, » et je n'ai pas eu besoin qu'un autre me l'ait appris; « moi-même, » moi qui vous reprends et vous accuse, « je sais que vous êtes pleins de charité. » Cela se rapporte à l'exhortation qu'il leur adressait tout à l'heure; c'est comme s'il disait : Si je vous ai parlé de la sorte, ce n'est pas que je vous tienne pour des hommes sans pitié, pour des ennemis de vos frères, ce n'est pas avec un tel sentiment que je vous priais de les accueillir et de ne pas ruiner l'œuvre de Dieu; car je sais que « vous êtes pleins de charité. » Par ce mot, il me semble désigner toute vertu. Il ne se borne pas à dire qu'ils ont la charité, il affirme qu'ils en sont remplis. Même force dans ce qui suit. Ils sont également « remplis de toute science. » Ils auraient pu avoir la charité fraternelle, et ne pas savoir toutefois comment se conduire envers leurs frères. De là ce qu'ajoute Paul : « Vous êtes pleins de toute science, et vous pouvez dès lors vous instruire les uns les autres; » vous n'êtes pas seulement en état d'apprendre, vous êtes en état d'enseigner. « Je vous ai peut-être écrit en partie avec trop de liberté. »

Modestie et sagesse de saint Paul.

Voyez la modestie, voyez la sagesse de l'Apôtre : croyant leur avoir infligé d'abord une profonde blessure, et les ayant amenés à son but, il s'efforce de guérir la première impression. Outre ce qu'il venait de dire, c'était assez pour cela qu'il reconnût avoir parlé d'une manière trop vive; leur âme devait être calmée. Il procédait de la même manière en écrivant aux Hébreux : « Nous avons de vous, mes bien-aimés, de meilleures espérances, nous comptons davantage sur votre salut, quoique nous vous adressions ce langage. » *Hebr.*, VI, 9. De même encore il dit aux Corinthiens : « Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi, de ce que vous êtes fidèles aux enseignements que je vous ai transmis. » I *Cor.*, XI, 2. Il écri-



vait également aux Galates : « J'ai cette confiance en vous, que vous n'avez pas un autre sentiment. » *Galat.*, v, 10. L'expression d'une telle pensée se retrouve souvent dans ses épîtres; mais elle est ici plus marquée. Il parlait à des hommes plus importants, et par là même il devait réprimer l'enflure de leur âme en tempérant la force par la douceur : il emploie donc ce double moyen. Aussi, quand il a dit : « Je vous ai écrit avec trop de liberté, » il s'empresse d'ajouter cette restriction : « En partie, » non sans quelques ménagements. Il ne s'y arrête même pas. Que dit-il donc? « Comme pour vous remettre en mémoire. » Non pas pour vous donner une leçon ou bien un avertissement, mais pour raviver peu à peu vos propres souvenirs. — Observez comme la fin s'accorde avec le principe. Il avait dit : « Votre foi est annoncée dans tout l'univers; » *Rom.*, I, 8-11; il conclut en disant : « Tous ont entendu parler de votre obéissance. » De même qu'il avait encore dit au commencement : « Je désire vous voir pour vous communiquer un peu de la grâce spirituelle et vous confirmer dans la foi; » c'est-à-dire pour vous consoler réciproquement; de même il dit ici : « Comme pour vous remettre en mémoire. » Dans les deux cas, il descend de son trône de docteur, et leur parle comme à des frères, à des amis, à des égaux; et le propre du docteur, c'est bien avant tout de varier sa parole selon les besoins des auditeurs.

Vous le voyez donc, il ne lui suffit pas d'avoir employé ces diverses formules : « Je vous ai écrit avec trop de liberté;... en partie;... comme pour vous remettre en mémoire; » il prend un ton encore plus humble : « A cause de la grâce que Dieu m'a donnée. » Au début, il se déclarait dans le même sens « le débiteur » de ses frères. C'est comme s'il disait : Je ne me suis pas arrogé cet honneur, je ne m'y suis pas porté de moi-même; Dieu me l'a imposé, et cela par grâce, et nullement parce qu'il m'en aurait jugé digne. Ne vous irritez donc pas; ce n'est pas moi qui vous adresse de tels reproches, je ne fais qu'obéir à Dieu. — Plus haut il avait ajouté : « Lui que je sers selon l'Evangile de son Fils. » C'est ainsi que maintenant, à ces paroles : « Par la grâce que Dieu m'a donnée, » il ajoute : « Afin que je sois le ministre de Jésus-Christ auprès des nations, en publiant saintement l'Evangile de Dieu. » Ce qu'il avait d'abord dit se trouvait amplement démontré; il en vient ensuite à ce qu'il y a de plus respectable : il ne parle plus simplement de l'adoration, comme en premier lieu; il touche à la forme du culte et du sacerdoce. — Mon sacerdoce à moi gît dans le ministère de la prédication; voilà le sacrifice que j'offre. Or, personne jamais ne fait un tort au prêtre de vouloir offrir une victime immaculée. — En parlant de la sorte, il cherchait à relever les esprits, à montrer ses auditeurs comme des victimes pures, tout en se justifiant par l'ordre qu'il avait reçu. — Mon glaive, poursuit-il, c'est l'Evangile, la parole de la prédication; le but que je me propose, ce n'est pas ma propre gloire, l'éclat des honneurs et de la renommée; je veux uniquement « que l'oblation des Gentils soit agréable à Dieu et sanctifiée dans l'Esprit saint. » Je veux que les âmes des disciples plaisent au Seigneur. Ce n'est pas tant pour me faire honneur que pour procurer votre bien, qu'une semblable mission m'est confiée.

2. Et comment l'oblation pouvait-elle devenir agréable? Dans l'Esprit saint; car la foi seule ne suffit pas, il faut de plus les actes de la vie spirituelle, pour que, l'Esprit nous étant une fois donné, nous le gardions sans cesse. Il ne s'agit pas pour nous de bois et de feu, d'autel et de glaive; l'Esprit nous tient lieu de tout. Aussi n'est-il rien que je ne mette en œuvre pour que ce feu divin ne s'éteigne pas; et tel est l'ordre que j'ai reçu. — Pourquoi donc parler à ceux qui savent? — Ce n'est pas une leçon, c'est une exhortation que je leur adresse : comme le prêtre est là debout, alimentant le feu sur l'autel, ainsi je m'efforce d'exciter votre zèle. — Il ne dit pas cependant : Votre oblation; il dit : « L'oblation des Gentils; » et par ce dernier mot il comprend le monde entier, l'universalité des mers et des terres. Il réprime par là l'orgueil de ceux auxquels il parle, il leur persuade d'accepter pour instituteur celui qui ne mettait pas de bornes à son apostolat.

Et c'est ce qu'il disait dès le principe : « Je suis redevable à toutes les nations, aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants. » Il poursuit ici : « J'ai donc ma gloire auprès de Dieu dans le Christ Jésus. » Comme il venait de se montrer extrêmement humble, il relève le ton de son discours ; et c'est toujours pour leur bien, pour qu'ils ne méprisent pas son ministère.

En paraissant même se glorifier, il n'oublie pas sa modestie habituelle, comme on le voit par les expressions qu'il emploie : « J'ai ma gloire, » j'ai sujet de me glorifier, non en moi-même ni dans mes propres efforts, mais dans la divine grâce. « Car je n'oserais vous rien dire que le Christ n'ait accompli par moi pour soumettre les nations au joug de la foi, par la parole et par les actes, par la vertu des miracles et des prodiges, par la puissance de l'Esprit de Dieu. » Vous ne pourriez pas prétendre néanmoins que je parlerais ainsi par jactance ; ce sont là réellement les signes de mon sacerdoce, les nombreux témoignages que je puis donner de l'imposition des mains. Ce n'est pas ici la robe traînante, la mitre ou la tiare, ni les clochettes d'or des prêtres de l'ancienne loi ; les signes que je donne sont tout autrement expressifs et redoutables. On ne peut pas dire de moi qu'ayant reçu l'imposition des mains je n'ai pas exécuté ce qui m'était commandé ; mais ce n'est pas ici mon œuvre, c'est celle du Christ. Je ne me glorifie donc pas de choses vulgaires, je me glorifie d'un bien spirituel. Voilà ce que j'entends par cette gloire que je mets en Dieu. Que j'aie réellement accompli ma mission, que mes paroles ne soient pas empreintes de jactance, les miracles le prouvent assez, et de plus la conversion des Gentils. « Non, je n'oserai parler de rien que le Christ n'ait opéré par moi pour la conversion des Gentils, soit par la parole, soit par les actes, en vertu des signes et des prodiges, dans la puissance de l'Esprit de Dieu. » Comme il s'applique à montrer partout l'action divine, à s'effacer lui-même ! — Que je parle ou que j'agisse, que j'opère même des miracles, c'est Dieu, c'est l'Esprit saint qui fait tout. — Voilà de quelle manière il proclame la dignité de l'Esprit. Voyez-vous comme tout ici l'emporte sur les choses anciennes, comme tout nous frappe d'un plus religieux effroi, sacrifice, oblation, symbole?

Quand il dit, en effet : « Par la parole et par les actes, par la vertu des signes et des prodiges, » il rappelle la doctrine enseignée, la divine philosophie de l'Evangile, la sublimité des œuvres et le nouveau genre de vie, les morts ressuscités, les démons chassés, la lumière rendue aux aveugles, le libre mouvement aux boîteux, et tant d'autres prodiges, qui tous étaient opérés par l'Esprit saint. Une chose les résume et les atteste toutes, la multitude des croyants. C'est pour cela qu'il ajoute : « De telle sorte qu'à partir de Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, j'ai répandu de tout côté l'Evangile du Christ. » Il énumère les villes et les contrées, les races et les peuples, soit qu'ils obéissent aux Romains, soit qu'ils appartiennent aux barbares. Ne vous bornez pas à nommer, je vous prie, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce ; songez aux nations que vous laissez en arrière, aux Sarrasins, aux Perses, aux Arméniens, aux autres nations barbares. Vous l'avez entendu, Paul a prêché de tous les côtés ; ne vous contentez donc pas de suivre le chemin direct, parcourez aussi de la pensée l'Asie australe. Avec un mot, il traverse des nuées de miracles : « Par la vertu des signes et des prodiges. » Avec un mot, il embrasse également des cités, des peuples, des régions sans nombre : « De tout côté, » a-t-il dit, évitant ainsi tout ce qui sentirait l'ostentation, ne voulant pas que les hommes eussent de lui des pensées avantageuses. Il avait dit au début : « Afin d'obtenir parmi vous quelque fruit, comme dans le reste des nations ; » *Rom.*, I, 13; mais il pose ici la nécessité du sacerdoce. Ayant parlé avec sévérité, il laisse mieux apercevoir sa puissance. Au lieu donc de dire simplement : « Comme dans le reste des nations, » il désigne les régions parcourues, usant de tous les moyens pour réprimer l'orgueil des Juifs. Il ne dit pas non plus qu'il a prêché l'Evangile, il dit qu'il l'a répandu partout, qu'il en a rempli toutes les contrées. « M'attachant néanmoins, ajoute-t-il, à publier l'Evangile dans les pays où le Christ n'avait pas encore été nommé. »

3. Remarquez de nouveau la force de l'expression : en évangélisant et convertissant tant de peuples, Paul évite d'aller vers ceux à qui l'Evangile est déjà connu, tant il s'abstient avec soin de paraître s'approprier les disciples des autres, ou de travailler pour son propre honneur. Il instruisait donc de préférence ceux qui n'avaient pas entendu la parole sainte. Observez qu'il ne dit pas : Dans les pays où l'on ne croyait pas encore; mais bien : « Où le Christ n'avait pas même été nommé; » parole autrement significative. — Et pourquoi l'Apôtre agissait-il ainsi? — « Pour ne pas bâtir sur le fondement des autres. » En le disant, il se montre exempt de toute vaine gloire, il leur apprend qu'il n'est pas mu par le désir de briller, qu'il ne leur écrit pas pour se faire honneur auprès d'eux, qu'il veut uniquement remplir son ministère, s'acquitter de son devoir sacerdotal, travailler à leur salut. S'il considère comme lui étant étranger le fondement posé par les apôtres, ce n'est pas une question de personnes, cela ne tient pas non plus à la nature de la prédication, et n'a trait qu'à la récompense méritée. Ce n'est que sous ce dernier rapport, en effet, que la prédication des autres peut lui demeurer étrangère; il n'avait pas à réclamer une part dans la récompense des travaux qu'ils avaient accomplis. Il déclare ensuite qu'il y a là une prophétie réalisée : « Selon cette sentence de l'Ecriture : Ceux à qui ces choses n'avaient pas été prédites, les verront; ceux qui n'en avaient pas entendu parler en seront instruits. »

Grande réserve de saint Paul envers les autres apôtres.

Le voyez-vous courir aux plus pénibles travaux, aux sueurs les plus abondantes? « Voilà pourquoi j'étais toujours empêché de venir vers vous. » C'est la pensée du commencement qui reparaît à la fin, puisqu'il disait alors : « Je me suis souvent proposé de me rendre auprès de vous; mais j'en ai été empêché jusqu'à ce moment. » *Rom.*, I, 13. Il signale ici la cause de cet empêchement, non une fois seule, mais plusieurs fois. « Je me suis souvent proposé de me rendre auprès de vous, » avait-il d'abord dit; et maintenant : « J'étais toujours empêché de venir auprès de vous. » Ces tentatives reitérées prouvent l'ardeur de son désir. « N'ayant plus aujourd'hui de motif qui me retienne dans ces contrées. » Vous pouvez remarquer encore qu'il n'entre nullement dans sa pensée de s'attirer leur estime en leur écrivant, en leur témoignant le désir de les visiter. « Et souhaitant depuis plusieurs années de vous aller voir, j'espère qu'en me rendant en Espagne, je vous verrai lors de mon passage, et que vous me conduirez dans ce pays, après que la satisfaction de vous entretenir m'aura été donnée. » Il eût paru les mépriser s'il leur avait fait entendre qu'il se rendait auprès d'eux n'ayant plus ailleurs d'occupation véritable. Aussi leur renouvelle-t-il l'expression de sa charité : « Désirant ardemment depuis plusieurs années me rendre auprès de vous. » Ce n'est pas le manque d'occupation certes, c'est ma vive affection pour vous qui m'inspirait un semblable désir, ce dessein nourri depuis si longtemps dans mon âme. — De peur que cela même ne leur donne des pensées d'orgueil, il prend soin de les retenir dans la limite de la modestie, quand il ajoute : « En partant pour l'Espagne, j'espère qu'il me sera possible de vous voir au passage. » Cette parole a pour but une leçon d'humilité; il veut en même temps leur témoigner son affection et réprimer leur amour-propre.

Ce sont là des traits qu'il sème souvent dans ses épîtres. En ce même endroit, pour qu'ils n'aient pas à dire qu'il va les voir comme les trouvant sur son chemin, il ajoute encore : « Afin que vous me conduisiez dans ce pays; » et de la sorte vous me serez témoins que la nécessité me pousse, et nullement le mépris pour vous, à continuer mon voyage. Comme cela néanmoins devait leur causer quelque tristesse, il y porte un remède plus doux en disant : « Si la satisfaction de vous entretenir m'est d'abord accordée. » S'il parle de son voyage, c'est pour montrer qu'il ne cherche pas à les flatter; mais cette satisfaction qu'il se promet prouve aussi combien il attache de prix à leur amour, combien il les aime lui-même. Cette satisfaction n'est par là-même que partielle et ne saurait jamais arriver à la satiété, encore moins au dégoût; car tel est

au fond le sens du texte. Remarquez de nouveau l'expression de son amour : quoique pressé d'arriver au terme de son voyage, il ne les quittera pas qu'il n'ait eu cette satisfaction. La vivacité même des expressions corrobore la force de ce sentiment. Il ne parle pas d'une entrevue, il parle d'une satisfaction profonde, imitant le langage de l'amour paternel. Au début de sa lettre, il espérait « obtenir quelque fruit ; » maintenant il compte être « satisfait : » c'est toujours un puissant attrait qui se manifeste. Leur plus grand éloge sera de lui procurer ce fruit par leur obéissance ; ici nous voyons éclater son amour. Il disait également aux Corinthiens : « Pour que vous me conduisiez partout où je voudrai me rendre. » I *Cor.*, XVI, 6. A chaque instant, il témoigne pour ses disciples une incomparable affection. De là cette identité de sentiments qui frappe soit au commencement soit à la fin de ses lettres.

4. Comme un père plein de tendresse aime son fils unique, ainsi Paul aimait tous les fidèles. C'est pour cela qu'il disait : « Quelqu'un est-il infirme sans que je le sois avec lui? Quelqu'un est-il scandalisé sans que je brûle? » II *Cor.*, XI, 29. C'est bien là le caractère dominant du véritable docteur. Ce qui le prouve, c'est la parole du Christ à Pierre : « Si tu m'aimes, pais mes brebis. » *Joan.*, XXI, 17. Quand on aime le Christ, en effet, on aime son troupeau. Et Moïse lui-même ne fut mis à la tête des Juifs qu'après avoir manifesté son dévouement pour ce peuple. David avait donné des preuves éclatantes de ce même dévouement lorsqu'il fut élevé sur le trône. Bien jeune encore, il gémissait tellement sur les malheurs de sa nation qu'il exposa sa vie dans la lutte où le barbare tomba sous ses coups. Quoiqu'il eût dit d'avance : « Que donnera-t-on à celui qui tuera cet étranger? » I *Reg.*, XVII, 26, ce n'est pas la récompense qu'il envisageait ; il voulait seulement inspirer la confiance, obtenir qu'on lui permît de se mesurer avec cet ennemi. Lorsqu'après avoir remporté la victoire, il vint se présenter au roi, pas un mot ne fut dit par lui touchant la récompense. Samuel n'aimait pas moins le peuple ; et de là ce qu'il disait : « Dieu me garde de commettre ce péché, que je cesse de prier pour vous. » I *Reg.*, XII, 23. Tel était Paul ; ce n'est pas assez dire, il brûlait d'un amour encore plus ardent envers tous ceux qui lui étaient soumis. Aussi l'affection qu'il inspirait à ses disciples allait au point qu'il pouvait prononcer cette parole : « Vous auriez arraché vos yeux, si c'était possible, pour me les donner. » *Galat.*, IV, 15. Nous comprenons maintenant pourquoi Dieu réprimandait les maîtres des Juifs plus vivement que les autres. « O pasteurs d'Israël ! est-ce que les pasteurs se paissent eux-mêmes? ne doivent-ils pas paître les brebis? » *Ezech.*, XXXIV, 2-3. Mais ils font le contraire. « Vous mangez le lait, vous vous couvrez de la laine, vous tuez ce qu'il y a de plus gras ; vous ne paissez pas les brebis. »

Le Christ nous présentant en lui-même le modèle du bon pasteur, tenait ce langage : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, X, 11. C'est ce que David a fait en bien des circonstances, notamment lorsque le ciel frappait tout le peuple d'une si terrible colère ; car, tandis que la mort sévissait autour de lui, il s'écriait : « C'est moi le pasteur qui suis coupable, c'est moi le pasteur qui ai commis l'iniquité ; mais eux, qui sont le troupeau, qu'ont-ils fait? » II *Reg.*, XXIV, 17. Quand il fut question de choisir le genre de supplice, il n'opta ni pour la famine ni pour la guerre, il opta pour la mort que Dieu lui-même envoie, pensant que les autres seraient épargnés, et que le châtiment tomberait sur lui de préférence. Cela n'ayant pas lieu, il gémit et se lamente : « Que votre main s'étende sur moi ; » si ce n'est pas assez, « qu'elle s'étende sur la maison de mon père. C'est moi le pasteur qui ai péché. » Cela revient à dire : Alors même que les autres auraient péché, je dois en porter la faute, ne les ayant pas corrigés : coupable, je dois être puni. — C'est pour aggraver son crime, qu'il se donne ici le titre de pasteur. Voilà comment il apaisa le courroux céleste et obtint que la sentence fût changée. Telle est la puissance de la confession. « Le juste, dès le commencement de son discours, est son propre accusateur. » *Prov.*, XVIII, 17. Telle est aussi la sollicitude d'un pasteur dévoué.

A la vue des victimes qui succombaient, celui-

là sentait ses entrailles déchirées, comme s'il avait vu mourir ses propres enfants; il demandait donc que la vengeance tombât sur sa tête. Il eût fait cette prière aussitôt que le fléau s'était déchaîné, s'il n'avait pas espéré en subir les atteintes; voyant ensuite que cela n'avait pas lieu, il ne put supporter le malheur de son peuple, il fut encore plus tourmenté qu'à la mort d'Amnon son premier-né; car alors il ne demanda pas de mourir lui-même, tandis qu'il demande ici de mourir avant les autres. Voilà ce que doit être un chef : il faut qu'il sente les malheurs d'autrui plus encore que les siens. David exprime le même désir à la mort d'un autre enfant, comme pour vous apprendre qu'il amait d'un même amour ses enfants et son peuple. Le jeune homme s'était montré bien mauvais et bien perfide; le père néanmoins s'écriait : « Qui me donnera de mourir pour toi? » II *Reg.*, XVIII, 33. — Que dites-vous, ô saint prophète, ô le plus doux des hommes? Votre fils cherchait à vous tuer, il vous avait jeté dans une interminable série d'infortunes; et, quand il est exterminé, quand vous avez remporté la victoire, vous implorez la mort? — Sans nul doute, répond-il; mes armées n'ont pas triomphé pour moi, je subis une guerre bien plus cruelle qu'auparavant, mes entrailles sont tout autrement déchirées à cette heure. — Voilà des hommes qui prenaient souci de ceux qui leur étaient confiés.

5. Mais le bienheureux Abraham témoignait même une vive sollicitude pour ceux dont il n'avait nullement la charge, il ne craignait pas de s'exposer pour eux aux plus grands périls. Qu'il n'agît pas ainsi uniquement pour le fils de son frère, et qu'il éprouvât le même dévouement pour les habitants de Sodome, on le voit par la persistance qu'il mit à poursuivre les Perses jusqu'à ce qu'il eût délivré tous les captifs. Il avait certes le droit de se retirer après avoir repris son neveu; mais il ne le voulut pas : il témoigna envers tous la même sollicitude. C'est ce qu'il montra de nouveau dans la suite. Leur ville n'était pas alors assiégée par les ennemis, c'était la colère du ciel qui allait la bouleverser de fond en comble; il fallait la secourir, non plus par la force des armes ni par le courage dans les combats, mais bien par la prière; et voilà que le Patriarche y porte la même ardeur que s'il eût dû périr lui-même. Ce n'est pas une fois, ni deux, ni trois seulement, c'est à plusieurs reprises qu'il se présente à Dieu, qu'il a recours à la nature, en disant : « Je ne suis que terre et cendre. » *Genes.*, XVIII, 27. Les sachant voués à la vengeance divine par leurs propres péchés, il tâche de les sauver par le mérite des autres. Voilà pourquoi Dieu disait : « Pourrai-je cacher à mon serviteur Abraham ce que je dois faire? » C'est nous enseigner combien le juste est l'ami des hommes. Celui-ci n'eût pas cessé de prier si Dieu ne s'était désisté le premier. Il semble prier pour les justes, et tout est dans l'intérêt des pécheurs.

Les âmes pures sont pleines de douceur et de bonté, elles prient pour les étrangers en même temps que pour les leurs, leur pitié s'étend jusqu'aux animaux eux-mêmes. C'est ce qu'un sage affirmait : « Le juste s'apitoie sur la vie des animaux qui sont à son service. » *Prov.*, XII, 10. Plaignant les animaux, combien plus ne plaindra-t-il pas les hommes? Puisque j'ai parlé des animaux, je vous prie de songer à ce qu'endurent les bergers de la Cappadoce pour l'entretien et la défense de leurs troupeaux. Parfois ils demeurent jusqu'à trois jours ensevelis sous la neige. On dit que ceux de la Lybie ne subissent pas de moindres souffrances, errant des mois entiers dans ces affreux déserts où fourmillent les bêtes féroces. Si des êtres sans raison sont l'objet de tels soins, aurons-nous bien quelque excuse, nous qui, ayant à notre charge des âmes douées de raison, dormons d'un si profond sommeil? Pouvons-nous jamais être exempts de tout souci, goûter un complet repos? Ne faut-il pas être toujours sur ses gardes, toujours en mouvement, toujours prêt à supporter la mort pour les brebis spirituelles? Ne savez-vous pas qu'autour d'elles rôdent des loups beaucoup plus acharnés et plus terribles que ceux des forêts? Ne réfléchissez-vous pas en vous-même quelle âme il faut avoir pour accepter une telle charge?

Mais les hommes qui gouvernent une nation,



n'ayant à pourvoir qu'à des intérêts terrestres, ne craignent pas de veiller la nuit comme le jour; et nous qui devons combattre pour le ciel, nous dormons le jour comme la nuit! Qui pourra nous soustraire au châtiment que mérite une telle conduite? Notre corps devrait-il être haché, devrions-nous affronter mille morts, ne devrions-nous pas y courir comme à la plus belle fête? Que les brebis l'entendent, aussi bien que les pasteurs, afin d'exciter le zèle de ces derniers et d'affermir leur courage, mais en leur témoignant seulement une entière obéissance. C'est ce que Paul prescrit : « Obéissez à ceux qui vous dirigent et soyez-leur soumis; car ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte un jour. » *Hebr.*, XIII, 17. Cette vigilance implique des fatigues, des soucis et des périls sans nombre. Le bon pasteur, en effet, celui qui est tel que le Christ le désire, peut se comparer à plusieurs martyrs. Un martyr ne meurt qu'une fois pour son maître : le pasteur qui se montre ce qu'il doit être, meurt mille fois pour le troupeau, demeure exposé chaque jour à la mort.

Connaissant donc notre labeur, aidez-nous de vos prières, de vos ardentes sympathies, de votre pieuse affection; et nous vous serons un sujet de gloire, comme vous le serez pour nous. Vous avez compris pourquoi le Sauveur avait confié son Eglise au coryphée des apôtres, celui de tous qui l'aimait le plus : il s'était assuré de cet amour par une triple question, afin de vous apprendre qu'il mettait au-dessus de tout autre témoignage la charité qu'on a pour lui, par la raison qu'elle exige une âme forte et généreuse. Je parle ainsi des bons pasteurs, et non de moi-même ou de ceux qui me ressemblent; je parle de ceux qui nous rappellent un Paul, un Pierre, un Moïse. Voilà qui nous devons imiter, soit que nous commandions, soit que nous obéissions; chacun peut remplir le rôle de pasteur, dans sa maison, auprès de ses amis, de ses domestiques, de sa femme et de ses enfants. Si nous employons de la sorte notre vie, nous entrerons en possession de tous les biens; et puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et la charité...

HOMÉLIE XXX.

« Maintenant je pars pour Jérusalem, portant aux saints des aumônes; car la Macédoine et l'Achaïe ont jugé bon de faire une collecte en faveur des saints qui sont à Jérusalem. C'est un acte spontané, et qui de plus acquitte une dette. »

1. Paul venait de dire : « Je n'ai plus de motif qui me retienne dans ces contrées, et depuis bien des années j'ai le vif désir d'aller vous voir. » Or, comme il devait encore retarder ce voyage, pour ne pas paraître les avoir leurrés, il donne la raison de ce nouveau retard : « Je pars pour Jérusalem. » C'est bien une excuse qu'il présente; mais il se propose encore un autre but, celui de les engager à faire l'aumône et de les rendre plus vigilants. Si telle n'eût pas été sa pensée, c'était assez de dire : « Je pars pour Jérusalem. » Mais non, il indique aussitôt la cause de cette excursion : « Je vais porter des secours aux saints. » Il appuie même sur ses paroles, il fait tout un raisonnement, il déclare qu'ils acquittent une dette : « Si les Gentils ont participé aux richesses spirituelles des Juifs, ils doivent en retour les secourir de leurs biens temporels. » C'est engager les Romains à pratiquer la même charité. Il faut admirer ici la sagesse de l'Apôtre, dans la manière dont il a su donner ce conseil; on devait mieux l'accepter qu'une exhortation directe. Les Romains, en effet, auraient regardé comme une injure que la conduite des Corinthiens et des Macédoniens leur fût proposée comme modèle. Voici comment il exhorte les fidèles de Corinthe : « Je veux que vous sachiez, mes frères, de quelle grâce le Seigneur a favorisé les Eglises de Macédoine. » II *Cor.*, VIII, 1. Puis il intervertit les rôles en disant : « Le zèle que vous avez témoigné a stimulé les autres en grand nombre. » *Ibid.*, IX, 2. Il avait également offert l'exemple des Galates : « Ce que j'ai prescrit aux Eglises de Galatie, faites-le vous-mêmes. » I *Cor.*, XVI, 1.

Il n'agit pas ainsi vis-à-vis des Romains, il y met plus de ménagement. Voilà comment il procède encore au sujet de la prédication, quand il dit : « Est-ce du milieu de vous qu'est sortie la

parole de Dieu, ou n'est-elle parvenue qu'à vous? » *Ibid.*, XIV, 36. Rien n'est fort comme le zèle. Aussi Paul revient-il sans cesse sur ce point; il a dit plus haut: « Comme je le prescris dans toutes les Eglises; » *Ibid.*, VII, 17, et plus haut encore: « Comme je l'enseigne constamment dans l'Eglise toute entière. » *Ibid.*, IV, 17. Il disait aux Colossiens: « L'Evangile de Dieu fructifie et s'étend dans le monde entier. » *Coloss.*, I, 6. C'est le langage qu'il tient maintenant à propos de l'aumône. Et remarquez la magnificence des expressions qu'il emploie: il ne dit pas simplement qu'il va porter l'aumône; c'est un ministère qu'il va remplir. Quelle grande chose ne doit-ce pas être, puisque Paul en est chargé, et que le docteur de l'univers, sur le point de se rendre à Rome et le désirant ardemment, subordonne son désir à ce ministère? « La Macédoine et l'Achaïe ont jugé bon, » ont résolu d'un plein consentement, « de faire participer un peu. » Ce n'est plus une aumône, c'est une participation, et même une participation légère; ce que l'Apôtre ajoute pour ne pas blesser ses auditeurs. Observez encore qu'il ne parle pas simplement des pauvres; il dit: « Les pauvres des saints, » les recommandant ainsi doublement par leur vertu et leur indigence. Ce n'est pas même assez; il déclare que les bienfaiteurs acquittent une dette; il montre ensuite de quelle façon ils sont débiteurs: « Si les Gentils ont participé aux richesses spirituelles des Juifs, ils doivent en retour les secourir de leurs biens temporels. »

Saint Paul se charge des aumônes des fidèles.

Le Christ est d'abord venu pour son peuple, toutes les promesses avaient été faites aux Juifs, d'eux est venu le Sauveur, comme il le disait lui-même: « Le salut vient des Juifs; » *Joan.*, IV, 22; de là les apôtres, et les prophètes, toute sorte de biens. C'est donc avec eux que le monde a participé. — S'ils vous ont communiqué des biens d'un ordre supérieur, si vous êtes venus prendre place à la table dressée pour eux, selon la parabole de l'Evangile, vous devez à votre tour leur faire part de vos richesses matérielles. — Encore ici le mot dont il se sert exprime un ministère; il semble élever les fidèles au rang du diaconat, ou de ceux qui recueillent les impôts des rois. En parlant des choses matérielles, Paul n'en fait pas la propriété de ceux qui les possèdent, il n'emploie pas là le pronom possessif, comme il l'avait fait à propos des biens spirituels: c'est nous enseigner que les choses de la terre sont communes à tous, que tous doivent y participer, dans les desseins de la Providenee, et non point seulement ceux qui les ont en leur pouvoir. « Lors donc que j'aurai rempli cette mission et que j'aurai consigné là ce fruit de la charité... » Quand je l'aurai déposé dans le trésor royal, semble-t-il dire, dans un lieu sûr et sacré... Au lieu d'appeler ce secours une aumône, il l'appelle un fruit, pour nous faire comprendre qu'il tourne à l'avantage de ceux qui l'ont accordé. « Je passerai par votre ville en me rendant en Espagne. » Voilà qu'il nomme de nouveau ce pays, laissant éclater l'amour actif et fervent dont il est animé pour ceux qui l'habitent. « Or, je sais qu'en venant au milieu de vous, je vous porterai la plénitude des bénédictions de l'Evangile du Christ. » Que faut-il entendre par cette plénitude de bénédictions? Ou bien l'abondance des secours matériels, ou mieux celle des bonnes œuvres. Le plus souvent il désigne l'aumône par le nom de bénédiction, comme dans ce passage: « Que ce soit une bénédiction, et non un acte d'avarice. » II *Cor.*, IX, 5. C'était l'ancien usage de la nommer ainsi. En ajoutant le mot évangile, il nous autorise à déclarer qu'il ne parle pas uniquement des richesses, et qu'il entend par là tous les biens sans distinction. Voici ce qu'il veut dire: Je sais qu'en arrivant je vous verrai fidèles à tous vos devoirs, pleins de bonnes œuvres, dignes de tous les éloges conformément à l'Evangile. — C'est encore une admirable manière de leur donner ses conseils, qu'il déguise sous la forme d'une louange anticipée. Quand il ne juge pas devoir employer l'exhortation formelle, il a recours à ce mode de correction. « Je vous conjure donc par Jésus-Christ Notre-Seigneur et par la charité du Saint-Esprit. »

2. Il met encore en avant le Christ et l'Esprit, il ne mentionne nullement ici le Père. Observez-le pour que, lorsqu'il mentionnera seulement le Père et le Fils, ou même le Père



seul, vous ne rejetiez pas le Fils et l'Esprit. Au lieu de nommer simplement la troisième personne, il a dit : « La charité de l'Esprit ; » car l'Esprit a aimé le monde tout comme le Christ et le Père. — Que demandez-vous, ô Paul ? — « Que vous me veniez en aide par les prières que vous adressez à Dieu pour moi, afin que je sois délivré des incrédules qui sont dans la Judée. » Il avait certes un grand combat à soutenir; et c'est à cause de cela qu'il implore le secours de leurs prières. Il ne demande pas de remporter la victoire, il demande d'être délivré, selon le précepte du Christ : « Priez, de peur que vous n'entriez en tentation. » *Matth.*, XXVI, 41. Il annonce par ce langage qu'il doit être assailli par des loups cruels, par des bêtes féroces plutôt que par des hommes. Il veut aussi prouver par là qu'il a fait une chose juste en acceptant ce ministère envers les saints, le nombre des incrédules étant encore si grand qu'il demande d'en être délivré. Ceux qui vivaient parmi tant d'adversaires ne pouvaient manquer de mourir de faim s'ils ne recevaient d'ailleurs un secours efficace. « Et pour que mon ministère à Jérusalem soit favorablement accepté par les saints; » pour que mon offrande leur soit agréable, pour qu'ils acceptent avec plaisir ce qui leur sera donné. Voyez comme il ménage et relève l'honneur des personnes secourues, puisqu'il met tout un peuple en prière pour obtenir que les dons soient accueillis.

Il nous donne encore là une autre leçon, c'est qu'il ne suffit pas de faire l'aumône pour en avoir le mérite devant Dieu; car, lorsqu'on la fait par contrainte, ou par vaine gloire, le fruit d'un bien mal acquis est perdu. « Afin que je vienne ensuite à vous avec joie, si c'est volonté de Dieu. » Il avait dit la même chose en commençant : « Si je puis avoir une occasion favorable, par la volonté de Dieu, pour me rendre auprès de vous. » *Rom.*, I, 10. Il subordonne tout à cette volonté suprême; ce qu'il dit revient à ceci : Je suis dans l'impatience, j'implore ma liberté, pour aller vous voir, et vous voir avec joie, sans emporter la plus légère tristesse. « Pour que je trouve le repos parmi vous. » Nouvelle preuve de sa modestie; au lieu de dire : Pour vous enseigner, pour vous former il dit : « Pour trouver le repos parmi vous. » — Mais c'était là l'infatigable athlète, l'homme de la lutte ; comment cherchait-il donc à se reposer? — C'est une attention gracieuse qu'il a pour eux, il excite leur courage en les faisant participer à ses couronnes, il leur persuade que eux aussi supportent les nobles fatigues du combat. Il ajoute ensuite, comme toujours, la prière à l'exhortation : « Que le Dieu de paix soit avec vous tous. Ainsi soit-il. Je vous recommande Phœbé notre sœur, qui est au service de l'Eglise de Cenchrée. » Comme il honore cette femme! il la nomme avant qui que ce soit, il lui donne le titre de sœur; et ce n'est pas une médiocre gloire d'être appelée la sœur de Paul. Il fait ressortir encore sa dignité en disant qu'elle sert l'Eglise. « Afin que vous la receviez dans le Seigneur, comme il convient aux saints. » C'est-à-dire pour qu'elle trouve chez vous un accueil honorable, par égard pour le Seigneur.

Quand on reçoit quelqu'un avec une telle pensée, c'est toujours avec un grand zèle, alors même qu'on ne recevrait pas un personnage important, et, comme cette femme était de plus une sainte, jugez de quels soins elle dut être entourée. Voilà pourquoi cette parole : « Comme il convient aux saints, » comme doivent être reçues les personnes revêtues de ce titre. Elle a donc un double droit à vos attentions, et parce qu'elle vient au nom du Seigneur, et parce qu'elle est sainte. « Pour que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous. » Quelle discrétion dans cette demande! Il ne dit pas : Procurez-lui la liberté; il se borne à dire : Secourez-la selon votre pouvoir, tendez-lui la main, en tant qu'elle aura besoin de votre secours, et non dans toutes les situations possibles; mais ses besoins seront dans la mesure de votre pouvoir. — Vient ensuite un admirable éloge : « Car elle-même a fait du bien à beaucoup, à moi en particulier. » Voyez quelle prudence : d'abord les louanges, puis l'exhortation, enfin les louanges encore, de telle sorte que les devoirs à rendre à cette bienheureuse se trouvent comme enchassés dans son éloge. Et comment ne pas proclamer bienheureuse celle

Prudence de saint Paul.



qui reçoit un pareil témoignage de Paul, et qui, ayant pu secourir l'Apôtre, a mis la main à la conversion de l'univers? C'est là ce qui domine dans cette vie consacrée au bien; aussi l'éloge finit-il par ce trait : « A moi en particulier. » Qu'est-ce à dire? Au prédicateur de la terre entière, à celui qui a tant souffert, dont le dévouement suffit à des peuples sans nombre. Hommes et femmes, imitons tous cette sainte, et celle qui vient après avec son mari. Qui voulons-nous désigner? « Saluez, continue l'Apôtre, Priscille et Aquilas, mes auxiliaires en Jésus-Christ. » Luc atteste aussi la vertu de ces époux, et d'abord en disant : « Paul demeura chez eux; car ils avaient aussi pour état de faire des tentes; » *Act.*, XVIII, 3-26; et puis lorsqu'il nous montre cette dernière femme gagnant Apollo et lui faisant connaître la voie du Seigneur.

3. Ce sont là de grandes choses sans doute; mais plus grandes encore sont celles que dit Paul. Et que dit-il? Il a commencé par les appeler ses auxiliaires, déclarant ainsi qu'ils ont partagé ses inénarrables fatigues et ses dangers; il ajoute ensuite : « Ils ont exposé leurs têtes pour protéger ma vie. » Ce sont donc vraiment des martyrs! Il est à croire que sous Néron, qui avait donné l'ordre de chasser tous les Juifs de Rome, on était en péril. « Je ne suis pas le seul à leur rendre grâces, toutes les Eglises de la gentilité s'unissent à moi. » Il fait ici l'éloge de l'hospitalité et de la générosité de ces deux fidèles, il proclame qu'en exposant leur sang, ils ont de plus mis au service de tous ce qu'ils possédaient. Remarquez-vous ces nobles femmes? La faiblesse et les entraves de la nature ne les empêchent nullement de courir dans le chemin de la vertu. Il le fallait certes; car « dans le Christ Jésus aucune distinction d'homme et de femme. » *Galat.*, III, 28. Ce qu'il avait dit de Phœbé, il le dit maintenant de Priscille. Voyez plutôt : « Elle a fait du bien à beaucoup, à moi en particulier... Je ne suis pas seul à leur rendre grâces, toutes les Eglises de la gentilité s'unissent à moi. » Pour ne point paraître parler ainsi par adulation, il en appelle à des témoins incomparablement plus nombreux que les personnes dont il est ici question. « Et l'Eglise qui se réunit dans leur demeure. » Ces personnes avaient une réputation si bien établie qu'elles avaient pu faire de leur maison une Eglise, soit en convertissant à la foi tous ceux qui la fréquentaient, soit en l'ouvrant à tous les étrangers. Il n'a pas coutume de donner un nom aussi glorieux à des maisons particulières, si la piété la plus grande et la crainte de Dieu ne s'y trouvent pleinement enracinées; il disait également aux Corinthiens : « Saluez Aquilas et Priscille ainsi que l'Eglise qui est dans leur maison. » I *Cor.*, XVI, 19. Il dit encore à propos d'Onésime : « Paul à Philémon et à sa chère Apphia, ainsi qu'à l'Eglise qui est dans votre maison. » *Philem.*, I, 1-2.

On peut donc se montrer grand et généreux dans l'état du mariage. Voici des personnes mariées qui brillaient du plus pur éclat, malgré l'humilité de leurs occupations, puisqu'elles faisaient des tentes. Leur vertu couvrait tout et les entourait d'une lumière plus rayonnante que celle du soleil. Ni leur art ni leur condition ne jetaient sur eux un nuage; ils avaient cette charité que le Christ désire de nous, lui qui disait : « On ne saurait avoir une charité plus grande qu'en donnant sa vie pour ceux qu'on aime. » *Joan.*, XV, 13. Ils portaient sur eux les signes des vrais disciples; car ils avaient accepté la croix et suivi le Christ. En effet, s'ils témoignèrent ce mâle dévouement à Paul, beaucoup plus le témoignèrent-ils au divin Maître. Pauvres et riches, que tous l'entendent. Si des artisans vivant de leur travail montrèrent une telle munificence que des Eglises entières furent secourues par eux, quelle excuse pourront avoir les riches qui ne jettent pas même un regard sur les indigents? Ces pieux fidèles pour plaire à Dieu, n'épargnèrent pas même leur sang; et vous épargnez de misérables richesses, au détriment de votre âme le plus souvent! — Mais peut-être, si telle fut leur conduite envers celui qui les instruisait, ne traitèrent-ils pas de même les disciples? — Il n'est pas permis de le supposer, puisque les Eglises de la gentilité leur rendent grâces, comme nous l'avons entendu. Ils étaient Juifs sans doute; mais la supériorité de leur foi les portent à secourir les étrangers avec un saint zèle.

Voilà en quoi les femmes surtout doivent se montrer; qu'elles brillent de la beauté de telles œuvres, « et non par l'artifice de leurs cheveux, l'éclat de l'or et la richesse de leurs vêtements. » I *Tim.*, II, 9. Quelle reine jamais reçut autant de gloire, fut aussi bien célébrée que cette femme d'un faiseur de tentes! Elle est dans la bouche de tous les hommes, non pendant dix ou vingt ans, mais jusqu'à ce que le Christ revienne sur la terre; et tous la louent pour des choses qui l'ornent incomparablement mieux que le diadème royal. Qui mettre au-dessus ou même au niveau de celle qui vint en aide à Paul, et qui sauva au péril de ses jours, l'instituteur du monde? Que de reines demeurent dans un éternel oubli; et la femme d'un fabricant de tentes, on en parle dans tout l'univers, ainsi que de cet artisan lui-même : autant le soleil éclaire de contrées, autant en parcourt leur gloire. Les Perses, les Scythes, les Thraces, les peuples qui vivent au bout du monde chantent de concert la philosophie de cette femme et proclament son bonheur. Quelles richesses, quels diadèmes, quels manteaux de pourpre ne rejetteriez-vous pas avec plaisir pour obtenir un semblable témoignage? Il n'est pas non plus permis de dire que ces personnes, si fermes dans les dangers, si généreuses dans l'usage de leurs biens n'avaient peut-être aucun souci de la prédication? Paul les appelle ses auxiliaires et ses coadjuteurs. Non, ce vase d'élection ne rougit pas de déclarer qu'une femme a pris part à son ministère, il s'en fait même honneur; il ne fait pas attention au sexe, il couronne la bonne volonté. Où donc est une parure égale à celle-là? Que sont les richesses au sein desquelles vous nagez? Que devient le soin que vous prenez d'embellir votre visage? et la vaine gloire que devenait-elle aussi? Sachez que l'ornement d'une femme n'est pas ce qui reluit autour de son corps, et qu'il est dans la beauté de l'âme : cet ornement, on ne le quitte jamais, on ne le dépose pas dans un écrin, il est conservé dans les trésors célestes.

4. Considérez le laborieux concours donné par ces personnes à la prédication, la couronne du martyre qu'elles ont cherchée, leurs abondantes aumônes, leur dévouement envers Paul, leur ardent amour pour le Christ; comparez ensuite vos sentiments avec les leurs, le zèle que vous déployez pour les biens de la fortune, les luttes que vous soutenez avec les courtisanes, vos contentions pour des choses de néant, et vous verrez alors ce que furent les saints, ce que vous êtes vous-même. Ou plutôt ne vous bornez pas à cette comparaison, imitez l'exemple d'une femme, mettez de côté ce lourd fardeau de chaume, je veux dire vos somptueux vêtements, revêtez la céleste parure, et comprenez enfin ce qu'étaient les personnes rangées autour de Priscille. Et comment arrivèrent-elles à ce haut degré? Elles donnèrent à Paul une hospitalité de deux ans? et que ne firent pas ces deux années dans leur âme? — Mais que faire me répondrez-vous, je n'ai pas eu l'avantage de posséder Paul? — Vous le posséderez mieux qu'elles ne le possédèrent si vous le voulez bien; ce n'est pas la vue de Paul qui les rendit telles, c'est la parole de Paul. Il dépend donc de vous d'entretenir constamment et Paul et Pierre et Jean, le chœur tout entier des apôtres avec celui des prophètes. Prenez en main les livres de ces bienheureux, appliquez-vous à les lire sans cesse, et vous pourrez avec leur secours devenir semblable à cette femme d'un faiseur de tentes. Ce n'est pas le seul Paul que vous pouvez avoir, c'est le Maître même de Paul; car il parlera par la bouche de son apôtre. Vous avez encore une autre moyen de le recevoir : vous n'avez pour cela qu'à recevoir les saints, à servir ceux qui croient en lui; car en s'éloignant de votre demeure, ils vous laisseront les monuments de la piété. Cette table à laquelle un saint s'est assis, le siége et le lit sur lesquels il s'est reposé, gardent après son départ une mystérieuse influence sur ceux qui les occupent après lui. Quels sentiments de componction ne devait pas éprouver la Sunamite quand elle entrait dans ce cénacle qu'avait habité le prophète Elisée, quand elle voyait la table et le lit de ce grand serviteur de Dieu? quelle piété n'y puisait-elle pas? Si cela n'avait pas été, si une heureuse expérience ne le lui avait pas appris, elle n'aurait pas jeté sur cette couche son enfant mort. Nous-mêmes, après un

On doit lire les épîtres de saint Paul et les livres de la sainte Ecriture.

si long espace de temps, quand nous entrons dans un lieu consacré par la présence, par les chaînes ou par la parole de Paul, nous tressaillons, nous prenons des ailes, et ce que nous voyons nous fait remonter à ces anciens jours : quelles pieuses émotions ne devaient pas éprouver au moment même ceux qui venaient de leur donner l'hospitalité?

N'ignorant pas ces vérités, accueillons les saints, afin que notre maison resplendisse, que les épines en soient retranchées, que cette petite demeure devienne un port; accueillons les saints et lavons-leur les pieds. Vous n'êtes pas meilleure que Sara, ni plus noble, ni plus riche, fussiez-vous reine. Elle avait trois cent dix-huit serviteurs nés dans la famille, à une époque où c'était être riche d'en avoir deux. Et que dis-je, trois cent dix-huit serviteurs? Le monde entier était promis à sa race et lui appartenait en espérance, elle avait pour mari l'ami de Dieu, Dieu lui-même pour protecteur, ce qui valait mieux que toutes les couronnes; malgré cela, quoique entourée de cette splendeur et de cette gloire, elle-même détrempe la farine, prépare tout de ses mains, et puis se tient debout devant ses hôtes comme une servante. Vous n'êtes pas vous non plus, mon frère, plus noble qu'Abraham, qui servait également ses convives, après ses victoires et ses trophées, après avoir été comblé d'honneurs par le roi d'Egypte, après avoir si complétement et si glorieusement battu les rois des Perses. Ne regardez pas à l'humble extérieur des saints qui viennent chez vous, à leur indigence, aux haillons dont ils sont le plus souvent couverts; souvenez-vous plutôt de ces paroles : « Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait... Ne méprisez pas un seul de ces petits enfants; car leurs anges voient à jamais la face de notre Père, qui est dans les cieux, » *Matth.*, XXV, 40; XVIII, 10. Recevez-les avec un joyeux empressement; il n'est pas de bien qu'ils ne vous apportent en vous donnant le salut de la paix.

Au souvenir de Sara joignez celui de Rebecca; voyez cette dernière fournissant de l'eau à l'étranger et l'introduisant dans sa maison, dédaignant toute espèce de faste; c'est ainsi qu'elle obtint la plus belle récompense de l'hospitalité. Vous en obtiendrez une plus belle encore, si vous le voulez bien. Ce n'est pas seulement un fils que Dieu vous donnera pour récompense, c'est le ciel et tous les biens que le ciel renferme, c'est le bonheur d'être délivré de la géhenne et du péché. Oui, précieux, infiniment précieux est le fruit de l'hospitalité. C'est ainsi que Jothor, un barbare cependant, eut pour gendre celui qui commandait avec tant de puissance à la mer; ses filles firent cette excellente capture. Réfléchissez-y, considérez le mâle courage des femmes que nous avons nommées et leur philosophie; vous foulerez alors aux pieds le faste de notre époque, la richesse des vêtements, tous les ornements d'or et tous les parfums: vous rejetterez cette mollesse des attitudes, ces airs étudiés, et vous transporterez à votre âme les soins dont le corps est l'objet, et vous allumerez dans votre cœur les désirs des biens célestes. Une fois possédée de cet amour; vous verrez où sont la boue et la pourriture, vous rirez de ce que vous avez admiré jusqu'ici. Non, elle ne peut pas rechercher ces ornements dérisoires, la femme qui s'est parée des ornements de la vertu.

Après vous être dépouillée de ce que recherchent avec tant d'ardeur les femmes de la halle et celles du théâtre, adonnez-vous à la philosophie, pratiquez l'hospitalité, secourez les saints, aimez la componction et les prières incessantes. Voilà des choses plus belles que les habits dorés, plus dignes de respect que les pierreries et les bijoux; voilà ce qui vous méritera les applaudissements des hommes et les récompenses du Seigneur. C'est ici la décoration de l'église, là est celle des théâtres; l'une a sa place dans les cieux, l'autre convient aux chevaux et aux mules; on adapte encore cette dernière aux morts, tandis que la première resplendit uniquement dans l'âme pure dont le Christ a fait son séjour. Acquérons donc cette beauté spirituelle, afin que nous soyons partout vénérés, et de plus agréables au Seigneur dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

« Saluez mon cher Epénète, les prémices de l'Achaïe dans le Christ. »

1. Beaucoup de ceux-là même qui paraissent les plus zélés, passeraient légèrement sur cette partie de l'Epître, j'en ai la conviction, supposant qu'elle est ici sans importance et qu'elle ne renferme rien de grand : cela leur arriverait aussi, je le pense, par rapport à la généalogie qui se trouve dans l'Evangile ; car, comme ce n'est qu'une suite de noms, ils ne croiraient pas pouvoir en tirer grand profit. Les enfants de ceux qui travaillent aux mines recherchent avec soin les moindres segments d'or; èt des hommes négligent l'or entassé. Pour leur éviter une telle perte, il suffit de ce que nous avons dit quand nous tâchions de les soustraire à leur négligence. Nous avons déjà montré qu'il y a là de précieux avantages à recueillir; les salutations de l'Apôtre nous ont fourni l'occasion d'élever vos âmes! nous allons encore aujourd'hui tenter d'extraire l'or de cette même veine. Sous de simples noms peut se trouver, en effet, un riche trésor. Apprendre pourquoi Abraham, Sara, Israël, Samuel furent ainsi nommés, c'est se préparer les voies aux plus instructives leçons. Il en est de même de l'étude des temps et des lieux. Un esprit attentif trouve là de quoi s'enrichir : tandis que l'indolent ne gagne rien dans les choses même les plus claires. Le nom seul d'Adam nous révèle une philosophie qui n'est pas à dédaigner, tout comme celui de son fils, de sa femme, et de la plupart des autres. Les noms sont des monuments pleins de souvenirs : ils attestent, en même temps que la bonté de Dieu, la reconnaissance des mères; car elles consignaient cette reconnaissance dans les noms des enfants qu'elles avaient conçus par une faveur divine.

Mais à quoi bon disserter maintenant sur les noms, lorsqu'on néglige les plus belles sentences, lorsque tant d'hommes ignorent jusqu'aux titres des Livres saints? Ce n'est pas une raison toutefois d'abandonner une semblable étude. « Vous auriez dû, nous est-il dit, déposer votre argent entre les mains des banquiers. » *Matth.*, XXV, 27. Ne trouverions-nous personne qui voulût s'en charger, faisons ce qui dépend de nous, prouvons qu'il n'est rien d'inutile, que tout est significatif dans l'Ecriture. Si les choses dont nous parlons n'avaient aucune utilité, elles ne seraient pas ajoutées à l'Ecriture, Paul ne les y aurait pas consignées. Mais il y a des hommes tellement lourds et dénués d'intelligence, si peu dignes du ciel, qu'ils déclarent superflus, non-seulement les noms, mais encore les livres entiers, tels que le Lévitique, le livre de Josué et plusieurs autres. Des insensés en sont venus de la sorte à rejeter tout l'Ancien Testament, et, s'avançant dans cette voie funeste, ils ont beaucoup retranché du Nouveau. Plongés dans la vie des sens, ils sont comme troublés par l'ivresse, et nous n'avons pas à nous préoccuper beaucoup de leurs opinions ; c'est à l'ami de la vraie philosophie, à l'auditeur zélé de la parole sainte à comprendre par nos explications que les moindres traits ont un but, qu'il n'en est aucun sans dessein dans l'Ecriture, que l'Ancien Testament nous offre aussi de grands avantages. « Ce sont là, dit Paul, tout autant de figures destinées à notre instruction. » I *Cor.*, X, 11. De là ce qu'il disait encore à Timothée : « Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation; » I *Tim.*, IV, 13; il engage à lire avec attention les écrits des anciens, un homme doué d'une si haute vertu qu'il chassait les démons et ressuscitait les morts. Attachons-nous donc à notre texte. « Saluez mon cher Epénète. » Il est juste de remarquer ici comme l'Apôtre sait distribuer les éloges selon le caractère de chacun. Et ce n'est pas un petit éloge, c'en est un fort grand, au contraire, et qui témoigne d'une haute vertu que cette tendre affection exprimée par Paul, dont le cœur obéissait toujours à la raison, jamais à l'entraînement de la nature.

Vient ensuite un autre éloge : « Il est les prémices de l'Achaïe; » ce qui veut dire ou bien qu'il embrassa le premier la foi, ce qui n'est pas un léger mérite, ou bien qu'il a surpassé tous les autres dans la piété. Aussi, de peur que

cette parole : « Il est les prémices de l'Achaïe, » ne vous fît soupçonner qu'il s'agit là d'une prééminence mondaine, l'Apôtre ajoute aussitôt : « Dans le Christ. » Si dans les choses temporelles celui qui se présente le premier nous paraît grand et célèbre, à plus forte raison doit-il en être de même ici. Il est probable que cet homme était d'une naissance obscure, et l'Apôtre dit ce qu'est la vraie noblesse pour lui en faire honneur. Il déclare qu'il a été les prémices, non de Corinthe seulement, mais de la nation tout entière, qu'il a ouvert aux autres les portes de la foi. Or, ce n'est pas une médiocre récompense qu'on mérite en agissant ainsi; car un homme alors a sa large part dans les vertus que les autres pratiquent, pour avoir eu sur les débuts une influence décisive. « Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé pour vous. » Quoi donc? encore une femme couronnée et proclamée; encore un sujet de honte pour nous, pour les hommes. Je me trompe cependant; loin d'être humiliés, nous avons le reflet de cette même gloire; notre honneur, c'est d'avoir parmi nous des femmes de ce caractère; mais notre confusion, c'est qu'elles nous laissent si loin dans la route du bien. Rendons-nous compte de ce qui fait leur distinction, et nous pourrons bientôt les rejoindre. D'où vient donc leur éclat? Hommes et femmes, écoutez avec attention; cet éclat ne vient pas des bijoux et des autres ornements extérieurs, il ne vient pas d'une suite nombreuse d'eunuques et de servantes, pas plus que des vêtements dorés; il vient uniquement des sueurs versées pour le triomphe de la vérité.

« Elle a beaucoup travaillé pour vous; » elle ne s'est pas contentée de travailler pour elle-même, pour l'accroissement de sa propre vertu, comme le font aujourd'hui beaucoup de femmes, qui jeûnent et couchent sur la dure; elle a travaillé pour le prochain, en accueillant dans leurs courses les apôtres et les prédicateurs. Comment donc a-t-il dit dans une autre circonstance : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner? » I *Tim.*, II, 12. Ce qu'il défend à la femme, c'est de se lever au milieu de l'assemblée, c'est d'occuper la chaire; il ne lui défend pas d'exposer la doctrine. Aurait-il pu dire autrement à celle dont le mari n'est pas chrétien : « Que savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari? » I *Cor.*, VII, 16. Lui aurait-il permis en ces termes d'instruire ses enfants : « Elle se sauvera en élevant des enfants, pourvu qu'ils demeurent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et la modestie? » I *Tim.*, II, 15. Comment Priscille instruisit-elle Apollo? Ce n'est donc pas l'instruction privée que l'Apôtre veut interdire, mais bien la prédication faite en public et qui n'appartient qu'aux docteurs de l'Eglise. Si l'homme à son tour est chrétien et même très-avancé dans la perfection, capable dès lors d'instruire sa femme et de la faire avancer dans la vertu, Paul ne lui défend certes pas cet enseignement et ce zèle. Du reste il n'a pas dit : Elle a beaucoup enseigné; il a dit : « Elle a beaucoup travaillé, » nous apprenant par là qu'à la parole elle a joint l'action, une action multiple et diverse, en affrontant les dangers, en donnant de son bien, en faisant des voyages.

2. Dans ces premiers temps, les femmes déployaient le courage des lions, elles partageaient les labeurs des apôtres dans la prédication de l'Evangile, elles entreprenaient des voyages avec eux, elles se rendaient utiles en toute chose. N'avaient-elles pas également suivi le Christ, en mettant à son service leur fortune et leur dévouement personnel pendant qu'il enseignait? « Saluez Andronic et Junie, mes parents. » Cela me paraît encore un éloge, bien inférieur cependant à celui qui suit. Que va-t-il dire? « Mes compagnons de captivité. » C'est ici la plus belle des couronnes, le témoignage le plus glorieux. Où donc Paul a-t-il subi des chaînes, pour s'exprimer ainsi : « Mes compagnons de captivité? » Il n'avait pas été captif sans doute; mais il avait plus souffert que les captifs, éloigné qu'il était de sa patrie et de sa maison, en butte à la faim, toujours aux prises avec la mort et des tribulations sans nombre. Il n'y a pour le captif qu'une véritable peine, c'est d'être séparé des siens et de perdre la liberté pour tomber dans l'esclavage : ici se présentent à notre pensée des nuées d'épreuves fondant sur ce bienheureux, traîné, poursuivi de toute part, battu de verges,



chargé de fers, assailli de pierres, jeté à la mer, entouré de mille embûches. Les captifs au moins n'ont plus à supporter de lutte après qu'on s'est emparé d'eux, leurs maîtres mêmes pourvoient à tous leurs besoins : pour lui, il vivait sans cesse au milieu des ennemis, il voyait partout la pointe des épées et des lances, partout des combats et des armées rangées en bataille. Or, comme il paraît bien que les personnes dont il parle avaient souvent partagé ses périls, il les appelle à bon droit ses compagnons de captivité. C'est le nom par lequel il désigne ailleurs Aristarque. Puis vient un nouvel éloge : « Ils ont brillé parmi les apôtres. » *Col.*, IV, 10. C'était déjà beaucoup d'avoir exercé l'apostolat; jugez alors combien il les relève en déclarant qu'ils ont brillé parmi les apôtres, brillé par leurs œuvres, on ne saurait en douter, par le bien qu'ils ont accompli. Ciel! quelle ne devait pas être la philosophie de cette femme, pour qu'elle ait été jugée digne des honneurs de l'apostolat?

Là ne s'arrête pas l'apologie, écoutez encore une autre louange. « Ils ont embrassé la foi du Christ avant moi. » Rien de plus glorieux que d'avoir pris les devants dans cette noble carrière. Considérez, je vous prie, combien l'âme de Paul est sainte et pure de toute ostentation. Après avoir acquis une si grande gloire, l'Apôtre se range après les autres; il ne cache pas qu'il n'est venu que le dernier, il ne rougit pas de faire un tel aveu. Et vous en étonneriez-vous, lorsqu'il n'hésite pas à condamner hautement sa vie précédente, et qu'il se traite lui-même de blasphémateur et de persécuteur! Comme il ne pouvait pas les mettre au-dessus des autres, il cherche quelqu'un qui ne soit venu qu'à leur suite, et c'est lui; de là cet éloge qu'il trouve à leur donner : « Ils ont embrassé la foi du Christ avant moi. » Il continue : « Saluez Amplias, qui m'est si cher. » Il loue cet homme encore en faisant éclater son affection pour lui; car l'affection de Paul était toujours selon Dieu et renfermait une foule de biens. Si c'est une grande chose d'être aimé d'un monarque, quelle gloire n'est-ce pas d'être aimé de Paul? On ne pouvait avoir gagné son amour qu'à force de vertu. Quant à ceux qui vivaient dans la corruption et le désordre, non-seulement il ne les aimait pas, mais encore il les frappait d'anathème, comme lorsqu'il dit : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il soit anathème; » I *Cor.*, XVI, 22; et de plus : « Si quelqu'un vient vous enseigner une doctrine différente de celle que vous avez reçue, qu'il soit anathème. » *Galat.*, I, 8.

« Saluez Urbain, mon auxiliaire dans le Christ. » Cet éloge dépasse le précédent, puisqu'il le renferme. « Et mon bien-aimé Stachys. » L'Apôtre lui décerne aussi la couronne de son affection. « Saluez Appelle, qui a fait ses preuves dans le Christ. » Rien n'égale cette louange; c'est dire qu'on est irrépréhensible de tout point, qu'on ne donne aucune prise en ce qui concerne le service de Dieu; c'est déclarer qu'on possède toute vertu. Mais pourquoi Paul ne donne-t-il à personne le titre de seigneur? C'est que les autres valent plus que celui-là; celui-là ne serait qu'un témoignage d'honneur, tandis que les autres attestent la vertu. Paul rend à ceux qu'il salue un hommage qui n'est pas ordinaire, puisqu'il met au même rang les personnes les plus humbles et les personnages les plus élevés. En les saluant les uns après les autres sans distinction, il les honore tous; en accordant un éloge à chacun, il fait ressortir la vertu spéciale que chacun possède : il évite ainsi de provoquer la jalousie par l'honneur qu'il ferait aux uns et qu'il refuserait aux autres, il évite en même temps de faire naître l'indolence et la confusion par des louanges qui seraient les mêmes pour tous, alors que les mérites sont si divers.

3. Voyez-le maintenant revenir à ces femmes admirables. Il dit d'abord : « Saluez ceux qui qui sont de la famille d'Aristobule, Hérodion mon parent, et ceux de la maison de Narcisse. » Il est à croire que ceux-là n'étaient pas comme les précédents, aussi ne les désigne-t-il pas tous par leur nom, et se borne-t-il à les louer simplement de ce qu'ils ont embrassé la foi; ce que signifie cette expression : « Qui sont dans le Seigneur. » Le voici de nouveau saluant les femmes pieuses : « Saluez Tryphène et Tryphose, qui travaillent dans le Seigneur. » Il avait

déjà dit d'une autre qu'elle avait travaillé pour les fidèles; il affirme de celles-ci qu'elles travaillent encore. Ce n'est pas un petit éloge qu'il en fait lorsqu'il déclare qu'elles se consacrent entièrement à ce travail; car il s'agit ici d'un rude labeur, et non d'un travail ordinaire. Quand il en vient à Perside, il ajoute un mot affectueux, la mettant par là-même au-dessus des autres : « Saluez ma chère Perside; » il atteste de plus la grandeur des travaux de cette femme : « Elle a beaucoup travaillé dans le Seigneur. » Voilà comment il les louait selon le mérite de chacun, excitant de plus en plus le zèle par des éloges mérités, relevant même les moindres vertus; il tâche en même temps de le faire naître par des paroles encourageantes, quand il ne s'est pas encore manifesté. « Saluez Rufus, un élu du Seigneur, et sa mère, qui est aussi la mienne. » Là se trouvent également tous les biens, puisque le fils est tel et la mère telle; c'est une maison pleinement bénie, puisque le fruit répond si bien à la racine. Ces derniers mots : « Sa mère, qui est aussi la mienne, » ne sont pas moins significatifs, c'est un beau témoignage de la vertu de cette femme.

Eloges donnés par l'Apôtre à tous les fidèles de l'Eglise de Rome.

« Saluez Asyncrite, Phlégon, Hermas, Patrobe, Hermès, et les frères qui sont avec eux. » Ne regardez pas s'il les nomme sans accompagner leur nom de l'éloge, remarquez plutôt qu'il n'oublie pas de saluer des personnes de beaucoup inférieures aux autres; on ne peut pas même dire que l'éloge n'y soit pas, puisque l'Apôtre les honore du titre de frères; il donne celui de saints à d'autres qui viennent ensuite. « Saluez Philologue et Julie, Nérée et sa sœur, Olympias et tous les saints qui sont avec eux. » Voilà du reste la plus haute des dignités, une gloire ineffable. Après cela, de peur qu'il n'y eût quelque jalousie de ce qu'il avait salué les uns d'une façon et les autres d'une autre, ceux-là nommément et ceux-ci sans les nommer, avec des éloges plus ou moins explicites, il les unit et les confond dans un même sentiment d'amour, également honorable pour tous : « Saluez-vous réciproquement par le saint baiser. » Par ce signe de la paix, il écarte toute pensée pouvant causer le trouble, toute occasion d'animosité; c'est pour que le grand ne méprise pas le petit et que le dernier ne porte pas envie au premier, qu'il leur fait cette recommandation; tout sentiment d'orgueil ou de haine, toute aigreur ou toute inégalité doivent disparaître dans le baiser fraternel. Aussi ne se borne-t-il pas à les prier de transmettre un tel salut, et leur envoie-t-il en même temps celui de toutes les Eglises : « Les Eglises du Christ vous saluent; » non un tel ou tel parmi vous, mais tous indistinctement.

Vous le voyez, cette série de salutations ne nous a pas été d'un médiocre avantage. Que de trésors nous aurions laissés de côté si nous n'avions pas exploré cette partie de l'Epître avec soin et dans la mesure de nos forces! Un homme avancé dans la sagesse et la spiritualité creusera beaucoup plus la mine, y découvrira plus de pierreries. On demande assez souvent pourquoi dans cette lettre il envoie le salut à tant de personnes, ce qu'il n'a fait dans aucune autre; nous répondons à cela qu'il agit ainsi parce qu'il n'a pas encore vu les Romains. — Mais il n'avait pas vu davantage les Colossiens, me dira-t-on, et cependant il ne leur dit rien de semblable. — C'est que les Romains étaient tout autrement célèbres, et beaucoup d'étrangers quittaient leur patrie pour aller habiter Rome, où les attendaient l'éclat et la sécurité d'une capitale. Là se trouvaient donc, jouissant d'un calme profond, quoique dans une sorte d'exil, plusieurs de ceux que Paul avait connus, et qui s'étaient dévoués pour lui dans de graves circonstances; il est bien naturel dès lors qu'il les recommande dans ses écrits. La gloire de l'Apôtre était si grande au moment dont nous parlons, qu'il suffisait d'être nommé dans ses lettres pour se trouver fortement appuyé, tant il inspirait de vénération et même de crainte. Il n'eût jamais dit sans cela : « Elle en a secouru beaucoup, moi en particulier... J'aurais voulu être moi-même frappé d'anathème. » *Rom.*, IX, 3. Il disait aussi, parlant à Philémon : « Quoique je sois Paul, un vieillard, et de plus maintenant prisonnier au nom de Jésus-Christ; » *Philem.*, 9; aux Galates : « C'est moi Paul qui vous le dis... Vous m'avez accueilli comme le Christ même; » *Galat.*, V,

2; IV, 14; aux Corinthiens : « Comme si je ne devais pas venir chez vous, quelques-uns s'enflent de présomption... J'ai proposé ces choses sous mon nom et celui d'Apollo, pour que vous appreniez par notre exemple à ne pas dépasser dans vos sentiments les bornes qui vous ont été fixées. » I *Cor.*, IV, 18-6.

Il résulte clairement de tout cela qu'on avait universellement de lui la plus haute estime. Voulant donc leur procurer honneur et profit, il salue chacun d'eux, en relevant leur mérite autant qu'il le pouvait. L'un est son bien-aimé, l'autre son parent, il en est qu'il désigne par ce double titre, un autre encore est son compagnon de captivité, ou bien son auxiliaire ; celui-ci est un homme éprouvé, celui-là un élu. Parmi les femmes, il en est une qu'il désigne par sa dignité, ne se bornant pas à dire qu'elle sert ; car, ne voulant exprimer que cela, il eût désigné de de même Tryphène et Perside. Il en est donc une qu'il déclare avoir le rang de diaconesse, tandis qu'une autre est la coopératrice de ses travaux, une autre encore sa mère, une autre enfin le modèle des plus rudes fatigues. Paul célèbre la gloire des premiers chrétiens, tantôt en parlant de leur maison, tantôt en les appelant ses frères ; parfois il se borne à les nommer, parfois il ajoute à leur nom le titre de saints ou de prémices, parfois il déclare qu'ils sont avant lui les disciples de l'Evangile ; mais au-dessus de tous il met Aquilas et Priscille. Bien que tous eussent la foi, tous n'étaient pas semblables, ils étaient loin d'avoir droit à la même récompense. Pour stimuler leur ardeur, il ne cache le mérite d'aucun. Quand ceux qui ont le plus travaillé ne sont pas mieux récompensés pour cela, la plupart tombent dans l'indolence.

4. Voilà pourquoi dans le royaume se trouvent différents degrés d'honneur, l'égalité n'est pas absolue parmi les apôtres ; trois ont la prééminence, et, même parmi ces trois, on peut établir une grande distinction. Dieu pousse son attention jusqu'au dernier des êtres. « Une étoile diffère d'une autre étoile en clarté. » I *Cor.*, XV, 41. Tous les apôtres avaient également ce titre, tous devaient être assis sur le trône pour juger, tous s'étaient dépouillés de leurs biens, tous avaient vécu dans la société du Christ ; et cependant le Christ lui-même choisit ces trois, et sur ces derniers encore il laisse entrevoir des distinctions et des supériorités, puisqu'il dit : « Pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous l'accorder, c'est pour ceux à qui Dieu l'a préparé. » *Marc.*, X, 40. Pierre est mis au-dessus de tous, à la suite de cette demande : « M'aimez-vous plus que ceux-ci ? » *Joan.*, XXI, 15. La plus tendre affection était pour Jean. Il sera fait de toute chose un rigoureux examen, et, si peu que vous l'emportiez sur votre frère, Dieu tiendra compte de cette supériorité, quelque minime qu'elle soit. Nous voyons qu'il en était ainsi dès les premiers âges. La justice de Lot, par exemple, n'égalait pas celle d'Abraham. Dans la suite, celle d'Ezéchias ne s'éleva pas au niveau de celle de David. Tous les prophètes étaient justes, mais non au même degré que le fut Jean. Où sont donc ceux qui, devant une telle attention, n'admettent pas l'existence de la géhenne ? Si tous les justes ne doivent pas jouir des mêmes biens, quelque légère que soit la différence, « une étoile différant toujours d'une autre étoile en clarté, » I *Cor.*, XV, 41, comment les pécheurs seraient-ils traités de la même manière que les justes ? C'est une confusion que l'homme ne ferait pas ; Dieu pourrait-il la faire ?

Si vous le voulez bien, je vous montrerai cette distinction, cette rigoureuse exactitude par rapport aux pécheurs, dans l'histoire des événements passés. Voyez : Adam prévariqua, Ève avait prévariqué ; mais leur faute, la même au fond, n'était pas égale ; la peine ne le fut pas non plus. La différence était telle que Paul a pu dire : « Adam ne fut pas séduit, c'est la femme qui fut séduite et transgressa. » I *Tim.*, II, 14. C'était bien la même séduction cependant ; mais le jugement divin y découvre des nuances qui permettent à l'Apôtre de parler ainsi. Caïn à son tour fut châtié ; et Lamech, qui se rendit également coupable d'un meurtre, n'éprouva pas le même sort, quoique le crime de ce dernier fût aggravé de cette circonstance, que l'exemple ne l'avait pas rendu meilleur. Comme il ne s'était pas néanmoins rendu coupable d'un fratricide



en dépit des conseils donnés, comme de plus il n'avait pas attendu qu'on l'accusât et s'était condamné lui-même, loin de répondre impudemment aux questions du Seigneur, il obtint son pardon, tandis que l'autre subit le châtiment, pour avoir fait tout le contraire. Voilà de quelle manière Dieu pèse nos actions. De là vient aussi que les hommes vivant au temps du déluge et les habitants de Sodome ne subirent pas le même genre de supplice. La captivité de Babylone et la persécution d'Antiochus ne font pas moins éclater cette précision des jugements divins, en frappant un même peuple. Là les enfants d'Israel sont captifs pendant soixante-dix ans; ils l'ont été pendant quatre cents. On les a vus réduits à manger leurs propres enfants, accablés sous des fléaux sans nombre, dont ils n'ont pas été délivrés, pas plus que les habitants de Sodome; car il est écrit : « Le sort de Sodome et de Gômorrhe sera moins intolérable que celui de cette cité. » *Matth.*, x, 15.

Si Dieu ne tenait aucun compte ni de nos péchés ni de nos vertus, il serait peut-être permis de dire qu'il n'existe pas de châtiment; mais, s'il a recours à tant de moyens pour nous détourner du désordre et nous ramener au bien, il est évident qu'il châtie les prévaricateurs et qu'il couronne les justes. Considérez maintenant, je vous prie, les anomalies des jugements humains. Les hommes accusent Dieu de ce qu'il montre souvent tant de patience, de ce qu'il ne frappe pas les pervers, les esclaves de la mollesse ou de la violence; et puis, quand il menace de les punir, les voilà qui l'outragent encore et ne cessent de récriminer. Mais, dès que ceci vous irrite, il fallait l'accepter et le louer. O démence, ô stupidité d'une âme bestiale, dégradée par le péché, appesantie par la corruption, incapable de voir autre chose que l'iniquité! C'est l'amour des voluptés terrestres qui produit, en effet, de semblables idées. Si les hommes qui tiennent ce langage voulaient embrasser la vertu, ils croiraient aussitôt à la géhenne, et le doute n'aurait plus de prise sur eux. — Dans quel lieu, me demandera-t-on, sera cette géhenne? — Quel intérêt avez-vous à le savoir? Ce qui vous importe, c'est d'apprendre qu'elle est, et nullement où elle est. Quelques rêveurs la placent dans la vallée de Josaphat, détournant dans ce sens ce qui est dit d'une ancienne guerre. L'Ecriture ne nous enseigne rien de pareil. — Où peut-elle être cependant? me demandera-t-on encore. — A mon avis, complétement hors de ce monde. De même que les princes de la terre relèguent bien loin les prisons et les mines, de même la géhenne est reléguée loin de cet univers.

5. Au lieu de demander où elle est, demandons-nous comment nous pourrons l'éviter. Parce que Dieu ne punit pas ici-bas tous les coupables, ne refusez pas de croire à l'avenir; son amour pour les hommes et sa longanimité nous l'expliquent assez. C'est pour cela qu'il menace et ne sévit pas immédiatement; vous connaissez sa parole: « Je ne veux pas la mort du pécheur. » *Ezech.*, XVIII, 32. Inutile serait cette parole, si ce genre de mort n'existait pas. Rien ne vous vous est plus pénible que de tels discours, je le sais bien; mais rien ne m'est plus doux. C'est sur la géhenne que nos entretiens devraient rouler, à table, au bain, partout; nous ne serions plus abattus par les maux de la terre, amollis par la prospérité. Que pouvez-vous me dire de si terrible? La pauvreté, la maladie, l'esclavage, le corps mis en morceaux? Mais tout cela n'est que risible quand on le compare aux supplices de l'éternité. Me parlerez-vous d'être sans cesse en butte à la faim, d'être aveugle et de mendier depuis sa première enfance? Ce sont des plaisirs que vous me racontez, en comparaison des peines futures. Ne perdons jamais de vue ces pensées; car le souvenir de la géhenne est ce qui nous empêchera de tomber dans la géhenne. N'entendez-vous pas Paul s'écrier : « Ils subiront un supplice éternel loin de la face du Seigneur? » II *Thessal.*, I, 9.

N'avez-vous pas appris ce que fut un Néron, que le même Paul appelle le mystère de l'Antechrist? « Le mystère de l'iniquité travaille déjà. » *Ibid.*, II, 7. Quoi donc? Néron, n'aurait rien à souffrir? ni l'Antechrist, ni le diable? Le diable et l'Antechrist subsisteront toujours; ils ne seraient pas arrêtés dans leur malice, si leur châtiment venait à cesser. — Je l'accorde, me direz-vous; que le châtiment ait lieu, que la gé-

henne existe, c'est évident pour tous; mais les infidèles seuls y tomberont. — Et pour quelle raison, dites-moi? — Parce que les fidèles ont connu le Seigneur. — Et à quoi bon? Si leur vie n'a pas été pure, ils seront, précisément pour ce motif, plus malheureux que les infidèles. « Ceux qui ont péché sans la loi, périront sans la loi; et ceux qui ont péché sous la loi, seront jugés par la loi même... Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'accomplit pas, sera plus sévèrement puni. » *Rom.*, II, 12; *Luc.*, XII, 47. S'il n'est aucun compte à rendre de la vie, si ce que nous avons dit est sans consistance, le diable non plus ne subira pas de châtiment; car il a connu Dieu, et beaucoup mieux que la plupart des hommes; tous les démons le connaissent et tremblent de frayeur, ils voient en lui leur juge. Et cependant ils échapperaient, eux aussi, supposé que notre vie ne dût pas être examinée. Mais elle doit l'être, elle le sera; ne vous faites pas illusion, mes bien-aimés. S'il n'existait pas de géhenne, comment les apôtres seraient-ils constitués juges des douze tribus d'Israël? Paul aurait-il pu dire : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? Combien plus les choses du temps? » I *Cor.*, VI, 3. Qu'on explique encore cette parole du Christ: « Les hommes de Ninive se lèveront dans le jugement, et condamneront cette génération..... Le sort de Sodome sera moins intolérable au jour du jugement. » *Matth.*, XII, 41; XI, 24.

Pourquoi donc jouer dans des choses aussi sérieuses? pourquoi vous tromper et donner le change à votre âme? pourquoi lutter, ô homme, contre la bonté de Dieu? S'il a préparé la géhenne, s'il nous en menace, c'est pour que nous n'y tombions pas, pour que la crainte nous ramène à de meilleurs sentiments. Celui qui supprime tout discours sur ce sujet, ne fait pas autre chose dans son ignorance que pousser les hommes vers l'abîme et les y précipiter en les trompant. Ne dissolvez donc pas les mains qui travaillent pour la vertu, n'aggravez pas la léthargie de ceux qui dorment. Si la multitude vient à se persuader qu'il n'y a pas d'enfer, quand se corrigera-t-elle de ses vices? où verrons-nous désormais l'équité? Je ne compare plus les pécheurs avec les justes, je compare les pécheurs avec les pécheurs. Pourquoi l'un est-il puni, tandis que l'autre ne l'est pas, après avoir cependant commis les mêmes crimes, ou même des crimes encore plus grands? Supposez qu'il n'y ait pas de géhenne, jamais vous ne pourrez résoudre de telles difficultés. Je vous en conjure, par conséquent, renoncez à des propos si ridicules, et fermez la bouche à ceux qui les tiennent devant vous. Oui, l'examen sera poussé jusqu'aux plus légers détails, soit dans les péchés, soit dans les bonnes œuvres. Nous aurons à rendre compte d'un regard impur, d'une parole oiseuse, d'un rire immodéré, d'un affront, d'un mouvement de colère, d'un accès d'ivresse; et, d'un autre côté, un verre d'eau froide, une bonne parole, un pieux gémissement ne seront pas sans récompense; car il est écrit: « Mettez un signe sur le front de ceux qui gémissent et pleurent. » *Ezech.*, IX, 4. Comment donc osez-vous soutenir que le juge qui doit examiner notre vie avec une telle exactitude, nous a vainement et sans motif menacés de l'enfer.

Ne vous perdez pas, je vous en supplie, séduits par cette folle espérance, et ne perdez pas ceux à qui vous parlez. Si vous n'en croyez pas à notre affirmation, interrogez les Juifs, les Gentils, tous les hérétiques; ils vous répondront d'une commune voix qu'il y aura un jugement, des peines et des récompenses. Les hommes ne vous suffisent-ils pas, interrogez les démons eux-mêmes, et vous les entendrez s'écrier : « Pourquoi êtes-vous venu ici nous tourmenter avant le temps? » *Matth.*, VIII, 29. Recueillant tous ces témoignages, détournez votre âme de jouer avec de tels objets, de peur que ce ne soit l'expérience qui lui démontre l'existence de l'enfer; que ce vous soit là plutôt une cause d'amendement, et vous échapperez à ces supplices, et vous acquerrez les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Mais je vous exhorte, frères, à bien observer ceux qui suscitent des divisions et des scandales, contrairement à la doctrine que vous avez apprise; et fuyez leur compagnie. De tels hommes ne servent pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils sont les esclaves de leur ventre; et, par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent les cœurs innocents. »

1. Encore l'exhortation, encore la prière après l'exhortation. Il faut observer les artisans de discordes, a-t-il dit, et repousser leurs inspirations; il ajoute aussitôt: « Le Dieu de la paix écrasera Satan sous vos pieds.... Que la grâce du Seigneur soit avec vous. » Voyez avec quelle douceur il exhorte; il ne prend pas le ton du conseil, il prend celui de la supplication, et cette supplication est accompagnée des plus grands témoignages d'honneur : car elle s'adresse à des frères : « Je vous supplie, frères, » dit-il d'abord; puis il les met sur leurs gardes en leur signalant la ruse de leurs ennemis. Ces ennemis ne se démasquant pas, Paul s'exprime en ces termes: « Je vous supplie de bien observer, » de scruter avec soin, de mettre à nu leurs manœuvres. De qui parle-t-il? De ceux « qui suscitent des dissensions et des scandales, contrairement à la doctrine que vous avez apprise. » Rien ne porte à l'Eglise de plus rudes coups que la division : c'est l'arme la plus dangereuse du diable, c'est là ce qui bouleverse tout. Tant que le corps est uni, l'esprit du mal ne saurait y pénétrer; de la division vient la ruine. Et la division, d'où vient-elle? Des enseignements qui s'élèvent contre ceux des apôtres. Et ces enseignements eux-mêmes, d'où viennent-ils? De ce que l'on est l'esclave du ventre et des autres passions. « De tels hommes, poursuit-il, ne servent pas le Seigneur, mais bien leur ventre. » Ainsi donc, ni les scandales ni les dissensions n'auraient lieu, si l'on n'imaginait pas une doctrine contraire à celle que les apôtres ont donnée; il le dit clairement : « En dehors de la doctrine. » Il n'ajoute pas : Que nous vous avons enseignée; il ajoute : « Que vous avez apprise. » Il prévient de leur part toute objection, en leur rappelant qu'ils l'ont entendue, qu'ils l'ont embrassée. — Et que ferons-nous aux auteurs de ces maux? — Au lieu de répondre : Attaquez-les tous ensemble et repoussez-les, il se borne à dire: « Fuyez leur compagnie. » S'ils agissaient par ignorance ou par erreur, il faudrait les éclairer ; mais comme ils pèchent sciemment, il ne reste qu'à les éviter. Ailleurs l'Apôtre disait de même : « Éloignez-vous de tout frère qui marche désordonnément. » II *Thessal.*, III, 6. Parlant à Timothée touchant l'ouvrier sur l'airain, il fait la même recommandation : « Observez cet homme. » II *Tim.*, IV, 15.

Dissensions et scandales dans l'Eglise de Rome.

Abordant ensuite les coupables, il leur dit le motif pour lequel ils introduisent la discorde : « Ces hommes-là ne servent pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils sont les esclaves de leur ventre. » Il disait également aux Philippiens : « Leur dieu, c'est leur ventre. » *Philipp.*, III, 19. Il me paraît désigner ainsi ceux qui venaient de chez les Juifs, qu'il représente souvent comme adonnés à la gourmandise. Ecrivant à Tite, il disait : « Mauvaises bêtes, ventres paresseux. » *Tit.*, I, 12. C'était bien le vice que le Christ leur reprochait ainsi : « Vous dévorez les maisons des veuves. » *Matth.*, XXIII, 14. Les prophètes les en avaient également accusés : « Mon bien-aimé s'est engraissé, s'est nourri dans l'abondance, et puis il a regimbé. » *Deut.*, XXXII, 15. De là cette exhortation de Moïse : « Quand vous aurez mangé et bu, quand vous serez rassasiés, souvenez-vous du Sauveur votre Dieu. » *Ibid.*, VI, 12-13. Dans l'Evangile, lorsqu'ils disent au Christ : « Quel signe nous montrez-vous? » *Joan.*, II, 18, eux-mêmes, laissant tous les autres de côté, mentionnent la manne : partout nous les voyons subissant le joug de cette passion. Comment donc un frère du Christ ne rougirait-il pas d'avoir de tels maîtres? Voilà d'abord une cause d'égarement ; une autre forme sous laquelle le mal se présente, c'est l'adulation : « Par de douces paroles, ils séduisent les cœurs innocents. » L'expression ne saurait être plus juste, c'est dans les paroles que se trouve la douceur, elle n'est nullement dans l'âme, envahie par la duplicité. Au lieu de dire : Vous séduisent, Paul a dit : « Ils séduisent les cœurs innocents. » Ce n'est pas même assez, à

son gré; de peur que sa parole ne leur soit trop pénible, il ajoute : « Votre obéissance est parvenue aux oreilles du monde entier. » Par de tels procédés, il veut les empêcher de donner dans l'impudence, il les prévient de ses encouragements, il les enlace par la multitude même des témoignages. Je ne suis pas seul à témoigner, j'ai pour moi l'univers entier. Il ne parle pas de leur prudence, il parle de leur obéissance, c'est-à-dire d'une docilité basée sur la conviction et qui suppose la plus grande mansuétude.

« Je me réjouis donc à votre occasion. » Ce n'est pas là un petit éloge. Après l'éloge vient la leçon. De peur qu'en les excusant comme s'ils n'avaient péché que par ignorance, il ne les rende plus indolents, il éveille de nouveau leur attention par ces paroles : « Mais je souhaite que vous soyez sages dans le bien, et simple par rapport au mal. » Voyez comme il les stimule une fois de plus, et sans exprimer aucun soupçon. A peine s'il insinue que quelques-uns d'entre eux ont été séduits. « Que le Dieu de la paix écrase bientôt Satan sous vos pieds. » Comme il vient de mentionner ceux qui causaient des dissensions et des scandales, il appelle Dieu le Dieu de la paix, pour leur donner le ferme espoir qu'ils seront délivrés de ces hommes ; car, s'il aime la paix, il dispersera ceux qui la détruisent. Il ne dit pas : Dieu mettra sous vos pieds; mais bien : « Il écrasera » non-seulement ceux qui provoquent la discorde, mais encore celui qui les guide dans cette lutte impie, Satan. Il l'écrasera « sous leurs pieds, » de telle sorte qu'ils remportent eux-mêmes la victoire et qu'ils aient la gloire du trophée. La circonstance du temps ajoute même à cette consolation, puisque cela doit avoir lieu sur l'heure. C'est une prière en même temps qu'une prophétie. « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. » Arme invincible, muraille qu'on n'ébranle pas, tour qui ne saurait crouler : il met la grâce en avant pour leur inspirer le plus ardent courage. Si vous avez été délivrés des maux les plus terribles, et par la grâce seule, à bien plus forte raison serez-vous délivrés des plus légers, maintenant que vous êtes devenus les amis de Dieu, et que vous avez fait ce qui dépendait de vous.

Le Seigneur ne veut pas de la prière sans les œuvres, ni des œuvres sans la prière.

2. Vous le voyez, il ne veut pas la prière sans les œuvres, ni les œuvres sans la prière. Après qu'il a rendu témoignage de leur obéissance, il prie, nous enseignant par là que les deux choses sont nécessaires, et notre action et celle de Dieu, si nous avons à cœur d'opérer notre salut. Ce n'est pas seulement dans le passé, c'est encore dans le présent, que la grâce nous est nécessaire, malgré tous les mérites acquis. « Timothée mon coadjuteur vous salue. » Les éloges accoutumés reviennent. « Et Lucius, et Jason, et Sosipater, mes parents. » Ce Jason est mentionné dans les Actes des Apôtres, et nous y voyons sa mâle énergie, puisqu'on le conduisit devant les chefs de la ville avec de grandes clameurs. Il est probable que les autres sont également du nombre des fidèles les plus dignes de respect. Paul ne les eût pas sans raison appelé ses parents, ils devaient lui ressembler par la piété. « Je vous salue, moi Tertius qui ai transcrit cette lettre. » Ce n'est pas un mérite peu remarquable non plus d'être le secrétaire de Paul; il ne l'a pas dit néanmoins pour se donner une louange, mais bien pour se faire de sa fonction un titre à leur amour. « Gaïus, mon hôte et celui de toute l'Eglise, vous salue. » Quelle couronne il tresse à cet homme en attestant son hospitalité, en faisant affluer en quelque sorte dans sa maison l'Eglise tout entière ! car il faut entendre ici par hôte celui qui exerce l'hospitalité. En voyant qu'il l'exerce envers Paul, comptez que ce n'est pas là son seul mérite, et qu'il doit avoir fait preuve d'une grande pureté de vie; l'Apôtre n'eût pas autrement accepté d'habiter dans sa maison. Celui qui tâchait de s'élever au-dessus même des préceptes du Christ, n'eût certes pas méconnu cette recommandation que le Sauveur nous a faite d'examiner le caractère de ceux qui peuvent nous recevoir, et de n'avoir égard qu'à la vertu.

« Eraste, le trésorier de la ville, vous salue, et Quartus notre frère. » Ce n'est pas sans intention qu'il dit : « Le trésorier de la ville; » il veut montrer par là comme dans ces mots de son épître aux Philippiens : « Ceux qui sont de la maison de César vous saluent, » *Philipp.*, IV, 22, que la prédication avait déjà gagné des



personnages d'un haut rang; il veut établir en outre que ni les richesses, ni les sollicitudes du pouvoir, ni les autres choses du même genre ne sont réellement un obstacle pour qui a résolu de s'adonner au bien. « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Ainsi soit-il. » Voyez-vous comment tout doit commencer et finir? Tel était le fondement de son épître, tel en est le couronnement. Paul invoque sur eux la mère de tous les biens, et les résume tous avec une parole. Un docteur digne de ce nom ne doit pas seulement des leçons à ses disciples, il leur doit encore le secours de ses prières; de là ce qui est dit : « Pour nous, nous resterons appliqués à la prière et au ministère de la parole. » *Act.*, VI, 4. — Mais qui nous aidera de ses prières, depuis que Paul a disparu? — Vous avez ici les émules de Paul; méritons seulement une telle protection, afin qu'après avoir entendu sur la terre la voix de Paul, nous ayons la joie de voir là-haut l'athlète du Christ. C'est même en l'écoutant que nous obtiendrons de le voir, quoique de loin sans doute; nous le verrons cependant entouré d'une éclatante lumière auprès du trône royal, parmi les hymnes des chérubins et le vol sublime des séraphins. Là nous verrons Paul avec Pierre, à la tête des saints, menant le chœur sacré, et le véritable amour nous sera manifesté.

Si dans la vie présente il aima les hommes au point de consentir à rester avec eux, quand il était au moment d'échapper à cette prison terrestre et de s'en aller avec le Christ, combien plus cet amour ne rayonnera-t-il pas là-haut? Pour moi, c'est là ce qui m'attache à Rome, bien que j'aie tant d'autres sujets de l'exalter, la grandeur et l'antiquité de cette ville, la beauté des édifices et le nombre des habitants, sa puissance et ses richesses, ses vertus guerrières et ses exploits. Mais, laissant de côté tout le reste, je proclame les Romains heureux, parce que Paul leur écrivit de son vivant, parce qu'il les a tellement aimés, parce qu'ils ont entendu sa parole et recueilli son dernier soupir. Voilà ce qui fait la gloire de cette ville, beaucoup plus que tous les autres avantages. Telle qu'une personne grande et forte, elle a deux yeux qui lancent des éclairs, les corps de ces deux saints. Le ciel brille d'une moins vive lumière, quand le soleil est dans toute sa splendeur, que la ville de Rome avec ces deux flambeaux, dont les rayons éclairent le monde. De là s'élèvera Paul, de là s'élèvera Pierre. Frémissez à la pensée du spectacle que Rome aura sous les yeux, Paul sortant tout à coup avec Pierre du monument qui le tenait renfermé, et porté dans les airs à la rencontre du Seigneur. Quelle rose cette ville n'offrira-t-elle pas au Christ? de quelle couronne n'est-elle pas ornée? de quelle chaîne d'or n'est-elle pas ceinte? quelles sources elle a! Voilà pourquoi je l'admire, et non à cause de ses trésors, de ses colonnes, de tous ses autres ornements : là sont les deux colonnes de l'Eglise.

3. Qui me donnerait maintenant d'embrasser le corps de Paul, de coller ma bouche sur sa tombe, de contempler la poussière de ce corps qui complétait par ses souffrances celles du Christ, qui portait les stigmates de la croix, qui disséminait partout la parole évangélique? Oui, je voudrais voir la poussière de ce corps au moyen duquel il parcourait le monde entier, la poussière de cette bouche par laquelle le Christ parlait, d'où sortait une lumière plus brillante que celle des éclairs, une voix plus terrible aux démons que celle de la foudre : de cette bouche qui laissait échapper ce cri sublime : « J'appelle sur moi l'anathème, s'il le faut pour le salut de mes frères; » *Rom.*, IX, 3; qui parlait devant les rois, et n'était jamais confondue; qui nous a révélé Paul, et le maître de Paul? Non, le tonnerre ne nous effraie pas comme cette voix effrayait les démons. Elle les traîna captifs, elle purifia la terre entière, elle fit disparaître les maladies, chassa les vices, ramena la vérité, eut le Christ pour constant auxiliaire et retentit toujours avec son pouvoir. Ce qu'étaient les chérubins, la voix de Paul le fut : de même que le Christ était porté sur ces puissances, de même il l'était sur la langue de Paul. Elle était vraiment digne d'être le véhicule du Christ; elle s'élançait à d'incompréhensibles hauteurs comme les séraphins.

Et quoi de plus élevé qu'une voix capable de tenir ce langage : « Je suis certain que ni les



anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni le sommet, ni le fond des choses, ni une créature quelconque ne pourront nous séparer de la charité de Dieu, laquelle est dans le Christ Jésus? » *Rom.*, VIII, 38. De combien d'ailes ne vous semble pas pourvue cette voix? de combien d'yeux? Aussi l'Apôtre pouvait-il dire : « Nous n'ignorons pas ses pensées ; » II *Cor.*, II, 11 ; aussi les démons fuyaient-ils, non-seulement quand ils l'entendaient parler, mais encore quand ils apercevaient ses vêtements, alors qu'il était lui-même à de grandes distances. Oui, je voudrais voir la poussière de cette bouche par laquelle le Christ a fait entendre de grandes et mystérieuses vérités, plus grandes que celles qu'il a dites par lui-même ; car, s'il a fait par ces disciples des œuvres supérieures aux siennes, il a par eux prononcé des paroles non moins supérieures. C'est par cette bouche que l'Esprit a mis l'univers en possession de tant de sublimes oracles. Que n'a-t-il pas opéré avec un tel instrument? Paul a mis en fuite les démons, effacé les péchés, réduit les tyrans au silence, enchaîné la langue des philosophes, donné le monde à Dieu, enseigné la vraie philosophie aux barbares, tout harmonisé sur la terre; il a même fait régner dans le ciel l'ordre qu'il a voulu, liant et déliant à son gré, par la puissance dont il était le dépositaire.

Ce n'est pas la poussière de la bouche seule, c'est aussi celle du cœur que je voudrais voir, de ce cœur qu'on pourrait sans exagération appeler le cœur du monde, une source intarissable de biens, le principe et le fondement de notre vie. En effet, de là le souffle de la vie se répandait dans tous les êtres, et circulait dans les membres du Christ, non par le canal des artères, mais par le libre exercice d'une pure volonté. Ce cœur était tellement vaste que les cités entières, les peuples et les nations y tenaient à l'aise; témoin cette parole : « Mon cœur s'est dilaté. » II *Cor.*, VI, 11. Et ce cœur si vaste cependant se resserrait dans plus d'une circonstance sous l'action du même amour qui le dilatait : « C'est par suite d'une extrême affliction et d'un grand serrement de cœur, dit-il, que je vous ai écrit cette lettre. » II *Cor.*, II, 4. Je voudrais voir ce cœur en dissolution, brûlant d'amour pour chacun de ceux qui périssent, enfantant de nouveau ceux qui ne sont encore que des avortons, jouissant de la vision divine, puisque « les hommes dont le cœur est pur, verront Dieu ; » ce cœur à l'état de victime, puisque « un cœur contrit est un sacrifice offert à Dieu ; » *Psalm.* L, 15 ; ce cœur plus élevé que le ciel, plus ample que le monde, plus lumineux que les rayons du soleil, plus ardent que le feu, plus fort que le diamant; ce cœur d'où jaillissent des fleuves, conformément à cette parole : « Des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » *Joan.*, VII, 38. Là était une source jaillissante, arrosant, non plus la face de la terre, mais les âmes mêmes des hommes; de là sortaient, en même temps que ces fleuves, des torrents de larmes qui ne cessaient ni la nuit ni le jour. Ce cœur vivait de la vie nouvelle, et non de celle que nous menons ici-bas; car il a dit : « Je vis, non plus moi-même, c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 20.

Le cœur de Paul était donc le cœur du Christ, les tablettes de l'Esprit saint, le livre de la grâce; c'était un cœur que les péchés d'autrui remplissaient de crainte : « Je crains, disait-il, d'avoir vainement travaillé pour vous...; qu'ainsi que le serpent séduisit Ève... ; qu'en venant je ne vous trouve pas tels que je vous désire. » *Galat.*, IV, 11; II *Cor.*, XI, 3; XII, 20. Pour lui-même, il éprouvait la crainte et la confiance : « Je châtie mon corps, dit-il, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » I *Cor.*, IX, 27. « J'ai la certitude, dit-il ailleurs, que ni les anges ni les principautés ne pourront nous séparer de Dieu. » *Rom.*, VIII, 38. Ce cœur aimait le Christ comme nul autre ne l'a jamais aimé; il a dédaigné la mort et la géhenne; les larmes des frères le brisaient : « Que faites-vous, en pleurant de la sorte et brisant mon cœur? » *Act.*, XXI, 13. Il était plein de patience, et ne supportait pas néanmoins la lenteur du temps quand il craignait une défection de la part des Thessaloniciens.

4. Je voudrais voir la poussière de ces mains qui furent dans les fers, dont l'imposition don-

nait l'Esprit saint, qui ont écrit ce que nous expliquons : « Voyez quelles lettres je vous ai écrites de ma propre main; » *Gal.*, VI, 11; ailleurs encore : « Mes salutations, de la propre main de Paul; » I *Cor.*, XVI, 21; de ces mains dont la vue fait tomber la vipère dans le feu. Je voudrais voir la poussière de ces yeux qui furent heureusement éteints, et qui se rallumèrent ensuite pour le salut de l'univers, qui méritèrent de contempler le Christ en son corps, qui voyaient les choses terrestres et ne les voyaient pas, qui ne connaissaient pas le sommeil et veillaient au milieu de la nuit, dont rien ne viciait la lumière. Je voudrais voir la poussière de ces pieds qui parcouraient le monde et ne se fatiguaient pas, qui étaient dans les ceps quand Paul ébranla la prison, qui foulaient les contrées sauvages comme les pays habités et franchirent tant de distances. Mais pourquoi cette énumération? Je voudrais voir la tombe où reposent les armes de la justice, les armes de la lumière, ces membres maintenant vivants, morts quand lui-même vivait, dans lesquels vivait le Christ, qui étaient crucifiés au monde; ces membres mêmes du Christ, qui ont revêtu le Christ, temple de l'Esprit saint, édifice sacré dont toutes les parties sont reliées par l'Esprit, pénétrées de la divine crainte, marquées des stigmates du Sauveur. Ce corps est pour la ville un boulevard inexpugnable, que n'égale pas la plus forte tour ni la circonvallation la plus savante; et avec celui-là le corps aussi de Pierre. Paul l'honora de son vivant. « Je suis monté, dit-il, voir Pierre. » *Galat.*, I, 18. Et la grâce l'a fait son contubernal quand il fut au moment de quitter la terre.

Oh! que je voudrais voir ce lion spirituel. Tel qu'un lion, en effet, qui lance des flammes, se jette sur une troupe de timides renards, tel il se jeta sur la tourbe des démons et des philosophes; et, comme la foudre tombe des nues, il tomba sur leurs phalanges. Le diable n'osait pas se mesurer avec lui; il le craignait tellement qu'il lui suffisait de voir son ombre ou d'entendre sa voix pour prendre aussitôt la fuite. De même que l'Apôtre avait livré le fornicateur à Satan, quoique étant encore éloigné, et le lui reprit ensuite; de même il lui livrait les autres prévaricateurs pour leur apprendre à ne pas blasphémer. Or, examinez de quelle façon il mène au combat les hommes placés sous ses ordres, les excitant et les animant par son exemple. Tantôt il dit aux Ephésiens : « Nous n'avons pas à soutenir la lutte contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances. » *Ephes.*, VI, 12. Tantôt il nous montre la palme qui nous attend au ciel : « Nous ne combattons pas pour les choses terrestres, nous combattons pour les cieux et les biens célestes. » Il dit dans un autre endroit : « Ignorez-vous que nous jugerons les anges; à plus forte raison les choses de ce siècle? » I *Cor.*, VI, 3.

Avec de telles pensées dans l'esprit, tenons notre rang avec courage. Paul était homme comme nous, il avait la même nature, et sous ce rapport il ne différait pas du reste des hommes; mais l'ardent amour qu'il témoigna pour le Christ le fit monter au-dessus des cieux et prendre sa place parmi les anges. Si nous voulons donc nous soulever un peu, allumer le même feu dans nos âmes, nous pourrons marcher sur les traces de ce saint. Si cela n'était pas possible, jamais il ne se serait écrié : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ. » I *Cor.*, IV, 16. Ne nous contentons pas de l'admirer; imitons-le, à l'extase joignons le zèle, pour mériter de le voir après que nous aurons quitté la vie, et de partager sa gloire ineffable. Puissions-nous tous obtenir ce bonheur, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LES

DEUX ÉPITRES AUX CORINTHIENS

AVANT-PROPOS

I

Parmi les plus belles œuvres de saint Jean Chrysostome doivent être rangées ses homélies sur les deux Epîtres aux Corinthiens; elles le disputent à ses meilleurs discours, soit pour la grâce, soit pour la doctrine, celles en particulier sur la première Epître, que beaucoup jugent supérieures à celles sur la seconde, par l'éclat et l'abondance de la diction. Vous n'en trouverez pas de mieux travaillées jusque dans les moindres détails, où les figures et les traits abondent davantage. Quelques lecteurs modernes penseront peut-être que l'orateur est allé trop loin sous ce rapport. Mais il ne faisait en cela que se conformer aux goûts, au génie de son auditoire. Les murmures approbateurs et les fréquents applaudissements qui venaient l'interrompre, comme on le voit dans le discours même, prouvent à quel point il avait étudié le milieu dans lequel il parlait. Le saint docteur attaque assez souvent dans ces homélies les philosophes de la Grèce, les adorateurs des faux dieux, quelques hérétiques, certains usages de son temps et d'autres questions de mœurs que nous remarquerons dans la suite.

Avant tout, nous devons nous arrêter au prologue de tout l'ouvrage, au discours qui précède les homélies ; car les difficultés qu'il présente ne sont pas à dédaigner. Bientôt après le début nous lisons : « Paul a beaucoup souffert dans cette ville ; là le Christ lui apparut et lui dit : Ne garde pas le silence, parle, parce que j'ai dans cette ville un grand peuple. Il y séjourna deux ans. C'est encore là que fut chassé ce démon qui fit tant de mal aux Juifs quand ils l'eurent adjuré ; c'est dans cette même ville que des hommes, touchés de repentir, brûlèrent des livres de magie, estimés cinquante mille deniers; enfin, c'est là que Paul, solennellement condamné par le proconsul Gallion, fut battu de verges. »

Ce passage a fait que certains savants ont douté de l'authenticité de ce prologue. Est-ce qu'un orateur si versé dans la connaissance des Ecritures, disent-ils, pouvait ignorer ce qu'elles nous rapportent de ces Juifs enfants de Scéva, qui prétendirent chasser le démon en invoquant le



nom de Jésus, et dont l'audace fut si sévèrement punie? Il ne pouvait pas ignorer non plus ce qui regarde les livres de magie qui furent jetés au feu et dont le prix n'allait pas à moins de cinquante mille deniers : deux événements qui se passèrent non à Corinthe, mais à Ephèse, comme on le voit dans le chapitre XIX des Actes. Chrysostome a-t-il pu dire également que Paul fut flagellé devant Gallion, alors que les Actes, chapitre XVIII, racontent cela de Sosthènes, et non de Paul? J'avoue que ces erreurs accumulées me frappent; car, bien que la mémoire de Chrysostome soit parfois en défaut et qu'il lui arrive de citer un livre de l'Ecriture pour un autre, la confusion est beaucoup plus grave ici. Le prologue tout entier, moins ce passage, est tellement beau cependant, qu'on croirait entendre parler Chrysostome lui-même. Ce qui m'empêche d'ailleurs de m'arrêter à cette difficulté et d'embrasser l'opinion émise, c'est l'enchaînement de ce discours avec la première homélie.

II

Les homélies sur la première Epître aux Corinthiens furent prononcées à Antioche, d'après le témoignage même de l'orateur. Il n'est pas hors de propos de dire à quelle occasion Chrysostome a déclaré, dans l'homélie XXI, qu'il parle réellement à Antioche. Dans cette ville se trouvaient beaucoup de riches avares et peu disposés à secourir les indigents, ne leur donnant pas même une obole quand ils les rencontraient sur leur chemin. Pour les émouvoir, les pauvres avaient quelquefois recours à des moyens atroces : les uns crevaient les yeux à leurs enfants, les autres se donnaient en spectacle rongeant le cuir des vieilles chaussures, d'autres encore s'enfonçaient des clous dans la tête ou se plongeaient nus dans l'eau glacée; on voyait même des pratiques plus révoltantes et, chose qui ne l'était pas moins, de tels spectacles obtenaient des riches des secours abondants, naguère refusés à la prière. Le saint docteur attaque ces riches avec la plus grande vigueur, il ne se lasse pas de les poursuivre; pour les ramener à de meilleurs sentiments, il leur rappelle ces anciens habitants d'Antioche qui vécurent du temps des apôtres et méritèrent les premiers d'être appelés chrétiens; il oppose à l'inhumanité présente les largesses d'alors envers les pauvres et les églises. Comme les riches avaient coutume de renvoyer les pauvres et les mendiants aux administrateurs des biens de l'Eglise, Chrysostome les combat encore là-dessus en leur déclarant qu'ils ne retireront aucun profit des aumônes que l'Eglise fera, s'ils n'imitent pas son exemple. Il avait dit dans un autre discours que l'Eglise d'Antioche nourrissait de ses revenus des indigents, des veuves et des vierges jusqu'au nombre de trois mille. Chrysostome ne saurait donc mieux s'expliquer sur l'endroit où furent prononcées les homélies dont nous parlons.

Le texte qu'il commente lui fournit assez souvent l'occasion de lancer quelques traits contre les philosophes étrangers et contre les adorateurs des idoles. Il rapporte une dispute entre un platonicien et un chrétien, où les arguments de part et d'autre s'entremêlent de telle façon que chacun paraît à la fin avoir abandonné son opinion et soutenir celle de son adversaire. Il n'épargne pas Platon lui-même, qu'il accuse d'avoir adoré les faux dieux, quoique les connaissant comme tels; il parle de son voyage en Sicile et de ses longs travaux sur l'angle, la ligne et le point. Il cite un vers d'un poète profane qu'il ne nomme pas; il dévoile l'histoire et les artifices honteux de la pythonisse; il offre aux chrétiens l'exemple de Socrate supportant patiemment la loquacité et les injures de sa femme. Ces derniers mots ayant provoqué les cris et les rires des auditeurs, Chrysostome les réprime en disant : « Vous poussez des acclamations, et moi je gémis profondément quand je vois les Gentils se montrer plus philosophes que



nous, à qui cependant il est ordonné d'imiter les anges, et Dieu lui-même en ce qui concerne la douceur. » Il rappelle quelque chose des athées Diagoras et Théodore, de Pythagore et de Diogène le cynique, montrant celui-ci jouet de l'orgueil dans son tonneau et sous ses haillons. Ces philosophes ne sont pas les seuls dont il relève les travers.

Il combat les Manichéens en plus d'un endroit, comme du reste dans ses autres ouvrages; car le venin de cette hérésie exerçait toujours ses ravages dans l'Orient. Ce sont là les hérétiques, à mon avis, qui prétendaient, au témoignage de Chrysostome, que nous ressusciterions avec un corps différent du premier, vu que notre corps actuel, d'après eux, est l'œuvre du démon. Il renouvelle ses attaques contre les mêmes hérétiques dans les homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens. Les Marcionites ne sont pas non plus oubliés. Le saint docteur les stigmatise notamment quand il explique cette obscure parole de l'Apôtre : « Que feront d'ailleurs ceux qui sont baptisés pour les morts? » Il signale alors l'opinion et la coutume des Marcionites à cet égard; et voici comment il s'exprime : « Voulez-vous que je vous dise d'abord de quelle façon interprètent cette parole les malheureux partisans de Marcion? Vous rirez beaucoup, je n'en doute pas; mais je veux le dire pour vous mettre en garde contre une pareille maladie. Après qu'un catéchumène chez eux a rendu le dernier soupir, ils font placer sous le lit du mort un homme vivant; ils approchent ensuite et demandent sérieusement au premier s'il veut recevoir le baptême. L'homme caché répond qu'il veut être baptisé, et c'est en effet lui qui reçoit le baptême pour le mort. On se croirait au théâtre; tel est l'empire du démon sur des âmes lâches. » Chrysostome combat aussi, mais en passant, ceux qui niaient la divinité de l'Esprit saint.

L'orateur met tout son zèle et toute son éloquence à corriger les mœurs dissolues des chrétiens d'Antioche. Ils déployaient, dans les mariages surtout, toutes les pompes du diable, les séductions d'une musique efféminée, des chants et les propos les plus obscènes. Tout était permis à pareil jour, et les jeunes filles elles-mêmes entendaient ces propos, prenaient part à ces fêtes. La naissance d'un enfant était entourée des pratiques les plus superstitieuses. On allumait alors plusieurs flambeaux auxquels on avait donné des noms, et l'on donnait ensuite au nouveau-né le nom du flambeau qui durait le plus longtemps, lui pronostiquant de la sorte une longue vie. On lui attachait de plus des rubans ou bandelettes qui ne devaient pas avoir moins d'influence sur sa destinée, notamment un fil rouge. Des pratiques plus absurdes encore étaient fidèlement observées à l'égard des enfants et surtout dans les funérailles; plusieurs n'étaient pas exemptes d'idolâtrie.

Il y avait à Antioche un assez grand nombre de chrétiens qui ne croyaient pas à la résurrection, mais étaient fort persuadés de la vérité des pronostics et de l'efficacité des amulettes. Pour de semblables détails, un orateur est souvent plus utile à consulter qu'un historien. Il faut voir avec quelle vivacité Chrysostome relève ces traits de mœurs, les attaque et les stigmatise.

Je n'ajoute plus que quelques remarques, qui m'ont paru dignes d'attention. Dans l'homélie XIX, après avoir assez longuement parlé de la virginité, l'orateur renvoie pour de plus amples développements à l'ouvrage qu'il a publié sur ce sujet. Dans l'homélie XXIV, il expose d'une manière si claire la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel, il y revient avec une telle insistance qu'à moins d'être entièrement aveuglé par des idées préconçues, on ne peut pas douter que telle ne fût la croyance de cette époque. L'usage de se laver les mains avant de se mettre à la prière est attesté dans l'homélie XLIII; c'est une marque de respect qui n'est pas sans action sur les dispositions mêmes de l'âme.

III

Quelques-uns pensent que les homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens n'ont pas le même degré d'élégance et de perfection que celles sur la première. Le style en est plus succinct et moins orné. On dirait que Chrysostome se conforme en cela même à l'exemple de Paul : en parlant de ces chrétiens qui jetaient le trouble et les dissensions dans l'Eglise, il s'exprime avec plus de force et de sévérité ; puis son ton descend avec celui de l'Apôtre, les images sont moins nombreuses et moins animées. On voit qu'il n'a pas donné le même soin à ces deux séries de discours. Cette différence ne permet pas à Savilius d'affirmer que les homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens soient de l'époque d'Antioche; il incline même à penser qu'elles ont été prononcées à Constantinople. C'est toujours la fameuse distinction établie par Photius, dont le savant éditeur se montre trop l'esclave. Un passage bien connu de l'homélie XXVI l'a surtout ébranlé; c'est celui-ci : « On peut le voir non-seulement à Rome, mais encore à Constantinople. De même ici le fils du grand Constantin a cru faire un immense honneur à son père en lui donnant un tombeau dans le vestibule du pêcheur. » Savilius ne s'est pas aperçu que la tournure même de cette phrase indique clairement que l'orateur ne parle pas à Constantinople; et quant au mot *ici*, il s'applique seulement à la dernière ville qu'on vient de nommer. Toutes les autorités d'ailleurs s'accordent à reconnaître que les homélies dont nous parlons ne doivent pas être sous ce rapport séparées des précédentes.

Il est à remarquer que le saint docteur y renouvelle ses attaques contre les disciples de Marcion, qui prétendaient que le Créateur du monde était juste, mais n'était pas bon. Il poursuit également les Manichéens, dont l'impiété allait jusqu'à déclarer que le diable avait créé le monde. Certains autres hérétiques qui confondaient le monde avec Dieu, erreur plusieurs fois reproduite dans la suite des siècles, et surtout de nos jours, sont là réfutés par Chrysostome. Il émet de temps en temps des opinions qui s'éloignent du sentiment commun, et qui sont de nature à stimuler l'attention. Nous n'avons pas besoin de les signaler d'avance ; un lecteur studieux ne manquera pas de les recueillir, soit comme peinture de mœurs, soit comme appréciation doctrinale. Les grands orateurs sont les témoins du passé, les témoins de leur époque; ils servent à l'histoire générale de l'esprit humain.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

Grandeur de Corinthe. Corinthe est aujourd'hui la première ville de la Grèce, elle brillait déjà dans l'antiquité par toute sorte de distinctions et d'avantages; cette ville l'emportait même sur toutes les autres par les richesses de ses habitants : aussi l'un des écrivains grecs appelle-t-il cette contrée l'Opulente. Elle est située dans l'isthme du Péloponèse, et par là même se prête admirablement aux opérations du commerce. Les rhéteurs et les philosophes y fourmillaient; l'un de ceux qu'on a nommés les Sept Sages était l'enfant de cette cité. Ce n'est pas, certes, par ostentation ni pour faire parade de science que nous le disons; à quoi bon le savoir? Mais cela nous est utile pour l'intelligence de l'Epître. Paul a beaucoup souffert dans cette ville; là le Christ lui apparut et lui dit : « Ne garde pas le silence, parle, parce que j'ai dans cette ville un grand



peuple. » *Act.*, XVIII, 9-10. Il y séjourna deux ans. C'est encore là que fut chassé ce démon qui fit tant de mal aux Juifs quand ils l'eurent adjuré; c'est dans cette même ville que des hommes touchés de repentir brûlèrent des livres de magie, estimés cinquante mille deniers; enfin c'est là que Paul, solennellement condamné par le proconsul Gallion, fut battu de verges.

Voyant que cette grande et populeuse cité, non moins importante par les arts que par l'opulence, la première alors de la Grèce, car Athènes et Lacédémone, dépouillées de leur antique pouvoir, étaient misérablement déchues; voyant donc que cette ville a reçu la vérité, que les Corinthiens ont de grand cœur accueilli la parole divine, que fait le démon? Il jette la division parmi eux, sachant bien que le plus puissant empire, s'il est divisé en lui-même, ne saurait subsister. Le moyen de dresser ce piége, il le trouva dans les richesses mêmes et la culture intellectuelle des Corinthiens. C'était une double source de factions; quelques-uns se mettaient de leur propre mouvement à la tête de la multitude, qui se partageait entre ces ambitieux, se donnant aux uns parce qu'ils étaient riches, ou bien aux autres parce qu'ils étaient savants et plus en état de l'instruire. Avec un tel concours ils pouvaient se vanter de parler plus longtemps que l'Apôtre; ce qu'il semble indiquer lui-même : « Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes avancés dans la spiritualité. » I *Cor.*, III, 1. Ce n'était pas pénurie chez le maître, c'était faiblesse de leur part s'ils n'en entendaient pas davantage; il l'insinue encore : « Vous êtes devenus riches sans nous. » I *Cor.*, IV, 8. Or, ce n'était pas un léger malheur, c'était bien la chose la plus funeste, que l'Eglise fût ainsi divisée.

A cela s'était joint un autre crime : un homme vivant mal avec sa belle-mère, non-seulement ne s'était pas corrigé, mais encore formait des réunions et soufflait d'orgueilleuses pensées à ceux qui marchaient à sa suite. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Et vous êtes enflés d'amour-propre, et vous n'avez pas plutôt gémi? » I *Cor.*, V, 2. Ajoutez que plusieurs qui comptaient parmi les parfaits, ne craignant pas de manger, poussés par l'intempérance, de ce qu'on avait offert aux idoles, et de s'asseoir aux tables dressées dans les temples, achevaient de tout ruiner. D'autres, ayant des contentions et des procès touchant des intérêts terrestres, en appelaient à la décision des tribunaux extérieurs. Il y en avait qui étalaient de longues chevelures, que Paul veut leur retrancher. Encore un travers qui n'était pas médiocre : plusieurs mangeaient à part dans les Eglises, sans rien donner aux indigents. Ils péchaient encore en ce que, ayant une haute idée des ministères sacrés, ils étaient jaloux les uns des autres; et rien ne causait de plus grandes divisions dans l'Eglise. Le dogme de la résurrection n'était pas en outre solidement établi chez eux : infectés qu'ils étaient des vieilles rêveries grecques, plusieurs n'admettaient pas d'une manière absolue que les corps dussent ressusciter un jour. Tout cela provenait des extravagances de la philosophie, la mère de tous les désordres, ils avaient puisé l'esprit de division dans l'école de leurs philosophes. L'amour de la domination et de la vaine gloire, en effet, avait toujours excité parmi ces derniers des luttes implacables chacun d'eux attaquait ses devanciers et voulait substituer des doctrines nouvelles aux doctrines connues. Or, il en était ainsi parce qu'ils ne reconnaissaient d'autre guide que leur propre raison.

Les Corinthiens avaient écrit à Paul par Fortunat, Achaïcus et la femme Stéphanie; c'est par les mêmes qu'il leur envoya son Epître. Il l'indique à la fin, sans les nommer tous, mais en parlant du mariage et de la virginité. Il fait allusion à leur lettre quand il dit : « Concernant les choses dont vous m'avez écrit. » I *Cor.*, VII, 11. Il est vrai qu'il fait rentrer dans la sienne les choses dont on ne lui avait pas écrit avec celles dont on lui avait écrit; car il était exactement informé de tous leurs vices. Avec son Epître, il leur envoie Timothée, persuadé sans doute que sa parole écrite aurait une grande action sur eux, mais aussi que la présence du disciple y ajouterait beaucoup. Comme les téméraires qui avaient divisé l'Eglise, ne voulant pas être jugés après avoir agi par ambition, cher-

chaient à couvrir leur convoitise de spécieux prétextes, de la supériorité de leur enseignement, et même de leur conduite, Paul attaque avant tout le mal sur ce point, et veut détruire les dissentiments jusque dans leur racine, parlant avec une complète assurance, avec une entière liberté. Plus que tous les autres, les Corinthiens étaient ses disciples, et c'est pour cela qu'il leur dit : « Si je ne suis pas un apôtre pour le reste des fidèles, je le suis certes pour vous; vous êtes vous-mêmes la preuve authentique de mon apostolat. » I *Cor.*, IX, 2. Ils étaient néanmoins plus faibles que les autres, ce qui lui fait dire : « Je ne vous ai pas parlé comme à des hommes avancés dans la spiritualité; vous ne pouviez pas entendre ce langage, et vous ne le pouvez pas même à présent. » *Ibid.*, III, 1-2. Il s'exprime de la sorte pour qu'on ne s'imagine pas qu'il se renferme uniquement dans le passé. Vous « ne le pouvez pas même à présent. » Du reste, il est à croire que tous n'étaient pas corrompus, et que là se trouvaient de véritables saints. Il le fait entendre vers le milieu de l'Epître : « Quant à moi peu m'importe d'être jugé par vous... Ces choses, je les ai manifestées en moi, ainsi qu'Apollo. » *Ibid.*, IV, 3-6.

Comme l'orgueil était donc la source de tous les maux, avec l'opinion avantageuse qu'ils avaient de leur science, Paul fait d'abord disparaître ce premier mal, et commence en ces termes.

HOMÉLIE I.

« Paul, apôtre de Jésus-Christ par la vocation et la volonté de Dieu, et Sosthènes son frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, aux fidèles sanctifiés en Jésus-Christ, à ceux qui sont nommés saints, à tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus-Christ leur Seigneur et le nôtre; grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ notre Seigneur. »

I. Voyez comme dès les premiers mots il abat tout leur orgueil, comme il jette à terre toute leur présomption, en se déclarant lui-même un appelé. Ce n'est pas de mon propre fond ni par ma sagesse que j'enseigne; je persécutais l'Eglise et je la dévastais quand je fus appelé. Tout vient ici de celui qui appelle, et rien de celui qui est appelé, si ce n'est l'obéissance. « Du Christ Jésus. » Le Christ est votre Maître; et vous donnez ce titre à des hommes? « Par la volonté de Dieu. » C'est Dieu qui a voulu de la sorte procurer votre salut. Pour notre part, nous n'avons aucun mérite, seule la volonté de Dieu nous a mis sur la voie du salut; il n'a consulté que lui-même en nous appelant, et nous n'en étions nullement dignes. « Et Sosthènes son frère. » Encore un exemple de modestie puisqu'il se range avec un homme qui lui est de beaucoup inférieur. Quelle différence, en effet, entre Paul et Sosthènes ! S'il fait ainsi disparaître une telle inégalité, que pourront dire pour leur excuse ceux qui méprisent leurs égaux? « A l'Eglise de Dieu. » De Dieu, entendez bien, et non d'un homme quelconque. « Qui est à Corinthe. » A chaque mot qu'il prononce, il rabaisse leurs prétentions, partout il familiarise l'âme avec la pensée du ciel. C'est de plus pour montrer qu'elle doit être unie qu'il désigne ainsi l'Eglise. Dès qu'elle est de Dieu, non-seulement elle doit être unie, mais une, à Corinthe et dans l'univers entier. Le nom même d'Eglise ne comporte pas la division, il affirme l'union et la concorde.

« A ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus. » Jamais le nom d'un homme, toujours celui de Jésus. Mais qu'est-ce que la sanctification? Le bain sacré, la purification. Il leur remet en mémoire leur première impureté, dont il les a délivrés lui-même; il leur enseigne l'humilité, en leur rappelant que leur sanctification n'est pas le fruit de leurs bonnes œuvres, qu'ils en sont uniquement redevables à la bonté de Dieu. « A ceux qui sont appelés saints. » Acquérir le salut par la foi, dit l'Apôtre, n'est pas même une chose qui vienne de vous; car vous n'êtes pas venus de vous-mêmes, et vous n'avez fait que répondre à l'appel. Ce serait peu et ce peu n'est pas même entièrement de vous. Fussiez-vous venus les premiers, sujets que vous êtes à tant de misères, c'est à Dieu et non à vous que vous en seriez redevables. — Aussi disait-il écrivant aux Ephésiens : « Vous avez été sauvés par la grâce au moyen de la foi, et cela ne vient pas de vous. » *Ephes.*, II, 8. La foi n'est



donc pas tout entière votre fait : vous n'avez pas prévenu Dieu par un acte de foi, vous avez obéi simplement quand il vous appelait. « Et à tous ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Le nom du Seigneur, et pas un autre. « En quelque lieu que ce soit, leur Seigneur est le nôtre. » Bien que sa lettre soit écrite aux Corinthiens, il fait mention de tous les fidèles répandus sur la terre entière, montrant que l'Eglise doit être une dans l'univers, malgré les distances qui la séparent, à plus forte raison dans la seule ville dont il s'agit.

Séparés par l'espace, les fidèles se réunissent dans le Seigneur, le même pour tous; c'est cette union que Paul exprime en disant : « Leur Seigneur et le nôtre. » Ceci est plus décisif que cela. De même que des hommes réunis dans un seul lieu, s'ils ont des maîtres multiples et divisés entre eux, seront divisés eux-mêmes et ne trouveront pas dans l'unité de Dieu un moyen de concorde, leurs différents maîtres leur donnant des ordres contraires et les attirant chacun de son côté, d'après cette parole : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent; » *Matth.*, VI, 24; de même des hommes habitant en divers lieux, dès qu'ils n'ont qu'un seul maître, se trouvent par là même unis, et leur éloignement ne nuit en rien à cette harmonie des âmes. Je ne dis donc pas que vous, Corinthiens, vous deviez être d'accord avec les autres Corinthiens seulement; vous devez l'être avec tous les fidèles sans exception, en quelque partie du monde qu'ils habitent, parce que vous n'avez tous qu'un même Seigneur. — Voilà pourquoi la répétition du mot « nôtre. » Comme il venait de dire : « Le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » ne voulant pas que les insensés eux-mêmes pussent croire qu'il établissait une distinction, il déclare aussitôt que leur Seigneur est celui de tous. Pour rendre cette explication plus évidente, voici comment je lirais : Paul et Sosthènes à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur, de leur Seigneur qui est aussi le nôtre, en tout lieu, soit à Rome, soit ailleurs : « Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Peut-être serait-il encore mieux et plus conforme au sens de lire ainsi : Paul et Sosthènes aux sanctifiés qui sont à Corinthe, à ceux qui sont appelés saints et à tous ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur dans toute leur contrée comme dans la nôtre. Cela revient à dire : Grâce et paix à vous sanctifiés et appelés qui demeurez à Corinthe, et non-seulement à vous, mais encore à tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus-Christ, leur Seigneur comme le nôtre.

Si la paix vient de la grâce, pourquoi vous enorgueillir? Doit-on avoir de si superbes pensées quand on est sauvé par grâce? Si vous êtes en paix avec Dieu, pourquoi vous donnez-vous à d'autres? C'est toujours se séparer. De quel avantage vous sera l'accord avec tel ou tel homme, et sa faveur? Ce que je désire, c'est que ce soit Dieu qui vous accorde ces deux choses et qu'elles se rapportent à lui comme elles en viennent. Elles ne se maintiendront même pas sans le secours d'en haut; si ce n'est pas pour Dieu qu'elles existent, elles seront sans utilité pour nous. De quoi nous servira d'avoir la paix avec tout le monde si nous sommes en guerre avec Dieu? et quel mal avons-nous à craindre de la guerre que tout le monde nous ferait si nous sommes en paix avec Dieu? Mais aussi, tous les hommes auraient beau nous donner des louanges, que nous n'y gagnerions rien si nous avions encouru la disgrâce du Seigneur; ils auraient également beau nous avoir tous en aversion et nous poursuivre de leur haine, que nous n'aurions à courir aucun danger si Dieu nous approuve et nous aime : la grâce et la paix véritables ne viennent que de Dieu. Celui qui possède une telle grâce ne craint personne, quelques maux qu'il ait à souffrir; non-seulement il ne craint pas l'homme, mais il ne craint pas le diable lui-même. Quand on offense Dieu, c'est tout le contraire, on est en défiance vis-à-vis de tous, quelque sécurité qu'on puisse avoir. La nature humaine est variable et changeante; ce n'est pas seulement les amis et les frères qui changent ainsi, les parents eux-mêmes, pour un bien léger motif souvent, se sont mis à détester ceux auxquels ils avaient donné le

jour, leur ont fait une guerre implacable, les enfants à leur tour ont repoussé leurs parents.

2. Examinez plutôt : David était agréable à Dieu, Absalom était agréable aux hommes; or, vous savez la fin de l'un et de l'autre, vous savez quel est celui des deux dont la gloire est restée. Abraham avait l'approbation de Dieu, Pharaon celle des hommes; pour gagner la faveur de ce dernier, ses courtisans lui livrèrent la femme du juste : il n'est pas nécessaire de demander lequel des deux eut en partage la gloire et le bonheur. Et pourquoi citer les justes? Les Israélites étaient aimés de Dieu, haïs par les hommes qui habitaient l'Egypte; et voilà qu'ils triomphèrent de leurs ennemis, de cette manière éclatante que vous connaissez tous. Voilà donc ce que nous devons avoir uniquement à cœur; serait-on esclave, ce qu'il faut demander, c'est d'obtenir la faveur de Dieu plutôt que celle de son maître; une femme doit préférer l'amour du Sauveur son Dieu à celui même de son mari; un soldat, la divine bienveillance à celle de son chef ou même du monarque : au fond, c'est le plus sûr moyen d'être agréable aux hommes. Mais comment obtiendrons-nous de plaire à Dieu? Et de quelle autre façon que par l'humilité? « Dieu résiste aux superbes, est-il écrit, et donne sa grâce aux humbles.... Un esprit brisé par la componction est un sacrifice à Dieu; Dieu ne rejettera pas un cœur humilié. » *Prov.*, III, 34; *Psalm.* L, 19. Si l'humilité plaît tant aux hommes, combien plus ne plaira-t-elle pas à Dieu? C'est ainsi que les Gentils trouvèrent grâce, et que les Juifs furent disgrâciés; ces derniers « ne se soumirent pas à la justice de Dieu. » *Rom.*, x, 3. L'humble est aimé de tout le monde, il vit toujours en paix, ayant supprimé toute occasion de guerre. L'accablerez-vous d'insultes et d'affronts, qu'il gardera le silence et le supportera avec douceur; quoi qu'on lui dise, il est d'un calme que rien ne saurait exprimer, si bien qu'il reste en paix avec tous, et surtout avec Dieu.

Il faut plaire à Dieu et non aux hommes.

Les divins préceptes ont pour but de faire régner la paix parmi les hommes, et notre vie tout entière est bien ordonnée quand nous la passons dans l'union fraternelle. Il ne nous est pas possible de faire tort à Dieu: cette nature est trop au-dessus de nos atteintes et de toute passion. Rien ne rend le chrétien admirable comme l'humilité. Ecoutez ce que dit Abraham: « Je ne suis que terre et cendre. » *Gen.*, XVIII, 27. Dieu rend à Moïse ce témoignage, qu'il était le plus doux des hommes. Nul ne l'emporta jamais en humilité sur un homme qui, mis à la tête d'un si grand peuple, ayant englouti dans la mer comme un essaim de mouches l'armée des Egyptiens et leur roi, après avoir accompli tant de merveilles dans l'Egypte et la mer Rouge, lorsque les événements attestaient sa grandeur, agissait comme l'un de ses frères, se montrait le gendre le plus soumis, acceptait avec docilité les conseils de son beau-père. Il fut loin de les repousser, il fut loin de dire : Qu'est ceci? Après que j'ai fait tant et de si grandes choses, vous venez encore me donner des conseils? — Beaucoup néanmoins tiennent ce langage et repoussent les conseils même les plus parfaits, à cause de l'humble condition de la personne qui les donne. Ainsi n'agissait pas Moïse, et son humilité le guidait sûrement en tout. Il dédaigna les palais des rois, parce qu'il était humble; l'humilité rend un entendement sain et lui communique une grande élévation. N'était-ce pas d'une noble intelligence et d'un cœur généreux de fuir avec mépris la demeure et la table royales? Chez les Egyptiens, les rois étaient honorés comme des dieux, ils avaient des richesses immenses. Voilà cependant un homme qui renonce à tout cela, qui tourne le dos au sceptre de l'Egypte, pour aller de préférence avec les captifs et les opprimés, sans cesse occupés à pétrir l'argile, et que tous les Egyptiens avaient en horreur, comme il nous l'apprend lui-même. On ne saurait donc pas douter que son humilité ne l'eût rendu grand et magnanime. L'orgueil provient d'un esprit bas et d'une âme sans générosité, tout comme la modestie, d'un esprit sublime et d'une âme supérieure.

3. Si vous le voulez bien, éclairons ces deux points par des exemples. Quelle âme plus haut placée, je vous le demande, que celle d'Abraham?



Et c'était lui qui disait : « Je ne suis que terre et cendre ; » *Genes.*, XVIII, 27 ; il avait dit encore : « Qu'il n'y ait pas de lutte entre toi et moi. » *Ibid.*, XIII, 8. Dans son humilité, il dédaigna les dépouilles des Perses, il ne fit aucun cas des trophées remportés sur les barbares. Or, cela ne peut s'expliquer que par sa grandeur d'âme et l'élévation de ses sentiments. Celui-là seul a de tels sentiments qui est vraiment humble ; ni la flatterie, ni la dissimulation ne peuvent y prétendre. Autre chose est la magnanimité, autre chose est l'arrogance ; et cela se comprend sans peine ; supposez un homme qui méprise la boue parce qu'il n'y voit que de la boue ; supposez-en un autre qui l'estime et l'admire parce qu'il y voit de l'or. Quel est celui dont l'âme est élevée ? n'est-ce pas celui qui méprise la boue ? Quel est celui dont l'âme est abjecte et vile ? n'est-ce pas celui qui la tient pour digne d'admiration et d'estime ? Raisonnez de même ici ; regardez comme grand l'homme qui se déclare terre et cendre, bien qu'il parle ici par humilité ; regardez comme méprisable l'homme qui, bien loin de tenir ce langage, se glorifie dans ses paroles et ses pensées, puisqu'il attache du prix à des choses sans importance. C'est donc évidemment une noble inspiration que celle du Patriarche quand il s'écrie : « Je ne suis que terre et cendre ; » c'est là de l'élévation, et nullement de l'orgueil.

De même que dans les corps il ne faut pas confondre la vigueur et l'embonpoint véritables avec l'enflure des humeurs, quoique la chair domine des deux côtés, l'une étant saine et l'autre corrompue ; de même il ne faut pas confondre l'arrogance, ce débordement de mauvaises humeurs, avec la sublimité de l'âme, expression de la véritable vigueur. Prenez encore un homme d'une taille élevée ; un autre, plus petit d'ailleurs, parvient à le dépasser par tout un système de chaussure ; quel est celui que nous appellerons grand, dont nous admirerons la taille, dites-moi ? n'est-ce pas celui qui tient cet avantage de la nature ? L'autre n'a qu'une grandeur empruntée, il ne paraît grand que par un entassement de petites choses. Voilà ce que la plupart des hommes font, ils s'élèvent par-dessus les richesses ou la renommée, ce qui ne sera jamais de l'élévation personnelle. L'homme élevé, c'est celui qui n'a besoin d'aucun de ces moyens et qui les dédaigne tous, sûr qu'il est de lui-même.

Recommandation de l'humilité.

Voulons-nous donc être grands, soyons humbles ; « car celui qui s'humiliera sera exalté, » est-il écrit. *Matth.*, XXIII, 12. Tel n'est pas le superbe, il est le dernier des hommes, enflé comme un ballon, mais n'offrant rien de solide et de vrai. Aussi désignons-nous ces hommes par cette enflure même. Celui dont les sentiments sont modérés ne s'enorgueillit pas même dans la grandeur, connaissant bien sa bassesse, l'autre, celui dont la bassesse n'est que trop réelle, s'enorgueillit dans des choses de néant. Elevons-nous donc par les degrés de l'humilité ; considérons les misères de la vie présente, pour allumer en nous le désir des biens futurs. On ne peut pas autrement devenir humble que par l'amour des choses de Dieu et par le mépris des choses présentes. Celui qui doit un jour monter sur le trône, estimera comme de nulle valeur toute distinction particulière qu'on pourrait lui présenter, parce qu'il a toujours la pourpre en perspective. Ainsi repousserons-nous avec dédain tout ce que nous offre la terre, si nous désirons sincèrement le bonheur du ciel. Voyez les enfants, jouant aux soldats, se rangeant en bataille, mettant en avant les hérauts et les licteurs : au milieu d'eux s'avance un général du même âge. C'est bien puéril, n'est-ce pas ? Non moins puériles sont les occupations des hommes, elles inspirent même plus de pitié ; elles frappent aujourd'hui, demain elles ne seront plus.

Soyons donc au-dessus de ces choses, et, loin de désirer les biens de ce monde, rougissons-en si l'occasion se présente de les acquérir. Rejetant de notre cœur une telle concupiscence, nous acquerrons le bonheur divin et la gloire immortelle. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et la charité de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.



HOMÉLIE II.

« Je rends pour vous à mon Dieu de continuelles actions de grâces, à cause de la grâce de Dieu, qui vous a été donnée en Jésus-Christ; car en lui vous avez acquis tous les genres de richesses. »

Il faut toujours commencer par rendre grâces à Dieu.

1. L'exhortation qu'il adresse aux autres quand il dit : « Que vos prières se répandent en présence de Dieu avec actions de grâces, » Paul s'y conforme le premier, nous apprenant à commencer toujours par de semblables paroles, à rendre avant tout grâces à Dieu. Rien ne lui plait autant, en effet, que la reconnaissance, soit pour nous, soit pour nos frères. Aussi l'Apôtre débute-t-il par là dans presque toutes ses épîtres; mais ici c'était plus nécessaire que partout ailleurs. Celui qui témoigne de la reconnaissance atteste un bienfait reçu, il remercie Dieu pour une grâce. Or, une grâce ne suppose pas un droit, n'est pas une récompense ni le paiement d'une dette. Il ne fallait pas se lasser de le dire aux Corinthiens surtout, dont l'esprit était constamment tourné vers ceux qui divisaient l'Eglise. « A mon Dieu. » Son insatiable amour le fait s'approprier le bien de tous par excellence; ce qui du reste était ordinaire aux prophètes « Dieu, mon Dieu. » Il les engage à suivre cet exemple. Celui qui parle ainsi s'éloigne de toutes les choses humaines, et s'attache de plus en plus à celui qu'il invoque avec tant d'affection; et celui-là peut vraiment parler ainsi, qui se sépare de la terre, pour s'élever incessamment vers Dieu, le préférant à tout, et d'une manière invariable, le bénissant à jamais, non-seulement de la grâce qu'il a donnée, mais encore du bien qu'on a pu faire soi-même, s'il arrive qu'on ait profité du don divin. Paul ne se borne pas à dire : « Je rends grâces; » il complète ainsi sa pensée : « Sans interruption pour vous, » nous enseignant à témoigner une continuelle reconnaissance à Dieu seul cependant, et non point à d'autres, à cause de la grâce de Dieu. »

Voyez comme il saisit toutes les occasions de les redresser. Si c'est grâce, il n'est pas question d'œuvres; où les œuvres seraient, il ne s'agirait plus de grâce. Du moment donc où vous avez été l'objet d'une grâce, pourquoi vous enorgueillir, et comment expliquer vos prétentions? « Qui vous a été donnée; » et par qui l'a-t-elle été? est-ce par moi ou par un autre apôtre? Nullement, mais par Jésus-Christ; et voilà ce que signifie cette parole: « Dans le Christ Jésus. » Que de fois, si vous y faites attention, *dans* est mis à la place de *par*, et n'a pas une signification moins forte. « Car vous avez acquis toute sorte de richesses. » Et par qui? pourrait-on demander encore. En lui, répond l'Apôtre; et ce n'est pas un bien ordinaire que vous avez acquis, c'est la réunion de tous les biens. Puisque ce sont là les richesses mêmes de Dieu, des richesses qui ne souffrent pas d'exception, qui vous sont venues par le Fils unique, pouvez-vous comprendre quelle est la grandeur de ce trésor? « Dans toute parole et toute science. » Non la parole humaine, mais la parole de Dieu. Il est une science qui ne parle pas, il est une science qui parle. Beaucoup, en effet, sont instruits de la religion, et ne sont pas en état de l'exposer, semblables à ces hommes qui ne peuvent pas exprimer d'une manière intelligible ce qu'ils ont dans l'esprit. Ce n'est pas ainsi que vous êtes, leur dit Paul, vous avez le don de l'intelligence et de la parole. « Selon le témoignage du Christ qui a été confirmé parmi vous. » Sous la forme de l'éloge et de la reconnaissance, il leur fait une vive leçon. Vous n'avez pas été formés par la philosophie des étrangers, à l'école de leurs sages, vous l'avez été par la grâce de Dieu, par l'abondance de sa parole et de la gnose sacrée, de telle sorte que vous puissiez rendre témoignage au Seigneur, c'est-à-dire prêcher sa doctrine. Vous avez eu des signes nombreux, de grands miracles, une grâce au-dessus de toute expression, et la prédication vous a été confiée. Si vous avez donc été confirmés par les prodiges en même temps que par la grâce, pourquoi chancelez-vous? — C'est un reproche, et c'est un avertissement. « Si bien que rien ne vous manque en aucun genre de dons. »

Une grave question se présente ici; comment des hommes pourvus d'une instruction aussi magnifique, à qui ne manque aucun genre de



dons, sont néanmoins charnels. S'ils étaient tellement instruits dès le principe, beaucoup plus devraient-ils l'être en ce moment. D'où vient donc qu'il leur applique une telle qualification : « Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des hommes charnels? » I *Cor.*, III, 1. Que faut-il répondre ? C'est qu'ayant embrassé la foi dès le commencement et reçu tous les dons de la grâce, pour lesquels ils avaient montré tant de zèle, ils étaient tombés plus tard dans l'apathie. Si cette réponse n'est pas la véritable, disons que toutes les paroles citées ne s'adressent pas aux mêmes, que les unes étaient pour les fidèles relâchés et les autres pour ceux qui méritaient de si belles louanges. Qu'ils eussent encore les mêmes dons, lui-même l'atteste : « L'un est-il inspiré dans les saints cantiques, l'autre pénètre-t-il les secrets de Dieu; un autre encore a-t-il le don des langues ou celui de l'interprétation, que tout ait pour but d'édifier... Que deux ou trois prophètes parlent. » I *Cor.*, XIV, 26-29. On pourrait donner une autre explication : l'Apôtre dit ici : tout ce qu'il y a de plus important, comme nous le dirions nous-mêmes en pareille circonstance. Je présume aussi qu'il veut leur faire entendre ce qui le concerne personnellement, comme il le fait dans sa seconde épître à ce même peuple : « Les signes de mon apostolat se sont produits au milieu de vous en toute patience. Qu'avez-vous eu de moins que les autres Eglises? » II *Cor.*, XII, 12-13. Ou bien il rappelle ce qu'il a lui-même fait, je le répète; ou bien il parle à des hommes éprouvés déjà.

Là se trouvaient des justes en grand nombre, qui s'étaient dévoués au service des saints, et qui furent les prémices de l'Achaïe, ainsi qu'il le déclare en terminant. Du reste, si les éloges ne sont pas absolument l'expression de la vérité, il est parfois utile et sage d'y recourir, parce qu'ils préparent les voies à la parole. Quand on débute sans ménagement par des choses sévères, on détourne les faibles d'écouter la suite de l'enseignement : si les auditeurs sont vos égaux, ils s'irritent; s'ils sont bien au-dessous de vous, ils s'affligent. Pour éviter ce fâcheux résultat, Paul commence par des paroles encourageantes et flatteuses. Au fond, ce n'était pas leur éloge, c'était plutôt celui de la grâce de Dieu. Que leurs péchés eussent été remis, qu'ils fussent justifiés, ils en étaient évidemment redevables à la bonté divine. Aussi développe-t-il avec soin tout ce qui peut faire ressortir cette bonté, pour guérir de plus en plus le mal dont ils sont atteints. « Dans l'attente où vous êtes de la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Pourquoi vous troubler et vous abattre, si le Christ n'est pas présent? Il va paraître, et le jour se lève déjà devant vous. — Quelle sagesse ! Après les avoir éloignés des pensées de la terre, il leur inspire une salutaire frayeur au souvenir du tribunal redoutable, en leur montrant que la fin n'a pas moins d'importance que le commencement. Avec tant de grâces et la pratique même de la vertu; il est nécessaire de ne pas oublier le grand jour. Que de travaux ne faut-il pas subir pour arriver heureusement au terme ?

2. Il parle de la manifestation comme d'une chose certaine, qui ne saurait tarder, qui va se réaliser tout à l'heure, quoiqu'elle soit invisible en ce moment. Sachez prendre patience, les miracles opérés devant vous avaient pour but de vous inspirer ce courage. « C'est lui qui vous affermira jusqu'à la fin, de telle sorte que vous soyez trouvés sans reproche. » Il paraît mitiger ici son langage, mais en se tenant éloigné de toute flatterie. Il ne craint pas de les reprendre, puisqu'il leur dit : « Comme si je ne devais pas me rendre auprès de vous, quelques-uns se sont enorgueillis; » I *Cor.*, IV, 18; il dit encore : « Que désirez-vous? que je vienne à vous avec la verge, ou bien dans la charité et dans l'esprit de douceur? » *Ibid.*, 21; et plus loin : « Voulez-vous éprouver la puissance du Christ qui parle en moi? » II *Cor.*, XIII, 3. C'est d'une manière voilée cependant qu'il les accuse : pour leur représenter qu'ils sont encore chancelants, qu'ils ont des reproches à se faire, il leur dit que Dieu les affirmera, qu'ils seront sans crime. Considérez, je vous prie, comme il les ramène sans cesse au nom de Jésus-Christ. Pas de nom d'homme, d'apôtre ou de maître, toujours ce nom bien-aimé; c'est comme si Paul se disposait

à les arracher à l'empire d'une lourde ivresse. Dans aucune autre épître le nom du Christ n'est aussi souvent consigné. Ici vous le voyez à chaque instant reparaître, le préambule est en quelque sorte formé de ce nom divin.

Revenez sur ces expressions : « Paul, apôtre par la vocation de Jésus-Christ, à ceux qui sont sanctifiés en Jésus-Christ, qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; grâce à vous et paix de la part de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je bénis mon Dieu pour la grâce qui vous a été donnée dans le Christ Jésus, selon le témoignage du Christ qui a été confirmé parmi vous; dans l'attente où vous êtes de la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il vous affermira, il vous mettra à l'abri de toute accusation pour le jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Paul ajoute encore : « Fidèle est Dieu, par qui vous avez été appelés à la société de son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur. Or, je vous conjure par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Comme le nom du Christ est répété sans cesse ! Il est évident, pour un insensé même, que l'Apôtre n'agit pas ainsi sans motif et sans but. Par la fréquente répétition de ce nom, il dissipe et détruit les humeurs funestes, il achève de combattre la maladie. « Fidèle est Dieu, par qui vous avez été appelés à la société de son fils. » Oh ! que c'est là une grande chose ! quelle n'est pas la grandeur de ce don ! Vous êtes appelés à la société du Fils unique, et vous allez vous attacher aux hommes ! Quoi de plus déplorable et de plus dégradant? Qui vous a donc appelés? Le Père. — Comme il faisait souvent intervenir le Fils au nom et par l'autorité du Père, c'est à celui-ci maintenant qu'il attribue la vocation, ne voulant pas qu'on s'imagine qu'il admette une infériorité quelconque. — Ce n'est pas tel ou tel, c'est le Père lui-même qui vous a appelés; c'est encore lui qui vous a comblés de richesses. Vous n'avez fait que répondre à son appel, et vous n'êtes pas venus de vous-mêmes.

Que signifie cette expression : « Dans la société de son Fils? » Paul vous répond clairement ailleurs, écoutez : « Si nous avons part à ses souffrances, nous aurons part à sa royauté; si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui. » II *Tim.*, II, 12. C'est une grande chose qu'il vient de dire; aussi l'appuie-t-il d'un raisonnement plein de force et d'élévation : « Dieu est fidèle, » ce qui veut dire vrai. S'il est vrai, il accomplira ses promesses; or, il nous a promis de nous faire entrer en société avec son Fils unique, et tel est le but de notre vocation, laquelle de sa part est sans repentance, tout comme les grâces et les dons qu'il nous a faits. L'Apôtre met en avant ces considérations, afin que les disciples ne tombent pas dans le désespoir quand viendront des accusations véhémentes. Les divines promesses ne peuvent manquer de se réaliser, à moins que nous n'ayons absolument résolu de secouer le joug, à l'exemple des Juifs, qui repoussèrent les biens que Dieu leur offrait en les appelant. Ce n'est pas à lui, certes, qu'ils pouvaient s'en prendre, mais bien à leur propre aveuglement; car, en refusant ce qu'il voulait leur donner, ils s'exclurent eux-mêmes. Les eût-il appelés à de rudes et pénibles travaux, qu'ils n'auraient pas été pour cela dignes de pardon; mais ils auraient eu du moins ce prétexte. Qu'auront à dire alors pour leur justification ceux qui n'accourent pas quand ils sont appelés à la purification, à la justice, à la sanctification, à la rédemption, à la grâce, à la filiation divine, à ces biens qui nous ont été préparés et que l'œil n'a pas vus ni l'oreille entendus quand c'est Dieu qui les appelle, et qui les appelle par lui-même?

Que personne donc n'accuse Dieu. Ce n'est pas la faute de celui qui appelle si la foi n'est pas embrassée, c'est la faute de ceux qui la repoussent. — Mais il eût dû, nous dira-t-on, forcer la volonté des hommes. — Assurément non; Dieu n'agit pas par la contrainte ou la nécessité. Et quel est celui qui nous fait violence pour nous entraîner malgré nous aux honneurs, aux couronnes, aux festins, aux fêtes? Personne, n'est-ce pas? car ce serait nous faire injure. C'est malgré soi qu'on est précipité dans la géhenne; mais il faut le vouloir pour entrer dans le royaume : on vous lie pour vous jeter au feu, on est sourd à vos plaintes; mais vous ne sauriez être admis de la même façon au sé-

jour du souverain bien. Ce bien lui-même nous deviendrait odieux s'il ne nous laissait pas libres, si nous n'y venions pas spontanément et d'un cœur joyeux.

3. Et comment se fait-il, nous demandera-t-on, que tous les hommes ne le choisissent pas? — Cela tient à leur propre faiblesse. — Et pourquoi Dieu ne les a-t-il pas délivrés de cette faiblesse même? — Pourquoi les en aurait-il délivrés, vous demanderai-je à mon tour? Est-ce qu'il n'a pas déployé devant eux le spectacle de la création, qui ne cesse de leur enseigner son amour et sa puissance? « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » *Psalm.* XVIII, 2. Ne leur a-t-il pas envoyé ses prophètes, fait entendre son appel, donné des témoignages d'honneur et fait voir ses miracles? ne leur a-t-il pas donné la loi écrite et la loi naturelle, envoyé son Fils et puis les apôtres, en faisant éclater de nouveaux prodiges? ne les a-t-il pas menacés de l'enfer et ne leur a-t-il pas promis le ciel? ne fait-il pas chaque jour lever son soleil pour eux? ses commandements, enfin, ne sont-ils pas tellement faciles que plusieurs en ont dépassé les prescriptions par la surabondance de leur philosophie? « Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aie point fait? » *Isa.*, v, 4. — Il fallait qu'il nous accordât, direz-vous peut-être, une gnose et une vertu naturelles. — Qui parle ainsi? Est-ce un gentil, est-ce un chrétien? L'un et l'autre, mais non dans les mêmes vues; l'un se proposant la science, et l'autre la vie. Je répondrai d'abord à notre frère; car nous ne devons pas avoir souci des étrangers comme des membres de notre famille. Que prétend donc le chrétien? Que la science de la vertu devait être gravée dans notre nature? Dieu n'a pas manqué de l'y graver; et comment connaîtrions-nous sans cela les choses que nous devons faire et celles que nous devons éviter? Quelle serait la raison d'être des lois et des tribunaux? — Mais ce n'est pas la connaissance, c'est l'action même qu'il eût dû nous communiquer. — Et de quoi vous eût-il récompensé dans ce cas, si tout fût venu de lui-même?

Dites-moi, quand le gentil et vous avez commis la même faute, Dieu vous inflige-t-il le même châtiment? Non, n'est-ce pas? car vous avez de plus que lui la connaissance de la religion. Maintenant donc, si quelqu'un venait vous dire que la gnose n'établit entre le gentil et vous aucune différence, ne seriez-vous pas révolté de cette proposition? Pour moi, je n'en doute point, puisque vous auriez à répondre que le gentil pouvait acquérir comme vous la connaissance, et qu'il ne l'a pas voulu. S'il prétendait alors que le Créateur aurait dû faire de cette connaissance un apanage de notre nature, ne le tourneriez-vous pas en dérision, et ne lui diriez-vous pas : Que ne faisiez-vous les recherches et les efforts que j'ai moi-même faits? Vous le combattriez avec une pleine assurance, et vous déclareriez qu'il est de la dernière absurdité de récriminer contre Dieu, parce qu'il n'a pas déposé dans notre nature la gnose sacrée. Et vous parleriez de la sorte, par la raison que vous seriez complétement en règle sous ce rapport. Eh bien, si votre vie ne laissait pas plus à désirer que votre croyance, vous ne soulèveriez pas non plus de pareilles questions; c'est votre indolence à l'endroit de la vertu qui vous fait tenir ces discours insensés. Comment une nécessité subie pouvait-elle devenir un bien? Il serait donc arrivé que les bêtes nous auraient disputé le prix de la vertu, puisque quelques-unes l'emportent sur nous en tempérance. — J'eusse mieux aimé cependant, insisterez-vous encore, être bon par nécessité sans espoir de récompense, que d'encourir un éternel châtiment en abusant de mon libre arbitre. — La nécessité, je l'ai dit, ne saurait jamais s'accorder avec l'idée du bien.

Si vous ignorez ce que vous devez faire, montrez-nous en quoi, et nous vous enseignerons ce qu'il vous importe de savoir; si vous connaissez, au contraire, le mal de la concupiscence, pourquoi ne fuyez-vous pas le mal? — Je n'en ai pas la force, me répondrez-vous. — Tant d'autres qui ont accompli des œuvres bien supérieures s'élèveront contre vous, et vous fermeront la bouche avec d'autant plus d'autorité. Peut-être n'êtes-vous pas chaste vis-à-vis même de votre femme; songez alors à celui qui vit seul et pratique la virginité. Qu'avez-vous à dire pour



votre défense, quand vous ne gardez aucune mesure, tandis qu'il s'affranchit de tout? — Mais je n'ai pas le même tempérament ni la même volonté. — Votre volonté seule est en faute, et vous n'avez pas à prétexter l'impossibilité; car je vous montre que tous sont aptes à pratiquer la vertu. Ce qu'un homme ne saurait faire, il ne le fera pas sous le coup de la nécessité; s'il le fait dans ce cas, il prouve qu'il est coupable en ne le faisant pas dans le cas contraire.

Prenons un exemple : Quand on est revêtu d'un corps, il est bien impossible de voler et de s'élancer vers le ciel. Qu'un roi le commande sous peine de mort, en disant : Les hommes qui ne voleront pas seront hachés ou brûlés, ou subiront tel autre supplice non moins grave; quelqu'un obéira-t-il? Non certes; et cela, parce que la nature s'y refuse. Si ce roi portait un semblable décret concernant la chasteté, déclarant que les impudiques seront punis, jetés au feu, frappés de verges, soumis à mille tourments, est-ce que beaucoup ne se conformeraient pas à cet ordre? — Non, me répliquerez-vous, puisqu'il est une loi qui défend l'adultère, et que tous ne la respectent pas. — Ce n'est pas assurément qu'ils ne craignent, et beaucoup; mais ils espèrent que leur conduite ne sera pas connue. Si le législateur et le juge devaient en être témoins, la crainte serait assez forte pour étouffer la passion.

Supposons une nécessité moins redoutable : que cet homme soit entraîné loin de l'objet aimé, qu'on le jette dans les chaînes; il pourra le supporter, et ne rien éprouver de funeste. Ne disons donc pas que la nature a fait l'un bon et l'autre mauvais. Celui qui serait bon par nature serait dans l'impossibilité de se pervertir, comme aussi l'homme mauvais par nature ne pourrait jamais s'amender. Nous voyons cependant des conversions rapides, des changements qui consolent, des chutes qui effraient. Ce n'est pas seulement dans l'Ecriture qu'on aperçoit de tels exemples, des publicains qui se font apôtres, des disciples qui trahissent, des courtisanes qui deviennent des femmes pleines de modestie, des larrons qui se distinguent dans le bien, des mages qui adorent, des impies qui deviennent des modèles de piété, et dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament; c'est chaque jour encore que de telles choses ont lieu. Or, si cela tenait à la nature, un changement ne se concevrait pas; nous sommes passibles par nature, et la meilleure volonté ne fera pas que nous devenions impassibles : ce qui est tel par nature l'est invariablement. Personne n'a jamais pu s'abstenir du sommeil, s'affranchir de la corruption et devenir incorruptible, se mettre à l'abri de la faim de manière à ne plus la ressentir. Aussi, n'en n'accuse-t-on personne et ne nous le reprochons-nous pas à nous-mêmes. Quand on accuse quelqu'un on ne lui dira certes pas : Etre corruptible et passible! On formulera tout autrement son accusation, on lui jettera à la face des faits caractérisés, l'adultère, la fornication, un crime quelconque; on ira même jusqu'à le traduire devant les juges pour qu'ils le châtient, ou rendent honneur à une conduite opposée.

Personne n'est pas naturellement bon ou mauvais.

Puis donc que notre manière d'agir réciproque, ce que nous éprouvons devant les tribunaux, ce que nous consignons dans les lois, les condamnations que nous prononçons contre nous-mêmes, quand nul autre ne se porte pour accusateur, l'apathie qui nous détériore, la crainte qui nous ramène au bien, les magnifiques exemples que les autres nous donnent en s'élevant au sommet de la philosophie; puisque tout cela, dis-je, nous démontre qu'il dépend de nous de pratiquer la vertu, comment cherchons-nous pour la plupart à nous leurrer nous-mêmes par de vaines excuses et d'insipides raisonnements, qui, bien loin de nous concilier l'indulgence, aggravent notre châtiment? Ah! nous devrions plutôt avoir devant les yeux le jour redoutable et nous adonner pleinement au bien, afin d'obtenir, après de légers labeurs, les incorruptibles couronnes. Ce que vous dites ne vous servira de rien; tous les pécheurs seront condamnés par ceux de leurs frères dont la vie fut l'opposé de la leur, l'homme sans pitié par l'homme de miséricorde, le méchant par celui qui est bon, l'insolent par le modeste, le jaloux par l'homme généreux, l'ami de la vaine gloire par l'ami de la sagesse, le paresseux par le dili-

gent, l'impudique par le chaste. Voilà de quelle façon Dieu disposera notre jugement; il nous mettra tous en présence, louant les uns, maudissant les autres. Que nul de ceux qui sont ici présents ne soit plus tard du nombre des malheureux voués aux supplices; que tous prennent place parmi ceux qui seront couronnés et qui recevront le divin royaume, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

« Je vous conjure, frères, par le nom de N.-S. Jésus-Christ d'avoir tous le même langage, et de faire qu'il n'y ait entre vous aucune division; soyez plutôt parfaits dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments. »

1. Je n'ai cessé de vous le dire, il faut que les réprimandes soient faites avec discrétion et ménagement; Paul nous en donne ici l'exemple. Au moment d'aborder une affaire pleine de dangers, qui pouvait bouleverser l'Eglise, il s'exprime avec une remarquable douceur. En effet, il en vient à prier ses disciples, à les prier même au nom du Christ, comme n'étant pas en état par lui-même de toucher et de persuader. Que veut dire : « Je vous conjure au nom du Christ? » — Je prends le Christ pour auxiliaire, je m'appuie sur son nom, méconnu et outragé. — Rien ne pouvait mieux les détourner de l'impudence; et l'impudence est le résultat ordinaire du péché. Si tout à coup vous faites de durs reproches au pécheur, il se raidit, il perd tout sentiment de honte; si vous le faites rentrer en lui-même, vous domptez son orgueil, il perd son assurance, il baisse les yeux. C'est ce que Paul se propose, et cependant il conjure ses disciples au nom du Christ. De quoi les conjure-t-il? « D'avoir tous le même langage, de faire qu'il n'y ait pas de division parmi vous. » Ce mot de division ou de schisme est assez fort déjà, constitue même une accusation assez grave pour les frapper au cœur. La division n'avait certes pas opéré plusieurs unités, elle avait même détruit l'unité. Si les Eglises divisées conservaient leur intégrité, il y aurait plusieurs Eglises; mais, s'il n'y a là que des fractions, l'unité s'est perdue. Lorsqu'on scinde ce qui était un, bien loin de le multiplier, on le fait disparaître. C'est dans la nature même du schisme.

Le schisme en divisant l'Eglise produit un mal immense.

Après les avoir vivement frappés par de telles expressions, il s'adoucit et les relève en ajoutant : « Mais soyez parfaits dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments. » Comme il venait de leur recommander « le même langage, » ne pensez pas, semble-t-il leur dire, que je fais consister l'union dans les paroles seules; ce que je veux, c'est l'harmonie des âmes. — Or, cet accord intérieur pouvant n'être que partiel, il leur signifie qu'il doit être complet en s'exprimant de la sorte : « Soyez parfaits. » Quand l'accord n'existe que sur quelques points, quand il y a dissentiment dans le reste, ce n'est plus la perfection de la concorde, l'union n'est pas accomplie. Il peut arriver encore qu'elle règne dans les pensées et non dans les sentiments; ce qui a lieu lorsque nous avons la même foi sans être unis par les liens de la charité : les esprits pensent de même, tandis que les cœurs sont séparés. C'était le travers des Corinthiens, dont les uns préféraient celui-ci, et les autres celui-là. Voilà pourquoi l'Apôtre réclame l'union des sentiments en même temps que celle des pensées. Ce n'était pas d'un désaccord dans la foi que provenaient leurs divisions; elles avaient leur cause dans la divergence des sentiments, dans un antagonisme qui tient à la nature humaine.

L'accusé nie impudemment tant que des témoins ne sont pas produits; aussi Paul va-t-il au-devant de toute dénégation en produisant des témoins : « Car j'ai été informé sur votre compte, frères, par ceux de la maison de Chloë. » Il n'a pas commencé par le leur dire, il a d'abord formulé l'accusation, persuadé qu'il est de la vérité des rapports; car, s'il n'en était pas ainsi, il n'eût pas accusé, et ce n'est pas non plus sans de graves raisons que Paul s'est laissé persuader. Il ne signale pas tout à

coup la dénonciation, pour qu'on ne le juge pas l'instrument des autres; il ne la tait pas non plus, pour ne point paraître parler uniquement de lui-même. Il leur donne là de nouveau le nom de frères; et dans le fait, quoique leur péché soit manifeste, rien n'empêche qu'il n'emploie cette douce qualification. Considérez aussi sa prudence : il ne produit pas une personne en particulier, il désigne une maison entière, ne voulant pas que le témoin soit en butte à la haine des accusés; et de la sorte il met l'accusateur à l'abri sans rien ôter à la force de l'accusation : il pourvoit aux intérêts des uns et des autres. Il n'a pas dit : Quelques-uns m'ont informé; il nomme la maison d'où l'information est venue, pour écarter tout soupçon de feinte. De quoi l'a-t-on informé? « Que des contentions existent parmi vous. » Quand il fait un reproche, il dit ouvertement : « Qu'il n'y ait pas de schismes parmi vous; » et, maintenant qu'il parle sur la foi d'autrui, il s'exprime avec plus de douceur : « On m'a informé que des contentions existent parmi vous. » Il ne veut pas envelopper dans son accusation ceux qui l'ont instruit. Il précise même le genre de contention : « Que chacun de vous dit : Moi, je suis de Paul; et moi, d'Apollo; et moi, de Céphas. » Ce ne sont pas des contentions sur des affaires privées; elles sont plus graves et plus dangereuses. « Chacun de vous dit. » Le mal n'avait pas attaqué seulement une partie de l'Eglise, il avait envahi l'Eglise tout entière.

Ce langage, les Corinthiens ne le tenaient pas précisément au sujet de Paul, de Pierre ou d'Apollo; son but est de faire entendre qu'on ne doit pas contester sur de tels noms, beaucoup moins dès lors sur les autres. Qu'il ne fût pas réellement question d'eux, il le déclare dans la suite : « J'ai proposé ces choses sous mon nom et celui d'Apollo, pour que vous appreniez en nous à n'avoir pas de vous-mêmes des sentiments supérieurs à ceux que je vous ai marqués par écrit. » I *Cor.*, IV, 2. Or, s'ils ne devaient pas s'attacher exclusivement aux noms de Paul, d'Apollo, de Céphas, moins encore le devaient-ils aux autres. Il ne fallait pas que le maître, le coryphée du chœur apostolique, celui dont la parole avait instruit tant de nations, eût ce rôle dans leur pensée; que dire alors de ceux qui n'étaient rien? C'est donc une figure qu'il emploie dans le but de les délivrer d'une telle maladie. C'est encore un moyen pour que son discours leur soit moins pénible; car il ne nomme pas ainsi les hommes qui divisaient l'Eglise, il les couvre du nom de quelques apôtres : « Je suis de Paul, et moi d'Apollo, et moi de Céphas. »

2. Il est loin de se préférer à Pierre, quoiqu'il nomme celui-ci le dernier; il suit plutôt une énumération croissante et met Pierre bien au-dessus de lui, de peur qu'on ne croie que la jalousie l'inspire et qu'il entende ravir aux autres l'honneur qui leur est dû. C'est pour cela qu'il se met avant tous. En se repoussant d'abord soi-même, on prouve évidemment qu'on ne recherche pas les distinctions, qu'on dédaigne une pareille gloire. Il reçoit là le premier choc, et c'est alors seulement qu'il nomme Apollo, et puis Céphas. Non, il n'y a pas là d'ostentation; il se donne, au contraire, pour exemple d'une chose qui ne doit pas avoir lieu. Il résulte clairement qu'on péchait en se vouant à tel prédicateur ou bien à tel autre. Il les corrige admirablement quand il leur dit que c'est un mal de tenir ce langage : « Je suis de Paul, et moi d'Apollo, et moi de Céphas. » — Et pourquoi termine-t-il ainsi : « Et moi je suis du Christ? » Si c'était un mal de s'attacher de la sorte à des hommes, il ne pouvait certes pas en être ainsi par rapport au Seigneur. — Mais ce n'est pas là non plus ce qu'il leur reproche; il les accuse plutôt de n'être pas tous entièrement au Christ. Je pense qu'il a de lui-même ajouté ce dernier trait pour rendre l'accusation plus grave, en montrant que le Christ n'était plus par suite de leurs divisions, que le chef d'une partie du troupeau, bien que telle n'eût pas été leur intention. Il laisse entrevoir sa pensée dans la suite du texte : « Est-ce que le Christ est divisé? » Voici ce qu'il veut dire : Vous avez scindé le Christ même, vous avez déchiré son corps. Terrible parole, comme elle respire l'indignation et le courroux! Au lieu de prouver ce qu'il avance, il interroge simplement,

comme sur un fait qui ne laisse aucun doute.

D'autres lisent et comprennent différemment : « Le Christ est divisé. » D'après eux, il aurait fait le partage de l'Eglise entre les hommes, en faisant sa part en même temps que la leur. Il attaque le travers signalé : « Est-ce que Paul a été crucifié pour vous, ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul ? » Voyez l'amour de cet homme pour le Christ : il fait tout retomber maintenant sur son propre nom, afin de mieux démontrer que l'honneur dont il s'agit n'appartient à personne. Il éloigne de plus en plus l'idée qu'il serait mû par la jalousie, et c'est pour cela qu'il se met constamment en scène. Remarquez sa prudence et son discernement; il ne va pas dire : Est-ce que Paul a créé le monde? est-ce que Paul vous a tirés du néant? Il va droit à ce qu'il y a de principal pour les fidèles, à ce qui touche de plus près à leur destinée; il parle de la croix et du baptême, comme aussi des biens qui en sont la conséquence. Si la création du monde manifeste l'amour de Dieu, l'abaissement de la croix le manifeste d'une manière bien plus éclatante. Il ne dit même pas : Paul est-il mort pour vous ? Il exprime de plus le genre de mort : « Paul a-t-il été crucifié pour vous, ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul ? » Il se garde bien de formuler ainsi la seconde question : Paul vous a-t-il baptisés? car il en avait baptisé un grand nombre; et puis il n'importait pas de savoir qui les avait baptisés, mais bien au nom de qui ils l'avaient été. Comme la cause des schismes s'était trouvée dans cette affectation qu'ils mettaient, dans cette préférence qu'ils donnaient au nom de celui qui les avait baptisés, il attaque le mal dans sa racine en s'écriant : « Avez-vous donc été baptisés au nom de Paul ? » Il ne s'agit pas de savoir quel a été le ministre du baptême; la seule chose importante ici, c'est le nom qu'on invoque en baptisant : celui-là seul a la vertu de remettre les péchés.

L'Apôtre s'arrête et n'examine pas les conséquences; il ne dit pas : Est-ce Paul qui vous a promis les biens à venir? est-ce Paul qui vous ouvre le royaume des cieux? — Et pourquoi ne le dit-il pas? Parce qu'on ne saurait comparer une telle promesse avec l'immolation sur la croix. D'un côté, point de danger, point de honte; de l'autre, tous les maux réunis. Ajoutons que la première chose était garantie par la seconde. Après avoir dit : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, » Paul ajoute : « Comment avec cela ne nous donnera-t-il pas tout ? » *Rom.*, VIII, 32. Il avait déjà dit : « Si, lorsque nous étions des ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, bien mieux serons-nous sauvés après la réconciliation. » *Ibid.*, V, 10. Voilà pour quelle raison il ne parle pas des conséquences, et de plus, parce qu'elles n'étaient pas encore arrivées, que c'étaient là des promesses, tandis que les choses dont il parle étaient des faits connus de tous. « Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé personne parmi vous, si ce n'est Crispus et Caïus. » Pourquoi vous enorgueillissez-vous d'avoir administré le baptême, quand je bénis Dieu de ne l'avoir pas administré ?

En s'exprimant de la sorte, il procède sagement à l'extirpation de leur orgueil; mais il n'ébranle nullement la vertu du baptême, loin de là : c'est à la vanité seule de ceux qui se glorifiaient de l'avoir administré qu'il s'en prend. Il leur montre d'abord qu'ils ne sont en aucune manière les auteurs de ce don, et puis il rend grâces à Dieu de s'en être abstenu. C'est une grande chose assurément que le baptême; mais cette grande chose, ce n'est pas le ministre du baptême qui l'accomplit, c'est celui dont le nom est invoqué dans le baptême. Il n'y a rien là qui provienne d'un travail humain, beaucoup moins que dans la prédication. Oui, c'est une grande chose que le baptême, et sans le baptême nous ne pouvons pas obtenir le royaume des cieux; il ne faut pas cependant être un homme d'un bien grand mérite pour baptiser, alors que la prédication exige de nombreux labeurs.

3. Il explique ensuite le motif pour lequel il rend grâces de n'avoir baptisé personne. Ce motif quel est-il ? « Pour que quelqu'un n'ait pas à dire que vous avez été baptisés en mon nom. » Quoi donc? est-ce qu'on le disait des autres? Non; mais je crains que la maladie n'atteigne cette limite. En effet, puisque la division est

née quand des hommes sans importance et sans considération baptisaient, si j'avais donné le baptême après l'avoir annoncé, non-seulement on se serait emparé de mon nom, mais on m'aurait encore attribué le baptême. Le mal a été grave en partant de bas; que n'eût-il pas été en partant de haut? Après avoir ainsi réprimé les personnes perverties, après avoir dit en outre : « J'ai baptisé de plus la famille de Stéphana, » il rabaisse de nouveau leurs folles prétentions en ajoutant : « Et je ne sache pas ensuite en avoir baptisé d'autres. » C'était bien leur prouver qu'il n'avait pas recherché cet honneur auprès de la multitude, qu'il n'était pas venu poussé par l'amour de la vaine gloire.

Il poursuit, toujours dans le but de confondre leur arrogance : « Car le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher. » C'était ici le devoir le plus pénible, celui qu'on ne saurait remplir qu'avec de grandes fatigues et qui réclame une invincible énergie, le devoir qui comprend tous les autres; et c'est pour cela que Paul en était chargé. Et pourquoi baptisait-il, n'étant pas envoyé pour ce ministère? Il agissait ainsi par surabondance de zèle, et nullement pour résister à la volonté de celui qui l'avait envoyé. Il n'a pas dit que cela lui fût défendu, mais simplement que tel n'était pas le but de sa mission; il avait à remplir une tâche plus importante. Il n'y avait là qu'un prédicateur ou deux; et quiconque a reçu le sacerdoce peut baptiser. Il n'est pas difficile, en effet, d'administrer le sacrement à quelqu'un qui est instruit et qui croit; car tout dépend de la volonté de celui qui se présente et de la grâce de Dieu. Mais, lorsqu'il est question d'instruire et de convertir les infidèles, quel travail et quelle sagesse ne faut-il pas, quels dangers même ne devait-on pas alors affronter? Au moment du baptême tout est fait, l'instruction est acquise et la conviction formée, baptiser une telle personne ce n'est rien de grand : dans la prédication, c'est tout le contraire, puisqu'il s'agit de transformer les idées et les sentiments, d'extirper le mensonge, d'implanter la vérité.

Modération de l'Apôtre. Ces choses néanmoins, l'Apôtre ne les exprime pas, moins encore les prouve-t-il; il est trop modéré pour comparer ainsi la prédication et le baptême; c'est en comparant la religion avec les philosophies étrangères qu'il déploie toute son ardeur, pouvant là déployer aussi toute la force de sa parole. S'il a baptisé, ce n'est donc pas un acte de désobéissance. Il en est de cela comme de ce qui regarde les veuves. Les apôtres avaient dit : « Il n'est pas bon que nous délaissions le ministère de la prédication pour servir aux tables; » *Act.*, VI, 2; Paul a servi plus d'une fois et ne s'est rendu coupable d'aucune résistance. Aujourd'hui comme alors nous distribuons les ministères selon les aptitudes des prêtres; aux plus instruits le rude et difficile travail de la doctrine. Aussi Paul lui-même a-t-il dit : « Les prêtres qui gouvernent bien méritent d'être doublement honorés, et surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement. » I *Tim.*, V, 17. Instruire et former de futurs soldats n'appartient qu'à des hommes de courage et d'expérience; déposer la couronne sur le front du vainqueur n'exige pas même qu'on sache tenir une arme, malgré tout l'éclat que la couronne ajoute à la victoire. Au baptême s'applique ce dernier trait : sans doute on ne peut pas arriver au salut sans le baptême; mais celui qui baptise ne fait rien de grand, quand il a devant lui une âme bien disposée.

« Sans avoir recours à l'habileté de la parole de peur d'exclure la croix du Christ. » Lorsqu'il a rabaissé les prétentions de ceux qui se glorifiaient de donner le baptême, il en vient à ceux pour qui la philosophie humaine était un sujet de vanité, et la guerre qu'il fait à ces derniers est autrement terrible. Pour combattre les premiers, il s'était contenté de dire : « Je rends grâces à Dieu de n'avoir baptisé personne, » de ce que le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser. — Il n'emploie pas à leur égard des expressions plus sévères; il leur insinue simplement ce qu'il désire d'eux, se hâtant de passer outre. Maintenant il commence par frapper de rudes coups, puisqu'il prononce dès l'abord cette parole : « De peur d'exclure la croix du Christ. » Pourquoi vous enorgueillir de ce qui devrait vous couvrir de honte? Si cette sagesse étrangère est en opposition avec la croix, combat

de front l'Evangile, loin de vous en glorifier, vous devez en rougir. Telle est la raison pour laquelle les Apôtres ne se sont pas montrés des sages ; cela ne tenait pas à la faiblesse des dons reçus, c'est qu'ils ne voulaient pas affaiblir la prédication. Au lieu de la corroborer, les sages l'énervaient et les ignorants en respectaient seuls la puissance. C'est là refouler l'orgueil, réprimer l'enflure, enseigner la modération. — Mais, s'il ne faut pas recourir à l'habileté du langage, me dira-t-on, comment envoyèrent-ils un homme éloquent, Apollo? — On ne comptait pas sur la force de son éloquence, il fut choisi comme possédant à fond les Ecritures , et capable de réfuter les Juifs. Ce qu'il fallait, je le répète, c'est que les prédicateurs, ceux qui commençaient à répandre la semence de l'Evangile, ne fussent pas d'habiles rhéteurs. Ils avaient alors besoin d'une grande puissance pour chasser dès le principe les ténèbres de l'erreur ; une force invincible leur était nécessaire pour entrer dans ce chemin.

4. Celui donc qui dès le début n'eut pas besoin d'hommes instruits, s'il les accueillit dans la suite ne pouvait plus être jugé réclamer un secours, mais plutôt accorder indistinctement une grâce. De même qu'il s'était passé des sages dans l'accomplissement de son œuvre ; de même il ne les repoussa pas quand ils se présentèrent plus tard. Pourriez-vous me prouver que Pierre ou Paul avait une parole savante ? Assurément non ; ils étaient simples et sans instruction. Quand le Christ envoyait ses disciples dans le monde, après avoir fait éclater devant eux son pouvoir dans la Palestine, et leur avoir dit : « Lorsque je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, vous a-t-il rien manqué? » *Luc.*, XXII, 35 ; après cela il leur permit d'avoir un sac et une bourse : nous voyons ici quelque chose de pareil. Il fallait avant tout que la puissance du Christ fût manifestée, et la sagesse profane ne devait pas détourner de la foi ceux qui frappaient à la porte. Si les Gentils reprochent donc aux disciples leur simplicité, renchérissons encore sur ce reproche. Que personne n'estime Paul un savant ; ne craignons pas de leur accorder les prodiges du savoir et de l'éloquence, et déclarons que tous nos docteurs étaient des ignorants. Ce ne sera pas une légère défaite que nous infligerons à nos ennemis ; la victoire primitivement remportée n'en sera que plus éclatante.

Dispute d'un chrétien et d'un Grec au sujet de saint Paul et de Platon.

Je parle ainsi, parce qu'il m'est arrivé d'entendre un chrétien soutenir de ridicules discussions avec un Grec, chacun d'eux s'efforçant de démolir les institutions de son adversaire. Les paroles du Grec eussent été mieux placées dans la bouche du chrétien, et celui-ci disait à son tour ce que l'autre aurait dû dire. S'agissait-il, en effet, de Paul et de Platon, le Grec n'oubliait rien pour démontrer que Paul était un esprit inculte ; et le chrétien, dans sa simplicité, ne montrait pas moins d'ardeur à prouver que Paul était plus savant et plus disert que Platon. La question étant ainsi posée, le premier devait remporter la victoire. Si réellement Paul était plus éloquent que Platon, on pourrait nous dire avec quelque apparence de vérité qu'il a dû ses triomphes non à la grâce, mais à l'éloquence. Le chrétien soutenait donc la thèse du Grec et réciproquement. S'il est vrai que Paul était sans instruction, la victoire qu'il a remportée sur Platon n'en est que plus belle, je l'ai déjà dit. Cet ignorant s'est emparé de tous les disciples du philosophe, les endoctrinant et les menant à sa suite. Cela prouve évidemment que les merveilles opérées par la prédication ne sont pas dues à la sagesse humaine, et sont l'œuvre de la grâce de Dieu.

Ne tombons donc pas dans la même aberration, n'encourons pas le même ridicule en disputant ainsi contre les Grecs, puisqu'il faut encore soutenir la lutte avec eux ; ne craignons pas d'accuser les apôtres d'ignorance : c'est un panégyrique qu'une telle accusation. Quand les étrangers diront que les apôtres étaient des hommes incultes, allons nous-mêmes plus loin et disons bien haut qu'ils n'avaient aucune instruction, que c'étaient des hommes ignorants et pauvres, plongés dans l'obscurité, méprisés du monde. Ce n'est pas là rabaisser les apôtres, c'est plutôt les exalter, puisque, malgré cela, ils ont éclipsé tout ce qu'il y avait de grand dans le monde. Ces esprits rudes et grossiers, qui

n'étaient jamais entrés dans une école, ont attaqué les sages, les puissants et les rois, tous ceux qui brillaient dans les honneurs et les richesses, ils les ont vaincus avec autant de facilité que s'ils avaient lutté contre des enfants. C'est la puissance de la croix que nous voyons là paraître, et ce n'est pas à la force humaine que de telles choses peuvent être attribuées; elles sont au-dessus de la nature, elles s'accomplissent hors de notre portée. Mais, lorsqu'un bien s'accomplit, supérieur, et de beaucoup supérieur à notre nature, un bien dont nous profitons cependant, il faut savoir se rendre à l'évidence et y reconnaître l'action toute puissante de Dieu.

Voyez : un pêcheur, un faiseur de tentes, un publicain, des hommes sans expérience et sans lettres, venus de loin, du fond de la Palestine, abordent les philosophes, les rhéteurs, tous ces parleurs si habiles, les dépossèdent de leur vieille autorité, remportent sur eux une pleine et rapide victoire, à travers mille dangers, contre les efforts réunis des peuples et des rois, malgré les résistances de la nature, la puissance du temps et celle des antiques traditions, quand ils avaient en face les démons conjurés et menés au combat par le diable lui-même, les tyrans et tous les potentats de la terre, les nations et les cités, les barbares et les grecs, les philosophes et les rhéteurs, les écrivains et les sophistes, les tribunaux et tout l'appareil des supplices, la mort s'offrant partout sous des formes diverses. Et tout cela cependant tombe et se dissipe, à la parole de quelques pêcheurs, comme une poussière légère est emportée par le souffle irrésistible des vents. Apprenons donc à repousser les contradictions des idolâtres, ne soyons pas comme des animaux stupides et muets, soyons toujours prêts à rendre raison de notre espérance. Tenons-nous-en surtout à ce point essentiel et capital; disons-leur sans relâche : D'où vient que les faibles ont terrassé les forts; douze hommes, l'univers entier, et cela, sans employer les mêmes armes, nus et désarmés, au contraire, devant des ennemis à qui rien ne manquait pour le combat?

5. Dites-moi, si douze hommes sans aucune expérience de la guerre se jetaient sur d'innombrables légions couvertes de leurs armes, étant eux-mêmes désarmés et n'ayant de plus aucune force corporelle; s'il arrivait alors qu'ils n'eussent rien à souffrir, qu'ils ne fussent atteints d'aucune blessure, quoique frappées de mille traits, dont leur corps nu serait tout hérissé; si, dans cet état, ils venaient à bout de tous leurs ennemis en les frappant seulement avec la main, tuant les uns, faisant prisonniers les autres, tandis qu'ils n'auraient en définitive souffert aucun mal, quelqu'un oserait-il prétendre que c'est là un événement naturel? Eh bien, le trophée des apôtres est tout autrement merveilleux que ne le serait celui-là. Il est moins étrange, en effet, de voir un guerrier nu n'être pas blessé que de voir un homme simple, sans culture, un pêcheur triompher de toutes ces puissances combinées, ne se laisser arrêter ni par le petit nombre des siens, ni par l'indigence, ni par les plus imminents dangers, arriver à son but malgré l'antiquité des usages et des idées qu'il attaque, l'austérité des devoirs qu'il impose, la mort qu'il affronte chaque jour, la grandeur des multitudes égarées et l'autorité de ceux qui les égarent. Voilà les arguments que nous devons faire valoir, ainsi devons-nous vaincre nos adversaires; mais avant de parler frappons-les par le caractère même de notre vie. C'est l'arme irrésistible, c'est l'argument auquel on ne répond pas : les œuvres ont une tout autre force que les paroles. Les confondrions-nous par nos raisonnements; si notre vie n'est pas meilleure que la leur, nos efforts seront stériles.

Ils n'attachent pas grande importance à ce que nous disons, ils examinent plutôt ce que nous faisons; ils s'écrient : Commencez donc par faire ce que vous dites, et puis exhortez les autres. Si, lorsque vous nous avez affirmé que des biens innombrables nous attendent dans l'avenir, nous vous voyons vous attacher aux choses présentes; comme si l'avenir n'était rien, nous croirons à vos actes plutôt qu'à vos paroles. Dès que vous dépouillez le prochain, dès que vous ne mettez aucun terme à vos larmes pour les morts et que vous donnez l'exemple de tant d'autres désordres, comment pourrions-nous



croire à la résurrection sur votre seule parole? — Ils peuvent bien ne pas tenir ce langage, mais telles sont assurément leurs pensées; elles sont toujours présentes à leur esprit. Or, voilà ce qui empêche les infidèles de se faire chrétiens. Travaillons donc à les gagner par notre conduite. Beaucoup d'ignorants étonnèrent les philosophes en déployant dans leurs actes une sublime philosophie; car cette philosophie pratique fait entendre une voix plus éclatante que celle de la trompette, et que la force de la parole ne saurait jamais égaler. Si j'enseigne qu'il ne faut pas se souvenir des injures, tout en ne cessant pas de faire du mal à l'infidèle, me sera-t-il possible de le ramener par mes discours, quand je l'éloigne par mes actes? Prenons-les dans les filets de nos vertus, et puis avec ces nouvelles âmes, édifions l'Eglise, accumulons de pareils trésors.

Rien n'égale le prix d'une âme, pas même le monde entier. Auriez-vous répandu d'innombrables richesses dans le sein des pauvres, vous ne pouvez pas être comparé à celui qui convertirait une âme seule. « Celui qui dégage une chose de prix d'un alliage impur, sera comme ma bouche, » dit le Seigneur. *Jerem.*, XV, 19. C'est un grand bien sans doute de secourir les indigents; mais arracher un homme aux ténèbres est un bien de beaucoup supérieur : ceci nous place à côté de Pierre et de Paul. Nous pouvons continuer leur ministère, non point en courant les mêmes dangers, en subissant comme eux la faim, la persécution et les autres fléaux puisque nous vivons dans un temps de paix, mais en nous efforçant d'imiter généreusement leur zèle. Sans quitter notre maison, nous pouvons exercer cette pêche merveilleuse. Auprès d'un ami, d'un parent, d'un serviteur, agissez et parlez de la sorte; vous aurez part à la gloire de Pierre et de Paul. Que dis-je? vous serez comme la bouche même du Christ, d'après la sentence que vous venez d'entendre. Si vous ne persuadez pas aujourd'hui, vous persuaderez demain; et n'y parviendriez-vous jamais, votre récompense n'en sera pas moindre : ne les convertiriez-vous pas tous, vous en convertiriez du moins quelques-uns. Les apôtres eux-mêmes ne gagnèrent pas tous les hommes, quoique parlant à tous sans exception; ce qui ne les empêcha pas d'être récompensés comme s'ils les avaient tous convertis.

Ce n'est pas d'après le résultat de l'œuvre, c'est d'après l'intention de l'ouvrier que Dieu décerne les couronnes. N'offririez-vous que deux oboles, il les recevra; ce qu'il fit pour la veuve, il le fera pour ceux qui donnent un enseignement. De ce que vous ne pouvez pas sauver le monde entier, il ne faut pas dédaigner de sauver quelques âmes; il ne faut pas que le désir d'un grand bien vous dégoûte d'en accomplir un petit. Ne pouvez-vous pas vous occuper de cent personnes, occupez-vous de dix; si c'est trop de dix, occupez-vous de cinq, d'une seule même si vous ne pouvez pas de cinq; si c'est encore trop d'une, ne vous découragez pas, faites toujours ce qui vous sera possible. Voyez les marchands : ce n'est pas seulement sur l'or, c'est encore sur l'argent qu'ils établissent leur négoce. Si nous ne dédaignons pas les petites choses, il nous sera donné d'arriver aux grandes; si nous méprisons celles-là, nous ne saisirons pas aisément celles-ci. On devient riche par les petits gains comme par les grands. Ainsi devons-nous faire, pour qu'étant devenus vraiment riches, nous obtenions le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« La parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, elle est la vertu même de Dieu. Il est écrit, en effet : Je détruirai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. Où est le sage? où est le docteur de la loi? où est l'indagateur des choses de ce siècle? »

1. Les personnes malades et découragées trouvent désagréable la nourriture même la plus saine, importuns quelquefois les amis les plus familiers; elles semblent ne pas les reconnaître; elles ne dissimulent pas leur ennui. Voilà comme il en est de ceux qui perdent leur âme : ils ignorent ce qui peut les conduire au salut, ils regardent comme des importuns ceux qui veulent

les en instruire. Cela tient évidemment à leur état de maladie, et non à la nature des choses. Les infidèles agissent ici comme des insensés qui se déchaînent contre les personnes les plus dévouées et les accablent d'injures. Mais, de même que ces personnes s'apitoient davantage alors et versent de plus abondantes larmes, reconnaissant dans cette fureur le paroxysme du mal; de même devons-nous pleurer sur le sort des idolâtres, plus qu'on ne pleure sur la mort d'une épouse bien-aimée, parce qu'ils ignorent le salut promis à tous. Non, l'homme ne doit pas aimer sa femme comme nous devons aimer tous nos semblables dans l'ordre du salut, qu'ils soient idolâtres ou qu'ils ne le soient pas. Plaignons-les du fond de notre âme, de ce que la parole de la croix est pour eux une folie, quand elle est en réalité sagesse et puissance : « C'est pour ceux qui périssent que cette parole est une folie. »

Comme il est à croire que les disciples avaient dû lutter non sans effort contre la sagesse et les enseignements des Grecs, lorsque ceux-ci tournaient la croix en dérision, Paul les tranquillise et les console, en leur disant: Ne voyez rien là d'insolite et de contradictoire. C'est dans l'essence même de la croix, que les hommes courant à leur perte en méconnaissent la vertu; car ils n'ont plus l'usage de leur raison. De là les insultes qu'ils profèrent, et la répugnance qu'ils témoignent pour des remèdes capables de les sauver. Mais, que dites-vous, ô hommes? Le Christ s'est fait esclave pour vous, prenant la forme d'un esclave; il a été crucifié, il est ressuscité. Ce qu'un père, un ami, un fils n'ont jamais fait pour vous, le Seigneur l'a fait sans réserve, et quand vous étiez son ennemi, quand vous veniez de l'offenser. Lors donc que vous deviez après sa résurrection admirer une œuvre pleine de sagesse autant que d'amour, vous la déclarez une folie! Rien d'étonnant à cela, du reste; car ceux qui périssent ne savent pas reconnaître les moyens propres à les sauver. Ne vous troublez donc pas; ce que vous voyez n'a rien d'étrange, encore une fois, rien qui ne s'explique : les esprits égarés ne manquent pas de tourner en dérision les grandes choses. N'espérez pas les convaincre par les raisonnements de la sagesse humaine. Si vous l'entreprenez, vous obtiendrez un résultat tout opposé: ce n'est que par la foi qu'on arrive à ce qui dépasse la raison. Essayez de leur persuader par voie de raisonnement comment Dieu s'est fait homme, comment il est descendu dans le sein d'une vierge; n'invoquez pas le recours de la foi, et vous n'entendrez que des railleries plus piquantes. C'est par cette voie du raisonnement que marchent ceux qui périssent.

Et pourquoi parler de Dieu? Concernant les créatures mêmes, en raisonnant ainsi, vous provoquerez uniquement le rire. Supposez un homme qui veuille se rendre compte de tout, et qui vous demande de lui expliquer par exemple comment nous percevons la lumière; tentez de le lui démontrer. Vous n'y parviendrez pas. Dites-lui qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir; vous ne touchez pas à la cause; vous énoncez simplement le fait. Cet homme pourra vous répondre : Pourquoi ne voyons-nous pas avec les oreilles, n'entendons-nous pas avec les yeux ou bien avec les narines, et l'odorat ne se confond-il pas avec l'ouïe? Si nous ne pouvons pas répondre d'une manière satisfaisante à de semblables questions, et si l'idolâtre y trouve un sujet de rire, n'avons-nous pas le droit de rire plus que lui? Les deux sens ayant leur racine dans le même cerveau, les deux membres étant si voisins l'un de l'autre, comment n'ont-ils pas la même fonction? Vainement essaierions-nous d'en dire la cause, de saisir et d'exprimer comment se produit cette merveilleuse et multiple activité; nos efforts n'aboutiraient qu'au ridicule. Inclinons-nous par conséquent devant la toute-puissance et la sagesse infinie de Dieu, et gardons le silence. Ainsi donc, le ridicule sera notre châtiment si nous voulons appuyer les choses de Dieu sur la sagesse profane; et ce n'est pas à raison de la nature des faits, je le répète, c'est parce que les hommes sont atteints d'une véritable folie.

Toute parole est faible devant les grandes choses. Voyez, dès que j'ai dit: Il a été crucifié, le Gentil répond : Cette affirmation, est-elle conforme à la logique? Il ne s'est pas défendu quand on le crucifiait; quand on continuait même à

l'outrager sur la croix; comment donc a-t-il pu se ressusciter ensuite et protéger les autres? S'il avait ce pouvoir, il devait en user avant la mort, comme les Juifs le lui firent bien entendre. Comment protégerait-il autrui, celui qui ne se protége pas lui-même. Voilà donc une parole contraire au sens humain. — Dites seulement supérieure, dites que la croix est un mystère de puissance, et vous serez dans le vrai, ô homme. Que quelqu'un réduit à la dernière extrémité triomphe des maux qu'il endure, qu'il remporte la victoire dans un tel combat; il montre une vertu qui n'a pas de bornes. De même que c'est une chose plus merveilleuse de voir les trois enfants jetés dans la fournaise, marcher au milieu des flammes, que s'ils avaient été préservés d'y tomber; de même encore qu'on est plus frappé de voir Jonas englouti par un monstre marin sans en rien souffrir, que s'il ne fût pas tombé dans ce gouffre: de même le Christ détruisant la mort après l'avoir subie, est tout autrement admirable que s'il ne fût point mort. Ne demandez donc plus pourquoi il ne descendit pas de la croix. Il voulut lutter avec la mort même; et, s'il ne s'affranchit pas du supplice, c'est spontanément et non par défaut de puissance, qu'il agit ainsi. Celui que la tyrannie de la mort ne peut pas enchaîner, comment les clous l'auraient-ils retenu sur la croix?

2. De tels enseignements nous sont familiers, mais les infidèles les ignorent. C'est pour cela que l'Apôtre disait: « La parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent; tandis que pour ceux qui se sauvent, pour nous, elle est la vertu même de Dieu. » Il est écrit, en effet: « Je détruirai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. » Jusqu'ici il n'avait rien dit de terrible; maintenant il invoque le témoignage de l'Ecriture; et dès lors son discours va devenir plus ferme et plus véhément; il poursuit donc: « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du siècle? Que sont devenus les sages et les docteurs? Où sont les indagateurs des choses de ce monde? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie toute leur sagesse? Voyant que le monde n'a pas eu recours à la sagesse de Dieu et n'a pas connu Dieu par les lumières de la sagesse humaine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. » Cette parole du Livre saint: « Je détruirai la sagesse des sages, » il se hâte de la démontrer par les faits, en s'écriant: « Où sont les sages et les docteurs? » Il attaque en même temps les Juifs et les Gentils.— Quel est le philosophe, quel est celui de ces ingénieux artisans de syllogismes, quel est même celui des Juifs, les plus versés dans la loi, qui a donné le salut aux hommes et leur a fait connaître la vérité? Aucun; tout s'est accompli par le ministère de quelques pêcheurs.

Ayant exprimé sa pensée et réprimé leur arrogance, il conclut en ces termes: « Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse de ce siècle? » Il expose la raison pour laquelle il en est ainsi. — Le monde n'ayant pas connu Dieu par la science humaine et n'étant pas entré dans les voies de la sagesse divine, la croix apparut. — Que faut-il entendre par la sagesse de Dieu? Celle qui brille dans ses œuvres, dont le but est de le manifester. De là ces considérations et d'autres semblables; elles tendent à nous faire admirer le Créateur dans le spectacle de la création. Incommensurable est le ciel, incommensurable est la terre, admirez donc Celui qui les a faits. Ce ciel si vaste, non-seulement il l'a fait, mais encore il l'a fait comme en se jouant; c'est comme un néant qu'il a produit aussi cette immense terre. Le Prophète disait dans le même sens: « Les cieux sont l'œuvre de vos doigts; vous avez fait la terre comme si ce n'était rien. » *Psalm.* CI, 26. Puisque l'homme n'a pas voulu connaître Dieu par le moyen d'une telle sagesse, Dieu lui parlera par l'apparente folie de la prédication; il agira sur lui, non par les raisonnements, mais par la foi. Du reste, où se trouve la sagesse de Dieu, celle de l'homme n'a plus que faire. Dire que le Créateur de cet univers si grand et si magnifique, devait nécessairement avoir une puissance infinie, au-dessus de toute expression, et par là même être Dieu, voilà le raisonnement de la sagesse humaine, voilà saisir Dieu dans la création; mais désormais nous n'avons plus besoin de ces déductions, la foi nous suffit.

Que faut-il entendre par la sagesse de Dieu.



Oui, croire en Celui qui a été crucifié et enseveli, tenir pour indubitable qu'il est ressuscité et qu'il est assis sur le trône des cieux, c'est de la foi pure, et non du raisonnement. Les apôtres ne se présentèrent pas avec l'appareil de la philosophie, mais bien avec la simplicité de la foi; ils se montrèrent cependant plus sages et plus élevés que les sages du monde, et d'autant plus qu'il est plus beau d'embrasser les choses divines par la foi que de remuer de pénibles syllogismes; car l'une de ces deux choses est au-dessus de l'entendement humain. Comment Dieu a-t-il détruit la sagesse? Par l'exemple de Paul et des autres personnages du même genre qui nous sont connus, il nous a démontré que c'était chose vaine. Pour accomplir le ministère de la prédication, ni le sage ne trouve un secours dans sa sagesse, ni l'ignorant un empêchement dans son ignorance. Faut-il même dire toute ma pensée, bien qu'elle doive vous surprendre, la simplicité nous y dispose beaucoup mieux et plus efficacement que la science humaine. Un pauvre berger, un habitant de la campagne sera plutôt investi de cette mission, parce qu'il mettra de côté tous les raisonnements pour se donner entièrement au Seigneur. Voilà comment Dieu a détruit la sagesse. Elle s'était d'abord ruinée elle-même, et désormais elle ne pouvait produire aucun bien. Elle devait exhiber avant tout ce qui dépendait d'elle et voir le Créateur dans la création; elle ne l'a pas voulu. Voudrait-elle maintenant revenir à son œuvre, qu'elle ne le pourrait pas; il est aujourd'hui un chemin beaucoup plus court pour arriver à la connaissance de Dieu.

La foi seule nous est nécessaire; nous devons la chercher partout et la préférer constamment à la sagesse profane, puisque cette sagesse, Dieu l'a frappée de folie. Que signifie cette dernière expression? Il a montré qu'elle était incapable de saisir l'objet de la foi. Comme les Grecs en étaient néanmoins très-fiers, Dieu se hâte de les confondre. Et quelle sagesse après tout que celle qui ne remonte pas à la source de tous les biens? Il en a donc fait éclater la démence, en ce que surtout elle se réfute elle-même. Si elle ne découvrit rien dans un temps où la raison pouvait encore servir de guide, maintenant que de plus hautes destinées nous sont révélées, de quoi nous servirait-elle? La foi seule nous suffit, et nous n'avons plus besoin de discussions savantes. Dieu a donc convaincu la sagesse de folie. De plus, il a jugé bon de nous donner le salut par la folie de la prédication, folie qui n'est qu'apparente et qui n'a rien de réel. Chose remarquable, il n'a pas introduit une sagesse supérieure à celle-là, il en a triomphé par ce que les hommes ont appelé folie. Il a évincé Platon en lui substituant, non un plus grand philosophe, mais un pauvre pêcheur. La défaite n'en a été que plus décisive, et la victoire plus signalée.

3. Paul déroule ensuite la puissance de la croix : « Les Juifs demandent des prodiges, les Gentils courent après la sagesse; et nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour les appelés de l'un et de l'autre peuple, le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. » Bien profond est le sens de ce langage. L'Apôtre veut, en effet, nous dire que le Seigneur a remporté la victoire par des moyens tout opposés, et que la prédication n'est pas chose humaine. Voici donc quel est ce sens : Quand nous exhortons les Juifs à croire, ils répondent : Ressuscitez les morts, délivrez les démoniaques, opérez devant nous des faits merveilleux. Et comment donnons-nous satisfaction à cette exigence? Il a été crucifié, il est mort, celui que nous vous prêchons, leur disons-nous. Voilà certes un langage qui serait capable de repousser la bonne volonté, loin de la faire naître. Il n'éloigne pas cependant, il attire, il retient, il enchaîne. Les Grecs, de leur côté, demandent l'éloquence et la majesté de l'argumentation. A ceux-là, nous prêchons encore la croix comme aux autres, quoiqu'ils traitent de folie ce que les Juifs appellent impuissance. Bien loin de satisfaire à leurs désirs, nous leur offrons donc le contraire de ce qu'ils demandent; car la croix, au point de vue de la raison humaine, non-seulement n'a rien de merveilleux, mais peut encore être considérée comme la négation du miracle; elle est une preuve de faiblesse, au lieu d'être un instrument de puissance; elle témoigne de la folie plutôt que de la sagesse. S'il arrive cependant que des

hommes soupirant après la sagesse ou les prodiges, demeurent persuadés par des choses tout opposées, comment ne pas reconnaître l'ineffable vertu de celui qui leur est annoncé?

Représentez-vous des navigateurs ballottés par les ondes et n'aspirant qu'après le port; supposez que vous leur présentiez, au lieu d'un port tranquille, une mer encore plus courroucée, et qu'ils vous suivent avec reconnaissance : ou bien représentez-vous un malheureux blessé ne demandant que des remèdes, et supposez qu'un médecin ne lui promette la santé qu'à la condition de brûler ses plaies, et gagne malgré cela sa confiance, ce sera certes la manifestation d'un grand pouvoir. Eh bien, les apôtres triomphèrent aussi, non-seulement sans le secours des prodiges, mais encore par l'exhibition d'un objet qui heurte de front de semblables idées. Le Christ avait agi de même dans la guérison de l'aveugle : le moyen qu'il employa pour détruire son mal semblait devoir l'aggraver et le rendre incurable, puisqu'il mit de la boue sur ses yeux. Il convertit donc l'univers avec la croix comme il guérit l'aveugle avec la boue : c'était ajouter au scandale, au lieu de l'enlever. Cette conduite nous apparaît aussi dans la création, toujours les contraires par les contraires. Il entoure de sable la mer, dompte ce qu'il y a de plus fort par ce qu'il y a de plus faible : il suspend la terre sur les eaux, l'élément solide sur celui qui se dérobe par sa fluidité. Il donne à ses prophètes la possibilité de ramener le fer à la surface du fleuve avec un peu de bois. Voilà comment avec la croix il amène à lui le monde. Comme les eaux portent la terre, ainsi la croix porte l'univers. C'est donc un bien grand témoignage de sagesse et de vertu d'inspirer la foi par ce qui devrait la détruire. La croix ne semble devoir inspirer que la répulsion; et voilà que, loin de repousser, elle attire.

C'est devant de telles pensées que Paul s'écrie hors de lui-même : « Ce qui est folie en Dieu l'emporte sur toute la sagesse des hommes; ce qui est faible en Dieu l'emporte sur toute la force des hommes. » Cette folie et cette faiblesse dont il parle désignent la croix, non en elle-même, mais dans l'opinion qu'on s'en faisait; car pour répondre il fallait bien partir des idées régnantes. Ce que les philosophes n'avaient pu réaliser avec tous leurs syllogismes, la folie, ou du moins ce que les hommes jugent tel, l'a parfaitement accompli. Or, quel est le plus sage, celui qui fait partager ses convictions par un grand nombre, ou celui qui n'enseigne que des choses inutiles ou même dangereuses? Quelles fatigues Platon ne s'est-il pas imposées concernant le point, la ligne et l'angle, les nombres pairs et impairs, les rapports des nombres entre eux, et tant d'autres toiles d'araignée; c'est trop dire encore quant au bien réel de la vie! Puis, sans en avoir retiré aucun fruit, ni petit ni grand, il a quitté la terre. A quels travaux ne s'est-il pas livré pour démontrer que l'âme est immortelle, sans pouvoir rien dire de clair, sans avoir persuadé personne? et c'est ainsi qu'il est mort.

La croix, par le ministère de quelques hommes simples, a opéré l'œuvre de la persuasion, a gagné le monde entier; et ce n'est pas en l'entretenant de sujets vulgaires, c'est en lui parlant de Dieu, de la vraie piété, de la morale évangélique, du jugement à venir : d'hommes ignorants et grossiers elle a fait de sublimes philosophes. Voilà de quelle façon la folie et la faiblesse de Dieu ont triomphé de la sagesse et de la force des hommes. Comment? La croix a parcouru l'univers, elle a conquis tous les peuples, et, quand tous les efforts étaient réunis pour éteindre le nom du crucifié, on a vu tout le contraire : ce nom a brillé et s'est agrandi de jour en jour, pendant que ses ennemis tombaient et disparaissaient; si bien que des hommes vivants, ayant déclaré la guerre à un mort, n'ont pu le vaincre. Aussi, lorsque le Gentil me déclare mort, il se montre lui-même entièrement frappé de démence; quand il me tiendra pour un insensé, ma sagesse éclipsera celle de ses sages. Il proclamera sa propre infirmité quand il voudra faire ressortir la mienne. Ce que des publicains et des pêcheurs ont pu faire de grand avec le secours de la divine grâce, ni les philosophes, ni les orateurs, ni les monarques, ni le monde entier, combinant toutes ses forces, n'eussent pu même l'imaginer. Quels biens la

croix n'a-t-elle pas introduits parmi les hommes? Le dogme de l'immortalité de l'âme et celui de la résurrection des corps, le mépris des choses présentes et le désir des biens futurs émanent de cette source. Elle a transformé les hommes en anges, partout s'est répandue la vraie philosophie, toutes les vertus s'épanouissent sur la terre.

4. Mais beaucoup de Gentils, me dira-t-on, ont aussi dédaigné la mort. Qui sont ceux-là, je le demande? Serait-ce celui qui but la ciguë? De semblables héros, l'Eglise nous en fournit sans nombre, si vous voulez bien y faire attention. S'il eût été permis, dans le temps de la persécution, de quitter la vie par le même poison, tous auraient acquis une gloire supérieure à celle de ce sage. Et lui d'ailleurs, quand il but la ciguë, il n'était pas libre de la boire ou de ne pas la boire; bon gré mal gré, il dut subir son sort, ce qui n'est plus de la vertu, mais de la nécessité. Les brigands et les homicides subissent de plus grands châtiments, par suite de la sentence qui les frappe. Les choses se passent tout autrement chez nous : nos martyrs ont souffert d'une manière libre et volontaire; alors qu'ils étaient maîtres de ne pas souffrir, ils se sont montrés plus fermes que le diamant. Il ne faut donc pas tant s'étonner que cet homme ait bu la coupe mortelle, puisqu'il ne pouvait pas s'en abstenir, et que de plus il touchait aux dernières limites de la vieillesse : il déclarait lui-même qu'il avait soixante-dix ans quand il dédaigna la vie, si c'est là toutefois la dédaigner; ce que je ne dirai certes pas, ce que ne dira personne. Montrez-moi de leur côté quelqu'un qui résiste à tous les tourments pour une religion sainte, comme je puis en montrer des légions dans toutes les parties de l'univers. Quel est celui dont le courage n'a pas faibli quand on lui arrachait les ongles, quand on désarticulait son corps, quand on coupait en morceaux tous ses membres, quand on lui arrachait les os de la tête, quand on le mettait à plusieurs reprises sur un gril, quand on le plongeait dans l'huile bouillante? Oui, montrez-le-moi.

Socrate ne but la ciguë que parce qu'il y fut contraint.

Les martyrs au contraire ont souffert librement.

Boire la ciguë, c'est comme passer du sommeil à la mort; car on dit cette mort plus douce que le sommeil même. Si quelques-uns ont péri dans les tourments, leur gloire a péri de même, vu qu'ils les ont endurés pour une raison flétrissante, ou bien pour avoir trahi les secrets, ou bien pour avoir brigué la tyrannie, ou bien encore pour avoir été surpris dans les actions les plus honteuses; d'autres enfin se sont livrés sans cause et sans but. Rien de semblable parmi les chrétiens. Aussi la mémoire des premiers est-elle éteinte, tandis que celle des seconds fleurit de jour en jour. Telles sont les pensées qui faisaient dire à Paul : « Ce qui est faible en Dieu l'emporte sur toute la force des hommes. » De là ressort la divinité de la prédication. Et d'où put venir à douze hommes seuls, sans instruction aucune, dont la vie s'était écoulée sur les lacs et les fleuves, dans une entière solitude, le dessein de se jeter dans une aussi téméraire entreprise? Ils n'avaient jamais peut-être abordé la ville et l'agora ; comment ont-ils osé entrer en lutte avec l'univers? Qu'ils fussent craintifs et pusillanimes, l'écrivain qui nous en a parlé le fait clairement entendre, il ne le dissimule pas, pas plus du reste qu'il ne tait leurs défauts; preuve éclatante de sa véracité. Que dit-il à leur sujet? Que, lorsque le Christ fut saisi, après tant de miracles qu'il avait opérés, ils prirent la fuite, et que leur coryphée lui-même le renia.

Comment se fait-il que ces mêmes hommes, qui n'avaient pas eu le courage de résister aux Juifs, du vivant de leur Maître, se soient portés, après sa mort et sa sépulture, sans qu'il fût ressuscité, comme vous le dites, sans qu'il leur eût parlé pour leur inspirer du courage, à combattre contre le monde tout entier? Ne devaient-ils pas se tenir ce langage : Qu'est ceci? Il n'a pu se sauver lui-même, nous protégera-t-il? Il ne s'est pas défendu vivant, mort nous tendra-t-il une main secourable? — N'est-il pas tout à fait contraire à la raison, non-seulement qu'ils aient agi de la sorte, mais qu'ils en aient eu même l'idée? Il est évident que, s'ils ne l'avaient vu ressusciter, s'ils n'avaient eu par devers eux un gage incontestable de sa puissance, jamais ils n'eussent joué ce terrible jeu. Auraient-ils eu des amis sans nombre, ne se seraient-ils pas aussitôt attiré l'inimitié de tous, en voulant



changer les mœurs antiques et déplacer les bornes des aïeux? Mais, dès le principe, ils n'avaient guère que des ennemis, parmi leurs proches comme parmi les étrangers. Auraient-ils eu tous les titres extérieurs à la vénération publique, n'eussent-ils pas provoqué l'exécration universelle en voulant introduire un nouveau genre de vie? En réalité, ils étaient abandonnés de tout le monde, ce qui les exposait immédiatement à la haine et au mépris général.

Me parlerez-vous des Juifs? Ils avaient pour les disciples, à cause précisément de ce qui s'était passé par rapport au Maître, un implacable ressentiment. Me parlerez-vous des Grecs? Ils ne les haïssaient pas moins, eux-mêmes pourraient surtout le dire. Platon, pour avoir donné l'idée d'une nouvelle république, qui du reste était loin d'embrasser tout l'homme, et ne changeait pas même les noms des dieux, se contentant d'introduire certains actes, courut le danger de la vie comme il s'éloignait de la Sicile; et, s'il ne perdit pas la vie, il perdit du moins la liberté. Heureusement, un barbare fut plus humain que le tyran de la Sicile; sans cela le philosophe serait demeuré esclave dans une terre étrangère. Il ne faut pas toucher à ce qui regarde le gouvernement ou la religion : c'est là ce qui trouble et bouleverse le plus les hommes. Dire simplement : Qu'un tel prenne telle femme, que les gardes le soient de telle façon ou de telle autre, cela ne peut guère agiter une nation; quand il arrive surtout que ces choses sont purement écrites dans un livre, et qu'il importe peu au législateur de les voir ensuite passer à la pratique; mais dire que les dieux qu'on adore sont des démons et non point des dieux, qu'un crucifié est le vrai Dieu, vous savez quelles colères cette doctrine a suscitées, et quelles guerres.

5. Un philosophe grec, Protagoras, pour avoir osé dire : Je ne suis pas sûr qu'il y ait des dieux, mais sans aller répandre cette doctrine dans le monde, se tenant dans une cité, courut risque de la vie. Diagoras de Milet et Théodore, surnommé l'Athée, quoique soutenus par le crédit de leurs amis et la puissance de la parole, quoique admirés à cause de leur philosophie, ne réussirent pas néanmoins à se sauver. Et ce grand Socrate, le plus célèbre de tous leurs philosophes, but la ciguë, parce qu'on le supçonna d'avoir légèrement innové dans son enseignement touchant les dieux. Si le simple soupçon jeta dans un tel danger des philosophes, des sages, entourés d'un respect universel; si, bien loin de pouvoir réaliser leurs projets, ils encoururent l'exil ou la mort, comment n'êtes-vous pas dans l'admiration ou la stupeur en voyant un pêcheur opérer de si grandes choses dans le monde, accomplir ce qu'il s'était proposé, triompher des Grecs comme des barbares? — Mais les apôtres, m'objecterez-vous, n'introduisaient pas des dieux étrangers, comme les philosophes. — Vous relevez précisément ce qu'il y a en cela de plus merveilleux; l'innovation était double, puisqu'ils renversaient les antiques divinités et annonçaient un Dieu crucifié.

Comment sont-ils amenés à prêcher une telle doctrine? comment osent-ils espérer venir à bout de l'établir? Avaient-ils vu quelqu'un réussir avant eux dans une pareille entreprise? Est-ce que tous les hommes n'adoraient pas les démons et n'avaient pas divinisé les éléments? L'impiété ne se présentait-elle pas sous mille formes diverses? Et les voilà qui bravent tout et font tout disparaître; en peu de temps ils parcourent l'univers, comme portés sur des ailes, ne tenant aucun compte des périls et de la mort, de l'immense difficulté de l'œuvre, de leur petit nombre, de la multitude des adversaires, de l'autorité, de la puissance, de la sagesse des ennemis. C'est qu'ils avaient un auxiliaire supérieur à toutes ces forces réunies, la vertu même de ce Crucifié qui était ressuscité. Il eût été moins étonnant de les voir attaquer le monde avec des armes matérielles que de les voir accomplir ce qu'ils ont tenté. Car enfin le sort des combats eût pu leur permettre de tenir tête aux ennemis, de s'emparer d'une contrée, d'organiser ainsi la guerre, d'en venir aux mains avec succès et d'obtenir la victoire. Ce n'est plus la même chose ici : ils n'avaient pas à leur service une armée, eux-mêmes étaient confondus avec leurs adversaires, et c'est ainsi qu'ils triomphaient : vivant au milieu des ennemis, ils en repoussaient victorieusement les attaques, ils

érigeaient les plus magnifiques trophées, selon cette parole du prophète : « Et tu domineras au milieu de tes ennemis. » *Psalm.* CIX, 2.

Voilà surtout le spectacle qui jetait les hommes hors d'eux-mêmes : les ennemis avaient les disciples en leur pouvoir, les enfermaient dans les prisons, les chargeaient de fers, et, non-seulement ils ne remportaient pas sur eux la victoire, mais encore ils ne tardaient pas à tomber devant eux, les bourreaux devant les victimes, les geôliers devant les captifs, les persécuteurs devant les persécutés. — Telles sont les vérités que nous disons aux Gentils, et d'autres encore en plus grand nombre : c'est un sujet qu'on ne saurait épuiser. Si vous consentez à le poursuivre, nous vous fournirons toute sorte d'armes contre eux. En attendant, retenons ces deux points essentiels : comment les faibles ont vaincu les forts; comment, s'ils n'avaient eu Dieu même pour auxiliaire, il leur aurait été impossible de concevoir et d'aborder de semblables desseins.

6. C'est assez pour le moment. Ce qui nous importe, c'est de nous appliquer à bien diriger notre vie par la pratique des bonnes œuvres, et d'allumer de plus dans nos âmes la flamme céleste de la vertu. Dans la pensée de l'Apôtre, vous êtes des flambeaux destinés à éclairer le monde; Dieu vous a fait un rôle plus utile et plus glorieux que celui du soleil, que celui du ciel même, de la terre et des mers. Il est d'autant plus grand que les choses spirituelles l'emportent sur les choses matérielles. Lors donc que nous contemplons la course du soleil et que nous admirons la beauté, la puissance et la splendeur de cet astre, songeons que nous avons en nous une lumière meilleure et plus belle; mais n'oublions pas que nous tomberions dans les plus profondes ténèbres, si nous n'étions pas vigilants; car une nuit épaisse enveloppe l'univers. A nous de la dissiper et d'y substituer la lumière. La nuit n'est pas uniquement chez les hérétiques et les infidèles, elle est encore chez beaucoup parmi nous, et par rapport aux croyances, et par rapport à la vie. Plusieurs ne croient pas à la résurrection, plusieurs se livrent à des pratiques superstitieuses, à de vaines observances, à la divination, à l'étude des pronostics, aux incantations, à l'usage des amulettes.

Mais, plus tard, nous aurons à parler d'eux, quand nous aurons terminé ce qui regarde les infidèles; je me borne donc à vous demander de conserver pieusement les vérités émises et de marcher à mes côtés dans le combat, en vous efforçant de les attirer et de les convertir par vos exemples. Je le dis toujours, celui qui enseigne la sagesse, doit commencer par la montrer dans sa vie, et gagner ainsi l'affection de ses auditeurs. Faisons donc ce qui dépend de nous pour obtenir la confiance et les sympathies des infidèles. Et nous les obtiendrons, si nous sommes prêts à souffrir le mal en même temps qu'à faire le bien. Ne voyons-nous pas les enfants, quand leurs parents les portent dans leurs bras, frapper les joues de ceux qui les portent, et le père leur laisser toute liberté d'assouvir leur colère, se réjouir encore après cela de les voir contents? Agissons de même, et parlons aux Grecs comme un père parle à ses enfants. Ce sont des enfants en réalité que tous les Grecs sans exception; quelques-uns des leurs l'ont dit d'une manière formelle : « Ils sont toujours enfants, pas de vieillard parmi les Grecs. » Les enfants ne s'occupent de rien d'utile, et les Grecs de même sont constamment disposés à jouer; toutes leurs idées et tous leurs sentiments sont attachés à la terre. Souvent, quand nous parlons aux enfants des choses les plus sérieuses, ils n'y font aucune attention, ils s'adonnent au rire; ainsi font les Grecs quand nous les entretenons du royaume céleste. De même aussi que les enfants souillent de leur bave leurs aliments et leur boisson; de même les Grecs souillent les âmes des paroles qui tombent de leur bouche, tant elles sont vaines et impures. Leur donneriez-vous la nourriture dont ils ont besoin qu'ils vous attaqueraient encore de leurs malédictions, et cependant il faut qu'on les porte.

Un voleur entre dans la maison et puis enlève ce qu'elle renferme; non-seulement les enfants ne l'arrêtent pas, mais encore lui sourirent peut-être : enlevez-leur un jouet, un objet d'amusement quelconque, ils se livrent à de violents accès, ils se déchirent, ils frappent du pied la terre. Regardez maintenant les Grecs : voyant



le diable leur enlever tous les biens qu'ils tenaient de leurs pères et qui devaient soutenir leur vie, ils ont le rire sur les lèvres, ils accueillent le spoliateur comme un ami; mais, si quelqu'un leur ravit une partie de leur fortune, un bien matériel, une de ces choses qui sont comme des jouets d'enfants, ils se lamentent et se déchirent, ne rougissant pas plus de leur nudité que de tout petits enfants n'en rougissent. Ainsi, les Grecs, après s'être vautrés dans la fange avec les adultères et les prostituées, outrageant les lois de la nature par des accouplements monstrueux, ne savent plus s'en détourner. Vous applaudissez et vous acclamez ce langage; prenez garde cependant qu'on ne dise de vous les mêmes choses. Je vous en conjure donc tous, soyez hommes; car, si nous-mêmes restons enfants, comment apprendrons-nous aux enfants à devenir hommes? comment les corrigerons-nous de leurs puérilités et de leurs extravagances? Encore une fois, soyons hommes, et parvenons à la mesure de l'âge déterminée par le Christ, pour que nous obtenions les biens à venir, par la grâce et la charité, etc....

HOMÉLIE V.

« Considérez votre réunion d'appelés, mes frères; il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair, beaucoup de puissants, beaucoup de nobles; ce qui est insensé selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages. »

1. Paul venait de dire que ce qui est insensé en Dieu l'emporte sur toute la sagesse des hommes; il déclare maintenant que cette sagesse humaine est rejetée, ce qu'il établit par le témoignage des Ecritures et par l'évidence des faits. Il invoquait ce témoignage, quand il disait : « Je détruirai la sagesse des sages. » Il a fait ressortir cette évidence quand il s'est écrié : « Où sont les sages et les docteurs? » Il nous a même fait voir que ce n'est pas là une chose nouvelle, qu'elle date de loin, qu'elle a été depuis longtemps préfigurée : « Il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages. » De plus, c'est un bien qu'il en soit ainsi, et nous devons en bénir la Providence; comme le monde n'a pas connu Dieu, n'ayant pas eu recours à la divine sagesse, Dieu a jugé bon de sauver par la folie de la prédication ceux qui embrasseraient la foi; il a voulu que la croix fût le symbole de la puissance et de la sagesse ineffables, et que ce qui est folie en Dieu fût bien au-dessus de la sagesse humaine. Il le montre de nouveau, non plus par les maîtres, mais par les disciples eux-mêmes : « Considérez votre réunion d'appelés. » Les maîtres ne sont pas seuls des hommes simples, les disciples ne le sont pas moins : « Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair. » De là ressort précisément la force et même la sagesse de la prédication, puisqu'elle a pu convaincre tant d'hommes, et des ignorants. En effet, ce sont bien là les plus difficiles à convaincre, quand il s'agit surtout de vérités nécessaires et sublimes.

Ils avaient cru cependant; et c'est à leur propre témoignage que Paul en appelle : « Considérez votre réunion, mes frères, » examinez-la, recherchez-en les éléments. Que des hommes sans instruction aient accepté une doctrine aussi parfaite, la plus parfaite de toutes les doctrines, rien ne saurait mieux attester la sagesse de celui qui l'a révélée. Que signifie cette expression : « Selon la chair? » A juger d'après le sens, selon les conditions extérieures de la vie présente. Après cela, ne voulant pas être en lutte avec lui-même, lui qui avait converti le proconsul, l'aréopagite, Apollo, quelques autres savants dont le nom nous est connu, ne dit pas : Aucun sage, mais bien : « Pas beaucoup de sages. » Dieu n'avait pas un parti pris d'appeler les uns et de laisser les autres; les sages n'étaient pas repoussés, le nombre des hommes simples était seulement beaucoup plus considérable. Pourquoi? Parce que le sage selon la chair est d'un orgueil insupportable; son orgueil va même jusqu'à la folie, puisqu'ils ne peut pas s'affranchir d'un enseignement corrompu. Qu'un médecin entreprenne d'enseigner son art, ceux qui savent peu et mal, qui pratiquent déjà cet art d'une autre manière, ne renonceront pas facilement à leurs habitudes pour écouter ses leçons; ceux qui ne savent rien les accepteront beaucoup mieux. C'est ce que nous voyons ici : la simplicité a disposé les hommes à la foi, l'arrogance

Les philosophes ne peuvent comprendre les mystères du Sauveur.



et la haute opinion d'eux-mêmes n'obstruant pas alors leur esprit. Ceux-là sont vraiment les plus insensés qui prétendent saisir par la raison ce qu'on ne saurait trouver que par la foi.

Quand un ouvrier travaillant à la forge ne prend le métal incandescent qu'au moyen des tenailles, si quelqu'un essaie de le prendre avec la main, nous le regardons certes comme frappé de démence : il en est de même des philosophes qui se sont efforcés de découvrir par eux-mêmes des choses de cette nature. Ils ont outragé la foi, sans découvrir ce qu'ils cherchaient. « Pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles. » Le faste est trop souvent leur partage. Or, rien ne fait obstacle à la vraie connaissance de Dieu, comme l'orgueil et l'amour des richesses. De là vient, en effet, qu'on est préoccupé des choses présentes et qu'on ne tient aucun compte de l'avenir; les oreilles sont fermées par les sollicitudes de la vie. « Dieu a choisi ce qu'il y avait d'insensé dans le monde. » C'est le suprême cachet de la victoire, qu'elle soit remportée avec de tels instruments.

2. Les Grecs n'ont pas tant à rougir quand ils sont convaincus par des sages; mais ce qui les confond, c'est de voir un artisan, un homme sans asile, les dépasser dans les voies de la philosophie. Aussi, Paul ajoutait : « Pour confondre les sages. » Dieu n'a pas moins rabaissé les autres avantages dont les hommes sont fiers : « Il a choisi ce qu'il y avait de faible dans le monde, pour confondre les puissants. » Ce n'est pas seulement aux ignorants, c'est encore aux pauvres, aux humbles, aux méprisés qu'il a fait appel, pour humilier ceux qui occupaient le plus haut rang : « Ce qu'il y avait de méprisable et de vil selon le monde, ce qui n'était même pas, afin de détruire ce qui était. » Que veut-il dire par « ce qui n'était pas? » Les hommes qu'on tenait pour rien, complétement effacés dans l'estime des autres. La puissance ne saurait mieux se manifester qu'en renversant ainsi les grands de la terre par des hommes de néant; pensée que nous retrouvons ailleurs : « Ma puissance éclate pleinement dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 9. C'est la marque d'une bien grande puissance en réalité de former tout d'un coup à la plus haute philosophie des hommes dédaignés jusque-là, et repoussés de toutes les écoles. Si nous admirons un médecin, un rhéteur ou tel autre, alors surtout qu'ils éclairent l'intelligence des hommes les plus grossiers; si c'est un prodige de faire raisonner sur les choses de l'âme un homme sans instruction, que dirons-nous de cette philosophie qui embrasse les choses mêmes du ciel? Dieu ne se proposait pas simplement d'opérer un miracle ou de montrer son pouvoir, il voulait aussi confondre l'arrogance. Telles étaient tout à l'heure les expressions de Paul : « Pour confondre les sages pour détruire ce qui était; » et maintenant il insiste encore : « Afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. »

Dieu ne néglige rien pour réprimer le faste et le déraciner de votre cœur; vous ne cessez pas cependant de vous y complaire : il a tout fait pour que vous lui rapportiez entièrement le bien accompli, sans retour sur vous-même; et c'est d'un homme que vous prenez obstinément le nom. Pouvez-vous espérer d'avoir quelque droit à l'indulgence? Le Seigneur a pris soin de nous montrer qu'il nous est impossible d'obtenir le salut par nos seules forces; et cela, dès le commencement. Alors déjà les hommes ne pouvaient se sauver que par sa grâce; il fallait que la beauté des cieux et la grandeur de la terre, que tout ce spectacle de la création déroulé devant eux, les fît remonter au Créateur des choses. C'était confondre d'avance les vaines prétentions de la sagesse humaine. Tel qu'un maître qui aurait prescrit à son disciple de se laisser constamment guider, et qui le verrait ensuite s'en rapporter à son propre jugement et vouloir tout apprendre par lui-même, l'abandonne quelque temps pour lui bien prouver qu'il ne saurait pas se passer des leçons d'un autre, et revient alors lui donner son secours, tel le Seigneur fit primitivement aux hommes une loi de suivre en tout les indications des créatures, et, comme ils n'ont pas voulu, après leur avoir démontré par l'expérience qu'ils ne se suffisaient pas, il est enfin venu les conduire par une autre route : il leur avait donné le monde comme table de la loi. Les philosophes n'ont pas réfléchi là-dessus, ils ont refusé de se soumettre et d'entrer dans

la voie qu'il avait lui-même tracée. C'est alors qu'il nous a conduits par une voie différente plus lumineuse que la première, et qui devait mieux faire voir à l'homme l'insuffisance de ses moyens.

Avant cette révélation, il était permis de recourir aux raisonnements, de s'appuyer sur la sagesse humaine, mais en prenant toujours la création pour guide : aujourd'hui nul ne peut se sauver s'il ne consent pas à devenir fou, c'est-à-dire à laisser de côté tout raisonnement et toute sagesse terrestre, pour se mettre sous la conduite de la foi. Ce n'est pas une chose peu digne d'attention que de nous avoir ainsi facilité le chemin, et puis d'avoir détruit la maladie jusque dans sa cause, si bien que les hommes n'aient plus sujet de se glorifier et de s'enorgueillir : « Afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » Le péché provient de ce qu'ils ont prétendu s'élever par leur sagesse au-dessus des lois de Dieu, ne voulant pas suivre dans leur instruction la méthode dont il est l'auteur. Aussi n'ont-ils rien appris complétement. Et dès l'origine il en fut de même. Le Seigneur avait dit au premier homme : « Fais ceci, ne fais pas cela. » Adam crut arriver à de plus amples découvertes et n'obéit pas ; ce qui lui fit perdre ce qu'il possédait. Dieu dit aux hommes qui vinrent dans la suite : « Ne vous arrêtez pas aux choses créées, voyez le Créateur dans son œuvre. » Eux, s'imaginant avoir trouvé une sagesse supérieure à celle-là, s'engagèrent dans mille labyrinthes. Luttant dès lors les uns contre les autres et souvent contre eux-mêmes, ils ne découvrirent pas Dieu, ils n'eurent pas même de la création une connaissance bien arrêtée, une idée convenable. Voilà pourquoi, renversant de fond en comble leurs opinions, Dieu mit en avant les hommes les plus simples, afin de mieux montrer ainsi que tous avaient besoin de la sagesse d'en-haut.

Il a voulu que, non-seulement sous le rapport de la connaissance, mais encore sous tous les autres rapports, les hommes et toutes les créatures sans exception eussent absolument besoin de lui : c'était la plus haute affirmation de leur dépendance et de son domaine, c'était aussi les prémunir contre leur perte en les empêchant de s'éloigner de lui. Telle est la raison pour laquelle il ne leur a pas permis de se suffire. S'il en est tant qui le dédaignent aujourd'hui, malgré la nécessité qui leur est faite, à quel excès d'orgueil ne se seraient-ils pas portés dans le cas contraire ? Ce n'est donc nullement par envie qu'il leur a refusé ce sujet de gloire, c'est pour les détourner de l'abîme où l'orgueil les aurait précipités. « De là vous êtes établis dans le Christ Jésus, qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. » — « De là, » non par nature, par le fait même de votre existence, mais bien par la foi. Cela revient à dire que ce n'est pas par le sang ni par la volonté de la chair qu'ils sont devenus les enfants de Dieu. Ne pensez pas néanmoins qu'après nous avoir ôté ce sujet de gloire, il nous laissera là ; il va nous en donner un bien plus noble. Sans doute, nous ne devons pas nous glorifier devant Dieu. Nous sommes ses enfants ; mais c'est par le Christ que nous avons acquis ce titre. Après avoir dit : « Il a choisi ce qu'il y a d'insensé et de vil dans le monde, » Paul reconnaît aux disciples la plus haute de toutes les noblesses, puisqu'il les déclare enfants de Dieu. Or, ce n'est pas tel homme ou tel autre, c'est le Christ qui nous a communiqué cette dignité, lui seul nous ayant faits sages, justes et saints. Voilà le sens de ce mot : « Il est devenu notre sagesse. »

3. Qui pourrait donc l'emporter sur nous à cet égard, du moment où Dieu nous a donné, non la sagesse d'un Platon, mais le Christ même pour sagesse ? Pourquoi l'Apôtre fait-il remonter le don à Dieu ? Comme il venait de dire de grandes choses du Fils unique, ne voulant pas laisser croire qu'il n'était pas engendré, il mentionne aussi le Père. Cet hommage rendu, Paul attribue de nouveau tout au Fils, qu'il dit être devenu notre justice, notre sanctification et notre rédemption. N'oublions pas cependant que par le Fils il fait tout remonter au Père. Pourquoi, au lieu de dire qu'il nous a rendus sages, s'exprime-t-il ainsi : « Il est devenu notre sagesse ? » Pour nous montrer la magnificence du don ; c'est-à-dire : Il s'est donné lui-même à nous. Voyez la marche suivie dans ce don : Le Christ nous a

d'abord rendus sages en nous délivrant de l'erreur, puis justes et saints en nous donnant l'Esprit; et de la sorte il nous a soustraits à tous les maux, en nous identifiant avec lui. Cette identification s'accomplit par la foi, je le répète, et non par l'essence même. Ailleurs, l'Apôtre dit que nous sommes devenus justice dans le Christ: « Celui qui ne connaissait pas le péché est devenu péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. » II *Cor.*, v, 21. Ici c'est lui qui devient notre justice; si nous le voulons donc bien, notre union avec lui ne saurait être plus grande. C'est au Christ et non à d'autres que nous devons d'être devenus sages: en lui seul doit se glorifier celui qui se glorifie; car c'est par le Christ que tout a été fait.

Aussi l'Apôtre, après avoir dit: « Il est devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, » ajoute-t-il: « Afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » *Jerem.*, IX, 23. C'est encore pour cela qu'il s'est tant déchaîné contre la sagesse des Grecs, toujours dans le but de persuader aux hommes de se glorifier dans le Seigneur, seul genre de glorification qui soit légitime. Quand nous cherchons par nous-même les choses qui sont au-dessus de nous, rien n'égale notre folie et notre impuissance. Nous pouvons bien avoir une langue déliée, mais une solide doctrine, non; nos raisonnements sont alors comme des toiles d'araignées. Plusieurs philosophes en étaient venus à ce point de démence, qu'ils enseignaient que rien de ce qui existe n'est réel; pour eux, la réalité était tout l'opposé de ce qui frappe nos regards. Ne vous attribuez donc aucun bien, et glorifiez-vous uniquement en Dieu; ne rapportez rien non plus à un autre homme. S'il ne faut rien rapporter à Paul, que dirons-nous des autres? « J'ai planté, déclare-t-il lui-même, Apollo a arrosé; mais Dieu seul a donné l'accroissement. » I *Cor.*, III, 6. Celui qui sait se glorifier dans le Seigneur, ne s'enorgueillira jamais, il gardera toujours la modération et la reconnaissance. Telles ne sont pas les institutions des Grecs; ils attribuent tout à leur propre énergie. De là vient qu'ils ont divinisé des hommes, tant ils étaient perdus d'orgueil.

Le moment est venu cependant de les combattre. Où donc en sommes-nous restés dans notre dernier discours? Nous disions que le triomphe remporté sur les philosophes par des pêcheurs n'était pas chose humaine; du moment donc où cela s'est fait, il faut nécessairement y voir l'action de la grâce. Nous disions encore que les apôtres ne pouvaient pas même avoir conçu l'idée de pareilles œuvres, et nous avons ensuite montré que, non contents d'en former le projet, ils les ont menées à bout sans effort et sans peine. C'est sur ce point que devra rouler aujourd'hui notre discours: Comment leur serait-il venu dans l'esprit d'espérer vaincre le monde, s'ils n'avaient pas vu la résurrection du Christ? Etaient-ils assez hors d'eux-mêmes pour se faire une semblable idée sans fondement et sans motif? Cela dépasse toutes les limites de la démence, de supposer qu'on réussira dans une entreprise de ce genre en dehors du secours divin. Et comment l'eussent-ils accomplie, n'ayant plus l'usage de leur raison et de leur intelligence? S'ils en avaient la libre possession, comme du reste les événements le prouvent, se peut-il que douze hommes seuls, sans avoir reçu du ciel des gages certains de succès, sans être assurés que Dieu lui-même serait leur auxiliaire, eussent osé s'engager dans de si terribles combats, sur mer comme sur terre, dans le but de changer les mœurs de l'univers, les vieilles croyances des peuples, et soutenir la lutte avec tant de générosité?

Chose encore plus étonnante, comment ont-ils cru persuader leurs auditeurs quand ils les appelaient aux demeures célestes? Auraient-ils même été nourris au sein de la gloire, des richesses, de la puissance et du savoir, qu'ils n'eussent pas été de force à soulever ce redoutable fardeau; cela du moins leur eût permis d'avoir quelque espérance. Mais non, les uns n'avaient connu jusque-là que leurs filets, les autres étaient des corroyeurs, d'autres encore des publicains. Or, rien de moins apte que de telles occupations à préparer les âmes aux inspirations de la philosophie, aux triomphes de

la parole, aux grandes pensées, surtout lorsqu'on n'est encouragé par aucun exemple. Bien loin d'avoir des exemples encourageants, capables de leur faire espérer la victoire, ils en avaient de tout opposés, et dont le souvenir était encore vivant. Beaucoup de novateurs avaient péri dans leurs tentatives; et je ne parle pas des Grecs, qui pour eux n'existaient pas à cette époque; je parle des Juifs, et des Juifs contemporains. Ils n'étaient pas non plus que douze hommes; c'est avec une grande multitude qu'ils s'étaient jetés dans les changements. Theudas et Judas avaient de nombreux sectateurs quand ils furent exterminés. De tels exemples étaient bien capables d'ouvrir les yeux des apôtres en les effrayant, s'ils n'avaient pas eu la conviction qu'il était impossible de vaincre sans le secours d'en-haut. En comptant même sur la victoire, dans quel espoir eussent-ils affronté tant de dangers, s'ils n'avaient pas porté leurs regards vers les choses futures? Oui, supposons qu'ils fussent certains de triompher, de quoi leur aurait servi d'amener tous les hommes à celui qui ne serait pas ressuscité, d'après ce que vous dites?

4. Quoique nous ayons la foi touchant le royaume des cieux et les biens innombrables qu'il renferme, difficilement nous nous exposons au danger; comment donc en auraient-ils subi de si graves sans but et sans espoir, absolument pour leur malheur? Si les faits qui s'étaient accomplis n'avaient été qu'imaginaires, si le Christ n'était pas monté au ciel, les inventeurs de ces fables, en les soutenant avec une pareille obstination, en tâchant ainsi de les persuader aux autres, outrageaient la divinité et devaient attirer mille foudres sur leur tête. D'ailleurs, eussent-ils eu ce courage pendant que le Christ était avec eux, qu'ils l'auraient senti s'évanouir après sa mort. En effet, s'il n'était pas ressucité, il n'eût plus été pour eux qu'un imposteur qui voulait les prendre pour dupes. Ignorez-vous que les armées, alors même qu'elles seraient inférieures en force, luttent avec énergie tant que vit leur général ou leur roi, et qu'elles se dissolvent, seraient-elles puissantes, quand il vient à tomber? Quelle raison valable les apôtres avaient-ils pour eux, au moment d'aborder l'œuvre de la prédication et d'aller parcourir tout l'univers? Que d'obstacles ne devaient pas plutôt les retenir? S'ils étaient frappés de démence, je ne saurais assez insister sur ce point, tout succès leur était impossible; on ne se laisse pas persuader par des fous : s'ils ont réussi dans leur œuvre, comme cela n'est pas douteux, comme l'événement le prouve, ils étaient les plus sages des hommes. Il est dès lors évident qu'avec une telle sagesse ils ne se sont pas jetés en aveugles dans une pareille mission. S'ils n'avaient pas vu ressuciter leur Maître, encore une fois, quel motif eût pu les pousser à cette guerre? Quel motif ne devait pas les en éloigner? Il leur avait promis qu'il ressuciterait dans trois jours, que le royaume des cieux serait leur partage, qu'ils subjugueraient le monde entier après avoir reçu l'Esprit saint, il leur avait dit mille autres choses complétement supérieures à la nature; si rien de cela n'était donc arrivé, ils auraient eu beau croire en lui de son vivant, qu'ils l'auraient renié après sa mort, cette mort n'étant pas suivie de la résurrection. Ils auraient dit sans nul doute : Il nous avait annoncé qu'il ressuciterait dans trois jours, et voilà qu'il n'est pas ressuscité; il devait nous envoyer l'Esprit, qui n'est pas descendu; comment nous en rapporterons-nous à lui pour ce qui concerne l'avenir, quand le présent le convainc de mensonge?

Je le demande de nouveau, pour quelle raison auraient-ils prêché sa résurrection, s'il n'était pas ressuscité? — Parce qu'ils l'aimaient, me répondra-t-on. — A l'amour eût succédé la haine, dès qu'ils auraient vu qu'il les avait trompés et trahis, que par mille fausses promesses il les avait engagés à quitter leurs maisons et leurs familles, qu'il avait soulevé contre eux toute la nation des Juifs, à laquelle ils étaient désormais livrés sans défense. Si lui-même eût été le faible jouet d'une illusion, ils eussent pu lui pardonner; mais ils n'auraient vu là qu'une perversité complète. En supposant, comme vous le faites, qu'il était un simple mortel, il eût dû dire la vérité, ne pas promettre le royaume céleste. On ne saurait donc douter que, dans une telle supposition, ils n'eussent dévoilé l'im-

posture, déclaré que cet homme était un séducteur et qu'il les avait abusés par ses prestiges : c'eût été le moyen pour eux d'échapper aux dangers et de mettre un terme à la guerre. Puisque les Juifs avaient donné de l'argent aux soldats pour obtenir d'eux la déclaration que les disciples avaient enlevé le corps, si ces derniers étaient venus leur dire : Oui, nous sommes coupables de cette fraude, il n'est pas ressucité, de quels honneurs ne les aurait-on pas comblés? Il était donc en leur pouvoir d'acquérir des distinctions et des couronnes. Comment ont-ils préféré les affronts et les périls? Ne fallait-il pas qu'une puissance divine, supérieure à toutes ces considérations, leur persuadât d'agir ainsi?

N'avons-nous pas encore éclairé votre esprit, songez qu'en dehors de cette puissance, quelque bien disposés qu'ils eussent été, jamais ils n'auraient entrepris d'aller l'annoncer au monde, ils l'auraient abandonné. Vous n'ignorez pas qu'il nous serait impossible d'entendre même prononcer le nom de ceux qui nous auraient trompés d'une manière aussi grave. Pourquoi donc ont-ils prêché son nom? Espéraient-ils triompher par son secours? C'est le contraire qu'ils devaient attendre; car, eussent-ils un moment réussi qu'ils n'auraient pu manquer de périr ensuite en produisant le nom d'un imposteur. Voulaient-ils jeter un voile sur le passé, le meilleur moyen était de se taire; l'antagonisme devait nécessairement exciter contre eux la haine et les couvrir de risée. Comment dès lors ont-ils eu la pensée d'inventer de telles choses? N'avaient-ils pas oublié quelques-uns des enseignements reçus? Si, quand n'existait aucun sujet de crainte, ils oubliaient ou ne comprenaient pas ce qui leur était dit, comme l'Evangéliste lui-même le déclare, comment n'auraient-ils pas tout oublié dans un péril aussi pressant?

Et pourquoi parler de la doctrine, quand leur amour pour le Docteur devait s'affaiblir par degrés sous le coup des craintes futures? En premier lieu, pendant qu'il était à leur disposition, ils ne cessaient de lui demander : Où allez-vous? et puis, lorsqu'il leur a longuement développé les maux qui doivent les assaillir au temps de la croix, ils sont là saisis de frayeur et comme stupéfiés; c'est alors que le divin Maître leur adresse ce reproche : « Personne de vous ne m'interroge et ne me dit : Où allez-vous? mais, du moment où je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. » *Joan.*, XVI, 5-6. Si telle était leur affliction à la pensée de sa mort, bien qu'il dût ressusciter, comment n'eussent-ils pas été confondus et ne fussent-ils pas rentrés dans le sein de la terre, en supposant que leur maître les eût trompés sans les affranchir des mêmes craintes?

5. Et d'où leur seraient venus leurs sublimes enseignements? Lui-même, en effet, leur avait annoncé qu'ils recevraient de plus hautes leçons : « J'ai beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez pas les porter en ce moment. » *Ibid.*, 12. Ces choses sont donc les plus sublimes. L'un des disciples ne veut pas même aller avec lui dans la Judée; et voici comment il s'exprime : « Allons nous aussi pour mourir avec lui, » *Joan.*, XI, 16, montrant assez par cette parole combien il redoute la mort. Si la perspective de la mort le fait ainsi trembler et reculer tandis qu'il est encore avec son divin Maître, que n'eût-il pas éprouvé n'étant plus dans la compagnie du maître et des autres disciples? De plus, on ne trouvait là qu'une grande marque d'impudence. Et que pouvaient-ils dire après leur dispersion? Le fait de la passion était connu du monde entier : la victime avait été clouée sur un gibet élevé en plein jour dans la métropole, au moment de la plus grande solennité, quand chacun devait surtout être présent; et nul étranger ne connaissait la résurrection, ce qui n'était pas un léger obstacle au succès de leur enseignement. La voix publique proclamait sa sépulture, les soldats et tous les Juifs déclaraient que les disciples avaient enlevé son corps; mais sa résurrection, encore une fois, était ignorée de tout le monde. Comment donc les apôtres pouvaient-ils espérer la persuader à l'univers? Après les miracles opérés, les soldats s'étaient laissé séduire pour attester le contraire; comment alors des hommes dont la prédication n'aurait pas eu les miracles pour appui, et qui ne pos-

sédaient pas même une obole, se fussent-ils imaginé persuader la résurrection au genre humain tout entier?

Supposé qu'ils eussent agi par ostentation, chacun se fût attribué le miracle, plutôt que d'en faire honneur à celui qui avait disparu. — Mais les hommes n'auraient pas ajouté foi à leur témoignage. — Et quand est-ce que ce témoignage devait être plus facilement accepté, en s'appliquant à celui que les Juifs avaient chargé de liens et mis en croix, ou bien à ceux qui s'étaient dérobés aux mains des Juifs? — Mais pourquoi, je vous le demande, puisque telle était leur mission, les apôtres ne quittèrent-ils pas immédiatement la Judée pour se rendre chez les nations étrangères et restèrent-ils quelque temps dans leur pays? — Et le moyen pour eux d'accréditer la prédication sans le concours des miracles? S'ils en opéraient, comme la chose n'est pas douteuse, la divine puissance était là; s'ils triomphaient sans miracles l'événement n'en était que plus merveilleux. Ne connaissaient-ils pas les Juifs, dites-moi, leurs mauvaises dispositions et la jalousie dont leur âme était pleine? Ils avaient lapidé Moïse après avoir traversé la mer à pied sec, après cette victoire et cet étonnant trophée qu'il leur avait lui-même procurés sans effusion de sang sur les Egyptiens, leurs tyrans et leurs oppresseurs, après le don de la manne, après avoir vu les eaux jaillir du rocher, après tant de prodiges accomplis en Egypte, dans la mer Rouge et le désert. Ils avaient renfermé Jérémie dans un humide cachot et fait mourir la plupart des prophètes.

Ecoutez ce que dit Elie quand il eut été chassé de leur contrée, malgré cette terrible famine, cette pluie miraculeuse, ce feu du ciel tombant à sa prière et le merveilleux holocauste qu'il avait offert : « Seigneur, ils ont égorgé vos prophètes et renversé vos autels; je suis resté seul, et voilà qu'ils en veulent à ma vie. » III *Reg.*, XIX, 10. Les apôtres n'ébranlaient pas cependant les lois. D'où pouvait, je vous prie, leur venir le courage? Ils étaient bien les plus misérables des hommes, et les innovations qu'ils voulaient établir étaient justement celles pour lesquelles les Juifs avaient crucifié leur maître. Ce qu'il y avait néanmoins de plus dangereux, ce n'était pas cette identité de doctrine. Quant au Christ, on n'avait pu l'accuser de chercher sa propre gloire; mais eux, en provoquant la guerre dans l'intérêt d'un autre, n'en paraissaient que plus odieux.

Peut-être les lois des Romains leur venaient-elles en aide? Au contraire, le plus grand obstacle était de ce côté, puisque les Juifs eux-mêmes disaient : « Quiconque se fait roi n'est pas l'ami de César. » *Joan.*, XIX, 12. Cela seul pouvait donc ruiner leur entreprise, puisqu'ils étaient les disciples d'un homme accusé d'avoir affecté la royauté, et qu'ils avaient pour but de constituer sa puissance. D'où leur est enfin venu le courage d'affronter de si terribles dangers? En quoi les jugeait-on dignes de foi dans ce qu'ils disaient de leur maître? Est-ce parce qu'il avait été crucifié? est-ce parce qu'il était né d'une pauvre femme juive, l'épouse d'un artisan juif? est-ce parce qu'il était d'une nation odieuse à toutes les autres? Mais de telles choses, loin d'attirer et de gagner les auditeurs, devaient exciter la haine universelle, alors surtout qu'elles étaient annoncées par un faiseur de tentes et par un pêcheur. Ces considérations ne se présentèrent-elles pas à l'esprit des disciples? Les natures timides se créent des dangers qui n'existent pas; et voilà quel était leur caractère. Comment se fait-il donc qu'ils aient espéré réussir? Jamais ils ne l'eussent espéré, puisque tout concourait à détruire en eux cette espérance, si le Christ ne fût pas ressuscité.

6. N'est-il pas manifeste, même pour les hommes les plus dénués de sens, que les disciples, s'ils n'avaient pas reçu une grâce abondante et supérieure, des gages certains de la résurrection, n'eussent jamais accompli ni tenté ce qu'ils ont fait, qu'ils n'en eussent même pas eu la pensée? Avec tant d'obstacles qui devaient non-seulement empêcher l'action, mais encore rendre le dessein impossible, ils conçoivent ce dessein, ils l'exécutent d'une manière admirable et qui dépasse toutes les prévisions; ce n'est donc plus la force humaine, c'est la puissance divine dont chacun doit reconnaître là les effets. — Faisons-nous de semblables discours un salutaire exercice, non

en nous-mêmes seulement, mais encore avec les autres : le reste alors nous deviendra plus facile à trouver. De ce que vous exercez un art manuel, ne pensez pas que cette étude doive vous rester étrangère. Paul était un faiseur de tentes; et cependant la grâce inondait son âme : c'est là qu'il puisait tous ses discours. Sans doute, mais avant d'avoir reçu la grâce, il était aux pieds de Gamaliel; et la grâce lui fut donnée parce qu'il avait préparé son âme à la recevoir, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au même travail. Aucun artisan n'a donc lieu de rougir; la honte est pour ceux qui mangent sans travailler, qui vivent dans la paresse, qui s'entourent de serviteurs et d'esclaves. Vivre d'un travail continuel, c'est de la philosophie; ainsi se forment les âmes pures et les nobles cœurs. Celui qui est oisif n'a ni modération dans ses paroles ni but arrêté dans ses actions; aucune œuvre ne trouve place dans sa journée, il est plongé dans l'indolence et la léthargie. L'homme laborieux, au contraire, n'admet rien de superflu ni dans ses actions, ni dans ses paroles, ni dans sa pensée; le travail absorbe son âme tout entière.

Ne méprisons jamais ceux qui vivent du travail de leurs mains, proclamons-les plutôt heureux à cause de cela. Quel est votre mérite, dites-le-moi, lorsque vous vivez dans une perpétuelle inaction parce que vous êtes né riche, dépensant tout sans but et sans utilité? Ignorez-vous que nous n'aurons pas tous le même compte à rendre, que ce compte sera plus rigoureux pour ceux qui vécurent ici-bas dans l'abondance et la liberté, bien moins sévère pour ceux dont la vie s'est écoulée dans les labeurs, l'indigence et les peines. L'histoire de Lazare et du mauvais riche nous montre assez cela. Vous qui n'avez pas usé de vos loisirs pour remplir les devoirs nécessaires, vous serez certes justement condamné; tandis que le pauvre qui s'est acquitté de ces mêmes devoirs dans le peu de temps qui lui restait recevra les plus belles couronnes. M'objecterez-vous le service militaire et les distractions qui nous sont imposées? La raison repousse ce prétexte. Corneille était un centurion, et le baudrier ne porta pas atteinte aux vertus qu'il pratiquait. Pour vous, vous êtes sans cesse occupé de danseurs et de mimes, c'est au théâtre que vous consumez votre temps, vous n'objectez ni les obligations de la milice, ni la crainte des magistrats; et, quand nous vous appelons à l'église, vous avez à nous opposer d'innombrables empêchements. Et que direz-vous en ce jour terrible quand vous verrez les fleuves de feu, les flammes dévorantes et les indissolubles liens, quand les grincements de dents frapperont vos oreilles? Qui prendra votre défense en ce jour, lorsque sous vos yeux l'artisan vertueux sera comblé de gloire, et que vous souffrirez d'intolérables maux, vous maintenant si mollement vêtu et respirant les parfums les plus suaves? De quoi vous serviront vos trésors et l'abondance de toutes choses? et l'artisan qu'aurait-il à craindre de sa pauvreté?

Voulons-nous ne pas avoir à subir de telles souffrances, écoutons avec frayeur la parole qui nous est adressée, appliquons-nous de toutes nos forces et consacrons tout notre temps aux seules œuvres qui nous intéressent. En apaisant ainsi la justice de Dieu provoquée par nos péchés passés, en pratiquant désormais la vertu, nous pourrons obtenir le royaume céleste, par la grâce et la charité.....

HOMÉLIE VI.

« Pour moi, frères, en me rendant auprès de vous, je ne suis pas venu avec la sublimité du discours et de la sagesse, pour vous annoncer les témoignages de Dieu. J'ai pensé ne rien savoir au milieu de vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

1. Rien ne surpasse le courage de l'âme de Paul dans la lutte. Je me trompe cependant en parlant de son âme, puisque cela ne vient pas de lui : rien n'égale la grâce qui l'anime et triomphe de tout. C'était assez déjà de ce qu'il avait dit pour abattre l'orgueil de ceux qui se glorifiaient dans leur sagesse; c'était assez même d'une partie de ses paroles. Mais, pour rendre le triomphe plus éclatant, il ajoute de nouveaux coups à ceux qu'il a portés, achevant de terrasser les adversaires. Voyez plutôt, il avait rappelé cette prophétie : « Je détruirai la sagesse

des sages; » il avait montré la sagesse de Dieu renversant la philosophie des hommes par ce qu'ils jugeaient une folie, la supériorité de la divine folie sur la sagesse humaine, Dieu lui-même enseignant par des ignorants, et de plus appelant les ignorants à sa lumière : il montre ici que l'objet et le mode de la prédication étaient faits pour troubler les âmes, et ne les ont pas néanmoins troublées. Non-seulement, dit-il, les disciples étaient des ignorants, mais je le suis aussi moi, qui vous prêche. De là ce qu'il disait : « Pour moi, frères (il leur donne de nouveau ce nom pour atténuer la sévérité de son discours), je ne suis pas venu avec la sublimité de la parole, pour vous annoncer les témoignages de Dieu. » — Et si vous eussiez voulu, je vous demande, venir dans la sublimité, le pouviez-vous? — Non, je ne le pouvais pas par moi-même; mais le Christ le pouvait bien s'il l'eût voulu. Il a repoussé ce moyen, pour ériger un trophée plus magnifique.

Voilà pourquoi, montrant plus haut que c'était bien l'œuvre et la volonté du Christ que sa parole fût prêchée d'une manière simple, il disait : « Ce n'est pas pour baptiser que le Christ m'a envoyé, c'est pour annoncer l'Evangile, mais non dans la sagesse du discours. » Or, c'est une chose plus grande, incomparablement plus grande que le Christ, au lieu de Paul, l'ait ainsi voulu. Non, semble dire l'Apôtre, je ne viens pas annoncer les témoignages de Dieu avec l'appareil de l'éloquence, armé des belles paroles du siècle. — Il appelle la prédication « les témoignages de Dieu, » ce qui suffisait à le détourner d'une telle recherche. C'est la mort qu'il va prêcher; et c'est pour cela qu'il ajoute : « J'ai pensé ne rien savoir au milieu de vous, si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Il se déclare complétement étranger à toute philosophie humaine, comme du reste il le déclarait dans les mots qui précèdent : « Je ne suis pas venu avec la sublimité du discours. » Il est évident qu'il eût pu posséder cet avantage; car celui dont les vêtements ressuscitaient les morts, dont l'ombre même chassait les maladies, pouvait encore mieux recevoir en son âme cette élocution abondante et facile. On apprend ceci; cela se dérobe à tout enseignement. Or, quand on sait ce qu'il y a de plus élevé dans un art, beaucoup mieux peut-on savoir ce qu'il y a de plus humble. C'est donc le Christ qui n'a pas voulu d'un artifice inutile; et l'Apôtre dit à bon droit : « J'ai pensé ne rien savoir au milieu de vous; » car ma volonté n'est autre que celle du Christ. — A mon avis, il parle avec eux sur un ton plus modeste qu'avec les autres, afin de réprimer leur orgueil. En déclarant qu'il ne sait rien, il entend se distinguer des philosophes étrangers. — Je ne suis pas venu combiner des syllogismes, imiter les sophistes grecs, ni vous dire autre chose si ce n'est que le Christ a été crucifié. Eux prononcent des discours interminables, ils inventent mille raisonnements, ils ont recours aux plus habiles sophismes : quant à moi, je ne suis venu vous enseigner que le Christ et sa croix; c'est l'arme qui les a tous repoussés, et c'est aussi le signe ineffable de la puissance de celui que je vous ai prêché.

« Je me suis tenu parmi vous dans la faiblesse, dans la crainte et dans un profond tremblement. » C'est une autre considération qui se présente. Non-seulement les disciples sont des ignorants, le prédicateur un homme simple; non-seulement le mode de la prédication n'admet aucun savoir, et l'objet en est même de nature à troubler, puisque c'est la croix et la mort dont on offre l'image; mais d'autres obstacles doivent en empêcher le succès : ce sont les périls, les embûches, les terreurs quotidiennes et les persécutions. Il désigne la persécution sous le nom de faiblesse, comme il le fait ailleurs : « Vous n'avez pas dédaigné la faiblesse qui pèse sur ma chair.... S'il est nécessaire de se glorifier, je ne me glorifierai que dans ma faiblesse. » *Galat.*, IV, 13-14. Quelle est cette faiblesse? « Celui que le roi Arétas avait mis à la tête de la nation, gardait la ville de Damas dans le but de me saisir. » II *Cor.*, XI, 30-32. Plus loin, il dit : « Voilà pourquoi je me réjouis dans mes infirmités. » Il les énumère ensuite : « Dans les affronts, les nécessités et les angoisses. » *Ibid.*, XII, 10. C'est ce qu'il dit encore dans le texte cité; car il ne s'en tient pas à déclarer qu'il est faible, il montre aussitôt que les dangers constituent cette fai-

blesse, puisqu'il parle de « sa crainte et de son profond tremblement. »

Qu'osez-vous dire? Est-ce que Paul aussi craignait les dangers? — Assurément il les craignait, et beaucoup; quoique Paul, il était homme. Ce n'est pas la faute de Paul, mais celle de la nature; c'est même la gloire de cet homme, que, redoutant les supplices et la mort, il n'ait jamais sacrifié le devoir à la crainte. Par conséquent, ceux qui prétendent qu'il ne craignait pas la souffrance, loin de l'honorer, portent atteinte à sa gloire. S'il ne craignit pas, en effet, quelle était sa constance, quelle était sa philosophie dans les dangers à subir? Pour ma part, je l'admire de ce que malgré ses frayeurs, ce n'est pas assez dire, malgré le tremblement dont il était saisi, il a toujours parcouru la lice de manière à remporter la couronne, de ce qu'il n'a fui devant aucun danger, purifiant le monde, semant partout à travers les terres et les mers la parole évangélique. « Ma parole et ma prédication ne consistent pas dans les artifices de la sagesse humaine. » Je n'emprunte rien à la philosophie étrangère. — Du moment donc où la prédication était sans art, où les auditeurs et le prédicateur lui-même étaient des ignorants, où la persécution et la terreur planaient sur leur tête, comment l'ont-ils emporté, qu'on me le dise? Par la puissance de Dieu. Aussi l'Apôtre, à ces mots : « Ma parole et ma prédication ne consistent pas dans les artifices de la sagesse humaine, » ajoute-t-il, « mais dans la manifestation de l'Esprit et de la puissance. »

Comment la folie de la croix triomphe de la sagesse des hommes.

2. Voyez-vous de quelle façon la folie selon Dieu triomphe de la sagesse des hommes, et l'infirmité se montre plus forte qu'eux? Des ignorants prêchant de telles choses, enchaînés et proscrits, remportent la victoire sur leurs persécuteurs. De quelle manière encore une fois? N'est-ce pas en persuadant par le secours de l'Esprit? Et la démonstration ne pouvait être plus évidente. Quel est celui qui, voyant les morts ressuscités et les démons chassés, n'aurait accepté la doctrine? Comme il est cependant un pouvoir trompeur, de vains prestiges, voilà qu'il écarte encore un pareil soupçon; car il ne parle pas seulement de puissance, il parle aussi et même d'abord de l'Esprit qui en est la source, faisant voir par là que les faits dont il est question sont spirituels. Que la prédication n'ait pas emprunté le secours de la sagesse humaine, ce n'est donc pas un amoindrissement, c'est une gloire éclatante. Cela démontre éminemment qu'elle est divine, qu'elle émane des cieux; et voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : « Afin que votre foi repose, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » Il n'oublie rien, vous le voyez, pour établir le bien qui peut résulter de l'ignorance et le mal que la science peut causer. Celle-ci ne voit que le gibet; celle-là proclame la divine puissance; l'une fait que les hommes ne trouvent rien de ce qu'il leur faut et se glorifient en eux-mêmes, l'autre fait qu'ils aperçoivent la vraie lumière et qu'ils se glorifient en Dieu. Ajoutez de plus que la philosophie n'eût pas manqué d'enseigner et de persuader que ce n'était là qu'une doctrine humaine; tandis que l'ignorance y montre clairement une œuvre céleste et divine. Quand la démonstration dépend de l'habileté du discours, les plus pervers l'emportent souvent sur les plus justes, toutes les fois qu'ils sont plus habiles dans l'art de bien dire, et le mensonge triomphe de la vérité. Il n'en est plus de même ici; l'Esprit saint n'entre pas dans une âme impure, et, quand il est entré, il ne se laisse pas vaincre, serait-il attaqué par toutes les forces de la parole humaine. Au fond, la démonstration par les œuvres et les miracles est tout autrement lumineuse que celle du discours.

Quelqu'un nous dira peut-être : Puisque la prédication doit prévaloir et qu'elle ne demande pas le secours de l'éloquence, de peur que la croix ne soit anéantie, pourquoi ne voyons-nous plus de miracles? — Pourquoi? Est-ce un incrédule qui nous interroge, et n'admettez-vous pas que de tels faits se soient produits au temps des apôtres, ou bien voulez-vous sincèrement vous instruire? Si vous ne croyez pas, avant tout j'insisterai sur ce point. Supposez que des miracles ne se soient pas alors accomplis, comment des hommes, en butte à toutes les persécutions, dans de continuelles frayeurs, chargés de chaînes, haïs du monde entier, exposés à tous les maux

possibles et de la part de tous, n'ayant par eux-mêmes rien qui pût attirer, pas d'éloquence, aucun éclat extérieur, ni richesses, ni cité, ni nation, ni famille, ni savoir acquis, ni renom, ni rien de semblable; présentant même tout l'opposé, l'ignorance, l'obscurité, le dénûment, la haine commune, luttant néanmoins contre des peuples entiers, et prêchant de telles choses, ont-ils pu les persuader? Les préceptes imposés étaient pénibles, les dogmes hérissés de dangers; les auditeurs, ceux qu'il fallait convaincre, étaient nourris dans les voluptés, dans l'ivresse et la corruption. D'où pouvait venir la foi, je le demande encore, et de quelle façon l'inspirer? Si les apôtres ont converti le monde sans miracles, c'est, comme je l'ai déjà dit, de tous les miracles le plus étonnant. De ce qu'il ne s'en opère plus à notre époque, vous ne pouvez donc pas conclure qu'il ne s'en opérait pas alors. Ils étaient utiles, il est utile qu'il n'y en ait plus.

Si la parole est désormais le seul moyen de persuasion, il ne s'ensuit pas que la prédication doive consister dans la sagesse humaine. Ceux qui la répandaient au commencement étaient des hommes simples et sans instruction; ils ne disaient rien d'eux-mêmes, ils donnèrent au monde ce qu'ils avaient reçu de Dieu. Et nous aujourd'hui, ce n'est pas de nous-mêmes, c'est de ce qu'ils nous ont transmis, que nous donnons à tous les hommes. Nous ne persuadons pas au moyen des syllogismes; les divines Ecritures et les miracles opérés dans ces anciens temps font l'autorité de notre parole. Eux aussi discouraient et ne s'en tenaient pas seulement aux miracles; mais la force de leur prédication consistait dans ces miracles mêmes et dans les témoignages de l'Ancien Testament, plutôt que dans l'éclat de leur éloquence. — Pourquoi, me dira-t-on, les miracles étaient-ils alors utiles, et ne le sont-ils plus maintenant? — Supposons, c'est avec un Gentil que la lutte est engagée, et je lui demande le droit de faire cette hypothèse pour mieux montrer ce qui ne manquerait pas d'arriver, supposons que le Christ doive venir sur la terre; l'incrédule peut bien l'admettre, au moins pour le moment de la discussion. Lors donc que le Christ sera venu, et tous les anges avec lui, que Dieu se sera manifesté, qu'il aura soumis à son pouvoir toute chose, est-ce que le Gentil lui-même ne croira pas? Il croira sans nul doute, et de plus il adorera. Il proclamera que le Christ est Dieu, quelque opiniâtre qu'il puisse être.

3. Et quel est celui qui, voyant les cieux ouverts, le Christ venant sur les nuées, toutes les puissances supérieures environnant son trône, les fleuves qui roulent du feu, tous les spectateurs frémissant de crainte, refuserait de l'adorer et de reconnaître sa divinité? Or, je vous le demande, cette reconnaissance et cette adoration seront-elles comptées au gentil pour un acte de foi? En aucune sorte. Pourquoi donc? Parce que ce n'est pas là de la foi, mais plutôt de la nécessité, un irrésistible effet de l'évidence : le choix de la volonté n'est ici pour rien, l'âme est entraînée par la grandeur du spectacle. Plus ces choses sont éclatantes et forcent la conviction, plus la foi diminue. Voilà pourquoi les miracles ne se produisent guère plus de nos jours. Ce sentiment est corroboré par la parole du Sauveur à Thomas : « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » *Joan.*, xx, 29. La foi perd donc de son mérite et de sa récompense dans la proportion où le miracle grandit. Evidemment les miracles produiraient aujourd'hui le même effet. Que plus tard nous ne devions plus connaître Dieu par la foi, Paul le dit d'une manière formelle : « C'est par la foi que nous marchons maintenant, et non par la vision directe. » II *Cor.*, v, 7. De même que vous n'aurez alors aucun mérite à croire, puisque vous serez en pleine clarté; de même vous en auriez peu dans les conditions présentes, si nous avions sous les yeux les mêmes signes qu'au commencement. Admettre des vérités que la raison ne saurait nullement atteindre, c'est la foi. Dieu nous menace de la géhenne; mais la géhenne ne frappe pas le regard : si nous l'apercevions, que deviendrait notre foi?

Pourquoi les miracles sont devenus plus rares.

Du reste, voulez-vous absolument des miracles, vous en verrez encore de notre temps, bien qu'ils soient d'une nature différente : l'accomplissement multiple et divers de mille pro-

phéties, la conversion du monde, les barbares, cultivant la philosophie, toute une révolution morale, l'établissement de la piété. — Quelles sont ces prophéties, me demandera-t-on, et n'est-ce pas après les événements que toutes ont été faites? — Quand, où, par qui, dites-moi? depuis combien d'années? Voulez-vous que ce soit depuis cinquante ou cent ans? Donc, avant les cent dernières années, les fidèles n'avaient aucune écriture, rien n'était écrit. Et comment l'univers a-t-il pu retenir les dogmes enseignés, et tant d'autres choses, où la mémoire ne suffit pas? Comment a-t-on su, par exemple, que Pierre mourut sur un gibet? D'où leur vint à l'esprit la pensée d'annoncer les choses futures, telles que la diffusion de l'Evangile dans le monde entier, et la ruine définitive des institutions judaïques? Quant à ceux qui, pour la prédication, avaient sacrifié leur vie, auraient-ils supporté de voir cette même prédication faussée? Aurait-on ajouté foi à la parole écrite, les miracles venant à cesser? Comment les écrits eux-mêmes seraient-ils parvenus dans les contrées les plus barbares et jusqu'aux Indes, jusqu'aux bords de l'Océan, si les prédicateurs n'avaient d'abord inspiré toute confiance?

Quels étaient d'ailleurs les écrivains? Dans quel temps, dans quelle contrée, dans quel but ont-ils écrit? Etait-ce pour acquérir une gloire personnelle? Mais alors pourquoi mettre d'autres noms en tête de leurs livres? Ont-ils agi de la sorte pour mieux accréditer la doctrine? La regardaient-ils comme vraie, ou la tenaient-ils pour fausse? Dans ce dernier cas, ils n'auraient eu garde de se produire; dans le premier, ils n'avaient pas besoin des fictions que vous imaginez. Au fond, les prophéties sont telles qu'on n'a jamais pu les ébranler jusqu'à ce jour. La destruction de Jérusalem date déjà de loin. Il est d'autres prophéties qui, de cette époque, s'étendent jusqu'à la venue du Christ. Examinez-les à votre aise. En voici quelques-unes : « Je suis constamment avec vous jusqu'à la consommation des siècles.... Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.... Cet Evangile sera prêché dans toutes les nations.... Partout où cet Evangile sera prêché, on annoncera ce qu'a fait cette femme. » *Matth.*, XXVIII, 20; XVI, 18; XXIV, 14; XXVI, 13. Il en est beaucoup d'autres que nous pourrions citer. D'où vient qu'elles se sont vérifiées, si ce n'est là que des fictions? Comment les portes de l'enfer n'ont-elles pas en effet prévalu contre l'Eglise? comment le Christ est-il toujours avec nous? et, s'il n'était pas avec nous, l'Eglise aurait-elle remporté la victoire? Comment l'Evangile se serait-il répandu dans toutes les parties de l'univers?

Il suffirait même du témoignage de nos ennemis pour établir l'antiquité de nos saints Livres. Je nommerai Celse, et Batanéotès, qui vint après lui. Assurément ils ne s'élevaient pas contre des œuvres publiées après leur mort. Ajoutez à cela le consentement unanime du monde entier, qui les a reçues. Sans la grâce divine, jamais un pareil consentement n'eût existé d'un bout du monde à l'autre; les imposteurs auraient promptement été découverts; de la fiction et du mensonge, enfin, ne seraient jamais sorties des actions aussi magnifiques. Ne voyez-vous pas l'univers converti, l'erreur éteinte, la philosophie des moines éclipsant la lumière du soleil, les chœurs des vierges, les barbares pratiquant une douce piété, le genre humain courbant la tête sous le même joug? Les disciples n'ont pas été les seuls à prédire ces choses; les prophètes les avaient annoncées longtemps auparavant. Vous ne réfuterez pas de semblables prédictions. Les livres sont entre les mains de nos ennemis, les Grecs les ont étudiés et traduits dans leur langue. Ils formulent eux-mêmes bien des prédictions, mettant en évidence la divinité de celui qui doit venir.

4. Comment se fait-il donc que tous ne croient pas à l'heure présente? C'est que le mal a prévalu dans la marche des choses humaines, et nous en sommes la cause; car c'est à nous que le discours doit s'appliquer. La foi primitive ne fut pas uniquement provoquée par les miracles; la vie des disciples prépara beaucoup de conversions. Le Maître avait dit : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16.

« Tous n'avaient alors qu'un cœur et qu'une âme; nul ne prétendait posséder en propre rien de ce qu'il avait; tous les biens étaient communs entre eux, on distribuait à chacun selon ses besoins. » *Act.*, IV, 32-35. Ils menaient une vie angélique. S'il en était de même maintenant, nous convertirions le monde entier sans le secours des miracles. Pour le moment, que les hommes désireux de se sauver s'adonnent à l'étude des Ecritures : ils y trouveront ces exemples de vertu, et de plus nombreux encore. Les ministres de la doctrine s'élevaient bien au-dessus, leur vie s'écoulait dans les tortures de la faim, de la soif et de la nudité. Pour nous, nous sommes insatiables de délices, de repos et de liberté. Loin d'être ainsi disposés, ils s'écriaient : « Jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim et la soif, la spoliation et les coups, la stabilité nous manque. » I *Cor.*, IV, 11. L'un partait de Jérusalem pour se rendre en Illyrie, l'autre se transportait dans le pays des Indiens ou des Maures, ils s'étaient partagé l'univers; mais nous, loin d'oser quitter notre patrie, nous cherchons le plaisir et l'abondance, les splendides maisons, le bien-être sous toutes les formes. Quel est celui de nous qui jamais a souffert la faim pour le ministère de la parole? Qui s'est enfui dans le désert, ou bien a fait de longs voyages? Quel est le prédicateur qui, vivant du travail de ses mains, a de plus secouru les autres? Quel est celui qui chaque jour s'est vu dans les angoisses de la mort? Aussi les hommes qui vivent avec vous n'en deviennent-ils que plus lâches.

Quelqu'un qui verrait d'abord des soldats et leurs chefs bravant la faim, la soif, la mort et tous les maux ensemble, supportant comme des lions les intempéries et les dangers, toutes les épreuves possibles sans dévier du droit chemin, et qui, dans la suite, les retrouverait dénués de cette philosophie, plongés dans la mollesse, avides d'argent, se livrant à de honteux trafics, mais alors vaincus par les ennemis; cet homme aurait-il raisonnablement à se demander la cause de ce contraste? Voilà ce que nous devons penser de nous-mêmes et de nos pères; car nous sommes devenus d'une faiblesse extrême par suite de notre attachement à la vie présente. S'il se trouve quelqu'un qui garde encore des vestiges de l'ancienne philosophie, il laisse le monde et les villes, les hommes et le soin de les gouverner, pour se réfugier dans les montagnes. Demandez-lui la cause de son éloignement, et vous n'y verrez qu'un prétexte sans excuse. — C'est pour ne pas me perdre, répond-il, c'est pour ne pas me relâcher dans la pratique de la vertu, que j'ai gagné la solitude. — Et combien n'eût-il pas mieux valu gagner des âmes, au risque de perdre quelque chose de votre ferveur, que regarder ainsi périr vos frères, tandis que vous êtes là-haut en sûreté? Si, pendant que les uns n'ont aucun souci de la vertu, ceux qui l'aiment se tiennent loin du champ de bataille, comment vaincrons-nous les ennemis? Verrions-nous encore des miracles? qui se laisserait maintenant persuader? quel est l'infidèle qui nous écouterait, à la vue de la perversité qui règne? Une vie pure et droite sera constamment jugée plus digne de foi que les miracles mêmes. L'impudence et la perversité répandront des nuages sur des faits merveilleux; mais une conduite sans tache fermera la bouche au démon lui-même et le couvrira de confusion.

Je le dis tant à ceux qui gouvernent qu'à ceux qui sont gouvernés, et par-dessus tout à moi-même, afin que notre vie brille d'un éclat inaltérable et d'une parfaite régularité, si bien que nous méprisions toutes les choses de la terre. Oui, méprisons l'argent, et ne méprisons pas la géhenne; dédaignons la gloire, et non le salut; supportons ici-bas les fatigues et les peines, pour ne pas encourir les supplices futurs. Voilà de quelle façon nous devons faire la guerre aux Gentils, et leur imposer des chaînes préférables à la liberté. Voilà ce que nous ne cessons de vous dire, mais ce que rarement vous accomplissez. Du reste, qu'on en vienne à la pratique ou non, notre devoir à nous est d'avertir sans relâche. S'il en est qui répandent l'erreur par de belles paroles, à plus forte raison ceux qui conduisent les autres à la vérité ne doivent-ils pas se lasser de prononcer des paroles utiles. Les imposteurs ont recours à tant de machi-

nations : ils n'épargnent pas la dépense, ils prodiguent les discours, ils ne reculent pas devant les dangers, ils font miroiter aux yeux les hautes places. C'est bien plutôt à nous qui faisons la guerre au mensonge, à subir tous les dangers et la mort même, afin de nous sauver en sauvant les autres, et de conquérir, en devenant invincibles à nos ennemis, les biens que nous espérons, par la grâce et la charité....

HOMÉLIE VII.

« Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits, mais non la sagesse de ce siècle, ni des princes de ce siècle, qui tombent en dissolution ; nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère, cette sagesse cachée, prédestinée par Dieu avant tous les temps pour notre gloire. »

1. L'obscurité convient mieux que la lumière à ceux dont les yeux sont malades; aussi vont-ils se réfugier de préférence dans un obscur réduit. La même chose a lieu par rapport à la sagesse spirituelle. La sagesse de Dieu n'était que folie pour les étrangers, ils ne reconnaissaient que leur propre sagesse, laquelle n'est réellement que folie. Il en était d'eux comme de celui qui ferait profession de pilote et qui s'engagerait à traverser l'immensité des mers sans voiles et même sans navire, qui de plus essaierait de prouver, au moyen du raisonnement, que cela peut se faire; tandis qu'un autre, complétement ignorant à cet égard, se fierait au navire, au pilote, aux matelots, et de la sorte voyagerait avec sécurité. Ce qu'on appelle l'ignorance de ce dernier, l'emporterait évidemment sur la science du premier. En réalité, l'art de conduire un vaisseau est une belle chose; mais quand il promet plus qu'il ne peut tenir, il n'est plus qu'une espèce de démence; de même, au reste, que tout art qui ne se renferme pas dans ses limites. La sagesse étrangère eût mérité ce nom de sagesse, si elle avait su recourir à l'Esprit : en comptant absolument sur elle-même, en se persuadant n'avoir besoin d'aucun secours, elle est devenue folie, de sagesse qu'elle paraissait être.

La sagesse de Dieu n'était que folie pour les étrangers et les philosophes.

Après l'avoir donc réfuté par les faits, il la désigne par son vrai nom, tout comme, après avoir appelé folie la sagesse de Dieu selon le langage des hommes, il n'hésite plus à la nommer sagesse; car c'est quand les preuves sont données que les contradicteurs doivent surtout être couverts de honte. Il dit alors : « Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits. » Moi-même qu'on estime fou et ne prêchant que des folies, si j'ai triomphé des sages, ce n'est pas apparemment en l'emportant sur eux dans leur folle sagesse; c'est par une sagesse de beaucoup supérieure à celle-là, tellement supérieure, que la sagesse humaine est désormais tenue pour folie. — Il a d'abord employé les expressions communément usitées, et puis, quand il a remporté la victoire par le moyen des faits mêmes, quand il a convaincu les adversaires de folie, il emploie les expressions qui ressortent de la nature même des choses : « Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits. » La sagesse dont il parle, c'est la prédication, c'est le salut obtenu par la croix; et les parfaits sont ceux qui ont embrassé la foi. Et dans la réalité, ceux-là sont parfaits qui, voyant la faiblesse des choses humaines, les repoussent avec dédain, parce qu'elles ne sauraient leur être d'aucune utilité; tels étaient les fidèles.

« La sagesse de ce siècle. » Où donc serait utile cette prétendue sagesse, renfermée qu'elle est dans les bornes de la vie présente, ne pouvant pas aller au delà, et qui même sur la terre ne sert de rien à ceux dont elle est l'apanage? Par princes de ce siècle, il n'entend pas les démons, comme quelques-uns l'ont pensé; il entend par là les hommes investis de la puissance et préoccupés de cette vaine sagesse, les philosophes, les orateurs, les écrivains; car souvent ils gouvernaient, ils étaient les guides des peuples. Paul les appelle princes de ce siècle, parce que leur pouvoir ne va pas au delà du siècle présent : et c'est pour cela qu'il les montre en voie de se détruire, confondant ainsi la sagesse humaine par ses effets et par ses partisans. Il a fait voir qu'elle est fausse, insensée, incapable de rien découvrir et de rien faire; il ajoute maintenant qu'elle est de bien peu de durée.

« Nous prêchons la sagesse de Dieu dans le



mystère. » De quel mystère s'agit-il? Le Christ n'a-t-il pas ainsi parlé : « Ce qui vous fut dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits? » *Matth.*, x, 27. D'où vient donc que l'Apôtre la qualifie de mystère? Parce que c'est une chose que ni l'ange, ni l'archange, ni aucune créature ne savaient avant l'accomplissement. De là ce qu'il dit ailleurs : « Afin que la sagesse multiforme de Dieu soit désormais manifestée par l'Eglise aux principautés et aux puissances qui sont dans les cieux. » *Ephes.*, III, 10. C'est un grand honneur que Dieu fait à notre nature en leur révélant les mystères en même temps qu'à nous. Parmi les hommes même, c'est une preuve d'amitié de confier à quelqu'un des secrets qu'on n'a dévoilés encore à personne. Qu'ils l'entendent, les prédicateurs imprudents qui jettent indistinctement à tous les pierreries et les dogmes, qui, par de vains raisonnements, exposent les choses saintes devant les pourceaux et les chiens. Le mystère n'a pas besoin de telles preuves, il suffit d'énoncer ce qu'il est; car le mystère divin perd de son intégrité, si vous y mêlez quelque chose de vous-même. Ce nom se justifie encore parce que nous ne voyons pas au fond ce que nous voyons à la surface, qu'une chose frappe nos yeux et que nous en croyons une autre. C'est même là l'essence de nos mystères. Autre est l'impression que j'en reçois, autre celle qu'en reçoit un infidèle. J'entends que le Christ a été crucifié, et j'admire aussitôt son amour pour les hommes; l'infidèle l'entend de son côté et n'y voit qu'un signe de faiblesse : j'entends qu'il s'est fait esclave, et j'admire sa condescendance envers nous; la même parole ne porte à l'infidèle qu'une idée de déshonneur : j'entends qu'il est mort, et je reste ébloui de sa puissance, puisque, bien loin de subir une défaite dans la mort, il détruit la mort elle-même; l'infidèle l'entend aussi, et ne peut y opposer que de l'impuissance.

Lui parle-t-on de la résurrection, il se persuade que c'est un mythe; tandis que les circonstances mêmes de l'événement me font adorer les desseins de la divine sagesse. Est-ce du baptême qu'on veut l'entretenir, il n'y voit pas autre chose que l'eau; tandis que je ne m'arrête pas à ce qui frappe les sens, et que j'y découvre la purification de l'âme par l'Esprit. Il juge que le corps seul est lavé, et je crois que l'âme elle-même est devenue par là pure et sainte : le sépulcre, la résurrection, la sanctification, la justification, la purification, l'adoption, le droit à l'héritage, le royaume des cieux, l'Esprit se donnant à l'homme, se présentent alors à ma pensée. Je n'estime pas les objets sensibles d'après le rapport des yeux, mais bien d'après la vue de l'intelligence. Mentionne-t-on le corps du Christ, bien différente est la signification de cette parole pour l'infidèle et pour moi.

2. Des enfants qui voient des livres ne comprennent pas la signification des caractères, et ne savent pas réellement ce qu'ils voient. La même chose arrive à l'homme qui n'a pas appris à lire : un autre mieux instruit saisit la puissance cachée sous la lettre, le passé revit entièrement devant lui. Qu'on écrive au premier, il n'aura dans la main qu'une feuille et de l'encre; le second, au contraire, entend par ce moyen la voix de la personne absente, s'entretient avec elle, et lui dit tout ce qu'il veut en écrivant à son tour. Il en est de même de nos mystères : les infidèles n'entendent pas, quoiqu'ils paraissent entendre; pendant que les fidèles, formés qu'ils sont par l'Esprit saint, ont la claire vue de cette divine puissance. Voilà ce que Paul déclarait en disant : « Ce que nous prêchons demeure encore caché, mais caché pour ceux qui périssent. » II *Cor.*, IV, 3. Il fait ainsi ressortir ce qu'il y a de merveilleux dans la prédication. L'Ecriture appelle mystère ce qui déjoue nos prévisions et dépasse l'entendement humain. Ailleurs il est dit : « Mon mystère à moi et aux miens. » *Isa.*, XXIV, 7. Paul s'est encore exprimé de la sorte : « Voici que je vous annonce un mystère, c'est que nous serons tous transformés, bien que nous ne devions pas tous nous endormir. » I *Cor.*, XV, 51. On a beau le prêcher partout, le mystère n'en existe pas moins. S'il nous est ordonné de publier sur les toits ce qui nous fut dit à l'oreille, il nous l'est aussi de ne pas donner aux chiens les choses saintes, de ne pas jeter les pierres précieuses devant les pourceaux. Il y a des hommes qui ressemblent aux bêtes,

et qui ne comprennent pas; d'autres ont un voile sur le cœur, et ils ne voient pas. Ce qu'on prêche partout, sans être néanmoins perçu par ceux qui n'ont pas une âme droite, est éminemment un mystère. Ce n'est pas à l'aide de la sagesse, c'est par la grâce de l'Esprit saint que nous l'entendons, autant du moins qu'il nous est donné de l'entendre. On ne se tromperait donc pas en désignant ce mystère sous le nom de secret; car nous-mêmes qui possédons la foi nous n'en avons pas une parfaite perception, une exacte connaissance.

De là ce que disait Paul : « Nous connaissons en partie et nous prophétisons de même. Nous voyons maintenant comme à travers un miroir et d'une manière énigmatique; mais alors nous verrons face à face. » I *Cor.*, XIII, 9-12. Tel est le sens de ce texte : « Nous prêchons la sagesse dans le mystère, une sagesse cachée, prédestinée de Dieu avant tous les siècles pour notre gloire. » Elle est cachée, ou bien parce que nulle puissance céleste ne l'avait apprise avant nous, ou bien parce qu'il n'est pas beaucoup d'hommes qui la connaissent même aujourd'hui; ce que l'Apôtre déclare par ces mots : « Qu'il a prédestinée pour notre gloire. » Peu importe qu'il ait dit ailleurs : « Pour sa gloire. » *Ephes.*, I, 12. Dieu veut bien faire consister sa gloire dans notre salut. Il parle bien aussi des richesses de Dieu, qui lui-même est la richesse suprême des justes, et n'a besoin de rien pour être riche. La prédestination dont il s'agit atteste la sollicitude du Seigneur envers nous. En effet, ceux-là sont censés nous honorer et nous aimer par excellence, qui depuis longtemps se disposent à nous faire du bien, comme les parents à l'égard de leurs enfants, puisque les biens qu'ils leur donnent, ils les leur réservaient dès l'origine. Voilà ce que Paul s'efforce de montrer ici, que Dieu nous a toujours aimés, et longtemps avant de nous donner l'existence. S'il ne nous eût pas aimés, il ne nous eût pas prédestiné de telles richesses.

Ne m'objectez pas l'inimitié qui était intervenue; primitivement c'est l'amour qui régnait. Par le mot, « avant les siècles, » il entend l'éternité, comme dans cet autre passage : « Qui est avant les siècles. » De cette façon se trouve démontrée l'éternité du Fils, puisqu'il est dit de lui par le même Apôtre qu'il a fait les siècles; et cela revient à dire qu'il existait auparavant, l'ouvrier devant toujours précéder l'œuvre. « Aucun des princes de ce siècle n'a connu cette sagesse; s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de gloire. » Mais alors ils ne méritaient pas même d'être accusés, ne l'ayant crucifié que par ignorance. D'un autre côté, s'ils ne le connaissaient pas, comment a-t-il pu leur dire : « Et vous me connaissez, et vous savez d'où je viens? » *Joan.*, VII, 28. C'est de Pilate que l'Ecriture affirme qu'il ne connaissait pas le Christ; il est vraisemblable qu'Hérode ne le connaissait pas non plus. Il est permis de penser que ceux-là sont appelés les princes de ce siècle; mais, si quelqu'un appliquait ce mot soit aux Juifs, soit aux prêtres, il ne serait pas dans l'erreur, puisque Jésus leur disait aussi : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. » *Ibid.*, VIII, 19. Comment disait-il donc tout à l'heure : « Et vous me connaissez, et vous savez d'où je viens? » En expliquant les Evangiles, nous avons déjà dit comment il fallait entendre l'un et l'autre passage; nous renvoyons à cette explication, afin de ne pas toujours répéter les mêmes choses.

3. Quoi donc, le péché qu'ils ont commis dans le crucifiement se trouve-t-il effacé par cette parole de la victime : « Pardonnez-leur? » S'ils ont fait pénitence, assurément le péché leur est remis. Celui qui par des mains sans nombre avait lapidé Etienne et s'était déchaîné contre l'Eglise de Jésus-Christ, Paul est devenu la colonne de l'Eglise. Il a de même été pardonné à ceux qui auront voulu faire pénitence; l'Apôtre le proclame à haute voix : « Je ne crains pas de le dire, ont-ils trébuché pour tomber? Non certes. » *Rom.*, XI, 11. Il avait déjà dit : « Le Seigneur a-t-il repoussé son peuple, objet de sa prescience? Gardons-nous de le penser. » *Ibid.*, 1. Pour montrer ensuite que le chemin du repentir ne leur a pas été fermé, il en appelle à sa propre conversion, en poursuivant ainsi : « Car moi-même je suis Israélite. » Dans mon opinion, Paul ne veut pas dire que les hommes n'ont



pas connu le Christ, mais bien qu'ils n'ont pas connu l'économie de la divine sagesse, quel était, par exemple, le but de la mort et de la croix. Au moment suprême, le Sauveur s'exprime ainsi : « Ils ne savent ce qu'ils font; » *Luc.*, XXIII, 34; ils ignorent le plan qui se réalise, le mystère qui s'accomplit, au lieu de dire : Ils ne m'ont pas connu. Les bourreaux ne se doutaient guère, en effet, que la croix brillerait d'une si vive clarté, qu'elle serait le salut du monde et la réconciliation des hommes avec Dieu, que leur ville serait détruite et qu'ils éprouveraient les dernières calamités. Par le mot de sagesse, l'Apôtre désigne et le Christ, et la Croix, et la prédication. C'est encore avec raison qu'il appelle son divin Maître le Seigneur de gloire; car, d'un signe d'ignominie qu'elle était, la croix allait devenir l'instrument d'une gloire incomparable. Il est vrai qu'il fallait une grande sagesse, non-seulement pour arriver à la connaissance de Dieu, mais encore pour pénétrer l'économie du plan divin; et la sagesse humaine était un empêchement à l'une comme à l'autre de ces deux choses.

« Selon qu'il est écrit, ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a senti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » Où se trouvent écrites ces paroles? Paul affirme que c'est écrit, sinon en propres termes, du moins dans les faits dont l'Ecriture nous a transmis le récit : on y découvre le sens de ces mots, non les mots eux-mêmes. Ainsi, ce passage : « Ceux à qui nul ne l'avait annoncé, le verront, ceux qui n'avaient rien entendu comprendront, » *Rom.*, XV, 21, ne signifie pas autre chose que celui-ci : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu. » Ou bien, voilà ce qu'il a voulu dire, ou bien cela était-il écrit, on pourrait également le croire, dans les livres qui ont péri. Et dans le fait, beaucoup de livres se sont perdus dès la première captivité, peu même ont été conservés. Cela ressort évidemment des Paralipomènes; et l'Apôtre lui-même a dit : « A partir de Samuel, en comptant les prophètes qui sont venus ensuite, tous ont parlé de lui. » *Act.*, III, 24. Et là rien d'absolument pareil; mais il est probable que Paul, instruit comme il l'était dans la loi, et de plus inspiré par l'Esprit saint, savait exactement toute chose. Pourquoi mentionner même la captivité? Avant elle, beaucoup de livres avaient péri par suite de l'extrême impiété dans laquelle les Juifs étaient tombés; et nous en voyons la preuve à la fin du quatrième livre des Rois. Le Deutéronome ne fut trouvé qu'avec peine, enfoui dans un fumier. Il existe du reste plusieurs prophéties en double, bien connues des érudits, d'où l'on peut tirer grand nombre de choses mystérieuses. Eh quoi, l'œil n'a pas vu ce que Dieu a préparé? Non; et quel est l'homme initié aux secrets de la divine providence? — L'oreille n'a donc pas non plus entendu, ni le cœur de l'homme pressenti? Comment? D'où peut venir une telle ignorance, me direz-vous, du moment où les prophètes ont parlé? — Et cependant l'affirmation subsiste, par la raison qu'elle ne s'applique pas aux prophètes seuls, et qu'elle regarde la nature humaine tout entière. — Quoi donc, les prophètes n'ont-ils pas entendu? — Ils ont entendu sans doute; mais ce n'était plus l'oreille de l'homme, c'était celle du Prophète; l'humanité disparaissait dans l'inspiration.

Beaucoup de livres saints avaient péri par l'impiété des Juifs.

De là, ce que dit Isaïe : « Il m'a donné une oreille pour entendre; » *Isa.*, L, 4; et ce nouveau sens était l'œuvre du Saint-Esprit. Par conséquent, le cœur de l'homme ne s'était pas évidemment élevé jusque-là avant cette audition supérieure. Une fois que les prophètes avaient reçu l'Esprit, ils n'avaient plus un cœur d'homme, ils avaient un cœur spirituel, conformément à cette parole de l'Apôtre lui-même : « Nous avons en nous l'intelligence du Christ. » I *Cor.*, II, 16. Voici ce qu'il veut dire : Avant de posséder l'Esprit et d'avoir appris les mystères, aucun de nous, aucun des prophètes ne possédait une telle connaissance. Et comment l'eussions-nous eue, quand les anges eux-mêmes n'avaient pas cet avantage? Que faut-il dire, ajoute-t-il, des princes de ce siècle, du moment où nul homme et nul ange ne le savaient? Ce mystère que toute créature ignorait, c'est que l'apparente folie de la prédication vaincrait le monde, soumettrait les nations, réconcilierait le Créateur avec les hommes, serait pour nous la source de



si grands biens. « Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit. » Ce n'est pas, vous l'entendez, par la sagesse humaine; elle est tenue dehors comme une humble servante, on ne lui permet pas de pénétrer dans l'intérieur et de porter un regard sur les mystères du Maître.

4. Voyez-vous quelle différence entre ces deux sortes de sagesse? L'une nous a révélé ce que les anges ne savaient pas; l'autre a fait tout le contraire : loin de nous instruire, elle a fait obstacle à notre instruction, après même que les mystères étaient accomplis, elle a voulu les tenir dans l'ombre et détruire la puissance de la croix. L'honneur dont nous avons été favorisés ne vient donc pas précisément de la science acquise, ni de ce que nous l'avons acquise en même temps que les anges; il vient de ce qu'elle nous a été transmise par l'Esprit. Dès qu'il nous a signalé la grandeur de ce don, Paul nous déclare que, sans l'intervention de l'Esprit, qui seul connaît les ineffables mystères de la divinité, jamais nous n'aurions acquis cette science. Dieu se plaît à s'envelopper dans de profondes ténèbres; il nous fallait donc un instituteur dont le regard ne fût pas arrêté par tous ces voiles. « L'Esprit scrute toute chose, même les profondeurs de Dieu. Quel est celui qui sait ce qui concerne l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, lequel réside en lui? De même nul ne sait les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Quant à nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais bien l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions les grâces que Dieu nous a faites. » Au lieu de laisser soupçonner une ignorance, le mot « scruter » indique ici la parfaite science. L'Apôtre s'est servi de la même expression en parlant directement de Dieu : « Or, celui qui scrute les cœurs, connaît bien la pensée de l'Esprit. » *Rom.*, VIII, 27.

Cette connaissance étant donc complétement exposée, l'Esprit saint nous étant apparu comme égalant par sa connaissance l'Etre divin, ainsi que l'intelligence de l'homme; l'Apôtre nous ayant encore montré que là était la source et la source nécessaire de tout notre savoir, il ajoute : « C'est ce que nous annonçons, non avec les ingénieux artifices de la sagesse humaine, mais dans la doctrine de l'Esprit saint, confirmant les choses spirituelles par des choses du même genre. » C'est à ce point d'élévation qu'il nous a conduits par la dignité de notre Maître. Autant l'Esprit saint l'emporte sur Platon, autant nous l'emportons sur les Grecs en sagesse. Ils ont eu des maîtres éloquents : que sont ces maîtres en comparaison du nôtre?

Que signifient ces paroles : « Confirmant les choses spirituelles par des choses du même genre? » Quand un enseignement spirituel présente des difficultés, nous invoquons le témoignage d'un autre objet spirituel. Faut-il enseigner que le Christ est ressuscité, qu'il est né d'une vierge, je présente à l'appui des figures et des symboles : Jonas dans le ventre du monstre marin, et puis sa sortie de cette prison; la maternité des femmes stériles, de Sara, de Rebecca et des autres; les arbres produits dans le paradis terrestre préalablement à tout germe, à toute pluie, à tout travail. Les événements futurs sont comme peints d'avance dans ceux du passé, afin qu'on y croie quand ils auront lieu dans la suite. Encore un exemple : l'homme provenant de la terre, et la femme de l'homme seul, c'est comme la terre elle-même sortant du néant; tout s'explique par la puissance infinie du Créateur. Voilà comment les choses spirituelles se prêtent un mutuel appui, et nulle part je n'ai besoin de la sagesse humaine, ni de ses raisonnements ni de ses preuves. Les philosophes ébranlent les âmes faibles et les jettent dans la confusion, ils ne peuvent rien démontrer de ce qu'ils avancent; ils font même tout l'opposé, rendant les ténèbres plus épaisses et le trouble plus profond. C'est ainsi que les choses spirituelles sont confirmées par des choses du même genre. Voyez-vous combien la sagesse humaine est superflue, dans le sentiment de l'Apôtre? et non-seulement superflue, mais encore nuisible et contraire. Ce point ressort de ces mots : « Pour que la croix du Christ ne soit pas anéantie... Pour que notre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes. »

Il va maintenant prouver que ceux-là ne peuvent acquérir une véritable instruction, qui s'en remettent entièrement à cette sagesse : « L'homme



qui vit par les sens ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit. » Il est dès lors nécessaire de commencer par se dépouiller de cette sagesse. — Est-elle donc réprouvée? Elle est cependant l'œuvre de Dieu. — Comment le savez-vous? Non, ce n'est pas Dieu qui l'a faite, c'est vous qui l'avez trouvée; car il faut entendre ici par sagesse une inquiète curiosité, une stérile faconde. Voudrait-on même y voir la sagesse humaine proprement dite, vous n'échappez pas à l'accusation. Vous la déshonorez en vous en servant pour le mal, en exigeant d'elle ce qui n'est pas dans sa nature, au détriment de l'honneur et des droits de Dieu. C'est donc parce que vous y cherchez votre gloire et que vous en usez pour une lutte impie, que le Seigneur en met à nu la faiblesse. C'est une bonne chose aussi que la force du corps; mais, Caïn en ayant abusé, Dieu l'en dépouilla et le réduisit à un continuel tremblement. Le vin est également une bonne chose; mais, comme les Juifs en buvaient avec excès, il fut absolument interdit aux prêtres. Du moment où vous avez fait tourner la sagesse au mépris de Dieu, où vous l'avez exaltée au delà de ses forces, franchissant les limites imposées à l'homme, ne soyez pas étonné que Dieu l'ait ainsi confondue. Il est en vérité l'esclave des sens, celui qui n'accorde rien qu'à la froide raison, qui s'imagine n'avoir besoin d'aucun secours supérieur; il est même dans la démence.

Dieu nous a donné la raison, pour qu'elle s'instruise et reçoive son secours, non pour qu'elle se persuade qu'elle se suffit à elle-même. Les yeux ne manquent certes ni d'utilité, ni de beauté; s'ils essaient néanmoins de voir sans lumière, ni leur beauté ne leur servira de rien, ni même leur puissance visuelle, si ce n'est peut-être à les détériorer. C'est ainsi que l'âme se nuit et se détériore, quand elle prétend voir en dehors de l'Esprit. — D'où vient donc, me direz-vous, qu'elle voyait tout auparavant par elle-même. — Elle avait sous les yeux le livre de la création. Comme ils avaient cependant abandonné la voie par laquelle Dieu voulait les faire marcher, et qui, par la beauté des choses visibles, devait les conduire à la connaissance du Créateur; comme ils avaient remis au raisonnement seul le sceptre de la science, débilités par là même ils tombèrent dans l'abîme de l'impiété, déchaînant aussitôt sur la terre un déluge de maux; ils prétendirent que rien de ce qui existe n'a été créé, que tout vient d'une matière éternelle. Ils donnèrent ainsi naissance à des milliers d'hérésies, toujours d'accord dans les choses les plus absurdes, toujours en lutte concernant les quelques vérités qu'ils apercevaient comme en rêve, se moquant incessamment les uns des autres. Que rien ne soit sorti du néant, tous à peu près l'ont dit et l'ont écrit de la manière la plus affirmative : le démon les précipitait dans l'absurde. Rencontraient-ils une bonne idée, à peine entrevue du reste, ils se livraient de perpétuels combats : ainsi, que l'âme est immortelle, que la vertu n'a besoin d'aucun bien extérieur, que les gens de bien ou les méchants ne deviennent pas tels d'une manière fatale et nécessaire.

Perversité du démon.

5. Voyez-vous la perversité du tentateur? S'ils émettent une doctrine corruptrice, il fait en sorte que tous soient d'accord; s'il leur arrive d'avancer quelque chose de sain, il jette entre eux la discorde; et de là les erreurs devenant inébranlables sur ce fondement commun, et les vérités venant à se perdre par le fait même de la division. Partout l'âme vous apparaît dépourvue d'énergie, incapable de se suffire à elle-même. Il était juste qu'il en fût ainsi. Dès que, malgré cette faiblesse, elle prétend n'avoir besoin de rien et se sépare de Dieu, quelle n'eût pas été sa démence, supposé qu'il en fût autrement? Quoiqu'elle eût été revêtue d'une chair mortelle, elle conçut des espérances outrées sur cette parole du démon : « Vous serez comme des dieux. » *Genes.*, III, 5. Où n'en serait-elle pas venue, si, dès l'origine, le corps lui-même eût reçu l'immortalité? Les choses étant ce qu'elles sont, elle a bien osé se dire, par la bouche impure des Manichéens, non-seulement increée, mais encore de l'essence divine. C'est par un effet de cette même maladie qu'ont été forgés les dieux adorés par les Grecs. Voilà pourquoi, du moins dans ma pensée, Dieu nous a fait la vertu pénible, voulant ainsi dompter l'âme et la former à la modération. Pour nous convaincre de



cette vérité, voyons-en l'image chez les Israélites; les petites choses peuvent servir à nous donner un idée des grandes. Quand ils vivaient dans le calme et la sécurité, comme si ce bonheur eût dépassé leurs forces, ils glissaient dans l'impiété. Que fit alors le Seigneur? Pour réprimer leur licence, il leur imposa de nombreuses lois. Que les pratiques légales ne fussent pas précisément un exercice de vertu, mais plutôt un frein devant les soustraire aux dangers de l'oisiveté, il nous le fait assez entendre lui-même par son prophète : « Je leur ai donné des préceptes qui ne sont pas bons. » *Ezech.*, XX, 25. Que signifie cé dernier mot? Qui n'intéressent pas beaucoup la vertu. Aussi continue-t-il en ces termes : « Des justifications dans lesquelles ils ne trouveront pas la vie. »

« L'homme esclave des sens ne perçoit pas les choses de l'Esprit. » On le comprend sans peine; car si nul ne peut avec les yeux du corps découvrir ce que sont les biens célestes, l'âme seule ne peut pas davantage percevoir les choses de l'Esprit. Et que dis-je, les biens célestes? Pas même tout ce qui se trouve ici-bas. Une tour carrée qu'on aperçoit de loin, nous paraît ronde : c'est l'illusion des yeux. Voulons-nous également juger par la seule vue de l'âme, ce qui s'élève si fort au-dessus de nous, nous n'exciterons vraiment que le rire. En effet, nous ne verrons pas ces choses telles qu'elles sont; bien plus, nous les verrons toutes différentes. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Pour lui ce n'est là que de la folie; » ce qui ne provient pas évidemment de la nature même des objets, et ne tient qu'à la faiblesse d'une intelligence qui ne saurait en atteindre la grandeur. Cette cause, il la signale aussitôt : « Parce qu'il ne connaît pas ce qui ne devrait être jugé qu'avec la lumière spirituelle. » Une semblable doctrine exige la foi, ne peut pas être saisie par le raisonnement : elle dépasse incomparablement la portée d'une âme aussi faible que la nôtre.

Paul continue : « L'homme spirituel juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne. » Celui qui voit, voit toutes choses, celles même de celui qui ne voit pas, tandis qu'il reste en quelque sorte invisible pour ce dernier. C'est ainsi que nous voyons ce qui nous concerne et tout ce qui concerne les infidèles, qui sont loin d'avoir par rapport à nous ce même avantage. Nous savons quelle est l'essence des choses présentes, la dignité des choses futures, ce que ce monde doit devenir, les peines réservées aux pécheurs, les biens que posséderont les justes; nous savons que tout ici-bas est de nulle valeur, nous accusons cette bassesse de la vie humaine, car juger ici c'est accuser; nous savons enfin que les choses futures sont immortelles et immuables. Oui, l'homme spirituel sait tout cela, et ce que souffrira le méchant après son départ de la terre, et le bonheur dont le fidèle jouira; l'homme sensuel ignore absolument ces choses. Paul détermine d'une manière claire la signification de son discours quand il ajoute : « Qui connaît la pensée du Seigneur, qui pourra l'instruire? Pour nous, nous avons l'esprit du Christ. » Nous connaissons ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il a révélé. — Comme il avait dit auparavant que l'Esprit était l'auteur de la révélation, il rend ce témoignage au Christ, pour qu'on ne l'exclue pas de cette œuvre. Il n'entend pas dire toutefois que notre science est égale à celle du divin Maître; il affirme simplement qu'elle porte sur des objets non humains et dès lors non suspects, qu'elle émane de lui, qu'elle est spirituelle.

6. La pensée que nous en avons, en effet, n'est autre que celle du Christ; de cette source surnaturelle provient la connaissance des vérités de la foi; voilà comment il arrive que nul n'a le droit de nous juger, vu que l'homme enseveli dans les sens, ne perçoit pas les choses divines. Telle est la signification de cette parole : « Qui connaît la pensée du Seigneur? » La pensée que nous avons de ces choses est la même que celle du Seigneur. Ce n'est pas sans motif qu'il ajoute : « Qui pourra l'instruire? » Ceci répond à ce qu'il avait déjà dit : « Nul ne juge l'homme spirituel. » Or, s'il n'est pas possible de connaître la pensée du Seigneur, beaucoup moins l'est-il de l'instruire ou de le redresser. Ainsi faut-il entendre ce mot : « Qui pourra l'instruire? » Paul donne donc de toute part l'exclusion à la sagesse humaine, vous le voyez, et



nous montre la sagesse spirituelle possédant une science et plus haute et plus étendue. Les raisons énoncées déjà : « Afin que nulle chair ne se glorifie...; Il a choisi la folie pour confondre les sages...; Pour que la croix du Christ ne soit pas anéantie, » ces raisons n'étant pas jugées complétement dignes de foi par les infidèles, n'ayant pas d'action sur eux, ne leur paraissant ni nécessaires ni même utiles, voici qu'il produit la raison capitale : c'est le grand moyen pour nous de voir; nous pouvons apprendre ainsi de sublimes et mystérieuses vérités auxquelles ne fût jamais parvenue notre intelligence. Vaine était déclarée notre raison, puisque tous les artifices de la philosophie étaient incapables de la conduire à de telles hauteurs. Combien ne nous importait-il donc pas de nous faire les disciples de l'Esprit? Là les leçons les plus faciles et les plus lumineuses. « Pour nous, nous avons reçu l'Esprit du Christ, » un esprit supérieur, divin, n'ayant rien de l'homme. Ce n'est pas la pensée de Pythagore ou de Platon, c'est la pensée même du Christ qui s'est emparée de notre âme.

Soyons couverts de confusion, mes bien-aimés, et menons une vie digne d'un tel honneur. Le divin Maître lui-même nous enseigne que cette révélation de ses secrets est un témoignage éclatant de sa tendresse, puisqu'il dit : « Je ne vous appellerai plus des serviteurs; désormais vous êtes tous mes amis; car je vous ai manifesté tout ce que j'ai entendu de mon Père; » *Joan.*, XV, 15; je vous ai tout transmis avec une entière confiance. — Or, si c'est une preuve d'amitié de livrer ainsi des mystères qui se traduisent par le discours, quelle amitié ne sera-ce pas, je vous le demande, de nous les avoir départis en réalité? Voilà ce qui doit nous faire rougir de honte; si la géhenne n'a pas le pouvoir de nous faire trembler, que l'ingratitude envers un ami si puissant et si généreux nous soit plus terrible que la géhenne. N'agissons pas comme des mercenaires, mais bien comme des enfants, faisons tout par amour pour notre Père; cessons enfin de nous attacher au monde et faisons retomber la honte sur les Gentils. Voudrais-je maintenant entrer en discussion avec eux, je n'en ai pas le courage, sachant bien qu'après avoir remporté la victoire par la force de l'enseignement et la vérité des dogmes, je puis exposer à d'interminables risées la vie des fidèles en provoquant une simple comparaison : des hommes plongés dans l'erreur et qui ne croient à rien de ce que nous croyons, s'adonnent à la philosophie, pendant que nous faisons tout le contraire. Je ne me tairai pas néanmoins; peut-être qu'en songeant à lutter contre de tels adversaires, nous nous efforcerons de l'emporter sur eux par notre conduite.

Naguère, je vous disais que jamais les apôtres n'eussent prêché comme ils l'ont fait sans le secours de la divine grâce, et qu'ils n'en auraient pas même eu la pensée, bien loin d'en venir à l'œuvre. Allons, reprenons encore aujourd'hui ce sujet, montrons une fois de plus qu'ils n'auraient rien tenté ni rien imaginé de semblable s'ils n'avaient eu le Christ avec eux. Ce n'est plus précisément parce que les faibles allaient se mesurer avec les forts, le petit nombre avec le grand, les pauvres avec les riches, les ignorants avec les savants; c'est à cause de la puissance des idées préconçues. Vous le savez, rien n'a d'empire sur les hommes comme la tyrannie des anciens usages. Aussi les apôtres eussent-ils été plus nombreux, moins obscurs et moins méprisables, un autre monde égal à celui-ci ou même beaucoup plus considérable eût-il été pour eux, l'entreprise restait encore bien difficile. D'un côté, la force de l'habitude; de l'autre, le danger de la nouveauté. Rien ne trouble l'âme, alors même qu'elle médite un utile projet, comme de sortir des voies tracées, surtout en ce qui concerne la religion et touche à la gloire de Dieu. J'aurai clairement démontré quelle est cette force de résistance, si je dis que ce fut encore là chez les Juifs un grand obstacle. Chez les Gentils il fallait tout détruire, les doctrines et les dieux; mais on ne procédait pas de même à l'égard des Juifs : en abrogeant beaucoup de pratiques imposées par la loi, les apôtres maintenaient l'adoration qu'il faut rendre à Dieu, l'auteur de cette même loi. Seulement, après avoir dit : Honorez le législateur suprême, ils ajoutaient : Vous n'avez plus à suivre toutes

les dispositions de sa loi, celles qui regardent le sabbat, la circoncision, les sacrifices, et les autres de même nature. — Les sacrifices n'étaient donc pas le seul empêchement; beaucoup d'autres observances légales étaient abrogées, quand le précepte même de l'adoration était mieux affermi. Mais c'est en particulier chez les Gentils que régnait la force de l'habitude.

7. N'aurait-elle daté que de dix ans, et j'en dis trop encore; n'aurait-on attaqué là-dessus qu'un petit nombre d'hommes, au lieu d'avoir affaire à l'univers entier, le changement eût présenté des difficultés redoutables. Qu'était-ce donc quand les sophistes et les rhéteurs, les pères et les aïeux, toutes les générations antérieures, aussi loin qu'on pût remonter, les terres et les mers, toutes les races barbares et toutes les nations civilisées, les sages et le peuple, les gouvernants et les gouvernés, les femmes comme les hommes, les jeunes gens et les vieillards, les maîtres et les esclaves, les agriculteurs et les artisans, les habitants des villes et ceux des campagnes étaient tous plongés dans l'erreur? Naturellement les catéchumènes devaient dire : Qu'est ceci? Quoi, tout ce qui vit dans le monde est le jouet de l'illusion! les maîtres de la sagesse et de la parole, les philosophes et les écrivains, les hommes de nos jours et ceux des temps passés, un Pythagore, un Platon, les chefs des armées, les consuls et les rois, les fondateurs et les premiers citoyens des villes, les barbares et les Grecs; tandis que douze pêcheurs, des faiseurs de tentes et des publicains seront seuls en possession de la vérité! Qui pourrait accepter de pareilles choses? — Et cependant ils ne parlèrent ni ne pensèrent ainsi, ils ne s'émurent pas, ils reconnurent la sagesse supérieure des apôtres; et c'est pour cela qu'ils triomphèrent de tout.

Force tyrannique de l'habitude.

Voulez-vous encore mieux comprendre la force tyrannique de l'habitude? elle l'a souvent emporté sur les ordonnances même de Dieu. Et que dis-je, les ordonnances? Elle a fait méconnaître jusqu'à ses bienfaits. Alors qu'ils avaient la manne, les Juifs désiraient les aulx; jouissant de la liberté, ils ne pouvaient oublier la servitude, l'Egypte était souvent l'objet de leurs regrets : l'habitude les y ramenait, tant elle a d'empire sur l'homme. L'exemple des étrangers ne vous l'apprendra pas moins : on rapporte que Platon, qui n'ignorait certes pas combien l'histoire des dieux était mensongère, observait docilement leurs solennités et toutes les cérémonies idolâtriques, incapable qu'il se montrait de résister à l'habitude. C'est de son maître qu'il l'avait appris. Accusé d'avoir introduit des doctrines nouvelles, celui-ci fut bien loin d'atteindre son but; il y perdit même la vie, malgré les efforts qu'il tenta pour se défendre. Que d'hommes ne voyons-nous pas encore aujourd'hui persistant dans l'impiété par suite d'idées préconçues? Ils n'ont rien à répondre de raisonnable quand on leur reproche de vivre dans les vieilles erreurs, et se bornent à nous opposer leurs pères et leurs grands-pères. De là vient que certains philosophes de la gentilité ont appelé l'habitude une seconde nature. Or, elle ne montre jamais autant d'opiniâtreté que lorsqu'il s'agit des dogmes : de tous les changements ceux qui touchent à la religion sont les plus énergiquement repoussés. La honte s'ajoutait à l'habitude pour arrêter la prédication, parce qu'on ne voulait pas désapprendre dans un âge avancé, ni recevoir les leçons de ceux qu'on regardait comme moins intelligents que soi-même. Faut-il d'ailleurs s'étonner qu'il en soit ainsi par rapport à l'âme, quand l'habitude a tant de pouvoir même sur le corps?

A l'époque des apôtres il existait un empêchement encore plus grand : ce n'était pas seulement d'antiques usages qu'il fallait changer, mais ce changement entraînait de plus de graves dangers. En quittant une habitude pour en prendre une autre, on renonçait à sa propre sécurité pour s'exposer à des périls de tout genre. Celui qui venait d'embrasser la foi était aussitôt dénoncé, persécuté, chassé de sa patrie, accablé de maux sans mesure, haï de tous, traité comme l'ennemi commun, soit par les siens, soit par les étrangers. Eût-il été question de détourner les hommes de la nouveauté pour les ramener à l'habitude, que la chose n'eût pas été encore sans difficulté. Du moment donc où c'était le contraire, et de plus en présence de tant de

maux à braver, comprenez la grandeur de la tâche. A ce que nous avons dit vient s'ajouter une difficulté qui n'est pas légère. Non-seulement l'habitude est impérieuse et les dangers sont grands, mais encore les nouveaux préceptes sont pénibles, tandis que les anciens n'ont rien qui gêne la nature. Les apôtres appelaient de la fornication à la chasteté, de l'ivresse au jeûne, du rire aux pleurs, du plaisir à la pénitence, de l'avarice à la pauvreté, de l'amour de la vie au mépris de la mort, et du calme à la lutte; ils exigeaient en tout une extrême rigueur. L'un d'eux a dit : « Qu'il ne sorte de votre bouche ni propos honteux, ni folle parole, ni basse plaisanterie. » *Ephes.*, v, 4. Et ce langage, ils l'adressaient à des hommes qui ne savaient que boire et manger, célébrer des fêtes continuelles, dont la turpitude, le rire, un perpétuel amusement formaient uniquement l'essence.

Les nouveaux préceptes, déjà pénibles par eux-mêmes, par la philosophie dont ils faisaient une loi, l'étaient donc surtout par rapport à des hommes plongés dans la mollesse et la licence, dépouillés de tout sérieux et de toute dignité. Quel est celui qui, menant une vie semblable, ne serait frappé de stupeur quand on lui dit : « Si quelqu'un ne prend sa croix et ne marche à ma suite, il n'est pas digne de moi.... Je ne suis pas venu porter la paix, mais bien le glaive; je suis venu séparer l'homme de son père et la fille de sa mère? » *Matth.*, x, 38, 34. Qui n'hésiterait, qui ne reculerait quand on lui dit encore : « Si quelqu'un ne renonce à sa maison, à sa patrie, à ses biens, il n'est pas digne de moi? » Loin toutefois de rester immobiles ou de se montrer indécis en écoutant de telles choses, ils accouraient à l'envi, ils se précipitaient au-devant des peines, ils embrassaient avec amour ce qui leur était ordonné. Des principes comme ceux-ci : Nous aurons à rendre compte de toute parole oiseuse; « celui qui regarde une femme d'un œil de concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur; » *Matth.*, v, 28; celui qui s'irrite sans motif tombera dans la géhenne, étaient faits assurément pour éloigner les hommes de cette époque. Tous venaient néanmoins avec ardeur, et beaucoup franchissaient les plus fortes barrières. Qu'est-ce donc qui les attirait? Evidemment la puissance de celui qui leur était prêché. Si cela n'eût pas été, si l'on avait interverti les rôles, si le contraire avait eu lieu, aurait-on pu facilement vaincre les résistances? Ce n'est pas à supposer.

Partout se manifeste l'action de la puissance divine.

8. Par conséquent, l'action de la divine puissance se manifeste là de toute part. Et comment, je le demande encore, aurait-on pu gagner des hommes perdus de mœurs, dénués de toute énergie, en leur présentant un genre de vie rebutant et sévère? Si tels étaient les préceptes, peut-être les dogmes avaient-ils quelque attrait. Loin de là, certes; cela seul eût suffi pour écarter les infidèles. Que disaient, en effet, les prédicateurs de la nouvelle doctrine? Qu'il fallait adorer un crucifié, reconnaître pour Dieu le fils d'une femme juive. Quelqu'un pouvait-il se laisser persuader, s'il n'était mu par une force divine? Qu'il eût subi la croix, qu'il eût été mis dans le sépulcre, tous le savaient; mais qu'il fût ressucité et monté au ciel, tous l'ignoraient, excepté les apôtres. Vous me direz qu'ils exaltaient les esprits par de belles promesses et les séduisaient par de pompeux discours. Je vous répondrai que rien ne prouve mieux, en dehors de toutes les considérations émises jusqu'ici, que nos croyances sont exemptes de toute illusion. Toutes les peines étaient pour le temps présent, et le bonheur ne devait arriver qu'après la résurrection. Cela seul, je le répète, met en évidence la divinité de la prédication. D'où vient que nul n'a dit au moment d'embrasser la foi : Je ne saurais me rendre ni me résigner, puisque les maux sont pour le temps présent et les biens pour celui qui doit suivre la résurrection? Et qui m'assure que la résurrection elle-même aura lieu? A-t-on vu revenir quelqu'un quand une fois il a quitté la terre? un mort est-il jamais ressuscité? Qui s'est levé de la tombe pour nous apprendre les faits dont le trépas est suivi? — Ils n'ont rien pensé de semblable; mais plutôt ils ont donné leur vie pour le Crucifié.

C'était d'une vertu sublime d'embrasser avec cette promptitude d'aussi hautes vérités, sans en

avoir jamais entendu parler auparavant, d'accepter l'épreuve immédiate et la récompense dans l'avenir seulement. Si les prédicateurs avaient eu l'intention de tromper, ils auraient pris un chemin tout contraire en promettant l'avenir ici-bas, en ne prononçant de menaces ni pour le présent ni pour l'avenir. Ainsi flattent ceux qui veulent tromper : ils ne proposent rien de difficile, rien de rude ou d'onéreux; leur langage est bien différent et c'est pour cela qu'ils trompent. — La folie du grand nombre, m'objectera-t-on, explique cette foi si prompte. — Que dites-vous? Tant qu'ils subissaient l'empire des Grecs, les hommes avaient donc toute leur raison, et dès qu'ils vinrent à nous, ils furent tout à coup frappés de démence? C'étaient bien les mêmes êtres cependant, et les apôtres n'avaient pas tiré leurs disciples d'un autre univers. Ajoutez que ces mêmes hommes avaient la possession non contestée des institutions grecques et n'adoptèrent les nôtres qu'avec danger. S'ils avaient donc tenu les premières avec une plus saine raison, alors qu'ils y vivaient depuis tant de siècles, ils ne les auraient certes pas abandonnées, ne pouvant surtout y renoncer qu'en s'exposant eux-mêmes. Il fallait dès lors qu'ils eussent reconnu par la nature même des choses qu'ils étaient plongés dans le ridicule et l'erreur; c'est de la sorte que, bravant les menaces de la mort, ils renoncèrent à leurs antiques usages pour en embrasser de nouveaux, déclarant par là-même que les uns étaient opposés et les autres conformes à la nature. — Mais ceux qui croyaient, me dira-t-on encore, étaient des esclaves ou des femmes, des nourrices, des accoucheuses et des eunuques. — D'abord, l'Eglise n'a pas seulement été formée par de telles personnes, ce qui certes est manifeste pour tous; et, s'il en était ainsi, la prédication n'en serait que plus admirable et plus merveilleuse; des dogmes que Platon et les autres philosophes de son temps n'ont pas même entrevus, voilà que tout à coup de pauvres pêcheurs, les plus ignorants des hommes, ont pu les introduire dans le monde.

S'ils avaient uniquement soumis à la foi des esprits cultivés, la chose serait moins étonnante; mais, en élevant des esclaves, des nourrices, des eunuques à ce degré de philosophie qui les a fait rivaliser avec les anges, ils ont donné de l'inspiration divine l'argument le plus décisif. S'ils n'avaient transmis que des préceptes sans importance, on pourrait avec quelque raison conclure de la condition des auditeurs à la bassesse de la parole. Du moment, au contraire, où l'objet de l'enseignement porte un caractère d'élévation et de grandeur qui dépasse l'intelligence humaine, plus vous rabaissez celle des croyants, plus vous exaltez la sagesse des prédicateurs et la divine grâce dont ils étaient remplis. — C'est par la magnificence des promesses, insisterez-vous, qu'ils ont opéré de telles conversions. — Et n'admirez-vous pas précisément qu'ils aient pu persuader aux hommes d'attendre après la mort la récompense et la palme? Pour moi, c'est ce qui me frappe d'étonnement. — Mais cela même provient de la déraison. — Quelle déraison, dites-moi, que celle qui nous fait admettre l'immortalité de l'âme, un incorruptible jugement à subir par chacun de nous quand nous quitterons la terre, un compte à rendre devant Dieu, pour qui rien n'est caché, de nos paroles, de nos actions et de nos pensées les plus secrètes, les méchants punis et les bons couronnés? En vérité, ce n'est pas là de la démence, c'est de la plus haute philosophie.

9. Ainsi donc, mépriser les choses présentes, avoir une grande idée de la vertu, ne pas chercher ici-bas sa récompense et porter ses vues plus loin, tenir son âme inébranlable dans la foi, de telle sorte que tous les maux de la vie ne puissent enrayer ses espérances immortelles, quelle sublime philosophie n'est-ce pas, je vous le demande? Voulez-vous savoir la puissance de ces mêmes promesses et des prophéties, la vérité de celles qui regardent le passé et de celles qui regardent l'avenir? Voyez cette chaîne d'or se dérouler depuis le commencement avec des formes si diverses. Le Christ a prophétisé sur lui-même, sur les Eglises, sur des événements qui ne doivent s'accomplir que dans la suite; et pendant qu'il prophétisait, il opérait des miracles. Ce qui s'est accompli déjà met hors de doute et les merveilles et les promesses qui ne



sont pas encore réalisées. Pour faire mieux comprendre ce que je dis, je l'expliquerai par des faits. Il ressuscita Lazare avec une seule parole et le montra vivant; il a dit d'autre part : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise; » *Matth.*, XVI, 18; puis encore : « Celui qui quittera son père et sa mère pour moi, recevra le centuple en ce monde et possédera de plus la vie éternelle. » *Ibid.*, XIX, 29. Voilà donc un miracle d'abord, la résurrection de Lazare; ensuite deux prédictions, l'une ayant son accomplissement dans le siècle présent, l'autre devant l'avoir dans le siècle futur. Voyez comme ces choses se prêtent un mutuel appui : si quelqu'un refusait de croire à la résurrection de Lazare, le miracle lui serait démontré par la prophétie qui concerne l'Eglise; car ce qui avait été prédit si longtemps d'avance, s'accomplit alors déjà, et les portes de l'enfer ne prévalurent pas contre l'Eglise. Or, quand on fait une prophétie vraie, on peut évidemment faire de même un miracle; de plus, celui qui fait un miracle et qui réalise une parole qu'il a prononcée, prouve d'une manière indubitable qu'il dit encore vrai lorsqu'il parle de la vie future, et qu'il promet « le centuple en ce monde et la vie éternelle ensuite » à celui qui méprisera pour lui les choses du temps. Il donne ainsi son action et sa parole en garantie de ce qu'il annonce pour l'avenir.

Ces rapprochements et d'autres semblables que nous trouverons dans l'Evangile, présentons-les à nos ennemis et fermons-leur la bouche. Si quelqu'un nous dit : Comment l'erreur n'est-elle pas enfin éteinte? nous répondrons : Vous autres même en êtes la cause en luttant contre votre salut; de son côté, Dieu avait disposé toute chose de manière à ce qu'il ne restât pas trace d'impiété. — Reprenons donc en peu de mots ce que nous venons de dire. Quel en est le sens général? Est-ce la victoire des forts sur les faibles, ou n'est-ce pas tout l'opposé? d'un enseignement commode, ou d'une doctrine ardue? d'une mission périlleuse, ou d'une vie pleine de sécurité? de ceux qui ne craignent pas d'innover, ou de ceux qui s'en tiennent fortement aux anciens usages? de ceux qui marchent par de rudes sentiers, ou de ceux qui suivent une voie facile? de ceux qui s'élèvent contre les vieilles institutions, ou de ceux qui ne veulent rien d'étrange? de ceux qui ne promettent de bonheur qu'après notre départ de la terre, ou de ceux qui flattent dans le présent? Est-ce la victoire enfin du petit nombre sur le grand ou du grand sur le petit? — Mais vous-mêmes, me dira-t-on, faites des promesses pour la vie présente? — Qu'avons-nous promis? La rémission des péchés et le bain de la régénération. Au fond, le baptême produit sur tous ses heureux effets dans la vie future. Paul s'écrie : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Or, quand votre vie sera manifestée, vous brillerez encore avec lui dans la gloire. » *Coloss.*, III, 3-4. Si le baptême produit de plus un bien ici-bas, comme du reste on ne saurait en douter, voilà certes le plus grand des miracles qu'on ait pu persuader à des hommes couverts d'iniquités, et d'iniquités sans exemple, que tout leur serait pardonné, qu'ils n'auraient à rendre compte d'aucun de leurs crimes.

C'est donc ce qu'il fallait admirer le plus, que des barbares aient été conduits à cette croyance, aient mis leur espérance dans l'avenir, qu'après avoir déposé le fardeau de leurs désordres, ils aient avec transport embrassé les labeurs de la vertu, dédaigné les objets sensibles, et, devenus tout à coup supérieurs aux biens matériels, qu'ils aient accepté les grâces spirituelles; que le Perse, le Sarmate, le Maure et l'Indien aient compris la purification de l'âme, la puissance de Dieu et son amour ineffable pour les hommes, la philosophie de la foi, l'avénement de l'Esprit saint, la résurrection des corps, le dogme de la vie éternelle! Tout cela, et beaucoup plus encore, des pêcheurs l'ont fait pénétrer dans l'intelligence des barbares, en les initiant par le baptême aux mystères sacrés. Religieusement fidèles à de tels souvenirs, mettons-les sous les yeux de nos adversaires, et de plus offrons-leur l'enseignement qui résulte d'une vie pure; par ce double moyen, nous nous sauverons nous-mêmes et nous les gagnerons à Dieu; car à lui appartient la gloire dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Aussi n'ai-je pu, mes frères, vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des personnes charnelles, à de petits enfants dans le Christ. Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide, que vous ne pouviez pas encore recevoir. Vous ne le pouvez pas même maintenant, plongés que vous êtes encore dans la chair. »

1. Après avoir démoli la sagesse étrangère et réduit tout son faste à néant, il aborde une nouvelle démonstration. Les adversaires n'eussent pas manqué de dire : Si nous professions les doctrines de Platon, de Pythagore ou d'un autre philosophe, c'est à bon droit que vous nous adresseriez ce long discours; mais, comme nous prêchons la parole de l'Esprit, pourquoi remuer ainsi dans tous les sens la sagesse étrangère? — Ecoutez comme il réfute cette objection : « Aussi n'ai-je pu, mes frères, vous parler comme à des hommes spirituels. » Et même, fussiez-vous parfaits, auriez-vous atteint le plus haut degré de spiritualité, ce ne serait pas encore une raison de vous enorgueillir; vous ne prêchez pas votre doctrine, ni ce que vous avez vous-mêmes découvert; dans les choses spirituelles vous ne possédez que les premiers éléments; vous n'en avez pas même une notion exacte, vous n'êtes que disciples, et les derniers de tous. Mettriez-vous votre gloire dans la sagesse humaine, il est déjà démontré qu'elle n'est rien, qu'elle est même opposée à la doctrine spirituelle : si cette même doctrine vous est un sujet d'orgueil, n'oubliez pas que vous en connaissez à peine la plus légère partie, et que vous êtes au rang le plus humble. « Je n'ai donc pas pu vous parler comme à des hommes spirituels. » Il n'a pas dit : Je ne vous ai pas parlé, de peur que ce silence ne parût être l'effet de la jalousie; il ruine leurs prétentions de trois manières différentes : d'abord, en leur montrant qu'ils ignorent ce qu'il y a de parfait; puis, en leur attribuant la cause de cette ignorance; en leur déclarant, enfin, qu'ils sont encore hors d'état de s'élever à cette perfection.

Qu'ils n'en fussent pas capables au commencement, cela tenait peut-être à la nature des choses; mais il ne leur laisse pas même ce moyen de justification, puisqu'il leur déclare que ce n'est pas incapacité de leur part s'ils n'ont pas entendu ce qu'il y a de sublime dans la science, que c'est uniquement parce qu'ils sont charnels. Au commencement ils ont été moins blâmables; mais n'avoir pas une telle aptitude après un si long temps, c'était de la dernière indolence. Il adresse le même reproche aux Hébreux, en termes toutefois moins sévères; car pour eux, c'était à leurs tribulations qu'ils devaient d'être ainsi, tandis que les autres ne pouvaient s'en prendre qu'à leur attachement au mal; et gardons-nous de comparer ces choses. Son intention de stimuler les uns et d'humilier les autres se manifeste clairement, et fait ressortir la vérité de son langage. A ces derniers il dit : « Vous ne pouvez même maintenant; » mais aux premiers : « Franchissant donc les principes de la parole du Christ, portons-nous vers la perfection; » et bientôt après : « Nous avons de vous de meilleures espérances, des espérances plus rapprochées du salut, bien que nous parlions de la sorte. » *Hebr.*, VI, 1-9. Comment appelle-t-il charnels ceux qui avaient reçu l'Esprit saint et qu'il avait au début comblés de tant d'éloges? Ils étaient bien charnels aussi ceux auxquels le Seigneur disait : « Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas, vous qui opérez l'iniquité; » *Matth.*, VII, 23; et cependant ils chassaient les démons, ils ressuscitaient les morts, ils donnaient des signes de prophétie. On peut donc être charnel quoiqu'on opère des miracles. Dieu se servit de Balaam, révéla l'avenir à Pharaon ainsi qu'à Nabuchodonosor; Caïphe prophétisa, ne sachant pas ce qu'il disait; plusieurs chassèrent les démons au nom de Jésus, sans être néanmoins avec lui : de telles œuvres s'accomplissent non pour ceux qui en sont les instruments, mais pour les autres; elles sont passées quelquefois par des mains indignes.

Et faut-il s'étonner que les pécheurs y servent pour les autres, quand les saints y servent aussi? Paul disait : « Tout est à vous, Paul, Apollo, Céphas, la vie et la mort; » I *Cor.*, III, 22; et ailleurs : « Il a posé les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres encore pasteurs et docteurs



pour la perfection des saints dans l'œuvre du ministère. » *Ephes.*, IV, 12. S'il n'en était pas ainsi, rien n'empêcherait plus que la dissolution ne fût universelle. Il arrive parfois que les gouvernants sont des pervers et des misérables, tandis que les gouvernés sont sages et vertueux; on verra des laïques vivant dans la piété, et des prêtres dans le désordre. Le baptême, le corps du Christ et le sacrifice n'auraient pas été confiés à des hommes, si la grâce avait partout exigé des ministres dignes. Dans l'état actuel Dieu se sert même des indignes et la grâce du baptême n'est en rien diminuée par la vie du prêtre; il ne faut pas que celui qui reçoit le sacrement soit lésé par la faute d'un autre. Il est rare sans doute que les choses saintes soient ainsi traitées; mais cela peut avoir lieu. Si je parle de la sorte, c'est pour que personne n'aille fouiller indiscrètement dans la vie du prêtre, et ne se scandalise au sujet des mystères sacrés. L'homme n'est pour rien dans cette œuvre, tout vient de la puissance de Dieu, lui seul vous initie. « Aussi, n'ai-je pu, mes frères, vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des personnes charnelles. Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide, que vous ne pouviez pas encore recevoir. » De peur de paraître obéir à l'orgueil quand il dit: « L'homme spirituel juge tout et n'est jugé par personne; nous avons l'Esprit du Christ. » I *Cor.*, II, 15-16. Il prévient l'objection et réprime leur arrogance. Si je me suis tu, ce n'est pas que je n'eusse autre chose à dire, c'est que vous êtes charnels, et même à présent vous ne pouvez pas m'entendre.

2. Pourquoi dit-il qu'ils ne peuvent pas, au lieu de dire qu'ils ne veulent pas? Il prend ici l'un pour l'autre. Leur impuissance, en effet, vient de leur mauvaise volonté; et cela même est un reproche pour eux, une justification pour le maître. Si c'était là une incapacité naturelle, on leur pardonnerait; mais comme le mal vient de leurs dispositions, ils sont inexcusables. Il leur apprend ensuite de quelle manière ils sont charnels: « Des contentions existant entre vous, des jalousies et des querelles, n'êtes-vous pas réellement charnels, et ne marchez-vous pas dans les voies de l'homme? » Bien qu'il eût pu mettre en avant leurs fornications et leurs impuretés, il donne la préférence au péché qu'il attaque en ce moment. Si la jalousie les a rendus charnels, nous n'avons plus désormais qu'à gémir du fond de notre âme, à revêtir le sac, à nous couvrir de cendre. Quel est celui qui n'a pas ce vice à se reprocher, à moins que je ne juge les autres par moi-même? Dès que cette passion suffit à faire de nous des hommes charnels, nous empêche de nous élever aux choses spirituelles, aurait-on d'ailleurs le don de prophétie et le pouvoir d'opérer des miracles, que deviendrons-nous, n'ayant certes pas une si grande grâce, et pouvant d'ailleurs être pris sur des points bien plus essentiels? Nous voyons par là combien le Christ avait raison de dire: « Celui qui commet le mal ne paraît pas à la lumière. »

L'impureté de la vie fait obstacle aux doctrines élevées, parce qu'elle arrête la perspicacité de l'intelligence. Il n'est pas possible qu'un homme vivant dans l'erreur et menant une conduite vertueuse, ne vienne pas à la vérité: il ne l'est pas davantage qu'un homme vivant dans la corruption lève alors les yeux vers nos sublimes enseignements; il faut être dégagé de tous les vices pour aller à la conquête de la vérité. S'affranchir des passions, c'est bientôt s'affranchir de l'erreur et se mettre en possession de la vérité. Ne pensez pas qu'il suffise pour cela de ne pas être avare ou d'éviter la fornication; à qui cherche la vérité, rien ne doit faire défaut. De là ce que disait Pierre: « J'ai reconnu d'une manière certaine que Dieu ne fait acception de personne, et que dans toute nation, quiconque le craint et pratique la justice, est agréable à ses yeux; » *Act.*, X, 34-35; ce qui signifie que Dieu l'appelle et l'amène à la lumière de la vérité. Voyez Paul, le plus violent des adversaires, le plus terrible des persécuteurs: comme sa vie, du reste, était irréprochable, comme il n'était pas mû par un ressentiment humain, il fut accueilli, il surpassa même tous les autres disciples. On me dira: Comment ce grec, qui est sage, vertueux et philanthrope, demeure-t-il dans l'erreur? A cela, je réponds qu'une passion le domine, la vaine gloire ou la paresse de l'esprit, qu'il ne

s'occupe pas de se sauver lui-même, qu'il se regarde comme le jouet du destin et du hasard. Celui qui pratique la justice, Paul le déclare irréprochable en tout, « selon la justice qui provient de la loi. » *Philipp.*, III, 6. Il dit ailleurs : « Je rends grâces à Dieu, que je sers à l'exemple de mes aïeux dans une conscience pure. » II *Tim.*, I, 3. Et comment se fait-il, me demanderez-vous, que des hommes impurs aient reçu le ministère de la parole? Parce qu'ils l'ont voulu, parce qu'ils l'ont désiré. Ceux qui s'égarent, Dieu les ramène en les attirant, pourvu qu'ils se tiennent en garde contre les passions; mais il ne repousse pas ceux qui se présentent d'eux-mêmes. Il en est aussi beaucoup à qui leurs pères ont transmis la vraie religion.

« Comme il existe parmi vous des jalousies et des querelles. » Désormais, c'est aux subordonnés qu'il s'adresse. Il a d'abord confondu les chefs, en établissant que la sagesse du langage est de nulle valeur; il va châtier maintenant ceux d'une condition inférieure, en s'exprimant ainsi : « Puisque l'un dit : J'appartiens à Paul, et l'autre : Je suis de l'école d'Apollo, n'êtes-vous pas des hommes charnels? » Il leur montre que non-seulement cela ne leur a servi de rien, ne leur a fait acquérir aucun avantage, mais qu'ils ont encore été privés par là des plus grands biens. Telle est la cause de la jalousie, et la jalousie les a rendus charnels; c'est ainsi qu'ils sont devenus incapables d'entendre une doctrine élevée. « Qui donc est Paul, qui donc est Apollo? » A la preuve par les faits, il ajoute l'accusation formelle. S'il met son nom en avant, c'est pour enlever au discours toute amertume, c'est pour qu'on n'ait pas le droit d'en concevoir de l'irritation. Dès que Paul n'est rien et n'en éprouve aucune peine, beaucoup moins doivent-ils s'en offenser. Il les console de deux manières, en se donnant pour exemple d'abord, puis en ne le dépouillant pas de tout par la raison qu'ils n'ont rien fait de leur côté; il leur concède quelque chose, peu sans doute, mais quelque chose enfin. A cette question : « Qui donc est Paul, qui donc est Apollo? » il se hâte de répondre : « Rien, si ce n'est les ministres de la foi que vous avez embrassée. » Cela même est un grand bien en soi, et mérite une grande récompense; en comparaison néanmoins de l'archétype et de la racine de tous les biens, c'est un pur néant. Ce n'est pas au ministre, c'est à celui qui donne réellement que nous devons attribuer le bienfait. Au lieu de les appeler évangélistes, il les appelle ministres; ce qui dit beaucoup plus : ils ne nous ont pas seulement annoncé les biens, ils nous les ont transmis; cela se borne à la parole, ceci implique l'action. En supposant donc que le Christ ne soit que le ministre, et non la source et l'auteur en tant qu'il est Fils, voyez où ce raisonnement aboutirait.

3. Mais alors, pourquoi l'Apôtre, me demandera-t-on, a-t-il dit de lui qu'il est le ministre de la circoncision? En cet endroit, il considère dans le Verbe incarné la nature humaine, et ce n'est pas dans le même sens que nous l'entendons ici; car le ministre est l'intermédiaire et l'agent, non celui qui donne de son propre fonds. « C'est par eux que vous avez cru, » a-t-il dit, au lieu de dire simplement : Ils vous amènent à la foi. L'Apôtre relève encore ici leur rôle, il les déclare de nouveau ministres. Puisque le ministère était déjà rempli, pourquoi ceux-ci s'emparent-ils de cette dignité? Remarquez, je vous prie, qu'il ne les accuse jamais d'usurpation, mais plutôt de complaisance, parce que la cause de la chute était dans la multitude, et que, si les uns se fussent abstenus, les autres auraient défailli. Voilà donc deux choses auxquelles il pourvoit avec prudence. Pour mieux déraciner le péché, il creuse tout autour, se gardant bien de tout sentiment de haine, de peur d'exciter l'opiniâtreté. « A chacun selon que le Seigneur lui a donné. » Le peu qu'ils avaient, ils ne l'avaient donc pas d'eux-mêmes, ils le tenaient de Dieu. Il ne faudra pas qu'on lui dise : Eh quoi, ne nous est-il pas permis d'aimer ceux qui nous servent? — Sans doute, leur répondrait-il, mais devez-vous encore savoir jusqu'à quel point; le bien qu'ils vous font ne vient pas d'eux-mêmes, Dieu seul leur a donné le pouvoir de l'accomplir. « J'ai planté, Apollo a arrosé; mais Dieu a donné l'accroissement. » J'ai le premier semé la parole, pour que, les épreuves

survenant, la semence ne fût pas desséchée, Apollo a donné sa peine; tout néanmoins émane de Dieu. « Ainsi donc, celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; Dieu qui donne l'accroissement est tout. »

Voyez comme il les ménage, pour qu'ils ne gardent aucun ressentiment de ce qu'ils ont entendu. Il y avait là deux paroles qui devaient les avoir blessés; celle-ci d'abord : Qui donc est celui-ci, qui celui-là? et cette autre après : Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien. — Mais quel est l'adoucissement qu'il apporte à cette blessure? Il l'adoucit en prenant sur lui-même le dédain qu'il exprime, en disant : « Qui donc est Paul, qui donc est Apollo ? » en rapportant tout à Dieu. A cette double affirmation : Un tel a planté, et celui qui plante n'est rien, il a donc ajouté : « Dieu qui donne l'accroissement est tout. » Il ne s'en tient même pas là, il porte remède au mal en ajoutant autre chose : « Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un. » C'est une nouvelle leçon qu'il donne, il leur apprend à ne pas s'élever les uns au-dessus des autres. S'il déclare, au reste, qu'ils ne font qu'un, c'est qu'ils ne peuvent rien en dehors de Dieu, qui seul donne l'accroissement. En tenant ce langage, il ne permet pas que ceux dont les travaux sont les plus considérables se préfèrent à ceux qui n'ont que faiblement concouru à l'œuvre, ni que ces derniers portent envie aux premiers. Comme il pouvait autoriser à la négligence en paraissant mettre au même rang des ouvriers dont le travail offrait une telle différence, il se hâte de corriger cette fausse idée : « Chacun toutefois recevra sa propre récompense selon le travail qu'il aura fait. » Voici ce qu'il veut dire : Si j'affirme qu'ils ne font qu'un, ne soyez pas effrayé de cette assertion. Par rapport à l'œuvre divine, ils ne font réellement qu'un; mais ce n'est plus la même chose par rapport à leur travail personnel, et chacun recevra sa récompense.

En avançant, il mitige encore davantage son discours, quand une fois il a produit l'effet qu'il voulait produire; il les félicite amplement aussitôt qu'il le peut : « Nous sommes les auxiliaires de Dieu; vous êtes le champ que Dieu cultive, la maison qu'il bâtit. » Il leur fait une large part dans l'œuvre, vous le voyez, après avoir démontré que tout vient de Dieu. Ne cessant de leur enseigner l'obéissance à l'égard de leurs chefs, il se garde bien de trop rabaisser ceux qui les instruisent. « Vous êtes le champ que Dieu cultive. » Il venait de dire : « J'ai planté; » il maintient donc la métaphore. — Si Dieu lui-même prend soin de vous cultiver, il est juste que vous receviez votre nom de Dieu et non de ses ministres. Le champ ne porte pas le nom de l'agriculteur, mais bien celui du propriétaire. « Vous êtes la maison qu'il bâtit. » La maison porte également le nom du maître, et non celui de l'ouvrier. Si vous êtes une construction, vous ne devez pas être divisés, il n'y aurait plus là de construction. Vous ne devez pas être divisés non plus, si vous êtes une culture; il faut que la concorde vous protége comme une haie. « Par la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai, tel qu'un prudent architecte, posé le fondement. » Il s'attribue la prudence, non pour s'exalter, mais pour leur offrir un modèle, et leur montrer qu'il est d'un homme prudent de poser un fondement unique. Remarquez sa modération : Cette qualification qu'il se donne, il est loin d'en usurper l'honneur. Avant de la prendre, il a déclaré ne rien avoir que de Dieu, puisqu'il vient de dire : « Par la grâce que Dieu m'a donnée. » En rapportant tout à Dieu, il enseigne de plus que c'est une grâce de ne pas se diviser et de bâtir sur le fondement unique. « Un autre construit; mais que chacun examine de quelle façon il construit. » Il me paraît ici les engager à combattre pour assurer la direction de leur vie; car il a fait assez déjà pour les rattacher ensemble et les constituer dans l'unité. « Nul ne peut poser d'autre fondement que celui qui existe, à savoir Jésus-Christ. » On ne le peut pas tant qu'on demeure architecte; dès qu'on tente de le poser, on perd ce titre.

Modération et prudence de saint Paul.

4. Voyez comme, avec les images les plus communes, il déroule tout son dessein. Voici quel est le sens de ce langage : Je vous ai prêché le Christ, je vous ai mis en possession du fondement; à vous de considérer comment vous bâtissez là-dessus, si c'est pour la vaine gloire



ou pour gagner des disciples aux hommes. — Ne faisons donc aucune attention aux hérésies; car « personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé dès l'origine. » Bâtissons là-dessus, encore une fois, adhérons à ce fondement, soyons unis au Christ comme la branche l'est à la vigne, que rien ne s'interpose entre le Sauveur et nous. Dès qu'une séparation se fait nous périssons. Tant que la branche reste unie au tronc, elle attire la sève; tant que l'édifice reste lié, il subsiste : aussitôt qu'il se disjoint, il tombe faute d'appui. N'ayons pas avec le Christ une attache quelconque, unissons-nous à lui d'une manière intime et parfaite; la moindre scissure peut nous faire périr. « Ceux qui s'éloignent de vous périront. » *Psalm.* LXXII, 27. Adhérons au Christ, adhérons-lui par les œuvres. « Celui qui observe mes commandements, dit-il lui-même, demeure en moi. » Il nous enseigne cette union par une foule d'exemples. Voyez plutôt : Il est la tête, nous sommes le corps; peut-il exister une lacune entre les deux ? Il est le fondement, nous sommes l'édifice; il est la vigne, nous sommes les rameaux; il est l'époux, nous sommes l'épouse; il est le pasteur, nous sommes les brebis; il est la voie par laquelle nous devons marcher; nous sommes le temple qu'il habite; il est le premier-né, nous sommes ses frères; il est l'héritier, nous partageons l'héritage; il est la vie, la vie dont nous vivons; il est la résurrection, la résurrection qui deviendra la nôtre; il est la lumière qui nous illumine. Autant d'images qui représentent une complète union et qui n'admettent aucune séparation, pas même la plus légère.

Quand on s'éloigne un peu, on finira par s'éloigner davantage. Un corps où le glaive a fait une division à peine visible vient à périr; l'édifice qui se lézarde un peu ne tardera pas à tomber en ruines. Que la branche soit un peu séparée de la racine, et bientôt elle est morte. Le peu n'est donc pas ici le peu, il est en quelque sorte le tout. Quand nous avons commis un péché peu grave, par conséquent, ou quand nous tombons dans la négligence, ne dédaignons pas ce peu, qui dédaigné deviendrait aussitôt beaucoup. Il en est comme d'une déchirure qu'on fait à son vêtement, et qui grandit outre mesure quand on ne se hâte pas de la réparer, ou bien comme d'un toit où manquent quelques tuiles, ce qui suffit, si l'on ne les remplace pas, pour entraîner la ruine de la maison.

Nous pénétrant de telles pensées, ne méprisons jamais les petites fautes, si nous ne voulons pas tomber dans les grandes. Les avons-nous négligées, sommes-nous descendus jusqu'au fond de l'abîme, ne perdons pas même courage alors, de peur que notre tête ne s'alourdisse. Il sera bien difficile après cela de remonter cette pente, à moins d'un héroïque effort sur soi-même, non-seulement à cause de la profondeur, mais encore à cause de la position. C'est un rude fardeau que le péché, un fardeau qui nous enfonce toujours davantage. Tel qu'un homme tombé dans un puits, et qui ne saurait guère en sortir sans que d'autres viennent à son secours, tel celui qui s'est laissé choir au fond de l'abîme du péché, a besoin d'une main secourable. Lançons une corde à ce malheureux, et tâchons de l'enlever ensuite. Dans cet état, cependant, ce n'est pas assez, il faut en appeler à son propre secours : attachons-nous et remontons, en déployant une toute autre énergie que lors de notre chute, si nous voulons réellement nous sauver. Dieu lui-même nous vient en aide; car « il ne veut pas la mort du pécheur, il veut plutôt qu'il se convertisse. » *Ezech.*, XXIII, 3. Que personne donc ne s'abandonne au désespoir, que personne ne se résigne à la maladie des impies, puisque c'est là ce qui caractérise leur iniquité : « L'impie, quand il est descendu dans le fond de l'abîme du mal, méprise. » *Prov.*, XVIII, 3. Le désespoir ne vient donc pas de la multitude des péchés, il vient de l'impiété elle-même. Auriez-vous parcouru le cercle entier de la perversité, dites-vous en votre âme : Dieu est plein d'amour pour les hommes, il désire notre salut. « Vos péchés seraient-ils comme l'écarlate, dit le Seigneur, que je les rendrais blancs comme la neige; » *Isa.*, I, 18; je vous ferai passer d'un extrême à l'autre. Ne perdons pas espoir; il n'est pas aussi funeste d'être tombé que de rester là gisant sur la terre; il n'est pas aussi dangereux d'être

blessé que de ne vouloir pas laisser soigner ses blessures. « Qui se glorifiera d'avoir un cœur chaste? Qui se vantera d'être pur de tout péché? » *Prov.*, xx, 9. En pensant de la sorte, je n'entends certes pas vous jeter dans l'apathie; mon intention est plutôt de prévenir le découragement.

5. Voulez-vous savoir à quel point Notre-Seigneur est bon? Le Publicain monte au temple chargé de mille iniquités, il n'a qu'à dire : « Ayez pitié de moi, » *Luc.*, XVIII, 13, et voilà qu'il descend justifié. Dieu dit aussi par son prophète : « A cause du péché, je l'ai affligé un peu de temps; et puis, voyant qu'il gémissait et qu'il s'en allait triste, j'ai redressé ses voies. » *Isa.*, LVII, 17-18. Quoi de comparable à cette tendresse pour l'homme? Par cela seul que je l'ai vu triste, dit le Seigneur, je lui ai pardonné ses péchés. Nous n'agissons nullement de la même manière; et c'est pourquoi surtout nous provoquons le divin courroux. Celui qu'un léger effort nous rend propice, a bien raison de s'indigner contre nous, s'il ne l'obtient pas, et de nous infliger le dernier supplice; car c'est là le plus insolent dédain. Qui donc s'est attristé d'avoir offensé Dieu? qui en a gémi? qui s'est frappé la poitrine? qui même s'en est préoccupé? Personne, je pense. Et les hommes passent de longs jours à se lamenter pour la mort d'un esclave, ou pour une perte d'argent : quant à notre âme, dont nous poursuivons chaque jour la perte, nous n'y pensons même pas. Comment pourrez-vous donc attirer sur vous la divine miséricorde, dès que vous ne savez pas même si vous avez péché? — Sans doute, j'ai péché, me direz-vous. — Vous me faites cet aveu du bout des lèvres; faites-le du fond de votre cœur, et que les gémissements suivent vos paroles, en sorte que votre âme soit toujours bien disposée.

Si nous gémissions de nos péchés, en effet, si nous pleurions nos crimes, rien autre ne nous affligerait. Cette première douleur dissiperait toutes les autres. Un autre bien résulterait aussi de cette confession, que nous ne nous laisserions pas submerger par les peines de la vie présente, ni enfler par les prospérités; nous serions mieux en état alors d'apaiser Dieu, dont nous excitons maintenant la colère par nos actes. Dites-moi, si vous aviez un serviteur qui aurait beaucoup souffert de la part des autres, mais qui ne tiendrait aucun compte de ces mauvais traitements, n'ayant qu'une chose à cœur, de ne pas fâcher son maître, cela seul ne suffirait-il pas pour vous apaiser? Au contraire, s'il n'avait aucun souci des fautes qu'il a commises envers vous, et ne se préoccupait que de ses torts envers ses compagnons de servitude, ne lui infligeriez-vous pas un plus grave châtiment? Ainsi fait Dieu lui-même : n'avons-nous pas à cœur d'apaiser son courroux, il nous le fait sentir avec plus de force; nous voit-il en sollicitude à cet égard, il nous traite d'une manière moins sévère, ou plutôt il ne se venge plus. Il veut que nous punissions nos propres péchés, et dès lors il s'abstient de les punir. S'il nous menace du supplice, c'est pour guérir le mépris par le sentiment de la crainte. Quand la menace a suffi pour nous effrayer, il ne permet pas qu'elle se réalise. Ecoutez ce qu'il dit à Jérémie : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font? Leurs pères ont allumé le feu, les fils ramassent le bois, les femmes préparent la graisse. » *Jerem.*, VII, 17-18. Je crains qu'on ne puisse dire de nous la même chose : Ne vois-tu pas ce qu'ils font? Nul ne cherche les intérêts du Christ, tous s'occupent de leurs propres intérêts. Leurs enfants courent aux délices, les pères sont emportés par l'avarice et la rapine, les femmes s'adonnent au luxe mondain; non-seulement elles n'arrêtent pas leurs maris, mais elles les encouragent même dans le désordre. Tenez-vous sur l'agora, interrogez les allants et les venants; vous n'en verrez pas un qui soit mû par des vues spirituelles, tous se précipitent vers des intérêts charnels.

Jusques à quand refuserons-nous de faire pénitence? jusques à quand resterons-nous dans cette profonde apathie? Comment la satiété du mal ne s'est-elle pas emparée de notre âme? Nous n'avons pas besoin d'autre enseignement que celui de l'expérience, pour savoir que les choses présentes ne sont rien et que la dépravation est partout. Les hommes de la sagesse humaine, qui n'avaient aucune connaissance

de l'avenir, dès qu'ils eurent découvert le peu que valaient les biens de la terre, surent du moins s'en dépouiller. Quelle indulgence pouvez-vous donc espérer, vous qui rampez sans cesse, vous qui ne dédaignez pas des objets méprisables et passagers, pour embrasser ce qui est immense et éternel, quoique Dieu lui-même vous ait fait entendre sa parole, manifesté sa vérité, promis de telles richesses? Que ce monde ne soit pas capable d'enchaîner le cœur humain, ceux-là l'ont montré qui s'en éloignèrent, bien qu'ils n'eussent pas l'espoir d'arriver à quelque chose de plus grand. Quel trésor attendaient-ils, pour embrasser ainsi la pauvreté? Aucun certes; ils savaient seulement que cette pauvreté valait mieux que la richesse. Espéraient-ils une autre vie, quand ils renonçaient aux délices et se dévouaient à l'austérité? Pas davantage. Instruits qu'ils étaient sur la nature même des choses, ils voyaient clairement qu'ils acquerraient mieux ainsi la philosophie de l'âme et la santé du corps. Réfléchissant nous-mêmes sur toutes ces vérités, et de plus nous entretenant sans cesse des biens qui nous ont été promis, délaissons les choses présentes, afin de gagner ces biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Qu'on élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de chaume, l'ouvrage de chacun sera manifesté; car le jour du Seigneur le dévoilera, ce jour qui brillera par le feu; et ce feu, mettant à l'épreuve l'ouvrage de chacun, le montrera tel qu'il est. Celui dont la construction demeurera debout, recevra la récompense; celui dont l'œuvre sera consumée, en subira la perte; lui-même cependant se sauvera, mais comme à travers le feu. »

1. Ce n'est pas une question de peu d'importance qui s'offre à nous; elle touche à ce qu'il y a de plus nécessaire, à ce que les hommes désirent le plus savoir, si le feu de la géhenne doit avoir une fin. Qu'il ne doive pas en avoir, le Christ l'avait déjà dit en ces termes : « Leur feu ne s'éteindra jamais: et leur ver ne mourra pas. » *Marc.*, IX, 45. Je sais bien que de telles paroles nous donnent le frisson; mais que faire? Dieu nous ordonne d'y revenir toujours : « Commande à ce peuple, » nous dit-il; et nous sommes établis pour exercer le ministère de la parole; il faut que je sois à charge à mes auditeurs, non de plein gré, sans doute, mais contraint par la nécessité. Si vous le voulez, du reste, notre ministère ne vous pèsera pas. Vous n'avez qu'à faire le bien, dit l'Apôtre, et vous ne craindrez pas. Il dépend de vous de nous entendre, non-seulement sans peine, mais encore avec plaisir. Je le répète donc, le Christ s'est prononcé sur l'éternelle durée de la géhenne. Paul atteste la même vérité quand il déclare que les pécheurs subiront de terribles et continuels supplices. Il dit encore : « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les mous n'auront jamais en partage le royaume de Dieu. » I *Cor.*, VI, 9-10. Aux Hébreux il tenait ce langage : « Recherchez la paix avec tous, ainsi que la sanctification, en dehors de quoi nul ne verra le Seigneur. » *Hebr.*, XII, 14. A ceux qui diront au Christ : « En votre nom nous avons opéré beaucoup de prodiges; » il répondra : « Eloignez-vous de moi, artisans d'iniquité, je ne vous connais pas. » *Matth.*, VII, 22-23. Les vierges folles demeurèrent exclues et n'entrèrent pas. Il est dit de ceux qui ne l'auront pas nourri : « Ceux-là iront à d'éternels supplices. » *Ibid.*, XXV, 46.

Ne me faites pas cette objection : Où se trouve ici l'équité, quand la peine ne doit pas avoir de fin? — Dès que Dieu fait une chose, ou dès qu'il a parlé, vous n'avez qu'à vous soumettre, et vous ne devez pas discuter sa parole avec des raisonnements humains. Et d'ailleurs, comment ne serait-il pas juste qu'un être comblé de bienfaits dès le commencement, et qui commet ensuite des actes dignes de répression, sans qu'on puisse le ramener à la vertu ni par les menaces, ni par de nouveaux bienfaits, soit condamné au supplice. Si vous en venez au droit rigoureux, nous avions encouru notre perte au premier instant déjà : c'était l'arrêt de la justice. Disons mieux, ce n'eût pas été justice seule-



ment, c'eût été miséricorde qu'un tel sort nous fût infligé. Quand on insulte quelqu'un qui ne nous a fait aucun mal, il est juste qu'on soit châtié. Supposez maintenant un bienfaiteur qui n'avait lui-même rien reçu de nous et qui n'a cessé de nous faire du bien, un bienfaiteur qui est la cause première de notre existence, ce Dieu dont le souffle a créé notre âme, et qui nous a prodigué tous ses dons, qui n'a d'autre but que de nous introduire au ciel; si nous l'outrageons après tant de bienfaits, si même, par nos actes, nous renouvelons chaque jour nos outrages, quelle indulgence mériterons-nous? Ne voyez-vous pas comme il punit Adam pour un seul péché? — Sans doute, me répondrez-vous; mais il l'avait placé dans le paradis, il l'avait entouré de sa bienveillance; ct ce n'est plus la même chose d'offenser Dieu quand on jouit d'une profonde sécurité, et de commettre la même faute quand on vit au sein des tribulations. — Voilà précisément ce qui vous rend inexcusable, que vous commettiez le péché, non plus dans le paradis, mais parmi les maux de la vie présente, et que la souffrance ne vous ait pas rendu plus prudent: on dirait d'un prisonnier que sa chaîne ne détourne pas du crime. Dieu vous a promis d'ailleurs mieux que le paradis. S'il n'a pas immédiatement réalisé sa promesse, c'est pour ne pas vous amollir dans le temps des combats; il n'a pas non plus gardé le silence, pour que vous ne succombiez pas dans les labeurs. A cause d'un seul péché, la mort épuisa tous ses coups sur le premier homme; et nous commettons chaque jour d'innombrables péchés. Or, s'il attira sur sa tête un si grand malheur et la mort même pour cet unique péché, que n'aurons-nous pas à souffrir, nous qui péchons sans cesse, nous à qui le ciel était promis, au lieu du paradis terrestre?

Il est dur de l'entendre, ce discours vous fatigue; je le sais bien, et je le sais parce que je souffre moi-même: mon cœur est dans le trouble et l'effroi; plus la démonstration de l'enfer devient évidente pour moi, plus je tremble et recule d'horreur. C'est une nécessité pourtant de dire ces choses, si nous ne voulons pas tomber dans l'enfer. On ne vous a pas donné le paradis avec ses arbres et ses plantes, mais le ciel et les biens célestes. Si celui qui avait moins reçu fut condamné et n'eut aucun moyen d'éluder sa sentence, à plus forte raison aurons-nous à subir d'intolérables châtiments, nous beaucoup plus coupables et favorisés d'une plus haute vocation. Songez à ce long espace de temps pendant lequel notre race demeure plongée dans la mort à cause d'une seule faute. Cinq mille ans et plus se sont écoulés, et l'empire de la mort fondé sur cette étroite base n'est pas encore détruit. Nous n'avons pas à dire pour l'expliquer qu'Adam eût entendu quelque prophète, ou qu'il eût vu l'exemple d'un criminel puni et qu'il eût dû par là même devenir plus prudent et plus sage. Non; il était le premier, il était seul, et toutefois il n'échappa pas au supplice. Rien de pareil ne milite pour vous: c'est après des exemples sans nombre, après avoir reçu l'Esprit divin, que vous êtes tombé dans la dégradation; commettant le péché, non une ou deux ou trois fois, mais un nombre incalculable de fois. Ne considérez pas que le péché ne dure qu'un instant et n'en concluez pas que la punition ne durera pas davantage. Ne voyez-vous pas des hommes qui, pour un seul vol, pour un adultère, pour un égarement instantané, passent leur vie tout entière dans les prisons et les mines, consumés par la faim, en butte à mille morts? Et personne qui tente de les délivrer ou qui dise que la faute commise a très-peu duré, qu'il faut mettre en rapport le temps de la faute et celui de la peine.

2. Mais ce sont des hommes qui pèchent, me direz-vous, et Dieu est plein d'amour pour les hommes. — Je vous répondrai d'abord que les juges de la terre eux-mêmes châtient par philanthropie et non par cruauté: c'est donc parce qu'il aime les hommes, que Dieu punit les péchés, sa vengeance se règle sur sa miséricorde. Lors donc que vous rappelez la bonté de Dieu pour nous, vous justifiez de plus en plus les châtiments qu'il nous inflige, en montrant quel est celui que nous offensons. De là ce cri de l'Apôtre: « Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr.*, x, 31. Sachez supporter, je vous en prie, le feu de ces paroles; elles

C'est par amour pour les hommes que Dieu punit les pécheurs.



pourront être pour vous une source de consolations. Quel homme a le pouvoir de punir comme Dieu punit? Il a déchaîné le déluge et frappé de mort toute la race humaine; plus tard il a fait tomber une pluie de feu et détruit des villes entières. Quel châtiment décrété par les hommes peut-on comparer à ceux-là? Ne voyez-vous pas qu'ils sont en quelque sorte éternels? Quatre mille ans sont déjà passés, et le supplice des Sodomites dure et s'exerce encore. Autant est grande la bonté de Dieu, autant sera grand notre supplice. S'il nous eût imposé des devoirs trop onéreux et comme impossibles, on aurait pu prétexter cette rigidité de ses lois: mais, dès qu'il ne nous a commandé que des choses faciles, qu'avons-nous à dire pour nous justifier qnand nous n'en tenons aucun compte? — Vous ne pouvez pas jeûner ni garder la virginité?—Si vous le voulez bien, vous en avez la force, et nous aurons pour accusateurs ceux qui l'ont pu. Dieu ne nous a pas même traités avec cette sévérité, il ne nous a pas fait un devoir de ces choses; il les a laissées à notre libre choix. Du reste, vous pouvez pratiquer la chasteté dans le mariage et la tempérance dans vos repas. — Vous ne pouvez pas vous dépouiller de tous vos biens? — C'est une illusion; et ceux-là le prouvent qui s'en sont dépouillés. Dieu cependant ne vous en a pas fait un ordre; il vous a seulement prescrit de ne pas voler, comme aussi de faire part aux indigents de vos biens légitimes. Quant à celui qui prétendrait ne pouvoir pas se renfermer dans les limites du mariage, il est complétement dans l'erreur, il se trompe lui-même; l'exemple de ceux qui pratiquent la continence absolue le lui démontre assez. Diriez-vous maintenant qu'il ne vous est pas possible de vous abstenir des injures et des malédictions? Mais ici ce n'est pas l'abstention qui coûte, c'est l'action.

Quelle est donc notre excuse si nous n'observons pas des préceptes qui n'offrent pas plus de peine et de difficulté? Nous n'en avons pas une seule. Ainsi, que le châtiment ne doive pas finir, ce que vous venez d'entendre l'établit évidemment. Comme la parole de Paul semble néanmoins à plusieurs insinuer le contraire, abordons-la sans détour et tâchons de la bien comprendre. Après avoir dit: « Celui dont la construction restera, recevra sa récompense; et celui dont l'œuvre sera consumée, en subira la perte, » il ajoute: « Lui-même se sauvera toutefois; mais à travers le feu. » Que répondre? Examinons d'abord ce qu'est le fondement, et puis ce que sont l'or, les pierres précieuses, le foin et le chaume. Paul lui-même nous enseigne que le Christ est le fondement, et cela d'une manière formelle: « Nul ne peut poser un fondement autre que celui qui a été posé, et qui est le Christ Jésus. » L'édifice me paraît se composer de nos actions. Quelques-uns disent que cela doit s'entendre aussi des maîtres et des disciples, sans en excepter les sectes dépravées; mais le texte n'admet pas cette interprétation. Comment, dans ce cas, l'œuvre périrait-elle et l'ouvrier serait-il sauvé, même à travers le feu? C'est l'ouvrier surtout qui devrait périr et subir les peines les plus graves, puisqu'il est l'auteur de tout. Si le maître est la cause du mal, c'est lui qui mérite le plus grand supplice; et comment alors serait-il sauvé? Si le maître n'est la cause de rien, si les disciples se sont égarés par leur faute, il ne mérite aucun châtiment, il ne doit encourir aucune perte, puisqu'il a bâti selon le plan divin. D'où vient donc qu'il est dit: « Il en subira la perte? » Il est donc évident qu'il s'agit ici de nos actions.

Comme l'Apôtre va tout à l'heure, s'en prendre au fornicateur, il pose d'abord les principes de son accusation. Il a coutume en traitant un sujet de préparer ses arguments pour un autre qu'il va bientôt aborder. Quand il reproche aux fidèles de ne pas s'attendre mutuellement pour le repas, il se dispose à parler des saints mystères. Etant donc ici sur le point d'attaquer le fornicateur, à ce qu'il a dit sur le fondement, il ajoute: « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, que l'Esprit de Dieu fait en vous sa demeure? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. » Tenir ce langage, c'était déjà souffler la crainte dans l'âme du fornicateur. « Si quelqu'un élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de chaume. » Après la foi doit

venir l'édification; et c'est pour cela qu'il dit ailleurs : « Edifiez-vous réciproquement par de telles paroles. » I *Thessal.*, v, 11. Le maître et le disciple concourent à l'édification, et de là cet avertissement : « Que chacun examine comment il bâtit là-dessus. »

3. S'il était question de la foi, le discours ne serait pas conforme à la raison. En effet, tous sont nécessairement égaux dans la foi, puisqu'elle est une; il n'en est plus de même dans la pratique de la vertu. La foi de l'un ne l'emporte pas sur la foi de l'autre; elle est identique dans tous les vrais croyants. Quand il s'agit de la vie, les uns ont plus de zèle et les autres moins, ceux-là marchent avec ardeur et ceux-ci restent en arrière, les bonnes œuvres sont plus ou moins grandes, et les fautes également. Voilà pourquoi l'Apôtre a distingué l'or, l'argent, les pierres précieuses, le bois, le foin, le chaume. « L'œuvre de chacun sera manifestée. » L'action est clairement désignée. « Celui dont l'œuvre restera debout, recevra la récompense, et celui dont l'œuvre sera consumée, en subira la perte. » Or, s'il parlait des maîtres et des disciples, il ne faudrait pas que les premiers subissent une perte, en supposant que les derniers n'eussent pas écouté. Ainsi s'explique cette autre parole : « Chacun recevra sa récompense selon son travail; » non selon le résultat, vous l'entendez, mais bien selon le travail; car qu'importe que les auditeurs ne profitent pas? On ne saurait donc révoquer en doute qu'il n'ait voulu parler des actions. C'est comme s'il avait dit : Si quelqu'un avec une foi pure mène une vie désordonnée, sa foi ne lui servira de rien et ne le dérobera pas au supplice, son œuvre étant consumée par le feu. En disant qu'elle sera consumée, il entend qu'elle ne pouvait en supporter l'épreuve. Un homme revêtu d'une armure d'or traverserait un fleuve de feu et n'en sortirait que plus éclatant; mais, s'il y passe enveloppé de foin, il perd tout et se perd lui-même : voilà ce que sont les actions. Il ne parle plus d'un feu matériel, on le comprend; il veut par de telles images inspirer la frayeur, et montrer qu'on est sans sécurité quand on est dans le vice; et de là ce mot : « Il en subira la perte. » C'est un premier châtiment. « Lui-même cependant se sauvera, mais comme à travers le feu. » C'est le second. Voici la pensée de l'Apôtre : L'homme ne périra pas comme périront ses œuvres; il ne sera pas anéanti, il subsistera, mais dans le feu. — Comment appelle-t-il cela se sauver? me demandera-t-on. — Ce n'est pas sans restriction, puisqu'il ajoute : « Comme à travers le feu. » Nous-mêmes avons coutume de dire : Telle chose se conserve dans le feu, en parlant de ce qui n'est pas immédiatement brûlé et réduit en cendres. Le feu dont il est ici question ne doit donc pas vous faire croire à l'entière destruction des coupables qui le subissent.

Ne soyez pas trop étonné qu'une semblable peine reçoive le nom de salut; on emploie souvent de belles expressions pour rendre ce qu'il y a de plus méprisable, et tout le contraire a lieu non moins souvent. Le mot esclavage, par exemple, désigne certes une chose assez repoussante; Paul s'en sert pour exprimer un bien : « Réduisant en esclavage toute intelligence, afin qu'elle obéisse au Christ. » II *Cor.*, x, 5. Voici maintenant une noble locution s'appliquant à quelque chose de vil : « Le péché a régné; » *Rom.*, v, 21; et la royauté porte à notre esprit une idée d'élévation. Ici l'expression, « il sera sauvé, » n'indique pas autre chose qu'une aggravation de châtiment; c'est comme si l'Apôtre disait : Lui-même restera soumis à des tortures éternelles. Il dit ensuite : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu? » Il a parlé plus haut de ceux qui déchiraient l'Eglise; et maintenant il en vient au fornicateur, sans s'expliquer encore d'une manière claire et déterminée, attaquant seulement sa vie corrompue, et faisant ressortir son péché par le contraste de la grâce antérieure. Il généralise après cela son accusation en invoquant de semblables souvenirs. Tout lui sert dans ce but, les choses futures comme les choses passées, les peines comme les joies : l'avenir d'abord, puisque « le jour du Seigneur manifestera nos œuvres, ce jour qui doit éclater par le feu, » puis le passé : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu fait en vous sa demeure? » Il poursuit : « Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu

le perdra. » Remarquez-vous la véhémence de son discours ? Tant que la personne n'est cependant pas encore désignée, le discours n'est pas tellement sévère, tout étant placé sous le coup de la correction. « Dieu le perdra, » le frappera de sa colère. Ce n'est pas une malédiction, c'est une prophétie. « Et le temple de Dieu est saint. » Le fornicateur est donc un sacrilége.

Pour ne pas paraître l'avoir désigné quand il a dit : « Et le temple de Dieu est saint, » il ajoute : « Vous êtes ce temple. » Que personne ne se fasse illusion. Ceci regarde l'impudique, et semble indiquer qu'il se glorifiait de sa sagesse, et qu'il avait de lui-même une haute idée. Pour ne pas paraître néanmoins le presser sans modération et d'une manière intempestive, après l'avoir jeté dans l'angoisse et la frayeur, Paul généralise de nouveau son accusation : « Si quelqu'un parmi vous est estimé sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir réellement sage. » Il déploie désormais une grande liberté de langage, comme les ayant suffisamment combattus. Quelque riche ou quelque noble qu'un homme soit ; il est le dernier des misérables quand il est l'esclave du péché. On a beau porter une couronne, dès qu'on est tombé dans les fers des barbares, on n'inspire plus qu'une pitié profonde : il en est ainsi du pécheur. C'est un maître barbare que le péché, il ne sait plus épargner une âme, quand une fois il s'en est emparée, il tyrannise ses captifs pour les perdre.

Description du péché.

4. Car rien d'insensé, de stupide et de violent comme le péché ; il bouleverse et confond tout, il détruit ce dont il s'empare ; son aspect est repoussant, c'est un monstre horrible. Qu'un peintre voulût en faire le portrait, il ne me paraîtrait pas se rendre coupable d'exagération en le représentant sous les traits d'une femme à la face bestiale, au caractère emporté, hideuse et noire, respirant le feu, telle enfin que les poètes de la Grèce nous représentent leurs Scyllas. Elle saisit nos pensées comme avec mille mains : elle pénètre à l'improviste, et soudain elle met tout en lambeaux, semblable au chien qui mord dans l'ombre. Mais à quoi bon le secours du pinceau, lorsqu'il nous est si facile de mettre les pécheurs sous vos yeux? Quel est le premier que nous vous offrirons? Choisissez. L'homme d'avarice et de rapine? Quoi de plus impudent que ses yeux? Quoi de moins respectueux et de plus cynique? Non, un chien n'a pas l'attitude sans vergogne de cet homme dressant à tous des embûches. Quoi de plus lâche que ces mains? quoi de plus éhonté que cette bouche qui dévore tout et ne connaît pas la satiété ! Ne considérez pas ce visage et ces yeux comme étant ceux d'un être humain ; les yeux d'un homme n'ont pas de semblables regards. Dans les hommes, celui-ci ne voit pas des hommes, ni le ciel dans le ciel ; sa pensée ne se porte jamais vers le Seigneur, il n'aperçoit partout que la richesse. Des yeux d'homme, au spectacle de l'indigence et de la douleur, se mouillent de compassion : ceux de l'avare prennent à ce même spectacle une expression de férocité. Des yeux d'homme ne regardent pas le bien d'autrui comme leur appartenant ; ils voient plutôt dans le leur celui des autres ; ce que possède le prochain ne les enflamme pas de concupiscence, ils ne sont enflammés que par la générosité ; ceux de l'avare n'ont de satisfaction qu'en s'emparant des biens de tous ; ce n'est plus là le regard de l'homme. je l'ai dit, c'est celui de la bête féroce. Des yeux d'homme ne sauraient voir nu le corps auquel ils appartiennent, et le corps des autres est toujours le leur : ceux de l'avare ne sont satisfaits, ne sont en quelque sorte remplis qu'après avoir tout dénudé pour remplir une seule maison.

Il ne faut pas comparer les mains de l'avare aux griffes des animaux sauvages ; elles sont incomparablement plus cruelles et plus impitoyables. Les ours et les loups se détournent quand ils sont rassasiés : l'avare ne l'est jamais. Mais Dieu nous a fait des mains pour que nous donnions secours aux autres, et non pour que nous leur dressions des piéges. Si nous devions nous en servir dans ce dernier but, mieux eût valu qu'elles nous eussent été retranchées ou que nous en fussions privés. Misérable, apercevez-vous une bête féroce déchirant une brebis, vous voilà dans l'angoisse ; et lorsque c'est vous qui traitez ainsi votre frère, vous ne vous reprochez pas cette barbarie? Etes-vous réel-

lement un homme? Ne remarquez-vous pas que nous appelons humain ce qui respire la compassion et la bonté, inhumain au contraire ce que nous voyons implacable et cruel? A nos yeux, par conséquent, le caractère distinctif de l'homme, c'est la commisération, et l'opposé fait celui de la bête féroce; d'où vient que nous disons toujours : Est-ce un homme, ou bien une bête féroce, un chien? Il appartient à l'homme de remédier à la pauvreté, et non de l'aggraver. La bouche de celui qui nous occupe est la gueule d'un animal carnassier, si même elle n'est pas plus terrible; car elle répand un venin plus corrosif que celui de la bête la plus dangereuse, et qui donne plus sûrement la mort. On n'a qu'à poursuivre cette énumération pour voir clairement que cette habitude de cruauté fait de l'homme un animal sauvage. Qu'on examine de près son âme, et ce n'est plus une bête, c'est un démon qu'on l'appellera. C'est un composé d'instincts haineux et barbares; aucun désir du ciel, aucune crainte de l'enfer, ni respect ni pitié pour l'homme; l'impudence et l'emportement de la passion, nul souci de l'avenir éternel; les paroles de Dieu concernant ses vengeances, ne lui paraissent qu'une vaine imagination, et ses menaces un objet de risée. Voilà ce qu'est l'âme de l'avare.

Puis donc qu'au dedans il est pire que le démon et qu'au dehors il est au-dessous de la bête, quelle place assignerons-nous, je vous le demande, à cet être? Qu'il soit réellement au-dessous de la bête féroce elle-même, cela ressort avec évidence de cette considération, que la bête obéit à sa nature, et que lui se dépouille de la sienne, dont le fond était la douceur, pour revêtir avec effort celle de la bête. Les démons ont pour auxiliaires et pour instruments les hommes qui tendent des embûches aux autres; sans cela, la plupart des attaques ou des ruses qu'ils dirigent contre nous disparaîtraient : quant à l'avare, il tâche d'écraser ceux qu'il persécute, s'il leur arrive de vouloir rivaliser avec lui. Ajoutez que le démon fait la guerre à l'homme, et non aux autres démons : lui tourmente ses congénères, sans en excepter les plus rapprochés, par tous les moyens en son pouvoir, il est sans respect pour la nature. Je sais que beaucoup nous prennent en aversion parce que nous tenons ce langage; pour moi, ce n'est pas de l'aversion, c'est de la pitié qu'ils m'inspirent, et je verse des larmes sur leur état. Voudraient-ils me frapper, que je m'y résignerais sans peine si je devais à ce prix les arracher à leur humeur sauvage. Je ne suis pas seul, du reste, et le prophète avec moi les exclut de la famille humaine, quand il dit : « L'homme était dans l'honneur, et il ne l'a pas compris; il est devenu semblable aux animaux privés de raison. » *Psalm.* XLVIII, 21. Soyons donc enfin des hommes, et levons les yeux vers le ciel; prenons-en possession par la pensée, redevenons nous-mêmes, afin d'acquérir les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Que nul ne se trompe lui-même. Si quelqu'un parmi vous paraît être sage selon le monde, qu'il devienne fou, pour devenir sage. La sagesse de ce monde est folie devant Dieu. »

1. Comme je l'ai dit naguère, l'Apôtre avait accusé par anticipation et par l'entraînement même de son discours, mais en peu de paroles et d'une manière voilée, celui qui s'était rendu coupable de fornication; après avoir stimulé la conscience de cet homme, il en revient à lutter contre la sagesse étrangère, il attaque les orgueilleux qui déchiraient l'Eglise au nom de cette sagesse. Quand il aura dit ce qui lui reste à dire et complété ses idées à cet égard, il saisira de nouveau le fornicateur avec énergie, il frappera de sa parole celui contre lequel il n'a fait jusqu'ici que lancer de loin quelques traits. Cet avertissement : « Que nul ne se trompe lui-même, » allait surtout à l'adresse du coupable, avait pour but de l'assouplir et de l'effrayer. Il le désignait également sous l'image de la paille, puis encore en disant : « Ne savez-

vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu fait en vous sa demeure? » Deux choses, en effet, nous détournent éminemment du péché : la pensée du châtiment auquel il nous expose et le souvenir de notre dignité perdue. En invoquant donc les images du foin et de la paille, il excitait en lui la frayeur; en parlant de la noblesse de notre nature, il le couvrait de confusion. D'une part, il atteint les cœurs blasés; de l'autre, il rend meilleurs les plus vertueux. « Que personne ne se trompe lui-même. Si quelqu'un paraît sage selon le monde, qu'il devienne fou. » Il veut qu'on meure au monde; mais une telle mort ne cause aucun mal; elle produit plutôt un bien, elle est une source de vie. S'il ordonne également de devenir fou selon le monde, c'est pour communiquer la vraie sagesse. Celui-là devient ainsi fou qui dédaigne la sagesse étrangère, dans la ferme persuasion qu'elle ne saurait être d'aucun avantage pour l'acquisition de la foi. De même donc que la pauvreté selon Dieu nous enrichit, que l'abaissement nous élève, que le mépris de la gloire nous glorifie; de même la folie fait de nous les plus sages des hommes. C'est une antithèse que notre vie.

Que veut dire *mourir au monde.*

D'où vient cependant qu'au lieu de dire : Qu'il se dépouille de sa sagesse, l'Apôtre dit: « Qu'il devienne fou? » C'est pour flétrir à jamais les enseignements du monde. On ne saurait comparer ces deux locutions : Renonce à la sagesse; deviens fou. Il nous enseigne en outre par là à ne pas rougir de notre simplicité, qui se rit absolument de toutes les choses extérieures. Aussi ne recule-t-il pas devant les maux; il se fie pleinement à la puissance du fait. La croix paraissait bien un signe de honte; elle est néanmoins devenue pour nous la source de mille biens, la cause et le fondement d'une gloire ineffable : c'est ainsi qu'une apparente folie nous est un principe de sagesse. Celui dont l'éducation a été viciée ne saurait acquérir une véritable science s'il ne se dépouille préalablement de tout, s'il n'offre une âme nette et pure à celui qui doit y graver la vérité. Il en est de même de la sagesse étrangère : si vous n'effacez tout, si vous ne purifiez pas votre intelligence, et ne vous y présentez pas avec cette ignorance acquise à la doctrine de la foi, vous ne posséderez jamais la noble et divine science. Quand on voit de travers, on n'a plus qu'à fermer les yeux pour se livrer à la conduite des autres; en voulant s'en rapporter à sa mauvaise vue, on court risque de s'égarer beaucoup plus que les aveugles eux-mêmes. — Et comment peut-on, me demanderez-vous, renoncer à cette sagesse humaine? — En ne se conduisant pas d'après ses enseignements.

Après nous avoir fait une obligation aussi rigoureuse d'y renoncer, il nous en donne le motif en ces termes : « Car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. » Elle n'est pas seulement stérile, elle est encore funeste : il nous importe donc doublement de la repousser. Voyez-vous avec quelle ampleur il remporte la victoire, en démontrant que cette sagesse, bien loin de nous être un secours, nous est un obstacle? Non content de ses preuves à lui, il a de nouveau recours au témoignage : « Selon qu'il est écrit : c'est lui qui prend les sages dans leurs propres artifices; » il les fait prisonniers avec leurs propres armes. C'est pour n'avoir pas besoin de Dieu qu'ils ont mis en avant cette sagesse; voilà que Dieu s'en sert pour leur prouver d'une manière évidente qu'ils ne peuvent se passer de lui. Comment cela est-il arrivé? Elle les avait jetés dans la démence, il est naturel qu'ils soient tombés dans ses filets. Ceux qui prétendaient pouvoir se suffire en dehors Dieu, se sont trouvés réduits à cet état de pénurie qu'ils étaient au-dessous de quelques pauvres pêcheurs, sans instruction aucune, fort heureux d'en être secourus. Voilà pourquoi cette expression : « Il les a pris dans leurs propres artifices. » Quand il disait : « Je détruirai la sagesse, » I *Cor.*, I, 19, il en faisait assurément ressortir l'inutilité, en disant ici : « C'est lui qui prend les sages dans leurs propres artifices, » il proclame la puissance de Dieu.

2. Il explique ensuite de quelle façon Dieu les a pris, en invoquant un autre témoignage encore : « Le Seigneur connaît les raisonnements des sages et combien ils sont vains. » Or, du moment où la sagesse infinie se prononce ainsi sur leur compte et nous les montre tels, quelle

preuve voulez-vous de plus de leur extrême démence? Sans doute les jugements des hommes sont souvent en défaut; mais les jugements de Dieu sont de tout point inattaquables et ne chancellent pas. Une fois que l'Apôtre a dressé ce glorieux trophée à la divine sagesse, il se retourne vers ses auditeurs avec une grande véhémence et les interpelle directement: « Que personne donc ne se glorifie dans les hommes, car tout est à vous. » Il revient à ce qui précède en leur faisant voir qu'ils ne doivent pas se reposer avec complaisance sur les secours même spirituels puisqu'ils ne les possèdent pas de leur propre fond. — Puisque la sagesse humaine, leur dit-il, vous est préjudiciable, et que les dons spirituels ne viennent pas de vous, d'où tirez-vous un sujet de gloire? Qu'on n'aille pas se tromper soi-même en s'appuyant sur cette fausse sagesse, puisque c'est là s'enorgueillir d'une chose nuisible. D'un autre côté, qu'on ne se glorifie pas non plus d'un bien véritable; personne n'en a le droit. — Puis son langage s'adoucit: « Tout vous appartient, soit Paul, soit Apollo, soit Céphas, soit le monde, la vie et la mort, le présent et l'avenir, tout est à vous : mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu; » après une vive leçon viennent des paroles consolantes. Plus haut il disait déjà: « Nous sommes les auxiliaires de Dieu; » il leur avait donné d'autres encouragements. Il va plus loin ici: « Tout vous appartient. » Il détruit de la sorte toutes les prétentions des docteurs; non-seulement les disciples ne leur doivent rien, mais eux-mêmes doivent de la reconnaissance aux disciples, puisqu'ils ne sont devenus docteurs et qu'ils n'ont reçu la grâce qu'en faveur de ces derniers. Or, comme ils devaient s'enorgueillir un jour, Paul étouffe cette maladie dans son germe, en disant : « A chacun selon que Dieu lui a donné; » et encore : « C'est Dieu qui donne l'accroissement. » Ni les maîtres dès lors n'ont le droit de se glorifier, ni ceux auxquels on vient de dire: « Tout vous appartient. » Bien que tout soit pour vous, en effet, c'est de Dieu que tout émane.

Remarquez, je vous prie, comment jusqu'à la fin il persiste à mettre son nom en avant ainsi que celui de Pierre. Mais pourquoi la mort figure-t-elle dans cette énumération? Si vos docteurs meurent, ils mourront pour vous, affrontant les dangers pour votre salut. Voyez comme il réprime de nouveau l'orgueil des disciples, et comme il relève les docteurs. Il parle aux premiers comme à des enfants de noble famille qui ont des précepteurs et qui sont destinés à recueillir l'héritage. On peut donner une autre interprétation et dire que la mort d'Adam est arrivée pour notre bien, ainsi que celle du Christ : l'une nous avertit, l'autre nous sauve. « Vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » Ce n'est pas de la même manière cependant que de telles relations s'établissent. Nous appartenons au Christ comme étant son œuvre; le Christ est à Dieu, non comme son œuvre, mais comme son véritable fils; et ce n'est par aucun de ces liens que le monde est à nous. Si l'expression est donc la même, le sens en est différent. Le monde nous appartient en ce qu'il a été créé pour nous; le Christ appartient à Dieu en ce qu'il le reconnaît pour son principe et son père; nous appartenons au Christ en ce qu'il est l'auteur de notre être. Si vos maîtres sont pour vous, d'où vient que vous prenez leur nom, comme si c'était le contraire, au lieu de prendre le nom du Christ et de Dieu?

« Que l'homme nous tienne pour les ministres du Christ et les dispensateurs des divins mystères. » Après les avoir humiliés, voyez comme il les exalte encore en les appelant ministres du Christ. N'allez donc pas, laissant de côté le divin Maître, emprunter le nom des ministres et des serviteurs. En les appelant dispensateurs des divins mystères, il montre clairement que ces mystères ne doivent pas être donnés à tous sans distinction, il faut les dispenser avec discernement et sagesse. « Ce qu'on exige maintenant chez les dispensateurs, c'est que chacun soit trouvé fidèle. » Cela signifie qu'il ne doit pas s'arroger les droits du maître, usurper les honneurs qui ne sont dus qu'à celui-ci, qu'il doit se renfermer dans son rôle de dispensateur. Or il est dans ce rôle d'administrer avec probité les intérêts dont on est le dépositaire, de ne pas s'approprier ce qui n'appartient qu'au maître, de se dépouiller même en sa faveur. Dans une telle persuasion,

quiconque a le talent de la parole ou les avantages de la richesse, regardant ces biens comme un dépôt sacré, et non comme une possession personnelle, ne se permettra jamais de les retenir ou d'en user pour lui seul; il les rapportera tous à Dieu dont il les a reçus. Voulez-vous que je vous présente des dispensateurs fidèles, écoutez ce que Pierre dit : « Pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était nous qui par notre puissance et notre piété eussions fait marcher cet homme? » *Act.*, III, 12. Le même disait à Corneille : « Nous sommes des hommes, nous aussi, sujets aux mêmes défaillances. » *Act.*, XIV, 15. Il avait dit au Christ : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre. » *Matth.*, XIX, 27. Après avoir prononcé cette parole : « J'ai travaillé plus que tous, » Paul ajoutait : « Non pas moi, certes, mais la grâce de Dieu avec moi. » I *Cor.*, XV, 10. Parlant aux mêmes fidèles, il disait plus haut : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? » *Ibid.*, IV, 7. Rien ne vous appartient en propre ni les possessions, ni la parole, ni l'âme elle-même; car elle est à Dieu, comme tout le reste.

3. Quand il le faudra donc, sachez la donner pour lui. Si l'amour de la vie vous captive, si vous reculez dans ce cas, vous n'êtes plus un dispensateur fidèle. — Et comment peut-on résister à l'appel de Dieu? — C'est ce que je me demande moi-même, et cela me fait admirer de plus en plus l'amour de Dieu pour les hommes : ce qu'il pourrait vous prendre malgré vous, il veut que vous le lui donniez de vous-mêmes, afin que vous méritiez ainsi d'être récompensé. Il peut bien, par exemple, vous reprendre votre âme sans que vous y consentiez; mais il désire votre consentement, il attend que vous disiez avec l'Apôtre : « Je meurs chaque jour. » I *Cor.*, XV, 31. Il peut vous retirer votre gloire malgré vous et vous abaisser aux yeux des autres; mais il veut que ce soit de votre plein gré, pour que vous ayez la récompense. Il peut vous plonger de force dans la pauvreté; mais il préfère que vous embrassiez volontairement cet état, pour avoir la satisfaction de vous tresser des couronnes. Voyez-vous la bonté de Dieu? voyez-vous notre indolence? Vous avez été revêtu d'une grande dignité, vous exercez une haute fonction dans l'Eglise? ne vous enorgueillissez pas; vous n'avez pas mérité cette gloire, c'est un pur don de Dieu. Traitez-la comme la propriété d'un autre, n'en abusez pas, n'en faites pas un joyau pour vous-même, regardez-vous comme un être indigent et obscur. Supposé qu'on vous donnât à garder la pourpre royale, vous n'auriez certes pas le droit de vous en servir et de la détériorer, vous n'auriez qu'une plus rigoureuse obligation de la conserver intacte pour celui qui vous l'aurait confiée. Avez-vous reçu le don de la parole, ne vous enflez pas, n'agissez pas avec arrogance; cet avantage ne vient pas de vous. Que la bonté du Seigneur ne vous soit pas une occasion d'ingratitude; faites part à vos frères de ses bienfaits; ne les détournez pas en votre faveur comme si vous en étiez le maître absolu, ne les distribuez pas d'une main avare. Avez-vous des enfants, ce sont les enfants de Dieu que vous avez. Avec de telles pensées c'est à lui que vous en rendrez grâces et vous serez moins abattu si vous les perdez. Voilà ce qui faisait dire à Job : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a retirés. » *Job*, I, 21.

C'est du Christ que nous tenons toute chose, l'existence elle-même, le souffle et le mouvement, la lumière, l'air et la terre; qu'il nous prive d'une de ces choses, et nous périssons, car nous ne ne sommes que des hôtes et des voyageurs. Ces mots, le tien et le mien, sont vides de sens et n'expriment aucune réalité. Si vous appelez vôtre une maison, vous n'avez rien dit. En effet, l'air et la terre, toute demeure est au Créateur, aussi bien que vous-même qui l'avez bâtie, et toute chose sans exception. Vous en avez l'usage sans doute; mais cet usage est incertain, à cause de la mort, et même avant la mort à cause de l'instabilité des choses. Ne cessons de nous représenter cette vérité, réfléchissons-y constamment, et nous y puiserons deux biens inappréciables : la reconnaissance d'abord, soit dans la possession, soit dans le dépouillement; puis la liberté vis-à-vis de tout ce qui passe et n'est pas à nous. En reprenant notre fortune, Dieu prend ce qui lui appartient, tout comme en nous enlevant l'hon-

neur, la gloire, le corps, l'âme elle-même. S'il appelle à lui votre fils, ce n'est pas votre fils, c'est son serviteur qu'il appelle. Vous n'avez été qu'un instrument, lui seul a formé l'être : vous avez prêté votre concours à sa puissance, il est l'auteur de tout. Soyons reconnaissants de ce qu'il daigne nous faire les auxiliaires de ses œuvres. Eh quoi, eussiez-vous donc voulu rester toujours en possession? C'est de l'ingratitude à la fois et de l'ignorance de prétendre posséder ainsi ce qui ne vous appartient pas en propre. Ceux qui meurent bien préparés savent qu'ils n'ont rien qui leur appartienne : ceux qui s'abandonnent à la douleur se rendent coupables d'usurpation. Si nous ne nous appartenons pas nous-mêmes, comment les autres nous appartiendraient-ils? Nous appartenons à Dieu par un double lien, par la création et par la foi. De là cette parole de David : « Ma substance est en vous; » *Psalm.* XXXVIII, 8; et celle-ci de Paul : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. » *Act.*, XVII, 28.

Traitant de la foi, l'Apôtre s'exprime de la sorte : « Vous ne vous appartenez pas; vous avez été achetés et chèrement payés. » I *Cor.*, VI, 19-20. Le domaine de Dieu s'étend à tout. Lors donc qu'il appelle et veut recouvrer, ne reculons pas devant la reddition de nos comptes comme d'ingrats serviteurs, ne nous approprions pas le bien du maître. Votre âme n'est pas à vous, comment seraient à vous vos richesses? Et, ce qui n'est pas à vous, osez-vous en faire un usage illicite? Ne savez-vous pas que nous serons mis en accusation pour en avoir mal usé? Puisque ces biens ne sont pas à nous, mais au Seigneur, il fallait les répandre dans le sein de nos frères. Voilà pourquoi fut condamné ce riche qui ne les avait pas employés ainsi, et le seront un jour ceux qui n'auront pas nourri le Seigneur. Ne dites donc plus : Je dépense le mien, je jouis de ma fortune. — Dites de la fortune d'autrui, et non de la vôtre. Non, elle n'est pas à vous, parce que vous ne voulez pas qu'elle vous appartienne; Dieu veut que vous ayez réellement ce qu'il vous a remis en faveur de vos frères. Quand vous le distribuez, le bien d'autrui devient le vôtre : quand vous le dépensez pour vous-même, ce que vous nommez votre bien est le bien d'autrui. Parce que vous l'employez avec inhumanité, et que vous dites : Il est juste que j'emploie mon bien pour mon seul plaisir, je déclare qu'il ne vous appartient pas. Ce sont des biens communs, ils appartiennent également à votre frère, comme le soleil, l'air, la terre et tout le reste. Dans le corps humain, ce qui sert au corps entier sert à chaque membre; et ce qui n'aurait pour objet qu'un membre seul n'aurait absolument aucune vertu : il en est de même des richesses.

4. Pour rendre cette vérité plus claire, je suppose que la nourriture, dont l'utilité s'étend indistinctement à tous les membres, soit localisée dans un membre en particulier, elle ne sera plus qu'une chose étrangère, puisqu'elle ne peut en aucune façon s'assimiler au corps; qu'elle devienne commune, et dès lors ce membre se l'approprie, en même temps que tous les autres. Appliquez ce raisonnement à vos possessions : si vous en jouissez seul, elles sont perdues pour vous-même, ne pouvant alors vous procurer aucune récompense; si vous y faites participer les autres, vous les possédez éminemment, vous en retirez tout le profit. Voyez plutôt : les mains portent les aliments à la bouche, la bouche les triture, l'estomac les reçoit. Est-ce que l'estomac va dire : Il m'est bon de garder pour moi seul tout ce que j'ai reçu? Ne tenez donc pas vous-même ce langage par rapport à vos biens extérieurs; c'est à celui qui les a reçus d'en faire la répartition. De même que c'est un vice de l'estomac de retenir et de ne pas répartir la nourriture, puisqu'il ruine ainsi l'économie totale; de même c'est le vice des riches de garder pour eux seuls ce qu'ils possèdent, puisque cela les perd en perdant les autres. L'œil reçoit bien aussi toute la lumière; mais il ne la garde pas toute pour lui, sa fonction est d'illuminer le corps entier, et sa nature même ne lui permettrait pas de tout circonscrire en lui-même. Les narines, de leur côté, perçoivent les bonnes odeurs, mais sans les accaparer; elles les envoient au cerveau, elles en parfument l'estomac, elles en réjouissent tout l'homme. Les pieds sont seuls à marcher

Manière d'user des richesses.



également; mais ils ne se transportent pas seuls, c'est le corps entier qu'ils déplacent. Prenez exemple là-dessus, et ne gardez pas pour vous seul, je vous le demande encore, ce qui vous a été confié; car, en nuisant à tous vos semblables, c'est à vous surtout que vous nuisez.

Cette observation ne s'applique pas seulement aux diverses fonctions des membres; elle n'est pas moins vraie dans les arts. Si l'ouvrier qui travaille le fer, par exemple, ne veut faire part à personne du fruit de son travail, il ruine les autres industries en se ruinant lui-même. Prenez également un autre artisan quelconque, un agriculteur, un pêcheur, tous ceux qui se livrent à des travaux utiles; s'ils prétendent que personne à part eux ne profite de leur art, ce n'est pas seulement aux autres qu'ils font tort, en les perdant ils se perdent eux-mêmes, encore une fois. Et pourquoi parler des riches? Que les pauvres voulussent imiter les exemples pervers des riches cupides, ils vous causeraient d'irréparables torts, ils vous réduiraient à l'indigence, ils finiraient par vous anéantir en vous refusant simplement un concours qui vous est nécessaire : l'agriculteur, celui de son travail manuel; l'homme de mer, celui du commerce par la navigation; le soldat, celui de son courage à la guerre. Si vous ne savez donc pas vous élever plus haut, rougissez du moins de l'exemple qu'ils vous donnent, et tâchez d'imiter leur générosité. Vous ne faites part à personne de vos richesses? mais alors ne recevez rien de personne : cela étant, tout est bouleversé dans le monde. Partout donner et recevoir, c'est le principe de biens sans nombre, dans la culture des champs, dans les écoles, dans les arts. Qu'on entreprenne de renfermer son art dans sa propre vie, et l'on porte atteinte à l'ordre universel, tout en accomplissant sa propre ruine. Que l'agriculteur garde la semence enfouie dans sa maison, il préparera les désastres de la famine. Que le riche se conduise de même par rapport à ses biens, il est son propre ennemi plus encore que celui des pauvres, il accumule sur sa tête les intolérables feux de la géhenne. Comme on voit les instituteurs, quoique entourés de nombreux élèves, transmettre à chacun l'art qu'ils enseignent, répandez vos bienfaits sur un grand nombre d'hommes, et que tous disent de vous : Il a délivré celui-ci de l'indigence, il a sauvé celui-là d'un danger, tel autre eût péri si vous ne l'eussiez avec le secours de la divine grâce couvert de votre protection, tel autre encore vous doit sa guérison, il en est que vous avez délivrés de la calomnie, ou bien accueillis chez vous quand ils étaient sans asile, ou vêtus dans leur nudité. — De semblables témoignages valent plus que l'opulence et tous les trésors; ils attirent les regards de tous les hommes beaucoup mieux que les manteaux dorés, les chevaux et les troupes d'esclaves.

Ce dernier appareil rend un homme odieux et le fait regarder comme l'ennemi de tous; tandis que les témoignages dont nous parlons le proclament le père et le bienfaiteur de ses semblables. Il y a quelque chose d'incomparablement plus précieux : Dieu lui-même récompensera toujours vos actions par sa bienveillance. Que celui-ci dise donc : Il a doté ma fille; celui-là : il a procuré à mon fils un rang parmi les hommes; un autre : Il a mis fin à mes malheurs; un autre encore : Il m'a tiré du milieu des périls. De telles paroles faisant retentir la cité des actes de votre munificence, l'emportent sur des couronnes d'or; elles sont plus agréables et plus suaves que la voix des hérauts marchant devant les potentats : il est beau de s'entendre appeler sauveur, bienfaiteur, appui des faibles, qualifications qui ne semblent convenir qu'à Dieu; et non point avare, arrogant, cupide, parcimonieux. Repoussons, je vous prie, ces derniers titres, ambitionnons les premiers. Si, donnés sur la terre, ils vous font tant d'honneur et vous entourent d'une si pure gloire, quand ils seront écrits dans les cieux, quand Dieu les présentera lui-même au jour du jugement, songez quelle sera votre gloire alors, et votre splendeur immortelle. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Quant à moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour; je vais jusqu'à ne pas me juger moi-même; car, bien que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : celui qui me juge, c'est le Seigneur. »

1. Parmi tant d'autres maux, je ne sais comment s'est glissée dans la vie humaine cette maladie de la curiosité sans respect et sans réserve. Le Christ l'avait déjà réprimée quand il disait : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. A la différence des autres péchés, celui-ci ne cause aucune satisfaction, il constitue plutôt une peine. Accablés nous-mêmes d'infirmités, ayant la poutre devant les yeux, nous prenons le temps de découvrir dans l'œil du prochain ce qui n'est en réalité qu'une paille. Ainsi les choses se passaient à Corinthe : Des hommes pleins de religion et chers à Dieu, on les tournait en ridicule, on les expulsait sous prétexte qu'ils n'étaient pas instruits; et d'autres dont la vie fourmillait de vices, on les exaltait parce qu'ils savaient bien parler. On érigeait là une sorte de tribunal, et les juges prononçaient sans hésiter de telles sentences : Celui-là est digne, celui-ci ne l'est pas ou l'est beaucoup plus, celui-ci est inférieur ou supérieur à celui-là. Et voilà comment, au lieu de pleurer sur leurs propres misères, ils s'occupaient à juger le prochain, provoquant par là des luttes implacables. Voyez avec quelle prudence Paul les reprend, dans le but de détruire cette maladie. Par cette parole : « On cherche maintenant parmi les dispensateurs s'il s'en trouve quelqu'un de fidèle, » il semblait les avoir autorisés à scruter la vie de chacun et même à la juger; c'était là une source de séditions. Voulant donc arrêter ce désordre, les détourner de semblables altercations, il leur dit : « Quant à moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous. »

Le voilà qui se met encore en avant dans son discours. Mais que veut-il dire par ces mots : « Il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour? » Je ne mérite pas que vous me jugiez; je dis plus, personne même n'en a le droit. Et qu'on aille pas accuser Paul d'une folle arrogance, parce qu'il refuse à tout homme le droit de le juger. D'abord, il ne parle pas ainsi pour lui-même, c'est pour les autres, voulant par là les soustraire aux ennuis que cette funeste habitude leur suscitait; puis, cela ne va pas seulement à l'adresse des Corinthiens, puisque l'Apôtre se refuse à lui-même un tel droit, le déclare au-dessous de sa portée, d'où vient qu'il ajoute : « Je ne me juge pas moi-même. » Il faut de plus examiner le motif pour lequel il s'exprime de la sorte; il parle souvent sur un ton élevé, non par orgueil et par vaine gloire, mais dans l'intérêt du ministère qu'il accomplit; et dans le cas présent il ne s'exalte pas lui-même, il réprime l'orgueil d'autrui, il a pour but de relever la dignité des saints. Pour nous convaincre de son extrême humilité, écoutons ce qu'il dit en invoquant même le témoignage de ses ennemis : « Il n'y a rien que de bas dans sa personne, rien que de méprisable dans son discours; » II *Cor.*, X, 10; et encore : « En dernier lieu, il s'est montré en moi-même, qui ne suis qu'un avorton. » I *Cor.*, XV, 8. Voyez cependant comme cet homme si modeste relève quand il le faut les pensées des disciples, non certes pour leur inspirer une vaine fierté, mais pour leur apprendre à juger sainement. Parlant à ce même peuple, il disait : « Dès que vous jugez le monde, êtes-vous indignes de prononcer les moindres jugements? » I *Cor.*, VI, 2.

Si le chrétien doit éviter toute arrogance, il ne doit pas moins s'abstenir de l'adulation et de tout sentiment capable de le rabaisser. Lorsque quelqu'un dira : Je tiens pour néant les richesses, toutes les choses présentes ne sont pour moi qu'une ombre, un rêve, un jouet d'enfant; nous n'irons pas l'accuser d'ostentation. Car alors il faudrait en accuser Salomon lui-même, vu qu'il disait raisonnant de la même manière : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » *Eccle.*, I, 2. Ne flétrissons pas la philosophie du nom d'ostentation. Mépriser de telles choses, ce n'est pas de l'ostentation, c'est de la grandeur d'âme, bien que les rois et les grands de la terre les recherchent avec tant d'ardeur. Souvent le pauvre les dédaigne; s'il aime la vraie philo-

sophie; ne le traitons pas alors d'orgueilleux, disons plutôt que c'est un esprit élevé : nous n'appellerons pas non plus humble et modeste celui qui s'en empare avec avidité, et disons que c'est un esprit faible, pusillanime et rampant. Supposez un fils qui méprise les choses aimées par son père, et qui s'est fait des goûts et des sentiments d'esclave, nous n'irons pas louer son humilité, nous condamnons sa dégradation et sa bassesse : il aurait droit à notre admiration dans le cas seulement où nous le verrions repousser des goûts dépravés et suivre avec respect les exemples de son maître. L'arrogance consiste à se croire meilleur que ses égaux; mais apprécier les choses à leur juste valeur, ce n'est pas de l'arrogance, c'est de la philosophie.

2. Ainsi donc, Paul ne s'exaltait pas lui-même, il ramenait les autres à des sentiments de modestie, il réprimait les superbes et leur enseignait à se renfermer dans les bornes de la raison, quand il disait : « Quant à moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour. » Voyez-vous comment il appliquait le remède au mal? Du moment où l'Apôtre les récusait tous pour juges, aucun n'avait à se plaindre comme étant seul rejeté. S'il avait dit : « Je n'accepte pas votre jugement, et qu'il eût ensuite gardé le silence, cela peut-être les eût blessés comme un acte de mépris; tandis qu'en ajoutant : « Et par l'opinion du jour, » il les met au rang de tout le monde et n'irrite nullement la plaie. Cela même, il l'atténue et l'adoucit en ajoutant : « Je ne me juge pas moi-même. » Il est donc bien évident que rien dans ce discours ne sent l'amour-propre, puisque l'Apôtre se déclare incompétent dans une question de cette importance. Comme il a paru cependant s'exalter tout d'abord, il achève d'effacer cette impression en disant : « Mais pour cela, je ne suis pas justifié. » — Eh quoi, ne faut-il pas entrer en jugement avec soi-même et discuter ses péchés? — Sans nul doute, il le faut dès que nous sommes coupables; mais Paul ne l'avoue pas : « Ma conscience, dit-il au contraire, ne me reproche rien. » Sur quel péché devait-il donc prononcer, telle étant sa conscience? Observez qu'il ne se déclare pas néanmoins justifié. Et nous dont la conscience est sillonnée de blessures et ne nous rend témoignage d'aucun bien, loin de là, que pourrons-nous dire? — Et comment un homme qui n'avait conscience d'aucun mal, n'était-il pas justifié? — Parce qu'il lui arrivait de commettre des fautes qu'il ne connaissait pas. De là vous pouvez conclure combien sera rigoureux le futur jugement. S'il ne veut donc pas devenir leur justiciable, ce n'est pas qu'il se regarde comme à l'abri de toute accusation; il ferme seulement la bouche à ceux qui prétendent sans raison exercer ce pouvoir. Dans une autre circonstance, il a permis de juger, quoique les péchés ne fussent pas manifestes, mais parce qu'il l'estimait opportun. « Pourquoi jugez-vous votre frère? pourquoi votre frère n'est-il rien à vos yeux? » *Rom.*, XIV, 10. Vous n'avez pas mission, ô homme, de juger les autres; c'est vous-même que vous devez examiner. Pourquoi vous arrogez-vous la puissance du Seigneur? C'est à lui de juger et non à vous.

Il ajoute : « Ne jugez donc pas avant le temps, attendez que le Seigneur vienne, lui qui illuminera les secrets des ténèbres et qui révélera les conseils des cœurs; chacun alors recevra de Dieu son éloge . » — Les maîtres n'ont-ils donc aucun pareil devoir à remplir? — Ils ont ce devoir concernant les péchés manifestes et déclarés, il faut même que le moment soit opportun, et encore alors doivent-ils procéder à regret, avec tristesse, et nullement avec ostentation, avec orgueil, comme faisaient ceux dont il est ici question. Paul ne leur parlait pas des péchés avoués, il leur reprochait leurs préférences et les odieuses comparaisons auxquelles ils se livraient. Touchant la vie intime, il n'admettait pour juge que celui dont le regard pénètre dans les recoins les plus obscurs de notre existence : lui seul peut établir avec connaissance de cause les différents degrés de récompense ou de peine que l'homme a mérités; tandis que nous ne jugeons que d'après les apparences. — Si je ne distingue pas clairement semble-t-il dire, ce en quoi j'ai moi-même péché, comment serai-je capable de porter un jugement sur les autres? Ne sachant pas exactement ce qui me concerne, puis-je

bien savoir ce qui concerne le prochain? — Si Paul l'éprouvait, à plus forte raison devons-nous l'éprouver. Il parlait de la sorte, encore une fois, non pour se déclarer exempt de tout reproche, mais pour montrer que nul ne doit, n'eût-il pas même péché, se croire en état de juger les autres. Il enseigne de plus que l'homme à qui la conscience ne reproche rien, ne se reconnaissant pas pour cela justifié, beaucoup moins le seront ceux dont la conscience est chargé de mille fautes.

Après avoir donc ainsi réduit au silence ceux qui portaient de tels jugements, cédant à l'impulsion de son âme, il aborde désormais le fornicateur. Comme on voit, à l'approche de la tempête, d'épais nuages courir dans le ciel, et puis, lorsque le tonnerre a retenti et que le ciel n'est plus qu'un vaste nuage, la pluie tomber avec fracas sur la terre; ainsi en fut-il alors. L'Apôtre eût pu déchaîner tout à coup son indignation contre le coupable; mais il ne le voulut pas : il tâcha d'abord de le ramener à de meilleurs sentiments par de menaçantes paroles. Il y avait là deux péchés, la fornication d'abord, et puis une chose pire que la fornication, c'est que le coupable n'en avait aucun repentir. L'Apôtre pleure moins sur le crime que sur l'impénitence. — Oui, je gémirai, dit-il, sur le grand nombre de ceux qui sont tombés dans le désordre; mais je gémirai beaucoup plus sur les pécheurs qui ne se repentent pas de leur mollesse et de leur impureté. Celui qui se repent après avoir péché n'est pas digne de larmes, il mérite plutôt qu'on le proclame vainqueur, puisqu'il est rentré dans le chœur des justes. « Avouez le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. S'il vit dans l'impudence après qu'il a péché, il est moins à plaindre d'être tombé que de ne pas se relever ensuite.

3. Si c'est un grand malheur de ne pas faire pénitence de ses péchés à quel supplice ne s'expose-t-on pas quand on en fait un sujet de gloire? Celui qui s'enorgueillit de ses bonnes œuvres devient par là-même impur. Quel droit aura dès lors à l'indulgence celui qui s'enorgueillit de ses péchés? Puisque tel était le fornicateur, et que son âme avait puisé dans le mal une téméraire insolence, il fallait avant tout abattre son orgueil. Paul n'a pas commencé par cette accusation, de peur que cet homme ne dépouillât toute retenue, étant dévoilé devant les autres. Il ne la renvoie pas non plus à la fin, pour qu'il ne s'imagine pas qu'on ne parle de lui que par occasion : une fois que l'Apôtre l'a plongé dans la frayeur par la fermeté de son langage à l'égard de tous, c'est à lui qu'il s'adresse, espérant que la correction faite aux autres l'aura suffisamment ébranlé. Des paroles comme celles-ci : « Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié... Celui qui me juge, c'est le Seigneur, lui qui illumine les secrets des ténèbres et qui révèle les conseils des cœurs, » ne devaient pas peu frapper cet homme, en même temps que ceux dont il recueillait les applaudissements et qui méprisaient les saints. — Qu'importe que quelques-uns paraissent vertueux et dignes d'admiration? Le Juge dont je parle ne porte pas seulement son arrêt sur les actes extérieurs, il met à nu les pensées les plus secrètes. Pour deux raisons, ou même pour trois, notre jugement manque d'exactitude : d'abord, parce que, sans rien avoir à nous reprocher nous-mêmes, nous avons besoin que quelqu'un nous représente nos péchés sans ménagement; ensuite, parce que la majeure partie de ce qui se fait nous demeure caché; enfin, parce que les actions des autres que nous jugeons bonnes souvent ne partent pas d'une intention pure.

Pourquoi diriez-vous donc : Tel homme n'a pas commis de faute, celui-ci est meilleur que celui-là? Il n'est pas permis de parler ainsi, pas même d'un homme à qui sa conscience ne reproche rien; car le seul juge vraiment équitable est celui pour qui n'existe aucun secret. Quant à moi, je ne vois rien dans ma conscience; mais je ne compte pas être pour cela justifié, je reste dans l'obligation de rendre compte et de subir la discussion de ma vie. — Au lieu de dire qu'il n'est pas au nombre et dans le rang des justes, il déclare simplement qu'il n'est pas exempt de péché. Ailleurs il a dit : « Celui qui est mort est justifié du péché; » *Rom.*, VI, 7; ce qui signifie qu'il en est délivré. Oui, nous accomplissons

beaucoup d'œuvres bonnes en elles-mêmes, mais qui ne le sont pas dans notre intention. Nous louons fréquemment, par exemple, non point pour contribuer à la gloire de ceux que nous louons, mais pour mieux en déchirer d'autres. La chose est bonne, à la vérité, puisqu'on loue celui qui a fait une bonne action; c'est l'âme qui est viciée, puisque l'éloge est dicté par une pensée satanique. En effet, c'est moins dans le but de plaire que de blesser qu'on le décerne. Voici quelqu'un qui s'est rendu coupable d'un grand péché; un autre, voulant achever de le perdre, déclare que ce n'est rien, endort le prévaricateur dans le désordre, recourant aux faiblesses ordinaires de notre humanité; mais il n'agit pas ainsi par un sentiment de miséricorde, il se propose d'éteindre toute énergie. S'il le réprimande, souvent encore ce n'est pas pour l'avertir et le corriger, c'est pour étaler aux yeux de tous l'iniquité de son frère. En vérité, les hommes ne connaissent pas les pensées intérieures; celui-là seul qui scrute les cœurs les connaît, et plus tard les traduira toutes au grand jour. C'est le sens de cette parole : « Lui qui illumine les secrets des ténèbres et révèle les conseils des cœurs. »

Les hommes se trompent souvent dans leurs jugements.

Puis donc que le silence de la conscience ne nous garantit pas contre l'accusation, et que les bonnes œuvres elles-mêmes, quand elles ne procèdent pas d'une intention droite et pure, ne nous mettent pas davantage à l'abri du châtiment, comprenez à quel point sont erronés les jugements des hommes. Il leur est impossible de tout saisir, cela n'appartient qu'à cet œil qui ne se ferme jamais. Nous pouvons tromper nos semblables, mais nous ne le tromperons pas. Gardez-vous de dire : Les ténèbres et des murs épais m'environnent; qui pourrait me voir? Celui dont la main a façonné nos cœurs, chacun en particulier, voit clairement toute chose; pour lui les ténèbres n'existent pas. Ce n'est pas sans raison néanmoins que le pécheur parle ainsi : Les ténèbres et les murs m'environnent; si son âme n'était pas plongée dans les ténèbres, aurait-il repoussé la crainte de Dieu, pécherait-il avec cette assurance? Si le guide de la vie n'était d'abord aveuglé, le mal n'y pénétrerait pas d'une manière aussi libre. Ne dites donc pas, je vous le répète : Qui peut me voir? Il est une intelligence qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'au plus intime ressort et à la moelle même de notre être. C'est vous qui ne vous voyez pas, et qui ne sauriez dissiper le nuage : si vous étiez complétement entouré d'un mur, il ne vous serait pas possible de regarder le ciel.

4. Prenez d'abord tel péché que vous voudrez, et vous verrez qu'il est commis dans ces conditions. Les larrons et les effracteurs, quand ils se disposent à ravir un trésor, commencent par éteindre les lumières : ainsi fait la raison dépravée quand nous sommes sur le point de commettre un péché quelconque. En nous est toujours allumé le flambeau de la conscience; mais, dès que l'esprit de fornication soufflant avec impétuosité en a fait disparaître la flamme, l'âme est aussitôt dans l'obscurité, l'ennemi s'en empare et la dépouille de tout ce qu'elle possède. Une fois que la concupiscence de la chair l'a subjuguée, c'est comme lorsqu'une profonde nuit couvre les yeux du corps, l'intelligence a perdu la faculté de voir, tout lui échappe, l'abîme ouvert sous ses pas, la géhenne, la crainte de Dieu : prise dans ce piége, subissant cette tyrannie, elle n'est plus qu'une proie facile pour le péché. Telle qu'un mur sans ouverture se dressant tout à coup devant nos yeux, cette concupiscence ne permet plus à l'âme d'apercevoir la clarté de la justice et la tient comme enveloppée de pensées absurdes et grossières; la femme impudique est toujours là obstruant la vue, dominant les pensées, absorbant l'intelligence. Des aveugles, debout à la face du ciel, en plein midi, ne reçoivent pas un rayon de lumière dans leur œil éteint : il en est de même des esclaves de la volupté, on a beau leur adresser sans relâche et par tous les moyens la doctrine du salut, leur âme étant l'esclave d'une semblable passion, ils ferment obstinément l'oreille à tous ces discours. Ceux-là le savent bien qui en ont fait la triste expérience. Mais à Dieu ne plaise qu'une pareille leçon vous soit donnée.

Et ce n'est pas ce péché seul qui produit cet

effet, c'est une autre convoitise quelconque. Si vous le voulez, à la place de la courtisane mettons l'argent, et la même nuit profonde et continue frappera vos regards. D'un côté même, l'objet de la passion étant unique et renfermé dans un seul lieu, le mal est moins terrible; mais, lorsqu'il est question des richesses qui frappent de toute part, dans les étalages des orfèvres, dans les marchés publics, dans les maisons des riches, le souffle de la passion est encore plus violent. Quand l'homme sujet à la maladie de la concupiscence voit les enfants qui paradent sur l'agora, des chevaux couverts d'or, des hommes portant avec orgueil des habits splendides, les ténèbres s'épaississent autour de lui. Et pourquoi parler des maisons où l'argent est réellement entassé? Je suis persuadé que, dans de telles dispositions, il suffit d'apercevoir les richesses en peinture, en image, pour éprouver un déchirement intérieur et comme des accès de frénésie : c'est l'obscurité devenant de plus en plus profonde. S'ils voient le portrait du souverain, loin d'admirer la beauté des pierres précieuses, l'éclat de l'or et de la pourpre, ils sèchent de douleur. C'est comme lorsque quelqu'un est possédé d'une folle passion : le portrait seul de la femme aimée le retient, le captive. L'amant des richesses est encore plus fasciné par tout ce qui les lui représente, parce que son mal est d'une nature plus tyrannique. Il faudra donc ou qu'il reste chez lui, ou qu'il reçoive mille blessures s'il paraît seulement dans l'agora; tant d'objets offusqueront ses regards qu'il sera forcé de regagner sa demeure.

Le voluptueux ne voit rien si ce n'est une femme : l'esclave de la cupidité passe à côté des pauvres et de tout le reste, de peur d'y trouver une consolation, il n'a d'yeux que pour les riches, et cette vue ne cesse de jeter dans son âme des traits enflammés. Oui, c'est du feu qui tombe sur lui, il en est consumé : de telle sorte que, n'eussions-nous pas la perspective de la géhenne et les menaces de l'éternel châtiment, ce serait encore assez des choses présentes pour tourmenter sans répit et sans fin celui qu'une telle maladie possède. Cela suffirait bien pour l'en guérir; mais rien n'est pire que la démence : elle fait qu'on s'attache à des objets qui causent mille peines et ne procurent aucun bien. Je vous en conjure donc, retranchez le mal aussitôt qu'il se manifeste. Au commencement, la fièvre ne fait pas éprouver une soif très-violente; c'est dans la suite et quand le feu s'est allumé, que la soif devient inextinguible; alors on aura beau verser des flots dans la bouche du malade, on ne fera qu'exciter la fournaise, bien loin de l'apaiser : dans cette maladie c'est la même chose. Si nous ne l'arrêtons pas, si nous ne lui fermons pas la porte, quand elle menace de nous envahir, dès qu'elle est entrée dans notre âme, c'est une incurable infirmité. Du reste, il en est ainsi de tout : le bien et le mal se corroborent en se maintenant.

5. C'est une loi dont l'application est universelle. Une tige est-elle nouvellement plantée, on l'arrache sans peine; lorsqu'elle s'est enracinée pendant longtemps, on ne l'enlève pas sans le secours du fer. Un édifice qu'on vient de construire est aisément renversé; lorsqu'il est ensuite tassé, ce n'est plus qu'avec de grands efforts qu'on peut le détruire. Une bête féroce dont le gît est ancien et qui y séjourne depuis longtemps, n'est pas non plus facilement expulsée. Ceux qui n'ont pas encore subi le mal dont nous parlons, je les exhorte à ne pas se laisser prendre; il est plus facile d'éviter de tomber que de se relever après la chute. Quant à ceux qui sont déjà tombés dans cette triste maladie, s'ils veulent écouter les conseils de la raison, comme le malade ceux du médecin, je leur garantis un grand espoir de salut dans la divine charité. Qu'ils songent aux nombreux malades guéris par ce moyen, et ce sera pour eux la promesse et le gage de leur propre guérison. Qui donc étant atteint de ce mal en a facilement été délivré? Ce Zachée dont il est parlé dans l'Evangile. Qui serait plus ami de l'argent qu'un publicain? Et voilà que tout à coup il se montra l'ami de la sagesse et fit disparaître jusqu'aux dernières traces du feu. Matthieu de même; car il était publicain lui aussi et vivait continuellement dans la rapine : lui aussi repoussa le mal en un clin d'œil, éteignit cette soif malsaine et ne connut plus désormais qu'un trafic spirituel.

Repassant donc en vous-même l'exemple de ces saints et de leurs émules, ne vous découragez pas. Vous pourrez à votre tour vous dégager promptement, si vous le voulez. Et nous, si vous le voulez encore, nous vous prescrirons avec précision, comme un médecin le doit, ce que vous avez à faire. Voici donc le premier conseil que vous devez mettre exactement en pratique : gardez-vous de l'abattement, ne désespérez jamais de votre salut. Voici le second : ne rappelez pas seulement les bons exemples, rappelez encore le malheur de ceux qui n'ont pas changé. Ne nous bornons pas à nous entretenir de Zachée et de Matthieu ; il faut de plus repasser dans son esprit la trahison de Judas, la conduite de Giezi, d'Achar, d'Achab, d'Ananie et de Sapphire. Par les uns nous apprendrons à fuir le désespoir, et par les autres à sortir de l'indolence, afin que notre âme embrasse avec ardeur les conseils qui lui sont donnés, et que nous soyons toujours disposés à dire comme les Juifs qui vinrent trouver Pierre : « Que faut-il que nous fassions pour être sauvés ? » *Act.*, II, 37. Et nous l'entendrons nous aussi. Que devons-nous donc faire? Reconnaître le néant des choses, ne voir dans la richesse qu'un esclave ingrat et fugitif, qui nous précipite dans des maux sans nombre. Voilà ce que nous devons faire à chaque instant. Un médecin tâche d'apaiser par de douces paroles les malades qui demandent une fraîche boisson, leur promettant de la leur donner, leur présentant l'image de la source, du vase lui-même et du temps opportun, les berçant de plusieurs autres idées semblables ; car, s'il refusait brusquement, il les jetterait dans l'irritation et la frénésie ; ainsi faut-il procéder envers ceux que possède l'amour de l'argent. Lorsqu'ils diront : Nous voulons être riches, ne leur répondons pas aussitôt que les richesses sont un mal ; ayons l'air de nous ranger à leur avis, disons-leur que nous le voulons nous-mêmes, mais dans le moment favorable ; que nous désirons les vrais biens, ceux qui procurent une joie immortelle, ceux qu'on ramasse pour soi, non pour les autres, et souvent pour des ennemis.

Parlons sans détour le langage de la saine philosophie, exprimons-nous en ces termes : Nous ne nous opposons pas à ce qu'on devienne riche, pourvu que ce soit d'une richesse digne de ce nom. Oui, vous pouvez vous enrichir, mais à la condition que ce sera sans cupidité, sans injustice, sans violence, sans encourir une mauvaise réputation. — Appliquons d'abord ce liniment et ne parlons pas encore de la géhenne ; le malade ne supporterait pas au premier abord un tel discours. Bornons-nous pour le moment à parler des choses présentes, disons-lui : Voudriez-vous acquérir à tout prix des richesses pour les autres, et pour vous des critiques et des malédictions qui ne cesseraient pas? L'indigent torturé par le besoin des choses les plus nécessaires vous suscitera mille accusateurs par ses gémissements et ses plaintes ; il ira le soir circuler dans l'agora, assembler la multitude dans les carrefours, plongé dans l'angoisse, ne sachant même comment passer la nuit. Et comment dormirait-il quand la faim le torture, quand de plus il demeure exposé souvent au froid et à la pluie? Et vous, sortant du bain, chaudement vêtu, vous courez tout joyeux vous asseoir à une table somptueuse ; lui cependant erre à travers la place publique chassé par le froid et la faim, baissant la tête, tendant les mains ; la crainte l'empêche même d'adresser la parole, pour demander un peu de pain, à l'homme servi et repu ; souvent même il s'éloignera n'ayant reçu que des injures.

Lors donc que vous êtes dans votre demeure, étendu sur un lit somptueux, entouré de brillantes lumières, devant une table chargée de mets délicats, souvenez-vous de ce pauvre, de cet infortuné, qui va piétinant comme les chiens la boue et les immondices de la rue, au milieu des ténèbres. En suspendant ses courses, il n'ira pas trouver le repos dans sa demeure, auprès de sa femme ; c'est sur la paille qu'il ira coucher, vous rappelant toujours ces chiens qu'on entend hurler toute la nuit. Qu'une goutte de pluie vienne à tomber dans votre maison, vous la bouleversez de fond en comble, appelant vos serviteurs, mettant tout en mouvement, pendant que votre frère, à peine couvert de haillons, sur un tas de paille humide, supporte toutes les rigueurs du froid.



6. Quelle est la bête féroce qui ne serait attendrie par un tel tableau? Quel est l'homme assez barbare, assez dénaturé, pour n'en être pas rendu plus doux? Plusieurs néanmoins se sont endurcis au point d'oser dire que ces malheureux ont bien mérité leur sort. Alors qu'il faudrait s'émouvoir de pitié, verser des larmes, se concerter pour remédier au malheur, ils élèvent des récriminations pleines d'amertume et d'inhumanité. Volontiers je leur demanderais : Et pourquoi les pauvres méritent-ils leurs souffrances? Serait-ce parce qu'ils réclament des aliments et ne veulent pas mourir d'inanition? — Nullement, me répondra-t-on, mais parce qu'ils restent sans rien faire. — Et vous, n'êtes-vous pas oisif, et d'une oisiveté révoltante, puisque vous la traînez dans les délices? ou bien, si vous êtes occupé, n'est-ce pas d'un travail pire que l'oisiveté même, exerçant la rapine et la violence, esclave de la cupidité? Mieux eût valu vous adonner à la paresse dont vous parlez; car elle est moins funeste que l'avarice. Tel que vous êtes, vous insultez au malheur d'autrui, non-seulement par votre inaction, ou même par un travail plus inique encore, mais surtout par vos accusations contre les indigents réduits à mendier.

Exposons-leur les calamités des autres hommes, de ceux qui sont renfermés dans les prisons ou torturés devant les tribunaux, de ceux qui tremblent pour leur vie, les veuvages inopinés, les subits renversements de fortune; et tâchons d'adoucir leur cœur par de semblables images. Ces exemples étrangers leur apprendront peut-être à trembler pour eux-mêmes. Quand ils verront dans la misère le fils d'un avare, d'un spoliateur, la femme de tel autre qui ne s'était pas montré moins inhumain, subissant des maux sans nombre après la mort de son mari, les victimes se vengeant après coup sur la femme et les enfants, la guerre suscitée de toute part contre cette maison, seraient-ils les plus insensés des hommes, ils deviendront plus modérés, de peur d'attirer sur eux-mêmes ou sur leur famille un même traitement. Notre vie tout entière fourmille de pareils exemples, et ce moyen de correction ne nous fera jamais défaut. En tenant ce langage, n'ayons pas l'air de faire une exhortation ou de donner un conseil, mais simplement de narrer un fait, si nous voulons qu'on nous écoute. A l'occasion d'autre chose, ramenons toujours un semblable récit, ne cessons d'éveiller des souvenirs du même genre, ne nous écartons pas de ce sujet, ne manquons pas de dire : Comment cette maison si brillante et si riche est-elle tombée? comment est-elle vide, et les biens qu'elle renfermait sont-ils passés à d'autres? que d'affaires et de jugements sont intervenus chaque jour à propos de cette fortune! Les anciens serviteurs mendient aujourd'hui leur pain, plusieurs même sont morts dans les prisons.

Parlons ainsi sur le ton de la douleur, en déplorant le sort de celui qui n'est plus, avec un dédain marqué pour les choses de la terre. Ce cœur insensible jusque-là se laissera peut-être toucher par la crainte et la compassion. C'est quand nous le verrons ébranlé par de telles paroles, que nous pourrons enfin l'entretenir de la géhenne, non point encore dans le but direct de l'effrayer, mais comme en plaignant les autres. Et pourquoi parler des objets temporels? dirons-nous; notre existence ne se limite pas à cet horizon; des supplices tout autrement terribles que ceux d'ici-bas sont réservés aux coupables, et le fleuve de feu, et le ver empoisonné, et les ténèbres qui ne se dissipent jamais, et les tortures éternelles. — Si nous trouvons le secret de les enchaîner par de telles narrations, nous les corrigerons en nous corrigeant nous-mêmes, nous ne tarderons pas à les débarrasser de leur mal, et plus tard Dieu sera notre panégyriste, selon cette parole de Paul : « Alors l'éloge de chacun sera fait par Dieu même. » L'éloge qui vient des hommes s'évanouit rapidement, et dans bien des cas ne procède pas d'une âme sincère : celui que Dieu décerne demeure à jamais et dans toute sa splendeur. Quand c'est celui dont la science embrasse tout sans en excepter l'avenir, et dont l'intelligence n'est obscurcie par aucune passion qui loue, la vertu n'est plus douteuse.

Le sachant, agissons de la sorte, et Dieu nous louera, et nous obtiendrons les biens suprêmes. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à

Conclusion morale.



qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Au reste, mes frères, j'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo, à cause de vous. Afin que vous appreniez par nous à ne pas vous élever plus qu'il n'est écrit. »

1. Tant qu'il faut parler avec sévérité, Paul ne se met pas en scène; il s'exprime comme s'il était parmi ceux-là même à qui il s'adresse, de manière à ce que la dignité des personnes accusées, arrêtant les accusateurs, ne laisse aucune place à la colère. Maintenant que sa parole devient moins sévère, il montre les personnes à découvert, il prononce les noms de Paul et d'Apollo. Voilà le sens de ces paroles : « J'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo. » Avez-vous vu comment, pour vaincre le caprice d'un enfant malade, qui trépigne de colère et refuse les aliments que les médecins ordonnent, ceux qui l'entourent appellent le père ou le maître de l'enfant, et le forcent à recevoir de la main du médecin ce qu'il ne voulait pas d'abord, triomphant par la crainte de ses répugnances et de sa colère? Ainsi fait Paul à l'égard des Corinthiens. Ayant à venger les uns des humiliations qu'on leur fait subir, les autres des honneurs exagérés qu'ils reçoivent, il ne nomme personne; il se met lui-même en avant ainsi qu'Apollo, afin que la crainte frappe ses auditeurs et les dispose à recevoir le remède dont ils ont besoin. Il ne dit de qui il entend parler que lorsque le remède est pris et a produit son effet. Ne voyez là aucune feinte, mais seulement une conduite sage et mesurée. Qu'aurait-il obtenu à faire autrement et à dire : vous jugez des hommes saints et irréprochables? d'irriter ses auditeurs et de les éloigner de lui. Mais en disant : « Je me mets peu en peine d'être jugé par vous; » et en ajoutant : « Qu'est Paul? qu'est Apollo? » il s'en fait écouter. Voilà pourquoi il dit : « J'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo, afin que vous ne vous éleviez pas plus qu'il n'est écrit; » laissant entendre qu'en les mettant en scène il les aurait indisposés contre lui, et partant les aurait privés d'utiles avis et d'une correction salutaire. Maintenant le respect qu'ils ont pour Paul et son compagnon, leur rend moins amère la leçon qui leur est adressée. Mais qu'est-ce à dire : « Plus qu'il n'est écrit? » Il est écrit : « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et ne voyez-vous pas une poutre dans votre œil? » et encore : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. » *Matth.*, VII, 3-1. Si nous ne faisons qu'un, si nous sommes unis, pourquoi nous élever les uns contre les autres? « Celui qui s'humilie sera exalté. » *Matth.*, XXIII, 12. « Que celui qui veut être le premier de tous devienne votre serviteur. » *Marc*, X, 43. Voilà ce qui est écrit.

« Afin de ne pas vous élever contre un autre pour défendre quelqu'un. » Laissant donc de côté les maîtres, il gourmande les disciples qui les exaltaient outre mesure. Les grands, passionnés pour la gloire extérieure, auraient répudié un tel langage à cause de leur aveuglement; mais ceux-ci, détachés de la gloire et se contentant de la donner aux autres, devaient accepter plus facilement les reproches, et, par conséquent, échapper plus facilement aux dangers de la contagion. S'enorgueillir au sujet d'un autre, encore qu'on ne songe nullement à ses propres mérites, c'est vraiment de l'orgueil. On n'excuserait pas d'arrogance un homme qui tirerait vanité des défauts d'autrui, pourquoi en serait-il autrement quand il s'agit des qualités? C'est le sentiment que l'Apôtre appelle enflure avec beaucoup de justesse. Dans le corps humain, un membre ne s'enfle que parce qu'il est malade et enflammé; si un membre dépasse l'autre, c'est toujours à la suite d'une tumeur. Dans le corps de l'Eglise, c'est la même chose; un membre qui se gonfle est un membre malade, puisqu'il grossit au delà de toute mesure. L'enflure, en effet, ne consiste pas en autre chose. Ce ne sont pas les aliments ordinaires qui amènent dans le corps ces accidents, mais je ne sais quelle humeur mauvaise et dangereuse. L'arrogance naît aussi dans les âmes sous l'invasion de pensées étrangères. Voyez

avec quel à-propos l'Apôtre dit : « Afin que vous ne vous enfliez point. » L'enflure ne va point sans une certaine tumeur d'esprit, toute pleine d'une humeur corrompue. En parlant comme il fait, Paul ne prétend pas rejeter la guérison, mais seulement celle qui serait pire que le mal. Voulez-vous guérir de ce mal? Je ne m'y oppose pas; seulement, que ce ne soit au détriment de personne. Nos maîtres ne nous sont pas donnés pour que nous combattions les uns contre les autres, mais afin que nous nous aimions tous. Que fait un général dans une armée? Il réunit des membres séparés. Supposez-lui un autre rôle, et vous en faites le pire des ennemis.

« Qu'est-ce donc qui vous distingue? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? » C'est maintenant le tour des grands. Eh quoi, dit-il, est-il si clair que vous méritiez des louanges? Avez-vous été jugés? Où sont les preuves? Sur quoi reposent vos prétentions? Vous n'avez rien à alléguer? Et quand même, ne savez-vous pas combien les hommes sont sujets à l'erreur? Supposons même que vous méritiez des louanges, que vous ayez des qualités réelles, que le jugement porté par les hommes sur vous soit juste, y a-t-il encore lieu de vous enorgueillir? Vous n'avez rien en propre; tout ce que vous avez, c'est de Dieu que vous l'avez reçu : pourquoi feindre de posséder ce que vous n'avez pas véritablement? Ce que vous possédez, les autres l'ont comme vous. Ce n'est ni ceci, ni cela que vous avez reçu, mais bien tout ce que vous avez.

2. C'est par la grâce de Dieu et non par vous-même que vous faites le bien. La foi même est le fruit d'une vocation particulière, la rémission de vos péchés, les grâces, l'enseignement de la doctrine, les vertus, tout vous vient de Dieu. « Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu? » Rien. Et vous vous enorgueillissez? Humiliez-vous plutôt; car ce qui vous a été donné n'est pas votre bien propre, c'est plutôt le bien de celui de qui vous le tenez. Si vous avez reçu, c'est un autre qui vous a donné; si vous avez reçu d'un autre, vous ne pouviez recevoir ce qui était à vous; et si vous avez reçu quelque chose d'autrui, pourquoi cette fierté, comme si vous possédiez par vous-même? Voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : « Si vous avez reçu, pourquoi vous enorgueillir comme si vous n'aviez point reçu? » Ayant dans la suite du discours abondamment prouvé ce qu'il avançait, il leur fait voir maintenant qu'ils ont encore beaucoup à recevoir. Quand même vous auriez reçu la plénitude des dons de Dieu, vous ne devriez pas être fiers de ces grâces, puisqu'aucune ne vient de vous; mais il s'en faut que vous en soyez là. C'est à ces pensées qu'il avait fait allusion au commencement de sa lettre, quand il disait : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels; » et encore : « Je n'ai voulu savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » Maintenant il veut les remplir de confusion, et il dit: « Vous êtes déjà rassasiés, vous voilà déjà riches. » Interprétez : Vous ne manquerez désormais de rien, vous êtes parfaits, vous voilà au comble de la perfection ; sans doute vous ne croyez avoir besoin ni de docteurs, ni d'apôtres. « Vous êtes déjà rassasiés. » Déjà, c'est à dessein qu'il prononce ce mot, pour rendre manifeste l'invraisemblance et la folie de leurs prétentions. Vous avez marché trop vite, leur dit-il, les jugeant par eux-mêmes, vous ne pouvez être arrivés si tôt au terme et vous avez encore un grand chemin à parcourir. C'est le propre d'un esprit étroit de se rassasier de peu; il n'y a que les malheureux qui se croient riches quand ils n'ont presque rien. La piété est insatiable. Croire avoir tout reçu, parce qu'on en est aux premières faveurs, et, s'enorgueillir des premiers pas, comme si on avait atteint le terme de la course, c'est la marque d'une âme encore peu formée. Puis il enfonce plus vivement l'aiguillon, il poursuit : « Vous êtes déjà devenus riches, vous régnez sans nous; et pussiez-vous régner, afin que nous eussions part à votre royauté! » Paroles graves et sévères, qui terminent admirablement les accusations que l'Apôtre vient de formuler! Faire suivre ainsi une accusation de quelques paroles propres à toucher l'honneur, c'est le meilleur moyen de rendre son avertissement utile et acceptable. On arrive ainsi à dompter les esprits les plus rebelles : on a plus facilement raison d'eux de la sorte que par des reproches directs; on les irrite moins, on leur



rend moins pénible la honte qu'éveille toujours une remontrance ouverte.

Cette manière de faire a d'ailleurs un double avantage et produit deux effets bien contraires : d'un côté, elle est pour celui envers qui elle s'exerce plus dure qu'une censure franchement avouée ; de l'autre, elle le dispose, malgré tout, à la patience et à la miséricorde. « Vous régnez sans nous. » C'est là une insinuation contre les docteurs et les disciples, qui découvre en eux l'absence complète de conscience, et presque la folie. Elle revient à peu près à ceci : Tout nous est commun à la peine, et nous travaillons comme vous ; mais, quand il s'agit d'être couronnés, vous marchez les premiers. Ah ! je le dis sans amertume, et la preuve, c'est que je voudrais vous voir régner. Mais qui sait si on ne prendra pas son langage pour une ironie ? Le craignant, il ajoute : « Afin que nous régnions nous-mêmes avec vous. » Car nous aussi nous serions en possession des mêmes biens. Quelle sagesse ! quelle sollicitude ! quelle humilité surtout dans les paroles suivantes : « Il semble que Dieu nous traite, nous ses apôtres, comme les derniers des hommes, comme des criminels, voués à la mort. » Remarquez le sens et la gravité de cette expression : « Nous. » Mais cela ne suffit pas : pour frapper davantage les disciples, il mentionne sa fonction : « Nous, ses apôtres, » nous qui avons tant souffert pour Dieu, qui avons jeté partout la semence de sa parole, qui avons fait de vous des hommes sages ; voilà que nous sommes traités comme les derniers des hommes, comme des criminels voués, ou plutôt condamnés à la mort. Après avoir dit ces paroles : « Afin que nous régnions avec vous, » il adopte un autre langage, et, pour ménager leur susceptibilité, il reprend les mêmes idées avec plus de force : « Il semble, dit-il, que Dieu nous traite, nous ses apôtres, comme les derniers des hommes, comme des victimes vouées à la mort. » Je le vois bien, et ce que vous dites me confirme dans ma pensée, nous sommes les plus méprisés des hommes, véritablement condamnés et toujours condamnés à la souffrance ; vous, au contraire, vous rêvez déjà le triomphe, les honneurs, les couronnes. Puis, pour faire ressortir davantage l'absurdité d'un tel langage, et manifester l'invraisemblance de leurs prétentions, il ne dit pas : Nous sommes sûrement les derniers, mais bien : « Dieu nous traite comme les derniers. » Que dis-je ? Cela ne suffit pas, et il ajoute : « Comme des victimes vouées à la mort. » Evidemment, quelque insensé qu'on pût être, on ne pouvait qu'apercevoir le sens de ces paroles, et comprendre qu'elles partaient d'un cœur blessé, désireux de toucher et de confondre les disciples.

3. Et remarquez la sagesse de Paul ! Les mêmes choses qui, dans une circonstance favorable, lui servaient à se grandir lui-même, et à réclamer des disciples le respect et l'honneur, ces mêmes choses deviennent pour lui l'occasion de le faire rougir, en se disant lui-même condamné. C'est beaucoup, en effet, d'avoir le sens de l'opportunité. Il dit destinés et voués à la mort ceux qui sont dignes de souffrir mille morts. « Parce que nous sommes offerts en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Qu'est-ce à dire : « Nous sommes donnés en spectacle au monde ? » Ce n'est pas dans un coin du monde, ni dans une petite contrée, que nous souffrons ces choses, mais partout et chez tous les hommes. Ce n'est pas assez : les hommes peuvent agir de telle façon qu'étant offerts en spectacle à leurs frères, ils détournent par la bassesse de leurs actions les regards des anges. Pour nous, nos combats sont honorables, et rien n'empêche les anges de les contempler. Voyez comme il se fait un piédestal de ce qui semblait, il le disait lui-même, devoir l'avilir ; et comme aussi il humilie les disciples par cela même dont ils nourrissaient leur orgueil. Il semble tout d'abord plus vil d'être insensé que de paraître sage, d'être infirme que d'être fort, d'être méprisé que d'être entouré de gloire ; et voilà pourquoi il revendique pour lui le premier rôle, laissant aux autres le second. En réalité néanmoins, son état est préférable, puisqu'il devient ainsi un spectacle non-seulement aux hommes, mais encore aux anges. « Nous avons à combattre et contre les hommes, et surtout contre les puissances spirituelles. » Le voilà donc sur un grand théâtre. « Nous sommes insensés à cause de Jésus-Christ, et vous êtes prudents en Jésus-Christ. » De nouveau, Paul

veut éveiller chez les disciples une pudeur salutaire, en leur montrant l'impossibilité d'allier des choses si contraires et si éloignées l'une de l'autre. Eh quoi ! vous sages, et nous insensés dans les choses du Christ, est-ce possible? Les apôtres, en effet, étaient battus, méprisés, foulés aux pieds, tenus pour des hommes de rien; tandis que les disciples étaient honorés et passaient pour sages et habiles dans l'esprit de beaucoup. Paul s'en étonne à juste titre. Comment donc se fait-il qu'enseignant une doctrine, nous soyons soupçonnés d'agir en opposition avec cette même doctrine?

« Nous sommes faibles et vous êtes forts. » On nous poursuit, on nous persécute; tandis que vous êtes dans la plus entière sécurité et dans les aises de la vie. Or, par sa nature, la prédication n'amène pas ce résultat. « Vous êtes honorés, et nous sommes méprisés. » Ceci est à l'adresse des grands qui tiraient vanité des choses extérieures. « Jusqu'à cette heure, nous avons faim et soif, nous sommes nus et maltraités, nous travaillons de nos mains. » Ce n'est pas du passé, mais du présent, que je parle. Peu nous importent les choses humaines et la gloire extérieure, c'est Dieu seul que nous avons en vue, et nous avons bien besoin qu'il en soit toujours de la sorte. Les anges ont les yeux sur nous, c'est vrai; mais Dieu nous voit bien avant eux. L'approbation de Dieu nous suffit. N'est-ce pas lui faire insulte que de chercher avidement les suffrages des hommes, comme si le sien ne suffisait pas à nous louer? Semblables à ces athlètes de petit lieu, qui rêvent un plus grand théâtre, comme si celui qu'ils ont ne leur donnait pas assez de gloire, ceux qui luttent sous les regards de Dieu et recherchent ensuite les louanges des hommes, préférant ce qui vaut moins à ce qui vaut plus, attirent sur leurs têtes de cruels châtiments. Faire tout pour être vu des hommes, voilà ce qui a tout perverti, tout bouleversé sur la terre. Dans la bonne fortune, ne pas se préoccuper de l'approbation de Dieu, et tout attendre des hommes; dans la mauvaise, oublier encore Dieu, et ne se préoccuper que de ses semblables, quelle pernicieuse aberration ! Ah ! les hommes seront avec nous devant le tribunal de Dieu; mais ils ne pourront rien pour nous. Dieu que nous méprisons prononcera la sentence. Nous savons bien ces choses; cependant nous nous attachons à l'homme, et c'est le premier péché. Nul ne voudrait être surpris par l'homme dans un acte coupable; même quand on est dévoré par les feux de l'impureté, on sait enchaîner par crainte des hommes la tyrannie de sa passion; et, quand on n'a que Dieu à redouter, on se permet tout, et la fornication n'est elle-même que le premier des désordres devant lesquels on ne recule pas. N'y a-t-il pas là de quoi attirer sur nos têtes les foudres du ciel? Et que parlé-je de fornication et d'adultère? Nous osons bien moins devant les hommes, et bien plus devant Dieu. C'est de là que viennent tous nos maux. S'agit-il de choses véritablement mauvaises, nous craignons plus les hommes que Dieu; s'agit-il du bien, au contraire, nous ne le faisons pas s'il est réputé mal aux yeux de la foule, mettant au-dessus de la raison et de la nature des choses l'opinion et la gloire qu'elle donne.

4. Je l'ai dit, nous agissons de la sorte pour les choses mauvaises. Il y a des choses, en effet, qui ne sont pas véritablement bonnes, mais que le vulgaire estime telles; la même habitude nous pousse à les poursuivre comme un bien, et nous nous perdons de toute manière. Peut-être ce que j'avance étonnera plusieurs esprits; je vais en leur faveur m'expliquer plus clairement. Pour prendre le même exemple que plus haut dans la fornication, nous redoutons les hommes plus que Dieu. Par ce fait, nous nous soumettons à leur volonté, nous les reconnaissons pour nos maîtres; or, ces maîtres étant imbus de nombreuses erreurs, nous y participons et nous évitons le bien, s'ils estiment qu'il est mal. Par exemple, la pauvreté est un vice aux yeux du grand nombre; nous la fuyons, non parce qu'elle est honteuse ou que nous la croyons telle, mais seulement parce qu'elle passe pour l'être dans l'esprit de nos maîtres et que nous avons peur d'eux. Ainsi en est-il de l'obscurité, du mépris d'une position sans éclat et sans importance; rien de plus misérable que tout cela dans l'estime du monde. Il suffit; nous nous en

détournons moins par conviction que par respect servile pour l'opinion de nos maîtres. Nous recevons un égal dommage de cela même après quoi nous courons. Etre riche, vivre dans le faste et les honneurs, quel bien que cela pour le grand nombre! Et voilà que, toujours poussés par la tyrannie que l'opinion exerce sur nous, nous le recherchons avec ardeur, quoique sans conviction. Le peuple est notre maître, le vulgaire devient pour nous un impitoyable tyran. Il n'a pas besoin de commander pour être obéi; que nous sachions seulement ce qui lui plaît, et nous nous soumettons, tant est profond notre respect pour lui. Dieu, malgré ses appels et ses menaces constantes, n'est pas écouté; et une vile plèbe, le rebut des hommes, n'a pas même besoin de commander; il suffit qu'elle indique ses préférences, nous ne savons pas assez tôt nous y soumettre. — Et comment, direz-vous, s'affranchir de ces maîtres? — Je vais vous le dire. Soyez plus sage qu'eux, regardez les choses telles qu'elles sont; fuyez le mal, non par crainte des hommes, mais à cause de l'œil de Dieu, qui ne dort jamais, attendez, quand vous faites le bien, de Dieu seul votre couronne. Vous serez libres en toute chose alors, et affranchis des caprices de l'opinion; car celui qui en faisant le bien se préoccupe uniquement d'être approuvé par Dieu, jugeant les hommes incapables de connaître ce qu'il fait, ne tiendra aucun compte de leur opinion dans les autres circonstances.

Comment y arriver? direz-vous encore. — Demandez-vous ce que c'est que l'homme, ce que c'est que Dieu, à qui vous auriez recours si vous perdiez Dieu, et vous aurez rapidement tout remis en ordre. L'homme est sujet au péché comme vous; comme vous il sera jugé et condamné. « L'homme est devenu semblable à la vanité. » Son jugement est sujet à l'erreur; il a besoin d'être corrigé par quelqu'un qui soit au-dessus de lui. L'homme est cendre et poussière; s'il donne des éloges, il le fera témérairement, se laissant guider par son amour ou sa haine; s'il accuse ou censure, il le fera avec le même esprit. Dieu est irrépréhensible dans ses voies et juste dans ses jugements. C'est donc à lui qu'il faut avoir recours. C'est d'ailleurs lui qui t'a fait, c'est lui qui veille sur toi plus que personne. C'est lui qui t'aime plus que tu ne t'aimes toi-même. Pourquoi donc, au mépris de suffrages si précieux, rechercher ceux de l'homme, qui n'est rien, qui agit toujours au hasard? Il te dit méchant et vicieux, quand tu es vertueux et bon. Ah! plains le sort de l'homme et pleure sur lui, parce que l'homme est corrompu; méprise sa gloire à cause de l'aveuglement de son esprit. Les apôtres n'échappèrent pas à ses calomnies, mais ils les méprisèrent. Peut-être l'homme te proclame-t-il sage et bienfaisant? Si tu l'es, ne te laisse pas amollir par ses louanges; si tu ne l'es pas, méprise ses louanges et ris de son approbation.

Voulez-vous savoir combien sont faux les jugements des hommes, combien ils sont vains et ridicules, dictés tantôt par la passion et tantôt par l'erreur, proférés souvent par une ignorance puérile, rapportez-vous aux opinions des anciens. Certes, je n'entends pas mettre en cause le vulgaire, je parle des représentants mêmes de la sagesse, des grands législateurs d'autrefois. Si quelqu'un peut être réputé sage, c'est bien celui qui fut jugé digne de donner des lois aux cités et aux peuples. Or, qu'enseignaient-ils? Que la fornication n'était pas un mal, qu'il ne fallait pas la punir. Et, de fait, pas de loi publique contre les fornicateurs, on n'était pas pour ce crime traduit en jugement; si parfois il donnait lieu à des poursuites, l'affaire se vidait dans le rire, et le juge refusait de s'en mêler. Il n'y avait pas de sanction contre le jeu, et nul jamais ne fut inquiété pour ce fait. On regardait les excès du boire et du manger, non pas comme un vice, mais presque comme une vertu; c'était dans les festins militaires une noble émulation à qui boirait et mangerait le plus. Les moins sages et les moins robustes étaient ceux qui s'adonnaient davantage à la tyrannie de l'ivresse, ruinant à la fois leurs âmes et leurs corps; et pas un législateur ne daigna punir ce vice.

5. N'est-ce pas le comble de la folie? Et vous chercheriez encore les louanges de tels hommes, et vous ne vous cachez pas dans le sein de la terre? Mais, si vous obteniez leurs approbations

et leurs suffrages, ne serait-ce pas une raison de plus de rougir d'un tel succès, vu l'état d'esprit de ceux à qui vous les devriez? Le blasphème non plus n'inspire pas une grande horreur aux sages qui font des lois; nul ne fut cité devant un tribunal pour avoir blasphémé, ni puni pour ce crime. On était déchiré et quelquefois mis à mort pour un larcin, pour un vol quelconque; mais on pouvait blasphémer à l'aise : les lois ne se mêlaient pas de punir ce désordre. L'adultère, aux yeux de la loi et aussi dans l'esprit de la foule, n'était rien. Voulez-vous d'autres preuves de la folie de ces sages? Elle est aussi manifeste dans les lois qu'ils édictent, que dans les crimes qu'ils ne punissent pas. Savez-vous quelles lois ils font? Ils construisent des théâtres, ils y amènent des légions de courtisanes et d'esclaves perdus, qui déshonorent la nature, les donnant en spectacle à la multitude assise en haut pour les contempler. C'est ainsi qu'ils amusent le peuple; c'est ainsi qu'ils couronnent ces grands rois dont ils ne cessent d'exalter les trophées et les victoires. De grâce, est-il rien de plus insipide que de tels honneurs, de plus triste que ces plaisirs? Et c'est de ces sages que vous recherchez les louanges? Et c'est en compagnie des danseurs, des impudiques, des acteurs et des courtisanes que vous voulez jouir de vos triomphes? Quelle étrange folie que celle-là! Volontiers, je demanderais à ces hommes : Est-ce bien ou mal de renverser les lois de la nature, et de se livrer à de honteux commerces? Tous me répondraient d'une voix : Oui, c'est mal; et de fait ils semblent punir ces crimes dans leurs lois. Mais alors pourquoi tolérer ceux qui les commettent? Que dis-je? pourquoi les combler de dons et de faveurs? Là vous punissez ceux qui se livrent à ces désordres, ici vous les traitez comme les bienfaiteurs de la cité, vous dépensez pour eux des trésors, vous les nourrissez aux dépens du public. Vous direz peut-être : Mais ils sont infâmes! Alors pourquoi les entretenir? Pourquoi honorer les rois par des infâmes! Pourquoi ruiner pour eux les cités? Pourquoi tant dépenser pour eux? S'ils sont infâmes, il faut les chasser. Pourquoi donc les avez-vous faits infâmes? Prétendez-vous les louer ou les condamner? Les condamner sans doute? Quoi donc, vous les flétrissez en les faisant infâmes, et vous accourez pour les voir comme des gens d'honneur, vous les admirez, vous les louez, vous les applaudissez. Est-il besoin de vous dire aussi tout ce qui se passe dans les hippodromes et les amphithéâtres? Quel horrible spectacle que celui-là! L'homme apprend sans cesse à devenir dur, cruel, sans pitié, il s'habitue à voir des frères mis en pièces, leur sang répandu et les animaux féroces contenter tous leurs instincts. Voilà cependant ce que les plus sages législateurs approuvèrent dès l'origine, au milieu des applaudissements et de l'admiration du peuple.

Mais laissons, si vous le voulez, ces usages évidemment criminels, encore qu'ils n'aient pas été jugés tels par ceux qui les consacrèrent. Prenons des préceptes moins révoltants; vous verrez combien ils ont été faussés par le courant de l'opinion. Le mariage est réputé honorable; et chez nous, et chez les autres peuples, il l'est réellement. Néanmoins, que de choses ridicules dans la célébration! Comment vous les énumérer? Le grand nombre n'y prennent pas garde, entraînés par leurs occupations ou séduits par l'habitude; il n'est pas inutile de les leur rappeler. Des danses, des chœurs, des chants profanes, des paroles déshonnêtes, des excès et des orgies de toute nature, toute sorte de séductions diaboliques, voilà bien de quoi ces noces se composent. Je sais à quoi je m'expose par ces paroles : on me traitera de ridicule, on m'appellera fou, parce que j'ébranle d'anciens usages, tant l'habitude peut pervertir les idées. N'importe, je serai franc jusqu'au bout. Peut-être, non pas tous, mais quelques-uns au moins, préféreront-ils partager notre ridicule, que rire de nous avec le peuple, de ce rire insensé digne de nos larmes, qui appelle de grands châtiments et de grands supplices. Quoi de plus criminel et de plus funeste que ce qui se passe en ces tristes solennités? Voilà une vierge qui avait toujours été chaste, qui avait appris à rougir du mal dès son jeune âge, et tout à coup on la force à déposer sa pudeur; au premier jour de ses noces, on l'habitue

à tout oser; elle est jetée dans le monde par des hommes grossiers, sans délicatesse et sans retenue, livrée à tous les excès de l'intempérance et de la volupté ! Quel est le vice qui ne sera pas connu de cette femme, à partir de ce moment? Hardiesse, témérité, impudence lascive, amour de la vaine gloire, son cœur connaîtra toutes ces choses. Elle désirera que tous ses jours ressemblent à ces jours de fête. Voilà pourquoi les femmes sont vaines et prodigues; voilà pourquoi elles ont tant d'audace; voilà la raison de leurs nombreux défauts. Et n'alléguez pas la coutume. Le mal, il ne faut pas se le permettre une seule fois; le bien, il faut l'accomplir sans relâche. De votre propre aveu, la fornication est mauvaise. Eh bien, la tolérerez-vous une seule fois? Non certes. Pourquoi? Parce qu'elle n'en demeure pas moins mauvaise pour être plus rare. Si donc les plaisirs qu'on offre à une nouvelle épouse sont permis, ne l'en privez jamais; s'ils sont défendus, pourquoi les lui donner une seule fois?

6. Mais je vous entends; vous dites : Condamnez-vous les noces? Dieu m'en garde; je ne suis pas aussi dénué de sens. Ce que je n'approuve pas, ce sont les rites dont on les entoure; les superfluités qu'on y joint. Dès ce moment, avant même d'avoir vu son époux, l'épouse a gagné beaucoup de cœurs. Que de regards tournés vers cette femme! Et la conséquence, voulez-vous la savoir? Quelque chaste qu'elle soit, elle n'échappera pas à de mauvais soupçons; et, si elle ne veille pas sur elle-même, elle tombera bientôt. Or, la source de ce mal, c'est dans les licences du jour des noces qu'il la faut chercher. Et cependant, malgré tant de déplorables résultats, malheur à ceux qui se permettraient de s'en affranchir! Des hommes bien inférieurs aux animaux voient avec peine qu'on les omette; ils se regardent comme offensés de notre opinion, et c'est une indignité à leurs yeux qu'une nouvelle épousée ne se produise pas en public et ne se donne point en spectacle à une foule de curieux. Ah! que c'est bien autrement qu'il faudrait voir les choses! L'outrage vrai, le ridicule réel, ils sont dans les modes en usage. Je sais, encore une fois, qu'on ne manquera pas de nous traiter de fous, et de rire de nos paroles. Je brave facilement cette impopularité, si par là je fais éviter quelques désordres. Qu'il serait ridicule, en effet, de rechercher soi-même les faveurs de la multitude, quand on conseille aux autres de les mépriser.

Poursuivons cependant le tableau des fêtes que nous flétrissons. Après les excès de la journée, le soir venu, voyez ces hommes repus et ardents au plaisir, qui s'apprêtent à voir les traits de ce visage encore vierge. Suivez leurs pas; ils sortent de la maison, parcourent la place publique, portent des flambeaux autour de la pauvre épouse, afin qu'elle puisse bien être aperçue de loin, cherchant ainsi à lui ravir tout sentiment de pudeur. Ce n'est pas assez, on tient à ses côtés des propos obscènes, usage dont on ne saurait s'affranchir. Les vagabonds, la vile populace, les hommes perdus grossissant le cortége, ne connaissent pas de retenue dans leurs paroles, pour exciter au plaisir et l'époux et l'épouse. Rien d'honnête; partout l'obscénité et l'infamie. Sera-t-il facile à l'épouse, au milieu de tout ce qu'elle voit, de tout ce qu'elle entend, de comprendre la véritable loi de la chasteté? C'est une rivalité diabolique parmi ceux qui poussent à ces turpitudes; c'est à qui l'emportera en paroles impures, en termes grossiers, en scandales pernicieux pour ceux qui en sont témoins; et la victoire appartient au plus éhonté, au plus infâme.

Encore une fois je sais combien fâcheux et importun je paraîtrai pour vouloir ainsi enlever à la vie un de ses plaisirs, et c'est justement ce qui m'attriste. Quoi, prendre pour un plaisir des choses si pénibles! N'est-il pas pénible, en effet, d'être ainsi couvert de mépris et d'outrages, d'être marqué, soi-même et son épouse, du sceau du déshonneur et de l'ignominie? Quoi! si votre épouse a été insultée sur la place publique, vous remuez ciel et terre pour venger cet affront, vous déclarez la vie insupportable; et vous n'avez pas honte de vous mal conduire avec elle, en face de la cité tout entière! Vous vous en réjouissez! Vous en faites un sujet d'orgueil? Déplorables et ridicules contradictions! Vous vous retranchez, il est vrai, derrière l'usage.

Mais qu'il est triste que le démon ait réussi à vous en imposer la tyrannie! C'est parce que les noces sont honorables, ayant pour but de conserver et d'accroître le genre humain; c'est parce qu'elles sont la source de biens innombrables, que le malin esprit, attristé, sachant quel rempart elles sont contre la fornication, suscite d'une autre façon toute sorte d'impudicités. Que de vierges déshonorées dans ces réunions profanes! Sans doute on n'en vient pas toujours à ces excès; mais pour le démon, c'est assez d'avoir par ces paroles impures et ces chants licencieux, donné l'épouse en spectacle et montré pompeusement l'époux sur la place publique. Or, comme tout cela se fait le soir, et qu'il ne faut pas que les ténèbres empêchent d'apercevoir ces désordres, on allume des torches en grand nombre, et rien ne reste caché.

Pourquoi cette populace ameutée? Que signifie cette ivresse et le bruit de ces instruments? On veut évidemment que nul n'ignore ce qui se passe, et que ceux-là même qui dorment dans l'intérieur des maisons, réveillés par le tumulte de la rue, se montrent du haut de leur balcon pour être témoins de cette comédie. Que dire de ces chants grossiers, impudiques, consacrés à de criminelles amours, à des commerces illicites, à la ruine des familles, à des souvenirs tragiques, et qui redisent sans cesse les noms d'amant et d'ami, d'amante et d'amie? O spectacle plus désolant encore! là, dans ces fêtes, il y a des vierges qui ont perdu toute modestie. On prétend par elle honorer l'épouse, on l'insulte plutôt. Voyez-les : elles ne reculent devant rien, elles se permettent toutes les licences devant les jeunes gens qui sont avec elles, et répètent sur des airs sataniques des refrains insensés et des couplets honteux. Me demanderez-vous encore d'où viennent les adultères? d'où la fornication? d'où les tristes effets des noces? Vous direz : Mais les femmes bien nées et honnêtes ne se permettent pas ces choses. Pourquoi donc me tourner en ridicule pour une loi que vous connaissez avant moi? Si ces choses sont bonnes, permettez-les à toutes. Pour être pauvres, ces femmes ne sont-elles pas vierges, et n'ont-elles plus à veiller sur leur chasteté? Une vierge qui se mêle sur un même théâtre à des jeunes gens perdus, ne la tenez-vous pas pour plus déshonnête qu'une courtisane? Si vous dites que les servantes seules paraissent ainsi en public, vous ne serez pas excusés, car à elles non plus il ne fallait pas le permettre.

7. La source de tous nos maux, c'est que nous n'avons aucun souci de la famille. Tout est dit, quand vons avez prononcé ces paroles : C'est un esclave, ce sont des servantes. Et cependant vous entendez tous les jours qu' « il n'y a dans le Christ ni esclave ni homme libre. » *Galat.*, III, 28. Eh quoi! vous ne méprisez ni votre cheval, ni votre âne, vous faites tout pour qu'ils ne deviennent pas vicieux; et vous méprisez vos serviteurs doués d'une âme comme vous? Vos serviteurs! que dis-je? vos fils et vos filles. Après cela qu'arrive-t-il? On le devine; la douleur, après toutes ces folles joies, et souvent la ruine ou au moins des pertes considérables; car dans ce tourbillon et ce tumulte, beaucoup d'or aura été perdu. Arrive ensuite la naissance d'un enfant, c'est la même folie, les symboles les plus dignes de risée. S'agit-il de donner un nom au nouveau-né, au lieu de lui donner le nom d'un saint, comme faisaient nos pères, on donne un nom à des torches allumées, et l'enfant porte celui de la torche qui dure davantage! on en augure qu'il vivra plus longtemps. Et si, comme cela arrive souvent, l'enfant est emporté par une mort prématurée, le démon ne se tient pas de joie d'avoir pu tromper des hommes comme de pauvres enfants. Que dire de ces bracelets et de ces bandelettes, de ces fils de pourpre, de tous ces ornements absurdes dont on charge les enfants quand il faudrait uniquement les placer sous la garde de la croix? Mais la croix, cet instrument de la conversion du monde, qui a frappé le démon au cœur et a ruiné toute sa puissance, elle est devenue un objet de mépris, on aime mieux protéger l'enfant par de misérables oripeaux que par ce signe du salut.

La croix est un meilleur préservatif que toutes les bandelettes et les objets superstitieux.

Et maintenant dénoncerai-je une chose plus ridicule encore? Qu'on nous pardonne cet excès de franchise; pour guérir une plaie purulente, il ne faut pas craindre de souiller ses mains. Cet usage, d'autant plus lamentable qu'on y prend



moins garde, est le principe d'une foule d'abus étranges et insensés. Les femmes, nourrices ou servantes, prenant de la boue dans le bain, en frottent du doigt le front de l'enfant, et, quand on leur demande ce que signifie cette boue, elle a, répondent-elles, la puissance de détourner les maléfices, la jalousie et la haine. Vraiment il en serait ainsi, et il suffirait d'un peu de boue pour ruiner tous les artifices du démon! De grâce, répondez; ne rougissez-vous pas de honte? Comprendrez-vous enfin les piéges que le démon vous tend? Ne voyez-vous pas comment dès l'âge le plus tendre il cherche à vous induire au mal? Voyons : si telle est l'efficacité d'un peu de boue, pourquoi ne pas faire sur votre front d'homme ce qu'on a fait sur votre tète d'enfant! C'est bien maintenant surtout que vous avez à lutter contre les efforts des jaloux? Pourquoi ne pas faire sur tout votre corps ce que vous feriez sur votre front? Si un peu de boue touchant votre front a une si grande puissance, pourquoi ne pas étendre cette onction à tous vos membres? Voilà bien les ruses et les comédies du démon; et par là il ne prétend pas seulement s'amuser de nous, il veut encore précipiter dans l'abîme ceux qui se laissent tromper. Que de telles pratiques fussent en usage chez les païens, on le comprend; mais qu'il est triste de les voir adoptées par des chrétiens élevés à l'intelligence des divins mystères! Dieu vous a marqués au front d'une onction spirituelle, et vous souillez le front de votre fils par une onction de terre et de boue! Dieu vous a ennobli, et vous vous avilissez vous-même! Vous devriez porter au front le signe tutélaire et invincible de la croix, et vous préférez à cette égide sacrée je ne sais quelles jongleries sataniques!

Il y en a qui ne donnent pas d'importance à ces pratiques, et c'est à tort; car elles engendrent une foule de maux considérables. D'ailleurs qu'ils sachent bien que Paul ne crut pas devoir négliger les petites choses. Quoi de moins important en apparence pour un homme que de se couvrir la tête? Voyez cependant comme l'Apôtre insiste à ce sujet, comme il le défend avec énergie, entre autres raisons parce que celui qui le fait déshonore sa tête. Quoi, il suffit de couvrir sa tête pour la déshonorer, et on ne déshonorerait pas celle de son fils en la souillant de boue? Pourquoi, je vous demande, conduire vos fils sous les mains du prêtre? Pourquoi demander au ministre de Dieu de faire un signe sacré sur ce front dégradé par la boue? Plus de ces détestables pratiques, mes frères; dès leur plus tendre enfance couvrez vos enfants d'armes spirituelles; enseignez-leur à marquer leur front du signe de la croix, et vous-mêmes prévenez-les en les marquant de ce signe sacré quand ils ne sont pas encore capables de le faire. Que dire encore des pratiques sataniques usitées dans la douleur qui précède la naissance des enfants, dans cette naissance elle-même, et qui retombent sur la tète de celles qui les implorent? Que dire des rites de la mort et des funérailles, gémissements, plaintes insensées, ridicules autour des tombeaux, luxe effréné des sépulcres, cortége singulier et inopportun de femmes qui se lamentent, observations des jours, des entrées et des sorties; que penser de ces choses? Est-ce là, dites-moi, la gloire que vous ambitionnez? N'est-ce pas à vous une folie sans égale de courir après les approbations de ces hommes si corrompus dans leur esprit, si vains dans leur conduite, quand nous devrions, dans toutes nos actions et nos paroles, nous préoccuper seulement de l'œil vigilant de Dieu et de sa loi? Les hommes, même quand ils vous louent, ne peuvent vous être d'aucun avantage, tandis que Dieu, si nos actions lui sont agréables, peut nous donner dès ce monde la gloire que nous désirons, en attendant dans l'autre les biens mystérieux de l'éternité. Puisse cette faveur nous être accordée par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur et puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Nous sommes insensés à cause du Christ, » car il est nécessaire de revenir à ce texte, « et vous êtes prudents dans le Christ; nous sommes infirmes, et vous êtes forts; et vous êtes honorés, et nous sommes méprisés. »

1. Les observations si sérieuses qu'il voulait faire étant terminées, l'Apôtre parle, comme il convenait, d'une chose plus dure et plus blessante que toute accusation. « Vous régnez sans nous, avait-il dit, Dieu nous a traités comme les derniers des hommes, comme des victimes destinées à la mort; » et, pour marquer comment ils étaient destinés à la mort voilà, qu'il ajoute : « Nous sommes insensés, faibles et méprisés, nous souffrons la soif et la faim, nous sommes nus, on nous frappe, on nous poursuit, nous travaillons de nos mains. » Tout autant de choses qui étaient les marques véritables des docteurs et des apôtres. Les disciples, au contraire, mettaient leur orgueil dans la sagesse, la gloire, les richesses et les honneurs. C'est afin de rabaisser leur faste, et de leur faire voir qu'il y avait là plutôt sujet de rougir que de se glorifier, que Paul commence par ces paroles ironiques : « Vous régnez sans nous. » Nous n'en sommes pas encore au temps de ces honneurs et de cette gloire qui vous environnent; l'heure présente est celle de la persécution et des outrages auxquels nous sommes en butte. Or n'est-ce pas l'opposé que nous voyons? Nous voilà donc au temps de la récompense et des honneurs. — Quelle ironie! — Et vous, nos disciples, vous régnez déjà. Pour nous, vos apôtres et vos docteurs, qui aurions dû recevoir avant tous les autres notre récompense, non-seulement nous vous sommes inférieurs, mais encore nous semblons destinés et voués à la mort, toujours méprisés, toujours dans les périls, toujours exposés aux rigueurs de la faim, bafoués comme des insensés, chassés de partout et livrés à des maux intolérables. Que voulait l'Apôtre dans ces paroles? Evidemment, encourager les disciples à marcher sur ses traces, à rechercher moins l'honneur et la gloire que les dangers et les affronts; car ces dernières choses conviennent davantage à la prédication. Cependant Paul n'exprime pas ouvertement sa pensée; il ne veut pas mortifier les disciples, et c'est pourquoi il ménage toute chose, il use d'une sage modération. En parlant sans détour, il aurait dit : Vous êtes dans l'erreur, vous vous trompez, et vous vous éloignez du conseil apostolique; un apôtre et un ministre du Christ doivent passer pour des insensés, et vivre, comme nous, dans l'affliction et le mépris; votre vie a des caractères tout à fait opposés. Mais quel trouble un langage pareil n'eût-il pas excité dans leurs âmes? Tout consacré à la gloire des apôtres, il n'aurait abouti qu'à rendre plus audacieux les disciples en leur reprochant leur mollesse, leur goût pour la vaine gloire et les richesses. Aussi c'est autrement que Paul agit, et ses paroles ne sont pas moins pénétrantes pour être plus contenues et moins rudes.

Il débute par une ironie : « Vous êtes forts et glorieux. » Laissant l'ironie de côté, voici ce qu'il aurait dit : Il n'est pas possible que l'un passe pour sage et l'autre pour fou, celui-ci pour fort et celui-là pour faible, la prédication ne demandant pas ces deux choses. Si les uns pouvaient être traités d'une façon et les autres d'une autre, vos paroles auraient peut être quelque apparence de raison; mais c'est impossible, à l'heure qu'il est, il n'y a pas de chrétiens qui puissent être sans danger, passer pour sages, marcher dans l'honneur et la gloire. Il faudrait autrement que Dieu vous eût préférés à nous, qu'il eût mis les disciples au-dessus des maîtres, éprouvés par tant de tribulations. Or, qui oserait le prétendre? Si nul ne l'ose, qu'avez-vous autre chose à faire qu'à marcher sur nos traces? Et ne croyez pas que je parle du passé seulement. « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité. » Voilà la vie du chrétien, et non pas seulement son état d'un jour ou d'une heure! Un athlète couronné pour une victoire ne reçoit pas de nouvelle couronne quand il succombe. « Nous souffrons la faim, » dit l'Apôtre, contre ceux qui vivent dans les délices; « Nous sommes frappés au visage, » et c'est les orgueilleux qu'il a en vue; « on nous poursuit,

on nous chasse, » et il s'adresse à ceux qui sont tranquilles dans leurs demeures; « nous sommes nus, » dit-il, contre les riches; enfin « nous travaillons, » et par là il condamne ces faux apôtres qui reculent devant la fatigue et les dangers; recherchant toujours leur avantage personnel. Nous n'agissons pas de la sorte, dit-il, et nous bravons toujours avec courage les périls extérieurs; bien plus, nul ne peut nous reprocher de supporter nos maux avec amertume, ou d'accuser nos persécuteurs; nous rendons toujours le bien pour le mal. Et quel mérite y a-t-il à souffrir en murmurant? Tous les hommes en sont capables. Le vrai, le grand mérite, consiste à souffrir avec patience et sans se plaindre.

2. Pour nous, loin de nous plaindre de nos épreuves, nous nous en réjouissons; et la preuve, c'est que nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal. Qu'il en fût réellement ainsi, l'Apôtre le déclare dans ces paroles : « On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons; on nous blasphème, et nous prions; nous sommes devenus comme les balayures du monde. » Nous passons pour insensés à cause du Christ. En effet, souffrir sans se venger ou du moins sans se plaindre, c'est aux yeux du monde une folie, une honte, une faiblesse. Mais, comme en faisant retomber sur eux le poids de tout ce qu'il avait souffert, il leur aurait rendu sa parole plus dure à entendre, l'Apôtre ne dit pas : Nous sommes le rebut de votre ville; il dit : « Nous sommes devenus les balayures du monde, le rebut de tous; » non plus de vous seulement, mais du monde entier. En parlant du Christ, l'Apôtre, laissant la terre, et le ciel, et toute créature de côté, arbore l'étendard de la croix. Quand il veut attirer les hommes à lui, il oublie tout pour ne parler que de ce qu'il a souffert pour eux. Ainsi faisons-nous nous-mêmes quand on nous outrage ou quand on nous méprise. Nous rappelons ce que nous avons enduré pour nos contempteurs. « Nous avons été jusqu'ici le rebut de tous. » Il garde le plus grand coup pour la fin. « De tous, » non pas de nos persécuteurs seuls, mais de ceux-là même pour qui nous souffrions. Qu'est-ce à dire, sinon : Je les en remercie? Parole où l'on sent la tristesse, une tristesse provoquée par le désir de ranimer l'ardeur des disciples, et non de les jeter dans l'abattement. Il aurait pu citer mille crimes; au lieu de cela, il salue ses contradicteurs.

Le Christ, en nous ordonnant de supporter les injures, a voulu nous enseigner la vraie philosophie et nous obliger de la sorte à mieux confondre les insulteurs. Or, on leur fait plus de bien par le silence qu'en répondant à leurs mauvais propos. Cependant l'Apôtre met le remède à côté de la plaie, et, sentant la violence de celle qu'il vient de faire : « Je n'écris pas ces choses, dit-il, pour vous confondre, je vous avertis seulement comme des enfants bien-aimés. » Je n'ai pas eu la pensée de vous faire rougir. L'effet qu'ont eu ses paroles, il se défend de l'avoir voulu; ou plutôt il l'a voulu, mais dans de bonnes intentions et sans aucun sentiment de haine. L'excuse qui suit un reproche en tempère l'amertume et le rend plus efficace. Paul ne pouvait pas se taire, les Corinthiens ne se seraient pas corrigés; mais, le coup porté par ses paroles étant profond, il leur aurait fait une plaie incurable, s'il n'en eût atténué la portée; et c'est pourquoi il s'y applique avec force. Par là, loin d'enlever la blessure, il enfonce plus profondément le trait, tout en adoucissant la violence de la douleur. On accepte volontiers une correction que l'amour a dictée.

Les paroles si sages de l'Apôtre étaient bien faites pour frapper l'esprit des disciples et les ramener au bien. Ce n'est pas un docteur, un apôtre, un maître qui parle à ses disciples; il ne veut pas de ce rôle élevé. « Je vous avertis comme des enfants chéris; » non pas seulement comme des fils, mais encore comme des fils bien-aimés. Pardonnez-moi, si je vous ai blessés; c'est par affection que je l'ai fait. Il ne dit pas : Je vous reprends; il dit : « Je vous avertis. » Qui ne supporterait les larmes d'un père et refuserait d'entendre ses conseils? Voilà pour quelle raison il ne dit ces choses qu'après avoir frappé son coup. — Quoi donc? direz-vous, est-ce que les autres docteurs ne nous pardonnent pas? — Je me garderai de le nier; mais ils ne pardonnent pas de la sorte. Il insiste sur cette pensée; ses œuvres, ses paroles, tout fait voir qu'il a été

posé comme maître et comme père. « Lors même que vous auriez beaucoup de maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères. » Il laisse sa dignité de côté pour ne parler que de sa charité. Il ne veut pas les presser par ce mot, « dans le Christ; » mais les consoler plutôt, appelant maîtres et non adulateurs ceux qui travaillaient et souffraient pour eux. Enfin, il manifeste sa sollicitude. Il ne dit pas : Vous n'avez pas beaucoup de docteurs; il dit : « Beaucoup de pères. » Que lui importe la dignité? Il l'abandonne sans peine et dédaigne de leur montrer combien il a travaillé pour eux. S'il veut reconnaître qu'ils doivent beaucoup à leur maître, et comment en serait-il autrement? il revendique la gloire d'aimer plus que les autres; ainsi le veut sa prérogative de père. Non content de dire : Nul ne vous aime comme moi, ce à quoi on n'aurait eu rien à répondre, il raconte ce qui a eu lieu. Qu'est-ce donc? « C'est moi, dit-il, qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile. » En Jésus-Christ; je ne m'en attribue pas la gloire. Puis il les presse de nouveau, il les gourmande parce qu'ils s'attribuaient la gloire de la doctrine. « Vous êtes le sceau de mon apostolat. » I *Cor.*, IX, 2. « J'ai planté, » dit-il ailleurs. Et ici : « Je vous ai engendrés. » Il ne dit pas : Je vous ai prêché la parole; mais : « Je vous ai engendrés, » empruntant les termes de l'ordre naturel. Une seule chose le préoccupe maintenant : montrer aux disciples combien il leur est attaché. Eux vous ont appris ce qu'ils tenaient de moi; votre titre de fidèles, c'est à moi que vous le devez. Après les avoir traités de « fils bien-aimés, » il devait, afin qu'on ne prît pas ses paroles pour de l'adulation, en montrer la vérité, et il le fait : « Je vous en conjure donc, soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » Quelle noble confiance en lui-même! Quelle judicieuse et pressante image pour persuader aux autres d'imiter le Maître! Néanmoins, ce n'est pas un motif d'orgueil qui le pousse à parler ainsi, il veut seulement montrer que la vertu est facile à pratiquer.

3. Gardez-vous donc de me dire : Je n'ai pas la force de vous imiter; car vous êtes docteur et vous êtes grand. — Il n'y a pas entre vous et moi la même distance qu'entre Jésus-Christ et moi, et cependant j'ai imité Jésus-Christ. En écrivant aux Ephésiens il ne fait nullement mention de lui; son langage est direct : « Soyez, dit-il, les imitateurs de Dieu. » *Ephes.*, v, 1. Ici, comme il parle à des âmes encore faibles, il se place en intermédiaire. D'ailleurs il veut aussi montrer qu'en l'imitant il est possible d'imiter le Christ. Retracer une exacte copie c'est encore reproduire le modèle. Voyons donc comment il a imité le Christ. Pour imiter ce divin modèle il ne faut ni temps, ni génie; la bonne volonté suffit. Entrez dans l'atelier d'un peintre, regardez mille fois un de ses tableaux et cherchez à le reproduire; vous n'y arriverez pas. Mais le Christ, il suffit de l'entendre pour l'imiter. Voulez-vous que nous vous décrivions la vie de Paul? Voici donc un tableau, un portrait plus beau que celui des rois. Plus de planches unies ensemble, ni de toile tendue, mais seulement l'ouvrage des mains de Dieu, une âme et un corps, une âme que Dieu a faite et un corps qu'il a fait également. Vous applaudissez? Ce n'est pas le temps d'applaudir; attendez, l'heure viendra où vous devrez applaudir et imiter. Maintenant nous avons tous les mêmes matériaux à exploiter. Une âme ne diffère pas d'une âme en tant qu'âme; elle n'en diffère que par ses sentiments. Il en est de l'âme comme du corps : les corps se valent entr'eux; celui de Pierre ressemble à celui de beaucoup, et, si le corps de Paul a parmi les autres une splendeur manifeste, il le doit aux dangers qu'il a courus. Prenons donc un tableau : l'âme de Paul, puisque nous parlons d'elle. Naguère ce tableau était enfumé et chargé de toile d'araignées; car y a-t-il rien de pire que le blasphème? Or, voilà que le grand transformateur est venu, il a vu les défauts du tableau et leur cause, qu'il ne faut chercher ni dans la lâcheté, ni dans la paresse, mais dans l'ignorance et l'absence des charmes de la piété.

Nous pouvons imiter le Christ.

L'orateur est applaudi.

Paul, en effet, avait du zèle, mais un zèle sans éclat parce qu'il n'était pas suivant la science, et alors il lui donne la fleur de la vérité, c'est-à-dire la science, et découvre tout à coup une image vraiment royale. Paul, sous l'influence de cette transformation, apprend ce qu'il ignorait



et devient aussitôt un artiste sublime. Il montre d'abord une tête royale en prêchant le Christ; ensuite le reste du corps, c'est-à-dire une vie sage et parfaitement réglée. Les peintres s'enferment dans leur cabinet pour travailler, recherchent le silence et le repos, n'ouvrent leur porte à personne. Il en est bien autrement de ce peintre d'un nouveau genre : il produit son travail au milieu de la ville, ne se laissant distraire ni par les contradictions, ni par le tumulte, ni par le bruit; il poursuit toujours sa royale image. Aussi pourrait-il dire : « Nous sommes devenus un spectacle au monde, au milieu de la terre, de la mer, du ciel et de tout l'univers. » Il retrace ainsi la figure du monde sensible et du monde spirituel.

Voulez-vous maintenant connaître les autres parties de ce tableau, de la tête aux pieds ou réciproquement? Figurez-vous une statue d'or, ou mille fois plus précieuse encore, digne d'orner le palais du ciel; une statue que le plomb n'enchaîne pas, et qui ne soit pas fixée dans un seul endroit, mais qui marche de Jérusalem en Illyrie, en Espagne, et qui vole comme si elle était ailée à travers la terre entière. Que comparerez-vous à ces pieds agiles qui foulèrent le sol de tous les pays? « Qu'ils sont beaux, » disait autrefois le prophète, découvrant cette merveille dans l'avenir, « qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix! » *Isa.*, LII, 7. Voilà la beauté des pieds. Voulez-vous voir celle de la poitrine? Approchez, je vais vous la montrer, elle est plus remarquable encore, et celle du législateur antique n'est rien auprès de celle-là. Moïse porta sur son cœur les tables de pierre, Paul avait en lui-même le Christ; il portait cette image royale et celle du propitiatoire. C'est pourquoi sa gloire était supérieure à celle des chérubins. La voix du premier ne ressemblait pas à celle du second; l'un ne dédaignait pas de s'occuper des choses sensibles, la langue de Paul cherchait ses inspirations dans le ciel. Le propitiatoire n'avait d'oracles que pour les Juifs, Paul adressait les siens à toute la nature; et, tandis que les premiers sortaient d'une créature inanimée, les seconds passaient à travers une âme ardente et vertueuse.

Eloge de saint Paul.

4. Ce nouveau propitiatoire était plus éclatant que le ciel lui-même. Sans doute il ne brillait pas par la multitude des astres ou par les rayons du soleil; mais le propre soleil de justice habitait en lui et en rayonnait. Ce ciel visible est quelquefois attristé par des nuages; la poitrine de Paul ne connut jamais de pareille tempête; ou plutôt de nombreux orages se levaient, mais ils n'obscurcissaient jamais la lumière qui gardait toute sa pureté dans les tentations et les périls. Voilà pourquoi Paul dans les chaînes s'écriait : « La parole de Dieu n'est point enchaînée. » II *Tim.*, II, 9. Et en réalité elle lançait ses rayons par la bouche de Paul; ni la crainte, ni les dangers ne pouvant obscurcir cette poitrine. Peut-être semble-t-elle laisser ses pieds bien loin d'elle; mais les pieds, comme la poitrine, ont la beauté qui leur convient. Vous plaît-il de savoir maintenant la beauté de l'estomac? Ecoutez Paul rendre témoignage de lui-même : « Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de viande. » I *Cor.*, VIII, 13. C'est un bien de ne pas manger de viande, de ne pas boire du vin, ou quoi que ce soit qui puisse choquer, scandaliser ou débiliter son frère. « La nourriture est pour l'estomac, et l'estomac pour la nourriture. » *Ibid.*, VI, 13. Quoi de plus beau qu'un estomac de cette nature qui savait se taire, se modérer, souffrir, endurer la faim et la soif? Comme un coursier souple et bien dressé qui porte des rênes d'or, Paul marchait harmonieusement, vainqueur de sa nature; car le Christ avançait avec lui. De cette tempérance si remarquable, on peut conclure qu'il ne restait pas de vice en Paul.

Parlerons-nous de la beauté de ses mains? Mais avant disons quelque chose de leur ancienne dépravation. Voyez Paul entrer dans les maisons pour en arracher les hommes et les femmes. Il n'a pas les mains d'un homme; il a les griffes d'une bête féroce. Mais sous l'influence des rayons de la vérité et de l'expérience des choses spirituelles, ses mains se transforment et deviennent vraiment spirituelles ; elles sont toujours chargées de chaînes et ne frappent jamais personne, quoiqu'elles soient mille fois frappées elles-mêmes. Ces mains, une vipère les respecta jadis

et ne voulut pas les toucher, parce que déjà ce n'était plus des mains d'homme. Voulez-vous voir encore comment le dos de l'Apôtre n'était pas au-dessous de ses autres membres? Entendez-le s'écrier : « J'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu trois fois de verges, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. » I *Cor.*, XI, 24-25.

Mais ne nous égarons pas dans des détails infinis en nous arrêtant à chaque membre en particulier. Passons de la beauté du corps à celle des vêtements. Les démons les respectaient et prenaient la fuite; par le contact seul les malades étaient guéris. Partout où Paul se montrait, tout cédait et fuyait comme devant le vainqueur du monde entier. Les soldats couverts de blessures sur un champ de bataille ne peuvent voir sans horreur les armes de celui qui les a frappés. Ainsi en était-il des démons : ils fuyaient au seul aspect de leur vainqueur. Où sont maintenant les riches si fiers de leurs trésors? Où sont ceux qui comptent leurs dignités et leurs vêtements somptueux? Qu'ils comparent, et soudain ils reconnaîtront que ce qu'ils possèdent n'est que boue et fange. Que parlé-je des vêtements et de l'or? Pour moi, si l'on me proposait l'empire du monde entier, je m'estimerais plus fier d'avoir seulement un ongle de Paul; je préférerais son indigence à toute volupté, son humiliation à toute gloire, sa nudité à toute richesse, les soufflets donnés à cette tête sacrée à toute liberté, les pierres de sa lapidation à tous les diamants. Voilà, mes bien-aimés, la couronne que nous devons désirer; encore que la persécution n'ait pas lieu, tenons-nous prêts. D'ailleurs, ce n'était pas de la persécution seulement que l'Apôtre tirait son éclat. « Je châtie mon corps, » I *Cor.*, IX, 27, disait-il; ce qui pouvait se faire en dehors de la persécution. Il ne voulait pas qu'on soignât le corps pour le plaisir. « Ayant de quoi nous vêtir et de quoi nous nourrir, soyons contents, » I *Tim.*, VI, 8, disait-il; il n'est pas nécessaire pour cela d'être persécuté. Il rappelait à la tempérance les opulents : « Ceux qui désirent être riches encourent les tentations. » *Ibid.*, 9.

Si nous nous exerçons de la sorte, nous triompherons dans la lutte, et nous serons couronnés; nous recevrons la récompense de nos œuvres sans être persécutés. Si, au contraire, nous surchargeons notre corps, vivant à la façon des plus vils animaux, même en temps de paix, nous tomberons dans de nombreuses fautes et nous serons chargés d'opprobres. Ne voyez-vous pas à qui nous avons affaire? Nous avons pour ennemis des puissances spirituelles. Chair que nous sommes, comment viendrons-nous à bout de les terrasser? Si, pour combattre contre un de ses semblables, il importe de ne pas trop manger, combien plus cela est-il nécessaire quand on a le démon pour ennemi? Et si, au poids de la chair vient se joindre celui des richesses, comment triompherons-nous? Quelle chaîne que celle de l'or! Elle est terrible pour ceux qui ne savent pas en user convenablement. L'or est un tyran féroce et cruel qui perd ses esclaves et les conduit à la ruine. Cependant, avec de la bonne volonté, on vient à bout de renverser son trône; on peut le dépouiller de son pouvoir, le réduire à l'obéissance. Comment y arriver? En répandant autour de soi ses richesses. Si nous nous renfermons seuls avec notre trésor, il sera libre, comme un brigand dans la solitude, de nous causer toute sorte de maux. Si nous le produisons à la lumière, il ne nous maîtrisera plus; car toutes les mains se réuniront pour l'enchaîner.

Les richesses dont on fait un bon usage ne sont pas pernicieuses.

5. En m'exprimant de la sorte, je ne veux pas dire que les richesses soient un mal; le mal, c'est de n'en point faire part aux pauvres et d'en abuser. L'œuvre de Dieu n'est jamais mauvaise, et tout ce qu'il a fait est un grand bien. C'est donc un bien que la richesse, mais à la condition qu'elle ne nous commande pas et qu'elle serve à soulager l'indigence des autres. La lumière elle-même n'est pas un bien quand elle augmente les ténèbres au lieu de les dissiper. Je dirai la même chose de la richesse quand elle aggrave la pauvreté loin de la faire disparaître. Le vrai riche n'attend pas des autres ce qu'ils ont, mais aspire plutôt à leur venir en aide : celui qui recherche le bien d'autrui, ce n'est pas un riche, c'est un pauvre. La richesse n'est donc



pas un mal; le mal est dans cette âme misérable qui transforme la richesse en pauvreté. De tels riches sont en réalité plus à plaindre que les mendiants des rues, que les aveugles et les estropiés; les tissus de soie, les vêtements splendides recouvrent plus de douleurs que les plus misérables haillons; les hommes qui lèvent fièrement la tête dans l'agora sont au-dessous de ceux qui se glissent dans les carrefours, dans les vestibules, tâchant d'émouvoir la pitié par leurs cris. Les derniers rendent gloire à Dieu, montrent dans leurs paroles une touchante et saine philosophie : c'est pour cela que nous leur accordons notre compassion et que nous leur tendons, sans jamais récriminer contre eux, une main secourable. Ceux dont la fortune est basée sur l'iniquité n'ont que des paroles de dureté, de barbarie, de convoitise et de rapine. Aussi sont-ils pour tous un objet de répulsion ou de risée.

Que regarde-t-on généralement comme honteux, de demander au riche ou d'exploiter les indigents? Il est évident que c'est cette dernière chose. Voilà cependant ce que les riches font; car ils n'oseraient pas se présenter à de plus riches qu'eux. Les mendiants s'adressent du moins aux riches, et se gardent bien de s'adresser à d'autres mendiants. C'est le riche qui pressure le pauvre. Que vaut-il mieux, je vous le demande encore, accepter de ceux qui donnent volontiers et même avec reconnaissance, ou bien fatiguer et contraindre ceux qui ne veulent pas? Assurément il est préférable de ne pas tourmenter les gens de la seconde espèce. Ainsi ne pensent pas les riches. Tandis que les pauvres acceptent ce qui leur est donné sans effort, avec joie, ils bravent toutes les résistances : c'est la pauvreté sans pudeur. Si personne n'accepte un repas, à moins d'être persuadé qu'on fera plaisir à celui qui l'offre comment serait-ce un bien d'extorquer l'argent par la violence? Nous repoussons ou nous évitons les chiens qui nous poursuivent de leurs aboiements et de leurs menaces. Au fond, les riches ne font pas autrement que ces animaux : ils agissent par la crainte sous des dehors moins repoussants. C'est le comble de la honte. Quand on a recours à tous les moyens pour satisfaire sa cupidité, n'est-on pas le plus méprisable des hommes? Il nous arrive bien de lâcher ce que nous tenons pour apaiser le chien qui va nous mordre.

Que jugez-vous plus ignominieux, de mendier avec des haillons ou de mendier avec des habits de soie? j'insiste. Quand un riche obsède de pauvres vieillards pour obtenir le peu qu'ils ont, au détriment même d'une famille, cet homme est-il digne de pardon? Examinons de plus les paroles, si vous le voulez bien, celles du riche et celles du pauvre dans leurs sollicitations. Que dit celui-ci? Il demande que l'aumône lui soit faite avec générosité, en vous rappelant que vous la ferez des biens qui vous viennent de Dieu, et que Dieu dans sa bonté vous récompensera d'une manière surabondante : toutes ces choses respirent la philosophie, le dévouement et la prudence. Il vous avertit de lever les yeux vers le Seigneur et vous ôte la crainte de tomber vous-même dans la pauvreté. Les paroles des mendiants renferment, pour qui veut y faire attention, une profonde doctrine. Quel est le langage des riches? Ce que serait celui des pourceaux, des chiens, des loups, ou de telle autre bête féroce. Les uns ne savent parler que des plaisirs de la table, des mets les plus exquis, des vins les plus recherchés, ou bien encore des parfums et des parures, des folies du luxe et de la prodigalité. Les autres n'ont à la bouche que contrats avantageux et profits usuraires; armés de pièces falsifiées, exagérant au delà de toute raison et de tout pouvoir ce qu'ils prétendent leur être dû, le faisant remonter à plusieurs générations, ils ravissent à l'un sa maison, à l'autre son champ, son esclave, tout ce qu'il possède. Que dire de ces testaments écrits avec du sang et non avec de l'encre? Entourant leurs victimes d'intolérables dangers ou les séduisant par de puériles promesses, ces hommes cupides les entraînent à déshériter tous les parents, et des parents plongés souvent dans la dernière misère, pour léguer à des étrangers un mince héritage. La férocité va-t-elle donc jamais aussi loin chez les brutes?

Je vous en conjure donc, repoussons tous de pareilles richesses, imprégnées de honte et de

sang; n'aspirons qu'aux richesses spirituelles, aux trésors du ciel. Ceux qui s'en rendent possesseurs, voilà les vrais riches, les vrais opulents : ici-bas et là-haut rien ne leur manque. L'homme qui se fait pauvre selon la parole de Dieu trouve toutes les maisons ouvertes : on se hâte de tout offrir à qui s'est dépouillé de tout sous l'impulsion de l'amour divin; tandis que chacun ferme sa porte à celui qui pour acquérir peu ne recule pas devant l'injustice. Si nous voulons posséder les biens présents et futurs, choisissons l'impérissable richesse. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ...., etc.

HOMÉLIE XIV.

« C'est pour cela que je vous ai envoyé Timothée, qui est mon très-cher fils dans le Seigneur, et son fidèle ministre. Il vous fera connaître mes voies, qui sont selon le Seigneur Jésus. »

1. Admirez encore ici l'âme généreuse de Paul, cette âme plus ardente, plus vive que la flamme. Il eût voulu se trouver au milieu de ses Corinthiens en proie aux troubles et à la division. Il ne se faisait pas illusion sur le bien que sa présence faisait à ses disciples, et sur les conséquences fâcheuses de son absence. Il le reconnaissait dans son épître aux Philippiens, où nous lisons ces mots : « Non-seulement lorsque je suis au milieu de vous, mais encore plus lorsque j'en suis éloigné, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. » *Philip.*, II, 12. Il le donne à comprendre également dans l'épître actuelle, en disant : « Il y en a parmi vous qui sont tout fiers, comme si je ne devais jamais retourner parmi vous; mais j'irai bientôt. » Il avait donc hâte de revenir vers eux; mais, ne pouvant exécuter son dessein, il les retient par la perspective de sa visite prochaine, et de plus par la mission de son disciple. « C'est pour cela, leur dit-il, que je vous ai envoyé Timothée. » Pour cela : dans quel but? Pour vous prouver la tendresse paternelle dont je suis animé pour vous, vous ayant donné la vie spirituelle. Du reste, il déclare les titres de celui qu'il envoie : « Il est mon très-cher fils et un ministre fidèle dans le Seigneur. » Il leur témoigne ainsi son amour, tout en les disposant à recevoir Timothée avec le respect convenable. Il ne lui suffit pas de le qualifier de ministre fidèle, il ajoute : « Dans le Seigneur; » dans les choses qui se rapportent au Seigneur. C'est une vertu très-louable que la fidélité dans l'ordre temporel lui-même; à plus forte raison l'est-elle dans l'ordre spirituel. Puisque Timothée était le fils très-cher de l'Apôtre, il fallait que celui-ci tînt beaucoup aux fidèles de Corinthe pour consentir à se séparer en leur faveur de ce fils bien-aimé. Fidèle comme il l'est, Timothée rétablira les choses dans l'ordre désirable. « Il vous fera connaître, » Paul ne dit pas : Il vous enseignera, de crainte qu'ils ne fussent blessés de recevoir les enseignements du disciple. Toutefois il dira plus tard : « Il accomplit l'œuvre de Dieu, comme je l'accomplis moi-même. » I *Cor.*, XVI, 10. Que personne donc n'affecte de le mépriser.

Il n'y avait pas de jalousie chez les apôtres; ils n'avaient en vue qu'une chose, le bien de l'Eglise : celui qui les secondait étant au-dessous d'eux, ils lui venaient en aide, ils le recommandaient le plus chaleureusement qu'il leur était possible. En conséquence, Paul ne se borne pas à dire : « Il vous fera connaître; » pour couper court à tout sentiment de jalousie, à l'occasion de la jeunesse de Timothée, il va plus loin et il ajoute : « Mes voies. » Non pas les siennes, mais les miennes. Mes voies, c'est à savoir, mes sentiments, les périls qui nous menacent, les coutumes, les lois, les règles apostoliques et tout ce qui sera nécessaire. « Nous sommes dans le dénûment, avait-il dit, en butte aux outrages, sans demeure stable. » Toutes ces choses, Timothée vous les fera connaître, en même temps que les lois du Christ, afin d'exterminer les hérésies. Remontant plus haut, il écrit encore : « Qui sont selon le Seigneur Jésus. » Il rapporte tout à Dieu, selon son habitude, ce qui donne au langage subséquent plus d'autorité. De là ce qui vient après : « Conformément à la doctrine que j'enseigne dans toutes les Eglises. » Je ne vous ai prêché aucune doctrine nouvelle; j'en ai pour garant le témoi-

gnage de toutes les autres Eglises. S'il appelle ses voies des voies selon le Christ, c'est pour montrer l'absence de tout élément humain, et la part du secours divin dans le succès de ses entreprises.

Après s'être exprimé de la sorte, après avoir porté remède à la plaie de ses disciples, il se dispose à poser la question de l'impudique : à cette occasion, il parle sur un ton de colère très-prononcé ; non certes que la colère soit au fond de son âme, mais c'est à ses yeux un moyen d'atteindre plus facilement le but marqué. Laissant de côté l'impudique lui-même, auquel il se garderait bien, à cause de l'énormité du crime signalé, d'adresser la parole, il s'adresse aux autres fidèles. Ainsi faisons-nous à l'égard des serviteurs qui nous ont grièvement offensés. Leur ayant annoncé l'arrivée prochaine de Timothée, il ne veut pas pour cela qu'ils demeurent dans la nonchalance, et il le fait comprendre quand il dit : « Il y en a parmi vous qui sont tout fiers, comme si je ne devais pas revenir au milieu de vous. » Ces orgueilleux, il les gourmande par ces paroles, aussi bien que le reste des fidèles, et il rabaisse ainsi leurs sentiments fastueux. Profiter de l'absence du maître pour afficher de l'orgueil, c'est encourir l'accusation d'une ambition formelle. Quand l'Apôtre interpelle le peuple, il se contente de lui inspirer de la confusion ; quand il interpelle les auteurs du mal, il s'exprime en termes beaucoup plus énergiques. Aux premiers il disait : « Nous sommes le rebut de tous ; » et, pour adoucir l'amertume de ce langage, il ajoutait : « Je ne vous écris pas ceci pour vous donner de la confusion. » Aux seconds, il adressait ces paroles : « Quelques-uns sont tout fiers, comme si je ne devais pas revenir parmi vous. » Dans cette circonstance, l'orgueil était une puérilité. Ce sont les enfants que l'absence du maître rend plus négligents. Telle est la pensée de l'Apôtre : il laisse en outre à entendre que sa présence suffisait pour les rappeler à eux.

2. A l'arrivée du lion, les autres animaux sont pénétrés d'effroi : à l'arrivée de Paul, les méchants qui semaient le désordre dans l'Eglise étaient saisis de frayeur. « Je viendrai promptement vers vous, poursuit-il à ce sujet, si Dieu le permet. » Parler en ces termes, c'était déjà une menace : leur assurer qu'il ne reculerait pas devant l'exécution, et leur demander aussi des œuvres, la grande âme de Paul seule pouvait le faire. Aussi leur dit-il : « Alors je connaîtrai, non les prétentions de ceux qui s'enorgueillissent, mais leur vertu. » C'est que leur orgueil avait eu pour occasion, non leurs œuvres remarquables, mais l'éloignement du maître ; conduite qui supposait en eux peu de respect pour ses leçons. « Je vous ai envoyé Timothée, » leur a dit Paul ; il n'ajoute pas sur-le-champ : Je viendrai ; il ne le leur promet qu'après leur avoir reproché leurs orgueilleuses prétentions. S'il eût commencé par là, il eût paru les excuser, non les menacer ; ses paroles n'eussent pas été prises dans leur sens véritable ; tandis que, venant après un reproche formel, plus de doute possible sur leur sens et sur ce qu'elles énonçaient de redoutable. Notez à quel point son dessein est sur ce point arrêté. Il ne lui suffit pas de dire : « Je viendrai, » il ajoute : « Si Dieu le permet. » Il ne fixe pas d'époque. Comme il ne devait se rendre à Corinthe que dans un temps assez éloigné, son intention était de laisser les Corinthiens dans l'anxiété que produit l'incertitude. Néanmoins, pour qu'ils ne fassent pas de nouvelles chutes, il leur écrit qu'il viendra bientôt. « Et je connaîtrai alors, non pas les prétentions de ceux qui s'enorgueillissent, mais leur vertu. » Il ne dit point : Je connaîtrai, non la science et les miracles ; mais bien : « Non les prétentions. » Il abaisse l'une de ces choses pour relever l'autre.

Ces paroles, il les adresse aux fidèles qui prenaient intérêt à l'impudique. S'il se fût adressé à ce dernier, il eût parlé non de vertu, mais d'œuvres de corruption. Pourquoi ne voulez-vous pas, ô grand Apôtre, prendre connaissance de leurs discours? C'est que pour nous, le mérite consiste, non dans les discours, mais dans la vertu. Chez nous, c'est comme sur le champ de bataille : la gloire appartient à ceux qui agissent bien, non à ceux qui parlent bien ; de même que la victoire est le partage des vaillants soldats, non des beaux parleurs. Vous êtes tout



fiers de votre talent oratoire : si nous étions dans le monde des rhéteurs, vous auriez le droit d'en être charmé; comme nous sommes dans un temps où il s'agit d'annoncer la vérité, de la démontrer par des miracles, vous vous flattez là d'un avantage complétement inutile et sans résultat pratique aucun. Que me fait votre étalage de phrases pompeuses, quand il s'agit de rappeler un mort à la vie, de chasser les démons, ou d'opérer tout autre prodige? Ce n'est pas là ce qu'il nous faut, ce n'est pas là ce qui fera le succès de notre cause. « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu. » Les miracles, et non l'art de bien parler, nous donnent la victoire: la divinité de nos enseignements, l'approche du royaume des cieux, nous les prouvons invinciblement par les prodiges que l'Esprit saint nous donne le pouvoir d'accomplir. Si donc ces hommes, si fiers d'eux-mêmes, aspirent à la véritable grandeur, ils nous montreront, lorsque nous serons au milieu de vous, les œuvres de ce genre qu'ils ont accomplies : quant à leurs belles périodes, qu'ils ne viennent pas les étaler en notre présence nous n'y attachons aucun prix.

« Que voulez-vous donc? que j'aille vers vous, la verge à la main, ou que j'y aille avec des sentiments de douceur et de charité? » Langage qui exprime en même temps la mansuétude et la sévérité. Quand l'Apôtre disait : « Alors je connaîtrai, » il ne laissait rien entrevoir de ces dispositions. En leur demandant : « Que voulez-vous? que j'aille vous voir, la verge à la main? » il parle en maître du haut de sa chaire, dans sa pleine autorité. Que signifient les mots : « La verge à la main? » Pour vous châtier, pour vous punir. J'exterminerai, je frapperai d'aveuglement : ainsi le fit-il pour Elymas, comme Pierre pour Sapphire. Il ne prétend pas ici se mettre seulement à leur niveau; c'est en maître, je le répète, qu'il leur parle. Dans sa deuxième épître aux fidèles de la même ville, il s'exprime à peu près dans les mêmes termes : « Voulez-vous donc mettre à l'épreuve la puissance du Christ, qui parle par ma bouche? » II *Cor.*, XIII, 3. « Viendrai-je à vous la verge à la main, ou dans un esprit de charité? » — Et quoi! Paul viendrait dans un esprit de vengeance, et non dans un esprit de charité! — C'était sans cesse dans un esprit de charité qu'il agissait; mais, comme il en coûte toujours beaucoup à celui qui aime d'aborder les moyens de rigueur, l'Apôtre s'exprime dans les termes qu'on vient d'entendre. Quand il est question des peines dont il les menace, il parle de verge et non d'esprit de douceur. Même dans ce cas, il obéissait à la direction de l'Esprit; car il y a un esprit de sévérité, comme il y a un esprit de mansuétude. Cependant le désir de Paul n'était pas d'en venir aux mesures sévères; il aimait mieux essayer la voie de la douceur. Dieu punit assurément; il n'en est pas moins glorifié pour sa patience et pour les trésors de sa miséricorde inépuisable : s'il punit, c'est une fois, deux fois, dans tous les cas rarement, et toujours pour des raisons pressantes. Admirez le sens de l'homme de Dieu. Quoiqu'il fût maître absolu de prendre tel ou tel moyen, il donne le choix aux Corinthiens. « Que voulez-vous donc? » leur dit-il : c'est à vous de vous prononcer. Il est vrai qu'il dépend de nous ou d'avoir le ciel en partage, ou de devenir la proie de l'enfer : ainsi l'a voulu le Seigneur. « Voici devant vous le feu et l'eau; prenez ce que vous voudrez... Si vous le voulez, si vous m'écoutez, vous serez rassasiés des biens de la terre. » *Eccli.*, XV, 17; *Isa.*, I, 19.

Manière d'acquérir le ciel.

3. Vous me direz : Je le veux bien. Il faudrait être bien insensé pour ne pas avoir cette volonté; mais ce n'est pas assez que de le vouloir. — Cela suffit pourtant, si votre volonté sur ce point est sérieuse, et si vous agissez en homme qui veut énergiquement. Or, vous ne voulez pas de cette volonté pleine d'énergie. Prenons ailleurs, si cela vous semble bon, des termes de comparaison propres à guider notre jugement. Voici un homme qui veut se marier; se bornera-t-il à cette volonté? Certainement non; il cherchera des jeunes filles à sa convenance, il priera ses amis de l'aider dans ses recherches, il fera des économies. Le trafiquant ne se bornera pas davantage à un acte de volonté; au lieu de le voir tranquille chez lui, vous le verrez armer des navires, recruter des rameurs et des matelots, placer son argent à intérêt, s'enquérir



avidement de ce qui concerne tels ou tels pays, et du prix des marchandises. Ainsi, l'on aurait recours à toutes ces précautions, quand il s'agit des choses de ce monde; et, quand il s'agirait de l'acquisition du ciel, nous prétendrions nous limiter à de simples actes de volonté! nous ne songerions même pas à manifester cette volonté par l'activité convenable! Lorsqu'on veut sérieusement, on met en œuvre aussitôt les moyens qui conduisent au but voulu. Si la faim vous fait sentir son aiguillon, vous n'attendez pas que la nourriture vienne à vous d'elle-même; vous vous mettez aussitôt en frais pour trouver le nécessaire. S'agit-il de se prémunir contre le froid, le chaud, et autres incommodités corporelles, vous êtes plein d'ardeur, et tout à l'œuvre pour assurer le bien-être de votre corps. Faites de même pour le royaume des cieux, et certainement vous y arriverez. Dieu ne vous a-t-il pas donné la liberté? Vous ne sauriez donc plus tard invoquer la fatalité comme excuse. Seriez-vous de ces hommes qui s'emportent, parce que Dieu les a trop honorés?

J'en ai entendu, en effet, bien des fois s'écrier: Pourquoi le Seigneur m'a-t-il rendu capable de devenir vertueux, si je le voulais? — Il aurait donc fallu qu'il vous eût ouvert les portes du ciel, après une vie passée dans l'oisiveté, le sommeil, les vices, les plaisirs des sens; croyez-vous que, dans cette supposition, vous eussiez vécu loin du mal? Les menaces les plus redoutables ne peuvent maintenant vous déterminer à y renoncer : si vous eussiez pu compter sur le ciel, n'est-il pas manifeste que votre nonchalance et vos iniquités n'eussent pas eu de bornes? Vous n'avez pas d'ailleurs le droit de dire : Dieu m'a fait voir le bien, mais il n'est pas venu à mon aide; car il n'est pas de secours qu'il ne vous ait assuré. — Il en coûte, il est pénible de pratiquer la vertu; le vice n'est pas au contraire sans mélange de volupté. La voie de l'une est étroite et escarpée; la voie de l'autre est large et spacieuse. — En a-t-il donc été ainsi dès le principe? C'est malgré vous que vous parlez dans ces termes de la vertu, tant a de force la vérité! S'il existait deux chemins, l'un conduisant à une fournaise, l'autre à un jardin de délices, le premier très-large, le second très-resserré : lequel de ces deux chemins choisiriez-vous? Vous avez beau maintenant, par esprit de contradiction, répondre dans un sens autre que celui de la vérité, vous n'aurez jamais assez d'effronterie pour nier la lumière de l'évidence. Qu'il soit préférable de choisir le chemin dont les commencements sont pénibles, mais dont la fin est délectable, mille exemples pris sous nos yeux me permettront de vous le démontrer irrésistiblement. Prenons l'industrie et les arts qui s'y rapportent : les commencements en sont durs; mais le profit est au bout. — Personne, répliquerez-vous, ne se met à pratiquer tel ou tel art, que sous la pression d'une autorité supérieure. Si un enfant pouvait disposer de lui-même, il aimerait mieux passer sa vie dans les plaisirs, sauf à subir plus tard des maux considérables, que de commencer par traîner une existence pénible, dont il ne recueillera que plus tard les fruits. — J'en conclus que choisir ce parti c'est faire preuve d'inconséquence et de puérilité; que choisir le parti contraire, c'est faire preuve de sagesse et de sens viril. Si donc nous ne sommes pas des enfants, nous voudrons ressembler à ceux dont un père guide les pas, non à ceux dont personne ne s'occupe alors qu'ils ne savent se diriger eux-mêmes.

Dépouillons-nous de tout ce qui rappelle l'enfance, n'accusons pas les choses elles-mêmes : soumettons notre conscience à un frein qui ne lui permette pas de se livrer aux plaisirs des sens, et qui l'oblige à marcher et à combattre. Ne serait-il pas souverainement déraisonnable d'obliger les enfants à marcher péniblement et avec fatigue dans une voie difficile dès le principe, parce qu'elle sera vers la fin agréable, tandis que nous suivrions une conduite opposée dans l'ordre des choses spirituelles? Dans l'ordre temporel lui-même, il n'est pas toujours certain que le résultat sera conforme à nos espérances. Souvent une mort prématurée, la pauvreté, les calomnies, les vicissitudes humaines, une foule de causes analogues nous raviront le fruit de nos nombreux efforts. Arriverions-nous au but proposé, ce ne serait pas encore grand'chose, tout devant s'évanouir avec la vie présente.

Dans l'ordre des choses spirituelles, nous ne courons pas après des biens incertains et caducs, nous ne sommes pas dans l'anxiété sur l'issue de nos efforts; nous espérons une sécurité plus grande, des biens plus précieux au sortir de la vie. Quelle excuse restera-t-il à ceux qui reculent devant les travaux qu'exige la vertu? — Mais enfin, pourquoi la voie en est-elle resserrée? nous demande-t-on encore — Laissera-t-on entrer dans le palais impérial un homme perdu de mœurs, adonné au vice, menant une vie dissolue? et vous voudriez qu'on laissât l'accès du ciel ouvert à des hommes plongés dans l'intempérance, dans la cupidité, dans les plaisirs sensuels, dans toute sorte de vices? Mais c'est insoutenable!

4. Ce n'est pas là ce que je prétends, répondrez-vous. Je demande seulement d'où vient que la voie de la vertu n'est point une voie large. — Elle vous sera, dès que vous le voudrez, extrêmement aisée. Où voyez-vous plus de facilité, s'il vous plaît, à percer une muraille, à s'emparer des biens d'autrui, sauf à être jeté dans un cachot, ou à vivre content de ce que l'on possède, à l'abri de toute crainte? Ce n'est pas tout encore. Est-il plus aimable de dépouiller vos frères de ce qui leur appartient, de passer de courtes années à jouir misérablement, sauf à subir ensuite des tortures sans fin, ou de passer cette courte vie dans la pauvreté, sauf à jouir d'un bonheur éternel? Je ne vous demande pas encore laquelle de ces deux conduites est la plus avantageuse, mais seulement laquelle offre le plus de félicité. Trouvez-vous plus agréable de vous réveiller au sortir d'un songe délicieux, dans les douleurs d'un supplice réel, ou de vous réveiller, après un songe fatiguant, dans de pures délices? N'est-il pas évident que la dernière de ces choses est infiniment préférable à l'autre. Comment, après cela, qualifier la vertu de pénible? Elle est pénible, lorsqu'on la rapproche de la nonchalance qui nous caractérise. Par elle-même, elle est douce et facile, selon ce mot du Christ : « Mon joug est suave, et mon fardeau léger. » *Matth.*, XI, 30. Si vous ne vous apercevez pas de la légèreté du fardeau, c'est une preuve de votre grande faiblesse. Avec de l'énergie, ce qui est pesant semble léger : sans énergie, ce qui est léger semble pesant. Certes, la manne donnée en nourriture aux Hébreux par le Seigneur, était aussi agréable que commode; et cependant les Juifs murmuraient contre cette délicieuse nourriture. La faim et les autres souffrances qui avaient tourmenté Paul étaient bien cruelles; et cependant il était transporté de joie, il tressaillait d'allégresse, il s'écriait : « Je suis heureux maintenant au milieu de mes épreuves. » *Coloss.*, I, 24. D'où viennent ces différents sentiments? De la différence des dispositions. Mettez votre âme dans les dispositions désirables, vous n'éprouverez dans la pratique de la vertu aucune difficulté.

La vertu est facile si l'on est rempli d'énergie.

Est-ce à dire qu'elle ne devienne facile que par suite des dispositions de ceux qui l'embrassent? Sans doute les dispositions y font quelque chose; mais il n'est pas moins dans la nature de la vertu d'être ainsi. On comprendrait, si le bien n'offrait jamais que des difficultés, et le mal que de la facilité, on comprendrait, dis-je, que les pécheurs alléguassent cette différence; mais, dès lors que les commencements de l'un sont pénibles, les commencements de l'autre faciles, que la fin des deux est l'éternité, une éternité de bonheur dans le premier cas, une éternité de malheur dans le second, auquel des deux donner la préférence? Pourquoi le plus grand nombre ne choisissent-ils pas le parti le meilleur? C'est que les uns n'ont pas la foi, les autres ont la foi, mais leur cœur est corrompu, et ils mettent un plaisir d'un moment au-dessus d'une éternelle félicité. — Il y a donc plus de facilité à prendre ce parti. — Non, il n'y a pas plus de facilité : notre faiblesse spirituelle en est seule la cause. Les malades dévorés par la fièvre ne soupirent pas après un verre d'eau froide, parce qu'il leur semble préférable de se procurer un moment de relâche, sauf à prolonger leur supplice, mais parce qu'ils ne sont pas maîtres de se contenir. Ainsi en est-il des méchants : si on les conduisait au supplice au milieu des plaisirs, ils n'en voudraient assurément pas davantage. Le vice n'est donc pas en soi chose facile. Si vous le voulez, examinons maintenant à ce point de vue la réalité. Où



trouvez-vous le plus de facilité, le plus d'agrément, je vous le demande? N'allons pas toutefois nous prononcer d'après les passions du plus grand nombre : ce sont les personnes saines, non les personnes malades qui doivent fournir la base de l'appréciation. Vous auriez beau m'alléguer la conduite d'une infinité de malheureux qui, en proie à la fièvre, demanderaient à grands cris un soulagement nuisible à leur santé, dussent-ils en souffrir ensuite considérablement; je n'approuverai pas pour cela leur conduite. Laquelle de ces deux choses est plus aisée, de soupirer après d'innombrables biens, ou de dédaigner de pareilles convoitises? A mon avis, ce serait cette dernière chose. Refusez-vous de souscrire à mon opinion, jugeons-en par ce qui se passe. Prenons deux hommes, l'un plein de convoitises semblables, l'autre supérieur à toute convoitise : lequel estimerez-vous meilleur, lequel respecterez-vous davantage?

5. Mais laissons de côté ce point de vue : on ne saurait nier que le dernier de ces hommes ne mérite plus de respect; la question est ailleurs. Il s'agit de savoir pour lequel des deux la vie est plus facile et plus agréable. Quant à l'avare, il est incontestable qu'il ne jouit même pas de ce qu'il possède : jamais il ne consentirait à dépenser cet argent qu'il aime tant, et il se sacrifierait plutôt lui-même, il sacrifierait sa propre chair plutôt que de sacrifier son or. Du moins, celui qui méprise les richesses a-t-il cet avantage, qu'il jouit de ce qu'il possède sans crainte et sans appréhension, et qu'il s'estime bien au-dessus. Or, laquelle de ces deux conditions est préférable, de jouir en toute liberté de ses biens, ou d'être asservi à ces mêmes biens, et de n'oser jamais toucher à ce qui nous appartient? Ainsi en serait-il de deux hommes qui, chérissant chacun leur épouse, vivraient, l'un dans l'intimité de celle qu'il aime, l'autre loin d'elle et sans oser lui adresser la parole. J'ajouterai une autre considération propre à faire ressortir la différence des conditions que nous examinons. Jamais chez l'avare la passion ne sera satisfaite, non-seulement parce qu'il ne saurait mettre la main sur les biens de tous ses semblables, mais encore parce qu'il estime, quoiqu'il possède, ne rien posséder absolument. L'homme qui dédaigne les biens de ce monde, estime au contraire tout superflu, et il n'a pas à craindre que des tortures sans fin déchirent son âme. C'est qu'il n'est pas de supplice plus cruel que le supplice infligé par une convoitise privée de son objet : ce qui arrive à l'âme en proie à la corruption. Quiconque soupire après de nouvelles richesses, quoiqu'il en possède de considérables, est dans les dispositions où il serait s'il ne possédait absolument rien. Conçoit-on une situation d'esprit plus pénible que celle-là? Ce n'est pas tout encore : ce que l'avare possède, il semble ne pas le posséder; toutes les richesses possibles lui appartiendraient qu'il n'en serait que plus tourmenté. Est-il en possession de cent talents, qu'il souffre de n'en avoir pas mille; quand il en a mille, il souffre de n'en avoir pas dix mille; quand il en a dix mille, il souffre de n'en avoir pas dix fois encore autant. Plus il acquiert, plus il devient pauvre, parce que plus il reçoit, plus il désire. Il s'ensuit naturellement que son indigence croît avec sa fortune; le degré de l'indigence étant proportionné au nombre de nos désirs. Donc, lorsque cet homme tient dans ses mains une centaine de talents, il est moins pauvre que dans le cas où il en tient davantage : il n'en désire que mille autres, en effet. Mais, quand il possède ces mille, alors sa pauvreté grandit : car ce n'est plus un millier de talents qu'il lui faut encore, c'est de dix mille qu'il prétend avoir besoin.

Maux qu'entraîne après elle l'avarice.

Si vous souteniez qu'il y a plaisir à désirer, quoiqu'on n'atteigne pas l'objet de ce désir, je vous répondrais que vous vous méprenez grandement sur la nature du plaisir. Ce n'est pas là du plaisir, c'est une torture, et l'exemple suivant vous le prouvera d'une façon péremptoire. Lorsque nous avons soif, est-ce que le plaisir attaché à l'action de boire ne résulte pas de l'apaisement que le breuvage apporte à notre soif, et conséquemment de la cessation d'une peine réelle, je veux dire du besoin de nous désaltérer? Il n'est personne qui ne comprenne ainsi les choses. Si nous devions éprouver ce besoin sans relâche, nous serions réduits à la condition du riche qui fut insensible à la pauvreté de Lazare; nous

éprouverions un supplice pareil à celui qui devint son partage. Le supplice, le châtiment de ce mauvais riche consistait à soupirer après une goutte d'eau fraîche, et à ne pas pouvoir l'obtenir. Tel est, à mon avis, le tourment continuel des avares; ils désirent une goutte d'eau qu'ils ne peuvent pas obtenir : leur âme est même livrée à de plus dévorantes ardeurs que le mauvais riche. Une comparaison fort juste est encore celle qu'on établit entre eux et les malheureux atteints d'hydropisie. De même que l'énorme quantité d'eau que renferme le corps des hydropiques ajoute aux ardeurs qu'ils ressentent, de même les richesses que possèdent les avares n'aboutissent qu'à leur faire désirer des richesses plus considérables. La raison de ce double phénomène est celle-ci : Chez les premiers, l'eau que contient leur corps n'est pas plus dans les organes qui la devraient contenir, que les désirs des seconds ne sont appliqués à l'objet qui serait convenable.

Evitons donc ce fléau si singulier et si terrible; coupons cette racine de tous les maux; arrachons-nous à cette géhenne terrestre, car la cupidité est une véritable géhenne. Mettez à nu l'âme de celui qui soupire après les richesses, et l'âme de celui qui les dédaigne, vous verrez que le premier vous rappellera ces furieux qui se refusent à rien voir et à rien entendre; que le second ressemble au port qui ne connaît pas l'agitation des flots : l'un est l'ennemi du genre humain, l'autre en est au contraire l'ami. Ni le bien qui arrive au prochain ne suggère à ce dernier des sentiments de tristesse, ni le bien qui lui arrive à lui-même des sentiments d'orgueil. La noblesse qui anime son cœur l'établit dans un calme sans nuages; il conserve sa liberté envers tous ses semblables, au lieu que le premier se voit obligé de les flatter tous. Si donc la pauvreté, la frayeur, la simulation, l'hypocrisie, les terreurs, le châtiment et les tortures sont le lot de l'homme passionné pour les richesses; si les biens opposés sont le partage de l'homme qui les dédaigne, n'est-il pas évident que la vertu est une condition beaucoup plus sûre de bonheur? Il nous serait facile de prouver par des exemples tout aussi frappants que jamais le mal ne procure de vrai plaisir; mais ce serait trop prolonger un entretien assez long. Qu'il vous suffise de ce qui précède pour embrasser la vertu; alors nous goûterons les plaisirs d'ici-bas, et nous mériterons les biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur...., etc.

HOMÉLIE XV.

« On entend dire qu'il se commet parmi vous des impudicités, et de telles impudicités qu'il n'en est pas de semblables parmi les Gentils; jusque-là qu'un de vous a pris la femme de son propre père, et vous êtes encore enflés d'orgueil! et vous n'avez point versé des larmes, pour que l'auteur de cette action fût retranché du milieu de vous! »

1. Lorsque Paul entretenait les Corinthiens des divisions qui avaient éclaté parmi eux, il ne leur parlait pas avec cette véhémence; prenant tout d'abord un ton plein de modération, il n'indiquait le grief à signaler qu'à la fin : « J'ai été avisé, mes frères, par ceux qui sont de Chloé, qu'il y a des divisions parmi vous. » I *Cor.*, I, 11. Ici, pas de précautions de ce genre; l'Apôtre frappe dès la première parole, et, autant qu'il lui est possible de le faire, il étend à tous les fidèles l'accusation qu'il formule. Il ne leur demandera pas : Pourquoi un tel s'est-il rendu coupable de fornication? « On entend dire, assure-t-il, qu'il se commet parmi vous des impudicités. » Qu'ils n'aillent pas rester indifférents à cet acte, parce qu'ils n'ont rien à se reprocher; ils sont tous atteints, l'Eglise entière est prise à partie, il faut absolument qu'ils s'en préoccupent. On ne dit pas : Certain fidèle s'est rendu coupable de fornication, mais : Un crime a été commis dans l'Eglise de Corinthe. Il n'y a pas non plus : Un crime d'impureté vient de se commettre, mais : « On dit qu'il se commet des impudicités telles qu'il n'en est pas de semblables parmi les Gentils. » L'Apôtre invoque toujours l'exemple des Gentils pour ramener ses disciples dans la bonne voie. Ecrivant aux Thessaloniciens, il leur tenait ce langage : « Que chacun de vous possède le vase de son corps dans la sanctification et l'honnêteté, ne suivant pas les passions de la concupiscence, comme le font les

autres nations. » I *Thess.*, IV, 4-5. Aux Colossiens et aux Ephésiens, il écrivait : « Ne marchez pas dans la voie où marchent les Gentils. » *Ephes.*, IV, 17. Si les fidèles étaient inexcusables de se rendre coupables des mêmes faiblesses que les païens, que dire si les païens n'avaient point à se reprocher les crimes des chrétiens? Non-seulement aucun crime semblable ne se commet parmi eux, mais il n'a même pas de nom. Voyez-vous la gravité que Paul attache à cette faute d'impureté? Les fidèles en sont arrivés à un tel raffinement de débauche, que, loin d'en venir au même point, les Gentils n'en ont même pas l'idée, tant ce crime dépasse toute mesure. Les mots : « Parmi vous, » expriment une intention particulière; parmi vous qui professez la foi; parmi vous qui avez été admis à de si hauts mystères; parmi vous qui avez été initiés à d'ineffables secrets; parmi vous qui êtes appelés à la gloire des cieux. Quelle indignation dans ce langage, quel courroux expriment contre tous les fidèles ces expressions! S'il en eût été autrement, s'il n'eût pas considéré tous les chrétiens de Corinthe comme responsables de ce désordre, Paul se fût exprimé ainsi : J'ai ouï dire que tel d'entre vous s'est rendu coupable d'impureté; châtiez-le à ce sujet. Ce ne sont pas ses paroles; il s'adresse à tous sans exception. Il leur eût parlé sans doute de cette manière, si les Corinthiens eussent été les premiers à lui écrire; mais ils ne lui en écrivirent rien, mais ils s'efforcèrent de cacher et de couvrir ce crime : de là l'extrême vivacité des expressions que vous avez entendues.

« Jusque-là qu'un de vous a pris la femme de son propre père. » Pourquoi n'y a-t-il pas : Jusque-là qu'il commet avec cette femme d'abominables impuretés? L'Apôtre évite d'insister sur l'ignominie du crime; il emploie des termes propres à respecter la bienséance, ce qui précède suffisant pour caractériser cette conduite. Dans ce procédé de Paul, il y a quelque chose d'écrasant pour les coupables; car il fait voir qu'ils se sont abaissés jusqu'à commettre des actes que Paul lui-même ne pourrait nommer. Aussi emploie-t-il tout à l'heure encore la même manière de parler : « Celui qui a commis une action pareille. » Il lui en coûte, il rougit de parler clairement, comme on rougit d'ordinaire quand il faut parler de choses particulièrement honteuses. Il n'use pas de l'expression : Marâtre, mais de celle-ci : « La femme de son père, » afin de frapper plus fort. Dès que les mots sont capables de qualifier la gravité de l'accusation, il s'en sert et il n'y ajoute rien. Ne me répondez pas qu'il n'y a qu'un seul fidèle qui ait commis cette bassesse, vous en êtes tous solidaires. De là ce qui suit : « Et vous êtes enflés d'orgueil! » Non pas au sujet de cette faute, ce qui serait souverainement absurde, mais au sujet de leur propre sagesse. Cependant, l'Apôtre ne donne pas cette explication; pour les mieux émouvoir, il laisse sur ce point une ombre d'incertitude. Admirez à ce propos sa prudence. Il commence par rabaisser la sagesse profane; il montre que par elle-même elle n'est rien, encore qu'elle ne traîne pas de péché après elle. Ce n'est qu'ensuite qu'il en vient au péché. S'il eût pris occasion de l'exemple de l'impudique, lequel était peut-être un de ces prétendus sages, pour établir la supériorité des dons spirituels, sa démonstration eût eu peu de valeur; mais prouver, toute hypothèse de péché mise à part, le néant de la sagesse mondaine, la renverser de son piédestal, c'était gagner cette cause sans retour.

Voilà pourquoi Paul n'en vient à la question du crime qu'après avoir réduit à sa juste valeur la sagesse dont on était si fier. Quant à s'adresser directement au coupable, il ne daigne pas le faire; par où l'infamie de ce dernier ne ressort que davantage; quant aux fidèles de Corinthe, il leur dit : Vous auriez dû pleurer, gémir, être couverts de honte, et vous faites tout le contraire. « Et vous êtes encore enflés d'orgueil! et vous n'avez pas versé des larmes de regret! » — Qu'avons-nous donc fait qui nous oblige à pleurer? — Ne voyez-vous pas que la honte de ce crime retombe sur votre Eglise entière? — Quel avantage trouverons-nous à pleurer? — « Vous retrancheriez du milieu de vous le coupable. » Notez que Paul ne donne pas le nom de ce fidèle, ni dans le passage présent, ni ailleurs, selon l'usage suivi quand il s'agit d'actes souverainement méprisables. Il n'y a pas non

plus : Et vous ne l'avez pas chassé! Ce sont des pleurs, de suppliantes voix qui sont nécessaires, comme en un temps de deuil et de calamités publiques. « Pour retrancher..., » dit l'Apôtre; tel doit être l'objet de vos prières. Pour en arriver à ce retranchement, vous ne devez rien négliger. Il ne leur reproche pas d'avoir gardé le silence sur ce désordre, il leur reproche de n'avoir pas versé des larmes pour le retrancher du milieu d'eux. Sans doute que la publicité du crime leur donnait le droit de le faire sans recourir à leur Maître. « Quant à moi, quoique absent de corps, mais présent d'esprit. »

2. Remarquez à quel point l'Apôtre est ému. Il ne veut pas qu'on attende son arrivée pour porter remède au mal : c'est un mal contagieux qu'il faut se hâter d'arrêter avant que le reste du corps en soit infecté. De là ce qu'il ajoute : « C'est pourquoi j'ai porté ce jugement, comme si j'étais présent; » ce qu'il disait, non-seulement pour peser sur leur propre sentence, et les amener à ne pas s'écarter de la sienne, mais encore pour les effrayer et leur apprendre qu'il n'ignorait pas ce qui allait se passer, ce qui allait être décidé. Il ne voulait pas dire autre chose en ajoutant : « Comme si j'étais présent. » C'est à cette présence en esprit qu'Elisée faisait allusion, quand il disait à Giézi : « Est-ce que mon cœur n'était pas avec toi? » IV *Reg.*, v, 26. Quelle admirable vertu dans ces dons de l'Esprit d'en haut, puisqu'elle réunit ensemble tous les fidèles, et qu'elle découvre les choses qui se passent au loin! « Déjà j'ai porté ce jugement comme si j'étais présent. » Il ne leur permet pas d'accepter d'autre décision. La sentence, je l'ai arrêtée, comme si j'étais au milieu de vous. Donc, point de prétextes, point de délais; il faut faire ce que j'ai résolu, pas autre chose. Mais, pour ne pas avoir l'air d'afficher une autorité excessive, et pour qu'on ne vît pas dans son langage des sentiments d'orgueil, il les associe à la sentence qu'il porte, de la manière suivante : « J'ai jugé, vient-il de dire. Que l'auteur de cette action, ajoute-t-il, soit, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, livré à Satan. » Qu'est-ce à dire : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ? » En jugeant selon Dieu, sans avoir égard aux considérations humaines.

Il est des commentateurs qui lisent ainsi : « Quant à l'homme qui a commis cette action au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; » puis, fermant cette phrase par un point ou un point-virgule, ils poursuivent : « Dans votre assemblée où je serai présent en esprit, il faut livrer cet homme à Satan. » Voici quelle serait la pensée du texte ainsi présenté : Livrez à Satan cet homme qui ose commettre ce crime au nom du Christ; cet homme qui a outragé le nom du Christ à ce point, qui, une fois devenu son disciple, et honoré d'un nom emprunté au nom même du Sauveur, n'a point reculé devant une pareille honte, cet homme-là livrez-le à Satan. Pour moi, j'admets de préférence la première leçon; elle me semble être la vraie. Quelle serait-elle? « Dans votre assemblée, convoquée au nom du Seigneur. » Au nom de Jésus qui vous rassemble pour examiner cette affaire. « Où je serai présent en esprit. » Il s'unit à eux de nouveau, afin qu'ils prononcent, comme s'il était au milieu des fidèles, et qu'ils retranchent le coupable, sans que personne ose intercéder en sa faveur, dans la pensée que Paul n'ignorera rien de ce qui va se passer. Pour les intimider encore davantage, il ajoute : « Par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Soit que le Christ vous donne la puissance nécessaire, pour livrer le criminel au démon, soit qu'il s'unisse à vous pour porter la sentence. Il n'est pas dit cependant : Donner à Satan, mais : « Livrer; » ce qui laisse ouvertes les portes de la pénitence, et ce qui fait de Satan comme le maître chargé de faire comprendre au fidèle qui lui est livré l'énormité de son crime. « Cet homme-là. » L'Apôtre s'obstine à ne jamais l'appeler par son nom.

« Pour être puni dans sa chair. » Ainsi en fut-il de Job, quoique pour des raisons différentes. Job fut affligé pour recevoir une couronne plus éclatante; celui-ci devait l'être pour expier son crime par l'ulcère ou tout autre mal dont il allait être frappé. Ailleurs il est écrit : « C'est Dieu qui nous juge, » quand des afflictions semblables nous arrivent. Ici, pour que la leçon soit plus énergique, l'Apôtre livre le cri-

minel à Satan. Assurément, ce châtiment, portant sur la chair du coupable, était approuvé du Seigneur; la débauche et les désordres ayant pour principe les convoitises charnelles, il était juste que la chair fût châtiée. « Afin que son esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. » Son esprit, à savoir son âme; n'en concluez pas que l'âme seule participe au salut : il demeure établi que, l'âme une fois sauvée, le corps le sera pareillement. Parce que l'âme avait péché, le corps a été condamné à la mort : si elle pratique la justice, le corps jouira de la gloire qu'elle recevra comme récompense. D'après quelques interprètes, le mot esprit désignerait les dons des grâces spirituelles, qui nous sont ravies par le péché. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, que le coupable expie son crime, qu'il revienne au bien, qu'il attire en lui la grâce, et qu'il la conserve intacte jusqu'au jour du jugement. La sentence précédente a donc plutôt pour objet de porter remède au mal, et de faire du bien au prévaricateur, que de le retrancher sans ménagements et simplement de le punir. Ici l'avantage l'emporte de beaucoup sur l'expiation : l'expiation ne dure que quelques jours, l'avantage demeurera éternellement. Il n'y a pas seulement : « Afin que l'esprit soit sauvé; » il y a de plus : « En ce jour. » Paul leur rappelle à bon droit ce jour redoutable; ils ne devaient ensuite accepter le remède proposé qu'avec plus d'empressement, et le coupable lui-même devait voir dans cette sentence, non une sentence de colère, mais le témoignage d'une sollicitude toute paternelle. « Pour être puni dans sa chair, » a dit l'Apôtre, marquant ainsi au diable les limites qu'il ne doit pas dépasser, et ne lui permettant pas d'aller plus loin. Le Seigneur disait de Job dans le même sens : « Quant à sa vie, tu n'y toucheras pas. » *Job*, II, 6.

3. La sentence arrêtée et indiquée en peu de mots, sans que Paul la développe en aucune façon, il reprend le ton du blâme, et, s'adressant aux fidèles, il leur dit : « Il ne vous convient pas de vous glorifier. » C'est par un effet de leur orgueil qu'ils avaient empêché le coupable de faire pénitence. Si lui-même en agit ainsi, c'est autant dans leur intérêt que dans l'intérêt du prévaricateur. « Ne savez-vous pas, poursuit-il, qu'un peu de levain aigrit toute la pâte? » Sans doute, ce péché n'est que le péché d'un seul; mais, si l'on n'y prenait garde, il pourrait entraîner comme conséquence la corruption du corps entier de l'Eglise. Lorsque les fidèles verront le crime impuni, ce sera pour eux un encouragement auquel ils céderont sans peine. L'intérêt de l'Eglise tout entière, et non pas seulement l'intérêt d'un seul, est en jeu; d'où cette comparaison du levain. De même que le levain, quelque restreinte qu'en soit la quantité, suffit pour aigrir toute la pâte; de même, si vous laissez la faute si grave de l'impudique sans châtiment, vous favoriserez par cela seul l'extension de cette faute. « Purifiez-vous du vieux levain. » Purifiez-vous du voisinage de ce coupable. Toutefois, l'intention de l'Apôtre est de les éloigner du commerce de tous les méchants. Comme la fornication, toute iniquité est du levain vieilli. L'expression originale signifie non pas : Purifiez-vous, mais : Purifiez-vous avec tout le soin possible, de façon à ce que, de ce levain, il ne reste pas vestige. Puisque Paul parle en ces termes, le mal régnait donc à certains égards chez les chrétiens de Corinthe. Ce qui suit : « Afin que vous soyez une pâte nouvelle, comme étant vous-mêmes des pains azymes, » donne à comprendre que le mal ne régnait que dans des limites assez restreintes. Ces mots : « Comme étant vous-mêmes des pains azymes, » veulent dire, non pas qu'ils fussent tous purs, mais qu'ils devaient l'être. « Car le Christ est l'agneau pascal qui a été immolé pour nous. C'est pourquoi célébrons cette fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. »

Le Sauveur aussi avait qualifié sa doctrine de levain. L'Apôtre conserve l'image; il rappelle de plus aux fidèles ce qui se passait autrefois, la pâque, les azymes, les bienfaits dispensés par le Seigneur, soit alors, soit récemment, en même temps que les supplices et les châtiments. Le temps présent est donc un temps de fête. A ces mots : « Célébrons cette fête, » il ne faut

pas croire que l'on fût au temps de Pâques ou de la Pentecôte : nous y devons apprendre que pour les chrétiens tous les jours sont des jours de fête, à cause de la grandeur des biens sans nombre dont nous avons été favorisés. Quel est le bien qui ne vous a pas été fait? Pour vous, le Fils de Dieu s'est fait homme; il vous a délivré de la mort, il vous a ouvert le royaume des cieux. Ayant été l'objet d'une telle bienveillance, et devant en recueillir le fruit, n'est-il pas convenable que votre vie entière soit une fête continuelle? N'allez pas ouvrir votre âme à la tristesse parce que vous serez pauvre, malade, en butte à des persécutions : notre vie, je l'ai dit, doit être une fête sans interruption. « Réjouissez-vous dans le Seigneur, vous dit Paul, encore une fois, réjouissez-vous. » *Philip.*, IV, 4. Aux jours de fête, nul ne prend ses plus mauvais habits; qu'il en soit de même de nous. C'est un festin de noces, de noces spirituelles. « Le royaume des cieux, disait le Sauveur, est semblable à un roi qui voulut célébrer les noces de son fils. » *Matth.*, XXII, 2. Un roi prépare un festin de noces, il le prépare en l'honneur de son fils; quelle fête surpasserait en beauté celle-là? Que personne donc ne se présente revêtu d'habits en lambeaux. Je ne vous parle pas des vêtements matériels, je vous parle des actes qui couvrent notre âme d'impureté. Au festin de ce roi, un seul homme fut trouvé vêtu d'habits inconvenants, au milieu des convives tous revêtus d'habits de fête, et il fut pour cela ignominieusement chassé. Quelle pureté, quelle décence ne requièrent pas les noces auxquelles nous sommes invités!

L'Apôtre ne se borne pas à rappeler aux fidèles les azymes; il leur montre les rapports étroits qui unissent l'Ancien Testament au Nouveau; il leur rappelle qu'après les azymes il n'est pas permis de revenir en Egypte, que vouloir y rentrer, c'est affronter des châtiments redoutables; car l'histoire des temps passés, quoique prétende le Juif, était l'image du temps à venir. Interrogez un Juif; que vous répondra-t-il? Rien de bien frappant. Dans tous les cas, ce qu'il vous dira sera bien éloigné de ce que nous dirons nous-mêmes, parce qu'il ne possède pas la vérité. Les Egyptiens, vous dira-t-il, sous l'action de Dieu, changèrent tellement de dispositions, qu'ils se hâtèrent de renvoyer ceux qu'ils retenaient naguère de vive force, et auxquels ils n'avaient point permis de mêler à la pâte le levain. Si vous m'interrogez sur le même sujet, je vous parlerai, non de l'Egypte, non de Pharaon, mais de votre affranchissement des erreurs et des ténèbres du démon; je ne vous parlerai pas de Moïse, mais du Fils de Dieu; je ne vous parlerai pas de la mer Rouge, mais du baptême où le vieil homme a été renouvelé, du baptême et des biens infinis dont il est pour nous la source. Il y avait des choses qui annonçaient l'avenir, et qui devaient être expliquées par ce qui se passe aujourd'hui; il y en avait qui étaient différentes, pour ôter tout prétexte à la perversité des Juifs, et les empêcher de demeurer dans les ténèbres. Que signifient, je vous le demande, ces paroles : « Qu'il soit mâle, sans défaut, âgé d'un an? » Que signifient celles-ci : « Vous ne briserez aucun de ses os? » *Exod.*, XII, 5-46. Pourquoi inviter les voisins? Pourquoi manger debout, et le soir? Pourquoi marquer le seuil de sang? Le Juif ne vous parlera que de l'Egypte sur tous les tons; au lieu que je vous apprendrai, moi, ce que le sang, l'heure du repas, la manducation par tous les voisins ensemble et debout, signifiaient en vérité.

4. Disons tout d'abord pourquoi ce soin à repousser tout levain. Que faut-il voir dans cette singulière mesure? Que le fidèle ne doit avoir rien de commun avec l'iniquité. De même que le dernier supplice était le partage de celui chez lequel du vieux levain aurait été trouvé, de même en sera-t-il pour celui de nous chez qui sera trouvée l'iniquité. Dès lors que le châtiment est grave, quoiqu'il s'agisse simplement d'un acte figuratif, il doit être pour nous beaucoup plus considérable. Si l'on prend un tel soin de jeter hors de la maison du vieux levain, et de rechercher les dégâts opérés par les souris, combien plus devons-nous prendre soin de nos âmes et en chasser toute impure pensée! Autrefois, il en était ainsi chez les Juifs; maintenant, les choses se passent autrement : partout où vous trouverez des Juifs, vous trouverez du levain.

Les azymes règnent au milieu des cités, et l'on doit s'en réjouir plus que du règne de la loi. Puisque la vérité est venue, la figure est désormais inutile. Cette comparaison est donc une confirmation du jugement par lequel l'Apôtre a chassé l'impudique de l'Eglise. Sa présence n'est pas seulement inutile; elle est nuisible, elle est contagieuse pour le corps entier. Lorsque le membre gâté reste caché, on ne voit pas d'où vient l'odeur fétide que l'on sent, on l'attribue à l'Eglise entière. C'est pourquoi Paul presse les fidèles de repousser tout ferment. « Afin que vous soyez une pâte nouvelle, comme étant vous-mêmes des pains azymes. Car le Christ est l'agneau pascal qui a été immolé pour nous. » Il ne dit pas : Qui est mort; mais : « Qui a été immolé. » Ne cherchez donc pas des azymes comme ceux d'autrefois, n'ayant plus l'agneau pascal d'autrefois : ne cherchez pas le ferment d'autrefois, vos azymes n'étant pas ceux d'autrefois. Quand il s'agit de choses sensibles, ce qui est azyme peut devenir pâte levée; la pâte levée ne peut devenir azyme. Dans l'ordre des choses dont s'occupe l'Apôtre, c'est le contraire, bien qu'il ne l'exprime pas. Notez sa prudence : dans cette première épître, il n'ouvre pas au coupable l'espérance du retour; il lui assigne la vie entière pour pénitence, de crainte que l'espérance ne fût un encouragement à la négligence. Il ne dit pas : Livrez-le à Satan, afin que, pénitence une fois faite, il rentre dans le giron de l'Eglise; mais bien : « Afin qu'il soit sauvé au dernier jour. » Il le renvoie à ce jour suprême pour entretenir son repentir; il ne lui découvre pas la grâce qui l'attend après l'expiation. En quoi il imite la conduite du Seigneur : « Encore trois jours, disait le Seigneur, et Ninive sera détruite. » *Jon.*, III, 4. Et il n'ajoutait pas : Cependant, qu'elle fasse pénitence, et elle sera sauvée. De même, Paul n'ajoute pas : Que le coupable expie convenablement sa faute, et nous lui rendrons la charité. Pour le faire rentrer en grâce, il attend qu'il ait accompli sa part d'expiation. Si dès ce moment il lui eût montré cette espérance, il aurait calmé ses craintes. Il se garde bien de le faire, il emploie l'image du levain pour qu'il n'espère même pas le retour, il le renvoie au jour du jugement. « Purifiez-vous du vieux levain... Célébrons cette fête, non avec le vieux levain. » Quand la pénitence sera faite, alors Paul s'empressera de proclamer la grâce.

Prudence de saint Paul.

Pourquoi cette épithète de vieux, appliquée au levain ? Soit parce que telle était notre vie d'autrefois; soit parce que cette vie d'autrefois nous mettait à deux doigts de notre perte, soit parce que le péché est quelque chose de fétide et de repoussant. Ni ce qui est vieux n'est blâmé sans raison, ni ce qui est nouveau, loué sans motif; on tient toujours compte de ce dont il est question. N'est-il pas écrit : « Du vin nouveau, voilà ce qu'est un nouvel ami. Lorsqu'il aura un peu vieilli, alors vous boirez ce vin avec joie? » *Eccli.*, IX, 15. Le sage préfère ici les amitiés anciennes aux amitiés nouvelles. « L'ancien des jours était assis, » lisons-nous ailleurs. *Dan.*, VII, 9. Ici l'antiquité est une figure qui exprime la gloire et la splendeur. En d'autres passages, l'ancienneté sera pour l'Ecriture un signe de blâme. Telle est la variété, tel le mélange des choses, que les mêmes figures servent à marquer le blâme ou l'éloge, suivant le sens dans lequel elles sont employées. Voici des exemples où l'image de l'ancienneté est prise en mauvaise part : « Ils ont vieilli, et ils ont cloché dans leurs voies... J'ai vieilli parmi tous mes ennemis... Hommes vieillis dans le mal! » *Psal.* XVII, 46; VI, 8; *Dan.*, XIII, 52. C'est ainsi que le levain est pris ici en mauvaise part, et ailleurs en bonne part, désignant le royaume du ciel : l'acception est déterminée par la diversité du but qu'on se propose.

5. Ce qui est dit ici du levain me semble tout particulièrement convenir aux prêtres qui laissent une quantité notable de vieux levain dans l'Eglise; qui, veux-je dire, n'en repoussent pas les avares, les ravisseurs du bien d'autrui, tous ceux en un mot qui se rendent coupables de crimes excluant du royaume des cieux. C'est du vieux levain que l'avarice; en quelque lieu, en quelque maison qu'elle tombe, elle la souillera certainement. Quelque légère que soit l'injustice à laquelle vous devez tel ou tel bénéfice, il n'en faut pas davantage pour que la fermentation se déclare dans tout votre bien. Souvent il est arrivé

que de modiques profits, venant d'une source mauvaise, ont annulé le fruit de nombreux travaux honorables et légitimes.

C'est un vice bien hideux que la cupidité. Qu'importe que vous fermiez votre trésor par une clef, par des portes et des verroux : toutes les précautions sont inutiles, si vous laissez dedans la cupidité, larron plus redoutable que tous les autres, et capable de tout vous ravir. — D'où vient, demanderez-vous, que ce sort ne soit pas celui de la plupart des avares? — Ce sera certainement leur sort, encore qu'ils ne le subissent pas dès maintenant. Il sera plus redoutable pour eux, s'ils ne le subissent pas présentement, parce qu'un châtiment terrible sera plus tard leur partage. Et puis, ce qui ne leur arrivera pas pourra bien arriver à leurs héritiers. — Sera-ce bien juste? demanderez-vous. — Oui, ce sera juste. Quiconque reçoit en héritage des richesses dont la source est l'iniquité, s'il n'a pas ravi aux autres leur bien, il le retient contre leur gré, il ne l'ignore pas, et dès lors il mérite le sort dont nous parlions tout à l'heure. Si vous receviez ce qu'un autre aurait volé, vous, le sachant, croiriez-vous avoir fait assez en répondant au propriétaire qui viendrait réclamer son bien, que vous n'êtes pas l'auteur du vol? Certainement non. Si l'on vous accusait, que répondriez-vous? Qu'un autre a commis le vol? Mais vous détenez l'objet volé. Qu'un autre a pris cet objet? Mais c'est vous qui en profitez. C'est une vérité morale qui n'a pas échappé aux législateurs païens; car ils donnent au lésé le droit de poursuivre les personnes chez lesquelles ce qu'on leur a pris a pu être déposé, et non pas seulement les auteurs de l'injustice commise. Si vous connaissez les personnes qui ont été spoliées, rendez-leur ce qui leur appartient, et, comme Rachel, rendez-le leur avec usure; si vous ne les connaissez pas, ne vous croyez pas déchargé pour cela de toute obligation; voici un moyen facile de vous acquitter : donnez tous ces biens aux pauvres, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Il y a des gens qui lèguent ces biens à leurs fils et à leurs descendants; mais de terribles maux sont venus fondre sur ces derniers.

Que parlé-je des maux d'ici-bas? On ne parlera pas comme l'on parle maintenant, en ce jour où les mauvais riches et ceux qu'ils ont dépouillés seront également privés de tout : encore y aura-t-il entre eux une grande différence; et s'ils n'ont pas plus de bien les uns que les autres, il y en aura qui seront chargés des crimes dont ces biens mal acquis auront été l'occasion. Quelle sera notre attitude lorsque, devant ce tribunal effrayant, celui que vous avez maltraité, dépouillé de tous ses biens, comparaîtra vous accusant, vous, que nul alors ne défendra? Que répondrez-vous au souverain Juge? Sur la terre, vous pouvez corrompre le jugement des hommes; vous ne corromprez pas le jugement de Dieu. Même ici-bas, vous ne vous déroberez pas à l'arrêt de la justice : elle le prononce, et Dieu qui n'ignore rien de ce qui se passe, est là pour défendre, même quand il n'est pas appelé, les malheureux opprimés. Par cela seul qu'on est opprimé, fût-on indigne par soi-même de commisération, le vengeur ne fera néanmoins jamais défaut, et Dieu ne restera pas indifférent à ces crimes. — Comment expliquerez-vous alors la prospérité des méchants en ce monde? — Leur prospérité n'est qu'une prospérité passagère. Ecoutez ce que dit le prophète : « Ne portez pas envie aux impies; car, pareils à l'herbe, ils se sècheront promptement. » *Psalm.* XXXVI, 1-2. Qu'advient-il, je vous le demande, après cette vie de l'auteur de l'injustice? Que deviennent ses magnifiques espérances, l'honneur de son nom? Est-ce que tout cela n'est pas évanoui? Est-ce que toutes ces choses ne sont pas un songe et une ombre vaine? Il n'en sera pas autrement, et du riche qui est aujourd'hui plein de vie, et de ceux qui viendront après lui. Bien différentes sont les espérances des saints : ainsi vous ne pouvez pas dire qu'elles soient ombre vaine, rêve et chimère. Voulez-vous une preuve de ce que nous disons? Jetez un coup d'œil sur ce fabricant de tentes, ce cilicien dont nous ignorons même le père. — Mais comment s'élever à la hauteur de Paul? — Voulez-vous bien être comme lui : est-ce là votre sincère désir? — Assurément, répondez-vous. — Alors entrez dans la voie où ses compagnons et lui ont marché.

Vie admirable de saint Paul.



Quelle voie a-t-il donc suivie? La voie de « la faim et de la soif, » vous dit-on d'une part. II *Cor.*, XI, 27. De l'autre, vous entendez ces paroles : « Je n'ai ni or, ni argent. » *Act.*, III, 6. Les apôtres, vous le voyez, n'avaient rien, et nonobstant ils possédaient tout.

6. Quelle belle parole! Quel sort heureux et fortuné! Les mondains sont fiers de pouvoir dire : J'ai tant et tant de talents d'or; j'ai d'immenses domaines; j'ai des maisons et des troupeaux d'esclaves. Pierre est heureux de déclarer qu'il n'a rien de tout cela; loin de dissimuler sa pauvreté, comme font les insensés, loin d'en rougir, il s'en glorifie hautement. Et maintenant, viennent ces hommes qui ajoutent les usures aux usures, qui cherchent à dépouiller leur prochain, quel qu'il soit, et qui n'en ont jamais assez! Vous avez entendu les paroles de Pierre : elles vous montrent dans la pauvreté la source des véritables richesses; il ne possède rien, et il surpasse en ressources les monarques ceints du diadème. L'indigence absolue de Pierre ne l'empêchait pas de ressusciter les morts, de rendre le mouvement aux paralytiques, de chasser les démons, de conférer des biens que les grands revêtus de la pourpre, que des rois disposant de nombreuses et puissantes armées, n'ont jamais pu conférer. Ce langage est celui d'hommes qui maintenant sont en possession des cieux et qui en occupent le faîte. Voilà comment celui qui n'a rien peut jouir de tous les biens, celui qui ne possède rien possédera les biens de tous les autres. Mais, si nous commençons par vouloir posséder les biens de tous nos semblables, nous serons privés de tous les biens sans exception. Ce que je dis vous semble inexplicable; et rien n'est plus facile à comprendre.

Comment, demanderez-vous, celui qui ne possède rien, possède-t-il les biens de tout le monde? Cela n'est-il pas plutôt vrai de celui qui a dans ses mains les biens du prochain? — N'en croyez rien : c'est le contraire qui est la vérité. Celui qui n'a rien, commande à tous les hommes, comme faisaient les apôtres. Il n'était pas sur la terre de maison qui ne fût ouverte à ces derniers; ceux qui les accueillaient s'estimaient heureux de leur donner l'hospitalité; car les apôtres venaient chez eux comme chez des amis et des proches. Ils descendent chez la marchande de pourpre, et tout ce que possède cette femme est mis à leur service : ils vont chez le gardien de la prison, et il leur ouvre la prison entière. Ainsi dans une infinité d'autres cas. Voilà comment n'ayant rien, ils possédaient tout. Ils ne se reconnaissaient les maîtres de rien, et c'est pour cela que tout était à leur disposition. Celui qui estime tous les biens communs, usera non-seulement de ce qui lui appartient, mais encore de ce qui appartient aux autres, comme si cela lui appartenait. Celui qui s'isole et se renferme dans ce qu'il possède, n'aura même pas la jouissance de ses propres biens. Il est facile de s'en convaincre. Le fidèle qui ne possède rien, ni maison, ni table, ni vêtement superflu, le fidèle qui pour le Seigneur renonce à tout, jouira de ce qui appartient aux autres, comme si cela lui appartenait, et il recevra de toute part ce qu'il désirera : de la sorte, quoiqu'il ne possède rien, les biens de tout le monde sont néanmoins à sa disposition. Celui au contraire qui garde quelque chose, n'en demeurera pas le maître. On ne donnera pas à qui possède; en sorte que les biens de ce dernier seront moins sa propriété que la proie des voleurs, des larrons, des pillards, de la mauvaise foi et de la mauvaise fortune. Paul a parcouru le monde entier, sans rien emporter avec lui, sans amis, sans familiers; car dès le commencement, tous étaient ses ennemis : et, dès qu'il était entré quelque part, tous les cœurs lui étaient acquis. Ananie et Sapphire se préoccupent de retenir une partie de ce qu'ils possédaient, et ces biens leur seront arrachés avec la vie. Si vous voulez donc jouir des biens de tous comme de vos biens à vous, renoncez à ce que vous possédez.

Je ne sais comment j'en suis venu à vous tenir cet étrange langage, moi qui m'adresse à des hommes si éloignés même de donner une légère partie de ce qu'ils ont. Que les parfaits soient seuls à s'appliquer nos paroles. Quant aux imparfaits, voici ce que nous leur dirons : Donnez de ce qui vous appartient aux indigents, enrichissez-vous de cette manière : « Qui

donne aux pauvres prête à Dieu. » *Prov.*, XIX, 17. Si vous êtes empressés, si vous ne voulez point attendre le moment du retour, songez à ce qui se passe chez les hommes qui prêtent à intérêts : ces derniers n'ont point hâte de toucher leur argent ; ils désirent que le capital reste le plus longtemps possible entre les mains du débiteur qui l'a pris à intérêt, pourvu que le capital soit garanti, et le débiteur solvable. Faites de même dans le cas présent : laissez votre argent entre les mains de Dieu, afin qu'il vous rende davantage. N'exigez pas le tout dès cette vie : que vous restera-t-il dans l'autre, si vous prenez tout dès ici-bas ? C'est parce que la vie présente est sans consistance, que Dieu vous garde vos trésors pour l'autre vie ; quoique dès celle-ci nous éprouvions déjà sa libéralité : « Cherchez le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Que nos yeux néanmoins se fixent de préférence sur la vie céleste ; n'exigeons pas tout ce qui peut nous revenir, ne diminuons pas notre récompense, attendons le temps propice. L'intérêt qui nous est réservé n'est pas un intérêt ordinaire ; c'est un intérêt digne de Dieu. Multiplions-le, accumulons-le autant qu'il dépendra de nous, afin de jouir des biens présents, et, au sortir de la vie, des biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« Je vous ai écrit dans ma lettre : N'ayez point de commerce avec les impudiques ; non certes avec les impudiques de ce monde, avec les avares, les ravisseurs du bien d'autrui, les adorateurs des idoles : autrement, il vous faudrait sortir de ce monde. Je vous écrivais de n'avoir pas de commerce pareil, afin que, si l'un de vos frères est impudique, ou avare, ou livré à l'idolâtrie, à l'intempérance, à la médisance, à l'injustice, vous ne preniez même pas de nourriture avec lui. »

1. L'Apôtre venait de dire aux Corinthiens : « Et vous n'avez pas plutôt pleuré pour que l'auteur d'un crime semblable fût retranché du milieu de vous ! » « Purifiez-vous du vieux levain. » D'où, selon toute apparence, les fidèles concluaient qu'il fallait s'abstenir de tout rapport avec quelque impudique que ce fût. Si la contagion du crime s'étend à ceux qui ne l'ont pas commis, il est nécessaire que nous nous tenions éloignés des païens : si nous ne devons avoir aucun ménagement pour l'un des nôtres, à cause du dommage dont il peut être le principe, nous devons en avoir encore moins pour des étrangers. La conséquence immédiate de ce raisonnement était qu'il fallait briser avec les personnes qui vivaient dans l'impureté. L'application de cette règle étant extrêmement malaisée, on ne s'y fût pas soumis de bon gré. C'est pourquoi Paul s'explique et ajoute : « Je vous ai écrit de n'avoir pas de commerce avec les impudiques ; non certes avec les impudiques de ce monde. » Le mot, « certes, » marque l'absence de tout doute sur ce point. Ce n'est point en vue de leur imperfection qu'il s'abstient de leur imposer cette rupture. Ils ne doivent même pas la regarder comme un degré de perfection véritable ; car cette mesure, le voudrait-on, serait inexécutable, et il nous faudrait aller vivre dans un autre univers, comme l'observe l'Apôtre : « Autrement, il vous faudrait sortir de ce monde. » Avec quel soin il évite de les surcharger ! comme il considère dans quelle mesure une loi est non-seulement juste et vraie, mais encore applicable ! Serait-il donc possible qu'un homme ayant femme et enfants, engagé dans les fonctions publiques, ayant un métier ou suivant la carrière des armes, rompît avec tous ceux d'entre les Gentils si nombreux qui n'observeront pas les lois de la chasteté ? « Je vous écrivais, afin que, si un de vos frères était tel, vous ne prissiez même pas avec lui de nourriture. » Il joint aux impudiques tous ceux qui vivaient dans l'iniquité. Vous demanderez comment un fidèle pouvait devenir coupable d'idolâtrie ? Ainsi en fut-il des Samaritains, qui suivaient néanmoins en partie la religion véritable. Du reste, l'Apôtre prépare de cette façon la question des viandes offertes aux idoles, qu'il se propose de traiter peu après. « S'il est avare. » Il devait pareillement flétrir l'avarice.

« Pourquoi, dit-il plus bas, ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? Pourquoi ne pas renoncer à votre bien? Mais non, c'est vous-mêmes qui faites tort aux autres, et qui leur prenez leur bien. » I *Cor.*, VI, 7-8. « S'il est adonné à l'intempérance. » C'est encore un vice qu'il doit prendre à partie. « L'un souffre la faim, dira-t-il bientôt, tandis que l'autre est pris de vin. Au ventre la nourriture, car il est fait pour la recevoir. » *Ibid.*, XI, 21; VI, 13. « S'il est adonné à la médisance ou à la rapine. » Ces derniers ont été déjà gourmandés.

Après cela vient la raison pour laquelle il n'est point interdit d'entrer en rapport avec les idolâtres. Non-seulement le contraire ne serait pas possible, mais ce serait même inutile. « Qu'ai-je à faire de juger ceux du dehors? » Sous le nom de ceux du dehors, il désigne les Gentils, qu'il oppose ainsi à ceux du dedans, qui sont les chrétiens. C'est ainsi qu'il disait ailleurs : « Il faut que ceux du dehors nous rendent bon témoignage. » II *Tim.*, III, 7. Dans l'Epître aux Thessaloniciens, la même pensée est exprimée en ces termes : « N'ayez point de rapports avec lui, afin qu'il soit couvert de confusion; cependant ne le traitez pas en ennemi, mais avertissez-le comme un frère. » II *Thessal.*, III, 14-15. La raison n'en est point ici indiquée. Pourquoi? Parce que dans un cas il voulait adoucir la peine des fidèles, et qu'il ne le voulait pas dans l'autre. La gravité des fautes reprochées dans ces deux circonstances était bien différente; il s'agit dans un cas de paresse, dans l'autre, d'impureté et d'autres vices également odieux. Il n'est donc pas défendu, ni d'avoir avec des Gentils des relations, ni de prendre avec eux de la nourriture, toujours pour la même raison. Ainsi faisons-nous nous-mêmes : pour nos enfants et nos frères, nous prenons de grandes précautions, tandis que nous restons indifférents à ce qui regarde les étrangers. Est-ce à dire que Paul ne s'intéressait en aucune façon à ceux du dehors? Il s'y intéressait, et vivement; mais, pour leur imposer des lois, il attendait qu'ils eussent écouté sa doctrine, qu'ils se fussent soumis aux enseignements du Christ : tant qu'ils en étaient éloignés, il eût été puéril de prétendre les astreindre aux préceptes d'un législateur qu'ils ne connaissaient même pas. « N'est-ce pas à vous de juger ceux du dedans? Quant à ceux du dehors, Dieu les jugera. » Quoiqu'il ait dit : « Qu'ai-je à faire de juger ceux du dehors? il ne faudrait pas croire qu'il les déclare exempts de toute juridiction; il les renvoie devant un tribunal beaucoup plus redoutable. Ainsi, tandis qu'il effraie les uns, il console les autres en leur montrant qu'une peine passagère les doit arracher à une peine éternelle. « Si nous sommes maintenant jugés et châtiés, c'est pour n'être pas condamnés avec le monde. » I *Cor.*, XI, 32. « Otez le méchant du milieu de vous. » *Deut.*, XVII, 7.

2. Dans ces dernières paroles, l'Apôtre rappelle un texte de l'ancienne loi. De la sorte, tout en établissant l'immensité du bien que leur procurera l'éloignement de ce mal contagieux, il établit de plus que ce n'est pas là une mesure nouvelle, que dès longtemps le législateur avait ordonné de retrancher les méchants de la société; mesure dont l'application, autrefois plus dure, se fait actuellement avec beaucoup plus de ménagement. On aurait raison de demander pourquoi dans l'ancienne loi, le coupable était puni par la lapidation; on n'a pas ce droit ici, puisque le coupable n'est convié qu'à faire pénitence. Pourquoi cette différence? Pour deux raisons : en premier lieu, parce que les chrétiens étaient appelés à livrer de plus redoutables combats, et qu'ainsi un plus grand courage, une plus grande énergie leur étaient nécessaires; en second lieu, et cette raison avait encore plus de portée, parce que l'absence de châtiment facilitait leur repentir et par suite leur amendement, tandis que les Juifs n'en seraient devenus que plus prévaricateurs. Malgré les châtiments nombreux dont ces derniers avaient été les témoins, ils n'en persévéraient pas moins dans les mêmes fautes : que n'eussent-ils pas fait, s'ils eussent vu ces fautes impunies? Voilà pour quelles raisons dans un cas les adultères et les homicides sont punis de mort, et dans l'autre ils se dérobent au châtiment par la pénitence. Au surplus, le Nouveau Testament vous offrira des châtiments beaucoup plus frappants que

ceux de l'Ancien encore, afin que vous remarquiez bien les rapports étroits de ces deux alliances conclues par le même législateur : dans l'une et dans l'autre le châtiment suit la faute, tantôt de loin, tantôt de près; dans l'une et dans l'autre le repentir a toujours satisfait le Seigneur. David, dans l'Ancien Testament se rend coupable de meurtre et d'adultère, et le repentir obtient son pardon. Sous le Nouveau, Ananie retient une partie du prix de son champ, et il est frappé de mort ainsi que sa femme. Si des exemples de ce genre sont plus nombreux dans l'ancienne loi, et les exemples du genre opposé plus nombreux dans la nouvelle, cela tient à la différence des deux lois elles-mêmes.

« Et il se trouve parmi vous quelqu'un d'assez inconsidéré pour appeler un frère, avec lequel il est en différend, devant le tribunal des infidèles et non devant le tribunal des saints? » L'Apôtre signale ici des abus dont tout le monde semblait tomber d'accord. Plus haut il avait dit : « On entend parler de tous les côtés; » présentement : « Et il se trouve parmi vous. » Dès le premier mot l'indignation qu'il éprouve se manifeste, il flétrit ce qu'il y a d'inique et d'effronté dans cette conduite. Pourquoi vient-il à parler de la cupidité? pourquoi déclare-t-il qu'il ne faut pas recourir aux tribunaux des païens? C'est l'usage qu'il suit toujours de porter remède aux abus qu'il rencontre incidemment sur son chemin. Ainsi, par exemple, la question des repas ordinaires le mène à traiter la question des saints mystères. De même, ayant ici fait allusion à l'avarice, le zèle ardent qu'il ressent pour l'extirpation du péché, ne lui permet pas de ne pas s'écarter de sa voie première; il porte remède au péché dont il vient de parler occasionnellement, et il reprend après le sujet proposé. Prêtons donc l'oreille à ce qu'il dit dans le cas actuel : « Et il se trouve parmi vous quelqu'un d'assez inconsidéré pour appeler un frère, avec lequel il est en différend, devant le tribunal des infidèles et non devant le tribunal des saints? » Les mots qu'il emploie sont une révélation, une exhortation et une accusation suffisantes. Tout d'abord il n'avait pas condamné les différends judiciaires qui surgissaient entre fidèles, quand diverses considérations ont jeté la terreur dans les âmes, alors il condamne formellement tout différend pareil. Si vous deviez à la rigueur aller devant un tribunal, ce n'était pas devant un tribunal d'infidèles qu'il vous fallait comparaître; mais vous ne deviez en aucune sorte accepter de jugement.

Cette conclusion, Paul ne la formule que plus tard; pour le moment, il se borne à blâmer énergiquement les recours aux tribunaux du dehors. N'est-il pas souverainement insensé de prendre un ennemi pour arbitre, quand vous n'êtes en désaccord qu'avec un ami? Et vous n'êtes pas couverts de confusion et de honte en voyant un gentil juger un chrétien? Il ne faut pas soumettre aux Gentils vos affaires privées, encore moins vos affaires d'un ordre plus élevé. Examinons cependant les termes dont use l'Apôtre. Il ne dit pas au tribunal des infidèles, mais « des injustes; » terme bien propre à obtenir ce qu'il se proposait, à savoir de détourner de tribunaux pareils et d'en éloigner les chrétiens. Comme il s'agissait de jugement; comme les personnes en procès ne demandent rien tant que le respect et le souci de la justice chez leurs juges, Paul détourne les Corinthiens de cet abus, en leur tenant à peu près ce langage : Où allez-vous, ô hommes, que faites-vous donc? ne comprenez-vous pas que vous vous exposez au contraire de ce que vous souhaitez? et c'est à des hommes injustes que vous allez demander que justice vous soit faite! Leur déclarer qu'il ne fallait d'aucune sorte de procès, eût paru peut-être dur; aussi n'en est-il pas immédiatement question. L'Apôtre se contente de désigner des juges plus convenables, et de conduire les parties des tribunaux du dehors au tribunal de l'Eglise. Mais ne leur semblera-t-il pas devoir rougir d'être jugés par des juges à eux; juges peu capables, à la rigueur, d'apprécier les différends et ne possédant pas les connaissances et la science du droit comme les juges païens, étant sortis pour la plupart de rangs obscurs et sans instruction? Pour détruire cette appréhension, Paul leur donne le nom de saints. Mais il ne constatait par là que la pureté de leur vie, et non leur aptitude à juger. C'est pour cela qu'il ajoute, comme

témoignage à l'appui de leur aptitude : « Ne savez-vous donc pas que les saints jugeront le monde ? »

3. Vous devez un jour juger les gentils, et vous oseriez accepter aujourd'hui leur arbitrage ! Les fidèles jugeront, non en ce sens qu'ils demanderont aux hommes du haut du tribunal compte de leurs actes, mais en ce sens qu'ils porteront contre eux la sentence de condamnation. C'est ce qui résulte des paroles suivantes : « Si le monde est jugé en vous, seriez-vous donc indignes de prononcer sur des causes de légère importance ? » Il n'y a pas par vous, mais « en vous. » Ainsi en est-il des paroles du Sauveur : « La reine du midi se lèvera et condamnera la génération que voici... Les habitants de Ninive se lèveront et condamneront la génération que voici. » *Matth.*, XII, 43-41. Lorsqu'à leur incrédulité sera opposée notre foi, comme ils auront joui du même soleil et de la même lumière que nous, ils n'auront pas le droit de prétexter leur ignorance, et notre conduite est précisément ce qui les condamnera sans retour. Les jugements de ce genre seront nombreux en ce jour redoutable. Observez que l'Apôtre ne s'adresse ici à personne en particulier ; c'est à tous en général qu'il fait entendre ce langage : « Et si le monde est jugé en vous, seriez-vous donc indignes de prononcer sur des causes d'une légère importance ? » Il y a là de quoi vous couvrir de honte et vous déshonorer. Apparemment que les chrétiens rougissaient d'être jugés par ceux du dedans ; c'est du contraire qu'ils auraient dû rougir, à savoir de se soumettre à la sentence de ceux du dehors. Les jugements des premiers étaient ici sans importance, non ceux des seconds. « Ignorez-vous que nous jugerons les anges eux-mêmes ; à plus forte raison les choses de ce monde ? » Certaines personnes croient qu'il est ici question des prêtres ; c'est une erreur ; il ne s'agit que des démons. S'il se fût agi des prêtres coupables, l'Apôtre les eût compris dans ces paroles : « En vous le monde est jugé ; » car c'est l'usage de l'Ecriture de désigner les méchants sous le terme générique du monde ; à coup sûr, Paul ne serait pas revenu sur cette idée, même sous le prétexte de l'exprimer avec une plus grande force. Il parle ici des anges dont parlait le Christ, quand il disait : « Allez au feu qui a été préparé au diable et à ses anges. » *Matth.*, XXV, 41. Il parle des anges dont il parlait lui-même quand il disait : « Les anges sont transformés en ministres de la justice. » II *Cor.*, XI, 15. Ces êtres incorporels s'étant rabaissés au-dessous des hommes revêtus de chair, ils n'en seront que plus sévèrement châtiés. Si l'on persistait à soutenir qu'il est question des prêtres, nous demanderions de quels prêtres l'on prétend parler. Certainement, des prêtres qui vivaient d'une manière séculière. Alors, qu'on nous explique ce langage de l'Apôtre : « Nous jugerons les anges ; combien plus les choses du siècle ! » N'y a-t-il pas indiqué ici une différence radicale entre les choses et les anges ? C'est, d'ailleurs, très-exact, les anges, par suite de leur nature, n'ayant aucunement besoin des choses de ce monde.

« Si vous avez des différends sur les choses de ce monde, prenez pour juges de ces différends les moindres personnes qui sont dans l'Eglise. » L'Apôtre vient nous apprendre que nous ne devons jamais, de quoi qu'il s'agisse, recourir à ceux du dehors ; c'est pourquoi, tout en paraissant soulever une difficulté, il la résout préalablement. Telle est, en effet, sa pensée : On dira peut-être qu'il n'y a parmi vous personne qui soit capable, par ses connaissances et son autorité, de juger en ces causes ; on dira que l'on ne saurait compter sur personne. Que cela ne vous arrête pas. N'y eût-il aucun sage parmi vous, rapportez-vous-en aux plus petits des fidèles. « Je le dis pour que vous en rougissiez. » Il signale ce qu'il y a de peu honorable dans cette objection, et il la déclare au-dessous de tout sérieux examen. « Ainsi donc, poursuit-il, il n'y a pas parmi vous un seul homme sage ? » Et vous en seriez à cet embarras ! et vous compteriez dans vos rangs un si petit nombre d'hommes intelligents ! Ce qu'il ajoute est encore plus piquant. « Il n'y a donc pas un seul homme parmi vous qui puisse être juge entre ses frères ? » Dès qu'un frère est en désaccord avec un frère, il ne faut à l'arbitre ni une grande sagesse, ni une grande habileté ; les sentiments d'affection et

les liens qui l'unissent à ceux dont il est le juge lui suffisent ordinairement pour trancher tout différend. « Et l'on voit un frère plaider contre un frère, et cela devant les infidèles! » Dès le principe, l'Apôtre flétrissait le caractère des juges invoqués en les qualifiant de juges iniques; ici, pour que les chrétiens en rougissent, il les appelle infidèles; car il est souverainement honteux qu'un prêtre ne puisse pas conclure la réconciliation entre des frères, et qu'il faille recourir à des étrangers. Aussi, quand Paul parlait de recourir à ceux d'entre les fidèles qui étaient méprisables, c'était moins pour les engager à choisir des juges en cette qualité que pour leur infliger un blâme très-vif.

Qu'il faille toujours s'en rapporter à des hommes capables de discernement, il l'indique assez bien en disant: « Ainsi donc, vous n'avez même pas parmi vous un seul homme sage? » Même dans cette hypothèse, poursuit-il, afin de leur fermer la bouche sans retour : supposez que vous n'ayez pas un seul homme sage, il vaudrait encore mieux vous en rapporter à vos frères peu sensés qu'à ceux du dehors. Une discussion éclate-t-elle dans une famille, on se garderait bien d'appeler des étrangers et l'on serait confus de voir ces discussions intérieures portées à la connaissance du public; et, quand il s'agit de l'Eglise, trésor des plus sacrés mystères, on se hâterait de tout divulguer? Mais c'est intolérable. « Un frère plaide contre son frère, et cela devant des infidèles. » Double tort, de plaider, et de plaider devant les infidèles. Si c'est un tort de plaider contre un frère, ne serat-on pas inexcusable d'aller en outre porter devant les infidèles ce différend? « C'est déjà certainement un péché pour vous, que d'avoir des procès les uns contre les autres. » Voyez-vous avec quelle réserve il s'exprime; avec quel à-propos il agit? Je ne vous dis pas que celui-ci cause un préjudice, que celui-là le subit, par cela seul que vous êtes en procès; je vous désavoue également, et le tort de l'un n'est pas moindre que le tort de l'autre.

4. Quant à savoir si le droit est ou non de votre côté dans ce procès, c'est une autre question. Ne venez donc pas me dire : « Un tel m'a lésé en ceci; dès lors que vous avez recours aux tribunaux, je vous condamne formellement. Vous avez tort de ne pas supporter l'injure qui vous est faite, quoiqu'il soit encore beaucoup plus coupable celui qui blesse à votre égard les règles de la justice. « Pourquoi ne pas souffrir plutôt l'injure qui vous est faite; pourquoi ne pas subir le tort qui vous est causé? Et c'est vous précisément qui causez le tort, et qui le causez à vos frères. » Double faute, que dis-je? triple et quadruple faute : en premier lieu, ne pas se résigner à supporter l'injure qu'on reçoit; en second lieu, être l'auteur de l'injure; en troisième lieu, s'en rapporter à la décision de juges iniques; en quatrième lieu, agir ainsi entre frères. Autres sont les péchés lorsqu'ils sont commis contre des personnes étrangères, autres lorsqu'ils sont commis contre nos propres membres; en ce dernier cas la malice est plus considérable : dans le premier on foule aux pieds les droits de la nature, dans le second on méconnait des liens encore plus sacrés.

Ces diverses raisons générales, aussi bien que la perspective de la récompense à venir, mises en œuvre pour couvrir les Corinthiens de confusion, Paul prend en terminant le ton de la menace; il s'exprime avec une vivacité dont il n'avait pas jusqu'ici fait usage : « Ne savez-vous donc pas que les injustes ne posséderont pas le royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les intempérants, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu. » — Que dites-vous, ô grand Apôtre? Vous allez, au sujet des hommes attachés aux biens de ce monde, faire passer devant nos yeux cette tourbe de criminels? — Pourquoi non? répond-il; je ne mêle rien et je procède toujours avec ordre. De même que, à propos des fornicateurs, il a parlé de tous les artisans du mal; de même ici la question de l'avarice l'amène à flétrir tous les vices, à stigmatiser les hommes qui se sont rendus coupables des uns ou des autres. On se soumet plus aisément aux reproches qu'on sait avoir mérités; lorsque les

peines proclamées sont en même temps réservées aux autres coupables, on n'éprouve alors aucune répugnance à reconnaître ses propres erreurs. Au surplus, en prenant ce ton de menace, Paul ne prétend pas que les fidèles de Corinthe soient adonnés à ces vices, il ne les en blâme pas; mesure très-propre à retenir l'auditeur, à le fixer, que de ne pas s'adresser à lui directement, de s'exprimer d'une manière générale, tout en le frappant secrètement à l'endroit vulnérable de la conscience. « Ne vous y trompez pas. » Allusion aux fidèles qui tenaient le langage que bien des gens tiennent encore aujourd'hui : Dieu est bon, il est miséricordieux, il ne punira pas le péché; n'ayons point de crainte, jamais il ne voudra nous frapper.

Contre ceux qui s'autorisent de la bonté de Dieu pour pécher.

« Ne vous y trompez pas, » s'écrie l'Apôtre. Grave est cette erreur, redoutable cette illusion : vous compteriez sur le bien, et vous ne recueilleriez que le mal, en attribuant de la sorte à Dieu ce dont vous ne croiriez pas un homme capable. Aussi le prophète disait-il, en la personne du Seigneur : « Vous avez cru contre toute raison que je serai semblable à vous. Je vous condamnerai et je dresserai devant votre face toutes vos iniquités. » *Psalm.* XLIX, 21. C'est le langage que tient Paul dans ces termes : « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, » il commence par ceux dont le crime a été plus haut condamné, « ni les adultères, ni les impudiques, ni les intempérants, ni les médisants ne seront les héritiers du royaume de Dieu. » On a trouvé ce langage de l'Apôtre bien sévère, parce qu'il condamne ensemble les intempérants et les médisants avec les adultères, les efféminés et les abominables. Les fautes étant différentes, d'où vient, demande-t-on, que le châtiment est le même? Que répondre? Que l'intempérance et la médisance ne sont pas des fautes légères : le Christ déclare digne de la géhenne celui qui traite son frère de fou. Souvent la mort a été le châtiment de ces péchés. L'intempérance a plus d'une fois précipité les Juifs dans de graves désordres. D'ailleurs, il est ici question, non du supplice, mais de l'exclusion du royaume des cieux. Or, il est certain que ces divers péchés nous en excluront tous également. Seront-ils différemment punis dans la géhenne, c'est une question que nous n'avons pas présentement à examiner.

« Vous avez, quelques-uns du moins, été tout cela; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés. » Pour les confondre davantage, il leur parle comme il suit : « Songez donc à l'abîme de maux d'où le Seigneur vous a tirés, à la miséricorde qu'il vous a si généreusement témoignée. Il ne lui a pas suffi de vous délivrer, sa bienfaisance est encore allée beaucoup plus loin, il vous a purifiés. Est-ce tout encore? Non certes; il vous a sanctifiés. Ce n'est pas encore tout; il vous a justifiés. C'était déjà un grand bienfait de sa part que de vous délivrer du péché; que penser, après les bienfaits sans nombre dont il vous a comblés? Tout cela, il l'a fait « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; » non point par celui-ci ou par celui-là, mais « par l'Esprit de notre Dieu. » C'est pourquoi, mes bien-aimés, au souvenir de pareils bienfaits, demeurons dans les bornes d'une vie de tempérance, éloignons-nous de tout ce qui appartient au monde, des tribunaux dressés par les Gentils, et n'abdiquons pas la dignité que nous avons reçue de Dieu. Ne serait-il pas vraiment honteux que vous fussiez plaider votre cause devant un tribunal qu'un Gentil présiderait?

5. Et si l'un des nôtres prononce un jugement contraire à la justice? — Pourquoi le ferait-il, je vous le demande? D'après quelles lois le gentil juge-t-il? d'après quelles lois le chrétien? N'est-il pas manifeste que le Gentil juge d'après les lois humaines et le chrétien d'après la loi de Dieu? Or, la justice n'est-elle pas plutôt le caractère de la loi qui nous a été envoyée du ciel? En outre, bien des raisons devraient nous inspirer de la défiance à l'endroit des tribunaux profanes : l'éloquence des avocats, la corruption des magistrats, et une foule d'autres circonstances peu favorables à la justice; tandis que chez nous il n'y a rien de pareil. Vous me direz que vous avez peut-être quelque grand pour adversaire. Raison de plus pour ne pas sortir du cercle tracé : devant les tribunaux profanes, vous seriez sûrement condamné. —

Mais que faire s'il ne veut pas de ce jugement ; si dédaignant un arbitrage de cette nature, il me traîne malgré moi devant les tribunaux païens ? — Il vous faut alors accepter de votre plein gré ce que vous seriez contraint de subir, et vous refuser à le suivre afin de ne pas perdre votre récompense. « Si quelqu'un veut plaider contre vous et prendre votre tunique, abandonnez-lui aussi votre manteau. Mettez-vous d'accord avec votre adversaire tant que vous êtes en chemin avec lui. » *Matth.*, v, 40-25. Mais pourquoi invoquer les paroles du Sauveur? Est-ce que les avocats qui plaident devant les tribunaux ne répètent pas souvent qu'il vaut infiniment mieux s'arranger à l'amiable? Mais, hélas! il y a l'argent, il y a cette passion insensée de l'argent qui sème partout la confusion et le désordre; il y a l'argent, en comparaison duquel, pour bien des gens, le reste n'est que fable et bagatelle. Après tout, que les hommes épris des choses de ce monde recourent aux tribunaux et aillent y plaider, je n'en suis pas surpris; mais qu'un grand nombre de ceux qui ont renoncé à toutes ces choses en agissent de même, c'est une conduite absolument inexcusable. Si vous désirez savoir à quel point vous devriez être étrangers aux procès et aux tribunaux, suivant les prescriptions de l'Ecriture, et connaître la qualité des personnes pour lesquelles les lois ont été faites, écoutez ce que disait Paul : « La loi n'a pas été établie pour les justes, mais pour les injustes et les récalcitrants. » I *Tim.*, I, 9. S'il parle en ces termes de la loi de Moïse, cela s'applique avec beaucoup plus de raison aux lois profanes.

Donc, si vous lésez le prochain, c'est une preuve que vous n'êtes pas du nombre des justes ; si, lésé vous-même, vous supportez l'injure avec patience, vous vous rangez parmi les justes et vous n'avez plus besoin des tribunaux extérieurs. — Comment, demanderez-vous, pourrai-je supporter les injures dont je serai victime ? — Mais le Christ n'exige-t-il pas encore de vous davantage? Non-seulement vous devez, pour exécuter sa volonté, supporter l'injure qui vous est faite, mais encore pardonner à l'auteur de l'injure et lui témoigner une patience et une générosité supérieures à sa méchanceté. Le divin Maître ne se borne pas à vous dire d'abandonner votre tunique à celui qui entre en discussion avec vous pour vous enlever cette tunique, il vous dit en outre de lui abandonner votre manteau. Triomphez de votre ennemi à force de patience, non à force de vengeance ; alors vous remporterez une magnifique et splendide victoire. Aussi Paul disait-il : « C'est déjà certainement pour vous un mal que d'avoir des procès les uns avec les autres. Pourquoi ne pas souffrir plutôt le tort qui vous est fait? » Il n'est pas difficile de montrer que la victime résignée de l'injure souffre moins que celui dont l'impatience s'est emparée. Ce dernier aura beau traîner son adversaire devant les tribunaux, obtenir gain de cause, il est par cela même vaincu; toujours est-il qu'il a souffert ce qu'il ne voulait pas souffrir, et que son adversaire l'a contraint à subir ses procédés et à recourir à la justice. Peu importe que vous ayez triomphé, que vous ayez recouvré votre argent, il n'en est pas moins vrai que vous avez été frappé, quand vous ne le vouliez pas, et que vous avez dû courir la fortune d'un procès. Si, au contraire, vous supportez patiemment l'iniquité, quoique vous subissiez une perte d'argent, vous demeurez vainqueur, et nul ne vous ravira la couronne que vous avez méritée par votre admirable philosophie ; votre adversaire n'a pas eu la satisfaction de vous arracher ce que vous ne vouliez pas lui donner.

Telle est la vérité; car enfin, dites-le moi, qui des deux a été vainqueur, du démon jaloux de Job, ou de Job réduit à s'asseoir sur un fumier? qui a triomphé, celui qui a été dépouillé de tous ses biens, ou celui qui l'en a dépouillé? Manifestement, ce n'est pas le spoliateur. Quel est celui dont nous admirons le triomphe, Job victime, ou le diable persécuteur? sans nul doute, c'est Job. Pourtant il n'a pu conserver ni sa fortune, ni ses enfants. Et que parlé-je de sa fortune et de ses enfants? il ne put même pas conserver la santé corporelle. N'importe; il perdit tout, et il demeura vainqueur. Il ne conserva pas son argent; mais il conserva intact le trésor de sa piété. — Il ne put venir en aide à

ses enfants, que la mort avait frappés. — Qu'en concluez-vous? Ce malheur ne fit qu'ajouter à la gloire de ses enfants; tandis que lui-même n'en devenait que plus redoutable à son ennemi. Et vraiment, s'il n'eût pas été en butte à la haine et aux persécutions du diable, il n'eût pas remporté cette victoire sans précédent. Jamais Dieu ne nous eût imposé l'obligation de subir l'injure, si c'eût été un mal : Dieu n'ordonne jamais le mal. Il est le Dieu de gloire, et jamais il n'eût consenti à nous faire dévorer, avec un préjudice réel, le ridicule et la honte; il nous en eût plutôt préservés. Tels sont les desseins pour lesquels il nous prescrit de supporter le mal; il veut nous éloigner des choses de cette vie, et nous apprendre où se trouvent la gloire et la honte, le dommage et le profit véritables.

6. Mais il est pénible d'être lésé, d'être injurié. — Vous vous trompez, ô homme, vous vous trompez. Jusques à quand ne songerez-vous qu'aux biens présents? Encore une fois, si c'était un mal, Dieu ne vous l'eût pas imposé. Examinons donc les choses de près : l'auteur de l'injustice s'en va sans doute avec un peu plus d'argent, mais aussi avec une mauvaise conscience. La victime de l'injustice est privée d'une partie de ses possessions; mais en retour elle a le droit de se confier en Dieu, trésor infiniment au-dessus de toute sorte de trésors. Puisque ces vérités nous sont connues, pratiquons de notre pleine volonté la philosophie, n'agissons pas à la façon des insensés qui ne s'estiment plus lésés dès lors que l'injustice est sanctionnée par un tribunal. C'est beaucoup plus vrai du contraire; alors nous éprouvons un grave dommage, quand nous subissons malgré nous la nécessité du détachement et quand nous sommes vaincus sur ce point. Quel avantage les hommes qui ont perdu leur procès, retirent-ils de la nécessité à laquelle ils sont réduits? Aucun; précisément parce qu'il y a pour eux nécessité. De quel côté y aura-t-il donc une victoire éclatante? De votre côté, lorsque vous serez au-dessus de toutes ces misères, lorsque vous n'aurez recours à aucun procès. — Que prétendez-vous? On me dépouille de tous mes biens, et vous me commandez le silence! On commet à mon égard de criantes injustices, et vous m'engagez à les supporter avec générosité! mais est-ce bien possible? — Oui; ce sera même facile, à la condition que vos regards se tournent du côté du ciel, qu'ils contemplent la beauté de ce séjour où Dieu vous doit introduire plus tard, en récompense de votre longanimité présente.

Suivez ce conseil, regardez le ciel, puis songez que vous vous en êtes rapproché par la ressemblance avec Celui qui est assis dans la gloire, au-dessus des chérubins. Lui aussi a été injurié, et il l'a supporté; lui aussi a été couvert d'opprobres, et il n'en a pas tiré vengeance; il a été souillé de crachats, et il a rendu le bien pour le mal, il a comblé de bienfaits ceux qui l'avaient ainsi traité. Songez qu'il vous ordonne de marcher sur ses traces. Pensez en outre que vous êtes sorti nu du sein de votre mère; que vous retournerez nu dans la terre, vous, aussi bien que l'auteur de l'injustice : seulement ce dernier y retournera couvert de plaies hideuses où fourmilleront les vers. Souvenez-vous que les biens présents sont fragiles; rappelez-vous les tombeaux de vos ancêtres, rendez-vous un compte exact de ce qui s'est passé, et vous serez convaincu que l'auteur de l'injustice qui vous a frappé n'a fait que vous rendre plus fort. Pour lui, sa passion n'est devenue que plus vive, tandis que la vôtre, je veux parler de la passion pour l'argent, a diminué, n'ayant plus l'aliment qui l'entretenait. Vous avez été de plus affranchi d'une foule d'inquiétudes et d'angoisses, de la jalousie des sycophantes, de tout bruit et de tout tumulte, de la crainte qui vous obsédait; quant à votre ennemi, sur sa tête est amassé un déluge de maux. — Que me font ces considérations, si je dois lutter contre la faim? — Vous éprouverez ce qu'éprouvait l'Apôtre qui écrivait : « Jusqu'à l'heure présente, nous souffrons la faim, la soif, la nudité. » I *Cor.*, IV, 11. Vous répondrez qu'il le souffrait pour Dieu. Et vous aussi, vous le souffrez pour Dieu, lorsque vous avez renoncé à tout projet de vengeance, si c'est pour Dieu que vous y avez renoncé. — Mais l'homme qui m'a spolié, mène avec les riches une vie de délices. — Dites, avec le diable : vous serez, vous, couronné avec Paul. Ne redoutez donc pas la

faim : « Dieu ne laissera jamais les justes consumés par la faim. » *Prov.*, x, 3. « Jetez vos sollicitudes sur le Seigneur, et il vous nourrira lui-même. » *Psalm.* LIV, 23. Il nourrit les passereaux ; comment ne vous nourrirait-il pas?

Point de pusillanimité, mes bien-aimés, point de faiblesse dans la foi. Dieu nous a promis le ciel et des biens sans mesure : comment nous refuserait-il les biens de cette vie? Ne désirons pas au delà du besoin, bornons-nous à ce qui suffit, et nous serons toujours dans l'abondance. Demandons de quoi nous soutenir et nous vêtir, et nous recevrons avec ces secours bien au delà. Votre douleur subsiste-t-elle encore, et vos regards sont-ils toujours tournés vers la terre? Je voudrais alors mettre sous vos yeux l'âme de votre spoliateur après sa prétendue victoire, et vous montrer cette âme toute de cendre. Ainsi en est-il du péché : tant qu'il n'est pas accompli, l'on y peut goûter un certain plaisir; mais, quand il est consommé, cette ombre de plaisir s'évanouit pour faire place au remords. C'est là ce qui nous arrive, quand nous usons à l'égard du prochain de mauvais procédés : l'injustice commise, nous devenons nos propres accusateurs. Si nous éprouvons de la satisfaction à prendre ce qui ne nous appartient pas, la conscience ne tarde pas à nous faire sentir l'aiguillon de ses reproches. Apercevez-vous la maison du pauvre entre les mains d'autrui, pleurez, non sur le spolié, mais sur le spoliateur, qui, loin de causer du mal, s'en est fait à lui-même. S'il a dépouillé son frère des biens de ce monde, il s'est lui-même dépouillé des biens éternels. L'homme qui refuse de venir en aide aux pauvres, ne devrait espérer d'autre partage que la géhenne; qu'adviendra-t-il de celui qui va jusqu'à s'emparer du bien des pauvres? — Quel avantage en résulte-t-il pour moi qui suis dépouillé? — Un grand avantage. La récompense que Dieu vous réserve ne consiste pas seulement dans le châtiment de votre spoliateur; ce serait trop peu de chose. Que m'importerait la souffrance d'autrui, si je souffrais également? Il est vrai que cette consolation est fort prisée par quelques hommes, et qu'ils estiment être complétement dédommagés, lorsqu'ils voient les méchants punis comme ils le méritent. Quoi qu'il en soit, Dieu n'a pas assigné une limite à votre récompense.

Voulez-vous savoir quels biens vous sont réservés? Le ciel entier s'ouvrira devant vous; Dieu fera de vous le concitoyen des saints, il vous introduira dans leur chœur, il effacera vos péchés, il vous couronnera de justice. La rémission des péchés étant assurée à ceux qui remettent les offenses de leurs frères, de quelles bénédictions ne seront-ils pas comblés, ceux qui, indépendamment de ce pardon, subviennent généreusement à leurs besoins? Ne vous affligez pas outre mesure parce que l'on vous aura causé du tort; priez plutôt pour l'auteur de l'injustice. Il vous a dépouillé de votre argent? Mais il vous a pareillement dépouillé de vos péchés, comme il en fut pour Naaman et Giézi. Quelle somme d'argent n'auriez-vous pas offerte, à la condition que vos péchés vous fussent remis? Or, voici l'occasion la plus favorable : résignez-vous sans vous plaindre, sans maudire, et vous aurez mérité une éclatante couronne. Ce n'est pas moi qui vous l'assure ; c'est le Christ lui-même dont vous connaissez les paroles : « Priez pour ceux qui vous persécutent. » Quelle récompense en sera le prix? « Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est au ciel. » *Matth.*, v, 45-46. En sorte que non-seulement vous ne perdez rien, mais que vous gagnez même beaucoup : outre que l'injustice ne vous a pas atteint, vous avez acquis un précieux mérite, vous êtes entré en possession de la sagesse, et, par cet affranchissement de toute inquiétude temporelle, par le royaume des cieux qui sera votre partage, vous êtes devenu semblable à Dieu. Repassons dans notre esprit ces considérations diverses, mes bien-aimés, supportons les injustices avec philosophie ; nous serons ainsi délivrés des troubles de la vie présente, nous n'entretiendrons pas en nos cœurs une tristesse inutile, et nous obtiendrons le bonheur à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, ainsi qu'au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Tout m'est permis; mais tout ne m'est pas expédient : tout m'est permis; mais je ne prétends devenir l'esclave de quoi que ce soit. »

1. Ici l'Apôtre attaque l'intempérance. Devant parler encore de l'impudique, et l'impureté trouvant d'ordinaire son origine dans les excès et les plaisirs de la table, il prend maintenant à partie ce second désordre. Ce qu'il dit cependant, ne s'applique pas aux viandes défendues; celles-là ne lui sont pas permises : il fait allusion aux choses indifférentes. Il est permis par exemple de manger et de boire; mais de manger et de boire au delà de certaines bornes, cela ne convient pas. Paul va même jusqu'à une proposition étrange, inattendue, selon une coutume qui lui est assez familière, il prend la question à un point de vue opposé. Non-seulement user d'un tel droit ne convient pas, dit-il, mais ce n'est pas un pouvoir véritable, c'est une servitude. Il commence par nous détourner de ce qui ne convient pas, en disant : Cela n'est pas expédient. Puis, il montre à quelle conséquence extrême cela conduit : « Je prétends ne devenir esclave en aucune manière. » Il dépend de vous de manger : conservez ce pouvoir, et veillez à ne pas devenir l'esclave de votre sensualité. Quiconque en use avec convenance, demeure maître; quiconque dépasse la mesure, abdique par cela même sa souveraineté, il devient l'esclave de la gourmandise, qui désormais le retient dans ses fers. Voyez-vous comment devient l'esclave d'autrui, celui qui pouvait jouir d'une pleine indépendance? C'est une habitude de l'Apôtre, j'en ai déjà fait l'observation, de retourner les difficultés contre ceux-là mêmes qui les font; cette marche, il la suit dans la circonstance actuelle. Les fidèles disaient : « Il m'est permis de me livrer aux plaisirs de la table. » L'Apôtre répond : En vous y livrant, loin de faire acte de puissance, vous prouvez que vous êtes devenu l'esclave de ces plaisirs. Vous ne serez pas le maître de votre estomac, tant que vous vous prêterez à ses caprices; c'est lui qui sera votre maître. Ainsi en est-il de l'argent et des autres biens de ce monde. « Les aliments sont pour l'estomac. » L'estomac désigne moins ici l'organe corporel, que la passion correspondante. De même, dans ces paroles : « Des hommes qui n'ont pour dieu que leur ventre, » *Philipp.*, III, 19, il s'agit moins de cette partie du corps que de la gloutonnerie. Que ce soit là le sens des paroles apostoliques, la suite va vous le montrer. « Et l'estomac est pour les aliments. Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur. » Or, l'estomac ne fait-il point partie du corps? Mais, à cause de la relation étroite que les aliments ont avec l'intempérance, Paul les met ensemble et les désigne sous le nom d'estomac de ventre, il leur oppose le corps et le Christ. Que signifient ces mots : « Les aliments sont pour l'estomac? » Il existe une affinité marquée entre les aliments et la gourmandise, de même qu'entre la gourmandise et le ventre. Ce n'est donc pas au Christ, mais à l'intempérance que cette voie nous conduirait. C'est une tyrannique et sauvage passion que celle des plaisirs de la table; elle fait de nous ses esclaves, et terrible en est la tyrannie. Pourquoi donc soupirer après la nourriture matérielle, ô homme? Elle n'a d'autre but que le but indiqué déjà, et vous n'en retirerez pas d'autre avantage. Tel qu'un serviteur de condition vile, elle ne sort pas de ce cercle infime, elle ne s'élève jamais plus haut, elle ne concourt à d'autre résultat qu'au résultat sans valeur dont nous avons parlé. Unir étroitement les aliments et l'estomac, cette union se resserre ou se relâche tour à tour; c'est un cercle dans lequel on tourne sans relâche; c'est un corps dont l'état de corruption engendre les vers par lesquels il est dévoré; c'est un flot qui grossit d'abord, se dissipe ensuite, et ne laisse rien après lui.

Ceci ne s'applique précisément pas au corps et à la nourriture qui lui est indispensable, mais à la gourmandise et à l'usage immodéré des aliments, comme le prouve le contexte; en effet, Paul ajoute : « Dieu détruira les uns et les autres. » Par où il désigne, non le corps, mais la convoitise; non les aliments indispensables, mais les excès de bouche : quant aux aliments, il ne les condamne pas, il trace même à ce sujet



la règle que voici : « Que nous ayons la nourriture et le vêtement, il ne nous en faut pas davantage. » I *Tim.*, VI, 8. S'il formule présentement un blâme, c'est pour la raison indiquée, et dans l'espérance que la prière achèvera ce que le conseil a commencé. D'après quelques interprètes, ce langage de l'Apôtre serait prophétique : il annoncerait ce qui doit se passer dans le siècle à venir, où les aliments seront de tout point inutiles. Si l'usage raisonnable de la nourriture doit avoir un terme, à plus forte raison faut-il s'abstenir de tout dérèglement en cette matière. Toutefois, il n'y a rien en cela de blessant pour le corps. La pensée de l'Apôtre n'est point de condamner le tout à propos de la partie, ni de rejeter sur le corps la responsabilité de l'impureté. C'est une conséquence que Paul prévient, parce qu'il ajoute : Je ne mets point en cause le corps lui-même, dit-il, mais les convoitises excessives de l'âme. « Le corps n'est point pour la fornication, mais pour le Seigneur. » Il a été créé, non pour devenir la proie de la honte et de la débauche, pas plus que l'estomac pour être chargé de viandes, mais pour marcher à la suite de son chef qui est le Christ, et pour recevoir le Seigneur dans ses membres. Soyons donc pour lui pleins de respect, rougissons de répondre si mal à l'honneur qui nous a été fait, et de nous rendre coupables de tant de désordres, quand nous sommes appelés à devenir les membres de Celui qui est assis dans les cieux. Après ces reproches dirigés contre la gourmandise, l'Apôtre nous en éloigne encore par la considération des espérances qui nous sont offertes. « Dieu, nous dit-il, ressuscita le Seigneur, et il nous ressuscitera, nous aussi, par sa puissance. »

2. Nouvelle preuve de la sagesse de l'Apôtre. C'est toujours par l'exemple du Christ qu'il démontre la certitude de notre propre résurrection, et maintenant en particulier. Notre corps étant le membre du Christ, dès lors que le Christ est ressuscité, le corps suivra inévitablement la tête. « Par sa puissance. » Comme il s'agit d'une chose extraordinaire et que la raison ne saurait démontrer, Paul explique la résurrection du Christ, par l'infinité de la puissance divine, démonstration bien propre à triompher des difficultés opposées. Quand il s'est agi de la résurrection même du Sauveur, il n'en a pas parlé; il ne dit pas, en effet : Dieu ressuscitera le Seigneur; c'est une chose déjà faite. « Dieu, dit-il, a ressuscité le Seigneur; » inutile de prouver ce fait. Mais, pour notre résurrection qui n'est pas encore un fait accompli, c'est en d'autres termes qu'il faut s'exprimer. « Et il nous ressuscitera par sa puissance. » La puissance incontestable de Celui qui nous doit ressusciter est l'argument par lequel il ferme la bouche à tous les incrédules. Si vous voyez la résurrection du Fils attribuée au Père, n'en soyez pas surpris; n'en concluez pas davantage qu'elle était au-dessus de la puissance du Christ. « Détruisez ce temple, disait-il, et dans trois jours je le rebâtirai... J'ai le pouvoir de donner ma vie, disait-il encore, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » *Joan.*, II, 19; X, 18. Luc dit encore dans les Actes : « Il se découvrit à eux plein de vie. » *Act.*, I, 3. Pourquoi Paul s'exprime-t-il en ces termes? C'est qu'il rapporte au Père les œuvres du Fils, et au Fils les œuvres du Père. « Ce que fait le Père, disait le Sauveur, le Fils le fait également. » *Joan.*, V, 19. Du reste, c'est une heureuse idée que de faire mention de la résurrection, et de contenir la passion des plaisirs de la table par cette considération. Je suppose que vous ayez bu, mangé autant que vous le désirez : quel en sera le résultat? La corruption, voilà tout. Au contraire, vous suivez le Christ en toute chose : quel en sera le résultat? Votre grandeur, votre gloire, votre résurrection à venir, dont la gloire défie toute expression.

Que personne n'ose donc révoquer en doute la résurrection : si quelqu'un faisait difficulté d'y croire, qu'il songe aux êtres que le Seigneur a fait jaillir du néant, et ce sera pour lui une preuve sans réplique. Certainement, la production des êtres qui nous entourent est une œuvre plus merveilleuse et plus prodigieuse encore. Voyez, en effet : Dieu prend un peu de terre, il la façonne et il en fait l'homme; la terre elle-même auparavant n'existait pas. Comment cette terre est-elle devenue l'homme? Comment cette terre a-t-elle reçu l'existence? Comment tous les êtres qui en sont tirés, les animaux, les se-

Preuves de la résurrection.



mences, les plantes avec leurs diverses espèces, l'ont-ils reçue, sans gestation, sans pluies, sans travaux des champs, sans bœufs, ni charrue, ni autre secours que ce soit. Si tant d'êtres animés, des plantes, des animaux, sont sortis d'une terre insensible et inanimée, c'est pour vous préparer à la foi de la résurrection, parce que ce prodige est encore supérieur à celui de la résurrection. Autre chose est de rallumer un flambeau éteint; autre chose de donner l'existence au feu qui n'existait pas; autre chose est de réparer une maison existant déjà; autre chose de faire une maison dont il n'existait pas vestige. Dans un cas, il y avait au moins les matériaux; dans l'autre, il n'y aurait absolument rien. Le Seigneur a donc commencé par la tâche la plus difficile, afin que l'accomplissement de cette tâche nous disposât à croire à l'accomplissement de la plus facile. Si je parle de tâche plus ou moins difficile, je ne parle pas au point de vue de Dieu, je me place au point de vue de l'humaine raison. Pour Dieu, rien n'est difficile. De même qu'il n'en coûte pas plus à un peintre habile de dessiner mille figures que d'en dessiner une seule; de même il est aussi facile à Dieu de produire une infinité de mondes que d'en produire un seul. Il lui est même plus facile, infiniment plus facile de les créer qu'à vous d'y penser : cette pensée vous demandera au moins un peu plus de temps ; la création n'en demande pas à Dieu ; autant les rochers l'emportent en pesanteur sur les objets les plus légers, sur notre âme même, dirai-je; autant la promptitude de l'œuvre créatrice l'emporte sur la promptitude de notre pensée.

Vous avez contemplé la puissance du Seigneur sur la terre. Songez maintenant à la création du ciel, des étoiles si nombreuses, du soleil, de la lune, de tous les astres qui autrefois n'existaient pas. Dites-moi, s'il vous plaît ensuite, comment une fois créés ils ont eu de la consistance, et sur quel banc ils ont reposé? Quel est leur point d'appui, quel est celui de la terre? Qu'y a-t-il au delà de la terre? Et au delà, qu'y a-t-il encore? Quels vertiges s'emparent de l'intelligence; et comme elle a besoin du secours de la foi, et du refuge de la divine puissance! Cependant, si vous voulez suivre une marche fondée sur des raisonnements humains, il ne vous sera pas impossible de donner peu à peu des ailes à votre âme. — Et quels raisonnements humains mettrons-nous en œuvre? — Considérez les potiers : d'un vase brisé, d'un vase informe, ils feront un vase irréprochable. Considérez les métallurgistes : ils découvriront de l'or, là où vous ne verrez que de la terre, ils en tireront du fer, de l'airain ou d'autres substances. Les fabricants de verre ne transforment-ils pas le sable en un corps solide et diaphane? Vous parlerai-je des corroyeurs, des teinturiers qui fabriquent les vêtements couleur de pourpre, et qui vous font remarquer sur les mêmes étoffes le passage d'une couleur à une couleur tout autre que la couleur reçue? Parlerai-je de votre naissance, de ce germe informe et sans caractère que reçoit le sein maternel? Comment un être aussi grand peut-il en provenir? Et le blé, ne suffit-il pas d'en jeter le grain dans la terre? Quand il est dans le sein de la terre, il pourrit; d'où viennent donc les épis, la tige et tout le reste? N'est-ce point assez d'une graine de figuier tombée à terre pour qu'elle prenne racine et qu'elle pousse des rameaux et des fruits? Toutes ces merveilles, vous les admettez sans en demander les raisons, et quand il s'agit de la transformation du corps humain par le Seigneur, vous lui en demanderiez compte? Comment justifier cette conduite?

3. Opposons aux Gentils cette réponse. A ceux qui acceptent les Ecritures, tout discours est inutile. Si vous prétendez porter un regard investigateur sur toutes ses œuvres, quelle différence ferez-vous entre Dieu et les hommes? Que dis-je? il est une foule de choses au sujet desquelles nous ne demandons aux hommes aucune explication. Si nous observons à leur égard cette discrétion, combien plus devons-nous prendre garde de sonder les œuvres de la sagesse divine et d'en exiger la justification! En premier lieu, celui qui nous affirme telle ou telle vérité, mérite toute notre créance; en second lieu, ces vérités sont inaccessibles au raisonnement. Dieu n'est pas tellement limité dans sa puissance que ses œuvres doivent nécessairement subir le contrôle



de votre raison. Vous ne comprenez pas l'œuvre d'un ouvrier ordinaire ; comment comprendriez-vous celle de Dieu, l'ouvrier suprême ? Ne refusez donc pas de croire à la résurrection ; car vous renonceriez par cela même à l'espérance des biens à venir. Mais écoutons les habiles observations, pour ne pas dire les réflexions absurdes de nos adversaires. — Comment, vous disent-ils, le corps une fois mêlé à la terre et devenu terre lui-même, transformé ensuite en tout autre substance, pourrait-il ressusciter ?— Vous y voyez des difficultés ; mais l'œil de Dieu n'en découvre aucune : à ses yeux, point de ténèbres. Vous ne sauriez rien distinguer là où règne la confusion ; Dieu y distingue toute chose. Vous ignorez ce qui se passe dans le cœur du prochain ; Dieu en connaît tous les secrets. Si votre ignorance des moyens que Dieu peut employer pour rendre la vie aux morts est la raison qui vous empêche d'y croire, vous ne croirez pas davantage qu'il connaît tout ce qui se passe au fond des cœurs, cet ordre de choses vous étant également inaccessible. Du moins la matière, même dissoute, conserve-t-elle la visibilité : les pensées, au contraire, demeurent invisibles. Et celui qui connaît à merveille ce qui est invisible ne connaîtrait pas ce qui est visible, et ne pourrait réduire le corps en ses éléments constitutifs ! Mais ce serait une déraison que de le prétendre.

Ne refusez pas, encore une fois, de croire à la résurrection. Le refuser, ce serait prêter l'oreille au démon. Ce que le démon veut, c'est assurément que l'on ne croie pas à cette vérité, mais c'est aussi que la vertu disparaisse et cesse de produire des œuvres. Or, l'homme qui compte bien ne pas revenir à la vie, et ne pas avoir à justifier sa conduite, embrassera difficilement la vertu. De même, l'homme qui ne pratique pas la vertu, embrassera difficilement la foi en la résurrection : ces deux choses conduisent réciproquement l'une à l'autre, l'iniquité à l'incrédulité, l'incrédulité à l'iniquité. La conscience que bourrelle le remord redoute le châtiment à venir ; et, comme elle ne veut pas chercher le repos dans un changement de mœurs, elle est réduite à le chercher dans l'incrédulité. Si vous niez la résurrection et le jugement, elle s'écriera de son côté : Je n'aurai donc pas à rendre compte de mes crimes. Mais écoutez le Christ : « Vous vous trompez, vous ne connaissez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu. » *Matth.*, XXII, 29. Dieu n'aurait point accompli tant d'œuvres admirables, s'il nous eût condamnés à nous dissoudre et à périr sans retour, s'il ne nous eût pas réservé une vie nouvelle. Il n'aurait point déployé le ciel sur notre tête, il n'aurait point étendu la terre sous nos pieds, il n'aurait point accompli toutes les autres merveilles dont nous sommes témoins pour cette vie de quelques instants. Et, s'il a fait tout cela pour la vie présente, que ne fera-t-il pas pour la vie future ? Si nous ne devons point espérer d'autre vie que la vie de la terre, nous sommes de pire condition que les œuvres créées pour nous. Le ciel, la terre, la mer, les fleuves sont plus durables que nous : il en est de même de quelques animaux ; les éléphants, les corneilles vivent beaucoup plus longtemps, ainsi que plusieurs autres. Pour nous la vie n'est pas courte seulement, elle est encore remplie d'épreuves : pour eux rien de pareil ; leur vie est longue, et de plus exempte de sollicitudes et de chagrins. Dieu aurait-il donc traité les maîtres moins bien que les serviteurs ?

La vie des corneilles et celle des éléphants est plus longue que la vie des hommes.

N'allez pas, je vous en prie, ô homme, raisonner de la sorte ; n'allez pas rétrécir à ce point votre pensée que vous méconnaissiez les richesses de votre Dieu et de votre Seigneur. Dès le principe, Dieu vous avait donné une vie qui ne devait pas finir ; vous n'en avez pas voulu. C'était autant d'assurances de l'immortalité que ces entretiens avec Dieu, cette vie exempte de peines, cet affranchissement de toute douleur, de tout souci, de tout labeur et de toutes les nécessités qui présentement nous environnent. Adam n'avait besoin ni de vêtements, ni de toit, ni de rien de ce genre : pareil aux anges, il lisait dans l'avenir, il était rempli de sagesse. Dieu accomplit une œuvre dont il ne lui dit rien ; Adam la connaît et s'écrie à la vue de la femme : « Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair. » *Gen.*, II, 23. C'est ensuite seulement que vint le travail, ensuite que vinrent les sueurs, ensuite que

vinrent la crainte, la honte, le défaut de confiance; alors la peine, la douleur, les gémissements n'étaient point connus. Mais l'homme ne demeura point en cet état d'honneur et de félicité.

4. Et moi donc, direz-vous, devrai-je périr à cause de lui? — Non, ce n'est point à cause de lui. Vous n'êtes pas sans avoir des péchés à vous reprocher; et, si ce n'est pas ce péché que vous avez commis, c'est un autre. Du reste le châtiment, loin de vous nuire, a tourné à votre avantage. Si vous étiez irrévocablement condamné à la mort, votre observation aurait une certaine valeur. Or, vous êtes en possession de l'immortalité, il dépend même de vous de surpasser en éclat le soleil même. — Je n'aurais point commis de péché si je n'eusse reçu un corps sujet à la mort. — Dites-moi, est-ce qu'Adam était sujet à la mort lorsqu'il pécha? Certes non: s'il eût été mortel, la mort n'eût point ensuite été son châtiment. Ce n'est point un obstacle à la pratique de la vertu que la mortalité du corps; c'est plutôt pour nous le principe de la sagesse et de l'utilité la plus grande. En voici d'ailleurs la preuve : puisque la perspective de l'immortalité suffit pour remplir d'orgueil le premier homme, s'il l'eût possédée sans retour, à quel degré de folie ne serait-il point descendu? Aujourd'hui, quand vous avez commis quelque faute, vous pouvez y mettre fin; la condition abjecte, misérable, périssable de votre corps vous facilite cette tâche et vous inspire des sentiments de modération; mais, si vous eussiez péché en un corps immortel, vos péchés eussent pris une plus grande consistance. Ce n'est donc pas notre corps mortel qui est la cause du péché; ne lui en faites pas un crime; c'est la perversité de notre volonté qui est la source de tout mal. D'où vient qu'Abel n'eut point à souffrir de cette infirmité de notre nature? D'où vient que la spiritualité de leur être n'a servi de rien aux démons? Voulez-vous voir les avantages précieux que vous procure cette mortalité de notre corps, bien loin de nous être nuisible? Ecoutez le bien que vous en retirez lorsque vous pratiquez la vigilance. Les douleurs, les peines, les fatigues qu'il entraîne sont autant de causes qui vous éloignent du vice. Vous répliquerez que vous êtes également entraînés vers les plaisirs charnels. Ce n'est point votre corps qui vous y entraîne, mais votre incontinence. Quant aux douleurs dont je parlais, c'est bien au corps qu'il les faut attribuer. Il est impossible qu'un homme traverse la vie sans gémir, sans souffrir, sans pleurer; il lui est très-possible de la traverser sans commettre de péché contre la pureté. Si tout ce qui tient aux vices dépendait du corps, on les retrouverait partout, comme on retrouve partout ce qui tient à la nature. Telle n'est pas l'impureté; la douleur nous est imposée par la nature, mais l'impureté est le fruit de la perversité de notre cœur. N'accusez donc pas le corps, de crainte que le diable ne vous ravisse l'honneur que Dieu vous a donné. Nous n'avons qu'à le vouloir, et le corps deviendra pour nous le frein le plus propre à réprimer les saillies de l'âme, à la préserver de l'orgueil, à confondre l'arrogance, à nous seconder dans toutes les bonnes œuvres.

Ne m'alléguez pas l'exemple de certains hommes qui ne se possèdent pas : ne voit-on pas des écuyers précipiter, en se servant des rênes sans adresse, les chevaux hors de la voie, et briser le char qui les porte? Accusons-nous alors les rênes? Ce ne sont pas les rênes qui sont la cause de la catastrophe, c'est l'écuyer qui n'a pas su en user à propos. Raisonnez de même dans la présente matière. Quand vous verrez un jeune homme livré à lui-même et se précipitant dans un abîme de désordres, prenez-vous-en non aux passions du corps, mais à l'écuyer qui conduit, c'est-à-dire à la raison. Ici, comme tout à l'heure, les rênes ne sont pour rien dans le mal commis; la faute en est au maladroit conducteur qui d'ailleurs est la première victime de sa maladresse, car embarrassé dans les rênes il ne tarde pas à être entraîné dans la chute. Tant que vous teniez ferme les rênes, je maîtrisais la bouche des coursiers; puisque vous les avez lâchées, je vous punirai de votre négligence; je vous envelopperai et vous entraînerai dans la ruine, afin que cela ne se reproduise plus. Encore une fois, qu'on ne s'en

prenne pas aux rênes, mais à soi-même, mais à sa propre corruption. L'écuyer en nous c'est la raison, les rênes, le corps auquel elles transmettent la direction de l'écuyer. Si les rênes sont bien menées, vous n'aurez aucun danger à redouter : si elles ne sont pas tenues ferme, tout est compromis et perdu. Vivons dans la chasteté, mettons en cause notre volonté mauvaise, et non le corps. C'est l'affaire du démon d'obtenir des insensés qu'ils s'en prennent au corps, à Dieu et au prochain, non à leurs convoitises ; il craint que, trouvant la cause de leurs maux, ils ne parviennent à s'en affranchir. Maintenant que ses ruses vous sont connues, tournez contre lui toute votre ardeur, remettez à la raison la conduite du char, et tenez les yeux de votre âme élevés vers Dieu. Dans l'ordre temporel, celui qui donne les jeux ne peut rien sur l'issue du combat, il n'a qu'à l'attendre : ici, Dieu est l'agonothète ; qu'il nous soit propice, et nous arriverons à la possession des biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Ne savez-vous pas que nos corps sont les membres du Christ ? Irai-je prendre les membres du Christ pour en faire les membres d'une courtisane ? A Dieu ne plaise. »

1. Tout à l'heure l'Apôtre était passé du sujet de l'impureté à celui de l'avarice ; il revient maintenant de ce dernier au premier. Toutefois, il ne s'adresse plus à l'incestueux, mais aux fidèles qui n'avaient point de faute contre la pureté à se reprocher ; et, tout en prémunissant ceux-ci contre des chutes de ce genre, il atteint de nouveau celui-là. Vous avez beau parler à d'autres qu'au pécheur, dès que vos paroles retentissent, sa conscience se réveille et le déchire. Assurément, c'était assez des châtiments à redouter pour tenir les Corinthiens éloignés de l'impureté ; mais, comme Paul ne veut pas faire de la crainte le seul mobile de leur conduite, aux menaces il joint des raisons. Après avoir signalé l'inceste commis, déterminé les conditions de l'expiation, indiqué le préjudice qu'un crime pareil et le commerce avec le criminel pouvaient causer à l'Eglise de Corinthe, Paul s'est emparé de la question de l'avarice ; il a terminé son discours en déclarant et les impudiques, et les avares, et tous les autres indignes du royaume des cieux. Le langage qu'il tient présentement est de nature à inspirer un plus profond effroi. Si l'on se borne à punir, sans faire ressortir l'horreur et l'infamie du crime, on n'obtient par le châtiment qu'un mince résultat : celui qui s'efforce d'inspirer de la confusion au coupable, sans y joindre le châtiment, ne produira aucune impression de crainte sur les coupables endurcis. Voilà pourquoi l'Apôtre emploie ces deux moyens. Il jette la confusion dans les cœurs en disant : « Ne savez-vous donc pas que nous jugerons les anges eux-mêmes ? » Il y sème la terreur en ajoutant : « Ne savez-vous pas aussi que les avares ne posséderont pas le royaume des cieux ? » Il suit la même marche à l'égard de l'incestueux : après l'avoir terrifié par son langage précédent, retranché de la société des fidèles, livré à Satan et mis sous ses yeux le jour du jugement, il le couvre de confusion en ajoutant : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? » Il parle comme on parlerait à des enfants de noble race. Par les mots : « Le corps est au Seigneur, » l'Apôtre rend encore sa pensée plus claire. Ainsi fait-il ailleurs, où il dit de même : « Vous êtes le corps du Christ, et les membres les uns des autres. » I *Cor.*, XII, 27. Il emploie souvent cette figure à divers propos, tantôt pour mettre en relief l'obligation de la charité, tantôt pour inspirer un plus grand effroi. « Irai-je prendre les membres du Christ pour en faire les membres d'une courtisane ? A Dieu ne plaise ! » Quel langage plus formidable que celui-là ? Il n'y a pas : Prendrai-je les membres du Christ pour les unir à une courtisane ? mais bien : « Pour en faire les membres d'une courtisane ? » tour beaucoup plus propre à faire impression. Montrant ensuite comment on en arrive là par

l'impureté, il ajoute : « Ignorez-vous que celui qui s'unit à la courtisane devient avec elle un seul et même corps ? » Qu'est-ce qui le prouve? « Ils seront deux en une seule chair... Mais celui qui s'unit au Seigneur devient avec lui un seul et même esprit. » Les relations charnelles ne laissent plus subsister la dualité; elles y substituent l'unité.

Remarquez avec quelle netteté d'expression parle l'Apôtre, et comment ce rapprochement du Christ et de la courtisane fait ressortir la gravité du vice impur. « Fuyez la fornication. » Non pas : Eloignez-vous de la fornication, mais : « Fuyez la fornication; » ne négligez aucun moyen propre à vous en affranchir. « Tout autre péché commis par l'homme est étranger au corps; mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps. » Ce que l'Apôtre dit en ce moment est moins énergique que ce qu'il a dit tout à l'heure; mais, comme il s'agissait de l'impureté, il s'efforce d'en inspirer aux fidèles l'horreur par toute sorte de considérations; les plus frappantes, il les adresse aux plus fermes dans la foi, les autres, aux plus faibles. C'est un caractère de la sagesse de Paul, d'en arriver par des considérations d'une moindre valeur à faire accepter ses exhortations, de même que par le tableau de ce qu'il y a d'inconvenant et de honteux. — Eh quoi, répliquerez-vous, est-ce que le meurtrier ne souille pas sa main ? N'en est-il pas ainsi de l'homme avare et insatiable? C'est incontestable assurément. — Oui; seulement, l'Apôtre ne pouvant affirmer qu'aucun crime ne l'emportait sur l'impureté, recourt à un moyen différent pour en inspirer l'horreur, il déclare que la fornication souille le corps tout entier : l'impudique est comme précipité dans une chaudière fétide où il se revêt entièrement d'un immonde vernis. Ce qui se passe parmi nous ne le prouve-t-il pas? Vous n'irez pas, après avoir cédé à l'avarice ou à l'injustice, au bain vous purifier, et vous retournerez simplement chez vous; mais, au sortir de la maison d'une courtisane, vous courez vous baigner, comme si vous étiez souillé dans tout votre corps : de sorte que ce péché vous oblige à concevoir de vous-même une poinion qui vous fait rougir. Assurément, ce sont deux graves péchés que l'avarice et l'impureté; tous deux conduisent à la géhenne. Mais ici, dans une vue de prudence et de sagesse, Paul s'applique exclusivement à mettre en lumière la gravité de ce dernier. « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui habite en vous ? »

Il faut fuir de toutes ses forces la fornication.

2. Il ne dit pas seulement : De l'Esprit, mais : « De l'Esprit qui habite en vous, » langage extrêmement consolant; il dit même plus : « De l'Esprit que vous avez reçu de Dieu. » Il désigne celui qui en a rempli leur âme, en sorte qu'il ravive ainsi l'attention des fidèles, qu'il élève leurs pensées, et leur inspire une haute idée de la grandeur du don, comme de l'amour et de la miséricorde de celui à qui ils en sont redevables. « Et que vous ne vous appartenez pas ? » Ce n'est pas une exhortation ordinaire, c'est un motif irrésistible d'embrasser la vertu. Comment? Vous prétendez faire ce qui vous plaît, et vous n'êtes pas maître de disposer de vous. Ce n'est pas qu'il niât la liberté; comment la nierait-il, lui qui disait : « Toutes les choses me sont permises, toutes cependant ne conviennent pas ? » Dans ce passage : « Vous ne vous appartenez pas, » il se propose non de nier notre libre volonté, mais de l'éloigner du mal, et de nous découvrir la sollicitude de la divine Providence. A cet effet, il ajoute : « Vous avez été achetés à un haut prix. » — Si je ne m'appartiens pas, d'où vient que vous exigez de moi tels et tels actes? d'où vient que vous dites un peu plus bas : « Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, qui appartiennent à Dieu? » Que signifient donc les mots : « Vous ne vous appartenez pas? » Où donc l'Apôtre par là veut-il en venir? — Ce qu'il veut, c'est nous mettre en pleine sécurité, de façon à nous préserver du péché comme des convoitises criminelles. Nos désirs bien souvent sont déraisonnables et mauvais; il nous faut les réprimer, et nous pouvons le faire; si nous ne pouvions pas, toute observation deviendrait inutile. Examinez comment Paul assure leur sécurité. Quand il eut dit : « Vous ne vous appartenez pas, » il ne dit pas aussitôt : Et vous êtes enchaînés par la nécessité; mais bien : « Vous avez été achetés à un

haut prix. » — Pourquoi vous exprimer de la sorte? Il semble que vous eussiez dû chercher ailleurs la raison de vos exhortations, et nous montrer que nous sommes soumis à un maître. — C'est là un point qui nous est commun avec les Gentils; tandis que ceci : « Vous avez été achetés à un haut prix, » nous appartient en propre. L'Apôtre leur met donc sous les yeux la grandeur du bien qui leur a été fait, et la manière suivant laquelle leur salut a été accompli. Nous avions, à la vérité, perdu notre liberté; mais nous l'avons recouvrée, et non d'une façon ordinaire, c'est en échange de la rançon convenable.

« Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps et dans votre esprit. » Conseil qui a pour but, non-seulement de nous éloigner de toute fornication matérielle, mais de plus de prémunir l'intérieur de l'âme contre toute mauvaise pensée, et de conserver ainsi le don de la grâce. « Qui appartiennent à Dieu. » L'expression : « Dans votre corps, » trouve un correctif dans celle-ci : « Qui appartiennent à Dieu. » L'Apôtre aime à nous rappeler que corps, esprit, âme, tout appartient au Seigneur. Toutefois, il est des personnes qui par ces mots : « Dans votre esprit, » entendent les dons surnaturels. La présence de ces dons en nous est une source de gloire pour le Seigneur; et ces dons, nous les posséderons, si notre cœur se conserve pur. Paul prétend que toutes ces choses appartiennent à Dieu, sans doute parce qu'il leur a donné l'existence, mais en outre parce que, ces choses ayant été aliénées, il les a rachetées, et les a payées du sang même de son Fils. Ainsi, par le Christ, ce grand œuvre a été accompli, par lui le ciel nous a été rouvert. Vous êtes les membres du Christ, nous dit-on; vous êtes le temple du Saint-Esprit : ne devenez pas les membres d'une courtisane; car alors ce ne serait pas sur votre corps que tomberait le déshonneur, ce corps n'étant plus à vous, mais au Christ. Cette propriété que le Sauveur revendique, et par laquelle il nous soustrait aux puissances mauvaises, montre bien sa miséricorde. Si le corps ne vous appartient pas, vous n'avez plus le droit de le souiller, puisqu'il est à autrui, puisqu'il est au Seigneur, puisque c'est le temple de l'Esprit saint. L'homme qui, pénétrant dans un domicile privé, s'y conduirait d'une manière honteuse, serait grièvement puni; celui qui transformerait un palais royal en un repaire de voleurs, quel supplice alors n'aurait-il pas à subir?

Entretenez-vous de ces pensées, respectez celui qui habite en vous; c'est le Paraclet : craignez celui qui vous est étroitement et irréparablement uni; c'est le Christ. Ne vous êtes-vous pas fait vous-même membre du Christ? Ne l'oubliez pas et demeurez chaste; songez à qui ces membres appartenaient, à qui maintenant ils appartiennent. Ils étaient auparavant les membres d'une courtisane; le Christ en a fait les membres de son propre corps. Il n'est donc pas en votre pouvoir d'en disposer, et vous devez les consacrer au service de qui vous a délivré. Si vous aviez eu la bassesse de vendre l'honneur de votre fille à quelque libertin, et qu'un fils de roi venant à passer la délivrât et la prît pour épouse, seriez-vous maître désormais de la livrer encore à la débauche? Ne l'auriez-vous pas vendue et donnée irrévocablement? Ainsi en est-il de nous : nous avions vendu notre chair au démon, à un libertin redoutable. A cette vue, le Christ l'a délivrée et arrachée des mains de cet affreux tyran. Elle ne nous appartient donc plus, elle est à celui qui lui a rendu sa liberté. Si vous consentez à la traiter comme une royale épouse, nul ne s'y oppose; mais, si vous lui imposez les turpitudes d'autrefois, c'est un mépris que vous expierez par de cruels supplices. Ce que vous devez faire, c'est l'honorer, non le flétrir. Vous n'avez pas le droit d'employer votre chair à satisfaire vos convoitises mauvaises, et vous ne pouvez pas sortir des bornes que Dieu vous a tracées. Songez donc à quels opprobres Dieu l'a soustraite. Il n'est pas d'abaissement comparable à l'abaissement où était réduite autrefois la nature de l'homme. Les brigandages, les meurtres, les pensées les plus hideuses pénétraient en son âme, et devenaient une seule chose avec elle; cela pour une misérable pièce de monnaie, pour le plaisir d'un instant; l'âme ne recevait pas d'autre récompense de son union avec les pensées et les actions criminelles.

3. Quoique graves autrefois, ces désordres n'avaient pas la gravité qu'ils ont aujourd'hui; car, après le ciel, après le royaume qui vous a été promis, après les mystères formidables auxquels vous avez été admis, revenir à cette fange, comment pourriez-vous l'excuser? Vous savez bien que le diable habite intimement dans les avares et dans tous ceux que j'énumérais naguère : douteriez-vous qu'il habite de la même manière dans les femmes parées pour le désordre? Qui donc oserait prétendre le contraire? S'il était quelqu'un parmi vous de cet avis, qu'il mette à nu l'âme de ces femmes impudentes, et il verra l'union étroite et profonde qui règne entre cette âme et le démon. Il est difficile, mes bien-aimés, il est difficile, que dis-je? impossible que l'âme ait sa parure lorsque le corps est ainsi paré : prendre soin de l'une, c'est nécessairement négliger l'autre; ces deux soins ne sauraient marcher simultanément et de front. Aussi est-il écrit : « Celui qui s'unit à la courtisane, forme avec elle un seul corps; mais celui qui s'unit au Seigneur, forme avec lui un seul esprit. » Il devient tout spirituel en quelque sorte, bien que revêtu d'un corps mortel. Comme en lui, il n'y a rien de corporel, de grossier, de terrestre, le corps ne fait que l'environner : là où l'empire se trouve tout entier entre les mains de l'esprit et de l'âme, Dieu est glorifié. Voilà pourquoi il nous a été ordonné de dire dans notre prière : « Que votre nom soit sanctifié; » voilà pourquoi le Christ disait : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Ainsi le glorifient les cieux; non pas qu'ils fassent entendre leurs voix, mais l'admiration que leur beauté provoque tourne à la gloire du Créateur. Glorifions-le, nous aussi; glorifions-le même davantage, et nous le pouvons si nous le voulons. Ni le ciel, en effet, ni le jour ni la nuit ne glorifient Dieu comme l'âme sainte. L'homme qui, considérant la beauté du ciel, s'écrie : Gloire à vous, ô mon Dieu! Que votre œuvre est belle! se récriera plus vivement encore devant la vertu de ses semblables. Tous les hommes ne glorifient pas le Seigneur au sujet de la création : plusieurs prétendent que le hasard conduit tout; d'autres font des démons, par une aberration criminelle et inexcusable, les créateurs et les conservateurs de l'univers. Mais, quand il s'agit de la vertu chez un de nos pareils, nul n'oserait afficher d'aussi absurdes opinions, et l'on glorifiera certainement le Seigneur, quand on verra les serviteurs de Dieu vivre d'une vie sainte et irréprochable.

Et vraiment n'y a-t-il pas de quoi être frappé d'étonnement en voyant un homme possédant la même nature que les hommes au milieu desquels il se trouve, résister comme le diamant à tous les assauts des passions; plus ferme que le diamant même, braver le fer, le feu, les bêtes féroces, et, grâce à la parole divine, triompher de tous les obstacles; être chargé d'injures, et répondre par des bénédictions; être blâmé, et répondre par des louanges; être persécuté, et prier pour ceux qui le persécutent injustement; trouver des embûches à chaque pas, et combler de bienfaits ses ennemis et ses envieux? Voilà des spectacles qui, mieux que celui des cieux, glorifient le Seigneur. A la vue du firmament, les Gentils ne sont pas couverts de confusion; à la vue d'un saint dont la vie est au-dessus de tout reproche, ils rougissent et se condamnent eux-mêmes. Puisqu'un de leurs pareils, doué de la même nature, en vient à les dépasser plus que le ciel ne dépasse la terre, ils sont contraints malgré eux de conclure à l'existence d'une vertu divine pour expliquer cette merveille. De là le mot du Sauveur : « Afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

Vous prouverai-je d'une autre manière que la vie des serviteurs de Dieu le glorifie admirablement; et cela par des miracles? Nabuchodonosor jeta un jour trois enfants dans une fournaise. Le feu n'ayant pu les dévorer, il s'écria : « Béni soit Dieu qui a envoyé son ange et qui a délivré ses enfants de la fournaise, parce qu'ils ont eu confiance en lui; et ils ont changé la parole du roi. » *Dan.*, III, 95. — Que dites-vous, ô prince? Vous avez été traité avec mépris, et vous êtes en admiration devant les auteurs de ce

procédé? — Oui, répond-il, et cela précisément parce que j'ai été pour eux un objet de mépris. Telle est la cause qu'il assigne à son étonnement. Conséquemment, si Dieu fut glorifié, ce ne fut pas seulement à propos du prodige, mais aussi à propos des sentiments des jeunes Hébreux. Du reste, à qui bien examinera ces deux choses, l'une ne paraîtra pas plus étonnante que l'autre. La délivrance de la fournaise n'est pas un miracle plus étonnant que le courage avec lequel les trois enfants affrontèrent l'ardeur de ces flammes. N'y a-t-il pas de quoi vous jeter dans une stupeur profonde que de voir un monarque puissant, aux ordres duquel des armées nombreuses, des généraux, des officiers de tout genre obéissaient, dédaigné par des fils de captifs, et le vainqueur vaincu par ses prisonniers malgré toutes ses troupes? Car les conseillers du roi n'arrivèrent point à leurs fins, quoiqu'ils eussent pour auxiliaires la fournaise et ses ardeurs; et quelques enfants, — ils n'étaient que trois; peut-on être moins, — étrangers, captifs, sans ressources et chargés de fers, furent plus forts qu'une armée innombrable. C'est que déjà l'on méprisait la mort, parce que la venue du Christ était proche. De même que le matin, au moment où le soleil va se lever, avant même que ses rayons paraissent, la lumière brille éclatante; de même, au moment où le soleil de justice allait se lever, la mort commençait à céder du terrain. Quel magnifique spectacle! quelle victoire splendide! quels insignes trophées!

4. Ainsi en est-il encore de nos jours. Maintenant aussi, la fournaise babylonienne est là avec son monarque, avec des flammes plus redoutables. Maintenant aussi un tyran exige que l'on adore sa statue : près de lui sont ses officiers, ses soldats et une musique enchanteresse; bien des hommes se prosternent devant cette statue gigantesque et variée. Telle est la cupidité : comme la statue dont nous parlions tout à l'heure, elle ne dédaigne pas même le fer; amalgame de substances différentes, elle exige qu'on se prosterne devant le fer, l'airain, et d'autres choses encore plus méprisables. Mais, d'autre part, il est également aujourd'hui des hommes qui, marchant sur les traces des trois jeunes Hébreux, s'écrient : Nous ne voulons pas de vos dieux, nous n'adorons pas votre statue; nous aimons mieux braver, pour la loi de Dieu, les ardeurs de la pauvreté comme toute sorte de souffrances. Les hommes qui possèdent beaucoup l'adorent souvent et sont dévorés, comme les ennemis des jeunes Hébreux; tandis que d'autres, ne possédant rien, la foulent aux pieds et goûtent au sein de leur pauvreté plus de délices que les riches au sein de l'abondance. C'est ainsi que les flammes consumèrent les malheureux par lesquels les serviteurs de Dieu furent jetés dans la fournaise; tandis que ceux-ci goûtaient au milieu des flammes la fraîcheur la plus agréable. Celui qui était en proie à des ardeurs dévorantes, c'était le tyran; car la fureur le consumait plus violemment que les flammes ne consumaient les serviteurs de Dieu. Un seul de leurs cheveux ne fut pas touché par la flamme; au lieu que l'âme du monarque était transformée par la colère en un brasier. Songez, en effet, à ce qu'il dut éprouver en se voyant méprisé publiquement par trois captifs. Alors on vit bien que, s'il s'était rendu maître de Jérusalem, il l'avait dû non à sa puissance, mais aux péchés du peuple. S'il ne put venir à bout de ses captifs, même après les avoir précipités dans une fournaise, comment eût-il vaincu les armes à la main tout un peuple pareil? Ce fut donc à cause des prévarications des Juifs que la cité sainte tomba au pouvoir de l'étranger.

Mais admirez combien ces enfants étaient éloignés de la vaine gloire. Ils ne sautèrent pas d'eux-mêmes au sein des flammes, pratiquant longtemps à l'avance le précepte du Christ : « Priez pour ne pas entrer en tentation. » *Matth.*, XXVI, 41. Quand on les conduisit au supplice, ils ne prirent pas non plus la fuite, ils le regardèrent en face sans pâlir. Eloignés du combat tant que le signal n'en avait pas été donné, ils ne le refusèrent pas quand il leur fut ordonné d'y courir; prêts à tout, ils débordaient de courage, ils éprouvaient la plus vive confiance. Prêtons l'oreille à leurs paroles si nous voulons comprendre l'étendue de leur philoso-

phie. « Il est au ciel un Dieu assez puissant pour nous délivrer. » *Dan.*, III, 17. Ce n'est point leur conservation qui les préoccupe, quoiqu'ils doivent être livrés aux flammes, mais la gloire de Dieu. N'allez pas taxer notre Dieu de faiblesse, parce que les flammes nous auront dévorés : c'est pourquoi nous vous déclarons le fond de notre foi. « Il est au ciel un Dieu, » non pas semblable à cette statue muette et sans vie que vous avez sur la terre, mais capable de nous arracher aux ardeurs de la fournaise. S'il permet que nous en devenions la proie, ne l'accusez pas de faiblesse; car telle est sa puissance qu'il pourrait, une fois que nous y serions tombés, nous en retirer sains et saufs. « Et s'il ne le fait pas, sachez bien, ô roi, que nous ne servirons pas vos dieux, et que nous n'adorerons pas la statue dorée que vous avez dressée. » *Ibid.*, 18. Le Seigneur, vous le voyez, n'avait point permis dans un dessein tout providentiel qu'ils connussent l'avenir. S'ils l'eussent connu, cette conduite de leur part eût été moins admirable: qu'y eût-il eu, en effet, d'étonnant à ce que, certains de leur conservation, ils eussent bravé ces redoutables tourments? Sans doute, Dieu en eût été glorifié pour les en avoir délivrés; mais ils n'eussent mérité aucune admiration, n'ayant affronté d'eux-mêmes aucun danger réel. Ce fut donc pour la gloire de ses serviteurs que Dieu leur refusa la connaissance de ce qui allait se passer. Si de leur côté ils prévenaient le monarque de ne point imputer au Seigneur comme une faiblesse leur mort probable, de son côté Dieu voulait manifester sa puissance en même temps qu'entourer l'héroïsme de ses serviteurs d'une plus glorieuse auréole.

D'où pouvaient-ils donc tirer, demanderez-vous, cette incertitude touchant l'issue de l'épreuve qui les attendait? — De l'humble opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, s'estimant indignes d'un semblable bienfait. Ce qui prouve la vérité de ce que j'avance, c'est le langage qu'ils tenaient dans la fournaise quand ils y eurent été jetés : « Nous avons péché, s'écriaient-ils avec larmes, nous avons commis l'injustice; nous n'avons pas le droit d'ouvrir la bouche. » *Dan.*, III, 29. Ce qui le prouve encore, c'est le langage qu'ils tenaient au roi : « Et si Dieu ne le fait pas,... etc. » S'ils ne dirent pas d'une manière explicite : Dieu peut nous délivrer; s'il ne nous délivre pas, c'est à cause de nos péchés; n'en soyez pas surpris, parce qu'ils eussent semblé chercher aux yeux des barbares dans leurs péchés une excuse à la faiblesse de leur Dieu. C'est pourquoi ils se contentent d'affirmer sa puissance, et ils gardent le silence sur la cause qui la retient. Ajoutez à cela qu'ils avaient été instruits à ne pas s'enquérir indiscrètement des desseins du Seigneur. Quand ils se furent exprimés de la sorte, ils entrèrent dans la fournaise. Ils ne songèrent ni à insulter le monarque ni à renverser sa statue. L'homme vraiment digne de ce nom doit être plein de modération et de mansuétude, principalement au milieu des périls, afin de ne pas avoir l'air de les affronter par dépit ou par vaine gloire, mais par sagesse et par générosité véritables. Tandis que l'on attribue ces vues passionnées à l'homme qui a recours à l'insulte, l'homme qui manifeste au sein de l'épreuve une mansuétude et une fermeté que rien n'ébranle, est à la fois admiré pour son énergie, et glorifié pour sa douceur et sa modération. Ainsi en fut-il des jeunes Hébreux; ils témoignèrent une douceur égale à leur force, et ni l'intérêt ni la récompense ne furent le motif de leur conduite. Lors même que Dieu ne voudra pas nous délivrer, sachez que nous ne servirons pas vos dieux : c'est déjà pour nous une récompense suffisante que d'être jugés dignes d'être délivrés de l'impiété, que d'être condamnés à être pour cela brûlés vifs.

Et nous aussi, nous sommes en possession d'une récompense pareille, par cela seul que nous avons été jugés dignes de connaître Dieu et de devenir les membres du Christ; ne faisons donc pas de ces membres les membres d'une prostituée. C'est par cette parole formidable que nous terminerons le présent entretien; sous le coup de cette épouvantable menace et contenus par cette crainte, nous demeurerons plus purs que l'or même. Délivrés de l'impureté, nous jouirons ainsi de la contemplation du Christ. Puissions-nous tous le voir avec confiance au



dernier jour, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« Quant à ce que vous m'avez écrit, je vous dirai qu'il est bon pour l'homme de ne point s'approcher de la femme. Cependant, pour éviter la fornication, que chaque homme ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. »

1. Après avoir énergiquement combattu les trois désordres si graves qui désolaient l'Eglise de Corinthe, à savoir la division entre fidèles, l'inceste et l'avarice, l'Apôtre prend un ton plus radouci, il passe à quelques avis, à des conseils sur le mariage et la virginité, transportant ainsi les lecteurs d'un terrain brûlant sur un terrain plus calme. C'est l'ordre inverse qu'il observe dans sa deuxième épître; il commence sur un ton de douceur pour prendre à la fin le ton de la sévérité. Cependant, après avoir traité de la virginité, il reprend ici un langage propre à faire impression; il se garde bien de tout dire à la fois, il varie son langage suivant les circonstances et la nature des besoins. Aussi dit-il : « Quant à ce que vous m'avez écrit. » Or, on lui avait écrit pour savoir s'il convenait de s'éloigner des femmes ou non. Répondant à cette question, en même temps qu'il définit la loi du mariage, il aborde le sujet de la virginité : « Il est bon pour l'homme, dit-il, de ne point s'approcher de la femme. » Si vous désirez connaître ce qu'il y a d'excellent et de parfait, il est préférable de n'avoir avec la femme aucun rapport : si vous désirez connaître la voie où votre faiblesse sera soutenue et en sûreté, alors usez du mariage. Et comme en ce temps, de même qu'aujourd'hui, il devait arriver que le mari et la femme ne fussent pas toujours du même avis, et fussent parfois d'un avis contraire, examinez les principes que Paul établit. Quelques-uns prétendent qu'il s'adresse ici aux prêtres. Pour moi, si j'en jugeais d'après le contexte, je ne serais point de cet avis; car dans ce cas la doctrine de l'Apôtre n'eût point eu de portée générale. A ne s'adresser qu'aux prêtres, il eût dit : Il est bon pour celui qui enseigne les fidèles de ne point s'approcher de la femme. Mais il ne tient pas ce langage, c'est dans un sens universel qu'il dit : « Il est bon pour l'homme, » et non point seulement pour le prêtre. « Etes-vous affranchi du lien conjugal, ne cherchez point de femme. » Ici également il n'y a pas : Vous, prêtre et docteur; l'expression est générale, et ainsi en est-il de tout le discours. Quoique l'Apôtre dise : « Pour éviter la fornication, que chacun ait sa femme, » cette condescendance est un motif de plus qui incline à la continence. « Qu'à la femme le mari rende ce qu'il lui doit; que la femme en fasse autant pour le mari. » De quel devoir est-il ici question? La femme n'a pas la propriété de son corps; elle est esclave en même temps que maîtresse de son mari. Vous écarter de la servitude qui vous a été imposée, ce serait blesser le Seigneur : si vous tenez, avec la permission de votre mari, à vous éloigner pour quelque temps, que ce soit toujours pour le temps ainsi fixé.

En parlant du devoir, l'Apôtre veut nous apprendre que nul n'est ici son maître, et que la femme et le mari s'appartiennent l'un à l'autre. Lors donc qu'une femme de mauvaise vie vous provoquera au péché, dites-lui : Mon corps ne m'appartient plus, il appartient à une autre. Que la femme réponde de même à ceux qui voudraient faire violence à sa chasteté : Mon corps n'est plus mon corps, il appartient à mon mari. Mais, si la femme et le mari n'ont plus la propriété de leur corps, à plus forte raison n'ont-ils plus celle de leur fortune. Prêtez l'oreille, vous toutes qui êtes en puissance de maris, vous tous qui êtes en pouvoir de femmes. Je le répète, si la propriété de votre corps vous est enlevée, à plus forte raison celle de votre argent. Toutefois, une prérogative importante est reconnue au mari dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament : « C'est vers l'homme que tu auras à te tourner, et il sera ton maître, » est-il écrit. *Genes.*, III, 16. Paul marquant les devoirs de chacun, écrivait : « Hommes, aimez vos femmes; que la femme craigne son mari. » *Ephes.*, v, 25. Mais présentement il n'établit entre eux aucune

différence, il leur reconnaît le même droit. Pourquoi? Parce qu'il s'agit de la chasteté. En tout autre matière, je reconnais volontiers les droits particuliers de l'homme; mais en matière de continence, ce n'est plus la même chose. « Le mari n'a pas la propriété de son corps, pas plus que la femme. » Egalité parfaite, privilége aucun. « Ne vous trompez pas l'un l'autre, si ce n'est d'un mutuel consentement. » Qu'est-ce que cela signifie? Que la femme ne garde pas la continence contre la volonté du mari, ni le mari contre la volonté de la femme. Pourquoi donc? Parce que de grands maux sont la conséquence de cette façon d'agir; souvent des adultères, des fornications, des catastrophes dans les familles en ont résulté. Si les maris se livrent à l'impureté, même quand ils ont leurs femmes, combien plus si on leur refusait cette satisfaction! « Ne vous trompez pas; » expression fort juste, comme celle de devoir employée plus haut, et fort propre à mettre en relief les droits conjugaux. Garder la continence contre la volonté de l'un des deux, c'est une injustice : ce n'en est plus une, dès que les deux époux sont d'accord. Si, persuadé par vous, je vous cède une partie de mes biens, je n'appellerai pas cela une fraude réelle. Prendre une chose par violence, contre le gré du maître, voilà vraiment la fraude. C'est là ce que font bien des femmes, qui violent ainsi les droits de la justice, deviennent responsables des désordres de leurs maris, et introduisent la division dans la famille. La bonne harmonie doit être mise au-dessus de tout, parce qu'elle est préférable à tout. Mais, si vous le voulez bien, examinons les choses de plus près. Prenons une femme et un mari : la femme garde la continence contre la volonté du mari; que penser s'il est poussé par là dans le désordre; si, tout au moins, chagrin, troublé, colère, il dispute et querelle à tout propos, et suscite à sa femme mille ennuis? Quel avantage retirer de la continence et des austérités lorsque la charité est rompue? Aucun. Impossible que de là ne naissent pas des injures, des discussions, des hostilités sans fin.

Devoirs des époux.

2. Une maison où la division règne entre la femme et le mari, c'est un navire dont le pilote, au fort de la tempête, est en désaccord avec le matelot chargé de gouverner à la proue. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Ne vous trompez pas l'un l'autre, si ce n'est d'un mutuel consentement pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à la prière; » c'est à savoir, à une prière plus fervente et plus soutenue. Si l'usage des droits du mariage interdisait l'usage de la prière, comment et dans quelle circonstance accomplirait-on le précepte de prier sans cesse? Il est donc permis en même temps de prier et d'entretenir les relations conjugales; seulement, par la continence, la prière acquiert une ferveur particulière. Il n'y a pas dans le texte de l'Apôtre : Afin que vous priiez; mais : « Afin que vous vaquiez; » ce qui prouve que le mariage enlève le loisir et le calme désirables, sans créer toutefois aucune souillure. « Renouez ensuite les mêmes rapports, de peur que Satan ne vous tente. » Pour ne paraître pas imposer une loi, il en précise le motif. Quel est-il? « De peur que Satan ne vous tente. » Ne croyez pas non plus que la responsabilité de l'adultère incombe au diable seul; car il est ajouté : « A cause de votre incontinence. » « Or, je le dis par indulgence, non par commandement. Je voudrais, en effet, que tous les hommes fussent comme moi dans l'état de continence. » Telle est l'habitude de Paul, quand ses conseils touchent à des matières délicates; il offre aux fidèles son propre exemple : « Soyez mes imitateurs, » leur dit-il. I *Cor.*, IV, 16. « Mais chacun reçoit de Dieu un don particulier, celui-ci d'une façon, celui-là d'une autre. » Ces paroles ont pour but d'adoucir l'amertume de celles qui avaient précédé : « A cause de votre incontinence. » Elles consolent les Corinthiens. « Chacun reçoit de Dieu un don particulier. » Non pas qu'il en faille conclure qu'à ces dons notre libre concours n'est nullement nécessaire; je le répète, il faut n'y voir que des paroles consolatrices. S'il s'agissait d'un pur don, et si l'homme n'y était pour rien, comment ajouteriez-vous : « Je dis à ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves : Il leur est avantageux de demeurer en l'état où je suis. S'ils ne se contiennent pas, qu'ils se marient? » Voyez-vous le sens profond de Paul? Tout en déclarant l'ex-

cellence de la continence, il n'en fait point une obligation pour celui qui ne s'y sent point porté, de crainte de l'exposer à de plus promptes chutes. « Il vaut mieux se marier que de brûler. » Image frappante de la tyrannie de la concupiscence. Voici quelle est la pensée de l'Apôtre : Si vous vous faites une excessive violence, si vous êtes en proie à d'intolérables ardeurs, affranchissez-vous de ces tortures cruelles, afin de ne pas succomber.

« A ceux qui sont liés par le mariage, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur. » Il est question de la loi promulguée clairement par le Christ touchant le divorce, hormis le cas d'adultère; aussi Paul dit-il : «Ce n'est pas moi.» Quoique les paroles précédentes n'aient point la même clarté de signification, elles expriment pourtant au fond la même doctrine. Mais ici, toute ombre est mise de côté. C'est là ce qu'indiquent les paroles : « C'est moi, » et : « Ce n'est pas moi. » Qu'on ne songe pas à n'attribuer au langage de Paul qu'une valeur humaine; car, poursuit-il, « je pense avoir moi aussi l'Esprit de Dieu. » Quel est donc le commandement fait aux époux par le Seigneur? « Que la femme ne se sépare pas de son mari. Si elle en est séparée, qu'elle reste sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari. De même, que le mari n'abandonne pas sa femme. » Comme la continence et divers autres sujets deviennent une occasion de divisions, quoiqu'il soit préférable que ces divisions ne se produisent pas, si, nonobstant, elles viennent à se produire, que la femme demeure avec le mari, sinon quant à l'usage du mariage, du moins de manière à ne pas contracter d'autres liens. « Pour les autres, je leur dis, moi, et non le Seigneur : Si l'un de nos frères a une femme infidèle, et que celle-ci veuille bien habiter avec lui, qu'il ne la renvoie pas. Et si une femme a un mari infidèle, et que celui-ci veuille bien habiter avec elle, qu'elle ne renvoie pas son mari. »

Quand l'Apôtre parlait de rompre toute communication avec les impudiques, il avait facilité cette tâche en ajoutant : « Non pas certes avec les impudiques de ce monde. » Il fait ici de même, il écarte par là toute difficulté : si quelque femme ou quelque homme sont mariés à un infidèle, qu'ils ne le renvoient pas. — Que dites-vous? Faudra-t-il que le mari, quoique infidèle, demeure avec sa femme, et qu'il n'y demeure pas s'il est coupable de fornication? Est-ce que la fornication n'est pas moins grave que l'infidélité? — Sans doute elle est moins grave, mais Dieu tient surtout à ménager vos intérêts. A propos de sacrifice, il vous disait également : « Laissez-là votre offrande, et allez vous réconcilier avec votre frère. » *Matth.*, v, 24. Le serviteur ne fut pas puni pour avoir dû dix mille talents; mais il exigea cent deniers d'un malheureux qui les lui devait, et il fut impitoyablement condamné. Cependant, la femme aurait pu craindre que le contact de son mari ne la souillât de quelque impureté; pour la prémunir contre cette pensée, Paul ajoute : « Car le mari infidèle est sanctifié par la femme, et l'homme à son tour sanctifie la femme infidèle. » — Mais, si l'on devient un seul et même corps avec la courtisane par le seul fait de l'union avec elle, il doit en être de même de l'union avec une idolâtre. — On devient un seul corps à la vérité, mais il n'y a pas de souillure : la pureté de la femme l'emporte sur l'impureté de l'homme, comme la pureté de l'homme fidèle l'emporte sur l'impureté de la femme.

L'infidélité n'est point un motif plausible pour divorcer.

3. Pourquoi, dans ce dernier cas, l'impureté est-elle vaincue, par suite les relations permises entre homme et femme; tandis que, l'adultère survenant, ce n'est plus un crime pour le mari de renvoyer sa femme? C'est que, d'une part, on a l'espérance de mettre par le mariage l'infidèle dans la voie du salut; de l'autre, au contraire, le lien conjugal est brisé : ici les deux époux sont atteints, là un seul est coupable. Ainsi, par exemple, la femme perdue est certes une femme abominable, par conséquent, puisque s'unir avec une courtisane c'est devenir un même corps avec elle, puisque celui qui entre en relation avec une femme de mauvaise vie est souillé par là même, il ne reste plus ombre même de pureté. Ce n'est plus la même chose dans la conjoncture dont nous parlons. Si l'idolâtre est impur, la femme n'est point impure; si la femme avait ce qui rend l'idolâtre

impur, à savoir l'impiété, en commun avec lui, elle serait dès-lors elle-même impure comme lui. Mais autre est l'impiété de l'idolâtre, autre la nature de l'union qui rapproche la femme de lui, en quoi il n'est aucunement impur. Le mariage étant une société qui a pour effet l'union des sexes, il n'est pas improbable que le mari soit conduit par sa femme à la foi : l'intimité dans laquelle elle vit avec lui permet de l'espérer, ce qui n'existe pas dans le cas de l'adultère. Comment la femme qui a déshonoré son mari, qui s'est livré à autrui, qui a violé la fidélité conjugale, pourrait-elle exercer une influence efficace sur le cœur dont elle a si cruellement abusé, surtout dans l'éloignement qui se produit aussitôt entre eux? Après l'adultère, le mari n'est plus son mari ; ici la femme, malgré l'idolâtrie, ne perd aucun de ses droits conjugaux. Ce n'est pas non plus sans raison qu'elle demeure avec son mari ; c'est du consentement de ce dernier, selon le mot de l'Apôtre : « S'il consent lui-même à demeurer avec elle. »

Quel mal y aurait-il, je vous le demande, les intérêts religieux une fois sauvegardés, l'espérance de la conversion de l'époux infidèle n'étant pas dépourvue de fondement, à ce que les deux époux habitent ensemble, et à supprimer cette source de divisions sans motifs ? Paul traite ici la question des gens mariés, et non de ceux qui se proposent seulement de se marier. Il ne dit pas : Si quelqu'un songe à prendre une infidèle ; mais bien : « Si quelqu'un a une épouse infidèle. » Si, une fois le mariage contracté, il vient à recevoir la parole de la foi et de la vérité, tandis que son conjoint persiste dans son erreur, dès que celui-ci consent à ne pas rompre, qu'il demeure avec lui. « Car l'infidèle est sanctifié, poursuit-il, par son épouse ; » tant est abondante la pureté de cette dernière ! S'ensuit-il que l'idolâtre devienne saint? Assurément non : il n'a pas été dit qu'il devient saint ; mais : « Il est sanctifié par son épouse. » Ce qui a pour but, non pas de le proclamer saint, mais de calmer les appréhensions de l'épouse, et d'inspirer au mari même l'amour de la vérité. L'impureté ne réside pas dans les corps des gens mariés ; elle réside dans leurs pensées et dans leur volonté libre. Si vous demeuriez impure et deveniez mère, l'enfant n'étant pas né de vous seule, il devrait être ou pleinement impur, ou seulement à moitié ; or, il n'est point impur. C'est pour cela que Paul ajoute : « Autrement vos enfants seraient impurs, au lieu qu'ils sont saints ; » à savoir, il ne sont point impurs. Le mot *saint* employé, l'est expressément pour éloigner toute idée d'impureté. « Mais, si l'infidèle se retire, qu'il se retire. » Il n'y a là rien contre la chasteté. Que signifient ces mots : « Si l'infidèle se retire ? » S'il vous oblige à sacrifier aux idoles, s'il s'appuie sur les droits que lui confère le mariage pour vous imposer le choix entre partager son impiété ou vous retirer, il vaut mieux briser le lien du mariage que celui de la foi. Car, poursuit l'Apôtre, « le frère ou la sœur ne sont point assujettis à pareille servitude. » N'hésitez pas à vous retirer, dès que dans ce but il suscitera chaque jour des querelles et des divisions sans fin. C'est ce qui ressort des paroles suivantes : « Dieu nous a appelés pour vivre dans la paix. » Le motif de la séparation est fourni par l'infidèle lui-même, comme dans le cas de l'adultère.

« Que savez-vous, ô femme, si vous n'obtiendrez pas le salut de votre mari ? » Ceci se rapporte aux mots : « Qu'elle ne le renvoie pas. » Tant qu'il ne vous querellera pas à ce sujet, demeurez avec lui ; vous pourrez en obtenir quelque précieux avantage. Restez là, prodiguez-lui vos exhortations, vos conseils ; appliquez-vous à le persuader ; aucun prédicateur n'exercera l'influence qu'exerce une femme. Paul ne charge l'épouse d'aucune obligation, il n'exige d'elle rien de précis, il ne veut point ajouter à son fardeau, il lui recommande de ne pas perdre espoir ; il se contente de laisser une ombre indécise flotter sur l'avenir. « Que savez-vous, ô femme, si vous n'obtiendrez pas le salut de votre mari? Que savez-vous, ô homme, si vous ne parviendrez pas à sauver votre femme? » Puis il poursuit en ces termes : « Que chacun marche conformément à la part qu'il a reçue de Dieu, et selon que Dieu l'a appelé. Un circoncis a-t-il été appelé ? Qu'il ne cherche pas à dissi-

muler la circoncision. Un incirconcis a-t-il été appelé? Qu'il n'aille pas se circoncire. La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien ; l'observation des commandements de Dieu est tout. Que chacun persévère dans la vocation où il a été appelé. Etiez-vous esclave, quand Dieu vous appela? N'en ayez pas de souci. » Toutes ces choses importent peu à la foi; qu'elles ne soient pas un sujet de trouble ou de division pour vous : la foi ne s'occupe point de pareils sujets. « Que chacun persévère dans la vocation dans laquelle il a été appelé. » Avez-vous été appelé, quand vous étiez marié à une infidèle? Demeurez avec elle; n'allez pas la renvoyer à cause de la foi. Avez-vous été appelé esclave? Ne vous en préoccupez pas; restez dans votre condition. Etiez-vous incirconcis quand vous avez embrassé la foi? Demeurez incirconcis. Etiez-vous, au contraire, circoncis? Demeurez dans cet état. Telle est la signification des paroles : « A chacun conformément à ce qu'il a reçu de Dieu. » Ce ne sont pas là des obstacles à la vraie religion. Vous étiez esclave quand vous avez été appelé, tel autre avait une femme infidèle, un autre avait reçu la circoncision.

4. Dieu! quel rang il assigne à la servitude! Si, d'une part, la circoncision ne sert de rien, si l'incirconcision n'est point une cause d'indignité, peu importe également que l'on soit de condition libre ou de condition servile. Pour mettre cette vérité en pleine lumière, Paul dit : « Quand même vous pourriez devenir libre, faites-en plutôt un bon usage, » c'est-à-dire, servez davantage. Et pourquoi conseiller de préférer la servitude à la liberté? Pour montrer que la servitude est plutôt avantageuse que nuisible. Sans doute, et nous le savons, quelques-uns entendent ces mots : « Faites-en plutôt un bon usage, » dans le sens de la liberté. Ils disent : Devenez libres si vous le pouvez ; mais combien cette interprétation serait en opposition avec la suite des pensées de Paul! Remarquez qu'il console l'esclave, qu'il lui assure que sa condition ne lui est point nuisible. Est-ce qu'il choisirait ce moment pour exalter la liberté? Si je ne peux pas être libre, aurait-on pu lui dire, en suis-je plus malheureux, plus coupable? Evidemment, c'est autre chose qu'il veut exprimer; il met la condition de l'esclave au niveau de celle de l'homme libre, et il ajoute : Quand même vous pourriez devenir libre, demeurez esclave. Et, de cela, voici la raison : « Celui qui, étant esclave, est appelé au service de Dieu, devient affranchi du Seigneur, et celui qui est appelé étant libre, devient l'esclave du Christ. » Devant le Christ, tous les deux sont égaux, et votre maître n'est pas plus que vous. Mais comment avez-vous été affranchi? Par la rédemption du Christ, qui vous a délivré du péché et de la servitude intérieure, encore que vous demeuriez esclave. Chose admirable, le Christ ne veut plus que l'esclave soit esclave, ni que l'homme demeure en servitude. Et comment, étant esclave, l'homme est-il affranchi? En triomphant des maux et des passions de l'âme, en méprisant les richesses, en domptant la colère et ses autres appétits mauvais.

« Vous avez été rachetés à un grand prix; ne vous rendez pas les esclaves des hommes. » Ceci s'adresse aux personnes libres comme aux esclaves. L'esclave peut être libre, et l'homme libre peut être esclave. L'esclave conquiert sa liberté en faisant tout pour Dieu, en agissant toujours selon sa conscience et non pour plaire à son maître ; il sera alors esclave devant les hommes, mais libre devant Dieu. Et de même l'homme libre peut devenir esclave. Comment? En remplissant auprès de ses frères un ministère abject, poussé par l'intempérance, l'ambition ou la crainte. Quoique libre, l'homme qui en est là est plus misérable que le dernier des serviteurs. Voyez Joseph : il était esclave, mais non pas esclave des hommes, aussi nul n'était plus libre que lui dans sa servitude. L'Egyptienne veut en faire le complice de sa passion ; mais il résiste à ses séductions. Quant à celle-ci, sa liberté n'était-elle pas la pire servitude? Elle provoque son esclave et le flatte bassement, sans jamais pouvoir ébranler cette volonté indépendante. Non, ce n'est pas chez Joseph la servitude, c'est la liberté par excellence; en quoi, je vous prie, lui fut-elle un obstacle pour pratiquer le bien? Esclaves, hommes libres, répondez : De Joseph ou de sa

A l'égard du Christ il n'y a ni esclave ni homme libre.

séductrice, quel était l'esclave, celle qui suppliait ou celui qui était prié? celle qui demandait ou celui qui méprisait ces demandes? Dieu a mis des limites à l'esclavage, elles sont écrites dans la loi, et il n'est pas permis de les dépasser. Tant que le maître ne commande que des choses justes, l'esclave lui doit l'obéissance; si celui-là va plus loin, celui-ci ne peut l'écouter, et c'est ainsi qu'il s'affranchit. Voilà le sens de ces paroles : « Ne devenez pas les esclaves des hommes. »

S'il en est ainsi, et si l'Apôtre ordonne d'abandonner les maîtres et de ne pas craindre d'entrer en lutte avec eux pour obtenir la liberté, pourquoi des conseils comme ceux-ci : « Que chacun demeure devant Dieu dans l'état où il a été appelé? » et encore : « Que tous ceux qui sont sous le joug de la servitude, rendent à leurs maîtres toute sorte d'honneurs, qu'ils ne méprisent pas leurs maîtres qui sont fidèles, parce qu'ils sont leurs frères, ayant part aux mêmes grâces? » I *Tim.*, VI, 1-2. Pourquoi dit-il les mêmes choses aux Corinthiens et aux Ephésiens? C'est qu'évidemment il n'entend pas parler de la servitude matérielle, mais de cette autre servitude des passions, plus redoutable que la première, et qui peut s'allier avec les apparences de la liberté. Que gagnèrent les frères de Joseph à demeurer libres? N'étaient-ils pas plus asservis que les derniers des esclaves, les malheureux qui mentirent à leur père, et trompèrent les marchands égyptiens plus que leur frère? Pour Joseph, ah! c'était autre chose; il était droit et sincère en toute chose, rien ne put le rendre esclave, ni les fers, ni la servitude elle-même, ni l'amour de l'Egyptienne, ni son exil sur une terre étrangère; il garda toujours son indépendance. Quelle liberté que celle qui brille dans la servitude! Il n'y en a pas de plus excellente.

Joseph dans les fers n'en n'était pas moins libre.

5. Tel est le christianisme; dans la servitude, il donne la liberté. De même qu'un corps, invulnérable de sa nature, n'est connu comme tel qu'après avoir été frappé sans en recevoir aucun mal; de même l'homme vraiment libre ne manifeste sa liberté qu'en vivant sous des maîtres qui ne sauraient la lui faire perdre. Voilà pourquoi l'Apôtre veut qu'on demeure esclave. Quel argument pour les païens contre la religion, si l'on ne pouvait à la fois être esclave et chrétien! Mais aussi, comme ils seront forcés de l'admirer, s'ils savent qu'elle peut être pratiquée même dans la servitude! Ni la mort, ni les fouets, ni les chaînes n'ont eu raison de notre volonté, combien moins la servitude! Le fer et le feu, les exactions de toute nature, les maladies, la pauvreté, les bêtes féroces et mille autres choses plus terribles, loin de vaincre les fidèles, les ont rendus plus forts, et nous redouterions la servitude? Non, la servitude ne peut nous nuire, si ce n'est la vraie servitude, c'est-à-dire la servitude du péché. Si vous n'êtes pas esclave du péché, ayez confiance et réjouissez-vous, vous n'avez rien à craindre, parce que votre vie n'est pas la vie d'un esclave; dans le cas contraire, fussiez-vous mille fois libre, votre liberté ne vous servira de rien. Beau profit, en effet, de n'être pas soumis à l'homme, quand on est enchaîné par ses passions! Les hommes sont accessibles à la pitié, les passions ne sont jamais rassasiées de vous nuire. Vous avez un maître? Mais ce maître a bien envers vous quelques devoirs; votre nourriture, votre santé, vos vêtements, votre chaussure et mille autres détails de ce genre le préoccupent sans cesse. Vous craignez moins de l'offenser qu'il ne redoute de vous faire manquer du nécessaire. Il est vrai qu'il repose tandis que vous veillez; mais ce qui vous arrive lui arrive aussi. Vous êtes quelquefois livré aux charmes du sommeil le plus doux, et lui est en proie à la sollicitude des affaires, et sa veille est autrement dure que la vôtre. Voyons, croyez-vous que Joseph ait plus souffert que l'Egyptienne? Ce que celle-ci put lui faire endurer n'est rien auprès de ce qu'elle endura elle-même de sa passion. Joseph ne fit rien de ce qu'elle voulut; elle fit tout ce que sa passion lui inspira, ne s'arrêtant pas même devant le déshonneur dont elle se couvrit.

Quel maître, quel tyran cruel aurait de telles exigences? Va, dit la passion à son esclave, conjure, supplie, flatte ce prisonnier que tu as acheté; ne te décourage pas de ses refus; in-

siste et presse-le; et finalement, s'il ne veut pas t'entendre, surprends-le dans sa solitude, fais-lui violence et couvre-toi de confusion. Oh! les vils et perfides conseils! Mais ce n'est pas assez. Si, malgré tout, poursuit-elle, tes tentatives avortent, calomnie cet innocent et trompe ton époux. Jamais ordres plus tyranniques, plus cruels, plus bas et plus furieux ne furent donnés. Non, jamais homme ne fut dur envers un esclave, comme la volupté envers cette femme! Et elle, la malheureuse, se soumit honteusement à tout. Joseph, au contraire, libre de toute servitude, se couvrit de gloire et d'honneur.

Voulez-vous un autre exemple de la servitude de l'homme devant la passion? Souvenez-vous de Caïn et de tout ce que l'envie lui fit accomplir. Elle lui ordonne de tuer son frère, de mentir à Dieu, de plonger son père dans le deuil; et il obéit en tout, il n'est rien qu'il refuse de faire. Vous êtes étonnés? Pourquoi donc? La passion n'a-t-elle pas le même empire sur les peuples que sur les individus? Est-ce que les Juifs n'enlevèrent pas, pour en faire leurs esclaves, les femmes des Madianites, dont la beauté les avait subjugués. C'est de cette servitude que Paul ne voulait à aucun prix : « Ne soyez pas, disait-il, les esclaves des hommes; » n'obéissez pas à leurs mauvais conseils; que dis-je? ne vous écoutez pas vous-mêmes. Après quoi, ayant ainsi élevé leur esprit, il ajoute : « Quant aux vierges, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur; mais voici le conseil que je leur donne comme ayant obtenu sa grâce pour être fidèle. » L'Apôtre procède avec ordre en parlant de la virginité. Préparés par ce qu'il venait de dire sur la continence, ils étaient prêts à l'entendre, et voilà pourquoi il passe à un sujet plus élevé : « Je n'ai point reçu de commandement » au sujet de la virginité, dit-il; mais je l'estime bonne. Pourquoi? Pour la même raison que plus haut, la continence. « Etes-vous uni à une femme, ne cherchez pas à briser votre union. Vous n'avez point de femme, ne cherchez pas à vous marier. » Ces paroles, loin d'être opposées aux précédentes, y répondent parfaitement. Plus haut, il avait dit : « Si ce n'est pas d'un commun accord; » il dit maintenant : « Etes-vous lié avec une femme, ne cherchez pas à vous délier. » Où est la contradiction? Briser avec son épouse, c'est un acte de violence; mais on ne brise pas le lien quand on accepte la continence d'un mutuel consentement.

6. Ces conseils, du reste, ne sont pas une loi, et voilà pourquoi Paul ajoute : « Si vous épousez une femme, vous ne péchez pas. » De ces conseils, il trouve la raison dans les maux de la vie : la nécessité pressante, la brièveté du temps, la tribulation de la chair; car le mariage est la source de grandes sollicitudes qu'il indique de nouveau et qu'il avait fait connaître en parlant de la continence. Il avait dit une première fois que « la femme ne s'appartenait plus à elle-même; » il dit ici : « Vous n'êtes pas lié. » Il dit ensuite : « Si vous épousez une femme, vous ne péchez pas; » mais il ne saurait être question d'une femme qui s'est vouée à la virginité, puisqu'elle a déjà péché. Si une veuve, après avoir spontanément embrassé la viduité, ne peut pas se marier une seconde fois sans crime, combien moins la vierge? « Les personnes mariées souffriront des tribulations dans leur chair. » Il est vrai, comme vous le dites, qu'elles auront aussi les plaisirs de leur état. Mais l'Apôtre vous dit combien vite ces consolations passeront; car « le temps est court, » c'est-à-dire, il nous faut voyager sur une terre étrangère, puis bientôt en sortir; et vous courez dans l'intérieur! Encore que le mariage n'eût rien de pénible, vous devriez vous hâter vers les choses à venir; mais, puisqu'il est accompagné de tant d'ennuis, pourquoi vous obstiner à traîner ce poids avec vous? Pourquoi prendre un fardeau dont vous ne pourrez pas plus vous servir que si vous ne l'aviez pas? « Il faut que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient pas. » Après quelques observations sur les choses futures, il revient au temps présent, car il y a des biens spirituels. La femme mariée s'occupe de plaire à son mari; celle qui ne l'est pas pense aux choses de Dieu; mais il y a aussi des biens temporels, et de cette vie, et c'est ce que l'Apôtre veut dire : « Je désire que vous soyez sans sollicitude. »

Mais pour cela il s'en remet encore à leur volonté. User de pression pour faire accepter des conseils qu'on a donnés, c'est avoir peu de confiance en ses propres paroles. L'Apôtre ne fait pas ainsi. Ce qu'il a dit, il veut le faire accepter par persuasion. « Or, je vous le dis, ajoute-t-il, pour votre avantage, non pour vous tendre un piége, mais pour vous porter à ce qui est plus saint, et à ce qui peut vous donner un plus puissant secours. » Vierges, vous l'entendez, la virginité ce n'est pas seulement la continence; une âme préoccupée des choses du monde ne saurait être ni vierge ni honnête. « L'épouse et la vierge diffèrent entre elles, » avait dit Paul, et ce qui les distingue, il va l'indiquer. La différence essentielle de la femme vierge et de celle qui ne l'est pas, ce n'est pas tant la continence ou les noces que la préoccupation ou l'affranchissement des soucis temporels. L'union de l'homme et de la femme n'est pas un mal, mais un obstacle à la sagesse. « Si quelqu'un croit qu'il est honteux pour lui que sa fille soit vierge. » Il semble parler du mariage, et tout se rapporte à la virginité; il permet seulement le mariage, mais « selon le Seigneur. » Qu'est-ce à dire : « Selon le Seigneur? » D'une manière chaste et digne. La chasteté est toujours nécessaire, il faut l'avoir toujours devant les yeux; autrement nous ne verrons pas le Seigneur.

L'orateur rappelle son traité sur la virginité.

Si je suis passé rapidement sur la virginité, on ne m'en fera pas de reproche. J'ai écrit sur ce sujet tout un ouvrage dans lequel j'ai longuement traité de tout ce qui y a rapport; il m'a semblé inutile de redire les mêmes choses. J'y renvoie mes auditeurs et je me contente de leur recommander seulement la pratique de cette continence, dont l'Apôtre dit : « Poursuivez la paix et la sanctification, sans laquelle nul ne verra Dieu. » Devenons dignes de cette grâce auguste, et, dans quelque état que nous soyons, vierges ou époux, engagés dans une première union ou dans de secondes noces, soyons chastes, afin d'obtenir le royaume des cieux par la miséricorde et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Quant aux viandes qui sont immolées aux idoles, nous savons tous que nous avons la science suffisante; mais la science enfle et la charité édifie. »

1. Voyons d'abord ce que signifie ce passage; nous comprendrons ainsi plus facilement la suite de ce discours. Que comprendre d'une accusation, quand on ne sait pas de quel crime il s'agit? Or, que reprochait l'Apôtre aux Corinthiens? Un grand crime, qui était la source de beaucoup de maux. Lequel? Plusieurs d'entre eux, ayant appris que ce qui entrait dans le cœur de l'homme ne le souillait pas, mais ce qui en sortait; que l'idole de pierre ou de bois, pas plus que les démons, ne pouvait nous être d'aucun profit ni d'aucun détriment, abusaient de leur science contre eux-mêmes et contre les autres. Ils entraient dans les temples des idoles et participaient aux festins qu'on y donnait, ouvrant ainsi la porte à des désastres lamentables. Ceux qui redoutaient encore les idoles et n'avaient pas le courage de les mépriser, encouragés par l'exemple des parfaits, s'asseyaient aux mêmes tables qu'eux, et c'était une chose vraiment funeste pour leurs âmes, un chemin ouvert vers l'idolâtrie; car ils ne partageaient pas la manière de voir des premiers, et mangeaient en l'honneur des idoles les viandes qu'on leur servait. Les plus parfaits eux-mêmes ne sortaient pas des tables des démons sans en retirer de grands désavantages. Evidemment, c'était là un crime. L'homme de Dieu veut y porter remède; pour y réussir plus sûrement, il ne s'emporte pas dans un amer langage, contre un abus qu'il fallait attribuer bien plus à une erreur de l'esprit qu'à la perversion du cœur. Il convenait d'exhorter d'abord et non de s'irriter ou de s'indigner. Voyez donc sa prudence! Entendez ses premières paroles : « Quant aux viandes immolées aux idoles, nous savons tous que nous avons la science suffisante. » Selon sa coutume, il laisse de côté les plus faibles pour

s'attaquer aux plus forts. « Vous donc, pourquoi condamnez-vous votre frère? » *Rom.*, XI, 10, dit-il, dans l'Epître aux Romains, s'adressant à celui qui est plus capable d'entendre des reproches. Il fait de même ici.

D'abord, il réprime leur orgueil; cette science qu'ils croyaient éminente et parfaite, il la déclare commune à tous. « Nous savons, dit-il, que nous avons tous la science suffisante. » En les abandonnant à l'orgueil de leur pensée, se contentant seulement d'affirmer que ces pratiques étaient nuisibles aux autres, il aurait produit plus de mal que de bien. Quelque nuisible qu'une chose soit à d'autres, un esprit ambitieux qui voit là une source de gloire personnelle, la poursuit avidement par l'entraînement irrésistible de son ambition. Voilà pourquoi Paul examine la question présente en elle-même, comme il avait fait auparavant pour la sagesse des nations, lui portant un coup mortel. Mais là il était complétement dans son droit; son rôle était facile, il avait à flétrir une chose très-répréhensible : aussi la déclare-t-il non-seulement inutile, mais encore opposée à la prédication. Ici il doit prendre garde; car c'est de la science qu'il s'agit, et de la science véritable. Il y avait danger à la renverser; et, sans la renverser, comment détruire le faste auquel elle donnait lieu? Paul y réussit. Cette science est commune à tous; première observation bien propre à humilier leur orgueil. Plus une chose grande et belle est rare, en effet, plus on est fier de la posséder; on l'estime d'autant moins qu'elle devient le partage d'un plus grand nombre. Donc, cette science, ils ne l'ont pas seuls comme ils le croyaient. Bien plus, il n'est pas seul à la partager avec eux; cette idée n'aurait encore servi qu'à les rendre plus fiers. On est fier de posséder une chose à l'exclusion de tout autre; mais on est plus fier encore, s'il se peut, de la partager avec un homme éminent. Paul ne se met pas seul en scène; il ne dit pas : Je posséde la science; il dit : « Nous savons que nous avons tous la science. »

La seconde observation achève l'effet de la première. Que dit-il? Non-seulement que la science qu'ils ont n'est pas parfaite, mais qu'elle est encore tout à fait imparfaite; non-seulement qu'elle est imparfaite, mais que seule elle est funeste. Après avoir dit : « Nous avons tous la science, » il ajoute : « La science enfle, et la charité édifie. » Donc, la science sans la charité est un principe d'orgueil. — Mais, direz-vous, la charité sans la science n'est pas plus utile. — Paul ne le nie pas : laissant de côté ce qui est évident, il se contente de dire que la science a besoin d'être unie à la charité. Celui qui aime, accomplit le premier de tous les commandements, et, encore qu'il soit imparfait, par la charité il arrivera facilement à la science, comme Corneille et une foule d'autres. Mais on a beau avoir la science, si on n'a pas la charité, elle demeure stérile; je ne dis pas assez, elle ruine par l'orgueil qu'elle engendre le peu de charité à laquelle elle se trouve unie. Donc, la science ne produit pas la charité; au contraire, elle la détruit dans une âme inconsidérée en la livrant au souffle de la vaine gloire. L'orgueil est un principe de division; la charité unit les âmes et les dispose à la science. « Si quelqu'un aime Dieu, dit l'Apôtre, il est connu de Dieu. » I *Cor.*, VIII, 3. Loin de moi dès lors, semble-t-il dire, la pensée de condamner la science parfaite; ce que je veux, c'est que la science ne marche jamais sans la charité; au lieu d'être utile, elle serait toujours funeste.

Malheurs qu'entraine le défaut de charité.

2. C'est ainsi qu'il prélude à ce qu'il va dire de la charité. Le défaut de charité, et non la science parfaite, telle est la source de tous les maux qu'il signale : de là les dissensions, l'orgueil insensé et tous les vices qu'il leur a reprochés ou qu'il leur reprochera dans la suite. Aussi, que de fois ne parle-t-il pas de la charité, rendant toujours plus pure la source de tous les biens! Pourquoi donc êtes-vous enflés de votre science? dit l'Apôtre. Si vous n'avez pas la charité, la science vous sera nuisible; quoi de pire, en effet, que l'arrogance? Mais, avec la charité, la science elle-même sera sûre. Qu'importe que vous soyez plus instruit que votre frère? Aimez-le, et, au lieu de vous enorgueillir, vous l'instruirez et l'élèverez au point où vous êtes. Ainsi s'expliquent ces paroles : « La science enfle, » et ces autres : « Mais la charité édifie. »



Il ne dit pas seulement : Elle est modeste; il va plus loin, et ses paroles expriment quelque chose de plus. Il oppose la charité à la science, qui non-seulement était un principe d'orgueil, mais de division. Puis, pour les humilier encore davantage, il ajoute une troisième observation. Que dit-il donc? Que la science n'est pas parfaite, même quand elle est unie à la charité : « Si quelqu'un croit qu'il sait quelque chose, il ne sait même pas de quelle manière il faut savoir. » C'est le plus rude coup. Je ne dis plus que la science est commune à tous, ni que vous nuisez à vous-même en haïssant le prochain ou en vous enorgueillissant; eussiez-vous seul la science, fussiez-vous humble et bon avec votre frère, votre science serait encore imparfaite, et vous ne sauriez pas même de quelle manière il faut savoir. Si notre science est tellement vaine, comment y a-t-il eu des hommes assez insensés pour prétendre à une connaissance adéquate de Dieu? Nous saurions parfaitement toute autre chose, que la science de Dieu nous échapperait encore; car Dieu est à une distance infinie de tout, et cette distance, nul ne la peut exprimer.

Voilà comment l'Apôtre humilie leur fierté. Il ne dit pas : Vous n'avez pas de la question actuelle une science complète; il dit : Vous ne savez complétement rien. Non pas vous seuls, mais qui que ce puisse être, fût-il Pierre, fût-il Paul ou tout autre. Touchante et admirable conduite d'un cœur qui corrige et console! « Si quelqu'un aime Dieu, il est connu de Dieu. » Paul ne dit pas : Il connaît Dieu; mais bien : « Il est connu de Dieu. » Non, nous ne connaissons pas Dieu; c'est Dieu qui nous connaît. Ainsi le Christ disait : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai élus. » *Joan.*, XV, 16. Et Paul, en un autre endroit : « Alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. » I *Cor.*, XIII, 12. Voyez comme il insiste et combien il s'efforce d'abaisser leur orgueil. D'abord il leur dit qu'ils ne sont pas seuls à savoir ce qu'ils savent; « car nous avons tous la science. » Il poursuit en affirmant que la science sans la charité est funeste : « La science enfle. » Puis il enseigne que la science, même avec la charité, n'est pas encore absolument parfaite : « Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il ne sait pas encore de quelle manière il faut savoir; » de plus, c'est Dieu qui donne la science, et de soi-même on n'arrive pas à la posséder. L'Apôtre ne dit pas : Il connaît Dieu; mais : « Il est connu de Dieu. » Il termine en montrant que tout cela est l'œuvre de la charité, qu'ils sont encore loin de l'avoir à un degré suffisant. Leur fierté ainsi humiliée, il expose la doctrine en ces termes : « Au sujet des viandes immolées aux idoles, nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu. »

Dans quels embarras l'Apôtre se jette! D'un côté, il faut s'abstenir des tables des idoles; de l'autre, les idoles ne peuvent nuire en rien à ceux qui y participent : la contradiction est manifeste. Les idoles n'ayant aucune puissance, on n'avait pas de raison de les redouter, on pouvait agir avec une complète indifférence; mais, en défendant toute communication, ne s'exposait-il pas à faire croire qu'elles étaient moins désarmées qu'il ne le disait? — L'Apôtre ne revient pas sur ce qu'il a dit, et il appuie la défense qu'il a faite sur l'intérêt du prochain : « Au sujet des idoles, dit-il, nous savons qu'il n'en existe pas dans le monde. » Encore ici, il ne saurait être question d'une opinion particulière; ce qu'ils croient à ce sujet, tout le monde le croit. Cette vérité, dit-il, vous n'êtes pas les seuls à la connaître; elle est professée dans le monde entier. « Il n'existe pas d'idole dans le monde, il n'y a qu'un seul Dieu. » Qu'est-ce à dire? est-ce qu'il n'y a plus d'idoles? est-ce qu'il n'y a plus de statues? Il y en a certes; mais elles sont sans pouvoir : ce ne sont pas des dieux, ce sont des pierres et des démons. L'Apôtre parle ici aux ignorants et aux sages. Aux premiers, qui ne voyaient dans les idoles que des pierres, il dit qu'il n'y a pas d'idoles dans le monde; aux seconds, qui enseignaient que dans ces simulacres des puissances étaient cachées, puissances qu'ils appelaient leurs dieux; aux seconds, dis-je, il apprend qu'il n'y a dans le monde qu'un seul Dieu.

3. Remarquez le procédé de l'Apôtre exposant

sa doctrine : il tranche complétement avec les Gentils. C'est une observation qu'il faut toujours faire, soit qu'il parle à tous en général, soit qu'il s'adresse seulement à quelques-uns; elle n'est pas sans importance pour avoir de ses enseignements et de ses paroles une intelligence plus vraie et plus profonde. « Car, s'il est des êtres appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, et de la sorte, s'il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, néanmoins nous n'avons qu'un Dieu, le Père, de qui tout procède et nous-mêmes en lui, et un Seigneur Jésus-Christ, duquel vient toute chose et nous-mèmes sommes en lui. » Contre cette affirmation qu'il n'y avait pas d'idoles, mais un seul Dieu, on pouvait alléguer qu'il existait des idoles et des êtres appelés dieux; or, pour ne pas se mettre en opposition avec l'évidence, l'Apôtre dit : S'il y a des êtres appelés dieux, et il y en a, ils ne sont pas de vrais dieux, mais ils passent pour l'être; ils sont dieux de nom et non de fait. « Soit dans le ciel, soit sur la terre. » Au ciel, le soleil, la lune et les autres astres que les Gentils adoraient; sur la terre, les démons et les hommes divinisés. « Pour nous, nous n'avons qu'un Dieu, le Père. » D'abord, il avait dit seulement : « Il n'y a qu'un seul Dieu; » il ajoute maintenant : « Le Père, » les idoles étant jugées; et enfin : « De qui tout procède, » indiquant de la sorte la pierre de touche de la divinité. Donc, les idoles ne sont pas des dieux. Qu'ils périssent, ces dieux mensongers par lesquels la terre et le ciel n'ont pas été faits! « Et nous sommes en lui. » Voilà le trait par excellence. En disant : « De qui tout procède, » il mentionnait la création et le passage du néant à l'existence; par ces paroles : « Et nous sommes en lui, » il énonce le mystère de la foi et de l'union, dont il avait dit naguère : « Vous êtes vous-mêmes de Dieu dans le Christ Jésus. » I *Cor.*, I, 30. Nous sommes de Dieu pour une double raison : d'abord, parce qu'il nous a créés quand nous n'étions pas encore; ensuite, parce qu'il nous a donné la foi; ce qui est une seconde création, comme le dit Paul en un autre endroit : « Afin de former en lui-même de ces deux peuples un seul homme nouveau. » *Ephes.*, II, 16.

« Un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui tout a été fait et par lequel nous sommes. » Du Christ, il faut penser comme de Dieu. Par lui, le genre humain est sorti du néant, par lui, il est passé de l'erreur à la vérité. Donc, ce mot de l'Apôtre : « De Dieu, » ne doit pas s'entendre à l'exclusion du Christ; car nous sommes sortis de Dieu par le Christ. Aussi ne désigne-t-il pas exclusivement le Père et le Fils par des noms particuliers, appelant le premier Dieu, et le second Seigneur. Il suit l'exemple de l'Ecriture, qui dit tantôt : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur; » *Psal.* CIX, 1; et tantôt : « C'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a marqué d'une onction. » *Ibid.*, XLIV, 8. Lui-même avait dit : « De qui est sorti, selon la chair, le Christ, ce Dieu suprême. » *Rom.*, IX, 5. Souvent, dans la sainte Ecriture, ces deux noms sont indifféremment attribués à l'un et à l'autre. Si chaque hypostase avait son nom propre et exclusif, le Fils ne serait pas Dieu; en demeurant Fils, il ne serait pas Dieu comme le Père. L'Apôtre aurait dû dire seulement : Nous n'avons qu'un Dieu, sans ajouter : « Le Père, » pour signifier qu'il n'avait pas été engendré; à ne vouloir uniquement révéler que sa connaissance, ce mot *Dieu* eût été suffisant. Si vous dites : Il n'y a qu'un Dieu, et, par conséquent, ce terme « Dieu » ne convient pas au Fils, je vous prierai d'observer qu'on peut aussi le lui appliquer. Le Fils, en effet, est appelé le seul Seigneur; et cependant vous savez bien que nous donnons ce titre à un autre. Donc, le Fils est seul Seigneur, comme le Père est seul Dieu; et, de même que le titre de seul Seigneur que nous donnons au Fils n'empêche nullement le Père d'être Seigneur comme lui, de même celui de seul Dieu, attribué au Père, n'empêche pas le Fils d'être Dieu comme lui. Vous dites peut-être : Mais pourquoi n'est-il pas fait mention du Saint-Esprit? Je vous répondrai : Parce que Paul parlait à des idolâtres, et qu'il disputait avec eux sur la pluralité des dieux. Ayant appelé le Père Dieu, il nomme le Fils Seigneur. S'il crut bon, pour ne pas scandaliser les âmes faibles, de ne pas désigner le Père et le Fils par les mêmes noms, de peur qu'il ne leur vînt en pensée qu'il y avait deux Seigneurs ou deux Dieux, pourquoi vous étonner

qu'il passe le Saint-Esprit sous silence? Ce qu'il veut avant tout établir, c'est qu'il n'y a pas plusieurs dieux. Aussi revient-il souvent sur cette affirmation : « Il n'y a qu'un seul Dieu;... nous n'avons qu'un Dieu et qu'un Seigneur. » Evidemment, il a pitié de ses auditeurs, et c'est pour condescendre à leur faiblesse qu'il ne fait pas mention du Saint-Esprit; autrement, pourquoi le nommer ailleurs et l'unir au Père et au Fils? Si l'Esprit saint était en dehors du Père et du Fils, il n'aurait pas fallu lui attribuer aussi l'efficacité du baptême, qui est l'œuvre par excellence de la divinité, et dans lequel on reçoit des dons qui ne peuvent venir que de Dieu.

4. J'ai dit pourquoi Paul ne fait pas ici mention du Saint-Esprit; mais vous, dites-moi, s'il n'en est pas ainsi, pourquoi l'Esprit intervient avec le Père et le Fils dans le baptême? Vous n'en pourrez donner qu'une seule raison, à savoir qu'il leur est égal en dignité. Voyez comme tout naturellement l'Apôtre le met au même rang que les autres personnes : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu le Père, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous, » dit-il aux disciples; II *Cor.*, XIII, 13; et ailleurs : « Il y a diversité de grâce, mais il n'y a qu'un même Esprit; il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur; il y a diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un Dieu. » I *Cor.*, XII, 4-6. Ici il n'en parle pas, parce qu'il s'adresse aux Gentils ou même à des hommes encore plus faibles. Les prophètes font-ils autrement quand ils ne nomment jamais ouvertement le Fils, à cause de l'infirmité de ceux à qui convient leur parole? « Mais la science n'est pas en tous. » Quelle science? Celle de Dieu? Celle des victimes immolées aux idoles? Ou bien il s'agit des Gentils qui enseignaient qu'il y avait plusieurs dieux, et ne connaissaient pas le Dieu véritable; ou bien l'Apôtre veut désigner ces païens encore grossiers qui ne savaient pas l'impuissance des idoles et leur néant. Quoi qu'il en soit, après ces paroles, voici des encouragements et des consolations. Il ne fallait pas encore tout attaquer, puisqu'on devait plus tard revenir à la charge avec plus de véhémence. « Car il y en a qui, croyant encore à l'idole, mangent les viandes comme lui étant offertes, et leur conscience qui est faible en est souillée. » Ils redoutent encore, dit-il, ils craignent l'idole. N'alléguez pas le temps présent, ne me dites pas que vous avez reçu de vos pères une religion sainte; reportez-vous aux premiers jours de la foi chrétienne, où, l'apostolat étant à peine constitué, l'impiété régnait en souveraine; représentez-vous la terre couverte des autels des faux dieux et ces autels rougis du sang des victimes. Les païens étaient nombreux alors, ils pratiquaient l'idolâtrie, qu'ils savaient avoir été en honneur chez leurs aïeux les plus reculés, ils avaient puisé ces idées dans leur origine, sans compter les influences pernicieuses des démons. Puis supposez ces hommes tout à coup convertis; n'est-il pas vrai qu'ils ne pouvaient pas subitement oublier le passé, et qu'ils devaient encore redouter beaucoup les maléfices de l'enfer? C'est pour eux que Paul dit : « Il y en a qui croient encore aux idoles. »

Le Saint-Esprit égal au Père et au Fils.

Pour ne pas les abattre, il ne les interpelle pas directement; néanmoins il se garde bien de se taire, il parle d'une manière générale : « Il y en a qui croient aux idoles, dit-il, et mangent sciemment et comme telles les viandes offertes, » c'est-à-dire, dans le même esprit qu'auparavant; « et leur conscience qui est faible en est souillée, » ne pouvant encore à cause du doute qui les assiége, ni mépriser ces offrandes, ni se rire d'elles. Il en est d'eux comme d'un homme qui croirait encore se souiller en touchant un cadavre, selon les usages des Juifs; à côté de lui il verrait les autres faire la même chose avec une conscience pure, tandis qu'à cause de ses dispositions il serait réellement souillé. « Il y en a qui croient encore aux idoles. » Remarquez cet « encore » qui fait bien voir combien peu les nouveaux convertis avaient progressé et se pliaient aux usages nouveaux. Ce n'était pas par la violence qu'il fallait les ramener, mais par la persuasion et l'enseignement. « Et leur conscience qui est faible en est souillée. » Il laisse de côté le fond même de la question pour ne parler que de la conscience, craignant toujours, en vou-

lant soutenir le faible, de briser le fort et de le rendre faible lui-même. C'est pourquoi il les ménage tous. Il ne veut pas qu'on puisse avoir de pareilles pensées; et de là ce long discours pour les prévenir ou ne pas les faire naître. « Ce n'est pas ce que nous mangeons qui nous élève dans l'esprit de Dieu; nous n'en serons pas plus riches si nous mangeons; nous n'en serons point plus pauvres si nous ne mangeons pas. » Voyez-vous comme il s'attache de nouveau à tout ce qui peut humilier leur orgueil? Suivez les paroles de l'Apôtre : d'abord il leur dit qu'ils ne sont pas seuls à posséder la science, mais que tous l'ont; qu'aucun ne sait comme il faut savoir; que la science enfle. Puis il les console en disant que la science complète n'est pas en tous et que leur conscience est souillée à cause de sa faiblesse.

Ils auraient pu dire : Que nous importe que tous n'aient pas la science? Pourquoi celui-là n'a-t-il pas la science? pourquoi donc est-il faible? — Afin d'écarter ces objections, il ne cherche pas à démontrer d'abord qu'il faut s'abstenir par égard pour son frère; mais il prélude à sa démonstration par des raisonnements bien plus graves. Que dit-il, en effet? Encore que nul ne doive être scandalisé de leur action, et que celle-ci ne doive point contribuer à la ruine du prochain, il ne faudra pas la faire parce qu'elle est complétement inutile. Le préjudice du prochain n'est pas souvent une raison suffisante pour ne pas faire une chose qui nous est profitable; mais quel poids considérable s'ajoute à nos déterminations si notre action doit nous être inutile! Voilà pourquoi l'Apôtre dit d'abord : « La nourriture ne nous rend pas agréables à Dieu. » Quel discrédit il jette sur une action qui semblait être le comble de la science! « Si nous mangeons, nous n'en serons pas plus riches, » c'est-à-dire, Dieu ne nous tient pas compte de cette manducation comme d'une bonne action; « et, si nous ne mangeons pas, nous n'en serons pas plus pauvres, » c'est-à-dire, nous valons autant à ses yeux.

5. Donc manger des viandes immolées est une action inutile et vaine; car ce qu'on peut également et sans aucun dommage faire ou ne pas faire, est entièrement superflu. Maintenant l'Apôtre va plus loin et dénonce ouvertement ces pratiques comme dangereuses. Voici le résultat qu'elles ont pour le prochain : « Prenez garde que cette liberté qui vous est laissée ne soit pour vos frères faibles une occasion de chute. » Il ne dit pas : Votre liberté est un sujet de chute; non, il ne se prononce pas pour ne pas les rendre plus audacieux. « Prenez garde, » leur dit-il pour les effrayer et les confondre, pour les amener ainsi à s'éloigner de cette pratique. Il se garde bien d'ajouter : Votre science, ou : Votre perfection; car c'eût été un terme d'éloge, il dit : « Votre liberté, » cette expression désignant mieux leur témérité et leur orgueil. Au lieu de dire simplement : « A vos frères, » il dit : « A vos frères faibles, » aggravant ainsi la malice d'une action qui n'épargnait ni la faiblesse ni les liens du cœur. Passe encore que vous n'encouragiez pas, que vous ne corrigiez pas votre frère; mais pourquoi le tromper et lui nuire, quand vous auriez dû lui tendre la main? Sans doute ce n'est pas ce que vous voulez; mais alors ne le renversez pas. Pervers, il aurait eu besoin d'être corrigé; infirme et faible, c'est un remède qu'il lui faut. Non-seulement il est faible, songez encore qu'il est votre frère. « Car, si quelqu'un vous voit, vous qui avez la science, participer aux festins des idoles, ne sera-t-il pas porté, lui dont la conscience est faible, à manger aussi des viandes immolées? » Vous l'avez entendu dire : « Prenez garde que votre liberté ne soit un sujet de chute; » maintenant il faut voir comment cela peut arriver. Toujours il allègue l'infirmité du cœur, afin qu'on n'estime pas les viandes immolées nuisibles par elles-mêmes ni les démons redoutables. Votre frère est sur le point de ne plus participer aux festins idolâtres; mais il vous y voit, et, prenant votre exemple pour un conseil, il y retourne encore, doublement entraîné par sa faiblesse et par votre conduite inopportune; vous augmentez donc l'infirmité de votre frère. « Ainsi votre nourriture sera cause de la perte de votre frère, pour qui le Christ est mort. »

A ces deux premières circonstances qui vous rendent impardonnable, à savoir que vous scan-

dalisez votre frère, et que ce frère est faible, une troisième plus terrible vient s'ajouter : c'est que le Christ n'a pas dédaigné de mourir pour cet homme dont vous n'épargnez en aucune façon la faiblesse. Par là l'Apôtre enseigne au parfait ce qu'il a été à l'origine, et que le Christ est mort aussi pour lui. Il ne dit pas : Pour qui vous devriez mourir, mais, ce qui est plus : « Pour qui le Christ est mort. » Votre Seigneur et Dieu a voulu mourir pour votre frère, et vous ne daignez pas dans son intérêt vous abstenir d'une table criminelle! Vous consentez à le voir périr après une telle rédemption, et cela, chose inouie, pour un peu de nourriture! Remarquez-le bien, j'insiste, il n'y a pas : Votre perfection; ou : Votre science; mais : « Votre nourriture. » Voilà donc quatre griefs, et quatre griefs énormes contre vous : vous perdez votre frère, qui est faible, pour qui le Christ a daigné mourir, et vous le perdez pour un peu de viande. « Or, en péchant ainsi contre vos frères, et en blessant leur conscience faible, vous péchez contre le Christ. » Peu à peu il arrive à montrer toute la noirceur de cette faute. De nouveau il allègue la faiblesse du prochain, et ce qu'ils croyaient être dit pour eux retombe sur leur tête. Il nė dit pas : Vous scandalisez; il dit : « Vous blessez, » cette expression énergique démontrant mieux leur cruauté. N'est-ce pas être cruel, en effet, que de frapper un malade? Or, le scandale est plus terrible qu'une blessure, car souvent il donne la mort. Mais comment pèchent-ils contre le Christ? D'abord, parce qu'il se met au lieu et place de ses serviteurs; puis, parce que ceux qui sont blessés appartiennent à son corps et font partie de ses membres; enfin, parce que les coupables ruinent par leur orgueil ce qu'il avait gagné par sa mort. « C'est pourquoi, si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais aucune viande. » Il parle comme un bon maître, qui doit faire ce qu'il enseigne.

Je ne distingue pas s'il parle à tort ou à raison; il s'abstiendra toujours. Il ne dit pas seulement : Je ne mangerai pas de viandes immolées, ce qui était défendu pour un autre motif; il s'engage à ne jamais manger des viandes dont il est même permis d'user, et cela, non pas une fois, mais toujours : « Je ne mangerai jamais, dit-il, aucune viande. » Pourquoi? Non pour ne pas perdre mon frère, mais seulement « afin de ne pas le scandaliser. » Quelle folie de ne pas même nous abstenir d'un peu de nourriture pour une chose pour laquelle le Christ a daigné sacrifier sa vie! Or, ces mots ne regardent pas les Corinthiens seuls, c'est encore à nous que l'Apôtre les adresse, à nous qui, au mépris du salut de nos frères, avons toujours sur les lèvres de mauvaises paroles. N'est-ce pas être barbare et cruel à l'égal du démon de s'exprimer ainsi : Que m'importe que mon frère se scandalise ou meure? Du moins les premiers chrétiens avaient une excuse dans la faiblesse de ceux qu'ils scandalisaient; mais nous, quelle excuse est la nôtre? Tous les jours, nous commettons des fautes propres à scandaliser les plus forts. Nos violences, nos rapines, notre avarice, l'abus que nous faisons des hommes libres en les traitant en esclaves, que de sujets de scandale pour tous! Et ne dites pas : Ce n'est qu'un cordonnier, un teinturier, un forgeur d'airain; c'est un fidèle, c'est votre frère, vous devez ne pas l'oublier. Nous sommes tous les disciples de pauvres pêcheurs, de publicains, de faiseurs de tentes; nous reconnaissons pour notre Maître celui qui fut nourri dans la maison d'un charpentier, qui voulut avoir la femme de cet ouvrier pour mère, qui fut couché dans une crèche et enveloppé de langes, qui n'avait pas où reposer sa tête, qui fut lassé des longues routes parcourues, qui fut enfin nourri par ses frères.

6. Souvenez-vous de ces choses, et vous mépriserez toute fierté; vous verrez un frère dans l'ouvrier laborieux, tout aussi bien que dans l'homme riche entouré de nombreux serviteurs, qui s'avance sur un char, écartant les passants sur la voie; que dis-je? vous garderez au premier plus d'estime. Celui-là, en effet, est plus notre frère qui ressemble davantage aux Apôtres. Or, de l'un ou de l'autre quel est le plus semblable aux pêcheurs? Le pauvre qui se nourrit tous les jours de ses sueurs, qui n'a ni serviteur ni demeure, ou le riche foulant aux pieds dans le faste qui l'environne des lois divines? Un peu de respect donc pour le pauvre; il est davantage

votre frère, puisqu'il ressemble davantage aux apôtres. Vous me direz : Il accepte par force sa position ; s'il pouvait, il s'y déroberait. Qu'en savez-vous? Est-ce que vous ne connaissez pas ces paroles : « Ne jugez pas, pour n'être pas jugés? » *Matth.*, VII, 1. D'ailleurs, éprouvez-le, donnez-lui mille talents d'or, vous verrez qu'il les refusera. Quoiqu'il n'ait pas hérité de ses pères, comme il pouvait recevoir ce qu'il refuse, et qu'il n'a pas voulu changer sa position, il fait bien voir qu'il méprise les richesses. Jean, fils de Zébédée, était d'une famille pauvre; oserions-nous soutenir qu'il subit forcément sa position? Admirez-les donc loin de les mépriser, ce bûcheron, cet ouvrier qui manie le marteau, et cet autre tout noirci de fumée. Est-ce que Pierre, après la résurrection de son Maître, ne portait pas la ceinture du travail, jetant son filet et exerçant son état? Et Paul, ce voyageur divin, qui avait parcouru le monde et fait d'innombrables miracles, ne le vit-on pas, dans l'atelier d'un teinturier, occupé à coudre des peaux, lui objet d'admiration pour les anges et de terreur pour les démons? Est-ce qu'il rougissait de dire : « Mes mains ont pourvu à mes besoins et aux besoins de mes frères? » *Act.*, XX, 34. Avait-il honte de ces choses? Nullement; il s'en glorifiait. Vous direz, il est vrai : Mais qui est semblable à Paul? — Personne, je le sais; est-ce donc une raison de mépriser les pauvres?

Honorez votre frère, quelqu'obscur qu'il soit; s'il est fidèle, il mérite votre respect. Si vous ouvrez votre demeure à deux amis de l'empereur, l'un général illustre, l'autre simple soldat, comment croyez-vous avoir fait plus d'honneur à l'empereur? Evidemment en recevant le simple légionnaire. Outre son titre d'ami de l'empereur, le général en a d'autres qui peuvent vous engager à lui accorder l'honneur que vous lui faites; mais l'autre ne peut alléguer que celui-là. Voilà pourquoi Dieu nous ordonne d'admettre à nos fêtes et à nos banquets les boîteux, les estropiés, ceux qui ne pourront nous rendre ce que nous donnons; car alors c'est surtout en vue de Dieu que nous agissons. Votre hospitalité est moins désintéressée quand vous la donnez à un homme illustre; mille motifs moins purs vous pressent, l'honneur que vous recevez, les bienfaits qui peuvent vous en revenir, la gloire que vous acquerrez dans l'esprit du monde. Que j'en pourrais nommer qui font leur cour aux saints les plus illustres afin de gagner davantage la confiance des princes, en vue de leurs propres intérêts et de leurs maisons! Ils exigent du saint mille bienfaits de cette nature. Une hospitalité offerte dans cet esprit perd tout son mérite. Mais est-il donc besoin de parler des saints? Il diminue sa récompense celui qui demande à Dieu de rémunérer ses travaux sur la terre, et qui embrasse la vertu à cause des biens présents. Qu'il est plus admirable celui qui soupire après les belles couronnes du ciel, comme Lazare, qui fut en possession de tous les biens; comme les trois enfants, qui s'écriaient avant d'être jetés dans la fournaise : « Il y a un Dieu au ciel qui peut nous délivrer de tes mains; s'il ne le fait pas, apprends, ô roi, que nous ne reconnaissons pas tes dieux, et que nous n'adorons pas la statue d'or que tu as élevée; » *Dan.*, III, 17-18; comme Abraham, qui sacrifia son fils, non dans l'espoir d'une récompense, mais seulement pour obéir à Dieu. Voilà nos modèles! En les imitant, en faisant toute chose dans cet esprit, nous serons récompensés et nous obtiendrons les couronnes immortelles. Puissions-nous tous les acquérir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui puissance, honneur et gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Ne suis-je pas apôtre? ne suis-je pas libre? n'ai-je donc pas vu le Christ Jésus Notre-Seigneur? N'êtes-vous pas vous-mêmes, dans le Seigneur, mon ouvrage? »

1. Paul venait de dire : « Si ce que je mange scandalise mon frère, je m'abstiendrai de chair à jamais. » Ce sacrifice, il ne l'avait pas fait; mais il se déclarait prêt à le faire dès que besoin serait. A ce propos, on aurait pu lui

dire : Il vous est facile de tenir ce langage glorieux, de philosopher en paroles, de promettre de bouche ; bien d'autres et moi en ferions autant. Si vous parlez en toute sincérité, montrez-nous ce à quoi vous avez renoncé pour ne pas scandaliser un de vos frères. — Pour prévenir cette difficulté, l'Apôtre revient sur ce sujet et montre dans quelle proportion il s'est abstenu d'actes parfaitement licites, sans que l'obligation lui en fût imposée. Encore n'est-ce pas bien admirable, quoique cet acte ne soit pas sans valeur, qu'il ait renoncé à certaines choses permises pour n'être pas au prochain une occasion de chute; ce qu'il faut noter, c'est qu'il le faisait non sans peine et non sans péril. Quelle nécessité, dit-il, de parler des viandes offertes aux idoles? Le Christ a établi que les prédicateurs de l'Evangile devaient vivre de leur ministère; or, je n'ai point profité de ce droit, je suis décidé, au contraire, à mourir d'inanition, à mourir de la mort la plus triste, plutôt que de recevoir quoi que ce soit des fidèles à qui j'annonce la vérité; non pas qu'en refusant je dusse les scandaliser : je me proposais un but plus noble, celui de les édifier. — A l'appui de son assertion il invoque le témoignage de ceux chez lesquels il a mené une vie de travail et de privations. Chez d'autres, où il était nourri, sa vie n'a pas été moins restreinte, pour qu'ils n'en prissent pas ombrage; encore qu'ils eussent eu tort de se scandaliser puisqu'il se conformait aux instructions du Sauveur; mais il poussait à ce point les ménagements pour eux. S'il renonçait aussi généreusement au bénéfice de la loi, pour ne pas blesser la conscience des fidèles, s'il s'abstenait ainsi de choses permises, pour le salut des âmes, que penser des fidèles qui ne s'abstiennent même pas des viandes offertes aux idoles? et cela, quand la perte de plusieurs est la conséquence de leur conduite, quand ils devraient en toute hypothèse en rester éloignés, par la raison qu'il s'agit d'aliments déposés sur la table des démons. Tel est donc le sujet capital que l'Apôtre développe dans un certain nombre de versets. Mais il faut reprendre les choses de plus haut.

Comme je l'ai observé précédemment, Paul ne s'exprime pas tout d'abord avec une clarté parfaite, il ne va pas droit au but; il s'écrie, au contraire, en commençant : « Ne suis-je pas apôtre? » Indépendamment des raisons exposées, il n'était pas, tant s'en faut, indifférent que Paul fût l'auteur de ces actes. Il ne veut pas leur donner le droit de dire : Pourvu qu'on se signe, on y pourra toucher. C'est pourquoi, glissant sur ce point, il réplique : Cela serait-il permis, vous ne devriez pas le faire à cause du dommage que votre frère en ressentirait. Après quoi, il déclare que cela n'est point permis. La première de ces deux parties, il la démontre par des considérations à lui personnelles. Sans commencer par leur rappeler qu'il n'a rien reçu d'eux, ce qu'il ne leur cachera pourtant pas, il leur rappelle la dignité dont il est investi : « Ne suis-je donc pas apôtre? ne suis-je pas libre? » Ne prétendez pas que, en refusant, j'ai refusé ce que je n'avais pas le droit d'accepter. Aussi indique-t-il en premier lieu les motifs qui lui conféraient le droit de ne pas refuser, s'il eût voulu en user. En outre, il ne tenait pas à paraître blâmer Pierre et les autres qui acceptaient; de là le soin qu'il prend d'établir la légalité de leur conduite. Mais, aurait-on pu lui dire, Pierre avait un droit que vous ne sauriez revendiquer. Il répond en se louant lui-même. Devant cette nécessité de faire son éloge, nécessité que lui imposait l'amendement des Corinthiens, comme il voulait ne pas dépasser les limites déterminées par des besoins pressants, il agit avec une telle mesure que cet éloge, sans être à la hauteur de son mérite, répond merveilleusement au but proposé.

Paul aurait pu dire : J'avais plus que Pierre, plus que tous les autres le droit de recevoir, parce que plus qu'eux tous j'ai travaillé. Ce langage si honorable pour lui, il ne le tient pas, il se contente d'indiquer les titres qui constituaient la dignité des apôtres et les investissaient du droit revendiqué. « Ne suis-je donc pas apôtre? ne suis-je pas libre? » c'est à savoir : N'ai-je pas la pleine disposition de mes actes? suis-je donc subordonné à quelqu'un ayant le droit de me contraindre par la force à ne rien accepter? Diriez-vous que les apôtres ont sur



moi cet avantage, qu'ils ont joui de la société du Christ? Mais cet avantage, je l'ai goûté dans une certaine mesure. « N'ai-je donc pas vu le Christ Jésus Notre-Seigneur? » « En dernier lieu, il s'est montré à moi qui ne suis qu'un avorton. » I *Cor.*, XV, 8. Ce n'était certes pas un honneur sans prix. « Bien des justes et bien des prophètes, disait le Seigneur, ont désiré voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu..... Des jours viendront où vous voudrez voir un de ces jours. » *Matth.*, XIII, 17; *Luc.*, XVII, 22. — Soit, vous êtes apôtre, vous êtes libre, vous avez vu le Christ; toutefois, si vous n'avez accompli aucune œuvre apostolique, quel droit avez-vous acquis? — Quoi, reprend l'Apôtre, « n'êtes-vous pas mon œuvre dans le Christ? » Voilà le vrai titre de gloire; le reste sans cela n'est rien. Judas était apôtre, il était libre, il avait vu le Christ; mais il n'accomplit pas les œuvres de l'apôtre, et tout cela ne lui servit de rien. Aussi Paul ajoute-t-il cette revendication, et invoque-t-il le témoignage des fidèles eux-mêmes. Pour atténuer la portée de sa déclaration, il a soin de dire : « Dans le Seigneur; » cette œuvre est l'œuvre de Dieu, non la mienne. « Si je ne suis pas apôtre pour d'autres, je le suis du moins pour vous. »

2. Voyez-vous sa modestie? Il aurait pu se déclarer l'Apôtre de l'univers entier, des barbares, de la mer et de la terre; passant sous silence toutes ces choses, il se borne à ce qui lui permet d'avoir gain de cause. Que m'importent les considérations superflues? j'ai assez de celles-ci pour le sujet actuel. Je n'en appelle point aux prodiges que j'ai ailleurs opérés; il me suffit de ceux dont vous avez été témoins. Lors donc que je n'eusse eu aucun droit devant d'autres peuples, j'en avais toujours devant vous, dont j'ai été le maître; et pourtant je n'ai jamais rien reçu. « Si je ne suis pas apôtre pour d'autres, je le suis pour vous. » C'est toujours un langage de condescendance; car il embrassait l'univers entier par son apostolat. Je ne veux pas m'en glorifier, leur dit-il, je veux éviter toute ombre de contestation, et n'affirmer que ce qui vous regarde. « Vous êtes, vous, le sceau de mon apostolat; » II *Cor.*, XII, 12; le sceau, la preuve vivante. Si l'on me demande des preuves de ma qualité d'apôtre, c'est vous que je montre; au milieu de vous j'ai rempli tous les devoirs qui constituent l'apôtre. « Quoique je ne sois rien, disait-il dans sa seconde épître, les signes de mon apostolat n'en ont pas moins éclaté parmi vous dans ma patience, dans les miracles, dans les prodiges, dans les effets extraordinaires de la toute-puissance. » II *Cor.*, XII, 11-12. En quoi donc êtes-vous restés au-dessous des autres Eglises? « Vous êtes donc le sceau de mon apostolat. » Je vous ai rendus témoins de plusieurs prodiges, je vous ai enseignés par ma parole, j'ai bravé toute sorte de dangers, ma vie au milieu de vous a été irréprochable. On peut voir dans ces deux épîtres avec quel soin il s'applique à démontrer ces points divers. « Voilà ma défense contre ceux qui m'interrogent. »

Que signifient ces paroles : « Ma défense contre ceux qui m'interrogent, la voilà? » A ceux qui me demandent mes titres à l'apostolat, à ceux qui m'accusent de recevoir de l'argent, à ceux qui me font un crime de n'en pas recevoir, à ceux qui prétendent prouver que je ne suis point apôtre, je n'oppose d'autre défense que votre conversion, et ce qu'il me reste encore à dire. Que lui reste-t-il donc à dire? « N'avons-nous donc pas le pouvoir de manger ou de boire? N'avons-nous donc pas le pouvoir de mener avec nous une femme qui soit notre sœur? » Quelle défense voyez-vous en ceci? Puisque je n'use même pas, vous le voyez, de choses auxquelles j'ai droit, on ne saurait me soupçonner de ne pas dire la vérité ou d'agir par simple vue d'intérêt. Ce que j'ai dit tout à l'heure, la doctrine que je vous ai prêchée, c'en est bien assez pour ma justification à vos yeux. Contre ceux qui me questionnent, je ne vais pas plus loin, et je me contente de leur demander : « N'avons-nous donc pas le droit de boire et de manger? N'avons-nous donc pas le droit de mener avec nous une femme qui soit notre sœur? » Nous l'avons, n'est-ce pas? cependant, je n'en use pas. S'ensuit-il qu'il ne mangeait, ni ne buvait? Plus d'une fois, assurément, il lui était arrivé de ne manger ni boire; car il parle « de la faim, de la soif, de la nudité, »

II *Cor.*, XI, 27, qu'il a plus d'une fois souffertes. Il n'en parle pas présentement : il veut dire seulement qu'il ne reçoit rien de ses disciples pour sa nourriture et son breuvage, encore qu'il en eût le droit.

« Est-ce que nous n'avons pas le droit de mener avec nous une femme qui soit notre sœur, comme les autres apôtres et les frères du Seigneur et Céphas? » Remarquez sa prudence, il ne nomme le prince des apôtres que le dernier; il réserve pour la fin le nom qui a le plus d'autorité, d'autant plus qu'il était moins extraordinaire d'entendre citer l'exemple des autres que l'exemple du premier d'entre tous, de celui à qui ont été confiées les clefs du royaume des cieux. Il ne le désigne pas seul, il désigne tous les apôtres sans exception. Que vous regardiez en haut, que vous regardiez en bas, partout vous trouverez ces exemples, leur dit-il. Les frères du Seigneur, après avoir dépouillé leur incrédulité première, avaient pris rang parmi les plus illustres disciples du Sauveur, quoiqu'ils fussent demeurés au-dessous des apôtres. Aussi Paul les place-t-il au milieu, entre les apôtres d'une part, et Pierre leur coryphée de l'autre. « Serions-nous donc les seuls, Barnabé et moi, à qui ce droit serait refusé? » Quelle âme humble et exempte de jalousie! il se garde bien de passer sous silence le compagnon de ses travaux. Si tout le reste leur a été commun, pourquoi ce droit ne leur appartiendrait-il pas également? Eux et nous, nous sommes tous apôtres, tous également libres; tous, nous avons vu le Christ, tous nous avons rempli le ministère apostolique. Nous avons donc tous le droit de vivre hors de tout travail manuel, et de réclamer de nos disciples le nécessaire.

Prudence et sagesse de saint Paul.

« Qui donc fait la guerre à ses propres frais? » L'argument le plus fort, Paul vient de le tirer de l'exemple des apôtres, lequel lui confère le droit d'agir de même : il emprunte maintenant un argument nouveau, selon son habitude, à ce qui se passe dans le cours ordinaire de la vie : « Qui donc fait la guerre à ses propres frais? » dit-il. Notez, je vous prie, l'à-propos des comparaisons qu'il choisit, et le caractère particulier de celle-ci, qu'il emprunte à la guerre, aux armes, aux batailles. Comme la guerre, l'apostolat avait ses dangers; il en avait même de plus grands. Il n'était pas question de combattre seulement des hommes, mais les démons et le prince des ténèbres. Quant à la pensée de Paul, la voici : Les chefs idolâtres, quelque exigeants et injustes qu'ils soient, n'obligent pas leur soldats à combattre, à braver les périls de la guerre, et à s'entretenir en outre à leurs dépens : comment le Christ pourrait-il nous y obliger?

3. Il ne lui suffit pas d'une seule comparaison. L'une des considérations les plus capables d'agir sur des intelligences simples et peu perspicaces, c'est la considération de la conformité parfaite existant entre les lois divines et ce qui se passe chaque jour parmi nous. En conséquence, l'Apôtre va plus loin et ajoute : « Qui donc plantera une vigne, et n'en mangera pas le fruit? » La première comparaison exprimait les dangers de l'apostolat; celle-ci en exprime les fatigues et les soucis. Troisième comparaison : « Quel est le berger qui ne prendra point du lait de son troupeau? » Elle exprime la sollicitude particulière avec laquelle les apôtres instruisaient leurs disciples. Soldats, cultivateurs, pasteurs, les apôtres étaient tout cela : leurs combats n'étaient point les combats de ce monde, ce n'était point la terre qu'ils cultivaient, ni des animaux qu'ils menaient aux pâturages; comme leurs combats étaient livrés aux démons, c'étaient les âmes raisonnables qu'ils paissaient et qu'ils cultivaient. Observez en outre avec quelle modération Paul agit toujours : il ne se propose rien de superflu, il se borne au nécessaire. Il ne dit pas : Qui donc fait la guerre sans être riche? mais : « Qui donc fait la guerre à ses propres frais? » Il ne dit pas : Qui donc, ayant planté une vigne, n'en tire pas de l'or ou tous les fruits? mais : « N'en mangera pas le fruit? » Il ne dit pas : Qui donc ne trafique pas des brebis dont il est le berger? mais : « Ne se nourrit pas de leur lait? » non pas des brebis mêmes, mais de leur lait; car l'apôtre doit se contenter de peu, et le nécessaire doit lui suffire. C'était une leçon à l'adresse de ces hommes qui prétendent tout dévorer et cueillir tous les fruits.

Cette loi, le Seigneur l'établit le premier en disant : « L'ouvrier est digne de la nourriture qui lui est nécessaire. » *Matth.*, x, 10. L'Apôtre ne se borne pas à mettre ce point en lumière par ces comparaisons, il montre de plus ce que doit être le prêtre du Christ. Il lui faut, comme au soldat, le courage ; comme au cultivateur, la persévérance ; comme au pasteur, la sollicitude ; après quoi il devra s'enquérir du nécessaire, mais sans aller au delà.

Une fois établi, par l'exemple des apôtres et par les usages de la vie ordinaire, qu'il n'était point interdit aux apôtres de recevoir, Paul aborde le troisième point en ces termes : « Ce que j'avance n'est-il vrai qu'à un point de vue humain ? la loi ne le dit-elle pas aussi ? » Jusqu'à présent il n'a rien dit de l'Ecriture, il s'est contenté d'invoquer l'autorité du sens commun. Ne croyez pas cependant, remarque-t-il, que mes raisons se bornent à celles-là, et que je parle d'après des idées purement humaines. Aisément je montrerais que cela paraît bon également à Dieu, et que l'ancienne loi sanctionne ces mêmes droits. Comme on le fait d'ordinaire quand il s'agit de vérités incontestées, il emploie la forme interrogative : « Ce que j'avance n'est-il vrai qu'à un point de vue humain ? » N'est-ce fondé que sur des exemples pris parmi les hommes ? « La loi ne le dit-elle pas aussi ? car il est écrit dans la loi de Moïse : Vous ne lierez pas la bouche du bœuf qui foule le blé. » Pourquoi évoquer ce souvenir quand l'exemple des prêtres était là ? Pour donner à sa démonstration plus d'ampleur. A ceux qui se seraient récriés : Que nous importe ce qui a été dit des bœufs ? il réplique en ajoutant : « Est-ce que Dieu se préoccupait en cela des bœufs ? » — Alors, selon vous, Dieu ne s'occupe des bœufs en aucune façon ? — Il s'en occupe, mais non au point d'établir une loi qui les concerne. S'il ne se fût pas proposé un but plus élevé, celui de rappeler aux Juifs par ce moyen l'obligation d'exercer la miséricorde, et de les avertir de leurs devoirs envers leurs maîtres spirituels, il n'eût pas eu la précaution de formuler une loi défendant de lier la bouche de ces animaux. De ce même passage il résulte que rude est la tâche des apôtres et que rude elle doit être.

Un autre enseignement encore en ressort. Quel est-il ? Que tout ce que renferme l'ancienne loi touchant les animaux a pour but l'avantage de l'homme, comme tout le reste, comme, par exemple, ce qu'elle renferme au sujet des différences de vêtements, des vignes, des semences, de la manière de traiter la terre, de la lèpre, et autres choses semblables. A cause de la grossièreté des Juifs, le Seigneur commençait par les entretenir de ces points divers, afin d'élever peu à peu leurs idées. Paul n'ajoute rien à l'appui de ce qu'il vient de dire, tant il l'estime évident et manifeste. Après ces mots : « Est-ce que Dieu se préoccupe des bœufs ? » il ajoute : « N'est-ce pas à cause de nous absolument qu'il s'exprime ainsi ? » Le mot, absolument, n'est point employé sans raison ; il a pour but de couper court à la réclamation la plus légère. Aussi, l'Apôtre poursuit-il, sans toutefois abandonner son image : « Ces choses ont été écrites pour nous ; car celui qui laboure doit labourer avec l'espérance de recueillir les fruits de son travail. » Le prédicateur doit recevoir le prix de ses fatigues. « Celui qui bat le grain doit avoir l'espérance d'en avoir une part. » Remarquez son habileté : du grain, il en vient à l'aire pour nous représenter les travaux des apôtres, qui, eux aussi, labourent et puis battent le grain. A propos du labour, comme il n'y a point alors de fruit à recueillir, il ne parle que de l'espérance : à propos du grain battu, il parle des fruits recueillis et de la jouissance qui en est la conséquence : « Celui qui bat le grain, le bat avec l'espérance d'en avoir une part. »

4. Mais n'y aura-t-il pas d'autres récompenses à ces fatigues ? — Il y en aura, car Paul parle d'espérance, par suite de biens à venir. Ce qui résulte donc de la loi qui défendait de lier la bouche de l'animal foulant le grain, c'est le droit des apôtres de recueillir le prix de leurs fatigues. « Nous avons semé parmi vous les biens spirituels ; sera-ce une grande chose si nous recevons de vos biens temporels ? » Voici un quatrième argument à l'appui du droit des prédicateurs au nécessaire. « Qui donc, vient-il de dire, fait la guerre à ses propres frais ? Qui

L'ouvrier évangélique a droit à une récompense temporelle.



plante une vigne? qui fait paître un troupeau? » et le reste. Il a invoqué l'exemple du bœuf foulant le grain. A ces raisons, il en ajoute une autre de toute évidence, et non moins favorable au droit en question. Non seulement les apôtres ont enduré bien des fatigues; mais ils ont bien plus donné qu'ils n'ont reçu. « Nous avons semé parmi vous les biens spirituels; sera-ce une grande chose si nous recevons de vos biens temporels? » N'y a-t-il pas là une raison de toute justice et plus manifeste encore que les raisons précédentes? Dans ces raisons, c'était d'une semence matérielle, c'était d'un fruit matériel qu'il était question. Ce n'est plus ici la même chose : la semence est spirituelle et le fruit est matériel. Qu'ils ne s'enorgueillissent pas ceux qui donnent aux apôtres de leurs biens; ils donnent moins qu'ils ne reçoivent. Les cultivateurs ne recueillent que ce qu'ils ont semé : nous qui avons semé dans vos âmes les biens spirituels, nous recueillons des fruits matériels, à savoir, les aliments que vous nous avez donnés.

Pour augmenter leur confusion, Paul ajoute : « Si d'autres usent avec plein pouvoir de ce qui vous appartient, n'aurions-nous pas plutôt le droit de le faire? » Nouvelle raison empruntée à un ordre de choses différent. Il n'est ici question ni de Pierre ni des apôtres, mais de certains faux docteurs qu'il combattra plus tard et desquels il dira : « Si un tel vous dévore, si un tel prend ce qui est à vous, si un tel s'enorgueillit, si un tel vous frappe au visage. » II *Cor.*, XI, 20. Il prélude maintenant à l'attaque renvoyée à un autre moment. Il ne dit pas maintenant : Si certains reçoivent de vous; mais, pour mettre en relief leur jactance, leurs exigences et leurs vues intéressées, il s'exprime en ces termes : « Si d'autres usent avec plein pouvoir de ce qui vous appartient; » s'ils vous commandent, s'ils s'arrogent une autorité véritable, s'ils usent de vous comme de serviteurs, mettant la main sur ce qui vous appartient avec hauteur et fracas. De là ce qu'il ajoute : « Pourquoi pas plutôt nous? » ce qu'il n'eût certes pas ajouté, s'il se fût agi des apôtres. Evidemment, il fait allusion à maints faux docteurs qui cherchaient à les séduire. Voilà donc que, en dehors de la loi de Moïse, vous avez vous-mêmes proclamé le droit des apôtres à ce qui leur est nécessaire. Ces mots : « Pourquoi pas plutôt nous? » ne sont pas suivis de la preuve établissant cette conclusion; Paul laisse à leur conscience le soin de la fournir, par où il les effraie et les confond encore davantage. « Mais nous n'avons point usé d'un pareil pouvoir. » Nous n'avons rien reçu.

Dès qu'il a établi par plusieurs raisons le droit fort légitime qu'il avait de recevoir, il conclut en affirmant qu'il n'a rien reçu. De la sorte, il ne paraît pas s'en être abstenu faute d'un droit suffisant. — Si je ne reçois rien, ce n'est pas que cela me soit interdit; cela m'est permis, et je vous l'ai surabondamment démontré, par l'exemple des apôtres, par la pratique ordinaire de la vie, par les comparaisons empruntées aux soldats, aux bergers, aux cultivateurs, par la loi de Moïse, par la nature même des choses, ce que vous avez reçu étant spirituel, par votre manière d'agir à l'égard des autres. — Mais, de même que par cette argumentation il justifiait la conduite des apôtres qui recevaient d'autrui, et qu'il intimidait les Corinthiens en leur montrant qu'il ne lui était point défendu de recevoir à son tour; de même, pour ne paraître pas réclamer au moyen de cette accumulation de preuves ce qui ne lui a pas été donné, pour atténuer toute impression de ce genre, au langage qu'il vient de tenir, il ajoute cette déclaration formelle : « Je ne vous ai point écrit ces choses, pour qu'il en soit de même à mon égard. » Et présentement : « Nous n'avons point usé d'un pareil pouvoir. » Il y a plus : On n'aura même pas le droit de dire que, si nous n'avons pas usé de cette facilité, c'est que nous possédions de larges ressources; car, même dans la nécessité, nous n'en n'avons pas usé davantage. C'est ce qu'il disait dans sa deuxième Epître : « J'ai dépouillé d'autres Eglises en en recevant ce dont j'avais besoin pour vous être utile. Et, lorsque j'étais parmi vous et dans le besoin, je n'ai été à charge à personne. » II *Cor.*, XI, 8.

Précédemment il a dit : « Nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les mauvais traitements. » I *Cor.*, IV, 11. La même pensée, il l'ex-



prime actuellement par ces mots : « Nous supportons tout ; » à savoir, la faim, les privations et toute sorte d'épreuves. Malgré tout, nous n'en sommes jamais venus jusqu'à transgresser la loi que nous nous étions imposée à nous-mêmes. Pourquoi? « Pour ne mettre aucun obstacle à la propagation de l'Evangile. » Plutôt que de vous scandaliser en recevant de vous, ô Corinthiens, plutôt que de nuire à l'Evangile et à l'édification de vos âmes, nous avons préféré nous imposer un sacrifice auquel rien ne nous obligeait. Si nous avons agi de cette manière, quand nous avions le droit d'agir différemment, quand il nous en coûtait beaucoup, quand nous étions poussés par l'exemple des apôtres, si nous n'avons rien reçu pour ne vous susciter aucun obstacle, non pour ne pas provoquer votre chute, mais pour écarter de vous tout obstacle, quelque léger qu'il fût, capable d'entraver un instant le cours de la divine parole ; si, de notre côté, nous avons déployé tant de zèle à votre égard, vous qui êtes tellement au-dessous des apôtres, qui ne sauriez citer aucune loi légitimant votre conduite, qui portez la main sur ce qui vous est défendu, au grand dommage de l'Evangile, alors qu'aucune nécessité ne vous y pousse, alors que vous n'avez pas l'excuse du scandale à éviter, combien plus devez-vous agir autrement! — Tout ce discours concerne les fidèles qui, en mangeant des viandes consacrées aux idoles, scandalisaient leurs frères plus faibles.

5. Prêtons l'oreille à ces paroles, nous aussi, mes bien-aimés, afin de ne pas dédaigner ceux qui se scandalisent, de ne pas apporter d'obstacle à la diffusion de l'Evangile du Christ, et de ne pas compromettre notre salut. Ne me dites pas, en présence de votre frère scandalisé : L'acte qui le scandalise n'est point défendu ; il est parfaitement permis. Je vous tiendrai un langage plus fort que celui-là : Quand le Christ lui-même vous l'aurait permis, dès que vous voyez l'un de vos frères se scandaliser, renoncez au droit qui vous a été donné. Ainsi faisait Paul : le Sauveur lui avait permis de recevoir, et il n'acceptait rien. Telle est la bonté de votre Maître qu'il a tempéré ses commandements par la douceur la plus grande, et qu'il vous a laissé le droit de faire une foule de choses de votre plein gré, parce qu'il ne vous les impose pas. Et cependant, s'il l'eût voulu, il eût pu ajouter à ses préceptes et nous dire : Celui qui ne jeûnera pas constamment sera châtié ; celui qui ne gardera pas la virginité sera condamné au supplice ; celui qui ne renoncera pas à tous ses biens sera terriblement puni. Mais il ne l'a pas fait, vous laissant le mérite de tendre vers un but plus élevé. C'est pourquoi, parlant de la virginité, il disait : « Que celui qui peut comprendre, comprenne. » *Matth.*, XIX, 12. C'est pour cela qu'il a imposé certains actes au riche, et qu'il lui a laissé la liberté d'en faire certains autres. Il ne lui dit pas : Vendez tout ce que vous possédez ; mais : « Si vous voulez être parfait, vendez. » *Ibid.*, 21.

Pour nous, loin d'aspirer à cette perfection, loin d'aller au delà des préceptes, nous ne remplissons même pas la mesure exigée de nous. Paul souffrait la faim, pour ne point mettre obstacle à la diffusion de l'Evangile ; et nous, en présence de tant de malheureux qui souffrent, nous ne pouvons nous résoudre à toucher à nos trésors. Que la rouille les ronge, mais que le pauvre n'y touche pas ; que les vers les mangent, mais que le pauvre demeure nu ; que le temps dévore tout, mais que le Christ affamé reste sans nourriture. Vous me demanderez qui tient ce langage? On ne le tient pas en paroles, on le tient en action, et c'est plus grave. Il vaudrait beaucoup mieux qu'on s'exprimât ainsi et qu'on agît autrement. N'est-ce pas là le cri quotidien de l'avarice, le cri que cette maîtresse despotique et cruelle arrache à ses esclaves? Faites dévorer vos biens, leur dit-elle, par les sycophantes, les brigands et les voleurs ; mais gardez-vous de les donner aux indigents et aux affamés. N'est-ce pas vous qui entretenez les voleurs? N'est-ce pas vous qui attisez le feu de l'envie? N'est-ce pas vous qui encouragez les esclaves fugitifs et les larrons par l'appât de vos richesses? Que voulez-vous donc par votre folie? car c'est une folie déplorable que de remplir vos coffres de vêtements, et de laisser dans la nudité un homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et de rester insensible aux

Condamnation de l'avarice.

souffrances qu'il endure, tremblant de froid et pouvant à peine se tenir debout. — Vous répondrez qu'il simule ce tremblement et cette faiblesse. — Et vous ne craignez pas en parlant ainsi d'attirer sur vous le feu du ciel? Pardonnez-moi ce langage que m'arrache l'indignation. Vous donc qui, plein d'embonpoint, donnez à votre ventre tout ce qu'il demande, qui prolongez vos festins jusqu'au soir, étendu sur des coussins moelleux, vous pensez que vous ne serez point puni de faire des dons divins un si mauvais usage; car le vin ne nous est pas donné pour que nous nous enivrions, ni la nourriture, pour que nous chargions et gorgions notre estomac: et ce misérable, cet indigent, cet homme réduit à l'état de cadavre, vous le soumettez à un compte rigoureux, et vous ne craignez pas le tribunal effrayant et formidable du Christ! Si ce malheureux a recours à la simulation, c'est le besoin, c'est la nécessité qui l'y contraint, c'est votre cruauté, votre barbarie, votre inflexibilité qui l'oblige à se couvrir de ce masque. Quel serait l'homme assez dépravé pour se livrer à ces manéges honteux, pour s'exposer à ces mauvais traitements et à une infinité d'avanies en vue d'un morceau de pain, si la nécessité ne l'y poussait? Cette hypocrisie n'est donc qu'une protestation plus forte contre votre inhumanité. Ses supplications, ses prières, ses lamentations, ses plaintes à fendre l'âme, n'ayant pu lui valoir ce nécessaire qu'il cherchait durant toute la journée, il a imaginé ce dernier moyen, qui tourne moins à sa honte et à son déshonneur qu'à votre déshonneur et à votre honte. Dans le besoin extrême auquel il est réduit, c'est pour nous un devoir de le prendre en pitié : l'obliger à recourir à ce moyen, c'est nous rendre dignes de châtiments terribles. Jamais, s'il était aisé de nous toucher, un pauvre n'eût agi de la sorte.

Et que parlé-je de tremblement et de dénûment? Ce que je vais dire est plus affreux encore. Il y a des malheureux qui en sont venus, pour triompher de votre insensibilité, au point de ravir la lumière à leurs jeunes enfants. Quand ils erraient çà et là sans vêtements, mais jouissant de la lumière, ni leur âge si tendre, ni leur misère n'attiraient l'attention : pour en arriver à soulager leur faim, les parents ont couronné ces maux par un mal épouvantable; ils ont mieux aimé les priver de cette lumière, que nous contemplons tous, que de les condamner à lutter sans trêve contre la faim et à périr de la plus triste des morts. Puisque vous ne connaissez pas la miséricorde envers les pauvres, et que vous vous réjouissez au spectacle du malheur, voici à votre insatiable avidité un nouvel aliment, dont la conséquence sera pour vous et pour eux une aggravation de peine. Pour vous convaincre que tel est le principe de tout ce que nous voyons, je vous exposerai une preuve sans réplique. Il y a certains pauvres sans énergie et sans dignité, incapables de souffrir la faim et prêts à tout pour s'y soustraire. N'ayant rien obtenu de vous par leurs gestes et leurs supplications les plus pressantes, ils ont renoncé à ces moyens, ils ont bientôt dépassé les charlatans les plus habiles. Les uns rongent le cuir des vieilles chaussures, les autres s'enfoncent dans la tête des clous pointus, d'autres se couchent à plat ventre sur la glace, d'autres vont encore plus loin pour vous donner un spectacle dont l'infamie fixe votre attention.

6. Et, tandis que ces choses se passent, vous restez là riant, admirant, faisant des maux d'autrui comme une fête pour vous, ainsi que du déshonneur infligé à la nature humaine. Que ferait de plus un démon cruel? Pour que ce malheureux multiplie ces jongleries avec plus de promptitude, vous lui donnez un peu plus d'argent. Quant à celui qui s'avance vers vous sans fracas, la prière aux lèvres, le nom de Dieu à la bouche, vous ne daignez ni lui répondre, ni le regarder. Plus d'une fois même, vous l'accablez de paroles désobligeantes, s'il vous poursuit de ses demandes importunes. — Comment de pareils hommes vivent-ils? Comment respirent-ils et jouissent-ils de la lumière du soleil? — Mais, envers les premiers, vous vous montrez généreux et content, comme si vous étiez l'agonothète de cet ignoble et triste spectacle. C'est bien aux hommes qui ouvrent de semblables luttes, et qui ne négligent rien jusqu'à ce que l'effet mauvais qu'on attend soit produit, que serait justement appliqué ce langage : Et de



pareils hommes vivent, et ils respirent! Et ils contemplent la lumière du soleil, eux qui traînent la nature humaine dans la boue, et qui outragent le Créateur! Dieu vous dit : Faites l'aumône, et je vous donnerai le royaume des cieux; vous ne l'écoutez pas. Le diable vous montre une tête percée de clous, et vous lui ouvrez aussitôt votre bourse; en sorte que cet artifice de l'esprit du mal, quelque déplorable qu'en soit le résultat, a produit sur vous une impression plus profonde que la promesse du Seigneur et les biens infinis qu'elle vous assure. Eût-il fallu épuiser tout votre or pour empêcher ces turpitudes, ou détourner de ces spectacles l'attention du public, vous auriez dû tout tenter, tout souffrir, jusqu'à ce que ce désordre eût complétement disparu d'au milieu de vous. Mais non, vous faites, au contraire, tout ce qui dépend de vous pour qu'il se perpétue, et qu'on le considère. Et vous me demanderez encore pourquoi il y a un enfer? Demandez-moi plutôt pourquoi il n'y en a qu'un? Quels supplices ne méritent-ils pas les hommes qui maintiennent ces spectacles aussi cruels que barbares, qui sourient lorsqu'ils devraient verser d'abondantes larmes, comme vous-mêmes devriez en verser, sinon davantage, vous qui mettez ces misérables dans la nécessité d'exercer cette profession déshonorante?

Mais, répondrez-vous, je ne les y contrains pas. — N'est-ce donc pas les y contraindre, je vous le demande, que de fermer l'oreille aux pauvres qui vous supplient d'un ton modeste, avec larmes et en invoquant le Seigneur, tandis que vous donnez largement aux autres, et que vous convoquez les passions autour de ces malheureux? — Devrons-nous donc leur témoigner notre pitié en nous éloignant d'eux? Et ce serait vous qui nous donneriez ce conseil? — Ce n'est point de la pitié, ô homme, que d'exiger en retour de deux oboles tant de sueurs, de vouloir que ces infortunés se mettent en pièces pour obtenir de vous le nécessaire, et qu'ils déchirent la peau de leur tête en une foule d'endroits, de la façon la plus cruelle. — Soit, répondrez-vous; mais nous nous gardons bien cependant d'enfoncer les clous dans leur tête. — Plût à Dieu que vous le fissiez; le mal serait moins considérable. Mettre quelqu'un à mort est un acte qui coûte plus que de donner à autrui l'ordre de se frapper lui-même : or, voilà ce qui a lieu dans le cas dont nous parlons. Certainement ces malheureux souffrent bien davantage d'avoir à exécuter de leurs propres mains ces ordres barbares. Et cela se passait dans Antioche, là où les disciples du Sauveur ont reçu le nom de chrétiens, là où habitaient les plus doux des hommes, là où la charité produisait autrefois les fruits les plus abondants. On ne se contentait pas de soulager les misères présentes; on envoyait des aumônes bien loin, en un temps où l'on était menacé de la famine.

Que faire alors, demanderez-vous? — Renoncer à ces mœurs sauvages, déclarer à tous les pauvres qu'il ne leur sera rien absolument donné, s'ils persistent dans cette voie; qu'ils seront au contraire généreusement traités s'ils sollicitent convenablement les largesses de leurs frères. Une fois instruits de la sorte, fussent-ils les plus malheureux des hommes, ils n'en viendront plus désormais, je vous le garantis, à se déchirer comme ils le font; ils vous seront même reconnaissants de les avoir affranchis de ces douleurs et de cette ignominie. Pour des cochers vous sacrifieriez vos fils, pour des danseuses vous sacrifieriez vos âmes; et pour le Christ affamé vous ne donneriez pas une petite pièce de monnaie? Encore, lorsque vous donnez quelque pièce d'argent, cela vous coûte-t-il comme si vous donniez tout ce qui vous appartient, comme si l'aumône ne consistait pas plutôt à donner sans regret, qu'à donner d'une façon quelconque? Le prophète déclare bienheureux, non point ceux qui donnent, mais ceux qui donnent avec libéralité. Il ne dit pas : Le juste a donné; mais : « Il a versé, il a distribué aux pauvres. » *Psal.* CXI, 9. Si ce que vous donnez, eu égard à ce que vous possédez, n'est qu'un verre d'eau, eu égard à la mer entière; si vous demeurez infiniment au-dessous des dispositions de la veuve, de quoi cela vous servira-t-il? Oserez-vous dire : « Seigneur, ayez pitié de moi, selon votre infinie miséricorde, et, selon la multitude de vos miséricordes, effacez mon iniquité; »

Recommandation de l'aumône.



Psal. L, 3 ; quand vous pratiquez la miséricorde vous-même d'une façon tout à fait étroite?

En vérité, je rougis de honte en voyant des riches dont les chars sont traînés par des coursiers aux freins dorés, dont le cortége de serviteurs resplendit d'or également, dont les lits sont d'argent, dont le luxe en un mot ne laisse rien à désirer, quand il s'agit de donner aux indigents, se montrer plus pauvres que les plus misérables. Il est vrai que l'on s'écrie souvent : Mais ils ont les secours de l'Eglise. Que vous importe? Serez-vous sauvé, parce que je ferai l'aumône; et, parce que l'Eglise aura donné aux pauvres, aurez-vous effacé vos péchés? Si c'est pour vous une raison suffisante de ne pas faire l'aumône, parce que l'Eglise ne délaisse pas les malheureux, serez-vous dispensé de prier par le fait de la prière des prêtres? Les jeûnes que d'autres s'imposeront vous autoriseront-ils à vivre dans l'intempérance? Ignorez-vous donc que Dieu, en établissant le précepte de l'aumône, avait moins les pauvres en vue que les riches eux-mêmes? Le prêtre ne vous inspirerait-il pas de confiance? C'est là une faute grave; mais je ne m'en occuperai pas présentement; faites alors tout par vous-même, et vous mériterez une récompense deux fois plus considérable. Si nous vous parlons de l'aumône, ce n'est pas afin que vous veniez à nous, mais pour que vous fassiez le bien par vous-même. Peut-être que, en venant me remettre votre offrande, la vaine gloire remplirait votre cœur, peut-être que souvent vous vous retireriez scandalisé, l'esprit agité de soupçons fâcheux. Lorsque vous distribuerez vos aumônes par vous-même, vous serez à l'abri de tout scandale et de tout ennui pareil, et vous ajouterez, je le répète, au prix de votre récompense.

7. Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas pour vous mettre dans une sorte de nécessité de nous confier votre argent, ni pour venger les prêtres indignement calomniés. Si je devais m'indigner et m'attrister, il me faudrait le faire à votre sujet, à cause des propos coupables auxquels vous vous laissez aller. A ceux qui sont injuriés et calomniés, une récompense plus considérable; à ceux qui propagent ces calomnies, un jugement et des châtiments plus rigoureux. Je ne parle donc pas pour plaider la cause des premiers, mais bien par intérêt et par sollicitude pour vous. Est-il étonnant que, dans ce siècle, on soupçonne la vertu des hommes de Dieu, lorsque, au temps des saints qui menaient sur la terre la vie des anges et qui ne possédaient rien, au temps même des apôtres, des murmures s'élevèrent à propos des soins donnés aux veuves, parce que l'on méprisait les pauvres, quoique pourtant personne ne s'attribuât la propriété de ses biens, et que tout fût en commun? Laissons conséquemment de côté ces prétextes, et n'alléguons pas comme défense les richesses considérables que possède l'Eglise. Puisque vous songez à l'étendue de ses ressources, songez également à la foule des pauvres qu'elle soulage, à la multitude des malades, aux occasions si nombreuses de dépenses qui se présentent : approfondissez soigneusement ces questions, nul ne s'y oppose, nous sommes prêts à vous rendre nos comptes.

Mais je veux vous dire quelque chose encore de plus fort. Supposé que nous vous ayons rendu ces comptes, et que nous ayons prouvé que les dépenses égalent, surpassent même les revenus, je vous demanderai volontiers ce que vous répondrez lorsque, au sortir de cette vie, vous entendrez le Christ vous dire : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; sans vêtement, et vous ne m'avez pas couvert! » *Matth.*, xxv, 42. Comment nous justifierons-nous? Nous rejetterons-nous sur tel ou tel qui n'a pas rempli la volonté du Christ, sur quelques prêtres que nous aurons soupçonnés? Et que vous importe? sera-t-il répondu. Vous n'êtes accusé que de vos propres péchés. Le moyen de vous excuser, c'est de les expier, non de montrer que le prochain en a commis autant. A cause de votre peu de générosité, l'Eglise est forcée de garder ce qu'elle possède. Or, si tout se passait conformément aux traditions apostoliques, vos sentiments seraient tels que vous lui fourniriez des revenus assurés, et alors ce serait pour elle un trésor sûr, un trésor inviolable. Mais, tandis que vous ne cessez d'amasser sur la terre et d'entasser dans vos coffres,



l'Eglise en est réduite à la nécessité de pourvoir à l'entretien des maisons de veuves, des chœurs de vierges, des étrangers qui arrivent, des voyageurs en souffrance, des prisonniers malheureux, des malades et des infirmes dans le besoin, et ainsi de suite. Que faire en ces conjonctures? Se détourner de tous ces malheureux, fermer l'entrée de tous ces ports? Et qui remédierait aux naufrages qui en seraient la conséquence? Qui viendrait apaiser les pleurs, les lamentations, les cris de douleur qui surgiraient de tout côté?

Gardons-nous donc de proférer sans réflexion les paroles qui se présentent sur nos lèvres. Comme je vous l'ai déclaré tout à l'heure, nous sommes prêts à vous rendre nos comptes. En fût-il autrement, eussiez-vous affaire à des prêtres pervertis, avares et rapaces, leur iniquité ne vous justifierait pas tout à fait. Le Fils de Dieu, souverainement miséricordieux et souverainement sage, qui voyait tout, savait très-bien qu'il y aurait dans le cours des siècles et dans un monde aussi vaste, des prêtres corrompus : or, pour que leur corruption n'encourageât pas les fidèles à la négligence, il vous a par avance ôté tout prétexte plausible, et il vous a dit : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Par conséquent, tout ce qu'ils vous disent de faire, faites-le; mais, quant à leurs œuvres, ne les imitez pas. » *Matth.*, XXIII, 2. Quelque pervers que soit celui qui vous instruit, vous n'avez pas le droit de ne pas mettre en pratique ses conseils. Ce n'est point sur les œuvres de votre maître, mais sur les enseignements qui vous auront été donnés, et sur votre refus de les suivre, que Dieu vous jugera. Si vous accomplissez ce qui vous a été dit, vous éprouverez en ce jour une confiance inébranlable; si, au contraire, vous n'obtempérez pas aux avis qui vous sont adressés, vous auriez beau alléguer les mauvais exemples de milliers de prêtres, cela ne vous servira de rien. Judas était apôtre; croyez-vous que son exemple justifie les sacriléges et les avares? Quel accusé serait reçu à dire : Un apôtre a été voleur, il a été sacrilége et traître? Voilà précisément ce qui nous condamnera et attirera sur notre tête un épouvantable supplice, que les exemples des méchants ne nous aient pas ramenés dans de meilleures voies. C'est pour que nous nous gardions bien de les imiter, que tout cela a été écrit.

Ne nous inquiétons plus ni d'un tel, ni de tel autre; ne nous occupons que de nous-mêmes : chacun de nous devra répondre pour lui-même devant Dieu. Afin de rendre ce compte avec une légitime assurance, réglons convenablement notre vie, tendons aux malheureux une main généreuse, et n'oublions pas que notre seule justification sera d'avoir observé les commandements, et qu'aucune autre ne saurait avoir de valeur. Mettons-nous en mesure de la fournir, et nous éviterons les intolérables tourments de la géhenne, et nous obtiendrons la jouissance des biens à venir. Puissions-nous tous les posséder, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« Ne savez-vous pas que ceux qui exercent des fonctions sacrées vivent de ces fonctions? que ceux qui servent à l'autel ont leur part de l'autel? Aussi le Seigneur a-t-il ordonné que les prédicateurs de l'Evangile vivent de l'Evangile. »

1. Paul s'applique à démontrer qu'il n'est pas défendu de recevoir; et voilà pourquoi, malgré tout ce qu'il avait déjà dit, il insiste encore, il arrive à la loi, pour le démontrer mieux que par le précédent exemple. Il y avait loin, en effet, d'une comparaison prise parmi les animaux à une loi qui concernait les prêtres. Or, admirez la prudence de Paul, voyez avec quel tact il en vient à ses fins. Il ne dit pas : Ceux qui exercent les fonctions sacrées vivent aux dépens de ceux qui les emploient; mais bien : « Vivent de ces fonctions, » ménageant ainsi la susceptibilité de ceux qui reçoivent et l'humilité de ceux qui donnent. C'est encore pour cela qu'il ne dit pas : Ceux qui servent à l'autel reçoivent de ceux qui présentent les victimes; il dit : « Ont leur part de

l'autel. » Les offrandes n'appartenaient plus à ceux qui les donnaient, elles étaient au prêtre et à l'autel. Il ne dit pas non plus : Ceux-là reçoivent les dépouilles sacrées; il dit : « Vivent de leurs fonctions, » pour bien montrer qu'il fallait n'être pas cupide, ni entasser des trésors et s'enrichir. Il est vrai qu'il dit plus loin : « Ont leur part de l'autel; » et toutefois, loin de nous de croire qu'il fallût partager par égales parts, on ne devait aux prêtres que ce dont ils avaient besoin. C'était bien autre chose au temps des apôtres qu'à notre époque. Le sacerdoce est un honneur parmi nous; pour les premiers prédicateurs de la foi, il était une source de périls, d'épreuves et de mort. « Si nous vous avons donné les semences spirituelles. » Dans ces paroles, l'Apôtre en dit bien davantage que dans tous les autres exemples. « Nous avons semé; » il indiquait ainsi les tempêtes, les périls, les embûches et les maux innombrables auxquels étaient exposés ceux qui annonçaient la foi. Quels que fussent ses mérites cependant, il se garde bien de s'élever lui-même au détriment de la loi ancienne; il tait en quelque sorte ses travaux, et fait sortir toute l'excellence, non des périls supportés, mais de la grandeur des dons reçus. Au lieu de dire, en effet : Si nous avons couru beaucoup de périls et traversé beaucoup d'embûches, il dit : « Si nous vous avons donné des semences spirituelles. » Quant aux prêtres, il exalte autant que possible leur ministère dans ces paroles : « Ceux qui exercent les fonctions sacrées, et qui montent à l'autel, » leur montrant la perpétuité de leur servitude à l'égard des autres. En rappelant le sacerdoce des Juifs, il désigne à la fois les lévites et les pontifes, qui constituaient les deux degrés de la hiérarchie sainte; il marque la supériorité des uns et l'infériorité des autres, en s'exprimant ainsi : « Ceux qui exercent les fonctions sacrées, » et : « Ceux qui servent à l'autel. » Tous ne devaient pas remplir le même office : aux uns les fonctions élevées, aux autres les charges plus humbles. Mais, après tous ces détails, on aurait pu dire à Paul : Pourquoi parler toujours du passé? Ne savez-vous pas que nous avons reçu des commandements plus parfaits? Paul prévient cette objection et donne la dernière évidence à ses pensées : « Ainsi, dit-il, le Seigneur a ordonné que les prédicateurs de l'Evangile vivent de l'Evangile. » Il n'est pas dit : Soient nourris par les fidèles; comme il avait dit plus haut au sujet des prêtres : « Vivent de l'autel, » ou « des fonctions sacrées, » il dit ici qu'ils « vivent de l'Evangile. » Remarquez qu'il est toujours question de nourriture et d'entretien, et nullement de richesses et de trésors à gagner.

« Celui qui travaille, est-il écrit, mérite son salaire. » *Matth.*, x, 10. « Mais, pour moi, je n'ai usé d'aucun de ces droits. » — Je vous vois venir, direz-vous; vous voulez à l'avenir user de ces droits auxquels vous avez renoncé. — N'en pensez rien; et, pour vous empêcher de nourrir une telle idée, l'Apôtre ajoute aussitôt : « Mais je ne vous écris point ces mots afin qu'on en use de la sorte avec moi. » Il insiste vivement, il se défend avec ardeur d'y tendre. « J'aimerai mieux mourir, que de perdre par qui que ce soit une telle gloire. » Ce langage, il le tient non pas une, ou deux fois, mais à maintes reprises. « Nous n'avons pas usé de ce pouvoir, » dit-il d'abord; et encore plus loin : « Je n'abuserai pas de mes droits; » et enfin ici : « Je ne veux user d'aucun de ces droits. » De quels droits? De ceux que lui conféraient tant d'exemples. Le soldat, le laboureur, le pasteur, l'apôtre, la loi, ma conduite à votre égard et la vôtre envers les autres, les prêtres, le précepte du Christ, tout ce que je vois m'autoriserait à faire ce que je dis. Je n'ai tenu compte de rien, et voilà que je n'ai pas agi contre la loi que je me suis faite, je n'ai rien reçu de personne. Ne dites pas que tout cela est passé; je pourrais, si je voulais, dire combien j'ai souffert pour demeurer fidèle à ma résolution; mais je ne veux pas seulement m'appuyer sur ces mérites, et je m'engage encore pour l'avenir à mourir de faim plutôt que de perdre cette couronne. « J'aimerais mieux mourir, que d'être privé n'importe comment de ma gloire. » Il ne parle pas d'infidélité à une foi, mais de la perte de « sa gloire. » On aurait pu penser que l'Apôtre ne tenait une telle conduite qu'à contre cœur, en

gémissant et en souffrant; c'est pour prévenir cette interprétation et faire paraître toute sa joie et tout son bonheur, qu'il l'appelle « sa gloire. » Loin de s'attrister, il se réjouit, il aime mieux mourir que déchoir. Et c'est ainsi que son détachement présent lui était plus doux que la vie.

2. En se glorifiant lui-même, en exaltant sa conduite, il n'entend pas se faire valoir et se rendre illustre, car il est tout à fait étranger à l'orgueil; il a seulement l'intention de manifester sa joie et partant, d'éloigner tout soupçon. Voilà pourquoi il appelle sa manière d'agir une gloire. Et que dit-il? « Car si je prêche l'Evangile, ce n'est point un sujet de gloire, puisque je suis obligé de le faire, et malheur à moi si je n'accomplis pas ce ministère. » Si je prêche l'Evangile de bon cœur, j'en aurai la récompense; si je ne le fais qu'à regret, je dispense seulement ce qui m'a été confié. Comment obtiendrai-je donc ma récompense? En prêchant gratuitement, « sans abuser du pouvoir que j'ai dans la dispensation de l'Evangile. » Quoi! que dites-vous, prêcher l'Evangile n'est pas un sujet de gloire, il faut encore l'annoncer sans rétribution? Il est donc mieux de l'annoncer sans rétribution que de recevoir quelque chose pour ces fonctions sacrées? — Non; mais une considération étrangère rend la première manière plus glorieuse, puisque j'ajoute à ce qui est ordonné une obligation nouvelle ayant sa source dans ma volonté propre. Par cela seul qu'on va au delà du précepte, on mérite une récompense que n'obtient pas celui qui s'en tient strictement aux termes du commandement. C'est dans ce sens que l'Apôtre dit que l'un vaut mieux que l'autre, encore qu'en soi les deux prédications se vaillent. A quoi comparer la prédication? Elle fait des apôtres les rivaux des anges. Cependant, comme il est ordonné à Paul de prêcher et que, par conséquent, il doit le faire, ce n'est qu'en distribuant gratuitement l'Evangile qu'il ajoute par sa volonté quelque chose au commandement qu'il a reçu; et c'est pourquoi il met cette dernière prédication au-dessus de la première.

Interprétant donc ce que je viens d'exposer, il ajoute : « Si je prêche l'Evangile de bon cœur, j'en aurai la récompense; si je le fais à regret, je dispense seulement ce qui m'a été confié. » Ces deux mots, « volontiers, » et « à regret, » marquent les limites de sa mission et celles qu'il lui donnait. N'interprétez pas non plus ces paroles : « Je suis forcé de le faire, » dans le sens d'une coaction exercée sur les prédicateurs de la foi; voyez-y seulement l'étendue de l'obligation qui les presse et aussi la liberté que chacun a d'acquérir la rémunération de son travail. Voilà pourquoi le Christ disait aux disciples : « Quand vous aurez accompli votre œuvre : dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, car nous n'avons fait que ce que nous devions. » *Luc.*, XVII, 10. Comment donc obtiendrai-je ma récompense? « En prêchant l'Evangile, et en le prêchant gratuitement. » Que dites-vous? Quoi? Pierre ne serait pas récompensé? Qui donc mérita jamais de l'être plus que lui? et les autres apôtres? Pourquoi dites-vous donc : « Si je le fais volontiers, j'en aurai la récompense; si je le fais comme par force, je dispense seulement ce qui m'a été confié. » — Admirez encore la sagesse de Paul. Il ne dit pas : Si je prêche l'Evangile à regret, je ne serai pas récompensé; mais seulement : « Je dispense ce qui m'a été confié, » indiquant bien que ses travaux ne demeureront pas stériles. Dans ce cas, il serait récompensé comme un homme qui accomplit un précepte, et non comme un apôtre dévoué qui va au delà de la mission qu'il a reçue. « En quoi obtiendrai-je donc ma récompense? En prêchant l'Evangile, mais en le prêchant gratuitement, de manière à ne pas abuser du pouvoir que j'ai dans la prédication de l'Evangile. » Il parle encore du pouvoir qu'il a, remarquez-le bien, et vous comprendrez, comme je vous l'ai déjà fait observer, qu'il excuse ainsi ceux qui vivent de la prédication. Il ajoute : « Dans la prédication de l'Evangile, » marquant ainsi l'étendue de sa mission et de ses droits. Il n'y a que celui qui enseigne qui ait des droits à recevoir, jamais celui qui languit dans la paresse.

« Car étant libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, pour gagner à Dieu plus de cœurs. » Voilà qu'il renchérit encore sur ce qui précède. C'est beaucoup de ne rien

recevoir; mais il va dire quelque chose de plus extraordinaire encore. Qu'est-ce donc? Non-seulement je n'ai rien reçu, non-seulement je n'ai pas usé de cette faculté qui m'était laissée; j'ai fait plus, je me suis condamné à toute sorte de servitudes, d'abord, au sujet de l'argent, puis, ce qui est autrement difficile, dans une foule d'autres affaires; et cette servitude, je l'ai choisie, sans que rien m'y contraignît, « étant libre à l'égard de tous. » J'ai voulu être non plus le serviteur d'un seul homme, mais celui de l'univers entier : « Je me suis fait le serviteur de tous. » J'avais mission de prêcher et d'annoncer ce qui m'avait été confié; les mille inventions de mon apostolat, c'est à mon zèle seul que je les dois. J'étais tenu à payer ma dette, et il n'est rien que je ne fisse pour être fidèle, outrepassant même ce à quoi j'étais obligé. — Il faisait tout par amour pour Jésus-Christ, et telle était l'ardeur de son zèle qu'il désirait d'un désir insatiable le salut de tous les hommes. Pas d'obstacle pour lui; le feu qui le consumait lui rendait tout possible; il s'élançait à travers tous les obstacles jusque dans le ciel. Après avoir parlé de sa servitude volontaire, il en décrit maintenant les divers modes. « J'ai vécu comme un Juif au milieu des Juifs, pour gagner les Juifs. » Comment? En donnant la circoncision pour arriver à la détruire. Aussi ne dit-il pas : J'ai été Juif; mais : « J'ai vécu comme un Juif; » ce qu'il devait faire. — Quoi! le Docteur de l'univers, qui monta jusqu'aux cieux et fut couronné de tant de gloire, serait tout à coup descendu si bas! — Oui; mais descendre ainsi, c'est monter. Voyez Paul, moins dans ses abaissements que dans les résultats; regardez : il relève, il tire de l'enfer où ils gisaient de misérables infortunés. « Avec ceux qui sont sous la loi, comme si j'étais sous la loi, quoique je n'y fusse pas soumis, afin de gagner ceux qui vivaient sous la loi. »

Travaux de saint Paul pour sauver les hommes.

3. Ou ce n'est là qu'une explication de ce qui précède, ou l'Apôtre veut exprimer quelque chose de plus, et il nomme Juifs ceux qui dès l'origine et depuis longtemps étaient Juifs, tandis qu'il dit être sous la loi les prosélytes, et ceux qui, quoique fidèles, obéissaient à la loi. Ils n'étaient plus alors comme des Juifs, mais sous la loi. Quand donc Paul a-t-il été sous la loi? Quand il fut rasé, quand il sacrifia. Il n'abdiquait pas sa foi pour agir ainsi, c'eût été un crime; mais il obéissait à sa charité. Il se fit Juif avec les Juifs, afin de les gagner; mais des Juifs il ne prenait que les dehors, son âme et sa conscience demeurant inébranlables. Pouvait-il être vraiment Juif, celui qui voulait convertir les Juifs? En consentant à suivre leurs pratiques, il se proposait donc d'en délivrer les autres et de les arracher à leur dégradation. « Avec ceux qui étaient sans loi, comme si je n'en eusse point moi-même. » Ceux-là n'étaient ni Juifs, ni Chrétiens, ni Gentils; ils vivaient en dehors de la loi, comme Corneille et ses pareils. Avec eux Paul agissait souvent comme l'un d'entr'eux. Il y en a qui voient dans ces paroles une allusion à la dispute célèbre qu'il eut avec les Athéniens à l'occasion d'une inscription placée sur un autel, et s'expliquent ainsi qu'il ait pu dire : « Avec ceux qui sont sans loi, j'étais comme n'ayant pas moi-même de loi. » Quoiqu'il en soit, qu'on se garde de croire chez lui à une apostasie quelconque : « Je n'étais pas sans loi envers Dieu, ajoute-t-il, ayant la loi de Jésus-Christ. » Non-seulement je n'étais pas sans loi, non-seulement j'étais sous la loi, mais j'avais encore une loi plus sublime que la loi ancienne, celle de l'Esprit et de la grâce : « la loi de Jésus-Christ. »

Sa conviction une fois bien démontrée, Paul fait connaître les fruits heureux de sa condescendance : « Afin, dit-il, de gagner ceux qui étaient sans loi. » Partout il explique sa conduite. Mais il y a plus, et il ajoute : « Je me suis rendu faible avec les faibles, afin de gagner les faibles, » à l'adresse de ceux en faveur de qui vient d'être dit tout ce qui précède. D'autres rôles étaient plus élevés que celui-là; aucun n'était plus convenable; il en parle aussi en dernier lieu. C'était ainsi qu'il avait procédé chez les Romains au sujet de l'usage des viandes et dans une foule d'autres lieux. Enfin, pour ne pas trop prolonger l'énumération de ses condescendances, il finit en disant : « Je me suis fait tout à tous pour sauver entièrement quelques âmes. » Voyez-vous comme le discours va

toujours grandissant? Je me suis fait tout à tous, non que j'eusse l'espoir de les sauver tous, mais du moins afin d'en sauver quelques-uns. Je n'ai pas reculé devant cette tâche, et j'ai accepté ce ministère comme il convenait à un homme qui voulait sauver tous ses frères, sans espérer toutefois triompher de toutes les résistances. Glorieuse entreprise, bien digne de l'ardeur de Paul! Ce semeur répandait partout la semence, et, quoiqu'elle ne se conservât pas tout entière, il avait rempli son devoir. Par ce mot, « entièrement, » l'Apôtre ranime la confiance dans les cœurs qu'aurait troublés la pensée du petit nombre des âmes dociles. Si toute la semence ne peut être conservée, au moins elle ne périt pas tout entière. « Entièrement, » dit l'Apôtre; car il faut qu'un zèle si ardent ne demeure pas tout à fait stérile. « Or, je fais toutes ces choses en vue de l'Evangile, afin d'avoir part à ce qu'il promet. » En d'autres termes : Je ne veux pas arriver les mains vides, j'entends avoir ma part des couronnes promises aux fidèles. Naguère, il parlait de « vivre de l'Evangile, » c'est-à-dire des offrandes des croyants; maintenant il veut « devenir participant de l'Evangile, » afin de pouvoir être en communion avec ceux qui auront cru à l'Evangile.

O prodige d'humilité! Voilà Paul qui, ayant travaillé plus que tous, se compte comme le plus ordinaire des croyants quand il s'agit de récompense. Après cela, le doute n'est plus permis; Paul aura les plus belles palmes, encore qu'il s'en croie indigne et qu'il désire seulement avoir une part égale dans la distribution des couronnes célestes. S'il tient ce langage, c'est moins en vue d'une récompense quelconque que pour s'attacher encore par là ceux à qui il s'adressait, et les amener par l'espérance à faire tout pour leurs frères. O sagesse étonnante! O inépuisable charité, qui pousse Paul à dépasser les limites du précepte, en ne recevant rien quand il pouvait recevoir beaucoup! O profonde condescendance! Paul qui vivait sous la loi du Christ, qui l'observait dans sa perfection, veut bien vivre avec ceux qui étaient sans loi, comme s'il n'avait pas de loi; et avec les Juifs, comme s'il était Juif; toujours admirable, toujours au-dessus de toute comparaison! Voilà un bel exemple; imitez-le, et, qui que vous soyez, n'estimez pas déchoir en souffrant pour votre frère, en vous humiliant pour lui; cela n'est pas tomber, mais descendre. Celui qui tombe, gît dans la poussière et se relève difficilement; celui qui descend remontera et sera récompensé. Paul descendit seul; mais il monte avec le monde entier! Sa conduite n'a rien d'hypocrite; avec d'autres pensées se serait-il préoccupé du bien de ceux qu'il sauvait? L'hypocrite travaille à nuire, et cherche à recevoir, non à donner. Paul ne fait pas ainsi; ce qu'est un médecin pour son malade, un maître pour son disciple, un père pour son fils, qu'il veut corriger sans lui nuire, Paul l'était pour ceux qu'il évangélisait.

4. Doutez-vous quand même de sa sincérité? Et encore que rien ne le forçât à parler et à agir comme il faisait, pensez-vous qu'il voulût autre chose que montrer son amour et sa foi? Entendez-le s'écrier : « Ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni le ciel, ni l'enfer, ni toute autre créature, ne pourront jamais nous séparer de la charité de Jésus-Christ. » *Rom.*, VIII, 38-39. Sa charité, vous le voyez, est plus ardente que le feu. Aimons, nous aussi, Jésus-Christ de la sorte; nous le pouvons si nous voulons. Paul n'était pas ainsi par nature; souvenez-vous de sa vie passée, si contraire à ses sentiments présents. Dieu a voulu qu'elle nous fût conservée, afin que nous apprissions que la conversion est le fruit de la liberté, et que tout est facile à ceux qui veulent bien. Courage donc, qui que vous soyez; médisants, avares, et vous qui avez d'autres défauts, souvenez-vous que Paul aussi fut blasphémateur, persécuteur, disant du mal des autres et commettant le péché, mais qu'il arriva tout à coup au comble de la vertu, sans se laisser arrêter par aucun des obstacles de sa vie passée. Qui donc a aimé l'iniquité comme lui? qui comme lui a jamais persécuté l'Eglise? Il livra son âme à cette passion sacrilége; on le vit s'attrister de n'avoir pas mille mains pour frapper Etienne. Dans sa haine, il trouva le moyen de se faire remplacer par des furieux dont il gardait les vêtements. Il entrait

Le pécheur ne doit en pensant à la conversion de saint Paul ne jamais désespérer.



dans les maisons comme une bête féroce, en arrachait les hommes et les femmes, les frappait de coups, et portait partout le trouble, le bruit et la guerre. Telle était la terreur qu'il inspirait, que les apôtres, même après sa conversion, n'osaient pas s'attacher à lui. Néanmoins, après tous ses excès, il devint ce que vous savez : il n'est pas utile d'insister. Où sont ceux qui opposent à notre libre arbitre la fatalité du destin? Qu'ils entendent et se taisent. Celui qui veut être bon peut le devenir, si méchant qu'il fût auparavant. Que dis-je? il nous est plus facile d'être bons que méchants! La vertu et le vice sont à notre nature comme la santé et la maladie : la première lui est conforme, le second lui est opposé.

Dieu nous a donné des yeux, non pour voir des choses impures, mais afin que la beauté de la création nous excite à adorer le Créateur. Que telle soit la fonction des yeux, c'est évident par tout ce qui tombe sous nos regards. A des distances infinies, nous pouvons admirer la beauté du soleil et du ciel; de si loin nul ne distinguerait la beauté d'une femme. Le but principal de la vue est donc vraiment manifeste. Après la vue, l'ouïe : nous ne l'avons pas reçue pour entendre des blasphèmes, mais la doctrine du salut. Quand donc il nous arrive d'entendre des paroles honteuses, l'esprit s'émeut et le corps frissonne. Il est écrit que « le discours de l'homme habitué à jurer, fait dresser les cheveux. » Nous éprouvons aussi je ne sais quelle horreur au récit de choses cruelles et pénibles, tandis que nous nous dilatons dans la joie en entendant des choses agréables et douces. Notre bouche rougit aussi et se sent honteuse d'elle-même si elle dit des propos déplacés; elle est heureuse, au contraire, elle se plaît lorsqu'elle prononce des paroles honnêtes. Nul ne rougit de ce qui est conforme à la nature, on n'a honte que de ce qui y est opposé. Les mains se cachent pour voler, et cherchent à excuser leur conduite; elles s'enorgueillissent si elles font l'aumône. Tout en nous, si nous le voulons, nous pousse donc à la vertu. Ne parlez pas du plaisir que le mal vous procure; les joies de la vertu sont autrement suaves. Avoir une conscience irréprochable, être admiré de tous, garder en soi la céleste espérance, voilà des biens incomparables pour qui connaît le vrai plaisir, comme il n'est pas, pour une âme sachant la nature de la douleur, de peines comparables à celles que procurent le mépris du prochain, le remords de la conscience, la crainte perpétuelle du présent et de l'avenir.

5. Mais rendons plus sensible ce que j'avance, et prenons un exemple. Supposez un homme marié qui va porter la division dans un ménage, et qui, grâce à un honteux larcin, se trouve en possession de celle qu'il aime : à côté, figurez-vous un autre époux, mais celui-là fidèle; supposez néanmoins, pour rendre sa victoire plus éclatante, supposez l'époux fidèle dominé par une violente passion pour l'épouse de l'adultère, passion qu'il comprime et qui ne lui fait faire aucun mal. Sans doute, ce n'est pas là le modèle absolu de la tempérance, et nous n'avons fait ces comparaisons que pour vous mieux apprendre les charmes de la vertu. Interrogez donc ces deux hommes, et demandez-leur quel est celui dont la vie est plus douce. Le dernier vous dira quelle joie la victoire remportée sur sa passion lui fait éprouver; l'autre, au contraire.... Mais qu'est-il besoin d'attendre ses révélations? Voyez-le, et, quand même il essaierait de le nier, n'est-il pas vrai qu'il est plus malheureux que ceux qui sont dans les fers? Tout le trouble, il a peur de tout le monde, de sa femme, du mari de sa complice, de cette malheureuse elle-même, de ses familiers, de ses amis, de ses parents, des murailles, des ombres, de sa propre personne, et par-dessus tout cela il dévore ses remords et entend le cri de sa conscience qui ne se tait jamais. Supposez qu'il songe encore au tribunal de Dieu, pourra-t-il en supporter l'idée? Son plaisir a été rapide, la douleur qui vient après est éternelle. Nuit et jour, dans la solitude et dans la cité, partout enfin, son remords l'accompagne et l'accuse, lui montrant un glaive

aiguisé et d'intolérables tourments, ce qui le consume de crainte. L'époux fidèle est libre de ces soucis; il voit sans en être troublé sa femme, ses enfants, ses amis; il ne craint rien et aborde tout le monde. Si, malgré sa passion, et seulement pour s'être contenu, cet homme est heureux à ce point, qui dira la joie d'une âme entièrement pure? Quel calme, quelle tranquillité dans ce cœur qu'aucune passion mauvaise n'agite! Aussi, voyez comme le nombre des époux fidèles l'emporte sur celui de ceux qui trahissent leur serment. A quoi l'attribuer, sinon à la joie que procure toujours le devoir accompli? N'en cherchez pas la cause dans la crainte des lois; non, ce n'est pas cela qui arrête les hommes, mais bien la grandeur du crime, ses amertumes, qui dépassent ses douceurs, et aussi le cri de la conscience.

Après avoir parlé de l'adultère, parlons de l'avare; nous y découvrirons encore un autre amour criminel. L'avare a les mêmes craintes et ne peut pas non plus jouir de pures joies. La pensée des malheureux et des âmes compatissantes, l'opinion générale qui le désapprouve, tout le trouble et l'agite. Bien plus, il ne peut même pas jouir de son trésor bien-aimé. Tel est, en effet, le sort des avares : ils possèdent, non pour jouir, mais pour être troublés. Ce que j'avance vous étonne; voici qui est plus fort encore : non-seulement l'avare ne jouit pas parce qu'il n'ose pas se servir de son trésor comme il voudrait, mais encore parce qu'il n'est jamais rassasié et qu'il est dévoré d'une soif inextinguible. Savez-vous un supplice plus cruel que celui-là? Le juste, lui, est bien plus heureux; il ne connaît ni le soupçon, ni la haine, ni la terreur, ni cette soif que rien n'apaise. Tout le monde a l'avare en horreur, tous veulent du bien au juste; le premier n'a pas d'amis, le second ne rencontre pas un ennemi.

Maintenant que vous avez entendu ces vérités, y a-t-il rien de plus amer que le vice et de plus doux que la vertu? Mais le langage est impuissant à l'exprimer; pour comprendre la douceur de la vertu et les remords du vice, il faut les avoir éprouvés : le vice est plus amer que le fiel, tandis que la vertu est douce comme le miel. Le vice est dès à présent désagréable, importun et pesant, ceux-là mêmes qui y sont adonnés ne songent pas à le nier; mais, seulement lorsque nous l'aurons abandonné, nous sentirons davantage combien il était cruel. Ne vous étonnez pas qu'il rencontre tant de courtisans. Est-ce que les enfants ne laissent pas les meilleures choses pour les plus agréables? Est-ce que les malades ne sacrifient pas quelquefois à un plaisir rapide et passager une joie plus durable et plus solide? C'est plus à la sottise et à la faiblesse du cœur qu'à la nature des choses qu'il faut attribuer ces contre-sens. Celui-là est vraiment heureux qui pratique la vertu; il est vraiment riche et vraiment libre. Dire de la vertu qu'elle est la source de la liberté, de la sécurité, de l'exemption des soucis, de la confiance envers tout le monde, et lui refuser la prérogative de procurer le plaisir, c'est être, à mon avis, souverainement ridicule. Qu'est donc le plaisir, si ce n'est l'exemption de toute sollicitude, de la crainte, de la douleur, l'indépendance à l'égard de toute chose? Lequel vous paraît heureux, dites-moi, le voleur agité de mille soucis et dévoré par mille passions, qui ne trouve pas son repos en lui-même, ou celui qui, vivant à l'abri de toutes ces agitations, est tranquille dans sa sagesse comme dans un port? N'est-ce pas ce dernier? Seule la vertu donne cette joie. Le vice n'a que les dehors du bonheur; en lui-même il est vide; avant de toucher au plaisir qu'il donne, c'est du délire et non du bonheur; à peine est-il saisi qu'il se dissipe aussitôt. Où donc est la joie du mal? Quand éprouve-t-on cette joie, si ce n'est ni avant de le commettre, ni après l'avoir commis?

Mais voici un exemple; vous me comprendrez mieux. Supposez un homme épris d'une femme d'une remarquable beauté; jusqu'à ce qu'il ait assouvi son désir, voyez-le, il ressemble à un insensé furieux, et en l'assouvissant, voilà qu'il éteint sa concupiscence. Si donc il ne trouve le bonheur ni au commencement de sa passion,



puisqu'alors c'est de la fureur qu'il ressent, ni quand elle est assouvie, puisque son ardeur s'éteint avec elle, où l'aura-t-il? Pour nous, c'est bien autre chose : notre état ne connaît pas de trouble à son origine, et le bonheur l'accompagne jusqu'à la fin. Que dis-je? le bonheur n'a pas de fin en nous, nos biens n'ont pas de bornes, et la joie qu'ils assurent ne se dissipe jamais. N'oublions pas ces vérités, et si nous aimons le bonheur, embrassons courageusement la vertu, afin d'obtenir les biens présents et à venir; puisse cette faveur nous être accordée à tous par la grâce et la bonté..., etc.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME HUITIÈME

Homélies sur les Actes des Apôtres (Suite).



Homélies sur l'Epître aux Romains.

Homélies sur les Epîtres aux Corinthiens.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.